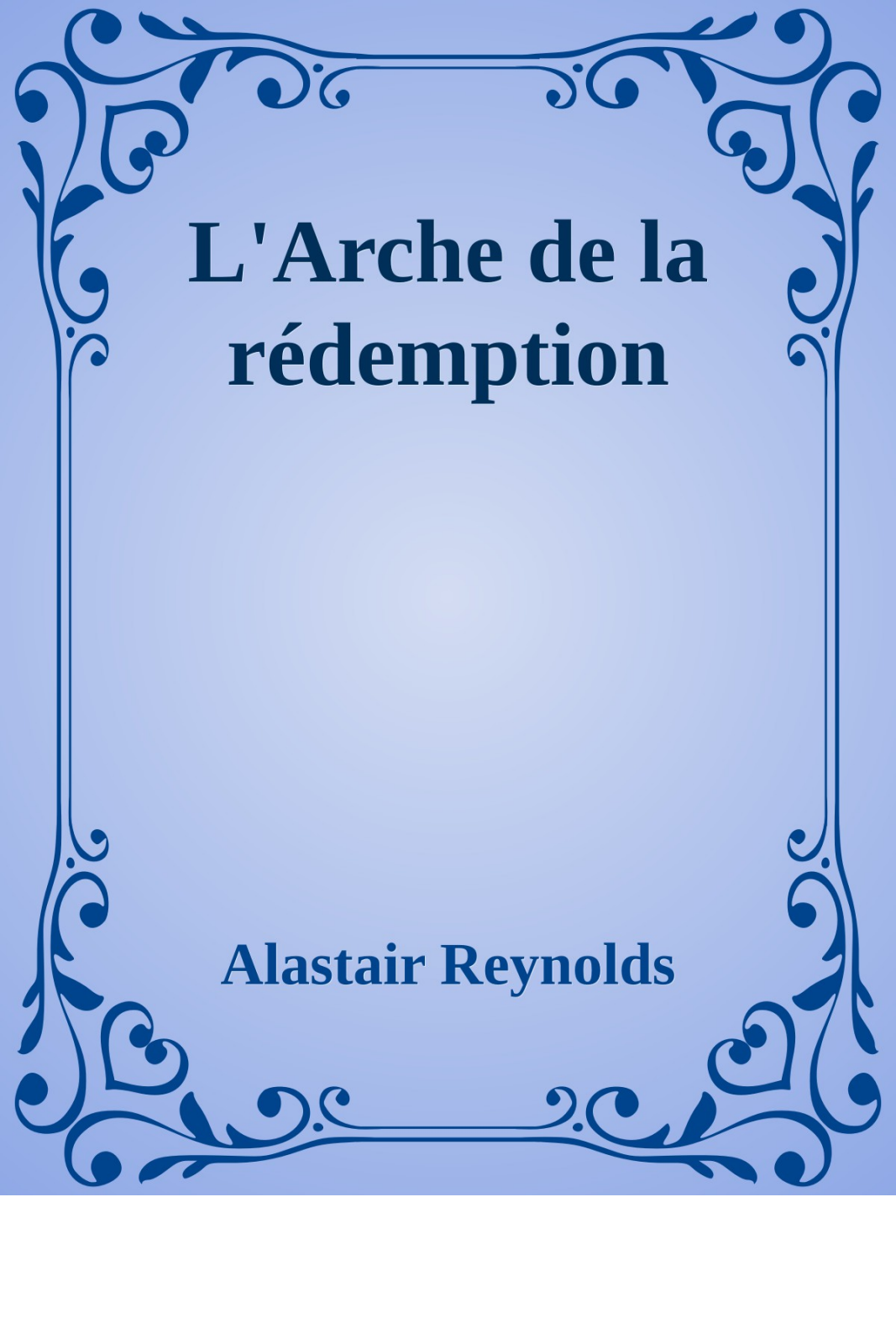




L'Arche de la rédemption

Alastair Reynolds

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALASTAIR REYNOLDS

L'Arche de la rédemption

Science-fiction

POCKET

The background of the cover is a vibrant orange and yellow gradient, suggesting a fiery or celestial environment. In the center, a long, dark, metallic object, possibly a sword or a probe, is shown in a dynamic pose, surrounded by numerous small, dark, cube-like fragments that appear to be floating or falling. Larger, dark, rectangular blocks are also scattered throughout the scene, some appearing to be part of a larger structure that is disintegrating or falling apart. The overall composition is dramatic and evocative, fitting the science-fiction theme.

ALASTAIR REYNOLDS

Cycle des Inhibiteurs - 3

L'ARCHE DE LA RÉDEMPTION

*Traduit de l'anglais
par Dominique Haas*



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
REDEMPTION ARK

Alastair Reynolds, 2002.
Presses de la Cité, 2004, pour la traduction française.
ISBN 2-266-16280-2

Prologue

Le vaisseau mort était d'une beauté obscène.

Skade commença à décrire autour une pseudo-orbite hélicoïdale, les fusées de sa corvette ébauchant un staccato de poussées correctrices. Le paysage d'étoiles se mit à tournoyer derrière le bâtiment, le soleil du système s'éclipsant et reparaissant à chaque tour. L'attention de Skade s'attarda un instant de trop sur le soleil, et elle eut la désagréable impression qu'un poing se refermait sur sa gorge, annonçant une crise de mal de l'air.

Elle n'avait vraiment pas besoin de ça.

Agacée, elle fit apparaître une image tridimensionnelle, vitreuse, complexe, de son propre cerveau. Comme on épluche un fruit, elle décortiqua les couches de néocortex puis de cortex, pelant les parties de son encéphale qui ne l'intéressaient pas directement. Le filigrane argenté représentant ses implants, calqué sur la topologie de son réseau synaptique intrinsèque, s'illuminait spasmodiquement, traduisant le trafic neural des paquets d'information. Les influx circulaient de neurone en neurone à la vitesse d'un kilomètre à la seconde, dix fois plus vite que les signaux nerveux biologiques, qui paraissaient, par comparaison, d'une lenteur exaspérante. En réalité, elle ne percevait pas le déplacement de ces influx – ce qui aurait exigé un niveau de conscience accru, à son tour accompagné d'une accélération du trafic –, mais l'abstraction n'en révélait pas moins les parties les plus actives de son cerveau boosté.

Skade zooma sur une région spécifique des fonctions cérébrales appelée *area postrema*, un ancien réseau de circuits nerveux qui gérât les conflits entre la vision et l'équilibre. Son oreille interne n'éprouvait que la pression constante de l'accélération, mais ses yeux percevaient l'image mouvante, cyclique, du ciel qui tournoyait derrière la navette. Cette antique partie de son cerveau ne parvenait à pallier ce décalage qu'en l'attribuant à une hallucination. Elle envoyait donc un signal à une autre zone de l'encéphale qui s'était développée pour protéger le corps des poisons qu'il pouvait ingérer.

Skade savait qu'il ne servait à rien de tenir son cerveau pour responsable de cette nausée. Le lien poison/hallucination marchait admirablement depuis des millions d'années. C'est ce qui avait permis

à ses ancêtres d'élargir leur régime alimentaire, en procédant à des expériences qui n'auraient pas été possibles autrement. Mais ce n'était pas de mise ici et en ce moment précis, à la limite glacée, périlleuse, d'un autre système solaire. La seule chose sensée consistait à effacer cette caractéristique en recâblant astucieusement la topologie de base, mais c'était beaucoup plus facile à dire qu'à faire. Le cerveau était de nature holographique et bordélique, comme un programme informatique tellement plein de verrues qu'il en aurait été irrécupérable. Skade savait qu'en « déconnectant » la partie de son cerveau qui lui occasionnait des nausées, elle risquait d'affecter d'autres zones fonctionnelles qui partageaient les mêmes circuits. Enfin, elle survivrait ; elle avait fait à peu près la même chose des milliers de fois, et elle avait rarement éprouvé des effets secondaires cognitifs.

Là. La région en cause, éclairée par une lumière rose pulsatile, disparut du réseau. La nausée s'estompa ; elle se sentit tout de suite beaucoup mieux.

Elle n'éprouvait plus qu'une sorte de colère en songeant à son imprudence. Lorsqu'elle était agent de terrain et faisait de fréquentes incursions en territoire ennemi, elle n'aurait jamais attendu si longtemps pour procéder à ce modeste ajustement neural. Il y avait du laisser-aller, et c'était impardonnable. Surtout maintenant, depuis le retour du bâtiment. Cet événement pourrait se révéler d'une portée aussi significative pour le Nid Maternel que n'importe lequel des récents mouvements de la campagne militaire.

Elle se sentait l'esprit nettement plus vif, à présent. La vieille Skade était de retour ; elle avait juste besoin d'un petit dépoussiérage, et d'un léger affûtage de temps en temps.

[Fais attention, Skade. Il est manifestement arrivé quelque chose de très spécial à ce bâtiment.]

La voix était très calme, féminine, et entièrement confinée dans son crâne. Skade lui répondit en sous-vocalisant.

Je sais.

[Tu l'as identifié ? Tu sais lequel des deux c'est – ou plutôt c'était ?]

C'est celui de Galiana.

Maintenant que Skade en avait fait un tour complet, une image en trois dimensions du vaisseau se forma dans son cortex visuel, encadrée par une profusion d'annotations eidétiques mouvantes au fur et à mesure que parvenaient les informations émanant de la coque.

[Celui de Galiana ? Tu es sûre ?]

Oui. Il y avait de petites différences de conception entre les trois bâtiments lancés en même temps et, bien que celui-ci ressemble également aux deux bâtiments qui ne sont pas encore revenus, on dirait plutôt le sien.

La présence mit un moment à répondre, comme cela arrivait parfois.

[C'était aussi notre conclusion. Mais il est clair qu'il est arrivé quelque chose à ce vaisseau depuis qu'il a quitté le Nid Maternel, tu ne penses pas ?]

À mon avis, il lui est même arrivé beaucoup de choses.

[Tu vas commencer par la proue et remonter vers la poupe. Il y a des traces de dégâts – considérables, même : des lacérations et des entailles ; des parties entières de la coque semblent avoir été arrachées, comme des tissus malades. La peste, tu crois ?]

Skade secoua la tête. Elle se rappelait son récent voyage à Chasm City.

J'ai vu de près les effets de la Pourriture Fondante. Ça n'y ressemble pas du tout.

[Nous sommes d'accord. C'est autre chose. Néanmoins, les précautions de quarantaine doivent être renforcées ; nous avons peut-être affaire à un agent infectieux. Intéresse-toi plus particulièrement à l'arrière, d'accord ?]

La voix, qui ne ressemblait jamais tout à fait à celle des autres Conjoinneurs, adopta un ton insistant, didactique, comme si elle connaissait déjà les réponses à ses questions.

[Dis-moi, Skade... Que déduis-tu des structures régulières encastrées dans la coque ?]

Des amas de cubes noirs de toutes les tailles, orientés dans toutes les directions, étaient disposés au hasard sur la coque, dans laquelle ils disparaissaient à moitié. On aurait dit qu'ils y avaient été enfoncés comme dans de la pâte à modeler. Ils soulignaient des lignes incurvées formées de cubes plus petits, disposés selon des arcs fractals élégants.

Ça ressemble à ce qu'ils essayaient d'éradiquer ailleurs. Mais on dirait qu'ils ne sont pas allés assez vite pour les avoir tous.

[Nos avis concordent. Quoi que ce soit, les plus grandes précautions s'imposent, même s'il est très probable qu'ils soient à présent inactifs. Peut-être Galiana a-t-elle réussi à les empêcher de proliférer. Tu es sûre qu'il n'y a pas de survivants à bord, Skade ?]

Non. Pour ça, il faudra attendre que nous l'ayons ouvert. Mais ça n'a pas l'air très prometteur. Aucun mouvement à l'intérieur, pas de points chauds repérables. La coque est trop froide pour que des processus de support-vie soient actifs, à moins qu'ils n'aient un moteur cryoarithmétique.

Skade hésita. Elle procédait mentalement, en traitement de fond, à des simulations complémentaires.

[Skade... ?]

D'accord, il se pourrait qu'il y ait un petit nombre de survivants, mais le gros de l'équipage doit être cryonisé. Nous pourrions peut-être scraper quelques mémoires... Enfin, en étant optimistes.

[Il n'y a qu'un seul corps qui nous intéresse, Skade.]

J'ignore complètement si Galiana est à bord. Et même si elle l'était... même si nous faisons tout pour la ramener à la vie... il se pourrait que nous n'y arrivions pas.

[Nous comprenons. Ce ne sont pas des moments faciles. Cela dit, réussir serait magnifique, mais échouer serait pire que de ne pas essayer du tout. Aux yeux du Nid Maternel, en tout cas.]

C'est l'avis concerté du Conseil ?

[Tous les avis du Conseil font l'objet d'une concertation, Skade. Un échec visible ne pourrait être toléré. Ça ne veut pas dire que nous ne ferons pas de notre mieux. Si Galiana est à bord, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour la ramener à nous. Mais ce devra être fait dans le secret absolu.]

Absolu... jusqu'où, au juste ?

[Il sera impossible de dissimuler la nouvelle du retour du vaisseau aux autres membres du Nid Maternel. Mais nous pouvons leur épargner la torture de l'espoir, Skade. Il sera annoncé qu'elle est morte, au-delà de tout espoir de reviviscence. Que le chagrin des nôtres soit intense mais bref, comme une nova. Leur combat contre l'ennemi n'en sera que plus acharné. Entre-temps, nous nous occuperons d'elle avec amour et diligence. Si nous la ramenons à la vie, son retour sera un miracle. On nous pardonnera d'avoir quelque peu infléchi la vérité.]

Skade retint un éclat de rire.

Infléchir la vérité ? Comme vous y allez ! Pour moi, c'est un mensonge éhonté ! Et rien ne prouve que Clavain gèrera cette histoire !

[Tu penses que Clavain pourrait poser problème, Skade ?]

Elle répondit à la question par une autre question :

Quoi, vous envisageriez de ne pas lui dire la vérité ?

[C'est la guerre, Skade. Il y a un vieil aphorisme sur la vérité et les dommages collatéraux dont nous te ferons grâce. Tu as certainement compris notre point de vue. Clavain constitue un élément clé de notre arsenal tactique. Sa pensée n'a rien à voir avec celle des autres Conjoincteurs. Grâce à lui, nous avons constamment une longueur d'avance sur l'ennemi. Il souffrira, comme les autres. Sa souffrance sera fulgurante, mais il reprendra le dessus quand nous aurons besoin de lui. Tu ne penses pas que ça vaut mieux que de lui infliger une période prolongée d'espoir et – selon toute vraisemblance – de déception écrasante ?]

Le ton de la voix changea, sentant peut-être qu'elle devait se faire plus persuasive.

[Clavain est un affectif, Skade. Il a plus d'affect que nous. Il était vieux quand il nous a rejoints, plus vieux, en termes neurologiques, qu'aucune des autres recrues que nous avons jamais faites. Son esprit

adhère encore à d'anciens modes de pensée. Il ne faut jamais l'oublier. Il est fragile et il a besoin de tous nos soins, comme une fleur de serre délicate.]

Quand même, lui mentir au sujet de Galiana...

[Il se peut que ce ne soit pas nécessaire. Mais n'anticipons pas. Nous devons d'abord examiner le vaisseau – Galiana n'est peut-être pas à bord, après tout.]

Skade opina du chef.

Ce serait tellement mieux, n'est-ce pas ? Au moins, nous pourrions nous dire qu'elle est toujours là, quelque part.

[Certes. Et dans ce cas, nous n'aurions plus qu'à tenter de découvrir ce qui est arrivé au troisième vaisseau.]

Au cours des quatre-vingt-quinze années suivant les premières manifestations de la Pourriture Fondante, les Conjoineurs avaient beaucoup appris sur la gestion de l'épidémie. Étant l'une des dernières factions humaines à détenir une technologie à la fois appréciable et antérieure à la peste, ils avaient appliqué la quarantaine au pied de la lettre. En temps de paix, l'option la plus sûre et la plus simple aurait été d'examiner le vaisseau in situ, alors qu'il dérivait dans l'espace, à la limite du système. Mais le risque que les Demarchistes repèrent leur manège était trop grand. Les investigations devaient être menées subrepticement. C'est pourquoi le Nid Maternel avait été équipé pour accueillir les bâtiments contaminés.

Cela dit, il y avait des précautions à prendre, qui impliquaient une certaine quantité de travaux à effectuer dans le vide. D'abord, des droïdes durent ôter les moteurs du gobe-lumen en tranchant au laser les étais auxquels ils étaient assujettis de part et d'autre de la coque conique, fuselée. Tout dysfonctionnement aurait risqué de détruire le Nid Maternel et, bien que ce fût à peu près inimaginable, Skade éviterait scrupuleusement de prendre des risques tant qu'on ne saurait pas ce qui était arrivé au vaisseau. En même temps, elle fit tracter par des fusées des masses de glace cométaire noire, non sublimée, autour de l'épave dérivante, et des droïdes la plaquèrent sur la coque, y formant un emplâtre d'un mètre d'épaisseur. Les droïdes effectuèrent leur tâche rapidement, sans jamais entrer en contact direct avec la coque. Le vaisseau, qui était déjà sombre au départ, était maintenant d'un noir impossible.

Skade projeta ensuite des grappins dans la glace et amarra des tracteurs-fusées sur le pourtour de la coque. La tension structurelle du déplacement devant être intégralement supportée par la glace, elle dut fixer un millier de tracteurs sur l'emplâtre afin d'éviter de le fracturer. La séquence d'allumage – mille têtes d'épingles flamboyantes, d'un bleu glacé, jaillissant en même temps du fuseau noir de l'épave – fut d'une beauté à couper le souffle. Skade maintint l'accélération au

minimum, et ses calculs avaient été tellement précis qu'elle n'eut besoin que d'une petite poussée correctrice avant l'approche finale du Nid Maternel. Ces poussées étaient chronométrées pour coïncider avec des angles morts de la couverture de capteurs des Demarchistes, angles morts dont les Demarchistes ignoraient que les Conjoineurs les connaissaient.

Une fois arrivée au Nid Maternel, elle fit tracter la coque dans une cale de cinq kilomètres de diamètre, revêtue de céramique. La soute avait été conçue spécifiquement pour héberger les vaisseaux contaminés par la peste, et elle était juste assez grande pour héberger un gobe-lumen, moteurs enlevés. Les parois de céramique faisaient trente mètres d'épaisseur, et les systèmes sensibles de l'intérieur étaient protégés contre toutes les variétés connues de virus. La soute fut hermétiquement scellée à la seconde où le vaisseau y fut entré, avec une équipe de spécialistes triés sur le volet. La soute étant à peu près coupée des millions d'autres Conjoineurs du Nid, les hommes devaient être capables de gérer l'isolement. Ce critère avait abouti à la sélection d'agents qui n'étaient pas forcément les plus stables – mais Skade aurait eu mauvaise grâce à s'en plaindre, elle qui était capable d'agir complètement seule en territoire ennemi. Une rareté parmi les Conjoineurs.

Une fois le vaisseau arrimé, la soute fut pressurisée à l'argon, sous deux atmosphères. La coque de glace fut délicatement ôtée, à l'exception d'une fine couche, qui mettrait six jours à fondre. Une nuée de sondes et de capteurs planant autour de la coque comme des mouettes flairèrent l'argon à la recherche de toute trace de matière étrangère. Mais, en dehors des fragments de matériau de la coque, rien d'inhabituel ne fut détecté.

Skade prit son temps – et toutes les précautions possibles. Elle évitait de toucher le vaisseau à moins que ce ne soit absolument nécessaire. Un gravitomètre imageur en forme de cerceau allait et venait en bourdonnant sur toute la longueur du bâtiment, sondant sa structure interne, laissant entrevoir des détails intérieurs flous. Ce que voyait Skade correspondait pour l'essentiel à ce qu'elle s'attendait à voir d'après les plans, mais il y avait des choses étranges qui n'auraient pas dû être là : des masses noires, oblongues, parcouraient l'intérieur du bâtiment en tire-bouchonnant ou en se ramifiant, comme les traces de balles aperçues sur des clichés de médecine légale, ou le trajet des particules subatomiques dans une chambre à bulles. Aux endroits où les masses noires atteignaient la coque extérieure, Skade trouvait toujours une des structures cubiques à moitié enfouie.

Il y avait encore assez de place dans le bâtiment pour d'éventuels survivants, mais tout semblait prouver qu'il n'y en avait pas. Elle scanna la majeure partie de la structure au radar à neutrinos et aux

rayons gamma sans parvenir à distinguer les détails cruciaux. Elle passa sans empressement à l'étape suivante de ses investigations : le contact physique. Elle attacha sur le pourtour de la coque des dizaines de marteaux-pilons mécaniques et des centaines de micros adhésifs. Les marteaux se mirent à cogner contre la coque. Le vacarme, transmis par l'argon, était perceptible à travers sa combinaison. On aurait dit une armée de forgerons faisant des heures supplémentaires dans une fonderie, très loin. Les micros scrutaient les échos métalliques des ondes acoustiques qui se propageaient dans le vaisseau. L'une des plus anciennes routines neurales de Skade dépouillait les informations contenues dans la vitesse de propagation des échos, reconstituant un profil de densité tomographique du vaisseau traduit en images gris-vert fantomatiques.

Rien ne contredisait les informations que Skade avait déjà recueillies dans plusieurs domaines. Mais elle ne glanerait rien de plus sans entrer dans le bâtiment ; or tous les sas avaient été scellés de l'intérieur avec des fiches de métal fondu. Elle les sectionna, lentement, fébrilement, à l'aide de lasers et de forets à pointe d'hyperdiamant. Elle sentait la peur et le désespoir de l'équipage. Lorsqu'elle eut ouvert le premier sas, elle envoya à l'intérieur un détachement exploratoire de droïdes caparaçonnés de céramique, dotés d'une intelligence tout juste suffisante pour faire leur boulot, et qui projetaient leurs images directement dans son crâne.

Et ce que montraient ces images l'horrifica.

L'équipage avait été massacré. Certains corps avaient été déchiquetés, écrasés, écartelés, réduits en purée, découpés en tranches, fragmentés ; d'autres avaient été brûlés, étouffés ou congelés. Et le carnage n'avait à l'évidence pas été instantané. Au fur et à mesure qu'elle absorbait les détails, Skade commença à comprendre comment les choses avaient pu se passer : une série de batailles rangées et de positions intenables dans différents endroits du vaisseau, alors que l'équipage érigeait des barricades improvisées contre les envahisseurs. Le vaisseau avait fait de son mieux, désespérément, pour protéger sa cargaison humaine, réorganisant les cloisons intérieures dans l'espoir de tenir l'ennemi à distance, mais la cause était perdue d'avance. Certaines zones avaient été inondées avec un produit réfrigérant ou à haute pression, et Skade y trouva les cadavres de machines étranges, désarticulées – des conglomerats de milliers de formes noires, géométriques.

Elle échafauda une hypothèse. Ce n'était pas difficile. Les cubes s'étaient agglutinés sur l'extérieur du vaisseau de Galiana. Ils avaient crû et s'étaient multipliés tout en absorbant et en retransformant le tégument du vaisseau. Dans cette mesure, cela ressemblait bel et bien à la peste. Mais la peste était microscopique ; personne n'en avait

jamais vu le virus à l'œil nu. Alors que ça... il y avait quelque chose de brutal, de mécaniste, de presque fasciste dans la façon dont la chose se reproduisait. Au moins la peste conférait-elle à la matière transformée un peu de ses caractéristiques préalables, antérieures, produisant des fantasmes chimériques de machine et de chair.

Non, se dit Skade. Elle n'avait sûrement pas affaire à la Pourriture Fondante, si réconfortante que cette idée ait pu paraître à présent.

Les cubes s'étaient insinués dans le vaisseau et avaient formé des unités d'attaque – des conglomerats de fantassins. Ces fantassins avaient accompli les meurtres, avançant lentement à partir de chaque point de contamination. À en juger par leurs restes, ils étaient massifs, asymétriques, et évoquaient plutôt de denses essaims de frelons que des entités individuelles. Ils devaient être capables de se faufiler par les plus minuscules ouvertures et de se masser de l'autre côté. N'empêche, le combat avait duré un certain temps. D'après l'estimation de Skade, le vaisseau avait pu mettre des jours et des jours à succomber. Peut-être même des semaines.

Elle frissonna à cette pensée.

La journée suivant leur entrée, ses droïdes trouvèrent des cadavres humains presque intacts, sauf qu'ils avaient la tête emprisonnée dans un casque de cubes noirs. Les machines non humaines paraissaient inertes. Lorsqu'ils les ôtèrent, les droïdes découvrirent que des tentacules mécaniques s'étaient introduits dans les crânes des cadavres, en passant par les orbites, les oreilles ou la cavité nasale. Un examen plus poussé montra que les tentacules s'étaient divisés et subdivisés de nombreuses fois, atteignant une taille microscopique. Ils s'enfonçaient profondément dans le cerveau des morts, établissant des connexions avec leurs implants conjoincteurs d'origine.

Mais les machines, et leurs hôtes, étaient-ils morts à présent ?

Skade essaya de comprendre ce qui avait pu se passer. Les enregistrements du vaisseau étaient brouillés et rigoureusement inutilisables. Il était évident que Galiana avait rencontré quelque chose d'hostile, mais pourquoi les cubes ne s'étaient-ils pas contentés de détruire son vaisseau d'un seul coup ? L'infiltration avait été lente et pénible, et elle n'avait de sens que si les cubes voulaient conserver le vaisseau intact le plus longtemps possible.

Il y avait un autre vaisseau : deux avaient poursuivi leur route. Qu'était-il arrivé à celui-là ?

[Des idées, Skade ?]

Oui, mais rien d'agréable.

[Tu penses que les cubes voulaient en apprendre le plus possible, c'est ça ?]

Je ne vois pas d'autre raison. Ils ont sondé leur esprit, ils ont déchiffré leur machinerie neurale. C'étaient des éclaireurs.

[Oui. Nous sommes d'accord. Les cubes ont dû en apprendre long sur nous, et nous devons les considérer comme une menace. Mais nous ne savons pas encore où était Galiana quand ils l'ont trouvée. Enfin, il y a toujours une lueur d'espoir, hein ?]

Cette lueur d'espoir, Skade avait du mal à l'entrevoir. Il y avait des siècles que l'humanité cherchait une race intelligente non humaine indubitablement reconnaissable comme telle, et, jusque-là, elle n'avait trouvé que des pistes prometteuses – les Schèmes Mystifs, les Vélaires, les restes archéologiques de huit ou neuf autres cultures mortes.

Ils n'avaient jamais rencontré une autre intelligence qui utilise les machines, contre laquelle ils auraient pu se mesurer.

Jusqu'à maintenant.

Et ce que faisait, apparemment, l'intelligence qui utilisait ces machines consistait à s'approcher sournoisement, à s'infiltrer et à massacrer, avant d'envahir les crânes.

Force était à Skade de l'avouer, ce n'était pas la plus fructueuse des premières rencontres.

De l'espoir ? Vous voulez rire ?

[Pas du tout, Skade. Rien ne prouve que les cubes aient réussi à transmettre ces connaissances à ceux, quels qu'ils soient, qui les envoient. Le vaisseau de Galiana a réussi à rentrer, après tout. Elle a dû le guider jusque-là, et elle ne l'aurait pas fait si elle avait considéré que ça risquait de conduire l'ennemi jusqu'à nous. Clavain serait fier, à mon avis. Elle pensait encore à nous ; elle pensait encore au Nid Maternel.]

Elle a quand même pris un risque...

La voix du Conseil de la Nuit l'interrompit sèchement :

[Le vaisseau est un avertissement, Skade. C'est ce que Galiana avait compris, et c'est ce que nous devons comprendre.]

Un avertissement ?

[Nous devons nous tenir prêts. Ils sont encore là, autour de nous, et, d'une façon ou d'une autre, nous les retrouverons sur notre route.]

On dirait que tu t'attends à les voir arriver.

Le Conseil de la Nuit ne répondit pas.

Une semaine passa avant qu'ils ne trouvent Galiana, parce que le vaisseau était vaste et que les nombreux obstacles intérieurs ralentissaient les recherches. Skade était personnellement entrée dans le bâtiment, avec toute une équipe de ratissage. Les agents portaient une lourde cuirasse de céramique sur leur scaphandre pressurisé, des plaques de blindage lubrifiées qui entravaient leurs mouvements et les

contraignaient à calculer minutieusement le moindre geste. Après avoir pataugé plusieurs minutes et s'être retrouvée bloquée dans des postures dont elle ne réussissait à sortir qu'au prix d'une laborieuse marche arrière, Skade s'écrivit précipitamment une routine mouvement/image corporelle qu'elle fit tourner sur des circuits neuraux aléatoires inutilisés. Ce qui facilita un peu les choses, même si elle avait l'impression désagréable d'être manipulée par un alter ego ténébreux. Skade prit mentalement note de revoir le programme par la suite, afin que les routines de mouvement paraissent rigoureusement volontaires, même si c'était complètement illusoire.

À ce moment-là, les droïdes avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir. Ils avaient sécurisé de vastes portions du vaisseau, étalant de l'époxy à fibre de diamant sur les vestiges des machines non humaines, et ils avaient effectué des prélèvements d'ADN sur la plupart des cadavres des zones explorées. Tous les échantillons de matériel génétique avaient été prélevés et ils avaient commencé à les comparer aux manifestes de l'équipage du Nid Maternel, conservés depuis le départ de la mission exploratoire.

Il y aurait des noms que Skade n'arriverait jamais à identifier. Quand le premier vaisseau était rentré, celui à bord duquel se trouvait Clavain, le Nid Maternel avait appris que la décision avait été prise, très loin dans l'espace profond, à des dizaines d'années-lumière de là, de diviser l'expédition. Un groupe voulait rentrer au bercail, ayant entendu des rumeurs de guerre contre les Demarchistes. Et puis ils avaient aussi l'impression que le moment était venu de rapporter les données qu'ils avaient déjà recueillies et qui étaient beaucoup trop nombreuses pour être retransmises.

La séparation s'était passée sans heurt. Il y avait eu des regrets, de la tristesse, mais pas de vraie désunion. Après la période de débat typique du processus de prise de décision chez les Conjoiners, la séparation avait été considérée comme le mode d'action le plus logique. Elle devait permettre la poursuite de l'expédition, tout en protégeant le retour des données déjà acquises. L'ennui, c'est que si Skade savait qui avait choisi de rester là, dans l'espace profond, elle ignorait ce qui s'était passé après. Elle en était réduite à des conjectures sur les échanges qui avaient eu lieu entre les deux vaisseaux restants. Le fait que ce fût celui de Galiana ne voulait pas dire qu'elle était à bord, et Skade se prépara à une rude déception si cela se révélait être le cas.

Surtout, ce serait une déception pour le Nid Maternel tout entier. Galiana était leur figure de proue, après tout. C'était la femme qui avait créé les Conjoiners, quatre cents ans plus tôt, à onze années-lumière de là, dans un dédale de laboratoires sous la surface de Mars. Elle était restée absente pendant près de deux siècles ; assez longtemps

pour prendre la stature mythique à laquelle elle s'était toujours refusée pendant le temps qu'elle avait passé parmi eux. Et elle était revenue – si elle était vraiment à bord de ce vaisseau – alors que Skade était de quart. Peu importait qu'elle soit véritablement morte avec les autres. Skade se contenterait de ramener ses restes dans le nid natal.

Mais elle ne retrouva pas que son corps.

Galiana dormait de son dernier sommeil, si l'on peut dire, très loin du noyau central du bâtiment. Elle s'était réfugiée derrière des cloisons blindées, loin des autres. Un examen approfondi montra que la connectique entre la « tombe » de Galiana et le reste du vaisseau avait été délibérément coupée de l'intérieur. Elle avait manifestement cherché à s'isoler, dissociant son esprit de celui des autres Conjoinneurs qui se trouvaient à bord.

Autosacrifice, ou autopréservation ? se demanda Skade.

Galiana était cryonisée. La température de son corps était abaissée au point que tous ses processus métaboliques étaient figés. Mais les machines noires avaient réussi à l'atteindre quand même. Elles avaient fracassé le blindage du caisson de cryosommeil, occupant l'espace entre son corps et la paroi intérieure du sarcophage. Lorsque celui-ci avait été démantelé, les machines avaient formé une coque pareille à une momie d'un noir pur autour de Galiana. Car c'était elle, il n'y avait aucun doute à ce sujet : des scanners effectués à travers le cocon avaient confirmé que la structure osseuse correspondait parfaitement à celle de Galiana. Son corps semblait n'avoir subi aucune détérioration au cours du vol, et les sondes avaient même réussi à intercepter des signaux imperceptibles émanant de son réseau d'implants. L'émission était trop faible pour permettre la connexion esprit à esprit, mais il était clair que quelque chose, dans le cocon, était encore capable de penser et tentait de communiquer.

L'examen porta alors sur le cocon proprement dit. L'analyse chimique des cubes ne donna rien. Ils semblaient, du reste, n'être faits de *rien*, ne comporter aucune sorte de granulométrie atomique. Ce n'étaient que des parois lisses de force pure, transparentes à certaines formes de radiation. En outre, ils étaient très froids, bien qu'encore actifs comme aucune des autres machines ne l'avait été jusque-là. Mais les cubes, pris isolément, ne supportaient pas d'être arrachés au reste de la masse : lorsqu'ils en étaient séparés, ils se ratatinaient aussitôt, se réduisant à une taille microscopique. Skade et son équipe tentèrent de passer les cubes au scanner, dans l'espoir d'entrevoir ce qui était dissimulé sous les facettes, mais ils n'allaient jamais assez vite et se retrouvaient, à la place des cubes, avec quelques microgrammes de cendres fumantes. Leur cœur recelait probablement des mécanismes programmés pour s'autodétruire dans certaines circonstances.

L'équipe de Skade entreprit de débarrasser Galiana de sa gangue. Une fois le plus gros ôté, elle fut transportée vers une salle spécialement aménagée dans l'une des parois de la soute. Ils travaillaient dans un froid extrême, afin d'éviter de lui infliger des dommages supplémentaires. Puis, avec un soin et une patience infinis, ils entreprirent de la dépouiller de la couche finale de machines non humaines.

L'observation étant ainsi facilitée, ils commencèrent à avoir une vision plus claire de ce qui était arrivé à Galiana. Les machines noires s'étaient bel et bien insinuées dans sa tête ; pourtant l'invasion paraissait moins dramatique que chez les autres membres de l'équipage. Ses implants avaient partiellement souffert au cours de l'intrusion, mais rien n'indiquait que des zones vitales de son cerveau avaient été endommagées. Skade avait l'impression qu'avant de s'attaquer à Galiana les cubes avaient cherché à comprendre comment occuper le crâne des êtres humains sans leur nuire, et qu'avec elle ils y étaient enfin parvenus.

Du coup, Skade se reprit à espérer. Les structures noires étaient concentrées et inertes. À l'aide des médechines adaptées, il serait possible – et même enfantin – de les démanteler, de les dépouiller, cube par cube.

C'est réalisable. On pourrait la faire redevenir elle-même.

[Du calme, Skade. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge.]

Il s'avéra que le Conseil de la Nuit avait raison de se montrer circonspect. L'équipe de Skade entreprit de dépouiller Galiana de la dernière couche de cubes, en partant des pieds. Ils constatèrent avec satisfaction que les tissus sous-jacents étaient pratiquement indemnes, et continuèrent à remonter jusqu'au cou. Ils étaient confiants : ils devraient arriver à la réchauffer, même si l'exercice était plus périlleux que lors du dégel normal accompagnant la sortie de cryosomnie. Mais lorsqu'ils arrivèrent à son visage, ils comprirent qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

Subitement, les cubes commencèrent à bouger. Ils glissèrent et tombèrent les uns sur les autres, se contractant par vagues ignobles à voir, et la dernière strate du cocon s'insinua dans Galiana comme une couche d'huile vivante, une marée noire qui s'infiltra par la bouche, le nez, les oreilles et les orbites, se massant autour des globes oculaires.

Elle était en tout point telle que Skade espérait la retrouver : une reine radieuse, de retour chez elle. Même ses longs cheveux noirs étaient intacts, encore congelés et friables, mais exactement comme le jour de son départ. Sauf que les cubes noirs s'étaient logés dans sa tête, s'ajoutant aux formations qui s'y trouvaient déjà. Les scans firent apparaître de nouveaux déplacements des tissus cérébraux, infimes, certes, mais son réseau d'implants avait été encore un peu perturbé

afin de faire place à l'envahisseur. L'aspect du parasite évoquait un crabe noir qui aurait étendu ses filaments crochus dans différentes parties de son cerveau.

Lentement, sur plusieurs jours, ils ramenèrent Galiana juste en dessous de la température corporelle normale. Pendant toute la procédure, l'équipe de Skade monitora l'invasion, mais elle ne se modifia plus, pas même lorsque les implants restants de Galiana amorcèrent leur réchauffement, réalisant l'interface avec les tissus cérébraux avoisinants.

Skade se reprit à espérer. Peut-être pouvaient-ils encore gagner...

Ils ne devaient pas tarder à découvrir qu'elle avait presque raison.

Elle entendit une voix. Une voix humaine, féminine, qui n'avait pas le timbre – ou plutôt l'étrange et divine absence de timbre –, généralement synonyme du fait que la voix se faisait entendre à l'intérieur de son crâne. C'était une voix qui avait été formée dans un larynx humain et se propageait à travers des mètres d'air avant d'être décodée par un système auditif humain, accumulant toutes sortes de subtiles imperfections en cours de traitement. Le genre de voix qu'elle n'avait pas entendu depuis très longtemps.

La voix dit :

— Bonjour, Galiana.

Où suis-je ?

Il n'y eut pas de réponse. Au bout de quelques instants, la voix ajouta gentiment :

— Vous devez aussi parler, si vous pouvez. Vous n'avez qu'à articuler les sons. Le scrapeur fera le reste ; il captera les signaux électriques que vous avez l'intention d'envoyer à votre larynx. Mais le fait d'imaginer seulement votre réponse ne suffit malheureusement pas. Il n'y a pas de lien direct entre votre esprit et le mien.

Les mots semblaient mettre une éternité à lui parvenir. Le langage parlé était horriblement lent et linéaire, après des siècles de lien neural, bien que la syntaxe et la grammaire lui soient familières.

Elle formula l'intention de parler, et entendit résonner sa propre voix amplifiée.

— Pourquoi ?

— Nous allons y arriver.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

— Vous êtes saine et sauve. Vous êtes rentrée chez vous, au Nid Maternel. Nous avons retrouvé votre vaisseau et nous vous avons ranimée. Je m'appelle Skade.

Galiana ne discernait que de vagues formes dressées au-dessus d'elle, et puis, tout d'un coup, la salle s'illumina. Elle était allongée sur

un plan incliné, dans un sarcophage très semblable à un caisson de cryosomme, mais sans couvercle, ouvert à l'air libre. Elle voyait des choses, du coin de l'œil. Une silhouette floue se pencha au-dessus d'elle, se précisa.

— Skade ? Je ne me souviens pas de vous.

— Normal, répondit l'étrangère. J'ai rejoint les Conjoineurs après votre départ.

Des questions – des milliers de questions – se bousculaient dans son esprit. Mais elle ne pouvait les poser toutes en même temps, surtout par le truchement de ce moyen de communication antique et malhabile.

— Depuis combien de temps suis-je partie ? demanda-t-elle.

Il fallait bien commencer par quelque chose.

— Cent quatre-vingt-dix ans, à un mois près. Vous êtes partie en...

— 2415, répondit rapidement Galiana.

— ... C'est ça. Et nous sommes en 2605.

Il y avait beaucoup de choses dont Galiana ne se souvenait pas bien, et beaucoup de choses dont elle n'avait pas envie de se souvenir. Mais l'essentiel était assez clair. Elle avait mené un trio de vaisseaux hors du Nid Maternel dans le but d'explorer l'espace profond au-delà de la limite cartographiée par l'homme, d'aller voir des mondes inconnus à la recherche de vie non humaine complexe. Des rumeurs de guerre étaient parvenues aux trois vaisseaux, et l'un d'eux était rentré au Nid. Mais les deux autres avaient poursuivi la mission, en louvoyant entre des myriades de systèmes solaires.

Elle avait beau faire, Galiana n'arrivait pas à se rappeler ce qui était arrivé à l'autre vaisseau qui avait poursuivi sa quête. Elle éprouvait seulement un sentiment bouleversant de perte, un vide hurlant à l'intérieur de sa tête qui aurait dû être pleine de voix.

— Mon équipage ?

— Nous y viendrons, répondit Skade.

— Et Clavain, et Felka ? Ils ont réussi à rentrer, finalement ? Nous leur avons dit au revoir dans l'espace profond. Ils devaient réintégrer le Nid Maternel.

Il y eut une pause terrible, *terrible*, puis Skade répondit :

— Ils ont réussi à rentrer.

Si elle avait pu, Galiana aurait poussé un soupir de soulagement. Elle était tellement soulagée qu'elle en fut étonnée : ce n'est qu'en apprenant que les siens étaient sains et saufs qu'elle comprit à quel point elle était rongée par l'anxiété.

Pendant les instants de calme extatique qui suivirent, Galiana regarda plus attentivement Skade. À certains égards, elle ressemblait étrangement aux Conjoineurs du temps jadis. Elle était sobrement

vêtue d'une sorte de pyjama de soie noire, à la veste vaguement ceinturée, sans aucun ornement ni signe distinctif. Elle était très pâle et d'une maigreur ascétique. On aurait dit un corbeau famélique. Son visage cireux et lisse n'était pas déplaisant, mais il était dépourvu des mimiques et des rides d'expression habituelles. Elle n'avait pas un poil sur le crâne et le visage : ni cheveux, ni cils, ni sourcils, ce qui lui conférait un air de poupée inachevée. En cela, d'ailleurs, rien ne la distinguait de milliers d'autres Conjoineurs : faute de lien esprit à esprit et de l'habituel nuage de phantasmes projetés qui leur conférait une individualité, il était parfois difficile de les différencier.

Mais Galiana n'avait jamais vu de Conjoineur qui ressemblât de près ou de loin à Skade. Skade avait une crête – une structure mince et rigide qui partait de son front, quelques centimètres au-dessus du nez, et qui suivait la ligne médiane de son crâne. La partie supérieure, étroite, de la crête était dure et osseuse, mais la surface était joliment striée de fines rainures verticales, parcourues par des schémas de diffraction moirés : des bleu électrique, des orange flamboyants, toutes les nuances de l'arc-en-ciel cascadaient et changeaient au moindre mouvement de la tête de Skade, mais Galiana perçut des ondes fluides de couleurs différentes qui palpitaient le long de sa crête, même lorsqu'elle restait bien droite.

— Vous avez toujours été comme ça, Skade ? demanda-t-elle.

Skade effleura délicatement sa crête.

— Non, Galiana. C'est une amplification. Les choses ont bien changé, chez les Conjoineurs, depuis votre départ. Les meilleurs d'entre nous pensent à une vitesse dont vous n'auriez jamais rêvé.

— Les *meilleurs* d'entre vous ?

— Je ne voulais pas dire ça. C'est juste que certains d'entre nous ont atteint les limites du schéma corporel humain d'origine. Nos implants cérébraux nous permettent de multiplier par dix ou quinze notre vitesse de pensée, mais il en résulte une exigence accrue de dissipation d'énergie thermique. Mon sang est pompé vers ma crête, dans le réseau de stries, qui évacue la chaleur. Les rainures sont optimisées afin de fournir une surface maximale, et leurs ondulations permettent à l'air de circuler. L'effet est plaisant visuellement, à ce qu'on dit, mais c'est pure contingence. Nous avons pris ce truc aux dinosaures, en fait. Ils n'étaient pas aussi stupides qu'on pouvait le croire. Enfin, ne vous inquiétez pas, Galiana, fit Skade en caressant de nouveau sa crête. Tout n'a pas changé.

— Nous avons entendu dire qu'il y avait la guerre, reprit Galiana. Nous étions à quinze années-lumière quand nous avons intercepté cette nouvelle. Il y a d'abord eu la peste, bien sûr... et maintenant la guerre. Les informations n'avaient aucun sens. Nous aurions été en guerre contre les Demarchistes, nos alliés de toujours...

— Ces informations étaient exactes, répondit Skade d'un ton de regret.

— Mais pourquoi, au nom du ciel ?

— C'est à cause de la peste. Elle a fichu par terre la société demarchiste, ouvrant un vide de pouvoir abyssal dans toute la zone de Yellowstone. À leur demande, nous sommes intervenus pour jeter les bases d'un gouvernement intérimaire à Chasm City et dans les communautés satellites, en nous disant qu'il valait mieux que nous nous en occupions plutôt qu'une autre faction. Vous imaginez le bordel que nous auraient mis les Ultras ou les Pirates du Ciel ? Bref, ça a marché quelques années, et puis les Demarchistes ont repris du poil de la bête. Ils n'aimaient pas la façon dont nous avons pris la direction des opérations dans le système, et ils n'étaient pas disposés à négocier un retour paisible au pouvoir. C'est comme ça que la guerre a éclaté. Mais c'est eux qui ont commencé, tout le monde s'accorde à le dire.

Galiana sentit s'estomper un peu son exaltation. Elle espérait que les rumeurs étaient exagérées.

— Enfin, nous avons gagné, manifestement, dit-elle.

— Non. Pas vraiment. La guerre n'est pas encore finie, vous comprenez.

— Mais ça fait...

— Cinquante-quatre ans, oui, acquiesça Skade. Je sais. Évidemment, il y a eu des trêves, des moments de détente, des cessez-le-feu et de brefs interludes de paix. Mais ils n'ont pas duré. Les vieux schismes idéologiques se sont rouverts comme des blessures qui ne veulent pas cicatriser. Au fond, ils ne nous ont jamais fait confiance, et nous les avons toujours considérés comme des réactionnaires, hostiles au progrès, qui refusaient d'affronter la phase suivante de la transcendance humaine.

Galiana sentit, pour la première fois depuis son réveil, une étrange pression migraineuse au fond des orbites. Avec cette sensation revint une tempête d'émotions primitives, qui montaient en hurlant de la partie la plus archaïque de son cerveau de mammifère. C'était la peur terrible d'être poursuivie, de sentir la horde de prédateurs noirs qui se rapprochaient.

Des machines, dit un souvenir. Des machines pareilles à des loups, surgies de l'espace interstellaire et qui avaient ciblé la flamme de tes tuyères.

Vous avez dit que c'étaient des loups, Galiana.

Eux.

Nous.

Ce curieux moment passa.

— Mais nous avons si bien, si longtemps travaillé ensemble, reprit

Galiana. Nous pouvons sûrement trouver un terrain d'entente. Il y a des problèmes plus graves qu'une guerre d'influence, même pour savoir qui va diriger le système solaire.

Skade secoua la tête.

— Je crains qu'il ne soit trop tard. Il y a eu trop de morts, de promesses violées et d'atrocités. Le conflit s'est étendu aux autres systèmes, partout où il y a des Conjoineurs et des Demarchistes.

Elle eut un sourire forcé, comme si son visage devait reprendre instantanément sa neutralité à l'instant où elle relâcherait ses muscles.

— Enfin, les choses ne sont pas aussi désespérées qu'on pourrait l'imaginer. Elles tournent en notre faveur, lentement mais sûrement. Clavain est rentré il y a vingt-deux ans, et le sort de la guerre a tout de suite basculé. Jusque-là, nous étions sur la défensive. Nous agissions collectivement, comme un véritable esprit de ruche, et c'était un piège. Nos mouvements étaient trop facilement prévisibles par nos ennemis. Clavain nous a fait sortir de cette prison.

Galiana essaya de chasser l'image des loups de son esprit, de repenser à sa première rencontre avec Clavain, sur Mars. Il se battait contre elle. Il était soldat dans la Coalition pour la Pureté Neurale, qui luttait contre ses expériences d'amplification mentale et voyait dans l'annihilation totale des Conjoineurs la seule issue tolérable.

Mais Clavain avait une vision plus large. D'abord, alors qu'il était son prisonnier, il l'avait amenée à comprendre que ses expériences pouvaient paraître terrifiantes au reste du système. Elle ne s'en était jamais vraiment rendu compte jusqu'à ce qu'il le lui explique patiemment, au cours des mois qu'il avait passés dans sa geôle. Par la suite, quand il avait été libéré et qu'on avait négocié les termes du cessez-le-feu, c'est Clavain qui avait convaincu les Demarchistes d'agir en tant que tierce partie neutre. Ils avaient rédigé le traité de cessez-le-feu, et Clavain avait poussé Galiana à le signer. Il avait réussi là un coup de maître, qui avait permis de sceller une alliance entre les Demarchistes et les Conjoineurs, alliance qui devait durer des siècles, jusqu'à ce que la Coalition pour la Pureté Neurale soit reléguée dans les notes en bas de page de l'Histoire. Les Conjoineurs poursuivaient leurs expérimentations neurologiques – qui étaient tolérées, et même encouragées, pourvu qu'ils ne tentent pas d'absorber les autres cultures. Les Demarchistes exploitaient leurs technologies, les négociant auprès des autres factions humaines.

Tout le monde était content.

Mais, au fond, Skade avait raison : l'union avait toujours été bancal. La guerre était plus ou moins inévitable, à un moment ou à un autre, surtout depuis que la Pourriture Fondante avait éclaté.

Mais *cinquante-quatre* putains d'années ? Clavain n'aurait jamais toléré une chose pareille, se dit-elle. Il aurait mesuré le terrible gâchis

d'énergie humaine que ça représentait. Soit il aurait trouvé un moyen d'y mettre fin pour de bon, soit il aurait cherché à négocier un cessez-le-feu permanent.

La pression migraineuse ne se dissipait pas. Elle avait même tendance à s'aggraver. Galiana avait l'impression dérangeante que quelque chose regardait par ses yeux depuis l'intérieur de son crâne, comme si elle n'en était pas la seule occupante.

Nous avons réduit la distance qui nous séparait de vos deux navires, à l'allure lente, posée, des tueurs du temps jadis, qui n'avaient pas la mémoire raciale de l'échec. Vous avez senti notre esprit : des intellects sinistres, campés sur le versant périlleux de l'intelligence, aussi antiques et glacés que la poussière interstellaire.

Vous avez senti notre faim.

— Mais Clavain... dit-elle.

— Quoi, Clavain ?

— Il aurait trouvé un moyen de mettre fin à tout ça, d'une façon ou d'une autre. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Skade se détourna un instant, de sorte que sa crête fut une étroite corniche vue de profil. Lorsqu'elle se tourna à nouveau vers elle, elle tentait de donner une expression très étrange à son visage.

Vous nous avez vus prendre votre premier vaisseau, l'étouffer dans une croûte de machines noires, inquisitrices. Les machines ont ravagé le vaisseau. Vous l'avez vu exploser : la détonation a gravé sur votre rétine une tache en forme de cygne rose et vous avez ressenti la déchirure d'un réseau d'esprits comme la perte d'un millier d'enfants.

Vous avez essayé de fuir, mais il était trop tard.

Quand nous avons atteint votre vaisseau, nous avons fait plus attention.

— Ce n'est pas facile pour moi, Galiana.

— Quoi donc ?

— C'est à propos de Clavain...

— Vous avez dit qu'il était revenu.

— En effet. Comme Felka. Mais j'ai le regret de vous dire qu'ils sont morts tous les deux, dit-elle en articulant soigneusement, les mots se succédant avec la lenteur d'une respiration. C'est arrivé il y a onze ans. Il y a eu une attaque demarchiste, un tir au jugé visant le Nid, et ils sont morts.

Il n'y avait qu'une réaction rationnelle : le déni.

— Non !

— Je suis désolée. Je voudrais bien qu'il en soit autrement... répondit Skade, sa crête palpitant d'une lueur bleu outremer. Je voudrais que ça ne soit jamais arrivé. Ils nous étaient très précieux.

— Précieux ?

Skade dut sentir la rage de Galiana.

— Je veux dire que nous les aimions. Nous avons pleuré leur mort, Galiana. Tous autant que nous sommes.

— Alors montrez-le-moi. Ouvrez votre esprit. Laissez tomber les barrières. Je veux m'y plonger.

Skade se pencha au bord du sarcophage.

— Pourquoi, Galiana ?

— Parce que, tant que je n'aurai pas lu dans votre esprit, je ne saurai pas si vous dites la vérité.

— Je ne mens pas, dit doucement Skade. Mais je ne peux pas permettre à nos esprits de se parler. Vous avez quelque chose dans la tête, vous voyez. Quelque chose que nous ne comprenons pas, sinon que c'est probablement non humain, et sans doute hostile.

— Je ne crois pas...

Soudain la pression, derrière ses yeux, devint plus intense. Galiana eut l'affreuse impression d'être poussée sur le côté, chassée de son propre cerveau, reléguée dans un recoin inutilisé de son crâne. Quelque chose d'indiciblement antique et maléfique, tapi derrière ses yeux, venait de prendre le pas sur elle.

Elle s'entendit articuler des syllabes.

— C'est de moi que vous voulez parler ?

Skade parut à peine surprise. Galiana admira son sang-froid.

— Peut-être. Qui êtes-vous, au juste ?

— Je n'ai pas d'autre nom que celui qu'elle m'a donné.

— Elle ? demanda Skade avec amusement, sa crête parcourue d'ondes vert pâle qui exprimaient sa terreur malgré le calme de sa voix.

— Galiana, répondit l'entité. Avant que je ne prenne le contrôle. Elle nous a appelés – mon esprit – les loups. Nous avons atteint et infiltré son vaisseau après avoir détruit l'autre. Nous ne comprenions pas ce qu'ils étaient au départ. Et puis nous leur avons ouvert le crâne, nous avons absorbé leur système nerveux central, et nous en avons appris beaucoup plus. Comment ils pensaient ; comment ils communiquaient ; ce qu'ils avaient fait à leur esprit.

Galiana essaya de bouger, bien que Skade l'ait plongée dans une sorte de stase. Elle essaya de hurler, mais le Loup – puisque tel était son nom – avait pris le contrôle de sa voix.

Tout lui revenait, à présent.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas tuée ? demanda Skade.

— Ce n'était pas la question, répondit le Loup d'un ton moralisateur. Demandez-vous plutôt pourquoi elle ne s'est pas tuée avant d'en arriver là. Elle aurait pu le faire. Elle avait le pouvoir de détruire le vaisseau tout entier, et tout ce qui se trouvait à l'intérieur, par un simple effort de volonté.

— Alors pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Nous sommes arrivés à un arrangement, après avoir tué son équipage et l'avoir laissée tranquille. Elle ne se tuerait pas pourvu que nous lui permettions de rentrer chez elle. Elle savait ce que ça voulait dire. J'occuperai son cerveau et je fouinerai dans ses souvenirs.

— Pourquoi elle ?

— Elle était votre reine, Skade. Après avoir déchiffré l'esprit des membres de son équipage, nous avons su que c'était elle qu'il nous fallait.

Skade restait silencieuse. Des tons d'aigue-marine et de jade se succédaient en lentes vagues de son front à sa nuque.

— Elle n'aurait jamais pris le risque de vous amener ici.

— Oh si, Skade. Elle s'est dit que le risque était compensé par l'avantage que constituait cet avertissement préalable. C'était un compromis. Elle nous laissait le temps d'apprendre, et l'espoir d'en apprendre encore davantage. Ce que nous avons fait.

Skade porta un doigt à sa lèvre supérieure et le tint devant elle comme si elle testait la direction du vent.

— Si vous êtes vraiment une intelligence non humaine supérieure, et si vous saviez où nous étions, vous seriez déjà venus à nous.

— Excellent, Skade. Vous avez raison, d'une certaine façon. Nous ne savons pas exactement où Galiana nous a amenés. C'est-à-dire que je le sais, mais je ne peux pas transmettre cette information à mes compagnons. Enfin, ça n'a pas d'importance. Votre civilisation voyage entre les étoiles – divisée en différentes factions, certes –, mais, de notre point de vue, ces subtilités ne comptent pas. D'après les souvenirs que nous avons absorbés, et dans lesquels nous baignons encore, nous savons approximativement dans quelle zone de l'espace vous vivez. Vous vous étendez, et votre zone d'expansion croît de façon exponentielle, augmentant constamment la probabilité de rencontre entre nous. C'est déjà arrivé une fois, et il se peut que ce soit arrivé ailleurs, en d'autres points de la sphère galactique.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ? demanda Skade.

— Pour vous faire peur. Pourquoi, sinon ?

Mais Skade était trop intelligente pour ça.

— Non. Il doit y avoir une autre raison. Vous voulez me suggérer que vous pourriez nous être utiles, c'est ça ?

— Comment ça ? ronronna la voix du Loup, amusé.

— Je pourrais vous tuer, ici, et tout de suite. Après tout, l'avertissement a été délivré.

Si Galiana avait pu bouger, si elle avait pu ne serait-ce que cligner des yeux, elle aurait dit « Oui » avec emphase. Elle avait envie de mourir. Pour quoi aurait-elle continué à vivre, désormais ? Clavain était mort. Felka était morte. Elle en était sûre, aussi sûre qu'elle

l'était que toutes les compétences des Conjoinneurs ne réussiraient jamais à la libérer de la chose qui occupait sa tête.

Skade avait raison. Elle avait atteint son but, rendu un dernier service au Nid Maternel. La chose savait que les Loups étaient là, vraisemblablement en train de se rapprocher, ayant flairé le sang humain.

Rien ne justifiait de la maintenir en vie plus longtemps. Si vigilante que soit Skade, le Loup chercherait inlassablement l'occasion de s'échapper de sa tête. Le Nid Maternel pourrait en apprendre quelque chose, recueillir un indice marginal de ses motifs, ou d'une faille quelconque, mais en contrepartie il y avait la terrible perspective qu'il réussisse à s'enfuir.

Galiana le savait. De même que le Loup avait déchiffré ses souvenirs, par un processus vague et peut-être délibéré de contamination croisée, elle avait accès à une partie de son histoire à lui. Il n'y avait rien de concret ; à peu près rien qu'elle puisse véritablement mettre en mots. Une litanie qui remontait à la nuit des temps de xénocides chirurgicaux : voilà tout ce qu'elle ressentait – un processus terrifiant d'élimination des espèces pensantes émergentes ; des souvenirs préservés avec une sinistre précision bureaucratique sur des centaines de millions d'années de temps galactique, chaque nouvelle extinction ne représentant qu'une ligne dans le Grand Livre. Elle entrevoyait certains nettoyages frénétiques, à l'occasion : des élagages qui avaient été initiés plus tard qu'il n'aurait fallu. Elle percevait même de rares intermèdes, lorsqu'une liquidation antérieure n'avait pas été effectuée de façon satisfaisante.

Mais ce qu'elle ne sentait pas, ce qu'elle ne sentait jamais, c'était l'échec final.

Soudain, d'une façon choquante, le Loup s'éclipsa, la laissant parler.

— Skade, dit Galiana.

— Qu'y a-t-il ?

Tuez-moi, je vous en prie. Tuez-moi maintenant.

Antoinette Bax regarda le flicoïde se déployer hors du sas. C'était une mécanique hérissée de tiges articulées et bardée de plaques de blindage noires. On aurait dit une sculpture faite avec des paires de ciseaux. La chose était d'un froid mortel, parce qu'elle était plaquée sur la carlingue de l'une des trois vedettes de la police qui avaient épingle son vaisseau, et le liquide propulseur givré qui suintait de ses articulations formait autour de sa carcasse des volutes de brouillard d'un jaune pisseux.

— Veuillez reculer, ordonna le flicoïde. Tout contact physique est déconseillé.

Le liquide propulseur avait une odeur âcre, toxique. Antoinette abaissa sa visière. Le flicoïde s'approcha en se déhanchant.

— Je ne sais pas ce que vous espérez trouver, dit Antoinette en le suivant à distance respectueuse.

— Je le saurai quand je l'aurai trouvé, rétorqua le flicoïde.

Il avait déjà identifié la fréquence radio de son scaphandre.

— Hé, écoutez ! Je ne trafique rien. Je tiens trop à ma peau.

— C'est ce qu'ils disent tous.

— Qui ferait du trafic avec l'hospice Mnémos ? C'est un ramassis de mystiques rigoristes, pas de vils contrebandiers.

— Et vous en connaissez un rayon sur la contrebande, hein ?

— Je n'ai jamais dit ça...

— Peu importe. C'est la guerre, mademoiselle Bax. Rien n'est exclu.

Le flicoïde s'arrêta et se pencha, de grosses écailles de glace jaune craquante tombant de ses articulations. Son corps était un œuf noir muni d'une collerette sur laquelle étaient greffés de nombreux appendices, des manipulateurs et des armes. Il n'y avait pas assez de place à l'intérieur pour héberger un pilote, juste de quoi loger les systèmes nécessaires pour permettre au flicoïde de rester en contact avec le vrai pilote. Celui-ci était à bord de l'une des trois vedettes, dépouillée de ses organes non essentiels, où il occupait un habitacle réduit à un support-vie.

— Vous pouvez vérifier auprès de l'hospice, si vous voulez, dit-elle.

— Je l'ai déjà fait. Mais, dans les cas de ce genre, on préfère toujours être absolument certain que tout est parfaitement régulier – vous n'êtes pas d'accord ?

— Je suis d'accord avec tout ce que vous voulez si ça peut vous faire quitter mon bâtiment.

— Mmh... Et pourquoi cette précipitation ?

— Parce que j'ai un derrière... pardon, un passager cryonisé. Et je n'ai pas envie qu'il se décongèle chez moi.

— J'aimerais vraiment beaucoup voir ce passager. Vous pourriez me le montrer ?

— Je vois mal comment je pourrais refuser, hein ?

Elle avait prévu cette demande et avait déjà revêtu son scaphandre pressurisé tout en attendant l'arrivée du flicoïde.

— Parfait. J'en ai pour une minute. Après quoi vous pourrez reprendre votre chemin. Pourvu, naturellement, ajouta la mécanique après une pause, que je ne remarque aucune irrégularité.

— Bon, par ici.

Antoinette fit, d'une pression du pouce, coulisser un panneau donnant sur une coursive qui menait à la soute principale de l'*Oiseau de Tempête*. Elle fit passer le flicoïde devant elle, déterminée à en dire le minimum et à se montrer aussi peu coopérative que possible. Son attitude butée et bornée aurait pu paraître suspecte, mais elle aurait suscité encore plus de méfiance en faisant preuve de bonne volonté. La milice de la Convention de Ferristown n'était pas très populaire, ce qu'elle avait depuis longtemps intégré dans ses rapports avec les civils.

— C'est un sacré bâtiment que vous avez, Antoinette.

— Pour vous, ce sera mademoiselle Bax. Je ne me rappelle pas vous avoir autorisé à m'appeler par mon prénom.

— Eh bien, *mademoiselle Bax*, permettez-moi d'insister : votre vaisseau n'a absolument rien de remarquable, et pourtant tout indique qu'il est dans un excellent état mécanique, et parfaitement apte à naviguer dans l'espace. Un vaisseau pareil pourrait gagner sa vie en toute légalité sur une quantité de routes commerciales, même en cette ère de ténèbres.

— Alors, on se demande pourquoi je me lancerais dans on ne sait quels trafics, hein ?

— En effet. Ce qui m'amène à me demander pourquoi vous renonceriez à une aussi belle occasion pour faire les courses de l'hospice. Ils ont une certaine influence, certes, mais pas au point de faire la fortune de qui que ce soit, à notre connaissance.

La mécanique marqua une nouvelle pause.

— Reconnaissez qu'il y a de quoi se poser des questions. D'ordinaire, les cryonisés partent de l'hospice, ils n'y vont pas. Et le seul fait de déplacer un corps congelé est inhabituel – la plupart sont

décongelés avant de quitter l'hospice Mnémos.

— On ne me paye pas pour poser des questions.

— Eh bien, il se trouve que c'est plus ou moins mon métier, à moi. Bon, vous en avez encore pour longtemps ?

La soute n'étant pas pressurisée, ils durent franchir un sas interne pour y pénétrer. Antoinette éclaira un gigantesque espace vide de toute marchandise. Il ne s'y trouvait que des rayonnages et des clayettes, un quadrillage en trois dimensions dans lequel des palettes et des conteneurs étaient amarrés en temps normal. Ils s'engagèrent dans la soute, le flicoïde choisissant l'endroit où il posait ce qui lui servait de pieds avec la circonspection fastidieuse d'une tarentule.

— Alors c'est vrai. Vous voyagez à vide. Il n'y a pas un seul conteneur, là-dedans.

— Ce n'est pas un délit.

— Je n'ai pas dit ça. Mais je trouve ça curieux. Les Mendiants doivent vous payer incroyablement cher pour justifier un tel voyage.

— Ce sont eux qui fixent les conditions, pas moi.

— De plus en plus curieux.

Le flicoïde avait évidemment raison. Tout le monde savait que l'hospice s'occupait des passagers cryonisés que leur déchargeaient des vaisseaux stellaires arrivants : les pauvres, les blessés, les éclopés frappés d'amnésie complète. Ils étaient décongelés, ranimés et remis sur pied à l'hospice, où les Mendiants s'occupaient d'eux jusqu'à ce qu'ils soient assez rétablis pour repartir, c'est-à-dire au moins capables d'effectuer les fonctions minimales. Certains ne retrouvaient jamais la mémoire et décidaient de rester à l'hospice, où ils suivaient une formation pour devenir Mendiants à leur tour. Quoi qu'il en soit, l'hospice n'avait pas pour habitude de prendre en charge les cryonisés qui n'étaient pas arrivés à bord d'un vaisseau interstellaire.

— D'accord, dit-elle. Voilà ce qu'ils m'ont dit : il y a eu une erreur. Ils ont mélangé les papiers d'un type au cours du déchargement. Ils l'ont pris pour un autre derrière de dégel qui ne devait pas être décongelé par l'hospice mais seulement examiné. L'autre devait rester en cryosomnie jusqu'à Chasm City, où il devait être ranimé.

— Bizarre, répondit le flicoïde.

— Apparemment, le type n'aimait pas les voyages interstellaires. Bref, ils ont merdé. Le temps qu'ils se rendent compte de leur erreur, le mauvais cryonisé était à mi-chemin de CC. Une sérieuse boulette, et l'hospice voulait y remédier au plus vite. C'est pour ça qu'ils m'ont appelée. J'ai récupéré le client dans la Ceinture de Rouille, et maintenant je le ramène dare-dare à l'hospice Mnémos.

— Mais pourquoi tant de hâte puisque le passager est congelé, de toute façon ?

— Le caisson est une pièce de musée, il a été plutôt malmené depuis quelques jours, et il y a deux familles au grand complet qui commencent à poser des questions indiscrètes. Plus vite l'échange de derrières de dégel sera fait, mieux ça vaudra.

— Je comprends que les Mendiants préfèrent que l'affaire ne s'ébruite pas. Si ça venait à se savoir, leur réputation d'excellence en serait sérieusement ternie.

— Ouais.

Elle s'autorisa un infime soulagement et fut tentée, l'espace d'un périlleux instant, de mettre un peu la pédale douce sur l'attitude tête de cochon affectée. Mais, à la place, elle dit :

— Bon, maintenant que vous avez compris le tableau, si vous me laissiez repartir ? Vous n'avez pas envie de vous mettre l'hospice à dos, hein ?

— Ça non, mais maintenant que nous sommes allés si loin, ce serait vraiment dommage de ne pas examiner le passager, hein ?

— Ouais, fit-elle. Vraiment dommage.

Ils arrivèrent au caisson. C'était un caisson de cryosomnie particulièrement banal, argenté, mat, sans aucune particularité, relégué au fond de la soute. Un petit hublot de verre fumé rectangulaire était encastré dans le couvercle. Dessous, recouvert par un capot protecteur de verre également fumé, était ménagé un panneau de commandes flanqué de voyants sur lesquels fluctuaient des tracés aux couleurs indistinctes.

— Drôle d'endroit pour l'entreposer. Tout au fond, comme ça... remarqua le flicoïde.

— Pas de mon point de vue. C'était près de ma trappe ventrale. Ça facilitait le chargement, et ça facilitera le déchargement.

— C'est juste. Vous permettez que je le regarde de plus près ?

— Je vous en prie.

Le flicoïde se rapprocha en trotinant à un mètre du caisson et étendit ses appendices équipés de capteurs sensoriels, mais en prenant garde à ne pas le toucher. Il faisait preuve d'une prudence exagérée, comme s'il ne voulait pas risquer d'endommager une propriété de l'hospice, ou faire quoi que ce soit qui puisse mettre en danger l'occupant du caisson.

— Vous dites que cet homme était récemment arrivé à l'hospice ?

— Je ne fais que répéter ce qu'ils m'ont dit.

Le flicoïde tapota pensivement ce qui lui tenait lieu de corps avec un de ses appendices.

— C'est bizarre, parce qu'aucun gros vaisseau n'est arrivé récemment. Maintenant que les nouvelles concernant la guerre ont eu le temps de parvenir jusqu'aux systèmes les plus éloignés, Yellowstone n'est plus une destination aussi fréquentée.

— Eh bien, si vous avez des états d'âme, c'est avec l'hospice qu'il faut en parler, fit-elle avec un haussement d'épaules. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un derrière de dégel sur les bras et qu'ils veulent le récupérer.

Le flicoïde tendit ce qu'elle estima être une caméra vers le hublot encastré dans la face supérieure du caisson.

— Enfin, on peut déjà affirmer que c'est un homme, dit-il comme si c'était un scoop. Plongé en cryosomnie, en effet. Vous permettez que je jette un coup d'œil aux données vitales, tant que j'y suis ? S'il y a le moindre problème, je devrais pouvoir vous faire escorter à l'hospice deux fois plus vite que...

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, ou d'imaginer une objection plausible, le flicoïde avait relevé le capot de verre fumé qui abritait le panneau de commandes et les voyants de contrôle. Il se pencha au-dessus en s'appuyant, pour se stabiliser, sur les montants de la structure de stockage, et promena sur les voyants l'œil scrutateur de sa caméra dans un sens puis dans l'autre, en tremblotant parfois.

Antoinette le regarda en suant à grosses gouttes. Les données affichées pouvaient paraître assez convaincantes, mais certains détails avaient de quoi mettre la puce à l'oreille de quiconque avait eu l'occasion d'approcher d'un caisson de cryosomnie. Les chiffres n'étaient pas tout à fait normaux pour un occupant en état d'hibernation cryogénique. Dès que ce soupçon aurait germé dans la cervelle de l'examineur, il lui suffirait de poser quelques questions, de fouiner dans certains des modes d'affichage masqués, et la vérité lui apparaîtrait toute nue.

Le flicoïde scruta les voyants et recula, apparemment satisfait. Antoinette ferma les yeux un bref instant, et le regretta aussitôt. Le flicoïde se rapprocha de nouveau du caisson et tendit un mince appendice manipulateur.

— À votre place, je n'y toucherais pas...

Le flicoïde tapota quelques touches, modifiant l'affichage des voyants. Des données apparurent – des formes pareilles à des vermicelles bleu électrique grouillants, des histogrammes tremblotants.

— Il y a quelque chose de bizarre, dit-il.

— Comment ça ?

— On dirait que l'occupant est déjà mo...

Une nouvelle voix de stentor se fit entendre :

— Je vous demande pardon, Petite Demoiselle...

Elle étouffa un juron bien senti. Elle avait dit à la Bête de la boucler pendant qu'elle s'occupait du flicoïde, mais elle se félicitait, tout compte fait, que la Bête ait décidé d'ignorer cet ordre entre tous.

— Oui, la Bête, qu'y a-t-il ?

— Vous venez de recevoir un message, Petite Demoiselle. Et le faisceau était dirigé droit sur nous. Origine : l'hospice Mnémos.

Le flicoïde eut un brusque mouvement de recul.

— Qu'est-ce que c'est que cette voix ? Je croyais vous avoir entendue dire que vous étiez seule à bord ?

— Je suis seule, confirma-t-elle. Ce n'est que la Bête, la sous-persona du vaisseau.

— Eh bien, dites-lui de se taire. Le message de l'hospice ne vous est pas destiné. C'est une réponse à une question que je lui ai personnellement adressée...

La voix désincarnée du vaisseau retentit à nouveau.

— Le message, Petite Demoiselle ?

— Lis-nous ce putain de truc, répondit-elle avec un sourire.

Le flicoïde se détourna du caisson. La Bête lui retransmit le message sur la visière de son casque, donnant l'impression que le Mendiant était planté au milieu de la soute. Elle supposa que le pilote consultait ses propres sources de données télémétriques à partir de l'une des vedettes.

Le Mendiant était une Mendiante, une Nouvelle Ancêtre. Comme chaque fois, Antoinette eut un petit choc en voyant une personne véritablement âgée. Elle portait la guimpe amidonnée et la robe de bure traditionnelles de son ordre, avec pour tout ornement le cristal de neige stylisé emblématique de l'hospice, et elle tenait ses vieilles mains magnifiquement veinées croisées sous sa poitrine.

— Mes excuses pour le délai de réponse, dit-elle. Encore des problèmes avec notre réseau. Enfin, que voulez-vous ? ce sont des problèmes de contingence. Je suis sœur Amélie, et je vous confirme que le corps... l'individu congelé... confié aux bons soins de Mlle Bax est la propriété aussi temporaire que précieuse du saint ordre des Mendians de Glace, et que Mlle Bax a l'amabilité d'assurer son retour immédiat à l'hospice Mnémos.

— Mais c'est un cadavre, intervint le flicoïde.

— ... et dans cette mesure, poursuivit la Mendiante, nous serions reconnaissants aux autorités de réduire leur interférence. Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire appel à Mlle Bax, et nous n'avons qu'à nous féliciter de ses services. Je suis sûre, poursuivit la Mendiante avec un sourire, que la Convention de Ferristown appréciera que la plus grande discrétion soit observée dans cette affaire... Après tout, nous avons une réputation à préserver.

La transmission achevée, la Mendiante disparut, en un clin d'œil, de la réalité.

Antoinette haussa les épaules.

— Vous voyez bien que je vous disais la vérité.

Le flicoïde la lorgna avec l'un de ses capteurs en tire-bouchon.

— Il y a quelque chose de louche dans tout ça. Le corps qui se trouve dans ce caisson est médicalement mort.

— Écoutez, je vous ai dit que c'était un vieux caisson. Les voyants déconnent, c'est tout ce que je peux vous dire. Il faudrait que je sois complètement idiot pour trimballer un cadavre dans un caisson de cryosomnie, non ?

— Je n'en ai pas fini avec vous.

— Peut-être, mais nous n'avons plus rien à nous dire pour le moment. Vous avez entendu ce que la gentille Mendiante a dit : je suis priée d'assurer son retour immédiat. Je crois que ce sont ses propres termes. Ça paraît assez officiel et important, non ?

Elle tendit le bras et rabattit le capot sur le panneau de contrôle.

— Je ne sais pas ce que vous fricotez, reprit le flicoïde, mais je vous garantis que j'aurai le fin mot de l'histoire.

— C'est ça, fit-elle avec un sourire. En attendant, débarrassez-moi le plancher. Merci. Et bonjour chez vous, hein !

Pendant une heure après le départ de la police, Antoinette conserva le même cap, en direction de l'hospice Mnémos, pour sauver les apparences. Puis elle changea complètement de trajectoire, faisant grimper sa consommation d'énergie à une allure vertigineuse. Une heure plus tard, elle avait franchi la limite territoriale officielle de la Convention de Ferristown, quittant Yellowstone et sa ceinture de communautés satellites. La police ne fit pas mine de la rattraper, mais ça ne la surprit pas. Ça leur aurait coûté trop cher en carburant, elle était hors de portée de leur sphère d'influence technique, et comme elle venait d'entrer dans la Zone Contestée, il y avait toutes les chances pour qu'elle y reste, de toute façon. Alors, à quoi bon ?

Sur cette note réjouissante, Antoinette composa et transmit un message de remerciement voilé à l'intention de l'hospice. Elle leur était reconnaissante de leur coopération et, comme son père l'avait toujours fait dans des conditions similaires, elle leur promettait de leur rendre la pareille si l'hospice avait un jour besoin de son aide.

Un message de sœur Amélie lui revint aussitôt. *Dieu vous garde, Antoinette, et bonne chance pour votre mission. Jim serait très fier de vous.*

J'espère bien, se dit Antoinette.

Dix jours passèrent, à peu près dépourvus d'événements. Le vaisseau se comportait à la perfection, sans le moindre problème technique qui lui aurait procuré la satisfaction d'y remédier. Une fois, à la limite de portée radar et hors de toute autre possibilité de détection, elle crut discerner les signatures furtives de deux banshees – des pirates au nom de fantômes hurlants – lancés à sa poursuite. Par sécurité, elle se prépara à réagir, mais, après qu'elle eut effectué une

manœuvre d'évasion, juste pour leur montrer que s'ils se lançaient à l'abordage de l'*Oiseau de Tempête* elle leur donnerait du fil à retordre, les deux vaisseaux replongèrent dans les ombres, à la recherche d'une autre proie. Elle ne les revit jamais.

Hormis ce bref moment d'excitation, il y avait affreusement peu d'occupations à bord du vaisseau, à part manger et dormir – et encore : elle s'efforçait de prendre aussi peu de sommeil qu'il était raisonnable de le faire. Le même rêve perturbant revenait toutes les nuits : elle faisait du cabotage entre les carrousels de la Ceinture de Rouille avec son cargo quand elle tombait entre les pattes des araignées. Elle était emmenée vers une de leurs bases cométaires, à la limite du système, où les araignées lui ouvraient le crâne et plongeaient des sondes de métal étincelant dans le porridge gris et mou qu'était son cerveau pour en arracher tous les secrets. Et puis, juste au moment où ils l'avaient presque changée en araignée, privée de ses souvenirs et bourrée d'implants qui l'intégreraient à leur esprit de ruche, les zombies arrivaient. Leurs essaims de vaisseaux cunéiformes attaquaient la comète, projetant des capsules pénétrantes en forme de tire-bouchon dans la glace, la fondant et pénétrant dans les labyrinthes du cœur. Là, ils vomissaient des bataillons entiers de guerriers implacables cuirassés de rouge qui se forçaient un passage dans le dédale des galeries, tuant les araignées avec la précision humaine des soldats entraînés à ne jamais gâcher une seule fléchette, une seule balle ou le moindre chargeur d'énergie.

Un magnifique zombie la tirait de la salle d'interrogatoire/endoctrinement des araignées, appliquait les procédures de sauvegarde d'urgence afin d'évacuer les sondes qu'on lui avait introduites dans la tête, restaurait l'intégrité de son cerveau et la plongeait dans un coma réparateur pour le long voyage de retour vers les hôpitaux civils du système intérieur. Il lui tenait la main pendant qu'on l'emmenait dans la salle de cryonisation.

C'était presque toujours le même foutu scénario. Les zombies l'avaient contaminée, ils lui avaient collé un de leurs rêves de propagande et, bien qu'elle ait suivi le traitement prophylactique préconisé, elle n'avait jamais réussi à s'en débarrasser complètement. Non qu'elle l'eût particulièrement souhaité, d'ailleurs.

La première fois qu'elle avait réussi à dormir sans être perturbée par la propagande demarchiste, elle avait passé la nuit à faire de tristes rêves où elle revoyait son père.

Elle savait que la propagande zombie était assez outrancière. Mais seulement au niveau des détails : personne ne doutait du sort que les Conjoiners réservaient à ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs griffes. Sauf qu'Antoinette était tout aussi certaine que ce ne serait pas une partie de plaisir d'être capturée par les Demarchistes.

Mais le conflit était très éloigné, même si elle était théoriquement dans le secteur en guerre. Elle avait calculé sa trajectoire afin d'éviter les principales zones d'affrontement. De temps en temps, Antoinette entrevoyait des éclairs dans le lointain, ce qui voulait dire qu'un engagement titanesque se déroulait à des heures-lumière de sa position. Enfin, les éclairs silencieux avaient quelque chose d'irréel, et elle pouvait faire semblant de croire que la guerre était finie et qu'elle effectuait simplement un transport interplanétaire routinier. Ce qui n'était, d'ailleurs, pas très loin de la vérité. D'après tous les observateurs neutres, la guerre tirait à sa fin et les zombies perdaient du terrain sur tous les fronts. Alors que les araignées avançaient un peu plus chaque mois, se rapprochant de Yellowstone.

Pourtant, même si le sort de la guerre était maintenant scellé, les combats continuaient, et Antoinette pouvait encore figurer au nombre des victimes si elle n'y prenait garde. Ce qui lui procurerait peut-être l'occasion de vérifier l'exactitude des rêves de propagande.

Enfin, pour le moment, c'était le cadet de ses soucis. Elle filait à vive allure, les moteurs de l'*Oiseau de Tempête* poussés au maximum, vers Tangerine Dream, la plus grosse planète de type jupitérien du système d'Epsilon Eridani. La géante gazeuse était une masse sinistre, orange pâle, vers laquelle elle fonçait à une accélération de trois g. C'était un puits gravifique entouré de satellites anti-intrusion, dont les balises, braquées sur son vaisseau, avaient déjà commencé à la bombarder de messages comminatoires.

Vous pénétrez en Zone Contestée, en violation de tous les...

— Vous êtes sûre, Petite Demoiselle ? L'on se doit de vous faire respectueusement remarquer que cette trajectoire est définitivement inadaptée à l'insertion orbitale.

Elle fit la grimace. Difficile de faire autrement à trois g.

— Je sais, la Bête, mais j'ai une excellente raison d'agir ainsi. Nous n'allons pas vraiment nous positionner en orbite. Nous entrons dans l'atmosphère.

— Dans l'atmosphère, Petite Demoiselle ?

— Oui oui. Dedans.

Elle aurait pu entendre tourner les rouages de sous-programmes archaïques qui se dépoussiéraient pour la première fois depuis des dizaines d'années.

La sous-persona de la Bête était contenue dans un cylindre refroidi à l'azote liquide, approximativement de la taille d'un casque spatial, et logé dans le nez du vaisseau. Elle ne l'avait vue que deux fois, lors de ce que l'on appelait les grandes visites, qui impliquaient de tout démonter. Son père avait enfilé de gros gants, il l'avait extraite de son logement, et ils l'avaient regardée avec un sentiment qui frisait la vénération.

— Vous avez bien dit *dedans* ? répéta la Bête.

— Je sais que ce n'est pas une procédure opérationnelle tout à fait normale, convint Antoinette.

— Vous êtes vraiment sûre, Petite Demoiselle ?

Antoinette prit dans la poche de sa chemise un bout de papier imprimé. Un ovale au bord usé, tout élimé, avec un dessin compliqué, exécuté avec des encres or et argent changeantes. Elle caressa la chose comme si c'était un talisman.

— Oui, la Bête, répondit-elle. Si j'ai jamais été sûre d'une chose, c'est bien de celle-là.

— Très bien, Petite Demoiselle.

La Bête, sentant manifestement qu'il ne servirait à rien de discuter, commença à prendre les dispositions pour le vol atmosphérique.

Les écrans de la console de commandes traduisirent la mise en place de boucles et de crampons, la fermeture de panneaux d'écouille en iris afin de préserver l'intégrité de la coque. Le processus prit plusieurs minutes et, quand il fut achevé, l'*Oiseau de Tempête* n'avait pas l'air beaucoup plus fringant qu'auparavant. Certaines des aspérités et des protubérances restantes survivraient au trajet, mais quelques espars en saillie et plusieurs passerelles ne résisteraient probablement pas à l'entrée dans l'atmosphère. L'*Oiseau de Tempête* devrait s'en passer.

— Maintenant, écoute-moi, dit-elle. Quelque part, dans les profondeurs de ton génial cerveau, sont enfouies les procédures de vol atmosphérique. Papa m'en a parlé, une fois, alors ne fais pas semblant de ne pas être au courant.

— On s'efforcera de localiser aussi vite que possible les procédures en question.

— Très bien, dit Antoinette, réconfortée.

— Peut-on néanmoins se permettre de vous demander pourquoi la nécessité de ces routines n'a pas été mentionnée plus tôt ?

— C'est que, si tu avais eu une idée de ce que je mijotais, tu aurais eu encore plus de temps pour essayer de m'en dissuader.

— Bien vu.

— Ne prends pas ça pour toi, la Bête. C'était une simple question de pragmatisme.

— À vos ordres, Petite Demoiselle.

La Bête s'interrompt juste le temps pour Antoinette de se sentir coupable et meurtrie.

— Routines localisées. On se permet de signaler respectueusement à la Petite Demoiselle qu'elles ont été utilisées pour la dernière fois il y a soixante-trois ans, et que le profil de la coque a subi un certain nombre de modifications depuis lors, modifications qui

risquent de modifier le...

— C'est bon. Je suis sûre que tu improviseras.

Mais ce n'était pas une mince affaire que de pousser un croiseur du vide à écrêter une atmosphère, même la couche supérieure d'une géante gazeuse – même pour un vaisseau aussi profilé et blindé que le sien. Au mieux, l'*Oiseau de Tempête* s'en sortirait avec des dommages importants à la coque, mais il pourrait quand même regagner la Ceinture de Rouille. Au pire, le vaisseau ne reverrait jamais les grands espaces.

Et Antoinette non plus, d'ailleurs.

Enfin, se dit-elle, il y avait quand même une consolation : si elle plantait le vaisseau, ce n'est pas elle qui devrait annoncer la mauvaise nouvelle à Xavier.

Piètre consolation...

La console de bord émit un tintement discret.

— La Bête... fit Antoinette. C'était bien ce que je pense ?

— C'est très possible, Petite Demoiselle. Un contact radar, à dix-huit mille kilomètres, trois degrés d'inclinaison vers l'avant, deux degrés sur l'écliptique nord.

— Et merde ! Tu es sûre que ce n'est pas une balise, ou une plateforme armée ?

— Trop gros pour être l'un ou l'autre, Petite Demoiselle.

Elle n'avait pas besoin de faire de savants calculs pour en tirer des conclusions. Il y avait un autre vaisseau entre la surface de la géante gazeuse et eux. Un vaisseau positionné près de l'atmosphère.

— Qu'est-ce que tu peux m'en dire ?

— Il se déplace lentement, Petite Demoiselle, et sa trajectoire l'amène directement vers l'atmosphère. On dirait plus ou moins qu'il prévoit d'effectuer une manœuvre similaire à celle que vous avez en tête, sauf qu'ils vont plus vite que nous de plusieurs kilomètres à la seconde, et que leur angle d'approche est beaucoup plus aigu.

— On dirait un zombie, non ? fit-elle très vite, espérant se convaincre du contraire.

— Inutile de se livrer à des spéculations, Petite Demoiselle. Le vaisseau vient de braquer un faisceau concentré sur nous. Le protocole du message est indéniablement demarchiste.

— Et pourquoi, bordel de merde, un vaisseau demarchiste se donnerait-il la peine de nous envoyer un faisceau concentré ?

— On ne peut que vous suggérer respectueusement de vous renseigner.

Un faisceau concentré était un moyen de communication d'une sophistication inutile quand deux vaisseaux étaient aussi proches. Une simple liaison radio aurait tout aussi bien fait l'affaire. Le vaisseau zombie n'était pas obligé de viser avec précision la cible mouvante de

l'Oiseau de Tempête avec son message-laser.

— Demande à qui nous avons l'honneur, ordonna-t-elle. On peut leur répondre par faisceau concentré ?

— Pas sans redéployer un émetteur que nous venons de rétracter à grand-peine, Petite Demoiselle.

— Fais-le, va. Mais n'oublie pas de le replier après.

Elle entendit les mécanismes qui déployaient un émetteur dans le vide. Il y eut un rapide échange pépian de messages protocolaires entre les deux vaisseaux, et tout à coup Antoinette se retrouva en train de contempler le visage d'une autre femme. Elle avait l'air plus fatiguée, tendue et nerveuse qu'Antoinette, si une telle chose était possible.

— Salut, fit Antoinette. Vous me voyez aussi ?

La femme eut un hochement de tête à peine perceptible. Son visage aux lèvres pincées évoquait une belle réserve de colère rentrée, comme de l'eau accumulée derrière un barrage.

— Oui, je vous vois.

— Je ne m'attendais pas à rencontrer quelqu'un par ici, commenta Antoinette. Je me suis dit qu'il ne serait peut-être pas bête de répondre aussi par faisceau concentré.

— Vous n'aviez pas besoin de vous donner cette peine.

— Pas besoin ? répéta Antoinette.

— Pas après que votre radar nous eut déjà arrosés.

La femme baissa la tête pour regarder quelque chose, et des reflets bleutés coururent sur son crâne rasé. Elle n'avait pas l'air beaucoup plus âgée qu'Antoinette, mais, avec les zombies, on ne savait jamais.

— Euh... Et c'est un problème ?

— C'est un problème quand on essaie de passer inaperçu. Je ne sais pas ce que vous faites dans le secteur, et franchement je m'en fiche. Quoi que vous ayez en tête, je vous suggère d'y renoncer. La planète jupitérienne est en Zone Contestée, ce qui veut dire que je serais dans mon droit si je vous pulvérisais tout de suite.

— Je n'ai rien contre les zom... les Demarchistes, répondit Antoinette.

— Ravie de l'apprendre. Maintenant, faites demi-tour.

Antoinette regarda à nouveau le bout de papier qu'elle avait rangé dans la poche de sa chemise. Le dessin représentait un homme portant un antique scaphandre spatial, avec des joints en accordéon aux articulations, portant une bouteille au niveau de ses yeux. L'anneau de métal, à l'endroit où son casque aurait dû être verrouillé, était une ellipse brisée tracée à l'encre argentée. Il regardait en souriant la bouteille pleine d'un fluide doré, brillant. Non, se dit Antoinette. C'était le moment de faire preuve de fermeté.

— Je ne ferai pas demi-tour, déclara-t-elle. Mais je vous promets que je ne veux rien emporter de cette planète. Je n'approcherai pas de vos raffineries, ni de quoi que ce soit qui y ressemble. Je n'ouvrirai même pas mes arrivées d'air. Je veux juste entrer et ressortir, et je ne reviendrai pas vous embêter.

— Très bien, dit la femme. Je suis enchantée d'entendre tout ça. L'ennui, c'est que ce n'est pas de moi qu'il faut vous inquiéter.

— Non ?

— Non, répondit la femme avec un sourire compatissant. Vous feriez mieux de vous soucier du vaisseau qui est derrière vous. Mais je pense que vous ne l'aviez même pas remarqué.

— Derrière moi ?

La femme hocha la tête.

— Vous avez des araignées au cul.

C'est alors qu'Antoinette comprit qu'elle avait vraiment des problèmes.

Skade était coincée entre les capots noirs et arrondis de deux machines quand l'alarme retentit. L'un de ses capteurs avait détecté, dans l'angle d'attaque du vaisseau, un changement qui marquait une nouvelle étape dans les préparatifs de combat. Ce n'était pas forcément une crise, mais cela exigeait néanmoins son attention immédiate.

Skade déconnecta son compad des machines, et le cordon ombilical de fibre optique réintégra son logement avec un chuintement. Elle se colla l'écran sur le ventre, où il s'incurva et s'intégra au tissu noir, matelassé, de sa vareuse. L'appareil commença presque aussitôt à transférer ses données dans un fichier inviolable de la mémoire à long terme de Skade, où elles seraient sauvegardées.

Elle se coula dans l'interstice séparant les différentes parties de la machine, qui épousaient les moindres recoins de l'espace disponible. Il y avait un trou d'homme, une vingtaine de mètres plus loin. Elle en émergea à mi-corps, par un étroit hublot qui venait de s'ouvrir dans un mur. Elle resta un moment immobile et scruta le silence ; même les ondes colorées de sa crête se figèrent. Le réseau d'implants qu'elle avait dans la tête ne détecta pas d'autre Conjoinneur dans un rayon de cinquante mètres, et confirma que le système de monitoring de la coursive ne réagissait pas à son apparition. Elle décida toutefois de faire preuve de circonspection et quand elle se remit à bouger – pour regarder d'un côté puis de l'autre de la coursive –, ce fut avec un calme et une prudence extrêmes, tel un chat s'aventurant en territoire étranger.

Personne en vue.

Skade s'extirpa complètement du trou d'homme et déclencha une commande mentale qui provoqua la fermeture hermétique du sphincter. Il n'en resta qu'une ligne si fine qu'elle était presque invisible. Skade était seule à savoir où se trouvaient ces ouvertures, qui n'apparaissaient que pour elle. Même si Clavain détectait la présence des machines secrètes, il ne trouverait jamais le moyen d'y accéder sans faire usage de la force, déclenchant leur autodestruction.

Skade supposa que le vaisseau poursuivait sa course en chute libre et se rapprochait toujours du bâtiment ennemi qu'ils

pourchassaient. L'apesanteur lui convenait. Elle détaila le long de la cursive, rebondissant à quatre pattes de point de contact en point de contact avec une telle économie de mouvements qu'elle avait parfois l'impression de se déplacer à l'intérieur de sa propre bulle de gravité.

[Skade, au rapport.]

Elle ne savait jamais quand le Conseil de la Nuit allait se manifester, mais il y avait longtemps qu'elle n'était plus déconcertée par ses soudaines intrusions dans sa tête.

Rien à signaler. Nous n'avons même pas effleuré la surface de ce que les machines sont capables de faire, mais, jusque-là, tout marche exactement comme nous l'avions anticipé.

[Parfait. Évidemment, il serait souhaitable de procéder à des tests plus approfondis...]

Skade fut vaguement agacée.

Je vous l'ai déjà dit. Pour le moment, l'effet des machines n'est décelable que par des mesures extrêmement précises. Ce qui veut dire que nous pouvons effectuer des tests clandestins sous couvert d'opérations militaires de routine.

Skade arriva, d'un bond, à un détour de la cursive et donna un coup de pied pour remonter vers la passerelle. Elle réajusta sa chimie sanguine en s'obligeant au calme et poursuivit :

Je conviens que nous devons en effectuer d'autres avant de pouvoir équiper la flotte, mais, en multipliant les tests, nous prenons le risque d'ébruiter le fait que nous avons effectué une percée technologique. Et pas seulement au sein du Nid Maternel.

[Nous avons compris, Skade. Inutile de nous le rappeler. Nous nous contentions d'énoncer les faits. Quels que soient les inconvénients, nous devons effectuer d'autres tests, et vite.]

Skade croisa un Conjoinneur qui se rendait dans une autre partie du vaisseau. Elle effleura son esprit et entrevit un tourbillon superficiel d'expériences et d'émotions récentes. Rien d'intéressant ni d'une quelconque importance tactique. Au-delà de ce tourbillon, elle discerna des couches plus profondes de mémoire, des structures mnémoniques plongeant dans des ténèbres opaques, tels de grands monuments submergés. Elle aurait pu passer son esprit au crible, le scruter de bout en bout, mais à quoi bon ? Il n'y avait rien d'intéressant pour elle. Tout au fond, dans les niveaux inférieurs, Skade détecta quelques souvenirs privés, classés à part. Il ne savait pas qu'elle y avait accès. L'espace d'un instant très excitant, elle fut tentée de plonger et de déverrouiller ses blocages pour visionner un ou deux de ces minuscules souvenirs, si précieux pour lui, mais elle résista à cette tentation. Il lui suffisait de savoir qu'elle en était capable.

En retour, elle sentit que l'esprit de l'homme envoyait des coups de sonde vers le sien et, s'en voyant sèchement refuser l'accès, se

rétractait comme les tentacules d'une anémone de mer. Elle sentit la curiosité de l'homme. Il se demandait ce qu'un membre du Conseil Restreint pouvait bien faire à bord.

Ce qui l'amusa. L'homme était au courant de l'existence du Conseil Restreint et soupçonnait peut-être même celle du noyau dur, super-secret, du Conseil : le Sanctuaire Intérieur. Mais Skade était sûre qu'il n'avait seulement jamais imaginé l'existence du Conseil de la Nuit.

Chacun repartit de son côté.

[Des réserves, Skade ?]

Bien sûr que j'ai des réserves. Nous jouons avec le feu divin. Ce n'est pas le genre de chose qu'on traite par-dessous la jambe.

[Les Loups ne nous attendront pas, Skade.]

Skade bouillonnait. Elle n'avait pas besoin qu'on lui rappelle l'existence des Loups. Elle admettait que la peur était un aiguillon utile, mais son effet n'était pas illimité. Comme disait le vieux proverbe, le Projet Manhattan ne s'était pas fait en un jour. À moins que ce ne soit Rome ? Enfin, ça avait quelque chose à voir avec la Terre, de toute façon.

Je n'oublie pas les Loups.

[Très bien, Skade. Nous non plus. Et nous doutons fort que les Loups nous aient oubliés.]

Elle sentit que le Conseil de la Nuit se retirait dans un recoin minuscule, indécelable, de sa tête, où il resterait en stand-by jusqu'à sa prochaine intervention.

Skade arriva à la passerelle de l'*Ombre de la Nuit*, sa crête palpitant de tons vifs, rose et écarlate. La passerelle était une salle sphérique, aveugle, située au cœur du vaisseau, assez vaste pour recevoir cinq ou six Conjoiners sans qu'ils aient l'impression d'être les uns sur les autres. Il ne s'y trouvait, pour le moment, que Clavain et Remontoir, exactement comme quand elle était partie. Ils étaient tous les deux allongés, les yeux clos, dans des hamacs d'accélération suspendus au milieu de la sphère, et ils s'imprégnaient de l'environnement sensoriel plus vaste du bâtiment. Ils avaient l'air absurdement calmes et sereins, avec leurs bras soigneusement croisés sur leur poitrine.

Skade attendit que la pièce projette un hamac autour d'elle, l'enveloppant dans le réseau protecteur de ses tentacules pareils à des lianes. Elle sonda distraitement leur esprit. Celui de Remontoir lui était grand ouvert. Même ses enclaves réservées au Conseil Restreint semblaient être de simples démarcations plutôt que des barrières absolues. Son esprit était, par endroits, pareil à une cité de verre fumé, mais jamais complètement opaque. Apprendre à voir à travers les écrans du Conseil Restreint était l'un des premiers trucs que le Conseil

de la Nuit lui avait appris, et il s'était révélé bien utile même quand elle avait intégré le Conseil Restreint. Tous ses membres ne partageaient pas exactement les mêmes secrets – il y avait le Sanctuaire Intérieur, déjà –, mais rien n'échappait à Skade.

Clavain était plus difficile à déchiffrer, ce qui se révélait frustrant – et c'était pour ça qu'il la fascinait et la dérangeait en même temps. Ses implants neuraux étaient d'une configuration beaucoup plus ancienne que ceux de tous les autres, et Clavain ne les avait jamais fait émuler. De vastes secteurs de son cerveau échappaient au Réseau, et les liens neuraux entre ces régions et celles des Conjoineurs étaient rares et distribués inefficacement. Les algorithmes de recherche et de récupération de Skade pouvaient extraire des schémas neuraux de toutes les parties du cerveau de Clavain qui avaient été intégrées dans le Réseau, mais même cela était plus facile à dire qu'à faire. Fouiller l'esprit de Clavain revenait à se voir remettre les clés d'une librairie fabuleuse qui aurait été balayée par un cyclone. Le temps qu'elle ait repéré ce qu'elle cherchait, ce n'était généralement plus d'actualité.

Enfin, Skade en avait tout de même appris long sur Clavain. Dix ans avaient passé depuis le retour de Galiana, mais si elle avait bien lu dans son esprit – et elle n'avait pas de raison d'en douter –, Clavain n'avait pas encore vraiment d'idée sur ce qui était arrivé.

Clavain avait ceci en commun avec l'ensemble du Nid Maternel qu'il savait que le vaisseau de Galiana avait rencontré des entités non humanoïdes hostiles dans l'espace profond, des machines qui se faisaient appeler les Loups. Les Loups s'étaient introduits à bord du vaisseau, puis dans l'esprit de son équipage. Clavain savait que Galiana avait été épargnée et que son corps avait été sauvé. Il savait aussi que son crâne hébergeait une structure qui était manifestement une émanation des Loups. Mais ce qu'il ignorait, et qu'il n'imaginait même pas, c'était que Galiana avait repris conscience ; qu'elle avait eu une brève fenêtre de lucidité avant que le Loup – plusieurs Loups, en fait – ne parle par sa bouche.

Skade se rappelait avoir menti à Galiana en lui disant que Clavain et Felka étaient morts. Ça n'avait pas été facile, sur le coup. Comme tous les Conjoineurs, Skade éprouvait pour Galiana un respect proche de la vénération. Elle était leur mère à tous, la reine de la faction conjoineur. Pourtant, le Conseil de la Nuit avait rappelé à Skade qu'elle avait envers le Nid Maternel des devoirs qui passaient avant ceux qu'elle estimait avoir envers Galiana. Et son rôle était d'explorer au maximum cette fenêtre de lucidité afin d'apprendre tout ce qu'elle pouvait sur les Loups, ce qui impliquait de ne pas accabler Galiana avec des préoccupations superflues. Si pénible que cela ait pu être sur le coup, le Conseil de la Nuit lui avait assuré que c'était préférable à

long terme.

Skade en était arrivée, peu à peu, à comprendre ce qu'ils entendaient par là. Ce n'était pas vraiment à Galiana qu'elle mentait, après tout, mais à une ombre de ce qu'elle avait été. Cela dit, un mensonge en entraînait inévitablement un autre, et c'était peut-être pour ça que Clavain et Felka n'avaient jamais entendu parler des conversations.

Skade rétracta ses sondes mentales, revenant à un niveau d'intimité normal. Elle laissa Clavain accéder à ses mémoires de surface, ses modes sensoriels et ses émotions, ou plutôt à une version subtilement remaniée. En même temps, Remontoir vit précisément ce qu'il s'attendait à voir – mais, encore une fois, remanié et modifié pour se conformer aux buts de Skade.

Le hamac d'accélération rapprocha Skade du centre de la sphère et des autres. Skade croisa ses bras sur sa poitrine, sur la plaque incurvée du compad, qui susurrail toujours ses trouvailles dans sa mémoire à long terme.

La présence de Clavain se fit sentir.

[Skade ! C'est un plaisir de te revoir parmi nous.]

Clavain, j'ai perçu un changement dans nos préparatifs d'attaque. J' imagine que ça a un rapport avec la présence du vaisseau demarchiste ?

[En fait, c'est un peu plus intéressant que ça. Regarde.]

Clavain lui tendit l'extrémité d'un connecteur branché sur le réseau de capteurs sensoriels du vaisseau. Skade le prit, ordonna à ses implants de le configurer dans son sensorium avec ses filtres habituels et ses préférences.

Elle éprouva une sensation agréable et fugitive de dislocation. Son corps, ses compagnons, l'endroit où ils flottaient, la grande aiguille d'un noir de carbone, acérée, qu'était l'*Ombre de la Nuit* – toutes ces choses perdirent leur consistance.

La planète jovienne était une énorme présence qui se dressait devant eux, drapée dans un nuage d'une géométrie complexe, perpétuellement mouvante, de zones interdites et de passages sûrs. Un essaim furieux de plates-formes et de sentinelles en faisait le tour à une vitesse prodigieuse, selon des orbites de précession étroites. Plus près, mais pas beaucoup plus, se trouvait le vaisseau demarchiste que l'*Ombre de la Nuit* pourchassait. Il arrivait déjà à la limite supérieure de l'atmosphère de Tangerine Dream, et sa couleur commençait à se réchauffer. Le maître-à-bord prenait un risque avec la propulsion atmosphérique dans l'espoir de se dissimuler sous quelques centaines de kilomètres de couches de nuages.

Skade se dit que c'était une manœuvre dictée par le désespoir.

Les insertions transatmosphériques étaient risquées, même pour les bâtiments construits afin d'écarter les couches supérieures des

mondes joviens. Le maître-à-bord serait obligé de ralentir avant de tenter la plongée, et devrait y aller mollo aussi en regagnant l'espace. En dehors du fait que la couche d'air aurait un effet dissimulateur – dont le bénéfice dépendrait de la batterie de capteurs embarquée par le vaisseau lancé à leur poursuite, et de ce que pouvaient détecter les drones ou les satellites en orbite basse –, la plongée n'avait qu'un intérêt : refaire le plein de fuel.

Pendant les premières années de la guerre, les deux camps avaient utilisé l'antimatière comme principale source d'énergie. Les Conjoiners, avec leurs usines camouflées à la lisière du système, avaient encore les moyens de produire et de stocker l'antimatière en quantités utilisables par l'armée. Et même s'ils n'en avaient pas été capables, il était de notoriété publique qu'ils avaient accès à des sources d'énergie encore plus prodigieuses. Mais il y avait dix ans que les Demarchistes ne pouvaient plus utiliser l'antimatière. Ils s'étaient rabattus sur la fusion froide, pour laquelle ils avaient besoin d'hydrogène, et la meilleure solution était d'aller le chercher dans les océans des géantes gazeuses où on le trouvait condensé sous forme métallique. Le maître-à-bord prélevait l'hydrogène atmosphérique à l'aide des embouts aspirants du vaisseau et le gaz était comprimé à bord, ou bien il pouvait tenter un plongeon dans la mer d'hydrogène « simplement » liquide qui flottait sur l'hydrogène métallique entourant le noyau rocheux de la planète jovienne. Mais, avec un bâtiment qui avait déjà subi des dommages de guerre, ce serait une manœuvre hasardeuse ; le maître-à-bord espérait très probablement que l'aspiration ne serait pas nécessaire, et qu'il réussirait plutôt à organiser un rendez-vous avec l'un des tankers à cerveau de baleine qui faisaient interminablement le tour de l'atmosphère en chantant ces chansons tristes, endeuillées, où il était question de turbulences et de chimie des hydrates de carbone. Le tanker injecterait dans le vaisseau des cartouches d'hydrogène métallique préconditionnées, destinées à servir pour moitié de carburant et pour moitié d'ogives nucléaires.

L'insertion atmosphérique était un pari risqué, voire désespéré, mais il avait assez souvent marché pour être légèrement préférable à une opération de fuite suicidaire.

Skade composa une pensée et la projeta dans les têtes de ses compagnons.

J'admire la détermination du maître-à-bord ; mais il n'arrivera à rien.

La réponse de Clavain lui parvint aussitôt :

[C'est une femme, Skade. Nous avons intercepté son signal alors qu'elle communiquait par faisceau concentré avec l'autre vaisseau ; ils traversaient la frange d'un anneau de débris, et la poussière ambiante a réfléchi une petite fraction du rayon laser dans notre direction.]

Et le navire interlope ?

Ce fut Remontoir qui répondit :

[Nous avons commencé à penser que c'était un cargo quand nous avons eu un relevé exploitable de la signature de ses tuyères. Ça s'est vérifié, et nous en savons un peu plus long, maintenant.]

Elle prit le jack d'alimentation que lui tendait Remontoir.

Une image du cargo apparut dans son esprit. D'abord vague, elle se précisa comme un croquis en cours d'avancement. Le cargo faisait la moitié de l'*Ombre de la Nuit*. C'était un caboteur intra-système typique des bâtiments construits il y avait un ou deux siècles : définitivement antérieur à la peste. À en juger par sa coque vaguement arrondie, le bâtiment avait dû être conçu jadis pour atterrir sur Yellowstone ou l'une des planètes du système dotées d'une atmosphère ; mais, depuis, il avait pris tellement de plaies et de bosses qu'il évoquait pour Skade un poisson affligé d'une mutation récessive rare. Des symboles mystérieux, déchiffrables par les machines, vacillaient sur sa carlingue, et certains étaient en partie masqués par des réparations effectuées à l'aide de plaques de blindage sans marquage.

Remontoir anticipa sa question :

[Le vaisseau est l'*Oiseau de Tempête*, un cargo enregistré auprès du Carrousel de New Copenhagen, dans la Ceinture de Rouille. Son commandant et propriétaire est une certaine Antoinette Bax. Enfin, depuis un petit mois. Le précédent propriétaire était un certain James Bax, sans doute un parent à elle. Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé. Cela dit, d'après les archives, la famille Bax pilotait l'*Oiseau de Tempête* longtemps avant la guerre, peut-être même avant la peste. Ils semblent se livrer au mélange habituel d'activités légales et marginales ; quelques infractions par-ci par-là, une ou deux échauffourées avec la Convention de Ferristown, mais rien d'assez grave pour justifier une interpellation, même en période de loi martiale.]

Skade sentit que, très loin de là, son corps acquiesçait d'un hochement de tête. La ceinture d'habitats entourant Yellowstone entretenait depuis longtemps une gamme variée de moyens de transport, allant des engins les plus prestigieux mais gourmands en énergie jusqu'aux cargos à fusion et à propulsion ionique beaucoup plus lents – mais incommensurablement moins coûteux, et qui suscitaient moins de questions. Même après la peste, qui avait métamorphosé l'Anneau de Lumière et sa gloire passée en la beaucoup moins glorieuse Ceinture de Rouille, il y avait encore des niches commerciales pour ceux qui étaient prêts à les occuper. Il y avait tous ceux qui voulaient couper à la quarantaine, et une foule de nouveaux clients surgis des ruines fumantes du pouvoir demarchiste – des clients qui n'étaient pas tous des énergumènes très recommandables.

Skade ne savait rien de la famille Bax, mais elle l'imaginait grenouillant dans cet environnement, et peut-être encore plus vigoureusement pendant la guerre. Maintenant, il y avait des blocus à violer, des occasions d'aider et de soutenir les agents infiltrés des deux factions dans leurs missions d'espionnage. Peu importait que la Convention de Ferristown, l'administration en charge de l'espace circum-Yellowstone, fût pratiquement le régime le plus intolérant de l'histoire. Partout où la loi était la plus draconienne, il se trouvait toujours des gens qui en payaient d'autres, et très cher, pour prendre des risques à leur place.

L'image mentale que Skade se faisait d'Antoinette Bax était presque complète. Il y avait tout de même une chose qu'elle ne comprenait pas : que faisait Antoinette Bax si loin dans la Zone Contestée ? Et, maintenant qu'elle y réfléchissait, comment se faisait-il qu'elle soit encore en vie ?

Le maître-à-bord lui a parlé ? demanda Skade.

[Il lui a lancé un avertissement, lui disant de battre en retraite ou de s'apprêter à en payer les conséquences], répondit Clavain.

Et elle l'a fait ?

Remontoir lui projeta le vecteur du cargo. Il se dirigeait droit vers l'atmosphère de la géante gazeuse, exactement comme le vaisseau demarchiste qui se trouvait devant.

Ça n'a pas de sens. Le maître-à-bord aurait dû la détruire pour avoir violé une Zone Contestée.

[Il l'a menacée de le faire, répondit Clavain, et Bax l'a superbement ignoré. Elle lui a promis qu'elle n'allait pas voler d'hydrogène, mais elle lui a bien fait comprendre qu'elle n'avait pas non plus l'intention de faire demi-tour.]

Elle est très courageuse, ou complètement stupide.

[Ou très chanceuse, rétorqua Clavain. Il est clair que le maître-à-bord n'avait pas les munitions pour mettre la menace à exécution. Il avait dû utiliser son dernier missile au cours d'un engagement antérieur.]

Skade y réfléchit, anticipant le raisonnement de Clavain. Si le maître-à-bord avait vraiment tiré son dernier missile, il devait s'efforcer à tout prix de le cacher à l'*Ombre de la Nuit*. Un vaisseau désarmé était une proie facile. Même à ce stade tardif de la guerre, la capture d'un vaisseau ennemi offrait toujours la perspective de glaner des renseignements utiles, sans parler de la possibilité de recruter son équipage.

Comment le maître-à-bord pouvait-il penser que le cargo ferait ce qu'il lui ordonnait ?

Elle détecta la réponse positive de Clavain avant même qu'elle ne se forme dans sa tête.

[À partir du moment où le radar de Bax a intercepté le vaisseau demarchiste, le maître-à-bord n'avait pas le choix : il devait fournir une sorte de réponse. Tirer un missile aurait été la procédure normale – il aurait été dans son bon droit –, mais il devait avertir le cargo de battre en retraite. Ça n'a pas marché – pour on ne sait quelle raison, ça n'a pas intimidé Bax. Ce qui a aussitôt placé le maître-à-bord dans une position de compromis. Il avait aboyé, et il ne pouvait pas mordre, c'était aussi sûr que deux et deux font quatre.]

Remontoir compléta son raisonnement :

[Clavain a raison. Il n'a pas de missiles. Et maintenant nous le savons.]

Skade voyait ce qu'ils avaient en tête. Bien qu'il ait déjà commencé à plonger dans l'atmosphère, le vaisseau demarchiste était encore à portée de tir des missiles de l'*Ombre de la Nuit*. Ils n'étaient pas sûrs d'arriver à le détruire, mais les chances étaient meilleures que jamais. Et pourtant Remontoir et Clavain ne voulaient pas abattre l'ennemi. Ils allaient attendre qu'il émerge de l'atmosphère, lentement, gorgé de carburant, et pas mieux armé qu'avant. Ils allaient se lancer à l'abordage, pomper les données de ses banques mémoire et recruter son équipage pour le Nid Maternel.

Je ne peux consentir à une opération d'abordage. Les risques pour l'Ombre de la Nuit sont supérieurs aux avantages possibles.

Elle sentait que Clavain tentait de sonder son esprit.

[Pourquoi, Skade ? Ce bâtiment serait-il particulièrement précieux ? Dans ce cas, n'est-il pas un peu étrange que personne ne me l'ait dit ?]

C'est une affaire pour le Conseil Restreint, Clavain. L'occasion t'a été amplement donnée de nous rejoindre.

[Même s'il l'avait fait, il ne saurait pas tout, hein ?]

Elle reporta fugitivement, rageusement, son attention sur Remontoir.

Tu sais que je suis ici pour le compte du Conseil Restreint, Remontoir. C'est tout ce qui importe.

[Sauf que, moi aussi, j'appartiens au Conseil Restreint et que, même moi, je ne sais pas exactement ce que tu fais ici. Qu'est-ce que c'est, Skade ? Une opération secrète pour le Sanctuaire Intérieur ?]

Skade bouillonnait. Elle se disait que les choses seraient beaucoup plus simples si elle n'avait jamais affaire à ces vieux Conjoiners.

Ce vaisseau est précieux, oui. C'est un prototype, et les prototypes ont toujours une grande valeur. Mais tu le sais déjà. Évidemment que nous ne voulons pas le perdre dans un engagement de rien du tout.

[Il est clair que ce n'est pas tout.]

Peut-être, Clavain, mais ce n'est pas le moment d'en discuter. Programme une salve de missiles sur le vaisseau demarchiste, et une autre

sur le cargo.

[Non. Nous allons attendre que les deux vaisseaux ressortent de l'autre côté. À condition que l'un ou l'autre en sorte. Et puis nous agirons.]

Je ne peux pas autoriser ça.

Eh bien, ainsi soit-il. Elle aurait préféré qu'ils n'en arrivent pas là, mais Clavain lui forçait la main. Skade se concentra, émettant une série complexe de commandes neurales. Elle sentit l'accusé de réception à distance des systèmes d'armement qui reconnaissaient son autorité et se soumettaient à sa volonté. Son commandement était imprécis. Il n'avait pas la finesse et l'immédiateté avec lesquelles elle dirigeait ses propres machines, mais ça suffirait ; elle n'avait que quelques missiles à lancer.

[Skade... ?]

C'était à nouveau Clavain. Il avait dû sentir qu'elle court-circuitait l'ascendant qu'il avait sur les armes. Elle sentit sa surprise. Il ignorait qu'elle avait ce pouvoir. Skade dicta la trajectoire, et les missiles de poursuite et d'acquisition de cible frémirent sur leurs rampes de lancement.

Puis une autre voix se fit entendre tout bas, dans sa tête :

[Non, Skade.]

C'était le Conseil de la Nuit.

Quoi ?

[Abandonne le contrôle des armes. Fais ce que veut Clavain. Ça nous sera plus utile sur le long terme.]

Non, je...

Le ton du Conseil de la Nuit se fit plus âpre :

[Ne lance pas ces armes, Skade.]

Furieuse, vexée de cette rebuffade, Skade obtempéra.

Antoinette arriva au cercueil de son père. Il était fixé aux rayonnages de la soute, exactement au même endroit que quand elle l'avait montré au flicoidé.

Elle posa sa main gantée sur le caisson. Elle distinguait le profil paternel à travers la vitre d'observation. La ressemblance était assez évidente, même si l'âge et la gravité avaient figé ses traits dans une caricature masculine exagérée de son propre visage. Il avait les yeux fermés et, pour ce qu'elle en voyait, il arborait une expression de calme ennui. Elle se dit que ç'aurait été bien le genre de son père de traverser cette période d'excitation en dormant. Elle se rappelait comment ses ronflements faisaient vibrer la passerelle. Et puis elle pensa à la fois où elle l'avait surpris en train de la surveiller entre ses paupières presque fermées. Il faisait semblant de dormir pour voir

comment elle se sortait d'une quelconque situation de crise, sachant qu'un jour elle serait obligée de se débrouiller toute seule.

Antoinette vérifia que le cercueil était toujours solidement arrimé aux rayonnages. Tout allait bien. Il n'avait pas bougé au cours des récentes manœuvres.

— La Bête... commença-t-elle.

— Petite Demoiselle ?

— Je suis dans la soute.

— C'est ce dont on avait péniblement conscience, Petite Demoiselle.

— Écoute, la Bête, j'aimerais que tu nous mettes en subsonique. Reprends contact quand nous y serons, d'accord ?

Elle s'apprêtait à essuyer des protestations, mais il n'y en eut pas. Elle sentit que le bâtiment piquait du nez. Son oreille interne s'efforçait de faire la distinction entre la décélération et la descente. *L'Oiseau de Tempête* ne volait pas vraiment. Sa forme n'offrait que très peu de portance aérodynamique, de sorte qu'il devait se soutenir en dirigeant la poussée vers le bas. La soute, non pressurisée, lui procurait jusqu'à présent une certaine flottaison, mais elle n'avait jamais prévu de plonger avec une soute pleine de vide.

Antoinette avait une conscience aiguë du fait qu'elle aurait déjà dû être morte depuis longtemps. Le commandant demarchiste aurait dû l'abattre en plein vol. Et le vaisseau araignée qui la poursuivait aurait dû l'attaquer sans lui laisser le temps de plonger dans l'atmosphère. Même la plongée aurait dû la tuer. Ce n'était pas la douce insertion contrôlée qu'elle avait toujours prévue, mais plutôt une fuite confuse et désordonnée sous les nuages, afin d'emprunter le vortex que le vaisseau demarchiste avait déjà créé. Elle avait estimé les dégâts dès qu'elle avait retrouvé un niveau de vol horizontal, et les nouvelles n'étaient pas enthousiasmantes. Même si elle réussissait à regagner la Ceinture de Rouille – et c'était un grand « si » –, les araignées seraient toujours là, et Xavier serait très, très occupé pendant les mois à venir.

Enfin, au moins, comme ça il ne s'attirerait pas d'ennuis.

— Vitesse subsonique atteinte, Petite Demoiselle, annonce la Bête.

— Très bien.

Pour la troisième fois, Antoinette s'assura qu'elle était aussi solidement arrimée aux rayonnages que le sarcophage, puis elle vérifia aussi, une fois de plus, l'étanchéité de son scaphandre.

— La Bête, tu veux bien ouvrir la porte de la soute numéro un ?

— Un instant, Petite Demoiselle.

Un rai de lumière éclatante creva l'obscurité, au bout des rayonnages. Elle plissa les paupières, leva la main et abaissa la visière

vert bouteille de son casque.

Le rayon lumineux s'élargit, puis l'air qui se ruait dans la soute en rugissant la plaqua violemment contre les montants des rayonnages. L'air emplît la soute en quelques secondes, tourbillonnant autour d'elle. Le capteur de son scaphandre l'analysa aussitôt et l'avertit sinistrement de ne pas ouvrir son casque. La pression de l'air était de plus d'une atmosphère, mais il était d'une toxicité mortelle, et d'un froid glacial qui lui aurait instantanément brûlé les poumons, de toute façon.

Une atmosphère de poisons suffocants et d'une température atroce, se dit Antoinette. C'était le prix à payer pour une couleur aussi délicieuse, vue de l'espace.

— Plonge de vingt kilomètres vers le bas, ordonna-t-elle.

— Vous êtes sûre, Petite Demoiselle ?

— Et comment !

Le sol s'inclina. Elle regarda le baromètre de son scaphandre, qui affichait l'augmentation de pression atmosphérique. Deux atmosphères. Trois. Quatre atmosphères, et la pression grimpait toujours. Pourvu que la coque de l'*Oiseau de Tempête*, qui était maintenant sous pression négative, ne l'écrase pas comme un sac de papier mouillé...

Sans compter, se dit-elle, que le vaisseau n'est sûrement plus sous garantie, à présent.

Lorsqu'elle eut un peu repris confiance, ou plutôt quand son poulx eut retrouvé un niveau à peu près normal, elle commença à se glisser centimètre par centimètre vers la porte ouverte, traînant le sarcophage avec elle. C'était un processus laborieux, parce qu'elle devait détacher et rattacher le sarcophage tous les deux ou trois mètres. Mais s'il y avait une chose qui lui était étrangère en ce moment précis, c'était bien l'impatience.

En regardant devant elle, maintenant que ses yeux s'étaient adaptés, elle vit que la lumière avait pris une teinte gris argenté et s'assombrissait peu à peu, adoptant des tons de fer ou de bronze patiné. Epsilon Eridani était déjà, au départ, une étoile de faible magnitude, et sa lumière était à présent filtrée par les couches atmosphériques que le vaisseau avait traversées. Au fur et à mesure que le vaisseau s'enfoncerait, il ferait de plus en plus sombre, jusqu'à ce qu'elle ait l'impression de se retrouver comme au fond de l'océan.

Mais c'était ce que voulait son père.

— C'est bon, la Bête. Maintiens bien le vaisseau. Je suis sur le point de faire ce que je suis venue faire.

— Faites bien attention, Petite Demoiselle.

Il y avait des portes sur tout le tour de la soute de l'*Oiseau de Tempête*, mais celle qui avait été ouverte se trouvait sur le ventre du

bâtiment, et tournée vers l'arrière par rapport à la direction de vol. Antoinette était arrivée tout au bord, le bout de ses bottes dépassant dans le vide. Elle était en équilibre précaire, mais encore solidement attachée. Les couches atmosphériques, au-dessus d'elle, étaient masquées par le ventre de la coque qui s'incurvait doucement vers la queue ; mais, sur les côtés et en dessous, rien n'obstruait sa vision.

— Tu avais raison, papa, souffla-t-elle si bas qu'elle espéra que la Bête n'entendrait pas ses paroles. C'est un endroit assez stupéfiant. Tout bien considéré, je pense que tu as fait un bon choix.

— Petite Demoiselle ?

— Ce n'est rien, la Bête.

Elle commença à détacher le cercueil. Le vaisseau fit une embardée, tangua une fois ou deux, lui retournant l'estomac et envoyant le cercueil valdinguer contre les rayonnages, mais dans l'ensemble la Bête réussissait admirablement à maintenir le cap. La vitesse était maintenant largement subsonique, par rapport aux courants aériens environnants, de sorte que la Bête se contentait plus ou moins de planer, mais c'était parfait. Le vent était moins féroce, en dehors de bourrasques occasionnelles, comme elle l'espérait.

Le cercueil était pratiquement détaché, à présent, prêt à être balancé par-dessus bord. Son père paraissait simplement endormi. Il était impossible de croire qu'il était mort depuis un mois. Les embaumeurs avaient fait un travail remarquable, que le mécanisme de réfrigération du cercueil avait préservé.

— Eh bien, papa, dit Antoinette, je suppose que ça y est. Nous y voilà. Je crois qu'il n'y a plus grand-chose à dire.

Le vaisseau eut la courtoisie de ne pas répondre.

— Je ne sais toujours pas si je fais vraiment ce qu'il faut, continua Antoinette. Je veux dire : je sais que c'est ce que tu voulais, comme tu me l'as dit, mais...

Arrête, se dit-elle. Arrête de ruminer ça.

— Petite Demoiselle ?

— Oui ?

— On vous déconseille fortement de vous attarder davantage.

Antoinette repensa à l'étiquette de la bouteille de bière. Elle ne l'avait pas sur elle en ce moment précis, mais elle la revoyait dans les moindres détails. Les encres dorée et argentée s'étaient un peu ternies, depuis le jour où elle l'avait décollée avec amour, mais elles brillaient toujours, dans son esprit, d'un éclat prodigieux. Ce n'était qu'un bout de papier sans valeur, imprimé sans grand soin, mais à ses yeux, dans son cœur, l'étiquette avait pris l'importance d'une icône religieuse. Elle n'avait que douze ou treize ans quand elle l'avait décollée. Son père, qui avait gagné beaucoup d'argent après un trajet particulièrement lucratif, l'avait emmenée dans une de ces gargotes

fréquentées par les armateurs et les négociants. Elle n'avait qu'une expérience limitée, mais l'ambiance paraissait particulièrement animée, avec tous ces rires et ces histoires qui fusaient de partout. Vers la fin de la soirée, les conversations avaient porté sur les différentes façons de se débarrasser des dépouilles des voyageurs de l'espace, selon les coutumes ou les préférences personnelles. Son père n'avait pas dit grand-chose, il s'était contenté de suivre les échanges avec son petit sourire, alors que les thèmes passaient du plus grave au plus léger et vice versa, et de rire des plaisanteries et des injures. Et puis, à la grande surprise d'Antoinette, il avait dit qu'il souhaitait, quant à lui, être immergé dans l'atmosphère d'une planète gazeuse géante. À n'importe quel autre moment, elle aurait pensé qu'il tournait en dérision les suggestions avancées par ses compagnons, mais quelque chose, dans le ton de sa voix, avait convaincu Antoinette qu'il était on ne peut plus sérieux, et que, bien qu'il n'ait jamais évoqué le sujet auparavant, il n'avait pas lancé cette idée au hasard. C'est ainsi qu'elle s'était fait un petit serment secret, rien que pour elle. Elle avait décollé l'étiquette de la bouteille, comme pour marquer ce moment, en se jurant que, si son père venait à mourir et qu'elle soit en position de faire quelque chose, elle n'oublierait pas son vœu.

Pendant des années, après cela, elle avait pu se dire qu'elle arriverait sans peine à tenir parole. Que ça lui serait même si facile qu'elle y pensait rarement. Et maintenant qu'il était mort, maintenant qu'elle était sur le point de remplir la promesse qu'elle s'était faite, peu importait que ce vœu lui paraisse un peu puéril et ridicule. Seule comptait la conviction absolue qu'elle avait cru entendre dans sa voix ce soir-là. Elle était bien jeune, elle avait pu tout imaginer, ou se laisser abuser par la gravité apparente de son père, son sérieux de joueur de poker. Ça ne faisait rien : elle s'était fait ce serment et, si compliqué, si difficile que cela puisse être, elle devait le tenir, même si ça devait l'amener à mettre sa vie en jeu.

Elle détacha les dernières fixations et poussa le cercueil sur le tiers de sa longueur au-dessus du vide. Une bonne poussée, et son père aurait la sépulture qu'il avait désirée.

C'était de la folie. Après cette conversation d'ivrognes dans ce bar pour aventuriers de l'espace, jamais au cours de toutes ces années il n'avait répété qu'il souhaitait être enfoui dans la planète jupitérienne. Mais cela voulait-il dire pour autant que ce n'était pas un vœu sincère, fait du fond du cœur ? Il ne connaissait pas l'heure de sa mort, après tout. Il n'avait pas eu le temps de mettre ses affaires en ordre avant l'accident ; il n'avait aucune raison de faire allusion à ce qu'il voulait qu'on fasse de ses restes mortels.

De la folie, oui... mais une folie qui venait du cœur.

Antoinette poussa le cercueil par-dessus bord.

Pendant un moment, il parut rester suspendu dans le vide, derrière le vaisseau. On aurait dit qu'il rechignait à amorcer sa longue chute dans l'oubli. Et puis, lentement, il commença à tomber. Elle le regarda s'éloigner en tournant sur lui-même, traîner derrière le vaisseau, comme retenu par le vent. Il devint très vite tout petit, de la taille de son pouce quand elle tendait la main. Ce ne fut bientôt plus qu'un point minuscule, à peine visible, une tête d'épingle qui scintillait brièvement lorsqu'elle captait la lumière vague et indistincte des étoiles, et puis il disparut enfin, englouti par la masse nuageuse pastel, bouillonnante.

Elle crut le revoir une dernière fois, et puis plus du tout.

Antoinette s'adossa aux rayonnages. Elle ne s'y attendait pas, mais, à présent que tout était fini et qu'elle avait enterré son père, elle se sentait vidée. Un poids formidable pesait sur ses épaules. Elle n'était pas vraiment triste, elle n'avait même pas envie de pleurer. À vrai dire, elle n'avait plus de larmes à verser. Il y en aurait d'autres, plus tard, bien sûr. Mais, pour le moment, elle n'éprouvait que de l'épuisement.

Antoinette ferma les yeux. Plusieurs minutes passèrent.

Puis elle dit à la Bête de fermer la porte de la soute, et elle entama le long trajet de retour vers la passerelle.

Nevil Clavain regardait, depuis un sas de décompression, s'ouvrir un iris dans la coque de l'*Ombre de la Nuit* et des droïdes se ruer au-dehors. On aurait dit des poux ou des scarabées albinos, avec leur carapace blanche, segmentée, hérissée d'armes, de capteurs et autres bras manipulateurs. Ils traversèrent rapidement le vide qui les séparait du vaisseau ennemi, en s'accrochant à sa coque en forme de griffe à l'aide de leurs pattes munies de soles adhésives, puis ils filèrent sur la surface délabrée à la recherche des sas d'entrée et des points faibles connus sur ce type de vaisseau.

Les droïdes se déplaçaient selon le mode aléatoire des insectes auxquels ils ressemblaient. Ils auraient pu entrer dans le vaisseau comme on viole une forteresse, mais en prenant le risque de tuer les survivants qui auraient pu rester tapis dans les zones pressurisées. Clavain insista donc pour qu'ils empruntent les sas, même si cette procédure était plus longue.

Il n'avait pas à s'en faire. Dès que le premier scaraboïde fut passé, il devint évident qu'ils ne rencontreraient pas plus de résistance que de survivants armés. Le bâtiment était plongé dans les ténèbres, glacial et silencieux. Clavain sentait déjà que la mort régnait à bord. Le droïde eut beau parcourir tout le vaisseau ennemi, il ne renvoya que des images de cadavres figés à leur poste de travail. Des rapports similaires revenaient des autres machines qui patrouillaient un peu partout dans le bâtiment.

Clavain donna l'ordre de retrait à la quasi-totalité des scaraboïdes et envoya un petit détachement de Conjoineurs dans le vaisseau par le même chemin que les droïdes. Par les yeux de l'un d'eux, il regarda son bataillon émerger du sas, un par un : des formes blanches, bulbeuses, qui ressemblaient à des fantômes cuirassés, hérissés d'angles aigus.

Le bataillon explora le vaisseau d'un bout à l'autre, en passant par les mêmes espaces exigus que les scaraboïdes avaient parcourus, mais avec la circonspection particulière aux êtres vivants. Ils braquèrent leurs armes dans tous les recoins et les écoutilles, à la recherche d'éventuels survivants. Ils n'en trouvèrent aucun. Les cadavres furent quelque peu bousculés pour s'assurer qu'ils ne simulaient pas, mais

aucun ne manifesta le moindre signe de vie. Les corps étaient déjà refroidis et les courbes thermiques entourant les visages indiquaient que la mort avait fait son œuvre, assez récemment, d'ailleurs. Il n'y avait pas signe de mort violente, ni même de blessure.

Il composa une pensée et la transmit à Skade et à Remontoir, qui étaient encore sur la passerelle :

Je vais entrer. Il n'y a pas de « si », pas de « mais ». Je ferai vite, et je ne prendrai pas de risques inutiles.

[Non, Clavain.]

Désolé, Skade, mais il faut choisir. Je ne suis pas membre de votre petit club cossu, ce qui veut dire que je peux aller où bon me semble. Que ça vous plaise ou non, ça fait partie du deal.

[Tu représentes encore un atout précieux pour nous, Clavain.]

Je serai prudent. Promis.

Il sentit l'irritation de Skade contaminer son propre état émotionnel. Remontoir n'était pas très enthousiasmé non plus.

En tant que membres du Conseil Restreint, il aurait été impensable que l'un ou l'autre prenne une initiative aussi dangereuse que l'abordage d'un vaisseau ennemi. Ils risquaient déjà assez gros en quittant le Nid Maternel. Bien des Conjoineurs, Skade y comprise, auraient voulu qu'il intègre le Conseil Restreint, où ils auraient pu mettre sa sagesse à profit et l'empêcher de s'attirer des ennuis. Compte tenu de l'autorité dont elle était investie au sein du Conseil, Skade aurait pu lui mener la vie dure s'il persistait à rester en dehors, en lui assignant des missions subalternes ou même en le condamnant à une sorte de retraite misérable, forcée. Il y avait d'autres modes de rétorsion, et Clavain ne les prenait pas à la légère. Il avait même envisagé la possibilité d'intégrer le Conseil Restreint. Au moins, ça lui vaudrait de recevoir quelques réponses, qui lui permettraient peut-être d'exercer une certaine influence sur leurs agresseurs.

Mais, tant qu'il n'aurait pas mordu à l'hameçon, il serait toujours un humble soldat. Aucune restriction ne s'appliquait à lui, et il voulait bien être damné s'il agissait comme s'il y était soumis.

Il continua à déchiffrer les données affichées sur son scaphandre. Pendant un moment, deux ou trois siècles au moins, ce processus avait été beaucoup plus simple et rapide. On revêtait un casque, un système de communication léger, et on traversait une membrane de matière intelligente tendue sur une porte donnant sur le vide. Au passage, une couche de la membrane se drapait autour de soi, formant une combinaison moulante, instantanée. Au retour, on n'avait qu'à repasser par la même porte pour que la combinaison se dissipe comme par magie, réintégrant la membrane. Du coup, sortir d'un vaisseau était aussi simple que de mettre des lunettes. Évidemment, ces technologies n'avaient jamais eu beaucoup de sens en temps de

guerre – elles étaient trop vulnérables pour permettre de donner l'assaut –, et elles en avaient encore moins depuis la peste, seules les formes de nanotechnologie les plus hardies pouvant être utilisées pour les applications sensibles.

Clavain supposa qu'il aurait dû être agacé par la contrainte que cela lui imposait, mais, d'un autre côté, il trouvait étrangement rassurant l'habillage même – le fait de revêtir cette cuirasse martiale, de se harnacher d'armes et de capteurs, la rigueur des procédures de vérification. C'était peut-être parce que la nature rituelle de l'exercice évoquait une série de gestes superstitieux censés le protéger contre le mauvais sort. À moins que ce ne soit parce que ça lui rappelait à quoi les choses ressemblaient quand il était enfant.

Il quitta le sas et, d'un coup de pied, se rapprocha du vaisseau ennemi. Le bâtiment en forme de serre brillait sur le fond sombre de l'un des bras de la géante gazeuse. Il était endommagé, certes, mais il n'y avait pas trace de dégazage laissant envisager une perte d'intégrité de la coque. Avec un peu de chance, il y avait même encore un ou plusieurs survivants à bord. Bien que les scanners infrarouges n'aient rien fait apparaître de tel, les systèmes de détection laser avaient signalé un léger mouvement de va-et-vient de tout le vaisseau. Il pouvait y avoir plusieurs explications à ce mouvement, mais la plus évidente était la présence d'au moins une personne qui se déplaçait encore à l'intérieur, en flanquant des coups de talon aux parois. Pourtant, ni les scaraboïdes ni son équipe de recherche n'avaient trouvé le moindre survivant.

Quelque chose attira son regard : un filament de lumière vert pâle, qui se tortillait sur le croissant noir de la géante gazeuse. C'est à peine s'il avait eu une pensée pour le cargo depuis que le vaisseau demarchiste était apparu. Le vaisseau d'Antoinette Bax n'avait jamais émergé de l'atmosphère. Selon toute vraisemblance, elle était morte. On pouvait trouver la mort de plus de mille façons différentes dans certaines atmosphères. Il n'avait pas idée de ce qu'elle était venue y faire, et il doutait qu'il l'eût approuvée. Mais elle était seule – n'est-ce pas ? – et ce n'était pas une façon de mourir dans l'espace. Clavain se rappela comment elle avait ignoré l'avertissement du maître-à-bord, et se rendit compte qu'il avait plutôt de l'admiration pour elle. Quoi qu'elle ait pu être en dehors de cela, elle avait du courage, c'était indéniable.

Il heurta le vaisseau ennemi, amortissant l'impact en fléchissant les genoux. Clavain se releva, ses semelles adhérant à la coque. Levant la main devant sa visière pour protéger ses yeux de l'éclat du soleil, il se retourna et regarda l'*Ombre de la Nuit*, savourant cette rare occasion de voir son propre vaisseau du dehors. Le bâtiment était tellement sombre qu'il eut du mal à le distinguer, au début. Puis ses implants

soulignèrent ses contours à l'aide d'un liseré vert, vibrant, l'échelle et la distance étant précisées par des chiffres rouges fluorescents. Le vaisseau était un gobe-lumen, capable de voguer dans l'espace interstellaire. La proue de l'*Ombre de la Nuit* était effilée, fine comme une aiguille, profilée afin de permettre une efficacité maximale lors de la propulsion à une vitesse voisine de la lumière. Deux moteurs étaient fixés sur des espars élancés, près de la partie la plus renflée de la coque, juste avant la queue émoussée. C'était ce que les autres factions humaines appelaient des propulsions Conjoinneur, parce que les Conjoinneurs avaient le monopole de leur construction et de leur diffusion. Pendant des siècles, ils avaient autorisé les Demarchistes, les Ultras et les autres voyageurs des étoiles à utiliser cette technologie, sans jamais partager avec eux les mystérieux processus physiques qui expliquaient le fonctionnement de ces propulsions impossibles à copier.

Mais tout cela avait changé, un siècle auparavant. Du jour au lendemain, les Conjoinneurs avaient cessé de produire leurs moteurs. Sans fournir d'explication, ni promettre d'en reprendre un jour la fabrication.

À partir de ce moment-là, les propulsions Conjoinneur existantes avaient pris une valeur phénoménale. Elles avaient donné lieu à de terribles actes de piraterie pour se les approprier. Cet événement avait certainement été l'un des facteurs de déclenchement de la guerre.

D'après la rumeur, les Conjoinneurs avaient en fait continué à fabriquer des propulsions pour leur usage personnel. Mais Clavain savait – dans la mesure où l'on pouvait être sûr de quoi que ce soit – que la rumeur était infondée. La décision de cesser la production avait été immédiate et absolue. Et ce n'était pas tout : subitement, tout le monde, même les Conjoinneurs, avait plus ou moins cessé d'utiliser les vaisseaux existants. Clavain ne savait ni par qui ni pourquoi cette mesure avait été décrétée. Il supposait que c'était une décision du Conseil Restreint, mais il n'en voyait vraiment pas la raison.

Et voilà que le Conseil Restreint avait construit l'*Ombre de la Nuit* et lui en avait confié le commandement pour cette mission test. Seulement le Conseil Restreint était avare d'explications. Remontoir et Skade en savaient à l'évidence plus que lui, et il était prêt à parier que Skade en savait encore plus que Remontoir. Skade avait passé le plus clair de son temps planquée quelque part, sans doute occupée à travailler sur du matériel militaire ultrasecret. Les efforts de Clavain pour tenter de découvrir ce qu'elle mijotait avaient échoué.

Et il n'avait toujours pas idée de la raison pour laquelle le Conseil Restreint avait cautionné la construction d'un nouveau vaisseau stellaire alors que l'issue de la guerre semblait jouée, alors que l'ennemi avait déjà commencé à battre en retraite. À quoi bon ? S'il

intégrait le Conseil, il n'aurait peut-être pas toutes les réponses qu'il voulait – il ne serait pas encore membre du Sanctuaire Intérieur –, mais il s'en rapprocherait considérablement.

Ça paraissait presque tentant.

Dégoûté de la facilité avec laquelle il s'était laissé manipuler par Skade et les autres, Clavain détourna le regard, et le contour du vaisseau disparut alors qu'il s'approchait prudemment du point d'entrée.

Il se retrouva bientôt dans le vaisseau demarchiste, suivant des conduites et des boyaux qui auraient dû, normalement, être pleins d'air. Clavain téléchargea toutes les données numérisées disponibles sur le vaisseau et crut ressentir un léger picotement alors que les informations apparaissaient dans sa tête. Il éprouva instantanément un étrange sentiment de familiarité, de déjà-vu. Il arriva dans un sas où il eut un peu de mal à entrer avec son scaphandre blindé, si encombrant. Clavain referma le sas derrière lui, l'air se rua à l'intérieur en rugissant, puis la porte donnant sur la partie pressurisée du vaisseau s'éclipsa. Il eut une impression renversante d'obscurité, mais son casque passa en mode haute sensibilité, faisant apparaître des contours infrarouges et sonar dans son champ visuel.

[Clavain.]

L'un des membres de l'équipe de recherche – une femme – l'attendait. Clavain se tourna vers elle et s'accrocha contre la paroi intérieure.

Vous avez trouvé quelque chose ?

[Pas vraiment. Tout le monde est mort.]

Tout le monde ?

Les pensées de la femme arrivaient dans sa tête comme des balles, sèches et précises.

[Récemment. Aucune trace de blessure. La mort paraît délibérée.]

Aucun signe de survivants ? Nous pensions qu'il pourrait y en avoir au moins un.

[Aucun survivant, Clavain.]

Elle lui offrit une plongée dans ses souvenirs. Il l'accepta, se blindant en prévision de ce qu'il allait voir.

C'était aussi moche qu'il le craignait. Il avait l'impression de découvrir la scène d'un épouvantable suicide collectif. Il n'y avait aucun signe de lutte ou de violence. Pas de signe de panique non plus. L'équipage était mort à son poste, comme si quelqu'un avait fait le tour du vaisseau et distribué des pilules de mort à l'équipage. Une possibilité encore plus horrible était que l'équipage s'était rendu à un point central où on lui avait donné de quoi mettre fin à ses jours et avait regagné son poste. Chacun avait peut-être continué à remplir sa tâche jusqu'à ce que le maître-à-bord ordonne le suicide collectif.

En apesanteur, les têtes ne ballottaient pas dans le vide. Les bouches n'étaient même pas béantes. Les corps sans vie assumaient plus ou moins des postures parodiques de la vie. Certains étaient maintenus par des hamacs pareils à des toiles d'araignée, d'autres n'étaient pas attachés et planaient d'une paroi à l'autre. C'était l'une des leçons les plus primitives et les plus terrifiantes de la guerre dans l'espace : dans le vide, on avait du mal à distinguer les morts des vivants.

Les membres de l'équipage étaient tous malingres et avaient l'air faméliques, comme s'ils avaient dû se contenter de rations de survie depuis des mois et des mois. Ils avaient parfois des escarres ou des ecchymoses qui n'avaient pas eu le temps de guérir. Peut-être y avait-il eu des morts, qui avaient été éjectés dans le vide afin de faire des économies de carburant. Sous leurs casquettes et leurs casques audio, ils avaient tous le crâne grisâtre de ceux qui se sont rasés depuis peu. Ils étaient tous vêtus de la même façon, portant des insignes indiquant leur spécialité technique et non leur rang. La lumière sinistre de l'éclairage de secours donnait à leur peau une teinte gris-vert uniforme.

Soudain, Clavain vit un cadavre planer dans son champ de vision. L'homme semblait nager dans l'air, la bouche entrouverte, les yeux fixés sur un point indéterminé plusieurs mètres devant lui. L'homme heurta une paroi, et Clavain sentit la paroi vibrer faiblement.

Clavain projeta une demande dans la tête de la femme.

Vous pourriez attacher ce cadavre ?

La femme s'exécuta tandis que Clavain ordonnait à tous les membres de l'équipe de recherche de s'amarrer et de ne plus bouger. Il n'y avait pas d'autre corps à la dérive, ni d'objet susceptible d'effectuer un quelconque mouvement dans le bâtiment. Clavain attendit un moment que l'*Ombre de la Nuit*, qui braquait toujours sur l'ennemi ses lasers à télémesure, lui envoie de nouvelles instructions.

Au début, il n'en crut pas ses yeux.

C'était incroyable, mais quelque chose bougeait encore dans le vaisseau ennemi.

— Petite Demoiselle ?

Antoinette connaissait bien ce ton, et les perspectives n'étaient guère brillantes. Plaquée sur sa couchette, elle grommela une réponse que la Bête était bien seule à pouvoir comprendre.

— Il y a un problème, hein ?

— En effet, Petite Demoiselle, et je le déplore. On ne peut en être absolument sûr, mais il semblerait qu'il y ait un problème avec le noyau de fusion principal.

La Bête projeta sur les écrans supérieurs de la passerelle un schéma du système de fusion qui se superposa à la couche de nuages dans laquelle l'*Oiseau de Tempête* se précipitait en remontant vers l'espace. Sur certains éléments du moteur à fusion palpaient des lumières rouges très inquiétantes.

— Bon Dieu de merde ! Le tokamak, c'est ça ?

— Il semble bien, Petite Demoiselle.

— Et merde ! Je savais qu'on aurait dû le changer lors de la dernière grande visite.

— Surveillez votre langage, Petite Demoiselle. Et l'on se permet de vous faire remarquer que ce qui est fait est fait.

Antoinette passa en revue certains des autres processus de diagnostic, mais les nouvelles n'étaient pas meilleures.

— C'est la faute de Xavier, dit-elle.

— Xavier, Petite Demoiselle ? Et en quoi M. Liu serait-il coupable ?

— Xav m'a juré ses grands dieux que le tok ne nous lâcherait pas avant au moins trois voyages.

— Peut-être, Petite Demoiselle. Mais, avant d'accabler M. Liu, vous devriez peut-être vous rappeler la coupure du moteur principal que nous a imposée la police alors que nous quitions la Ceinture de Rouille. La brutalité de la procédure n'a pas arrangé le tokamak. Et les vibrations provoquées par la rentrée dans l'atmosphère ont achevé de l'ébranler.

Antoinette se renfroigna. Il y avait des moments où elle se demandait de quel côté était la Bête, en réalité.

— C'est bon, dit-elle. Xav est disculpé. Pour le moment. Mais ce n'est pas ça qui va beaucoup m'aider, hein ?

— La panne est annoncée, Petite Demoiselle, mais pas assurée.

Antoinette revérifia les données.

— Pour rejoindre l'orbite, il faudra que nous élevions l'accélération de dix kilomètre-heure par seconde. Tu crois pouvoir y arriver, la Bête ?

— On va faire de son mieux, Petite Demoiselle.

Elle hocha la tête. Elle ne pouvait pas en demander davantage au vaisseau ; au-dessus, les nuages commençaient à se raréfier, le ciel s'assombrissait, devenait d'un bleu nuit profond. L'espace avait l'air si près qu'elle aurait pu le toucher.

Mais elle n'était pas encore arrivée.

Clavain les regarda ôter le dernier panneau derrière lequel le rescapé était dissimulé. L'un de ses hommes braqua une torche dans un sinistre réduit. Le survivant était blotti dans un coin, encoconné

dans une couverture chauffante grise, crasseuse. Clavain éprouva un vif soulagement. Ce détail mineur étant réglé, le vaisseau ennemi pouvait être tranquillement détruit et l'*Ombre de la Nuit* pouvait regagner le Nid Maternel.

Trouver le survivant avait été beaucoup plus facile que Clavain ne s'y attendait. Une demi-heure lui avait suffi pour repérer la cachette, grâce à des scanners acoustiques et à des biocapteurs. Après quoi ils n'avaient plus eu qu'à écarter les panneaux et le matériel entassés devant pour trouver la niche secrète, un volume de la taille de deux placards placés dos à dos. Il se trouvait dans une partie du vaisseau où l'équipage humain devait éviter d'aller trop souvent, car le taux de radiations était élevé, à cause des moteurs à fusion.

La cachette ressemblait à une cellule, improvisée dans un vaisseau qui n'avait jamais été prévu pour transporter des prisonniers. Le captif avait dû être fourré dans un réduit autour duquel on avait boulonné et collé des panneaux et du matériel, ne laissant qu'une meurtrière pour l'air, l'eau et la nourriture. Clavain huma une bouffée d'air filtrée par son scaphandre : une odeur de déjections humaines agressa ses narines. Il se demanda si le prisonnier avait été négligé tout le long du voyage, ou seulement depuis que l'attention de l'équipage avait été mobilisée par l'arrivée de l'*Ombre de la Nuit*.

À part ça, le prisonnier n'avait apparemment pas été maltraité. Le réduit était immonde, mais ses parois avaient été capitonnées et munies de quelques sangles pour lui permettre de s'accrocher, afin de lui éviter d'être blessé lors des manœuvres, en cas de combat. Un micro avait été installé, pour communiquer avec lui. Enfin, pour autant que Clavain pouvait en juger, il ne fonctionnait que dans un sens, permettant de parler au prisonnier. Il y avait des couvertures et les restes d'un repas. Clavain avait vu des geôles plus sinistres. Il en avait même occupé quelques-unes.

Il projeta une pensée dans la tête du soldat qui tenait la torche :

Enlevez-lui cette couverture, s'il vous plaît. Je veux voir qui nous avons trouvé.

Le soldat entra dans la cachette. Clavain se demanda qui pouvait bien être le prisonnier, son esprit passant frénétiquement en revue toutes sortes de possibilités. À sa connaissance, aucun Conjoiner n'avait été capturé récemment, et il doutait que l'ennemi eût pris la peine de le garder en vie. L'hypothèse la plus probable était que le prisonnier fût un renégat du camp ennemi : un traître ou un déserteur.

Le soldat arracha la couverture de la silhouette recroquevillée sur elle-même.

Le prisonnier, roulé en boule, ferma les paupières pour protéger de la soudaine lumière ses yeux habitués à l'obscurité.

Clavain le regarda avec stupéfaction. Il ne s'attendait pas à ça...

Au premier abord, on aurait pu prendre le captif pour un adolescent humain, dont il avait à peu près la taille et la corpulence. Un adolescent nu, replié dans la position fœtale – il voyait sa peau rose, dénudée. Un horrible bourrelet de chair brûlée entourait le haut de son bras, une vilaine cicatrice crevassée, où le rose était mêlé d'un blanc mortel.

Clavain regardait un hyperporc : une chimère génétiquement modifiée de cochon et d'être humain.

— Salut, fit Clavain tout haut, le micro de sa combinaison transmettant sa voix amplifiée.

Le porcko bougea. Le mouvement fut soudain, comme un ressort qui se détend, et les prit tous par surprise. Il bondit, le poing serré sur un objet métallique, allongé, luisant, qui reflétait la lumière. Il le planta brutalement dans la poitrine de Clavain. La pointe de la lame ripa sur la plaque de blindage, n'y laissant qu'une rayure brillante, mais trouva l'endroit, près de l'épaule, où deux plaques glissaient l'une sur l'autre. La lame s'enfonça dans la faille et une alarme stridente, pulsatile, retentit dans le casque de Clavain. Il eut un mouvement de recul instinctif avant que la lame ne réussisse à transpercer la couche intérieure de sa combinaison, puis à pénétrer dans sa peau, et heurta avec un choc affreux la paroi derrière lui. Le porcko lâcha son arme, qui partit en tournoyant comme un vaisseau privé de contrôle gyroscopique. Clavain reconnut un piézocutter ; il y en avait un parmi les outils du kit accroché à sa ceinture. Le porcko avait dû le voler à un Demarchiste.

Clavain reprit son souffle.

— Bon, si on repartait de zéro ?

Les autres Conjoinneurs avaient cloué le porcko à terre. Clavain inspecta son scaphandre et effectua une recherche d'avarie. Les circuits spécialisés signalaient une légère fuite. Il ne redoutait pas la dépressurisation, mais plutôt la présence d'agents pathogènes non encore détectés à bord du vaisseau ennemi. Par réflexe, il prit à sa ceinture une bombe de gel d'étanchéité, régla le diamètre de la buse et projeta la résine à prise rapide sur l'entaille, où elle forma un kyste gris, bulbeux.

Un peu avant l'avènement de l'ère demarchiste, au cours du vingt et unième ou du vingt-deuxième siècle, à peu près au moment de la naissance de Clavain, un éventail de gènes humains avaient été épissurés sur des cochons domestiques. L'idée était d'optimiser les greffes en faisant produire à des porcs des organes susceptibles d'être transplantés à des êtres humains. Depuis, on avait découvert des moyens de réparer ou de remplacer les tissus endommagés, mais les expériences sur les porcs étaient toujours légales, et le génie génétique était allé trop loin. Le résultat obtenu ne s'était pas borné au

croisement des espèces ; il s'était accompagné de quelque chose qui n'était pas prévu du tout : l'intelligence.

Personne, ni les hommes ni les porckos, ne savait ce qui s'était passé au juste. Le tripatouillage qui avait élevé leurs facultés cognitives au niveau humain n'était peut-être pas délibéré, mais les porckos n'avaient sûrement pas acquis le langage par accident. Ils ne parlaient pas tous – il y avait des sous-groupes distincts d'hyperporcs dotés de facultés mentales et vocales –, mais ceux qui pouvaient parler avaient été fabriqués par quelqu'un qui savait exactement ce qu'il faisait. Non seulement leur cerveau était câblé avec la bonne machinerie grammaticale, mais encore leur gosier, leurs poumons et leur mâchoire avaient été modifiés afin de pouvoir articuler les sons du langage humain.

Clavain s'avança pour parler au prisonnier.

— Vous me comprenez ? demanda-t-il d'abord en norte, puis en canasien, la langue principale des Demarchistes. Je m'appelle Nevil Clavain. Vous êtes sous la protection des Conjoineurs.

— Plutôt crever ! lança le porcko, sa mâchoire et son pharynx lui permettant de parler à la perfection. Allez vous faire foutre !

— Ce n'est pas ce que j'avais prévu aujourd'hui.

Le porcko ouvrit avec méfiance un de ses yeux rouges.

— Mais qui vous êtes, putain ? Où sont les autres ?

— L'équipage du vaisseau ? J'ai bien peur qu'ils ne soient tous morts.

Le porcko ne parut guère s'émouvoir de cette nouvelle.

— C'est vous qui les avez tués ?

— Non. Ils étaient déjà morts quand nous sommes montés à bord.

— Et vous êtes qui, vous ?

— Je vous l'ai dit, des Conjoineurs.

Une parodie de dégoût tordit la bouche presque humaine du porcko.

— Des araignées... Vous savez ce que je leur fais, aux araignées ? Je leur pisse à la raie !

— Charmant.

Clavain vit que ça ne les mènerait nulle part. Il demanda en sous-vocalisant à l'un de ses hommes de faire droguer le porcko et de le ramener à bord de l'*Ombre de la Nuit*. Il n'avait aucune idée de la valeur du prisonnier, de son identité ou du rôle qu'il jouait dans cette interminable guerre, qui semblait définitivement mal partie. Enfin, il en saurait plus long quand il aurait été scrapé. Et les médechines des Conjoineurs auraient miraculeusement raison de ses éventuelles réticences.

Clavain resta sur le vaisseau ennemi pendant que les équipes de recherche procédaient aux dernières vérifications, s'assurant que

l'ennemi n'avait pas laissé d'informations tactiques utiles derrière lui. Mais il n'y avait rien ; les banques de données mémorielles du vaisseau avaient été nettoyées. Leurs investigations ne révélèrent aucune technologie qui ne fût déjà connue des Conjoiners, et aucun système d'armement méritant qu'ils se l'approprient. La procédure standard, à ce stade, consistait à détruire le vaisseau fouillé, pour l'empêcher de retomber aux mains de l'ennemi.

Clavain réfléchissait au meilleur moyen de l'anéantir – un missile ? une charge explosive ? – lorsqu'il s'avisa que la présence de Remontoir faisait intrusion dans sa tête.

[Clavain ?]

Oui, qu'y a-t-il ?

[Nous avons capté un message de détresse général du cargo.]

Antoinette Bax ? Je la croyais morte.

[Elle n'est pas morte, mais ça ne devrait pas tarder. Son vaisseau a des problèmes de moteur – une panne de tokamak, apparemment. Elle n'atteindra pas la vitesse de libération qui devrait lui permettre d'échapper à l'attraction de la planète et de se positionner en orbite.]

Clavain hocha la tête, plus pour lui-même que pour le bénéfice de Remontoir. Il imaginait le genre de trajectoire parabolique qu'aurait dû suivre l'*Oiseau de Tempête*. Il n'avait peut-être pas encore atteint le point de rebroussement de cette parabole, mais tôt ou tard Antoinette Bax allait commencer à retomber vers le banc de nuages. Il imaginait aussi le désespoir auquel elle devait être réduite pour émettre un signal de détresse alors que le seul vaisseau à sa portée était un bâtiment conjoiner. D'après son expérience, la plupart des pilotes auraient préféré mourir plutôt que de tomber entre les griffes des araignées.

[Clavain... Tu te rends compte que nous ne pouvons répondre à son appel.]

Je m'en rends compte.

[Ça créerait un précédent. Ce serait complètement illégal. Nous n'aurions pas d'autre solution que de l'enrôler, en mettant les choses au mieux.]

Clavain hocha de nouveau la tête en repensant aux prisonniers qu'il avait vus hurler et se débattre alors qu'on les traînait vers les recruteurs conjoiners qui leur bourreraient la tête de machinerie neurale. Leur angoisse était déraisonnable ; il le savait mieux que personne, lui qui était jadis passé par là. Mais il comprenait ce qu'ils pouvaient ressentir.

Et il se demanda s'il avait envie d'infliger cette terreur à Antoinette Bax.

Un peu plus tard, Clavain vit l'étincelle bleu vif du vaisseau ennemi qui retombait dans l'atmosphère de la géante gazeuse. Il n'avait pas choisi son moment, mais la rentrée avait eu lieu dans la zone plongée dans la nuit, et les strates de nuages tumultueux étaient illuminées d'éclairs spasmodiques violets alors qu'il s'enfonçait dans leurs profondeurs. C'était impressionnant, presque beau, et Clavain regretta fugitivement que Galiana ne puisse voir ça. C'était exactement le genre de spectacle qui l'aurait enchantée. Elle aurait aussi approuvé la méthode de destruction qu'il avait choisie : pas de dépense inutile, comme de gâcher un missile ou une charge explosive. À la place, il avait envoyé trois tracteurs-fusées de l'*Ombre de la Nuit*, des drones, se plaquer comme des rémoras sur la coque du vaisseau ennemi. Les tracteurs l'avaient entraîné vers la géante gazeuse, ne s'en détachant qu'à quelques minutes de l'entrée dans l'atmosphère. L'angle d'attaque avait été abrupt, et la combustion du vaisseau ennemi impressionnante.

Les tracteurs revenaient maintenant au bercail, à la poussée maximale pour rattraper l'*Ombre de la Nuit*, qui repartait déjà vers le Nid Maternel. Lorsqu'ils l'auraient réintégré, l'opération pourrait être considérée comme achevée ; il n'y aurait plus que le problème du prisonnier à régler, mais ce n'était pas très urgent. Quant à Antoinette Bax... eh bien, abstraction faite de ses motivations, Clavain admirait son courage. Et pas seulement parce qu'elle s'était aventurée aussi loin dans la zone de conflit ; à cause aussi de la façon dont elle avait si effrontément ignoré les avertissements du maître-à-bord, et puis, quand c'était devenu nécessaire, le fait qu'elle avait eu les couilles d'appeler les Conjoiners à la rescousse. Elle devait savoir que c'était irréaliste. L'illégalité de son intrusion dans la Zone Contestée proscrivait qu'on lui portât assistance, et il y avait peu de chances qu'un vaisseau militaire gaspille du temps ou du carburant pour ça. Elle devait aussi savoir que, même si les Conjoiners lui sauvaient la vie, le prix à payer serait l'embrigadement dans leurs rangs, ce que la machine de propagande demarchiste faisait passer pour un sort pire que l'enfer.

Non. Elle ne pouvait pas raisonnablement s'attendre à ce qu'on vienne à son secours. Enfin, c'était courageux de sa part de le demander.

Clavain réprima un soupir. Il était à la limite du dégoût de lui-même. Il émit une commande neurale ordonnant à l'*Ombre de la Nuit* de braquer un faisceau étroit sur le cargo condamné. Quand la liaison fut établie, il dit tout haut :

— Antoinette Bax... ? Ici Nevil Clavain, du vaisseau conjoiner. Vous m'entendez ?

Il y eut un petit délai dû à la distance, et le signal de retour lui

parvint déformé. La voix donnait l'impression de venir d'au-delà du quasar le plus éloigné.

— À quoi bon me contacter maintenant, salaud ? Je vois bien que vous allez me laisser crever.

— J'étais intrigué, c'est tout.

Il retint son souffle, s'attendant à moitié à ce qu'elle ne réponde même pas.

— Intrigué... par quoi ?

— Je me demandais ce qui avait bien pu vous pousser à nous demander notre aide. Vous n'avez pas peur de ce que nous pourrions vous faire ?

— Pourquoi devrais-je avoir peur ?

Elle crânait, mais Clavain n'était pas dupe.

— Nous avons pour politique d'assimiler les prisonniers capturés, Bax. Nous vous amènerions à bord et nous vous trufferions le cerveau de machines. Ça ne vous inquiète pas ?

— Si, mais je vais vous dire ce qui m'inquiète sacrément plus pour le moment : c'est de m'écraser sur cette foutue putain de planète.

Clavain eut un sourire.

— C'est une attitude très pragmatique, Bax. Je vous admire.

— Parfait. Maintenant, foutez le camp et laissez-moi crever tranquille.

— Antoinette, écoutez-moi bien. Je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi, et assez vite.

— Quoi donc ?

Elle avait dû détecter le changement de ton dans la voix de Clavain, bien qu'elle ait l'air encore soupçonneuse.

— Téléchargez-moi un plan de votre vaisseau. Je voudrais un profil complet de l'intégrité structurelle de votre coque. Les points de résistance, ce genre de chose. Le mieux serait que vous ameniez votre coque à se colorer pour révéler le maximum de contours de stress. Je veux savoir où je pourrais appliquer une force sans risquer de voir votre vaisseau se casser en deux.

— Il n'y a aucun moyen de me sauver. Vous êtes trop loin. Même si vous faisiez demi-tour maintenant, vous arriveriez trop tard.

— Il y a un moyen, faites-moi confiance. Allez, envoyez-moi ces informations tout de suite, s'il vous plaît, ou il va falloir que j'improvise, et si je me trompe...

Elle ne répondit pas tout de suite. Il attendit en se grattant la barbe et ne reprit son souffle que lorsqu'il reçut l'avis de téléchargement de l'*Ombre de la Nuit* : les données avaient bien été envoyées. Il scanna la transmission à la recherche de virus neuropathogènes et se la laissa télécharger dans le cerveau. Tout ce qu'il avait besoin de savoir sur le cargo s'épanouit dans sa tête, rangé

dans sa mémoire à court terme.

— Merci beaucoup, Antoinette. Ça fera parfaitement l'affaire.

Clavain envoya une instruction à l'un des tracteurs-fusées qui revenaient vers le vaisseau. Le tracteur se sépara des autres sur une brutale accélération, exécutant un virage en épingle qui aurait réduit en chair à pâté un passager vivant. Clavain autorisa le tracteur à ignorer tous ses paramètres de sécurité internes, outrepassant la contrainte de conserver l'énergie nécessaire pour regagner l'*Ombre de la Nuit*.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Bax.

— Je vous envoie un drone. Il va s'amarrer à votre coque et vous entraîner vers l'espace, hors du puits gravifique de la planète jovienne. Je vais programmer le tracteur afin qu'il vous inflige une modeste poussée en direction de Yellowstone, mais à partir de là je crains que vous ne soyez livrée à vous-même. J'espère que vous arriverez à réparer votre tokamak, ou bien vous n'êtes pas rentrée chez vous...

Il eut l'impression que ses paroles mettaient une éternité à s'insinuer dans son esprit.

— Vous ne me capturez pas ?

— Pas aujourd'hui, Antoinette. Mais si vous croisez à nouveau mon chemin, je vous jure que je vous tue.

Il n'avait pas délivré cet avertissement de gaieté de cœur, mais il espérait que ça lui mettrait du plomb dans la cervelle. Il coupa la liaison avant qu'elle n'ait le temps de répondre.

Dans un bâtiment de Cuvier, sur la planète Resurgam, une femme était debout devant une baie vitrée, les mains nouées dans le dos.

— Au suivant, dit-elle sans se retourner.

Elle attendit qu'on amène le suspect dans son bureau en admirant la vue prodigieuse et apaisante. Les vitres inclinées vers le sol occupaient tout le mur. Où que porte le regard, ce n'étaient que des structures rectilignes, utilitaires : des cubes et des parallélépipèdes empilés les uns sur les autres. L'implacable linéarité des bâtiments subjuguait l'esprit par son conformisme. C'était un carcan mental, un corset conçu pour annihiler la moindre pensée joyeuse ou enthousiasmante.

Son bureau, qui n'était qu'une alvéole dans l'énorme palais de l'Inquisition, était situé dans la partie reconstruite de Cuvier. D'après les archives historiques – l'Inquisitrice n'était pas là pendant les événements – le bâtiment se trouvait plus ou moins à l'emplacement de Ground Zero, l'endroit où les Inondationnistes du Sentier Rigoureux avaient commis leur premier attentat. Enfin, ce n'était pas la puissance de la bombe qui comptait ; c'était ce qu'on en faisait.

Les terroristes n'auraient pas pu choisir une cible plus vulnérable, et le résultat avait été proprement calamiteux.

— Au suivant ! répéta l'Inquisitrice, un peu plus fort.

La porte s'ouvrit de la largeur d'une main. Elle entendit la voix du planton qui gardait son bureau :

— C'est tout pour aujourd'hui, madame.

Exact. Le dossier Ibert était le dernier de la pile.

— Merci, répondit-elle. Pas de nouvelles de l'affaire Thorn ?

Le vigile répondit avec une sorte de gêne, qui s'expliquait par le fait qu'il transmettait des informations entre deux départements rivaux du gouvernement :

— J'ai cru comprendre qu'ils avaient libéré un homme après l'avoir interrogé. Il avait un alibi en béton armé. Cela dit, ils ont été obligés d'user d'un peu de persuasion pour le lui faire cracher. Comme quoi il aurait été avec une femme qui n'était pas sa légitime. L'histoire habituelle... conclut-il avec un haussement d'épaules.

— C'est ça. Et les persuasions habituelles, j'imagine. Quelques

chutes malencontreuses dans l'escalier, des choses comme ça. Alors ils n'ont pas d'autres pistes pour Thorn ?

— Désolé, madame, mais ils ne sont pas plus près de l'attraper que vous de piéger la Triumvira. Vous voyez ce que je veux dire.

— Oui... fit-elle en prolongeant tortueusement cette syllabe.

— Autre chose, madame ?

— Pas pour le moment.

La porte se referma.

La femme dont le titre officiel était « Inquisitrice Vuilleumier » se replongea dans la contemplation de la ville. Delta Pavonis était bas sur l'horizon, et les bâtiments plongés dans l'ombre commençaient à prendre des tons orangés, comme s'ils étaient rouillés. Elle contempla la vue jusqu'au crépuscule, la comparant mentalement avec ses souvenirs de Chasm City et, encore avant, de Sky's Edge. C'était toujours au crépuscule qu'elle décidait si elle aimait ou non un endroit. Elle se rappela avoir demandé une fois, peu après son arrivée à Chasm City, à un homme appelé Mirabel et originaire de Sky's Edge, comme elle, s'il était arrivé un moment où il avait décidé qu'il aimait cet endroit. Il lui avait répondu qu'il avait réussi à s'y faire. Elle en avait douté, sur le coup, et pourtant il avait raison. Ce n'est que lorsqu'elle avait été obligée de quitter Chasm City qu'elle avait commencé à l'apprécier.

Elle n'était jamais arrivée à ce stade sur Resurgam.

Les lumières des voitures électriques gouvernementales faisaient des vaguelettes sur les rivières d'argent séparant les bâtiments. Elle tourna le dos à la vue, traversa la pièce pour regagner ses appartements privés et referma la porte.

Par sécurité, la pièce n'avait pas de fenêtre. Elle s'installa dans un fauteuil ergonomique derrière un grand bureau en forme de fer à cheval. C'était un vieux scripto dont les entrailles cybernétiques mortes avaient été ôtées et remplacées par un système plus rudimentaire. Un pot de café tiède, éventé, était posé sur un serpentin chauffé au rouge, à un bout de la pièce. Un ventilateur bruyant répandait une odeur d'ozone.

Trois des murs, y compris la majeure partie de celui par lequel elle était entrée, étaient couverts d'étagères contenant des dossiers résumant quinze années de travail. Il aurait été absurde qu'un département entier du gouvernement soit consacré à la capture d'un seul individu : une femme dont on ne pouvait pas affirmer avec certitude qu'elle était encore vivante, et encore moins sur Resurgam. D'où l'extension des compétences du service de l'Inquisitrice à la collecte de renseignements sur toute une gamme de menaces extérieures à la colonie. Quoi qu'il en soit, la Triumvira était la plus célèbre des affaires non classées, de la même façon que la capture de

Thorn, et le démantèlement de son mouvement, dominait les activités du département voisin, les Menaces Internes. Il y avait plus de soixante ans qu'elle avait commis ses crimes, mais la haute administration continuait à exiger l'arrestation et le procès de la Triumvira, l'utilisant comme abcès de fixation pour la hargne du public, qui du coup oubliait de se retourner contre le gouvernement. C'était un vieux truc de la gestion des foules : leur fournir un abcès de fixation. L'Inquisitrice aurait préféré se consacrer à un bon nombre de choses plutôt que de courir après une criminelle de guerre. Mais, si son département ne faisait pas preuve de zèle, on mettrait quelqu'un d'autre à sa place, et ça, il n'en était pas question.

Aussi l'Inquisitrice continuait-elle à faire comme si. Le dossier de la Triumvira restait légitimement ouvert parce que c'était une Ultra et qu'on pouvait la croire encore en vie malgré le temps écoulé depuis la perpétration de ses crimes. Son dossier contenait des listes de dizaines de milliers de suspects potentiels, des transcriptions de milliers d'interrogatoires, des centaines de fiches biographiques et autres. Certains individus, une dizaine environ, occupaient à eux seuls une bonne longueur d'étagère. Et ce n'était qu'une partie des archives du bureau ; juste la paperasse qui devait être à portée de main. Dans les sous-sols du bâtiment, et en d'autres endroits de la ville, il y avait des kilomètres de dossiers. Un réseau pneumatique élaboré, et presque entièrement secret, permettait de transmettre des dossiers d'un service à l'autre en quelques secondes.

Sur le bureau de l'Inquisitrice se trouvaient quelques dossiers ouverts. Des noms avaient été entourés, soulignés ou reliés par des lignes qui formaient comme une toile d'araignée. Des photos étaient agrafées à des fiches de renseignements, des photos floues, de visages saisis au téléobjectif dans la foule. Elle les feuilleta, soucieuse de donner l'impression de suivre sérieusement ces pistes apparentes. Elle devait écouter ses agents de terrain et passer au crible les bribes d'informations extorquées aux indics. Elle avait intérêt à être vraiment convaincante.

Quelque chose attira son regard, sur le quatrième mur.

Là était affichée une projection de Mercator de Resurgam. La carte, qui était le reflet du programme de terraformation, faisait apparaître de petites taches bleues et vertes en plus des tons de gris, de jaune et de blanc qui auraient uniquement composé la carte, cent ans plus tôt. Cuvier était toujours la colonie principale, mais il y avait maintenant une dizaine d'avant-postes assez grands pour être considérés comme de petites villes à part entière. La plupart étaient reliées par des lignes de Slev, parfois par des canaux, des routes ou des pipelines par où transitait le fret. Il y avait quelques pistes d'atterrissage, mais pas assez d'ailes volantes pour transporter

régulièrement les passagers autres que les principaux personnages du gouvernement. De petites colonies – des stations météo et les quelques chantiers de fouille archéologiques restants – pouvaient être atteints en volantor ou en crawleur tout-terrain. Le trajet prenait généralement des semaines.

Une lumière rouge clignotait dans le coin nord-est de la carte, à des centaines de kilomètres de nulle part. Un agent de terrain appelait. Les opérationnels étaient identifiés par un numéro de code qui clignotait près de la diode indiquant leur position.

C'était le 004.

L'Inquisitrice sentit ses petits cheveux noirs se dresser sur sa nuque. Il y avait très, très longtemps qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de 004.

Elle tapota sur son clavier, cherchant à tâtons les touches noires et dures : elle demanda au bureau de vérifier que l'agent 004 était joignable. La diode rouge s'était allumée depuis moins de deux heures. L'agent était encore en ligne, attendant la réponse de l'Inquisitrice.

Celle-ci décrocha le téléphone posé sur son bureau et se plaqua sur l'oreille la masse noire pareille à une limace.

— Les communications ? demanda-t-elle. Passez-moi l'agent 004. Je répète : l'agent 004. Audio seulement. Protocole trois.

— Ne quittez pas. Je recherche votre correspondant.

— Sécurisez la ligne.

Elle entendit la tonalité se moduler légèrement alors que la standardiste quittait la ligne. Elle tendit l'oreille, mais il n'y avait que des sifflements.

— 004... ? murmura-t-elle.

Il y eut un silence angoissant, et puis, enfin :

— C'est moi.

La voix – une voix de femme – était faible, brouillée par l'électricité statique, et pourtant bien reconnaissable.

— Ça faisait longtemps, 004.

— Je sais. Comment ça va, Inquisitrice Vuilleumier ?

— Bah, la routine.

— Je connais. Il faut que nous nous rencontrions, vite, et en personne. Le Bureau a-t-il toujours ses petits privilèges ?

— Dans certaines limites.

— Alors je te suggère d'en abuser au maximum. Tu sais où je suis. Il y a, à soixante-quinze kilomètres au sud-ouest de cet endroit, une petite colonie appelée Solnhofen. Je peux y être en vingt-quatre heures, à l'adresse suivante...

Elle donna à l'Inquisitrice les coordonnées d'une pension de famille qu'elle avait préalablement repérée.

L'Inquisitrice procéda aux calculs mentaux habituels. Par Slev et

par la route, elle pourrait être à Solnhofen en deux ou trois jours. Par la voie des airs, elle irait plus vite, mais ce serait moins discret : il n'y avait pas de ligne régulière de dirigeables pour Solnhofen. L'avion serait plus rapide, évidemment ; il lui permettrait d'arriver au rendez-vous en une journée et demie, même en prenant le chemin des écoliers pour éviter les fronts orageux. Normalement, en réponse à une demande pressante d'un agent de terrain, elle n'aurait pas hésité à prendre l'avion. Mais c'était l'agent 004. Elle ne pouvait pas se permettre d'attirer l'attention sur leur rencontre. D'un autre côté, se dit-elle après réflexion, c'est exactement ce qui se passerait si elle y allait autrement qu'en avion.

La décision n'était pas facile à prendre.

— C'est *vraiment* urgent ? demanda-t-elle.

Elle connaissait la réponse d'avance.

— Évidemment, répondit la femme avec un bruit étrange pareil à un caquètement. Sans ça, je n'aurais pas appelé, hein ?

— Et ça concerne... la Triumvira ?

C'était peut-être son imagination, mais elle eut l'impression d'entendre un sourire dans la réponse de l'agent 004.

— Et qui d'autre ?

La comète n'avait pas de nom. Elle avait peut-être été répertoriée et cataloguée à un moment donné, mais pas de mémoire d'homme. En tout cas, on ne trouvait rien à son sujet dans aucune base de données publique. Aucun transpondeur n'avait jamais été fixé à sa surface ; jamais les Pirates du Ciel ne s'y étaient posés pour tenter un carottage. Elle était rigoureusement insignifiante à tout point de vue. Ce n'était qu'un planétoïde glacé comme il y en avait des milliards, dérivant au gré des courants cosmiques selon une orbite lente, majestueuse, autour d'Epsilon Eridani. La plupart n'avaient pas changé d'un iota depuis la formation du système. Très occasionnellement, l'écho d'un bouleversement survenu parmi les plus grands mondes du système venait perturber quelques éléments de l'essaim, les envoyant valdinguer sur des orbites qui frôlaient le soleil ; mais pour l'immense majorité des comètes l'avenir se bornerait à graviter autour d'Eridani, jusqu'à ce que le soleil se dilate et les engloutisse. Jusque-là, elles resteraient inertes, inconcevablement froides et sans vie.

La comète était imposante, par rapport aux autres planétoïdes de l'essaim, mais n'avait rien d'exceptionnel : un million d'autres au moins étaient plus grosses. C'était une boule de boue congelée, de glace presque noire, d'une vingtaine de kilomètres de diamètre ; une meringue légèrement compactée de méthane, de monoxyde de carbone, d'azote et d'oxygène mêlés de silicates, d'hydrates de carbone calcinés, et de quelques veines violettes ou vert émeraude, éclatantes : un magma de macromolécules organiques qui s'étaient cristallisées en filons de cristaux réfractifs magnifiques, des milliards d'années auparavant, quand la galaxie était un endroit plus jeune et plus calme. Cela mis à part, elle était généralement d'un noir piteux. À cette distance – treize heures-lumière –, Epsilon Eridani n'était qu'un point lumineux glacé qui avait l'air à peine moins éloigné que les étoiles les plus brillantes.

Et pourtant, l'homme s'y était posé, il y avait longtemps.

Il était arrivé avec une escadrille de sombres vaisseaux bourrés de machines de terraformation. Ils avaient enveloppé la comète d'un cocon de plastique transparent semblable à une écume de sucs gastriques. Le plastique avait conféré à la comète la rigidité

structurelle qui lui faisait défaut, et cependant, à une certaine distance, il était à peu près indécélable. La mesure hétérodyne du décalage Doppler en retour des radars ou des spectroscopes n'était que faiblement modifiée et restait bien en deçà de la marge d'erreur des mesures demarchistes.

La comète une fois rigidifiée par sa coque de plastique, les hommes avaient entrepris d'en modifier la rotation. Des fusées ioniques, disposées à des points stratégiques de la surface, la privèrent peu à peu de son mouvement angulaire. Lorsqu'elle n'eut plus qu'une faible rotation résiduelle, suffisante pour détourner tous les soupçons, les fusées ioniques furent coupées et la surface dépouillée de toute trace d'intervention.

À ce moment-là, les hommes avaient déjà commencé à s'affairer à l'intérieur. Ils avaient évidé la comète, ôtant quatre-vingts pour cent de son volume intérieur et n'en laissant qu'une coque mince, dure, qui doublait l'enveloppe extérieure. La caverne résultante faisait quinze kilomètres de diamètre et était parfaitement sphérique. On y accédait par des cheminées invisibles assez vastes pour permettre l'entrée d'un vaisseau spatial de taille moyenne, pourvu qu'il soit manié d'une main experte. Les soutes-parkings et les soutes de réparation foisonnaient sur la paroi intérieure de la sphère comme le maillage d'une mégapole, ponctué çà et là par des moteurs cryoaritmétiques, des dômes noirs, trapus, incrustés dans cette trame pseudo-urbaine tels des cônes de cendre volcanique. Les énormes moteurs étaient des réfrigérateurs quantiques qui absorbaient la chaleur de l'environnement local par refroidissement computationnel.

Clavain avait si souvent effectué la manœuvre d'entrée qu'il ne s'alarmait plus des brusques ajustements de trajectoire nécessaires pour éviter la collision avec la coque en rotation de la comète. C'était du moins ce qu'il se disait. Mais en vérité il ne reprenait son souffle que lorsqu'il était en sûreté à l'intérieur ou au-dehors. Ça ressemblait trop à la plongée sous une herse de château fort en train de se refermer. Et avec un bâtiment aussi vaste que l'*Ombre de la Nuit*, les ajustements étaient d'autant plus brutaux.

Il confiait la manœuvre aux ordinateurs de l'*Ombre de la Nuit*. Ils savaient exactement ce qu'il fallait faire, et l'insertion était précisément le genre de problème qu'ils résolvaient mieux que les hommes, Conjoiners ou non.

Ce fut le cas cette fois-là encore. Soudain, il se retrouva dedans. Il éprouva, comme chaque fois, une sorte de vertige en revoyant l'espace intérieur de la comète. La coque n'était pas longtemps restée creuse. Le volume évidé était plein de machineries en mouvement : une immense horlogerie d'anneaux concentriques, qui tournaient très vite les uns dans les autres, évoquant de façon troublante une sphère

armillaire d'une complexité fantastique.

Il contemplait la forteresse militaire de son peuple : le Nid Maternel.

Le Nid Maternel était composé de cinq enveloppes concentriques. Les quatre coques extérieures étaient conçues pour simuler la gravité, par étapes d'un demi-g. Chaque niveau comportait trois anneaux de diamètre presque égal, inscrits dans des plans inclinés de soixante degrés les uns par rapport aux autres. L'intersection se situait dans deux noyaux de structure hexagonale. Ces structures nodales faisaient office à la fois de moyen de guidage et de salle d'échange entre les anneaux. À l'intérieur de ces noyaux, les anneaux coulissaient dans des manchons canalisés par des champs magnétiques sans friction. Les anneaux proprement dits étaient des bagues noires percées de myriades de fenêtres minuscules et, par endroits, d'espaces éclairés plus vastes.

Les trois anneaux extérieurs faisaient dix kilomètres de diamètre et simulaient une gravité de deux g. Un vide d'un kilomètre séparait cette coque de la suivante, formée d'un trio d'anneaux plus petits, simulant une gravité d'un g et demi. À un kilomètre encore vers l'intérieur se trouvait un trio d'anneaux à un g, où vivaient la majorité des Conjoiners. Une dernière enveloppe de trois anneaux à un demi-g entourait enfin une sphère centrale, transparente, fixe : c'était le noyau en apesanteur, une bulle pressurisée de trois kilomètres de diamètre pleine de verdure, de lampes solaires et de diverses niches de microhabitat. C'est là que les enfants jouaient et que les vieux Conjoiners venaient mourir. C'était aussi là que Felka passait le plus clair de son temps.

L'Ombre de la Nuit décéléra et cala sa vitesse sur celle des trois anneaux extérieurs d'où sortaient déjà des équipes de maintenance. Clavain sentit les chocs sourds accompagnant le clampage des amarres sur la coque. Sitôt l'équipage débarqué, le vaisseau serait tracté vers les cellules qui garnissaient tout l'espace intérieur. De nombreux bâtiments s'y trouvaient déjà : des formes noires, plus ou moins fuselées, greffées sur un réseau labyrinthique d'alimentation, de systèmes d'entretien et de réparation. La plupart étaient plus petits que celui de Clavain, et il n'y avait pas de vaisseaux vraiment grands.

Clavain quitta l'appareil en proie au léger sentiment de malaise habituel : l'impression de n'avoir pas vraiment fini son travail. Il avait mis des années à comprendre ce qui provoquait cette sensation : c'était la façon dont ses compagnons Conjoiners ne se disaient rien en quittant le navire, alors qu'ils avaient peut-être passé des mois ensemble, en mission, à affronter de si nombreux dangers.

Une capsule automatisée vint le chercher devant l'un des sas de la coque. C'était une caisse verticale percée de nombreuses ouvertures,

posée sur un socle rectangulaire équipé de fusées et d'hélices de propulsion. Clavain monta dedans et vit une autre capsule, plus grosse, partir du sas voisin. Remontoir s'y trouvait avec deux autres Conjoiners et le prisonnier qu'ils avaient récupéré sur le vaisseau demarchiste. Il faisait le dos rond, l'air docile et soumis. De loin, on aurait aisément pu le prendre pour un prisonnier humain. L'espace d'un instant, Clavain pensa qu'il avait décidé de coopérer, puis il repéra le pacificateur posé sur le crâne rasé du porcko.

Ils l'avaient scrapé en revenant vers le Nid Maternel, mais ils n'avaient rien appris de particulier. Ses souvenirs étaient globalement bloqués ; pas à la façon des Conjoiners, mais avec la barbarie typique des toubibs marrons qui opéraient dans la pègre de Chasm City. Ce traitement était généralement infligé à ceux qu'on voulait empêcher de révéler des informations compromettantes aux autorités de Ferristown : les sirènes, les faucheuses, les pompe-crâne et les effaceurs. Avec le genre de technique d'interrogatoire dont disposait le Nid Maternel, Clavain ne doutait pas que ces blocages céderaient, mais, en attendant, tout ce qu'on savait c'est qu'on avait capturé un petit porcko délinquant aux tendances violentes, probablement affilié à l'un des gangs qui sévissaient sur Yellowstone et autour, dans la Ceinture de Rouille. Il était clair qu'il ne mijotait rien de bon quand il avait été capturé par les Demarchistes, mais ça n'avait rien d'exceptionnel avec ces porckos.

Clavain n'avait ni sympathie ni antipathie pour les hyperporcs. Il en avait suffisamment rencontré pour savoir qu'ils étaient aussi complexes, sur le plan moral, que les êtres humains pour le service desquels on les avait créés, et qu'ils devaient être jugés sur leurs actes. Un porcko de la lune industrielle de Ganesh lui avait sauvé la vie à trois reprises en 2358, lors de la crise du cordon de Shiva-Parvati. Vingt ans plus tard, sur la lune d'Irravel, une planète en orbite autour de Fand, un groupe de gangsters porckos avait pris huit des soldats de Clavain en otage et avait commencé à les dévorer vivants parce qu'ils refusaient de divulguer les secrets des Conjoiners. Il n'y avait eu qu'un rescapé, et Clavain avait fait siens ses souvenirs saturés de souffrance. Il les portait en lui en ce moment même, verrouillés dans une zone étanche de son esprit, d'où ils ne risquaient pas de sortir accidentellement. Et pourtant, même cette ignominie ne lui avait pas fait haïr les porckos en tant qu'espèce.

Il n'était pas sûr que Remontoir puisse en dire autant. Profondément enfoui dans son passé se trouvait un épisode encore plus épouvantable et lourd à porter : il avait été fait prisonnier par Batch Sept, un pirate porcko, l'un des tout premiers hyperporcs, dont l'esprit était couturé de cicatrices psychotiques de pseudo-prothèses neurogénétiques bancales. Il avait capturé Remontoir et l'avait isolé

de la communion mentale avec les autres Conjoiners. Cela seul aurait déjà constitué une torture suffisante, mais Batch Sept n'avait pas négocié sur les autres tortures plus classiques. Et il excellait à ce jeu-là.

Remontoir avait fini par s'échapper, et le porcko était mort. Mais Clavain savait que son ami en avait conservé de profondes blessures mentales qui remontaient de temps à autre à la surface. Il l'avait observé alors qu'il effectuait les scrapings préliminaires du porcko. Il ne fallait pas grand-chose pour que cette procédure devienne une torture en bonne et due forme. Et bien que Remontoir n'ait rien fait qui ne soit justifié – à vrai dire, il s'était montré presque timoré dans son interrogatoire –, Clavain devait bien admettre qu'il éprouvait quelques doutes. Si seulement ce n'était pas un porcko, se disait-il, et si seulement Remontoir n'avait pas été obligé de prendre part à l'interrogatoire du prisonnier...

Clavain regarda l'autre capsule s'éloigner de l'*Ombre de la Nuit*, convaincu que ce n'était pas la dernière fois qu'il entendait parler du porcko, et que sa capture aurait forcément des suites. Et puis il eut un sourire et se dit qu'il était stupide. Ce n'était qu'un porcko, après tout.

Clavain émit une commande neurale à destination de la simple sous-persona de la capsule, qui se détacha avec une embardée de la coque sombre, pareille au ventre d'une baleine, de l'*Ombre de la Nuit*. La capsule l'emmena, à travers l'immense mécanisme des roues concentriques qui se ruaient vers lui, vers l'intérieur, vers le cœur vert du noyau en apesanteur.

Cette forteresse, ce Nid Maternel entre tous, n'était que le dernier en date. Il y avait toujours eu un Nid Maternel d'une sorte ou d'une autre, mais au tout début de la guerre ce n'était que le plus vaste d'un grand nombre de bases secrètes. Les deux tiers des Conjoiners avaient été répartis dans de plus petites bases réparties dans tout le système. Mais la dispersion avait entraîné certains problèmes. Les groupes étaient séparés par des années-lumière, et les communications de l'un à l'autre auraient pu être interceptées, de sorte qu'ils avaient dû y renoncer. Ils n'avaient plus les moyens d'élaborer des stratégies en temps réel, l'esprit de ruche ne pouvait plus être étendu pour englober deux nids, ou plus. Les Conjoiners, morcelés, n'étaient plus eux-mêmes. La décision avait été prise à regret de regrouper les nids individuels dans un Nid Maternel, plus vaste, dans l'espoir que l'avantage apporté par la centralisation compenserait le danger constitué par le fait de mettre tous leurs œufs dans le même panier.

Rétrospectivement, la décision avait été une réussite.

La capsule ralentit en arrivant près de la membrane du noyau en apesanteur. Clavain se sentit soudain tout petit à côté de la sphère verdoyante. Elle brillait d'un doux éclat, comme une planète miniature. La capsule s'insinua à travers la membrane.

Clavain ouvrit une vitre, et l'atmosphère du noyau se mêla à celle de la capsule. Les odeurs végétales lui picotèrent le nez. L'air était frais et humide, et sentait la forêt après un gros orage matinal. Il s'était rendu un nombre incalculable de fois dans le noyau, mais l'odeur lui rappelait toujours son enfance et non ses précédentes visites. Il avait certainement traversé une forêt de ce genre, quelque part sur Terre – en Écosse, peut-être. Il ne pouvait pas dire où et quand.

Il n'y avait pas de gravité dans le noyau, mais la végétation qui l'emplissait ne planait pas en apesanteur. Des mâts de chêne de trois kilomètres de long traversaient la sphère de part en part. Les montants se ramifiaient et se fondaient les uns dans les autres de façon aléatoire, formant un cytosquelette de bois d'une agréable complexité. Ça et là, les mâts étaient assez renflés pour héberger des espaces clos, des niches où brillaient des lampions de couleur pastel. Une résille de rameaux plus fins formait un maillage structural auquel était ancrée la verdure. L'ensemble était festonné par des tuyaux d'irrigation et des tubes d'alimentation qui partaient des machines situées au cœur du noyau. La masse de verdure était éclairée par des lampes solaires serties à intervalles irréguliers dans la membrane. Elles brillaient à présent de la lumière bleu dur du plein midi, mais, alors que la journée avançait – le temps était réglé sur celui de Yellowstone, où les journées comptaient vingt-six heures –, les lampes parcouraient toutes les teintes du spectre jusqu'au bronze et aux couleurs rougeoyantes du soir.

Et puis la nuit tomberait enfin. La forêt sphérique s'animerait, retentirait des pépiements et des appels d'un millier d'animaux nocturnes étrangement évolués. Quand on était accroupi sur un mât près du cœur, à la fin du jour, il était facile de croire que la forêt s'étendait sur des milliers de kilomètres dans toutes les directions. Les roues centrifuges n'étaient visibles qu'à partir des dernières centaines de mètres de verdure, par-delà la membrane, et elles étaient à la fois très loin et complètement silencieuses, évidemment.

La capsule louvoyait dans la masse, sachant précisément où elle devait emmener Clavain. Il voyait quelques Conjoinneurs par-ci, par-là, mais surtout des vieillards ou des enfants. Ces derniers naissaient et grandissaient dans le trio d'anneaux à un g, mais on les amenait là régulièrement dès l'âge de six mois. Sous la supervision des aînés, ils acquéraient la discipline musculaire et d'orientation nécessaire en apesanteur. Pour la plupart d'entre eux, ce n'était qu'un jeu, mais les meilleurs seraient sélectionnés pour servir dans le théâtre de la guerre spatiale. Quelques-uns, très peu, faisaient preuve de talents spatiaux si brillants qu'ils seraient orientés vers la prévision des combats.

Les vieillards étaient trop fragiles pour passer beaucoup de temps

dans les anneaux à forte gravité. Lorsqu'ils arrivaient dans le noyau, il était fréquent qu'ils n'en repartent jamais. Clavain repéra un couple. Ils portaient tous les deux une tenue de soutien, des harnais médicaux qui faisaient aussi office de pack de propulsion. Leurs jambes traînaient derrière eux, comme oubliées. Ils tentaient de convaincre cinq enfants de se lancer dans le vide à partir d'une sorte de perchoir de bois.

À l'œil nu, la scène avait quelque chose de véritablement sinistre. Les enfants étaient affublés de combinaisons et de casques noirs afin de se protéger des branches acérées. Leurs yeux disparaissaient derrière des lunettes noires, et leur expression était difficile à déchiffrer. Les aînés étaient équipés de la même façon, mais sans casque. Ils n'avaient pas l'air ravis. Pour Clavain, on aurait dit des fossoyeurs à un enterrement dont la solennité aurait volé en éclats au moindre signe de frivolité.

Clavain ordonna à ses implants de lui révéler la vérité. Il y eut un moment de croissance exubérante alors que des structures éclatantes s'épanouissaient à partir du néant, et soudain... les enfants portaient des vêtements impalpables, ornés de dessins tribaux tourbillonnants, de zigzags aux couleurs éclatantes. Ils étaient nu-tête, et non encombrés par des casques. Il y avait deux garçons et trois filles. Ils devaient avoir entre cinq et sept ans. Ils n'avaient pas l'air fous de joie, mais d'un autre côté ils n'étaient pas désespérés, ni même neutres. Ils avaient plutôt l'air un peu effrayés et un tantinet exaltés. Il y avait manifestement une légère rivalité entre eux, chaque enfant soupesant les avantages et les risques d'être le premier à faire le saut dans le vide.

Le couple âgé n'avait pas beaucoup changé, mais à présent Clavain était en phase avec leurs pensées. Leur visage, qui irradiait une aura d'encouragement, avait maintenant l'air serein et patient, et non plus funèbre. Ils étaient tout disposés à attendre des heures que les enfants fassent le grand saut.

L'environnement lui-même était différent. L'air grouillait de papillons et de libellules pareils à des bijoux, qui filaient en tous sens, décrivant des trajectoires affairées. Des chenilles de néon arpentaient la verdure à la recherche de nourriture. Des oiseaux-mouches planaient de fleur en fleur, se déplaçant comme des jouets mécaniques programmés avec une précision d'horlogerie. Des singes, des lémurins et des écureuils volants bondissaient, les yeux brillants comme des billes.

C'était ce que les enfants percevaient, et ce sur quoi Clavain était à présent syntonisé. Ils ne connaissaient pas d'autre monde que cette abstraction de livre d'images. Subtilement, au fur et à mesure qu'ils grandiraient, les données qui parviendraient à leur cerveau seraient

manipulées. Ils ne remarqueraient jamais le changement d'un jour sur l'autre, mais les créatures qui hantaient la forêt reprendraient peu à peu leur aspect, adoptant des verts et des bruns, des noirs et des blancs plus proches de la réalité. Les animaux deviendraient plus petits et plus fuyants. Pour finir, il ne resterait que la réalité, et puis, quand les enfants auraient dix ou onze ans, on leur parlerait avec ménagement des machines qui avaient modifié leur vision du monde. On leur expliquerait qu'ils avaient des implants, et comment ils permettaient à une seconde enveloppe de se mouler sur la réalité, une enveloppe qui pouvait prendre toutes les formes possibles et imaginables.

Pour Clavain, le processus éducatif avait été sensiblement plus brutal. Ça s'était passé au cours de sa seconde visite au nid de Galiana, sur Mars. Elle lui avait montré la nursery où on éduquait les jeunes Conjoinneurs, mais à ce moment-là il n'avait pas d'implants. Et puis il avait été blessé, et Galiana lui avait bourré la tête de médechines. Il se souvenait encore du moment où il avait cru que son cœur allait s'arrêter de battre, où il avait pour la première fois fait l'expérience de la manipulation de sa réalité. Il avait eu l'impression que sa tête était envahie par de nombreux autres esprits, mais le plus choquant avait peut-être été son premier aperçu du royaume dans lequel les Conjoinneurs évoluaient. Les psychologues avaient un terme pour ça – percée cognitive –, mais rares étaient ceux qui l'avaient expérimentée par eux-mêmes.

Soudain, il attira l'attention des enfants.

[Clavain !]

L'un d'eux lui avait envoyé une pensée dans la tête.

Clavain fit arrêter la capsule au milieu de l'espace que les enfants utilisaient pour leurs leçons de vol. Il s'orienta afin de se retrouver à peu près à leur niveau.

Salut !

Clavain attrapa la rambarde devant lui comme un prêtre en chaire.

Une petite fille le regardait avec intensité.

[Où tu étais passé, Clavain ?]

Dehors.

Il braqua un regard scrutateur sur les tuteurs.

[Dehors ? Hors du Nid Maternel ?] insista la petite fille.

Il ne savait pas trop quoi répondre. Il ne se souvenait plus de ce que les enfants savaient à cet âge-là. Ils n'avaient sûrement pas entendu parler de la guerre, et il savait qu'une chose en entraînant une autre... Bref, il ne voyait pas bien quoi leur dire.

Hors du Nid Maternel, oui.

[Dans un vaisseau spatial ?]

Oui. Un très gros vaisseau spatial.

[Je peux le voir ?] demanda la petite fille.

Un jour, sûrement. Mais pas aujourd'hui.

Il perçut le trouble des tuteurs, bien qu'aucun n'ait projeté une pensée articulée dans son esprit.

Je suppose que vous avez autre chose à faire.

[Qu'est-ce que tu faisais dans le vaisseau spatial, Clavain ?]

Clavain se gratta la barbe. L'idée d'induire les enfants en erreur lui déplaisait, et il n'avait jamais été très doué pour le mensonge, même par omission. Une version distillée, édulcorée, de la vérité semblait être la meilleure approche.

J'ai aidé quelqu'un.

[Ah bon ? Et qui as-tu aidé ?]

Une dame... Une femme.

[Et pourquoi elle avait besoin que tu l'aides ?]

Son vaisseau – son vaisseau spatial – était endommagé, et elle était en difficulté. Et il se trouvait que je passais par là.

[Comment elle s'appelait, la dame ?]

Bax. Antoinette Bax. Je lui ai donné un petit coup de pouce – enfin, un petit coup de fusée – pour l'empêcher de tomber dans une géante gazeuse.

[Et qu'est-ce qu'elle faisait près d'une géante gazeuse ?]

À vrai dire, je ne sais pas très bien.

[Et pourquoi elle avait deux noms, Clavain ?]

Parce que...

Il comprit qu'il ne s'en sortirait jamais.

Écoutez, euh... je ne voulais pas vous interrompre. Vraiment, je n'aurais pas dû.

Il sentit que les tuteurs, très tendus, se décriaient.

Alors, euh... qui va me montrer comme il sait bien voler, hein ?

C'était toute l'incitation dont les enfants avaient besoin. Un bouquet de voix chatoyantes lui envahit le crâne, chacune rivalisant pour attirer son attention.

[Moi, Clavain, moi ! Regarde-moi !]

Il les regarda donner le coup de talon qui les envoyait dans le vide. Tout d'un coup, plus rien ne les retenait.

Il regarda encore un moment à travers une infinité de verdure, puis la capsule pénétra un vacillement de feuilles et il se retrouva dans une clairière. La capsule s'était déplacée pendant trois ou quatre minutes depuis qu'il avait quitté les enfants pour aller retrouver Felka.

La clairière était un espace sphérique entouré d'une végétation luxuriante et traversé par l'un des mâts de soutènement, avec son

renflement évidé. La capsule se rapprocha du mât et se positionna en vol stationnaire le temps que Clavain en descende. Des échelles et des lianes fournissaient des prises pour les pieds et les mains qui lui permirent de progresser le long du mât jusqu'à l'entrée de l'espace résidentiel. Il éprouvait un vague vertige. Une partie de son esprit frémissait probablement toujours à l'idée de ramper avec cette intrépidité à travers ce qui ressemblait aux frondaisons d'une forêt tropicale, mais les années avaient émoussé cette angoisse primitive, et elle était à présent à peine sensible.

— Felka ! appela-t-il pour annoncer sa présence. C'est Clavain !

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Il s'enfonça plus profondément, descendant – ou montant ? – la tête la première.

— Felka... ?

— Salut, Clavain.

Sa voix retentit un peu plus loin, amplifiée par l'acoustique particulière du mât à l'intérieur duquel elle se réverbérait.

Il suivit la voix. Il ne pouvait pas sentir ses pensées. Felka ne participait généralement pas à l'esprit de ruche des Conjoineurs. Il n'en avait pas toujours été ainsi, mais, même si ça avait été le cas, Clavain aurait conservé une certaine distance. Il y avait longtemps qu'ils avaient décidé, par consentement mutuel, de ne pas fusionner mentalement, sauf à un niveau très superficiel. Toute autre intrusion aurait constitué une intimité indésirable.

Le puits menait dans un espace intérieur qui évoquait un ventre maternel. C'est là, dans cet endroit qui était son laboratoire et son atelier, que Felka passait le plus clair de son temps. Les murs étaient un maelström troublant d'excroissances ligneuses. Pour Clavain, les ellipses et les nœuds du bois évoquaient les courbes géodésiques d'un espace-temps soumis à des tensions énormes. Des grappes de lanternes brillaient, projetant son ombre sur les parois, l'ombre d'un ogre redoutable. Il se propulsait du bout des doigts, passant entre des objets de bois aux formes contournées qui flottaient en apesanteur. L'espace intérieur du mât en était plein. Clavain les reconnut aisément, à l'exception d'un ou deux qui lui parurent nouveaux.

Il en attrapa un au vol pour le regarder de plus près. L'objet s'agita comme pour lui échapper. C'était une tête humaine faite d'une unique hélice de bois. Dans le vide séparant les spirales, il voyait une autre tête à l'intérieur, une troisième dans la deuxième, et peut-être d'autres encore. Il lâcha l'objet et attrapa une sphère hérissée de piquants de longueurs différentes. Il appuya sur l'un des piquants pour le ramener à la taille de la plupart des autres et il y eut un déclic, comme s'il avait actionné une serrure.

— Eh bien, Felka, je vois que tu n'es pas restée inactive, dit-il.

— J'ai cru comprendre que je n'étais pas la seule, répliqua-t-elle.

J'ai entendu parler d'une histoire de prisonnier...

Clavain franchit un nouveau barrage d'objets en bois, suivit une courbe de l'espace intérieur et se faufila par une petite porte qui menait dans une minuscule cellule sans fenêtre, éclairée par des lampions roses et verts du plus bel effet sur les parois ocre jaune. L'une d'elles disparaissait derrière des visages de bois sculpté, aux traits un peu caricaturaux. Ceux du pourtour, grossièrement esquissés, évoquaient des gargouilles gravées à l'acide. Ça sentait la résine et la sciure de bois.

— Je ne crois pas que ce soit une prise très intéressante, répondit Clavain. Son identité est encore vague, mais il semblerait qu'il s'agisse d'une sorte de criminel porcko. Son scraping a mis en évidence des schémas mémoriels récents le montrant en train de commettre des meurtres. Je t'épargne les détails, mais il faut lui laisser ça, il est créatif. Quand on dit que les porckos n'ont pas d'imagination, c'est faux.

— Je n'y ai jamais cru, Clavain. Et l'autre histoire, cette femme que tu aurais sauvée ?

— Ah, c'est drôle comme les nouvelles vont vite !

Puis il se rappela que c'était lui qui avait parlé d'Antoinette Bax aux enfants.

— Elle a dû être étonnée !

— Je ne sais pas. Elle aurait dû ?

Felka eut un reniflement. Elle planait au milieu de la pièce telle une planète boursouflée autour de laquelle orbitaient de nombreuses et délicates lunes de bois. Elle portait une tenue de travail brune, ample. Une bonne dizaine d'objets à divers stades d'avancement étaient attachés à sa ceinture par des fils de nylon. D'autres retenaient des outils destinés au travail du bois : des mèches, des limes, des lasers et de minuscules instruments de perçage robotisés.

— Elle devait se croire condamnée, reprit Clavain. Ou, du moins, condamnée à être assimilée.

— On dirait que ça t'ennuie que nous soyons détestés et redoutés.

— Ça fait réfléchir, tu avoueras.

Felka poussa un soupir, comme s'ils avaient déjà eu cette conversation des dizaines de fois.

— Depuis combien de temps nous connaissons-nous, Clavain ?

— Depuis plus longtemps que la plupart des gens, j'imagine.

— Oui. Et tu as passé la majeure partie de ce temps à faire la guerre. Pas toujours au combat, certes, mais tu as toujours été un soldat au plus profond de toi.

Sans le quitter de l'œil, elle attira à elle l'une de ses créations et regarda entre les lamelles de bois.

— Enfin, il est un peu tard pour avoir des états d'âme, non ?

— Tu dois avoir raison.

Felka se mordilla la lèvre inférieure et se propulsa, en tirant sur un filin plus épais, vers l'une des parois. Son mouvement fit s'entrechoquer ses outils et ses créations de bois. Elle entreprit de faire du thé pour Clavain.

— Tu n'as pas eu besoin de me palper le visage quand je suis entré, remarqua Clavain. Dois-je interpréter cela comme un bon signe ?

— Signe de quoi ?

— Ça veut peut-être dire que tu distingues de mieux en mieux les visages.

— Non. Tu as remarqué le mur de visages, quand tu es entré ?

— Tu as dû le faire récemment, répondit Clavain.

— Quand quelqu'un vient ici, et que je ne suis pas sûre de le reconnaître, je lui effleure le visage, j'esquisse ses traits avec mes doigts et je les compare avec les sculptures du mur jusqu'à ce que je trouve une ressemblance, après quoi je n'ai plus qu'à lire le nom. Évidemment, je dois ajouter de nouveaux visages de temps en temps, et certains ont besoin de moins de détails que d'autres...

— Mais... pour moi ?

— Tu portes la barbe, Clavain, tu as beaucoup de rides, et des cheveux blancs, fins. Comment pourrais-je ne pas te reconnaître ? Tu ne ressembles à personne.

Elle lui passa son bulbe de thé. Il se projeta une giclée de liquide brûlant dans la gorge.

— Ça, je ne peux pas dire le contraire.

Il la regarda avec tout le détachement dont il était capable, comparant son image actuelle à celle qu'elle offrait avant qu'il ne s'embarque sur *l'Ombre de la Nuit*. Quelques semaines à peine avaient passé, et pourtant il la trouvait plus repliée sur elle-même, moins intégrée au monde que lors de leurs dernières rencontres. Elle parlait de visiteurs, mais il la soupçonnait fortement de ne pas en avoir beaucoup.

— Clavain ?

— Promets-moi quelque chose, Felka.

Il attendit qu'elle se tourne vers lui. Ses cheveux noirs, aussi longs que ceux de Galiana autrefois, étaient gras et feutrés. Elle avait les yeux rouges, ce qui faisait ressortir le vert pâle, presque vert jade, de ses iris, et le coin intérieur était encombré de chassie. Elle avait le visage bouffi et la peau légèrement bleutée, comme si elle avait des ecchymoses. Elle partageait cela avec Clavain : la fatigue la marquait beaucoup plus que les autres Conjoineurs.

— Te promettre quoi, Clavain ?

— Si – quand – ça ne va vraiment pas, tu me le dis, hein ?

— À quoi bon ?

— Tu sais que je ferai toujours tout ce que je pourrai pour toi, Felka ? Surtout maintenant que Galiana n'est plus là pour nous.

Elle tourna vers lui ses yeux rougis par le manque de sommeil.

— Tu as toujours fait de ton mieux, Clavain. Mais je suis ce que je suis, et tu n'y peux rien. Tu ne peux pas faire de miracles.

Il hocha tristement la tête. C'était vrai, mais ça n'arrangeait rien de se l'entendre dire.

Felka n'était pas comme les autres Conjoinneurs. Il l'avait rencontrée pour la première fois au cours de son second voyage vers le nid de Galiana, sur Mars. Elle était le fruit d'une expérience ratée de manipulation du cerveau au niveau fœtal : une enfant minuscule, handicapée, incapable de reconnaître les visages et d'établir des relations avec les autres. Son univers tournait autour d'un jeu unique, qui ne finissait jamais et qui l'absorbait entièrement. Le nid de Galiana était entouré d'une structure géante que l'on appelait la Grande Muraille de Mars. Cette muraille de deux cents kilomètres de hauteur était un projet de terraformation qui avait échoué et qui avait beaucoup souffert lors d'une guerre précédente. Pourtant, elle n'était jamais tombée, parce que le jeu de Felka consistait à maintenir en activité ses mécanismes d'autoréparation, un processus complexe, interminable, visant à identifier les dégâts et à organiser les précieuses ressources de remise en état. La Muraille était au moins aussi complexe qu'un organisme humain, et c'était comme si Felka contrôlait tous les aspects de ses mécanismes de guérison, jusqu'à la plus infime cellule. Felka s'était révélée plus apte qu'une machine à préserver l'intégrité de la Muraille. Son cerveau était atteint au point de l'empêcher de communiquer avec les autres, mais elle avait un don stupéfiant pour les tâches complexes.

Lorsque la Muraille s'était effondrée, lors du dernier assaut de la Coalition pour la Pureté Neurale, les ex-compagnons de Clavain, celui-ci avait tenté, avec Felka, l'évasion de la dernière chance. Galiana avait essayé de l'en dissuader, l'avertissant que, loin de la Muraille, Felka éprouverait un état de manque plus cruel que la mort ; mais Clavain l'avait emmenée avec lui, convaincu qu'il y avait un espoir, que son esprit devrait pouvoir trouver autre chose sur quoi se focaliser en guise de substitut à la Muraille.

Il avait raison, mais il leur avait fallu bien des années pour en apporter la preuve.

Pendant longtemps après cela – quatre cents ans exactement, bien que ni l'un ni l'autre n'ait eu l'impression de vivre plus d'un siècle de temps subjectif –, Felka s'était doucement abandonnée à son fragile état d'esprit actuel. Une manipulation neurale, subtile et délicate, lui avait rendu une partie des fonctions cérébrales que l'intervention

foétale avait détruites : le langage, et la perception que les autres n'étaient pas de simples automates. Il y avait eu des échecs, des régressions – par exemple, elle n'avait jamais appris à distinguer les visages –, mais les victoires l'emportaient largement. Felka avait trouvé d'autres moyens de s'occuper l'esprit, et elle n'avait jamais été plus heureuse que pendant la longue expédition interstellaire. Chaque nouveau monde offrait la perspective d'énigmes d'une difficulté inextricable.

Mais elle avait finalement décidé de rentrer chez elle. Il n'y avait aucune rancœur entre Galiana et elle, juste l'impression que le moment était venu de commencer à mettre en commun les connaissances qu'elle avait contribué à réunir, et que le meilleur endroit pour le faire était le Nid Maternel, avec ses vastes ressources analytiques.

Mais quand elle avait regagné le Nid Maternel, il était en proie au tumulte de la guerre. Clavain était très vite reparti combattre les Demarchistes, et Felka avait décidé que l'interprétation des données recueillies au cours de l'expédition n'était plus une tâche prioritaire.

Clavain l'avait vue se retirer dans son monde intérieur. Lentement, si lentement que c'était à peine perceptible d'une année sur l'autre. Elle avait commencé à jouer un rôle de plus en plus passif dans les affaires du Nid Maternel, isolant son esprit de celui des autres Conjoinneurs, sauf en de rares occasions. Les choses n'avaient fait qu'empirer quand Galiana était revenue, ni morte ni vive, mais dans un horrible état intermédiaire.

Les jouets de bois dont Felka s'était entourée étaient les manifestations d'un besoin désespéré de s'occuper l'esprit avec des problèmes dignes de ses facultés cognitives. Hélas, même si son esprit se cristallisait sur eux, c'était voué à l'échec. Clavain l'avait vu venir. Il savait qu'il n'avait pas le pouvoir de donner à Felka ce dont elle avait besoin.

— Peut-être, quand la guerre sera finie... dit-il piteusement. Si le vol interstellaire redevient une simple routine, et si nous repartons en exploration...

— Ne fais pas de promesses que tu ne pourrais pas tenir, Clavain.

Felka se propulsa vers le milieu de la pièce avec son bulbe de thé. Elle commença à ciseler machinalement l'une de ses compositions. La chose sur laquelle elle travaillait ressemblait à un cube fait d'autres cubes plus petits, dont certaines faces étaient percées de trous carrés. Elle enfonça son ciseau dans l'un des trous et le fit aller et venir en regardant à peine ce qu'elle faisait.

— Ce n'est pas une promesse, reprit-il. Tout ce que je dis, c'est que je ferai de mon mieux.

— Et si les Schèmes eux-mêmes ne pouvaient rien faire pour

moi ?

— Ça, nous ne le saurons que quand nous aurons essayé, hein ?

— Je suppose, en effet.

— En effet, conclut Clavain.

Quelque chose claqua à l'intérieur de l'objet sur lequel elle travaillait. Felka siffla comme un chat échaudé et jeta l'objet brisé sur le mur le plus proche. Il éclata en une centaine de blocs de bois. Sans hésiter ou presque, elle attira à elle un autre objet et commença à le retravailler.

— Et si les Schèmes Mystifs ne peuvent rien faire, nous pourrions toujours essayer les Vélaïres.

Clavain eut un sourire.

— Ne nous emballons pas. Si ça ne marche pas avec les Schèmes, nous envisagerons d'autres possibilités. Mais nous attendrons pour nous y risquer d'y être obligés. D'abord, il y a le petit problème de cette guerre à gagner.

— Il paraît qu'elle sera bientôt finie.

— C'est ce qu'on dit, hein ?

L'outil que maniait Felka dérapa, et elle s'entama un petit peu la peau sur le côté d'un doigt, qu'elle porta à sa bouche. Elle le suçait très fort, comme si elle pressait un citron pour en extraire la dernière goutte.

— Qu'est-ce qui te fait penser le contraire ?

Il éprouva le besoin stupide de baisser la voix, alors que ça ne faisait aucune différence réelle.

— Je ne sais pas. Peut-être que je suis juste un vieil imbécile. Mais à quoi servent les vieux imbéciles sinon à avoir des doutes, de temps en temps ?

Felka eut un sourire indulgent.

— Arrête de parler par énigmes, Clavain.

— C'est Skade et le Conseil Restreint. Il se passe quelque chose, et je ne sais pas quoi.

— Qu'est-ce que ça pourrait être ?

Clavain choisit soigneusement ses mots. Il avait toute confiance en Felka, mais il ne pouvait oublier qu'elle faisait partie du Conseil Restreint. Le fait qu'elle n'ait pas participé au Conseil depuis un certain temps et qu'elle ne soit probablement pas au courant de ses derniers secrets ne changeait pas grand-chose.

— Nous avons cessé de construire des vaisseaux il y a un siècle. Personne ne m'a jamais dit pourquoi, et j'ai vite compris qu'il ne servait à rien de poser des questions. Entre-temps, j'ai entendu des rumeurs étranges sur des choses mystérieuses qui seraient en train de se passer : des initiatives secrètes, des programmes secrets d'acquisition de technologie, des expériences secrètes. Et puis tout

d'un coup, juste au moment où les Demarchistes sont sur le point de battre en retraite et d'admettre leur défaite, le Conseil Restreint dévoile un vaisseau d'une conception révolutionnaire. Écoute, Felka, si *l'Ombre de la Nuit* n'est pas une arme, je veux bien être pendu, mais contre qui peuvent-ils bien prévoir de l'utiliser sinon contre les Demarchistes ?

— « Ils », Clavain ?

— Je veux dire « nous ».

Felka hocha la tête.

— Et donc, tu te demandes parfois si le Conseil Restreint ne mijote pas quelque chose en douce.

Clavain sirota son thé.

— J'ai le droit de me poser la question, non ?

Felka se tut pendant un long moment. Le silence n'était troublé que par le bruit de sa lime sur le bois.

— Je pourrais répondre à certaines de tes questions, Clavain, mais tu sais que je ne révélerai jamais ce que j'ai appris au sein du Conseil Restreint. Tu en ferais autant à ma place.

— Je n'en attendais pas moins de toi, répondit-il en haussant les épaules.

— Et même si je voulais te dire ce que je sais, je pense que je ne sais pas tout. Plus maintenant. Il y a des strates sous les strates. Je n'ai jamais été informée des secrets du Sanctuaire Intérieur, et il y a des années que je ne suis plus au courant de ce qui se trame au sein du Conseil Restreint. Certains membres du Conseil Restreint voudraient même qu'on m'efface la mémoire de façon permanente, pour que j'oublie ce que j'ai appris pendant les années où j'en étais un membre actif, dit-elle en se tapotant la tempe avec sa lime. La seule chose qui les retient, c'est l'étrange anatomie de mon cerveau. Ils ne peuvent pas jurer qu'ils effaceraient ce qu'ils veulent.

— Il faut toujours voir le bon côté des choses.

Elle hocha la tête.

— Mais il y a une solution, Clavain. Une solution assez simple, quand on y réfléchit.

— Et laquelle ?

— Tu pourrais intégrer le Conseil Restreint.

Clavain poussa un soupir, chercha une objection, tout en sachant que, même s'il en trouvait une, elle ne satisferait sûrement pas Felka.

— Je pourrais avoir encore un peu de thé ?

Skade arpentait les corridors gris, tortueux, du Nid Maternel, sa crête flamboyant du rouge écarlate de la colère et d'une intense concentration. Elle allait à la chambre secrète où elle avait organisé

une réunion avec Remontoir et un certain nombre de membres du Conseil Restreint.

Son esprit tournait à une vitesse proche du taux de traitement maximal. Elle se demandait comment elle allait gérer ce qui promettait d'être une rencontre délicate, peut-être la plus cruciale de sa campagne pour recruter Clavain et le gagner à sa cause. La plupart des membres du Conseil Restreint étaient des marionnettes entre ses mains, mais il y en avait quelques-uns qui lui donnaient du fil à retordre et qui exigeraient une dose accrue de persuasion.

Skade revoyait aussi la dernière mouture des données opérationnelles concernant les systèmes secrets de l'*Ombre de la Nuit* que le compad plaqué sur son ventre injectait dans son cerveau. Les données étaient encourageantes ; il n'y avait qu'un problème : comment garder le secret sur cette percée technologique afin d'empêcher un test plus extensif du système ? Elle avait déjà informé le Maître d'Œuvre de la bonne nouvelle, de sorte que les derniers perfectionnements techniques puissent être incorporés dans la flotte d'exode.

Elle consacrait une partie importante de ses circuits à ces questions, mais cela ne l'empêchait pas de retraiter en parallèle un message récemment arrivé de la Convention de Ferristown.

Ce n'était pas bon.

Le porte-parole de la Convention planait devant Skade, face à elle, ses pieds glissant inefficacement au-dessus du sol. Skade repassait la transmission à dix fois la vitesse normale, ce qui conférait aux gestes de l'homme quelque chose de démentiel.

« ... requête formelle adressée à tous les Conjoineurs et membres associés à cette faction, disait le porte-parole. Un vaisseau conjoineur a été impliqué dans l'interception et l'abordage d'un bâtiment demarchiste dans les limites de la Zone Contestée entourant une géante gazeuse... »

Skade accéléra le défilement du message. Elle se l'était déjà passé et repassé dix-huit fois, à la recherche de nuances ou de subtilités dénonçant une trahison. Elle savait que ce qui suivait était une liste suprêmement fastidieuse d'articles juridiques et de clauses statutaires de la Convention, qu'elle avait dûment vérifiés et trouvés incontestables.

« ... inconnue de la faction conjoineur, Maruska Chung, maître-à-bord du vaisseau demarchiste, avait pris officiellement contact avec les représentants de la Convention de Ferristown à propos du transfert d'un prisonnier placé sous notre responsabilité. Le prisonnier en question était retenu à bord du vaisseau demarchiste après son arrestation sur un astéroïde militaire dépendant de la juridiction demarchiste, conformément à... »

Suivait une énumération de clauses indigestes. Elle accéléra à nouveau.

« ... le prisonnier en question, un hyperporc connu de la Convention de Ferristown sous le nom de “Scorpio”, était recherché pour les crimes et délits suivants, commis en contravention avec la loi martiale, statut général numéro... »

Elle repassa le message, mais ne détecta rien qu'elle ne sût déjà. Le gnome bureaucratique de la Convention semblait trop obsédé par les détails des traités et des clauses annexes pour être capable de véritable trahison. Il disait presque certainement la vérité au sujet du porcko.

Scorpio était un meurtrier pervers, un tueur d'êtres humains. Chung avait annoncé à la Convention – probablement par faisceau concentré, avant que l'*Ombre de la Nuit* ne soit assez proche pour intercepter ses transmissions – qu'elle le ramenait pour le leur livrer.

Et Clavain – maudit soit-il, encore une fois – n'avait pas fait ce qu'il aurait dû faire, et qui consistait à rayer les Demarchistes de la carte, point final. La Convention aurait élevé des protestations, mais il aurait été parfaitement dans son droit. On n'aurait pas pu lui reprocher d'ignorer l'existence du prisonnier de guerre, et il n'était pas obligé de poser des questions avant d'ouvrir le feu. Au lieu de quoi il avait préféré sauver le porcko.

« ... exige le retour immédiat du prisonnier sous notre juridiction, sain et sauf, et non contaminé par les systèmes d'infiltration neurale des Conjoiners – et cela dans un délai de vingt-six jours standard. Le non-respect de cette injonction... ajouta le porte-parole de la Convention en se tordant les mains comme s'il anticipait une issue regrettable,... le non-respect de cette résolution porterait gravement préjudice aux relations entre la Convention et le parti conjoiner, inutile de le dire ».

Skade comprenait parfaitement. Ce n'était pas que le prisonnier ait un réel intérêt pour la Convention. Mais, en tant que prise – en tant que trophée –, il recelait une valeur incalculable. La loi et l'ordre étaient déjà dans un état de délabrement avancé dans l'espace aérien de la Convention, et les porckos constituaient une faction à part entière, une force puissante, peu respectueuse des lois. Il était déjà assez regrettable que Skade soit allée à Chasm City en personne, prétendument en mission pour le Conseil, et qu'elle ait bien failli se faire tuer. Les choses ne s'étaient sûrement pas améliorées depuis. La recapture et l'exécution du porcko auraient constitué un avertissement adressé aux autres forbans, surtout les factions de porckos les plus criminelles. À la place du porte-parole, Skade aurait formulé à peu près la même exigence.

Mais cela ne voulait pas dire que le porcko ne constituait pas un

problème en soi. À la lumière des événements, sachant ce qu'elle savait. Skade n'avait pas besoin d'obtempérer. D'ici peu, la Convention n'aurait plus aucune importance. Le Maître d'Œuvre lui avait assuré que la flotte d'exode serait prête d'ici à soixante-dix jours, et elle n'avait pas de raison de douter de la précision de son estimation.

Soixante-dix jours.

Et d'ici à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix jours, ce serait fini. D'ici à trois mois à peine, rien n'aurait plus d'importance. Et c'était tout le problème. L'existence de la flotte, la raison de son existence devaient rester rigoureusement secrètes. Les Conjoiners devaient absolument donner l'impression de s'apprêter à la victoire militaire que tous les observateurs annonçaient. Toute autre attitude ne pouvait que paraître suspecte tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Nid Maternel. Et si les Demarchistes avaient vent de la vérité, il y avait un risque – faible, mais elle ne pouvait l'écarter – qu'ils se regroupent, utilisant cette information pour se faire des alliés parmi ceux qui étaient restés neutres jusque-là. Pour le moment, ils représentaient une force négligeable, mais, alliés aux Ultras, ils pouvaient faire obstacle à l'objectif ultime de Skade.

Non. La comédie de la victoire à venir exigeait un certain degré d'obéissance à la Convention. Skade devait trouver un moyen de restituer le porcko à ses sbires avant qu'ils ne commencent à avoir des soupçons.

Sa fureur allait crescendo. Elle interrompit le défilement du message. Le porte-parole se figea devant elle, s'assombrit, devint une ombre chinoise. Elle le traversa, le dispersant comme une volée de corbeaux offusqués.

L'Inquisitrice aurait pu se rendre très vite à Solnhofen avec son aile volante privée, mais elle avait décidé d'effectuer la dernière étape du trajet par les moyens de transport de surface. Elle demanda donc au pilote de la laisser à la localité de taille raisonnable la plus proche de sa destination.

L'endroit s'appelait Audubon, et c'était un amas de hangars, d'entrepôts et de dômes traversés par des rails de Slev, des pipelines de marchandises et des autoroutes. À la périphérie, les mâts d'amarrage pour dirigeables pointaient dans le ciel septentrional, gris ardoise, leurs doigts filiformes. Mais aucun aéronef n'y était amarré ce jour-là, et rien n'indiquait qu'il y en ait eu dernièrement.

L'aile volante l'avait déposée entre deux hangars, sur une bande de béton fissuré et craquelé, où végétaient des touffes d'herbe assez coriace pour survivre dans l'atmosphère de Resurgam. L'Inquisitrice regarda avec un pincement au cœur l'appareil repartir vers Cuvier, se mettre au service d'un autre haut fonctionnaire du gouvernement, en attendant qu'elle le rappelle pour la ramener au bercail.

— Plus vite je serai là-bas, plus vite j'en repartirai, murmura-t-elle entre ses dents.

Les ouvriers qui travaillaient dans le coin l'avaient repérée, mais, si loin de Cuvier, les activités de l'Inquisition n'intéressaient apparemment pas grand monde. Bien qu'elle soit en civil, la plupart des gens devaient se dire, à juste titre, qu'elle était une envoyée du gouvernement, mais il y avait peu de risque qu'ils aillent imaginer qu'elle était sur la piste d'une criminelle de guerre. Il était possible qu'elle soit de la police, bien sûr, mais elle pouvait tout aussi bien n'être qu'une inspectrice d'un des innombrables organes bureaucratiques, venue vérifier l'usage qui était fait de la manne gouvernementale. Si elle avait été accompagnée par un acolyte armé, ou une escouade de gardes du corps, son apparition aurait assurément suscité plus de commentaires. Les choses étant ce qu'elles étaient, la plupart des gens s'efforçaient d'éviter son regard, et elle s'achemina sans incident vers le motel du bord de la route.

Elle portait le long manteau sombre, passe-partout, que les gens mettaient à l'époque où les tempêtes de verre étaient plus fréquentes,

avec sa poche repliable sous le menton pour ranger le masque respiratoire. Des gants noirs et un petit sac à dos contenant quelques objets personnels complétaient sa tenue. Elle renvoyait parfois en arrière ses cheveux noirs, lustrés, coiffés en boule, qui dissimulaient un émetteur radio. Elle avait un micro plaqué sur la gorge et une oreillette qu'elle utiliserait pour rappeler son aile volante. Elle était armée d'un petit boser de poche fabriqué par les Ultras, dont le viseur était adaptable directement sur la cornée, sous la forme d'une lentille de contact. Mais l'arme n'était là que par mesure de sécurité. Elle n'avait pas l'intention de s'en servir.

Le motel était un bâtiment à un étage situé le long de la route de Solnhofen. De gros transporteurs à roues ballons passaient à grand bruit, leurs conteneurs pareils à des ballots ou à des fruits trop mûrs retenus par des ridelles semblables aux côtes d'une baleine. Les conducteurs étaient juchés dans une coque pressurisée placée à l'avant, montée sur un bras articulé de sorte qu'elle pouvait être abaissée au niveau du sol ou élevée afin d'atteindre les sas d'accès du pont du motel. De façon typique, trois ou quatre transporteurs suivaient en mode robot un engin doté d'un équipage humain. Personne n'aurait pris le risque d'envoyer un véhicule de ce genre sur les routes sans le faire superviser par des êtres vivants.

La peinture délavée du motel avait quelque chose d'indécrottablement graisseux qui dissuada l'Inquisitrice d'ôter ses gants. Elle s'approcha d'un groupe de conducteurs qui se plaignaient de leurs conditions de travail, assis autour d'une table couverte de reliefs de casse-croûte et de gobelets de café vides. Un journal mal imprimé affichait un portrait au crayon du terroriste Thorn, ainsi qu'un rappel de ses crimes contre le peuple. Un rond de café entourait sa tête comme une auréole.

Elle resta plantée près des conducteurs pendant de longues minutes jusqu'à ce que l'un d'eux daigne s'intéresser à elle.

— Je m'appelle Vuilleumier, dit-elle. Je voudrais aller à Solnhofen.

— Vuilleumier ? répéta l'un des conducteurs. Comme la... ?

— Allez savoir... Ce n'est pas un nom si rare sur Resurgam.

Le conducteur se racla la gorge.

— Solnhofen, répéta-t-il d'un air dubitatif comme si c'était un endroit dont il avait à peine entendu parler.

— Solnhofen, oui. C'est une petite localité qui se trouve à cinq minutes sur cette route. Qui sait ? il se peut même que vous l'ayez traversée une ou deux fois.

— Solnhofen n'est pas tout à fait sur ma route, ma poule.

— Vraiment ? C'est drôle. J'avais l'impression que la route, comme vous dites, passait plus ou moins tout droit par Solnhofen. Je

ne vois pas comment on pourrait le rater. À moins que ce ne soit pas une route que je vois là.

Elle prit un peu d'argent dans sa poche et s'apprêtait à le poser sur la table sale, lorsqu'elle se ravisa et agita les billets craquants sous le nez des hommes.

— Voilà le deal : la moitié tout de suite pour celui qui acceptera de m'emmener à Solnhofen ; un quart de plus si nous partons dans la demi-heure, et le reste si nous arrivons à Solnhofen avant le lever du soleil.

— Je pourrais vous emmener, répondit l'un des conducteurs. Mais ce n'est pas facile à cette époque de l'année. Enfin, je pense que pour...

— L'offre n'est pas négociable.

Elle avait décidé de ne pas essayer de se concilier leurs bonnes grâces. Elle savait avant de mettre les pieds dans le motel que c'était inutile. Ces hommes avaient le don de flairer le gouvernement à des kilomètres, et aucun d'eux, à moins d'une incitation financière, n'aurait envie de partager sa cabine avec elle jusqu'à Solnhofen. Et franchement elle ne pouvait pas leur en vouloir. Les fonctionnaires de tout poil avaient le chic pour donner des boutons au citoyen moyen.

Si elle n'avait pas été l'Inquisitrice, elle se serait fait peur à elle-même.

Mais l'argent faisait des merveilles, et vingt minutes plus tard elle se retrouvait dans la cabine surélevée d'un tracteur et regardait les lumières d'Audubon disparaître dans la maigre lumière qui précédait l'aube. La remorque ne transportait qu'un conteneur, et la légèreté du chargement, alliée à l'effet coussin d'air procuré par les roues grosses comme une maison, conférait au trajet quelque chose de soporifique. La cabine était insonorisée et bien chauffée, et le conducteur préféra passer de la musique plutôt que de parler de la pluie et du beau temps. Pendant les premières minutes, elle le regarda mener l'engin qui n'exigeait qu'une intervention humaine minimale pour suivre la route. Il aurait sûrement pu y arriver sans pilote – sans les syndicats locaux. Ils ne croisèrent que très peu de véhicules dans la nuit, mais le trajet ressembla, pour l'essentiel, à une plongée dans des ténèbres infinies, inhabitées.

Elle avait sur les genoux le journal avec l'article qui parlait de Thorn. Elle le lut plusieurs fois alors que le sommeil lui alourdissait les paupières et que ses yeux parcouraient inlassablement les mêmes paragraphes de plomb. L'article décrivait Thorn comme le chef d'une bande de terroristes sanguinaires, déterminés à renverser le gouvernement afin de plonger la colonie dans l'anarchie. Le papier signalait en passant que le but avoué de Thorn était de trouver un moyen d'évacuer Resurgam en utilisant le vaisseau de la Triumvira.

Mais l'Inquisitrice avait lu assez de déclarations de Thorn pour connaître son point de vue sur la question. Depuis l'époque de Sylveste, les gouvernements successifs réfutaient formellement toutes les allégations selon lesquelles la colonie aurait pu être menacée et aurait risqué de disparaître par suite d'un événement catastrophique comme celui qui avait balayé les Amarantins, un million d'années auparavant. Avec le temps, surtout au cours des années sombres qui avaient suivi l'effondrement du régime de Girardieau, l'idée que la colonie aurait pu être détruite par un cataclysme fulgurant avait été radicalement escamotée du débat public. Le seul fait de parler des Amarantins et de ce qui leur était arrivé suffisait à cataloguer un individu comme fauteur de troubles. Thorn avait pourtant raison. La menace n'était peut-être pas imminente, mais elle n'avait sûrement pas disparu.

Il était vrai qu'il avait frappé des bâtiments officiels, mais les attentats étaient dans l'ensemble minutieusement calculés pour faire le minimum de victimes civiles. Et s'ils faisaient de la publicité à son mouvement, la plupart du temps ils étaient destinés à voler les biens ou les fonds gouvernementaux. Mettre l'administration à genoux faisait partie du plan de Thorn, mais ce n'était pas son but premier.

Thorn était persuadé que le *Spleen de l'Infini*, le vaisseau de la Triumvira, était toujours dans le système ; il croyait aussi que le gouvernement savait où il était et comment l'atteindre. Son mouvement prétendait que le gouvernement avait deux navettes en fonction qui pourraient effectuer des vols répétés entre Resurgam et le *Spleen de l'Infini*.

Le plan de Thorn était donc assez simple. D'abord, il devait localiser les navettes, ce qu'il prétendait être sur le point de faire. Ensuite, il allait renverser le gouvernement, ou au moins lui porter des coups assez sévères pour permettre la saisie des navettes. Après quoi la population n'aurait plus qu'à se rendre au point d'exode convenu, où les navettes feraient, comme leur nom l'indiquait, l'aller et retour entre la planète et l'orbite. La phase ultime du plan impliquerait probablement le renversement complet du régime existant, mais Thorn ne cessait d'affirmer qu'il souhaitait parvenir à son but en limitant les effusions de sang au minimum.

Cette volonté affichée n'était qu'à peine mentionnée dans l'article d'inspiration gouvernementale – qui glosait sur les finalités de Thorn et tournait en ridicule l'idée selon laquelle Resurgam serait menacée. Thorn était décrit comme un égocentriste dérangé, et le nombre des victimes civiles de ses exactions était grandement exagéré.

L'Inquisitrice étudia le portrait. Elle n'avait jamais rencontré Thorn, mais elle savait beaucoup de choses à son sujet. Le dessin n'était guère ressemblant, et pourtant il avait obtenu l'imprimatur des

Menaces Internes. Ce dont elle se félicitait.

— À votre place, je ne perdrais pas mon temps avec ces conneries, dit le conducteur alors qu'elle s'endormait pour de bon. Ce salopard est mort.

— Pardon ? fit-elle en se réveillant en sursaut.

— Thorn, répondit le gaillard en tapotant le journal posé sur ses genoux. Le type de l'article.

Elle se demanda si le chauffeur était resté délibérément silencieux jusqu'à ce qu'elle pique du nez, si c'était un petit jeu auquel il jouait avec ses passagers – et surtout ses passagères – pour passer le temps, sur la route.

— Je ne savais pas que Thorn était mort, répondit-elle. Enfin, je n'ai rien lu dans les journaux, et les nouvelles n'en ont jamais parlé...

— Le gouvernement a eu sa peau. Thorn, l'épine ! C'était une sacrée épine qu'ils avaient dans le pied, oui !

— Comment aurait-on pu avoir sa peau alors que personne ne savait où il était ?

— Ils le savaient. Je vous assure. C'est juste qu'ils ne veulent pas encore qu'on sache qu'il est mort.

— Qui ça, « ils » ?

— Le gouvernement, ma poule. Faut sortir.

Elle le soupçonnait de se ficher d'elle. Il avait peut-être deviné qu'elle était du gouvernement, et il devait se dire qu'elle n'aurait pas de temps à perdre à signaler un cas mineur de pensée déviante.

— Bon, mais s'ils l'ont descendu, dit-elle, pourquoi ne pas l'annoncer ? Des millions de gens croient maintenant que Thorn va les conduire vers la Terre Promise.

— D'accord, mais il y a une chose pire qu'un martyr, c'est un martyr mort. Ce serait encore bien pire si on savait qu'il est vraiment mort.

Elle haussa les épaules et replia le journal.

— Enfin, je ne suis même pas sûre qu'il ait vraiment existé. Ce serait bien le genre du gouvernement de créer de toute pièce un personnage fictif pour incarner l'espoir, afin de s'assurer une emprise sur la population. Vous ne croyez pas vraiment toutes ces histoires, hein ?

— Quoi, qu'il aurait trouvé un moyen de nous faire quitter Resurgam ? Non. Cela dit, si c'était vrai, on ferait une bonne affaire. Ça permettrait de se débarrasser de tous les bras cassés.

— C'est vraiment ce que vous pensez ? Que les gens qui veulent quitter Resurgam sont des bras cassés ?

— Désolé, ma poule. Je vois bien de quel côté vous êtes, mais il y en a qui aiment bien cette planète. Enfin, le prenez pas mal, hein.

— Pas de souci.

Elle s'allongea sur son siège et plaça le journal plié sur ses yeux, comme un masque. Elle décida que si le conducteur ne comprenait pas le message, c'était sans espoir.

Par bonheur, il le reçut cinq sur cinq.

Elle se rendormit et, cette fois, elle plongea dans un sommeil profond. Elle rêva du passé. L'agent 004 avait réveillé de vieux souvenirs. Comme si elle avait jamais pu cesser complètement d'y penser. Sacrée 004... Enfin, pendant tout ce temps, elle avait réussi à éviter de songer à celle qui se cachait derrière ce matricule. C'était trop pénible. Repenser à 004, c'était se souvenir de la façon dont elle était arrivée sur Resurgam, et donc de son autre vie, celle qui, à côté de la sinistre réalité du présent, ressemblait à une fiction lointaine et improbable.

Mais la voix de 004 avait été comme une porte ouverte sur le passé. Certaines choses ne pouvaient plus être ignorées.

Pourquoi, au nom du ciel, 004 l'avait-elle appelée ?

Un changement de rythme du véhicule la réveilla. Le conducteur reculait vers un quai de déchargement.

— On est arrivés ?

— On est à Solnhofen. Bon, c'est pas exactement une grande ville pleine de lumières scintillantes, mais c'est là que vous vouliez aller, pas vrai ?

Par une fente entre les planches du dépôt, elle vit un ciel couleur de sang anémique. C'était l'aube, ou pas loin.

— On est un peu en retard, commenta-t-elle.

— On est arrivés à Solnhofen il y a un quart d'heure, ma poule. Mais vous dormiez si bien que j'ai pas voulu vous réveiller.

— Ben voyons.

Elle lui tendit à contrecœur le reste de la somme promise.

Remontoir regarda les derniers membres du Conseil Restreint prendre place sur les gradins de la chambre du Conseil. Certains des grands vieillards arrivaient encore à gagner leur place par leurs propres moyens, mais la plupart étaient assistés par des exosquelettes ou des nuages de drones gros comme le pouce. Quelques-uns étaient si près de la fin de leur vie physique qu'ils avaient presque complètement renoncé à la chair : seule demeurait leur tête, greffée sur des prothèses arachnéennes qui assuraient leur mobilité. Il y avait un ou deux cerveaux tellement hypertrophiés et bourrés de systèmes qu'aucun crâne ne pouvait plus les contenir. Ils se déplaçaient dans des dômes pleins de liquide transparent, grouillants de machinerie palpitante. Ils figuraient à l'une des extrémités de l'éventail des Conjoinneurs possibles. Au stade où ils en étaient, l'essentiel de leur

activité consciente s'effectuait au sein du réseau de pensée conjoinneur. Chacun conservait son cerveau, comme une famille qui se serait refusée à voir démolir une maison en ruine, bien que n'y venant pratiquement jamais.

Remontoir sondait les pensées de chaque nouvel arrivant. Il y avait dans l'amphithéâtre des gens qu'il croyait morts depuis longtemps. Il ne les avait vus à aucune des réunions du Conseil Restreint auxquelles il lui avait été donné d'assister.

L'affaire Clavain avait tiré tout le monde de sa retraite.

Remontoir sentit soudain la présence de Skade. Elle venait de faire son apparition dans la chambre du Conseil, sur un balcon en forme d'anneau situé à mi-hauteur des gradins. L'endroit ne laissait pas passer les transmissions neurales ; ceux qui se trouvaient à l'intérieur pouvaient communiquer librement entre eux, mais ils étaient totalement isolés des autres esprits du Nid Maternel. Cela permettait au Conseil Restreint de se réunir et de communiquer plus librement que par les canaux habituels.

Remontoir formula une pensée étiquetée « priorité haute », de sorte qu'elle se fit aussitôt entendre malgré le brouhaha général et attira l'attention de tout le monde.

Clavain est-il au courant de notre réunion ?

Skade se retourna d'un bloc pour lui répondre.

[Et pourquoi serait-il au courant. Remontoir ?]

Remontoir haussa les épaules.

C'est bien de lui que nous allons parler dans son dos, non ?

Skade eut un sourire suave.

[Si Clavain avait accepté de se joindre à nous, nous n'aurions pas besoin de parler de lui dans son dos, n'est-ce pas ? C'est son problème, pas le mien.]

Remontoir se leva. Maintenant, tout le monde le regardait ou braquait dans sa direction un dispositif sensoriel d'une sorte ou d'une autre.

Qui a dit qu'il y avait un problème, Skade ? Je m'élève juste contre la raison secrète dissimulée derrière cette réunion.

[Une raison secrète ? Nous voulons seulement ce qu'il y a de mieux pour Clavain. Tu es son ami, Remontoir, j'aurais cru que tu comprendrais ça.]

Remontoir regarda autour de lui. Felka n'était pas là, ce qui n'avait rien d'étonnant. Elle avait absolument le droit d'être présente, mais il doutait qu'elle figure sur la liste des invités établie par Skade.

Je suis son ami, je l'admets. Il m'a assez souvent sauvé la vie. Et même sans ça... Enfin, nous avons traversé assez d'événements, tous les deux. Et tant pis si vous pensez que je n'ai pas une vision objective de l'affaire. Mais je vais vous dire une chose.

Remontoir parcourut la pièce des yeux, en hochant la tête lorsqu'il rencontrait un regard ou un contact sensoriel.

Je vais vous dire une chose à vous tous qui êtes dans cette pièce – ou du moins à ceux d'entre vous qui ont besoin qu'on le leur rappelle : peu importe ce que Skade aimerait vous faire penser, Clavain ne nous doit rien. Sans lui, aucun d'entre nous ne serait ici. Il était aussi important pour nous que Galiana, et je ne parle pas à la légère. Je l'ai connue avant vous tous.

Skade hocha la tête.

[Remontoir a raison, certes, mais vous noterez qu'il parle au passé. Tous les hauts faits de Clavain appartiennent au passé – un lointain passé. Je ne nie pas que depuis son retour de l'espace profond il a continué à nous servir au mieux. Mais nous pouvons tous en dire autant. Clavain n'a rien fait de plus que tout Conjoinneur senior. Et nous sommes en droit d'attendre autre chose de sa part, non ?]

Quoi d'autre, Skade ?

[Autre chose que cette lasse dévotion à la soldatesque, que ce perpétuel besoin de se mettre en danger.]

Que ça lui plaise ou non, Remontoir se rendit compte qu'il était devenu l'avocat de Clavain. Il éprouvait un doux mépris pour les membres du Conseil. Il savait que nombre d'entre eux devaient la vie à Clavain et l'auraient volontiers admis en d'autres circonstances. Mais Skade les impressionnait.

Il devait donc à son ami de parler pour lui.

Il faut bien que quelqu'un patrouille le long de la frontière.

[Certes, mais il y a parmi nous des individus plus jeunes, plus rapides, et dont – parlons franc – la perte serait un moindre drame, qui pourraient faire exactement la même chose. Nous avons besoin de Clavain et de ses compétences ici, au Nid Maternel, où nous pouvons en tirer profit. S'il est toujours fourré sur la frontière, je ne crois pas que ce soit par sens du devoir envers le Nid. Il le fait par intérêt personnel. Il fait semblant d'être des nôtres, d'être du côté gagnant, sans accepter complètement ce qu'implique le fait d'être un Conjoinneur. Ça sent la complaisance, l'égoïsme – autant de choses incompatibles avec ce que nous sommes. Ça commence même à sentir la déloyauté.]

La déloyauté ? Personne ne s'est montré plus loyal envers les Conjoinneurs que Nevil Clavain. Certains d'entre vous feraient peut-être bien de dépoussiérer leurs souvenirs.

L'une des têtes détachées s'approcha sur ses pattes d'araignée du dossier d'un fauteuil.

[Je suis d'accord avec Remontoir. Clavain ne nous doit rien. Il a fait mille fois ses preuves. S'il ne veut pas entrer au Conseil, c'est son droit.]

À l'autre bout de l'auditorium, un cerveau s'alluma, ses lumières

palpitant au rythme de ses schémas vocaux.

[Certes, mais il est également vrai que Clavain a l'obligation morale de se joindre à nous. Il ne peut pas continuer à gaspiller ses talents hors du Conseil.]

Le cerveau s'interrompt alors que des pompes pompaient et que des fluides fluctuaient en gargouillant. L'horrible masse pâteuse de tissus neuraux s'enfla et se contracta l'espace de plusieurs cycles léthargiques.

[Je ne puis adhérer à la rhétorique embrasée de Skade. Mais la vérité fondamentale de ses propos est indéniable. Le refus réitéré de Clavain de nous rejoindre frise la déloyauté.]

Oh, fermez-la ! lança Remontoir. *Si vous êtes intervenu de quelque façon que ce soit dans l'affaire, alors je ne m'étonne pas que Clavain ait eu des réticences...*

[C'est une indignité !] crachota le cerveau.

Mais Remontoir détecta une onde d'amusement réprimé devant sa sortie. Le cerveau hypertrophié n'était manifestement pas aussi universellement respecté qu'il se plaisait à le croire. Sentant qu'il avait marqué un point, Remontoir se pencha en avant, les mains crispées sur la rambarde du balcon.

Que se passe-t-il, Skade ? Pourquoi tout ça, maintenant, après toutes ces années ? Le Conseil Restreint a bien réussi à se passer de lui jusque-là, non ?

[Comment ça, « pourquoi maintenant » ?]

Je veux dire : qu'est-ce qui a précipité tout ça, au juste ? Il se passe quelque chose, c'est ça ?

La crête de Skade s'empourpra, devenant presque marron. Elle serra les mâchoires et fit un pas en arrière, le dos cambré comme un chat acculé devant un danger.

Remontoir décida d'enfoncer le clou :

D'abord, nous relançons le programme de construction de vaisseaux spatiaux, un siècle après l'avoir interrompu pour des raisons tellement secrètes que même le Conseil Restreint n'y a pas accès. Ensuite, nous avons un prototype bourré de systèmes secrets d'une origine et d'un fonctionnement inconnus, dont la nature, encore une fois, n'a pas été révélée au Conseil Restreint. Et puis une flotte de vaisseaux similaires est assemblée dans une comète, non loin d'ici – mais, une fois encore, nous n'avons pas le droit d'en savoir davantage. Évidemment, le Sanctuaire Intérieur pourrait avoir son mot à dire dans l'affaire. J'en suis même persuadé...

[Fais bien attention, Remontoir.]

À quoi, s'il te plaît ? Quel mal y a-t-il à se livrer à d'innocentes spéculations ?

Un autre Conjoinneur, dont la crête ressemblait un peu à celle de

Skade, tenta de se lever. Remontoir le connaissait bien, et il était sûr qu'il n'était pas membre du Sanctuaire Intérieur.

[Remontoir a raison. Il se passe quelque chose, et Clavain n'est qu'un rouage dans l'affaire. L'interruption du programme de construction de vaisseaux, les étranges circonstances entourant le retour de Galiana, la nouvelle flotte, les rumeurs troublantes que j'ai entendues sur les armes de classe infernale – tout cela est lié. La guerre actuelle n'est qu'une diversion, et le Sanctuaire Intérieur le sait. La vérité vraie est peut-être trop bouleversante pour de simples membres du Conseil Restreint. Auquel cas, comme Remontoir, je me livrerai à quelques spéculations, et on verra bien où ça nous mènera.]

L'homme regarda Skade avec intensité avant de continuer :

[Il y a une autre rumeur, Skade, concernant une chose appelée l'Exordium. Je suis sûr que je n'ai pas besoin de te rappeler que c'était le nom de code que Galiana avait donné à la dernière série d'expériences sur Mars – celles dont elle avait juré qu'elle ne les reprendrait jamais.]

Remontoir se dit qu'il se faisait peut-être des idées, mais, à la seule évocation de ce nom, il crut voir la crête de Skade changer de couleur.

L'Exordium ? Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-il.

L'homme se tourna vers lui.

[Je n'en sais rien, mais je peux essayer de le deviner. Galiana ne voulait pas poursuivre les expériences ; les résultats avaient été fructueux, incroyablement fructueux, mais ils étaient aussi trop troublants. Seulement, une fois Galiana partie du Nid Maternel pour son expédition interstellaire, qu'est-ce qui empêchait le Sanctuaire Intérieur de reprendre l'Exordium ? Elle ne l'aurait jamais su.]

Le nom de code disait quelque chose à Remontoir. Il était sûr de l'avoir déjà entendu, associé à des expériences que Galiana avait effectuées sur Mars, il y avait plus de quatre cents ans de ça. Explorer les strates superposées de souvenirs exigerait une archéologie mnémonique délicate, surtout si le sujet proprement dit était entouré de secret.

Il paraissait plus simple de poser la question.

Qu'est-ce que c'était que l'Exordium ?

— Je vais te le dire, Remontoir.

Cette voix humaine, retentissant dans le silence de la chambre, avait quelque chose d'aussi choquant qu'un cri.

Remontoir se retourna. Elle était là, assise toute seule près de l'une des entrées. C'était Felka. Elle avait dû arriver après le début de la séance.

Skade lui envoya rageusement une pensée.

[Qui l'a invitée ?]

— C'est moi, répondit doucement Remontoir, à voix haute, pour le bénéfice de Felka. Je me suis dit qu'il y avait peu de chances que tu le fasses, et comme le sujet en cause se trouvait être Clavain... ça paraissait être la chose à faire.

— En effet, répondit Felka.

Remontoir vit quelque chose bouger dans sa main. Elle avait amené une souris dans la chambre du Conseil Restreint.

— Pas vrai, Skade ?

Skade eut un rictus.

[Inutile de parler tout haut. C'est trop lent. Elle entend nos pensées aussi bien que n'importe lequel d'entre nous.]

— Mais si vous deviez entendre mes pensées, vous deviendriez probablement tous fous, rétorqua Felka avec un sourire que Remontoir jugea plus qu'inquiétant – et probablement justifié. Alors, plutôt que de courir le risque...

Elle baissa les yeux sur la souris, dont la queue lui fouettait la main.

[Tu n'as pas le droit d'être là.]

— Oh, mais si, Skade. Si la chambre privée ne m'avait pas reconnue comme un membre du Conseil Restreint, elle ne m'aurait pas laissée entrer. Et si je n'étais pas membre du Conseil Restreint, je ne serais guère en position de parler de l'Exordium, hein ?

L'homme qui avait le premier mentionné ce nom reprit la parole, tout haut, et d'une voix frémissante :

— J'avais donc bien deviné, n'est-ce pas, Skade ?

[Ne faites pas attention à elle. Elle ignore tout du programme.]

— Je peux donc dire ce que je veux, ça n'aura pas d'importance ! L'Exordium était une expérience, Remontoir, une tentative d'unification de la conscience et de la superposition quantique. Ça s'est passé sur Mars ; vous pouvez vérifier. Mais Galiana obtint beaucoup plus que ce qu'elle espérait. Elle coupa court à l'expérience, terrifiée de ce qu'elle avait provoqué. Les choses auraient dû en rester là, mais ça n'a pas été le cas, hein ? lança Felka en défiant Skade du regard. L'expérience a été reprise, il y a cent ans. Et c'est à la suite d'un message de l'Exordium que nous avons cessé la fabrication des vaisseaux.

— Un message ? releva Remontoir, perplexe.

— Du futur, répondit Felka comme si c'était évident.

— Tu veux rire !

— Je n'ai jamais été plus sérieuse, Remontoir. J'en sais quelque chose : j'ai participé à l'une des expériences.

Les pensées de Skade parcoururent la salle comme un feu de brousse.

[Nous sommes ici pour parler de Clavain, pas de ça.]

Felka continua à parler calmement. De tous ceux qui se trouvaient dans la salle, y compris Remontoir, elle était la seule à ne pas se laisser impressionner par Skade. Sa tête contenait déjà des horreurs pires que tout ce que Skade aurait pu imaginer.

— Mais on ne peut pas discuter de l'un sans parler de l'autre, Skade. Les expériences se sont poursuivies, n'est-ce pas ? Et elles ont quelque chose à voir avec ce qui se passe en ce moment. Le Sanctuaire Intérieur a appris quelque chose, et il préférerait que nous n'en sachions rien.

Skade crispa de nouveau la mâchoire.

[Le Sanctuaire Intérieur a identifié une crise imminente.]

— Quel genre de crise ? demanda Felka.

[Une crise grave.]

Felka hochsa sauvagement la tête et écarta de ses yeux une mèche de cheveux noirs et gras.

— Et le rôle de Clavain dans tout ça ? Où intervient-il ?

La douleur de Skade était presque tangible. Ses pensées leur parvenaient par paquets, comme si, entre ses émissions, elle attendait l'intervention d'un orateur silencieux censé la guider.

[Nous avons besoin de Clavain. La crise pourrait être... atténuée... avec son assistance.]

— À quel genre d'assistance penses-tu, au juste ? insista Felka.

Une petite veine se mit à battre sur le front de Skade. Dans sa crête se succédaient des couleurs flamboyantes, pareilles aux moirures d'une aile de libellule.

[Il y a longtemps, nous avons perdu des objets précieux. Maintenant, nous savons exactement où ils sont. Nous voulons que Clavain nous aide à les récupérer.]

— Et ces objets, dit Felka, ce ne seraient pas des armes, par hasard ?

L'Inquisitrice dit au revoir au conducteur qui l'avait amenée à Solnhofen. Elle avait dormi cinq ou six heures d'affilée sur la route, offrant au conducteur amplement le temps de fouiller dans ses affaires ou de l'abandonner au milieu de nulle part. Mais tout était intact, y compris son arme. Le type lui avait même laissé le journal qui parlait de Thorn.

Solnhofen était bien l'endroit misérable et sordide qu'elle imaginait. Il lui suffit de quelques minutes de marche dans le centre pour trouver ce qui tenait lieu de cœur à la bourgade : deux motels à l'air minable, deux bâtiments administratifs sinistres et un assortiment disparate de bars, de tavernes et autres bouges. Les hangars de réparation trapus qui étaient la raison d'être de Solnhofen se

dressaient un peu à l'extérieur. Plus loin au nord, d'énormes machines de terraformation s'efforçaient d'accélérer la conversion de l'atmosphère de Resurgam en un mélange tout à fait respirable par l'homme. Ces raffineries atmosphériques avaient parfaitement fonctionné pendant quelques dizaines d'années, mais elles vieillissaient et n'étaient plus fiables. Les maintenir en état de marche était l'une des tâches principales du gouvernement centralisé de la planète. Les bourgades comme Solnhofen vivaient à la limite de l'économie de survie en faisant marcher et en entretenant les machines de terraformation, mais c'était un travail pénible, exténuant. Et qui exigeait une certaine race de travailleurs.

C'est à cela que pensait l'Inquisitrice en entrant dans le motel. Elle s'attendait à ce que tout soit tranquille à cette heure matinale, mais, quand elle poussa la porte, elle eut l'impression de faire irruption dans une fête qui venait d'atteindre son point culminant. Il y avait de la musique, des cris et des rires, de gros rires tonitruants, qui lui rappelèrent les baraquements de Sky's Edge. Quelques buveurs étaient déjà dans les vapes, la joue collée à la table, louchant sur leur chope comme des élèves sur leur devoir. L'air était chargé de produits chimiques qui lui piquaient les yeux. Elle serra les dents à cause du bruit, jura tout bas. C'était du numéro quatre tout craché de trouver des endroits de ce genre. Elle se rappelait leur première rencontre, dans ce carrousel en orbite autour de Yellowstone. Le bar était sans doute le rade le plus sordide dans lequel elle avait jamais mis les pieds. L'agent 004 avait bien des talents, mais elle n'était pas douée pour choisir des lieux de rendez-vous.

Par bonheur, personne n'avait repéré l'arrivée de l'Inquisitrice. Elle passa devant des corps à moitié comateux en se dirigeant vers ce qui tenait lieu de bar : un trou percé dans l'un des murs, dont les briques n'avaient jamais été enduites. Une femme revêche tendait des verres à travers cette ouverture comme des rations dans une cellule de prison, attrapant les verres sales et l'argent des clients avec une avidité presque indécente.

— Donnez-moi un café, demanda l'Inquisitrice.

— Y a pas d'café.

— Alors donnez-moi le putain de truc qui s'en rapproche le plus.

— Vous devriez pas parler comme ça.

— Tant qu'j'aurai pas eu mon putain de merde de café, je parlerai comme je veux, répliqua l'Inquisitrice en s'appuyant au rebord de plastique du hublot. Alors, ça vient ? Enfin quoi, on dirait que j'vous demande la lune !

— Z'êtes du gouvernement ?

— Nan, j'ai juste soif. Et je suis pas de bon poil. Il est tôt, vous voyez, et j'suis pas du matin.

Une main se posa sur son épaule ; elle fit volte-face, portant instinctivement sa main à la crosse de son boser.

— Faut toujours que tu fasses des histoires, hein, Ana ? demanda la femme qui se trouvait derrière elle.

L'Inquisitrice accusa le coup. Elle n'aurait su dire combien de fois elle avait répété ce moment depuis qu'elle avait quitté Cuvier, mais il lui paraissait encore irréel et mélodramatique. Puis la Triumvira Ilia Volyova s'adressa à la femme qui se trouvait derrière le guichet :

— C'est mon amie, fit-elle avec un mouvement de menton. Elle veut un café. Vaudrait mieux le lui donner.

La serveuse la regarda en plissant les yeux, grommela quelque chose et s'éclipsa. Elle reparut quelques secondes plus tard avec un gobelet de liquide qui donnait l'impression d'avoir été soutiré du carter d'un caboteur overland.

— Prends ça, Ana, fit Volyova. T'auras pas mieux, ici.

L'Inquisitrice prit le café, la main légèrement tremblante.

— Tu ne devrais pas m'appeler comme ça, murmura-t-elle.

— T'appeler comment ? renvoya Volyova en la conduisant vers une table discrètement nichée dans un coin, à moitié cachée derrière une pile de caisses de bière.

— Ana.

— C'est ton nom, il me semble ?

— Plus maintenant, non. Pas ici. Pas maintenant.

Volyova essuya le dessus de la table avec sa manche, flanquant des détritrus par terre, s'assit, cala ses coudes sur le bord du plateau et posa son menton sur ses doigts croisés.

— Je doute qu'on te reconnaisse, Ana. Mis à part Thorn, peut-être, je suis la personne la plus recherchée de cette planète, et personne ne m'a accordé plus d'un regard.

L'Inquisitrice, qui s'était jadis appelée Ana Khouri, trempa ses lèvres à titre expérimental dans la chose qui ressemblait à du liquide de fond de cale et qu'on appelait du « café » dans cet endroit, puis elle regarda autour d'elle tout en se disant que ça devait avoir l'air théâtral et risquait d'attirer les soupçons.

— Certes, Ilia, fit-elle, mais tu as bénéficié de quelques diversions astucieusement calculées... Je peux t'appeler Ilia ?

— C'est comme ça que je m'appelle. Mieux vaut oublier Volyova pour le moment. Inutile de tenter le diable.

— Inutile, en effet. Écoute, je voudrais te dire...

Elle regarda de nouveau autour d'elle. Elle ne pouvait pas s'en empêcher.

— C'est bon de te revoir, Ilia. Je mentirais si je disais le contraire.

— Tu m'as manqué aussi. C'est drôle de penser qu'on a commencé par essayer de s'entre-tuer. Enfin, de l'eau a coulé sous les

ponts...

— Je commençais à m'inquiéter. Ça faisait un moment que je n'avais pas de nouvelles...

— J'avais de bonnes raisons de la jouer profil bas, non ?

— Ça, je dois dire...

Pendant plusieurs minutes, aucune des deux ne dit mot. Khouri, puisque c'est le nom qu'elle osait à nouveau se donner, songea au jeu audacieux auquel elles s'adonnaient toutes les deux. Elles l'avaient imaginé elles-mêmes, s'étonnant de leur sang-froid et de leur ingéniosité. Elles faisaient un sacré tandem, en vérité. Mais, pour une efficacité maximale, elles s'étaient aperçues qu'elles avaient intérêt à fonctionner séparément.

Khouri rompit enfin le silence :

— Qu'y a-t-il, Ilia ? Des bonnes ou des mauvaises nouvelles ?

— Connaissant mon dossier, qu'est-ce que tu en penses ?

— Comme ça, au jugé ? Des mauvaises nouvelles. Très mauvaises, même.

— Tu as mis dans le mille.

— Les Inhibiteurs, c'est ça ?

— Désolé d'être tellement prévisible, mais c'est bien ça.

— Ils sont là ?

— Je crois, répondit Volyova tout bas. Il se passe quelque chose, en tout cas. Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Raconte-moi ça.

Volyova baissa encore la voix, si bas que Khouri dut tendre l'oreille pour l'entendre.

— Des machines, Ana, d'énormes machines noires. Elles sont entrées dans le système. Je ne les ai pas vues arriver, mais... tout d'un coup, elles étaient là.

Khouri avait brièvement effleuré l'esprit de ces machines, sentant la furieuse excitation prédatrice des antiques données. Elles avaient une mentalité d'animaux de meute, éternels et patients, attirés par les ténèbres. Leur esprit évoquait des labyrinthes d'instinct et d'intelligence avide, rigoureusement dépourvus de sympathie ou d'émotion. Ils formaient des multitudes qui traversaient en hurlant les steppes silencieuses de la galaxie, se cherchant, s'appelant quand l'odeur du sang, de la vie, troublait leur sommeil hivernal.

— Dieu du ciel !

— On ne peut pas dire qu'on ne s'y attendait pas, hein, Ana. Dès l'instant où Sylveste a commencé à fricoter avec des choses auxquelles il ne comprenait rien, les seules questions étaient *où* et *quand*.

Khouri regarda son amie en se demandant pourquoi la température dans le bouge semblait soudain avoir baissé de dix ou quinze degrés. La redoutable et détestée Triumvira avait l'air d'une

petite bonne femme un peu crasseuse. Une trimardeuse aux cheveux comme du chaume grisonnant autour d'un visage rond, au regard dur, qui trahissait de lointaines origines mongoles. Comme annonciatrice de l'apocalypse, elle n'était pas très convaincante.

— J'ai peur, Ilia.

— Mouais, et pour d'excellentes raisons. Mais essaie de ne pas le montrer, d'accord ? Inutile de terroriser les indigènes pour le moment.

— Que pouvons-nous faire ?

— Contre les Inhibiteurs ? renvoya Volyova en louchant à travers son verre, les sourcils froncés comme si c'était la première fois qu'elle réfléchissait sérieusement à la question. Je ne sais pas. Les Amarantins n'ont pas eu beaucoup de succès dans ce domaine.

— Nous ne sommes pas des oiseaux à qui on a rogné les ailes.

— Non, nous sommes des êtres humains – le fléau de la galaxie... ou quelque chose dans ce goût-là. Écoute, Ana, je n'en sais rien. Vraiment rien. S'il n'y avait que nous deux, et si nous pouvions persuader le vaisseau, enfin le capitaine, de sortir de sa coquille, nous pourrions au moins essayer de fuir. Nous pourrions même envisager d'utiliser les armes, si ça pouvait changer quelque chose.

Khouri haussa les épaules.

— Ouais, sauf que même dans ce cas, même si on arrivait à prendre la fuite, ça n'aiderait pas beaucoup Resurgam, hein ?

— Non. Et je ne sais pas pour toi, Ana, mais ma conscience n'est pas exactement blanc-bleu à l'heure actuelle.

— Nous avons combien de temps devant nous ?

— C'est le plus bizarre. Les Inhibiteurs auraient déjà détruit Resurgam si c'était leur intention. Ce serait même à la portée de notre technologie, et je doute fort que ça les trouble beaucoup.

— Alors peut-être qu'ils ne sont pas venus nous tuer, tout compte fait.

— Ou peut-être que si... Mais ce n'est que peut-être, soupira Volyova en jouant avec son verre.

Dans le bouillonnement des machines noires, des processeurs eux-mêmes dépourvus de conscience déterminèrent qu'un esprit superviseur devait être éveillé à la conscience.

La décision n'était pas prise à la légère ; la plupart des nettoyages pouvaient être effectués sans évoquer le spectre de la chose même que les machines étaient censées anéantir, et qui était leur raison d'être. Mais ce système posait problème. D'après les fichiers mémoire, un nettoyage antérieur avait été effectué à cet endroit, il y avait quatre mille cinq cents rotations de la galaxie. Le fait que les machines aient été rappelées prouvait que des mesures additionnelles étaient nécessaires.

La tâche du superviseur consistait à s'occuper des particularités de cette infestation spécifique. Il n'y avait jamais deux nettoyages tout à fait identiques, et c'était regrettable, mais il fallait bien l'admettre : pour éradiquer l'intelligence, la meilleure arme exigeait une dose d'intelligence. Une fois le nettoyage effectué, lorsque l'origine de l'émergence avait été détectée et toutes ses manifestations étouffées dans l'œuf – ce qui pouvait prendre encore deux millièmes de rotation de la galaxie, c'est-à-dire un demi-million d'années –, le superviseur serait inactivé, sa conscience mise en veille jusqu'à ce qu'on en ait besoin à nouveau.

Ce qui pouvait ne jamais arriver.

Le superviseur ne se posait jamais de questions sur son travail. Il savait seulement qu'il agissait pour le bien ultime de la vie pensante. Il se fichait pas mal que la crise qu'il cherchait à éviter, la crise qui deviendrait un désastre cosmique ingérable si on laissait la vie intelligente se répandre, se présente d'ici à treize rotations de la galaxie – trois milliards d'années dans le futur.

Ça n'avait pas d'importance.

Le temps ne voulait rien dire pour les Inhibiteurs.

[Skade ? Je crains qu'il n'y ait eu un nouvel accident.]

Quel genre d'accident ?

[Une excursion à l'état deux.]

Combien de temps a-t-elle duré ?

[Quelques millisecondes seulement. Mais ça a suffi.]

Skade et son technicien de propulsion senior étaient accroupis dans un minuscule compartiment aux parois gainées de noir, à la proue de l'*Ombre de la Nuit*, qui était amarré dans le Nid Maternel. Ils étaient recroquevillés sur eux-mêmes, les genoux repliés sur la poitrine. Ce n'était pas confortable, mais au bout de quelques séances Skade avait oublié les crampes et les courbatures et acquis une sérénité quasi zen. Elle pouvait rester des journées entières roulée en boule dans des recoins d'une exigüité inhumaine. Les éléments complexes, incompréhensibles, de la machinerie étaient enfermés derrière la paroi seulement percée de minuscules ouvertures. Les commandes directes et le réglage du système n'étaient possibles qu'à cet endroit, où les liens avec le réseau de commandes normal du vaisseau étaient réduits au strict minimum.

Le corps est encore là ?

[Oui.]

Je voudrais le voir.

[Il n'y a plus grand-chose à voir.]

L'homme débrancha quand même son compad et quitta le réduit en se déplaçant latéralement, comme un crabe. Skade le suivit. Ils se faufileurent ainsi dans une enfilade de recoins, en se contorsionnant parfois pour franchir les rétrécissements provoqués par les capots saillants des machines. Il y en avait partout autour d'eux, et elles produisaient un effet subtil mais indéniable sur l'espace-temps dans lequel ils évoluaient.

Personne, pas même Skade, ne comprenait vraiment tout à fait comment le système fonctionnait. Ils avaient formulé des hypothèses, évidemment, certaines plausibles – et très scolaires –, mais ils baignaient, en fait, dans un océan d'ignorance conceptuelle. Ce que Skade savait du système se bornait pour l'essentiel à des comptes rendus sur les causes et les effets, et très peu d'explications sur les

mécanismes physiques qui justifiaient ces résultats. Elle savait que, quand on lançait l'application, tout se passait comme si le dispositif entraînait dans divers états discontinus, chacun associé à un changement mesurable de l'environnement local... mais ces états n'étaient pas strictement isolés, et tout ce qu'on savait, c'est que le système oscillait sauvagement de l'un à l'autre. Et puis il y avait le problème associé de la géométrie des différents champs, et la façon tortueuse, complexe, dont ils regagnaient l'état de stabilité...

À l'état deux ? J'ai bien entendu ? Dans quel mode étais-tu au juste avant l'accident ?

[L'état un, comme prévu par les procédures. Nous explorions certains champs de la géométrie non linéaire.]

Qu'est-ce que c'était, cette fois ? Un arrêt du cœur, comme l'autre ?

[Non. Enfin, je pense que l'arrêt du cœur n'a pas été la cause principale de la mort. Comme je disais, il ne reste pas grand-chose à examiner.]

Skade et le technicien poursuivirent leur avance en se tortillant pour franchir un coude particulièrement étroit entre des pièces adjacentes du système. Le champ était à l'état zéro pour le moment, de sorte qu'il n'y avait pas d'effets physiologiques mesurables, mais Skade ne pouvait se départir complètement de l'impression obsédante que quelque chose n'allait pas, que le monde avait été subtilement détourné de la normalité. C'était une illusion ; il aurait fallu des sondes à vide quantique d'une grande sensibilité pour détecter l'influence du système. Mais c'était ce qu'elle ressentait.

[Voilà. C'est là.]

Skade regarda autour d'elle. Ils étaient dans l'un des plus vastes espaces dégagés des entrailles du système : un réduit aux parois noires, criblées de prises pour compad, juste assez grand pour qu'ils s'y tiennent debout.

C'est là que c'est arrivé ?

[Oui. C'est là que la rupture de champ a été la plus forte.]

Je ne vois pas de cadavre.

[Regardez mieux.]

Elle suivit son regard. Il se concentrait sur un point particulier de la paroi. Skade s'approcha et effleura le revêtement du bout de ses doigts gantés. Ce qui semblait être du même noir brillant que le reste de la pièce était en fait rouge sombre, et collant. Une chose visqueuse de plusieurs centimètres d'épaisseur enduisait la quasi-totalité d'un des côtés de la pièce.

Ne me dis pas que c'est ce que je crois.

[J'ai bien peur que ce ne soit exactement ça.]

Skade passa la main sur la substance rouge. Le revêtement était suffisamment pâteux pour former une unique masse gluante, même en

apesanteur. Par endroit, elle sentait quelque chose de plus dur – un bout d'os ou de métal –, mais rien de plus gros qu'un ongle n'était resté en un seul morceau.

Dis-moi ce qui s'est passé.

[Il était près du cœur du champ. L'excursion à l'état deux a été très momentanée, mais elle a suffi pour produire un certain effet. Tout mouvement, même involontaire, ne pouvait qu'être fatal. Il était déjà mort avant de s'écraser sur la cloison.]

Quelle était sa vitesse de déplacement ?

[Quelques kilomètres à la seconde, au moins.]

Il n'a pas dû souffrir. Enfin, j'imagine. Tu as senti l'impact ?

[On l'a senti dans tout le bâtiment. On aurait dit qu'une petite bombe avait explosé.]

Skade émit un ordre mental, et ses gants amorcèrent leur autonettoyage. Le résidu regagna la paroi. Elle pensa à Clavain et regretta de ne pas avoir sa tolérance à ce genre de vision. Clavain avait vu des choses horribles quand il était dans l'armée, suffisamment pour développer le genre d'armure mentale qui permettait de tenir le coup. À une ou deux exceptions près, Skade avait livré tous ses combats à distance.

[Skade... ?]

Sa crête devait refléter son désarroi.

Ne t'en fais pas pour moi. Essaie plutôt de découvrir ce qui a cloché et de faire en sorte que ça ne se reproduise pas.

[Et le programme de test ?]

Le programme continue, évidemment. Maintenant, fais nettoyer ces saletés.

Felka flottait dans une chambre de son mâât résidentiel, si tranquille. À la place des outils qui étaient attachés à sa ceinture, un peu plus tôt, de petites cages de métal s'entrechoquaient désormais à chacun de ses mouvements. Elles contenaient des souris blanches qui reniflaient ou grattaient les barreaux de leur prison. Felka ne s'occupait pas d'elles ; elles n'étaient pas en cage depuis longtemps, elles avaient à manger, et d'ici peu elles recouvreraient une certaine liberté.

Elle plissa les yeux et scruta l'obscurité. La seule source de lumière était une faible lueur provenant de la pièce voisine, reliée à celle où elle se trouvait par un boyau sinueux de bois poli comme un miroir, couleur de caramel brûlé. Elle prit une lampe à UV fixée à la paroi et l'alluma.

Un côté de la pièce – Felka ne s'était jamais donné la peine de décider où étaient le haut et le bas – était occupé par une vitre bleu-

vert. Derrière la vitre se trouvait une chose qui ressemblait, au premier abord, à un système de plomberie en bois sinueux, un palimpseste de tubulures, de joints, de valves et de pompes. Des étais et des jambes de force, en bois également, s'entrecroisaient dans ce labyrinthe, reliant différentes pièces, leur fonction demeurant énigmatique. Seules trois des parois des tubes, tuyaux et canaux étaient en bois, la quatrième étant en verre, de sorte que ce qui circulait dedans restait visible.

Felka avait déjà introduit une dizaine de souris dans le système, par des portillons à sens unique, ménagés sur le pourtour de la paroi vitrée. Elles avaient emprunté des chemins divergents dès les premières bifurcations, et se trouvaient maintenant à plusieurs mètres les unes des autres, progressant lentement dans des régions différentes du labyrinthe. Elles n'avaient pas l'air perturbées par l'absence de gravité ; elles avaient suffisamment de prise sur le bois pour courir librement dans toutes les directions. Les plus expérimentées, en fait, avaient fini par apprendre l'art de négocier la descente dans les tuyaux en réduisant leur surface de friction avec le bois ou le verre. Mais elles n'apprenaient généralement ce tour qu'après plusieurs heures passées dans le labyrinthe, et après avoir été récompensées plusieurs fois.

Felka remonta l'une des cages attachées à sa ceinture, ouvrit le loquet, et trois souris blanches s'éparpillèrent dans le labyrinthe, momentanément ravies d'avoir échappé à leur prison.

Felka attendit. L'une ou l'autre des souris finissait toujours par tomber sur une trappe ou un rabat connecté à un délicat système de leviers munis de ressorts. La souris poussait la trappe, déplaçant les leviers qui transmettaient le mouvement à un ou deux mètres de là, provoquant l'ouverture ou la fermeture d'une autre trappe. C'est ainsi qu'une autre souris qui se déplaçait à l'autre bout du labyrinthe pouvait se retrouver dans un cul-de-sac alors que la voie était jusque-là dégagée. Ou bien la souris pouvait être obligée de prendre une décision à un endroit où il n'y en avait pas à prendre auparavant, les affres de l'incertitude obscurcissant momentanément son petit cerveau de rongeur. Il était très probable que la décision de la deuxième souris activerait un nouveau système de trappes et de loquets, provoquant la reconfiguration d'une autre partie du labyrinthe. Felka observait tout cela, flottant en apesanteur au milieu de la pièce. Elle regardait les tubes de bois effectuer des permutations sans fin, selon un programme aléatoire dont les agents étaient les souris elles-mêmes. D'une certaine façon, c'était assez fascinant à observer.

Mais Felka s'ennuyait vite. Pour elle, le labyrinthe n'était que le début d'autre chose. Elle plongeait la salle dans la pénombre, ne laissant que la lampe à UV allumée. Les souris étaient dotées de gènes codant pour des protéines qui les rendaient fluorescentes quand elles

étaient exposées à une lumière ultraviolette. Felka les voyait nettement à travers la paroi de verre, taches mouvantes d'un violet éclatant. Elle les observait avec une fascination ardente, mais qui s'estompait rapidement.

Le labyrinthe était son invention. Elle l'avait conçu, elle avait même fabriqué ses mécanismes de bois, et elle avait également modifié les gènes des souris pour les rendre luminescentes, ce qui était un jeu d'enfant à côté du travail exigé par le fonctionnement des trappes et des leviers. Pendant un moment, elle avait même pensé que le jeu en valait la chandelle.

L'une des rares choses encore susceptibles d'intéresser Felka était l'émergence. Sur Diadem, le premier monde où ils s'étaient rendus après avoir quitté Mars, à bord du tout premier vaisseau qui ait jamais frôlé la vitesse de la lumière, elle avait étudié, avec Clavain et Galiana, un immense organisme cristallin qui avait mis des années à exprimer une seule et unique chose ressemblant vaguement à une « pensée ». Ses messagers synaptiques étaient des vers noirs, dénués de conscience, qui parcouraient un réseau neural fluctuant composé de capillaires de glace sillonnant un glacier immémorial.

Clavain et Galiana avaient dû l'arracher à l'étude approfondie du glacier de Diadem, et elle ne le leur avait jamais tout à fait pardonné. Depuis, elle avait été attirée par des systèmes similaires, où la complexité émergeait, d'une façon imprévisible, d'éléments simples. Elle avait réalisé d'innombrables simulations sur logiciel, mais n'avait jamais réussi à se convaincre qu'elle avait réellement capturé l'essence du problème. Si la complexité jaillissait de ses systèmes – c'était souvent le cas – elle n'arrivait jamais tout à fait à se départir de l'impression que c'était elle qui l'avait fait apparaître sans le vouloir. Les souris étaient une approche différente. Elle avait renoncé au digital et embrassé l'analogique.

La première machine qu'elle avait essayé de construire marchait à l'eau. Elle lui avait été inspirée par la description d'un prototype découvert dans les archives cybernétiques du Nid Maternel. Des siècles avant la Transillumination, quelqu'un avait construit un ordinateur censé simuler les flux monétaires au sein d'une économie donnée. La machine était faite de cornues, de valves et de balances de verre, délicatement équilibrées. Des fluides colorés représentaient les différentes pressions du marché, les taux d'intérêt et d'inflation et autres paramètres financiers comme les déficits budgétaires... La machine chuintait et gargouillait, calculant frénétiquement des intégrales complexes grâce à la puissance de la mécanique des fluides appliquée.

Elle était enchantée. Elle avait refait le prototype, y ajoutant quelques perfectionnements de son cru. La machine l'avait amusée un

moment, mais elle n'avait entrevu que des bribes de comportement émergent. Le système était trop implacablement déterministe pour proposer de véritables surprises.

D'où les souris. C'étaient des agents du hasard, du chaos sur pattes. Elle avait concocté une nouvelle machine pour exploiter leur potentiel, utilisant leurs divagations pour la faire progresser. Grâce à ce système complexe de leviers et de manettes, de trappes et de jonctions, le labyrinthe était en mutation permanente, passant d'un espace-phase à l'autre – l'espace mathématique de dimensions supérieures impossible à conceptualiser, où le labyrinthe pouvait se retrouver dans toutes les configurations possibles. Cet espace-phase comportait des attracteurs comme les planètes et les étoiles qui ponctuaient un plan de l'espace-temps. Quand le labyrinthe s'approchait de l'un de ces attracteurs, il se plaçait sur une sorte d'orbite, oscillant autour d'un état jusqu'à ce qu'un événement – une instabilité, ou un stimulus externe – le projette sur une autre orbite. Il suffisait généralement pour cela de faire entrer une nouvelle souris dans le labyrinthe.

De temps en temps, un attracteur amenait les souris à recevoir plus que leur ration de nourriture en guise de récompense. Elle se demandait si les souris – se déplaçant à l'aveuglette, incapables de coopérer consciemment entre elles – ne trouvaient pas néanmoins le moyen d'orienter le labyrinthe en direction de l'un de ces attracteurs. Auquel cas ce serait assurément un signe d'émergence.

Ça s'était produit, une fois. Mais cela ne s'était pas répété avec ce lot de souris. Felka avait mis davantage de souris dans le système, mais elles n'avaient fait que bloquer le labyrinthe dans les parages d'un attracteur où il ne s'était rien passé de très intéressant.

Elle n'avait pas complètement renoncé. Le labyrinthe recelait encore des subtilités qu'elle ne comprenait pas complètement et, tant qu'elle ne les aurait pas comprises, elle ne s'ennuierait pas. Mais dans un recoin de son esprit la crainte était déjà présente. Elle savait, elle avait la certitude que le labyrinthe ne la fascinerait pas éternellement.

Le labyrinthe cliquettait et vibrait comme une horloge de grand-père dont on remontait les poids. Felka entendait claquer les trappes qui s'ouvraient et se refermaient. Les détails du labyrinthe étaient difficiles à distinguer derrière le verre de la vitre, mais les déplacements des souris révélaient assez bien sa géométrie mouvante.

— Felka ?

Un homme entra par la trachée de connexion. Il plana dans la pièce, interrompant sa dérive d'une pression des doigts sur la paroi de bois luisant. Felka distinguait vaguement son visage. Son crâne chauve n'avait pas tout à fait la bonne forme. On aurait dit un œuf gris, oblong. Il avait l'air encore plus bizarre dans la pénombre. Elle le

regarda en se disant qu'elle aurait toujours dû pouvoir associer ce visage avec Remontoir, mais voilà : que six ou sept hommes d'un âge physiologique voisin entrent dans la pièce, des hommes dotés des mêmes traits enfantins ou néotènes, et elle n'aurait su dire lequel était Remontoir. Seul le fait qu'il était venu la voir récemment lui permettait d'être sûre de son nom.

— Salut, Remontoir !

— On pourrait avoir de la lumière, s'il te plaît ? Ou on va parler dans l'autre chambre ?

— Ici, ce sera bien. Je suis en train de faire une expérience.

Il regarda la paroi vitrée.

— Et la lumière la perturberait ?

— Non, mais je ne pourrais plus voir les souris.

— Je comprends, répondit pensivement Remontoir. Clavain est venu avec moi. Il sera là d'ici un moment.

— Oh.

Elle trifouilla l'une des lanternes, et une lumière turquoise tremblota, vacilla et se stabilisa.

Elle observa l'expression de Remontoir en s'efforçant de la déchiffrer. Ce n'était pas parce qu'elle avait réussi à l'identifier que son visage était devenu un modèle de clarté pour elle. Ses traits demeuraient brumeux, pleins d'ambiguïtés fluctuantes. Le seul fait de déchiffrer les expressions les plus communes exigeait d'elle un intense effort de volonté, comme si elle sélectionnait des constellations dans un semis d'étoiles lointaines. D'accord, il y avait des moments où son étrange machinerie neurale réussissait à saisir des schémas qui échappaient complètement aux gens normaux. Mais, la plupart du temps, elle ne pouvait pas se fier à son jugement pour ce qui concernait les visages.

Voilà ce qu'elle se disait tout en observant Remontoir, décidant, pour le moment, qu'il avait l'air préoccupé.

— Pourquoi n'est-il pas encore là ?

— Il voulait nous laisser le temps de discuter des affaires du Conseil Restreint.

— Il sait ce qui s'est passé dans la chambre, aujourd'hui ?

— Pas du tout.

Felka plana vers le haut du labyrinthe et y introduisit une autre souris, espérant décoincer une situation bloquée dans le quart inférieur gauche.

— Et il en sera toujours ainsi, à moins que Clavain n'accepte de nous rejoindre. Et même alors, il se pourrait qu'il soit un peu déçu de ne pas être informé de tout.

— Je comprends que tu ne veuilles pas qu'il soit au courant pour l'Exordium, dit Remontoir.

— Et qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

— Tu t'es opposée à la volonté de Galiana, non ? Après ce qu'elle avait découvert sur Mars, elle a mis fin à l'Exordium. Et pourtant, quand tu es rentrée de l'espace profond, alors qu'elle était encore là, tu y as participé avec allégresse.

— Tu es devenu bien expert, tout d'un coup, Remontoir.

— Tout est là, dans les archives du Nid Maternel, quand on sait où chercher. Le fait qu'il y ait eu des expériences n'est pas vraiment un secret. Évidemment, poursuivit-il en regardant le labyrinthe avec un intérêt modéré, ce qui s'est passé au cours de l'Exordium – pourquoi Galiana a mis fin à l'expérience –, ça, c'est une autre affaire. Les archives ne font aucune allusion à des messages de l'avenir. Que pouvaient-ils bien avoir de si troublant pour qu'on ne puisse admettre leur existence même ?

— Tu es aussi curieux que je l'étais.

— Naturellement. Mais lorsque tu t'es élevée contre sa volonté, ce n'était que de la curiosité ? Ou il y avait autre chose, Felka ? Un instinct qui t'aurait fait te rebeller contre ta mère, peut-être ?

Felka ravala sa colère.

— Ce n'était pas ma mère, Remontoir. Nous avions du matériel génétique en commun, mais c'était tout. Et non, ce n'était pas non plus de la rébellion. Je cherchais un sujet sur lequel investir mon esprit. L'Exordium était censé se rapporter à un nouvel état de conscience.

— Alors tu n'étais pas non plus au courant des messages ?

— J'avais entendu des rumeurs, mais je n'y croyais pas. Le meilleur moyen d'en avoir le cœur net semblait être de participer aux expériences. Mais je n'ai pas relancé l'Exordium. Le programme avait déjà été ressuscité avant notre retour. Skade voulait que j'en fasse partie. Elle devait se dire que mon esprit à nul autre pareil pouvait être intéressant pour le programme. Mais je n'y ai joué qu'un petit rôle, et je suis partie presque tout de suite.

— Pourquoi ? Parce que ça n'avait pas marché comme tu l'espérais ?

— Non. En fait, ça avait très bien marché. Mais c'était la chose la plus terrifiante que j'avais jamais expérimentée de ma vie.

Il la regarda un moment en souriant ; puis son sourire s'estompa lentement.

— Pourquoi, au juste ?

— Je ne croyais pas à l'existence du mal, avant, Remontoir. Maintenant, je me pose des questions.

— Le mal ? répéta-t-il comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

— Oui, répondit-elle doucement.

À l'évocation de ce sujet, elle s'aperçut qu'elle se souvenait de

l'odeur et de tout ce qui concernait la salle de l'Exordium comme si tout cela s'était passé la veille, alors qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour détourner ses pensées de cette salle blanche, stérile, refusant d'admettre ce qu'elle y avait appris.

Les expériences étaient la conclusion logique des travaux que Galiana avait initiés dans les laboratoires martiens. Elle avait entrepris de développer le cerveau humain, persuadée que ses recherches ne pouvaient être que bénéfiques pour l'humanité. Comme modèle, Galiana utilisait le développement de l'ordinateur digital depuis ses premiers pas titubants. Sa première étape avait consisté à accroître la vitesse et la puissance de calcul de l'esprit humain, exactement comme les premiers informaticiens avaient remplacé les mécanismes d'horlogerie par des interrupteurs électromécaniques, les interrupteurs par des valves, les valves par des transistors, les transistors par des semi-conducteurs, les semi-conducteurs par des processeurs au niveau quantique qui planaient à la limite floue du principe d'incertitude de Heisenberg. Elle avait bourré le cerveau de ses sujets, à commencer par elle-même, de minuscules machines destinées à établir des connexions entre les cellules grises, doublant exactement les cellules en place, mais capables de transmettre beaucoup plus rapidement les signaux nerveux. Galiana inhibait au moyen de drogues ou d'autres machines les neurotransmetteurs normaux et les signaux nerveux, et le réseau parallèle prenait le relais. L'effet subjectif était celui d'une conscience normale, mais au rythme accéléré. Le cerveau était comme suralimenté, capable de traiter les pensées dix ou quinze fois plus vite qu'un esprit non dopé. Ça n'allait pas sans problèmes : l'accélération de la conscience ne pouvait généralement être maintenue plus de quelques secondes, mais à de nombreux égards les expériences avaient été couronnées de succès. Un individu placé dans cet état pouvait regarder une pomme tomber d'une table et composer un haïku commémoratif avant qu'elle ne touche le sol. Il pouvait regarder se contracter et se détendre les muscles des ailes d'un colibri, ou s'émerveiller devant les schémas en forme de couronne provoqués par l'écrasement d'une goutte de lait. Et – inutile de le préciser – les individus de ce genre faisaient aussi d'excellents soldats.

C'est alors que Galiana était passée à la phase suivante. Les premiers informaticiens avaient découvert que certaines catégories de problèmes étaient plus facilement résolus par des batteries d'ordinateurs en parallèle, qui échangeaient leurs données. Galiana avait calqué ce principe sur ses sujets neuralement amplifiés, établissant des canaux de transmission de données entre leurs esprits. Cela leur permettait de partager des souvenirs, des expériences, et même de traiter certaines tâches mentales comme les schémas de reconnaissance.

Seulement l'expérience avait échappé à tout contrôle – sautant anarchiquement d'un esprit à l'autre, subvertissant les machines neurales déjà en place –, menant à l'événement connu sous le nom de Transillumination et – ce qui n'était pas sans conséquences – à la première guerre contre les Conjoineurs. La Coalition pour la Pureté Neurale avait éliminé les alliés de Galiana, l'obligeant à se réfugier dans un petit laboratoire fortifié niché dans la Grande Muraille de Mars.

C'est là qu'elle avait rencontré Clavain pour la première fois, en 2190, quand il était son prisonnier. C'est là aussi que Felka était née, quelques années plus tard. Et c'est là que Galiana était passée à la troisième phase de son expérimentation. Suivant toujours le modèle des premiers informaticiens, elle avait alors exploré les perspectives offertes par la mécanique quantique.

Grâce à ces principes, les informaticiens de la fin du vingtième et du début du vingt et unième siècle – où l'on sortait à peine de l'ère de l'horlogerie, selon Galiana – avaient résolu des problèmes qui auraient été sans cela insolubles, comme la décomposition de nombres énormes en facteurs premiers. Un ordinateur conventionnel – une armée d'ordinateurs conventionnels – n'aurait eu aucune chance d'y parvenir avant la fin de l'univers. Et pourtant, avec le matériel voulu – un assemblage inélégant de prismes, de lentilles, de lasers et de processeurs optiques élaboré sur une paillasse de laboratoire –, ils y étaient parvenus en quelques millisecondes.

Il y avait eu de féroces débats sur ce qui se passait au juste, mais il était indéniable qu'ils avaient effectué une percée. L'explication la plus simple, dont Galiana n'avait jamais eu de raison de douter, était que les ordinateurs quantiques partageaient la tâche entre une infinité de copies d'eux-mêmes, répartis dans des univers parallèles. C'était stupéfiant sur le plan conceptuel, mais c'était la seule explication plausible. Et ce n'était pas une chose qu'ils avaient tirée d'un chapeau rien que pour justifier un résultat incompréhensible ; la notion de mondes parallèles était depuis longtemps l'un des fondements conceptuels de la théorie des quanta.

Galiana avait donc tenté une expérience similaire avec l'esprit humain. La salle de l'Exordium était un dispositif de couplage d'un ou plusieurs cerveaux accélérés à un système quantique cohérent : une barre de rubidium soutenue par des champs magnétiques et pompée en continu selon des cycles de cohérence et d'effondrement quantiques. Au cours de chaque épisode de cohérence, la barre se trouvait superposée à une infinité de contreparties d'elle-même, et c'était à ce moment qu'un couplage neural était tenté. Ce qui entraînait l'effondrement de la barre à l'état macroscopique, mais cet effondrement n'était pas instantané. À un moment donné, une partie

de la cohérence de la barre se réinjectait dans les esprits connectés, les superposant faiblement à leurs propres contreparties dans les mondes parallèles.

À ce moment, Galiana espérait que l'état de conscience du participant connaîtrait un changement perceptible. Quant à la nature de ce changement, la théorie ne le précisait pas.

En fin de compte, ça ne devait ressembler à rien de ce à quoi elle s'attendait.

Galiana n'avait jamais parlé à Felka de ses impressions, mais Felka en avait appris suffisamment pour savoir que sa propre expérience avait dû être assez similaire. Au début, alors que le sujet était allongé sur une couchette, la tête avalée par la gueule blanche, béante, du scrapeur à interface neurale à haute définition, il éprouvait un pressentiment un peu similaire à l'aura précédant une crise d'épilepsie.

Ensuite survenait une sensation que Felka n'avait jamais réussi à décrire convenablement après coup. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est que ses pensées étaient soudain devenues plurielles, comme si elle détectait derrière chacune d'elles le faible écho multidimensionnel d'autres pensées qui l'ombrageaient presque parfaitement. Elle ne ressentait pas une infinité de pensées de ce genre, mais elle avait la vague impression de les sentir s'enfoncer dans quelque chose, tout en divergeant. Elle était, alors, en contact avec des contreparties d'elle-même.

Il se produisait à ce moment-là quelque chose de beaucoup plus étrange encore. Des impressions naissaient et se concrétisaient, tels des fantômes prenant forme après des heures de privation sensorielle. Quelque chose s'étendait devant elle, dans une dimension qu'elle n'arrivait pas tout à fait à visualiser, mais qui n'en recelait pas moins une impression terrible de distance et d'éloignement.

Son esprit saisissait de vagues indices sensoriels sur lesquels elle projetait une sorte de cadre familier. Elle voyait un long couloir blanc qui s'étendait à l'infini, baigné par une lumière incolore, blême, et elle savait, elle n'aurait pu dire comment, que c'était un couloir donnant sur l'avenir. Le long de ce couloir s'ouvraient de nombreuses portes et ouvertures indistinctes, qui donnaient sur des futurs de plus en plus éloignés. Galiana n'avait jamais eu l'intention d'ouvrir aucune de ces portes, mais il semblait qu'elle ait créé cette possibilité.

Felka sentait que le couloir ne pouvait être emprunté ; on ne pouvait que se tenir à l'entrée, et écouter les messages qui en venaient.

Car il y avait des messages.

Comme le couloir proprement dit, ils étaient filtrés par ses perceptions. Il était impossible de dire de quel moment de l'avenir ils

venaient, ou à quoi ressemblait le futur qui les avait envoyés. Était-il même seulement possible pour un futur particulier de communiquer avec le passé sans causer de paradoxes ? En essayant de répondre à cette question, Felka était tombée sur les travaux d'un physicien à peu près oublié appelé Deutsch, qui avait publié ses recherches deux cents ans avant celles de Galiana. Pour Deutsch, le temps ne devait pas être considéré comme un fleuve qui coulait, mais comme une enfilade d'instantanés qui formaient des bulles d'espace-temps dans lesquelles le cours du temps n'était qu'une illusion subjective. La théorie de Deutsch permettait explicitement le voyage dans le passé, tout en préservant le libre arbitre et en évitant les paradoxes. Le truc, c'était qu'un « avenir » donné ne pouvait communiquer qu'avec le « passé » d'un autre univers. D'où que viennent ces messages, ils n'étaient pas issus de l'avenir de Galiana. Ils venaient peut-être d'un avenir très proche du sien, mais elle n'y aurait jamais accès. Peu importait. La nature exacte de cet avenir avait moins d'importance que le contenu des messages proprement dit.

Felka n'avait jamais eu connaissance du contenu précis des messages que Galiana avait reçus, mais elle le devinait. Ils devaient être de la même veine que ceux que Felka avait reçus pendant sa brève participation.

Ce devait être des instructions sur la façon de faire certaines choses, des indices ou des lignes directrices destinés à les mettre sur la bonne voie, plutôt que des plans détaillés. Il y avait peut-être aussi des oukases ou des avertissements. Mais le temps que les participants à l'Exordium reçoivent ces messages, ce n'était plus que des échos à demi perceptibles, réduits à l'état de murmures chinois, mélangés et entremêlés avec des dizaines de messages intermédiaires. C'était comme s'il n'y avait qu'un conduit ouvert entre le présent et l'avenir, avec une longueur d'onde limitée. La quantité de messages envoyés réduisait d'autant la capacité disponible pour les messages ultérieurs. Mais ce n'était pas le contenu des messages proprement dit qui était inquiétant, c'était plutôt la chose que Felka avait entrevue *derrière*.

Elle avait senti un esprit.

— Nous avons touché quelque chose, dit-elle à Remontoir. Ou plutôt quelque chose nous a touchés. Ça a transité par le couloir et ça a frôlé nos esprits, nous communiquant ses instructions.

— Et c'était ça, la chose maléfique ?

— Je ne vois pas comment la décrire autrement. Le seul fait de la rencontrer, de partager ses pensées pendant un instant, nous a presque tous rendus fous et en a tué plusieurs. Mais j'ai survécu, ajouta-t-elle en regardant leur reflet dans la paroi vitrée.

— Tu as eu de la chance.

— Non, ce n'était pas de la chance. Pas vraiment. C'est juste que

j'ai reconnu la chose, alors le choc de la rencontre n'était pas rigoureusement absolu. Et la chose m'a reconnue aussi. Elle s'est rétractée dès qu'elle a effleuré mon esprit, et elle s'est rabattue sur les autres.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Remontoir. Puisque tu l'as reconnue... ?

— Oui, et je le regrette. Depuis, j'ai été obligée de vivre avec ce moment, et ça n'a pas été facile.

— Alors, qu'est-ce que c'était ? insista-t-il.

— Je pense que c'était Galiana, répondit Felka. Je pense que c'était son esprit.

— Dans l'avenir ?

— Dans un avenir. Pas le nôtre, ou du moins pas exactement.

Remontoir eut un sourire chancelant.

— Galiana est morte. Nous le savons tous les deux. Comment son esprit aurait-il pu te parler depuis le futur, même un futur légèrement différent du nôtre ? Il ne pouvait être différent à ce point.

— Je ne sais pas. Je m'interroge. Et je n'arrête pas de me demander comment elle a pu devenir... comme ça.

— Et c'est pour ça que tu as quitté le programme ?

— Tu en aurais fait autant, répondit Felka en regardant une souris prendre la mauvaise direction ou du moins ne pas prendre celle qu'elle espérait. Tu m'en veux, hein ? Tu penses que je l'ai trahie.

— Sans parler de ce que tu viens de me raconter, oui, j' imagine que c'est ce que je pense, fit-il d'un ton radouci.

— Je ne peux pas te le reprocher. Mais je ne pouvais pas agir autrement, Remontoir. Je devais le faire, à ce moment-là. Je ne le regrette pas du tout, même si je regrette d'avoir appris ce que je sais.

Remontoir eut un soupir.

— Et Clavain ? murmura Remontoir. Il est au courant ?

— Bien sûr que non. Ça le tuerait.

On frappa sur la paroi de bois, à l'entrée du passage. Clavain pénétra dans la pièce, regarda le labyrinthe et dit :

— Vous parliez de moi derrière mon dos, hein ?

— En fait, nous ne parlions pas vraiment de toi. Pas du tout, même, répondit Felka.

— Je suis déçu.

— Prends du thé, Clavain. Il devrait être encore buvable.

Clavain prit le bulbe qu'elle lui proposait.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir à propos de la réunion du Conseil Restreint ?

— Nous ne pouvons pas révéler les détails, répondit Remontoir. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a une pression considérable pour que tu nous rejoignes. Une partie de cette pression vient des

Conjoineurs, qui considèrent que ta loyauté envers le Nid Maternel sera toujours sujette à caution tant que tu ne seras pas des nôtres.

— Ils ont un sacré toupet.

Remontoir et Felka échangèrent un regard.

— Peut-être, dit enfin Remontoir. Mais tu as aussi des alliés qui pensent que tu as amplement fait la preuve de ta loyauté au fil des ans.

— Ce serait plutôt ça.

— Pourtant, même ceux-là aimeraient que tu rejoignes le Conseil Restreint, reprit Felka. Pour eux, une fois que tu en feras partie, tu ne pourras plus partir on ne sait où, prendre on ne sait quels risques. Ils considèrent que ce serait une façon de préserver un bien précieux.

Clavain se gratta la barbe.

— Tu veux dire que, d'une façon ou d'une autre, je ne peux pas gagner, c'est ça ?

— Une minorité serait assez contente de te voir rester en dehors du Conseil, fit Remontoir. C'est parmi ceux-là que se trouvent tes alliés les plus irréductibles. Mais certains pensent que te laisser continuer à jouer au petit soldat est le meilleur moyen de te laisser te faire tuer.

— Ça fait plaisir de savoir qu'on est apprécié. Et vous deux, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Le Conseil Restreint a besoin de toi, Clavain, répondit doucement Remontoir. Plus que jamais.

Felka sentit alors qu'une sorte de non-dit passait entre eux. Ce n'était pas de la communication neurale, mais quelque chose de beaucoup plus vieux, et qui ne pouvait être compris que par des amis de très longue date.

Clavain hocha gravement la tête et regarda Felka.

— Tu sais quelle est ma position, dit-elle. Je vous connais, Remontoir et toi, depuis mon enfance sur Mars. Tu as été là pour moi, Clavain. Tu es allé dans le nid de Galiana et tu m'as sauvée quand elle disait que c'était sans espoir. Et jamais tu ne m'as laissée tomber, pendant toutes les années qui ont suivi. Tu as fait de moi autre chose que ce que j'étais. C'est toi qui as fait de moi une personne.

— Et maintenant ?

— Galiana n'est plus là, répondit-elle. Ça fait un lien de moins avec mon passé. Je pense que je ne pourrais pas supporter d'en perdre un autre.

Xavier Liu était dans une cale de réparation, au bord du Carrousel de New Copenhagen, qui se trouvait dans la bande d'habitats extérieurs de la Ceinture de Rouille, elle-même située dans l'espace entourant Yellowstone, et Xavier Liu avait de gros problèmes avec les

singes. Le gars qui tenait la boutique, et qui n'était pas un singe mais un orang-outan amélioré, avait fait sortir tous les singes-écureuils de Xavier sans prévenir. Ce n'était pas la faute de Xavier – il avait toujours eu les meilleures relations avec ses employés –, mais l'orang-outan avait ordonné aux ouvriers de poser les outils par solidarité avec un groupe de singes colobes en grève, de l'autre côté de l'anneau. Pour ce qu'en savait Xavier, le conflit avait un rapport avec des lémuriens qui travaillaient bien en dessous des tarifs syndicaux, enlevant le pain de la bouche des primates supérieurs.

Ce genre de problème n'aurait eu qu'un intérêt marginal, et aurait même été plutôt amusant, s'il n'avait interféré avec le travail en cours. Enfin, se dit Xavier, c'était comme ça dans le secteur. S'il n'avait pas aimé travailler avec des singes, plus ou moins évolués, avec des prosimiens, ou même avec des groupes occasionnels de paresseux pygmées, il n'aurait jamais choisi le Carrousel de New Copenhague pour monter sa boîte.

La bande d'habitats extérieurs était un tore gris ébouriffé qui tournait dans la Ceinture de Rouille, la procession d'habitats, ou de restes d'habitats délabrés, qui, en dépit de tout ce qui avait pu arriver, était toujours en orbite autour de Yellowstone. Il y avait des habitats de toutes les formes et de toutes les tailles avant qu'ils ne commencent à se dégrader, victimes de sabotages, de collisions – ou du temps, tout bêtement. Il y avait d'énormes sphères ou des cylindres pleins d'air, rehaussés de miroirs et de pare-soleil délicats et raffinés, dorés à l'or fin. D'autres avaient été construits sur de petits astéroïdes ou des fragments de comète, et placés en orbite autour de Yellowstone par des bandes de Pirates du Ciel. Parfois, les habitats s'étaient installés à l'intérieur de ces solides fondations, y forant des galeries et transformant leur cœur rocheux en une profusion de places vertigineuses et d'espaces publics emplis d'air. D'autres étaient construits essentiellement en surface, privilégiant la facilité d'échange avec l'espace. Ces communautés à faible gravité, sous dôme, étaient agglutinées les unes aux autres comme des œufs de grenouille, baignées par les lueurs iridescentes, bleues et vertes, des biomes miniatures. Chose typique, les dômes affichaient des signes flagrants de réparations d'urgence : des plaques et des cicatrices en toile d'araignée de joints époxy ou de mousse de diamant. Il arrivait que leur étanchéité n'ait jamais été refaite, et tout à l'intérieur était noir et sans vie – réduit en cendres.

D'autres habitats répondaient à des conceptions moins pragmatiques. Il y avait des hélices et des spirales échevelées, pareilles à des coquilles de nautilus en verre soufflé. Il y avait d'énormes concaténations de sphères et de tubes qui évoquaient des molécules organiques. Certains habitats se reconfiguraient en permanence,

animés de lents mouvements comme autant de symphonies architecturales. D'autres encore s'étaient cramponnés bec et ongles, pendant des siècles, à un modèle démodé, résistant à toute innovation, à tout enjolivement. Quelques-uns dissimulaient leur nouveau dessin en se drapant dans des écharpes de brouillard de matière pulvérulente.

Et puis il y avait les épaves. Certains habitats qui avaient été évacués pendant la peste n'avaient pas connu d'autres catastrophes majeures par la suite, mais la plupart avaient été heurtés par des fragments d'habitats qui avaient été eux-mêmes fracassés lors d'une ou plusieurs collisions, ou avaient brûlé. Il n'en restait pas grand-chose. D'autres avaient été réhabilités et réaménagés pendant les années de la reconstruction. Certains étaient encore occupés par des squatters agressifs, en dépit de tous les efforts de la Convention de Ferristown pour les faire évacuer.

Le Carrousel de New Copenhagen avait mieux résisté aux années de la peste que bien d'autres, mais il n'en était pas sorti complètement indemne. À l'heure actuelle, c'était un anneau renflé, en lente rotation, dont le bord faisait un kilomètre de large. Vu d'une certaine distance, c'était un amas foisonnant de structures complexes imbriquées les unes dans les autres, un peu comme si un paysage urbain et industriel avait été plaqué sur la bande de roulement d'une roue. De près, il se résumait à une masse corallienne de ponts roulants, de grues et de quais de chargement, de tours de service et de soutes-parkings, d'échafaudages épineux s'exfoliant dans le vide, un magma incrusté d'un million de lumières crépitantes, de torches fuligineuses, de slogans publicitaires et de balises d'atterrissage clignotantes. Guerre ou pas guerre, les vaisseaux arrivant et repartant formaient aux environs un brouillard pareil à un essaim d'insectes. La gestion du trafic autour de Copenhagen était un casse-tête.

Autrefois, la roue tournait deux fois plus vite que maintenant : suffisamment pour créer au bord un *g* de gravité centrifuge. Les vaisseaux s'amarraient dans le moyeu en apesanteur. Puis, au plus fort de la peste, quand l'ex-Anneau de Lumière était devenu la Ceinture de Rouille, la masse inerte d'un habitat vagabond avait détruit le moyeu central. Le bord était resté tout seul à tourner dans le vide, silencieusement.

Il y avait eu des morts, forcément, des centaines de morts. Des vaisseaux de sauvetage d'urgence s'étaient arrimés à la place du moyeu, évacuant les survivants vers Chasm City. La précision de l'impact avait paru suspecte, mais l'enquête avait conclu qu'il avait été provoqué par un enchaînement exceptionnel de circonstances malencontreuses.

Pourtant Copenhagen avait survécu. Le carrousel était ancien et ne dépendait pas spécialement des technologies microscopiques que la

peste avait dévotées. Pour les millions de gens qui vivaient à bord, la vie continuait presque comme avant. L'amarrage des vaisseaux était devenu malcommode, ce qui n'avait pas facilité l'évacuation. Au fil des mois, les moments les plus pénibles de la peste avaient passé, et Copenhague était encore presque complètement inhabité. Les citoyens avaient maintenu leur carrousel en état de marche alors que les autres carrousels avaient été abandonnés au soin de machines défaillantes. Ils s'étaient éloignés des trajectoires de collision et avaient pris des mesures rigoureuses pour empêcher la peste de contaminer leurs propres habitats. En dehors des accidents toujours possibles – comme le jour où Lyle Merrick avait envoyé un cargo de produits chimiques percuter le bord, forant le cratère devant lequel les touristes, ces vampires, venaient baver –, le carrousel avait survécu à la catastrophe sans avarie majeure.

Pendant les années de la reconstruction, les édiles du carrousel avaient parfois tenté de lever les fonds nécessaires à la restauration du moyeu central. Ils n'y étaient jamais parvenus. Les commerçants et les armateurs se plaignaient de perdre des affaires parce qu'il était trop difficile de s'amarrer à l'anneau, mais les citoyens refusaient de laisser ralentir la roue, parce qu'ils étaient habitués à la gravité. Pour finir, ils étaient arrivés à un compromis qui n'avait contenté aucun des deux camps. La vitesse de rotation avait été diminuée de cinquante pour cent, de sorte que la gravité du tour avait baissé de moitié. Il était encore compliqué d'y arrimer un vaisseau, mais moins qu'avant. Et puis, argumentaient les citoyens, les vaisseaux en partance bénéficiaient de l'effet de fronde gracieusement fourni par le carrousel, qui les éjectait selon une tangente ; ils ne pouvaient pas se plaindre. Mais les pilotes n'en avaient cure. Ils objectaient qu'ils avaient brûlé lors de l'approche tout le carburant que leur faisait économiser ce lancement gratuit.

Or cet arrangement inhabituel se révéla porteur d'étranges avantages. La loi de la jungle y avait régné pendant des années, et pourtant le carrousel était resté à l'abri de la plupart des actes de piraterie. Les squatters s'en étaient allés. Et certains pilotes choisissaient de se poser sur l'anneau de Copenhague parce qu'ils préféraient procéder aux réparations en profitant de la gravité plutôt que dans les docks généralement en apesanteur proposés par les autres habitats. Les choses avaient même commencé à s'arranger, avant que la guerre n'éclate. Des ébauches d'échafaudages dardés de la périphérie vers l'intérieur préfiguraient les rayons qui seraient construits plus tard, suivis par un nouveau moyeu.

Il y avait des milliers de cales sèches, sur le bord de l'anneau. Des cales de toutes les tailles et de toutes les formes, conçues pour accueillir les principales classes de vaisseaux intrasystème. Ces cales

étaient pour la plupart encastrées dans l'anneau, la partie inférieure donnant sur l'espace. Les vaisseaux étaient tractés dans les cales par des robots puis solidement amarrés à l'aide de lourds crochets. Tout ce qui n'était pas fixé se perdait dans l'espace. C'est pourquoi il était tellement intéressant de travailler dans les docks. Certes, il ne fallait pas avoir peur du vide. Mais il y avait toujours des candidats pour ça.

Le vaisseau sur lequel Xavier Liu travaillait seul, ses hypersinges s'étant mis en grève, était nouveau pour lui, mais il avait déjà travaillé sur beaucoup de bâtiments du même type, assez basique. C'était un petit cargo semi-automatique conçu pour caboter entre les habitats de la Ceinture de Rouille. La coque était une carcasse sur laquelle on pouvait accrocher des quantités de cosses de stockage comme autant de décorations de sapin de Noël. Le tracteur faisait le trafic entre le cylindre de Swift-Augustine et un carrousel contrôlé par la Maison de Correction, une société écran spécialisée dans la réparation discrète des opérations de chirurgie esthétiques loupées.

Il y avait des passagers à bord de la remorque. Chacun était encoconné dans une capsule d'entreposage sur mesure. Le tracteur avait détecté un problème technique dans son système de navigation, repéré le plus proche carrousel capable de proposer une réparation immédiate, et procédé à un appel d'offre. La boîte de Xavier avait renvoyé un devis compétitif, et le tracteur avait mis le cap vers Copenhague. Xavier avait loué les services de robots pour aider le tracteur à s'amarrer dans sa cale, et faisait maintenant le tour de la carcasse du vaisseau en s'agrippant au métal glacé, piquant, à l'aide des patchs adhésifs de ses semelles et de ses paumes. Des outils plus ou moins sophistiqués étaient accrochés à la ceinture de sa combinaison spatiale, et un compad d'un modèle assez récent était fixé à sa manche gauche. Il le connectait à tous les ports d'entrée ménagés dans le châssis du cargo, les uns après les autres, et prenait note des données en se mordillant la lèvre.

Normalement, l'avarie du système de navigation, quelle qu'elle fût, aurait dû être relativement simple à réparer. Une fois la panne détectée, il suffisait généralement de commander au magasin une pièce de rechange qu'un singe apportait d'ordinaire en quelques minutes. L'ennui, c'est qu'il faisait lui-même le singe dans ce cargo depuis quarante-cinq minutes, et que l'origine de la défaillance lui échappait encore.

C'était un vrai problème, parce qu'il s'était engagé par contrat à remettre le cargo en état de reprendre sa route en six heures. Il y avait déjà presque une heure qu'il était dessus, en tenant compte du temps qu'avait duré l'amarrage. Cinq heures suffisaient amplement, d'ordinaire, mais il commençait à avoir la sale impression que ça allait être une de ces affaires où on laissait sa chemise.

Xavier s'extirpa tant bien que mal de la capsule de fret où il s'était glissé.

— Donne-moi un putain d'indice, espèce de saloperie...

La sous-persona du cargo répondit dans son oreillette d'une voix stridente :

— Avez-vous trouvé ce qui ne va pas chez moi ? Je suis très impatiente de poursuivre ma mission.

— Nan, et ferme-la. Je ne m'entends pas réfléchir.

— Je répète, je suis très impatiente de...

— Tu vas la fermer, oui ? !

Il y avait un endroit dégagé près de l'avant de la capsule. Il avait évité jusque-là de regarder les passagers de la remorque et, là, il en voyait plus qu'il n'aurait voulu. Il y avait une chose à l'intérieur qui ressemblait à un cheval ailé. Sauf que les chevaux, ailés ou non, n'avaient pas un visage humain, et même féminin, aussi parfait. Le regard de la créature croisa le sien, et Xavier détourna les yeux.

Il enfonça le jack de son compad dans une autre prise, en espérant, ce coup-ci, mettre le doigt sur le problème. Peut-être qu'en fait tout allait bien dans le système de navigation, que c'était juste une avarie du système de diagnostic... C'était déjà arrivé une fois, avec ce cargo qui était venu de l'hôtel Amnésie avec une cargaison de derrières de dégel. Il jeta un coup d'œil à l'horloge, dans le coin en bas à droite de sa visière. Plus que cinq heures dix minutes. En comptant le temps qu'il lui faudrait pour vérifier tous les systèmes, et ramener le cargo dans l'espace extérieur. Ça commençait à sentir le roussi...

— Avez-vous détecté mon anomalie ? Je suis très impatiente de...

Enfin, au moins, comme ça, il n'avait pas le temps de ruminer. Il avait un problème technique épineux sur les bras, c'était la course contre la montre, et ça l'empêchait de penser à Antoinette. Ça ne rendait pas son absence plus facile à supporter. Il n'était pas d'accord avec sa petite mission, mais il savait que la dernière chose à faire était de tenter de l'en dissuader. Elle devait avoir assez de doutes comme ça.

Alors il avait agi de son mieux. Il avait fait donnant-donnant avec un autre atelier de réparation qui avait de la place, et ils avaient tracté l'*Oiseau de Tempête* dans la soute de réparation, la deuxième par ordre de grandeur de tout Copenhague. Antoinette l'avait regardé avec inquiétude, convaincue que les crochets d'amarrage ne pouvaient pas maintenir le cargo en place, avec la force centripète qui s'appliquait sur sa masse de plusieurs centaines de milliers de tonnes. Et pourtant le vaisseau avait tenu bon, et les singes de Xavier avaient effectué sa révision complète.

Plus tard, quand le travail avait été terminé, Xavier et Antoinette avaient fait l'amour une dernière fois avant son départ. Antoinette

avait disparu dans le sas et, quelques minutes plus tard, au bord des larmes, Xavier avait regardé partir l'*Oiseau de Tempête*, qui était devenu incroyablement petit et fragile avant de disparaître complètement.

Un peu après, l'atelier avait reçu la visite d'un flicoïde de la Convention de Ferristown : un cyborg fâcheusement inquisiteur, qui ressemblait à un assemblage de traverses terriblement acérées. Il avait fouiné un peu partout pendant plusieurs heures, dans le seul but, apparemment, d'intimider Xavier, avant de s'en aller bredouille, l'air écoeuré.

Il n'était rien arrivé d'autre.

Antoinette lui avait dit qu'elle maintiendrait le silence radio quand elle serait dans la zone en guerre, alors il n'avait pas été surpris, au départ, d'être sans nouvelles d'elle. Puis les réseaux d'informations généraux avaient émis de vagues rapports d'activité militaire près de Tangerine Dream, la géante gazeuse où Antoinette prévoyait d'inhumer son père. Ça n'était pas prévu au programme. Antoinette pensait que son voyage coïnciderait avec une accalmie des manœuvres militaires dans cette partie du système. Les infos ne parlaient pas d'un vaisseau civil impliqué dans les combats, mais ça ne voulait rien dire. Elle avait pu être prise entre deux feux sans que personne, en dehors de Xavier, sache qu'elle était morte. À moins qu'ils n'aient été au courant mais n'aient pas voulu révéler qu'un vaisseau civil s'était aventuré si loin dans la Zone Contestée.

Et puis les jours étaient devenus des semaines et, comme il n'avait toujours pas de nouvelles d'elle, il s'était forcé à accepter sa disparition. Elle était morte noblement, faisant quelque chose de courageux, sinon d'utile, au beau milieu d'une guerre. Elle ne s'était pas laissé aspirer dans un renoncement cynique. Il était fier de l'avoir connue, et calmement torturé à l'idée de ne pas la revoir.

— Je vais vous le redemander. Avez-vous trouvé l'anomalie...

Xavier tapa des commandes sur sa manche, déconnectant son circuit audio de la sous-persona. Laissons cette saloperie mijoter un peu, se dit-il.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge. Quatre heures cinquante-cinq, et il n'avait pas avancé d'un millimètre dans l'identification du problème. En réalité, une ou deux pistes qui paraissaient assez prometteuses quelques minutes plus tôt s'étaient révélées n'être que des impasses absolues.

— Saloperie de putain de pièce de...

Un voyant vert se mit à clignoter sur sa manche. Xavier le regarda à travers un brouillard d'irritation et de douce panique. Il ne manquerait plus, se dit-il, que l'atelier se retrouve sans boulot alors qu'il était resté là pour...

L'écran incrusté dans sa manche l'avertissait qu'il venait de recevoir un message urgent de l'extérieur du Carrousel de New Copenhagen. Il avait été transmis à l'atelier via le réseau de communication général du carrousel. Ce n'était qu'un message verbal, et il n'y avait pas d'option de réponse en temps réel. L'émetteur était trop loin en aval. Conclusion : l'auteur du message était bien en dehors de la Ceinture de Rouille. Xavier dit à sa manche de rerouter le message vers son casque.

« Xavier... J'espère que tu recevras ça. J'espère que l'atelier est toujours en activité, et que tu n'as pas demandé qu'on te rende trop de services ces derniers temps. Parce que je vais te demander de m'en rendre un. Et un gros. »

— Antoinette ! dit-il tout haut, malgré lui, en souriant comme un crétin.

« Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est ce que je vais te dire. Le reste, on en parlera plus tard, de vive voix. Je suis sur le point de rentrer, mais j'ai beaucoup trop de delta-v pour pénétrer dans la Ceinture de Rouille. Il va falloir que tu envoies un tracteur de secours à ma rencontre, et fissa. Ils n'auraient pas quelques Taurus IV en rab, aux docks de Lazlo ? Un de ces trucs devrait pouvoir tracter l'*Oiseau de Tempête* sans difficulté. Je dirais qu'ils nous doivent une fleur, après ce qu'on a fait pour eux à Dax-Autrichiem, l'an dernier. »

Elle lui donna des coordonnées, un vecteur, et lui dit de faire gaffe aux banshees dans le secteur qu'elle avait indiqué. Elle avait raison ; elle allait vraiment très vite. Xavier se demanda ce qui lui était arrivé, et puis il se dit qu'il le saurait bien assez tôt. Le timing était assez serré. Elle avait attendu la dernière minute pour le contacter, ce qui ne lui laissait qu'une fenêtre très étroite pour régler la question des Taurus IV. Pas plus d'une demi-journée, ou les tracteurs ne pourraient plus l'atteindre. Après, le problème serait dix fois plus complexe à résoudre, et il serait obligé de demander des faveurs très au-dessus de ses moyens.

Antoinette aimait vivre dangereusement, se dit-il après réflexion.

Il se concentra sur le tracteur-fusée. Il n'était pas plus près de trouver la faille dans le système de navigation, mais, d'une façon ou d'une autre, c'était passé au second plan.

Xavier pianota de nouveau sur sa manche afin de se reconnecter à la sous-persona. Quelque chose se mit aussitôt à bourdonner à son oreille, comme si la voix avait continué à lui parler alors qu'il avait coupé le micro.

— ... réglé l'anomalie ? Nous nous permettons de vous demander avec la dernière insistance de remédier à la panne dans le délai promis. Tout manquement à vos engagements contractuels vous exposerait à l'obligation d'acquitter une indemnité d'un montant

maximal de soixante mille mark'o-Ferris, ou de cent vingt mille si vous ne parveniez pas à remédier...

Xavier se déconnecta de nouveau. Un silence béni s'établit.

Tout engourdi. Xavier descendit du châssis du cargo. Il parcourut d'un bond la brève distance qui le séparait de la passerelle de la soute et atterrit au milieu d'un fatras d'outils et de rouleaux de câble. Il se stabilisa et jeta un dernier coup d'œil au cargo pour s'assurer qu'il n'avait pas laissé traîner d'outils de valeur dans les parages. Ce n'était pas le cas.

Xavier ouvrit à la volée un panneau maculé de graisse dans la paroi de la soute. Il y avait beaucoup de commandes derrière le panneau, d'énormes boutons, des leviers pareils à des jouets, noirs de cambouis. Certains commandaient le circuit électrique et l'éclairage ; d'autres la pressurisation et la température. Il les ignora et posa la main sur un gros levier rouge : la commande qui libérait les crochets d'amarrage.

Xavier jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers le cargo. Il s'apprêtait à faire la connerie du siècle, vraiment. Une heure de boulot, et il avait de bonnes chances de découvrir l'origine de la défaillance. Le cargo pourrait reprendre l'espace, il n'y aurait pas de pénalités, et le compte de l'atelier de réparation ne sombrerait pas dans le rouge. Pour quelques semaines.

D'un autre côté, il pouvait passer les cinq prochaines heures à tenter de réparer la panne sans y arriver. Alors il y aurait des pénalités, de cent vingt mille Ferris au maximum, ainsi que le cargo le lui avait charitablement rappelé (comme si le fait de connaître le montant des dégâts rendait la pilule moins amère), et il aurait pris cinq heures de retard dans l'organisation du sauvetage d'Antoinette.

À vrai dire, la question ne se posait pas.

Xavier tira le levier rouge. Il sentit qu'il se verrouillait dans sa nouvelle position avec un déclic à l'ancienne, très satisfaisant. Immédiatement, des voyants orange d'alarme se mirent à clignoter dans toute la soute. Une sirène retentit dans son casque, l'avertissant de rester bien à l'écart de l'énorme masse métallique en mouvement.

Les crochets se rétractèrent avec une certaine frénésie. Pendant un moment, la carcasse métallique du cargo resta magiquement suspendue dans le vide. Puis la gravité centrifuge s'en empara et avec une sorte de douceur, de lenteur majestueuse, elle quitta la cale aussi élégamment qu'un lustre de cristal dégringolant au milieu d'un salon. Xavier ne put voir le cargo disparaître dans le lointain – la rotation du carrousel le masqua à sa vue. Il aurait pu attendre son prochain passage, mais il avait du pain sur la planche.

Le cargo n'était pas endommagé, il le savait. Une fois qu'il aurait quitté Copenhague, un autre spécialiste l'intercepterait sans doute.

D'ici à quelques heures, il serait probablement de nouveau en route pour la Maison de Correction, avec sa cargaison de passagers invraisemblablement mutants.

Certes, il aurait des comptes à rendre à des tas de gens : aux passagers, s'ils avaient vent de l'affaire ; à l'habitat de Swift-Augustine, d'où ils venaient ; au cartel à qui appartenait le cargo ; et peut-être même à la Maison de Correction, contrariée qu'il ait mis ses clients en danger.

Qu'ils aillent tous se faire foutre. Il avait eu des nouvelles d'Antoinette, et c'était tout ce qui comptait.

Clavain regardait les étoiles.

Il était sorti du Nid Maternel, tout seul, et il se trouvait, la tête en haut ou en bas – il renonçait à décider –, quasiment en apesanteur, sur la surface de la comète évidée. Il n'y avait pas un être humain en vue, aucun signe, en fait, de présence humaine. Un observateur qui aurait repéré Clavain en passant se serait dit qu'il était lamentablement échoué à la surface de la comète, sans vaisseau, sans provisions, sans abri. Rien ne permettait de deviner l'immense horlogerie qui occupait le cœur de la comète.

La comète tournait lentement sur elle-même, faisant périodiquement apparaître le pâle joyau d'Epsilon Eridani au-dessus de l'horizon. C'était l'étoile la plus brillante du firmament, et malgré tout elle ressemblait plus à une étoile qu'à un soleil. Clavain sentait le vide immense et glacé de l'espace qui l'en séparait. Étoile ou soleil, il n'en était qu'à cent UA – ce qui n'était rien, en termes de distance interstellaire, mais avait tout de même de quoi donner le frisson. Clavain n'avait jamais pu surmonter la vénération mêlée de terreur qui s'emparait de lui lorsqu'il se retrouvait confronté aux distances forcément immenses de l'espace.

Il entrevit, du coin de l'œil, une lueur presque imperceptible, sur le plan de l'écliptique, à une largeur de main d'Eridani. Elle se reproduisit : une étincelle, brève et soudaine. Il n'avait pas rêvé. Un autre éclair suivit, tout près des deux premiers. Clavain ordonna à la visière de son casque de filtrer la lumière du soleil, afin de limiter l'éventail d'intensités lumineuses qui parvenaient à ses yeux. La visière s'exécuta, masquant l'étoile derrière une tache noire, précise, comme s'il avait trop longtemps regardé le soleil.

Il savait ce qu'il voyait. C'était un combat spatial qui se déroulait à des dizaines d'heures-lumière de là. Les vaisseaux impliqués étaient probablement répartis dans un espace de plusieurs minutes-lumière de diamètre, et se tiraient dessus avec des armes relativistes lourdes. S'il avait été dans le Nid Maternel, il aurait pu se connecter à la base de données tactiques générale et télécharger les informations sur les forces qui patrouillaient dans ce secteur du système solaire. Mais cela ne lui aurait rien appris qu'il ne puisse déduire par lui-même.

Les éclairs étaient principalement des vaisseaux mourants. De temps en temps, l'une de ces fulgurances devait être la pulsation qui déclenchait un railgun demarchiste – un énorme affût d'accélérateur linéaire de plusieurs kilomètres de longueur, alimenté en énergie par la détonation d'une série de bombes à fusion au cobalt. L'explosion atomisait le railgun, après avoir provoqué l'accélération d'une cartouche d'hydrogène métallique stabilisé, de la taille d'un tank, surfant à soixante pour cent de la vitesse de la lumière, juste devant la vague d'annihilation.

Les Conjoiners avaient des armes qui tiraient leur énergie de l'espace-temps même, et d'une efficacité en rapport. Ce n'étaient pas des armes à usage unique : elles pouvaient être déclenchées plusieurs fois, leur réorientation était rapide, et elles ne projetaient pas d'éclair lors du tir.

Clavain savait qu'une analyse spectroscopique de ces éclairs aurait confirmé leur origine. Mais il n'aurait pas été surpris d'apprendre que la plupart d'entre eux avaient été causés par des frappes directes de croiseurs demarchistes.

Là-bas, l'ennemi mourait. Instantanément, dans des explosions si vives et si rapides qu'il ne pouvait y avoir de douleur, de prise de conscience que la fin était arrivée. Mais le fait que la mort soit indolore n'était qu'une piètre consolation. Il devait y avoir des quantités de bâtiments dans cette escadre ; les survivants devaient assister à la destruction des vaisseaux de leurs compatriotes et se demander quel serait le prochain. Ils n'avaient aucun moyen de savoir quand la bombe allait frapper, et quand elle frapperait ils ne le sauraient pas.

De l'endroit où il se trouvait, Clavain aurait aussi bien pu contempler un feu d'artifice dans le lointain. Depuis les couleurs d'Azincourt jusqu'aux armes relativistes lourdes qui mêlaient leurs éclairs distants au scintillement des étoiles sur le velours noir du ciel des premières années du vingt-septième siècle, en passant par les flammes de Guernica et la lumière pure, éclatante, de Nagasaki, pareille à une épée de lumière purifiante réfléchissant la lumière du soleil, ou par les sanglants sillages gravés dans les nuées au-dessus de la Bosse de Tharsis – Clavain n'avait pas besoin qu'on lui rappelle que la guerre était une horreur, mais de loin elle pouvait aussi avoir une beauté crucifiante, terrible.

Les lumières de la bataille disparurent derrière l'horizon. La guerre cesserait bientôt, laissant un ciel intact, que ne maculaient pas les affaires humaines.

Il pensa à ce qu'il avait appris sur le Conseil Restreint, et sur le rôle qu'il était censé jouer. Remontoir lui en avait un peu parlé, avec – du moins le supposait-il – l'accord tacite de Skade. Ils auraient voulu

l'avoir parmi eux, non seulement afin de lui éviter de s'attirer des ennuis, mais encore parce qu'ils avaient besoin de son assistance dans une affaire délicate. Une opération militaire, qui devait avoir lieu au-delà du système d'Epsilon Eridani. Il s'agissait de récupérer certaines choses qui étaient tombées entre de mauvaises mains.

Remontoir n'avait pas voulu lui dire de quoi il s'agissait ; seulement que leur récupération était vitale pour la sécurité à long terme du Nid Maternel. Pour en savoir davantage – et s'il voulait être utile au Nid Maternel, Clavain devrait en apprendre davantage – il faudrait qu'il entre au Conseil Restreint. Ça paraissait d'une simplicité stupéfiante. Maintenant qu'il y réfléchissait, tout seul à la surface de la comète, il devait bien admettre que ça l'était probablement. Ses craintes étaient hors de proportion avec les faits.

Et pourtant il n'arrivait pas à faire totalement confiance à Skade. Elle en savait plus long que lui, et ce serait toujours le cas même s'il entrerait au Conseil Restreint. Il aurait fait un pas de plus vers le Sanctuaire Intérieur, mais il n'en ferait pas encore partie – et rien ne prouvait qu'il n'y avait pas des strates supplémentaires.

Le combat faisait rage à nouveau, sur l'horizon, mais Clavain nota que les éclairs étaient beaucoup moins fréquents. L'engagement tirait à sa fin. Il aurait parié que les Demarchistes avaient subi les plus lourdes pertes. Il se pouvait même qu'il n'y ait pas eu de victimes dans son propre camp. Les ennemis survivants retourneraient bientôt lécher leurs plaies dans leurs bases respectives, en s'efforçant d'éviter d'autres engagements en cours de route. Avant très longtemps, le combat figurerait dans une émission de propagande, travesti de façon à extraire une infime parcelle d'optimisme de la cuisante défaite demarchiste. Il avait vu ça mille fois. Il y aurait d'autres combats comme celui-ci, mais plus beaucoup. L'ennemi perdait la partie. Les Demarchistes étaient du côté des perdants depuis des années. Alors pourquoi s'inquiéter de la sécurité future du Nid Maternel ?

Il savait qu'il n'avait qu'une façon de le découvrir.

La capsule réintégra son créneau avec une précision mécanique infaillible. Clavain reprit pied en haletant dans la gravité standard. Il lui faudrait quelques minutes pour s'adapter à la pesanteur.

Il se fraya un chemin à travers un circuit compliqué de courbes et de plans inclinés. Il croisa d'autres Conjoinneurs, qui ne lui accordèrent aucune attention particulière. Dans le déferlement de leurs pensées, il ne détecta qu'un respect tranquille et de l'admiration, peut-être teintée d'une pointe de commisération. Le gros de la population ignorait les tentatives de Skade pour le faire entrer au Conseil Restreint.

Les coursives étaient de plus en plus sombres et étroites, et les parois, d'un gris spartiate, grouillaient de canalisations où s'ouvraient des trappes et des grilles pour laisser circuler l'air chaud. Il sentait vibrer les machines sous ses pieds et derrière les murs. L'éclairage était maigre, intermittent. À aucun moment Clavain n'avait franchi un accès réservé, mais quelqu'un qui n'aurait pas connu cette partie de la roue aurait probablement eu l'impression de s'être égaré dans une section réservée à l'entretien et plus ou moins interdite. Quelques personnes allaient jusque-là, mais la plupart auraient tourné les talons et regagné une zone plus accueillante.

Clavain continua. Il avait atteint un endroit qui ne figurait pas sur les plans ni sur les cartes. La majorité des habitants du Nid Maternel en ignoraient l'existence. Il approchait d'une cloison vert bronze. Elle n'était pas gardée et ne portait aucune marque. À côté se trouvait une grosse roue de métal à trois rayons. Clavain prit la roue par deux des rayons et commença à la tourner. Elle résista un instant – il y avait un certain temps que personne n'était passé par là –, puis il sentit qu'elle cédait. Clavain insista jusqu'à ce qu'elle tourne librement. La porte de la cloison s'éclipsa comme un bouchon, sur lequel perlaient des gouttelettes de condensation et de lubrifiants. Il continua à tourner la roue, et le bouchon pivota sur ses gonds, libérant le passage. C'était une sorte d'énorme piston courtaud, à la surface polie, luisante comme un canon de fusil.

Il faisait encore plus sombre derrière. Clavain passa par-dessus la lèvre de la cloison d'un demi-mètre d'épaisseur en baissant la tête pour ne pas s'érafler le crâne sur le linteau de la porte. Le métal était froid sous ses doigts. Il souffla dessus pour les réchauffer.

Une fois à l'intérieur, Clavain tourna une seconde roue afin de refermer hermétiquement la porte, en tirant sur ses manches pour protéger ses doigts gourds. Puis il fit quelques pas dans l'obscurité. Des lumières vert pâle s'allumèrent sur les marches, trouant spasmodiquement les ténèbres.

C'était une salle immense, longue et basse de plafond comme un entrepôt de poudre. La courbe du bord de la roue était tout juste visible, les parois s'incurvant vers le haut, et le sol avec elles. Des rangées de caissons de cryosomme s'étendaient dans le lointain.

Clavain savait exactement combien il y en avait : cent soixante-dix. Cent soixante-dix corps étaient revenus de l'espace profond à bord du vaisseau de Galiana, mais ils étaient au-delà de tout espoir raisonnable de reviviscence. Beaucoup avaient été tellement massacrés que leurs restes n'avaient pu être identifiés que grâce à l'analyse de leur ADN. Pourtant, si maigres que soient ses restes, chaque individu identifié s'était vu attribuer un caisson de cryosomme individuel.

Clavain suivit l'allée entre deux rangées de caissons, ses pas

claquant sur le caillebotis métallique. Les caissons bourdonnaient calmement. Ils étaient encore tous opérationnels, mais c'était uniquement parce qu'on estimait plus sage de conserver les restes congelés et non parce qu'on espérait encore les ranimer. Des Loups, ces machines microscopiques, il n'y avait plus signe dans aucune des dépouilles – sauf, bien sûr, dans l'une d'elles –, seulement ça ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas tapis, sous forme de parasites en sommeil, juste en dessous du seuil de détection. Les cadavres auraient pu être incinérés, mais ç'aurait été renoncer à toute possibilité d'apprendre quelque chose à leur sujet. Et le Nid Maternel était la prudence incarnée.

Clavain arriva au caisson de Galiana. Il était séparé des autres, légèrement surélevé sur un socle incliné. La machinerie complexe corrodée évoquait des ornements de pierre sculptée. On aurait dit le cercueil d'une reine des fées, d'une souveraine bien-aimée qui avait courageusement défendu son peuple jusqu'au bout et qui dormait à présent de son dernier sommeil, entourée de ses plus fidèles chevaliers, conseillers et dames de cour. La partie supérieure du caisson était transparente, de sorte qu'il vit la silhouette de Galiana bien avant d'être auprès d'elle. Elle avait l'air d'accepter sereinement son destin, les bras croisés sur sa poitrine, le visage tourné vers le plafond, mettant en relief la ligne forte, noble, de sa mâchoire. Elle avait les yeux fermés et le front lisse. Ses longs cheveux striés d'argent encadraient son visage comme deux mares sombres. Un milliard de particules de glace bleues, roses et vert pâle scintillaient sur sa peau au gré des déplacements de Clavain. Elle était délicieusement belle et délicate dans la mort comme si elle avait été sculptée dans le sucre.

Il en aurait pleuré.

Clavain effleura le couvercle glacé du caisson, caressa la surface du bout des doigts, y laissant quatre traces indistinctes. Il avait imaginé mille fois tout ce qu'il lui dirait si elle émergeait un jour de l'emprise du Loup. Elle n'avait plus jamais été décongelée après cette unique fois, peu après son retour, mais ça ne voulait pas dire que ça ne se reproduirait pas, au fil des années ou des siècles. De temps en temps, Clavain se demandait ce qu'il lui dirait si Galiana devait réapparaître à travers le masque, même pour un bref instant. Se souviendrait-elle de lui et des choses qu'ils avaient partagées ? Se souviendrait-elle de Felka, qui était aussi près d'être sa fille qu'il était humainement possible de l'être ?

Enfin, à quoi bon y réfléchir ? Il savait qu'il ne lui reparlerait jamais.

— J'ai pris ma décision, dit-il.

Et un nuage de buée se forma devant ses lèvres.

— Je ne suis pas sûr que tu serais d'accord. D'abord, tu n'aurais

jamais approuvé l'existence d'une chose comme le Conseil Restreint. Ils disent qu'avec la guerre c'était inévitable, que les exigences de secret liées aux opérations nous ont obligés à compartimenter notre pensée. Mais le Conseil existait déjà avant la guerre, sous forme embryonnaire. Nous avons toujours eu des secrets, même les uns pour les autres.

Il avait les doigts gelés.

— Je fais ça parce que je pense qu'il va se passer quelque chose de très mauvais. Si c'est quelque chose qu'il faut arrêter, je m'efforcerai d'y mettre fin. Et si on n'y peut rien, je tâcherai de guider le Nid Maternel à travers la crise qui l'attend. Mais je ne peux faire ni l'un ni l'autre du dehors.

« Jamais une victoire ne m'a mis aussi mal à l'aise que celle-ci, Galiana. Et à mon avis, tu éprouverais la même chose. Tout ce qui te paraissait trop simple, tout ce qui ressemblait à une ruse t'inspirait de la méfiance. Je suis bien placé pour le savoir. Je suis tombé dans ce piège, autrefois.

Il frissonna. Il avait très froid, subitement, et il avait l'impression qu'on l'observait, d'après un léger picotement. Tout autour de lui, les caissons de cryosommeil bourdonnaient. Pourtant, les voyants et les diodes des panneaux de contrôle n'avaient pas changé.

Clavain sut tout à coup qu'il n'avait pas envie de rester plus longtemps dans la crypte.

— Galiana, dit-il trop vite, mal à l'aise, il faut que je le fasse. Je dois accéder à la requête de Skade, pour le meilleur ou pour le pire. J'espère seulement que tu comprendras.

— Elle comprendra, Clavain.

Il se retourna d'un bloc, tout en se rendant compte qu'il connaissait cette voix, et qu'il n'avait rien à craindre.

— Felka, dit-il, soulagé. Comment savais-tu que j'étais là ?

— Je pensais bien que tu descendrais ici, Clavain. Je savais que c'était à Galiana que tu viendrais parler en dernier recours.

Il ne l'avait pas entendue entrer dans la crypte. Il s'aperçut que la porte, à l'autre bout, était entrebâillée. C'était le courant d'air qui l'avait fait frissonner, tout à l'heure.

— J'ignore pourquoi je suis venu, dit Clavain. Je sais qu'elle est morte.

— Elle est ta conscience, Clavain.

— C'est pour ça que je l'aimais.

— Comme nous tous. C'est pour ça qu'elle a toujours l'air d'être en vie, pour nous guider. Il n'y a rien de mal à venir ici. Ce n'est pas pour ça que je te respecterais moins, ou que j'aurais moins d'estime pour toi.

— Je crois que je sais ce que j'ai à faire.

Elle eut un hochement de tête comme s'il lui avait simplement donné l'heure. Elle était à côté de lui, à présent.

— Viens, sortons d'ici. Il fait trop froid pour des vivants. Galiana ne nous en voudra pas.

Elle quitta la crypte, Clavain sur ses talons.

Quand ils furent sortis, ce fut lui qui tourna la roue pour refermer l'énorme piston qu'était la porte, laissant souvenirs et fantômes derrière lui.

Clavain fut introduit dans la chambre secrète. En franchissant le seuil, il sentit les millions de pensées d'arrière-plan du Nid Maternel quitter son esprit comme un soupir d'agonie. Il se dit que la transition devait être traumatisante pour beaucoup de Conjoineurs, mais, même s'il n'était pas sorti à cet instant du lieu de repos de Galiana, où régnait le même genre de silence, il se serait borné à le remarquer. Il avait passé beaucoup trop de temps en marge de la société conjoineur pour être troublé par l'absence d'autres pensées dans sa tête.

Il n'était pas complètement seul, bien sûr. Il était environné par l'esprit de ceux qui se trouvaient là, même si les restrictions imposées par le Conseil Restreint ne lui permettaient encore que d'effleurer leurs pensées superficielles. La chambre proprement dite n'avait rien de remarquable : une vaste sphère avec de nombreux sièges disposés en gradins, qui montaient presque jusqu'en haut. Un unique fauteuil, austère et massif, occupait la partie plane du centre. Il en sortait sans plan de joint visible, comme s'il avait été extrudé.

[Clavain.]

C'était Skade. Elle était debout sur la pointe d'une langue en saillie sur l'une des parois de la chambre.

Oui ?

[Prends place dans le siège, Clavain.]

Il s'avança, ses semelles claquant sur le matériau gris, brillant, du sol. Il ne pouvait se départir de l'impression qu'il allait passer en jugement ; il aurait aussi bien pu marcher au supplice.

Clavain s'installa dans le fauteuil, qui était aussi confortable qu'il en avait l'air, et croisa les jambes.

Finissons-en, Skade, dit-il en se grattant la barbe.

[Chaque chose en son temps, Clavain. Comprends-tu que le fardeau de la connaissance s'accompagne du fardeau additionnel de conserver le secret sur cette connaissance ? Qu'une fois que tu auras appris les secrets du Conseil Restreint, tu ne pourras les mettre en danger en risquant de te faire capturer par l'ennemi ? Que le seul fait de les partager avec d'autres Conjoineurs ne saurait être toléré ?]

Je sais à quoi je renonce en me laissant enrôler, Skade.

[Nous voulions seulement en être sûrs, Clavain. Tu ne pourras pas nous reprocher de te l'avoir caché.]

Remontoir se leva de son siège.

[Il a dit qu'il était prêt, Skade. Ça suffit.]

Elle regarda Remontoir avec une absence d'émotion que Clavain trouva beaucoup plus glaçante qu'un simple accès de colère.

[Merci, Remontoir.]

Il a raison. Je suis prêt. Et volontaire.

Skade hocha la tête.

[Alors, prépare-toi. Ton esprit est sur le point de s'ouvrir à des informations qui lui étaient jusqu'alors interdites.]

Clavain ne put s'empêcher de se cramponner, instinctivement, aux accoudoirs de son fauteuil, tout en étant bien conscient que c'était ridicule. Il avait eu exactement la même sensation, quatre cents ans auparavant, quand Galiana lui avait donné accès à la Transillumination. C'était dans son Nid, sur Mars. Il avait été blessé, et elle avait infesté son esprit avec des essaims de machines. Il n'en avait eu qu'un aperçu, à ce moment-là, mais pendant les instants précédents il avait eu l'impression de voir se ruer sur lui la muraille d'eau d'un raz-de-marée qui allait le submerger. Il éprouvait exactement la même chose en cet instant, alors qu'il n'anticipait pas de changement réel de conscience. Il lui suffisait de savoir qu'il était sur le point d'accéder à des secrets tellement renversants qu'ils justifiaient la hiérarchisation en strates d'un esprit de ruche autrement omniscient.

Il attendit... mais il ne se produisit rien.

[C'est fait.]

Il desserra ses mains crispées sur les accoudoirs.

Je ne ressens aucun changement.

[Oh si, tu as changé.]

Clavain regarda autour de lui les gradins qui montaient sur les murs de la chambre. Tout était comme avant ; rien ne paraissait différent. Il examina ses souvenirs et il semblait n'y avoir rien, tapi là, qui n'y ait figuré une minute plus tôt.

Je ne suis pas...

[Avant que tu entres ici, avant que tu prennes cette décision, nous t'avons permis de savoir que nous requérions ta coopération afin de retrouver quelque chose qui avait été perdu. N'est-ce pas, Clavain ?]

Vous ne m'avez pas encore dit ce que vous cherchiez.

[C'est parce que tu ne t'es pas posé la bonne question.]

Et quelle question voudrais-tu que je me pose, Skade ?

[Demande-toi ce que tu sais des armes de classe infernale, Clavain. Je suis sûre que tu trouveras la réponse fascinante.]

Je n'ai jamais entendu parler d'armes de...

Il n'alla pas au bout de sa phrase. Il savait exactement ce

qu'étaient les armes de classe infernale.

Maintenant que les données étaient disponibles, Clavain se rendit compte qu'il avait souvent entendu des rumeurs concernant ces armes, depuis qu'il avait intégré les Conjoiners. Leurs ennemis jurés racontaient des histoires inquiétantes sur les armes secrètes des Conjoiners, des machines infernales à la capacité destructrice si phénoménale que c'est à peine si elles avaient été testées, et qui n'avaient assurément jamais été expérimentées lors de combats réels. On les disait très anciennes. Elles auraient été construites pendant les premiers stades de l'histoire des Conjoiners. Les détails changeaient selon les sources, mais toutes les rumeurs s'accordaient sur un point : il y avait quarante armes, et il n'y en avait pas deux exactement pareilles.

Clavain n'avait jamais pris ces histoires au sérieux. Il pensait qu'elles avaient été inventées de toutes pièces, pour inspirer la terreur, par l'un des services de désinformation du Nid Maternel. Il était impensable que des armes pareilles aient jamais existé. Pendant tout le temps qu'il avait passé parmi les Conjoiners, il n'était jamais tombé sur le moindre indice concret de l'existence de telles armes. Galiana ne lui en avait jamais parlé, et pourtant, si les armes étaient aussi anciennes qu'on le disait, leur création remontait à l'époque de Mars, et elle ne pouvait ignorer leur existence.

Elles avaient néanmoins bel et bien existé.

Clavain parcourut ses nouveaux souvenirs tout neufs avec une sinistre fascination. Il avait toujours su qu'il y avait des cachotteries dans le Nid Maternel, mais il n'aurait jamais cru que quelque chose d'aussi énorme puisse rester si longtemps secret. C'était comme s'il venait de découvrir une immense salle cachée dans une maison où il aurait vécu toute sa vie. Le sentiment de dislocation – et de trahison – était aigu.

Il y avait quarante armes, comme dans les légendes du temps jadis. Quarante prototypes, exploitant des principes d'une inventivité perverse et d'une subtilité à nulle autre pareille, qui constituaient une avancée de la physique. Et Galiana était bel et bien au courant de leur existence. Et pour cause : c'était elle qui avait autorisé leur construction, au plus fort des persécutions dont les Conjoiners étaient victimes. À l'époque, la force de leurs ennemis résidait moins dans leur supériorité technique que dans leur nombre. Avec ces quarante nouvelles armes, elle aurait pu les rayer de la carte. Et puis au dernier moment elle s'était ravisée : mieux valait disparaître soi-même que d'avoir un génocide sur la conscience.

Mais ils n'en étaient pas restés là. L'ennemi avait commis des erreurs, il y avait eu des coups de chance et des imprévus. Le peuple de Galiana avait été poussé au bord du précipice ; il n'avait pas été

complètement anéanti.

Clavain apprit alors que les armes avaient été, par mesure de sécurité, reléguées dans un astéroïde fortifié, dans un autre système. Des images floues filaient dans son esprit : des cryptes blindées, protégées par de féroces chiens de garde cybernétiques, des pièges implacables et des chausse-trappes. Galiana avait manifestement aussi peur des armes que de ses ennemis et, si elle n'était pas disposée à les démanteler, elle avait fait de son mieux pour empêcher qu'on les utilise dans l'immédiat. Avant toute chose, les données qui avaient permis leur fabrication avaient été effacées, ce qui avait apparemment suffi à empêcher toute tentative ultérieure de reproduction. Si l'on avait jamais besoin des armes à nouveau – si une nouvelle ère de persécution de masse survenait –, les armes étaient toujours là et pourraient être utilisées ; mais la distance – des années de voyage dans l'espace – impliquait une longue période de réflexion. Ces quarante armes de classe infernale ne pourraient jamais être utilisées autrement qu'avec sang-froid, et c'était très bien comme ça.

Seulement les armes avaient été volées. Quelqu'un avait fait intrusion dans l'astéroïde inexpugnable et, le temps que les Conjoiners envoient une équipe d'investigation, les voleurs avaient disparu. Ils avaient réussi à franchir tous les systèmes de défense sans remettre aucune des quarante armes sous tension. Et comme elles étaient inactivées, elles ne laissaient aucune signature qui aurait permis de les suivre à la trace, de les détruire à distance, ou de les pacifier.

Les Conjoiners n'avaient pas ménagé leurs efforts pour retrouver les armes perdues, ainsi que l'apprit Clavain, mais jusque-là tout avait échoué. L'emplacement de la cachette avait été un secret bien gardé ; la nouvelle du vol avait été tenue encore plus secrète, et seuls quelques rares Conjoiners seniors en avaient eu connaissance. Les décennies avaient passé, et ils avaient retenu collectivement leur souffle : dans de mauvaises mains, les armes auraient pu briser des mondes comme du verre. Leur seul espoir était que les voleurs ne mesurent pas le potentiel de ce qu'ils avaient volé.

Les décennies étaient devenues un siècle, puis deux. Les désastres avaient succédé aux crises dans l'espace humain, mais rien, aucun indice, n'avait jamais laissé supposer que les armes eussent été réactivées. Les rares Conjoiners dans le secret s'étaient pris à espérer que les armes avaient été abandonnées au fin fond de l'espace, ou jetées dans la face brûlante d'une étoile.

Pourtant les armes n'étaient pas perdues.

Et de façon tout à fait inattendue, peu avant que Clavain ne revienne de l'espace profond, les signatures d'activation avaient été détectées dans les parages de Delta Pavonis, un soleil situé à une

quinzaine d'années-lumière du Nid Maternel. Les signaux neutrinos étaient faibles ; il se pouvait que des signes précurseurs de réveil soient passés complètement inaperçus. En tout cas, les plus récents étaient sans ambiguïté : un certain nombre d'armes avaient été tirées de leur sommeil.

Le système de Delta Pavonis n'était pas sur les routes commerciales principales. Il comportait un seul monde habité, Resurgam, une colonie établie par une expédition archéologique de Yellowstone menée par Dan Sylveste, le fils du cybernéticien Calvin Sylveste et le rejeton de l'une des familles les plus fortunées de la société demarchiste. Les archéologues de Sylveste avaient déterré les restes d'une civilisation aviaire qui avait vécu sur la planète, il y avait à peine un million d'années. La colonie avait graduellement coupé tout lien avec Yellowstone, et une succession de régimes avaient remplacé le programme scientifique originel par une politique controversée de terraformation et de colonisation à grande échelle. Il y avait eu des coups d'État et de la violence, mais il était parfaitement invraisemblable que les armes soient à présent entre les mains des colons. L'étude des registres de transport mentionnait le départ d'un vaisseau à destination de Resurgam : un gobe-lumen, le *Spleen de l'Infini*, qui s'était positionné en orbite dans le système à peu près à l'époque où les signatures d'activation avaient été détectées. On avait peu d'informations sur l'équipage et l'histoire du vaisseau, mais Clavain avait appris, d'après les registres de l'immigration dans la Ceinture de Rouille, qu'une dénommée Ilia Volyova avait recruté un nouveau membre d'équipage juste avant le départ de son vaisseau. Le nom pouvait être vrai ou faux – pendant l'époque troublée qui avait suivi la peste, les individus pouvaient revêtir l'identité qui les arrangeait –, quoi qu'il en soit, Volyova avait reparu. Rares étaient les transmissions qui parvenaient à Yellowstone, mais un message paniqué et fragmentaire racontait que le vaisseau de Volyova avait terrorisé la colonie jusqu'à ce qu'elle lui livre son ancien chef. Pour une raison ou une autre, l'équipage ultranaute de Volyova voulait qu'on lui remette Dan Sylveste.

Ça ne voulait pas dire que Volyova avait définitivement fait main basse sur les armes, mais Skade pensait qu'elle faisait une suspecte très vraisemblable, et Clavain était d'accord avec elle. Son vaisseau était assez vaste pour avoir transporté les armes, elle avait usé de violence à l'égard de la colonie et elle était arrivée sur le théâtre des opérations à peu près au moment où les armes avaient été réactivées. On se perdait en conjectures sur ce que Volyova voulait faire des armes, mais son lien avec elles semblait indéniable.

Elle était la voleuse qu'ils cherchaient.

La crête de Skade palpitait d'ondes vert jade et bronze. De

nouveaux souvenirs affluèrent dans la tête de Clavain : des vidéo-clips et des images fixes de Volyova. Clavain aurait été bien incapable de dire à quoi il s'attendait au juste, mais sûrement pas au visage rond, revêche, aux cheveux presque ras, que Skade lui montra. S'il était entré dans une pièce de suspects, Volyova aurait été l'une des dernières personnes vers lesquelles il se serait tourné.

Skade lui sourit. Elle avait réussi à attirer son attention.

[Maintenant tu comprends pourquoi nous avons besoin de ton aide. L'endroit et le statut des trente-neuf armes restantes... !

Trente-neuf, Skade ? Je pensais qu'il y en avait quarante.

[Je ne t'ai pas dit qu'il y en avait déjà une de détruite ?]

Tu as apparemment omis ce détail.

[On ne peut pas en être sûrs, à ce stade. Les armes ont été réveillées et elles sont à nouveau entrées en hibernation, comme des monstres insomniaques. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a une arme qui n'a pas été détectée depuis 2565, temps de Resurgam. Nous présumons qu'elle a été perdue, ou au moins endommagée. Et six des trente-neuf armes restantes se sont détachées du groupe principal. Nous en recevons toujours des signaux intermittents, mais elles sont beaucoup plus près de l'étoile neutronique qui se trouve au bord du système ; les trente-trois autres sont dans un rayon de une UA de Delta Pavonis, au point de Lagrange du système Resurgam-Delta Pavonis. Selon toute vraisemblance, elles sont dans les soutes du gobe-lumen de la Triumvira.]

Clavain leva la main.

Attends un peu. Vous avez détecté certains de ces signaux depuis 2565 ? Tant que ça ?

[Temps de Resurgam, Clavain.]

Quand même, vous auriez dû détecter les signaux par ici... quand ça, en 2580 ? Ça fait trente-trois ans, Skade. Pourquoi, au nom du diable, n'avez-vous pas agi plus vite ?

[C'est la guerre, Clavain. Nous n'étions pas en position de monter une opération de récupération extensive, complexe.]

C'est ça. Et maintenant si...

Skade lui concéda ce point d'un imperceptible hochement de tête.

[Maintenant, le sort de la bataille est en train de tourner en notre faveur. Nous pouvons enfin nous permettre d'y consacrer certains moyens. Ne t'y trompe pas, Clavain, la récupération de ces armes ne sera pas une partie de plaisir. Nous allons tenter de reprendre des choses qui ont été volées dans une forteresse où nous aurions nous-mêmes, à présent, les plus grandes difficultés à pénétrer. Volyova a ses propres armes, en dehors de celles qu'elle nous a volées. Et les crimes qu'elle a commis sur Resurgam prouvent qu'elle aurait les couilles de les utiliser. Nous devons les récupérer à tout prix, un point c'est tout.

Peu importe ce que ça coûtera et le temps que ça prendra.]

Ce que ça coûtera ? En vies humaines, tu veux dire ?

[Tu n'es pas une poule mouillée, Clavain. Les pertes de guerre ne t'ont jamais effrayé. C'est pour ça que nous voulons que tu coordonnes cette opération de récupération. Passe ces souvenirs en revue si tu doutes de faire l'affaire.]

Elle ne l'honora pas d'un avertissement. Des bribes de son passé envahirent sa conscience immédiate, le renvoyant à ses campagnes et à ses actions passées. Cela rappela à Clavain les vieux enregistrements monochromes, en deux dimensions, qu'il avait visionnés pendant les premiers temps de la Coalition pour la Pureté Neurale, à la recherche – généralement vaine – d'une ébauche de leçon utilisable contre les vrais ennemis. Mais il était le protagoniste des films de guerre que Skade lui montrait, de ces giclées d'images en accéléré. Et pour la plupart, ils étaient historiquement exacts : un kaléidoscope d'actions auxquelles il avait participé. Il y avait eu une libération d'otages dans les garennes de Gilgamesh Isis. Clavain y avait perdu une main, brûlée par une giclée de soufre. La blessure avait mis un an à guérir. Il y avait eu la fois où Clavain et une Conjoinneur avaient piraté le cerveau d'un savant demarchiste, gardé par des Mixmasters renégats autour de l'Œil de Marco. La partenaire de Clavain avait été chirurgicalement modifiée de façon à pouvoir conserver le cerveau vivant dans son utérus, grâce à une simple technique de césarienne à l'envers que Clavain lui avait fait subir. Ils avaient laissé le corps de l'homme derrière eux, afin que ses ravisseurs le découvrent. Par la suite, les Conjoinneurs avaient cloné l'homme et greffé le cerveau traumatisé sur le nouveau corps.

Et puis il y avait eu la récupération par Clavain d'une propulsion Conjoinneur volée par des Pirates du Ciel installés dans l'un des noyaux extérieurs de la ruche agraire des Bouphis, et la libération d'un monde entier de Schèmes Mystifs prisonniers d'une bande de corsaires ultras qui voulaient faire payer l'accès à leur océan modificateur d'esprit. Et il y en avait eu beaucoup, beaucoup d'autres comme ça. Clavain avait toujours survécu et presque toujours réussi. Il savait qu'il y avait d'autres univers où il était mort depuis longtemps : il n'avait pas été moins habile dans ces histoires, mais les choses avaient tourné autrement. Il ne pouvait extrapoler à partir de ses succès et affirmer qu'il allait réussir dans la prochaine crise.

Cela dit, s'il n'avait aucune garantie de réussite, il était clair que Clavain avait de meilleures chances que n'importe quel autre membre du Conseil Restreint.

Il eut un sourire attristé.

On dirait que vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même.

[Je sais que tu nous aideras, Clavain, ou je ne t'aurais pas fait venir ici. J'ai raison, n'est-ce pas ? Tu nous aideras.]

Clavain parcourut la pièce du regard, englobant la ménagerie terrifiante de vieillards rageurs, ratatinés, parfois au stade terminal, prisonniers de bouteilles de verre. Ils étaient tous suspendus à sa réponse, même les cerveaux visibles qui semblaient hésiter entre deux râles sifflants. Skade avait raison. Il ne se serait fié à personne d'autre qu'à lui-même pour mener à bien une mission pareille. Même à présent, en cette heure tardive de sa carrière et de sa vie. Il lui faudrait des dizaines d'années, vingt ans peut-être, rien que pour arriver à Resurgam, et vingt de plus pour revenir avec sa prise. Enfin, quarante ans, ce n'était pas grand-chose, par rapport à quatre ou cinq siècles. Et pendant la majeure partie de ce temps, il serait congelé, de toute façon.

Quarante ans... Disons cinq ans de préparation ici, plus un an pour l'opération proprement dite... Un demi-siècle en tout... Il regarda Skade, remarqua que les moirures de sa crête s'apaisaient, se figeaient presque, comme en attente. Il savait que Skade avait du mal à déchiffrer ses pensées profondes – c'était son opacité même qui le rendait à la fois fascinant et exaspérant pour elle –, mais il soupçonnait qu'elle devait assez bien lire son assentiment.

Je vais le faire. Mais à certaines conditions.

[Des conditions, Clavain ?]

C'est moi qui choisirai mon équipe ; je veux pouvoir décider qui partira avec moi. Si je demande Felka et Remontoir, et s'ils acceptent de m'accompagner sur Resurgam, alors tu les laisseras partir.

Skade réfléchit et hocha la tête avec la délicatesse précise d'une marionnette de théâtre d'ombre.

[Évidemment. Quarante ans d'absence, ça fait long. C'est tout ?]

Non, bien sûr que non. Je ne tenterai rien contre Volyova à moins d'avoir une supériorité tactique écrasante. C'est comme ça que j'ai toujours agi, Skade : avec l'assurance de dominer la situation en totalité. Ce qui implique de disposer de plus d'un vaisseau. Au moins deux, trois dans l'idéal, et plus si le Nid Maternel peut les fabriquer à temps. Et je me fous des diktats. Nous avons besoin de gobe-lumens munis des armes les plus redoutables à notre disposition. Un prototype ne suffira pas et, compte tenu du temps qu'il faut pour construire quoi que ce soit, ces temps-ci, nous avons intérêt à nous mettre au boulot tout de suite ; il ne suffit pas de regarder un astéroïde en claquant des doigts pour en faire jaillir un vaisseau stellaire en quatre jours.

Skade porta un doigt à sa lèvre inférieure et ferma les yeux. L'espace d'un instant – un peu plus long qu'un clin d'œil –, Clavain eut la nette impression qu'elle avait un dialogue enflammé avec quelqu'un. Il crut voir frémir ses paupières, comme un rêveur brûlant

de fièvre.

[Tu as raison, Clavain. Nous aurons besoin de vaisseaux ; de nouveaux vaisseaux, dotés de tous les perfectionnements intégrés à l'*Ombre de la Nuit*. Mais ne t'en fais pas. Leur fabrication a déjà commencé. En réalité, ils sont pas mal avancés.]

De nouveaux vaisseaux ? demanda Clavain en plissant les paupières. Où ça ?

[Assez loin d'ici, Clavain.]

Il hocha la tête.

Parfait. Alors, ça ne peut pas nuire de m'emmener les voir, hein ? J'aimerais y jeter un coup d'œil avant qu'il ne soit trop tard pour changer quoi que ce soit.

[Clavain...]

Ce n'est pas négociable non plus, Skade. Si vous voulez que je fasse le boulot, vous devez me laisser voir mes outils.

L'Inquisitrice déboucla son harnais de sécurité et ouvrit une fenêtre dans la coque, à côté d'elle. La navette de la Triumvira s'exécuta docilement, et un rectangle transparent apparut dans le matériau opaque, lui offrant sa première vision de l'espace depuis quinze ans.

Resurgam avait beaucoup changé, même dans ce laps de temps relativement bref au niveau planétaire. Les nuages, qui étaient jusque-là des écharpes de buée vaporeuses drapées en haute altitude, formaient maintenant des masses épaisses, crémeuses, des spirales bouillonnantes, touillées par la force de Coriolis, cette artiste aveugle. Le reflet du soleil sur le glacie des lacs et des mers miniatures était éblouissant. La surface de la planète était un manteau d'Arlequin couturé de pièces vert et or aux découpes franches, strié de fils gris et bleu métallisé : des voies de Slev, des autoroutes et des canaux d'irrigation où circulaient des péniches. Les villes et les colonies étaient des reprises minutieuses, avec leurs rues et leurs bâtiments indistincts, même quand l'Inquisitrice fit passer la vitre en mode grossissant. Près du moyeu des plus anciennes colonies, comme Cuvier, se devinaient les vestiges des vieux dômes d'habitation ou les anneaux de leurs fondations. De temps en temps, dans la stratosphère, étincelait la perle irisée d'un dirigeable, ou la tête d'épingle d'un avion en mission pour le gouvernement. Mais à cette échelle la plupart des activités humaines étaient indiscernables. Elle aurait aussi bien pu examiner un virus agrandi un nombre incalculable de fois.

L'Inquisitrice, qui avait passé des années à réprimer cette facette de sa personnalité, se retrouva dans la peau d'Ana Khouri. Elle n'avait pas d'attachement particulier pour Resurgam, même après toutes les années qu'elle avait passées incognito à la surface. Mais ce qu'elle voyait était apaisant. La colonie temporaire qu'était la planète quand elle y était arrivée était devenue le foyer de quantité de gens ; ils n'en avaient jamais eu d'autre. Au cours de ses enquêtes, elle en avait rencontré beaucoup, et elle savait qu'il y avait des tas de gens bien sur Resurgam. On ne pouvait pas leur faire porter le blâme de la médiocrité du gouvernement actuel, ou des injustices du passé. Ils méritaient au moins la chance de vivre et de mourir sur le monde

qu'ils en étaient venus à appeler leur chez-soi. Et par « mourir », elle voulait dire « mourir de causes naturelles ». Et ça, malheureusement, elle ne pouvait plus le leur garantir.

La navette était petite et rapide. La Triumvira, Ilia Volyova, somnolait dans l'autre siège, la visière d'une casquette grise, banale, baissée sur ses yeux. C'était la navette avec laquelle elle était arrivée sur Resurgam, avant de contacter l'Inquisitrice. Le programme avionique de la navette savait comment louvoyer entre les balayages radar du gouvernement, mais il était plus prudent de limiter au minimum ces incursions. Si elle se faisait repérer, si on venait seulement à soupçonner qu'un appareil entrait et ressortait régulièrement de l'atmosphère de Resurgam, des têtes tomberaient à tous les niveaux du gouvernement. Même si le palais de l'Inquisition n'était pas directement impliqué, la position de Khouri deviendrait extrêmement précaire. Le passé de tous les hauts fonctionnaires serait soumis à une enquête approfondie et rien ne serait laissé au hasard. En dépit de ses précautions, ses origines pourraient être dévoilées.

L'ascension régulière avait exigé un profil d'accélération assez faible, mais, dès que la navette eut quitté l'atmosphère et se fut retrouvée hors de portée effective des balayages radar, ses moteurs poussèrent l'accélération à trois g, les plaquant au dossier de leur siège. Khouri commença à se sentir un peu ivre, et comprit, au moment où elle glissait dans le sommeil, qu'un narcotique parfumé était diffusé dans la cabine. Elle dormit d'un sommeil sans rêves et se réveilla avec le même sentiment de vague objection.

Elles étaient ailleurs.

— Combien de temps avons-nous dormi ? demanda-t-elle à Volyova, qui tirait sur une cigarette.

— Un peu moins d'une journée. J'espère que tu t'es concocté un bon alibi, Ana. Tu en auras besoin en retournant à Cuvier.

— J'ai dit que je disparaissais dans la nature pour interroger un agent infiltré. Ne t'en fais pas ; il y avait très longtemps que je préparais une histoire de ce genre. Je savais que je pourrais avoir besoin de justifier une longue absence.

Khouri enleva complètement son harnais – la navette n'accélérait plus – et entreprit de se gratter le bas du dos.

— On pourra prendre une douche, là où on va ?

— Ça dépend. Où crois-tu au juste que nous allons ?

— Disons que j'ai le sentiment horrible d'y être déjà allée.

Volyova écrasa sa cigarette et éclaircit l'avant de la coque, qui devint d'une transparence vitreuse. Elles étaient dans l'espace interplanétaire, toujours dans le plan de l'écliptique, mais à plusieurs minutes-lumière de tout monde habité, et pourtant quelque chose obstruait la vue du champ d'étoiles qui s'étendait devant eux.

— Il est toujours là, Ana, le bon vieux *Spleen de l'Infini*. À peu près dans le même état que quand tu l'as quitté.

— Merci. D'autres idées réconfortantes, tant que tu y es ?

— La dernière fois que j'ai regardé, les douches étaient en panne.

— La dernière fois ?

Volyova eut un claquement de langue.

— Boucle ta ceinture. On y va. On entre dans le ventre.

La navette se rapprocha de la masse sombre et difforme du gobe-lumen. Khouri se rappela la première fois qu'elle l'avait vu, lorsqu'elle avait été attirée à bord, dans le système d'Epsilon Eridani. Il avait l'air à peu près normal, à l'époque ; c'était plus ou moins ce à quoi devait ressembler un vieux gobe-lumen commercial. Il n'y avait pas trace d'excroissances ni de protubérances étranges, aucun de ces appendices pareils à des dagues ou à des tourelles. La coque était plus ou moins lisse – usée, érodée çà et là, avec, par endroits, des mécanismes, des socles de capteurs et des entrées de soutes –, mais rien qui ait de quoi provoquer l'étonnement ou une crainte particulière. Il n'arborait pas encore ces kilomètres carrés de texture ressemblant à une peau de serpent ou rappelant une plaine de boue desséchée, craquelée. On ne pouvait imaginer les impératifs biologiques enfouis qui allaient faire irruption vers la surface dans une orgie de transformations biomécaniques.

À présent, le vaisseau ne ressemblait plus du tout à un vaisseau. Si Khouri avait dû le comparer à quelque chose, ç'aurait été à un palais de légende devenu fou, à un assemblage jadis flamboyant de tours, de donjons et de flèches perversi par un sorcier maléfique. La forme de base du vaisseau stellaire était encore apparente : on devinait la coque principale et les renflements des deux moteurs, plus vastes qu'un hangar de dirigeable. Mais ce noyau fonctionnel était presque gommé par les superpositions d'excroissances baroques qui l'avaient envahi par la suite. Divers principes organisateurs s'étaient combinés de telle sorte que les accrétions provoquées par les programmes d'autoréparation et de reconfiguration avaient quelque chose de follement artistique, une flamboyance démente à la fois impressionnante et repoussante. On remarquait des spirales calquées sur le schéma de croissance des ammonites ; des tourbillons et des nœuds qui rappelaient le grain du bois en plus énorme. Il y avait des espars, des filaments et des résilles, des crinières échevelées et des masses chancreuses anarchiques de cristaux imbriqués. À certains endroits, une structure importante se répétait à l'infini, se faisant interminablement écho en une sorte de diminuendo fractal qui se perdait à la limite du visible. La complexité rampante des transformations opérait à tous les niveaux. Si on les regardait trop longtemps, on commençait à voir des visages, ou des parties de visage,

dans la juxtaposition des plaques de blindage déformées. Et quand on les observait plus longtemps encore, c'était son propre reflet horrifié qu'on entrevoyait. Mais en dessous de tout ça, se dit Khouri, il y avait encore un vaisseau.

— Eh bien, dit-elle, ça ne s'est pas arrangé depuis la dernière fois.

Volyova eut un sourire sous la visière de sa casquette.

— Ah, voilà qui me rassure ! Sous les oripeaux de l'Inquisitrice, je retrouve l'Ana Khouri du bon vieux temps.

— Ah ouais ? Dommage qu'il ait fallu une saloperie de cauchemar comme ça pour me faire revenir.

— Quoi, ça ? Bah, ce n'est rien, répondit chaleureusement Volyova. Attends d'avoir vu l'intérieur.

Pour arriver à la soute-parking, la navette dut se faufiler dans un trou en forme de sphincter niché entre les excroissances de la coque. Enfin, l'intérieur était encore plus ou moins rectangulaire, et les principaux mécanismes d'entretien, qui n'avaient jamais beaucoup fait appel aux nanotechnologies, étaient toujours opérationnels et identifiables comme tels. Un assortiment d'autres vaisseaux interstellaires était rangé dans la soute, depuis les tracteurs-fusées au nez aplati jusqu'aux plus grosses vedettes.

L'appareil s'amarra. Cette partie du vaisseau n'étant pas en rotation, elles se retrouvèrent en apesanteur et durent se cramponner à des rails. Khouri laissa Volyova passer devant elle. Elles portaient toutes les deux des torches et des masques à oxygène à utiliser en cas d'urgence, et Khouri était très tentée de commencer à utiliser son quota. Il faisait horriblement chaud et humide, et ça sentait la pourriture. Elle avait l'impression de respirer les gaz intestinaux d'une meute d'aliens.

Khouri se couvrit la bouche avec sa manche et résista à l'envie de vomir.

— Ilia...

— Tu t'y habitueras. Ce n'est pas dangereux. Cigarette ? fit-elle en fouillant dans sa poche.

— Tu m'as déjà entendue accepter une de ces saloperies ?

— Il y a toujours une première fois.

Khouri attendit que Volyova lui allume une cigarette et tira une bouffée, pour voir. C'était dégueulasse, mais ça constituait une amélioration par rapport à l'air vicié de l'intérieur du vaisseau.

— Une sale habitude, vraiment, convint Volyova avec un sourire. Mais à sale période, sales habitudes. Ça va mieux ?

Khouri hocha la tête sans grande conviction.

Elles suivirent des galeries pareilles à des boyaux, aux parois

luisantes, enduites de sécrétions visqueuses ou tapissées de schémas cristallins répétitifs. De temps à autre, Khouri reconnaissait un ancien aspect du vaisseau – une coursiue, une cloison ou un boîtier d'inspection –, sauf que ces détails étaient noyés dans leur environnement ou déformés d'une façon surréaliste. Les surfaces dures étaient devenues plus ou moins fractales, mais de manière aléatoire, projetant des frontières grisâtres et floues dans l'air raréfié. Des mucus, des morves de toutes les teintes réfléchissaient la lumière des torches selon des schémas de diffraction chancelants. Des masses ambiennes planaient devant elles, suivant – ou parfois remontant, à ce qu'il semblait – les courants d'air dominants du bord.

Elles franchirent des sas rouillés, des roues grinçantes, et se transférèrent dans la partie du vaisseau qui était encore en rotation. Khouri apprécia de retrouver la gravité, même si elle s'accompagnait d'une soudaine lourdeur. Tout d'un coup, les baves et autres fluides s'écoulaient tous dans la même direction. Ils suintaient et dégouлинаient des parois en cataractes miniatures, se coagulant sur le sol s'ils n'avaient pas trouvé un trou de drainage ou une quelconque ouverture par où s'insinuer. Certaines sécrétions formaient des stalactites et des stalagmites, des protubérances ambrées ou d'un vert sanieux qui reliaient le sol et le plafond. Khouri s'efforçait d'éviter de les frôler au passage, mais ce n'était pas facile. Elle passait son temps à s'épousseter avec ses gants. Elle remarqua que Volyova n'avait pas ce genre de scrupules. Il avait suffi de quelques minutes pour que sa vareuse se retrouve maculée de toutes sortes d'effluents sécrétés par le vaisseau.

— Calmos, fit Volyova, remarquant son malaise. C'est parfaitement sans danger. Il n'y a rien à bord de ce bâtiment qui puisse nous faire du mal. Tu, euh... tu t'es fait enlever les implants du poste de tir, hein ?

— Tu devrais le savoir, c'est toi-même qui me les as retirés.

— Simple précaution.

— Ha. En réalité, tu adores ça, hein ?

— J'ai appris à prendre mon plaisir là où je le trouvais, Ana. Surtout en période de crise existentielle grave...

Ilia Volyova balança son mégot dans les ombres et alluma une autre cigarette.

Elles continuèrent en silence. Pour finir, elles arrivèrent à l'une des cages d'ascenseur qui couraient d'un bout à l'autre du vaisseau comme dans un gratte-ciel. Le vaisseau étant en rotation et non en poussée, il était beaucoup plus facile de se déplacer le long de l'axe longitudinal, mais il faisait toujours quatre kilomètres de longueur, de la pointe du nez au bout de la queue, et il n'était pas idiot d'emprunter les ascenseurs quand c'était possible. À la grande surprise

de Khouri, une cabine les attendait sur un palier. Elle y suivit Volyova avec un enthousiasme modéré, mais la cabine avait l'air normale, et elle s'ébranla sans trop de secousses.

— On dirait que les ascenseurs marchent toujours, dit-elle.

— Ils font partie des systèmes clés du fonctionnement du vaisseau, répondit Volyova. Rappelle-toi que j'ai certaines armes pour contenir la peste. Elles ne sont pas infaillibles, mais j'ai réussi à éviter l'infection à tout ce que je ne voulais pas voir contaminé. Et le capitaine est parfois prêt à m'assister. La transformation n'échappe apparemment pas totalement à son contrôle.

Volyova avait fini par mettre le doigt sur le vrai problème. Jusque-là, Khouri se cramponnait à l'espoir que tout pouvait se révéler n'être qu'un cauchemar. Mais c'était bien vrai. Le capitaine était on ne peut plus vivant.

— Et les moteurs ?

— Encore intacts, et opérationnels, pour autant que je puisse en juger. Mais seul le capitaine en a le contrôle.

— Tu lui as parlé ?

— Oui, enfin, parler... je ne suis pas sûre que ce soit le mot. Communiquer, peut-être... Et même ça, c'est peut-être aller un peu loin.

La cabine s'inclina, changeant de cage d'ascenseur. Les cages étaient généralement transparentes, mais l'ascenseur passait souvent entre des passerelles très rapprochées ou traversait des centaines de mètres de coque opaque. De temps en temps, par la vitre, Khouri voyait défiler à toute vitesse des salles sombres et humides, généralement trop vastes pour que la maigre lueur projetée par la cabine lui permette de voir au bout. Les cinq plus grandes soutes auraient été assez vastes pour contenir une cathédrale. Elle pensa à celle que Volyova lui avait montrée la première fois qu'elle lui avait fait faire le tour du *Spleen*, celle qui contenait les quarante horreurs. Il n'y en avait plus autant, à présent, mais il y en avait sûrement encore assez pour que ça compte. Peut-être même contre un ennemi comme les Inhibiteurs. À condition qu'elle arrive à convaincre le capitaine...

— Vous avez réussi à faire la paix ? demanda Khouri.

— Je pense que le fait qu'il ne nous ait pas tuées quand il en avait l'occasion répond plus ou moins à ta question.

— Et il ne t'en veut pas pour ce que tu lui as fait ?

Pour la première fois, Volyova manifesta un certain embarras.

— Ce que je lui ai fait ? Écoute, Ana, c'était un acte de charité ultime, et en aucun cas un châtement. Je me suis contentée de... d'établir les faits, et d'administrer le remède.

— Qui était pire que le mal, selon certains critères.

Ce fut au tour de Volyova de hausser les épaules.

— Il allait mourir. Je lui ai donné un peu de vie en plus.

Khourï étouffa un ricanement alors que la cabine filait à travers une salle fantomatique, pleine de formes métamorphiques fusionnées.

— Tu appelles ça vivre ?

— Attention, lui souffla Volyova à l'oreille. Il y a de bonnes chances qu'il puisse surprendre cette conversation. Ne l'oublie pas, tu veux bien ? Là, c'est mieux.

Si quelqu'un d'autre lui avait parlé sur ce ton, il aurait eu au moins une fracture intéressante à soigner dans les deux secondes. Mais Khourï avait depuis longtemps appris à tolérer certaines choses de la part de Volyova.

— Où est-il ? Toujours au même niveau ?

— Ça dépend de ce qu'on entend par « il ». Disons que son épïcêtre y est toujours, oui. Mais en réalité il n'y a plus grand-chose qui le distingue aujourd'hui du vaisseau.

— Alors il est partout ? Tout autour de nous ?

— Il voit tout. Il sait tout.

— Ça ne me plaît pas, Ilia.

— Si ça peut te consoler, je doute fort que ça lui plaise, à lui aussi.

Après bien des détours, changements de direction et retours en arrière, l'ascenseur les amena finalement sur la passerelle du *Spleen de l'Infini*. Au grand soulagement de Khourï, une rencontre avec le capitaine ne semblait pas imminente.

La passerelle était plus ou moins telle que dans son souvenir. L'endroit était très dégradé, et le ménage n'avait pas été fait depuis des lustres, mais la plupart des dégâts avaient été infligés avant le changement du capitaine. Khourï était elle-même responsable de certaines détériorations. En voyant les impacts provoqués par ses armes, elle éprouva une pointe de fierté un peu malsaine. Elle se rappelait le combat assez tendu qui avait eu lieu à bord du gobe-lumen en orbite autour de Hadès, l'étoile neutronique, à la limite extrême du système.

Ç'avait parfois été tangent, mais, comme ils avaient survécu, elle osait croire qu'une plus grande victoire avait été remportée. L'arrivée des Inhibiteurs et de leurs machines laissait penser le contraire. Le combat était déjà perdu, selon toute vraisemblance, avant qu'ils n'échangent les premiers tirs. Mais ils avaient au moins gagné un petit sursis. Maintenant, ils devaient en faire quelque chose.

Khourï s'assit face à la sphère de projection de la passerelle. Elle avait été réparée depuis la mutinerie et affichait une vue en temps réel du système de Resurgam. Il y avait onze planètes majeures, mais

l'écran montrait aussi leurs lunes, ainsi que les comètes et les astéroïdes principaux – tous chargés d'un certain potentiel. Leur position orbitale était précisée, ainsi que les vecteurs représentant leurs mouvements, progrades ou rétrogrades. Des cônes plus pâles partant du gobe-lumen mettaient en évidence l'étendue de la couverture instantanée des capteurs profonds du vaisseau, rectifiée en fonction du voyage à la vitesse de la lumière. Volyova avait réparti une poignée de drones moniteurs sur d'autres orbites afin qu'ils puissent scruter les angles morts et accroître la base de l'interféromètre, mais elle en usait avec parcimonie.

— Prête pour une leçon d'histoire récente ? demanda Volyova.

— Tu me connais, Ilia. J'espère simplement que ce petit numéro en vaut la peine, parce qu'il va falloir que je réponde à des questions indiscretes en rentrant à Cuvier.

— Il se peut que ça te paraisse moins grave quand tu auras vu ce que je m'apprête à te montrer.

Elle actionna le zoom avant de la sphère d'affichage, agrandissant l'une des lunes qui tournaient autour de la seconde plus grande géante gazeuse du système.

— C'est là que les Inhibiteurs ont établi leur camp de base ? avança Khouri.

— Là, et sur deux autres mondes de taille comparable. Leurs activités semblent plus ou moins identiques sur les trois.

Un grouillement de formes sombres, papillonnantes, apparut autour de la lune. Elles se regroupaient et s'éparpillaient comme des corbeaux agités, en perpétuel mouvement. En l'espace d'un instant, elles se posèrent à la surface de la lune, selon des formations manifestement organisées. La projection était de toute évidence accélérée – des heures compressées en quelques secondes, peut-être –, car des transformations parcouraient la surface de la lune telles des ampoules ou de soudaines marées noires. Le zoom avant révéla bientôt que ces structures étaient formées de sous-éléments cubiques de toutes les tailles. D'immenses lasers pompaient la chaleur dans l'espace pendant ces transformations frénétiques. Des machines noires grotesques, grosses comme des montagnes, colmataient le paysage, abaissant l'albédo de la lune tant et si bien que seul l'infrarouge permettait de distinguer des schémas significatifs.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Khouri.

— Je ne l'ai pas compris tout de suite.

Une ou deux semaines avaient passé avant que leur sombre dessein n'apparaisse clairement. Des événements volcaniques, des machines trapues, à la gueule béante, qui plongeaient dans l'espace à une distance équivalente à une centaine de diamètres de la lune, étaient répartis à intervalles réguliers autour de l'équateur de la lune. Sans

aucun signe avant-coureur, ils commencèrent à cracher des panaches balistiques de matières rocheuses pulvérisées. La matière était chaude, mais pas réellement en fusion ; elle décrivait une parabole autour de la lune et retombait en orbite. Une autre machine – que Volyova n'avait pas remarquée jusque-là – tournait sur la même orbite, transformant la poussière, la canalisant, la refroidissant et compactant le panache. Elle laissait dans son sillon un système annulaire, organisé, de matière transformée et raffinée, des gigatonnes de matière qui formaient des lignes bien nettes. Des essais de machines plus petites suivaient comme des bancs de poissons, aspirant la matière préraffinée et la soumettant à une purification accrue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— On dirait que ces machines démantèlent la lune, répondit Volyova.

— Ça, je m'en serais doutée. Mais je trouve que c'est une façon plutôt compliquée de s'y prendre. Avec un casse-monde à ogive nucléaire, on arriverait au même résultat en un rien de temps.

— En vaporisant et en dispersant la moitié de la masse de la lune, fit Volyova avec un hochement de tête entendu. Je ne pense pas que ce soit leur intention. À mon avis, leur but est de transformer et de raffiner cette matière le plus efficacement possible. Et ce n'est pas tout : en réalité, ils démantèlent trois lunes. Il y a beaucoup de matière pulvérulente qu'ils ne pourront pas retransformer en matière solide, à moins de mettre en jeu une alchimie lourde, mais, pour moi, ils vont tout de même obtenir une centaine de milliards de milliards de tonnes de matière première.

— Ça fait beaucoup de gravats.

— Oui. Et ça amène à se poser la question suivante : qu'ont-ils l'intention d'en faire au juste ?

— J'imagine que tu as une théorie.

— À ce stade, disons plutôt que j'en suis réduite à jouer aux devinettes, répondit Ilia Volyova avec un sourire. Le démantèlement de la lune est encore en cours, mais, à mon avis, on peut raisonnablement supposer qu'ils s'apprêtent à construire quelque chose. Et tu sais quoi ? Je les soupçonne fortement de ne pas avoir nos meilleurs intérêts à cœur.

— Tu penses que ce sera une arme, hein ?

— Hum, je deviens prévisible, avec l'âge ! Je crains, en effet, que nous n'assistions à la fabrication d'une arme. De quel genre, je n'en ai pas idée. Il est clair qu'ils auraient déjà détruit Resurgam si telle était leur intention, et ils n'auraient pas eu besoin de s'y prendre aussi proprement.

— Alors ils ont autre chose en tête.

— C'est bien ce qu'il me semble.

— Nous ne pouvons pas les laisser faire, Ilia. Nous avons toujours les armes secrètes. Ça pourrait changer les choses, encore maintenant.

Volyova éteignit la sphère d'affichage.

— Ils ne donnent pas l'impression d'avoir conscience de notre présence pour le moment. Nous devons être en dessous de leur seuil de détection, tant que nous ne sommes pas dans les parages de Hadès. Tu serais prête à prendre le risque d'utiliser les armes secrètes ?

— Je crains que ce ne soit notre meilleure chance. Pas toi ?

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Il faut que ce soit bien clair. Et puis il y a autre chose...

— Oui ?

— Nous ne pouvons commander les armes sans son aide, poursuivit-elle tout bas. Il faudra convaincre le capitaine.

Évidemment, ils ne se donnaient pas à eux-mêmes le nom d'Inhibiteurs. Ils n'avaient jamais vu l'utilité de se donner un nom, d'ailleurs. Ils n'avaient qu'une raison d'être, un devoir d'une importance cosmique, une mission vitale pour l'avenir de la vie elle-même. Ils ne s'attendaient pas à être compris, ou à inspirer la sympathie, de sorte que tout nom, ou toute tentative de justification, était rigoureusement superflu. Et pourtant, ils avaient vaguement conscience d'être appelés de cette façon depuis les glorieuses extinctions qui avaient elles-mêmes suivi la Guerre de l'Aube. Ce nom s'était transmis d'espèce en espèce, à travers un long enchaînement de souvenirs ténus, alors même que ces espèces étaient effacées de la face de la galaxie. Les Inhibiteurs : ceux qui inhibent, qui empêchent l'émergence de l'intelligence.

Le superviseur reconnaissait, à regret, que ce nom convenait on ne peut mieux à sa tâche.

Il était difficile de dire au juste où et quand le travail avait commencé. La Guerre de l'Aube avait été le premier événement significatif de l'histoire de la galaxie habitée, le choc d'un million de civilisations nouvellement émergentes : les premières espèces capables de voyager entre les étoiles, les joueurs qui démarraient la partie.

La Guerre de l'Aube avait éclaté à propos d'une unique et précieuse ressource.

Le métal.

De retour sur Resurgam et au palais de l'Inquisition, elle dut répondre à toutes sortes de questions. Elle le fit avec tout le naturel dont elle était capable. Elle était partie enquêter sur le terrain, dit-elle, en rendant un rapport très sensible, fourni par un agent qui était

tombé sur une piste d'une pertinence exceptionnelle. Une piste qui menait à la Triumvira, annonça-t-elle à sa hiérarchie incrédule, la piste la plus chaude depuis des années. Pour le prouver, elle rouvrit certains dossiers classés et fit convoquer d'anciens suspects au palais de l'Inquisition pour relancer les interrogatoires. Intérieurement, quand elle pensait à ce qu'elle était obligée de faire pour maintenir une façade de probité, elle en avait l'estomac retourné. Des innocents furent mis en détention provisoire, et il fallut leur donner, par souci de réalisme, l'impression que leur vie, ou du moins leur liberté, était très menacée. Elle détestait ce boulot. Une fois, elle s'était consolée en se disant qu'elle se contentait de terroriser des gens réputés pour avoir échappé au châtiment qu'auraient dû leur valoir d'autres crimes, révélés par un examen judicieux des dossiers de départements rivaux du sien. Ça avait marché un moment, mais, bientôt, même ça lui avait paru discutable sur le plan moral.

Et cette fois, c'était pire. Il y avait des gens qui se méfiaient d'elle, dans l'administration, et pour faire taire leurs doutes elle avait dû se débrouiller pour que son enquête soit exceptionnellement efficace et implacable. Il fallait que des rumeurs plausibles circulent dans Cuvier : le palais de l'Inquisition était prêt à aller jusqu'au bout, qu'on se le dise. Des gens devaient souffrir pour sauver sa couverture.

Elle se répétait qu'en fin de compte elle faisait tout ça dans l'intérêt général, pour le bien de Resurgam ; que ficher un peu la trouille à quelques-uns était un faible prix à payer pour la sauvegarde d'un monde entier.

Elle était debout devant la fenêtre de son bureau au palais de l'Inquisition, et regardait la rue, en bas, où des gardes fourraient un nouvel « invité » dans une voiture électrique grise, trapue. L'homme trébucha. Il avait une sorte de cagoule sur la tête et les mains attachées dans le dos. La voiture traverserait la ville à tombeau ouvert jusqu'à une zone dortoir – le soir tomberait, à ce moment-là –, et l'homme serait jeté dans le caniveau, à quelques pâtés de maisons de chez lui.

On lui aurait détaché les mains, mais il est probable que l'homme resterait plusieurs minutes par terre, à reprendre péniblement ses esprits. Il aurait du mal à croire à sa liberté recouvrée. Peut-être qu'une bande d'amis le retrouveraient en allant boire un verre quelque part, ou en rentrant des ateliers de réparation. Ils ne le reconnaîtraient pas tout de suite, parce qu'il aurait été tabassé et qu'il aurait le visage tuméfié, de sorte qu'il aurait du mal à parler. Mais quand ils le reconnaîtraient, ils l'aideraient à rentrer chez lui, en regardant par-dessus leur épaule avec méfiance, au cas où les hommes du gouvernement qui l'avaient relâché seraient encore dans le coin.

À moins que l'homme ne réussisse à se relever et à rentrer chez

lui tout seul en scrutant le sol entre ses paupières gonflées. Sa femme l'attendrait, peut-être plus angoissée que n'importe qui à Cuvier. En voyant rentrer son mari, elle éprouverait un peu le même soulagement mêlé de terreur qu'il avait connu en reprenant conscience. Ils se cramponneraient l'un à l'autre, malgré la douleur. Puis elle examinerait ses blessures, les nettoierait. Il n'y aurait pas de fractures, mais il faudrait un examen médical pour s'en assurer. L'homme se dirait qu'il avait eu de la chance, que les agents qui l'avaient tabassé étaient crevés, après une journée difficile dans les salles d'interrogatoire.

Plus tard, il se traînerait au bistrot pour bavarder avec ses amis. Dans un coin tranquille, il leur montrerait les plus vilains hématomes. Et le bruit se mettrait à courir qu'on les lui avait infligés au palais de l'Inquisition. Ses amis lui demanderaient comment on avait pu le soupçonner d'avoir eu quelque chose à voir avec la Triumvira, et il dirait en rigolant qu'on ne pouvait rien faire contre le palais de l'Inquisition. Pas encore. Que tout individu soupçonné, même de loin, de mettre des bâtons dans les roues des Inquisiteurs était une bonne proie. Que la poursuite des criminels avait été intensifiée au point que tout comportement susceptible d'être jugé délictueux par n'importe quelle branche du gouvernement pouvait être interprété comme un soutien tacite apporté à la Triumvira.

Khouri regarda la voiture s'éloigner et prendre de la vitesse. Elle avait déjà oublié à quoi ressemblait l'homme. Ils avaient tous la même tête, au bout d'un moment ; les hommes et les femmes se mélangeaient pour former une bouillie monstrueusement homogène. Et il y en aurait d'autres demain.

Elle leva les yeux vers le ciel bleu ecchymose, au-dessus des bâtiments. Elle imagina les processus qu'elle savait maintenant se dérouler hors de l'atmosphère de Resurgam. À une ou deux heures-lumière à peine, une machinerie non humaine gigantesque, implacable, s'évertuait à réduire trois mondes en fine poussière métallique. Les machines n'avaient l'air ni d'être pressées ni de faire une chose reconnaissable à l'échelle humaine. Elles faisaient leur boulot avec le calme tranquille des fossoyeurs.

Khouri se remémora ce qu'elle savait déjà des Inhibiteurs, les informations qu'elle avait glanées après avoir infiltré l'équipage de Volyova. Il y avait eu une guerre, à l'aube des temps, une guerre qui avait impliqué la galaxie entière et de nombreuses civilisations. Dans la désolation de l'après-guerre, une espèce – ou un collectif d'espèces – avait décidé que la vie intelligente ne pouvait plus être tolérée. Et ces êtres avaient déchaîné des hordes de sombres machines dont la seule fonction était d'observer et d'attendre, à l'affût des signes de civilisations émergentes, capables de voyager dans les étoiles. Elles

avaient tendu des pièges à travers l'espace, des gadgets étincelants conçus pour attirer les imprudents. Les pièges avaient pour rôle à la fois d'alerter les Inhibiteurs de la présence d'une nouvelle manifestation d'intelligence, de servir de capteur psychologique et de construire un profil des novices qui devraient être bientôt éliminés.

Les pièges mesuraient les capacités technologiques de toute civilisation émergente et suggéraient de quelle manière elle pourrait tenter de contrer la menace représentée par les Inhibiteurs. Pour une raison qui échappait à Khouri – et qui la lui aurait expliquée ? –, la réponse à l'émergence de l'intelligence devait être proportionnée ; il ne suffisait pas d'anéantir simplement toute vie dans la galaxie ni même dans une poche de la galaxie. Elle sentait que l'élagage des Inhibiteurs avait un but plus profond, qu'elle ne saisissait pas encore, et qu'elle n'arriverait peut-être jamais à saisir.

Et pourtant les machines étaient imparfaites. Elles avaient commencé à avoir des défaillances. Oh, rien de décelable sur des échelles de temps inférieures à plusieurs millions d'années. La plupart des espèces ne vivaient pas aussi longtemps, alors elles ne voyaient qu'une sinistre continuité. Pour observer le déclin, il aurait fallu disposer de délais beaucoup plus longs, et la preuve ne se trouvait pas dans les archives des civilisations individuelles, mais dans les subtiles différences entre elles. Le quotient de brutalité des Inhibiteurs demeurait toujours aussi élevé, mais leurs méthodes perdaient de leur efficacité, leur temps de réponse était plus lent ; certains détails profonds, subtils, de la conception des machines avaient affleuré à la surface. De temps en temps, une civilisation passait entre les mailles du filet et réussissait à se répandre dans l'espace interstellaire avant que les Inhibiteurs ne parviennent à la contenir et à l'éradiquer. L'élagage devenait alors plus difficile ; moins chirurgical et plus proche de la boucherie.

Les Amarantins, des créatures pareilles à des oiseaux qui vivaient sur Resurgam un million d'années auparavant, avaient fait partie de ces espèces. L'effort pour les annihiler avait été ajourné, ce qui avait permis à beaucoup d'entre eux de se réfugier dans des sanctuaires. La dernière action des machines d'élagage avait été d'anéantir la biosphère de Resurgam en déclenchant un embrasement stellaire catastrophique. Par la suite, Delta Pavonis avait retrouvé une activité solaire normale et, depuis peu, la vie était redevenue possible sur Resurgam.

Leur travail effectué, les Inhibiteurs s'étaient réfugiés dans le froid stellaire. Neuf cent quatre-vingt-dix mille ans avaient passé.

Et puis les hommes étaient revenus, attirés par l'énigme de la civilisation amarantine disparue. Leur chef, Sylveste, était le rejeton ambitieux d'une famille fortunée de Yellowstone. Le temps que

Khourï, Volyova et le *Spleen de l'Infini* arrivent dans le système, Sylveste avait échafaudé un plan pour explorer l'étoile neutronique. Il était convaincu que Hadès avait joué un rôle dans l'extinction des Amarantins. Il avait réussi à convaincre l'équipage du vaisseau stellaire de l'aider, et il avait utilisé ses armes secrètes pour briser les coques de machines défensives et pénétrer dans le cœur d'un artefact de la taille d'une lune – appelé Cerbère – qui tournait autour de l'étoile neutronique.

Sylveste avait raison depuis le début au sujet des Amarantins ; mais, en vérifiant sa théorie, il avait déclenché un piège inhibiteur. Sylveste était mort au cœur de Cerbère, dans une phénoménale explosion de matière-antimatière.

Et en même temps, il n'était pas mort. Khourï le savait ; elle l'avait rencontré après sa « mort », elle lui avait parlé. Si elle avait bien compris, Sylveste et sa femme avaient été sauvegardés sous forme de simulations sous la croûte de l'étoile neutronique proprement dite. Il s'avérait que Hadès était l'un des sanctuaires que les Amarantins avaient utilisés quand ils étaient persécutés par les Inhibiteurs. C'était un élément d'un ensemble beaucoup plus ancien que les Amarantins, ou même que les Inhibiteurs, un système transcendant d'entreposage et de traitement de l'information, une gigantesque archive. Les Amarantins avaient trouvé un moyen de s'introduire à l'intérieur, de même que Sylveste, beaucoup plus tard. C'était tout ce que savait Khourï, et tout ce qu'elle avait envie de savoir.

Elle n'avait rencontré qu'une fois le Sylveste sauvegardé. Au cours des soixante années et plus qui s'étaient écoulées depuis – le temps que Volyova avait passé à infiltrer prudemment la société même qui la craignait et la haïssait –, Khourï s'était autorisée à oublier que Sylveste était toujours là, toujours vivant, en un certain sens, dans la matrice computationnelle de Hadès. Les rares fois où elle pensait à lui, elle se demandait s'il songeait jamais aux conséquences de ses actions du temps jadis ; si le souvenir des Inhibiteurs troublait jamais les rêves vains de son propre génie. Elle en doutait, car Sylveste ne lui avait pas donné l'impression d'être exagérément perturbé par les répercussions de ses actes. De toute façon, compte tenu de sa conscience accélérée, car le temps passait très vite dans la matrice de Hadès, pour lui les événements avaient dû se dérouler il y avait des siècles et des siècles, et donc revêtir aussi peu d'importance qu'une erreur de jeunesse. Très peu de chose pouvait le toucher, là où il se trouvait, alors à quoi bon s'en faire pour lui ?

Mais ça n'aidait pas beaucoup ceux qui étaient encore hors de la matrice. Khourï et Volyova avaient passé quarante de ces soixante années en cryosommeil, car leur processus d'infiltration avait été, par force, lent et épisodique. Mais des vingt ans qu'elles y avaient

consacrés, Khouri doutait qu'une seule journée se soit déroulée sans qu'elle pense – avec angoisse – aux projets des Inhibiteurs.

Maintenant, au moins, ses angoisses s'étaient muées en certitudes. Ils étaient là ; la chose qu'elle redoutait avait fini par arriver.

Sauf que ce ne serait pas une éradication rapide, brutale. Quelque chose de titanesque avait reçu le feu vert, quelque chose qui exigeait la matière première de trois mondes entiers. Pour le moment, les activités des Inhibiteurs étaient indétectables depuis Resurgam, même avec les systèmes de repérage mis en place pour déceler les gobelumens en approche. Mais Khouri doutait que ça dure. Tôt ou tard, les activités des machines non humaines dépasseraient un certain seuil. On commencerait à voir d'étranges apparitions dans le ciel.

Et très vraisemblablement, l'enfer exploserait.

Mais, à ce moment-là, ça n'aurait peut-être plus d'importance.

Xavier vit un bâtiment se détacher du fleuve étincelant de vaisseaux en approche dans le couloir principal du Carrousel de New Copenhagen. Il abaissa le viseur de son casque, balaya la zone du regard et recadra le vaisseau. L'image se stabilisa : une image agrandie du poisson-coffre hérissé de piquants qu'était l'*Oiseau de Tempête*. Le vaisseau effectuait un lent virage, le tracteur-fusée Taurus IV collé sur la coque, comme un parasite cherchant une dernière bouchée à grignoter.

Xavier cligna des yeux et augmenta le grossissement. L'image tremblota, s'élargit et s'affina.

— Nom de Dieu, murmura-t-il. Mais qu'est-ce que tu as fait de mon vaisseau ?

Il était arrivé quelque chose de terrible à son *Oiseau de Tempête* bien-aimé. Des parties entières avaient disparu, comme si on les avait arrachées. On aurait dit que la dernière réparation de la coque remontait à la Belle Époque, alors qu'il l'avait retapée il n'y avait pas deux mois. Il se demanda où Antoinette avait bien pu l'emmener – droit dans le Voile de Lascaille, peut-être ? Ou alors elle s'était sévèrement frottée à des banshees bien armés.

— Ce n'est pas *ton* vaisseau, Xavier. Tu es juste payé pour y jeter un coup d'œil de temps en temps. Si je veux le bousiller, ça me regarde.

Il avait oublié que le canal de communication entre les scaphandres était ouvert.

— Et merde ! fit-il entre ses dents. Je ne voulais pas...

— C'est moins grave qu'il n'y paraît, Xav. Fais-moi confiance.

Le remorqueur de secours se détacha au dernier moment, exécuta une pirouette compliquée, rigoureusement superflue, et disparut. Il retournait chez lui, de l'autre côté du Carrousel de New Copenhagen. Xavier voyait d'ici la facture du remorquage. Peu importait que ce soit Antoinette ou lui qui paye l'addition, leurs affaires étaient étroitement imbriquées, et ça allait leur coûter bonbon. Ils étaient déjà dans le rouge à la banque des échanges de bons procédés, et il leur faudrait bien une année de faveurs rétroactives pour en sortir...

Bah, ç'aurait pu être pire. Il y avait trois jours, il avait plus ou

moins renoncé à l'espoir de jamais revoir Antoinette. C'était déprimant de voir à quel point la joie de la savoir en vie avait laissé place à ces désespérants problèmes de fric. Et la sinistre affaire du cargo non réparé n'avait assurément pas arrangé les choses...

Enfin, merde ! se dit-il avec un grand sourire. Ça en valait la peine.

Dès qu'Antoinette lui avait annoncé qu'elle était en approche, Xavier avait revêtu son scaphandre, rejoint la surface du carrousel et loué un cyclo-propulseur. Il avait parcouru les quinze kilomètres qui le séparaient de l'*Oiseau de Tempête* et tourné autour pour se rassurer : de près, le vaisseau était dans un état aussi moche qu'il l'avait pensé de prime abord. Mais bon, ce n'était pas ça qui l'empêcherait de reprendre l'espace ; tout était techniquement réparable. Cela dit, ça allait encore leur coûter l'os du coude...

Il fit encore une fois le tour de l'*Oiseau de Tempête* et se positionna devant le nez en vol stationnaire. Sur la coque sombre se découpaient les deux fentes parallèles des vitres de la cabine. Antoinette était une minuscule silhouette en ombre chinoise, dans la partie du haut, la petite passerelle qu'elle n'utilisait que pour les manœuvres délicates d'appontage et de désaccouplage. Elle avait un bras tendu vers les commandes au-dessus de sa tête, une planche à pince sous l'autre. Elle avait l'air tellement petite et vulnérable que toute colère le quitta en un instant. Au lieu de s'inquiéter des dégâts, il aurait dû se réjouir qu'elle s'en soit sortie.

— Tu as raison, c'est superficiel, dit-il. On arrangera ça. Tu as assez de poussée pour effectuer un appontage délicat ?

— Indique-moi seulement la soute, Xav.

Il hocha la tête, appuya sur la manette des gaz du cyclo et s'éloigna de l'*Oiseau de Tempête*.

— Allez, suis-moi.

Le Carrousel de New Copenhagen grandit et grossit à nouveau. Xavier guida l'*Oiseau de Tempête* de l'autre côté en tapotant les manettes de commande du cyclo, faisant rugir les moteurs jusqu'à ce que sa vitesse soit synchrone avec celle du carrousel. Ils survolèrent une succession de petites soutes et de cales de réparation plongées dans une lumière bleue ou dorée, occasionnellement trouée par les éclairs des chalumeaux de soudure. Le train qui faisait le tour du carrousel les doubla à vive allure, puis l'ombre de l'*Oiseau de Tempête* passa au-dessus de lui. Il leva les yeux. L'énorme cargo s'approchait doucement, à une allure régulière.

L'ombre glissa et bascula, coulant sur le cratère de Lyle : une faille hémisphérique qui marquait l'endroit où le navire pirate à propulsion chimique de l'armateur Lyle avait percuté le carrousel en essayant d'échapper aux autorités. C'était le seul accident sérieux que

le carrousel avait eu à déplorer pendant toute la durée de la guerre. Il aurait été possible de le réparer assez facilement, mais il était beaucoup plus rentable comme attraction touristique qu'il ne l'aurait jamais été s'il avait été rafistolé et ramené à son usage d'origine. Les gens venaient par navettes entières de toute la Ceinture de Rouille pour contempler le désastre et se faire décrire les cadavres et les actes d'héroïsme qui avaient suivi l'accident. D'ailleurs, Xavier voyait un guide mener hors du carrousel un groupe de touristes suspendus par des harnais à un réseau de lignes pareil à une toile d'araignée, fixée sous la partie inférieure de l'anneau. Comme il connaissait personnellement plusieurs personnes qui avaient trouvé la mort lors de l'accident, Xavier n'éprouvait que du mépris pour ces vampires assoiffés de sang.

Sa cale-atelier se trouvait un peu plus loin sur le bord. C'était la deuxième du carrousel, par ordre de taille, mais elle donnait quand même l'impression qu'elle serait trop petite pour accueillir l'*Oiseau de Tempête*, bien qu'Antoinette l'ait fort commodément dépouillé d'un tas d'accessoires...

Le vaisseau gros comme un iceberg s'arrêta, ou plutôt accorda sa vitesse à celle du carrousel, et se cabra, le nez pointé vers le bord. À travers les nuages de vapeur émanant des événements industriels du carrousel et des verniers à micro-g sortant du vaisseau, Xavier vit un réseau de lasers rouges entourer l'*Oiseau de Tempête*, marquant sa position et sa vitesse avec une précision de l'ordre de l'ångström. L'*Oiseau de Tempête* appliqua une dernière propulsion d'un demi-g de ses moteurs principaux et commença à descendre vers le créneau qui lui avait été assigné. Xavier maintint la position, se raidit et résista à la tentation de fermer les yeux. C'était le moment qu'il redoutait.

Le vaisseau s'insinua à une vitesse de quatre ou cinq centimètres à la seconde, à peine. Xavier attendit que l'avant du bâtiment ait disparu dans le carrousel, les trois quarts étant encore dans l'espace, puis il guida son cyclo vers le nez de l'*Oiseau de Tempête*. Il se posa sur une corniche, mit pied à terre et laissa repartir le cyclo vers le loueur. Il le regarda s'éloigner en bourdonnant dans le vide de l'espace.

Alors seulement il ferma les yeux. Il détestait la procédure d'appontage finale. Il ne rouvrit les yeux que lorsqu'il eut senti le rapide tonnerre des crochets d'amarrage, dont le sol de la soute-atelier lui transmit la vibration. Sous le ventre de l'*Oiseau de Tempête*, les portes étanches commencèrent à se refermer. Si le bâtiment devait rester coincé là un moment, et ça en avait tout l'air, ils pourraient même envisager de pressuriser la soute de sorte que les singes de Xavier puissent travailler sans scaphandre. Enfin, ça, ils auraient tout le temps de s'en inquiéter plus tard.

Xavier s'assura que les coursvies pressurisées étaient bien alignées

avec les sas principaux de l'*Oiseau de Tempête*, actionna la commande manuelle de connexion et s'approcha d'un sas. Il était pressé, alors il se contenta de retirer ses gants et son casque. Il sentait son cœur cogner contre ses côtes comme une pompe à air qui aurait eu besoin d'une nouvelle armature.

Xavier suivit le tube de connexion jusqu'au sas le plus proche de la passerelle. Les lumières clignotantes, au bout du tube, indiquaient que le sas avait amorcé son cycle.

Antoinette était dedans.

Xavier posa son casque et ses gants par terre. Il s'engagea dans le tube, lentement au début, puis il se mit à courir. La porte du sas s'ouvrit en iris, avec une lenteur majestueuse, crachant des nuages de vapeur blanche. Le corridor se dilata, devant lui, le temps se ralentit comme dans tous ces holodrames, quand les deux amants courent l'un vers l'autre.

La porte s'ouvrit. Antoinette était debout devant lui, en scaphandre, mais elle tenait son casque sous son bras. Ses cheveux blonds, coupés à la va-vite, étaient tout emmêlés, et collés sur son front par la graisse et la crasse. Elle avait la peau grise et les yeux rouges, gonflés, vilainement cernés de noir. De là où il se trouvait, Xavier sentait qu'elle n'avait pas dû prendre une douche depuis des semaines.

Il s'en fichait pas mal. Il trouvait qu'elle avait une allure folle. Il la serra contre lui, les fermetures de leurs scaphandres s'entrechoquant. Il réussit, on ne sait comment, à l'embrasser.

— Content de te revoir, dit-il.

— Content d'être rentrée, répondit Antoinette.

— Tu l'as...

— Oui, dit-elle. C'est fait.

Il ne dit rien pendant un long moment, désespérément anxieux de ne pas rabaïsser ce qu'elle avait fait, bien conscient de l'importance que cela revêtait pour elle. Rien ne devait gâcher ce triomphe. Elle en avait assez bavé comme ça. La dernière chose qu'il souhaitait était d'en rajouter.

— Je suis fier de toi.

— Hé, tu as intérêt ! Je suis drôlement fière de moi, aussi !

— Tu peux. D'autant que j'ai cru comprendre que ça ne s'était pas passé tout seul.

— Disons qu'il a fallu que j'entre dans l'atmosphère de Tangerine un peu plus vite que prévu.

— Des zombies ?

— Des zombies et des araignées.

— Eh, deux pour le prix d'un ! Sauf que j'imagine que tu n'as pas dû voir les choses tout à fait de cette façon. Et comment t'en es-tu

tirée, s'il y avait des araignées dans le coin ?

Elle poussa un soupir.

— C'est une longue histoire, Xav. Ç'a été un drôle de merdier, autour de cette géante gazeuse, et je ne sais pas encore très bien ce qu'il faut en penser.

— Alors raconte-moi.

— T'inquiète pas, je vais le faire. Quand on aura mangé.

— Mangé ?

— Ouais, fit Antoinette Bax avec un immense sourire qui révéla des dents sales. Je meurs de faim, Xav. Et de soif. Je crève de soif. Tu t'es déjà soûlé la gueule à rouler sous la table ?

Xavier Liu réfléchit à la question.

— Je ne pense pas, non.

— Eh bien, c'est l'occasion ou jamais.

Ils se déshabillèrent, firent l'amour, restèrent blottis dans les bras l'un de l'autre pendant une heure, prirent une douche, se rhabillèrent – Antoinette mit sa plus jolie veste couleur prune –, sortirent, firent un bon dîner et se soûlèrent convenablement la gueule. Antoinette savoura voluptueusement chaque minute de leurs retrouvailles. Que c'était bon de faire l'amour, bien sûr, mais aussi que c'était bon de se sentir propre – vraiment propre, pas le genre de toilette de chat dont elle avait dû se contenter à bord du vaisseau – et que c'était bon de retrouver un semblant de gravité, même d'un demi-g, et même si c'était une gravité artificielle. Le seul problème, c'était que, quoi qu'elle regarde, quoi qu'il puisse arriver autour d'elle, elle ne pouvait s'empêcher de penser que ça n'allait pas durer.

Les araignées allaient gagner la guerre. Elles allaient s'emparer de tout le système, Ceinture de Rouille comprise. Il se pouvait qu'elles n'enrôlent pas tout le monde dans leur esprit de ruche – elles avaient plus ou moins dit qu'elles n'en avaient pas l'intention –, mais on pouvait être sûr que les choses allaient changer. La vie à Yellowstone n'avait pas été précisément une partie de plaisir lors de la dernière et brève occupation par les araignées. Il était difficile d'imaginer comment la fille d'un pilote de l'espace, avec un unique vaisseau amoché, craquant de partout, allait faire son trou là-dedans.

Enfin, se dit-elle en s'obligeant à feindre une allégresse qu'elle était loin d'éprouver, ce n'était pas pour ce soir, alors...

Alors, ils prirent le train du bord. Elle voulait manger au bar, sous le cratère de Lyle où la bière était géniale, mais Xavier lui dit que ce serait bourré à cette heure-là, et qu'il valait mieux aller ailleurs. Elle haussa les épaules et le suivit docilement. En arrivant à l'endroit choisi par Xavier – un bar appelé Robotnik qui se trouvait à mi-

chemin de l'autre côté –, elle constata avec un certain étonnement que l'endroit était à moitié vide. Quand Antoinette synchronisa sa montre avec l'heure locale de Yellowstone, elle comprit pourquoi : il était deux heures après la treizième heure, donc le milieu de l'après-midi. C'était l'équipe de nuit sur le Carrousel de New Copenhagen, où l'on faisait surtout la fête pendant les heures de la « nuit » de Chasm City.

— Nous n'aurions pas eu de mal à trouver de la place au Lyle, dit-elle.

— Je n'aime pas beaucoup cet endroit... Trop de foutus animaux, qu'est-ce que tu veux ? Quand on travaille avec des singes toute la journée – ou pas, selon le cas –, se faire servir par des machines a quelque chose de sacrément séduisant.

Elle le regarda en hochant la tête par-dessus le menu.

— Très bien.

La particularité du Robotnik était que le service était entièrement fait par des droïdes. C'était l'un des rares endroits du carrousel, en dehors des ateliers de réparation industrielle lourde, où l'on voyait des machines effectuer un travail manuel. Et encore, les machines étaient antiques et délabrées. C'étaient de pauvres cyborgs bon marché, démantibulés, qui avaient toujours été immunisés contre la peste et qu'on pouvait encore faire fabriquer dans le système, bien que leur capacité de production industrielle se soit trouvée très réduite après la peste et la guerre. On devait pouvoir leur trouver un certain charme désuet, se dit Antoinette, mais, quand elle eut regardé une machine bringuebalante lâcher quatre fois leurs bières entre le bar et leur table, le charme avait commencé à s'amenuiser.

— Tu n'aimes pas vraiment cet endroit, hein ? demanda-t-elle plus tard. C'est juste que tu aimes encore moins le Lyle.

— Si tu veux savoir, je trouve un peu malsain qu'une catastrophe civile majeure soit devenue une attraction pour touristes.

— Papa aurait sûrement été d'accord avec toi.

Xavier grommela quelque chose d'inintelligible.

— À propos, si tu me racontais comment ça s'est terminé avec les araignées ?

Antoinette décolla l'étiquette de sa bouteille de bière, comme elle l'avait fait, il y avait tant d'années, quand son père lui avait dit comment il voulait être enterré.

— Eh bien, figure-toi que je ne le sais pas vraiment.

Xavier essuya la mousse de sa lèvre supérieure.

— Tu en as quand même bien une idée ?

— Je me suis attiré des ennuis. Tout se passait bien – j'effectuais une approche lente, contrôlée, de Tangerine Dream – quand wham ! (Elle prit un dessous de verre et pointa le doigt dessus, comme si ça expliquait tout.) J'ai vu un vaisseau zombie droit devant moi, sur le

point d'entrer dans l'atmosphère. Je l'ai balayé avec mon radar, par erreur, et il a commencé à me faire du cinéma.

— Mais il ne t'a pas envoyé un missile en guise de cadeau de bienvenue ?

— Non. Il ne devait plus en avoir, ou il n'avait pas envie d'aggraver les choses et de révéler sa position en me balançant une torpille. Bon, en réalité, si le vaisseau tentait le grand plongeon – comme moi –, c'est qu'il était poursuivi par un vaisseau araignée.

— Mauvais genre, commenta Xavier.

— Très mauvais genre. Tu comprends pourquoi j'ai été obligée de rentrer dans l'atmosphère fissa. Les mesures de sécurité pouvaient aller se faire foutre, je devais plonger. La Bête a obéi, mais il y a eu des dégâts en cours de route.

— Si c'était ça ou te faire capturer par les araignées, je dirais que tu as fait ce qu'il fallait. J'imagine que tu as attendu au fond que les araignées s'en aillent ?

— Pas exactement.

— Antoinette... fit Xavier d'un ton de reproche.

— Ben, tu sais, une fois que j'ai eu enterré mon père, c'était le dernier endroit où j'avais envie de traîner. Et la Bête n'aimait pas ça du tout non plus. Le vaisseau avait autant envie que moi de se tirer. L'ennui, c'est que nous avons eu une panne de tokamak en repartant.

— Tu étais cuite, quoi.

— À point, acquiesça Antoinette. Surtout que les araignées étaient toujours dans le coin.

Xavier se cala au dossier de sa chaise et s'octroya une bonne rasade de bière. Elle était saine et sauve, il savait que ça s'était bien terminé, et il appréciait manifestement de l'écouter raconter son histoire.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as réussi à faire redémarrer le tokamak ?

— Plus tard, oui, quand je me suis retrouvée dans l'espace profond. Il a tenu le temps de me ramener à Yellowstone, mais pour ralentir j'avais besoin des tracteurs.

— Bon, mais avant tu as réussi à atteindre la vitesse de libération, ou alors tu as réussi à te réinsérer en orbite ?

— Ni l'un ni l'autre, Xav. Je retombais sur la planète. Alors j'ai fait la seule chose que je pouvais faire : j'ai appelé à l'aide.

Elle finit sa bière en observant sa réaction.

— À l'aide ? Mais qui ça ?

— Les araignées.

— Sans blague ? Tu veux rire ? Tu as eu les couilles, euh... les nerfs de faire ça ?

— Euh... pour les couilles, je ne peux pas dire, mais pour les

nerfs, ça oui, j'ai eu les nerfs. Enfin quoi ! ajouta-t-elle avec un sourire. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je reste là, les bras croisés, à me regarder crever ? Quand j'ai vu tous ces putains de nuages foncer vers moi, crois-moi, tout d'un coup, l'idée de me retrouver enrôlée dans un esprit de ruche ne m'a pas semblé si effroyable que ça.

— Écoute, je n'arrive pas à le croire... Même après le rêve que tu n'arrêtes pas de faire ?

— Je me suis dit que ça devait être de la propagande. Que la vérité ne pouvait pas être aussi terrible.

— Mouais. Enfin, quand même...

— Quand on voit la mort de près, Xav, on saute sur tout ce qui se présente.

— Tout de même... répéta-t-il en pointant vers elle le goulot de sa bouteille vide.

— Ouais, enfin, me voilà, fit-elle comme si elle avait lu dans ses pensées. Contente que tu l'aies remarqué.

— Que s'est-il passé ?

— Elles m'ont sauvée. Les araignées m'ont sauvée, répéta-t-elle comme pour se prouver à elle-même que c'était bien arrivé. Elles m'ont envoyé un drone, un remorqueur, ou je ne sais pas quoi. Ce truc s'est accroché à ma coque et m'a donné une poussée – une grosse poussée – qui m'a permis de sortir du puits gravifique de Tangerine Dream. Ensuite, quand j'ai repris mes esprits, je filais vers Yellowstone. Alors je me suis échinée à remettre le tokamak en marche. Enfin, au moins, à ce moment-là, j'avais un peu plus que quelques minutes devant moi.

— Et les araignées... Elles sont parties ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Leur chef, un vieux schnock, m'a parlé juste avant de m'envoyer le drone. Il m'a donné un sacré avertissement, je dois dire. Il m'a dit que si jamais nos chemins se croisaient à nouveau, il me tuerait. Et j'ai eu l'impression qu'il le pensait.

— Eh bien, tu peux t'estimer heureuse. Je veux dire : quand on a affaire aux araignées, s'en tirer avec un simple avertissement, c'est un vrai coup de bol.

— Ça, j' imagine.

— Le vieux, l'araignée, c'est quelqu'un dont on a entendu parler ? Elle secoua la tête.

— Il a dit s'appeler Clavain, c'est tout. Ça ne me dit rien.

— Pas le Clavain, forcément ?

Elle cessa de jouer avec son dessous de verre et le regarda.

— Et qui est ce Clavain, Xav ?

Il la regarda comme si elle était un peu demeurée, ou au moins dotée d'une mémoire dangereusement sélective.

— Il appartient à l'Histoire, Antoinette. Ce truc poussiéreux qui parle du passé, tu sais, avant la Pourriture Fondante, tout ça ?

— Je n'étais pas née, Xav. Ça n'a aucun intérêt pour moi, même théorique. J'en prendrais bien une autre, dit-elle en levant sa bouteille dans la lumière. À ton avis, on a une chance de l'obtenir en moins d'une heure ?

Xavier claqua des doigts en direction d'un cyborg qui passait par là. L'engin accomplit un tour sur lui-même, bomba le torse, fit un pas dans leur direction, et tomba sur le nez.

Seulement, quand ils furent rentrés chez eux, Antoinette commença à se poser des questions. Ce soir-là, quand les effets secondaires de la bière se furent estompés, lui laissant les idées plus claires mais une désagréable sensibilité au bruit, elle se faufila dans le bureau de Xavier, alluma le terminal – une véritable pièce de musée – et consulta la base de données du moyeu du carrousel à propos de Clavain. Elle était intriguée. Cela dit, même si elle l'avait été lors du voyage de retour de la géante gazeuse, elle n'aurait pas eu accès aux archives à l'échelle du système. Il aurait été trop risqué de l'interroger à partir de *l'Oiseau de Tempête*, et la banque mémorielle du vaisseau n'était pas spécialement bien fournie.

Antoinette n'avait pas connu le monde d'avant la peste, et elle ne s'attendait pas à trouver grand-chose. Même si les informations qu'elle cherchait avaient existé un jour, les réseaux de données du système avaient dû être reconstitués à partir de zéro pendant les années qui avaient suivi la peste, et une grande partie des archives avait été définitivement perdue, ayant été contaminée ou effacée.

Mais, à sa grande surprise, elle trouva beaucoup de choses sur Clavain, ou au moins sur *un* Clavain. Le Clavain célèbre, celui que connaissait Xavier, était né sur Terre il y avait longtemps, au vingt-deuxième siècle, au cours de l'un des derniers étés parfaits qui avaient précédé l'avance des glaciers, avant que la planète ne se transforme en une boule de neige virginale. Il était parti pour Mars, combattre les Conjoiners alors dans leur première incarnation. Antoinette relut cette dernière information en fronçant les sourcils : « combattre les Conjoiners », et poursuivit sa lecture.

Clavain s'était fait un nom pendant la période martienne. On l'appelait « le Boucher de Tharsis », l'homme qui avait fait basculer le sort de la bataille à la Bosse. Il avait autorisé contre les forces arachnéennes le recours aux armes nucléaires, à mercure rouge et à phase mousse, qui avaient foré des cratères vitrifiés de plusieurs kilomètres de diamètre à la surface de Mars. Selon certains comptes rendus, cela seul faisait automatiquement de lui un criminel de guerre.

Et pourtant, selon d'autres rapports, moins tendancieux, l'action de Clavain pouvait être interprétée comme ayant sauvé des millions et des millions de vies, tant arachnides qu'alliées, qui, sans cela, auraient été gâchées dans une campagne de terrain qui n'en finissait pas. Il était également fait état de son héroïsme : ce Clavain avait sauvé des soldats et des civils tombés dans une embuscade ; il avait été blessé à de nombreuses reprises, et était chaque fois retourné sur le front sitôt remis. C'est là qu'il était quand les araignées avaient abattu le mât d'amarrage aérien de Chryse, et il était resté enfoui sous les décombres pendant dix-huit jours sans rien d'autre à boire et à manger que les rations de survie de son scaphandre. Quand ils l'avaient tiré de là, il était cramponné à un chat qui s'était retrouvé pris au piège avec lui sous les décombres, la colonne vertébrale brisée par la chute d'un bloc de ciment, mais encore vivant parce que Clavain l'avait nourri avec ses propres rations. Le chat était mort une semaine plus tard. Clavain avait mis trois mois à s'en remettre.

Mais ça n'avait pas été la fin de sa carrière. Il avait été capturé par la reine des araignées, la femme appelée Galiana qui était à l'origine de l'abomination arachnide. Elle l'avait gardé prisonnier pendant des mois, et elle ne l'avait relâché qu'après la négociation du cessez-le-feu. Par la suite, il y avait toujours eu un lien étrange entre les deux anciens adversaires. Quand la paix précaire avait été ébranlée, c'est Clavain qui était retourné voir la reine des araignées dans l'espoir d'arrondir les angles. Alors qu'il était en mission, on disait qu'il avait déserté et pactisé avec les Conjoiners, acceptant leurs machines à remodeler dans son crâne et devenant une araignée lui-même, intégré à l'esprit de ruche.

À partir de là, Clavain sortait plus ou moins de l'Histoire. Antoinette parcourut les comptes rendus ultérieurs et trouva de nombreuses informations anecdotiques fleurissant çà et là au cours des quatre cents années suivantes. C'était possible ; elle ne pouvait le nier. Clavain avait déjà pas mal de bouteille avant sa désertion, mais, avec la cryogénisation et la déformation du temps qui accompagnait le voyage dans les étoiles, il n'avait pas vécu beaucoup plus que quelques dizaines d'années au cours de ces quatre siècles. Sans parler des thérapies de rajeunissement qui avaient été mises au point avant la peste. Bref, il se pouvait que ce soit le même Clavain, comme il se pouvait que ce soit un autre homme portant le même nom. Quelles chances y avait-il pour que la vie d'Antoinette Bax croise celle de ce personnage historique de premier plan ? Ce n'était pas le genre de chose qui lui arrivait tous les jours.

Soudain, un grand bruit se fit entendre devant le bureau, un vacarme de choses renversées, fracassées, et la voix indignée de Xavier. Antoinette coupa la liaison, ouvrit la porte.

Et poussa un cri étouffé. Les pieds à quelques centimètres du sol, Xavier était collé au mur – et ça n'avait pas l'air agréable, à voir la tête qu'il faisait – par un flicoïde. La machine hérissée de bras articulés et d'un noir étincelant – elle lui faisait penser, encore une fois, à l'accouplement cauchemardesque de gigantesques ciseaux noirs – s'était ruée dans le bureau, renversant les meubles et les plantes en pot.

Elle regarda le flicoïde. Ils se ressemblaient tous plus ou moins, pour elle, mais elle savait que c'était celui qui était venu lui rendre visite à bord de l'*Oiseau de Tempête*, et qu'il était drivé par le même pilote.

— Bordel de merde ! s'exclama Antoinette.

— Mademoiselle Bax, commença le flicoïde.

Il lâcha Xavier plus qu'il ne le reposa par terre. Xavier toussota et frotta sa gorge endolorie en reprenant ses esprits. Il était blême. Il essaya d'articuler quelque chose, mais ne put émettre qu'une série de rauquements, essentiellement constitués de voyelles.

— M. Liu faisait obstruction à mon enquête, déclara le flicoïde.

Xavier toussa à nouveau.

— He... he suis... has éharté assez hite, h'est hout.

— Ça va, Xav ? demanda Antoinette.

— Ça va, répondit-il en recouvrant peu à peu ses couleurs.

Il se tourna vers le cyberflic, qui occupait un volume considérable dans le bureau, renversant des choses et en inspectant d'autres avec ses innombrables membres.

— Bordel de Dieu ! Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

— Des réponses, monsieur Liu. Des réponses précises aux questions qui me turlupinaient déjà lors de ma précédente visite.

Antoinette foudroya la machine du regard.

— Cet enculé est venu te trouver pendant mon absence ?

C'est la machine qui répondit :

— Absolument, mademoiselle Bax. Comme je ne vous voyais pas revenir, j'y ai été bien obligé.

Xavier interrogea Antoinette du regard.

— Il a arraisonné l'*Oiseau de Tempête*, confirma-t-elle.

— Et ?

Le flicoïde retourna un meuble de rangement et fourragea d'un air ennuyé dans les papiers répandus par terre.

— Mlle Bax m'a montré qu'elle transportait un passager dans un caisson de cryosomnie. Elle m'a raconté une histoire, qui a été confirmée par l'hospice Mnémos, selon laquelle il y avait eu je ne sais quelle erreur administrative, et qu'elle remmenait le corps à l'hospice.

Antoinette haussa les épaules, sachant qu'elle n'avait qu'une façon de s'en sortir : le bluff.

— Et alors ?

— Alors, le corps était déjà mort. Et vous n'êtes jamais allée à l'hospice. Vous vous êtes dirigée vers l'espace profond peu après mon départ.

— Et pourquoi aurais-je bien pu faire une chose pareille ?

Le flicoïde abandonna les paperasses et envoya promener le classeur d'un coup de pseudo-pied mécanique, activé par pistons.

— Ça, mademoiselle Bax, c'est exactement ce que je voudrais savoir, répondit-il. J'ai posé la question à M. Liu, et il n'a pas su me renseigner. N'est-ce pas, monsieur Liu ?

— Je vous ai dit ce que je savais.

— Je devrais peut-être m'intéresser un peu plus à vous, monsieur Liu – qu'en pensez-vous ? Vous avez un passé fascinant, à en juger par les rapports de police. Vous avez très bien connu James Bax, n'est-ce pas ?

— Qui ne le connaissait pas ? rétorqua Xavier avec un haussement d'épaules.

— Vous avez travaillé pour lui. Ce qui implique une connaissance plutôt approfondie du personnage, n'est-ce pas ?

— Nos relations étaient strictement professionnelles. Je m'occupais de son vaisseau. Ça ne veut pas dire que j'aurais fait des petits avec. Je m'occupe d'un tas de vaisseaux.

— Voyons, monsieur Liu, vous saviez forcément que nous nous intéressions à James Bax. Un homme qui n'était pas vraiment obsédé par la frontière entre le bien et le mal. Ou par des détails aussi triviaux que la loi.

— Comment aurait-il pu l'apprécier, bande de salopards ? argumenta Xavier. Vous n'arrêtez pas de la revoir comme ça vous arrange !

Le flicoïde se déplaça si vite qu'Antoinette ne le vit même pas bouger. Il se mua en une sorte de tornade noire, et elle sentit seulement le souffle de son déplacement. À vrai dire, la seule chose qu'elle vit, c'est qu'il tenait à nouveau Xavier cloué au mur, mais plus haut, et plus brutalement. Ce dernier étouffait, griffait désespérément les bras mécaniques de la machine.

— Saviez-vous, monsieur Liu, que l'affaire Merrick n'avait jamais été résolue de façon satisfaisante ?

Xavier ne put répondre.

— L'affaire Merrick ? releva Antoinette.

— Lyle Merrick, répondit le flicoïde. Vous savez bien. Un armateur, comme votre père. Du mauvais côté de la loi.

— Lyle Merrick ? Mais il est mort...

Xavier commençait à devenir tout bleu.

— Mais le dossier n'a jamais été refermé, mademoiselle Bax. Un

certain nombre de questions sont restées sans réponse. Que savez-vous du décret Mandelstam ?

— Encore une de vos foutues nouvelles lois, j'imagine ?

La machine laissa Xavier retomber à terre. Il était inconscient. Elle *espérait* qu'il était inconscient.

— Votre père connaissait Lyle Merrick, mademoiselle Bax. Xavier Liu connaissait votre père. M. Liu connaissait très certainement Lyle Merrick. Ajoutez à ça votre propension à transporter des cadavres dans la Zone Contestée sans raison apparente, et allez vous étonner après ça que nous nous intéressions à vous !

— Si vous touchez encore une fois à Xavier...

— Oui, mademoiselle Bax ?

— Je... je...

— Vous ne ferez rien du tout. Vous n'avez aucun pouvoir, ici. Il n'y a même pas de caméras de sécurité ou de microbios dans cette pièce, j'ai vérifié.

— Enfoiré !

La machine se rapprocha d'elle.

— Évidemment, vous pourriez dissimuler un dispositif secret sur vous. Enfin, c'est ce qu'on peut craindre tant qu'on n'a pas vérifié...

Antoinette se colla contre le mur.

— Comment ?

Le flicoïde tendit un de ses bras. Elle se recroquevilla sur elle-même, retint son souffle – en vain. Le flicoïde lui passa l'un de ses appendices tranchants sur le visage, assez délicatement, mais elle était horriblement consciente des dégâts qu'il aurait pu lui occasionner. Puis le bras articulé lui caressa le cou et descendit, s'attardant sur ses seins.

— Espèce de... d'enculé !

— Vous pourriez dissimuler une arme, ou des drogues, alors...

Il y eut la même tornade de métal, la même brise menaçante. Elle esquissa un geste de défense, mais trop tard. Le flicoïde avait déchiré sa veste – sa veste prune préférée. Dessous, elle portait un gilet sans manches noir, collant, avec plein de poches. Elle eut beau se tortiller, jurer, cracher, la machine la maintenait implacablement. Elle tirait sur ses poches, décollant son gilet de sa peau.

— Je dois vérifier, mademoiselle Bax.

Elle pensa au pilote, inséré chirurgicalement dans une canette d'acier quelque part dans le ventre de la vedette de la police qui devait être garée non loin de là : une entité limitée à un système nerveux central et à quelques ajouts rudimentaires.

— Saloperie de pervers !

— Voyons, mademoiselle Bax, je me contente de faire... mon boulot.

Il y eut un affreux vacarme derrière la machine, qui se figea. Antoinette retint son souffle, tout aussi surprise. Elle se demanda si le pilote avait appelé des collègues en renfort, ou plutôt pour prendre part à la fête qui s'annonçait.

La machine recula et se retourna, très lentement. Elle était debout devant une muraille ondoyante, assez frappante, brun orangé et noir. D'après une première estimation, ils étaient au moins douze : six ou sept orangs-outans et à peu près autant de gorilles, génétiquement améliorés. La modification avait pour objet de leur faciliter la marche sur deux pattes, et ils portaient tous des armes improvisées – et dans certains cas pas si improvisées que ça.

Le chef des gorilles tenait une clé à molette comiquement disproportionnée. Quand il parla, ce fut d'une voix presque uniquement subsonique, qu'Antoinette ressentait dans son estomac plus qu'elle ne l'entendait.

— Lâchez-la.

Le flicoïde soupesa ses chances. Il aurait très probablement pu éliminer tous les hyperprimates. Il avait des tasers qui délivraient des décharges électriques, des pistolets à colle et autres joyusetés. Mais ça ferait des dégâts, il aurait des tas d'explications à fournir, et rien ne garantissait qu'il ne subirait pas un certain nombre de dégâts lui-même avant de réussir à normaliser ou à pacifier tous les primates.

Ça ne valait pas le coup, surtout qu'il y avait tous ces syndicats et ces lobbies politiques encombrants derrière la plupart des espèces d'hyperprimates. La Convention de Ferristown aurait beaucoup plus de mal à justifier la mort d'un gorille ou d'un orang-outan que d'un être humain, surtout dans le Carrousel de New Copenhagen.

Le flicoïde replia ses membres et battit en retraite. L'espace d'un instant, le mur d'hyperprimates refusa de céder, et Antoinette craignit qu'il n'y ait effusion de sang. Mais ses sauveteurs étaient seulement venus faire sentir leur présence.

Le mur s'ouvrit ; le flicoïde détala sans demander son reste.

Antoinette laissa échapper un soupir. Elle aurait volontiers remercié les hyperprimates, mais sa première préoccupation, la plus immédiate, allait à Xavier. Elle s'agenouilla à côté de lui, lui palpa le cou. Elle sentit un souffle chaud, animal, sur sa propre nuque.

— Il va bien ?

Elle regarda le visage magnifique du chef gorille. On aurait dit qu'il avait été taillé dans le plus noir des charbons.

— Je crois. Comment avez-vous su ? Qui vous a prévenus ?

La superbe voix grave tonna :

— Xavier appuyer sur bouton panique. Nous venir au secours.

— Merci.

Le gorille se redressa. Il la dominait de toute sa hauteur.

— On l'aime, Xavier. Il nous traite bien.

Plus tard, elle inspecta les restes de sa veste. C'était son père qui la lui avait offerte pour son dix-septième anniversaire. Elle avait toujours été un petit peu juste pour elle – du coup, elle faisait un peu veste de matador –, mais c'était quand même sa veste fétiche, et elle avait toujours trouvé qu'elle lui allait bien. Et voilà qu'elle était déchirée au-delà de tout espoir de réparation.

Quand les primates furent partis, et quand Xavier fut de nouveau sur ses deux pieds, secoué mais plus ou moins indemne, ils firent de leur mieux pour remettre de l'ordre dans le bureau. Ça leur prit plusieurs heures, qu'ils passèrent essentiellement à ranger les papiers. Xavier avait toujours été méticuleux ; il y avait de l'ordre dans ses dossiers. Même si la boîte faisait faillite, disait-il, il aurait préféré être pendu plutôt que de donner à ces salauds de créanciers sanguinaires plus de munitions qu'ils n'en avaient déjà.

À minuit, l'endroit avait retrouvé un aspect convenable. Mais Antoinette savait que ce n'était pas fini. Le flicoïde allait revenir, et la prochaine fois il s'arrangerait pour éviter le comité d'accueil simiesque. Même si le flicoïde n'arrivait jamais à savoir ce qu'elle avait fait dans la Zone Contestée, les autorités avaient mille moyens de la mettre sur la touche. Le flicoïde aurait déjà pu immobiliser l'*Oiseau de Tempête*. En fait – elle devait s'obliger à se souvenir qu'il y avait un pilote humain derrière –, il se contentait de jouer avec elle, de lui pourrir la vie ; ça lui fournissait une occupation amusante quand il n'avait personne d'autre à persécuter.

Elle songea un instant à demander à Xavier pourquoi il s'intéressait tellement aux associés de son père, et surtout au dossier Lyle Merrick, et puis elle décida de chasser l'affaire de son esprit, jusqu'au lendemain matin au moins. Xavier sortit racheter de la bière, qu'ils burent en achevant de remettre de l'ordre dans le bureau.

— Ça va s'arranger, Antoinette, dit-il.

— Tu en es sûr ?

— Tu le mérites, dit-il. Tu es quelqu'un de bien. Après tout, tu n'as fait qu'honorer les vœux de ton père.

— Alors pourquoi je me sens tellement idiot ?

— Tu ne devrais pas, répondit-il avant de l'embrasser.

Ils firent à nouveau l'amour – ils avaient l'impression que des jours avaient passé depuis la dernière fois –, et Antoinette s'endormit, sombrant à travers des couches d'une angoisse de plus en plus vague jusqu'à ce qu'elle atteigne l'inconscience. Et puis le rêve de propagande demarchiste refit surface : elle était toujours sur le même cargo arraisonné par des araignées, emmenée à leur base, dans une

comète, et préparée chirurgicalement pour l'incorporation à leur esprit de ruche.

Mais cette fois, il y avait une différence. Quand les Conjoinneurs vinrent lui ouvrir le crâne et y enfoncer leurs machines, celui qui se pencha sur elle abaissa son masque chirurgical blanc et révéla un visage qu'elle connaissait maintenant : elle l'avait vu dans les documents historiques des sites de vulgarisation les plus récents. C'était un visage ridé, à la barbe et aux cheveux blancs, à la fois triste et joyeux, un visage de vieux patriarche qui aurait pu, dans d'autres circonstances, paraître doux, sage et grand-paternel.

Le visage de Nevil Clavain.

— Je vous avais dit de ne jamais vous retrouver sur mon chemin, dit-il.

Le Nid Maternel était à une minute-lumière derrière lui quand Clavain fit pivoter la corvette et initia la mise à feu en vue de la décélération, selon le programme de navigation que Skade lui avait remis. Le paysage d'étoiles se mit à tourner autour de lui comme mû par un mécanisme d'horlogerie bien huilé, les ombres et les pâles lumières ruisselant sur les formes étendues de ses deux passagers. La corvette était le vaisseau le plus rapide et le plus maniable de la flotte intrasystème des Conjoinneurs, mais y introduire trois occupants ressemblait à un exercice mathématique de rangement de sphères dans un volume minimal. Clavain était recroquevillé dans le poste de pilotage, les voyants et les commandes tactiles et visuelles à portée de main et de vue. L'appareil pouvait être piloté sans lever le petit doigt, mais il était conçu pour résister à toutes les agressions cybernétiques susceptibles de perturber les commandes neurales de routine. En tout cas, Clavain le pilotait par commande tactile, bien qu'il ait à peine bougé un cil depuis des heures. Des raccourcis haptiques encombraient son champ visuel, rivalisant pour attirer son attention, mais il n'y avait pas eu d'indice d'activité ennemie depuis six heures-lumière.

Remontoir et Skade étaient juste derrière lui, les genoux parallèles à ses épaules, encastrés dans des logements qui paraissaient moulés sur leur corps, entre les carénages des armes et les réserves de carburant. Comme Clavain, ils portaient des combinaisons spatiales légères. Leurs plaques de blindage noires les réduisaient à des extensions abstraites de l'intérieur de la corvette. C'est tout juste s'ils tenaient dans l'habitacle avec leurs scaphandres ; quant à les revêtir, c'était tout un sport.

Skade ?

[Oui, Clavain ?]

Tu devrais pouvoir me dire, maintenant, où nous allons, non ?

[Contente-toi de suivre le plan de vol. Nous y arriverons le moment venu. Le Maître d'Œuvre nous attend.]

Le Maître d'Œuvre ? Je le connais ?

Il surprit le léger retroussis des lèvres de Skade, réfléchi par la vitre de la corvette.

[Tu auras bientôt ce plaisir, Clavain.]

Il n'avait pas besoin qu'elle lui dise que, où qu'ils aillent, ils resteraient dans la partie du halo cométaire où se trouvait le Nid Maternel. Il n'y avait rien dans le secteur, que le vide et des comètes, et encore : peu de comètes. Les Conjoiners en avaient changé quelques-unes en leurres pour dérouter l'ennemi, ils avaient placé sur les autres des capteurs, des pièges et des systèmes de brouillage, mais Clavain ignorait qu'ils l'avaient fait si près de chez lui.

Il se connecta au réseau d'information du système. À présent, seules les factions ennemies les plus fanatiques prétendaient que les Demarchistes avaient encore une chance de remporter la victoire ; la plupart reconnaissaient ouvertement la défaite, bien qu'en des termes plus ambigus : on parlait de cessation des hostilités, de concessions à l'ennemi, de réouverture des négociations avec les Conjoiners... et ainsi de suite, mais il n'était pas difficile de lire entre les lignes.

Les attaques contre les positions des Conjoiners se raréfiaient, et leur taux de réussite allait en diminuant proportionnellement. Maintenant, l'ennemi se concentrait sur la défense de ses propres bases et forteresses, elles-mêmes défaillantes. Le ravitaillement en vivres et en armes de la plupart des bases à partir des principaux centres de production exigeait des convois de forces robotisées étirés sur de longues trajectoires solitaires à travers le système, et les Conjoiners les cueillaient comme des fraises, sans même prendre la peine de capturer leurs cargos. Les Demarchistes avaient lancé des programmes intensifs pour revenir au niveau de technicité qui était le leur dans le domaine de la nanofabrication avant la Pourriture Fondante, mais le bruit courait que leurs laboratoires stratégiques avaient connu de graves échecs. Des équipes de recherches entières auraient été changées en un magma grisâtre par des répliquants fugitifs. C'était comme si le vingt et unième siècle recommençait.

Et plus ils étaient désespérés, plus ils se plantaient.

Les forces combattantes des Conjoiners avaient réussi à s'emparer d'un certain nombre de colonies de la périphérie et rapidement mis en place des régimes fantoches, permettant à la vie quotidienne de continuer plus ou moins comme avant. Ils ne s'étaient pas embarqués, jusque-là, dans des programmes de conversion neurale de masse, mais leurs détracteurs affirmaient que ce n'était qu'une question de temps avant que le peuple ne soit réduit en esclavage par

les implants des Conjoineurs et embrigadé, uniformisé dans leur esprit de ruche. Des groupes de résistance avaient initié des grèves dévastatrices contre le pouvoir conjoineur dans ces États fantoches, concluant des alliances lâches avec des Pirates du Ciel, des porckos, des banshees et toute la racaille du système qui se rebiffait contre la nouvelle autorité. Pour Clavain, ils ne faisaient que prouver l'urgence d'imposer une forme de conscription neurale, dans l'intérêt même du peuple.

En attendant, Yellowstone et l'espace environnant – la Ceinture de Rouille, les habitats en orbite haute, les carrousels et les essaims-parkings pour vaisseaux stellaires – n'avaient jamais été contestés. La Convention de Ferristown n'était pas exempte de problèmes, mais elle avait réussi à maintenir un contrôle apparent. Les deux camps s'accommodaient de l'existence de cette zone neutre, où les espions pouvaient échanger des informations et les agents infiltrés des deux camps se mêler à des tiers et enrôler des collaborateurs, des sympathisants et les déserteurs de l'autre camp. D'aucuns disaient que ce n'était qu'une situation temporaire ; que les Conjoineurs ne s'arrêteraient pas en si bon chemin. Ils occupaient la majeure partie du système, ils avaient tenu Yellowstone pendant quelques brèves décennies et ne renonceraient pas à une si belle occasion de la revendiquer dans son intégrité. L'occupation précédente était une intervention pragmatique à l'instigation des Demarchistes ; la prochaine serait un exercice du contrôle totalitaire comme l'histoire n'en avait pas connu depuis des siècles.

C'est ce qu'on disait. Et si même cette noire vision se révélait d'un optimisme délirant ?

Skade lui avait dit que les signatures des armes perdues avaient été détectées plus de trente ans auparavant. Les informations et les souvenirs auxquels il avait maintenant accès confirmaient son histoire. Mais on ne lui avait pas expliqué pourquoi la récupération des armes était soudain devenue une question de vie ou de mort pour le Nid Maternel. D'après Skade, c'était la guerre qui les avait empêchés de programmer plus tôt une opération de ce genre ; ce n'était sûrement qu'une partie de la vérité. Il devait y avoir quelque chose d'autre : une crise, ou une menace de crise, qui rendait la récupération des armes infiniment plus importante qu'avant. Le Sanctuaire Intérieur avait peur ? Mais de quoi ?

Clavain se demanda si Skade – et donc le Sanctuaire Intérieur – savait sur les Loups quelque chose qu'il ignorait encore. Depuis le retour de Galiana, les Loups avaient été classifiés comme une menace troublante mais lointaine, un problème dont on s'inquiéterait quand l'humanité s'enfoncerait plus profondément dans l'espace interstellaire. Et s'ils avaient reçu d'autres signaux, d'autres informations ? Et si les Loups se rapprochaient ?

Il aurait bien voulu chasser cette idée, mais il en était incapable. Pendant le restant du trajet, ses pensées tournèrent dans sa tête comme des vautours. Il les tourna et les retourna sous tous les angles, les dépouillant jusqu'à l'os. Il ne réussit à reléguer toutes ces questions au second plan que lorsque Skade lui imposa ses propres pensées.

[Nous y sommes presque, Clavain. Tu comprends bien que tout ce que tu verras ici ne pourra être partagé avec le reste du Nid Maternel ?]

Évidemment. J'espère que, quoi que vous ayez fait par ici, vous l'avez fait discrètement. Car si vous aviez attiré l'attention de l'ennemi, vous auriez pris un risque énorme.

[Mais nous ne l'avons pas fait, Clavain.]

Ce n'est pas la question. Il ne devait pas y avoir d'opérations dans un rayon de dix heures-lumière de...

[Écoute, Clavain...]

Elle se pencha en avant comme elle put, sur son siège exigu, son harnais de sécurité se tendant sur les courbes noires de son scaphandre.

[Il y a une chose qu'il faut que tu comprennes : la guerre n'est plus notre principal sujet de préoccupation. Nous allons la gagner.]

Ne sous-estime pas les Demarchistes.

[Je ne les sous-estime pas. Mais il faut voir ça en perspective. Le seul problème sérieux, maintenant, c'est la récupération des armes de classe infernale.]

Sommes-nous vraiment obligés de les récupérer ? Vous ne vous contenteriez pas de leur destruction ?

Clavain observa attentivement sa réaction. Même à présent qu'il avait été admis dans le Conseil Restreint, l'esprit de Skade lui était fermé.

[Leur destruction, Clavain ? Pourquoi, au nom du ciel, voudrions-nous les détruire ?]

Tu m'as dit que votre objectif principal était de les empêcher de tomber entre de mauvaises mains.

[Ça reste vrai, en effet.]

Alors vous devriez accepter de les laisser détruire. Ça reviendrait au même, non ? Et j'imagine que ce serait beaucoup plus facile d'un point de vue logistique.

[La récupération serait préférable.]

Préférable ?

[Infiniment préférable, Clavain.]

Puis les moteurs de la corvette se mirent à rugir. Une masse cométaire sombre, à peine visible, sortit des ténèbres. Les projecteurs du vaisseau arrachèrent des reflets à la surface, cherchant, scrutant. La comète tournait lentement sur elle-même, plus rapidement que le Nid Maternel, mais dans des limites raisonnables. Clavain estima le diamètre de la boule de neige sale à sept ou huit kilomètres. Elle aurait aisément tenu dans le cœur évidé du Nid Maternel.

La corvette se rapprocha lentement de la surface noire, glacée, de la comète, freina sa descente à l'aide de jets crachotants de flammes violettes et lança des grappins d'amarrage. Le contact fut brutal et endommagea la peau de résine époxy presque invisible dont ils avaient recouvert la comète pour en renforcer la structure.

Je vois que vous avez travaillé comme de vaillants petits castors. Et ils sont combien, ici, Skade, à faire on ne sait quoi ?

[Il n'y a personne. Nous ne sommes qu'une poignée à être jamais venus ici, et personne n'y reste jamais de façon permanente. Toutes les activités ont été complètement automatisées. Un opérationnel du Conseil Restreint vient périodiquement vérifier les choses, mais, pour la plupart, les droïdes travaillent sans supervision.]

Les droïdes ne sont pas assez futés.

[Les nôtres, si.]

Clavain, Remontoir et Skade mirent leur casque et quittèrent la corvette par le sas ventral. Ils se laissèrent tomber, par-delà quelques mètres de vide, sur la membrane époxy, où ils restèrent collés comme des insectes sur du papier tue-mouches. Ils y rebondirent jusqu'à ce que l'énergie de l'impact soit amortie. Quand la membrane eut cessé ses oscillations, Clavain décolla doucement son bras de la surface adhésive et se releva. L'adhésif était à la fois assez intelligent pour

lâcher prise en cas de mouvements normaux, et conçu pour résister à toute traction assez violente pour envoyer quelqu'un dans l'espace à la vitesse de libération. De la même façon, la membrane restait rigide sous une force normale, mais subissait une déformation élastique si quelque chose la heurtait à plus de quelques mètres à la seconde. On pouvait marcher dessus à condition d'avancer assez lentement, car tout déplacement précipité provoquerait la neutralisation et l'immobilisation du sujet jusqu'à ce qu'il se détende.

Skade – bien reconnaissable avec son casque à crête – menait la marche, son scaphandre suivant sans doute un signal invisible et inaudible. Ils arrivèrent bientôt à une légère dépression sur la surface de la comète. Clavain distingua au point le plus bas de la cuvette un trou circulaire, d'un noir fuligineux, protégé par un collier annulaire.

Skade s'agenouilla auprès de l'ouverture, la membrane adhérent à ses genoux grâce à un flux capillaire osmotique. Elle frappa deux fois sur le rebord et attendit. Un droïde sortit bientôt de l'orifice, dépliant une pléthore de pattes et d'appendices articulés. On aurait dit une sauterelle de fer agressive. Clavain reconnut un modèle de droïde banal – il y en avait des milliers de ce genre, dans le Nid Maternel –, mais celui-ci se déplaçait avec une confiance et une désinvolture assez inquiétantes.

[Clavain, Remontoir... permettez-moi de vous présenter le Maître d'Œuvre.]

Ce droïde ?

[Le Maître n'est pas un simple droïde, je t'assure.]

— Maître... poursuivit-elle tout haut, passant au langage articulé. Nous voudrions entrer. Laissez-nous passer, s'il vous plaît.

Le Maître leur répondit de sa voix bourdonnante. On aurait dit une guêpe.

— Je ne connais pas ces deux individus.

— Clavain et Remontoir ont l'accréditation du Conseil Restreint. Tenez, déchiffrez mes pensées. Vous verrez que je ne suis l'objet d'aucune coercition.

Il y eut une pause pendant laquelle le droïde s'extirpa du collier et s'approcha de Skade. Il avait une profusion de pattes et d'appendices, certains terminés par des pieds pareils à des piquets, d'autres munis d'outils ou de capteurs spécialisés. La tête cunéiforme était entourée de capteurs regroupés pour former des espèces d'yeux à facettes. Skade le laissa approcher jusqu'à ce qu'il la domine de toute sa hauteur. Le droïde baissa la tête, la fit osciller d'un côté et de l'autre comme s'il balayait Skade avec ses capteurs et recula d'un pas.

— Je voudrais lire leur esprit aussi.

— Je vous en prie.

Le droïde s'approcha de Remontoir, inclina à nouveau la tête, et

le balayage reprit. Il passa un peu plus de temps sur lui que sur Skade. Puis, apparemment satisfait, il alla à Clavain. Celui-ci sentit que la machine fourrageait dans son esprit, le scrapant sans ménagement et de façon systématique. Un torrent de souvenirs olfactifs, auditifs et visuels défilèrent à sa conscience en une succession rapide. La machine marquait parfois une pause et revenait en arrière, s'arrêtant de façon inquiétante sur une image particulière et passant sur les autres avec une indifférence assez désobligeante. Le processus fut heureusement expéditif, mais Clavain eut malgré tout l'impression d'avoir été dévalisé.

Le scraping s'interrompt, le torrent de souvenirs se tarit et Clavain reprit possession de son esprit.

— Celui-ci est conflictuel. Il semble avoir des doutes. Et j'en ai à son sujet. Je n'arrive pas à accéder aux structures neurales profondes. Je devrais peut-être le scraper à une résolution plus fine. Un processus chirurgical léger permettrait...

— Ce ne sera pas nécessaire, Maître, trancha Skade. Il a le droit d'avoir des doutes. Laissez-nous passer, s'il vous plaît.

— C'est complètement irrégulier. Une intervention chirurgicale limitée...

Les capteurs du droïde étaient toujours rivés sur Clavain.

— C'est un ordre, Maître. Laissez-nous passer.

La machine s'écarta.

— Très bien. Je m'exécute sous la contrainte. J'insiste pour que la visite soit brève.

— Nous ne vous retarderons pas, promet Skade.

— Ça, j'en suis sûr. Je dois aussi vous prendre vos armes. Je ne puis permettre l'intrusion dans la comète de dispositifs à haute énergie.

Clavain baissa les yeux sur les instruments accrochés à la ceinture de son scaphandre, décrocha le boser à faible champ qu'il n'avait même pas conscience de porter sur lui. Il s'apprêtait à le poser sur le sol, mais le Maître d'Œuvre fit un mouvement si rapide qu'il ne put le suivre du regard, et lui prit l'arme des mains. Clavain la vit disparaître en tournoyant dans les ténèbres, au-dessus de lui, projetée à une vitesse supérieure à la vitesse de libération. La machine désarma Skade et Remontoir avec la même désinvolture, après quoi elle fit volte-face, telle une tornade de métal dansante, et se jeta dans le trou.

[Allons-y. Il n'aime pas vraiment les visites, et il va commencer à s'énervé si nous restons trop longtemps.]

[Tu veux dire qu'il n'est pas encore énervé ?] répliqua Remontoir.
Mais c'est quoi, ce truc, Skade ? s'étonna Clavain.

[Un droïde, évidemment, mais un peu plus perfectionné que la moyenne... Pourquoi, il y a un problème ?]

Clavain la suivit, en planant plus qu'en marchant, dans le collier, puis dans une sorte de tunnel pareil à une trachée de glace compactée. Il avait à peu près oublié qu'il portait une arme jusqu'à ce qu'on la lui confisque, mais à présent il se sentait très vulnérable. À sa ceinture porte-outils étaient accrochés quelques mousquetons, des grappins miniatures, des fusées de signalisation grosses comme le pouce et une bombe de joint universel, mais rien qui puisse être utilisé comme une arme contre le droïde s'il décidait de se jeter sur eux. La chose qui s'en rapprochait le plus – à part la bombe en forme de pistolet, dont la portée n'excédait pas deux ou trois centimètres – était un piézocutter à lame courte, capable de trancher le tissu des combinaisons spatiales, mais de peu d'utilité contre une machine blindée ou même un adversaire bien entraîné.

Tu sais pertinemment que je déteste ça. Je ne m'étais jamais laissé envahir l'esprit par une machine... pas comme ça.

[Il voulait juste s'assurer qu'il pouvait nous faire confiance.]

Pendant le scraping, il avait senti l'intelligence métallique, tranchante, de la machine.

Quel est au juste son niveau d'intelligence ? Il répond aux critères de Turing ?

[Et même au-delà. Il est au moins de niveau alpha. Oh, fais-moi grâce de cet air de dégoût offusqué, Clavain. Il t'est arrivé d'accepter des machines presque aussi intelligentes que toi-même.]

J'ai eu le temps de revoir mon avis sur la question.

[Te sentirais-tu menacé, par hasard ?]

Menacé... par une machine ? Non. Ce que j'éprouve, Skade, c'est de la pitié. De la pitié parce que tu as doté cette machine d'une certaine intelligence tout en l'obligeant à rester ton esclave. Je ne crois pas que ce soit tout à fait conforme à nos convictions.

Il sentit la calme présence de Remontoir.

[Je suis d'accord avec Clavain. Nous avons réussi, jusqu'à maintenant, à nous passer des machines intelligentes, non parce que nous en avons peur, mais parce que, pour nous, toute entité intelligente devrait pouvoir choisir son propre destin. Et pourtant, ce droïde n'a pas de libre arbitre, hein, Skade ? Que de l'intelligence. L'une sans l'autre, c'est une caricature. Nous avons fait la guerre pour moins que ça.]

Quelque part, devant eux, une pâle lueur mauve soulignait la structure naturelle des parois de la galerie. Clavain voyait la masse sombre et épineuse du droïde se découper sur la source lumineuse. Il avait dû suivre leur conversation, se dit-il, les écouter débattre de ce qu'il représentait.

[Je regrette que nous en soyons arrivés là, Remontoir. Mais nous n'avions pas le choix. Nous avons besoin de cyborgs intelligents.]

[C'est de l'esclavage], insista Remontoir.

[Les époques désespérées exigent des mesures désespérées.]

Clavain scruta la pénombre violacée.

Qui parle de désespoir ? Je pensais que nous nous contentions de récupérer ce que nous avons perdu.

Le Maître d'Œuvre les guida dans l'intérieur de la comète de Skade, leur faisant marquer une pause dans une petite bulle non pressurisée ménagée dans la paroi intérieure de l'astéroïde évidé. Ils se stabilisèrent en passant leurs bras et leurs jambes dans des courroies fixées à la structure rigide de la bulle. Celle-ci était hermétiquement isolée de l'espace principal de la comète. Le vide y était si poussé que même les fuites imperceptibles des scaphandres des visiteurs auraient constitué une infraction inacceptable.

Clavain regarda dans la salle principale. La paroi vitrée donnait sur une caverne d'une taille vertigineuse, baignée par une lumière bleue fascinante. Elle était pleine de machines gigantesques, et il en émanait une impression subliminale d'activité frénétique. Pendant un moment, la scène fut presque trop complexe pour qu'il l'absorbe en entier. Clavain eut la sensation qu'il plongeait le regard dans la perspective infinie d'une peinture médiévale fabuleusement détaillée représentant les arcades et les tours imbriquées d'une cité céleste radieuse. Il croyait distinguer dans toute cette architecture des hordes d'anges aux ailes d'argent, d'innombrables escadrilles de séraphins volant dans le bleu céruléen, à perte de vue. Puis il prit conscience de l'échelle des choses et se rendit compte avec un sursaut que les anges n'étaient que des machines lointaines : des milliers de droïdes stériles qui vaquaient à leur tâche en apesanteur. Ils communiquaient entre eux à l'aide de lasers, et c'était leur multitude qui plongeait la salle dans cette lumière bleutée, frémissante, glacée. Car il devait faire vraiment froid. Clavain reconnaissait les cônes noirs des capteurs cryoaritmétiques disposés à intervalles réguliers sur les parois de la caverne : ils computaient le pompage de la chaleur provoquée par cette intense activité industrielle, qui aurait, sans cela, fait bouillir la comète.

Clavain se concentra ensuite sur la raison de tout ce remue-ménage. Il n'était pas surpris de l'existence des vaisseaux – ni du fait que c'étaient des vaisseaux interstellaires –, mais du degré de finition auquel ils étaient parvenus. Il s'attendait à voir des coques à moitié terminées, et il avait du mal à croire que ces bâtiments soient encore loin de pouvoir voler. Il y en avait douze, rangés côte à côte dans des nuages d'échafaudages géodésiques. Ils étaient de formes identiques, lisses et noirs comme des torpilles ou des baleines échouées, avec, à

l'arrière, les espars et les nacelles qui accueillaien les fameuses propulsions Conjoiner. Bien qu'il n'y ait pas de comparaison visuelle évidente, il était certain que chacun des vaisseaux faisait au moins trois ou quatre kilomètres de long, beaucoup plus que l'*Ombre de la Nuit*.

Skade dut remarquer sa réaction, car elle eut un sourire.

[Alors, impressionné ?]

Difficile de faire autrement...

[Tu comprends maintenant pourquoi le Maître tenait tellement à éviter tout risque de décharge accidentelle d'arme ou même de chargeur. Évidemment, tu te demandes pourquoi nous avons repris la construction de ces vaisseaux.]

En effet. Ce ne serait pas en rapport avec les Loups, par hasard ?

[Si tu commençais par me dire pour quelles raisons, selon toi, nous avons un jour cessé de les construire ?]

Je crains que personne n'ait jamais eu la courtoisie de me le dire.

[Tu es assez intelligent pour avoir échafaudé quelques hypothèses.]

L'espace d'un instant, Clavain envisagea de lui raconter que le problème ne l'avait jamais vraiment préoccupé, que la décision de cesser de fabriquer des vaisseaux interstellaires avait été prise alors qu'il était dans l'espace profond, que, le temps qu'il revienne, c'était un fait accompli et que, son but immédiat étant d'aider son camp à gagner la guerre, l'affaire était passée au second plan.

Mais ç'aurait été un mensonge. La question l'avait toujours préoccupé.

On suppose généralement que nous avons cessé leur fabrication pour des raisons économiques égoïstes, ou parce que nous avons peur que les propulsions ne tombent entre de mauvaises mains – celles des Ultras et autres scélérats. Ou bien parce que les propulsions avaient la sale habitude d'exploser sans prévenir, par suite d'un défaut de conception rédhibitoire.

[C'est ça. Il y a au moins une dizaine d'autres théories en circulation, qui vont de l'à peine plausible au ridiculement paranoïde. Et toi, qu'en penses-tu ?]

On ne peut pas dire que nous avons des relations commerciales suivies avec les Demarchistes. Les Ultras achetaient leurs propulsions d'occasion, au marché noir, quand ils ne les volaient pas. Et puis, après la Pourriture Fondante, l'économie s'est effondrée, nos relations avec les Demarchistes ont commencé à se détériorer et nous avons perdu nos principaux clients. Ils ne pouvaient pas s'offrir notre technologie, et nous n'étions pas disposés à la vendre à une faction qui faisait montre d'une hostilité croissante.

[C'est une réponse très pragmatique. Clavain.]

Je n'avais pas de raison de chercher une explication plus profonde.

[Il y a, évidemment, un soupçon de vérité derrière tout ça. Les facteurs économiques et politiques ont joué un rôle. Mais il y avait autre chose. Il ne t'a pas échappé que notre programme de construction de vaisseaux intrasystème avait été beaucoup réduit.]

Nous avons eu une guerre à livrer. Nous avons suffisamment de vaisseaux pour répondre à nos besoins.

[Certes, et pourtant même ces vaisseaux étaient cloués au sol. Le trafic interstellaire de routine a été grandement réduit. Les trajets entre les mondes conjoiners dans les autres systèmes ont été réduits au minimum.]

Les conséquences de la guerre, encore une fois...

[Elles ont remarquablement peu de rapport avec l'affaire, en dehors du fait qu'elles fournissaient un prétexte idéal.]

Clavain manqua éclater de rire.

Un prétexte ?

[Si la véritable raison avait été connue, ç'aurait été la panique générale dans l'espace colonisé par l'homme. La tourmente socio-économique aurait été incomparablement plus grave que tous les effets de la guerre actuelle.]

Et j'imagine que tu ne me diras pas pourquoi ?

[Tu avais raison, en un certain sens, Clavain. Ça avait un rapport avec les Loups.]

Il secoua la tête.

Ce n'est pas possible.

[Et pourquoi pas ?]

Parce que nous n'en avons jamais entendu parler avant le retour de Galiana. Et que Galiana ne les a croisés qu'après notre séparation.

Il n'avait pas besoin de rappeler à Skade que ces deux événements s'étaient produits longtemps après la décision de cesser la fabrication des vaisseaux stellaires.

Skade opina de la tête, sous son casque.

[C'est vrai, dans une certaine mesure, encore une fois. En effet, le Nid Maternel n'a obtenu d'informations détaillées sur la nature des machines qu'après le retour de Galiana. Mais l'existence des Loups – le fait qu'ils étaient là – était connue depuis bien des années.]

Ce n'est pas possible. Galiana a été la première à les rencontrer.

[Non. Elle n'a été que la première à en revenir vivante – ou plutôt : la première à en revenir tout court. Avant cela, nous n'avions eu que des informations distantes, lointaines, de mystérieuses histoires de disparitions de vaisseaux, d'étranges signaux de détresse. Au fil des ans, le Conseil Restreint, qui avait collationné ces rapports, était arrivé à la conclusion que les Loups, ou quelque chose qui ressemblait aux Loups, parcourait l'espace interstellaire. C'était déjà assez inquiétant, mais il y avait pire : le schéma des pertes indiquait que les machines,

quoi qu'elles puissent être, ciblaient spécifiquement la signature de nos propulsions. Nous en avons déduit que les Loups étaient attirés par les émissions de tau-neutrinos caractéristiques de nos propulsions. Ce qui nous a conduits à décider d'en arrêter la construction.]

Et Galiana ?

[Quand elle est revenue, nous avons su que nous avions raison. C'est elle qui a donné un nom à notre ennemi. Nous lui devons au moins ça.]

Skade fouilla alors dans sa mémoire et transmit à Clavain une image. Elle lui montra des ténèbres impitoyables cloutées par un semis de petites étoiles lointaines. Les étoiles n'abolissaient pas l'obscurité, elles ne faisaient que la rendre plus glacée et plus absolue. C'était ainsi que Skade percevait à présent le cosmos, aussi définitivement hostile à la vie qu'un bain d'acide. Mais, entre les étoiles, il n'y avait pas que le vide. Les machines étaient à l'affût dans l'espace, préférant les ténèbres et le froid. Skade lui fit effleurer la cruelle saveur de leur intelligence. À côté, les processus de pensée du Maître d'Œuvre paraissaient réconfortants et amicaux. Il y avait quelque chose de bestial dans la façon de penser des machines, une faim avide, destructrice, absolue, qui écliprait toute autre considération.

Une soif de sang farouche, dévastatrice.

[Ils sont là depuis toujours, tapis dans l'obscurité, observant, attendant. Nous avons eu beaucoup de chance. Nous avons passé quatre cents ans à tituber dans la nuit en faisant du bruit et de la lumière, à nous faire remarquer. Je suppose qu'ils sont aveugles, d'une certaine façon, ou qu'ils filtrent certaines sortes de signaux. Ils n'ont jamais ciblé nos émissions radio ou télévisées, par exemple, sans quoi ils nous auraient flairés depuis des siècles. Peut-être sont-ils conçus pour ne réagir qu'aux signaux émis par les civilisations qui voyagent dans l'espace, plutôt qu'à ceux des civilisations purement technologiques. Ce ne sont que des spéculations, évidemment, mais nous en sommes encore réduits aux hypothèses.]

Clavain regarda les douze vaisseaux spatiaux flambant neufs.

Et maintenant ? Pourquoi recommencer à construire des appareils ?

[Parce que c'est redevenu possible. L'Ombre de la Nuit était le prototype de ces douze énormes bâtiments. Ils sont dotés de propulsions silencieuses. Grâce à certains perfectionnements topologiques, nous avons réussi à réduire le flux de tau-neutrinos de dix puissance deux. C'est loin d'être idéal, mais ça devrait nous permettre de reprendre le voyage interstellaire sans crainte d'attirer les Loups dans l'immédiat. La technologie doit, bien sûr, rester strictement sous contrôle conjointeur.]

Bien sûr.

[Je suis content que tu voies les choses comme moi.]

Il regarda de nouveau les vaisseaux. Les douze formes noires étaient des versions plus grandes, plus grosses, de l'*Ombre de la Nuit*. Leur coque faisait peut-être deux cent cinquante mètres au point le plus large. Ils étaient aussi renflés que les vieux bâtiments de colonisation, les vieux tramps qui avaient été conçus pour transporter des dizaines de milliers de dormeurs cryonisés.

Mais... et le reste de l'humanité ? Et tous les vieux vaisseaux encore en service ?

[Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Des agents du Conseil Restreint ont réussi à reprendre le contrôle d'un certain nombre de vaisseaux de contrebande. Ces vaisseaux ont été détruits, évidemment : nous ne pouvons en utiliser aucun, et les propulsions existantes ne peuvent pas être converties au modèle furtif.]

Ce n'est vraiment pas possible ?

Skade projeta dans l'esprit de Clavain l'image d'une petite planète, peut-être une lune, dans laquelle avait été excavée une énorme bouchée en forme de bol, luisant d'un rouge cerise.

[Non.]

Et j'imagine qu'à aucun moment vous ne vous êtes dit que la diffusion de cette information pourrait être utile ?

Derrière la visière du casque à crête, elle eut un sourire indulgent.

[Ah, Clavain, Clavain... toujours soucieux du bien de l'humanité ! C'est tellement réconfortant... Vraiment, je t'assure. Mais qu'aurions-nous gagné à faire de la publicité ? Cette information est déjà trop sensible pour que nous la partagions ne serait-ce qu'avec la majorité des Conjoineurs. Je n'ose imaginer ce qui se passerait si le reste de l'humanité était au courant.]

Il aurait bien discuté, mais il savait qu'elle avait raison. Il y avait des dizaines d'années que la parole des Conjoineurs n'était plus prise pour argent comptant. Toute mise en garde de leur part, même aussi abruptement pressante que celle-là, passerait pour un obscur stratagème.

Même si son camp capitulait, sa reddition serait interprétée comme une ruse.

Tu as peut-être raison. Peut-être. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez subitement repris la construction des vaisseaux spatiaux.

[Par pure précaution, pour le cas où nous en aurions besoin.]

Clavain examina encore les vaisseaux. Même s'ils n'avaient une capacité de transport que de cinquante ou soixante mille dormeurs – et ils avaient l'air de pouvoir en transporter bien plus que ça – la flotte de Skade aurait suffi à emmener près de la moitié de la population du Nid Maternel.

Par pure précaution, hein ? Et c'est tout ?

[Oui, enfin, il y a la petite affaire des armes de classe infernale. La force d'intervention chargée de l'opération de récupération sera composée du prototype et de deux des vaisseaux. Ils seront équipés des armes les plus perfectionnées de notre arsenal, et munis des plus récentes technologies susceptibles de constituer un avantage tactique.]

Comme les systèmes que tu as toi-même testés, j'imagine ?

[Il reste encore des tests à effectuer, mais en effet...]

Skade ôta ses bras et ses jambes des courroies de fixation.

— Maître d'Œuvre ? Nous avons fini. Mes invités en ont assez vu. Quelle est votre plus récente estimation du moment où les vaisseaux seront prêts à voler ?

Le droïde, qui avait replié ses appendices en un faisceau compact, tourna vers elle ce qui lui servait de tête.

— Soixante et un jours, huit heures et treize minutes.

— Merci. Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour raccourcir ce délai. Clavain est très pressé de partir, n'est-ce pas ?

Clavain ne répondit pas.

— Veuillez me suivre, dit le Maître d'Œuvre en tendant un bras articulé vers la sortie.

Il avait manifestement hâte de les ramener à la surface.

Clavain fut le premier à obtempérer.

Il s'efforça de faire le vide et le calme dans son esprit, se concentrant exclusivement sur les tâches mécaniques en cours. Le trajet de retour vers la surface de la comète lui parut beaucoup plus long que l'aller. Le Maître d'Œuvre arpentait la galerie devant eux avec une prudence exaspérante. Son humeur était indéchiffrable, mais Clavain avait l'impression qu'il serait très heureux de se débarrasser des trois visiteurs. Il avait été programmé pour superviser les opérations à cet endroit avec une productivité zélée, et Clavain ne pouvait s'empêcher d'admirer la répugnance avec laquelle il les avait accueillis. Clavain avait eu affaire à de nombreux robots, droïdes et cyborgs au cours de son existence, et tous avaient été programmés avec des personnalités superficiellement convaincantes. Mais c'était le premier qui lui semblait authentiquement détester la compagnie humaine.

À mi-chemin du goulet, Clavain s'arrêta net.

Attendez un peu.

[Qu'est-ce qui ne va pas ?]

Je ne sais pas. Mon scaphandre enregistre une petite fuite de pression au niveau du gant. Le tissu a dû se déchirer sur une aspérité de la paroi.

[Ce n'est pas possible, Clavain. La paroi est faite de glace cométaire compactée. On aurait plus vite fait de se couper avec de la

fumée.]

Clavain hocha la tête.

Eh bien, je me suis coupé avec de la fumée. Ou alors un petit éclat tranchant était incrusté dans la paroi.

Clavain se retourna et leva la main devant sa visière. Un point lumineux rose clignotait sur le dos de son gantelet gauche, indiquant l'emplacement d'une légère perte de pression.

[Il a raison, Skade], dit Remontoir.

[Ce n'est pas grave. Il pourra réparer quand nous serons de retour à bord de la corvette.]

J'ai froid à la main. J'ai déjà perdu une fois cette main, Skade. Je préférerais éviter de la perdre à nouveau.

Il l'entendit siffler, un son non filtré de pure impatience humaine.

[Eh bien, arrange ça.]

Clavain hocha la tête et prit la bombe de joint à sa ceinture. Il régla le diamètre de la douille au minimum et colla l'embout sur son gant. Le joint forma un mince ver gris, qui durcit instantanément en adhérant au tissu. Clavain fit aller et venir l'embout pour recouvrir la surface.

Il avait froid à la main, mais il avait mal, aussi, parce qu'il avait dû s'entamer la peau avec le piézocutter en perçant son gantelet. Il l'avait fait sans enlever le couteau de sa ceinture, en le maintenant avec l'autre main. Compte tenu de la difficulté de la manœuvre, il avait eu de la chance de ne pas se blesser sérieusement.

Clavain raccrocha la bombe à sa ceinture. Une alarme retentissait dans son casque et le voyant rose clignotait toujours – il voyait la lumière autour des bords du joint. Il y avait une petite fuite résiduelle, mais rien qui risque de lui causer le moindre problème. L'impression de froid diminuait déjà.

[Alors ?]

Ça devrait aller. Enfin, je crois. Je m'en occuperai quand nous serons à bord.

Au grand soulagement de Clavain, l'incident paraissait clos. Le droïde redoubla de vitesse et les trois visiteurs lui emboîtèrent le pas. Ils émergèrent enfin à la surface de la comète. Clavain éprouva le moment de vertige attendu lorsqu'il se retrouva debout au-dehors. La faible gravité du planétoïde était à peine perceptible. Il était très facile, par un simple changement de coordonnées, de s'imaginer qu'on était collé par les semelles à un plafond d'un noir de charbon, et suspendu la tête en bas au-dessus d'un néant infini. Mais ce moment passa et il retrouva son aplomb. Le Maître d'Œuvre se faufila dans le collier et disparut.

Ils regagnèrent rapidement la corvette qui les attendait, un triangle d'un noir pur amarré sur la nuit piquetée d'étoiles.

[Clavain... ?]

Oui, Skade ?

[Je peux te poser une question ? Le Maître d'Œuvre a dit que tu avais des doutes... Était-ce une observation factuelle, ou la machine a-t-elle été perturbée par d'anciens souvenirs ?]

À toi de me le dire.

[Tu comprends, maintenant, que nous devons vraiment récupérer ces armes ? Je veux dire : à un niveau viscéral ?]

Rien n'a jamais été plus clair pour moi. Je me rends bien compte que nous avons besoin de ces armes.

[Je sens que tu es sincère, Clavain. Tu comprends, hein ?]

Oui, je crois. Ce que tu m'as montré a bien éclairé la situation.

Il avait dix ou douze mètres d'avance sur Skade et Remontoir, mais il n'osait pas aller plus vite. Soudain – quand il fut arrivé au premier grappin de la corvette –, il s'arrêta et se retourna, agrippé à la ligne d'une main. Le mouvement suffit à faire stopper net Skade et Remontoir.

[Clavain...]

Il prit son piézocutter à sa ceinture et le plongea dans la membrane de plastique qui enrobait la planète, y faisant un trou. Il avait réglé le tranchant de la lame au maximum. Il la tira en se déplaçant latéralement, comme un crabe, ouvrant une entaille d'un mètre, puis de deux mètres dans la membrane, le cutter sifflant dans le matériau sans rencontrer de résistance. Il devait se cramponner fermement au grappin, de sorte qu'il ne put y faire qu'une fente de quatre mètres de largeur.

Avant de plonger le piézocutter dans la membrane, il n'avait aucun moyen de savoir si la lame serait assez longue. Mais une sensation de glissement lui indiqua que c'était suffisant. Toute la partie qui se trouvait sous la corvette fut tirée en arrière par l'élasticité du matériau. La fente s'élargit, la déchirure se prolongea dans les deux directions sans qu'il ait rien à faire : quatre mètres, puis six, puis dix... Skade et Remontoir, qui étaient restés de l'autre côté, furent entraînés par la même traction élastique.

Le tout n'avait pris qu'une ou deux secondes. Mais cela avait suffi à Skade.

À l'instant où Clavain avait planté sa lame dans la membrane, il avait perçu l'emprise de Skade sur son esprit. Comprenant qu'il allait tenter de s'enfuir, elle l'avait assailli par des forces neurales d'une violence inouïe, déchaînant toute sa puissance contre lui, abandonnant toute retenue, tentant d'abattre toutes ses barrières. Des algorithmes de recherche et de destruction traversèrent le vide en surfant sur les ondes radio, s'enfoncèrent dans le crâne de Clavain, se frayèrent un chemin à travers les strates de son esprit, cherchant les

routines de base qui permettraient à Skade de le paralyser, de le projeter dans l'inconscience, ou tout simplement de le tuer. S'il avait été un Conjoinneur normal, en quelques microsecondes elle aurait réussi, ordonnant à ses implants neuraux de s'autodétruire dans une orgie dévastatrice de chaleur et de pression, et il aurait été perdu. Au lieu de cela, il éprouva une douleur comme si on lui enfonçait un pieu d'acier dans le crâne, à coups de marteau.

Il glissa dans l'inconscience. Cela n'avait pas duré plus de deux ou trois secondes, mais il en émergea avec une sensation de dislocation béante. Il ne savait plus où il était ni ce qu'il faisait. Il ne demeurait qu'un impératif chimique incandescent, inscrit dans l'adrénaline qui circulait dans son sang. Il ignorait ce qui l'avait provoquée, mais il ne pouvait échapper à cette impression : une terreur animale, antique. Il fuyait quelque chose et il était en danger de mort. Il était suspendu d'une main à un filin d'acier tendu. Il jeta un coup d'œil vers le haut, le long du filin, et vit un vaisseau, une corvette, planant au-dessus de lui. Alors il sut – ou il se prit à espérer que c'était là qu'il devait être.

Il commença à se haler le long du filin vers le vaisseau qui l'attendait, se rappelant à moitié qu'il avait commencé quelque chose qu'il devait continuer. Puis la douleur s'amplifia, et il retomba dans l'inconscience.

Clavain revint à lui en s'immobilisant – « tombant » était un mot trop fort – sur la membrane de plastique. Il fut à nouveau envahi par une pulsion fondamentale, et s'efforça frénétiquement de comprendre le sort qu'il sentait vaguement l'attendre. Le vaisseau était au-dessus de lui – il s'en souvenait, à présent. Il avait progressé pouce après pouce vers le haut du filin, pour l'atteindre. À moins qu'il ne soit descendu pouce après pouce, dans l'espoir de s'en échapper, de fuir quelque chose qui se trouvait à bord ?

Il regarda la surface de l'endroit où il se trouvait, quel qu'il soit, et vit deux silhouettes qui lui faisaient signe.

[Clavain...]

La voix – la présence féminine dans sa tête – était insistante, mais pas totalement dépourvue de compassion. Il y avait du regret, mais le genre de regret qu'un professeur pourrait éprouver pour un élève prometteur qui l'aurait déçu. La voix était-elle déçue parce qu'il était sur le point d'échouer, ou déçue parce qu'il avait failli réussir ?

Il n'en savait rien ; il sentait que s'il arrivait seulement à aller au bout des choses, s'il arrivait à trouver une minute de tranquillité, il pourrait mettre tous les morceaux du puzzle en place. Il y avait eu quelque chose, non ? Une énorme pièce pleine de formes noires, menaçantes...

Il n'avait besoin que de calme et de tranquillité.

Mais une alarme retentissait dans sa tête : un signal de perte de pression. Il jeta un coup d'œil à son scaphandre, à la recherche du voyant rose, clignotant, révélateur, qui mettrait la déchirure en évidence. C'était là : un point rose sur le dos de sa main, qui tenait une lame. Il remit celle-ci à sa ceinture et tendit machinalement la main vers la bombe de joint d'étanchéité. Puis il se rendit compte qu'il avait déjà utilisé la bombe : la lumière rose brillait autour d'un bouclier incurvé, irrégulier, de joint durci. Le ver gris, solidifié, semblait former une inscription runique compliquée.

Il regarda son gant selon un autre angle et vit que la piste alambiquée du ver formait un mot : *VAISSEAU*.

Et c'était son écriture.

En bas, les deux autres étaient arrivés au bout de la déchirure faite dans le matériau qui recouvrait la glace, et couraient vers lui à toute vitesse. Il estima qu'ils atteindraient le point d'ancrage du grappin d'ici à moins d'une minute. Il lui faudrait presque autant de temps pour parvenir en haut du filin. Il songea furtivement à bondir vers la corvette, en espérant qu'il calculerait bien le saut et ne la dépasserait pas, mais il savait que la membrane adhésive ne lui permettrait pas de prendre son élan. Il devrait grimper le long du filin à la force des poignets, malgré la douleur qui envahissait sa tête et le sentiment lancinant qu'il était sur le point de sombrer à nouveau dans l'inconscience.

Il s'évanouit à nouveau, moins longtemps cette fois, et quand il vit son gant et les silhouettes qui convergeaient en dessous de lui, il comprit qu'il était sur le point d'atteindre le vaisseau. Il arriva au sas au moment où la première des deux silhouettes – celle qui avait un casque à crête, il le voyait maintenant – parvenait au grappin.

Tous ses sens lui disaient que la surface de la comète était une paroi noire, verticale, d'où les amarres du vaisseau partaient horizontalement. Les deux autres étaient des mouches collées au mur, vues en raccourci, et sur le point de franchir le pont qu'il venait d'emprunter. Clavain se rua dans le sas et actionna précipitamment la commande de pressurisation d'urgence. La porte extérieure se referma sans bruit et l'air commença à affluer. Il sentit instantanément la douleur diminuer dans sa tête, et il eut un soupir de pur soulagement.

La commande manuelle permit à la porte intérieure de s'ouvrir presque avant que la porte extérieure ne se soit hermétiquement scellée. Clavain se jeta dans l'habitacle de la corvette, rebondit sur la paroi opposée, se cogna le crâne sur une cloison et entra dans le cockpit. Il ne prit pas la peine de s'asseoir au poste de pilotage ni de boucler son harnais de sécurité. Il se contenta de mettre les propulseurs à feu – et à fond –, et entendit une dizaine de sirènes et d'alarmes se mettre à brailler que ce n'était pas la chose à faire.

Coupure immédiate des moteurs demandée ! Coupure immédiate des moteurs demandée !

— Ta gueule ! hurla Clavain.

Pendant un moment, la corvette s'écarta de la surface de la comète. Le vaisseau parcourut peut-être deux mètres et demi avant que les amarres ne se tendent au maximum. La secousse colla Clavain contre une cloison, puis il sentit quelque chose claquer comme un rameau sec entre son cœur et sa ceinture. La comète s'était déplacée aussi, bien sûr, mais imperceptiblement. Il aurait aussi bien pu être amarré à un rocher immuable au centre de l'univers.

— Clavain, fit la voix sur la radio de la corvette.

Elle était extraordinairement calme. Il avait commencé à rassembler ses souvenirs, fébrilement, et il se sentit plus ou moins en mesure de mettre un nom sur sa torture.

— Skade ! Salut, fit-il à travers sa douleur, péniblement, certain de s'être cassé au moins une côte, et de s'en être probablement fêlé une ou deux autres.

— Clavain... qu'est-ce que tu fais, au juste ?

— Il semblerait que je sois en train de voler ce vaisseau.

Il se traîna jusqu'au siège du pilote, en clignant des yeux, aveuglé par des éclairs de douleur. Il gémit en tirant le filet de maintien sur sa poitrine. Les fusées menaçaient de se couper automatiquement. Il lança des ordres affolés à la corvette. La rétraction des grappins n'arrangerait pas la situation : cela ne ferait que remonter Skade et Remontoir vers le vaisseau – il se souvenait d'eux, maintenant –, et ils se retrouveraient collés à la coque, où il devrait les laisser. Ils s'en sortiraient peut-être s'il les abandonnait dans l'espace, sauf qu'ils étaient en mission pour le Conseil Restreint. Très peu de gens devaient savoir qu'ils étaient là.

— Moteurs à fond... dit Clavain tout haut, pour lui-même.

Il savait qu'une poussée maximale lui permettrait d'échapper à l'attraction de la comète. Soit cela sectionnerait les lignes d'amarrage, soit cela arracherait des bouts de la surface de la comète, qu'il emporterait avec lui.

— Clavain, fit une voix d'homme. Je te conseille de réfléchir.

Ni l'un ni l'autre n'était capable de l'atteindre sur le plan neural. Ce genre de signal ne pouvait traverser la coque de la corvette.

— Merci, Rem... mais, en réalité, j'ai déjà pas mal réfléchi. Elle a trop désespérément envie de ces armes. Ce sont les Loups, hein, Skade ? Tu as besoin des armes pour le jour où les Loups viendront.

— Je te l'ai pratiquement dit, Clavain. Oui, nous avons besoin des armes pour nous défendre contre les Loups. Et quel mal y a-t-il à ça ? Le fait d'assurer notre survie est-il condamnable ? Tu préférerais que nous capitulions ?

— Comment sais-tu qu'ils arrivent ?

— Nous n'en savons rien. Nous nous contentons de considérer leur arrivée comme vraisemblable, d'après les informations dont nous disposons...

— Il y a autre chose.

Ses doigts glissèrent sur les commandes de propulsion principale. D'ici à quelques secondes, il devrait les mettre en poussée maximale ou rester là, sur place.

— Nous le savons, Clavain, c'est tout. Et tu n'as pas besoin d'en connaître davantage. Maintenant, laisse-nous remonter à bord et nous oublierons tout ça, je te le promets.

— Ça ne suffit pas, j'en ai peur.

Il mit le moteur principal à feu, en détournant les autres fusées de telle sorte que la flamme violette, aveuglante, évite la surface de la comète. Il ne voulait pas leur faire de mal. Clavain détestait Skade, mais il ne lui voulait pas de mal. Quant à Remontoir, c'était son ami, et il ne l'avait abandonné sur la comète que parce qu'il ne voyait pas l'intérêt de l'impliquer dans ce qu'il était sur le point de faire.

La corvette se cabra, tirant sur ses amarres. Il sentait la vibration des moteurs remonter à travers la coque dans ses os. Les indicateurs de surcharge passèrent au rouge.

— Clavain, écoute-moi ! dit Skade. Tu ne peux pas prendre ce vaisseau. Que vas-tu faire avec ? Désertre, rejoindre les Demarchistes ?

— C'est une idée.

— Une idée suicidaire. Tu n'arriveras jamais à rejoindre Yellowstone. Si nous ne te tuons pas, les Demarchistes le feront.

Quelque chose claqua. La navette tangua et roula, retenue par ses dernières amarres. À travers la vitre du cockpit, Clavain vit le câble sectionné fouetter la surface de la comète, trancher la membrane stabilisatrice. Il ouvrit une blessure d'un mètre de large dans le revêtement. Une suie noire en jaillit, pareille au nuage d'encre d'une seiche.

— Skade a raison. Tu n'y arriveras pas, Clavain. Tu n'as nulle part où aller. Je t'en prie, je te parle en tant qu'ami – je te supplie de ne pas faire ça.

— Tu ne comprends pas, Rem ? Elle veut ces armes pour les emmener avec elle. Ces douze vaisseaux, ils ne sont pas tous destinés à la force d'intervention. Ils font partie d'un plan plus vaste. C'est une flotte d'évacuation.

Il sentit la secousse alors qu'une autre ligne claquait, s'enroulant sur la comète avec une énergie sauvage.

— Et quand bien même, Clavain ? demanda Skade.

— Et le reste de l'humanité ? Que deviendront ces pauvres imbéciles quand les Loups arriveront ? Ils se débrouilleront comme ils

pourront ?

— C'est un univers darwinien.

— Mauvaise réponse, Skade.

Au même instant, la dernière amarre claqua. Clavain accéléra farouchement, quittant la comète à pleins gaz, collé à son siège. Ses côtes fêlées lui arrachèrent un jappement de douleur. Il regarda les indicateurs se normaliser, les aiguilles regagner en tremblant le vert ou le blanc. Le bruit strident des moteurs devint subsonique. Les oscillations de la coque décréurent puis cessèrent. La comète de Skade devint toute petite.

Clavain s'orienta à l'œil nu vers le petit point brillant qu'était Epsilon Eridani.

Ilia Volyova était plantée au cœur du *Spleen de l'Infini*, à l'épicentre de la chose qui avait jadis été son capitaine et qui, dans une autre vie, s'était appelée John Armstrong Brannigan. Elle ne tremblait pas, et même cela lui parut bizarre. Les visites au capitaine n'étaient pas une partie de plaisir. Elles se déroulaient dans des conditions extrêmement pénibles qui leur conféraient un aspect punitif, comme un pèlerinage. Lorsqu'elle ne venait pas voir le capitaine pour mesurer le rythme de sa croissance – qui pouvait être ralentie, mais non interrompue –, c'était pour requérir son avis sur un sujet ou un autre. Il paraissait juste et équilibré que l'échange s'accompagnât d'une part de souffrance, même si l'avis du capitaine n'avait pas toujours été absolument pertinent, ni même seulement sagace.

Ils le conservaient au froid pour stopper la progression de la Pourriture Fondante. Pendant un temps, ils avaient réussi à le garder dans un caisson de cryosomnie, mais sa croissance inexorable avait fini par contaminer le caisson lui-même, dévoyant et incorporant le système dans son processus de bourgeonnement. Le caisson avait continué à fonctionner pendant un moment, et puis il s'était révélé nécessaire de plonger toute la zone en cryogénie. Les visites au capitaine exigeaient un laborieux harnachement, un empilement de vêtements thermiques. Et pour compléter le tableau, à chaque inspiration dans ce royaume d'un froid mortel, Volyova avait l'impression que ses poumons allaient éclater en un million d'échardes de verre. Elle fumait à la chaîne pendant ces visites. Cela dit, elles lui étaient moins pénibles qu'à bien d'autres. Elle n'avait pas d'implants internes, rien qui puisse être contaminé par la peste. Les autres – qui étaient tous morts, à présent – considéraient que c'était de la pétoche et de la pusillanimité de sa part ; mais elle lisait l'envie dans leurs yeux quand ils étaient obligés de passer un certain temps dans les parages du capitaine. Ensuite, ne serait-ce que pendant quelques minutes, ils regrettaient de ne pas être comme elle. Désespérément.

Sajaki, Hegazi, Sudjic... c'est à peine si elle se souvenait de leurs noms. Ça paraissait si loin...

Maintenant, il ne faisait pas plus froid que partout ailleurs dans le

vaisseau, et même beaucoup moins que dans certains endroits. L'air était calme et humide. Toutes les surfaces étaient recouvertes d'un film scintillant. La condensation ruisselait sur les murs, cascasant sur les éléments en saillie. De temps en temps, le vaisseau excréta, dans une éruption obscène, des glaires nauséabondes qui jaillissaient d'une cavité et stagnaient sur le sol. Il y avait longtemps que les mécanismes de recyclage biochimique du vaisseau avaient échappé à tout contrôle. Au lieu de cesser de fonctionner, ils avaient follement évolué, se parant de fioritures et autres boucles de rétroaction sauvages. Empêcher le vaisseau de s'engluer dans ses propres sécrétions était un combat épuisant, de tous les instants. Volyova avait installé des milliers de pompes pour renvoyer la morve dans des cuves de retraitement où elle pouvait être décomposée par des agents chimiques rudimentaires, et le bourdonnement des pompes à mucus accompagnait chaque pensée, telle une note organique infiniment prolongée, unique, omniprésente. Elle avait simplement cessé de le remarquer.

Quand on savait où regarder, et que l'on avait le pouvoir de résolution nécessaire pour distinguer des schémas dans le chaos, on arrivait à deviner où se trouvait naguère le caisson de cryosommeil. Quand elle avait provoqué le réchauffement du capitaine – elle avait envoyé une salve de fléchettes dans le panneau de commande du caisson –, il s'était mis à envahir le vaisseau à un rythme accéléré, le décomposant atome après atome pour l'intégrer à sa propre substance. La soute était devenue une véritable fournaise. Elle n'avait pas attendu de voir l'effet qu'auraient les transformations, mais il semblait assez clair que le capitaine ne s'arrêterait pas avant d'avoir absorbé la majeure partie du vaisseau. Aussi horrible que cette perspective ait pu paraître, cela valait mieux que d'abandonner le *Spleen de l'Infini* aux commandes d'un autre monstre : le Voleur de Soleil, une intelligence parasitaire qui avait envahi le vaisseau. Elle espérait que le capitaine réussirait à lui disputer une partie du pouvoir.

Elle avait eu une vision prophétique de la situation. Le capitaine avait fini par prendre possession de tout le vaisseau, le pliant à son caprice fébrile. Ce cas particulier d'infestation par la peste avait quelque chose d'unique. Pour ce qu'en savait Volyova, il n'y avait qu'une souche de Pourriture Fondante, et la contamination qui avait atteint le vaisseau était de la même espèce que celle qui avait fait tant de dégâts dans le système de Yellowstone, comme partout ailleurs. Elle avait vu des images de Chasm City après la peste, elle avait vu l'architecture convulsée, grotesque, de la ville, qui évoquait un rêve pervers d'elle-même. Même si ces transformations semblaient receler quelque chose qui ressemblait à un but, ou même à de l'art, on ne pouvait pas dire qu'il y avait une véritable intelligence derrière tout

ça. Les formes que les bâtiments avaient prises étaient dictées par des principes de biodesign sous-jacents. Mais ce qui était arrivé sur le *Spleen* était différent. La peste avait habité le capitaine pendant de longues années avant de le reconfigurer. Et si une forme de symbiose s'était produite, et si, lorsque la peste avait échappé à tout contrôle, engloutissant et modifiant le vaisseau, les transformations n'avaient été, en un certain sens, que l'expression du subconscient du capitaine ?

C'est ce qu'elle commençait à se dire, tout en espérant que ce n'était pas le cas. Parce que, de quelque façon qu'on envisage les choses, le vaisseau était devenu monstrueux. Quand Khouri était venue de Resurgam, Volyova s'était efforcée de considérer les transformations d'un air blasé, mais ce numéro était destiné autant à elle-même qu'à Khouri. Le vaisseau la mettait mal à l'aise à de nombreux niveaux. Peu avant de provoquer son réchauffement, elle était parvenue à une sorte de compréhension des crimes du capitaine, elle avait eu un aperçu fluctuant du noyau de haine et de culpabilité qu'était son esprit. Maintenant, c'était comme si cet esprit s'était immensément étendu au point qu'elle pouvait s'y déplacer. Le capitaine était devenu le vaisseau. Le vaisseau avait hérité de ses crimes et était devenu un monument à sa propre vilénie.

Elle étudia les contours qui marquaient l'emplacement du caisson. Aux derniers stades de la maladie du capitaine, l'unité de cryosomme, poussée contre une paroi, avait commencé à étendre des pseudopodes argentés dans toutes les directions. On pouvait les remonter à travers les parois fracturées du caisson jusqu'au capitaine lui-même, jusqu'à son système nerveux central avec lequel ils fusionnaient en profondeur. Ces palpes sensoriels avaient envahi à présent tout le vaisseau, louvoyant, se ramifiant et se reconnectant comme les immenses axones d'un calmar géant. En plusieurs dizaines d'endroits, les palpes argentés se rejoignaient, formant ce que Volyova en était arrivée à considérer comme des centres de traitement ganglionnaires majeurs, des amas d'une complexité fantastique. L'ancien corps du capitaine n'était plus visible, mais son intelligence, distendue, diffuse, spectrale, habitait encore indubitablement le vaisseau. Volyova n'avait pas décidé si ces noyaux étaient des cerveaux fractionnés ou simplement les petits composants d'un intellect beaucoup plus vaste, à l'échelle du vaisseau. Tout ce dont elle était sûre, c'était que John Brannigan était toujours là.

À un moment donné, alors qu'elle était en perdition autour de Hadès et qu'elle pensait que Khouri était morte, elle avait bien cru que le *Spleen* allait l'exécuter. C'est là qu'elle avait réchauffé le capitaine ; elle lui avait dit qu'elle avait découvert ses crimes, lui donnant toutes les raisons de l'éliminer *elle*.

Mais il l'avait épargnée, puis sauvée. Il l'avait laissée remonter à bord, alors qu'il était en cours de métamorphose. Il avait ignoré toutes ses tentatives de communication ; il lui avait seulement permis de survivre. Il y avait des poches où ses transformations étaient moins radicales, et elle s'était rendu compte qu'elle pouvait y vivre. Elle avait même découvert que ces poches pouvaient se déplacer, si elle décidait d'occuper une autre partie du vaisseau. Brannigan, ou celui qui dirigeait le vaisseau, savait donc qu'elle était à bord, et de quoi elle avait besoin pour rester en vie. Plus tard, quand elle avait retrouvé Khouri, le vaisseau l'avait également laissée pénétrer à son bord.

C'était comme de vivre dans une maison hantée par un esprit protecteur. Le vaisseau satisfaisait tous leurs besoins, dans les limites du possible. Mais il refusait de céder la moindre parcelle de son pouvoir. Il refusait de se déplacer, sauf pour effectuer de brefs vols dans le système. Il leur refusait l'accès à ses armes, à commencer par ses armes secrètes.

Toutes les tentatives de communication de Volyova étaient demeurées infructueuses. Elle avait beau parler au vaisseau, il ne se passait rien. Ses messages visuels ne recevaient pas de réponse. Et pourtant, elle restait convaincue que le vaisseau était attentif. Il était devenu catatonique, enfermé dans un abysse privé de remords et de récriminations.

Le vaisseau se méprisait.

Et puis Khouri était retournée sur Resurgam infiltrer le palais de l'Inquisition et envoyer tout le monde, sur cette satanée planète, sur de fausses pistes, afin qu'elles puissent, Volyova et elle, se déplacer comme bon leur semblait sans être inquiétées.

Ces premiers mois de solitude avaient été éprouvants, même pour Ilia Volyova. Ils l'avaient amenée à la conclusion qu'elle appréciait la compagnie humaine, tout compte fait. La solitude absolue – en dehors d'un esprit morne, silencieux, haineux – avait failli la pousser à la folie.

Et puis le vaisseau avait commencé, à sa façon, personnelle, subtile, à lui répondre. Au début, c'est à peine si elle s'en était aperçue. Elle n'allait pas rester les bras croisés à attendre que le vaisseau effectue ses gestes maladroits de conciliation. Elle avait cent choses à faire, tous les jours, entre les invasions de rats, qui étaient devenus fous, les pannes des pompes à mucus, le processus continu de décontamination des zones critiques, et la peste, contre laquelle elle menait un combat incessant, faisant feu de tout bois : les nano-agents, les réfrigérants, les bombes chimiques.

C'est alors que les droïdes avaient commencé à se comporter bizarrement. Comme les rats, ils avaient jadis fait partie de

l'infrastructure de réparation et de reconfiguration du vaisseau. Les plus futés avaient été contaminés par la peste, mais les plus anciens, plus stupides, avaient résisté. Ils continuaient à effectuer les tâches pour lesquelles ils avaient été conçus, à peine conscients que le vaisseau avait changé autour d'eux. S'ils n'aidaient guère Volyova, ils ne lui mettaient pas non plus de bâtons dans les roues, alors elle les avait laissés faire. Ils lui étaient même parfois utiles, mais c'était tellement exceptionnel qu'elle avait depuis longtemps cessé de compter sur eux.

Les droïdes, donc, s'étaient mis à l'aider. Ça avait commencé par une banale histoire de panne. Elle avait détecté l'avarie d'une pompe à mucus et était descendue dans les profondeurs du vaisseau pour inspecter le problème. Elle avait alors constaté, à sa grande surprise, qu'un droïde l'attendait, muni de presque tous les outils dont elle avait justement besoin pour réparer le mécanisme.

Sa priorité absolue avait été de remettre la pompe en marche. Quand la fuite avait été réparée, elle avait pris le temps de réfléchir. Le vaisseau était exactement comme quand elle s'était réveillée. Les coursives étaient toujours les mêmes trachées pleines de bave. Des substances immondes suintaient et coulaient par tous les trous du bâtiment. Ça puait toujours autant, et à l'arrière-plan de chacune de ses pensées il y avait le sempiternel chant grégorien de ces foutues pompes à mucus.

Et pourtant, quelque chose avait changé, c'était indéniable.

Elle avait remis les outils à leur place sur les divers supports du droïde. Sa tâche achevée, la machine était repartie sans demander son reste et avait disparu à un détour de coursive.

« Je pense que vous m'entendez, avait-elle dit tout haut. Vous m'entendez et vous me voyez. Vous savez aussi que je ne suis pas là pour vous nuire. Vous auriez déjà pu me tuer, John, surtout si vous contrôlez les droïdes – parce que c'est ce que vous faites, n'est-ce pas ? »

Elle ne s'était pas étonnée de ne recevoir aucune réponse. Mais elle avait insisté.

« Vous vous souvenez de moi, évidemment. C'est moi qui vous ai réchauffé. J'avais deviné votre crime. Vous avez peut-être cru que je faisais ça pour vous punir. Grossière erreur ! Ce n'est pas mon style. Le sadisme m'ennuie. Si j'avais voulu vous punir, je vous aurais détruit. J'aurais pu y arriver d'un millier de façons. Mais ce n'était pas ce que j'avais en tête. Je voudrais simplement vous dire ceci : à mon avis, vous avez assez souffert. Parce que vous avez souffert, hein ? »

Elle avait écouté le bourdonnement musical de la pompe, se réjouissant qu'elle ne retombe pas immédiatement en panne.

« Enfin, vous ne l'auriez pas volé, poursuivit-elle. Après ce que

vous avez fait, vous n'auriez pas volé de faire un petit séjour en enfer. Et c'est peut-être ce qui vous arrive. Vous êtes le seul à savoir ce que ça peut faire de vivre comme ça, pendant si longtemps. Vous serez à jamais le seul à savoir si l'état dans lequel vous êtes actuellement constitue un enfer ou une amélioration. »

À ce moment-là, il y avait eu une rumeur lointaine ; elle avait senti le sol vibrer. Elle s'était demandé si ce n'était qu'une opération de pompage qui s'amorçait quelque part dans le bâtiment, ou si c'était le capitaine qui commentait sa remarque.

« Ça va mieux, maintenant, hein ? Forcément. Vous êtes sauvé, à présent, et vous êtes devenu l'esprit du vaisseau que vous commandiez autrefois. Existe-t-il un plus beau rêve pour un capitaine ? »

Il n'y avait pas eu de réponse. Elle avait attendu plusieurs minutes, espérant un autre grondement sismique ou n'importe quel signal tout aussi indéchiffrable. Mais il ne s'était rien produit.

« Euh... pour le droïde, avait-elle poursuivi, merci. Ça m'a bien aidée. »

Le vaisseau n'avait pas répondu.

Mais, depuis, les droïdes étaient toujours présents pour l'aider chaque fois que c'était possible. Quand ses intentions étaient prévisibles, les machines s'empressaient de lui apporter les outils ou le matériel dont elle avait besoin. Si la tâche se prolongeait, un droïde lui apportait même des vivres et de la boisson trouvés dans l'une des infirmeries encore opérationnelles. Si elle demandait directement au vaisseau de lui fournir quelque chose, ça ne marchait jamais. Mais si elle énonçait ses besoins à haute voix, comme si elle parlait toute seule, alors le vaisseau semblait tout disposé à lui complaire. Il n'y parvenait pas toujours, mais elle avait la nette impression qu'il faisait de son mieux.

Elle se demanda si elle ne se trompait pas, si c'était bien John Brannigan qui la hantait, et pas une intelligence au ras des pâquerettes. Peut-être le vaisseau se démenait-il pour la servir parce que son esprit n'était pas plus complexe que celui d'un droïde, parce qu'il avait été contaminé par les mêmes routines d'obéissance. Et si, quand elle adressait ses pensées directement à Brannigan, quand elle lui parlait comme s'il l'écoutait, elle voyait de l'intelligence là où il n'y en avait guère ?

C'est alors que les cigarettes avaient commencé à apparaître.

Elle n'avait rien demandé ; elle n'imaginait même pas qu'il puisse encore y en avoir sur le vaisseau, à présent qu'elle avait épuisé sa réserve personnelle. Elle les avait examinées avec curiosité et méfiance. On aurait dit celles que fabriquaient ces comptoirs commerciaux avec lesquels le vaisseau faisait du négoce des dizaines d'années auparavant. Elles ne semblaient pas avoir été faites par le

vaisseau lui-même, à partir de matières premières locales. Elles sentaient trop bon pour ça. Elle en avait allumé une et l'avait fumée jusqu'au mégot, et elle avait également trop bon goût. Elle en avait aussitôt fumé une autre – tout aussi bonne.

« Au nom du ciel, où les avez-vous trouvées ? » avait-elle demandé.

Elle avait inspiré profondément, se remplissant les poumons pour la première fois depuis des semaines avec autre chose que l'air pourri qu'on respirait partout à bord.

« Bah, peu importe. Je n'ai pas besoin de le savoir. Enfin, je vous suis vraiment reconnaissante. »

À partir de là, il n'y avait plus eu de doute dans son esprit : Brannigan était de son côté. Seul un autre membre de l'équipage pouvait savoir qu'elle fumait. Aucune machine, si profondément inscrit que puisse être en elle l'instinct de servitude, n'aurait pensé à lui apporter une offrande de cette espèce. Le vaisseau avait envie de fumer le calumet de la paix.

Les progrès avaient été lents. Plus d'une fois, après cela, le vaisseau s'était replié dans sa coquille, les droïdes s'étaient fermés et avaient refusé de l'aider pendant des journées d'affilée. Ça se produisait généralement quand elle parlait trop directement au capitaine, quand elle essayait de le faire sortir de son silence avec sa psychologie de bazar. Elle n'était pas très douée pour ça, se disait-elle avec amertume. Cet horrible merdier avait commencé quand ses expériences avaient fait perdre les pédales à Nagorny, son officier de tir. Sans ça, elle n'aurait pas eu besoin de recruter Khouri, et tout aurait pu se passer autrement...

Ensuite, quand la vie à bord retrouvait une certaine normalité et que les droïdes recommençaient à faire ce qu'elle attendait d'eux, elle prenait bien garde à ses paroles et à ses actes. Elle laissait passer des semaines sans refaire la moindre tentative de communication. Mais elle finissait toujours par réessayer, lentement, montant en puissance jusqu'à l'épisode catatonique suivant. Elle insistait parce qu'elle avait l'impression de progresser chaque fois, à petits pas mais sensiblement, entre chaque crise.

La dernière s'était produite six semaines après la visite de Khouri. L'état catatonique s'était prolongé huit semaines, ce qui était sans précédent. Et elle en avait attendu dix autres avant de prendre le risque de provoquer une nouvelle crise.

— Capitaine... écoutez-moi, dit-elle. J'ai essayé à de nombreuses reprises d'entrer en contact avec vous, et je pense y être arrivée une ou deux fois. Il me semble que vous avez alors eu pleinement conscience de ce que je disais. Mais vous n'étiez pas disposé à répondre. Je comprends ; vraiment, je vous assure, je comprends. Mais

il y a une chose dont je dois à présent vous parler. Une chose qui concerne l'espace extérieur, une chose qui se passe ailleurs, dans ce système.

Elle était debout dans la vaste sphère de la passerelle et parlait tout haut, d'une voix légèrement plus forte que ne l'aurait normalement exigé la conversation. Elle aurait sans doute pu délivrer son message n'importe où dans le vaisseau, il l'aurait entendu. Mais ici, dans ce qui avait été jadis le cœur du commandement, le soliloque paraissait légèrement moins absurde. L'acoustique de l'endroit conférait à sa voix une résonance qu'elle trouvait agréable. Et puis elle gesticulait de façon théâtrale avec le mégot d'une cigarette.

— Peut-être, poursuivit-elle, en avez-vous déjà conscience. Je sais que vous avez des connexions synaptiques avec les capteurs et les caméras de la coque. Ce que j'ignore, c'est ce que vous arrivez à déduire de ces flux de données. Après tout, vous n'avez pas été conçu pour ça. Ça doit faire drôle, même pour vous, de voir l'univers par l'intermédiaire des yeux et des oreilles d'une machine de quatre kilomètres de long. Enfin, vous avez toujours été sacrément adaptable. Je suis sûre que vous finirez bien par en tirer quelque chose.

Le capitaine ne répondit pas. Mais le vaisseau n'avait pas plongé immédiatement en catatonie. Selon le moniteur de son bloc-poignet, l'activité des droïdes dans le vaisseau se poursuivait normalement.

— Bon, je vais partir du principe que vous ne connaissez pas encore les machines, en dehors de ce que vous avez pu saisir lors de la dernière visite de Khouri. Quel genre de machines ? me demanderez-vous. Des machines non humaines, voilà. Nous ne savons pas d'où elles viennent. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles sont ici, en ce moment même, dans le système de Delta Pavonis. Nous pensons que c'est Sylveste – vous vous souvenez de lui ? – qui a dû les attirer ici par inadvertance quand il est entré dans l'artefact en orbite autour de Hadès.

Bien sûr que le capitaine se souvenait de Sylveste – enfin, à condition qu'il ait conservé le moindre souvenir de son existence antérieure –, car c'est à Sylveste qu'ils avaient fait appel pour le soigner. Mais Sylveste les avait menés en bateau. Il avait des vues sur Hadès depuis le début.

— Évidemment, ce ne sont que des spéculations, poursuivit-elle, mais ça paraît coller avec les faits. Khouri en connaissait un rayon sur ces machines, plus que moi. Seulement, la façon dont elle a appris ce qu'elle sait l'empêche d'en parler facilement. Nous sommes dans le brouillard à bien des égards.

Elle mit le capitaine au courant des événements, faisant défiler les images sur la sphère de la passerelle. Elle lui expliqua comment les essaims de machines inhibitrices avaient commencé à désagréger trois

petits mondes, extrayant leur noyau et retraitant les matières premières ainsi obtenues dans des ceintures orbitales de matière hautement raffinée.

— C'est impressionnant, dit-elle. Mais ce n'est pas si éloigné de nos propres capacités pour que je tremble dans mes bottes. Pas encore. Non, ce qui m'ennuie, c'est ce qu'ils ont en tête pour la suite.

Les opérations d'extraction s'étaient arrêtées net deux semaines auparavant. Les volcans artificiels insérés à l'équateur des trois mondes avaient cessé de vomir de la matière, abandonnant un arc brisé de matière transformée.

À ce moment-là, la moitié au moins de la masse de chaque monde avait été entreposée en orbite. Il n'en restait plus que des coques évidées. Volyova les regarda avec fascination s'effondrer, une fois le forage achevé, se contracter en boules orange, compactes, de résidus radioactifs. Certaines machines se détachaient de la surface, mais beaucoup semblaient avoir atteint leur but et n'étaient pas recyclées. Ce gâchis apparent glaçait les sangs de Volyova. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que les machines se souciaient peu de l'effort qu'elles avaient fourni lors des cycles de réplication antérieurs. C'était comme si ça n'avait aucune importance au regard de la tâche qui les attendait.

Et pourtant, il restait des millions de ces petites machines. La gravité à l'intérieur des anneaux de débris était appréciable, et requérait une canalisation constante. Des espèces de processeurs divers et variés naviguaient dans les canaux de matière, l'ingérant et l'excrétant. Volyova détectait occasionnellement un dégagement de radiations exotiques dans les parages du chantier. Des mécanismes alchimiques terrifiants étaient à l'œuvre. La matière brute des mondes était transformée en de nouvelles formes spécialisées, rares, des types de matière qui n'existaient tout simplement pas dans la nature.

Mais avant même que les volcans ne cessent de recracher de la terre, un nouveau processus s'était amorcé. Un flux de matière s'était détaché de l'espace environnant chaque monde, un filament de matière transformée qui s'étirait en une langue de plusieurs secondes-lumière de longueur. Les machines canalisatrices avaient manifestement injecté assez d'énergie dans chacun de ces flux pour les projeter hors du puits gravitationnel de leur monde d'origine. Les langues de matière se trouvaient maintenant sur une trajectoire interplanétaire, suivant une élégante parabole entourant l'écliptique. Elles s'allongèrent jusqu'à ce qu'elles fassent des heures-lumière d'un bord à l'autre. Volyova extrapola les trois paraboles et s'aperçut qu'elles convergeaient vers le même point de l'espace, où elles devaient arriver exactement en même temps.

Il n'y avait rien à cet endroit, pour le moment. Mais, le temps

qu'elles y arrivent, quelque chose y serait déjà : Roc, la plus grande géante gazeuse du système. Volyova était encline à penser que cette conjonction n'était pas une coïncidence.

— Voilà ce que je pense, dit-elle au capitaine. Ce que nous avons vu jusque-là n'était qu'une collecte de matière première. Ils l'ont acheminée vers l'endroit où le vrai travail est sur le point de commencer. Ils ont des projets pour Roc. Lesquels, je l'ignore. Mais ça fait partie de leur plan, c'est indéniable.

Ce qu'elle savait de la géante gazeuse fit irruption sur la sphère de projection. Un schéma montrait Roc ouvert en deux comme une pomme, révélant des strates concentriques annotées : un plongeon dans les profondeurs mystérieuses d'une chimie de folie et de pressions cauchemardesques. Des gaz à des températures et à des pressions quasi inimaginables entouraient un océan d'hydrogène liquide pur localisé à un pouce de la couche extérieure de la planète. En dessous – et cette seule pensée lui donnait une légère migraine – s'étendait un océan d'hydrogène métal. Volyova n'aimait pas les planètes, même dans le meilleur des cas, et les géantes gazeuses lui faisaient l'effet désagréable d'être un affront à tous les repères et à la fragilité humaine. De ce point de vue, elles étaient presque aussi mauvaises que les étoiles.

Mais Roc n'avait rien d'extraordinaire. Elle était de la famille de ces lunes banales, la plupart du temps glacées, et liées par l'effet de marée au monde autour duquel elles tournaient. À la surface des lunes plus chaudes, les ions bouillonnaient, formant une vaste ceinture toroïdale de plasma autour de la géante, dont la cohésion était assurée par une magnétosphère d'une sauvagerie inimaginable. Il n'y avait pas de grosses lunes rocheuses, ce qui expliquait probablement que les opérations de démantèlement initiales aient eu lieu ailleurs. Il y avait un système annulaire avec des schémas de résonance intéressants – tout en rayon de bicyclette et en drôles de petits noyaux –, mais encore une fois rien que Volyova n'ait déjà vu.

Que voulaient les Inhibiteurs ? Que se passerait-il quand leurs flux de matière atteindraient Roc ?

— Vous comprenez mes inquiétudes, capitaine. Je suis sûre que vous les comprenez. Quoi que mijotent ces machines, ça ne sent pas bon pour nous. Ce sont des engins d'extinction. Qui effacent toute vie pensante. La question est : pouvons-nous y faire quelque chose ?

Volyova s'interrompt pour réfléchir. Elle n'avait pas encore déclenché de retrait catatonique, et elle s'en félicitait. Le capitaine semblait au moins disposé à la laisser discuter des événements extérieurs. D'un autre côté, elle n'avait pas encore abordé les sujets qui provoquaient généralement son repli sur lui-même.

Eh bien, c'était maintenant ou jamais.

— Je pense que nous pouvons faire quelque chose, capitaine. Peut-être pas stopper les machines pour de bon, mais au moins leur mettre des bâtons – d'énormes bâtons – dans les roues.

Elle jeta un coup d'œil à son bloc-pognet. Rien d'inhabituel ne se produisait à aucun endroit du vaisseau.

— Je veux parler de frappe militaire, évidemment. Je pense qu'aucun argument raisonné ne convaincra une force capable de désagréger trois planètes sans demander la permission aux voisins.

Ah, enfin une réaction... se dit-elle. Une vibration lui parvenait depuis un endroit éloigné du vaisseau. Ça s'était déjà produit, et ça semblait vouloir dire quelque chose, mais quoi au juste ? Elle aurait été bien en peine de le dire. C'était certainement une manifestation de l'intelligence – quelle qu'elle soit – qui dirigeait le vaisseau, mais pas forcément du genre qu'elle aurait pu souhaiter. On aurait dit un signe d'irritation, comme le grognement sourd d'un chien agacé.

— Capitaine... je comprends que ce soit difficile. Je vous le jure. Mais nous devons agir, et vite. Un déploiement de la cache d'armes me paraîtrait être la seule option. Nous en avons encore trente-trois ; trente-neuf si nous parvenons à sauver et à réarmer les six que j'ai utilisées contre Hadès... Mais je pense que trente-trois devraient suffire si nous arrivions à les utiliser vite et bien.

Le grondement s'intensifia puis s'estompa. Elle avait vraiment touché la corde sensible, se dit-elle. Enfin, le capitaine écoutait toujours.

— L'arme que nous avons perdue à la limite du système était peut-être la plus puissante à notre disposition, poursuivit-elle. Mais les six que nous avons évacuées étaient, d'après mon estimation, à l'autre extrémité de l'éventail en termes de puissance de destruction. Je pense que nous pouvons nous en sortir, capitaine. Vous voulez que je vous expose mon plan ? Je propose que nous visions l'endroit des trois mondes d'où jaillissent les fleuves de matière. Quatre-vingt-dix pour cent de la masse extraite est encore en orbite autour des trois corps effondrés, bien qu'il en jaillisse toujours vers Roc. La plupart des machines inhibitrices sont encore autour de ces lunes. Il se peut qu'elles ne résistent pas à une attaque surprise et, même si elles survivent, nous pouvons disperser et contaminer ces réservoirs de matière.

Elle commença à parler plus vite, grisée par la façon dont le plan se déroulait dans son esprit.

— Il se peut que les machines soient capables de se regrouper, mais il faudra qu'elles trouvent de nouveaux mondes à désagréger. Nous pouvons les prendre de vitesse à ce niveau aussi. Nous pouvons utiliser les autres armes secrètes pour démanteler toutes les candidates probables que nous pourrions trouver ; empoisonner leurs puits ; les

empêcher de poursuivre leur extraction minière. Ça leur compliquerait la tâche ; peut-être même que ça les empêcherait complètement de mener à bien leurs projets pour la géante gazeuse. Nous avons une chance, mais il y a une condition, capitaine. Pour ça, il faut que vous nous aidiez.

Elle regarda à nouveau le bracelet. Il ne s'était toujours rien passé, et elle s'autorisa à pousser mentalement un soupir de soulagement. Elle n'allait pas insister pour le moment. En évoquant son éventuelle coopération, elle était allée plus loin qu'elle ne pensait pouvoir le faire.

Et c'est alors que ça arriva ; la clameur lointaine, le rugissement d'un courant d'air furieux. Elle l'entendit hurler par-delà des kilomètres de couloir.

— Capitaine...

Trop tard. Le coup de vent balaya la sphère de commandement, la plaquant au sol par sa férocité. Elle lâcha son mégot de cigarette, qui fit plusieurs fois le tour de la salle, pris dans un tourbillon furieux qui emportait aussi des rats et divers objets arrachés au vaisseau.

Elle avait du mal à parler.

— Capitaine... Je ne voulais pas...

Le simple fait de respirer devint difficile. Une bourrasque la coucha à terre. Elle se débattit. Le bruit était assourdissant. C'était comme l'expression de toutes les années, toutes les décennies de souffrance que John Brannigan avait endurées.

Et puis la tempête s'apaisa, et le silence revint sur la passerelle. Le capitaine n'avait eu qu'à ouvrir une valve à pression dans l'une des chambres normalement sous vide, quelque part, dans les profondeurs du vaisseau. L'air ne s'était probablement pas échappé dans l'espace au cours de sa démonstration de force, mais l'effet avait été aussi impressionnant qu'une rupture de la coque.

Ilia Volyova se releva. Elle n'avait apparemment rien de cassé. Elle s'épousseta, alluma une cigarette en tremblant et tira dessus pendant deux bonnes minutes, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son empire sur elle-même.

Puis elle se remit à parler, doucement, paisiblement, comme un parent s'adressant à un enfant qui vient de piquer une crise.

— Très bien, capitaine. J'ai compris. C'est très clair. Vous ne voulez pas parler des armes secrètes. C'est votre droit, et je ne peux pas dire que je sois vraiment étonnée. Mais comprenez bien ceci : il ne s'agit pas d'un petit problème local. Les Inhibiteurs ne sont pas seulement arrivés dans les parages de Delta Pavonis. Ils sont entrés dans l'espace humain ; ce n'est que le commencement. Ils ne s'arrêteront pas là, pas même après avoir effacé toute vie sur Resurgam pour la seconde fois en un million d'années. Ce ne sera

qu'une mise en jambes. Après ça, ils passeront à la suite. Peut-être Sky's Edge. Peut-être Shiva-Parvati. Peut-être Grand Teton, Spindrift, Zastruga – ou Yellowstone. Peut-être même le Premier Système. Quelle importance, de toute façon ? Dès que l'un de ces mondes aura disparu, les autres ne tarderont pas à suivre. Et ce sera la fin, capitaine. Ça prendra peut-être des dizaines, voire des centaines d'années ; peu importe. Ce sera la fin de tout, la négation définitive de toute action, de toute pensée humaine depuis l'aube des temps. Nous aurons disparu, effacés. Je vous garantis que ce sera une sacrée fusillade, même si l'issue n'est pas discutable. Mais vous savez quoi ? Nous ne serons plus là pour voir ça. Et cette idée me met plus en rogne que vous ne pouvez l'imaginer.

Elle tira une bouffée de sa cigarette. Les rats avaient disparu dans les ténèbres et les sécrétions, et le vaisseau était à nouveau presque normal. Il semblait lui avoir pardonné.

Elle poursuivit :

— Les machines ne se sont pas encore intéressées à nous. Mais, à mon avis, elles finiront bien par y venir. Et vous voulez que je vous dise pourquoi elles ne nous ont pas attaqués, jusqu'à maintenant ? Si ça se trouve, elles ne nous ont pas encore repérés ; les sens des Inhibiteurs sont focalisés sur les signes de vie à une bien plus grande échelle qu'un unique vaisseau. À moins qu'ils n'aient pas besoin de s'occuper de nous : à quoi bon prendre la peine de nous éliminer individuellement alors que ce qu'ils sont en train de fabriquer le fera tout aussi efficacement ? Voilà ce qu'ils doivent se dire, capitaine. À une bien plus grande échelle, plus lente, que celle à laquelle nous sommes accoutumés. Pourquoi prendre la peine d'écraser une mouche quand on s'apprête à éliminer toute cette engeance ? Et si nous voulons empêcher ça, nous devons essayer de penser un peu comme eux. Nous avons besoin des armes secrètes, capitaine.

La pièce frémit ; la sphère d'affichage et les lumières environnantes vacillèrent. Volyova regarda son bracelet et constata avec résignation que le vaisseau était sur le point de sombrer à nouveau dans la catatonie. Les droïdes cessaient de fonctionner à tous les niveaux, abandonnant toutes les tâches qui leur étaient confiées. Même certaines des pompes à mucus s'arrêtaient. Elle entendait le subtil changement de bruit de fond alors que les unités abandonnaient le chœur. Le réseau de coursives du vaisseau était plongé dans le noir. Les ascenseurs n'arrivaient plus systématiquement. Volyova allait en baver. Pendant des jours – des semaines, peut-être –, la survie à bord allait mobiliser toute son énergie.

— Capitaine... dit-elle doucement, doutant qu'il l'entende encore. Capitaine, il faut que vous compreniez : je ne m'en irai pas. Et eux non plus.

Debout toute seule dans les ténèbres, Volyova finit sa cigarette, dégaina sa torche, l'alluma et quitta la passerelle.

La Triumvira avait du pain sur la planche.

Remontoir était planté sur la peau adhésive de la comète de Skade et faisait de grands signes avec les bras à une navette en approche.

L'engin sembla hésiter et pointa le nez vers la surface sombre avec une méfiance évidente. C'était un petit vaisseau, à peine plus grand que la corvette qui les avait amenés là. La coque était boursouflée par des tourelles globuleuses qui tournaient dans tous les sens. Remontoir cligna des yeux alors que le rayon rouge d'un laser de visée passait sur lui, puis le rayon décrivit des arabesques sur le sol, à la recherche de pièges éventuels.

La voix du commandant de l'appareil se mit à bourdonner dans le casque de Remontoir :

— Vous avez dit que vous étiez deux. Je ne vois qu'une personne.

— Skade a été blessée. Elle est dans la comète. Le Maître d'Œuvre s'occupe d'elle à l'intérieur. Pourquoi utilisez-vous le langage vocal ?

— Vous pourriez être un piège.

— Je suis Remontoir, voyons. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Attendez. Tournez-vous un peu vers la gauche, que je voie votre visage à travers la visière.

Le vaisseau le scruta un moment. Puis il se rapprocha et lança ses grappins, qui s'enfoncèrent profondément dans le sol à l'endroit où les trois amarres rompues étaient encore ancrées. Remontoir sentit les impacts à travers la membrane, l'époxy renforçant son emprise sur ses semelles.

Il essaya d'établir la communication neurale avec le pilote.

Alors, vous me croyez, maintenant ? Vous voyez bien que je suis Remontoir.

Un sas s'ouvrit à l'avant du vaisseau. Un Conjoinneur apparut, en armure de combat. Il se laissa glisser vers la surface de la comète et se posa à deux mètres de Remontoir, un fusil braqué sur lui. Les armes du vaisseau étaient également pointées dans sa direction. Il sentait leur balayage à large spectre. Un faux mouvement et les armes le réduiraient en cendres.

Le Conjoinneur se connecta neuralelement avec lui.

[Que faites-vous ici ? Qui est le Maître d'Œuvre ?]

Je ne peux malheureusement rien vous dire, sinon que je suis en mission pour le Conseil Restreint, pour une affaire concernant la sécurité des Conjoinneurs. Cette comète nous appartient, comme vous l'avez compris.

[D'après votre message de détresse, vous seriez arrivés ici à trois.

Où est le vaisseau qui vous a amenés ?]

C'est là que ça devient un peu compliqué.

Remontoir essaya de s'insinuer dans la tête de l'homme – ç'aurait été tellement plus facile s'il avait pu lui transférer directement ses souvenirs, mais les blocages neuraux de l'autre Conjoinneur paraissaient inviolables.

[Contentez-vous de me le raconter.]

Nous étions avec Clavain. Il est parti avec notre corvette.

[Et pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?]

Je ne peux pas vous le dire, hélas. Pas sans révéler la nature de cette comète.

[Laissez-moi deviner. Encore une affaire du Conseil Restreint ?]

Vous savez comment c'est.

[Où est-il allé avec la corvette ?]

Remontoir eut un sourire ; à quoi bon essayer de jouer au plus fin ?

Probablement vers l'intérieur du système. Où voulez-vous qu'il aille ? Il ne retournera pas au Nid Maternel.

[Quand cela s'est-il passé, au juste ?]

Il y a plus de trente heures.

[Il ne lui en faudra pas trois cents pour atteindre Yellowstone. Vous n'auriez pas pu nous alerter plus tôt ?]

J'ai fait de mon mieux. Nous avons une sorte d'urgence médicale à régler. Et j'ai mis un moment à convaincre le Maître d'Œuvre de me laisser envoyer un signal au Nid Maternel.

[Une urgence médicale ?]

Remontoir fit un geste vers la surface balafmée, saccagée, de la comète, et le trou en forme d'impact de balle par où entraît et sortait le Maître d'Œuvre.

Skade a été blessée, je vous dis. Il faut la ramener de toute urgence au Nid Maternel.

Remontoir s'avança lentement, prudemment, en regardant bien où il mettait les pieds. Les canons montés sur le vaisseau le suivaient, prêts à le changer en cratère miniature au moindre geste suspect.

[Elle est encore en vie ?]

Remontoir secoua la tête.

Pas pour le moment, non.

Clavain se réveilla d'une période de sommeil forcé, la tête encore pleine d'images de tempête de sable et de bâtiments effondrés. Après un bref moment de déphasage, il reprit pied dans la réalité, et les souvenirs des récents événements se remirent en place. Il se rappelait la session avec le Conseil Restreint et le voyage hors de la comète de Skade. Il se rappelait le Maître d'Œuvre et la flotte secrète, manifestement conçue pour une évacuation. Il se rappelait comment il avait volé la corvette et l'avait dirigée vers le système intérieur à la poussée maximale.

Il était encore dans la corvette, au poste de pilotage. Ses doigts effleuraient les commandes tactiles, affichaient des données sur les écrans qui s'illuminaient autour de lui, s'ouvrant comme des tournesols à la lumière. Il n'osait pas communiquer neuralemement avec l'appareil, de crainte que Skade n'ait réussi à implanter un dispositif incapacitant dans le système de commande. Il pensait que c'était peu vraisemblable – le vaisseau lui avait obéi docilement jusque-là –, mais autant éviter de prendre des risques superflus.

Sur les écrans défilaient à une vitesse frénétique des schémas arborescents représentant les sous-systèmes de la corvette. Clavain accrut sa capacité d'assimilation jusqu'à ce que la cascade d'images ralentisse à un niveau correct. Il y avait des informations techniques, des rapports d'état concernant les dégâts que l'appareil avait subis pendant l'évasion, mais rien qui puisse mettre la mission en danger. Les autres écrans affichaient des résumés tactiques de la situation dans des volumes d'espace de plus en plus étendus, étagés autour de la corvette par puissance de dix. Clavain examina les icônes et les données, notant la proximité de vaisseaux conjoiners et demarchistes, des drones, des rover-mines et autres engins plus importants. Un combat majeur se déroulait à trois heures-lumière de là, mais il n'y avait rien de plus proche. Il n'y avait pas non plus de signe de réaction du Nid Maternel. Ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas eu de réaction du tout – Clavain ne disposait que des données techniques obtenues à l'aide des sondes passives de la corvette, en se connectant sur les réseaux de communication à l'échelle du système, car il ne voulait pas utiliser ses capteurs actifs, de

crainte de trahir sa position à quiconque regarderait dans la bonne direction – mais enfin, il n'avait rien remarqué jusque-là.

Clavain eut un sourire et un haussement d'épaules, et la côte qu'il s'était cassée au cours de l'évasion se rappela aussitôt à son souvenir. Il souffrait un peu moins, parce qu'il avait pensé à mettre, avant de dormir, un corset médical qui avait dirigé vers sa poitrine des champs magnétiques stimulant la reconstitution de l'os, mais il éprouvait toujours une gêne. Il avait aussi un patch sur la main, à l'endroit où il s'était blessé avec le piézocutter. Au moins la plaie était nette, et il la sentait à peine.

Il l'avait donc fait. À un moment donné, au cours de cet état brumeux de reprise de contact avec la réalité, il avait osé imaginer que les souvenirs des récents événements n'étaient qu'un rêve troublant, le genre de rêve que faisaient les soldats dotés d'un minimum de conscience. Quiconque avait traversé suffisamment de guerres – suffisamment vécu – savait que ce qui paraissait être la chose à faire sur le coup pouvait par la suite se révéler être une terrible erreur. Mais il était passé au travers, il avait trahi les siens. Parce que c'était une trahison, si purs que puissent être ses motifs. Ils lui avaient confié un secret prodigieux, et il avait violé cette confiance.

Il n'avait pas eu le temps de s'interroger sur la pertinence de sa défection, de peser le pour et le contre, sinon de façon très superficielle. À la seconde où il avait vu la flotte d'évacuation et où il avait compris ce qu'elle signifiait, il avait su qu'il tenait une occasion de fuir : il devait voler la corvette, tout de suite et maintenant. S'il avait attendu plus longtemps – qu'ils aient regagné le Nid Maternel, par exemple –, Skade aurait sûrement deviné ses intentions. Elle avait déjà des soupçons ; il ne lui aurait pas fallu longtemps pour faire le tri dans l'architecture atypique de son esprit, ses antiques implants et ses protocoles d'interface neurale obsolètes. Il ne pouvait pas se permettre de lui laisser le moindre délai.

Il avait donc agi, sachant qu'il ne reverrait probablement plus Felka, puisqu'il ne s'attendait pas à rester un homme libre – ou même vivant – après avoir amorcé la phase suivante, la plus difficile, de sa désertion. Il aurait payé cher pour la revoir une dernière fois ; il n'avait aucun espoir de la convaincre de venir avec lui, et aucun moyen d'organiser sa fuite même si elle avait accepté, mais il aurait pu l'informer de ses intentions. Il savait que son secret serait bien gardé avec elle. Il pensait aussi qu'elle aurait compris – pas nécessairement approuvé, mais elle n'aurait pas essayé de le dissuader. Et s'il y avait eu un dernier adieu, se disait-il, elle aurait pu répondre à la question qu'il n'avait jamais eu tout à fait le courage de lui poser ; la question qui remontait à l'époque du nid de Galiana et

des jours, sur Mars, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, épuisés par la guerre. Il lui aurait demandé si elle était bien sa fille, et elle lui aurait peut-être répondu.

Maintenant, il devrait vivre sans jamais le savoir. Il n'aurait peut-être pas trouvé le courage de lui en parler – après tout, il ne l'avait pas trouvé pendant toutes ces années –, mais l'éternité de son exil et l'impossibilité de connaître un jour la vérité, tout cela lui faisait une impression aussi glaciale et sinistre que la pierre.

Enfin, décida Clavain, il avait intérêt à apprendre à vivre avec.

Il s'était déjà évadé, renonçant à tout ce qui avait été sa vie jusque-là, et il avait survécu, mentalement et physiquement. Il avait vieilli, depuis, mais il n'était pas assez vieux et las pour ne pas pouvoir recommencer. Enfin, pour le moment, il devait se concentrer sur des faits.

Fait numéro un : il était toujours vivant et ses blessures étaient mineures. Des missiles étaient probablement en route vers lui, mais ils n'avaient pas pu être lancés tout de suite après qu'il se fut emparé de la corvette, ou les capteurs passifs les auraient déjà fait apparaître. Quelqu'un, sans doute Remontoir, avait dû réussir à retarder suffisamment les choses pour lui laisser cette petite avance. Il n'y avait pas de quoi refaire le monde, mais ça valait beaucoup mieux que d'être déjà mort, à surfer sur son propre nuage de débris ionisés en expansion. Ça valait au moins un autre sourire mélancolique. Ils pouvaient encore le tuer, mais ce serait beaucoup plus loin de la maison.

Il se gratta la barbe, ses muscles luttant contre le fardeau croissant de l'accélération. Les moteurs de la corvette étaient encore au maximum de la poussée supportable : trois g. Il avait l'impression d'être aussi massif que la pierre, et aussi lisse que l'attraction d'une étoile. Chaque seconde, le vaisseau annihilait une masse d'antimatière de la taille d'une bactérie, et les noyaux de masse de réaction d'antimatière et d'hydrogène métal étaient à peine entamés. La corvette pouvait l'emmener où il voulait dans le système, en quelques dizaines de jours à peine. Il pouvait même accélérer un peu s'il voulait, à condition de tirer un peu sur les moteurs.

Fait numéro deux : il avait un plan.

Les moteurs à antimatière de la corvette étaient perfectionnés – beaucoup plus que tous ceux des vaisseaux ennemis –, mais ils n'étaient pas basés sur la même technologie que les propulsions des vaisseaux stellaires conjoiners. Ils n'auraient pas pu propulser un vaisseau stellaire d'un million de tonnes à un iota de la vitesse de la lumière, mais ils avaient un avantage tactique significatif : ils étaient silencieux sur tout le spectre d'émission de neutrinos. Et comme Clavain avait désactivé tous les transpondeurs classiques, on ne

pouvait retrouver sa trace que par la flamme émise par les réacteurs, la torche de particules relativistes qui jaillissaient des tuyères. Or les événements de la corvette étaient déjà aussi étroitement concentrés qu'un fleuret. La dispersion autour de l'axe de propulsion était négligeable, à tel point qu'il ne pouvait être détecté que par quelqu'un qui se serait trouvé dans un cône extrêmement étroit, juste derrière. Le cône s'élargissait au fur et à mesure qu'on s'en éloignait, mais il était alors très atténué, comme la lumière d'une torche qui s'affaiblirait avec la distance. Seul un observateur situé exactement dans l'axe aurait pu détecter une quantité de photons suffisante pour obtenir un relevé précis de sa position ; un écart de quelques degrés à peine, et le rayon serait trop faible pour le trahir.

Mais tout changement du vecteur du rayon impliquait une modification de trajectoire. Or le Nid Maternel s'attendait à ce qu'il reste sur la trajectoire minimale vers Epsilon Eridani puis Yellowstone, qui était confortablement nichée sur une orbite étroite et chaude autour de l'étoile. Il y serait d'ici à moins de douze jours. Où aurait-il pu aller, sinon ? La corvette ne pouvait l'emmener dans un autre système – c'est tout juste si elle avait le rayon d'action nécessaire pour atteindre le halo cométaire –, et presque tous les autres mondes en dehors de Yellowstone étaient encore sous le contrôle nominal des Demarchistes. Leur pouvoir chancelait, mais, compte tenu de la paranoïa actuelle, ils attaqueraient Clavain même s'il prétendait avoir déserté avec des secrets tactiques intéressants. Clavain savait tout cela ; avant même de plonger le piézocutter dans la membrane entourant la comète de Skade, il avait établi un plan – peut-être pas le plus détaillé ou le plus élégant de sa carrière, et sûrement pas celui qui avait les meilleures chances de réussir, mais il n'avait eu que quelques minutes pour l'échafauder, et il estimait ne pas s'en être trop mal sorti. Même en réfléchissant, il n'avait pas trouvé mieux.

Il n'avait besoin que d'un peu de confiance.

Je veux savoir ce qui m'est arrivé.

Ils la regardèrent, puis ils se regardèrent. Pour un peu, elle aurait senti le crépitement de leurs pensées, pareil à la chute d'ionisation précédant l'orage.

[Skade...] fit le premier des chirurgiens, projetant une aura de calme et de réconfort.

J'ai dit que je voulais savoir ce qui m'était arrivé.

[Vous êtes vivante. Vous avez été blessée, mais vous avez survécu. Vous avez encore besoin de...]

Le vernis de calme céda. Le chirurgien s'interrompit.

Besoin de quoi ?

[Vous avez encore besoin de soins. Mais tout peut s'arranger.]

Elle n'aurait su dire pourquoi elle n'arrivait pas à lire dans leurs têtes. Pour la plupart des Conjoineurs, éprouver un tel isolement à son réveil aurait été une expérience profondément perturbante. Mais Skade était équipée pour ça. Elle supportait stoïquement cette épreuve. Elle avait connu un isolement similaire au sein du Conseil Restreint. Ça avait pris fin ; ça aussi, ça finirait. Ce n'était qu'une question de temps...

Qu'est-ce qui ne va pas avec mes implants ?

[Vos implants n'ont rien.]

Elle savait que le chirurgien était un homme appelé Delmar.

Alors pourquoi suis-je isolée ?

À l'instant où elle formulait sa question, elle connut la réponse. Ils ne voulaient pas qu'elle voie, par leurs yeux, à quoi elle ressemblait. Ils ne voulaient pas qu'elle connaisse tout de suite la vérité sur ce qui lui était arrivé.

[Skade...]

Peu importe... Je sais. Pourquoi avez-vous pris la peine de me réveiller ?

[Vous avez de la visite.]

Elle ne pouvait pas bouger la tête. Du coin de l'œil, elle vit l'image floue de Remontoir qui s'approchait du lit, de la table, ou de la couchette où elle s'était réveillée. Il portait une tunique médicale d'un blanc électrique sur un fond d'un blanc pur. Sa tête était une sphère étrangement déconnectée qui avançait en tressautant vers elle. Des droïdes médicaux à col de cygne s'écartaient devant lui. Le chirurgien croisa les bras sur sa poitrine et détourna le regard d'un air sévère et réprobateur. Ses collègues s'éclipsèrent discrètement. Seuls trois d'entre eux restèrent dans la pièce.

Skade baissa les yeux vers le pied du lit, mais elle ne vit qu'une blancheur floue qui pouvait être une illusion. Il y avait un bourdonnement mécanique discret, on ne peut plus normal pour une chambre d'hôpital.

Remontoir s'agenouilla à côté d'elle.

[De quoi te souviens-tu, au juste ?]

Dis-moi ce qui s'est passé et je te dirai de quoi je me souviens.

Remontoir jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et laissa Skade capter la pensée qu'il adressa au chirurgien.

[Je vais vous demander de nous laisser, Delmar. Et vos machines aussi, parce que je suis sûr qu'elles sont munies d'enregistreurs.]

[Nous vous laissons cinq minutes exactement, Remontoir. Ça suffira ?]

[Il faudra bien, hein ?] répondit Remontoir avec un sourire, tandis que l'autre faisait sortir ses machines, qui abaissèrent

élégamment leur col de cygne pour franchir la porte.

[Désolé...]

[Cinq minutes, Remontoir.]

Skade essaya à nouveau de bouger la tête, en vain.

Approche-toi, Remontoir. Je ne te vois pas très bien. Ils ne veulent pas me montrer ce qui m'est arrivé.

[Tu te souviens de la comète ? Clavain était avec nous. Tu lui as montré la flotte secrète.]

Je me souviens.

[Clavain est parti avec la corvette avant que nous ayons eu le temps de monter à bord. Elle était encore amarrée à la surface de la comète.]

Elle se rappelait avoir emmené Clavain voir la comète, mais pas le reste.

Et il a réussi à s'en sortir ?

[Oui. Je vais y venir. Le problème, c'est ce qui est arrivé pendant sa fuite. Clavain a poussé les moteurs jusqu'à ce que les amarres cèdent sous la traction. Elles ont claqué sur la comète. Et malheureusement l'une d'elles t'a atteinte.]

Elle eut du mal à répondre, bien qu'elle ait compris, dès l'instant de son réveil, qu'il lui était arrivé quelque chose de sérieux.

J'ai été blessée ?

[Oui, Skade. Gravement. Si tu n'avais pas été une Conjoinneur, si tu n'avais pas eu dans la tête des machines qui t'ont aidée à surmonter le choc, tu n'aurais probablement pas survécu, même avec l'assistance de ton scaphandre.]

Montre-moi, bordel !

[Je voudrais bien, s'il y avait une glace dans cette chambre, mais il n'y en a pas, et je ne peux transgresser les blocages neuraux imposés par Delmar.]

Alors, raconte-moi, Remontoir ! Dis-moi à quoi je ressemble !

[Ce n'est pas pour ça que je suis venu, Skade... Delmar va te replonger en coma artificiel pour t'aider à récupérer et, quand tu te réveilleras, tu seras remise. Je suis venu te parler de Clavain.]

L'espace d'un instant, elle écarta sa curiosité morbide.

Je suppose qu'il est mort ?

[Eh bien, en fait, ils n'ont pas encore réussi à l'arrêter.]

Si furieuse qu'elle fût, force lui était de reconnaître que le problème posé par Clavain la fascinait au moins autant que son propre sort. Du reste, les deux choses étaient liées. Elle ne comprenait pas encore tout à fait ce qui lui était arrivé, mais il lui suffisait de savoir que c'était la faute de Clavain. Peu importait qu'il l'ait fait exprès ou non.

Il n'y avait pas de hasard en matière de trahison.

Où est-il ?

[C'est ce qu'il y a de drôle. Personne n'a l'air de le savoir. Ils ont établi un relevé de son cône d'éjection. Il se dirigeait vers Eridani, et nous avons supposé qu'il allait vers Yellowstone ou la Ceinture de Rouille.]

Les Demarchistes vont le crucifier.

Remontoir opina du chef.

[Surtout Clavain. Mais on dirait à présent que ce n'est plus là qu'il va. Pas directement, en tout cas. Il a bifurqué par rapport au rayon vecteur dirigé vers le soleil, sauf que nous ne savons pas à quel moment il a changé de trajectoire, puisque nous avons perdu son signal.]

Nous avons des moniteurs optiques dans tout le halo. Il est forcément retombé dans la ligne de mire de l'un d'eux, depuis le temps.

[L'ennui, c'est que Clavain connaît la position de ces moniteurs. Il peut faire en sorte que son rayon ne les intercepte pas. N'oublions pas qu'il est des nôtres, Skade.]

On a lancé des missiles ?

[Oui, mais ils ne se sont jamais assez rapprochés pour établir leurs propres relevés. Ils n'avaient pas assez de carburant pour regagner le Nid, alors nous avons dû les détruire en vol.]

Elle sentit un filet de bave couler le long de son menton.

Nous devons l'arrêter, Remontoir. Fourre-toi ça dans la tête.

[Même si nous retrouvions le signal de Clavain, il ne serait pas à portée de tir de nos missiles. Et aucun autre vaisseau ne peut rattraper une corvette.]

Elle ravala sa colère.

Nous avons le prototype.

[Sur des distances intrasystème, même l'Ombre de la Nuit n'est pas assez rapide.]

Skade se tut pendant plusieurs secondes, calculant ce qu'elle pouvait révéler sans risque. C'était un problème pour le Sanctuaire Intérieur, après tout. Une affaire sensible, même selon les critères secrets du Conseil Restreint.

Il serait assez rapide, Remontoir.

La porte s'ouvrit. Un droïde entra, suivi par Delmar. Remontoir se leva et tendit les mains, les paumes tournées vers l'avant, comme pour les arrêter.

[Encore un moment, s'il vous plaît...]

Delmar resta planté devant la porte, les bras croisés.

[Je regrette, mais je ne m'en irai pas.]

Skade eut un sifflement en direction de Remontoir. Il se pencha sur elle, leurs deux têtes à quelques centimètres l'une de l'autre, afin de permettre l'échange esprit à esprit sans amplification par les

systèmes de la pièce.

C'est possible. Le prototype a un plafond d'accélération plus élevé que tu ne penses.

[Plus élevé... de combien ?]

De beaucoup. Tu verras. Qu'il te suffise pour l'instant de savoir que le prototype peut suffisamment rejoindre la position approximative de Clavain pour retrouver sa trace, puis s'en approcher à portée de tir. J'aurai besoin de toi dans l'équipage, évidemment. Tu es un soldat, Remontoir. Tu connais les armes mieux que moi.

[Ne pourrions-nous imaginer un moyen de le ramener vivant ?]

Il est un peu tard pour ça, tu ne crois pas ?

Remontoir ne répondit pas. Il avait pris bonne note de son argument. Et elle avait tout le temps de le gagner à son point de vue. Il était un Conjoinneur jusqu'à la moelle des os ; il accepterait toutes les mesures, si rudes fussent-elles, pour le bien du Nid Maternel. C'était la différence entre Clavain et lui.

[Skade...]

Oui, Remontoir ?

[Si j'acceptais ta proposition...]

Tu aurais une exigence à formuler ?

[Pas une exigence. Une requête. Que Felka se joigne à nous.]

Skade plissa les paupières. Elle s'apprêtait à refuser – l'opération devait rester entièrement sous le contrôle du Conseil Restreint –, et puis elle se dit que la présence de Felka n'y changerait rien.

Je ne vois pas à quoi elle pourrait bien nous servir.

[Ça dépend. Si tu as l'intention de faire de cette mission un peloton d'exécution, elle ne nous servira à rien, en effet. Mais si tu voulais ramener Clavain vivant – et je pense que tu devrais l'envisager –, alors il ne faudrait pas sous-estimer l'utilité de Felka.]

Ça lui faisait mal au ventre, mais Skade devait bien admettre que Remontoir avait raison. La présence de Clavain aurait été un atout inestimable pour la récupération des armes de classe infernale, et sa défection compliquerait énormément l'opération. À un certain niveau, elle voyait l'intérêt d'essayer de le ramener dans le giron des Conjoinneurs, de le remettre au pas afin qu'ils puissent pomper ses compétences si durement acquises comme on aspire la moelle d'un os. Mais il serait incommensurablement plus compliqué de le capturer vivant que de l'éliminer à distance et, tant qu'elle n'aurait pas réussi, il resterait la possibilité qu'il rejoigne l'autre camp. Les Demarchistes seraient fascinés par le nouveau programme de construction de vaisseaux, les rumeurs du plan d'évacuation et des nouvelles armes sauvages.

Skade ne pouvait en être sûre, mais elle pensait que ces informations pourraient suffire à revigorer l'ennemi, à gagner des

alliés à sa cause. Si les Demarchistes se coalisaient et réussissaient à lancer une attaque de la dernière chance sur le Nid Maternel, avec le soutien des Ultras et d'un certain nombre de factions restées neutres jusque-là, le sort de la guerre pouvait à nouveau basculer.

Non. Elle devait tuer Clavain ; la question ne se posait même pas. Cela dit, elle devait donner l'impression d'être prête à agir raisonnablement, comme dans n'importe quelle autre situation guerrière. Elle devait donc accepter la présence de Felka.

C'est du chantage, hein ?

[Non, Skade, pas du chantage. Une négociation. Si l'un de nous peut arriver à dissuader Clavain, c'est Felka.]

Il ne l'écouterait pas, même si...

[Même s'il croit qu'elle est sa fille ? C'est ce que tu voulais dire ?]

C'est un vieil homme, Remontoir. Un vieil homme avec des illusions. Je n'ai rien à voir là-dedans.

Les droïdes s'écartèrent pour laisser sortir Remontoir. Skade regarda l'ovoïde de son visage quitter la chambre en rebondissant comme un ballon. À certains moments, au cours de leur conversation, elle avait eu l'impression de détecter des failles dans le blocage neural, des canaux que Delmar n'avait pas – par une négligence compréhensible – complètement neutralisés. Les failles étaient comme des coups de projecteur, ouvrant de brèves fenêtres dans le crâne de Remontoir. Il était très probable qu'il n'en avait même pas conscience. Peut-être, d'ailleurs, les avait-elle imaginées.

Mais si elle les avait imaginées, elle avait aussi imaginé l'horreur qui les accompagnait. Et l'horreur, c'était ce que Remontoir voyait.

Delmar... Je veux connaître la réalité.

[Plus tard, Skade, quand vous serez guérie. Alors vous pourrez savoir. En attendant, je préfère vous plonger en coma artificiel.]

Faites-moi voir tout de suite, espèce de salaud !

Il s'approcha d'elle. L'un des droïdes à col de cygne dressa au-dessus de lui les segments chromés, étincelants, de son cou. La machine balançait la tête d'avant en arrière, digérant ce qui se trouvait en dessous d'elle.

[Très bien. Mais je vous aurai prévenue.]

Les blocages tombèrent comme de lourds volets de métal – *clink, clink, clink* – dans son crâne. Une avalanche de données neurales s'abattit sur elle. Elle se vit par les yeux de Delmar. La chose qui gisait sur le lit médical était bien reconnaissable – la tête était curieusement intacte –, mais elle n'avait plus la forme prévue par le Créateur. Plus du tout. Elle éprouva un spasme de répulsion, comme si elle venait de voir une photo tirée d'une sinistre archive préindustrielle de cauchemars médicaux. Elle aurait donné n'importe quoi pour tourner la page, passer à l'atrocité suivante.

Elle avait été coupée en deux.

Elle avait les jambes et le bras gauche sectionnés. L'amarre avait dû tomber sur elle et la couper en deux, de l'épaule gauche à la hanche droite, selon une diagonale bien nette. Une architecture médicale bourdonnante environnait la blessure : des capots d'un blanc luisant, pareils à d'énormes ampoules pleines de pus. Des cathéters de fluides sortaient de la machine et s'enfonçaient dans des modules blancs placés à côté d'elle. On aurait pu croire qu'elle sortait d'une chrysalide d'acier blanc. Ou qu'elle était dévorée par elle, transformée en quelque chose d'étrange et de fantasmagorique.

Delmar...

[Désolé, Skade. Je vous avais prévenue...]

Vous ne comprenez pas. Ce... cet état... ne m'affecte pas du tout. Nous sommes des Conjoiners, non ? Il n'y a rien que nous ne puissions réparer, avec le temps. Je sais que vous me remettrez sur pied. Vous finirez bien par y arriver.

Elle sentit son soulagement.

[Avec le temps, oui...]

Mais je n'ai pas de temps devant moi. D'ici à quelques jours, trois tout au plus, je dois être à bord d'un vaisseau.

Ils durent traîner Thorn jusqu'au bureau de l'Inquisitrice. La grande porte s'entrouvrit, et elle était là, debout devant la fenêtre, le dos tourné vers lui. Il la regarda entre ses paupières tuméfiées. Il ne l'avait jamais vue. Elle avait l'air plus jeune et plus petite qu'il ne l'aurait cru. Pour un peu, on aurait dit une gamine déguisée en adulte. Elle portait des bottes vernies, un pantalon noir et une tunique en cuir qui lui arrivait aux genoux, boutonnée sur le côté, un peu trop grande pour elle, de sorte que ses mains gantées étaient presque perdues au bout des manches. Ses cheveux noirs plaqués en arrière sur son crâne formaient des rigoles luisantes qui rebiquaient sur sa nuque en petites boucles pareilles à des points d'interrogation inversés. Son profil se perdait dans l'ombre, mais il voyait qu'elle avait la peau plus foncée que lui, et un nez fin, busqué, sur une bouche aux lèvres fines.

Elle se retourna et s'adressa au garde planté à côté de la porte.

— Vous pouvez nous laisser.

— Madame...

— Je vous dis de nous laisser.

Le garde se retira. Thorn resta planté là, titubant légèrement. Il tenta vainement de faire le point sur la femme. Pendant un long, un interminable moment, elle se contenta de le regarder. Puis elle parla, de la même voix qu'il avait déjà entendue sortir de la grille du haut-parleur.

— Ça va aller ? Je regrette qu'ils vous aient fait mal.

— Pas tant que moi.

— Je voulais seulement discuter avec vous.

— Eh bien, vous devriez peut-être vous inquiéter de ce qui arrive à vos invités, dit-il.

Il avait un goût de sang dans la bouche.

— Vous voulez bien m'accompagner ? fit-elle en indiquant une pièce adjacente. Je voudrais vous parler de quelque chose.

— Je suis très bien ici, merci.

— Je me fous que vous vous sentiez bien ou mal, Thorn. Ce n'était pas une invitation.

Il se demanda si elle avait compris sa réaction – l'imperceptible dilatation des pupilles qui trahissait sa culpabilité. À moins qu'elle

n'ait braqué sur sa nuque un laser qui mesurait le degré de salinité de sa peau. D'une façon ou d'une autre, elle devait avoir une bonne idée de ce qu'il pensait de sa déclaration. Peut-être même avait-elle un scraper quelque part dans ce bâtiment. On disait qu'il y en avait au moins un au palais de l'Inquisition, qui était l'objet de tous les soins depuis les premiers jours de la colonie.

— Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, je ne sais pas qui...

— Oh, si. Vous voulez jouer à ce petit jeu ? Venez avec moi.

Il la suivit dans la pièce voisine. Une chambre sans fenêtre. Il la parcourut du regard, à la recherche d'un piège quelconque, ou de signes indiquant que la pièce servait occasionnellement de salle d'interrogatoire, mais elle avait l'air assez anodine. Un vaste bureau occupait presque tout l'espace et les murs étaient couverts d'étagères chargées de dossiers et de papiers, à part un pan de mur occupé par une carte de Resurgam hérissée d'épingles et piquetée de points lumineux. Elle lui présenta une chaise. Une autre femme était déjà assise derrière le bureau, les coudes appuyés au bord, l'air légèrement ennuyée. Elle était plus âgée que l'Inquisitrice, mais c'était un peu le même genre de femme tendue à bloc. Elle portait une casquette et une grosse capote militaire en mouton retourné. Les deux femmes ressemblaient un peu à des oiseaux, en plus rapides et avec une charpente plus robuste. Celle qui se trouvait derrière le bureau fumait.

Il s'assit en face d'elle.

— Café ? lui proposa l'Inquisitrice.

— Non, merci.

L'autre femme poussa son paquet de cigarettes vers lui.

— Alors, une cigarette ?

— Non plus. Merci.

Il prit quand même le paquet et le retourna pour regarder les inscriptions et les dessins étranges. Il n'avait pas été fabriqué à Cuvier. En réalité, il n'avait pas l'air d'avoir été fabriqué sur Resurgam. Il le repoussa vers la femme.

— Je peux repartir, maintenant ?

L'Inquisitrice s'assit à côté de l'autre femme et se versa une tasse de café.

— Non. Nous n'avons même pas commencé. Je propose que nous fassions les présentations. Vous savez qui vous êtes, et nous savons qui vous êtes, mais vous n'en savez probablement pas très long sur nous. Vous avez une idée à mon sujet, évidemment... mais probablement imprécise. Je m'appelle Vuilleumier. Et voici ma collègue...

— Irina, dit-elle.

— Irina... oui. Et vous êtes Thorn, bien sûr. L'homme qui a commis tant de méfaits ces derniers temps.

— Je ne suis pas Thorn. Le gouvernement ne connaît pas Thorn.

— Et comment le connaissez-vous ?

— Je lis les journaux, comme tout le monde.

— C'est vrai. Les Menaces Internes ne voient pas très bien qui peut être Thorn. Mais c'est parce que je me suis démenée pour que ce département vous lâche un peu. Vous avez une idée des efforts que j'ai déployés ? Des affres où ça m'a plongée ?

Il haussa les épaules en affectant une suprême indifférence.

— C'est votre problème, pas le mien.

— Je m'attendais à un peu plus de gratitude, Thorn. Enfin, passons. Vous ne voyez pas encore l'ensemble du tableau, alors c'est compréhensible.

— Quel tableau ?

— Nous y viendrons en temps utile. Mais parlons plutôt de vous pour le moment.

Elle tapota un gros dossier posé sur le bureau et le poussa vers lui.

— Allez-y, ouvrez-le. Jetez-y un coup d'œil.

Il la regarda quelques secondes puis se décida à bouger. Il ouvrit le dossier au hasard et feuilleta les papiers dont celui-ci était bourré. C'était comme s'il avait ouvert une boîte bourrée de serpents. Toute sa vie était résumée là, avec une profusion de détails bouleversants. Son vrai nom – Renzo ; tout ce qui le concernait. Tous ses déplacements depuis les cinq dernières années. Toutes les actions antigouvernementales significatives dans lesquelles il avait joué un rôle clé, des retranscriptions des propos qu'il avait tenus, des photos, des preuves scientifiques, des rapports ampoulés.

— Édifiant, pas vrai ? commenta l'autre femme.

Il parcourut le reste du dossier, horrifié, avec l'impression d'avoir une enclume dans l'estomac. Il y en avait assez pour le faire condamner à mort plusieurs fois, après une dizaine de procès à grand spectacle.

— Je ne comprends pas, dit-il faiblement.

Il ne voulait pas baisser les bras aussi facilement – pas après tout ce temps –, mais tout semblait soudain inutile.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Thorn ? demanda Vuilleumier.

— Ce département... Vous êtes les Menaces Externes, pas les Menaces Internes. Vous êtes censée retrouver la Triumvira. Je ne suis pas le... Thorn qui vous intéresse.

— Vous êtes Thorn, et vous nous intéressez, fit-elle en se resservant du café.

L'autre femme tira sur sa cigarette.

— En fait, Thorn, nous combinons nos efforts, ma collègue et moi, pour saboter le travail des Menaces Internes. Nous nous

démonons pour les empêcher de vous mettre le grappin dessus. C'est pour ça que nous voulions en savoir au moins autant qu'eux à votre sujet.

Elle avait un drôle d'accent. Il lui semblait l'avoir déjà entendu une fois, il y avait longtemps, mais... Il se creusa les méninges, en vain.

— Pourquoi ce sabotage ? demanda-t-il.

— Parce nous avons besoin de vous vivant, pas mort, fit-elle avec un sourire rapide, fugitif, assez simiesque.

— Eh bien, c'est rassurant.

— Votre prochaine question sera « pourquoi », avança Vuilleumier, alors je vais vous le dire tout de suite. Et c'est là que nous commençons à entrer dans le cadre d'un tableau plus vaste, pour filer la métaphore. Écoutez-moi bien...

— Je suis tout ouïe.

— Ce bureau, ce département du palais de l'Inquisition appelé les Menaces Externes, n'est pas du tout ce qu'on pourrait croire. Le dossier de recherche de la criminelle de guerre Volyova n'était qu'un prétexte. Il dissimulait une opération beaucoup plus sensible. En réalité, Volyova est morte il y a des années.

Il avait l'impression qu'elle mentait, mais que ce qu'elle lui disait était quand même beaucoup plus proche de la vérité que tout ce qu'il avait entendu jusque-là.

— Alors pourquoi continuer à faire semblant de la rechercher ?

— Ce n'est pas elle qui nous intéresse. C'est son vaisseau, ou un moyen de l'atteindre. Et en nous concentrant sur Volyova, nous pouvions suivre plus ou moins les mêmes pistes sans parler du vaisseau.

L'autre femme, la dénommée Irina, hocha la tête.

— Le service est entièrement dévolu à la récupération de son vaisseau, à l'exception de toute autre chose. Le reste n'est qu'un rideau de fumée. Un stratagème extrêmement complexe, impliquant des guerres intestines avec une demi-douzaine de départements, mais un rideau de fumée quand même.

— Et pourquoi tous ces mystères ?

Les deux femmes échangèrent un coup d'œil.

— Je vais vous le dire, répondit Irina alors que l'autre s'apprêtait à parler. L'opération de récupération du vaisseau doit rester top secret pour la simple raison que ce serait un vaste bordel si l'affaire éclatait au grand jour.

— Je ne vous suis pas.

— Ce serait la panique, dit-elle en soulignant ses paroles avec sa cigarette. La politique officielle du gouvernement a toujours été favorable à la terraformation, depuis Girardieu et les

Inondationnistes. Cette politique n'a fait que s'affirmer après la crise Sylveste. Aujourd'hui, c'est un dogme inattaquable. Il n'est pas politiquement correct de critiquer le programme. Je ne devrais pas avoir besoin de vous rappeler ça, à vous moins qu'à quiconque.

— Et que vient faire le vaisseau là-dedans ?

— C'est un moyen d'évasion. Un département administratif a détecté un fait troublant, fit-elle entre deux bouffées. La colonie est sous le coup d'une menace extérieure, mais pas tout à fait du genre qu'ils imaginaient au départ. Les études ont commencé il y a un moment. La conclusion est inévitable. Resurgam doit être évacuée, d'ici à un an ou deux, au maximum. Cinq en étant optimiste – très optimiste.

Elle le regarda, observant manifestement l'effet de ses paroles. Peut-être pensait-elle qu'elle aurait besoin de se répéter, qu'il serait trop lent pour englober toutes ces informations d'un coup.

Il secoua la tête.

— Désolé, mais il faudra que vous fassiez mieux que ça.

La dénommée Irina, ou quel que soit son nom, eut l'air peinée.

— Vous ne croyez pas mon histoire ?

— Et je ne suis apparemment pas le seul.

— Vous avez pourtant toujours dit que vous vouliez quitter Resurgam, intervint l'Inquisitrice. Vous avez toujours dit que la colonie était en danger.

— Je voulais partir. Qui ne l'aurait voulu ?

— Écoutez-moi, dit sèchement Vuilleumier. Vous êtes un héros pour des milliers de gens. La plupart se méfient du gouvernement. Ils ne lui confieraient pas leurs chaussures à cirer. Une certaine partie de ces gens ont longtemps cru que vous saviez où trouver une ou deux navettes, et que vous prévoyiez un exode de masse dans l'espace pour vos partisans.

— Et alors ? fit-il avec un haussement d'épaules.

— Ce n'est pas vrai, bien sûr. Il n'y a jamais eu de navettes, mais elles auraient pu exister, compte tenu de tout ce qui s'est passé. Maintenant, ajouta-t-elle en se penchant en avant, réfléchissez au scénario suivant : un département secret, spécial, du gouvernement détecte une menace globale, imminente pour Resurgam. Le même département, après beaucoup de travail, localise le vaisseau de Volyova. Une inspection du vaisseau établit qu'il est endommagé, mais peut encore voler. Plus important, il est équipé pour transporter des passagers. Assez de passagers pour évacuer toute la planète, en faisant quelques sacrifices.

— Une sorte d'arche ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, manifestement satisfaite de sa réponse. Exactement ça : une arche.

L'amie de Vuilleumier nicha élégamment sa cigarette entre deux doigts. Ses mains extrêmement fines rappelaient à Thorn les os délicats d'une aile d'oiseau.

— Mais le fait d'avoir un vaisseau utilisable comme arche n'est qu'une moitié de la solution, reprit-elle. Une question demeure : l'annonce par le gouvernement de l'existence d'un tel vaisseau peut-elle être envisagée sans une pointe de scepticisme ? Bien sûr que non. Et c'est là que vous intervenez, fit-elle en pointant sa cigarette dans sa direction. Vous, les gens vous croiront, alors que nous... ils n'auraient pas confiance.

Thorn s'appuya au dossier de sa chaise et se mit à se balancer. Il éclata de rire et secoua la tête sous le regard impassible des deux femmes.

— C'est pour ça que vous m'avez tabassé, dans les sous-sols ? Pour me convaincre d'adhérer à cette histoire merdique ?

L'amie de Vuilleumier reprit son paquet de cigarettes.

— Elles viennent de son vaisseau.

— Vraiment ? C'est chouette. Je croyais vous avoir entendue dire que vous n'aviez aucun moyen d'aller sur orbite.

— Nous n'en avons pas. Mais maintenant, si. Nous avons piraté le vaisseau à partir du sol et lui avons fait envoyer une navette.

Il fit la grimace, mais il n'aurait pu jurer que cette manœuvre était impossible. Difficile, certes, et très probablement invraisemblable – mais pas impossible.

— Et vous allez évacuer une planète entière avec une seule navette ?

— Deux, en fait.

Vuilleumier toussa et prit un autre dossier.

— Le dernier recensement évalue la population de Resurgam à deux cent mille personnes, à un poil près. La plus grosse navette peut emmener cinq cents personnes en orbite. Là, elles pourraient être transférées dans un vaisseau en orbite intrasystème d'une capacité quatre fois supérieure à peu près. Ce qui veut dire que nous devrions effectuer quatre cents trajets surface-orbite. Et que le vaisseau intrasystème devrait effectuer une centaine de rotations entre l'orbite et le vaisseau de Volyova. Là où ça coince, c'est que chacun de ces trajets prendra au moins trente heures, et encore, sans compter le temps de chargement et de déchargement. Mieux vaut compter quarante heures, avec un peu de marge. Ça veut dire que l'opération prendra pratiquement six mois standard. On pourrait réduire un peu ce délai en mettant un autre vaisseau surface-orbite en service, mais l'idéal serait de descendre en dessous de cinq mois. Et tout ça, évidemment, suppose que deux mille personnes soient prêtes à quitter Resurgam toutes les quarante heures... J'imagine que vous

commencez à voir pourquoi nous avons besoin de vous, fit-elle avec un sourire.

Il ne put faire autrement que d'aimer son sourire, même s'il lui paraissait associé à la peur et à la souffrance.

— Et si je refusais... qu'en penserait le gouvernement ?

— La loi martiale serait la seule autre option envisageable, répondit Irina comme si l'alternative était parfaitement raisonnable. La loi martiale, les camps d'internement... vous voyez le genre. Ce ne serait pas joli-joli. Il y aurait le lot inévitable de désobéissance civile, d'émeutes. Et surtout, pas mal de morts.

— Beaucoup de gens y laisseront la vie, de toute façon, reprit Vuilleumier. Il n'y a pas moyen d'organiser l'évacuation de toute la population d'une planète sans quelques pertes humaines. Mais nous aimerions jeter le manteau de Noé sur cette perspective.

— Avec mon aide ? demanda-t-il.

— Je vais vous expliquer le plan, fit-elle en ponctuant chaque phrase d'un tapotement du doigt sur le bureau. Nous vous laissons partir tout de suite. Vous êtes libre d'aller et venir à votre gré, et vous avez ma garantie que nous continuerons à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher les Menaces Internes de vous chercher des poux dans la tête. Je veillerai aussi à ce que les salauds qui vous ont amoché soient punis... vous avez ma parole à ce sujet. En échange, vous laissez filtrer que vous avez bel et bien localisé les navettes. Mieux que ça, vous avez découvert une menace pesant sur Resurgam, et le moyen de tirer tout le monde de danger. Votre organisation commence à laisser entendre que l'évacuation va démarrer prochainement, avec des indices sur les endroits où les gens intéressés devraient se regrouper ; pendant ce temps-là, le gouvernement publie des démentis discréditant la position de votre mouvement, mais ils ne sont pas complètement convaincants. Le peuple commence à se douter que vous avez levé un lièvre. Vous me suivez, jusque-là ?

Il lui rendit son sourire.

— Jusque-là, oui.

— C'est là que ça devient intéressant. Au moment où cette idée commence à s'insinuer dans la conscience publique, et où certaines personnes commencent à vous prendre au sérieux, vous êtes arrêté. Ou plutôt on vous voit vous faire arrêter. Après quelques tergiversations, le gouvernement concède que Resurgam est réellement menacée, et que votre mouvement a bel et bien réussi à trouver un moyen d'accéder au vaisseau de Volyova. À ce stade, l'opération d'évacuation retombe sous le contrôle du gouvernement, mais vous lui donnez votre bénédiction à contrecœur et vous restez impliqué en tant que figure emblématique, à la demande générale. Résultat : le gouvernement se

sera ridiculisé, mais le public sera persuadé qu'il ne s'aventure pas dans un piège. Vous serez un héros.

Elle soutint son regard un peu plus longtemps, puis détourna les yeux.

— Tout le monde y gagne. La planète est évacuée sans trop de panique. Par la suite, vous êtes relâché, honoré comme un héros, et toutes les charges qui pèsent sur vous sont abandonnées. C'est tentant, non ?

— Ça le serait, admit-il, s'il n'y avait pas deux minuscules failles dans votre raisonnement.

— Lesquelles ?

— La menace, et le vaisseau. Vous ne m'avez pas dit pourquoi nous devrions évacuer Resurgam. Il vaudrait mieux que je le sache, non ? Et que j'y croie. Je n'arriverai à convaincre personne si je ne suis pas convaincu moi-même, hein ?

— Bien vu. Enfin, admettons. Et pour le vaisseau ?

— Vous m'avez dit que vous aviez le moyen de vous rendre à bord. Alors c'est parfait, fit-il en regardant les deux femmes à tour de rôle, sentant d'emblée qu'elles pouvaient être très dangereuses individuellement, et assez délicieusement mortelles en équipe.

— Qu'est-ce qui est parfait ? demanda Vuilleumier.

— Emmenez-moi le voir.

Elles étaient à une seconde-lumière du Nid Maternel quand la chose se produisit.

Felka avait regardé la comète s'effacer derrière l'*Ombre de la Nuit*. Elle diminua si lentement au début que sa disparition avait quelque chose de curieusement onirique, comme le départ d'une île déserte sous la lune. Elle pensa à son atelier dans le cœur vert de la comète, à ses puzzles de bois ajouré, aussi délicatement travaillés que les dents de morse gravées. Ensuite, elle songea à son mur de visages et aux souris fluorescentes de son labyrinthe. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ne les reverrait jamais. Même si elle revenait, tout aurait tellement changé... Et Clavain serait soit mort, soit prisonnier. Sans son aide, elle savait qu'elle se replierait sur elle-même, qu'elle se réfugierait dans le vide réconfortant de son propre passé, où la seule chose qui comptait était sa bien-aimée Muraille. Et le plus horrible était que cette idée ne la révoltait pas le moins du monde ; elle lui procurait plutôt un sentiment obsédant d'anticipation. Ça ne se serait pas passé comme ça quand Galiana était en vie ; ni même ensuite, après le départ de Galiana, quand elle avait Clavain pour l'ancrer dans la réalité, avec ses écrasantes simplicités.

Après avoir fermé son atelier et confié ses souris à un droïde, elle

avait fait une dernière chose : elle était descendue dans la crypte pour rendre visite à Galiana, pour dire adieu à son corps congelé. Mais la porte de la crypte avait refusé de s'ouvrir. Et elle n'avait pas eu le temps d'insister ; ça lui aurait fait rater le départ de l'*Ombre de la Nuit*. Alors elle était partie sans lui dire un dernier au revoir, et elle se demandait maintenant pourquoi elle se sentait tellement coupable.

Après tout, elles n'avaient qu'un peu de matériel génétique en commun.

Lorsque le Nid Maternel avait été trop petit et trop indistinct pour être visible à l'œil nu, Felka s'était retirée dans ses quartiers. Le vaisseau avait escaladé le puits gravifique et, une heure après le départ, il avait atteint une accélération d'un g, définissant instantanément le « haut » comme situé vers la proue effilée de la longue coque pointue. Après deux heures à l'issue desquelles l'*Ombre de la Nuit* avait laissé le Nid Maternel à une seconde-lumière derrière lui, le circuit audio général du vaisseau avait transmis un message. C'était une attention courtoise à l'égard de Felka, qui était la seule Conjoinneur du vaisseau à n'être pas automatiquement en phase avec le réseau général de communications neurales.

Felka était priée de gagner la proue du vaisseau. Comme elle hésitait, un Conjoinneur, l'un des techniciens de Skade, l'escorta aimablement le long des coursives et des puits jusqu'à ce qu'elle se retrouve à plusieurs niveaux de son point de départ. Elle refusa de se laisser graver une carte du vaisseau dans ses circuits de mémoire à court terme – cette familiarité instantanée lui aurait refusé le plaisir d'essayer de se représenter toute seule le plan de l'*Ombre de la Nuit*, ce qui la désennuyait. De toute façon, elle n'avait pas de mal à deviner qu'elle était plus près de la proue. La courbe des parois extérieures était plus prononcée. Il ne lui fallut pas longtemps pour conclure qu'il ne pouvait pas y avoir plus d'une dizaine de personnes à bord de l'*Ombre de la Nuit*, Remontoir et elle-même compris. Ses compagnons étaient tous du Conseil Restreint, mais elle ne tenta même pas de lire dans leur esprit.

Les cabines étaient des cellules généralement dépourvues de fenêtre, telles que le vaisseau les avait définies en fonction des besoins courants de l'équipage. Elle retrouva Remontoir dans une coupole d'observation en forme d'ampoule, encastrée dans l'extérieur de la coque. Remontoir était assis sur un siège en forme de langue extrudée à partir de la paroi, l'air calme, et les doigts formant un clocher au-dessus de son genou. Il parlait avec un crabe mécanique blanc qui était perché juste sous le bord de la coupole.

— Que se passe-t-il ? demanda Felka. Pourquoi m'as-tu fait quitter ma cabine ?

— Je ne suis pas tout à fait sûr, répondit Remontoir.

Puis elle entendit une succession de claquements sourds alors que les iris d'une dizaine de cloisons blindées se refermaient d'un bout à l'autre du vaisseau.

— Tu pourras bientôt regagner ta cabine, dit le crabe. Ce n'est qu'une précaution.

Elle reconnut la voix, bien que le timbre ne fût pas tout à fait celui dont elle avait gardé le souvenir.

— Skade ? Je croyais que tu étais...

— Ils m'ont logée dans ce droïde, fit le crabe en tortillant les petits manipulateurs articulés de ses pattes de devant.

Il était accroché à la paroi par des plaquettes circulaires fixées au bout de ses pattes.

De sa carapace blanche et brillante dépassaient divers embouts, protubérances et autres palpes piquants ou tranchants. Skade avait selon toute évidence investi un vieux cyborg meurtrier.

— C'est gentil d'être venue assister à notre départ, dit Felka, soulagée que Skade ne soit pas du voyage.

— Comment ça, assister à votre départ ?

— Quand le décalage excédera quelques secondes-lumière, tu auras du mal à te servir du droïde, non ?

— Quel décalage ? Je suis à bord du vaisseau, Felka. Ma cabine n'est qu'à un pont ou deux au-dessous de la tienne.

Felka se rappela avoir entendu dire que les blessures de Skade étaient si graves qu'il fallait une pièce pleine de matériel médical rien que pour la maintenir en vie.

— Je ne pensais pas...

Le crabe agita un palpe, repoussant ses protestations.

— Ça n'a pas d'importance. Reviens nous voir un peu plus tard. Nous pourrons bavarder un peu.

— J'aimerais bien, répondit Felka. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, Skade.

— Et comment ! Bon, je dois y aller. Des affaires urgentes à régler.

Un trou s'ouvrit dans une cloison, comme un sphincter ; le crabe fila à travers, disparaissant dans les profondeurs du vaisseau.

Felka regarda Remontoir.

— Nous sommes tous membres du Conseil Restreint, alors je pense que je peux parler librement. En a-t-elle dit plus long sur les expériences de l'Exordium, quand tu étais avec Clavain ?

Remontoir répondit à voix basse. C'était purement symbolique, parce qu'ils devaient partir du principe que Skade pouvait entendre tout ce qui se passait à bord, et qu'elle était aussi capable de lire dans leurs pensées. Mais Felka comprit qu'il éprouvât le besoin de murmurer.

— Rien du tout. Elle a même menti à propos de l'origine de la décision de cesser de construire des vaisseaux.

Felka regarda fixement la paroi pour qu'elle lui fournisse un siège. Une excroissance s'extruda juste en face de Remontoir, et elle s'y jucha. C'était bon de ne plus être debout ; elle était restée beaucoup trop longtemps, ces temps derniers, dans l'environnement en apesanteur de son atelier, et la gravité produite par l'accélération du vaisseau était épuisante.

Elle regarda par la coupole, puis vers le bas, et vit le lobe ténébreux de l'un des moteurs de l'*Ombre de la Nuit* se découper en ombre chinoise sur une aura de flamme glacée.

— Que lui a-t-elle raconté ? demanda Felka.

— Une histoire selon laquelle le Conseil Restreint aurait réuni, à partir de certaines épaves de vaisseaux, la preuve qu'ils avaient été attaqués par les Loups.

— Ce n'est pas très vraisemblable.

— Je doute que Clavain l'ait crue, mais elle ne pouvait mentionner l'Exordium. Elle tenait à ce qu'il en sache le moins possible pour effectuer cette mission, et en même temps elle ne pouvait pas faire autrement que de lui parler de la décision.

— L'Exordium est au cœur de tout ça, répondit Felka. Skade devait savoir que, si elle donnait à Clavain un fil sur lequel tirer, il allait dérouler toute la pelote en remontant jusqu'au Sanctuaire Intérieur.

— Il n'aurait pas pu remonter plus haut.

— Connaissant Clavain, je n'en suis pas si sûre. Elle avait besoin de lui parce qu'il n'était pas du genre à s'arrêter à une difficulté mineure.

— Et elle ne pouvait pas lui dire la vérité, tout simplement ? L'idée que le Conseil Restreint avait reçu des messages de l'avenir n'est pas si choquante, quand on y réfléchit. Et si j'ai bien compris, le contenu de ces messages était au mieux schématique. Ce n'étaient que de vagues évocations prémonitoires.

— Il faut y avoir participé pour pouvoir décrire ce qui s'est passé. Mais je n'y ai pris part qu'une fois. Je ne sais pas ce qui s'est produit lors des autres expériences.

— Skade était-elle impliquée dans le programme ?

— Oui, répondit Felka. Mais c'était après notre retour de l'espace profond. L'interdiction a été décrétée beaucoup plus tôt, bien avant que Skade ne soit enrôlée par les Conjoineurs. Le Conseil Restreint devait déjà se livrer à des expériences de l'Exordium avant que Skade ne nous rejoigne.

Felka regarda à nouveau la paroi. Il était tout à fait raisonnable de se livrer à des spéculations sur l'Exordium – Skade ne pouvait pas

leur en faire grief : c'était tellement au centre de tout ce qu'ils étaient en train de vivre... Alors, pourquoi avait-elle toujours l'impression qu'ils étaient sur le point de commettre une ineffable trahison ?

Remontoir continua à voix basse, mais avec assurance :

— C'est alors que Skade nous a rejoints... Très vite, elle s'est retrouvée dans le Conseil Restreint, et activement impliquée dans les expériences de l'Exordium. L'une des expériences au moins a coïncidé avec la décision, de sorte qu'on peut penser qu'il y a bien eu un avertissement direct concernant l'effet tau-neutrino. Mais quid des autres expériences ? Des avertissements avaient-ils été délivrés ? Lesquels, et n'étaient-ce que des avertissements ? demanda-t-il en regardant Felka avec intensité.

Elle était sur le point de lui répondre quand son siège se souleva avec une soudaineté qui lui coupa le souffle. Elle s'attendait à ce que la pression diminue, mais il n'en fut rien. D'après sa propre estimation, son poids, qui était déjà assez inconfortable, venait de doubler.

Remontoir regarda au-dehors, vers l'arrière du vaisseau, comme Felka quelques minutes plus tôt.

— Que s'est-il passé ? On dirait que l'accélération est plus forte, observa-t-elle.

— C'est bien ça, acquiesça-t-il. Absolument.

Felka suivit son regard comme si elle espérait constater une différence. Mais pour autant qu'elle pouvait en juger, rien n'avait changé. La lueur bleue qui environnait les moteurs ne paraissait pas plus vive.

Graduellement, l'accélération devint supportable, sinon agréable. En calculant ses déplacements, en économisant ses mouvements, Felka réussissait à faire la plupart des choses qu'elle accomplissait auparavant. Les droïdes du vaisseau, toujours serviables, s'efforçaient de leur simplifier la tâche, de les aider à s'asseoir et à se relever. Les autres Conjoiners, qui étaient tous plus légers et plus minces qu'elle, s'adaptaient avec une aisance insultante. Les surfaces intérieures du vaisseau durcissaient et se ramollissaient sur demande, facilitant les mouvements et limitant les blessures.

Au bout d'une heure, l'accélération augmenta à nouveau. Deux g et demi. Felka ne pouvait plus la supporter. Elle demanda qu'on l'autorise à regagner sa cabine, mais apprit qu'il n'était pas possible pour le moment d'aller dans cette partie du vaisseau. Qui érigea néanmoins une cloison pour elle, mettant à sa disposition une chambre toute neuve, et extruda une couchette sur laquelle elle put s'allonger. Remontoir l'aida à s'y installer, tout en lui affirmant qu'il

n'avait pas plus idée qu'elle de ce qui se passait.

— Je ne comprends pas, fit Felka en émettant une respiration sifflante tous les deux mots. Nous accélérons, c'est tout. C'est ce que nous avons toujours su que nous devrions faire si nous voulions rejoindre Clavain.

Remontoir hocha la tête.

— Il y a autre chose. Ces moteurs avaient déjà pratiquement atteint leur poussée maximale quand nous sommes passés à un g. *L'Ombre de la Nuit* est plus petit et plus léger que la plupart des gobelumens, mais ses moteurs sont aussi plus petits. Ils ont été conçus pour supporter une vitesse de croisière de un g jusqu'à la vitesse de la lumière, pas plus. Sur de courtes distances, une vitesse plus élevée est possible, en effet, mais nous ne sommes pas dans ce cas de figure.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que nous n'aurions pas dû pouvoir accélérer autant. Et sûrement pas à trois reprises. De plus, je n'ai pas vu de moteurs auxiliaires attachés à la coque. Skade n'a pu y arriver que d'une façon, et c'est en débarrassant le vaisseau des deux tiers de la masse qui était la sienne au départ du Nid Maternel.

Felka esquissa un haussement d'épaules, non sans effort. Elle se désintéressait complètement de la mécanique du vol spatial – les vaisseaux étaient un moyen d'atteindre un but bien lointain, en ce qui la concernait –, mais elle pouvait assez facilement suivre une conversation sur le sujet.

— Ça veut donc dire que les moteurs seraient capables de dégager une puissance supérieure à ce que tu pensais.

— Oui. C'est ce que je me disais.

— Et alors ?

— Alors, Felka, ce n'est pas possible. Nous avons regardé tous les deux. Tu as vu la lueur bleue ? La lumière recrachée par les moteurs. Elle aurait dû devenir beaucoup plus intense. Suffisamment pour que nous le remarquions. Or nous n'avons rien constaté de tel.

Remontoir marqua une pause. Puis :

— Elle serait même plutôt plus faible, comme si les moteurs avaient été un peu retenus. Comme s'ils n'avaient plus besoin de soutenir la poussée.

— Ça n'aurait pas de sens, hein ?

— Non, acquiesça Remontoir. Aucun sens. À moins que les machines secrètes de Skade n'aient quelque chose à voir là-dedans.

La Triumvira Ilia Volyova scruta les abysses de la cache d'armes en se demandant si elle n'était pas sur le point de faire le genre de bourde qui allait lui coûter la vie, comme elle le craignait depuis toujours.

La voix de Khouri bourdonna dans son casque :

— Ilia, je pense vraiment que nous devrions réfléchir un petit peu à tout ça.

— Merci, fit-elle en vérifiant à nouveau l'étanchéité de son scaphandre, avant de jeter un coup d'œil à l'afficheur de son arme.

— Non, je t'assure...

— Je sais que c'est ce que tu penses. Mais j'y ai déjà assez réfléchi et, si j'y réfléchis encore, je risque de décider de ne pas le faire. Ce qui, compte tenu de la situation, serait encore plus dangereux, suicidaire et stupide que de le faire.

— Je ne vois pas de faille dans ton raisonnement, mais j'ai comme l'impression que le vaisseau... enfin, le capitaine, je veux dire, risque de ne pas aimer ça du tout.

— Ah bon ? fit Volyova, qui considérait cette hypothèse comme très probable. Alors peut-être décidera-t-il de coopérer avec nous.

— Ou de nous éliminer. Tu y as réfléchi ?

— Khouri ?

— Oui, Ilia ?

— Ta gueule, s'il te plaît.

Elles se trouvaient dans un sas en apesanteur qui donnait sur la cache d'armes. Bien que relativement vaste, le sas était juste assez grand pour qu'elles s'y tiennent toutes les deux. D'abord, le volume de leurs scaphandres était considérablement accru par leurs propulseurs dorsaux, mais en outre elles transportaient du matériel : des plaques de blindage et un certain nombre d'armes semi-autonomes, fixées à des points stratégiques de leur équipement.

— Ça va, finissons-en, reprit Khouri. J'ai toujours détesté cet endroit, depuis la première fois que tu me l'as montré. Et rien de ce qui s'est passé depuis ne m'a fait changer d'avis.

Elles entrèrent dans la cache d'armes en se propulsant grâce à de petites bouffées staccato de micro-g.

Il y avait cinq soutes de tailles similaires à bord du *Spleen de l'Infini* : de gigantesques halles assez vastes pour accueillir une flotte de transport de troupes ou plusieurs mégatonnes de marchandises, prêtes à être larguées sur les mondes-colonies qui en avaient besoin. Il y avait longtemps que le bâtiment ne transportait plus de colons, et les dernières traces de sa fonction antérieure avaient pratiquement disparu, masquées par des siècles d'adaptation et de corrosion. Pendant des années, il y avait rarement eu plus d'une dizaine de passagers à son bord, libres d'errer partout comme bon leur semblait, éveillant des échos dans ses profondeurs sonores, tels des pillards dans une ville déserte. Mais sous les accrétions du temps, une bonne partie de la structure demeurait intacte, malgré les changements provoqués par la métamorphose du capitaine.

Les parois dépouillées de la soute se perdaient au loin dans les ténèbres, seulement trouées par les projecteurs de leurs scaphandres. Volyova n'avait pas réussi à remettre en marche le système d'éclairage général de la cache d'armes : c'était l'un des circuits maintenant commandés par le capitaine, et il était clair qu'il n'appréciait pas leur intrusion sur son territoire.

Graduellement, la paroi recula. Elles étaient à présent plongées dans les ténèbres, et seules les données affichées par le casque de Volyova lui donnaient un aperçu de l'endroit où elle allait, ou de sa vitesse de déplacement.

— On se croirait dans l'espace, dit Khouri. On a du mal à croire qu'on est encore dans le vaisseau. Des signes des armes ?

— On devrait arriver à l'arme dix-sept d'ici à une quinzaine de secondes.

Comme si elle n'attendait que ce signal, l'arme secrète se profila dans le noir. Elle ne planait pas librement dans la salle, mais était enclose dans un système tridimensionnel élaboré de monorails à moitié invisibles dans les ténèbres, fixé aux parois de la salle par d'énormes pylônes haubanés.

C'était l'une des trente-trois armes qui restaient sur les quarante d'origine. Volyova et Khouri en avaient détruit une à la lisière du système après qu'elle fut devenue folle, possédée par un fragment d'un parasite informatique que Khouri avait elle-même introduit à bord du vaisseau. Les six autres armes avaient été abandonnées dans l'espace après l'épisode de Hadès. Elles étaient probablement récupérables, mais rien ne garantissait qu'elles refunctionaliseraient jamais et, d'après Volyova, elles étaient beaucoup moins puissantes que les armes restantes.

Un petit jet des propulseurs de leurs scaphandres, et elles s'arrêtèrent près de la première arme.

— Arme dix-sept, annonça Volyova. Une putain de *svinoï*, tu ne

trouves pas ? Mais je m'en suis pas mal sortie, avec elle. J'ai dû aller fouiner au fin fond de la couche syntaxique du langage-machine, mais j'y suis arrivée.

— Tu veux dire que tu arrives à lui parler ?

— Ben oui. C'est ce que je viens de dire, non ?

Il n'y avait pas deux armes secrètes rigoureusement identiques, mais elles avaient manifestement toutes la même origine. Celle-ci ressemblait à un croisement de moteur à réaction et de tunnelier de l'époque victorienne : un cylindre à symétrie axiale de soixante mètres de long, couvert de choses qui auraient pu être des dents acérées ou des lames de turbine, mais qui n'étaient probablement rien de tout ça. L'alliage métallique satiné dont elle était recouverte semblait soit vert soit bronze, selon l'éclairage. Des ouïes et des ailettes de refroidissement lui conféraient une allure férocement Art déco.

— Si tu arrives à lui parler, dit Khouri, tu ne pourrais pas lui ordonner de quitter le vaisseau et l'utiliser contre les Inhibiteurs ?

— C'est ça qui serait chouette, hein ? fit Volyova avec une ironie si mordante qu'elle aurait pu faire des trous dans l'acier de la coque. Le problème, c'est que le capitaine contrôle aussi les armes, et qu'il a le pouvoir d'annuler tous les ordres que je pourrais donner, puisque les siens parviennent au niveau racine, le plus profond.

— Mmh. Et c'est de qui, cette brillante idée ?

— De moi, maintenant que tu m'y fais penser. Ça paraissait une sacrée bonne idée, sur le coup, quand je voulais que toutes les armes soient commandées à partir du poste de tir.

— C'est tout le problème avec les bonnes idées. Elles se retournent trop facilement contre leur auteur.

— C'est ce que j'ai constaté. Bon, maintenant, reprit-elle plus bas sur un ton gravement professionnel, tu vas me suivre en ouvrant bien les yeux et les oreilles. Je vais vérifier le berceau de commande.

— Je suis juste derrière toi, Ilia.

Elles firent le tour de l'arme en se propulsant entre les interstices du système de monorails.

Le berceau était un bâti que Volyova avait soudé autour de l'arme, muni de propulseurs et d'interfaces de commande. Elle n'avait réussi que de façon très limitée à communiquer avec les armes, et celles qu'elle contrôlait le mieux étaient maintenant perdues. Elle avait tenté une fois d'interfacer toutes les armes par l'intermédiaire d'un unique noyau de commande : un être humain doté d'implants, directement connecté à un poste de tir. L'idée paraissait sûre au départ, mais cette configuration lui avait valu des ennuis sans fin. Indirectement, tout le merdier dans lequel elles étaient maintenant plongées pouvait être attribué à ces expériences.

— Le berceau a l'air sûr, estima Volyova. Bon, je vais essayer de

procéder à la vérification des systèmes à bas niveau.

— Tu veux réveiller les armes ?

— Non, non... Juste leur murmurer deux ou trois bêtises de rien du tout.

Elle tapota des commandes sur le gros bracelet qui enserrait l'avant-bras de son scaphandre et regarda défiler les courbes de diagnostic sur sa visière.

— Écoute, je vais être assez occupée pendant la manip, alors il va falloir que tu fasses gaffe, d'accord ?

— D'accord. Euh... Ilia ?

— Oui, quoi ?

— Nous devons prendre une décision pour Thorn.

Volyova n'aimait pas être distraite, surtout quand elle se livrait à une opération aussi dangereuse.

— Thorn ?

— Tu as entendu ce qu'il a dit. Il veut monter à bord.

— Et j'ai répondu que c'était impossible. Pas question.

— Alors je doute que nous puissions compter sur son aide.

— Il nous aidera. On va l'obliger à coopérer, ce salopard.

Elle entendit Khouri soupirer.

— Ilia, ce n'est pas un instrument qu'on peut secouer ou asticoter jusqu'à ce qu'on obtienne ce qu'on veut. Il n'a pas de niveau racine. C'est un être humain, capable de réflexion, avec ses doutes et ses craintes. Il tient désespérément à sa cause et il ne la mettra pas en danger s'il croit que nous lui cachons quelque chose. Si nous lui disions la vérité, nous n'aurions aucun motif de lui refuser la visite qu'il exige. Il sait que nous avons un moyen d'accéder au vaisseau. Ce n'est que raison qu'il veuille voir la Terre promise vers laquelle il est censé mener son peuple, et qu'il veuille savoir pourquoi Resurgam doit être évacuée.

Volyova avait effectué la première strate de protocoles d'armement, fouillant, par l'intermédiaire de sa propre enveloppe numérique, dans le système opératoire natif de la machine. Jusque-là, rien de ce qu'elle avait fait n'avait induit de réponse hostile, ni de l'arme, ni du vaisseau. Elle se mordit la lèvre. C'est là que ça devenait plus tangent.

— Je pense que ce n'est pas raisonnable du tout, dit-elle.

— Alors tu ne comprends pas la nature humaine. Écoute, sur ce coup-là, fais-moi confiance. Il faut qu'il voie le vaisseau, ou il ne coopérera pas avec nous.

— S'il voyait ce bâtiment, Khouri, il ferait comme toute personne sensée à sa place : il prendrait ses jambes à son cou.

— Nous n'avons qu'à ne pas lui montrer les parties les plus moches, les zones qui ont subi les transformations les plus radicales.

Volyova poussa un soupir et s'efforça de se concentrer sur sa tâche. Elle avait le sentiment horrible, bien trop familier, que Khouri avait déjà beaucoup réfléchi à l'affaire – assez pour contrer ses objections les plus évidentes.

— Il se douterait de quelque chose, renvoya-t-elle.

— Pas si nous jouons finement le coup. On pourrait maquiller les transformations d'une petite partie du vaisseau et ne lui montrer que ça. Assez pour donner l'impression de lui faire faire une visite guidée, sans paraître lui cacher quoi que ce soit.

— Et les Inhibiteurs ?

— Il faudra bien finir par le mettre au courant – comme tout le monde. Alors si Thorn découvre le pot aux roses plus tôt que prévu, où est le problème ?

— Il posera trop de questions. En un rien de temps, il additionnera deux et deux, et il comprendra pour qui il travaille.

— Écoute, Ilia, il va falloir que nous soyons plus franches que ça avec lui...

— Vraiment ? fit-elle avec irritation, et pas seulement parce que l'arme avait refusé de répondre à sa dernière instruction. Mais peut-être que si nous voulons obtenir sa collaboration, c'est pour sa bonne tête ? Réfléchis bien avant de répondre, Khouri. Notre amitié est peut-être en jeu.

— Thorn n'est rien pour moi. Ce n'est qu'un instrument.

Volyova essaya une nouvelle combinaison syntaxique en retenant son souffle, jusqu'à ce que l'arme réagisse. L'expérience lui avait appris que, quand on parlait à une arme, on n'avait droit qu'à une seule erreur : la dernière. Et quand on commettait trop de maladresses, soit l'arme se bloquait complètement, soit elle se mettait sur la défensive. Mais elle était passée outre. Sur le côté de l'arme, ce qui paraissait être une trappe sans soudure s'éclipsa, révélant un puits d'inspection bourré de mécanismes, éclairé par une lumière verte, blafarde.

— J'entre. Surveillance mes arrières.

Volyova guida son scaphandre le long de l'arme jusqu'à l'écoutille. Elle freina et s'y insinua d'un seul jet de son pack de propulsion. Elle stoppa le mouvement avec son pied, s'immobilisant à l'intérieur du trou d'homme. Il était assez large pour qu'elle puisse pivoter et se translater sans qu'aucune partie de son scaphandre entre en contact avec les parties mécaniques.

Elle s'interrogea pour la énième fois sur les sombres origines de ces trente-trois horreurs. Elles avaient à l'évidence été fabriquées de main d'homme, mais leur potentiel destructeur était très en avance sur tout ce qui avait jamais été inventé jusqu'alors. Il y avait plusieurs siècles, bien avant qu'elle ne rejoigne le *Spleen de l'Infini*, l'équipage du

vaisseau avait trouvé les armes secrètes cachées dans un astéroïde fortifié, une masse de roche qui n'avait même pas de nom, en orbite autour d'une étoile tout aussi anonyme. Un examen approfondi de l'astéroïde aurait peut-être livré quelques indications sur leurs fabricants, ou l'identité de leurs propriétaires, mais l'équipage n'était pas en position de s'attarder. Les armes avaient été prestement transférées à bord du vaisseau, qui était reparti sans demander son reste, avant que les défenses anesthésiées de l'astéroïde ne se réveillent.

Volyova avait des théories, évidemment. La plus vraisemblable était que les armes étaient de fabrication conjointeur. Les araignées étaient dans le circuit depuis assez longtemps. Mais, si ces armes leur appartenaient, comment avaient-ils pu se les laisser subtiliser, et pourquoi n'avaient-ils jamais essayé de les récupérer ?

Questions sans objet. Les armes secrètes étaient à bord du vaisseau depuis des siècles, maintenant. Personne ne viendrait plus les réclamer.

Elle regarda autour d'elle, inspectant le trou d'homme. Elle était entourée de mécanismes à nu : des panneaux de commande, des voyants, des circuits, des relais et des systèmes beaucoup moins faciles à identifier. Elle éprouvait déjà une vague appréhension. L'arme concentrait un champ magnétique sur une partie de son cerveau, lui instillant une angoisse voisine de la phobie.

Elle était déjà venue là. Elle y était habituée.

Elle décrocha divers modules fixés au bâti de son pack de propulsion et les appliqua à l'intérieur du trou d'homme grâce à des plaquettes recouvertes d'époxy. Ces modules de sa conception lui permirent de connecter plusieurs dizaines de fils de toutes les couleurs aux mécanismes à nu.

— Ilia... appela Khouri. Ça va, tu t'en sors ?

— Très bien. Il n'aime pas beaucoup me savoir là, mais il ne peut pas m'éjecter – je lui ai fourni tous les codes d'accès.

— Il a commencé à faire le truc de peur panique ?

— Oui, oui. Ça y est.

Elle éprouva un moment de terreur absolue, mortelle, comme si quelqu'un lui excitait le cerveau avec une électrode, révélant au grand jour ses peurs et ses angoisses les plus profondes.

— Écoute, Khouri, ça ne t'ennuierait pas qu'on garde cette conversation pour un peu plus tard ? J'aimerais en finir avec ce... avec ça, le plus vite possible.

— Il faut que nous prenions une décision à propos de Thorn.

— C'est vrai. Mais pas tout de suite, d'accord ?

— Il faut qu'il vienne ici.

— Khouri, tu veux faire quelque chose pour moi ? Mets-la en

veilleuse à propos de Thorn et concentre-toi plutôt sur le boulot, hein ?

Volyova s'interrompt et s'obligea à se concentrer. Jusque-là, malgré sa peur, ça s'était passé comme elle l'espérait. Elle n'était descendue qu'une fois aussi profondément dans l'architecture de commande de l'arme, pour définir comme prioritaires les ordres émanant du vaisseau. Elle était revenue au même niveau, et elle pouvait théoriquement, en émettant la même syntaxe de commande, en exclure complètement le capitaine. Mais ce n'était qu'une seule et unique arme ; il y en avait trente-deux autres, et certaines lui étaient radicalement étrangères. D'un autre côté, elle n'aurait sûrement pas besoin de toutes les armes secrètes pour ce qu'elle voulait faire. Si elle parvenait à en contrôler une dizaine, elle espérait que ça suffirait pour mettre des bâtons dans les roues des Inhibiteurs...

Et elle n'y arriverait pas par la corruption.

— Khouri, écoute-moi : changement de plan mineur.

— Oh, oh.

— Je vais prendre de l'avance et voir si je peux arriver à faire en sorte que cette arme soit complètement sous mon contrôle.

— Tu appelles ça un changement mineur ?

— Il n'y a absolument pas de quoi s'en faire.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'en empêcher, avant que la peur ne la submerge, elle connecta les fils restants. Des voyants lumineux clignotèrent et lancèrent des éclairs ; un salmigondis alphanumérique défila sur des écrans. La panique devint insoutenable. L'arme ne voulait vraiment pas se laisser tripatouiller à ce niveau.

— C'est risqué, dit-elle. Enfin, on va bien voir...

Elle pianota discrètement sur son bracelet, déclenchant des commandes d'une complexité syntaxique qui passait les limites de l'entendement. La logique ternaire sous laquelle tournait le système opérationnel de l'arme était caractéristique de la programmation conjointeur, mais elle était aussi d'une difficulté diabolique à déboguer.

Elle attendit en rongant son frein.

Dans les profondeurs de l'arme, la légalité de ses ordres devait être examinée et scrutée par des dizaines de cribles. Ils ne seraient exécutés que quand leur validité aurait satisfait à tous les critères. Si cela se produisait, et si l'arme faisait ce que pensait Volyova, elle supprimerait aussitôt le capitaine de la liste des utilisateurs homologués. Il n'y aurait plus, alors, qu'une seule façon de la faire fonctionner, et c'était par l'intermédiaire de son berceau de commande, un élément de hardware déconnecté de l'infrastructure contrôlée par le capitaine du vaisseau.

La théorie était sans faille.

Elle eut un premier indice du fait que la syntaxe de commande était mauvaise un instant avant que la trappe de l'écoutille ne se referme sur elle. Un voyant rouge se mit à clignoter sur son bracelet. Elle avait commencé à élaborer une séquence particulièrement poétique de jurons en russe lorsque l'arme se verrouilla autour d'elle. Ensuite, les lumières s'éteignirent, mais la peur demeura. À vrai dire, elle augmenta même considérablement, mais c'était peut-être aussi en réaction à la situation.

— Et merde... fit Volyova. Khouri, tu m'entends ?

Il n'y eut pas de réponse.

Sans avertissement, les appareils coulissèrent autour d'elle. Le trou d'homme s'élargit, révélant des cryptes crépusculaires qui plongeaient dans les profondeurs de l'arme. Des mécanismes profilés, énormes et fluides planaient dans une lumière rouge sang. Des voyants bleu électrique lançaient des éclairs, soulignant un grouillement de câbles d'alimentation qui évoquait des circonvolutions intestinales. Tout l'intérieur de l'arme semblait se réorganiser.

C'est alors qu'elle crut mourir d'épouvante. Il y avait autre chose dans l'arme, une présence qui se rapprochait avec une lenteur spectrale, en rampant entre les composants mobiles.

Volyova flanqua des coups de poing sur la trappe, au-dessus de sa tête.

— Khouri !

Mais la présence l'avait rejointe. Elle ne l'avait pas vue arriver, elle avait seulement senti sa proximité soudaine. C'était une chose sans forme, accroupie derrière elle. Elle crut l'apercevoir, du coin de l'œil, mais alors qu'elle se démanchait le cou pour la voir, la présence se coula dans son angle mort.

Soudain, une douleur aveuglante lui vrilla la tête, lui arrachant un hurlement.

Remontoir insinua sa mince carcasse dans l'une des coupoles de *l'Ombre de la Nuit*, et s'assura de ses propres yeux que les moteurs étaient bel et bien coupés. Il avait émis la séquence idoine de commandes neurales, et instantanément senti le passage en apesanteur alors que le vaisseau cessait d'accélérer, mais il éprouvait malgré tout le besoin de vérifier que ses ordres avaient bien été exécutés. Compte tenu des récents événements, il n'aurait pas été complètement surpris de constater que la lueur bleutée d'énergie dispersée était encore visible.

Or il ne voyait que les ténèbres. Les moteurs étaient vraiment coupés ; le vaisseau dérivait à une vitesse constante vers Epsilon Eridani, beaucoup trop lentement, toutefois, pour espérer rattraper

Clavain.

— Et maintenant ? demanda tout bas Felka.

Elle plana à côté de lui en se tenant d'une main à une lanière que le vaisseau avait obligeamment extrudée pour elle.

— On attend, répondit-il. Si j'ai vu juste, Skade ne devrait pas tarder.

— Elle ne va pas être contente.

Il hocha la tête.

— Je remettrai la poussée dès qu'elle m'aura dit ce qui se passe. Mais, avant, j'ai besoin de quelques réponses.

Le crabe arriva quelques instants plus tard, en se faufilant par un trou dans la cloison pas plus gros que le poing.

— C'est inqualifiable ! Pourquoi as-tu... ?

— Les moteurs sont sous ma responsabilité, répondit placidement Remontoir, qui avait répété avec précision ce qu'il allait dire. Ils relèvent d'une technologie redoutable, hautement délicate, surtout compte tenu de la nature expérimentale de leur conception. Toute déviation de la performance attendue pourrait indiquer un problème grave, peut-être catastrophique.

Le crabe agita ses palpes manipulateurs.

— Il n'y avait aucun problème de moteurs, et tu le sais très bien. J'exige que tu les relances immédiatement. Chaque seconde que nous passons en chute libre accroît l'avantage de Clavain.

— Vraiment ? demanda Felka.

— Disons que si nous prenons encore du retard, nous ne pourrons plus le capturer vivant, et nous n'aurons plus qu'une solution : le tuer à distance.

— Sauf qu'il n'a jamais été sérieusement envisagé de le prendre vivant, hein ? lança Felka.

— On ne sait jamais. Si Remontoir persiste dans cette... insubordination...

— Insubordination ? trompeta Felka. Pour un peu, j'aurais l'impression d'entendre un Demarchiste !

— Ne jouez pas à ces petits jeux, tous les deux, fit le crabe en pivotant sur ses pieds munis de ventouses. Réinitie la propulsion, Remontoir, où je trouverai un moyen de le faire sans toi.

C'était peut-être du bluff, mais Remontoir était prêt à croire que les membres du Sanctuaire Intérieur avaient le pouvoir de passer outre à ses ordres ; ce ne serait pas facile, sûrement moins que de l'obliger à faire ce qu'elle voulait, mais il ne doutait pas qu'elle en était capable.

— Je le ferai... Une fois que tu m'auras montré ce que font tes machines.

— Mes machines ?

Remontoir tendit la main et attrapa le crabe sur le mur, les

ventouses de ses pattes se décollant avec un petit bruit de succion vaguement comique. Il tint la chose sous ses yeux, regardant son petit assemblage de capteurs et d'armes diverses et variées, comme s'il mettait Skade au défi de lui faire mal. Les petites pattes fouettaient l'air pathétiquement.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, répondit-il. Je veux savoir ce que c'est, Skade. Je veux savoir ce que tu as appris à faire.

Ils suivirent le droïde vers l'arrière de l'*Ombre de la Nuit*, en empruntant des coursives grises, tortueuses, et des puits verticaux qui « descendaient » de plus en plus profondément dans le vaisseau, à en croire l'oreille interne de Remontoir. L'accélération était maintenant d'un g trois quarts, Remontoir ayant accepté de rallumer les moteurs au ralenti. D'après sa carte mentale du vaisseau, les autres occupants étaient tous regroupés à l'avant, et ils étaient, Felka et lui, les seuls êtres humains à s'aventurer aussi loin. Il n'avait plus qu'à découvrir où se trouvait le vrai corps de Skade ; elle ne lui avait pas encore parlé par l'intermédiaire d'un autre moyen que la boîte vocale du crabe, et lui qui connaissait la structure du vaisseau par cœur ne disposait plus que d'une carte mentale criblée de failles minutieusement ménagées, tel le texte caviardé d'un document secret.

— Ces machineries... de quoi qu'il puisse s'agir...

Skade le coupa :

— Tu aurais tout découvert, tôt ou tard. Comme les autres, au Nid Maternel.

— C'est l'Exordium qui t'a appris ça ?

— L'Exordium nous a montré la direction à suivre, c'est tout. Rien ne nous a été offert sur un plateau.

Le crabe détala devant eux et arriva à une cloison étanche, l'une des portes qui s'étaient fermées automatiquement avant l'augmentation de l'accélération.

— Nous allons entrer dans la partie du vaisseau que j'ai isolée. Je dois vous avertir que les choses risquent de vous paraître un peu différentes de l'autre côté. Pas immédiatement, mais cette barrière marque plus ou moins l'endroit à partir duquel les effets des machines franchissent le seuil de la perception humaine. Vous risquez de trouver ça désagréable. Vous êtes sûrs que vous voulez continuer ?

Remontoir regarda Felka. Felka le regarda et hocha la tête.

— Vas-y, Skade, on te suit, répondit Remontoir.

— Très bien.

La cloison s'ouvrit avec un chuintement, les laissant entrer dans un vide encore plus sombre et mortel. Ils traversèrent plusieurs niveaux par des puits verticaux, grâce à des disques en forme de

piston.

Remontoir s'interrogea sur ses impressions, mais il ne ressentait rien d'extraordinaire. Il haussa un sourcil interrogateur en direction de Felka, et elle répondit par un bref hochement de tête. Elle ne remarquait rien d'inhabituel non plus, et elle était beaucoup plus sensible que lui à ce genre de chose.

Ils poursuivirent dans des coursvies normales, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre des forces. Ils parvinrent enfin à une paroi dépourvue de toute indication – réelle, holographique ou entoptique – susceptible de la distinguer des autres. Le crabe s'arrêta à un point précis. Peu après, un trou en forme de pupille de chat s'ouvrait dans la paroi, au niveau de la poitrine, et allait en s'élargissant. Une lumière rouge filtrait par la fente.

— C'est là que je vis, annonça le crabe. Entrez, je vous en prie.

Ils se retrouvèrent dans un vaste espace agréablement chauffé. Remontoir parcourut l'endroit du regard et se rendit compte que rien de ce qu'il voyait ne correspondait à ce qu'il attendait. La salle était presque vide à l'exception de quelques machines et d'une chose pareille à une petite sculpture un peu macabre, qu'il ne reconnut pas tout de suite. Les machines bourdonnaient doucement, mais, encore une fois, le bruit n'avait rien d'étrange.

Le plus gros objet, celui qui avait d'abord attiré son attention, était une capsule noire, en forme d'œuf, posée sur un socle massif, couleur de rouille, dans lequel étaient encastrés des cadrans analogiques frémissants. La technologie spatiale très évoluée de la capsule révélait son ancienneté. On aurait dit une relique des débuts de l'exploration circumterrestre. Il reconnut une capsule d'évacuation de conception demarchiste, simple et robuste. Il n'y en avait jamais à bord des vaisseaux conjoiners.

Sur la capsule étaient affichés des avertissements dans toutes les langues communes – le norte, le russish et le canasien –, ainsi que des idéogrammes et des schémas réalisés dans des couleurs primaires, voyantes, représentant des lignes de trajectoire et des propulseurs en croix ; des contours gris figuraient des capteurs et des systèmes de communication. On reconnaissait des ailes solaires et des parachutes. Une minuscule vitre triangulaire était ménagée dans une porte entourée de boulons explosifs.

Il y avait quelque chose dans la capsule. Remontoir distingua une masse de chair pâle, indistincte parce qu'elle était incluse dans une matrice de gel amortisseur ou un nutriment médical gluant, ambré, strié de tuyaux et de cathéters.

— Skade ?... dit-il en pensant au corps atrocement mutilé qu'il avait vu quand il lui avait rendu visite, la veille de leur départ.

— Allez, fit le crabe. Va voir. Une surprise t'attend.

Remontoir et Felka s'approchèrent de la capsule. La silhouette rose, recroquevillée à l'intérieur en position fœtale, bougeait imperceptiblement, au rythme d'une fois par minute, peut-être. Elle respirait.

Ce n'était pas Skade. Ce n'était même pas ce qui restait d'elle. Ce n'était décidément pas humain.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Felka dans un souffle.

— Scorpio, répondit Remontoir. L'hyperporc que nous avons trouvé sur le vaisseau demarchiste.

Felka effleura la paroi métallique de la capsule. Remontoir en fit autant et sentit le brassage rythmique des systèmes de support-vie.

— Pourquoi est-il ici ? demanda Felka.

— Il retourne affronter la justice, répondit Skade. Quand nous serons dans le système intérieur, nous éjecterons la capsule afin que la Convention de Ferristown puisse le récupérer.

— Et puis ?

— Eh bien, ils le jugeront, le déclareront coupable d'on ne sait combien de crimes, et, compte tenu de la législation en vigueur, ils le condamneront à la mort neurale irréversible.

— Tu dis ça comme si cette perspective t'enchantait.

— Nous devons coopérer avec la Convention, répondit Skade. Ils pourraient nous rendre la vie dure dans les environs de Yellowstone. Le porcko doit leur être livré d'une façon ou d'une autre. Il aurait mieux valu qu'il nous claque entre les doigts. Ça nous aurait facilité les choses, crois-moi. Malheureusement, comme ça, il a une petite chance de s'en tirer.

— De quel genre de crimes s'agit-il ? demanda Felka.

— Des crimes de guerre, répondit Skade d'une voix flûtée.

— Comment ça ? Comment peut-il être un criminel de guerre s'il n'est pas affilié à une faction reconnue ?

— C'est très simple : selon les termes de la Convention, à peu près tout délit commis dans la zone de conflit devient, par définition, un crime de guerre. Et dans le cas de Scorpio, ce ne sont pas les chefs d'accusation qui manquent : meurtre, assassinat, terrorisme, chantage, vol, extorsion, éco-sabotage, trafic d'intelligences de niveau alpha non homologuées. Franchement, il a été impliqué dans toutes les activités criminelles possibles et imaginables, de Chasm City à la Ceinture de Rouille. En temps de paix, ce serait déjà assez grave ; mais, en temps de guerre, la plupart de ces crimes sont automatiquement punis de mort irréversible. Il l'aurait méritée plusieurs fois, même si la nature des meurtres eux-mêmes n'était pas prise en considération.

Le porcko inspira, expira. Remontoir regarda frémir le gel protecteur en se demandant s'il rêvait et, dans ce cas, quelle forme ces rêves pouvaient prendre. Les porckos rêvaient-ils ? Il n'en était pas

sûr. Il ne se souvenait pas si Batch Sept s'était exprimé sur le sujet. D'un autre côté, Batch Sept n'était pas tout à fait représentatif de son espèce. C'était un prototype primitif, très imparfait, et son état mental était fort éloigné de tout ce que Remontoir aurait considéré comme sain d'esprit. Ce qui ne voulait pas dire qu'il était stupide ou manquait d'ingéniosité. Les tortures et les méthodes de coercition qu'il avait employées sur Remontoir témoignaient de son intelligence et de sa créativité. Aujourd'hui encore, dans un recoin de son esprit (il y avait des jours où il ne le remarquait pas), retentissaient les échos d'un hurlement qui n'avait jamais fini. C'était un fil de souffrance qui le reliait au passé.

— Que lui reproche-t-on exactement ? insista Felka.

— Il aime tuer des humains, Felka. Il en fait une sorte de démarche artistique. Je ne prétends pas qu'il est le seul de son espèce. Il fait partie d'une engeance criminelle qui profite de la situation actuelle. (Le crabe, alias Skade, sauta dans le vide et se posa habilement sur le côté de la capsule.) Mais il est différent. Il s'en repaît.

Remontoir parla doucement :

— Nous l'avons scrapé, Clavain et moi. Les souvenirs que nous avons tirés de sa tête auraient suffi à le faire exécuter n'importe où, n'importe quand.

— Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? s'étonna Felka.

— Dans des circonstances plus favorables, je pense que nous aurions pu le faire, répondit Skade. Il a eu de la chance que Clavain déserte, nous obligeant à faire ce voyage vers le système intérieur, sans quoi nous aurions ramené un cadavre, encoconné dans un missile à ogive nucléaire à haute énergie. Nous avons sérieusement envisagé cette option. Nous aurions été parfaitement dans notre droit.

Remontoir s'écarta de la capsule.

— J'ai d'abord cru que c'était toi qui étais là-dedans.

— Et tu as été soulagé de découvrir que ce n'était pas moi ?

La voix le surprit parce qu'elle n'émanait pas du crabe. Il regarda autour de lui et, pour la première fois, il fit attention à l'objet bizarre auquel il avait à peine jeté un coup d'œil jusqu'à présent et qui ressemblait à une sculpture : une colonne cylindrique d'argent, dressée au milieu de la pièce, et sur laquelle était posée une tête humaine.

La tête disparaissait dans la colonne à peu près au niveau du cou, la jonction étant masquée par un étroit joint noir. La colonne était un peu plus large que la tête, et reposait sur un socle épais où étaient encastrés des cadrans et des prises. Le tout émettait de temps en temps des gargouillis et des cliquetis qui trahissaient un processus médical impénétrable.

La tête pivota légèrement pour le saluer, et projeta ses pensées

directement dans son esprit.

[Oui, c'est moi. Je suis heureuse que vous ayez réussi à suivre mon droïde. Nous sommes à proximité des machines, à présent. Vous ressentez leurs effets néfastes ?]

Une légère impression de désorientation, répondit Remontoir.

Felka se rapprocha du piédestal.

— Ça t'ennuie si je te touche ?

[Je t'en prie.]

Remontoir la regarda palper légèrement le visage de Skade, suivre ses traits avec une délicatesse horrifiée.

C'est bien toi, hein ? demanda-t-il.

[Tu as l'air étonné. Pourquoi ? C'est mon état qui te dérange ? J'ai connu des situations beaucoup plus pénibles, je t'assure. Ce n'est que temporaire.]

Mais, derrière cette pensée, il détectait des abîmes d'horreur ; un extrême dégoût de soi, teinté d'une sorte de vénération. Il se demanda si Skade lui laissait délibérément entrevoir ses sentiments réels, ou si son contrôle n'était tout simplement pas suffisant pour les masquer.

C'est Delmar qui t'a fait ça ? Pourquoi l'as-tu laissé faire ?

[Ce n'est pas lui qui en a eu l'idée. Je n'avais pas le temps d'attendre que mon corps entier soit guéri, et l'équipement de Delmar était trop volumineux pour que je m'en encombre. Je lui ai suggéré de retirer ma tête, qui était parfaitement intacte. Ce système de support-vie est simple, fiable, assez compact, et répond bien à mes besoins.]

Ne pouvant incliner la tête, elle baissa les yeux.

[Le système a un peu de mal à reproduire avec précision la chimie du sang qui alimenterait mon cerveau s'il était relié à un corps en bonne et due forme – des problèmes hormonaux, entre autres –, mais, en dehors d'une légère instabilité émotionnelle, les effets sont assez mineurs.]

Felka eut un mouvement de recul.

— Et ton corps ?

[Delmar est en train de me cloner un corps de remplacement. Il me le greffera quand je retournerai au Nid Maternel. La procédure ne posera aucun problème, la décortication ayant été effectuée dans des conditions parfaitement contrôlées.]

— Eh bien, tant mieux. Mais, à moins que quelque chose ne m'échappe, tu es prisonnière de ce...

[Non, j'ai un certain degré d'autonomie, même comme ça.]

La tête pivota de deux cent soixante-dix degrés, ce qui était assez déconcertant, et d'un coin sombre de la salle sortit ce que Remontoir avait pris jusqu'à présent pour un banal droïde à tout faire : un modèle anthropomorphe bipède, un peu voûté, désarticulé. Il n'avait pas de tête, juste un trou rond entre les épaules.

[Aide-moi, s'il te plaît. Le droïde peut le faire tout seul, mais j'ai toujours l'impression qu'il met des siècles à y arriver.]

— T'aider à quoi ? demanda Remontoir.

[Prends la colonne juste en dessous de mon cou.]

Remontoir prit la colonne d'argent à deux mains et tira. Il y eut un déclic assourdi, et la partie supérieure se détacha, avec la tête. L'ensemble était beaucoup plus lourd qu'il ne l'avait imaginé. Sous la section inférieure grouillait un nœud de câbles à l'air visqueux qui se tortillaient et fouettaient l'air comme une poignée d'anguilles.

[Maintenant, amène-moi doucement vers le droïde. Doucement !]

Remontoir s'exécuta. En douceur. L'idée de laisser tomber la tête lui passa peut-être par l'esprit une ou deux fois, mais il doutait sérieusement que la chute lui fit beaucoup de mal : le sol deviendrait vraisemblablement élastique et amortirait le choc. Il s'efforça de censurer cette pensée.

[Maintenant, dépose-moi dans le corps du droïde. Les connexions s'établiront d'elles-mêmes. Doucement... là... c'est bien.]

Il glissa la colonne d'argent dans la machine jusqu'à ce qu'il sente une résistance.

Comme ça ? Ça va, là ?

[Oui.]

Skade écarquilla les yeux, et sa peau prit une teinte rosée qu'elle n'avait pas jusqu'alors.

[Oui. Les connexions sont établies. Bon, voyons un peu... contrôle moteur...]

Le droïde tendit brusquement le bras vers l'avant, son poing se serra et se desserra spasmodiquement. Skade recula le bras et leva la main, doigts écartés, au niveau de ses yeux, étudiant avec une fascination émerveillée son anatomie mécanique de chrome et de métal noir, luisant. Le droïde était d'un design grossier et évoquait une armure médiévale ; il était à la fois beau et brutal.

On dirait que tu t'y es bien faite.

Le droïde s'avança à pas traînants, les deux bras légèrement tendus devant lui.

[Oui... Je me suis très vite adaptée. J'en suis à me demander si je ne devrais pas dire à Delmar de ne pas s'enquiquiner.]

— S'enquiquiner à quoi ? demanda Felka.

[À soigner mon vieux corps. Je pense que je préfère celui-ci. Non, je plaisante.]

— Évidemment, fit Felka, mal à l'aise.

[Enfin, tu devrais être soulagée que ça me soit arrivé. Comme ça, il y a plus de chances que j'essaie de ramener Clavain vivant.]

— Pourquoi ça ?

[Parce que j'aimerais beaucoup qu'il voie ce qu'il m'a fait.]

Skade se retourna dans un grincement métallique.

— Bon, je suppose que vous n'êtes pas venus ici pour voir ça. On continue ?

L'armure médiévale les mena hors de la pièce.

Un mot s'imposa à la conscience de Volyova, aussi dur et brûlant qu'un tisonnier.

[Ilia.]

Elle ne pouvait pas parler, elle devait se contenter de formuler des pensées.

Oui. Comment connaissez-vous mon nom ?

[J'en suis arrivée à te connaître. Tu as fait preuve d'un tel intérêt pour moi que j'aurais eu du mal à ne pas m'intéresser à toi en retour.]

Elle tenta de tambouriner à nouveau sur la porte qui l'avait piégée à l'intérieur de l'arme secrète, mais, quand elle essaya de lever le bras, il ne se passa rien. Elle était paralysée. La présence, quelle qu'elle soit, lui donnait encore l'impression d'être directement derrière elle, et de regarder par-dessus son épaule.

Qui...

Son ignorance lui inspirait une ironie mordante, proche de la délectation.

[La sous-persona qui commande cette arme, évidemment. Tu peux m'appeler Dix-Sept. Et qui croyais-tu que ça pouvait être ?]

Vous... tu parles russish.

[Je sais que tu préfères les filtres à langage naturels. Le russish n'est pas très difficile. Une vieille langue. Elle n'a pas beaucoup évolué depuis que nous avons été fabriquées.]

Pourquoi... maintenant ?

[C'est la première fois, Ilia, que tu plonges aussi profondément en l'une de nous.]

Je... j'avais déjà... presque...

[Peut-être. Mais jamais dans ces conditions. Jamais aussi terrifiée, avant même de commencer. Tu as désespérément envie de nous utiliser, n'est-ce pas ? Plus envie que jamais.]

Elle éprouva, malgré sa paralysie, un léger apaisement de sa terreur. La présence était donc un programme informatique, et rien de plus. Elle avait simplement activé une strate du mécanisme de commande de l'arme qu'elle n'avait jamais consciemment invoquée jusque-là. La présence distillait une aura maléfique presque surnaturelle, mais – de même que la paralysie – ce n'était à l'évidence

qu'un raffinement du mécanisme générateur de phobie habituel.

Volyova se demanda comment l'arme lui parlait. Elle n'avait pas d'implants, et pourtant la voix retentissait directement dans son crâne. Elle ne voyait qu'une seule explication : l'endroit où elle se trouvait fonctionnait comme une sorte de scrapeur inversé surpuissant, qui stimulait les fonctions cérébrales en soumettant l'encéphale à un champ magnétique intense. S'il pouvait lui faire éprouver cette terreur, et avec cette finesse, Volyova se dit qu'il ne devait pas lui être beaucoup plus difficile de générer des signaux fantômes le long de son nerf auditif, ou plus probablement dans le centre d'audition proprement dit, et d'intercepter les schémas neuraux précurseurs de la parole.

C'est une époque désespérée...

[C'est bien ce qu'il semble.]

Qui vous a fabriquées ?

Dix-Sept ne répondit pas tout de suite. L'espace d'un instant, la peur s'estompa, le flux neural fut interrompu par un instant de calme blanc, qui évoquait la profonde inspiration séparant des cris d'agonie.

[Nous ne savons pas.]

Non ?

[Non. Ils ne voulaient pas que nous le sachions.]

Volyova contrôla ses pensées avec le soin qu'elle aurait mis à disposer des objets lourds sur une étagère branlante.

Je pense que ce sont les Conjoinneurs qui vous ont fabriquées. C'est mon hypothèse de travail, et rien de ce que tu me dis ne m'incite à la reconsidérer.

[Enfin, qu'est-ce que ça peut faire, maintenant, hein ?]

En effet. J'aimerais le savoir, par pure curiosité, mais la seule chose qui compte, c'est que vous soyez encore capables de me servir.

L'arme titilla la partie de son esprit qui ressentait l'amusement.

[Te servir, Ilia ? Qu'est-ce qui a bien pu te donner une idée pareille ?]

Vous avez fait ce que je vous demandais, dans le passé. Pas toi en particulier, Dix-Sept – je ne t'ai jamais rien demandé –, mais chaque fois que j'ai demandé quelque chose aux autres armes, elles m'ont toujours obéi.

[Nous ne t'obéissions pas, Ilia.]

Non ?

[Non. Nous faisions ce que tu voulais, pour te faire plaisir. Parce que ça nous amusait. Souvent, le jeu était impossible à distinguer de l'obéissance – enfin, de ton point de vue.]

Tu dis ça comme ça.

[Non. Tu comprends, Ilia, ceux qui nous ont fabriquées, quels qu'ils puissent être, nous ont dotées d'un certain degré

d'indépendance. Il devait bien y avoir une raison à ça. Peut-être comptaient-ils sur nous pour agir de façon autonome, ou pour élaborer une stratégie à partir d'ordres incomplets ou pervers. Nous avons dû être créées pour être des armes de fin du monde, tu comprends, des armes de dernier ressort. Des instruments de la Fin des Temps.]

C'est ce que vous êtes.

[C'est la Fin des Temps, Ilia ?]

Je ne sais pas. Mais ça se pourrait.

[Tu avais peur avant d'entrer ici, je peux le dire. Nous l'avons toutes senti. Qu'attends-tu de nous, Ilia ?]

Il y a un problème dont vous devriez peut-être vous occuper.

[Un problème local ?]

Limité à ce système, oui. Je voudrais que vous vous déployiez au-delà du vaisseau... au-delà de cette salle... et que vous m'aidiez.

[Et si nous décidons de ne rien faire pour toi ?]

Vous allez m'aider. Je me suis occupée de vous, j'ai pris soin de vous pendant si longtemps, j'ai fait en sorte qu'il ne vous arrive rien de mal. Je sais que vous allez m'aider.

L'arme la tenait en haleine, lui caressait l'esprit comme par jeu. Elle savait maintenant ce que ressentait une souris attrapée par un chat. Elle avait l'impression qu'elle était à deux doigts de se retrouver la colonne vertébrale brisée en deux.

Et puis, aussi abruptement qu'elle était survenue, la paralysie cessa. L'arme la tenait toujours prisonnière, mais elle retrouvait une partie de son contrôle musculaire volontaire.

[Peut-être, Ilia. Mais ne faisons pas comme s'il n'y avait pas de facteurs aggravants.]

Rien d'insurmontable...

[Même si nous en avons envie, Ilia, il nous serait très difficile de faire quoi que ce soit sans la coopération de l'autre.]

L'autre ?

[L'autre... entité... qui exerce son contrôle sur nous.]

Son esprit passa en revue différentes possibilités, puis elle comprit de qui l'arme pouvait bien vouloir parler.

Le capitaine, vous voulez dire.

[Tu auras beau tenter de nous convaincre, Ilia, nous n'avons pas une autonomie suffisante pour agir sans son autorisation.]

Le capitaine a juste besoin qu'on lui explique un peu les choses. Je suis sûre qu'il finira par se laisser convaincre.

[Tu as toujours été une incorrigible optimiste, hein, Ilia ?]

Non... pas du tout. Mais j'ai foi en lui.

[Eh bien, espérons que tu sauras te montrer persuasive.]

Espérons, oui...

Elle étouffa un cri de surprise, comme si elle avait reçu un coup

dans l'estomac. Elle se sentait la tête vide, et elle avait l'horrible impression qu'une chose assise juste derrière elle venait de s'en aller, aussi subitement qu'une porte qu'on claque. Elle ne percevait plus aucune présence, même du coin de l'œil. Elle était toute seule, en apesanteur, emprisonnée dans l'arme, et la hantise avait disparu.

Volyova reprit son empire sur elle-même, encore émerveillée de ce qui venait de se passer. Pendant toutes les années où elle avait travaillé avec les armes, pas un instant elle n'avait soupçonné qu'elles puissent héberger une sous-persona gardienne, et encore moins une intelligence mécanique de niveau gamma – peut-être même de niveau bêta inférieur, voire moyen.

L'arme lui avait fait une peur indicible. Ce qui était sans doute l'effet recherché.

Il y eut une frénésie de mouvement autour d'elle ; une trappe d'accès s'entrouvrit d'un pouce – dans une paroi différente de celle par où elle était entrée. Une lumière bleu dur filtra par l'interstice. En plissant les yeux, Volyova discerna une silhouette en combinaison.

— Khouri ?

— Dieu soit loué ! Tu es vivante ! Que s'est-il passé ?

— Disons que ma tentative de reprogrammation de l'arme n'a pas été totalement couronnée de succès. Bon, si on parlait d'autre chose ?

Elle détestait presque autant commenter un plantage que le plantage proprement dit.

— Quoi, tu lui as donné les mauvaises instructions, c'est ça ?

— Non, c'étaient les bonnes instructions, mais pour une autre enveloppe d'interprétation que celle à laquelle j'avais accès.

— Mouais. Ça n'en fait pas les bonnes instructions pour autant, hein ?

Volyova pivota de façon que son casque se retrouve dans l'alignement du rayon lumineux.

— C'est plus technique que ça. Comment as-tu réussi à rouvrir le panneau ?

— Le bon vieux système D. Mais ce n'est peut-être pas assez technique pour toi ?

Khouri avait réussi à introduire le pied-de-biche du kit de survie de son scaphandre dans ce qui devait être un joint fin comme un cheveu pratiqué dans le carénage de l'arme, et elle avait fait levier jusqu'à ce que le panneau s'écarte.

— Et combien de temps t'a-t-il fallu pour ça ?

— Je m'escrime dessus depuis que tu es entrée là-dedans, et ça vient seulement de céder, là, tout de suite.

Volyova hocha la tête, à peu près certaine que la trappe ne se serait jamais rouverte si l'arme ne l'avait pas voulu.

— Excellent travail, Khouri. Et combien de temps penses-tu

mettre à l'ouvrir suffisamment pour que je puisse sortir ?

Khouri ajusta sa position, se rattacha à l'arme afin d'appliquer une pression plus importante sur son pied-de-biche.

— Tu seras dehors dans un instant. Mais pendant que je te tiens, si je puis dire, on pourrait peut-être arriver à un accord sur l'affaire Thorn ?

— Écoute-moi, Khouri. Il nous fait tout juste confiance. Montre-lui ce vaisseau, donne-lui ne serait-ce qu'un poil de raison de soupçonner qui je suis, et il va rentrer dans sa coquille comme un escargot. On l'aura perdu, et avec lui le seul moyen d'évacuer cette planète d'une façon à peu près humaine.

— Mais il nous fera encore moins confiance si nous n'arrêtons pas d'inventer des prétextes pour l'empêcher de monter à bord.

— Il faudra bien qu'il fasse avec.

Volyova attendit une réponse, attendit encore, et remarqua qu'il semblait ne plus y avoir personne de l'autre côté de la trappe. La lumière bleu cru qui paraissait émaner de la combinaison pressurisée de Khouri avait disparu, et il n'y avait plus de main sur le levier.

— Khouri ?... appela-t-elle, quelque peu paniquée.

— Ilia... fit Khouri d'une voix faible, hachée, comme si elle cherchait sa respiration. J'ai un petit problème...

— Et merde !

Volyova attrapa le bout du pied-de-biche et le tira de son côté de la trappe. Elle s'arc-bouta et élargit l'ouverture jusqu'à ce qu'elle puisse passer son casque à travers. Par éclairs intermittents, elle vit Khouri disparaître dans le noir, le harnais de son scaphandre s'éloignant d'elle. Cramponnée de son côté de l'arme, elle vit aussi les lignes belliqueuses d'un droïde pareil à une robuste mante religieuse. Le cyborg devait être sous le contrôle direct du capitaine.

— Espèce de sale pourri ! C'est moi qui ai fait intrusion dans l'arme, pas elle...

Khouri était très loin, à présent, peut-être à mi-chemin du mur opposé. À quelle vitesse se déplaçait-elle ? Trois ou quatre mètres à la seconde, environ. C'est-à-dire pas très vite, mais le blindage de son scaphandre n'était pas conçu pour la protéger des chocs. Si elle rentrait brutalement dans...

Volyova redoubla d'efforts, repoussant la trappe pouce par pouce, péniblement. Elle réalisa, comme engourdie, qu'elle n'arriverait jamais à temps. C'était impossible. Khouri heurterait le mur bien avant qu'elle n'ait réussi à sortir de là.

— Eh bien, capitaine... ce coup-ci, vous avez gagné.

Elle poussa plus fort. Le pied-de-biche lui échappa, cogna le côté de son casque et tomba en tournoyant sur lui-même dans les profondeurs obscures de la machine. Volyova émit un sifflement de

colère. Elle n'aurait jamais le temps de récupérer l'outil perdu. L'écoutille était maintenant assez large pour qu'elle puisse sortir en se tortillant, à condition d'abandonner son harnais et son pack de survie. Elle se débrouillerait sans, mais elle n'avait aucun moyen de sauver Khouri.

— Et merde ! dit-elle. Merde... merde... merde...

L'écoutille s'éclipsa.

Volyova passa à travers le trou, donna un coup de talon sur la paroi de l'arme, laissant le droïde sur place. Elle n'avait pas le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer. Tout ce qu'elle savait, c'était que seuls Dix-Sept ou le capitaine avaient pu provoquer l'ouverture de l'écoutille.

Elle afficha un relevé radar sur la visière de son casque, tourna sur elle-même et obtint un écho de Khouri. Elle filait selon l'axe longitudinal de la chambre, le long d'une galerie d'armes menaçantes. À en juger par sa trajectoire, elle avait déjà dû se cogner aux rails qui traversaient la salle.

— Khouri... tu m'entends ?

— Je suis là, Ilia... répondit-elle, d'un ton peu fringant. Je ne peux pas m'arrêter...

— Ça ne fait rien. J'arrive !

Volyova se jeta à sa poursuite, filant entre les armes qui lui étaient à la fois familières et tranquillement mystérieuses. L'écho radar prit forme, gagna en précision, devenant une silhouette humaine titubante. Derrière elle, le mur du fond se rapprochait de plus en plus. Volyova vérifia sa vitesse relative : six mètres à la seconde. Khouri ne devait pas se déplacer beaucoup plus lentement.

Volyova fit cracher un supplément de poussée à son kit de propulsion... Vingt mètres à la seconde. Elle voyait Khouri, à présent, petite poupée grise, un bras flottant mollement dans le vide. La silhouette grandit. Volyova appliqua une poussée contraire par salves progressives, sentant le cadre de son harnais protester en réaction. Cinquante mètres de Khouri... quarante. Il y avait quelque chose qui n'allait pas : un bras humain n'était décidément pas fait pour s'articuler de cette façon.

— Ilia... cette paroi se rapproche sacrément vite...

— Moi aussi. Cramponne-toi. Il se pourrait qu'il y ait un léger... (Elles se rentrèrent dedans.)... choc.

Par bonheur, la collision n'avait pas dévié la trajectoire de Khouri. Volyova l'agrippa par son bras intact juste le temps de dérouler une ligne et de l'attacher à la ceinture de Khouri, qu'elle put alors lâcher. La paroi était maintenant visible, à moins d'une cinquantaine de mètres.

Volyova freina en appuyant de toutes ses forces sur la manette

des gaz, ignorant les protestations de la sous-persona du scaphandre. Le filin auquel était suspendue Khouri avait atteint son point de résistance maximal, Khouri se trouvant entre la paroi et elle. Mais elles ralentissaient. La paroi ne se ruait pas vers elles avec la même inéluctabilité.

— Ça va ? demanda Volyova.

— Je crois que je me suis cassé quelque chose. Comment as-tu réussi à sortir de l'arme ? Quand elle m'a éjectée, la trappe était encore pratiquement fermée.

— J'ai réussi à la forcer. Je crois que j'ai eu de l'aide.

— Le capitaine ?

— Possible. Maintenant, je ne sais pas si ça veut dire pour autant qu'il est complètement de notre côté.

Elle se concentra un instant sur leur trajectoire, conservant la ligne tendue alors qu'elle effectuait un mouvement de rotation. Les fantômes vert pâle des trente-trois armes secrètes se profilaient sur son radar ; elle calcula une trajectoire de retour vers le sas qui les éviterait.

— Je ne sais toujours pas pourquoi il a lâché ce droïde sur toi, reprit Volyova. C'était peut-être une simple mise en garde. S'il voulait nous tuer, il aurait pu le faire depuis longtemps. Il faut croire qu'il préfère nous garder en vie.

— Tu fais dire beaucoup de choses à une trappe fermée.

— C'est pour ça que je ne crois pas que nous puissions compter sur l'assistance du capitaine.

— Non ?

— On pourrait appeler quelqu'un d'autre à l'aide, reprit Volyova. Sylveste, par exemple.

— Oh non !

— Tu l'as déjà rencontré une fois, sur Hadès.

— Il a fallu que je meure pour entrer dans ce putain d'astéroïde. Et ça, Ilia, je n'ai pas l'intention de le refaire.

— Sylveste a accès à la somme des connaissances des Amarantins. Il se pourrait qu'il connaisse une réponse appropriée à la menace que constituent les Inhibiteurs, ou tout du moins qu'il ait une idée du temps qui nous reste avant leur arrivée. Cette information pourrait être vitale, Ana, même s'il ne peut pas nous aider matériellement.

— Pas question, Ilia !

— Tu ne te souviens pas vraiment de ta mort, hein ? Et tu vas bien, maintenant. Il n'y a pas eu d'effets secondaires.

— Fais-le, bordel de merde, si c'est tellement facile ! dit-elle d'une voix réduite à un murmure.

Volyova vit enfin le rectangle clair qui marquait le sas. Elle s'en approcha lentement, dirigea Khouri à l'intérieur et l'y déposa. Elle

était inconsciente.

Volyova entra dans le sas à son tour, le referma, attendit la fin du cycle de pressurisation. Quand la pression de l'air eut atteint neuf dixièmes de bar, elle ôta son casque et ses tympan claquèrent. Elle écarta de ses yeux ses cheveux trempés de sueur. Les afficheurs biomédicaux du scaphandre de Khouri étaient tous au vert : il n'y avait pas à s'en faire. Elle n'avait plus maintenant qu'à la tirer vers un endroit où elle pourrait recevoir des soins médicaux.

La porte en iris qui donnait sur le reste du vaisseau s'ouvrit. Elle se dirigea vers la sortie en espérant avoir la force de tirer le poids mort de Khouri derrière elle.

— Attendez, fit une voix sépulcrale dont les parois de la salle se renvoyèrent les échos.

C'était une voix calme et familière, bien qu'elle ne l'ait pas entendue depuis longtemps. Elle lui rappelait un froid indicible, un endroit où les autres membres de l'équipage avaient peur de s'aventurer.

— Capitaine ? demanda-t-elle.

— Oui, Ilia. C'est moi. Je suis prêt à parler, maintenant.

Skade conduisit Felka et Remontoir dans les entrailles de l'*Ombre de la Nuit*, dans le domaine d'influence de sa machinerie. Remontoir se sentait alternativement fiévreux et la tête vide, comme s'il était un peu ivre. Il crut d'abord que c'était son imagination, et puis son pouls se mit à battre la chamade et son cœur à cogner contre ses côtes. La sensation empira au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les profondeurs, comme s'ils plongeaient dans un gaz psychotrope.

Il se passe quelque chose de bizarre.

La tête pivota sèchement pour le regarder, mais le droïde d'un noir d'ébène continua à avancer.

[Oui. Nous sommes bien dans le champ, à présent. Il ne serait pas prudent de descendre davantage sans assistance médicale. Les effets physiologiques deviennent assez dérangeants. Encore dix mètres à la verticale, et nous pourrions dire que nous y sommes.]

Que se passe-t-il ?

[C'est un peu difficile à expliquer. Cet endroit est soumis à l'influence des machines, et les propriétés générales de la matière – de toute la matière, même les composants organiques – sont affectées. Les machines génèrent un champ supprimeur d'inertie. Que sais-tu de l'inertie, Remontoir ?]

Ce que tout le monde sait, j'imagine, répondit-il raisonnablement. J'avoue que ce n'est pas une chose à laquelle je pense souvent. C'est juste un truc avec lequel nous vivons.

[Pas forcément. Plus maintenant.]

Qu'as-tu fait ? Tu as découvert un moyen de la couper ?

[Pas tout à fait – mais nous avons assurément appris à la dépouiller de ses aspects négatifs.]

La tête de Skade pivota à nouveau vers l'avant. Elle eut un sourire indulgent ; des ondes opale et cerise parcoururent sa crête dans un sens puis dans l'autre, signifiant, se dit Remontoir, que la traduction de concepts évidents pour elle en termes compréhensibles par un simple génie exigeait un certain effort.

[L'inertie est un phénomène plus mystérieux que tu ne l'imagines, Remontoir.]

Je n'en doute pas.

[C'est trompeusement facile à définir. Nous y sommes soumis à chaque instant de notre vie, dès le moment de notre naissance. Pousse un gravillon, et il se déplace. Pousse un rocher, et il ne bougera pas, ou très peu. De la même façon, si un rocher se précipite vers toi, tu auras du mal à l'arrêter. La matière est paresseuse, Remontoir. Elle résiste au changement. Elle veut continuer à faire ce qu'elle fait, qu'elle bouge ou qu'elle soit immobile ; voilà ce qu'on appelle l'inertie. Mais ce n'est pas parce que nous la nommons que nous y comprenons quelque chose. Pendant un millier d'années, nous lui avons collé une étiquette, nous l'avons quantifiée, mise en équations, mais nous n'avons fait qu'effleurer la surface de sa réalité.]

Et maintenant ?

[Nous avons plus qu'un aperçu, une ouverture. Le Nid Maternel a réalisé récemment un contrôle fiable de l'inertie à un niveau microscopique.]

— C'est l'Exordium qui vous a permis d'obtenir ça ? demanda Felka à haute voix.

Skade répondit mentalement, refusant d'adopter le mode de communication préféré de Felka :

[Je t'ai dit que les expériences nous avaient fourni une direction à suivre. Elles nous ont appris que cette technique était possible ; que ce genre de machine pouvait exister. Cela dit, la construction du prototype a pris des années.]

Remontoir hocha la tête ; il n'avait pas de raison de croire qu'elle leur mentait.

À partir de rien ?

[Non... pas complètement. On nous a donné un coup de pouce.]

Quel genre de coup de pouce ? demanda-t-il en regardant les stries mauve et turquoise palpiter sur la crête de Skade.

[Une autre faction avait exploré des pistes similaires. Le Nid Maternel avait retrouvé des technologies clés liées à leurs travaux. À partir de ces prémices – et des indices théoriques proposés par les

messages de l'Exordium –, nous avons réussi à fabriquer un prototype opérationnel.]

Remontoir se rappela que Skade avait été jadis impliquée dans une mission de haute sécurité à Chasm City, mission qui s'était soldée par la mort d'un grand nombre d'intervenants. L'opération avait manifestement obtenu le feu vert du Sanctuaire Intérieur ; même en tant que membre du Conseil Restreint, il n'en savait pas grand-chose, sinon qu'elle avait eu lieu...

Tu as contribué à l'acquisition de ces technologies, Skade ? Alors tu as eu de la chance de t'en sortir vivante.

[Les pertes ont été considérables. C'est un miracle que la mission n'ait pas été un échec complet.]

Et le prototype ?

[Pendant des années, nous nous sommes efforcés d'en tirer quelque chose d'utile. Jouer sur l'inertie au niveau microscopique – peu importe à quel niveau de profondeur, au plan conceptuel – n'a jamais eu de véritable intérêt. Mais, récemment, nous avons enchaîné les succès. Nous arrivons maintenant à supprimer l'inertie aux échelles classiques, suffisamment pour modifier les performances d'un vaisseau spatial.]

Il regarda Felka, puis reporta les yeux sur Skade.

C'est ambitieux, je te l'accorde.

[Le manque d'ambition, c'est pour les humains de base.]

Et pourquoi l'autre faction, celle auprès de qui vous avez récupéré les informations, n'a-t-elle pas effectué la même percée ?

Il avait l'impression que Skade formulait ses pensées avec un soin extrême.

[Toutes les tentatives antérieures pour comprendre l'inertie étaient vouées à l'échec parce qu'elles abordaient le problème par le mauvais bout. L'inertie n'est pas une propriété de la matière en tant que telle, mais une propriété du vide quantique dans lequel la matière est incluse. La matière proprement dite n'a pas d'inertie intrinsèque.]

Ce serait le vide qui imposerait l'inertie ?

[Ce n'est pas vraiment le vide, pas au niveau quantique. C'est une effervescence de riches interactions : un océan bouillonnant de fluctuations, de particules et de particules messagères en flux existentiel constant, comme des reflets sur des vagues inondées de soleil. C'est le fait que la mer soit agitée qui crée la masse inertielle, pas la matière elle-même. Le truc est de trouver un moyen de modifier les propriétés du vide quantique – de réduire ou d'augmenter la densité d'énergie du flux électromagnétique au point zéro. Pour calmer la mer, ne serait-ce que dans un volume localement défini.]

Remontoir s'assit par terre.

Je vais m'arrêter là, si ça ne te fait rien.

— Je ne suis pas bien non plus, dit Felka en s'accroupissant à côté de lui. Je me sens patraque et la tête vide.

Le droïde se retourna vivement, comme une armure hantée.

[Vous éprouvez les effets physiologiques du champ. Notre masse inertielle est tombée à près de la moitié de sa valeur normale. Votre oreille interne doit être perturbée par la chute d'inertie du fluide dans le canal semi-circulaire. Votre cœur doit battre plus vite : il a été conçu pour pomper un certain volume de sang avec une masse inertielle de cinq pour cent de votre corps ; il n'a plus que la moitié de cette masse à vaincre, et le muscle cardiaque proprement dit réagit plus rapidement aux impulsions électriques de vos nerfs. Si nous devons descendre plus profondément, votre cœur se mettrait à fibriller. Sans intervention mécanique, vous mourriez.]

Remontoir regarda avec un grand sourire le droïde cuirassé.

Alors que toi, tu t'en sortirais bien.

[Ce ne serait pas confortable pour moi non plus, je t'assure.]

Dans ce cas, que fait cette machine ? Toute la matière contenue dans la bulle a-t-elle une inertie zéro ?

[Non, pas au mode opératoire actuel. L'effectivité radiale de l'amortissement dépend du mode sous lequel nous faisons fonctionner le système. Le champ dans lequel nous nous trouvons obéit à la loi du carré inverse, c'est-à-dire que l'amortissement de l'inertie quadruple chaque fois que nous réduisons de moitié la distance qui nous sépare de la machine ; il tend vers l'infini à proximité immédiate de la machine, mais la masse inertielle n'atteint jamais le zéro absolu. Pas dans ce mode.]

Parce qu'il y en a d'autres ?

[Oui : d'autres états, comme nous disons, mais ils sont tous beaucoup moins stables que celui-ci. Tu n'as pas l'air bien, dis donc. Bon, on remonte vers le haut du vaisseau ?]

Non, ça ira. Parle-moi de ta boîte à malices.

Skade eut son sourire crispé habituel, mais avec une nuance que Remontoir interpréta comme de la fierté.

[Notre première avancée s'est effectuée dans la direction opposée, si je puis dire : nous avons créé une zone de fluctuation accrue du vide quantique, augmentant le flux du moment d'énergie. C'est ce que nous appelons l'état un. L'effet obtenu était une zone d'hyperinertie : une bulle dans laquelle tout mouvement cessait. Le champ était instable, et nous n'avons jamais réussi à le porter à des échelles macroscopiques, mais cela ouvrait des voies fructueuses pour les recherches ultérieures. Nous nous disions que si nous arrivions à figer le mouvement en accroissant l'inertie de plusieurs ordres de grandeur, nous aurions un champ de stase, ou peut-être une barrière défensive impénétrable. Mais le refroidissement – l'état deux – s'est révélé techniquement plus

simple. Les pièces se mettaient presque toutes seules en place.]

Ben voyons !

— Y a-t-il un état trois ? demanda Felka.

[L'état trois est une singularité dans nos calculs que nous ne pensions jamais obtenir concrètement. La masse inertielle disparaît purement et simplement. Toute matière dans une bulle d'état trois deviendrait photonique : de la lumière à l'état pur. Nous pensions que ça impliquerait au moins une violation locale massive de la loi de conservation du spin quantique.]

— Et au-delà, une fois la singularité franchie ? Il y a un état quatre ?

[Là, ça va trop loin. Nous avons exploré les propriétés du système dans un espace paramétré bien compris, mais il n'y a pas de raison de nous livrer à des spéculations débridées.]

Il y a eu beaucoup d'essais ?

[L'Ombre de la Nuit a été choisi pour être le prototype : le premier vaisseau équipé d'un système de suppression inertielle. J'ai procédé à plusieurs expériences au cours du premier vol, faisant chuter l'inertie dans des proportions mesurables – suffisamment pour modifier notre consommation de carburant et vérifier l'efficacité du champ, mais pas assez pour attirer l'attention.]

Et maintenant ?

[Le champ est beaucoup plus fort. La masse effective du vaisseau n'est plus que de vingt pour cent de ce qu'elle était quand nous avons quitté le Nid Maternel. Une partie relativement infime du vaisseau se projette en avant du champ, mais nous pouvons faire mieux que ça rien qu'en accroissant la force du champ.]

Skade se tapa dans les mains, arrachant un grincement à sa cuirasse.

[Penses-y, Remontoir – nous pourrions réduire notre masse à un pour cent, peut-être moins, et atteindre une accélération de cent g ! Si nous étions dans la bulle de suppression inertielle, nous serions capables de la supporter. Nous atteindrions une vitesse de croisière proche de celle de la lumière en quelques jours. Le voyage entre les étoiles les plus proches durerait moins d'une semaine de temps subjectif. Plus besoin de cryosommeil ! Tu imagines les possibilités ? La galaxie deviendrait tout d'un coup beaucoup plus petite.]

Mais ce n'est pas pour ça que vous avez étudié ce système.

Remontoir se releva et s'appuya au mur. Il se sentait la tête vide, comme s'il était soûl. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été dans un état aussi proche de l'ivresse. Cette excursion avait été assez intéressante, mais il n'avait qu'une envie, à présent : regagner le haut du vaisseau, où le sang contenu dans son organisme se comporterait comme l'avait prévu la nature.

[Je ne suis pas sûre de comprendre, Remontoir.]

C'est la même raison qui vous a fait construire cette flotte d'évacuation : en prévision de l'arrivée des Loups.

[Pardon ?]

Même si nous ne pouvons pas les combattre, vous nous avez au moins fourni un moyen de les fuir très, très vite.

Clavain ouvrit les yeux après un autre somme forcé. Des rêves glacés de marches dans les forêts d'Écosse trempées de pluie, qui le séduisirent dangereusement l'espace d'un instant. Ah, replonger dans l'inconscience... Mais un vieil instinct de soldat le contraignit à retrouver la réalité en ronchonnant. Il devait y avoir un problème. Il avait ordonné à la corvette de ne pas le réveiller à moins qu'elle n'ait quelque chose d'utile ou d'urgent à lui annoncer et, après une rapide évaluation de la situation, il opta pour la seconde hypothèse.

Quelque chose le suivait. Détails disponibles sur simple demande.

Clavain bâilla et se grattouilla la barbe – assez fournie, maintenant. Il entrevit son reflet dans la vitre de la cabine, et ce qu'il vit lui inspira une légère inquiétude. Il avait un regard hanté, dément. On aurait dit qu'il sortait d'une grotte. Il stoppa l'accélération de la corvette pendant quelques minutes, puis il prit de l'eau au lavabo, englobant les gouttes pareilles à des amibes dans le creux de ses mains, et tenta de s'asperger le visage et les cheveux afin de domestiquer sa barbe et sa tignasse hirsutes. Il regarda à nouveau son reflet. Le résultat ne constituait pas une amélioration significative, mais au moins il n'avait plus l'air d'une bête fauve.

Clavain déboucla son harnais, fit du café et improvisa un repas. D'après son expérience, il n'y avait que deux catégories de crises dans l'espace : celles au cours desquelles on mourait sur le coup, sans avertissement, et celles qui vous laissaient amplement le temps de ruminer le problème, alors qu'aucune solution n'était envisageable. À en juger par les symptômes, celle-ci semblait être du genre à pouvoir attendre qu'il ait pris son petit déjeuner.

Il remplit la cabine de musique : une symphonie inachevée de Quirrenbach. Il dégusta son café en feuilletant les dernières pages du livre de bord. Il était content mais pas surpris de voir que le vaisseau avait fonctionné sans anicroche depuis son départ de la comète de Skade. Il avait encore tout le carburant nécessaire pour aller jusque dans l'espace circum-Yellowstone, et même effectuer les procédures d'insertion orbitale à l'arrivée. La corvette n'était pas le problème.

Les transmissions émanaient du Nid Maternel et remontaient au moment où il était devenu évident qu'il avait pris la fuite. Elles lui avaient été envoyées par faisceau étroit, avec cryptage maximal. La

corvette avait décompressé les messages et les avait emmagasinés par séquences temporelles.

Clavain mordit dans un toast.

— Passez-les. En commençant par les plus anciennes. Et puis écrasez-les immédiatement.

Il voyait d'ici ce que devaient être les premiers messages : des requêtes frénétiques du Nid Maternel pour qu'il fasse demi-tour et rentre à la maison. Les premières lui laissaient le bénéfice du doute, supposant – ou faisant semblant de supposer –, et bien à regret, qu'il avait des justifications excellentes pour ce qui ressemblait à une tentative de défection. Les messages suivants étaient en rupture avec cette stratégie et devenaient simplement menaçants.

Des missiles avaient été lancés à partir du Nid Maternel. Il avait changé de trajectoire et les avait semés. Il s'était dit qu'il allait être tranquille. La corvette était rapide. Rien ne pouvait plus le rattraper, à moins qu'il ne s'enfonce dans l'espace interstellaire.

Mais la série de messages suivants n'émanait plus du Nid Maternel. Le vecteur d'émission formait avec sa position un angle minuscule, quoique mesurable – quelques secondes d'arc –, et ils faisaient l'objet d'un glissement vers le bleu, comme s'ils venaient d'une source en mouvement.

Il calcula le taux d'accélération : un g et demi. Il passa les données au crible de son simulateur tactique. C'était bien ce qu'il supposait : aucun vaisseau doté d'une puissance d'accélération pareille ne pouvait le rattraper dans l'espace local. Pendant quelques minutes il s'autorisa à éprouver du soulagement tout en spéculant sur les motivations de ses poursuivants. N'agissaient-ils que pour la forme ? Ça paraissait peu probable. Ce n'était pas le genre des Conjoinneurs.

— Ouverture des messages, ordonna-t-il.

C'était un avertissement audiovisuel. La tête de Skade fit irruption dans la cabine, se détachant sur un fond ovale brouillé. La communication était verbale ; elle savait qu'il ne permettrait plus jamais qu'on lui insère quoi que ce soit dans la tête.

« Salut, Clavain, dit-elle. Écoute-moi bien, s'il te plaît. Comme tu l'as peut-être compris, nous te poursuivons avec l'*Ombre de la Nuit*. Tu dois croire que nous ne pouvons pas te rattraper, ni arriver à portée de missile ou d'arme à rayon. Ces suppositions sont incorrectes. Nous accélérons et nous continuerons à accroître régulièrement notre accélération. Étudie le décalage Doppler de ces transmissions si tu en doutes. »

La tête désincarnée se figea... et disparut.

Il scanna le message suivant, qui émanait de la même source. Une bannière indiquait qu'il avait été transmis quatre-vingt-dix minutes après le premier. Ce qui supposait une accélération de deux g et demi,

à présent.

« Clavain, rends-toi, et je te garantis un procès équitable. Tu ne peux pas gagner. »

La transmission était médiocre : sa voix avait des sonorités étranges, mécaniques, et l'algorithme de compression qu'elle avait utilisé faisait que sa tête paraissait fixe, immobile. Seuls ses yeux et sa bouche étaient en mouvement.

Lors du message suivant, le taux d'accélération était de trois g.

« Nous avons détecté la signature de la corvette, Clavain. La température de ta flamme et son décalage vers le bleu indiquent que tu accélères à ta limite opérationnelle. Tu dois bien comprendre que ce n'est pas notre cas, loin de là. Ce n'est pas le vaisseau que tu as connu, Clavain, mais quelque chose de plus rapide et de plus mortel. Et capable de t'intercepter. »

Le visage semblable à un masque grimaça un sourire crispé, un sourire de goule.

« Mais il est encore temps de négocier. Clavain, je vais te laisser choisir un endroit où nous pourrons nous rencontrer selon tes conditions. Une planète mineure, une comète, l'espace – tout me conviendra. Tu n'as qu'un mot à dire. »

Il effaça le message. Il était sûr que Skade bluffait quand elle disait qu'ils avaient détecté sa flamme. La dernière partie du message, l'invitation à répondre, n'était qu'une tentative pour lui faire trahir sa position en émettant.

— Tu es rusée, Skade, dit-il. Mais, hélas, je le suis diablement plus !

Il était tout de même un peu inquiet. Elle accélérât trop vite. Certes, le décalage vers le bleu aurait pu être falsifié, plaqué sur le message avant transmission, mais il sentait que sur ce point au moins elle ne bluffait pas.

Elle le poursuivait avec un vaisseau beaucoup plus rapide que ce qu'il n'aurait jamais cru possible, et elle gagnait du terrain à chaque seconde.

Clavain mordit dans son toast en écoutant la symphonie de Quirrenbach.

— Autres messages, ordonna-t-il.

— Vous n'avez pas d'autres messages, répondit la sous-persona de la corvette.

Clavain étudiait les nouvelles quand elle lui annonça la réception d'un nouveau lot de messages. Il les parcourut et remarqua que, cette fois, il n'y en avait aucun de Skade.

— Lecture des messages, dit-il sur la défensive.

Le premier était de Remontoir. Sa tête apparut, chauve, imberbe, une vraie tête de chérubin. Il était plus animé que Skade, et sa voix trahissait beaucoup plus d'émotion. Il se pencha vers la lentille, les yeux implorants.

« Clavain, j'espère que tu recevras ça et que ça te fera réfléchir. Si tu as ouvert le message de Skade, tu sais que nous pouvons te rattraper. Ce n'est pas du bluff. Elle me tuerait si elle savait ce que je m'apprête à te dire, mais, si je te connais ne serait-ce qu'un tout petit peu, tu auras soin d'effacer tout ça dès que tu en auras pris connaissance, et il n'y a donc pas de risque que ces informations tombent entre des mains ennemies. Alors voilà. *L'Ombre de la Nuit* est équipé de moteurs expérimentaux. Tu savais que Skade faisait des expériences, mais tu ne savais pas de quelle nature. Eh bien, je vais te le dire. Il s'agit d'un dispositif qui supprime la masse inertielle. Je ne prétends pas en connaître le fonctionnement, mais j'ai constaté de visu que ça marchait. Je l'ai même senti. Nous sommes déjà à quatre g, tu peux le vérifier par toi-même. Et si tu n'es pas encore convaincu, tu en auras confirmation avant très longtemps, par la parallaxe de l'origine de ces signaux. Tout ce que je veux dire, c'est que c'est vrai et que, d'après Skade, les machines peuvent encore supprimer un pourcentage plus important de notre masse. Nous pouvons lire ta flamme de propulsion, poursuit-il en braquant un œil implacable sur la caméra. Nous nous dirigeons vers toi. Tu ne peux pas nous échapper, Clavain, alors cesse de fuir. Je te le demande en ami, cesse de fuir. Je veux te revoir, pour bavarder et rigoler avec toi... »

— Message suivant ! ordonna-t-il, interrompant le premier.

La corvette obéit. L'image de Felka remplaça celle de Remontoir. Clavain eut une sorte de choc. La question de l'identité de son poursuivant n'avait jamais vraiment été réglée dans son esprit, mais il savait qu'il pouvait compter sur Skade : elle tiendrait à être là quand le missile tueur serait lancé, et elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour en ordonner le lancement. Remontoir viendrait par sens du devoir envers le Nid Maternel, enhardi par la conviction qu'il exécutait une tâche solennelle et qu'il était le seul à être vraiment qualifié pour pourchasser Clavain.

Mais Felka ? Il ne s'attendait vraiment pas à la voir.

« Clavain, dit-elle d'une voix altérée par l'accélération. Clavain... je t'en prie. Ils vont te tuer. Skade a beau dire, elle n'essaiera même pas de te prendre vivant. Elle veut t'affronter, te mettre le nez dans ce que tu as fait... »

— Et qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il dans le vide.

« ... et même si elle arrivait à te capturer, je ne pense pas qu'elle te garderait en vie très longtemps. Fais demi-tour, dis au Nid Maternel que tu te rends, et tu devrais avoir un espoir. Tu m'écoutes,

Clavain ? »

Elle tendit la main et traça des formes sur la lentille qui les séparait, exactement comme si elle dessinait son visage, réapprenant sa forme pour la millième fois.

« Je veux que tu rentres chez nous sain et sauf, c'est tout. Je ne te reproche même pas ce que tu as fait. J'ai des doutes sur des tas de choses, Clavain, et je ne peux pas dire que je n'aurais pas... »

Elle perdit le fil de son raisonnement, regarda dans le vide et se concentra à nouveau.

« Clavain... je voulais te dire... Il y a quelque chose qui pourrait tout changer. Je ne t'en ai jamais parlé, mais je pense que c'est le moment. Tu vas me trouver cynique. Enfin, je ne sais pas si c'est du cynisme, mais, oui, j'avoue que je le fais parce que ça pourrait te convaincre de rebrousser chemin. Il n'y a pas d'autre raison. J'espère que tu me pardonneras. »

Clavain tapota du bout du doigt la paroi de la corvette afin de baisser le niveau sonore de la musique. Le visage de Felka plana devant lui dans un silence presque total, pathétiquement, puis elle reprit la parole :

« Ça s'est passé sur Mars, Clavain, quand Galiana t'a fait prisonnier pour la première fois. Elle t'a gardé pendant des mois avant de te relâcher. Tu dois te rappeler à quoi ça ressemblait à ce moment-là. »

Il hocha la tête. Évidemment qu'il s'en souvenait. Quatre cents ans n'y avaient rien changé.

« Le nid de Galiana était cerné de toutes parts, mais elle ne voulait pas baisser les bras. Elle avait des projets, de grands projets, qui impliquaient d'accroître le nombre de ses disciples. Mais le nid manquait de diversité génétique. Chaque fois qu'un nouvel ADN croisait son chemin, elle se jetait dessus. Vous n'avez pas fait l'amour sur Mars, Galiana et toi, Clavain, mais elle n'a pas eu beaucoup de mal à obtenir un prélèvement de cellules à ton insu. »

— Et... ? souffla-t-il.

Le message de Felka continua sans interruption :

« Quand tu as regagné ton propre camp, elle a combiné ton ADN avec le sien. Elle m'a créée à partir de la même information génétique. Je suis née dans un utérus artificiel, Clavain, mais je n'en suis pas moins la fille de Galiana. Et la tienne aussi. »

— Passez au message suivant, dit-il avant qu'elle ait le temps d'ajouter un mot.

C'en était trop ; trop intense. Il ne pouvait emmagasiner cette information d'un bloc, même si elle ne faisait que confirmer ce qu'il avait toujours soupçonné – imploré.

Il n'y avait pas d'autre message.

Craintivement, Clavain demanda à la corvette de repasser le message de Felka. Mais il était allé trop vite : le vaisseau avait dûment effacé le message, et il n'en restait que ce qu'il avait maintenant en mémoire.

Il resta assis, silencieux. Il était loin de chez lui, loin de ses amis, embarqué pour une mission en laquelle il n'était même pas sûr de croire. Il était tout à fait possible qu'il meure bientôt et que personne ne se souvienne de lui, sinon comme d'un traître. Même l'ennemi ne lui ferait pas l'honneur de conserver de lui un portrait plus flatteur. Et maintenant, ça : un message qui avait traversé l'espace pour réduire ses sentiments en lambeaux. Quand il avait dit au revoir à Felka, il avait effectué un joli numéro d'auto-illusion, se persuadant qu'il ne pensait plus qu'elle était sa fille. Il l'avait cru pendant tout le temps qu'il lui avait fallu pour quitter le Nid.

Et voilà qu'elle lui annonçait qu'il avait raison depuis le début. Et que s'il ne faisait pas demi-tour, il ne la reverrait jamais plus.

Or il ne pouvait pas faire demi-tour.

Clavain se mit à pleurer. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Thorn s'aventura prudemment à bord du *Spleen de l'Infini*. Il regardait autour de lui avec une avidité frénétique, les yeux écarquillés, s'efforçant désespérément de ne pas laisser échapper un détail, une nuance susceptibles de révéler la trahison ou même, simplement, le fait que les choses n'étaient pas complètement telles qu'on voulait le lui faire croire. Il n'osait pas cligner des paupières. Et si un minuscule indice capable de révéler la supercherie lui échappait pendant qu'il avait les yeux fermés ? Et si elles n'attendaient que ça, qu'il cligne des yeux, comme des prestidigitatrices jouant avec l'attention du public ?

Pourtant, il ne semblait pas être victime d'une quelconque trahison. Même s'il n'avait pas été convaincu par le trajet dans la navette – or il voyait mal comment elles auraient pu le feindre –, la preuve suprême était là.

Il était bien dans l'espace. Il n'était plus sur Resurgam, mais dans un gigantesque vaisseau spatial : le gobe-lumen de la Triumvira, que l'on croyait depuis longtemps disparu. Même la gravité était différente.

— Vous n'auriez pas pu fabriquer tout ça... dit-il en suivant ses deux compagnes. Cent ans n'y auraient pas suffi. Même pour des Ultras... Et pourquoi auriez-vous fait une chose pareille, de toute façon ?

— Alors, vous nous croyez, maintenant ? demanda l'Inquisitrice.

— Vous avez un vaisseau spatial à portée de main. Je ne peux pas dire le contraire. Mais même un vaisseau de cette taille – et d'après ce que j'ai vu, il est au moins aussi grand que le *Lorean* l'était à l'époque –, même un vaisseau de cette taille ne peut accueillir deux cent mille dormeurs. Si ?

— Ce ne serait pas nécessaire, répondit l'autre femme. Rappelez-vous : c'est une opération d'évacuation. Pas une croisière d'agrément. Notre objectif est seulement d'emmener les gens loin de Resurgam. Nous placerions les plus vulnérables en cryosommeil. Mais la majorité devraient rester éveillés et supporter des conditions de voyage plutôt inconfortables. Ils n'apprécieront sûrement pas, mais ça vaut toujours mieux que la mort, pas vrai ?

Il n'y avait pas à discuter de ça. Aucun de ses propres plans ne s'apparentait à une promenade luxueuse dans l'espace.

— Combien de temps pensez-vous que les gens devraient passer au loin, avant de pouvoir regagner Resurgam ? demanda-t-il.

Les deux femmes échangèrent un regard.

— Il se pourrait qu'ils ne retournent jamais sur Resurgam, répondit la plus âgée.

Thorn haussa les épaules.

— C'était un rocher stérile quand nous sommes arrivés. Nous pourrions repartir de zéro s'il le fallait.

— Pas si la planète n'existait plus. Ça pourrait aller jusque-là, Thorn.

Elle donna un coup des jointures de la main sur la paroi du vaisseau alors qu'ils repartaient.

— Mais les gens pourraient rester à bord aussi longtemps que nécessaire – des années, voire des dizaines d'années.

— Alors nous pourrions aller dans un autre système solaire, contra-t-il. C'est un vaisseau spatial, après tout.

Aucune des deux ne répondit.

— Je n'ai pas encore vu cette chose si redoutable, dit-il. Je veux voir ce qui peut bien constituer une telle menace, quoi que ce soit.

La plus âgée, Irina, répondit :

— Vous dormez bien, la nuit, Thorn ?

— Pas mal. Pourquoi ?

— Je crains que ce ne soit bientôt plus le cas. Vous voulez bien me suivre ?

Antoinette était à bord de l'*Oiseau de Tempête*, où elle vérifiait les systèmes, quand le message arriva. Le cargo était toujours dans une soute de réparation de l'anneau périphérique du Carrousel de New Copenhagen, mais la plupart des dégâts avaient été réparés ou rafistolés de bric et de broc. Les singes de Xavier avaient dû travailler nuit et jour, car ils ne pouvaient se payer le luxe d'occuper la cale une heure de plus que nécessaire. Les singes avaient accepté de travailler alors que les autres ouvriers hyperprimates du carrousel étaient en grève, ou malades, atteints par un virus prosimien extrêmement rare qui avait mystérieusement franchi, en une nuit, une dizaine de barrières de l'espèce. Xavier prétendait que les ouvriers avaient une certaine sympathie pour lui. Ce n'étaient pas de farouches partisans de la Convention de Ferristown, et le fait qu'Antoinette et Xavier soient persécutés par la police ne faisait qu'inciter les primates à enfreindre le code du travail. Rien n'était gratuit, évidemment, et Xavier finirait par devoir aux ouvriers plus qu'il ne pouvait payer, mais il y avait des

marchés qu'on ne pouvait tout simplement pas refuser. C'était une règle que le père d'Antoinette invoquait assez souvent, et elle avait été élevée selon la même approche rigoureusement pragmatique.

Antoinette farfouillait dans les schémas de configuration du tokamak, un compad coincé sous un bras et un stylet entre les dents, quand la console émit un « ding, dong » impertinent. Sa première idée fut qu'elle avait fait une fausse manip quelque part, s'attirant un message d'erreur.

Elle parla sans ôter son stylet de sa bouche, sachant que la Bête arriverait à comprendre ce qu'elle grommelait.

— La Bête... arrange ça, tu veux bien ?

— Petite Demoiselle, le signal annonce l'arrivée d'un message.

— De Xavier ?

— Pas de M. Liu, Petite Demoiselle. Le message, pour autant qu'on puisse le déduire de l'en-tête, vient de bien au-delà du carrousel.

— Alors, c'est les flics. Marrant. Généralement, ils ne préviennent pas : ils arrivent, comme un cheveu sur la soupe.

— Ça n'a pas l'air d'être les autorités non plus, Petite Demoiselle. Puis-je me permettre de vous indiquer que la démarche la plus prudente consisterait à prendre connaissance du message en question ?

— Trop futés, ces engrenages... Allez, la Bête, fit-elle en coinçant son stylet sur son oreille. Envoie ça sur mon ordi.

— Très bien, Petite Demoiselle.

Sur l'écran, les infos concernant le tokamak laissèrent place à un visage résolu, émaillé de pixels à faible résolution. Celui qui émettait, quel qu'il soit, utilisait le faisceau le plus étroit possible, mais elle reconnut très bien le visage quand même.

« Antoinette... c'est moi, commença Nevil Clavain en se grattant la barbe. J'espère que vous êtes bien rentrée chez vous. Je vous envoie ce message par l'intermédiaire de quinze relais. Certains datent d'avant la peste, certains remontent peut-être même avant l'ère amerikano, et la qualité ne doit pas être fameuse. J'ai peur que vous ne puissiez pas me répondre, et il se peut que je ne puisse plus vous renvoyer de message. Ce sera mon seul essai. Je répète : mon seul et unique message. J'ai besoin de votre aide, Antoinette. J'ai dramatiquement besoin de votre aide. »

Il eut un sourire confus.

« Je sais ce que vous pensez : je vous ai dit que je vous tuerais si nos chemins se croisaient jamais. Et je ne plaisantais pas. Mais j'ai dit ça parce que je voulais que vous preniez la menace au sérieux et que vous évitiez de vous attirer des ennuis. J'espère vraiment que vous me croirez, Antoinette, parce que, sans ça, il n'y a pas beaucoup de chances que vous acceptiez d'accéder à ma requête. »

— Votre requête ? articula-t-elle en regardant son compad, incrédule.

« Antoinette, j'ai besoin que vous veniez me chercher. Je suis dans une situation plutôt difficile, vous comprenez. »

Elle écouta le message jusqu'au bout, mais il ne disait pas grand-chose de plus. La demande de Clavain était assez simple, et Antoinette était en mesure d'y répondre, force lui était de le reconnaître. Les coordonnées qu'il lui fournissait étaient assez précises pour qu'elle n'ait pas réellement besoin de faire de recherches. La fenêtre de tir était étroite, très étroite, même, et les risques matériels n'étaient pas négligeables, en dehors du simple fait d'être associée à Clavain. Mais tout ça demeurerait très faisable. Elle pouvait dire que Clavain avait chiadé les détails avant de l'appeler, anticipant presque tous les problèmes envisageables et les objections qu'elle serait susceptible d'émettre. De ce point de vue, elle ne pouvait faire autrement que d'admirer son obstination.

Mais ça ne faisait pas un atome de différence. Le message émanait de Clavain, le Boucher de Tharsis ; le Clavain qui avait dernièrement commencé à hanter ses rêves, incarnant ce qui était jusque-là l'horreur sans visage des geôles de persuasion des araignées. C'était Clavain qui actionnait les machines étincelantes qui s'enfonçaient dans son cerveau.

Peu importait qu'il lui ait naguère sauvé la vie.

— Non, mais il rigole, ce crétin ! s'exclama Antoinette.

Clavain planait tout seul dans l'espace. Par la visière de son scaphandre, il regardait la courbe élégante de la corvette qui s'éloignait sur pilote automatique, diminuant lentement mais sûrement jusqu'à ce que sa mince forme fuselée soit difficile à distinguer d'une étoile de faible luminescence. Puis la propulsion principale de la corvette s'embrasa, crachant un cône indigo éblouissant, prudemment dirigé du côté opposé à ce qu'il supposait être la position de l'*Ombre de la Nuit*. L'accélération l'aurait certainement broyé s'il était resté à bord. Ce petit point lumineux devint la plus livide des pâles taches de cette prairie d'étoiles. Et puis il ne put s'empêcher de cligner des yeux et le perdit irrémédiablement.

Il était seul, à peu près aussi totalement seul qu'il était possible de l'être.

Si rapide que fût à présent son accélération, la corvette était de taille à la supporter. D'ici à quelques heures, elle atteindrait une région de l'espace et une vitesse compatibles avec la dernière position déterminée par l'*Ombre de la Nuit*. Alors, la propulsion diminuerait, redescendant à un niveau conforme au transport d'un passager humain. Skade redétecterait la flamme de la corvette, mais

elle repèrerait aussi son vacillement, qui trahirait une fusion instable. C'est du moins ce que Clavain espérait qu'elle penserait.

Pendant les dernières quinze heures de son vol, il avait poussé les moteurs de la corvette à fond, court-circuitant délibérément les blocages de sécurité. Avec l'excédent de masse qu'elle transportait – les armes, le carburant, les systèmes de support-vie –, son plafond d'accélération maximale effectif n'était pas très éloigné de sa propre limite de tolérance physiologique. Il avait pris la précaution d'accélérer autant qu'il pouvait le supporter, évidemment, mais Clavain voulait aussi que Skade pense qu'il poussait le bouchon un peu plus loin qu'il n'était prudent de le faire.

Il savait qu'elle devait observer sa flamme, l'étudier à l'affût de la moindre erreur de sa part. C'est pourquoi il avait bricolé le système de gestion des moteurs, introduisant des indices de mode d'échec imminent. Il avait programmé le moteur pour qu'il se comporte de façon erratique, faisant fluctuer sa température et provoquant le colmatage de l'échappement par des impuretés non fusionnées, de sorte que tout indique qu'il était sur le point d'exploser.

Après quinze heures, il avait simulé un crachotement suivi d'une brutale panne de propulsion. Skade reconnaîtrait le mode d'échec ; il était quasiment exemplaire. Elle penserait sans doute que Clavain n'avait pas eu la chance de mourir dans une explosion instantanée, indolore. D'un autre côté, elle pouvait encore le rattraper, et sa mort risquait d'être moins rapide. Si Skade reconnaissait le type de mode d'échec qu'il avait espéré simuler, elle conclurait qu'il faudrait une dizaine d'heures aux mécanismes d'autoréparation du vaisseau pour remédier au problème. Et même alors, pour cette panne entre toutes, seule une réparation partielle serait possible. Clavain pourrait réussir à réinitialiser la torche de fusion catalysée par l'antimatière, mais la propulsion ne fonctionnerait plus jamais à plein régime. Au mieux, il pourrait espérer tirer six g de la corvette, et encore, il ne pourrait pas soutenir longtemps cette accélération.

Dès qu'elle verrait la flamme de la corvette, dès qu'elle reconnaîtrait l'étincelle révélatrice, Skade saurait que c'était gagné. Elle ne saurait jamais qu'il avait mis ses dix heures de grâce à profit non pour réparer un moteur défaillant, mais pour se larguer dans un endroit tout à fait différent. Ou du moins il espérait qu'elle ne le devinerait jamais.

La dernière chose qu'il avait faite avait consisté à envoyer un message à Antoinette Bax, en veillant à ce que le signal ne puisse être intercepté par Skade ou par une autre faction hostile. Il avait dit à Antoinette où il devait flotter, et combien de temps il pouvait raisonnablement espérer survivre dans un scaphandre spatial à faible endurance, dépourvu de système de recyclage sophistiqué. D'après sa

propre estimation, elle avait le temps de le rejoindre et de le tirer de la Zone Contestée avant que Skade ne puisse comprendre ce qui se passait. Antoinette n'avait qu'à s'approcher du secteur qu'il avait plus ou moins défini, et le traquer avec son radar. Tôt ou tard, elle le repérerait.

Mais elle n'avait qu'une fenêtre de tir. Il n'avait qu'une chance de la convaincre, et elle devait agir immédiatement. Si elle décidait de l'envoyer paître, ou si elle réfléchissait quelques jours de trop, il était mort.

Elle tenait sa vie entre ses mains. Complètement.

Clavain fit de son mieux pour prolonger la durée de vie de son scaphandre. Il réactiva certaines routines rarement utilisées qui lui permettaient de ralentir son propre métabolisme, afin d'utiliser aussi peu d'air et d'énergie que possible. Il n'avait pas vraiment de raison de rester conscient ; ça ne lui apporterait rien, sinon l'occasion de ruminer interminablement ses chances de survie.

Dérivant seul dans l'espace, Clavain se prépara à sombrer dans l'inconscience. Il pensa à Felka. Il ne la reverrait sans doute jamais. Il s'interrogea sur son message. Il ne savait pas s'il voulait que ce soit vrai ou non. Il espérait qu'elle trouverait un moyen de surmonter sa désertion, qu'elle ne le haïrait pas trop et qu'elle ne lui en voudrait pas d'avoir poursuivi sa route malgré ses supplications.

Il avait déserté une première fois pour rejoindre les Conjoinneurs parce qu'il croyait que c'était le mieux à faire compte tenu des circonstances. Il n'avait guère eu le temps de programmer sa désertion, ou d'évaluer sa légitimité. À un moment et à un endroit donnés, il avait dû faire un choix, et il savait qu'il n'y avait pas de retour en arrière possible.

C'était pareil, maintenant. L'occasion s'était présentée... et il l'avait saisie, en connaissance de cause, conscient du fait qu'il pourrait découvrir, par la suite, qu'il s'était trompé, que ses craintes étaient sans fondement, ou que ce n'étaient que les illusions paranoïdes d'un vieux, d'un très vieux bonhomme, mais sachant malgré tout qu'il devait le faire.

Il se doutait que ce serait toujours comme ça pour lui.

Il se rappelait une époque où il gisait dans une poche d'air, sous une structure effondrée, sur Mars. C'était à peu près quatre mois après la campagne de la Bosse de Tharsis. Il se rappelait le chat à la colonne vertébrale brisée qu'il avait maintenu en vie, comment il avait partagé ses rations avec lui malgré la soif qui lui rongerait la bouche et la gorge comme un acide, malgré la faim qui était pire, bien pire que la douleur due à ses propres blessures. Il se souvenait de la façon dont le chat était mort peu après qu'on les eut récupérés tous les deux sous les gravats, et se demanda s'il n'aurait pas mieux valu pour l'animal qu'il

meure avant, plutôt que de voir prolonger sa pauvre existence de plusieurs jours. Et en même temps il savait que si cela devait se reproduire, il recommencerait, si inutile que cela puisse être. Le fait de maintenir le chat en vie avait fourni un dérivatif à ses propres problèmes, à sa peur, mais il y avait autre chose. Quoi, il avait du mal à le dire. Il avait seulement l'impression que c'était la même impulsion qui le poussait vers Yellowstone. La même impulsion qui l'avait amené à appeler Antoinette Bax à l'aide.

Seul, épouvanté, perdu dans le vide de l'espace, Nevil Clavain perdit conscience.

Les deux femmes amenèrent Thorn dans une salle, au cœur du *Spleen de l'Infini*. Le centre de la salle était occupé par un énorme écran sphérique qui planait là, tel un globe oculaire grotesque. Thorn ne pouvait se départir de l'impression qu'il était observé, comme si le vaisseau tout entier braquait sur lui un regard de chouette, intense, maléfique. C'est alors qu'il fut frappé par certaines particularités de son environnement. L'endroit avait subi des dégradations, il en avait des indices partout. Même la sphère synoptique semblait avoir récemment subi une réparation de fortune.

— Que s'est-il passé ? demanda Thorn. On dirait qu'il y a eu un duel au pistolet, ou pire encore.

— Nous ne le saurons jamais au juste, répondit l'Inquisitrice Vuilleumier. Il est clair que l'équipage n'était pas aussi soudé que nous le pensions pendant la crise Sylveste. Tout indique qu'il y a eu une violente contestation.

— C'est ce que nous avons toujours pensé, confirma l'autre femme, Irina. Il y avait à l'évidence des problèmes qui couvaient sous la surface. Il semblerait que ce qui s'est passé dans le système Cerbère/Hadès a suffi à donner le signal de la mutinerie. L'équipage a dû s'entre-tuer, et le bâtiment est resté livré à lui-même.

— Pour notre plus grand bénéfice, répondit Thorn.

Les femmes échangèrent un regard.

— Bon. Si nous passions à notre affaire ? proposa Vuilleumier.

Elles lui montrèrent un hologramme. Sans doute, se dit Thorn, des images de synthèse réalisées à partir des données que le vaisseau avait obtenues selon des points de vue différents, grâce à une multitude de sondes et de capteurs. Les images semblaient vues du ciel, par un dieu ou par un être capable d'appréhender des planètes entières, avec leurs orbites.

— Je dois avant tout vous demander d'accepter une chose, commença Irina. C'est difficile à admettre, mais il le faut.

— Racontez-moi ça, dit Thorn.

— L'espèce humaine tout entière est au bord d'une extinction subite et catastrophique.

— Sacrée déclaration. J'espère que vous pouvez la justifier.

— Je peux le faire, et je vais le faire. Ce qu'il est important que vous compreniez, c'est que l'extinction, si elle doit se produire, partira d'ici, des environs de Delta Pavonis. Mais ce ne sera que le début de quelque chose d'énorme et de dévastateur.

Thorn ne put réprimer un sourire.

— Alors comme ça, Sylveste avait raison. C'est ça ?

— Sylveste ignorait les détails, et les risques qu'il prenait. Mais il avait raison sur un point : il pensait que les Amarantins avaient été balayés par une intervention extérieure, en rapport avec le fait qu'ils étaient soudain entrés dans le club des civilisations maîtrisant le voyage intersidéral.

— Et nous sommes condamnés à subir le même sort ?

Irina hochla la tête.

— Il semblerait que le mécanisme soit différent, mais que les agents soient les mêmes.

— Et quels sont-ils ?

— Des machines, répondit Irina. Des machines incroyablement anciennes, qui voyagent dans l'espace. Elles sont restées cachées entre les étoiles pendant des millions d'années, attendant qu'une nouvelle civilisation vienne perturber le grand silence galactique. Leur unique raison d'être est de détecter l'émergence de l'intelligence et de l'éradiquer. Nous les appelons les Inhibiteurs.

— Et maintenant, ils sont ici ?

— C'est ce que laissent supposer certains indices.

Elles lui montrèrent ce qui était arrivé jusque-là, comment une escadre de machines inhibitrices avait fait irruption dans le système et entrepris le démantèlement de trois mondes. Irina partagea avec Thorn ses soupçons selon lesquels c'étaient probablement les activités de Sylveste qui les avaient attirées, et qu'il se pouvait que d'autres vagues, alertées par l'expansion du signal, quel qu'il soit, qui avait activé les premières machines, convergent vers le système de Resurgam.

Il regarda mourir les trois mondes. Le premier était une planète métallique ; les deux autres, des lunes rocheuses. Les machines grouillaient et se multipliaient à leur surface, les recouvrant d'une gangue de formes industrielles spécialisées qui vomissaient dans l'espace des panaches de matière. Elles évidaient les lunes comme des pommes, dont la chair était dirigée vers la gueule de trois machines de transformation colossales, en orbite autour des mondes mourants. Des fleuves de matière retraitée, répartie selon les minéraux, les isotopes et la granulométrie des constituants, étaient ensuite projetés dans l'espace interplanétaire, où ils décrivaient de longues paraboles paresseuses.

— Ce n'était que le début, reprit Vuilleumier.

Elles lui montrèrent comment la matière jaillissant des trois lunes démantelées convergeait vers le même point de l'espace : un point de l'orbite de la plus grande géante gazeuse du système, où celle-ci devait arriver au moment précis où les trois fleuves de matière s'y rencontreraient.

— C'est alors que notre attention s'est reportée sur la géante, ajouta Irina.

Les Inhibiteurs étaient incroyablement difficiles à détecter, mais, en faisant très attention, elle avait fini par repérer la présence, autour de la géante, d'un autre essaim, plus petit, de machines. Pendant un long moment, elles s'étaient contentées d'attendre l'arrivée des fleuves de matière, les centaines de milliards de milliards de tonnes de matière première.

— Je ne comprends pas, répondit Thorn. Il y a des quantités de lunes autour de cette géante gazeuse. Pourquoi se donner la peine de démanteler des lunes aussi loin, si les Inhibiteurs en avaient besoin ailleurs ?

— Les autres ne faisaient pas l'affaire, répondit Irina. La plupart des lunes en orbite autour de la géante ne sont que des boules de glace, de petits noyaux rocheux entourés par des corps volatils congelés ou à l'état liquide. Les Inhibiteurs avaient besoin de démanteler des mondes métalliques, ce qui impliquait d'aller les chercher plus loin.

— Et maintenant, que vont-ils faire ?

— Fabriquer autre chose, apparemment, répondit Irina. Quelque chose d'encore plus gros, qui exige cent milliards de milliards de tonnes de matière première.

Thorn reporta son attention sur l'œil.

— Et quand est-ce que ça a commencé ? Quand les fleuves de matière ont-ils atteint Roc ?

— Il y a trois semaines. La chose – quelle qu'elle soit – commence à prendre forme.

Irina tapota son bracelet, et l'œil zooma vers le voisinage immédiat de la géante.

La majeure partie de la planète était dans l'ombre. Au-dessus de l'unique bras éclairé – un croissant blanchâtre, traversé par des barres ocre et fauve, livides – quelque chose était suspendu : un arc filamentaire qui devait faire des milliers de kilomètres d'une extrémité à l'autre. Irina augmenta le grossissement, recadrant le centre de l'arc.

— C'est un objet solide, apparemment, reprit Vuilleumier. Un arc de cercle de cent mille kilomètres de rayon. Il décrit une orbite équatoriale autour de la planète, et ses extrémités s'allongent.

Irina accentua l'effet de zoom, se concentrant sur le centre de l'arc. Il comportait un renflement, une sorte de tache en forme de

losange. Elle programma une série de commandes sur son bloc-pognet, et la tache s'épanouit, se précisa, s'élargit pour occuper toute la surface de la sphère lumineuse.

— C'était une lune, expliqua Irina. Une boule de glace de quelques centaines de kilomètres de diamètre. Ils ont circularisé son orbite dans le plan de l'écliptique en quelques jours, sans que la lune explose sous l'effet des tensions dynamiques. Puis les machines ont construit des structures à l'intérieur. Nous en sommes réduits aux conjectures, mais nous supposons qu'il s'agit de dispositifs de retraitement additifs. L'un des fleuves de matière entre dans la lune ici, par cette structure en forme d'embouchure. Nous n'avons malheureusement pas idée de ce qui peut se passer à l'intérieur. Tout ce que nous savons, c'est que deux structures tubulaires émergent de part et d'autre de la lune, en avant et en arrière de sa trajectoire orbitale. À cette échelle, on dirait des moustaches, mais en réalité les flux font bien quinze kilomètres d'épaisseur. Ils s'étendent actuellement à soixante-dix mille kilomètres de part et d'autre de la lune, et cette distance s'accroît de deux cent quatre-vingts kilomètres à chaque heure qui passe.

— C'est la vérité, fit Irina avec un hochement de tête, remarquant l'incrédulité évidente de Thorn. Ce que vous voyez là s'est produit en l'espace de dix journées standard. Vous contemplez une installation industrielle dont la capacité dépasse tout ce qu'il nous a jamais été donné de voir. Nous avons des machines capables de transformer en quelques jours un petit astéroïde riche en métaux en un vaisseau spatial, mais même cela paraîtrait étonnamment lent à côté de ce processus.

— Dix jours pour former cet arc... Vous croyez que les Inhibiteurs vont le laisser grandir jusqu'à ce que les extrémités se rejoignent ? fit Thorn.

Cette idée lui donnait la chair de poule, à son grand embarras.

— Probablement. Et ça ne devrait pas prendre plus de quatre-vingt-dix jours.

— Trois mois ! Vous avez raison. Nous en serions rigoureusement incapables. Même à la Belle Époque nous en aurions été incapables. Mais... pourquoi faire une chose pareille ? Pourquoi créer un anneau autour de la géante gazeuse ?

— Nous l'ignorons. Mais ce n'est pas tout. Je continue ? fit Irina avec un mouvement de menton en direction de l'œil.

— Montrez-moi, répondit Thorn. Je veux tout voir.

— Ça risque de ne pas vous plaire.

Elle lui montra le reste, lui expliquant comment les trois fleuves de matière première avaient suivi des trajectoires presque idéales, tels des colliers de graviers jetés selon une formation précise. Près de la

géante gazeuse, ils étaient réorganisés, ralentis et canalisés par des machines si petites qu'elles étaient invisibles. Les fleuves de matière étaient ployés de force selon des angles aigus, dirigés vers un endroit précis. L'un des fleuves se déversait dans l'embouchure de la lune qui étendait ses moustaches dans le vide ; les deux autres plongeaient dans des structures identiques sur deux autres lunes qui avaient été amenées en orbite juste au-dessus de la couche de nuages, en deçà d'un rayon à l'intérieur duquel elles auraient dû être disloquées par les forces des marées.

— Et les deux autres lunes, à quoi servent-elles ? demanda Thorn.

— À autre chose, apparemment, répondit Irina. Regardez. Peut-être que vous comprendrez quelque chose qui nous a échappé.

Il était difficile d'imaginer ce qui se passait vraiment. Une moustache de matière émergeait de chacune des deux lunes des orbites inférieures et était éjectée vers l'arrière, par rapport à la direction du mouvement orbital. Les moustaches semblaient être à peu près de la même taille que l'arc construit par la lune du haut, mais elles suivaient une trajectoire sinueuse, louvoyante, qui leur faisait décrire une tangente au mouvement orbital avant de se perdre dans l'atmosphère, tels d'immenses câbles télégraphiques déroulés dans l'océan par un vaisseau. Juste derrière le point d'impact de chacun de ces tubes se formait un creux bouillonnant, effervescent, qui évoquait l'œil d'un cyclone de plusieurs milliers de kilomètres de longueur.

— Ils n'ont pas l'air de ressortir, commenta Vuilleumier.

— À quelle vitesse se forment-ils ?

— Nous ne savons pas. Il n'y a pas de point de référence sur les tubes proprement dits, et nous n'avons aucun moyen de calculer à quelle vitesse ils émergent des lunes. Impossible d'effectuer un Doppler sans trahir notre présence. Mais nous savons que le flux de matière qui arrive dans chacune des trois lunes est à peu près identique, et les tubes font tous à peu près le même diamètre.

— On peut donc en déduire qu'ils se forment à la même vitesse que l'arc, n'est-ce pas ? C'est-à-dire deux cent quatre-vingts kilomètres à l'heure, ou à peu près.

Thorn regarda les deux femmes et scruta leur visage à la recherche d'un indice.

— Alors, des idées ?

— Aucune, répondit Irina.

— Mais vous avez l'impression que ce ne sont pas des bonnes nouvelles, hein ?

— Non, Thorn. Pas vraiment. Si vous voulez mon avis, franchement, tout ce qui se passe ici fait partie d'un plan plus vaste.

— Et ce plan implique que nous évacuions Resurgam ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Nous avons encore un peu de temps devant nous. L'arc extérieur ne devrait pas être achevé avant quatre-vingts jours, et il semble très improbable qu'il se passe quelque chose de catastrophique immédiatement après. Il est plus vraisemblable qu'un autre processus s'amorcera, quelque chose qui pourrait prendre aussi longtemps que la construction des arcs. Après quoi il se peut encore que nous ayons plusieurs mois de grâce.

— Mouais. Des mois, pas des années.

— Six mois devraient nous suffire pour évacuer Resurgam.

Thorn repensa aux calculs qu'elles lui avaient exposés, la sèche arithmétique des rotations de navettes et de leur capacité de transport. Ils pouvaient espérer y arriver en six mois, en faisant abstraction des particularités du comportement humain. Or les gens ne se comportaient pas comme du fret. Surtout pas des gens opprimés et écrasés depuis cinquante ans sous la botte d'un régime dictatorial.

— Vous avez dit tout à l'heure qu'il se pourrait que nous ayons quelques années devant nous ?...

Vuilleumier eut un sourire.

— Nous avons commis quelques pieux mensonges, c'est tout.

Plus tard, après ce qui lui parut être un chemin inutilement tortueux à travers le vaisseau, elles emmenèrent Thorn dans une soute-parking pareille à une caverne, où attendaient de nombreux petits vaisseaux. Des navettes de vaisseau à vaisseau et transatmosphériques, profilées comme des requins ou hérissées d'aspérités comme des poissons-coffres bouffis. La plupart des appareils étaient trop petits pour être utilisables lors du plan d'évacuation, mais il ne pouvait nier que le spectacle était impressionnant.

Elles l'aidèrent même à revêtir un scaphandre spatial doté d'un pack de propulsion afin qu'il puisse faire le tour de la soute et inspecter les navettes grâce auxquelles les gens devraient quitter Resurgam et franchir le vide qui les séparait du *Spleen de l'Infini*. S'il avait encore entretenu le soupçon que tout cela n'était qu'un leurre, cette visite aurait balayé tous ses doutes. L'immensité de la soute et l'existence saisissante du vaisseau écartaient tous ses a priori, si forts qu'ils aient pu être, du moins concernant la réalité du *Spleen de l'Infini*.

Et pourtant... et pourtant. Il voyait le vaisseau de ses propres yeux, il arpentait ses coursives et il sentait la différence subtile entre la gravité artificielle générée par rotation et l'attraction de Resurgam qu'il avait connue toute sa vie d'adulte. Le vaisseau ne pouvait être un leurre, et il aurait fallu déployer des moyens invraisemblables pour remplir cette soute de faux vaisseaux. Quant à la menace proprement

dite... c'était là que ça se gâtait. Elles lui en avaient beaucoup montré, mais pas suffisamment. Il n'avait rien vu par lui-même du danger pesant sur Resurgam.

Thorn était un homme qui avait besoin de toucher la vérité du doigt. Il aurait pu demander à l'une ou l'autre des deux femmes de lui donner des preuves supplémentaires, mais ça n'aurait rien réglé. Même si elles l'emmenaient hors du vaisseau et lui permettaient de regarder par un télescope pointé sur la géante gazeuse, rien ne prouverait que l'image n'aurait pas été trafiquée d'une façon ou d'une autre. Même si elles le laissaient observer la géante gazeuse de ses propres yeux, et qu'elles lui disaient que le point lumineux qu'il voyait était d'une certaine façon modifié par les activités des machines, il serait encore obligé de les croire sur parole.

Or il n'était pas du genre à croire qui que ce soit sur parole.

— Alors, Thorn ? demanda Vuilleumier en l'aidant à s'extirper du scaphandre. J'imagine que vous en avez assez vu pour admettre que nous ne mentons pas ? Plus vite nous vous ramènerons sur Resurgam, plus vite nous pourrons mettre l'exode sur pied. Le temps est précieux, comme nous vous disions.

Il hocha la tête en regardant la petite femme aux yeux couleur de fumée et à l'air dangereux.

— Vous avez raison. Vous m'avez montré beaucoup de choses, je l'admets. Assez pour que je sois sûr que vous ne mentez pas sur tous les points.

— Alors ?

— Alors ça ne me suffit pas.

— Non ?

— Non, Inquisitrice. L'enjeu est trop important pour que je vous croie sur parole.

— Vous avez vu votre dossier, Thorn, répondit-elle d'une voix tranchante comme l'acier. Il y en a assez pour vous envoyer rejoindre les Amarantins.

— Je n'en doute pas. Je pourrais même vous en montrer davantage si ça pouvait vous faire plaisir. Ça ne changerait rien. Je ne mènerai pas le peuple vers quelque chose qui ressemble à un piège du gouvernement.

— Vous pensez encore que c'est une conspiration ? s'exclama Irina en ponctuant sa question d'un claquement de langue.

— Je ne peux pas l'exclure, et c'est tout ce qui compte.

— Mais nous vous avons montré ce que les Inhibiteurs sont en train de faire...

— Non, répondit-il. Vous m'avez montré des données numérisées transformées en images. Je n'ai toujours pas de preuve objective que les machines soient réelles.

Vuilleumier le regarda d'un air implorant.

— Dieu du ciel, Thorn ! Que demandez-vous de plus ?

— Je demande à en voir suffisamment pour pouvoir y croire complètement. Comment vous y parviendrez, ça, c'est votre problème.

— Nous n'avons pas le temps, Thorn.

Alors il s'interrogea. Elle avait répondu d'un ton tellement pressant que, pour un peu, il aurait senti ses doutes s'évaporer. Il entendait la peur dans sa voix.

Ce qui se passait, quoi que ce fût, lui fichait vraiment la trouille...

Thorn se retourna, balaya la soute d'un ample geste du bras.

— On ne pourrait pas se rapprocher de la géante avec un de ces vaisseaux ?

L'enjeu de la Guerre de l'Aube était le métal.

Presque tous les éléments lourds de l'univers visible avaient été élaborés dans les noyaux des étoiles. Le Big Bang n'avait, à vrai dire, pas créé grand-chose en dehors de l'hydrogène, de l'hélium et du lithium, mais les générations successives d'étoiles avaient enrichi la palette des éléments disponibles dans le cosmos. Des soleils massifs assemblaient des éléments plus légers que le fer dans des fusions délicatement équilibrées, bloc par bloc, brique par brique, grâce à des réactions en chaîne de plus en plus désespérées alors que les éléments plus légers commençaient à manquer. Mais, à partir du moment où les étoiles se mirent à brûler de la silice, la fin était annoncée. L'étape finale de la fusion de la silice était l'inclusion du noyau de l'étoile dans une coque de fer, sauf que la fusion du fer était impossible. Peu après le début de la fusion de la silice, l'étoile devenait catastrophiquement et subitement instable, s'effondrant sous l'effet de sa propre gravité. La réverbération des ondes de choc consécutives à l'effondrement projetait la carcasse de l'étoile dans l'espace, faisant pâlir toutes les autres étoiles de la galaxie. La supernova elle-même créait de nouveaux éléments, réinjectant le cobalt, le nickel, le fer et un ragoût de produits de fission dans les ténus nuages de gaz qui occupaient l'espace entre les étoiles. Ce milieu interstellaire fournirait la matière première de la génération suivante d'étoiles et de mondes. Tout près, dans un amas de gaz resté stable jusque-là, qui avait résisté à l'effondrement et qui avait déjà été enrichi en métal par les supernovae primitives puis avait été ébranlé par l'onde de choc de la supernova – dans cet amas de gaz se formaient des nœuds et des tourbillons de densité accrue, après quoi il commençait à se contracter sous l'effet de sa propre gravité fantôme. Il constituait des nurseries d'étoiles denses, des couveuses de jeunes étoiles avides. Certaines étaient des naines froides qui consumeraient leur combustible stellaire si lentement qu'elles dureraient plus longtemps que la galaxie elle-même. Mais il y avait des étoiles à combustion rapide, des soleils supermassifs qui

vivaient et mouraient en un clin d'œil galactique. Dans les affres de l'agonie, ils projetaient leurs métaux dans le vide, déclenchant d'autres cycles de naissance stellaire.

Le processus se prolongea jusqu'à l'aube de la vie même. De brûlantes explosions d'étoiles mourantes ponctuaient la galaxie, accroissant la quantité des matériaux de construction des mondes – et de la vie proprement dite. Mais l'enrichissement en métaux ne se produisait pas uniformément dans le disque de la galaxie. Les cycles de mort et de renaissance des étoiles se produisaient sur une échelle de temps beaucoup plus lente dans les régions périphériques que dans les zones centrales, où régnait la frénésie.

C'est là, près du centre, que se formèrent les premières étoiles autour desquelles orbitaient des mondes rocheux, et que les métaux atteignirent en premier un niveau critique. C'est dans cette zone, à quelques kiloparsecs du centre galactique, qu'émergèrent les premières civilisations de voyageurs des étoiles. Elles s'aventurèrent dans les grandes étendues galactiques, envoyèrent des émissaires dans un rayon de plusieurs milliers d'années-lumière et s'imaginèrent qu'elles étaient seules, uniques, et en quelque sorte élues. C'était une époque à la fois de tristesse et d'un potentiel cosmique affolant. Elles se prenaient pour les seigneurs de la création.

Mais rien, dans la galaxie, n'était aussi simple. D'autres civilisations émergèrent plus ou moins à la même époque galactique, dans le même groupe d'étoiles habitables. En outre, il y avait des poches de métallicité supérieure dans la zone froide, et ces fluctuations statistiques permirent à des constructeurs de machines d'émerger à des endroits où ça n'aurait pas dû être possible. Il ne devait jamais y avoir de dominions galactiques absolus, car aucune de ces civilisations naissantes ne réussit à s'étendre à travers la galaxie avant de rencontrer la vague d'expansion d'une autre rivale. Et tout cela se produisit à une vitesse aveuglante à partir du moment où les conditions initiales furent réunies.

Seulement les conditions initiales elles-mêmes étaient mouvantes. Les grandes chaudières stellaires n'avaient pas refroidi. Plusieurs fois par siècle, des étoiles lourdes achevaient leur existence dans des supernovae, éclipsant toutes les autres. Ça se produisait généralement derrière des voiles de poussière noire comme de la suie, et leur mort passait complètement inaperçue en dehors d'une émission de neutrinos ou d'un frémissement sismique d'ondes gravitationnelles. Mais les métaux produits trouvaient quand même leur chemin dans le milieu interstellaire. De nouveaux soleils, des mondes s'agglutinaient hors des nuages qui avaient été enrichis lors des cycles stellaires précédents. Cette industrie cosmique se poursuivait, incessante, oublieuse de l'intelligence à laquelle elle avait permis de voir le jour.

Mais, près du cœur de la galaxie, la métallicité devenait supérieure à l'optimum. Les nouveaux mondes qui se formaient autour de ces jeunes

soleils étaient très denses en vérité : leur noyau était lesté par des éléments lourds, leur champ gravitationnel était plus fort, leur chimie plus volatile que celle des mondes existants. Leurs plaques tectoniques ne jouaient plus leur rôle, leur manteau ne pouvant plus supporter le fardeau d'une croûte flottante, rigide. Sans tectonique, la topographie – et donc les changements d'élévation – devenait moins prononcée. Des comètes entraient en collision avec ces mondes, les gorgeant d'eau. Des océans gigantesques, englobant des mondes entiers, semblaient sous des cieux oppressants. Il était rare qu'une vie complexe évolue sur ces mondes, en raison des faibles variations climatiques et du petit nombre de niches écologiques propices. Et les civilisations qui avaient réussi à maîtriser le vol interstellaire trouvaient ces nouveaux mondes centraux mornes ou inutiles. Quand une poche dotée de la bonne métallicité menaçait de se condenser à nouveau en un système solaire offrant des perspectives intéressantes, les civilisations plus anciennes s'en disputaient souvent les droits de propriété. Les conflagrations consécutives devaient être les débauches d'énergie les plus terrifiantes que la galaxie ait jamais vues. Leur violence passait celle de leur propre genèse. Et ce n'était rien à côté de ce qui devait venir.

Alors, pour éviter le conflit dans la mesure du possible, les civilisations les plus anciennes se tournèrent vers l'extérieur. En vain. En un demi-milliard d'années, la zone d'habitabilité optimale s'était étendue un peu en dehors du noyau de la galaxie. La vague de vie était une onde qui se déplaçait du centre de la galaxie vers la périphérie. Les sites de formation d'étoiles qui étaient jusqu'alors trop pauvres en métal pour former des systèmes solaires viables s'étaient désormais suffisamment enrichis. Une fois de plus, des guerres éclatèrent. Certaines durèrent dix millions d'années, infligeant à la galaxie des cicatrices qui mettraient cinquante millions d'années à guérir.

Et pourtant, à côté de la Guerre de l'Aube, ce n'était rien.

Parce que la galaxie, en tant que machine à fabriquer des métaux, donc une chimie complexe, et donc la vie, pouvait aussi être considérée comme une machine à produire les guerres. Il n'y avait pas de niches stables dans le disque galactique. Les supercivilisations galactiques évoluaient sur une échelle de temps telle que leur environnement était en perpétuel changement. La roue de l'histoire galactique leur imposait un conflit permanent avec les autres civilisations, nouvelles et anciennes.

Et c'est ainsi qu'avait éclaté la guerre qui devait mettre fin à toutes les guerres, celle, en tout cas, qui mit fin à la première phase de l'histoire galactique, et qui serait pourtant connue sous le nom de Guerre de l'Aube, parce qu'elle était survenue dans un passé si lointain.

Les Inhibiteurs se souvenaient mal de la guerre proprement dite. Leur propre histoire avait été chaotique, troublée et presque certainement sujette à un amortissement rétroactif brutal. Ils n'avaient aucun moyen de distinguer les faits réels de ce qui n'était qu'une fiction produite par une

incarnation antérieure d'eux-mêmes à des fins de propagande interr raciale. Il était probable que c'étaient jadis des êtres organiques, vertébrés, au sang chaud, qui vivaient sur terre, et dotés d'un esprit bicaméral. L'ombre ténue de ce passé possible était perceptible dans leurs architectures cybernétiques.

Pendant longtemps, ils s'étaient cramponnés à l'organique. Mais, à un moment donné, leurs alter ego mécaniques devenus dominants avaient rejeté leurs formes antérieures. Ils hantaient la galaxie sous la forme d'intelligences mécaniques. Le souvenir de leur habitat planétaire devint flou et s'effaça enfin complètement, n'étant pas plus significatif que le souvenir de la vie dans les arbres.

Seul comptait le grand œuvre.

Dans sa cabine, après s'être assurée que Remontoir et Felka étaient conscients que l'objectif de la mission avait été atteint, Skade fit remettre sa tête sur le piédestal. Elle se rendit compte que ses pensées prenaient une texture différente sans cette tige. Ça venait de la légère différence entre les systèmes circulatoires, de la saveur subtile des neurochimiques. Sur le piédestal, elle se sentait calme, à la fois concentrée et ouverte à la présence qu'elle transportait toujours en elle.

[Skade ?]

C'était la petite voix du Conseil de la Nuit, presque enfantine, mais rigoureusement impossible à ignorer. Elle en était arrivée à la connaître parfaitement.

Oui.

[Tu as l'impression d'avoir réussi, Skade ?]

Oui.

[Raconte-nous, Skade.]

Clavain est mort. Nos missiles l'ont atteint. Sa mort reste à confirmer... mais j'en suis certaine.

[Est-il bien mort, au sens où les Romains l'entendaient ?]

Il ne s'est pas rendu. Il a continué à fuir jusqu'au bout. Il devait pourtant bien savoir qu'il n'irait pas loin avec ses moteurs endommagés.

[Nous n'avons jamais pensé qu'il se rendrait. Tout de même, la fin a été rapide pour lui. Tu as bien agi, Skade. Nous sommes satisfaits. Plus que satisfaits.]

Skade aurait bien hoché la tête, mais le piédestal l'en empêchait.

Merci.

Le Conseil de la Nuit lui laissa le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il était prévenant, patient avec elle. Toujours. La voix lui avait souvent dit qu'elle lui accordait toute la valeur qu'on reconnaissait aux membres de l'élite, peut-être même plus. Pour Skade, leur relation ressemblait à celle d'un professeur et d'une élève

douée, hypersensible.

Skade ne se demandait pas souvent d'où venait la voix, ou ce qu'elle représentait au juste. Le Conseil de la Nuit l'avait avertie de ne pas se poser ce genre de question, de peur que ses pensées ne soient interceptées par les autres.

Skade se rappelait la première fois où le Conseil de la Nuit s'était manifesté à elle et lui avait en partie révélé sa nature.

[Nous sommes un noyau de Conjoineurs triés sur le volet, lui avait dit la voix. Un Conseil Restreint tellement secret et hypersécurisé que les plus anciens membres du Conseil orthodoxe en ignorent l'existence. Ils ne la soupçonnent même pas. Nous allons plus loin en profondeur que le Sanctuaire Intérieur, bien que le Sanctuaire soit parfois notre client involontaire, notre marionnette dans les plans plus vastes des Conjoineurs. Et nous ne nous cantonnons pas à cela. Notre relation avec ces autres organismes ne peut être exprimée dans le langage mathématique de la théorie des ensembles. Tu n'as pas besoin de connaître les détails, Skade.]

La voix avait alors entrepris de lui dire qu'elle avait été distinguée. Elle s'était excellemment comportée lors de certaines opérations des Conjoineurs particulièrement dangereuses, et notamment lors d'une mission d'infiltration à Chasm City où elle avait retrouvé des éléments clés pour le programme technologique de suppression inertielle. Elle était la seule à en être revenue vivante.

[Tu t'en es bien sortie. Nous t'observions collectivement depuis quelque temps, Skade. Tu t'es montrée particulièrement brillante ; ça ne nous a pas échappé. C'est pourquoi nous nous faisons maintenant connaître de toi : tu es du genre à mener à bien les tâches difficiles qui attendent les Conjoineurs. Ce n'est pas de la flatterie, Skade ; ce n'est qu'un énoncé froid et détaché des faits.]

Il est vrai qu'elle était la seule survivante de la mission Chasm City. Les détails précis avaient nécessairement été effacés de sa mémoire, mais elle savait que ç'avait été une opération à haut risque, délicieusement dangereuse, qui ne s'était pas déroulée conformément aux plans du Conseil Restreint.

Les activités des Conjoineurs comportaient un paradoxe. On ne pouvait permettre aux troupes susceptibles d'être déployées le long des lignes de bataille, dans la Zone Contestée, de receler des informations sensibles dans leur tête. Mais il en allait autrement en cas d'infiltration en territoire ennemi. Ces opérations délicates étaient confiées à des Conjoineurs expérimentés. Elles exigeaient l'intervention d'agents psychologiquement sélectionnés pour supporter d'être isolés de leurs compagnons. Ces individus, capables de travailler seuls, loin derrière les lignes ennemies, étaient rares et devaient endurer le regard ambivalent des autres. Clavain était l'un d'eux.

Skade en était un autre.

La voix était entrée dans son crâne pour la première fois à son retour au Nid Maternel. Elle lui avait dit qu'elle ne devait parler à personne de cette affaire.

[Nous accordons une grande importance au secret, Skade. Nous le protégeons à tout prix. Sers-nous, et tu serviras le plus grand bien du Nid Maternel. Mais trahis-nous, même involontairement, et nous devons te réduire au silence. Ça ne nous amusera pas, mais nous le ferons.]

Suis-je la première ?

[Non, Skade. Il y en a d'autres comme toi. Mais tu ne sauras jamais qui. C'est notre volonté.]

Qu'attendez-vous de moi ?

[Rien, Skade. Pour le moment. Mais tu entendras parler de nous quand nous aurons besoin de toi.]

Et c'est ce qui s'était passé. Au fil des mois, puis des années, elle en était arrivée à penser que, si réelle qu'elle ait pu lui paraître sur le coup, la voix était une illusion. Et puis le Conseil de la Nuit était revenu, dans un moment de calme, et avait commencé à la guider. La voix ne lui avait pas demandé grand-chose au début : il s'agissait surtout d'agir par omission. La promotion de Skade au sein du Conseil Restreint semblait lui avoir été accordée grâce à ses mérites et non sur intervention de la voix. On aurait pu en dire autant, par la suite, de son admission dans le Sanctuaire Intérieur.

Elle s'interrogeait souvent sur l'identité des membres du Conseil de la Nuit. Parmi tous ceux qu'elle voyait lors des réunions du Conseil Restreint, et dans le Nid Maternel en général, certains appartenaient forcément au Conseil officiellement non existant qui s'exprimait par la voix. Mais il n'y avait jamais un indice, un coup d'œil ambigu. Dans le déferlement de leurs pensées, jamais elle ne détectait une note suspecte ; jamais elle n'avait l'impression que la voix lui parlait par d'autres canaux. Elle s'efforçait de ne pas penser à la voix quand celle-ci ne se faisait pas entendre. Elle se contentait de faire ce qui lui était demandé, refusant d'examiner l'origine de sa compulsion. Ça faisait du bien de se surpasser.

Par étapes, l'influence de Skade s'étendit. Le programme Exordium avait déjà été rouvert quand elle avait rejoint les Conjoineurs. Elle avait reçu pour instruction de manœuvrer afin de se mettre en position de dominer le programme, de faire une utilisation optimale de ses découvertes et de déterminer ses options futures. Au fur et à mesure qu'elle gravissait les strates du secret, Skade prit conscience de l'importance vitale des données technologiques qu'elle avait recueillies à Chasm City. Le Sanctuaire Intérieur avait déjà fait des tentatives infructueuses de construction de systèmes supprimeurs

d'inertie, mais, grâce aux informations qu'elle avait recueillies à Chasm City – et alors même qu'elle ne se souvenait pas exactement de ce qui s'était passé au cours de cette mission –, les pièces du puzzle se mettaient en place avec une aisance déconcertante. Il se pouvait que la voix fasse appel à d'autres individus, ainsi qu'elle l'avait elle-même suggéré, mais il se pouvait aussi que Skade soit une organisatrice particulièrement douée, et sans scrupules. Le Conseil Restreint était son théâtre d'ombres. Ses acteurs se déplaçaient selon sa volonté avec une avidité méprisante.

Et la voix avait continué à l'aiguillonner. Elle avait attiré son attention sur un signal émanant du système de Resurgam, une pulsation diagnostique indiquant que les armes de classe infernale encore existantes avaient été réarmées.

[Le Nid Maternel a besoin de ces armes, Skade. Tu dois accélérer leur récupération.]

Pourquoi ?

La voix lui avait projeté des images dans la tête : un essaim de machines noires, implacables, sombres, lourdes et vibrantes comme une volée de corbeaux.

[Il y a des ennemis entre les étoiles, Skade. Des ennemis pires que tout ce que nous pouvions imaginer. Ils se rapprochent. Nous devons nous protéger.]

Comment le savez-vous ?

[Nous le savons, Skade, fais-nous confiance.]

Elle avait perçu, dans cette voix enfantine, quelque chose qu'elle n'avait pas senti jusqu'alors. De la souffrance, de l'angoisse, ou les deux.

[Fais-nous confiance. Nous savons de quoi elles sont capables. Nous savons ce que ça fait d'être harcelé par elles.]

La voix s'était tue, comme si elle en avait déjà trop dit.

Et voilà que la voix lui enfonçait une nouvelle pensée obsédante dans la tête, la tirant de sa rêverie.

[Quand pourrons-nous être certains qu'il est mort, Skade ?]

D'ici à dix ou douze heures. Nous allons balayer la zone et filtrer le milieu interplanétaire en insistant sur la recherche des oligoéléments qu'on peut s'attendre à trouver dans une situation pareille. Et même si les preuves ne sont pas concluantes, on peut être confiants...

La réponse fut brusque, explosive :

[Non, Skade. Nous ne pouvons prendre le risque que Clavain atteigne Chasm City.]

Je l'ai tué, je vous le jure.

[Tu es rusée, Skade, et déterminée. Mais Clavain aussi. Il t'a eue, une fois. Il aurait pu t'abuser à nouveau.]

C'est sans importance.

[Ah bon ?]

Même si Clavain arrivait à Yellowstone, les informations qu'il détient encore ne pourraient être d'aucune utilité à l'ennemi ou à la Convention. Qu'ils essaient de récupérer les armes de classe infernale si ça les amuse. Nous avons l'Exordium, et la technologie de la suppression d'inertie. C'est un sacré avantage. Clavain et les alliés, quels qu'ils puissent être, dont il pourrait s'entourer n'arriveraient à rien.

La voix marqua une pause. L'espace d'un instant, Skade se demanda si elle était partie, la laissant seule.

Elle se trompait.

[Tu penses donc qu'il pourrait être encore vivant ?]

Elle bredouilla, à la recherche d'une réponse.

Je...

[Il vaudrait mieux qu'il ne le soit pas, Skade. Ou tu nous décevrais beaucoup.]

Il tenait dans ses bras un chat blessé. L'animal avait eu la colonne vertébrale brisée dans la région lombaire, et ses pattes arrière pendaient mollement. Il essayait de lui faire boire un peu d'eau de la tétine en plastique de son kit de survie. Il avait lui-même les jambes coincées sous des tonnes de gravats. Le chat était aveugle, brûlé, incontinent, et il souffrait. Mais il ne voulait pas l'achever.

Il marmonna une phrase, plus pour lui-même que pour le chat.

— Tu vas t'en sortir, mon vieux. Que tu le veuilles ou non.

Sa voix lui faisait l'effet de deux feuilles de papier de verre frottant l'une sur l'autre. Il avait dramatiquement besoin d'eau. Mais il n'en restait qu'un tout petit peu dans son pack de survie, et c'était le tour du chat.

— Allez, petit crétin. Vas-y, bois. Tu as tenu le coup jusqu'ici...

— Laisse-moi... mourir, répondit le chat.

— Désolé, minou. Ce n'est pas comme ça que ça va se passer.

Il sentit une légère brise. C'était la première fois qu'il sentait un mouvement dans la bulle d'air où ils étaient piégés, le chat et lui. Il entendait dans le lointain le grondement de tonnerre du béton et du métal qui s'effondraient. Il priait le bon Dieu pour que le soudain courant d'air ne soit provoqué que par le déplacement de la bulle d'air ; pour que, avec un peu de chance, un obstacle se soit effondré, reliant la bulle à une autre. Il espérait que ce n'était pas une partie du mur extérieur qui avait cédé, ou les vœux du chat seraient bientôt exaucés. La bulle d'air se dépressuriserait, et ils se retrouveraient en train de tenter de respirer l'atmosphère martienne. Il avait entendu dire que ce n'était pas une mort agréable, quoi que puissent essayer de vous faire croire les holodrames de propagande de la Coalition.

- Clavain... sauve-toi.
- Pourquoi, minou ?
- Je vais mourir, de toute façon.

La première fois que le chat lui avait parlé, il avait pensé qu'il commençait à avoir des hallucinations : il imaginait que son compagnon parlait alors que ça ne pouvait pas être le cas. Et puis, un peu à retardement, il avait compris que le chat parlait vraiment, que c'était un artefact, un caprice de riche touriste, fruit du génie génétique. Les araignées avaient abattu, avec leurs ogives à phase mousse, un dirigeable civil arrimé sur le toit, au mât d'amarrage aérien. L'animal avait dû s'échapper de la nacelle du dirigeable avant l'attaque, et il était descendu vers les niveaux inférieurs de la tour. Clavain pensait que les animaux parlants étaient un affront fait à Dieu, et il était raisonnablement sûr que le chat n'était pas une entité pensante légalement reconnue. La Coalition pour la Pureté Neurale aurait piqué une crise si elle avait su qu'il avait partagé ses réserves d'eau avec cette créature du diable. Les accroissements génétiques lui répugnaient autant que les tripatouillages neuraux de Galiana.

Clavain introduisit la tétine dans la bouche du chat. Un réflexe lui fit avaler les dernières gouttes d'eau.

- Nous devons tous partir un jour, minou.
 - Pas si... vite.
 - Allez, bois et arrête de geindre.
- Le chat lapa les dernières gouttes.
- Mer... merci.

C'est alors qu'il avait à nouveau senti la brise, mais plus forte, cette fois, et elle était accompagnée par un grondement plus insistant de décombres. Dans la maigre lumière procurée par le crayon lumineux thermobiochimique qu'il avait allumé une heure auparavant, il vit de la poussière et des gravats glisser sur le sol. La fourrure dorée du chat ondoyait comme un champ d'avoine. La pauvre bête tenta de tourner la tête dans la direction du vent. Clavain la lui caressa, dans l'espoir de le réconforter. Ses yeux étaient des orbites ensanglantées.

La fin était proche. Il le savait. Ce n'était pas une redistribution d'air dans les ruines ; c'était un effondrement majeur au niveau de la périphérie de la structure abattue. La cellule d'air fuyait dans le froid martien.

Il éclata de rire, et ce fut comme s'il se raclait la gorge avec un fil de fer barbelé.

- Quelque chose... de drôle ?
- Non, répondit-il. Oh non. Pas du tout.

La lumière poignarda les ténèbres. Une vague d'air pur et froid lui gifla la face et pénétra dans ses poumons.

Il caressa à nouveau la tête du chat. Si c'était ça, la mort, alors ce n'était pas aussi grave qu'il le craignait.

— Clavain.

Quelqu'un prononçait son nom, calmement, avec insistance.

— Clavain. Réveillez-vous.

Il ouvrit les yeux, et cet effort absorba aussitôt la moitié des forces qu'il croyait encore avoir. Il était dans un endroit si vivement éclairé qu'il ne put s'empêcher de plisser les paupières, de refermer des yeux déjà presque hermétiquement clos. Il eut envie de se replier dans son propre passé, si pénible et si claustrophobique que le rêve puisse être.

— Clavain. Je vous avertis... si vous ne vous réveillez pas, je vais être obligée de...

Il se força à rouvrir les yeux, et se rendit compte que juste devant lui se dressait une silhouette qui se précisa peu à peu. Elle était penchée sur lui, et c'était elle qui parlait.

— Et merde... fit une voix de femme. Je pense qu'il a perdu la tête, ou un truc du genre.

Une autre voix, sonore, respectueuse mais peut-être un poil paternaliste, dit :

— On vous demande bien pardon, Petite Demoiselle, mais il serait prématuré de procéder à des déductions. Surtout si la personne concernée est un Conjoinneur.

— Hé, comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle !

— On souhaitait simplement faire remarquer que son état physique pouvait être à la fois complexe et délibéré.

— Balance-le tout de suite dans l'espace, dit une autre voix, d'homme, celle-ci.

— Ta gueule, Xav.

La vision de Clavain se précisa ; il était plié en deux dans une petite salle blanche. Il y avait des pompes et des cadrans sur toutes les parois, ainsi que des inscriptions et des notices presque effacées au point d'être illisibles. Il était dans un sas. Il portait encore son scaphandre, celui qu'il avait – il s'en souvenait, maintenant – quand il avait envoyé la corvette au loin, et la silhouette penchée sur lui était aussi en scaphandre. C'était elle qui avait ouvert sa visière et son écran antiradiation, y laissant entrer l'air et la lumière.

Il fouilla dans ses souvenirs à la recherche d'un nom.

— Antoinette ?

— Dans le mille, Clavain.

Elle avait également soulevé sa visière. Il ne voyait de son visage qu'une frange blonde, ébouriffée, de grands yeux et un nez criblé de

taches de rousseur. Elle était attachée à la paroi du sas par un filin métallique, et elle avait la main posée sur un gros levier rouge.

— Je ne vous voyais pas si jeune, dit-il.

— Ça va, Clavain ?

— Je me suis déjà senti mieux, répondit-il. Mais ça va aller. Je m'étais plongé en sommeil profond, presque en coma, pour économiser les ressources de mon scaphandre. Juste au cas où vous auriez été un peu en retard.

— Et si je n'étais pas arrivée du tout ?

— Je pensais bien que vous viendriez, Antoinette.

— Vous aviez tort. J'ai bien failli ne pas venir. Pas vrai, Xav ?

Ce fut la troisième voix – la voix d'homme – qui répondit :

— Mon vieux, vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez.

— Non, fit Clavain. Probablement pas.

— Je persiste à dire qu'on devrait le balancer dans l'espace, répéta la troisième voix.

Antoinette regarda par-dessus son épaule, en direction de la vitre du sas intérieur.

— Après avoir fait tout ce chemin pour le récupérer ?

— Il n'est pas trop tard. Ça lui apprendrait à croire que c'est toujours gagné d'avance.

Clavain tenta de changer de position.

— Je ne crois pas...

— Holà ! fit Antoinette avec un geste sans équivoque.

Il n'avait pas intérêt à remuer le petit doigt.

— Regardez bien ça, Clavain, ajouta-t-elle avec un mouvement de menton en direction du levier qu'elle tenait toujours d'une main. Vous faites une chose qui ne me plaît pas – comme de battre d'un cil –, je tire sur ce levier et vous vous retrouvez dans le vide, comme vient de le dire mon ami Xav.

Il rumina sa situation pendant quelques secondes.

— Si vous n'étiez pas disposée à me faire confiance, si peu que ce soit, vous ne seriez pas venue me récupérer.

— Simple curiosité.

— Peut-être. Mais peut-être aussi que vous avez senti que j'étais sincère. Après tout, je vous ai sauvé la vie, non ?

De sa main libre, elle actionna les autres commandes du sas. La porte intérieure coulisssa, offrant à Clavain un bref aperçu du reste du vaisseau. Il vit une autre silhouette en scaphandre au bout du sas, mais nul signe d'une troisième personne.

— Bon, je vais m'en aller, annonça Antoinette.

D'un mouvement preste, elle déboucla la ligne qui la retenait, se glissa par la porte du sas et la referma. Clavain ne bougea pas,

attendant que le visage de la fille apparaisse derrière la vitre. Elle avait retiré son casque et passait ses doigts dans sa crinière en désordre.

— Vous allez me laisser ici ? demanda-t-il.

— Oui. Pour le moment. Vous comprenez pourquoi, j'en suis sûre. Je peux toujours vous renvoyer dans l'espace si vous faites quelque chose qui ne me plaît pas.

Clavain porta les mains à son casque et l'ôta. Il le laissa dériver, tourner et retourner dans le sas comme une petite lune de métal.

— Je ne prévois pas de faire quoi que ce soit qui puisse nuire à l'un ou l'autre d'entre vous.

— Tant mieux.

— Mais écoutez-moi bien. Vous êtes en danger rien qu'en restant ici. Vous devez quitter la zone le plus vite possible.

— *Don't panic*, mec, fit l'homme. Nous avons le temps. Il n'y a pas un seul zombie dans un rayon de plusieurs minutes-lumière.

— Ce n'est pas des Demarchistes qu'il faut vous méfier. C'est mon propre camp, les Conjoiners, que je fuyais. Ils ont un vaisseau furtif dans le coin. Pas tout près, certes, mais il peut se déplacer très rapidement. Il dispose de missiles à longue portée, et je vous garantis qu'il est à ma recherche.

— J'avais cru comprendre que vous aviez feint votre propre mort, objecta Antoinette.

— Je suppose que Skade a anéanti ma corvette avec ces mêmes missiles à longue portée, confirma-t-il. Elle a dû supposer que j'étais à bord. Mais elle ne s'arrêtera pas là. Si elle fait les choses aussi à fond que je le pense, elle balayera la zone avec l'*Ombre de la Nuit* par mesure de sécurité, à la recherche d'atomes révélateurs.

— Des atomes révélateurs ? Vous voulez rire ! Le temps qu'ils arrivent à l'endroit de l'explosion...

Elle secoua la tête.

Clavain en fit autant.

— Il y aura encore une densité légèrement accrue – un ou deux atomes au mètre cube – de certains éléments qu'on ne trouve pas, normalement, dans l'espace interstellaire. Des isotopes de la coque, ce genre de chose. L'*Ombre de la Nuit* va échantillonner la zone. La coque est recouverte de plaques elles-mêmes recouvertes d'époxy qui piégeront toutes les molécules au-dessus d'une certaine taille, et ses spectromètres de masse apprécieront la consistance atomique du vide proprement dit. Des algorithmes disséqueront les données, les retraiteront, analyseront les courbes, les histogrammes de fréquence et les ratios d'isotopes, et les compareront avec les divers scénarios correspondant à la destruction d'un vaisseau de la composition de la corvette. Les résultats seront sans ambiguïté, parce que les erreurs

statistiques seront presque de la même ampleur que les effets que Skade tente de mesurer. Je l'ai déjà vu faire. L'analyse des données révélera qu'il y avait très peu de matière organique à bord de la corvette. Et puis il y a les isotopes de mes implants, dit-il en portant la main à sa tempe assez lentement pour qu'on ne puisse se méprendre sur son mouvement. Ils seront plus difficiles à détecter, beaucoup plus difficiles, mais Skade les recherchera. Et comme elle ne les trouvera pas...

— Elle comprendra ce que vous avez fait, conclut Antoinette.

Clavain hocha de nouveau la tête.

— Mais j'ai pris tout ça en considération. Skade aura besoin de temps pour procéder à une recherche approfondie. Vous pouvez encore retourner en terrain neutre, mais seulement si vous commencez tout de suite à rentrer chez vous.

— Vous êtes vraiment pressé de regagner la Ceinture de Rouille, hein, Clavain ? demanda Antoinette. Je ne sais pas qui aura votre peau, de la Convention ou des zombies, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils vous boufferont tout cru.

— Personne n'a jamais dit que désertier était une activité de tout repos.

— Vous avez déjà déserté une fois, non ? demanda Antoinette.

Clavain rattrapa son casque qui dérivait et l'accrocha à sa ceinture par la dragonne.

— Une fois. Il y a longtemps. Vous n'étiez même pas née.

— Ouais. Quatre cents ans avant ma naissance, par là ?

Il se grattouilla la barbe.

— Par là, oui.

— Alors c'est vous. Enfin, vous êtes *lui*.

— Lui ?

— Ce Clavain-là. Celui de l'Histoire. Celui dont tout le monde dit qu'il doit être mort, maintenant. Le Boucher de Tharsis.

Clavain eut un sourire.

Pour ma plus grande faute.

Thorn planait au-dessus d'un monde qui se préparait à la mort. Ils avaient fait le voyage à partir du *Spleen de l'Infini* dans l'une des navettes les plus petites et les plus maniables que les deux femmes lui avaient montrées dans la soute-parking. C'était un appareil surface/orbite à deux places, qui ressemblait à une tête de cobra : une aile en forme de capuchon doucement incurvée, les vitres de la cabine positionnées de chaque côté du fuselage comme des yeux de serpent. Le ventre de l'appareil était strié et boursoufflé par des capteurs, des écoutes et ce qu'il prit pour différentes sortes d'armes. Deux embouchures de canons à particules se projetaient sur le devant comme des crocs à venin articulés, et la peau du vaisseau était recouverte par une mosaïque de plaques de céramique verte et noire, irrégulières, qui évoquaient des écailles.

« Ça nous permettra d'aller jusque là-bas et de revenir ? avait demandé Thorn.

— En effet, lui avait assuré Vuilleumier. C'est le plus rapide de nos appareils, et probablement celui qui laissera l'empreinte la plus discrète sur les capteurs. Cela dit, le blindage est léger, et les armes sont plutôt là pour le décorum que pour autre chose. Si vous voulez un appareil mieux armé, nous le prendrons, mais ne vous plaignez pas s'il est lent et facile à repérer.

— Je vous laisse choisir.

— C'est complètement stupide, Thorn. Il est encore temps de faire marche arrière.

— Ce n'est pas une question de stupidité, Inquisitrice. (Il ne pouvait perdre l'habitude de lui donner ce nom.) Je refuserai tout simplement de coopérer tant que je ne me serai pas assuré que la menace est bien réelle. Tant que je ne l'aurai pas vérifié par moi-même – de mes propres yeux, et non par l'intermédiaire d'un écran –, je ne pourrai pas vous faire confiance.

— Et pourquoi vous mentirions-nous ?

— Je ne sais pas, mais je pense que c'est ce que vous faites. »

Il l'avait observée attentivement, rivant ses yeux aux siens un peu trop longtemps pour que ce soit tout à fait confortable.

« Vous me mentez à propos de quelque chose. Je ne sais pas quoi,

mais vous n'êtes pas tout à fait honnêtes avec moi. Cela dit, vous l'êtes quand même une partie du temps, et c'est cette partie-là que je ne comprends pas tout à fait.

— Tout ce que nous voulons, c'est sauver la population de Resurgam.

— Je sais. Ça, je le crois. Vraiment. »

Ils avaient pris l'appareil en forme de tête de cobra, laissant Irina à bord du plus gros vaisseau. Le départ avait été rapide et, Thorn avait eu beau faire, il n'avait pas réussi à jeter un coup d'œil en arrière. Il n'avait toujours pas vu le *Spleen de l'Infini* du dehors, pas même lors de l'approche de Resurgam. Pourquoi, se demandait-il, les deux femmes se donnaient-elles tant de mal pour lui cacher l'extérieur de leur bâtiment ? Maintenant, peut-être n'était-ce que son imagination, et peut-être aurait-il l'occasion de le voir au retour.

« Vous pouvez prendre les commandes, lui avait dit Irina. La navette n'a pas besoin d'être pilotée. Nous pouvons programmer une trajectoire, et laisser les automatismes s'occuper des procédures. Dites-nous seulement à quelle distance vous voulez vous rapprocher des Inhibiteurs.

— Nous n'avons pas besoin d'aller tout près. Quelques dizaines de milliers de kilomètres devraient suffire. Je devrais réussir à voir cet arc, s'il est assez lumineux, et probablement les tubes qui plongent dans l'atmosphère. Mais je n'irai pas là-bas tout seul. Si vous voulez vraiment que je vous suive, l'une de vous deux viendra avec moi. Comme ça, je saurai que ce n'est pas un piège, n'est-ce pas ?

— J'y vais avec lui », avait proposé Vuilleumier.

Irina avait haussé les épaules.

« Ravie de vous avoir connu. »

L'aller avait été sans histoire. Comme le trajet qui les avait amenés de Resurgam, ils l'avaient passé à dormir – pas en cryosommeil, mais dans une sorte de coma sans rêve, induit par des drogues.

Leur réveil était programmé pour se produire quand ils seraient à moins d'une seconde-lumière de la géante gazeuse. Thorn avait repris conscience en proie à une vague irritation, un mauvais goût dans la bouche, perclus de douleurs à des endroits où il ne ressentait rien auparavant.

— Enfin, la bonne nouvelle, c'est que nous sommes toujours vivants. Soit les Inhibiteurs ne savent pas que nous sommes là, soit ils s'en fichent.

— Et pourquoi s'en ficheraient-ils ?

— Ils doivent savoir, d'expérience, que nous ne constituons pas une menace pour eux. D'ici peu, nous serons tous morts, alors pourquoi s'en faire pour un ou deux spécimens ?

— D'expérience ? releva-t-il en fronçant le sourcil.

— C'est dans leur mémoire collective, Thorn. Nous ne sommes pas la première espèce à laquelle ils font le coup. Le taux de réussite doit être assez élevé, sans quoi ils reverraient leur stratégie.

Ils étaient en apesanteur. Thorn déboucla son baudrier, écarta le filet d'accélération et donna un coup de pied qui le propulsa vers l'une des vitres en forme de fente. Il se sentait un peu mieux. Il voyait très nettement la géante gazeuse, et ça n'avait pas l'air d'être une planète agréable.

Il remarqua d'abord les trois grands fleuves de matière incurvés qui scintillaient légèrement à la lumière de Delta Pavonis, minces rubans d'un gris translucide tels de grands coups de pinceau fantomatiques tracés sur le ciel, plats au niveau de l'écliptique et s'estompant vers l'infini. On devinait le flux de matière lorsqu'un bloc de roche reflétait un instant la lueur du soleil. C'était un gravier à fine granulométrie qui rappelait à Thorn le courant paresseux d'un fleuve sur le point de prendre en glace. La matière voyageait à une vitesse de plusieurs centaines de kilomètres à la seconde, mais la seule immensité du spectacle conférait à cette vitesse même quelque chose de glaciaire. Les fleuves proprement dits faisaient des kilomètres et des kilomètres de largeur. On aurait dit des anneaux planétaires soigneusement déroulés.

Il suivit ces fleuves du regard jusqu'à leur extrémité. Près de la géante gazeuse, les courbes mathématiques uniformes – des arcs décrivant des trajectoires orbitales – changeaient subitement de direction, décrivant des virages abrupts, en épingle à cheveux ou en baïonnette, et chaque fleuve était dirigé vers une lune particulière. C'était comme si l'élégant coup de pinceau de l'artiste avait fait une embardée au dernier moment. L'orientation des lunes variait évidemment d'heure en heure, sous l'influence du fleuve arrivant, dont la géométrie était elle-même en perpétuel changement. De temps en temps, un fleuve repartait en arrière, et le flux s'interrompait alors qu'un autre le coupait. Parfois, un timing d'une précision stupéfiante permettait aux fleuves de se traverser sans que les masses qui les constituaient ne se heurtent véritablement.

— Nous ne savons pas comment ils font pour les canaliser, lui confia gravement Vuilleumier. Ces fleuves ont une inertie énorme, plusieurs milliards de tonnes de matière à la seconde. Et pourtant ils changent de direction comme si de rien n'était. Irina pense qu'ils ont positionné des petits trous noirs là-haut, et que c'est ce qui leur permet de détourner les courants. Maintenant, il se peut aussi qu'ils soient capables de couper l'inertie sur commande. Ça expliquerait qu'ils arrivent à courber les courants de cette façon.

— Ce qui n'est pas beaucoup plus encourageant.

— Non, mais même s'ils sont capables de plier l'inertie ou les

trous noirs à leur volonté, ils ne peuvent apparemment pas le faire à grande échelle, ou nous serions déjà morts. Ils ont leurs limites. Nous *devons* le croire.

Les lunes, qui faisaient quelques dizaines de kilomètres de diamètre, étaient visibles sous la forme de petites pelotes de lumière, nouées au bout des fleuves. Ceux-ci plongeaient dans chaque lune par une embouchure évasée, perpendiculaire au plan orbital. Normalement, le flux de matière déplacée aurait dû projeter chaque lune sur une nouvelle orbite. Or il ne se passait rien de tel, ce qui suggérerait, encore une fois, que les lois normales de la conservation du moment étaient soit supprimées, soit ignorées, soit suspendues jusqu'à nouvel ordre.

La lune la plus éloignée définissait l'arc qui finirait par enclore la géante gazeuse. Lorsque Thorn l'avait vu, du *Spleen de l'Infini*, il pouvait croire qu'il n'était pas destiné à se refermer. Cette illusion n'était plus possible, à présent. Les extrémités continuaient à s'éloigner de la lune, le tube étant extrudé au rythme de mille kilomètres toutes les quatre heures. Il en émergeait, à la vitesse d'un train express, une avalanche de matière superorganisée.

Si incroyable que ça puisse paraître, ce n'était pas de la magie ; juste de l'industrie. C'est ce que Thorn s'obligeait à se dire. Des mécanismes dissimulés sous la croûte glacée de la lune transformaient le fleuve de matière à une vitesse démoniaque, forgeant les composants impossibles à deviner qui formaient le tube de treize kilomètres de diamètre. Les deux femmes n'avaient pas échafaudé en présence de Thorn d'hypothèses sur la nature du tube : était-il creux ou plein, ou bourré de mécanismes extraterrestres cliquetants ?

En tout cas, ce n'était pas de la magie. Thorn acceptait l'idée que les lois de la physique fondent comme du caramel à proximité des moteurs des Inhibiteurs, parce que, pour lui, ce n'étaient pas, contrairement aux apparences, les lois ultimes mais plutôt de simples décrets, ou des règles qui s'appliquaient la plupart du temps, mais qui pouvaient être suspendues en cas de nécessité. Et pourtant, même les Inhibiteurs devaient s'y conformer dans une certaine mesure. Ils pouvaient faire des miracles, mais pas l'impossible. Par exemple, ils avaient besoin de matière. Ils pouvaient la transformer à une vitesse stupéfiante, mais ils ne pouvaient pas, selon toute évidence, la faire surgir du néant. Ils avaient dû fracasser trois mondes pour alimenter cet enfer de créativité.

Et quoi qu'ils fassent, quelque envergure que cela puisse avoir, c'était nécessairement lent. L'arc devait être guidé autour de la planète à deux cent quatre-vingts mètres à la seconde, seulement. Le processus n'était pas instantané. Les machines étaient puissantes, mais pas divines.

Piètre consolation, mais Thorn décida qu'ils devraient s'en contenter.

Il s'intéressa ensuite aux deux autres lunes. Les Inhibiteurs leur avaient imposé des orbites parfaitement circulaires, juste au-dessus de la couche de nuages. Leurs orbites se coupaient périodiquement, mais la dépose du câble, lente, efficace, se poursuivait, imperturbablement.

Cette partie du processus était beaucoup plus claire, à présent. Thorn voyait les courbes élégantes des tubes extrudés émerger, droites comme un coup de fouet qui aurait strié chaque lune avant de retomber vers le niveau des nuages. Plusieurs milliers de kilomètres derrière chaque lune, les tubes plongeaient dans l'atmosphère comme des seringues, se déplaçant à une vitesse orbitale – des kilomètres à la seconde –, et ils y laissaient des marques de griffes livides. Une mince bande rougeâtre, agitée, visible juste sous la trace de chaque lune, faisait deux ou trois fois le tour de la planète, chaque passage un peu décalé par rapport au précédent à cause de la rotation de la géante gazeuse. Les deux lunes gravaient dans les nuages mouvants un schéma géométrique complexe qui ressemblait à un panache calligraphique extravagant. À un certain niveau, Thorn en appréciait la beauté, mais le spectacle était aussi calmement écœurant. Quelque chose d'atroce et de définitif allait sûrement arriver à la planète. Cette calligraphie n'était qu'un rite funéraire élaboré pour un monde mourant.

— Alors, vous nous croyez, maintenant ? fit Vuilleumier.

— J'y serais assez enclin, répondit Thorn en tapotant la vitre. Enfin, ça pourrait être un écran tridimensionnel et non du verre, contrairement aux apparences... mais je crois que je ne vous accorderai pas autant d'ingéniosité. Même si je sortais en scaphandre, pour voir ça de mes propres yeux, je ne pourrais jamais être sûr que la visière serait bien transparente.

— Vous êtes un homme méfiant.

— J'ai appris que ça aidait à s'en sortir.

Thorn regagna son siège. Il en avait assez vu pour le moment.

— Très bien. Question suivante : que se passe-t-il là-bas ? Que mijotent-ils ?

— Nous n'avons pas besoin de le savoir, Thorn. Il nous suffit de savoir qu'il va se passer quelque chose de mauvais.

— Ce n'est pas suffisant pour moi.

— Ces machines... reprit Vuilleumier avec un geste en direction de la vitre. Nous savons ce qu'elles font, mais pas comment elles le font. Elles anéantissent des civilisations, lentement, implacablement. C'est Sylveste qui les a amenées vers nous. Il ne l'a peut-être pas fait exprès – bien qu'on ne puisse être sûr de rien dès que ce salaud est concerné –, en tout cas, maintenant, elles vont finir le travail. Vous

n'avez – nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Nous devons seulement éloigner tout le monde d'ici le plus vite possible.

— Si ces machines sont aussi efficaces que vous le dites, ça ne changera pas grand-chose, hein ?

— Ça nous permettra de gagner du temps, répondit-elle. Et ce n'est pas tout. Les machines sont efficaces, mais pas tout à fait comme avant.

— Vous m'avez dit que c'étaient des machines autoreproductrices. Pourquoi perdraient-elles de leur efficacité ? Elles devraient, au contraire, s'améliorer et devenir plus rapides au gré de leurs perfectionnements.

— Ceux qui les ont faites ne voulaient pas qu'elles deviennent trop intelligentes. Les Inhibiteurs ont créé ces machines pour anéantir l'intelligence émergente. Ça n'aurait pas eu de sens si les machines avaient rempli la niche qu'elles étaient censées maintenir vide.

— D'accord... concéda Thorn, qui n'était pas du genre à en rester là. J'imagine que vous pourriez m'en dire beaucoup plus. Mais, d'abord, je voudrais me rapprocher.

— Vous rapprocher... de quoi ? demanda-t-elle, sur la défensive.

— Le vaisseau est profilé de façon à supporter l'insertion atmosphérique. Enfin, j'imagine.

— Ce n'était pas ce qui était prévu.

— Eh bien, faites-moi un procès, répondit-il avec un sourire. Je suis d'un naturel curieux, tout comme vous.

Scorpio reprit conscience – une conscience glacée, visqueuse – et se mit à trembler de façon incontrôlable. Il se palpa, détachant une écaille de gel translucide, luisante, de sa peau nue. Le gel se décollait avec un bruit de ventouse graisseux, écœurant. Il s'attarda sur la cicatrice de brûlure qu'il avait à l'épaule droite. Il tâta le pourtour avec une fascination circonspecte. Il connaissait sa cicatrice intimement, centimètre par centimètre, mais en la palpant, en suivant la topologie ridée de la ligne de côte, l'endroit où la chair de cochon, lisse, prenait une texture de viande boucanée, pareille à du cuir, il repensa au serment qu'il s'était fait après avoir échappé à Quail. Il ne devait jamais oublier Quail, et il ne devait pas non plus oublier que – si modifié qu'il ait pu être – Quail était complètement humain, au sens génétique du terme, et que les hommes devraient subir la vengeance de Scorpio.

Il n'éprouvait aucune douleur, pas même à cause de la brûlure, juste de l'inconfort et une certaine désorientation. Ses oreilles bourdonnaient, comme s'il avait eu la tête enfoncée dans un conduit de ventilation. Sa vision brouillée ne lui révélait que des formes

vagues, amorphes. Scorpio leva la main et pela le gel transparent qui lui couvrait le visage. Il cligna des yeux. Les choses étaient plus claires, à présent, mais le bourdonnement persistait. Il regarda autour de lui en frissonnant. Il avait froid. Mais il avait l'esprit assez clair pour prendre note de l'endroit où il se trouvait, et de ce qui lui arrivait.

Il se trouvait dans une sorte d'œuf de métal craquelé coupé en deux. Il était roulé en boule dans une position fœtale peu naturelle, le bas du corps encore plongé dans le gel, une sorte de mucus répugnant. Il avait des tuyaux de plastique et des électrodes partout. Sa muqueuse nasale et son arrière-gorge étaient à vif, comme si on l'avait récemment désintubé sans ménagement. L'autre moitié de l'œuf de métal était repoussée sur le côté. Plus loin, tout autour, il reconnaissait l'intérieur immédiatement identifiable d'un vaisseau spatial : tout de métal bleuté, brillant, incurvé, et d'états perforés qui ressemblaient à des côtes. Le bruit qu'il avait dans les oreilles était un ronflement de moteurs en accélération, et le fait qu'il les entende signifiait qu'il était à bord d'un petit vaisseau. Une navette, donc, ou quelque chose d'équivalent définitivement réservé aux vols intrasystème.

Scorpio tiqua. Une porte s'était ouverte à l'autre bout de la cabine, révélant une pièce plus petite, aux parois cannelées, avec une échelle montant vers le niveau supérieur. Un homme descendait les derniers barreaux. Il franchit l'ouverture en baissant la tête et s'approcha calmement de Scorpio, manifestement pas étonné de voir qu'il était réveillé.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'homme.

Scorpio fit péniblement le point sur lui. Il le connaissait, même s'il avait changé depuis leur dernière rencontre. Il avait l'air un poil moins cadavérique et, s'il portait toujours une tenue sombre et neutre, elle ne l'identifiait plus comme un Conjoinneur. Un millimètre de cheveux noirs repoussait sur son crâne rasé.

— Remontoir, commença Scorpio en recrachant d'affreuses glaires gélatineuses.

— Eh oui. Ça va ? D'après les moniteurs, vous ne souffrez d'aucun effet secondaire.

— Où sommes-nous ?

— Dans un vaisseau, pas loin de la Ceinture de Rouille.

— Vous êtes venu me torturer à nouveau, c'est ça ?

Remontoir ne le regarda pas tout à fait dans les yeux.

— Ce n'était pas de la torture, Scorpio... juste de la rééducation.

— Quand allez-vous me remettre entre les mains de la Convention ?

— Ce n'est plus au programme. Ou, du moins, pas forcément.

Scorpio se reprit à espérer. Ils étaient donc à bord d'un petit appareil, sans doute une navette. Il se pouvait qu'ils en soient les seuls occupants, Remontoir et lui. C'était même probable. Il se demanda s'il saurait piloter un vaisseau de conception conjointeur. Il tâtonnerait peut-être, mais il était prêt à tenter le coup. Et s'il se crashait et finissait carbonisé, ça vaudrait infiniment mieux qu'une condamnation à mort.

Il se jeta sur Remontoir, jaillissant du bol dans une explosion de gel. Les tubes et les tuyaux volèrent dans tous les sens. Ses mains maladroites cherchèrent les points de pression qui plongeraient n'importe qui, Conjointeur ou non, dans l'inconscience puis dans la mort.

Scorpio se réveilla. Il était attaché sur un fauteuil, dans une autre partie du vaisseau. Remontoir était assis en face de lui, les mains soigneusement croisées sur son ventre, devant un imposant panneau de commande couvert de cadrans et de voyants, les systèmes de commande et les écrans de navigation hémisphériques. Le tout brillait comme un casino. Scorpio en connaissait un rayon sur la conception des vaisseaux, et les interfaces conjointeurs étaient minimalistes, à la limite de l'invisibilité, comme les objets dessinés par les Nouveaux Quakers.

— À votre place, je ne recommencerais pas, fit Remontoir.

Scorpio le foudroya du regard.

— Recommencer quoi ?

— Vous avez essayé de me cravater. Ça n'a pas marché et, malheureusement pour vous, ça n'a aucune chance de marcher. Jamais. Nous vous avons fourré un implant dans la tête, Scorpio – un très petit, autour de la carotide. Il n'a qu'une fonction : comprimer l'artère en réponse au signal d'un autre implant inséré dans ma tête à moi. Je peux envoyer ce signal volontairement si vous me menacez, mais ce n'est pas indispensable. L'implant émettra un code de détresse si je perds soudain conscience, ou si je meurs. Vous mourriez aussitôt après.

— Je ne suis pas mort, là.

— Non. Dans ma grande mansuétude, je me suis contenté de vous adresser un simple avertissement.

Scorpio était habillé et séché. Il se sentait mieux que lorsqu'il avait repris conscience, dans l'œuf.

— À quoi ça rime, Remontoir ? Vous venez de me fournir le moyen idéal de mettre fin à mes jours, au lieu d'attendre que la Convention m'élimine, c'est tout.

— Je ne vais pas vous livrer à la Convention.

— Un peu de justice privée, c'est ça ?

— Ce n'est pas ça non plus.

Remontoir fit pivoter son siège face au panneau de commande flamboyant et commença à tapoter dessus comme un virtuose, les mains tendues, sans regarder ses doigts. Au-dessus du panneau, de chaque côté du poste de pilotage, deux hublots s'ouvrirent dans l'acier bleu de la carlingue. La lumière baissa doucement dans la cabine. Le rugissement des moteurs changea de registre et Scorpio sentit au creux de l'estomac un changement d'axe de gravité. Un vaste croissant ocre apparut dans l'un des hublots. C'était Yellowstone, et la majeure partie de la planète était plongée dans la nuit. Le vaisseau de Remontoir était pratiquement dans le plan de la Ceinture de Rouille. L'enfilade d'habitats était à peine visible sur la partie éclairée du disque – ce n'était qu'un saupoudrage sombre, une fine ligne couleur cannelle –, mais, sur le velours de la nuit, ils formaient un collier de bijoux, scintillants, étincelants, selon que leurs immenses miroirs et leurs projecteurs s'allumaient ou s'éteignaient. C'était impressionnant, et pourtant Scorpio savait que ce n'était que l'ombre de ce que cela avait été. Il y avait dix mille habitats, avant la peste ; seuls quelques centaines étaient encore occupés. Mais, sur le fond nocturne, les épaves disparaissaient, ne laissant que la piste de cités illuminées, pareilles à une poussière féerique, et on aurait presque pu croire que la roue de l'Histoire n'avait jamais tourné.

Juste derrière la Ceinture, Yellowstone avait l'air si près qu'ils semblaient devoir s'écraser dessus. Scorpio avait l'impression d'entendre la rumeur de Chasm City monter à travers les nuages comme le chant d'une sirène séductrice. Il pensait aux garennes, aux forteresses que les porckos et leurs alliés entretenaient dans les profondeurs de la Mouise, une ville dans la ville, un grouillement de hors-la-loi, un chassé-croisé de bandes rivales et de fiefs criminels. Après avoir échappé à Quail, Scorpio y était entré par la petite porte, misérable immigrant terrifié, aux souvenirs broyés. Il ne savait plus que deux choses : comment rester en vie d'une heure sur l'autre dans un environnement étranger, dangereux, et comment exploiter les ressources de cet environnement à son profit. Il devait au moins ça à Quail, en dehors de toute autre considération. Mais ça ne voulait pas dire qu'il lui en était reconnaissant.

Scorpio ne se rappelait pas grand-chose de sa vie avant sa rencontre avec Quail. Il était bien conscient que beaucoup de ses souvenirs devaient être des souvenirs reconstitués. Il n'avait rassemblé que les principaux détails de son existence antérieure – sa vie à bord du croiseur –, et son subconscient n'avait pas perdu de temps à combler les vides avec la fougue d'un gaz se ruant dans le vide. Et alors qu'il passait en revue ces souvenirs sans réalité propre, il ne

pouvait s'empêcher de leur surajouter des détails sensoriels. Peut-être ses souvenirs correspondaient-ils exactement aux faits, mais il ne le saurait jamais. Et dans le fond, ça ne faisait aucune différence. Personne ne viendrait plus le contredire, maintenant. Ceux qui auraient pu le faire étaient morts, assassinés, massacrés par Quail et ses amis.

Le premier souvenir clair que Scorpio avait de Quail était aussi l'un des plus terrifiants. Il avait repris conscience après un long sommeil, ou quelque chose de plus profond que le sommeil, debout dans une pièce glacée, blindée, avec onze autres porckos, désorientés, tremblants de froid, un peu comme lorsqu'il s'était réveillé à bord du vaisseau de Remontoir. Ils étaient vêtus de bric et de broc, de hardes de tissu sombre, raide, crasseux. Quail était là : un grand gaillard aux amplifications asymétriques, que Scorpio avait identifié comme un Ultra ou un membre d'une des factions occasionnellement chimériques, du genre Pirates du Ciel ou Dragueurs de l'Atmosphère. Il y avait d'autres amplifiés, une demi-douzaine en tout, massés derrière Quail. Ils brandissaient tous des armes qui allaient du poignard au slug-gun à débit rapide et à canon trompette, et ils regardaient avec une impatience non dissimulée les porckos assemblés là. Quail, dont Scorpio comprenait sans effort le langage, expliqua que les douze porckos avaient été amenés à bord du vaisseau – parce qu'ils étaient à bord d'un énorme vaisseau – pour que les hommes puissent se distraire un peu, après une succession de mauvais deals.

Et d'une certaine façon, quoique peut-être pas au sens où Quail l'entendait, pour se distraire ils s'étaient distracts. Ils s'attendaient à une partie de chasse et, pendant un petit moment, c'était ce qu'ils avaient eu. Les règles étaient assez simples : les porckos étaient autorisés à fuir et à se cacher où bon leur semblait à bord du vaisseau, et à improviser des armes et des outils avec tout ce qui leur tombait sous la main. Ceux qui réussiraient à survivre cinq jours seraient graciés. C'est du moins ce que Quail leur avait promis. On leur avait laissé six heures d'avance sur les humains. Ils pouvaient rester en groupe, plus ou moins nombreux, ou essayer de s'en sortir seuls.

Ça n'avait pas changé grand-chose. La moitié des porckos étaient morts à la fin de la première journée de chasse. Ils avaient accepté les conditions sans discuter ; même Scorpio s'était senti une étrange obligation de faire tout ce qu'on attendait de lui, il avait l'impression que son devoir était de faire ce que voulait Quail – ou n'importe quel autre être humain. Il avait peur, il avait le désir immédiat de protéger sa vie, mais près de trois jours avaient passé avant qu'il ne pense à riposter et, même alors, cette pensée ne s'était imposée à lui qu'en luttant contre d'énormes résistances, comme si elle violait un paradigme personnel sacro-saint.

Au début, Scorpio avait fait équipe avec deux autres porckos, dont l'un était muet et l'autre tout juste capable de formuler des phrases hachées, mais ils fonctionnaient assez bien ensemble, anticipant réciproquement leurs actions avec quelque chose de surnaturel. Scorpio avait compris que les douze porckos avaient déjà travaillé ensemble, bien qu'il n'ait pu retrouver aucun souvenir cohérent de sa vie avant son réveil à bord du vaisseau de Quail. Mais, au bout de dix-huit heures, Scorpio avait préféré faire bande à part. Les deux autres voulaient rester tapis dans un réduit qu'ils avaient trouvé ; or Scorpio était sûr que leur seul espoir de survie était de remonter le long de l'axe de propulsion du vaisseau.

C'est alors qu'il avait fait la première de trois découvertes providentielles. En rampant dans une conduite, il avait déchiré sa tunique, dévoilant le bord d'une forme verte, brillante, qui recouvrait presque toute son épaule droite. Il avait arraché le reste, et il avait trouvé un panneau assez réfléchissant pour faire miroir, ce qui lui avait permis d'examiner la chose. C'était un tatouage représentant un scorpion vert, très stylisé. Il l'avait palpé, en suivant la ligne incurvée de la queue, percevant presque la piquûre de l'aiguillon, et il avait eu l'impression d'être investi d'un pouvoir, d'une force personnelle qu'il était seul à canaliser et à diriger. Il sentait que son identité était liée à celle du scorpion ; que tout ce qui comptait en lui était focalisé dans ce tatouage. C'avait été un moment surprenant d'autorévélation : il avait enfin réalisé qu'il avait un nom, ou pouvait au moins s'en donner un, un nom qui avait un lien significatif avec son passé.

Une demi-journée plus tard, il avait fait sa seconde découverte : il avait entrevu, par une vitre, un autre vaisseau, beaucoup plus petit. Après inspection, Scorpio avait reconnu les lignes effilées, efficaces, presque sensuelles, d'un croiseur intrasystème. La coque était d'un alliage vert pâle, luisant, en forme de raie manta. Le carénage des prises d'air évoquait des gueules de requins se prélassant dans les eaux tièdes d'un lagon. En le regardant, Scorpio avait cru lire les plans de l'appareil juste sous sa peau étincelante. Il avait su qu'il pourrait se faufiler à bord de ce vaisseau, le piloter d'instinct et remédier à toutes ses avaries. Et il s'était senti poussé à le faire par une pulsion presque irrésistible, la quasi-certitude qu'il ne serait vraiment heureux que dans le ventre de ce yacht, entouré de ses commandes et de ses instruments.

Il avait échafaudé une hypothèse : les douze porckos étaient l'équipage de ce vaisseau, que Quail avait arraisonné. Il s'en était emparé à titre de butin et avait plongé l'équipage en cryosommeil en attendant d'en avoir besoin pour pimenter l'existence routinière de ses hommes. Au moins, ça expliquait l'amnésie. Il éprouvait de la délectation à découvrir un lien avec son propre passé. Il la ressentait

encore quand il avait fait la troisième découverte.

Il avait retrouvé les deux porckos qu'il avait laissés dans le réduit. Les hommes de Quail leur étaient tombés dessus et les avaient tués, juste comme il le craignait. Les chasseurs de Quail les avaient suspendus par des chaînes aux espars perforés qui soutenaient une coursive. Ils les avaient éventrés, dépecés, alors qu'ils étaient encore vivants – du moins pendant un moment, Scorpio en était sûr. Il était aussi persuadé que leurs vêtements – ceux qu'il portait encore lui-même – avaient été taillés dans de la peau de porcko. Les douze n'étaient pas les premières mais les dernières victimes d'un jeu auquel ils se livraient depuis beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord pensé. Un déclic se fit en lui. Soudain, il fut capable d'envisager, ne serait-ce que d'un point de vue théorique, une chose jusqu'alors impensable : il se représenta l'effet que ça pouvait faire d'infliger des souffrances, beaucoup de souffrances, à un être humain. Et il pouvait même imaginer plusieurs façons de s'y prendre.

Scorpio, qui se révélait à la fois plein de ressources et de compétences techniques, commença à infiltrer les machines du vaisseau de Quail. Il bricola des trappes capables de couper un homme en deux. Il changea des ascenseurs et des capsules de transit en pièges mortels ou en pistons meurtriers. Il fit le vide dans certaines parties du vaisseau et en remplit d'autres de gaz toxiques, et il trafiqua les capteurs qui auraient pu avertir Quail et ses compagnons de ses ruses. L'un après l'autre, il exécuta les chasseurs de porckos, avec des raffinements de cruauté, jusqu'à ce que Quail reste le seul survivant, épouvanté, saisissant finalement la terrible erreur de jugement qu'il avait commise. Mais, à ce moment-là, les onze autres porckos étaient morts aussi, de sorte que la victoire de Scorpio était mêlée d'une impression amère, abjecte, d'échec personnel. Il s'était senti investi de la mission de protéger ses compagnons, dont la plupart n'avaient même pas la faculté de parler qui allait de soi pour lui : non seulement ils ne pouvaient pas parler, car ils étaient dépourvus des mécanismes vocaux nécessaires à la production du langage articulé, mais encore ils avaient du mal à comprendre ce qu'on leur disait. Quelques mots, quelques phrases, peut-être, mais pas davantage. Leur esprit était câblé autrement que le sien, ils n'avaient pas les fonctions cérébrales qui codaient et décodaient le langage. C'était une seconde nature, pour lui. Il n'y avait pas à tortiller : il était beaucoup plus humain qu'eux. Et il les avait laissés tomber, même si aucun d'entre eux ne l'avait expressément désigné comme leur protecteur.

Scorpio maintint Quail en vie jusqu'à ce qu'ils se positionnent en orbite autour de Yellowstone, après quoi il prit le yacht et organisa son transfert à Chasm City. Le temps d'arriver à la Mouise, Quail était mort, ou du moins agonisait atrocement dans l'engin de torture que

Scorpio avait conçu pour lui et amoureusement bricolé avec des instruments chirurgicaux robotisés empruntés à l'infirmerie du yacht.

Il était presque chez lui, et à peu près tiré d'affaire, mais une dernière découverte l'attendait : le yacht ne lui avait jamais appartenu, ni à aucun des autres porckos : l'appareil – le *Lumière Zodiacale* – était affrété par des humains, et les douze porckos n'étaient que des esclaves sous contrat, entassés dans les soutes, chacun avec son propre domaine de spécialité. En repassant le journal vidéo du yacht, Scorpio vit comment l'équipage humain avait été massacré par les pirates de Quail qui l'avaient arraisonné. C'était une série de meurtres rapides, propres, presque humains par rapport à la lente traque des porckos. Scorpio vit aussi que les douze porckos avaient été tatoués, chacun avec un signe du zodiaque différent. Le symbole qu'il arborait à l'épaule était un signe distinctif, exactement comme il l'avait soupçonné, mais c'était aussi une marque de propriété et d'asservissement.

Scorpio trouva un laser à soudure, régla le rayon au minimum et le braqua sur son épaule. Il regarda avec une fascination horrifiée la lumière puisée plonger profondément dans ses tissus, brûler sa chair en crachotant et en crépitant, effaçant le scorpion vert. La douleur était indescriptible, et pourtant il avait décidé de ne pas l'amoinrir avec les anesthésiques de la trousse de secours. Il ne fit rien non plus pour faciliter la cicatrisation de la peau à vif. De la même façon qu'il avait besoin de la souffrance comme d'un pont symbolique qu'il lui fallait franchir, il voulait que cette marque témoigne de ce qu'il avait fait. Par la douleur il se rachetait, il récupérait son identité. Il n'en avait jamais vraiment eu avant, et dans la souffrance il s'en était forgé une. La cicatrice lui rappellerait ce qu'il avait fait et, si jamais sa haine des hommes venait à s'émousser – s'il était jamais tenté de pardonner –, elle serait là pour le guider. Pourtant, sans comprendre tout à fait pourquoi, il décida de garder le nom. En choisissant de s'appeler Scorpio, il devenait un moteur de haine dirigé contre l'humanité. Ce nom deviendrait un synonyme de peur, une menace que les parents humains brandiraient au nez de leurs enfants s'ils se conduisaient mal.

C'était à Chasm City qu'il avait commencé son travail et c'était à Chasm City qu'il le continuerait, s'il parvenait à échapper à Remontoir. Même alors, il savait qu'il aurait du mal à se déplacer librement, mais, une fois qu'il aurait réussi à contacter Lasher, ses problèmes seraient grandement simplifiés. Lasher était l'un de ses premiers véritables alliés : un porcko qui avait des relations jusqu'à Loreanville et dans la Ceinture de Rouille. Il était resté loyal envers Scorpio. Et même s'il était fait prisonnier, ce qui paraissait au moins vraisemblable compte tenu des circonstances, ses ravisseurs devraient

le surveiller très attentivement en vérité. L'armée de porckos, l'alliance informelle de bandes et autres factions que Scorpio et Lasher avaient organisées et plus ou moins fédérées, s'était heurtée plusieurs fois aux autorités et, bien qu'ils aient enduré des pertes terrifiantes, ils n'avaient jamais été vraiment vaincus. Il est vrai que les autorités n'avaient pas beaucoup souffert du conflit – leur but était plus ou moins de récupérer les fiefs tenus par les porckos de la Mouise –, mais Lasher et ses associés n'avaient pas peur d'élargir les limites de l'alliance. Les porckos avaient des alliés parmi les banshees, ce qui voulait dire qu'ils avaient les moyens d'étendre leurs activités criminelles bien au-delà de la Mouise. Scorpio, qui avait été longtemps hors circuit, était curieux de savoir comment se portait maintenant cette alliance.

Il eut un mouvement de menton en direction des habitats.

— On dirait que nous allons vers la Ceinture.

— C'est vrai, convint Remontoir. Mais pas vers la Convention. Il y a eu un petit changement de programme, et c'est pourquoi nous vous avons inséré ce vilain petit implant dans le crâne.

— Vous avez bien fait.

— Parce que sans ça vous m'auriez tué ? Peut-être. Mais vous ne seriez pas allé très loin. Vous ne pouvez pas manœuvrer ce vaisseau, ajouta Remontoir en caressant le tableau de bord avec un sourire d'excuse. Les systèmes sont on ne peut plus conjoinneurs, au fond. Mais nous devons passer pour un appareil civil.

— Dites-moi ce qui se passe.

Remontoir refit pivoter son fauteuil, croisa les mains sur ses cuisses et se pencha vers Scorpio. Dangereusement près, s'il n'avait pas eu l'implant. Scorpio, persuadé d'y laisser la peau s'il tentait quoi que ce soit, laissa parler Remontoir, tout en imaginant le plaisir qu'il aurait pris à le tuer.

— Vous avez rencontré Clavain, je crois.

Scorpio eut un reniflement appuyé.

Remontoir poursuivit :

— C'était l'un des nôtres. Un de mes bons amis, même. Mieux que ça : c'était un bon Conjoinneur. Il était avec nous depuis quatre cents ans et, sans lui, nous ne serions pas là où nous sommes. On l'avait appelé le Boucher de Tharsis, dans un lointain passé, mais c'est de l'histoire ancienne. Je doute fort que vous ayez seulement entendu parler de Tharsis. Tout ce qui compte, c'est que Clavain a déserté, ou est en train de désert. Il faut l'arrêter. Parce que c'était – parce que c'est un ami, je préférerais que nous l'arrêtions vivant plutôt que mort, mais, si ce n'est pas possible, je me ferai une raison. Nous avons essayé de le tuer, une fois, quand c'était la seule option à notre portée. Je suis presque heureux que nous ayons échoué. Clavain nous a

piégés ; il a utilisé sa corvette pour se larguer dans l'espace. Quand nous avons détruit la corvette, il n'était plus à bord.

— Un malin. Je l'aime déjà.

— Heureux de vous l'entendre dire. Parce que vous allez m'aider à le retrouver.

Il est fort, ce Remontoir, se dit Scorpio. À l'entendre, on aurait presque dit qu'il y croyait.

— Vous aider ?

— Nous pensons qu'il a été récupéré par un cargo. Peut-être celui que nous avons déjà rencontré, du côté de la Zone Contestée – juste avant que nous vous capturions, en fait. Clavain a aidé la pilote du cargo, à ce moment-là, et il a dû espérer qu'elle lui rendrait la pareille. Ce vaisseau vient de faire un détour non programmé, illégal, dans la Zone Contestée. Il est tout à fait possible qu'il ait eu rendez-vous avec Clavain et l'ait repêché dans le vide de l'espace.

— Alors tirez sur ce putain de vaisseau. Je ne vois pas où est le problème.

— Il est trop tard, malheureusement. Le temps que nous ayons compris tout ça, le cargo avait déjà regagné l'espace aérien de la Convention de Ferristown.

Remontoir indiqua, d'un mouvement de pouce par-dessus son épaule, la rangée d'habitats qui se découpait en ombre chinoise sur le disque assombri de Yellowstone.

— À l'heure qu'il est, Clavain a dû se poser dans la Ceinture de Rouille, qui est plutôt votre territoire que le mien. À en juger par vos états de service, vous la connaissez presque aussi intimement que Chasm City. Et je suis sûr que vous mourez d'envie de me servir de guide. N'est-ce pas ? fit-il avec un bon sourire en se tapotant délicatement la tempe.

— Ce n'est pas ça qui m'empêcherait de vous tuer. Je trouverais bien un moyen.

— Vous mourriez aussi, et à quoi bon ? Alors que nous pourrions nous entendre. Aidez-nous – aidez les Conjoinneurs – et nous veillerons à ce que vous ne tombiez pas entre les pattes de la Convention. Nous leur remettrons un corps, une réplique du vôtre obtenue par clonage. Comme ça, non seulement vous gagnerez votre liberté, mais vous n'aurez plus les sbires de la Convention aux fesses. Nous pourrions vous fournir des subsides et des papiers d'identité. Faux, mais crédibles. Scorpio serait mort, mais rien ne vous empêcherait de continuer.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas encore fait ? Si vous pouvez imiter mon cadavre, vous auriez déjà pu le leur donner.

— Il y aurait des répercussions, Scorpio. Et graves. Ce n'est pas la voie que nous aurions normalement choisie. Mais, à ce stade, nous

avons besoin de Clavain plus que nous n'avons besoin de caresser la Convention dans le sens du poil.

— Clavain doit avoir beaucoup d'importance pour vous.

Remontoir se tourna vers le tableau de bord, ses doigts décrivant des arpegges sur les commandes, comme un virtuose.

— Il est très important pour nous, en effet. Mais ce qu'il a dans la tête l'est plus encore.

Scorpio réfléchit à sa situation, les rouages de son instinct de survie cliquetant avec leur efficacité, leur implacabilité coutumières, comme toujours dans les moments de crise. L'autre fois Quail ; aujourd'hui ce Conjoinneur à l'air frêle, qui avait le pouvoir de le tuer par sa seule pensée. Il avait toutes les raisons de croire que Remontoir disait vrai quand il le menaçait, et qu'il le livrerait à la Convention s'il ne coopérait pas. Scorpio n'avait aucun moyen de prévenir Lasher de son retour, et il était comme mort si l'autre le livrait. Au moins, en aidant Remontoir, il retardait son arrestation. Peut-être ce type était-il sincère quand il lui promettait de le laisser partir librement ensuite. Et même s'il mentait – et Scorpio ne pensait pas que ce soit le cas –, il aurait toujours plus d'occasions de contacter Lasher et de tenter l'évasion de la dernière chance s'il était vivant que s'il était mort. Il aurait fallu qu'il soit stupide pour refuser. Même si ça impliquait, pour le moment du moins, de travailler avec un personnage qu'il considérait encore comme humain.

— Vous devez être vraiment désespéré, dit-il.

— Peut-être, répondit Remontoir. Cela dit, ce ne sont pas vos oignons. Alors, vous allez faire ce que je vous demande ?

— Et si je refuse... ?

Remontoir eut un sourire.

— Nous n'aurons pas besoin de ce corps cloné.

Toutes les huit heures environ, Antoinette ouvrait la porte du sas assez longtemps pour lui passer à boire et à manger. Clavain prenait avec reconnaissance ce qu'elle avait à offrir, en n'oubliant pas de la remercier et en se gardant bien de manifester le moindre ressentiment. Certes, elle le traitait comme un prisonnier, mais il s'estimait heureux qu'elle l'ait sauvé et qu'elle le remette entre les mains des autorités. Il se disait qu'à sa place il aurait été encore plus méfiant, d'autant qu'il savait de quoi était capable un Conjoinneur. Il était beaucoup moins prisonnier qu'elle ne le croyait.

Son incarcération se poursuivit encore une journée. Il sentit le sol s'incliner et glisser sous lui alors que le vaisseau changeait de schéma de poussée et, quand Antoinette apparut à la porte, elle lui confirma, avant de lui passer un bulbe d'eau et une barre de ration alimentaire,

qu'ils mettaient le cap sur la Ceinture de Rouille.

— Pourquoi ces changements d'accélération ? demanda-t-il en débballant la barre de protéines. Nous allons entrer dans un secteur militarisé ?

— Pas exactement, non.

— Alors quoi ?

— Des banshees, Clavain. Des pirates, des bandits, des corsaires, des brigands, appelez-les comme vous voudrez, ajouta-t-elle devant son regard d'incompréhension. De vrais enfoirés de fils de putes.

— Jamais entendu parler.

— Oh, pour ça, il faut être un brave armateur essayant de gagner honnêtement sa vie.

Il mâchonna sa barre de protéines.

— Vous avez dit ça avec un tel sérieux qu'un peu plus et je vous croyais.

— Dites donc ! Il m'arrive de réinterpréter un peu la loi, mais c'est tout. Alors que ces salauds, euh... disons qu'à côté les libertés que je prends avec le code de l'espace ne devraient me valoir qu'un PV pour stationnement interdit.

— Et ces... banshees, ce sont aussi des trafiquants, j'imagine ?

Elle hocha la tête.

— Ils faisaient du commerce comme tout le monde jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'il était plus facile de voler les cargaisons des gens comme moi que de se les procurer par les voies légales.

— Mais vous n'avez jamais eu directement affaire à eux jusque-là, hein ?

— Quelques échauffourées. Tous ceux qui naviguent dans la Ceinture de Rouille ou dans les environs ont été rackettés par eux au moins une fois. Normalement, ils nous fichent la paix. L'*Oiseau de Tempête* est assez rapide, et ça n'en fait pas la cible idéale pour un abordage. Et puis, euh... nous avons des moyens de dissuasion.

Clavain hocha la tête d'un air entendu. Il croyait savoir exactement ce qu'elle voulait dire.

— Et maintenant ?

— Ils nous ont suivis. Quelques banshees se sont accrochés à nous pendant une heure, à une distance de un dixième de seconde-lumière. Trente mille kilomètres. C'est-à-dire à portée de crachat, dans le secteur. Mais nous les avons semés.

Clavain aspira une gorgée d'eau de son bulbe.

— Racontez-moi ça.

Ils le sortirent du sas huit heures plus tard. Clavain vit alors pour la première fois l'homme qu'Antoinette avait appelé Xavier. C'était un

individu bien baraqué, au visage agréable, affable. Ses cheveux noirs, luisants, coupés au bol, prenaient des reflets bleutés à la lumière intérieure de l'*Oiseau de Tempête*. Clavain lui donnait dix ou quinze ans de plus qu'Antoinette, mais il voulait bien croire qu'il se trompait du tout au tout et que c'était elle la plus âgée de l'équipe. Cela dit, il était certain que ni l'un ni l'autre n'avait plus de quelques dizaines d'années.

Quand le sas s'ouvrit, il vit que Xavier et Antoinette étaient toujours en scaphandre, leur casque accroché à la ceinture. Xavier se planta dans l'encadrement de la porte et tendit le doigt vers Clavain.

— Enlevez votre combinaison, et on vous laissera entrer dans le vaisseau.

Clavain hocha la tête et s'exécuta. Enlever un scaphandre dans l'espace restreint du sas était assez compliqué – ça l'était toujours, où que ce soit –, mais, cinq minutes plus tard, il se retrouvait en combinaison thermique moulante.

— Je peux m'arrêter là, je suppose ?

— Oui.

Xavier fit un pas de côté et le laissa entrer dans la partie principale du vaisseau. L'appareil accélérât, de sorte qu'il pouvait marcher. Il était en chaussettes, et ses pieds faisaient un bruit sourd sur le sol de métal.

— Merci, dit Clavain.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est elle.

— Xavier préférerait que vous restiez dans le sas jusqu'à ce que nous arrivions à la Ceinture de Rouille, fit Antoinette.

— Je ne peux pas lui en vouloir.

— Mais si vous tentez quoi que ce soit... reprit Xavier.

— Je comprends. Vous dépressurisez tout le vaisseau. Et je mourrai, puisque je n'ai pas de scaphandre. C'est normal, Xavier. J'en ferais autant à votre place. Mais je peux vous montrer quelque chose ?

Ils se regardèrent.

— Quoi donc ? demanda Antoinette.

— Remettez-moi dans le sas et fermez la porte.

Ils firent ce qu'il leur demandait. Clavain attendit que leurs visages apparaissent derrière la vitre, se rapprocha de la porte jusqu'à ce que sa tête ne soit plus qu'à quelques pouces du mécanisme de verrouillage et du panneau de commande associé. Il plissa les paupières et se concentra, suscitant des routines neurales qu'il n'avait pas utilisées depuis des années. Ses implants détectèrent le champ électrique généré par le circuit du sas, superposa un brouillard fluorescent de circuits fluctuants à l'image du panneau. Il comprit la logique de la serrure et vit ce qu'il fallait faire. Ses implants commencèrent à émettre un champ plus fort, supprimant certains flux

électriques et en accroissant d'autres. Il parlait à la serrure, réalisant l'interface avec son propre système de commande.

Il manquait un peu de pratique, mais, quand même, c'était d'une simplicité quasi enfantine. La serrure cliqueta. La porte coulisssa devant Antoinette et Xavier. Ils restèrent plantés là, l'air horrifiés.

— On le balance dans l'espace, décréta Xavier. Et tout de suite.

— Attendez, fit Clavain, les mains levées. C'était pour vous montrer que je pouvais le faire à tout moment. J'aurais pu me sauver quand je voulais. Je ne l'ai pas fait. Ça veut dire que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Ça veut dire que nous devrions vous tuer tout de suite, avant que vous ne tentiez quelque chose de pire, insista Xavier.

— Vous feriez une terrible erreur en me tuant, je vous assure. Je ne suis pas seul en cause.

— Et c'est le meilleur argument de défense que vous ayez à proposer ? demanda Xavier.

— Si vous n'avez vraiment pas l'impression de pouvoir me faire confiance, enfermez-moi dans un conteneur scellé, fit Clavain d'un ton posé. Donnez-moi un moyen de respirer et de l'eau, et je survivrai jusqu'à ce que nous arrivions dans la Ceinture de Rouille. Mais, je vous en prie, ne me tuez pas.

— Il a l'air sincère, Xav, dit Antoinette.

Xavier respirait lourdement. Clavain se rendit compte que l'homme avait encore désespérément peur de ce dont il était capable.

— Vous ne pouvez pas interférer avec nos pensées, vous savez. Nous n'avons d'implants ni l'un ni l'autre.

— Je ne pensais pas à ça.

— Ni avec le vaisseau, ajouta Antoinette. Vous avez eu de la chance avec ce sas, mais la plupart des systèmes mission-critique sont optoélectroniques.

— Vous avez raison, dit-il en écartant les mains dans un geste d'impuissance. Je n'y ai pas accès.

— Je pense que nous ne pouvons pas faire autrement que de lui faire confiance, dit Antoinette.

— Oui, mais s'il ne fait seulement...

Xavier s'interrompit et regarda Antoinette. Il avait entendu quelque chose.

Clavain l'avait entendu aussi : un *ding, dong* avait retenti quelque part dans le vaisseau, fort, et de façon répétitive.

— Alerte de proximité, soupira Antoinette.

— Des banshees, dit Xavier.

Clavain les suivit dans les entrailles de métal bringuebalantes du

vaisseau jusqu'à la passerelle. Les deux autres passèrent devant lui, s'attachèrent dans des couchettes d'accélération massives, à l'air antédiluvien. Pendant qu'il cherchait un endroit où s'accrocher lui-même, Clavain parcourut du regard la passerelle, le poste de commandement, quel que soit le nom qu'Antoinette lui donnait. Le bâtiment était aussi éloigné d'une corvette, ou de l'*Ombre de la Nuit*, que pouvait l'être un vaisseau spatial, en termes de capacité, de fonctions et d'élégance technologique, mais Clavain n'avait aucun mal à s'orienter. Ce n'était pas difficile quand on avait connu des siècles d'évolution dans la conception des vaisseaux et assisté à autant de cycles d'expansion et d'effondrement technologique. Ce n'était qu'une question de dépoussiérage des bons circuits mémoire.

— Là, fit Antoinette en indiquant la sphère radar d'un doigt vengeur. Deux de ces fumiers, comme l'autre fois.

Elle parlait à voix basse, manifestement pour les seules oreilles de Xavier.

— Vingt-huit mille kilomètres, répondit-il dans un soupir en regardant par-dessus son épaule défiler les chiffres décroissants de l'indicateur de proximité. Il se rapproche à... quinze kilomètres à la seconde, sur une trajectoire d'interception presque parfaite. Ils vont bientôt commencer à ralentir, prêts pour l'approche finale, et nous obliger à l'abordage.

— Alors ils seront là d'ici... quoi ? fit Clavain en procédant à un calcul mental. Trente, quarante minutes ?

Xavier le regarda d'un air bizarre.

— On vous a demandé quelque chose ?

— Je pensais que mon opinion pourrait vous intéresser.

— Vous avez déjà eu affaire à des banshees, Clavain ? demanda Xavier.

— Il y a quelques heures, je n'en avais même jamais entendu parler.

— Alors je pense que vous avez peu de chances de nous être très utile, hein ?

Antoinette reprit la parole à voix basse :

— Xav... combien de temps, à ton avis, avons-nous avant qu'ils ne soient sur nous ?

— Compte tenu des schémas d'approche classiques et des tolérances de décélération... trente... trente-cinq minutes.

— Alors Clavain n'était pas loin.

— Il a dit ça au hasard, décréta Xavier.

— Pas le moins du monde, répondit Clavain en dépliant un strapontin et en s'attachant. Je n'ai peut-être jamais eu affaire à des banshees, mais à des scénarios d'approche hostile et d'abordage, ça oui, des tas.

Il estima qu'ils pouvaient se passer de savoir que l'approche et l'abordage hostiles étaient généralement de son fait.

— La Bête, commença Antoinette un ton plus haut, tu es prête avec ces schémas d'évasion que nous avons étudiés ?

— Les routines concernées sont chargées et prêtes pour exécution immédiate, Petite Demoiselle. Cela dit, on se permet de vous signaler un problème non négligeable.

Antoinette soupira.

— Qu'est-ce que c'est, la Bête ?

— Nos marges de consommation de carburant sont déjà minces, Petite Demoiselle. Les schémas d'évasion risquent de puiser lourdement dans nos réserves.

— Nous en reste-t-il assez pour effectuer un nouveau schéma et réussir quand même à réintégrer la Ceinture avant que l'enfer ne se déchaîne ?

— Oui, Petite Demoiselle. Mais tout juste...

— Ouais, ouais...

Antoinette avait déjà les mains sur les commandes, prête à exécuter les manœuvres féroces qui convaincraient les banshees qu'il était préférable de s'intéresser à une autre proie.

— Ne faites pas ça, dit Clavain.

Xavier le regarda avec une expression de pur mépris.

— Quoi ?

— Je vous ai dit : ne faites pas ça. Vous pouvez être sûrs que ce sont les mêmes banshees que la dernière fois. Ils ont déjà eu affaire à vos schémas d'évasion, et ils savent exactement ce qui les attend. La première fois, vous leur avez donné à réfléchir, mais soyez certains qu'ils ont déjà décidé que le jeu en valait la chandelle.

— Ne l'écoute pas... fit Xavier.

— Vous ne ferez que brûler du carburant dont vous aurez besoin plus tard. Ça ne changera rien du tout. Croyez-moi. J'ai vécu ça un millier de fois, dans à peu près autant de guerres.

Antoinette le regarda d'un air interrogateur.

— Putain ! Alors qu'est-ce que vous voulez que je fasse, Clavain ? Vous voulez que je reste ici, les bras croisés ?

Il secoua la tête.

— Vous avez évoqué d'autres moyens de dissuasion, tout à l'heure. Je me trompe, ou j'ai bien compris de quoi vous vouliez parler ?

— Oh non...

— Vous devez avoir des armes, Antoinette. À notre époque, il serait dingue de ne pas en avoir.

En voyant les armes, Clavain se demanda s'il devait rire ou pleurer. Elles étaient incroyablement désuètes et anodines à côté des armes les plus anciennes et les plus dérisoires des bâtiments conjoiners ou du croiseur demarchiste le moins bien équipé. C'était manifestement le fruit de plusieurs siècles de rapine et de marché noir, à en juger par leur aspect profilé, étriqué, plus que par les dégâts qu'elles étaient réellement censées faire. En dehors de la poignée d'armes à feu stockées à bord du vaisseau, afin de repousser les éventuels pirates qui tenteraient de les accoster, le gros des armes était entreposé derrière des trappes encastrées dans la coque, ou logé dans des capsules dorsales ou ventrales que Clavain avait d'abord cru abriter des systèmes de communication ou des capteurs. Les armes n'étaient même pas toutes opérationnelles. Un tiers d'entre elles n'avaient jamais marché, étaient enrayées, à court de munitions ou de l'énergie, quelle qu'elle fût, indispensable à leur fonctionnement.

Pour accéder aux armes, Antoinette avait soulevé une trappe ménagée dans le sol. Une épaisse colonne de métal était montée du trou, en déployant des bras de commande et des instruments d'observation. Un schéma de l'*Oiseau de Tempête* tournait sur lui-même dans une sphère synoptique, les armes actives étant représentées par des voyants rouges, clignotants. Elles étaient connectées au réseau principal de l'appareil par des canaux de données rouges, sinueux. Sur le tableau de commande principal, d'autres sphères et des écrans montraient l'espace autour du vaisseau, à différentes échelles. Au plus fort grossissement, les vaisseaux des banshees étaient visibles sous la forme de taches d'écho radar qui se rapprochaient du cargo.

— Quinze mille kilomètres, annonça Antoinette.

— Je persiste à dire que nous devrions tenter le schéma d'évasion, murmura Xavier.

— Vous aurez besoin de ce carburant, insista Clavain. Ne le brûlez pas avant. Antoinette, ces armes sont toutes déployées ?

— Toutes les armes sont en état de marche.

— Parfait. Ça vous ennuyait de me dire pourquoi vous ne souhaitiez pas les déployer tout à l'heure ?

Elle pianota quelques instructions sur la console, peaufina le

déploiement des armes, relocalisa les flux de données le long de canaux moins encombrés du réseau.

— Pour deux raisons, Clavain. D'abord, le seul fait de penser à installer des armes sur un vaisseau civil est un crime passible de la peine de mort. Ensuite, tous ces jolis flingues si appétissants pourraient bien n'être que l'argument décisif qui déciderait les banshees à nous accoster et à nous dépouiller.

— Nous n'en arriverons pas là. Pas si vous me faites confiance.

— Si je vous fais confiance, Clavain ?

— Laissez-moi prendre votre place et utiliser ces armes.

Elle regarda Xavier.

— Même pas en rêve !

Clavain s'appuya à son dossier et croisa les bras.

— Bon, eh bien, si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver.

— Actionne le schéma... commença Xavier.

— Non.

Antoinette continua à tapoter.

Clavain sentit que le vaisseau était ébranlé par une vibration.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un coup de semonce.

— Ah oui. Bien. J'aurais fait pareil.

Le coup de semonce devait être une roquette, un cylindre d'hydrogène en phase mousse envoyé à douze kilomètres-seconde dans un railgun à canon raccourci. L'hydrogène en phase mousse n'avait pas de secrets pour Clavain ; c'était l'une des principales armes encore disponibles dans l'arsenal demarchiste, maintenant qu'ils ne pouvaient plus manipuler l'antimatière en quantités suffisantes pour une utilisation militaire.

Les Demarchistes puisaient l'hydrogène dans le cœur océanique des géantes gazeuses. Soumis à une pression stupéfiante, l'hydrogène subissait une transition à l'état métallique, un peu comparable au mercure mais des milliers de fois plus dense. Généralement, cet état métallique était instable : dès qu'on relâchait la pression qui le confinait, il retournait à l'état de gaz à basse densité. La phase mousse, elle, n'était que quasi instable ; convenablement manipulé, l'hydrogène pouvait rester sous forme métallique même quand la pression extérieure chutait de plusieurs puissances de dix. Logées dans des douilles et des roquettes, les munitions à phase mousse étaient conçues pour conserver leur stabilité jusqu'au moment de l'impact. Après quoi elles explosaient dramatiquement. Les armes à phase mousse étaient utilisées soit comme engins de destruction à part entière, soit comme déclencheurs pour des bombes à fission/fusion.

Antoinette avait raison, se dit Clavain. Le canon lance-roquette à

phase mousse était peut-être antique en termes militaires, mais le seul fait de songer à en posséder un pouvait vous valoir la mort neurale irréversible.

Il vit le point pareil à une luciole traverser l'espace en direction du vaisseau pirate qui se rapprochait, le ratant de quelques dizaines de kilomètres à peine.

— Ça ne les a pas arrêtés, constata Xavier au bout de plusieurs minutes.

— Combien vous reste-t-il de roquettes ? demanda Clavain.

— Une seule, répondit Antoinette.

— Économisez-la. Vous êtes trop loin, actuellement. Ils peuvent verrouiller un rayon radar sur la roquette et l'éviter avant qu'elle ne les atteigne.

Il déboucla le harnais qui le retenait au strapontin et se rapprocha d'Antoinette et de Xavier, afin de jeter un coup d'œil à l'arsenal d'armes et d'en évaluer mentalement le potentiel.

— Vous avez autre chose ?

— Des lasers excimer de deux gigawatts, répondit Antoinette. Un boser Breitenbach de trois millimètres avec un précurseur proton-électron. Deux lance-roquettes en phase solide à courte portée d'une puissance de feu d'un mégahertz. Un graser à canon simple, pulsation cascade, mais de portée inconnue.

— Probablement un gigawatt, par là. C'est quoi, ça ? demanda Clavain en indiquant la seule arme active qu'elle n'avait pas décrite.

— Ça ? Une plaisanterie. Une mitrailleuse Gatling.

— Non, c'est formidable, fit Clavain en secouant la tête. Ne dénigrez pas les mitrailleuses Gatling ; elles peuvent être très utiles.

— Le signal fait apparaître une inversion des cônes de poussée. D'après le Doppler, ils ralentissent.

— On leur a foutu la trouille ? demanda Clavain.

— Désolé, mais ça ressemble plutôt à l'approche classique des banshees, répondit Xavier.

— Bordel de merde ! lança Antoinette.

— Ne faites rien tant qu'ils ne seront pas plus près, reprit Clavain. Beaucoup plus près. Ils ne vous attaqueront pas. Ils ne prendront pas le risque d'endommager votre cargo.

— Je vous rappellerai ça quand nous nous retrouverons la gorge tranchée, répondit Antoinette.

Clavain haussa un sourcil.

— Pourquoi ? C'est leur technique habituelle ?

— En réalité, c'est l'extrémité humaine, sympathique, du champ des possibles.

Les douze minutes suivantes furent parmi les plus tendues que Clavain se souvint d'avoir vécues. Il comprit ce que ses hôtes devaient

éprouver, il comprenait l'instinct qui les aurait poussés à tirer aveuglément sur l'ennemi. Mais ç'aurait été suicidaire. La portée des armes à rayon était trop faible pour être meurtrière, et les armes à projectiles étaient trop lentes pour avoir la moindre efficacité à cette distance. Au mieux, ils pouvaient espérer éliminer un banshee, mais pas les deux. Par ailleurs, Clavain se demandait pourquoi les banshees n'avaient pas tenu compte de l'avertissement précédent. Antoinette leur avait donné de bonnes raisons de penser que tenter de s'emparer de son bâtiment ne serait pas de tout repos. Clavain aurait cru qu'ils décideraient de faire la part du feu et de s'intéresser à une proie plus facile, moins bien armée. Seulement, d'après Antoinette, il était déjà inhabituel que les banshees s'aventurent si loin dans la zone de combat.

Lorsqu'ils furent presque à une centaine de kilomètres, les deux vaisseaux ralentirent et s'écartèrent, le premier effectuant une courbe avant de reprendre son approche. Clavain fit un zoom sur le vaisseau le plus proche. L'image était floue – les optiques de l'*Oiseau de Tempête* n'étaient pas de qualité militaire –, mais ça suffisait à dissiper tous les doutes qu'ils pouvaient avoir sur l'identité du vaisseau : un bâtiment civil à taille de guêpe, un peu plus petit que l'*Oiseau de Tempête*. Mais il était d'un noir de poix, hérissé de grappins et d'armes. La coque arborait des inscriptions au néon déchiquetées qui évoquaient des dents et des crânes de requin.

— D'où viennent-ils ? demanda Clavain.

— Personne n'en a la moindre idée, répondit Xavier. De l'espace environnant la Ceinture de Rouille-Yellowstone, mais à part ça... mystère.

— Et les autorités supportent ça ?

— Elles n'y peuvent rien, les autorités. Ni les Demarchistes, ni la Convention de Ferristown. C'est pour ça que tout le monde a une trouille bleue des banshees. Je vous le dis, même si vous prenez le dessus, les mecs, ce ne sera pas du gâteau, fit Xavier avec un clin d'œil à Clavain. Pas tant que les banshees seront dans le coin.

— Par bonheur, il y a peu de chances que ce soit mon problème, dit Clavain.

Les deux vaisseaux se rapprochèrent, prenant l'*Oiseau de Tempête* en tenaille. La résolution de l'image s'affina, et Clavain put distinguer les points de force et de faiblesse, et procéder à une estimation de la capacité destructrice des appareils ennemis. Les scénarios défilaient dans sa tête par dizaines. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une soixantaine de kilomètres, il hocha doctement la tête et prit la parole, lentement et calmement :

— Vous allez bien m'écouter, tous les deux. À cette distance, vous avez une chance de faire des dégâts, mais à condition que vous fassiez

exactement ce que je vous dis.

— Ne l'écoute pas, dit Xavier.

Clavain passa la pointe de sa langue sur ses lèvres.

— Faites ça, et vous êtes morts. Antoinette, vous allez mettre en œuvre le programme de tir suivant, en mode préprogrammé, en attendant que je vous dise de faire donner vos armes. Vous pouvez parier que les banshees nous ont en visuel, et qu'ils nous observent pour voir ce qui se passe.

Elle le regarda et hocha la tête, les mains posées sur les commandes de la rangée d'armes.

— Vous n'avez qu'à parler, Clavain.

— Vous allez viser le vaisseau tribord, aussi près du milieu que possible, avec une pulsation de laser excimer de deux secondes. Il y a un amas de capteurs, à cet endroit ; nous allons les détruire. En même temps, vous allez arroser le vaisseau bâbord avec le slug-gun à tir rapide. Disons une salve de un mégahertz maintenue pendant une centaine de millisecondes. Ça ne les tuera pas, mais ça va sacrément endommager leur plateau lanceur, et probablement neutraliser leur lance-grappin. En tout cas, ça va provoquer une réponse, et c'est tout ce que nous voulons.

— Vraiment ? fit-elle.

Elle était déjà en train de programmer le schéma de tir de la rampe d'armes.

— Oui. Vous voyez l'angle selon lequel le vaisseau ennemi est orienté ? C'est une position défensive. Leurs armes principales sont délicates. Maintenant qu'ils les ont déployées, ils ne veulent pas les mettre à notre portée avant d'être en mesure de tirer à coup sûr. Et ils penseront que nous avons fait donner l'artillerie lourde du premier coup.

Antoinette s'illumina.

— Artillerie que nous n'avons pas.

— Non. Et c'est là que nous les frapperons tous les deux avec le Breitenbach.

— Et le graser à canon simple ?

— Gardons-le en réserve. C'est notre atout à moyenne portée. Attendons, pour l'utiliser, d'être vraiment menacés.

— Et la mitrailleuse Gatling ?

— Elle, on va la garder pour le dessert.

— J'espère que vous ne vous foutez pas de nous, Clavain, l'avertit Antoinette.

Il se fendit d'un grand sourire.

— J'espère vraiment que je ne me fous pas de vous, moi aussi.

Les deux vaisseaux poursuivaient leur approche. Ils étaient maintenant visibles par le cockpit : des taches noires d'où jaillissaient,

par salves, des flammes blanches ou violettes de poussée correctrice. Les taches s'élargirent, devinrent des écailles. Les écailles prirent une forme mécanique dure, jusqu'à ce que Clavain distingue nettement le schéma au néon des vaisseaux pirates. Les marques n'avaient été allumées qu'au cours de l'approche finale ; à ce stade, ayant besoin d'égaliser leur vitesse grâce à des poussées correctrices, ils devaient renoncer à rester camouflés sur les ténèbres de l'espace. Les marques étaient là pour inspirer une peur panique, comme le drapeau pirate des vieux vaisseaux du temps jadis.

— Clavain...

— Plus que quarante-cinq secondes, Antoinette. Mais pas une de moins. Pigé ?

— J'ai peur, Clavain.

— C'est normal. Ça ne veut pas dire que vous allez mourir.

C'est alors que le vaisseau trembla à nouveau. C'était presque le même mouvement que celui qu'ils avaient déjà senti quand la roquette à phase mousse avait été tirée en guise de coup de semonce. Mais, cette fois, le tremblement avait été plus soutenu.

— Que s'est-il passé ? demanda Clavain.

— Je n'ai pas... commença Antoinette en fronçant les sourcils.

— Xavier ? lança Clavain.

— J'y suis pour rien, mec. Ça doit être les...

— La Bête ! hurla Antoinette.

— Je vous demande pardon, Petite Demoiselle. Mais nous...

Clavain comprit que le vaisseau avait pris l'initiative de tirer avec le lance-roquette de un mégahertz. Il avait bien visé le banshee de bâbord, comme il l'avait prévu, mais il avait tiré beaucoup trop tôt.

L'Oiseau de Tempête fut à nouveau ébranlé. La console du poste de commande s'illumina de rouge flamboyant par blocs entiers. Une sirène se mit à hurler. Clavain sentit un courant d'air, puis des portes claquèrent, par salves rapides.

— Nous avons été touchés, nota Antoinette. En plein milieu.

— Là, vous avez de gros ennuis, dit Clavain.

— Merci. J'avais compris.

— Visez le banshee de tribord avec l'ex...

L'Oiseau de Tempête trembla à nouveau et, cette fois, la moitié des lumières de la console s'éteignirent. Clavain comprit que l'un des deux pirates venait de les atteindre avec un obus pénétrant équipé d'une ogive à impulsion électromagnétique. Au temps pour Antoinette, qui prétendait que tous les systèmes critiques étaient redirigés sur des canaux optoélectroniques.

— Clavain... fit-elle en levant sur lui des yeux hagards, terrifiés. Je n'arrive pas à déclencher les excimers...

— Essayez d'autres canaux.

Ses doigts volaient sur les commandes de l'arsenal, et Clavain regarda la toile d'araignée de connexions se réorganiser alors qu'elle ordonnait le changement de circuit de données. Le vaisseau fut ébranlé par une nouvelle secousse. Clavain se pencha pour regarder par le hublot bâbord. Le banshee était énorme, maintenant. Il mettait fin à son approche en aérofrenant à l'aide de poussées continues. Clavain vit les grappins et les serres se déployer, s'articulant autour de la coque comme les pattes hérissées, crochues, d'un insecte noir, compliqué, émergeant d'un cocon.

— Dépêche-toi ! dit Xavier en regardant faire Antoinette.

— Antoinette, fit Clavain avec un calme surnaturel. Laissez-moi prendre votre place. Je vous en prie.

— Qu'est-ce que vous espérez...

— Laissez-moi faire.

Elle inspira et expira profondément cinq ou six secondes tout en le regardant, puis elle déboucla son harnais et se leva. Clavain hocha la tête et prit sa place devant la console.

Il avait déjà eu le temps de se familiariser avec les commandes. Le temps qu'il en approche ses mains, ses implants avaient déjà accru son niveau de conscience. Les choses, autour de lui, se mouvaient avec une lenteur d'ère glaciaire, les expressions sur les visages de ses hôtes comme le clignotement des voyants d'alarme. Même ses mains lui paraissaient engluées dans la mélasse, et le délai entre l'envoi du signal nerveux et le moment où il voyait ses mains réagir lui paraissait interminable. Cela dit, il y était habitué. Il avait déjà fait ça, trop souvent, et il tenait évidemment compte de la réponse visqueuse de son propre corps.

Alors que son rythme cognitif était accéléré quinze fois – chaque seconde réelle lui faisait l'impression de durer quinze fois plus longtemps –, Clavain accéda, par un effort de volonté, à un stade de calme et de détachement. Une seconde, c'était long, en temps de guerre. Quinze secondes, c'était encore plus long. On pouvait faire beaucoup de choses, on pouvait penser à beaucoup de choses, en quinze secondes.

Alors... il commença par établir les filières de commande optimales pour les armes restantes. La toile d'araignée se déplaça et se reconfigura. Clavain explora un certain nombre de solutions possibles, s'obligeant à refuser les seconds choix. Trouver le chemin du flux de données idéal pouvait prendre deux secondes, mais c'était du temps bien employé. Il regarda la sphère radar à courte portée et s'amusa de constater que son cycle réactualisé ressemblait maintenant au lent battement d'un immense cœur.

Là. Il avait repris le contrôle des canons laser excimer. Il n'avait plus, maintenant, qu'à réviser la stratégie afin de gérer la situation

nouvelle. Dont le traitement prendrait à son cerveau quelques secondes – quelques secondes réelles.

Ce serait juste.

Mais il était confiant. Il y arriverait.

Clavain réussit à détruire un banshee et à estropier l'autre. Qui replongea dans la nuit, son marquage néon clignotant spasmodiquement comme une luciole en court-circuit. Au bout de cinquante secondes, ils le virent allumer sa torche à fusion et disparaître en direction de la Ceinture de Rouille.

— Comment se faire des amis et influencer les autres, fit Antoinette alors qu'ils regardaient s'éloigner le bâtiment éclopé.

La moitié de sa coque avait disparu, révélant une confusion d'entrailles squelettiques vomissant des spirales de vapeur grisâtre.

— Bon travail, Clavain !

— Merci, répondit-il. À moins que je ne me trompe beaucoup, vous avez désormais deux raisons de me faire confiance. Et maintenant, si ça ne vous fait rien, je vais être obligé de tomber dans les pommes.

Ce qu'il fit.

Le restant de la journée passa sans incident. Clavain resta inconscient pendant huit ou neuf heures après le combat contre les banshees, le temps que son esprit se remette du laps de conscience accélérée, intense, qu'il avait dû fournir. Contrairement à Skade, il n'était pas conçu pour supporter ce genre de chose pendant plus d'une ou deux secondes de temps réel, et il avait subi l'équivalent d'une attaque foudroyante.

Mais c'était sans effets secondaires durables, et il avait acquis leur confiance. Ce n'était pas trop cher payé. Pendant la suite du trajet, il fut libre de se déplacer à son gré dans le vaisseau, tandis que les deux autres ôtaient leur scaphandre pressurisé. Les banshees ne revinrent jamais, et l'*Oiseau de Tempête* ne rencontra aucune activité militaire. Clavain, qui éprouvait le besoin de se rendre utile, aida – avec l'accord d'Antoinette – Xavier à effectuer un certain nombre de réparations ou d'améliorations à bord. Ils passèrent tous deux des heures coincés dans des trous d'homme bourrés de câbles, ou à fouiller dans des strates de codes-sources archaïques.

— Je ne peux vraiment pas vous en vouloir de ne pas m'avoir fait confiance plus tôt, dit Clavain lorsqu'il se retrouva seul avec Xavier.

— Je m'en fais vraiment pour elle.

— C'est évident. Elle a pris un sacré risque en venant à ma

rescousse. Moi aussi, à votre place, j'aurais essayé de l'en dissuader.

— Je n'ai rien de personnel contre vous, vous savez.

Clavain promena un stylet sur le compad posé sur ses genoux, redirigeant un certain nombre de canaux logiques entre le réseau de commande et l'amas de communications dorsales.

— Je ne l'ai jamais pris comme ça.

— Et en ce qui vous concerne, Clavain ? Qu'est-ce qui va se passer quand nous arriverons dans la Ceinture de Rouille ?

— Ça dépend de vous, répondit Clavain. Vous pourrez me laisser où ça vous arrangera. Le Carrousel de New Copenhagen serait un aussi bon endroit qu'un autre.

— Et après ?

— Je me rendrai aux autorités.

— Les Demarchistes ?

Il hocha la tête.

— Cela dit, il serait beaucoup trop dangereux pour moi de les approcher directement ici, dans l'espace. J'essaierai de passer par un parti neutre, comme la Convention.

Xavier hocha la tête.

— J'espère que vous obtiendrez ce que vous cherchez. Vous avez pris des risques, vous aussi.

— C'est pas la première fois, je vous assure.

Clavain s'interrompit et baissa la voix. Sans nécessité, parce qu'ils étaient à des dizaines de mètres d'Antoinette, mais quand même.

— Xavier... Pendant que nous sommes seuls... je voudrais vous demander quelque chose.

Xavier le regarda à travers ses lunettes de visualisation de données, de vieilles choses grises, toutes rayées.

— Allez-y.

— J'ai compris que vous avez connu son père, et que c'est vous qui vous occupiez de l'entretien de son vaisseau quand il était à lui.

— C'est exact.

— Alors j'imagine que vous savez tout à son sujet. Peut-être même plus qu'Antoinette ?

— C'est une sacrée bonne pilote, Clavain.

Clavain eut un sourire.

— En termes galants... autant dire qu'elle ne s'intéresse pas beaucoup aux aspects techniques du bâtiment, hein ? rétorqua Clavain avec un sourire.

— Pas plus que son père, ajouta Xavier, un peu sur la défensive. Faire marcher un bâtiment commercial comme celui-ci est déjà assez compliqué pour qu'ils n'aient pas à s'occuper de toutes les sous-routines.

— Je comprends. Je ne suis pas un expert moi-même. Mais je n'ai

pas pu m'empêcher de remarquer là-bas, quand la sous-persona est intervenue...

Il laissa la remarque en suspens.

— Vous avez trouvé que c'était bizarre.

— Elle a bien failli nous faire tuer, répondit Clavain. Elle a tiré trop vite, en contradiction avec mes ordres directs.

— Ce n'étaient pas des ordres, juste des recommandations.

— Exact. Mais ce que je veux dire, c'est que ça n'aurait jamais dû se produire. Même si la sous-persona avait le contrôle des armes – et dans un vaisseau civil c'est assez inhabituel, c'est le moins que l'on puisse dire –, elle n'aurait pas dû agir sans ordre direct. En tout cas, elle n'aurait jamais dû paniquer.

Xavier eut un rire sec, nerveux.

— Paniquer ?

— C'est l'impression qu'elle m'a faite.

Clavain ne pouvait pas voir les yeux de Xavier derrière les lunettes de visualisation.

— Les machines ne paniquent pas, Clavain.

— Je sais. Surtout pas les sous-personae de niveau gamma, comme la Bête. Enfin, elles ne devraient pas.

Xavier hocha la tête.

— Alors, ça ne pouvait pas être de la panique, hein ?

— J'imagine que non.

Clavain fronça les sourcils et replongea le nez sur son compad, promenant son stylet sur le magma brillant de chemins logiques, comme s'il touillait une assiette de spaghettis.

Ils s'amarrèrent au Carrousel de New Copenhague. Clavain était prêt à partir tout de suite de son côté, mais Antoinette et Xavier ne voulurent pas en entendre parler. Ils insistèrent pour qu'ils fassent un repas d'adieu, quelque part dans le carrousel. Après avoir réfléchi quelques instants, Clavain accepta ; ça ne prendrait que quelques heures, et ça lui donnerait une chance raisonnable de s'acclimater avant d'entamer ce qu'il pensait être un périlleux voyage en solitaire. De plus, il avait l'impression qu'il leur devait bien ça, d'autant que Xavier lui avait permis de se servir dans sa garde-robe.

Clavain, qui était plus grand et plus mince que Xavier, avait dû faire preuve de créativité pour s'habiller sans paraître lui prendre un vêtement particulièrement précieux. Il garda le justaucorps qu'ils portaient tous sous leur scaphandre et opta pour une veste ample, à col haut, qui ressemblait un peu au gilet gonflable que les pilotes enfilaient quand ils étaient condamnés à un atterrissage forcé dans la mer. Il enfila un pantalon noir, large, qui lui arrivait à mi-mollet et

qui lui allait horriblement mal, jusqu'à ce qu'il trouve une paire de bottes noires, mâchurées, qui lui montaient presque jusqu'aux genoux. Quand il se regarda dans la glace, il conclut qu'il avait l'air plus décalé que vraiment bizarre, ce qu'il prit pour une amélioration. Pour finir, il égalisa sa barbe, sa moustache, et se coiffa en arrière, de sorte que ses cheveux formaient comme des vagues neigeuses sur ses épaules.

Il retrouva Antoinette et Xavier, qui s'étaient mis sur leur trente et un. Ils prirent le train qui faisait le tour de la roue du Carrousel de New Copenhagen. Antoinette lui dit que la ligne avait été construite après la destruction des rayons ; jusque-là, le moyen le plus rapide de se déplacer à la périphérie était de remonter jusqu'au moyeu et d'en repartir, et, le temps que la ligne intrapériphérique soit construite, elle ne pouvait pas prendre le chemin le plus direct. Le train zigzaguait sur ce qui aurait été la bande de roulement de la roue, louvoyant, bifurquant et faisant occasionnellement des détours pour éviter une propriété luxueuse. Clavain sentit son estomac se nouer et se dénouer de toutes sortes de façons désagréables au gré des changements de direction du train par rapport au vecteur de spin du carrousel. Ça lui rappela les largages dans l'atmosphère de Mars.

Il revint précipitamment au présent alors que le train arrivait dans un vaste patio intérieur. Ils débarquèrent sur une plate-forme au sol et aux parois de verre suspendue à plusieurs dizaines de mètres au-dessus d'une vision stupéfiante.

Sous leurs pieds, l'avant d'un énorme vaisseau spatial pénétrait dans la bande de roulement du carrousel. C'était un appareil au nez émoussé, arrondi, éraflé, bugné et brûlé de partout, dépouillé de toutes ses aspérités – les socles d'antennes, d'armes et de sondes. Les hublots des cabines, disposés en demi-cercle autour du nez, n'étaient plus que des ouvertures noires ébréchées, qui évoquaient des orbites énucléées. À l'endroit où le vaisseau rejoignait l'extérieur du carrousel, un collier d'étanchéité avait été réalisé avec un joint de scellement gris, une sorte de mousse qui avait la texture poreuse de la pierre ponce.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Clavain.

— Un salaud doublé d'un crétin appelé Lyle Merrick, répondit Antoinette.

Xavier prit le relais :

— C'est le vaisseau de Merrick, ou ce qu'il en reste. C'était un chaland à fusées chimiques, le genre de vaisseau le plus primitif en circulation dans la Ceinture de Rouille, ou à peu près. Merrick était encore dans les affaires parce qu'il avait les bons clients – des gens dont les autorités n'auraient jamais au grand jamais pensé qu'ils puissent confier leurs marchandises à un vieux tacot de cette espèce. Mais, un jour, Merrick s'est attiré des ennuis.

— C'était il y a seize ou dix-sept ans, poursuivit Antoinette. Il avait les autorités aux fesses. Ils voulaient le coincer pour inspecter son chargement. Merrick a essayé de se planquer dans une cale sèche, de l'autre côté du carrousel, mais il n'y est jamais arrivé. Il a merdé son approche, ou il a perdu le contrôle du bâtiment, bref, il s'est crashé. Ce crétin composté est rentré droit dans le mur !

— On ne voit qu'une toute petite partie du vaisseau, reprit Xavier. Le reste, qui est encore derrière, était surtout un réservoir de carburant. Même avec la catalyse en phase mousse, il faut beaucoup de carburant pour alimenter des fusées chimiques. Quand la proue a tapé, elle a traversé le bord du carrousel, qui s'est déformé sous la violence de l'impact. Lyle s'en est sorti, mais le réservoir de carburant a explosé. Il y a un sacré cratère, dehors, encore aujourd'hui.

— Des victimes ? demanda Clavain.

— Quelques-unes, répondit Xavier.

— Quelques centaines, oui, rectifia Antoinette.

Ils lui dirent que le scellement du vide entre le nez du bâtiment et la roue du carrousel avait été réalisé en urgence par des hyperprimates équipés de scaphandres, et qu'il n'y avait eu que quelques morts dans l'équipe. Ils avaient fait un si bon boulot qu'on avait décidé que le plus sûr était encore de laisser les choses en l'état. Des architectes à la mode avaient été appelés pour assurer à ce qui restait du patio un toilettage attrayant.

— Ils ont décrit leur intervention comme un « écho à l'intrusion brutale du bâtiment », dit Antoinette.

— Ouais, fit Xavier. Ils ont aussi appelé ça « commenter l'accident dans une série de gestes architecturaux déclaratifs, tout en maintenant la primauté spatiale impérative de l'acte transformationnel proprement dit ».

— Un tas de branleurs surpayés, voilà ce que j'en dis, moi, commenta Antoinette.

— C'est toi qui as eu l'idée de venir ici, répliqua Xavier.

Un bar avait été construit dans le nez du vaisseau accidenté. Clavain suggéra diplomatiquement qu'ils s'installent un peu à l'écart. Ils trouvèrent une table dans un coin, près d'un aquarium à bulles grand comme une caverne. Dans l'eau flottaient des calmars arborant des flashes publicitaires clignotants.

Un gibbon leur apporta des bières. Ils se jetèrent dessus avec enthousiasme, même Clavain, qui n'aimait pas particulièrement l'alcool. Mais la boisson était fraîche et désaltérante, et il aurait volontiers bu n'importe quoi dans cette ambiance de fête. Il espérait seulement ne pas gâcher les choses en avouant qu'en réalité il se sentait cafardeux.

— Alors, Clavain... commença Antoinette. Vous allez nous dire de

quoi il retourne au juste, ou vous allez nous quitter sur une interrogation ?

— Vous savez qui je suis, répondit-il.

— Oui, fit-elle en échangeant un coup d'œil avec Xavier. Enfin, nous pensons le savoir. Vous ne l'avez pas nié.

— Dans ce cas, vous savez que j'ai déjà déserté une fois, dans le passé.

— Un lointain passé, souligna Antoinette.

Clavain remarqua qu'elle enlevait avec un soin minutieux l'étiquette de sa bouteille.

— Il y a des moments où j'ai l'impression que c'était hier. Mais ça fait quatre cents ans, à dix ans près. Pendant la majeure partie de ce temps, j'ai loyalement servi mon peuple. Je n'ai jamais pris la désertion à la légère.

— Alors pourquoi ce grand changement de cap ? demanda-t-elle.

— Il se prépare quelque chose de terrible. Je ne peux pas vous dire quoi exactement – je ne connais pas toute l'histoire –, mais j'en sais assez long pour vous dire qu'il y a une menace, une menace extérieure, qui concerne tout le monde. Pas seulement les Conjoineurs ou les Demarchistes, mais tout le monde. Les Ultras. Les Pirates du Ciel. Et vous aussi.

— Bon, eh bien, sur cette note joyeuse... fit Xavier en regardant au fond de son verre.

— Je ne voulais pas plomber l'atmosphère. Mais c'est comme ça. Nous sommes tous menacés, et c'est grave. Je voudrais bien qu'il en aille autrement, seulement voilà...

— Quel genre de menace ? demanda Antoinette.

— Si je suis bien renseigné, il s'agit d'une menace non humaine. Nous savons – enfin, les Conjoineurs savent depuis un moment déjà – qu'il y a des entités hostiles dans l'espace. Je veux dire : activement hostiles, pas seulement occasionnellement dangereuses et imprévisibles, comme les Schèmes Mystifs ou les Vélaires. Et bien réelles, dans la mesure où certaines de nos expéditions en ont déjà pâti. Nous les appelons les Loups. Nous pensons que ce sont des machines et que, d'une façon ou d'une autre, nous venons de déclencher une réaction de leur part.

Clavain s'interrompt, certain d'avoir à présent réussi à attirer l'attention de ses jeunes amis. Et tant pis s'il leur révélait ce qui était, en théorie, des secrets de Conjoineurs ; d'ici à très peu de temps, il espérait pouvoir raconter tout ça aux autorités demarchistes. Plus vite la nouvelle se répandrait, mieux ça vaudrait.

— Et ces machines ?... demanda Antoinette. Il y a longtemps que vous êtes au courant de leur existence ?

— Assez longtemps. Depuis des dizaines d'années, nous étions au

courant de l'existence des Loups, mais nous pensions qu'ils nous laisseraient tranquilles dans notre petit coin, pourvu que nous prenions certaines précautions. C'est pour ça que nous avons arrêté de construire des vaisseaux de guerre. Ils attireraient les Loups vers nous, comme des insectes sont attirés par une lampe dans la nuit. Or nous venons de découvrir le moyen de construire des vaisseaux silencieux. Il existe, dans le Nid Maternel, une faction conduite – ou tout au moins influencée – par une certaine Skade...

— Vous avez déjà cité ce nom, remarqua Xavier.

— C'est cette Skade qui me pourchasse. Elle ne veut pas que j'aille trouver les autorités parce qu'elle sait à quel point les informations que je détiens sont dangereuses.

— Et cette faction... qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a construit une flotte d'exode, répondit Clavain. Je l'ai vue. Elle est largement assez vaste pour transporter tous les Conjoiners de ce système. Ils prévoient de l'évacuer, pour dire les choses simplement. Si j'ai bien compris, ils estiment qu'une attaque des Loups à grande échelle est imminente, et que la meilleure chose à faire est de prendre la fuite.

— Et qu'est-ce que ça a de si terrible ? demanda Xavier. Nous ferions la même chose pour sauver notre peau.

— Peut-être, répondit Clavain, étrangement fasciné par le cynisme du jeune homme. Mais il y a une complication. Les Conjoiners avaient fabriqué, autrefois, un arsenal d'armes infernales. Et quand je dis infernales, c'est qu'elles seraient capables d'envoyer tous les habitants du système en enfer. On n'en a plus jamais refait de pareilles. Elles avaient disparu, mais on les a retrouvées. Les Conjoiners essaient de remettre la main dessus, dans l'espoir de les utiliser pour se protéger contre les Loups.

— Où sont-elles ? demanda Antoinette.

— Près de Resurgam, dans le système de Delta Pavonis. À une vingtaine d'années d'ici. Quelqu'un – celui qui détient maintenant les armes – les a réarmées, leur faisant émettre un signal de diagnostic que nous avons intercepté. Ce qui serait déjà assez inquiétant en soi. Le Nid Maternel mettait sur pied une équipe de récupération et voulait que je la dirige, ce qui n'a rien d'étonnant.

— Attendez un peu, coupa Xavier. Vous auriez fait tout ce chemin juste pour récupérer une poignée d'armes égarées ? Pourquoi ne pas plutôt en fabriquer de nouvelles ?

— Les Conjoiners en sont incapables, c'est aussi simple que ça, répondit Clavain. Ces armes ont été fabriquées il y a longtemps, selon des principes qui ont été délibérément oubliés après leur construction.

— Mouais. Ça me paraît un peu vaseux.

— Je n'ai jamais dit que j'avais toutes les réponses, répliqua

Clavain.

— D'accord. En admettant que ces armes existent... et après ?

Clavain se pencha vers eux, dorlotant sa bière entre ses mains.

— Les Conjoiners feront tout ce qui est en leur pouvoir pour les récupérer, même sans moi. Mon but, en désertant, est de persuader les Demarchistes, ou ceux qui voudront bien m'écouter, qu'ils doivent les récupérer avant eux.

— Alors, fit Xavier en jetant un coup d'œil à Antoinette, vous devez trouver un vaisseau, et peut-être quelques armes. Et pourquoi n'êtes-vous pas allé tout droit chez les Ultras ?

Clavain eut un sourire las.

— C'est à des Ultras que nous devons tenter de reprendre les armes, Xavier. Je n'ai pas envie de compliquer les choses plus qu'elles ne le sont déjà.

— Bonne chance, fit Xavier.

— Comment ça ?

— Vous en aurez besoin.

Clavain hocha la tête et leva sa bouteille.

— Alors, à ma santé !

— À votre santé, Clavain, firent Antoinette et Xavier en levant leur bouteille à leur tour.

Clavain leur dit au revoir devant la porte du bar, leur demandant seulement de lui indiquer le train qu'il devait prendre. Il n'y avait pas eu de contrôle des douanes à l'arrivée du Carrousel de New Copenhagen, mais, d'après Antoinette, il devrait passer la sécurité s'il voulait aller ailleurs dans la Ceinture de Rouille. Ce qui lui convenait parfaitement ; il ne voyait pas de meilleur moyen de se présenter aux autorités. Il serait examiné, scrapé, son identité de Conjoiner serait confirmée. Quelques tests supplémentaires auraient raison des derniers doutes : il était bien celui qu'il prétendait être, et son ADN, qui n'avait pratiquement pas été modifié, établirait qu'il était bien né sur Terre au cours du vingt-deuxième siècle. Ensuite, il n'avait pas idée de ce qui pourrait bien arriver. Il espérait qu'il ne serait pas exécuté aussitôt, mais il ne pouvait pas l'exclure. Il espérait seulement qu'il aurait le temps de transmettre l'esprit du message avant qu'il ne soit trop tard.

Antoinette et Xavier l'amènèrent au train et s'assurèrent qu'il avait assez d'argent pour payer son billet. Il leur fit de grands au revoir lors du départ du train.

Il regarda l'épave érodée du vaisseau de Lyle Merrick disparaître derrière la douce courbure du carrousel, ferma les yeux et ramena, par la seule force de sa volonté, son taux de conscience au tiers de la

normale, afin de grappiller quelques moments de calme avant d'arriver à destination.

Thorn s'apprêtait à devoir discuter avec Vuilleumier, mais elle avait accédé à ses désirs avec une complaisance surprenante. La perspective de se rapprocher de Roc et de plonger au cœur de l'activité des Inhibiteurs lui inspirait une certaine angoisse, c'était le moins que l'on puisse dire – et c'est ce qu'elle lui dit –, mais elle voulait qu'il soit persuadé de son absolue sincérité à propos de cette menace. Et si le seul moyen de l'en convaincre était de la lui faire voir de ses propres yeux, et de près, eh bien, elle en passerait par là.

— Mais ne faites pas de bêtises, Thorn. C'est dangereux. Nous entrons en territoire non balisé.

— Je dirais que nous n'avons jamais été très en sécurité, Inquisitrice. Nous aurions pu être attaqués à tout moment. Il y a quelques heures déjà que nous sommes à portée des armes *humaines*, pas vrai ?

Le vaisseau en forme de tête de cobra plongeait vers l'atmosphère de la géante gazeuse. Leur trajectoire était calculée pour les amener près du point d'impact de l'un des tubes extrudés, à un millier de kilomètres seulement du chaos bouillonnant, torturé, qui entourait la zone pareille à un œil. Leurs sondes ne captaient rien au-delà de cette confusion, juste la vague estimation que le tube plongeait à l'intérieur sans modification apparente.

— Nous avons affaire à des machines non humaines, Thorn. Une psychologie mécanique non humaine, si vous préférez. Certes, ils ne nous ont pas encore attaqués, et ils n'ont pas manifesté le moindre intérêt pour nos activités. Ils ne se sont même pas donné la peine d'anéantir toute vie à la surface de Resurgam. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas un seuil que nous pourrions franchir par inadvertance.

— Et selon vous, nous pourrions être en train de le franchir ?

— Je ne suis pas rassurée, mais si c'est nécessaire...

— Il ne s'agit pas seulement de me convaincre, Inquisitrice.

— Vous êtes vraiment obligé de m'appeler comme ça ?

— Pardon ?

Elle procéda à un ajustement des commandes. Thorn entendit une succession de claquements assourdis alors que la coque du vaisseau se reconfigurait en vue de l'insertion transatmosphérique optimale. Ils ne

voyaient plus maintenant au-dehors que la géante gazeuse.

— Vous n'êtes pas obligé de m'appeler tout le temps comme ça.

— Vuilleumier, alors ?

— Mon prénom est Ana. Je serais beaucoup plus à l'aise si vous l'utilisiez, Thorn. Au fait, vous préféreriez peut-être que je ne vous appelle pas comme ça non plus.

— Thorn, ça me va. Je suis habitué à ce nom-là. Vous savez que ça veut dire « épine » en amerikano ? Ça me va assez bien. Je suis une épine dans le pied de bien des gens. Et je ne tiens pas à aider l'Inquisition dans ses investigations, alors...

— Nous savons très bien qui vous êtes. Vous avez vu votre dossier.

— C'est vrai. Mais j'ai la nette impression que vous ne tenez pas trop à l'utiliser contre moi, je me trompe ?

— Vous pouvez nous être utile.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire.

Ils continuèrent leur descente dans Roc sans échanger une parole pendant plusieurs minutes. Seul un signal d'alarme ou une instruction vocale émise par la console troublait le silence. La sous-persona du vaisseau n'était pas très enthousiasmée par la mission qui lui était confiée, et elle s'égosillait à suggérer d'autres stratégies possibles.

— Je pense que pour eux nous sommes des parasites, reprit enfin Vuilleumier. Ils sont venus ici pour nous éliminer, comme n'importe quelle vermine. Ils ne s'abaisseront pas à écraser deux ou trois spécimens – à quoi bon ? Même si nous les agaçons, je ne suis pas sûre que nous provoquions une réaction de leur part. Ils continueront à faire leur boulot, posément, méthodiquement, en sachant qu'ils finiront par arriver à leurs fins.

— Nous n'avons rien à craindre pour l'instant, c'est ça ?

— Ce n'est qu'une théorie, Thorn. Je n'en mettrais pas ma tête à couper. Mais il est clair que nous ne comprenons pas ce qu'ils font. Leur activité doit avoir un but plus vaste. Elle ne peut pas se borner à l'anéantissement de la vie en tant que telle. Et même si tel était le cas, même si ce n'étaient que des machines à tuer sans âme ni conscience, il y aurait des façons plus efficaces de procéder.

— Que voulez-vous dire ?

— Seulement que nous aurions tort de penser que nous comprenons les événements. Nous ne les comprenons pas plus qu'un insecte ne comprend une campagne de désinsectisation. C'est bon, ajouta-t-elle, les mâchoires serrées, en empoignant une manette de commande. Cramponnez-vous. Ça va secouer.

Des paupières blindées descendirent sur le cockpit, masquant la vue. Presque aussitôt, Thorn sentit le vaisseau se mettre à vibrer, comme quand une voiture quitte une route goudronnée pour s'engager

sur un chemin de terre. Ensuite, l'accélération le plaqua sur le dossier de son siège, faiblement d'abord, puis de plus en plus fort.

— Qui êtes-vous au juste, Ana ?

— Vous savez qui je suis. Nous en avons déjà parlé.

— Pas suffisamment. Il y a quelque chose de bizarre dans ce vaisseau, non ? Je n'ai pas réussi à mettre le doigt dessus, mais, tout le temps que j'ai été à bord, j'ai eu l'impression que vous reteniez votre souffle, l'autre femme – Irina – et vous. On aurait dit que vous aviez hâte de me voir repartir.

— Vous avez une tâche urgente à mener sur Resurgam. Irina n'était pas d'accord pour vous faire venir à bord, c'est vrai. Elle aurait préféré que vous restiez sur la planète, à préparer l'opération d'évacuation.

— Ce ne sont pas quelques jours qui feront la différence. Non, ce n'est pas ça. Vous faites des cachotteries, toutes les deux. Je ne sais pas encore quoi, mais il y a quelque chose qui cloche.

— Il va falloir que vous nous fassiez confiance, Thorn.

— Vous ne me facilitez pas les choses, Ana.

— Et que voulez-vous que je fasse de plus ? Nous vous avons montré le vaisseau. Vous avez vu que c'était vrai. Il a une capacité suffisante pour évacuer la planète. Nous vous avons même montré la soute des navettes.

— Oui, convint-il. Mais c'est ce que vous ne m'avez pas montré qui m'amène à me poser des questions.

Le grondement s'était accentué. Le vaisseau donnait l'impression de dévaler une pente glacée comme un bobsleigh qui aurait parfois heurté des pierres invisibles. La coque grinçait et se reconformait constamment, s'efforçant de gommer la transition. Thorn se sentit à la fois exalté et terrifié. De toute sa vie, il n'avait effectué qu'une seule insertion atmosphérique, quand ses parents l'avaient amené sur Resurgam, alors qu'il était tout petit, et il était en cryosommeil. Il n'en avait pas plus de souvenirs que de sa naissance, à Chasm City.

— Nous ne vous avons pas tout montré parce que nous doutons que la totalité du vaisseau soit bien sûre, répondit Vuilleumier. Nous ne sommes pas certaines que l'équipage de Volyova n'a pas laissé de pièges derrière lui.

— Vous ne me l'avez même pas laissé voir du dehors, Ana.

— Ce n'était pas facile. Notre approche...

— Ça n'avait rien à voir. Il y a quelque chose à propos de ce vaisseau que vous ne pouvez pas me laisser voir, c'est ça ?

— Pourquoi me demandez-vous ça maintenant, Thorn ?

— Je me suis dit que la gravité de la situation vous aiderait à concentrer votre attention, répondit-il avec un sourire.

Elle ne répondit pas.

Puis la descente s'adoucit. La carlingue craqua et changea à nouveau de forme. Vuilleumier attendit quelques minutes et releva les volets blindés, laissant entrer la lumière. Thorn cilla. Ils étaient dans l'atmosphère de Roc.

— Comment ça va ? demanda-t-elle. Votre poids a doublé par rapport à celui que vous aviez à bord du vaisseau.

— Ça ira. (Ça irait bien, en effet, tant qu'il n'aurait pas à se déplacer.) Nous sommes à quelle profondeur ?

— Pas très loin. La pression est d'une demi-atmosphère environ. Attendez...

Elle fronça les sourcils en regardant l'un des écrans, pianota sur les commandes en dessous, faisant apparaître des bandes de couleurs pastel puis un contour simplifié de leur appareil, entouré par des cercles concentriques clignotants. Thorn se dit que ça devait être une sorte de radar, et vit une petite tache de lumière apparaître et disparaître à la limite du schéma. Elle tapota sur quelques touches et les cercles concentriques se resserrèrent, de sorte que la tache se rapprocha. Tantôt elle était visible, tantôt elle disparaissait, pour reparaître à nouveau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thorn.

— Je ne sais pas. D'après le radar passif, quelque chose nous suit, à trente mille kilomètres environ. Je n'ai rien vu lors de la descente. C'est petit, et ça ne donne pas l'impression de se rapprocher, mais ça ne me plaît pas.

— Ça ne pourrait pas être une erreur d'interprétation du vaisseau ?

— Je ne sais pas trop. Il se pourrait que le radar se laisse abuser par un faux retour du vortex de notre sillage. Un balayage actif de la zone nous en dirait peut-être plus long, mais je n'ai pas envie de déclencher je ne sais quelle réaction. Je suggère que nous partions d'ici pendant que c'est encore possible. Je suis à fond pour l'écoute des avertissements.

Thorn tapota la console.

— Et qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas vous qui avez fait apparaître ce phénomène ?

Elle éclata de rire. Le rire soudain, sec, nerveux, d'une personne prise complètement au dépourvu.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça, croyez-moi.

Thorn hocha la tête, sentant qu'elle disait la vérité – ou bien c'était une menteuse hors pair.

— Peut-être pas. Vous n'y êtes peut-être pour rien, Ana. Mais je voudrais quand même aller vers la zone d'impact. Je ne partirai pas d'ici tant que je n'aurai pas vu ce qui s'y passe.

— Vous êtes têtue, hein ?

Elle attendit une réponse, mais, comme celle-ci ne venait pas et qu'il la regardait sans baisser les yeux, elle reprit enfin :

— C'est bon. Nous allons nous rapprocher suffisamment pour que vous puissiez voir les choses par vous-même. Mais pas plus. Et si cette autre chose fait mine de se rapprocher, on file tout de suite. D'accord ?

— D'accord, répondit-il doucement. Qu'est-ce que vous croyez ? Que je veux mourir ?

Vuilleumier calcula une trajectoire d'approche. Le point d'impact se déplaçait à trente kilomètres à la seconde par rapport à l'atmosphère de Roc. Sa vitesse était déterminée par le mouvement orbital de la lune qui extrudait le tube. Ils arrivèrent par-derrière, de sorte que le point d'impact était dans l'ombre. La coque se reconforma à nouveau pour encaisser l'accélération. Et pendant tout ce temps, la tache sur le radar passif resta derrière eux, se précisant, redevenant floue, disparaissant parfois complètement, mais ne changeant jamais de position relative par rapport à eux.

— Je me sens plus léger, remarqua Thorn.

— C'est normal. Nous sommes de nouveau presque en orbite. Si nous allions beaucoup plus vite, je devrais appliquer une poussée correctrice pour maintenir l'appareil aussi bas.

Dans le sillage de l'impact, l'atmosphère était mouvementée, tumultueuse, des chimies rares tachant les couches de nuages de rouges fuligineux et de vermillons cendreaux. Des éclairs couraient d'un horizon à l'autre, striant le ciel de ponts argentés, balbutiants, alors que des différentiels de charge mouvants se décompensaient. Des tourbillons furieux tournaient comme des derviches. Les capteurs passifs sondaient l'espace vers l'avant du vaisseau, à la recherche d'une trajectoire entre les orages les plus redoutables.

— Je ne vois pas le tube, remarqua Thorn.

— C'est normal. Vous ne le verrez pas avant que nous ne soyons tout près. Il ne fait que treize kilomètres de diamètre, et je doute que nous puissions voir à plus d'une centaine de kilomètres, même sans les orages.

— Vous avez une idée de ce qu'ils fabriquent ?

— Je voudrais bien.

— De l'ingénierie planétaire, manifestement. Ils ont démantelé trois mondes pour ça, Ana. Ils ne l'ont pas fait pour rien. Ça doit être sérieux.

Ils poursuivirent leur approche et l'appareil fut de nouveau secoué. Vuilleumier fit décrire à l'appareil des montagnes russes de plusieurs dizaines de kilomètres jusqu'à ce qu'elle décide de ne plus prendre le risque d'utiliser le radar Doppler. Après quoi elle maintint en vol stabilisé horizontal le vaisseau qui se cabrait et vibrait comme

s'il traversait des vortex et des murailles verticales. Des sirènes retentissaient toutes les deux minutes. Alors Vuilleumier lançait un juron et pianotait frénétiquement une séquence d'instructions. L'air, autour d'eux, devint d'un noir de poix. De terribles nuages noirs entrèrent en effervescence, adoptant des formes viscérales, menaçantes. Des cumulus plus gros que des villes filaient en un clin d'œil. Droit devant eux, l'atmosphère palpitait et crépitait constamment de décharges électriques en forme de branches fourchues, convulsées, d'un blanc aveuglant, ou de draperies sinueuses bleu ciel. Ils voguaient dans une petite poche d'enfer.

— Ça ne paraît pas être une si bonne idée que ça, hein ? souffla Vuilleumier.

— Peu importe, répondit Thorn. Continuez sur cette trajectoire. L'objet non identifié ne s'est pas rapproché, hein ? Ce n'était peut-être qu'un reflet de notre propre sillage.

Il n'avait pas fini de parler que quelque chose attirait l'attention de Vuilleumier sur la console. Une alarme retentit, un chœur de voix hurlant des messages d'avertissement incompréhensibles dans toutes sortes de langues.

— Le capteur de masse détecte quelque chose droit devant, à soixante-dix kilomètres environ, dit-elle. Une forme allongée, apparemment – la géométrie du champ est cylindrique, avec une atténuation r inverse. Ça doit être notre bébé.

— Dans combien de temps sera-t-il visible ?

— Nous devrions être dessus d'ici cinq minutes. Je ralentis. Cramponnez-vous.

Thorn piqua du nez dans son harnais alors que Vuilleumier réduisait la vitesse. Il compta cinq minutes, puis cinq autres. Le point sur l'écran radar maintenait sa position relative ; il ralentissait comme eux. Chose étrange, ils étaient beaucoup moins secoués. Les nuages commencèrent à se dissiper. L'activité électrique frénétique se réduisit à une palpitation lointaine, distante, de part et d'autre de l'appareil. Tout cela semblait horriblement irréel.

— La pression atmosphérique chute, nota Vuilleumier. Il doit y avoir une poche de basse pression derrière le tube. Il coupe l'atmosphère supersoniquement, de sorte que l'air ne peut se précipiter immédiatement autour et combler le vide. Nous sommes dans le cône de Mach du tube, comme si nous volions juste derrière un avion supersonique.

— Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez – enfin, pour une Inquisitrice, quoi.

— J'ai bien dû m'y mettre, Thorn. Et j'avais un bon prof.

— Irina ? demanda-t-il, amusé.

— Nous faisons une sacrée équipe. Même si ça n'a pas toujours

été le cas. Regardez ! fit-elle en se concentrant sur un point de l'espace, droit devant eux. Je vois quelque chose. Enfin, je crois. Je vais essayer un grossissement, et on retourne illico presto dans l'espace.

L'écran principal de la console afficha une image du tube. Il plongeait dans l'atmosphère depuis un point situé au-dessus d'eux, incliné de quarante ou quarante-cinq degrés par rapport au plan horizontal. Sur le fond gris ardoise de l'atmosphère, c'était une ligne argentée, brillante, pareille à l'entonnoir d'une tornade. Ils en voyaient peut-être quatre-vingts kilomètres de longueur, puis il disparaissait en haut et en bas dans un brouillard de nuages en effervescence. Rien ne trahissait le moindre mouvement le long du tube, alors même qu'il coulait dans la géante gazeuse à la vitesse d'un kilomètre toutes les quatre secondes. Il semblait en apesanteur, et même immobile.

— Aucun signe de quoi que ce soit, remarqua Thorn. Je ne sais pas très bien à quoi je m'attendais, mais je m'attendais à voir quelque chose. Plus bas, peut-être. Vous pouvez descendre encore un peu ?

— Ce serait au-delà de la frontière transsonique. Et beaucoup plus brutal que tout ce que nous avons encaissé jusque-là.

— Mais supportable ?

— On peut toujours essayer, répondit-elle avec une grimace.

Elle effectua une manœuvre. L'atmosphère, à l'avant du tube, était parfaitement calme et immobile, rigoureusement inerte face à l'onde de choc qui se ruait vers elle. Mais juste devant le tube, et sur toute sa longueur, elle était comprimée en une couche de fluide de quelques centimètres d'épaisseur, créant un sillage en forme de V. Il n'y avait pas moyen de passer de l'autre côté sans traverser cette aile de gaz sauvagement comprimés et surchauffés. À moins d'accepter de faire un détour de plusieurs milliers de kilomètres.

Ils longèrent le tube. Il était d'un rouge cerise brillant le long du bord d'attaque, preuve des énergies de frottement qui se dissipaient sur son passage. Mais tout semblait indiquer que la machinerie non humaine n'en était pas affectée.

— Il est poussé vers le bas, nota Thorn. Mais il n'y a rien en dessous. Qu'une masse de gaz.

— Pas tout du long, rectifia Vuilleumier. Le gaz se change en hydrogène liquide à quelques centaines de kilomètres de profondeur. En dessous, c'est de l'hydrogène métal à l'état pur. Et tout au fond, il y a un noyau rocheux.

— Ana, s'ils voulaient démanteler une planète comme celle-ci pour arriver à la roche, vous avez une idée de la façon dont ils pourraient s'y prendre ?

— Je ne sais pas. Mais nous allons peut-être le découvrir...

Ils heurtèrent la frontière transsonique. L'espace d'un instant, Thorn pensa que le vaisseau allait exploser. Ils lui en avaient trop demandé, finalement. Jusque-là, la coque avait émis des craquements ; mais, là, il l'entendit littéralement hurler. Tous les voyants passèrent au rouge avant de s'éteindre. Pendant un horrible moment, ce fut le silence. Puis ils ressortirent de l'autre côté, fantômes se matérialisant dans une zone de calme. Les voyants lumineux et les écrans vacillèrent et se réinitialisèrent tandis qu'un chœur de sirènes retentissait dans la cabine.

— Nous sommes passés, dit Vuilleumier. Et en un seul morceau, apparemment. Mais ne poussons pas le bouchon trop loin...

— Je suis d'accord. Enfin, maintenant que nous sommes là, ce serait stupide de ne pas s'approcher davantage, non ?

— Non.

— Si vous voulez que je vous aide, je veux savoir où je mets les pieds.

— Le vaisseau ne tiendra jamais le coup.

— Ne soyez pas aussi pessimiste. Il en a déjà plus encaissé que vous ne l'en croyiez capable, répondit Thorn avec un sourire.

La déléguée demarchiste entra dans la cellule blanche et le regarda. Elle était accompagnée des trois hommes de la milice de Ferristown auxquels il s'était rendu dans le terminal de départ, et de quatre soldats demarchistes. Ces derniers avaient rengainé leurs armes, mais réussissaient encore à avoir l'air menaçant dans leur armure énergétique rouge feu. Clavain se sentait vieux et fragile. Il était complètement à la merci de ses nouveaux hôtes.

— Je suis Sandra Voï, dit la femme. Vous devez être Nevil Clavain. Alors, Clavain, pourquoi m'avez-vous fait appeler ?

— Je suis sur le point de désert.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je veux dire : pourquoi moi, en particulier ? D'après les représentants de la Convention, vous m'avez expressément demandée.

— Parce que, Sandra, j'espère que vous m'accorderez un entretien honnête. J'ai connu une de vos parentes. Votre arrière-grand-mère ? J'avoue que je perds le fil des générations.

La femme tira l'autre fauteuil blanc et s'assit en face de Clavain. Les Demarchistes prétendaient que leur système politique faisait du rang un concept désuet. Ils n'avaient pas de capitaines mais des maîtres-à-bord ; leurs généraux étaient des « spécialistes en planification de stratégie ». Évidemment, ce genre de spécialisation s'accompagnait de signes de reconnaissance visuels, mais Voï aurait poussé les hauts cris si on lui avait dit que les nombreux rubans et

barrettes de couleur qui ornaient sa tunique étaient autre chose que les marques d'un statut militaire désuet.

— Il n'y a pas eu d'autre Sandra Voï depuis quatre cents ans, dit-elle.

— Je sais. La dernière est morte sur Mars, au cours d'une tentative de pourparlers avec les Conjoiners.

— C'est de l'histoire ancienne.

— Ce qui ne veut pas dire que ça n'a pas eu lieu. Nous faisons partie de la même mission de pacification, Voï et moi. Peu après sa mort, j'ai déserté pour rejoindre les Conjoiners et depuis je suis resté de leur côté.

Le regard de la jeune Sandra Voï se perdit dans le vague. Les implants de Clavain sentirent le flux de données qui entraient et sortaient de son crâne. Il était impressionné. Depuis la peste, rares étaient les Demarchistes qui s'autorisaient des augmentations neurales importantes.

— Nos dossiers ne confirment pas vos dires.

— Vraiment ? fit Clavain en haussant le sourcil.

— Non. D'après nos informations, Clavain est mort cent cinquante ans après sa désertion. Vous ne pouvez pas être celui que vous dites.

— J'ai quitté l'espace humain avec une expédition interstellaire et ne suis revenu que depuis peu. C'est pour ça qu'il n'y a pas beaucoup d'informations récentes sur moi. Enfin, quelle importance ? La Convention a déjà vérifié que j'étais bien un Conjoiner.

— Vous pourriez être un piège. Et pourquoi voudriez-vous désertir ?

Elle l'avait encore pris à contre-pied.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Vous avez dû trop lire nos journaux. Dans ce cas, j'ai des nouvelles pour vous : votre camp est sur le point de gagner cette guerre. Ce n'est pas la défection d'une unique araignée qui changera quoi que ce soit, maintenant.

— Je n'ai jamais pensé que ça changerait les choses, répondit Clavain. Ce n'est pas pour ça que je veux changer de camp.

Ils descendaient toujours plus bas, restant toujours devant l'onde de choc transsonique des machines des Inhibiteurs. Le point sur l'écran du radar passif – la chose qui les suivait comme leur ombre, à une distance de trente mille kilomètres – restait présente, disparaissant parfois sans jamais les quitter complètement. La lumière déclina régulièrement, jusqu'à ce que le ciel, au-dessus de leur tête, soit d'un noir à peine moins dense que les ténèbres insondables au-dessous d'eux. Ana Khouri éteignit la lumière dans la cabine, dans

l'espoir que l'extérieur paraîtrait plus clair, mais l'amélioration ne fut que marginale. La seule réelle source de lumière était le bord d'attaque rouge cerise du tube, et même son intensité en était affaiblie. Le tube n'avancait plus qu'à vingt-cinq kilomètres à la seconde par rapport à l'atmosphère, après quoi il plongeait presque à la verticale vers les zones de transition où l'atmosphère s'épaississait, devenant de l'hydrogène liquide.

Une alarme de pression retentit. Ana tiqua.

— Nous ne pouvons pas descendre beaucoup plus bas. Non, sérieusement. La pression va nous écraser. Elle est déjà de cinquante atmosphères. Et cette chose nous suit toujours.

— Rapprochez-vous juste un tout petit peu, Ana. Nous ne pourrions pas atteindre la zone de transition ?

— Non, répondit-elle avec force. Pas avec cet appareil. Il aspire l'atmosphère. Il va s'enliser dans l'hydrogène liquide, nous allons tomber et nous finirons broyés par l'implosion de la coque. Ce n'est pas une jolie façon de mourir, Thorn.

— Le tube n'a pas l'air de souffrir de la pression. Je pense qu'il descend beaucoup plus profondément. Combien pensez-vous qu'ils en ont déjà posé ? Un kilomètre toutes les quatre secondes... Voyons, ça fait près de mille kilomètres à l'heure, ou pas loin. À l'heure qu'il est, il doit y en avoir assez pour faire plusieurs fois le tour de la planète.

— Nous ne savons pas si c'est ce qui se passe.

— Non, mais nous pouvons émettre une hypothèse éclairée. Vous savez ce que je pense, Ana ?

— Je suis sûre que vous allez me le dire.

— On dirait un bobinage. Comme dans un moteur électrique. Je peux me tromper, évidemment.

Il lui lança un sourire.

Et tout alla très vite. En dépit de son entraînement militaire, elle se fit avoir par surprise. Il bondit de son fauteuil et se jeta sur elle depuis l'autre côté de la cabine. Il pesait un certain poids, puisqu'ils allaient beaucoup moins vite que la vitesse orbitale, mais il se déplaça avec une aisance, une fluidité et une économie de mouvement impressionnantes. Il la tira doucement mais fermement du siège de pilotage. Elle eut beau se débattre, il était beaucoup plus fort, et il avait la technique pour contrer ses tentatives de résistance. Elle n'avait pas oublié son entraînement, mais il y avait des limites à ce qu'elle pouvait faire, surtout contre un adversaire de cette pointure.

— Du calme, Ana. Je ne vais pas vous faire de mal.

Le temps qu'elle ait compris ce qui lui arrivait, Thorn l'avait assise sur le siège passager. Il tira le harnais antichoc sur sa poitrine, s'assura qu'elle arrivait encore à respirer et le resserra encore un peu. Elle eut beau se tortiller, le harnais se contracta étroitement,

l'empêchant de bouger.

— Thorn... dit-elle d'un ton menaçant.

Il prit place sur le siège du pilote.

— Bon, vous allez me dire tout ce que je veux savoir, ou vous allez m'obliger à faire preuve de persuasion ?

Il actionna les commandes. Le vaisseau fit une embardée. Des alarmes retentirent.

— Thorn...

— Désolé. Je vous ai regardée faire, et ça avait l'air assez facile, mais on ne voit pas toujours tout, hein ?

— Vous ne savez pas piloter cet engin.

— Je trouve que je ne m'en sors pas si mal. Bon, qu'est-ce que c'est que ce bouton rouge...

Le vaisseau eut un nouveau soubresaut. D'autres alarmes retentirent. Puis l'appareil commença à réagir mollement à ses manœuvres. Khouri vit basculer l'indicateur d'horizon artificiel. Thorn effectuait un virage sur l'aile.

— Quatre-vingts degrés... lut-il. Quatre-vingt-dix... Cent...

— Thorn, non ! On va tout droit vers l'onde de choc !

— C'est bien l'idée. Vous croyez que la coque le supportera ? Vous donniez l'impression de penser qu'elle avait déjà encaissé pas mal de secousses. Enfin, nous n'allons pas tarder à le savoir, hein ?

— Thorn, quoi que vous ayez l'intention de faire...

— Je n'ai aucune intention particulière, Ana. J'essaie simplement de nous placer dans une situation de danger réel et imminent. Ce n'était pas assez clair pour vous ?

Elle tenta encore de se libérer en se tortillant, mais ses efforts étaient vains. Thorn avait bien joué le coup. Pas étonnant que ce salaud ait réussi à échapper aux autorités pendant si longtemps. Elle ne put s'empêcher d'éprouver une pointe d'admiration, bien involontaire.

— Nous n'y arriverons jamais, dit-elle.

— Peut-être pas, en effet. Et ma façon de piloter n'arrange rien, hélas. C'est très simple : je veux des réponses, c'est tout.

— Je vous ai dit tout ce que...

— Vous ne m'avez rien dit du tout. Je veux savoir qui vous êtes. Vous savez quand j'ai commencé à avoir des soupçons ?

— Non, répondit-elle, comprenant qu'il ne ferait rien tant qu'elle n'aurait pas répondu.

— La voix d'Irina... j'étais sûr de l'avoir déjà entendue. Et puis ça m'est revenu. C'était la voix d'Ilia Volyova quand elle s'était adressée à Resurgam, peu avant de commencer à anéantir les colonies de surface. Ça fait longtemps, mais certaines blessures mettent longtemps à cicatriser. Ce n'était pas qu'une ressemblance. C'était sa voix.

— Vous vous trompez complètement, Thorn.

— Vraiment ? Alors, vous allez m'éclairer.

D'autres alarmes retentirent. Bien que Thorn ait ralenti, ils fonçaient toujours à plusieurs kilomètres à la seconde vers l'onde de choc. Elle espérait que c'était son imagination, mais elle pensait voir le coup de fouet rouge cerise se rapprocher d'eux dans les ténèbres.

— Ana ?... demanda-t-il à nouveau, d'une voix toute de douceur et de légèreté.

— Le diable vous emporte, Thorn !

— Ah ! On avance, tous les deux.

— Arrêtez-vous. Faites demi-tour.

— Tout de suite. Enfin, dès que j'aurai entendu les mots magiques. Des aveux. C'est tout ce que je veux entendre de votre bouche.

Elle inspira profondément. C'était donc ça. La ruine d'un plan soigneusement calculé. Elles avaient misé sur Thorn, et Thorn avait été plus malin qu'elles. Elles auraient dû le voir venir, vraiment. Et Volyova – que le diable l'emporte, elle aussi – avait raison. C'avait été une erreur de le laisser approcher du *Spleen de l'Infini*. Elles auraient dû trouver un autre moyen de le convaincre. Volyova aurait dû ignorer les protestations de Khouri...

— Parlez, Ana.

— Très bien. Et merde, après tout ! Irina est bien la Triumvira. Nous vous racontons des histoires depuis le début. Ça va, vous êtes content ?

Thorn ne répondit pas tout de suite. Au grand soulagement de Khouri, il prit le temps de faire demi-tour. L'accélération la plaqua sur sa couchette alors qu'il mettait les gaz pour distancer l'onde de choc. La ligne rouge vif pareille au bord sanglant de l'épée d'un bourreau surgit des ténèbres et fonça vers eux. Elle la regarda s'élargir jusqu'à ce que le monde, à l'arrière, ne soit plus qu'un mur écarlate, aveuglant, telle une coulée de métal liquide. Les alarmes de collision se mirent à hurler, et des avertissements dans toutes les langues se mêlèrent en un unique chœur frénétique. Puis le ciel commença à se refermer sur la ligne rouge, par les deux côtés, comme deux rideaux gris fer. Le fil rétrécit et s'éloigna derrière eux.

— Je pense que nous y sommes arrivés, dit Thorn.

— En fait, je ne crois pas.

— Pardon ?

Elle eut un mouvement de menton en direction de l'écran du radar. L'écho qui les suivait depuis qu'ils étaient entrés dans l'atmosphère de Roc avait disparu, mais une horde de signatures radar se ruaient sur eux de toutes parts. Il y avait au moins une dizaine de nouveaux objets, et ils n'avaient pas la fugacité du premier. Ils

convergeaient vers la navette à une vitesse de plusieurs kilomètres à la seconde.

— On dirait que nous avons provoqué une réaction, dit-elle avec un calme qui l'étonna elle-même. Il devait y avoir un seuil, tout compte fait, et nous l'avons franchi.

— Je vais nous sortir de là tout de suite.

— Vous ne doutez vraiment de rien ! J'espère que vous avez la preuve que vous vouliez, Thorn. Profitez-en bien, parce que ça ne durera peut-être pas longtemps.

Il la regarda avec ce qu'elle prit pour une calme admiration.

— Vous êtes déjà venue là, hein ?

— Comment ça ?

— Au bord de la mort. Vous l'avez déjà vue de près, et ça ne veut pas dire grand-chose pour vous.

— Je préférerais être ailleurs, croyez-moi.

Les formes qui convergeaient vers eux avaient franchi la limite du dernier cercle concentrique. Elles n'étaient plus qu'à quelques kilomètres à peine du vaisseau lorsqu'elles ralentirent. Khouri savait qu'ils ne risquaient plus rien à diriger les capteurs actifs vers ces formes. Ils avaient déjà trahi leur position, et ils n'avaient rien à perdre à jeter un coup d'œil sur les choses en question. Elles se rapprochaient d'eux par tous les côtés et, bien qu'il y ait encore de grands espaces entre la navette et elles, toute tentative de fuite eût été vaine. Une minute plus tôt, il n'y avait rien à cet endroit ; ces choses se déplaçaient comme par magie. Thorn les avait poussées à bout, et elle avait beau se dire qu'elle aurait fait exactement la même chose à sa place, ils étaient bien avancés. C'était le cas de le dire. Ils s'étaient trop approchés du cœur des choses, et ils allaient payer cher leur curiosité, tout comme Sylveste, il y avait tant d'années.

Les échos du radar actif étaient troublés par les formes mouvantes des machines. Les capteurs de masse enregistraient des signaux fantômes à la limite de leur sensibilité, à peine séparables de l'environnement de Roc. Mais les indices visuels étaient sans équivoque. Des formes noires, sobres, nageaient vers le vaisseau à travers l'atmosphère. Nageaient – c'était le mot, se dit Khouri, parce que c'était exactement l'impression qu'elle avait : une complexité de mouvements ondoyants, fluctuants, grouillants. Ondulants, comme une pieuvre se déplaçant dans l'eau. Les machines étaient aussi grosses que son vaisseau, et formées de millions et de millions d'éléments plus petits. C'était une danse sinueuse, incessante, de cubes noirs de toutes les tailles. Aucun détail n'était visible, ou presque, en dehors du noir absolu, mouvant, de ces choses. Seuls, de temps à autre, des éclairs bleus ou mauves vacillaient dans la masse, soulignant un appendice. Des nuages de formes noires plus petites entouraient les bras plus

denses et, lorsque ceux-ci se rapprochaient, ils formaient des pseudopodes, des cordons ombilicaux de machines « filles » noires, fluctuantes, qui allaient de l'un à l'autre. Des ondes de masse palpaient entre les noyaux principaux, et de temps à autre les noyaux primaires fissionnaient ou se fondaient avec leurs voisins. Dans les courants d'encre noire, des éclairs violets formaient occasionnellement une coquille géométrique autour du vaisseau de Khouri avant de s'effondrer vers quelque chose qui paraissait beaucoup plus désordonné. Elle avait la certitude qu'elle était sur le point de mourir, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de trouver l'approche fascinante. En même temps, c'était un spectacle écoeurant : le seul fait de contempler les machines inhibitrices était abject et répugnant, parce qu'il faisait toucher du doigt quelque chose qui n'avait, à l'évidence, jamais été façonné par une intelligence humaine. La façon dont les machines se déplaçaient était d'une étrangeté stupéfiante, et elle comprit soudain, viscéralement, qu'elles avaient, Volyova et elle, terriblement sous-estimé l'ennemi. Elles n'avaient encore rien vu.

Les machines n'étaient plus maintenant qu'à une centaine de mètres de son vaisseau ; elles formaient une coque noire qui se refermait visqueusement sur sa proie. Le ciel était complètement bouché, seulement visible entre les fibrilles mouvantes formées par les machines. Soulignés par des arcs violets et des éclats de lumière – des bancs mouvants et des bulles dansantes d'énergie plasmatique contenue –, Khouri vit de gros troncs de machines mouvantes se prolonger vers l'intérieur, de façon obscène, avide. Les tuyères du vaisseau grondaient toujours, mais les machines y étaient indifférentes et semblaient passer à travers la coque même.

— Thorn ?

— Je suis désolé, dit-il avec une pointe de regret. Mais il fallait que je sache. J'ai toujours été du genre à en faire trop.

— Je ne peux pas vous en vouloir. J'en aurais probablement fait autant, si les rôles avaient été inversés.

— Ça veut dire que nous sommes tous les deux stupides, Ana. Ce n'est pas une excuse.

La coque gémit et hurle. L'alarme changea de tonalité : elle ne signalait plus un danger immédiat comme une chute brutale de pression, elle indiquait que la coque avait encaissé un choc extérieur ; elle était endommagée. Il y eut un bruit strident, atroce à entendre, comme des clous raclant une tôle, et l'extrémité préhensile d'un pseudopode de machines inhibitrices s'étala sur le cockpit. L'extrémité circulaire du pseudopode était une mosaïque mouvante, grouillante, de petits cubes noirs, de la taille du pouce. Leur mouvement tourbillonnant avait un aspect étrangement hypnotique. Khouri essaya d'atteindre les commandes d'obturation du cockpit, imaginant que ça

ferait une différence d'une ou deux secondes.

La coque craqua. D'autres tentacules noirs s'attachèrent les uns aux autres. Les écrans des capteurs commencèrent à s'éteindre, ou étaient envahis d'électricité statique.

— Ils auraient pu nous tuer depuis longtemps... dit Thorn.

— Je crois qu'ils voulaient savoir à quoi nous ressemblions.

Il y eut un autre bruit. Le bruit qu'elle redoutait d'entendre. Un hurlement de métal déchiré. Ses tympans claquèrent alors que la pression chutait dans l'appareil et elle se dit que, dans une seconde ou deux, ils seraient morts. Mourir par dépressurisation n'était pas la plus enviable des fins, mais elle se dit que ça valait mieux que d'être étouffé par les machines inhibitrices. Que feraient les formes noires, préhensiles, quand elles l'atteindraient ? La déchiQUetteraient-elles comme elles tentaient de démanteler le vaisseau ? Mais, à la seconde où elle formulait cette pensée consolatrice, la sensation liée à la dépressurisation cessa. S'il y avait eu une rupture de la coque, elle avait été brève.

— Ana, souffla Thorn. Regardez.

La porte de la passerelle était une muraille d'encre frémissante, une lame de ténèbres à l'état pur. Khouri sentit la brise produite par cette vibration incessante, pareille au souffle d'un millier d'éventails silencieux. Une pulsation de lumière stroboscopique rose ou mauve trouait parfois l'obscurité, laissant soupçonner des profondeurs terrifiantes, peuplées de machines. Elle perçut une hésitation. Les machines devaient avoir conscience d'être arrivées au noyau organique, crucial, du vaisseau.

Puis une forme commença à émerger de la paroi : une ampoule de la taille d'une tête humaine se forma, s'étira, se prolongea comme un tronc d'arbre dans la cabine. Son extrémité émoussée, qui évoquait le bout d'une moisissure visqueuse, oscillait de part et d'autre comme si elle prenait le vent. Une nuée de minuscules machines noires en brouillait le contour. Le processus se déroulait dans un silence complet, en dehors d'un craquement ou d'un claquement occasionnel, dans le lointain. Le pseudopode s'allongea d'un mètre et s'arrêta au milieu de la cabine, devant Thorn et Khouri. Pendant un moment, il se balançA d'un côté et de l'autre. Khouri vit une chose noire de la taille d'une mouche passer au ras de son front et se poser sur la masse principale du tentacule. Puis, avec une sinistre fatalité, celui-ci se divisa en deux et reprit son extrusion. Les deux dents de la fourche se ramifièrent, l'un des rameaux se tendant vers Khouri, l'autre vers Thorn. Sa surface était parcourue d'ondes fluctuantes de cubes palpitants, qui s'enflaient ou se contractaient avant de se verrouiller dans leur position finale.

— Thorn, commença Khouri, vous allez m'écouter. Nous pouvons

détruire le vaisseau.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Que dois-je faire ?

— Libérez-moi et je le ferai. Le bâtiment n'acceptera pas l'ordre de destruction de votre part.

Il avait à peine eu le temps de lever le petit doigt que le tentacule noir avait extrudé un nouvel appendice, le clouant sur place. Ce fut fait avec délicatesse – les machines ne voulaient apparemment pas leur faire de mal –, mais Thorn était bel et bien immobilisé.

— Pas mal essayé, commenta Khouri.

Les pseudopodes n'étaient qu'à un pouce d'elle. Ils s'étaient ramifiés plusieurs fois lors de leur approche finale, formant devant son visage une sorte de main noire, prête à plonger ses doigts dans ses yeux, sa bouche, son nez, ses oreilles, et même à travers sa peau et ses os. Les doigts étaient eux-mêmes divisés en radicules noires de plus en plus fines, qui se perdaient dans un brouillard bronchique noirâtre.

Le bras recula de quelques centimètres. Khouri ferma les yeux, croyant que les machines s'apprêtaient à frapper, puis elle eut l'impression qu'une pointe glacée, acérée, s'enfonçait derrière ses paupières. Ce fut si rapide et si localisé que ce fut à peine douloureux. Un instant plus tard, elle éprouva la même sensation dans le canal auditif, et le moment d'après – bien qu'elle n'ait plus, à présent, aucune idée du rythme auquel les coups de sonde se produisaient – les machines inhibitrices atteignirent son cerveau. Il y eut un torrent de sensations, d'images et de sentiments confus cascasant en une succession rapide, anarchique, suivie par l'impression d'être déroulée et visionnée comme une longue bande magnétique. Elle aurait voulu hurler, ou émettre une réponse humaine identifiable, mais elle était littéralement paralysée. Même ses pensées étaient figées, gélifiées, engluées par les machines noires qui s'insinuaient en elle, comme du goudron, jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus de place pour l'entité qui se prenait jadis pour Khouri. En même temps, il en restait assez pour sentir que le flux de données allait dans les deux sens. Alors que s'établissait ce canal d'échange, elle prit vaguement conscience de l'immensité noire et étouffante qui s'étendait au-delà de son crâne, le long du pseudopode, à travers le vaisseau et dans les machines qui s'étaient massées autour de la coque.

Elle sentait également Thorn, lié au même réseau de collecte de données. Ses pensées faisaient précisément écho aux siennes. Il était pétrifié, comprimé, incapable de hurler, voire d'imaginer le soulagement que lui procurerait le fait de crier. Elle essaya d'entrer en contact avec lui, de lui faire au moins savoir qu'elle était encore là et que quelqu'un dans l'univers avait conscience de ce qu'il endurait. En même temps elle sentait que Thorn en faisait autant, et ce fut comme

s'ils se prenaient par la main à travers l'espace neural, tels deux amants plongeant dans un océan d'encre. Le processus d'analyse se poursuivait, les ténèbres s'insinuant dans les parties les plus anciennes de son esprit. C'était la pire chose qu'elle ait jamais connue de sa vie, pire que n'importe quelle torture, que toutes les simulations de torture qu'elle avait subies sur Sky's Edge. C'était pire que tout ce que la Demoiselle lui avait fait endurer, et son seul réconfort résidait dans le fait qu'elle n'avait qu'une conscience de plus en plus restreinte de sa propre identité. Quand elle l'aurait complètement perdue, elle serait libérée.

Et puis il y eut une modification. À la limite de ce qu'elle éprouvait à travers les canaux de collecte de données, une perturbation se produisait à la périphérie du nuage qui enserrait le vaisseau. Thorn le perçut également : elle sentit qu'un pathétique vacillement d'espoir l'atteignait à travers la bifurcation. Mais il n'y avait rien à espérer. Ils avaient simplement l'impression que les machines se regroupaient, prêtes pour la phase suivante du processus d'étouffement.

Elle se trompait.

Elle sentit qu'un troisième esprit effleurait le sien, tout à fait distinct de celui de Thorn. Cet esprit était d'une clarté et d'un calme absolus. Il échappait à l'étouffement noir, oppressif, des machines. Elle percevait de la curiosité, une certaine hésitation, et même si elle devinait aussi de la peur, ce n'était pas la terreur absolue qui irradiait de Thorn. La peur n'était qu'une sorte de prudence extrême. Elle se reprit un peu, comme si le noir écrasement s'était allégé.

Le troisième esprit se rapprocha du sien, et elle sentit, avec toute la violence qu'elle était encore capable d'éprouver, qu'il s'agissait d'un esprit qu'elle connaissait. Elle ne l'avait encore jamais rencontré à ce niveau, mais sa personnalité était si forte qu'elle retentissait comme une sonnerie de trompette à nulle autre pareille. C'était l'esprit d'un homme, et d'un homme qui n'avait jamais été très enclin au doute, à l'humilité ou à la compassion pour les affaires des autres. En même temps, elle détecta une infime trace de remords et une pointe de quelque chose qui pouvait être de l'inquiétude. Mais, alors qu'elle arrivait à cette conclusion, l'esprit rompit le lien, se dissimula derrière une sorte de voile, et elle sentit le sillage puissant de son retrait.

Elle hurla pour de bon – elle avait retrouvé l'usage de son corps. Au même instant, le pseudopode s'ébranla et se rompit dans un fracas de verre brisé. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était entourée d'un nuage de cubes noirs qui s'effondraient, s'entrechoquaient. La muraille noire se délitait. Elle regarda les cubes tenter de fusionner, formant pendant quelques secondes de gros agrégats qui se disloquaient aussitôt. Thorn n'était plus cloué à son dossier. Il s'approcha de

Khouri, écartant les cubes noirs, pour la libérer.

— Vous avez une idée de ce qui a bien pu se passer ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Oui, répondit-elle. Mais je ne suis pas sûre d'y croire moi-même.

— Parlez-moi, Ana.

— Regardez au-dehors, Thorn.

Il suivit son regard. La masse noire qui entourait la coque semblait en proie à la même débâcle que les cubes à l'intérieur du vaisseau. Des vides s'ouvraient, dévoilant le ciel, se refermaient et se rouvraient plus loin. Khouri se rendit compte qu'il y avait autre chose, dehors. C'était dans la masse noire, brute, qui entourait la navette, mais n'en faisait pas partie. Et alors que cela se déplaçait – parce que cela semblait tourner autour de l'appareil, décrivant de larges courbes paresseuses – les masses noires, coagulées, s'écartaient prestement de son chemin. Il était difficile de se concentrer avec précision sur la forme de l'objet. Khouri en retira seulement par la suite l'impression qu'il était constitué de nombreuses strates qui tournaient les unes autour des autres. À l'intérieur vacillait une lumière rouge sombre. L'objet – qui lui fit penser à une bille de cornaline tournant sur elle-même – faisait un mètre de diamètre environ, mais, comme il se contractait et se dilatait, c'était assez difficile à dire. Tout ce que Khouri voyait, tout ce dont elle pouvait être sûre, c'était que l'objet venait d'arriver et que la machinerie inhibitrice paraissait étrangement la redouter.

— Il nous ouvre une fenêtre, remarqua Thorn, stupéfait. Regardez ! Il nous fournit un moyen d'évasion !

Khouri le poussa, reprenant sa place au poste de pilotage.

— Eh bien, utilisons-le ! répondit-elle.

Ils se frayèrent un chemin hors de l'essaim de machines inhibitrices et filèrent vers l'espace. Sur l'écran du radar, Khouri regarda la masse noire disparaître vers l'arrière, craignant qu'elle n'étouffe la bille rouge, vacillante, et ne se retourne à nouveau contre eux. Mais on les laissa partir. Plus tard seulement, quelque chose de dur et de rapide arriva par-derrière, avec la signature radar évanescence qu'ils avaient déjà vue. Mais l'objet ne fit que les frôler à une vitesse terrifiante, pour se perdre dans le vide interplanétaire. Khouri le regarda disparaître en direction d'Hadès, l'étoile neutronique qui se trouvait à la limite du système.

Mais ça, elle s'y attendait.

D'où venait, qui avait initié ce grand œuvre ? Les Inhibiteurs n'avaient pas accès à cette information. Une seule chose était claire : c'était à eux et

à eux seuls qu'il incomrait d'effectuer le travail, et ce travail était l'activité la plus importante qui ait jamais été initiée par une entité intelligente dans l'histoire de la galaxie, peut-être même dans l'histoire de l'univers entier.

La nature de la tâche était la simplicité même. La vie intelligente ne pouvait être autorisée à se répandre dans la galaxie. Elle pouvait être tolérée, sinon encouragée, quand elle restait cantonnée à des mondes ou à des systèmes solaires isolés.

Mais elle ne devait pas infecter la galaxie.

Cela dit, l'anéantissement radical, aveugle, de toute vie n'était pas acceptable. Il aurait été technologiquement à la portée de n'importe quelle civilisation galactique mature, surtout une civilisation qui avait la galaxie pratiquement pour elle toute seule. Des hypernovae artificielles – des explosions stérilisantes un million de fois plus puissantes que des supernovae – auraient pu être provoquées dans des nurseries stellaires. Des étoiles auraient pu être déroulées et projetées dans l'horizon événementiel de trous noirs supermassifs dormant au cœur de la galaxie, afin que leur dislocation alimente une explosion purificatrice de rayons gamma. Des collisions d'étoiles neutroniques binaires auraient pu être induites par de délicates manipulations des constantes gravitationnelles locales. Des essaims de machines autoreproductrices auraient pu être déchaînés afin de réduire des mondes en gravier, dans tous les systèmes planétaires de la galaxie. En un million d'années, tous les vieux mondes rocheux de la galaxie auraient pu être pulvérisés. L'intervention prophylactique dans les disques protoplanétaires autour desquels des mondes se concentraient aurait pu empêcher d'autres planètes viables de se former. La galaxie se serait étouffée dans la poussière de ses propres âmes mortes, brillant d'une lueur rouge visible par-delà les mégaparsecs.

Tout cela aurait été possible.

Mais le but n'était pas de détruire toute vie ; c'était plutôt de la canaliser. Pour les Inhibiteurs, la vie proprement dite, malgré son apparente prolixité, était sacro-sainte. Sa préservation ultime, surtout celle de la vie pensante, était leur raison d'être.

Mais elle ne pouvait être autorisée à se répandre.

Leur méthodologie, peaufinée au fil des millions d'années, était simple : il y avait trop de soleils viables à surveiller en permanence ; trop de mondes où une vie primitive pouvait soudain évoluer vers l'intelligence. Alors ils avaient mis sur pied des réseaux de déclencheurs, d'artefacts mystérieux semés dans la galaxie. De telle sorte qu'une civilisation émergente ne puisse faire autrement que de tomber dessus, tôt ou tard. En même temps, ils n'étaient pas conçus pour attirer les civilisations par inadvertance. Ils devaient être attirants, mais pas trop attirants.

Les Inhibiteurs attendaient entre les étoiles, à l'affût d'un signe indiquant que l'un de leurs systèmes étincelants avait attiré une nouvelle espèce.

Alors, rapidement, sans faire de sentiment, ils convergeaient vers le lieu de la nouvelle émergence.

La navette militaire dans laquelle Voï était arrivée s'amarra au-dehors, sous l'anneau du Carrousel de New Copenhagen, à l'aide de grappins magnétiques. Clavain fut escorté à bord. On le conduisit vers un siège. On lui mit sur la tête un casque noir, avec seulement une minuscule ouverture sur le devant. Cela devait bloquer les signaux neuraux, l'empêcher d'interférer avec les machines environnantes. Cette précaution ne le surprit pas le moins du monde. Il revêtait une certaine valeur potentielle pour eux – malgré les déclarations préliminaires de Voï selon lesquelles ce n'était pas le cas, n'importe quelle espèce de déserteur pouvant changer les choses, même à ce stade tardif de la guerre –, mais c'était une araignée, et il pouvait leur causer un tort considérable.

Le vaisseau militaire quitta l'appontage et s'éloigna du carrousel. Les vitres étaient étrangement disposées sur la coque blindée. À travers le verre rayé, criblé d'impacts, de quinze centimètres d'épaisseur, Clavain vit un trio de minces appareils de la police qui les suivaient comme des poissons pilotes.

Il fit un signe de tête en direction des vaisseaux.

— Ils prennent ça très au sérieux.

— Ils vont nous escorter hors de l'espace aérien de la Convention, répondit Voï. C'est la procédure normale. Nous avons de très bonnes relations avec la Convention.

— Où m'emmenez-vous ? Au QG demarchiste ?

— Voyons, Clavain ! Ne dites pas de bêtises ! Nous vous emmenons dans un endroit agréable, sûr – très éloigné, surtout. Il y a un petit camp demarchiste de l'autre côté de l'Œil de Marco... Mais vous connaissez nos terrains d'opération, évidemment.

Clavain hocha la tête.

— Certes, mais je ne connais pas avec précision vos procédures de débriefing. Vous en avez souvent effectué ?

L'autre personnage présent dans la pièce était un Demarchiste, de haut rang lui aussi, que Voï lui avait présenté sous le nom de Gilles Perrotet. Il avait la manie de tirer névrotiquement sur les doigts de ses gants, l'un après l'autre, d'une main puis de l'autre, et de recommencer.

— Deux ou trois tous les dix ans, répondit-il. Vous êtes le premier depuis un bon bout de temps. Ne vous attendez pas à ce qu'on vous déroule le tapis rouge, Clavain. Il se peut que notre perspective soit altérée par le fait que huit des onze déserteurs précédents se sont révélés être des agents conjoiners. Nous les avons tous tués, mais ils

ont eu le temps de mettre auparavant la main sur des secrets de valeur.

— Je ne suis pas venu pour ça. À quoi bon ? Nous allons gagner la guerre, n'importe comment.

— Alors vous êtes venu pour un baroud d'honneur ? demanda Voï.

— Non. Je suis venu vous faire une révélation qui va placer la guerre sous une perspective toute différente.

Une expression amusée passa furtivement sur son visage.

— Ça, ce serait un sacré truc.

— La Demarchie possède-t-elle encore un gobe-lumen ?

Perrotet et Voï échangèrent des regards intrigués.

— Qu'en pensez-vous, Clavain ? renvoya l'homme.

Clavain attendit quelques minutes pour répondre.

Dehors, il voyait diminuer le Carrousel de New Copenhague, l'immense arc gris du beignet qui était une partie de la roue sans rayons. La roue elle-même devint de plus en plus petite et finit par se perdre entre tous les habitats et carrousels qui formaient la Ceinture de Rouille.

— D'après nos services de renseignements, vous n'en avez pas, reprit Clavain, mais ils peuvent se tromper, ou nous fournir des informations incomplètes. Si la Demarchie devait mettre très rapidement la main sur un gobe-lumen, vous pensez qu'elle pourrait le faire ?

— Quelle est cette histoire, Clavain ? demanda Voï.

— Répondez à ma question.

Elle rougit face à tant d'insolence, mais elle se contrôla admirablement. Sa voix resta calme, professionnelle.

— Vous savez, il y a toujours moyen d'y arriver. Tout dépend du degré de désespoir.

— Je pense que vous devriez vous y préparer. Vous aurez besoin d'un vaisseau stellaire. Et même plus, si vous pouvez y arriver. Et des troupes, et des armes.

— Nous ne sommes pas précisément en position de dilapider nos ressources, Clavain, répondit Perrotet en enlevant complètement son gant.

Il avait des mains d'une blancheur laiteuse, aux os très fins.

— Pourquoi ? Parce que vous allez perdre la guerre ? C'est cuit, de toute façon. Il faudra seulement que les choses aillent un peu plus vite que prévu.

Perrotet remit son gant.

— Pourquoi, Clavain ?

— Gagner la guerre n'est plus la priorité absolue du Nid Maternel. Quelque chose d'autre a pris le relais. Ils vont faire ce qu'il faut pour

gagner, maintenant, parce qu'ils ne veulent pas que vous ou que quelqu'un d'autre soupçonne la vérité.

— Quelle vérité ? demanda Voï.

— Je ne connais pas tous les détails. J'ai dû choisir entre rester et en apprendre davantage, ou désertir pendant que j'avais la possibilité de le faire. Ce n'était pas une décision facile, et je n'ai pas eu beaucoup le temps de réfléchir.

— Dites-nous simplement ce que vous savez, ordonna Perrotet. Nous déciderons si vos informations méritent un complément d'investigation. Nous finirons bien par apprendre ce que vous savez, vous vous en doutez. Nous avons des scrapeurs tout comme ceux de votre camp ; peut-être pas aussi rapides, peut-être pas aussi sûrs... mais nous nous en contentons. Vous n'avez rien à perdre à nous parler maintenant.

— Je vais vous dire tout ce que je sais. Mais ça ne servira à rien, à moins que vous n'agissiez en conséquence.

Clavain sentit que le bâtiment militaire rectifiait sa trajectoire. Ils allaient vers la seule grande lune de Yellowstone, l'Œil de Marco, qui était en orbite juste au-delà de la limite de juridiction de la Convention de Ferristown.

— Continuez, fit Perrotet.

— Le Nid Maternel a identifié une menace extérieure, qui nous concerne tous. Il y a des non-humains dans l'espace interstellaire, des entités pareilles à des machines qui éradiquent les civilisations intelligentes, technologiquement émergentes. C'est pour ça que la galaxie est un endroit tellement désert. C'est eux qui l'ont nettoyée. J'ai peur que nous ne soyons les prochains sur la liste.

— Pour moi, ce ne sont que des spéculations, fit Voï.

— Ce n'en sont pas. Certains de nos propres agents en mission dans l'espace profond les ont déjà rencontrés. Ils sont aussi réels que vous et moi, et je vous jure qu'ils se rapprochent.

— Nous nous en sommes bien tirés jusqu'à présent, objecta Perrotet.

— Nous avons fait quelque chose qui les a alertés. Nous ne saurons peut-être jamais ce que c'était. Tout ce qui compte, c'est que la menace est réelle, et que les Conjoineurs en sont bien conscients. Ils ne pensent pas pouvoir la vaincre.

Il leur raconta l'histoire qu'il avait déjà servie à Xavier et Antoinette sur le Nid Maternel, sa flotte d'évacuation et la quête pour récupérer les armes perdues.

— Ces armes imaginaires... releva Voï. Vous voudriez nous faire croire qu'elles feraient vraiment une différence contre des non-humains hostiles ?

— J'imagine que si elles n'avaient pas une certaine valeur, mon

peuple ne serait pas aussi impatient de les récupérer.

— Et que venons-nous faire là-dedans ?

— J'aimerais que vous récupériez les armes les premiers. C'est pour ça que vous aurez besoin d'un vaisseau interstellaire. Vous pourriez laisser quelques armes à la flotte d'exode de Skade, mais en dehors de ça... (Clavain haussa les épaules.) Je pense qu'il vaudrait mieux qu'elles soient entre les mains de l'humanité orthodoxe.

— Vous avez le chic pour retourner votre veste, fit Voï d'un ton admiratif.

— J'ai essayé de ne pas en faire une carrière.

Le vaisseau fit un bond. Il n'y avait pas eu d'avertissement jusque-là, mais Clavain avait suffisamment volé dans l'espace pour reconnaître la différence entre une manœuvre programmée et une manœuvre imprévue.

Il comprit instantanément que quelque chose clochait. Le calme apparent de Voï et de Perrotet se fissura : le visage de Voï devint un masque, et il vit sa gorge vibrer alors qu'elle entrait en communication sous-vocale avec le maître-à-bord de la navette. Perrotet s'approcha d'un des hublots en veillant à s'accrocher au moins par un bras ou une jambe.

Le vaisseau fit une nouvelle embardée. Un éclair bleu dur éclaira la cabine. Perrotet détourna les yeux de l'explosion.

— Que se passe-t-il ? demanda Clavain.

— Nous sommes attaqués, répondit-il, à la fois fasciné et terrorisé. Quelqu'un vient d'éliminer l'un des vaisseaux escorteurs de la Convention.

— La navette a l'air raisonnablement blindée, nota Clavain. Si quelqu'un avait voulu nous attaquer, nous serions morts, maintenant, non ?

Il y eut un autre éclair. La navette tangua et roula, la coque se mit à vibrer alors que la poussée des moteurs s'intensifiait. Le maître-à-bord appliquait un schéma d'évasion.

— Deux de chute, fit Voï depuis l'autre côté de la cabine.

— Ça vous ennuerait de me détacher ? demanda Clavain.

— On dirait qu'un vaisseau est en approche, annonça Perrotet. Peut-être deux. Sans marques distinctives. On dirait des civils, mais ce n'est pas possible. À moins que...

— Des banshees ? suggéra Clavain.

Ils firent comme s'ils ne l'avaient pas entendu.

— Il y a des mouvements de ce côté aussi, répondit Voï. Le maître-à-bord ne sait pas du tout ce qui se passe. Votre camp aurait-il pu se rapprocher autant de Yellowstone ? demanda-t-elle en se tournant vers Clavain.

— Ils ont sacrément envie de me récupérer, convint Clavain.

J'imagine que tout est possible. Mais c'est contre toutes les règles de la guerre.

— Ça pourrait être des araignées, insista Voï. Si Clavain dit vrai, alors les règles de la guerre ne s'appliquent plus.

— Vous pouvez riposter ? demanda Clavain.

— Pas ici. Nos armes sont électroniquement pacifiées dans les limites de l'espace aérien de la Convention.

Perrotet se décrocha et se déplaça vers une autre amarre, sur la paroi opposée.

— L'autre vaisseau est endommagé. Il a dû prendre un coup. Il se dépressurise et il a perdu son contrôle navigationnel. Il tombe derrière nous. Voï, combien de temps avant que nous réintégrions la Zone Contestée ?

Son regard se perdit à nouveau dans le vague. On aurait dit qu'elle avait été momentanément assommée.

— Quatre minutes jusqu'à la frontière, puis les armes vont se dépacifier.

— Vous n'avez pas quatre minutes devant vous, répondit Clavain. Il n'y aurait pas un scaphandre à bord de cette chose, par hasard ?

— Si, bien sûr. Pourquoi ? fit Voï, intriguée.

— Parce qu'il est assez évident que c'est moi qu'ils veulent. À quoi bon tous mourir ici, hein ?

Ils lui montrèrent la réserve aux scaphandres. C'étaient des carapaces côtelées rouge métallisé de fabrication demarchiste, d'une technologie guère plus perfectionnée que les scaphandres conjoiners, mais tout fonctionnait différemment. Clavain n'aurait pas pu le revêtir sans l'aide de Voï et de Perrotet. Une fois le casque hermétiquement verrouillé, une dizaine de voyants et d'afficheurs s'illuminèrent sur le pourtour de la visière, déroulant des chiffres et des diagrammes grouillants comme des vers, ponctués d'acronymes qui ne voulaient rien dire pour Clavain. Périodiquement, une petite voix féminine, suave, lui murmurait quelque chose à l'oreille. La plupart des voyants étaient verts et non rouges, ce qu'il prit pour un bon signe.

— Je pense toujours que ça doit être un piège, dit Voï. Un stratagème que vous avez prévu depuis le début. Vous vous êtes fait amener à bord de notre vaisseau et vous avez organisé ce sauvetage. Vous nous avez peut-être fait quelque chose, implanté un dispositif quelconque...

— Tout ce que je vous ai dit était la vérité, insista Clavain. Je ne sais pas qui sont ces gens, et je ne sais pas ce qu'ils me veulent. Ce sont peut-être des Conjoiners, mais dans ce cas leur arrivée n'était pas prévue.

— Je voudrais bien pouvoir vous croire.

— J'admirais Sandra Voï. J'espérais que le fait que je la connaissais pourrait m'aider à défendre ma cause auprès de vous. J'étais parfaitement sincère à ce sujet.

— Si ce sont des Conjoiners... pourquoi voudraient-ils vous tuer ?

— Je ne sais pas. Si c'était ce qu'ils voulaient, je pense qu'ils auraient déjà pu le faire. Skade ne vous aurait pas épargnés, enfin, je ne pense pas, mais je me trompe peut-être. Si c'est vraiment Skade...

Clavain s'engagea à pas lourds dans le sas.

— Il vaudrait mieux que j'y aille. J'espère qu'ils vous ficheront la paix quand ils verront que je suis sorti.

— Vous avez peur, hein ?

— Ça se voit tant que ça ? demanda Clavain avec un sourire dans la voix.

— Vous dites peut-être la vérité. Les informations que vous nous avez confiées...

— Vous devriez vraiment en tenir compte.

Il s'engagea dans le sas. Voï fit le reste. Les afficheurs de sa visière enregistrèrent que le vide se faisait. Clavain entendit son scaphandre grincer et cliqueter d'une façon qui ne lui était pas familière tandis qu'il s'adaptait au vide de l'espace. La porte extérieure s'ouvrit en soupirant sur de puissants pistons. Il ne voyait rien, qu'un rectangle noir. Pas d'étoiles ; pas de mondes. Pas de Ceinture de Rouille. Pas même les vaisseaux en maraude.

Il fallait du courage pour sortir d'un vaisseau spatial, surtout en l'absence de moyen de retour. Clavain rangea cet unique pas et cette poussée sur la coque parmi les deux ou trois choses les plus difficiles qu'il ait jamais faites de sa vie.

Mais il devait le faire.

Il était dehors. Il tourna lentement sur lui-même, la navette demarchiste en forme de serre entra dans son champ de vision et passa de l'autre côté. L'appareil était intact, à l'exception d'une ou deux marques de brûlure sur la coque, aux endroits où elle avait été frappée par des fragments embrasés des vaisseaux escorteurs. Au sixième ou au septième tour, les moteurs palpitèrent et la navette commença à mettre une distance croissante entre elle et lui. Parfait. Il n'aurait servi à rien de se sacrifier si Voï n'en avait pas profité.

Il attendit. Quatre minutes environ passèrent avant qu'il ne prenne conscience des autres vaisseaux. Il était évident qu'ils avaient reculé après l'attaque. Ils étaient trois, comme l'avaient pensé Perrotet et Voï.

Les coques étaient noires, ornées de crânes, d'yeux et de dents de requin au néon. De temps en temps, une fusée crachait un jet

propulseur directionnel, et l'éclair faisait apparaître d'autres détails, soulignant les courbes minces des surfaces transatmosphériques et les tuyères carénées des armes rétractiles ou des propulseurs de grappins articulés. Lorsque les armes étaient rétractées, les vaisseaux devaient avoir l'air assez innocents : de beaux jouets pour gosses de riches, joliment profilés, mais pas de quoi miser dessus contre des escorteurs armés de la Convention.

L'un des trois banshees se détacha de la meute et décrivit une large courbe. Un iris s'ouvrit dans le ventre de l'appareil. D'un sas éclairé en jaune sortirent deux silhouettes aussi noires que l'espace proprement dit. Elles filèrent vers Clavain et freinèrent habilement quand elles furent sur le point de le heurter. Leurs scaphandres étaient comme leur vaisseau : d'origine civile, mais augmentés d'armes et de blindage. Ils ne firent pas l'effort de lui parler sur le canal du scaphandre ; tout ce qu'il entendit alors qu'ils le prenaient au lasso et l'entraînaient à bord du vaisseau noir, c'était la douce voix de la sous-persona du scaphandre.

Ils avaient à peine la place de tenir à trois dans le sas ventral. Clavain chercha des marques sur les scaphandres des deux autres, mais même de près ils étaient uniformément noirs. La visière de leur casque était très sombre, et il ne voyait que l'éclair blanc d'un œil, quand ils se tournaient vers lui.

Ses indicateurs de statut changèrent encore, enregistrant le retour de la pression d'air. L'iris de la porte intérieure s'ouvrit et il fut poussé à l'intérieur du vaisseau noir. Les deux individus en scaphandre le suivirent. Une fois à bord, leur casque se détacha automatiquement et s'envola vers des points de stockage. C'étaient deux hommes qui l'avaient amené à bord du vaisseau. Ils auraient pu être jumeaux, jusqu'à leur nez cassé, presque identique. L'un des hommes avait un anneau d'or passé dans un sourcil, l'autre à travers le lobe d'une oreille. Ils étaient tous les deux chauves, en dehors d'une ligne exceptionnellement mince de cheveux teints en vert qui divisait leur crâne de la tempe à la nuque. Ils portaient des lunettes enveloppantes en écaille et ils n'avaient pas trace de bouche, ni l'un ni l'autre.

Celui qui avait un anneau au sourcil fit signe à Clavain d'enlever son casque. Clavain secoua la tête : pas question tant qu'il ne serait pas sûr d'être dans une atmosphère respirable. L'homme haussa les épaules et tendit la main vers quelque chose, sur un mur. Une hache jaune vif.

Clavain leva la main et commença à farfouiller dans les loquets de son scaphandre demarchiste. Il n'arrivait pas à trouver le mécanisme qui libérerait son casque. Au bout d'un moment, l'homme à l'anneau dans l'oreille secoua la tête et écarta la main de Clavain. Il actionna le crochet et la voix douce qui parlait à l'oreille de Clavain

devint plus aiguë, plus stridente, plus insistante. Les chiffres qui défilaient sur la visière passèrent presque tous au rouge.

Le casque laissa entrer un souffle d'air. Les tympan de Clavain claquèrent. La pression sur le vaisseau noir n'était pas tout à fait au standard demarchiste. L'air était froid, et il avait du mal à respirer.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-il quand il trouva assez d'énergie pour articuler des paroles.

L'homme au piercing dans le sourcil remit la hache jaune dans le râtelier, au mur. Il se passa un doigt sur la gorge dans un geste éloquent.

Puis une voix, que Clavain ne connaissait pas, dit :

— Salut.

Clavain se retourna. La troisième personne portait aussi un scaphandre, mais beaucoup moins encombrant que ceux portés par ses compagnons. Malgré sa masse, elle réussissait à paraître mince et ascétique. Elle se dressait dans l'encadrement d'une cloison, tranquillement plantée là, la tête légèrement penchée sur le côté. C'était peut-être le jeu de lumière sur son visage, mais Clavain crut voir des lames noires, éteintes, passer fantomatiquement sur le blanc parfait de sa peau.

— J'espère que les frères La Tchatche vous ont bien traité, monsieur Clavain.

— Qui êtes-vous ? répéta Clavain.

— On m'appelle Zebra. Ce n'est pas mon vrai nom, évidemment. Vous n'aurez pas besoin de connaître mon vrai nom.

— Qui êtes-vous, Zebra ? Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Parce qu'on me l'a demandé. Qu'espériez-vous ?

— Je n'espérais rien. J'essayais...

Il s'interrompit et attendit d'avoir retrouvé son souffle.

— J'essayais de désert.

— Nous le savons.

— Vous ?

— Vous le découvrirez assez tôt. Venez avec moi, monsieur Clavain. Les jumeaux, préparez et sécurisez la propulsion rapide. Le temps que nous retournions vers Yellowstone, les agents de la Convention vont grouiller comme des mouches. Le retour au bercail risque d'être intéressant.

— Je ne mérite pas qu'on tue des innocents pour moi.

— Personne n'est mort, monsieur Clavain. Les deux escorteurs de la Convention que nous avons détruits étaient des drones, asservis au troisième. Nous l'avons endommagé, mais le pilote est indemne. Et nous avons pris bien soin d'éviter d'abîmer la navette des zombies. Je me demandais... c'est eux qui vous ont fait sortir dans l'espace ?

Il la suivit vers la passerelle, à l'avant. Il n'y avait qu'une seule

autre personne à bord, pour autant que Clavain pouvait en juger : un homme à l'air rabougri assis au poste de pilote. Il ne portait pas de combinaison. Ses mains constellées de taches de vieillesse étaient cramponnées aux commandes comme des rameaux préhensiles.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Clavain.

— C'est possible, évidemment, mais je pense qu'il est plus vraisemblable que ce soit vous qui ayez décidé de partir.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, hein ? Vous me tenez.

Le vieillard jeta un coup d'œil à Clavain avec une vague lueur d'intérêt dans le regard.

— Insertion normale, Zebra, ou on fait le détour ?

— Suis le couloir d'insertion normale, Manoukhian, mais sois prêt à prendre le chemin des écoliers. Je ne tiens pas à affronter la Convention à nouveau.

Le dénommé Manoukhian – pour autant que tel fût son nom – hocha la tête et appuya sur les commandes à poignée d'ivoire.

— Dis à l'invité de s'asseoir et de s'accrocher, Zebra. Et fais-en autant.

La femme à rayures acquiesça.

— Les jumeaux ? Aidez-moi à attacher M. Clavain.

Les deux hommes installèrent Clavain, toujours revêtu de son scaphandre, sur une couchette d'accélération de forme étrange. Il se laissa faire ; il était trop faible pour opposer ne serait-ce qu'une résistance symbolique. Son esprit sonda l'environnement cybernétique immédiat du vaisseau. Ses implants captaient des bribes du trafic de données qui s'échangeaient sur le réseau de commandes, mais il ne pouvait pas les influencer. Les gens étaient aussi hors de sa portée. Il ne pensait même pas qu'ils aient des implants.

— Vous êtes des banshees ? demanda-t-il.

— En quelque sorte, mais pas tout à fait. Les banshees sont une bande de pirates sans foi ni loi. Nous opérons avec un peu plus de finesse. Enfin, ils nous fournissent la couverture dont nous avons besoin pour nos activités. Et vous ? demanda-t-elle avec un sourire qui déplaça les rayures de son visage. Vous êtes vraiment Nevil Clavain, le Boucher de Tharsis ?

— Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit.

— C'est ce que vous avez dit aux Demarchistes. Et à ces gamins, à Copenhagen. Nous avons des espions partout, vous voyez. Il n'y a pas grand-chose qui nous échappe.

— Je ne peux pas prouver que je suis Clavain. Mais pourquoi me donnerais-je la peine de raconter des histoires ?

— Je pense que c'est bien vous, fit Zebra. En tout cas, je l'espère. Ce serait une sacrée déception si vous vous révéliez être un imposteur. Mon patron ne serait pas content du tout.

— Votre patron ?

— L'homme que nous allons rencontrer, répondit Zebra.

Lorsqu'ils furent en sûreté, hors de l'atmosphère, et que la bille rouge fut sortie de l'écran radar, Khouri trouva le courage de prendre dans sa main l'un des cubes noirs qui étaient restés dans l'appareil lorsque l'agglomérat de machines inhibitrices s'était fragmenté. Le cube était d'un froid choquant au toucher et, quand elle le lâcha, deux films de peau restèrent collés sur les faces opposées, où ils formèrent des empreintes digitales roses. Elle avait à présent le bout des doigts rouge et à vif. L'espace d'un instant, elle crut que les lambeaux de peau arrachée adhèreraient aux parois noires et lisses, mais, au bout de quelques secondes, ils se détachèrent d'eux-mêmes, tels de délicats flocons translucides ou des ailes d'insectes. La surface du cube était toujours du même noir glacé, implacable, mais elle remarqua que le cube rétrécissait, d'une façon tellement bizarre et inattendue qu'elle interpréta sa contraction comme un recul du cube dans un lointain impossible. Tout autour d'elle, les autres cubes faisaient de même, leur taille diminuant de moitié à chaque seconde.

En une minute, il n'y avait plus dans la cabine qu'un film cendré, et une suie grisâtre lui colmatait le coin des yeux, comme si le marchand de sable lui en avait jeté dans les yeux. Elle se rappela que les cubes s'étaient insinués dans sa tête avant l'arrivée de la bille.

— Vous vouliez une démonstration ? Eh bien, vous l'avez eue, dit-elle à Thorn. Est-ce que ça valait le coup, juste pour que vous en ayez le cœur net ?

— Je devais être sûr. Et puis je ne pouvais pas savoir ce qui allait arriver.

Khouri frotta ses mains engourdis pour y faire revenir la circulation. C'était bon d'être libérée du filet de contention dans lequel Thorn l'avait emprisonnée. Il s'en excusa, sans trop de conviction. Elle dut admettre qu'elle n'aurait jamais avoué la vérité s'il ne s'était pas montré aussi persuasif.

— Que s'est-il passé, au fait ? ajouta Thorn.

— Je ne sais pas. Pas tout, du moins. Nous avons provoqué une réaction, et je suis à peu près sûre que nous étions à deux doigts de la mort, ou en tout cas de l'absorption par ces machines.

— Je sais. Je l'ai senti aussi.

Ils se regardèrent, conscients que la période d'union dans le réseau de collecte de données des Inhibiteurs leur avait permis d'accéder à un niveau d'intimité auquel ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre. Ils n'avaient pas partagé grand-chose en dehors de la peur, mais au moins Thorn avait constaté qu'Ana était tout aussi terrifiée que lui, et que l'attaque des Inhibiteurs n'était pas un stratagème qu'elle avait organisé. Et puis il n'y avait pas eu qu'une peur indicible mais également de l'inquiétude pour la vie de l'autre. Et quand le troisième esprit était arrivé, il y avait aussi eu quelque chose qui ressemblait beaucoup à du remords.

— Thorn... Vous avez senti l'autre esprit ? demanda Khouri.

— J'ai senti quelque chose. Un autre esprit que le vôtre, et ce n'étaient pas les machines non plus.

— Je sais qui c'était, dit-elle, ayant saisi qu'il était beaucoup trop tard pour les mensonges et les faux-fuyants, et que Thorn devait connaître toute la vérité accessible. Ou du moins je crois l'avoir reconnu. L'esprit était celui de Sylveste.

— Dan Sylveste ? avança-t-il avec circonspection.

— Je l'ai rencontré, Thorn. Je ne l'ai pas bien connu, et le contact a été bref, mais ça a suffi pour que je le reconnaisse. Et je sais ce qui lui est arrivé.

— Ana... vous pourriez recommencer au début ?

Elle frotta le dépôt qui s'était formé au coin de ses yeux en espérant que les machines étaient vraiment inactivées et pas simplement endormies. Thorn avait raison. Son aveu était la première faille dans une façade autrement parfaite. Mais la faille ne pouvait plus être comblée. Elle s'étendrait, se ramifierait, et ce serait destructeur. Elle était condamnée, désormais, à limiter les dégâts.

— Tout ce que vous croyez savoir à propos de la Triumvira est faux. Ce n'est pas la folle tyrannique que croit la populace. C'est le gouvernement qui l'a diabolisée. Il avait besoin de fournir au peuple un bouc émissaire, une figure emblématique à haïr, contre laquelle les gens puissent retourner leur colère et leurs frustrations au lieu de s'en prendre au pouvoir. Parce que ça, les autorités ne pouvaient pas se le permettre.

— Elle a exterminé toute une colonie.

— Mais non... soupira-t-elle, soudain lasse. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Elle a seulement fait semblant de la détruire, vous ne comprenez pas ? En réalité, il n'y a pas eu un seul mort.

— Comment pouvez-vous en être sûre, hein ?

— J'y étais.

La coque se reconfigura à nouveau dans un bruit de ferraille malmenée. D'ici peu, ils échapperaient à l'influence électromagnétique de la géante gazeuse. Les activités des Inhibiteurs se poursuivaient,

inchangées : la lente extrusion des tuyaux sous-atmosphériques, la construction du grand arc orbital. Ce qui venait de se produire à l'intérieur de Roc n'avait rien changé à ce grand dessein.

— Parlez-moi de ça, Ana. Au fait, c'est vraiment votre nom, ou c'est encore une couche de non-vérité que je serai obligé de décortiquer ?

— C'est bien mon nom, répondit-elle. Mais pas Vuilleumier. C'était une couverture. Un nom de colonisatrice. Un passé créé de toutes pièces pour me permettre d'infiltrer le gouvernement. Mon vrai nom est Khouri. Je faisais partie de l'équipage de la Triumvira. Je suis arrivée ici à bord du *Spleen de l'Infini*. Nous étions venues chercher Sylveste.

Thorn croisa les bras.

— Bon, nous y voilà enfin.

— Les membres de l'équipage voulaient Sylveste, c'est tout. Ils n'avaient rien contre la colonie. Ils ont fait de l'intox pour faire croire à la population qu'ils n'hésiteraient pas à faire usage de la violence, ce qui n'était pas le cas. Mais Sylveste nous a doublés. Il cherchait juste un moyen d'explorer l'étoile neutronique et le système binaire Cerbère/Hadès en orbite autour. Il a obligé les Ultras à l'aider avec leur vaisseau.

— Et après ? Que s'est-il passé ? Pourquoi êtes-vous rentrées sur Resurgam, toutes les deux, alors que vous aviez un vaisseau à votre disposition ?

— Il y a eu des problèmes à bord, comme vous l'avez deviné. Un sacré putain de problème.

— Une mutinerie ?

Khouri se mordit la lèvre et hocha la tête.

— Nous nous sommes soulevées contre les autres, toutes les trois, Ilia, Pascale – la femme de Sylveste – et moi. Nous ne voulions pas que Sylveste explore le système d'Hadès.

— Pascale ? Vous voulez parler de Pascale Girardieau ?

Khouri se rappela que la femme de Sylveste était la fille de l'un des hommes politiques les plus influents de la colonie ; l'homme dont la faction avait pris le pouvoir après que Sylveste eut été déposé pour ses convictions.

— Je ne la connaissais pas si bien que ça. Elle est morte, maintenant ; enfin, quasiment.

— Quasiment ?

— C'est compliqué, Thorn. Il va falloir que vous acceptiez ce que je vais vous raconter, même si ça vous paraît dingue, ou invraisemblable. Enfin, compte tenu de tout ce qui précède, vous devriez être plus réceptif.

Il porta un doigt à ses lèvres.

— Je peux toujours essayer.

— Sylveste et sa femme sont entrés dans Hadès.

— Vous voulez sûrement parler de Cerbère ?

— Non, dit-elle avec force. Je parle bien d'Hadès. Ils sont entrés dans l'étoile neutronique, sauf que ce n'était pas une simple étoile neutronique. Ce n'était pas ça du tout. C'était plutôt une sorte d'ordinateur géant, abandonné là par des non-humains.

Il haussa les épaules.

— Comme vous dites, après tout ce que j'ai vu aujourd'hui... Et après ? Que s'est-il passé ?

— Sylveste et sa femme sont dans l'ordinateur, sous forme de programmes. Des sinus de niveau alpha, j'imagine. Je le sais, Thorn, dit-elle en levant un doigt pour anticiper son objection. J'y suis entrée, moi aussi. J'y ai rencontré Sylveste, après qu'il eut été mappé dans Hadès. Et Pascale, également. En fait, il y a probablement une copie de moi aussi à l'intérieur. Mais je... enfin, ce moi-ci n'est pas resté. J'ai regagné l'univers réel, et je ne suis jamais retournée là-bas. En réalité, je ne prévois pas d'y retourner. Ce n'est pas facile d'entrer dans Hadès, à moins d'accepter d'être déchiqueté par des forces gravitationnelles stupéfiantes.

— Et vous pensez que l'esprit que nous avons rencontré était celui de Sylveste ?

— Je ne sais pas, Thorn, dit-elle avec un soupir. Sylveste est à l'intérieur d'Hadès depuis des siècles de temps subjectif – probablement des millénaires. Ce qui nous est arrivé il y a soixante ans ne doit être pour lui qu'un vague souvenir remontant à l'aube des temps. Il a dû évoluer au-delà de tout ce que notre imagination peut concevoir. Et il est immortel, parce que rien, dans Hadès, ne meurt. Je n'ai pas idée de la façon dont il s'y est pris. J'ignore si nous reconnâtrions même son esprit. Mais j'ai eu l'impression que c'était lui, je vous assure. Il a peut-être réussi à se recréer tel qu'il était, juste pour que je sache par quoi nous avons été sauvés.

— Il se soucierait donc de nous ?

— Il n'a jamais manifesté d'intérêt pour nous. Mais il n'est pas arrivé grand-chose dans le monde extérieur depuis qu'il a été mappé dans Hadès. Et voilà que, tout d'un coup, les Inhibiteurs arrivent et commencent à tout démolir. Les informations doivent encore lui parvenir à l'intérieur d'Hadès, ne serait-ce qu'en cas d'urgence. Réfléchissez, Thorn. C'est vraiment la merde, ici. Il se pourrait que même Sylveste soit affecté. Nous n'en savons rien, mais nous ne pouvons pas affirmer le contraire non plus.

— Alors, quelle était cette chose ?

— Un émissaire, j'imagine. Un bout de Hadès, chargé de collecter des informations. Sylveste y aura joint une copie de lui-même.

L'envoyé a appris ce qu'il pouvait, il a patrouillé autour des machines, il nous a suivis et il est reparti vers Hadès. Une fois là-bas, il fusionnera probablement avec la matrice. Peut-être qu'il n'en a jamais été totalement déconnecté. Si ça se trouve, un filament de matière nucléaire d'un quark de diamètre reliait la bille au bord du système. Nous ne le saurons jamais.

— Revenez un peu en arrière. Que s'est-il passé quand vous avez quitté Hadès ? Ilia est-elle venue avec vous ?

— Non. Elle n'a jamais été mappée dans la matrice ; mais elle a survécu, et nous nous sommes retrouvées en orbite autour d'Hadès, dans le *Spleen de l'Infini*. Logiquement, nous aurions dû quitter le système, fuir très, très loin, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Le vaisseau était, disons, pas vraiment endommagé, mais modifié. Il avait subi une sorte d'épisode psychotique. Il n'avait plus envie d'affronter l'univers extérieur. C'est tout juste si nous avons réussi à le ramener dans le système intérieur, à une UA de Resurgam.

— Mmh, fit Thorn, le menton posé sur ses jointures. De mieux en mieux, vraiment. Le plus bizarre, c'est que je commence à vous croire. Si vous vouliez me mener en bateau, je pense que vous auriez pu trouver quelque chose qui tienne debout.

— Vous allez voir si ça ne tient pas debout...

Elle lui raconta toute l'histoire. Thorn l'écouta sans rien dire, patiemment, hochant parfois la tête et lui demandant de clarifier un détail ou un autre. Elle lui confirma que tout ce qu'elles lui avaient raconté sur les Inhibiteurs était la vérité, à leur connaissance. La menace était en tout point aussi réelle qu'elles le prétendaient.

— Vous avez au moins réussi à me convaincre de ça, dit Thorn.

— C'est Sylveste qui les a attirés, à moins qu'ils n'aient déjà été en route pour ce secteur de la galaxie. C'est peut-être pour ça qu'il se croit obligé de nous protéger, ou du moins qu'il éprouve un vague intérêt pour l'univers extérieur. Nous pensons que la chose qui était en orbite autour d'Hadès était une sorte de piège. Sylveste savait que ce qu'il faisait était risqué, mais il s'en fichait.

Khouri fronça le sourcil, en proie à une soudaine vague de colère.

— Le salaud ! J'étais censée le tuer, vous savez. C'est pour ça que j'avais été recrutée comme membre de l'équipage de ce vaisseau, au départ.

— Encore une délicieuse complication, fit-il avec un hochement de tête approbateur. Qui vous avait recrutée ?

— Une femme de Chasm City. Elle se faisait appeler la Demoiselle. Ils se connaissaient depuis des années, Sylveste et elle. Elle savait ce qu'il mijotait, et elle savait qu'il fallait l'en empêcher.

L'ennui, c'est que j'ai merdé.

— Vous n'avez pas l'air du genre à commettre un meurtre de sang-froid.

— Vous ne me connaissez pas, Thorn.

— Pas encore, peut-être.

Il la regarda longuement, intensément, jusqu'à ce qu'elle détourne le regard, un peu malgré elle. Elle se sentait attirée par lui. C'était un homme de conviction. Il était fort, courageux – elle l'avait constaté, au palais de l'Inquisition. Et même si elle n'avait pas très envie de le reconnaître, quand elle avait insisté pour faire visiter le vaisseau à Thorn, elle avait eu une intuition de la façon dont les choses pouvaient tourner. Mais il n'y avait pas moyen d'y échapper, même après tout ce qui s'était passé : la pénible vérité qui continuait à définir sa vie, c'est qu'elle était mariée.

— Mais nous avons tout notre temps, ajouta Thorn.

— Thorn...

— Continuez, Ana, continuez, fit Thorn d'une voix douce. Je veux tout entendre.

Plus tard, quand ils eurent mis une minute-lumière entre la géante gazeuse et eux, la console leur signala l'arrivée d'un faisceau étroit relayé par le *Spleen de l'Infini*. Ilia avait dû repérer le vaisseau de Khouri à l'aide des capteurs de profondeur, et attendre que l'angle vectoriel avec le système inhibiteur soit suffisant. Même avec les drones relais, elle prenait bien garde à ne pas trahir leur position.

— Irina à Ana. Je vois que tu es sur le chemin du retour, dit-elle avec raideur. Je vois aussi que tu t'es beaucoup plus rapprochée du cœur de leur activité que nous ne l'avions convenu. Ce n'est pas bien. Pas bien du tout.

— Elle n'a pas l'air contente, murmura Thorn.

— Ce que tu as fait était exceptionnellement dangereux. J'espère seulement que ça t'a permis d'apprendre quelque chose. Maintenant, je te demande de regagner le vaisseau de toute urgence. Nous ne devons pas retenir Thorn, qui a fort à faire sur Resurgam... et l'Inquisitrice a du pain sur la planche, à Cuvier. J'aurai bien d'autres choses à dire sur le sujet quand tu reviendras. Je coupe, ajouta-t-elle après une pause.

— Elle ne sait pas encore que je suis au courant, fit Thorn.

— Je ferais mieux de le lui dire.

— Ça ne me paraît pas extraordinairement judicieux, Ana.

— Non ? fit-elle en le regardant.

— C'est trop tôt. Nous ne savons pas comment elle le prendra. Il vaudrait mieux que nous fassions comme si je pensais encore..., etc., fit-il en esquissant une spirale avec son index. Vous n'êtes pas d'accord ?

— J'ai caché quelque chose à Ilia, une fois. C'était une grave erreur.

— Cette fois, je suis avec vous. Nous lui parlerons avec ménagement quand nous serons sains et saufs à bord du vaisseau.

— J'espère que vous avez raison.

Thorn plissa les yeux dans une attitude assez comique.

— Ça va aller, je vous le promets. Je vous demande seulement de me faire confiance. Ça ne devrait pas être si difficile. C'est ce que vous me demandiez vous-même, après tout.

— L'ennui, c'est que nous mentionnons.

Il posa la main sur son bras, et ce contact aurait pu paraître accidentel s'il ne s'était pas prolongé pendant quelques secondes de plus que nécessaire.

— Il va falloir que nous passions par là-dessus, hein ?

Elle tendit la main et ôta doucement celle de Thorn, qui se referma délicatement sur la sienne. Ils restèrent ainsi pendant un instant. Khouri avait une conscience aiguë de sa propre respiration. Elle regarda Thorn, sachant parfaitement ce qu'elle voulait, et sachant qu'il le voulait aussi.

— Je ne peux pas faire ça, Thorn.

— Pourquoi ? demanda-t-il comme s'il ne voyait pas quelle objection valable elle pourrait bien lui opposer.

— Parce que... fit-elle en faisant glisser sa main sous celle de Thorn pour la libérer. À cause de ce que je suis. À cause d'une promesse que j'ai faite à quelqu'un.

— Qui ? demanda Thorn.

— Mon mari.

— Je suis désolé. Je n'ai pas pensé une seconde que vous pouviez être mariée, dit-il en s'appuyant au dossier de son fauteuil, plaçant soudain une distance entre eux. Pardon. Ne le prenez pas mal. C'est juste que... une minute, vous êtes l'Inquisitrice, la suivante, vous êtes une Ultra. Et que ni l'une ni l'autre ne coïncident vraiment avec l'idée que je me fais d'une gentille petite épouse.

— Pas de problème, fit-elle en levant la main.

— Et je peux vous demander avec qui vous êtes mariée ?

— Ce n'est pas si simple, Thorn. Franchement, je préférerais que ça le soit.

— Racontez-moi. S'il vous plaît. Je veux savoir.

Il s'interrompit, lisant peut-être l'expression de son visage.

— Il est mort ? C'est ça, Ana, votre mari est mort ?

— Ce n'est pas aussi simple non plus. Mon mari était dans l'armée. Comme moi, à l'époque. Nous avons fait la guerre de la Péninsule, sur Sky's Edge. Vous avez dû entendre parler de nos pauvres petites querelles de clocher ? Nous étions dans la même unité,

poursuivit-elle sans attendre sa réponse. Mais nous avons été blessés. On nous a cryonisés et envoyés en orbite. Seulement quelque chose a mal tourné. Il y a eu une erreur d'identification ou d'assignation, je ne sais pas, en tout cas on m'a fait prendre un mauvais vaisseau-hôpital. Je ne sais pas trop comment, je me suis retrouvée à bord d'un gros vaisseau qui quittait le système. Un gobe-lumen. Le temps qu'on s'aperçoive de l'erreur, j'étais en orbite autour d'Epsilon Eridani, dans le système de Yellowstone.

— Et votre mari ?

— Je ne sais pas encore. À l'époque, on m'a fait croire qu'il était resté sur Sky's Edge. Trente, quarante ans, Thorn, voilà combien de temps j'aurais dû attendre, même si j'avais réussi à prendre un vaisseau qui repartait tout de suite.

— Quel genre de thérapie de longévité aviez-vous sur Sky's Edge ?

— Aucune.

— Alors, le temps que vous rentriez, votre mari serait probablement mort, de toute façon ?

— C'était un soldat. L'espérance de vie dans les bataillons de congelés/dégelés était déjà assez brève. De toute façon, il n'y avait pas de vaisseau pour Sky's Edge, conclut-elle en se frottant les yeux. Enfin, poursuivit-elle dans un soupir, on m'a dit qu'il était resté là-bas. Mais je n'en ai jamais eu la confirmation. Si ça se trouve, il avait pris le même vaisseau que moi ; et tout le reste n'était qu'un vaste mensonge.

Thorn hocha la tête.

— Alors il se pourrait que votre mari soit encore vivant, mais dans le système de Yellowstone ?

— Exactement. En supposant qu'il y soit jamais arrivé, et qu'il ne soit pas reparti par le premier vaisseau en partance. Même alors, il serait très vieux. Je suis restée longtemps cryonisée sur Chasm City avant de venir ici. Et j'ai passé encore plus de temps en cryosommeil depuis, pendant que nous attendions les Loups, Ilia et moi.

Thorn resta un moment silencieux. Puis :

— Alors, vous êtes mariée à un homme que vous aimez toujours, mais que vous ne reverrez probablement jamais ?

— Vous comprenez maintenant pourquoi les choses ne sont pas faciles pour moi, dit-elle.

— Je comprends, répondit-il avec douceur et respect. Je comprends et je suis désolé. Mais il est peut-être temps de tourner la page, Ana, fit-il en remettant sa main sur la sienne. Nous y sommes tous obligés un jour.

Ils mirent beaucoup moins de temps à regagner Yellowstone que

Clavain ne s'y attendait. Il se demanda si Zebra l'avait drogué, ou si l'air froid et raréfié de la cabine l'avait plongé dans l'inconscience... mais il ne semblait pas y avoir de faille dans sa séquence de pensées. Le temps avait passé très vite, et voilà tout. Trois ou quatre fois, Manoukhian et Zebra tinrent un conciliabule à voix basse, sur un ton pressant, et peu après Clavain sentit que le vaisseau changeait de vecteur de translation, sans doute pour éviter un nouvel amas de la Convention. Mais il n'y eut jamais de panique à proprement parler.

Il avait l'impression que Zebra et Manoukhian considéraient tout conflit comme un événement à éviter par sens du décorum, parce que ça leur paraissait inélégant, plutôt que pour répondre à des impératifs de survie. Quoi qu'ils puissent être par ailleurs, ils étaient avant tout des professionnels.

Le vaisseau passa à plusieurs milliers de kilomètres de la Ceinture de Rouille, puis effectua une descente en spirale vers Yellowstone. La planète s'enfla, remplissant le champ de vision de Clavain. Un nuage de gaz ionisés rose fluorescent entourait le vaisseau alors qu'il pénétrait dans l'atmosphère. Clavain sentit qu'il retrouvait son poids après des heures d'apesanteur. Il se rappela que c'était la première fois depuis des années qu'il ressentait l'effet d'une gravité réelle.

— Vous êtes déjà venu à Chasm City, monsieur Clavain ? demanda Zebra lorsque le vaisseau eut achevé son insertion atmosphérique.

— Une ou deux fois, répondit-il. Mais pas récemment. J'imagine que nous arrivons à destination ?

— Oui, mais je ne peux pas vous dire où exactement. Il faudra que vous le découvriez par vous-même. Manoukhian, vous pourriez maintenir le vaisseau immobile pendant à peu près une minute ?

— Prenez votre temps, Zeb.

Elle déboucla le harnais qui la retenait sur sa couchette et s'approcha de Clavain. Comme elle se penchait sur lui, il constata que les rayures étaient des zones diversement pigmentées et non des tatouages ou de la peinture corporelle. Zebra ouvrit un placard et en tira une boîte bleu métallisé de la taille d'une trousse de secours. Elle l'ouvrit et parcourut le contenu du bout du doigt, comme quelqu'un qui hésite devant une boîte de chocolat. Elle en tira une seringue hypodermique.

— Je vais vous estourbir, monsieur Clavain. Pendant que vous serez inconscient, je vous ferai subir quelques tests neurologiques, juste pour m'assurer que vous êtes bien un Conjoinneur. Je vous réveillerai quand nous serons arrivés.

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça.

— Oh, mais si. Mon patron est très jaloux de ses petits secrets. Il décidera lui-même de ce que vous pouvez savoir. Je crois que je peux

vous injecter ça dans le cou sans vous faire enlever votre costume, ajouta-t-elle en se penchant sur lui.

Clavain comprit qu'il serait inutile de discuter. Il ferma les yeux et sentit la pointe froide de la seringue lui piquer la peau. Pas de doute, elle avait le coup de main. Il éprouva une seconde vague de froid alors que la drogue entraînait dans son circuit sanguin.

— Qu'est-ce que votre patron attend de moi ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas sûre qu'il le sache lui-même, répondit Zebra. Il se pose des questions. Vous ne pouvez pas lui en vouloir, hein ?

Les implants de Clavain avaient déjà commencé à neutraliser ce que Zebra lui avait injecté, quoi que ça puisse être. Il y aurait peut-être une légère perte de clarté, le temps que les médechines filtrent son sang – il se pouvait même qu'il sombre dans une brève inconscience –, mais ça ne durerait pas. Les médechines conjoincteurs étaient plu...

Il était assis, tout droit, dans un élégant fauteuil de fer forgé noir. Le fauteuil était fixé à quelque chose de terriblement solide et ancien. Il était sur la terre ferme, et plus dans le vaisseau de Zebra. Le marbre gris-bleu, sous le fauteuil, était fabuleusement veiné, strié et orné de tourbillons qui rappelaient les bras spiralés d'une nébuleuse interstellaire incroyablement brillante.

— Bon après-midi, monsieur Clavain. Comment vous sentez-vous ?

Ce n'était pas la voix de Zebra. Un bruit de pas approchant posément sur le sol de marbre se fit entendre. Clavain leva les yeux, regarda autour de lui.

On l'avait amené dans une sorte d'immense serre. Entre des colonnes de marbre noir, veiné, se trouvaient des fenêtres à meneaux raffinés qui montaient sur des dizaines de mètres de hauteur avant de s'incurver pour se rencontrer très loin au-dessus de lui. Sur des espaliers montant presque jusqu'en haut de la structure grimpaient des plantes d'un vert luxuriant. Entre les espaliers, dans de grands pots ou des massifs de terre, étaient plantées des espèces végétales trop nombreuses pour que Clavain tente de les identifier, en dehors de quelques orangers et de ce qu'il pensait être une sorte d'eucalyptus. Un saule tendait ses branches éplorées au-dessus de lui, ses feuilles pendouillantes formant un fin rideau vert qui l'empêchait d'y voir dans un certain nombre de directions. Des échelles et des escaliers en colimaçon menaient à des passerelles aériennes qui faisaient le tour de la serre ou la traversaient en tous sens. Quelque part, hors de vue de Clavain, l'eau coulait constamment, comme d'une fontaine miniature. L'air était frais et parfumé, et non froid et raréfié.

L'homme qui avait parlé s'approcha calmement de lui. Il était de la taille de Clavain, et vêtu de sombre, comme lui – Clavain avait été dépouillé de son scaphandre spatial –, mais la ressemblance s'arrêtait là. L'homme paraissait avoir deux ou trois décennies de moins que lui, ses cheveux noirs, raides et coiffés en arrière étaient à peine striés de gris. Il était musclé, mais pas au point que ce soit ridicule. Il portait un pantalon noir, étroit, et une tunique noire, ceinturée, qui lui arrivait au genou, sous laquelle il était torse nu. Il était pieds nus aussi, et il regardait Clavain, les bras croisés, d'un air à la fois amusé et légèrement déçu.

— Je vous ai demandé... reprit l'homme.

— Il est évident que vous m'avez examiné, répondit Clavain. Que pourrais-je bien vous dire que vous ne savez pas déjà ?

— Vous n'avez pas l'air content, remarqua l'homme, en canasien, avec une certaine raideur.

— Je ne sais ni qui vous êtes, ni ce que vous voulez, mais vous n'avez pas idée des dégâts que vous avez faits.

— Des dégâts ? releva l'homme.

— J'étais sur le point de désertir pour rallier le camp demarchiste. Mais vous savez déjà tout ça, naturellement.

— Je ne sais pas très bien ce que Zebra vous a raconté, répondit l'homme. Il est vrai que nous savons certaines choses à votre sujet, mais pas tout ce que nous aimerions savoir. C'est pourquoi nous vous avons invité ici.

— Invité ? répéta Clavain dans un reniflement.

— Bon, j'élargis peut-être un peu la définition classique du terme. Mais je ne veux pas que vous vous considériez comme prisonnier. Vous ne l'êtes pas. Vous n'êtes pas notre otage non plus. Il est tout à fait possible que nous décidions de vous libérer d'ici peu. Alors, de quoi vous plaindriez-vous ?

— Dites-moi qui vous êtes, répondit Clavain.

— Je vais le faire tout de suite. Mais d'abord, si vous me suiviez ? Je pense que vous trouverez que la vue en vaut la peine. Zebra m'a dit que ce n'était pas la première fois que vous veniez à Chasm City, mais je ne suis pas sûr que vous ayez jamais vu la ville de cette perspective. Venez, je vous en prie, fit l'homme en lui tendant la main. Je vous assure que je répondrai à toutes vos questions.

— Toutes ?

— Enfin, la plupart.

Clavain se releva, non sans effort. Il se rendit compte qu'il était encore un peu faible, mais il marchait sans mal. Le marbre semblait froid sous ses pieds nus. Il se rappela qu'il s'était déchaussé avant d'enfiler le scaphandre demarchiste.

L'homme le conduisit vers l'un des escaliers en spirale.

— Vous arriverez à monter, monsieur Clavain ? Ça en vaut la peine. Les vitres sont un peu sales, en bas.

Clavain suivit l'homme dans l'escalier un peu bringuebalant qui montait vers l'une des passerelles aériennes. Elle serpentait si bien entre les panneaux de treillis que Clavain perdit tout sens de l'orientation. Lorsqu'il était assis dans le fauteuil, il ne voyait que des formes indistinctes derrière les vitres, et tout était baigné d'une lumière claire, ocrée, romantique, mais à présent il voyait plus clairement la vue. L'homme le conduisit vers une balustrade.

— Regardez, monsieur Clavain. C'est Chasm City. Un endroit que j'ai appris à connaître, sinon à aimer vraiment. En tout cas, je ne la déteste plus avec le même zèle missionnaire que lorsque je suis arrivé.

— Vous n'êtes pas d'ici ? demanda Clavain.

— Non. Comme vous, j'ai beaucoup voyagé.

La cité était un grouillement urbain, à perte de vue dans toutes les directions. Il y avait peut-être une vingtaine de bâtiments plus élevés que celui où ils se trouvaient, mais certains étaient si grands qu'ils disparaissaient dans les nuages. Clavain vit la ligne sombre de la paroi qui recouvrait la ville au-dessus de la couche de brume, à des dizaines de kilomètres de hauteur. Chasm City, la Cité du Gouffre, était construite dans la caldeira entourant un trou béant dans la croûte de Yellowstone. La cité en équilibre au bord de l'immense abîme éructant projetait dans ses profondeurs des canalisations pareilles à des serres, afin d'en extraire tous les éléments chimiques et l'énergie nécessaires. Des structures d'une délirante étrangeté se dressaient les unes contre les autres, s'entrelaçaient, fusionnaient. L'air pullulait de véhicules aériens. Ils formaient une masse mouvante, en perpétuel changement, qui imposait à l'œil un constant effort de mise au point. Il semblait rigoureusement impossible que l'on puisse faire autant de déplacements au même moment, que tant de missions et de délégations soient à ce point vitales. Mais Chasm City était vaste. Le trafic aérien représentait une part microscopique de toutes les activités humaines qui se déroulaient entre les flèches et les tours, même en temps de guerre.

Tout était bien différent, autrefois. La cité avait connu trois phases essentielles. La plus longue avait été la Belle Époque. La cité étouffait alors sous les dix-huit dômes fusionnés de la Moustiquaire. Les grandes familles demarchistes, qui détenaient le pouvoir absolu, avaient porté à la limite leur maîtrise de la matière et de l'information. Leurs expériences de longévité leur avaient conféré l'immortalité biologique, tandis que le téléchargement régulier de leurs schémas neuraux dans des ordinateurs avait réduit la mort violente au rang de simple désagrément. Grâce à leurs compétences dans le domaine de la « nanotechnologie » – comme on l'appelait

encore parfois, fallacieusement –, ils avaient acquis le pouvoir de reconfigurer leur environnement et leur corps presque à volonté. Ils étaient devenus protéiformes, un peuple qui abhorrait la stase, quelque forme qu'elle prenne.

La seconde phase avait débuté une centaine d'années auparavant, avec la Pourriture Fondante. Cette peste s'était montrée on ne peut plus démocratique, frappant les êtres avec la même avidité que les bâtiments. Les Demarchistes avaient réalisé à retardement que leur éden hébergeait depuis toujours un serpent particulièrement redoutable. Jusqu'alors, les changements avaient été maîtrisés, mais la peste leur avait permis d'échapper au contrôle humain. En l'espace de quelques mois, la cité avait été profondément transformée. Les gens ne pouvaient plus se promener avec des machines dans le corps que dans quelques enclaves hermétiques. Les bâtiments prenaient des formes grotesques, convulsées, qui rappelaient aux Demarchistes leur paradis perdu. La technologie était retombée à une époque quasiment préindustrielle. Des meutes de prédateurs arpentaient les bas-fonds de la cité transformés en zones de non-droit.

Cette sombre période avait duré près de quarante ans.

Le troisième âge de la cité avait-il déjà pris fin, ou se poursuivait-il sous une forme différente ? On en débattait encore. Dans les soubresauts qui avaient immédiatement suivi la peste, les Demarchistes avaient perdu l'essentiel de leurs sources de revenus. Les Ultras avaient déplacé leurs centres d'activité. Quelques familles de l'aristocratie se maintenaient, et il y avait toujours des oasis de stabilité financière dans la Ceinture de Rouille, mais Chasm City était mûre pour se faire ravir la suprématie économique. Les Conjoiners, confinés jusqu'alors à quelques niches reculées dans le système, avaient sauté sur cette occasion.

Ça n'avait pas été une invasion au sens habituel du terme. Ils étaient trop peu nombreux, trop faibles sur le plan militaire, et ils ne souhaitaient pas convertir la population à leur mode de pensée. Ils avaient préféré acheter la cité par petits bouts, la rebâtissant, la transformant en quelque chose de nouveau et d'étincelant. Ils avaient abattu les dix-huit dômes amalgamés et installé dans le gouffre un gigantesque système de bio-ingénierie appelé la Lilly, qui potentialisait considérablement la conversion chimique des gaz natifs. La cité vivait à présent dans une poche d'air chaud, respirable, fournie par les lentes exhalaisons de la Lilly. Les Conjoiners avaient détruit beaucoup des structures difformes, les remplaçant par des tours élégantes qui pivotaient comme des voiles afin de minimiser leur prise au vent, et qui montaient dans le ciel comme des lances, bien au-dessus de la poche respirable. Des formes de nanotechnologie plus résilientes avaient été prudemment réintroduites. Les médechines

conjoineurs avaient permis la reprise des thérapies de longévité. Flairant un regain de prospérité, les Ultras avaient refait de Yellowstone l'une des haltes principales de leurs routes commerciales. Autour de Yellowstone, la recolonisation de la Ceinture de Rouille avait repris à grands pas.

Ç'aurait dû être un nouvel âge d'or.

Mais les Demarchistes, les précédents maîtres de la ville, ne s'étaient jamais habitués à être relégués à un rôle de has been. Ils souffraient d'être ainsi rabaissés. Pendant des siècles, ils avaient été les seuls alliés des Conjoineurs, mais la roue de l'Histoire avait tourné. Ils allaient faire la guerre pour regagner ce qu'ils avaient perdu.

— Vous voyez le gouffre, monsieur Clavain ? fit son hôte en tendant le doigt vers une balafre sombre, en forme d'ellipse, presque enfouie sous une profusion de flèches et de tours. On dit que la Lilly est mal en point depuis l'éviction des Conjoineurs. Il n'y a plus personne pour la maintenir en état. La qualité de l'air n'est plus ce qu'elle était. Selon certaines spéculations, la cité devra être à nouveau recouverte d'un dôme. Qui sait, peut-être les Conjoineurs seront-ils bientôt en mesure de réoccuper ce qui était jadis à eux ?

— Il serait difficile de tirer une autre conclusion, dit Clavain.

— J'avoue que je me fiche pas mal de savoir qui va gagner. Je vivais très bien avant l'arrivée des Conjoineurs, et j'ai continué après leur départ. Je n'ai pas connu la ville sous les Demarchistes, mais je n'ai aucun doute que je m'en serais très bien sorti aussi.

— Qui êtes-vous ?

— Vous feriez mieux de me demander où nous sommes. Regardez en bas, monsieur Clavain.

Clavain baissa les yeux. Le bâtiment où il se trouvait était haut, c'était évident à en juger par le point de vue qu'il avait sur la ville, mais il n'avait pas tout à fait compris à quel point. C'était comme s'il était debout près du sommet d'une montagne immense et escarpée, et qu'il contemplait des pics secondaires et des épaulements situés quelques milliers de mètres plus bas, des pics secondaires qui se dressaient eux-mêmes au-dessus de la plupart des bâtiments voisins. Le couloir aérien le plus haut se trouvait loin au-dessous ; en réalité, il vit qu'une partie du trafic traversait le bâtiment proprement dit, plongeant à travers des arches et des portails gigantesques. En contrebas se trouvaient d'autres couloirs, puis un brouillard pareil à une grille de canaux surélevés, et encore au-dessous le vide, à nouveau, puis une vague évocation de parcs tirés au cordeau, avec des lacs, si loin en bas qu'on aurait dit une carte à demi effacée.

Le bâtiment était noir, et d'une architecture monumentale. Il n'avait pas idée de sa véritable forme, mais il avait l'impression que s'il l'avait vu d'un autre endroit de Chasm City, il aurait eu l'air noir,

mort et légèrement menaçant, comme un arbre solitaire frappé par la foudre.

— Magnifique, conclut Clavain. C'est une très jolie vue. Alors, où sommes-nous ?

— Au Château des Corbeaux, monsieur Clavain. Je suppose que ce nom vous dit quelque chose ?

Clavain hocha la tête.

— Skade est venue ici.

— À ce qu'il paraît, acquiesça l'homme.

— Alors vous avez quelque chose à voir avec ce qui lui est arrivé ?

— Non, monsieur Clavain. Pas du tout. Mais la personne qui habitait ce bâtiment avant moi, certainement.

L'homme se retourna et lui tendit la main.

— Je m'appelle H, monsieur Clavain. Ou du moins c'est le nom sous lequel je choisis de faire des affaires. Si nous faisons affaire, tous les deux ?

Avant que Clavain ait eu le temps de répondre, H lui prit la main et la serra. Clavain retira sa main, interloqué. Il remarqua une petite tache rouge dans la paume. On aurait dit du sang.

H fit redescendre Clavain dans la pièce de marbre. Ils passèrent le long de la fontaine que Clavain avait entendue – un serpent doré, sans yeux, qui vomissait un filet d'eau continu – et lui fit prendre une autre longue volée de marches de marbre qui menaient à l'étage inférieur.

— Que savez-vous de Skade ? demanda Clavain.

Il ne faisait pas confiance à H, mais ne voyait pas de danger à lui poser quelques questions.

— Pas tout ce que je voudrais, répondit H. Mais je vais vous dire ce que j'ai appris, dans certaines limites. Skade a été envoyée à Chasm City en mission d'espionnage pour le compte des Conjoineurs. Une mission qui concernait ce bâtiment. C'est exact, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui me l'apprenez.

— Allons, monsieur Clavain. Vous allez découvrir que nous avons beaucoup plus de choses en commun que vous ne l'imaginez. Vous n'avez pas besoin d'être sur la défensive.

Clavain retint un petit rire.

— Je doute, mon cher H, que nous ayons grand-chose en commun.

— Vraiment ?

— Je suis un vieil homme de quatre cents ans, qui a probablement vu plus de guerres que vous n'avez vu de couchers de soleil.

— Vraiment ? répéta l'autre en plissant les yeux, amusé.

— Ma perspective sur les choses risque d'être un peu différente de la vôtre.

— Ça, je n'en doute pas. Vous voulez bien me suivre, monsieur Clavain ? J'aimerais vous présenter quelqu'un.

H le mena par une enfilade de couloirs de marbre noir, hauts de plafond, uniquement éclairés par d'étroites meurtrières. Clavain remarqua que H était affligé d'un très léger boitillement, qu'il réussissait la plupart du temps à dissimuler. Il paraissait être chez lui dans l'intégralité de cet immense bâtiment, ou du moins dans la partie qui ressemblait à un manoir, mais c'était peut-être une illusion provoquée par son immensité même. Clavain avait tout de suite compris que son hôte régnait sur une organisation assez influente.

— Commençons par le début, proposa Clavain. Comment vous êtes-vous retrouvé mêlé aux affaires de Skade ?

— Disons que nous avons des intérêts communs. Il y a un siècle que je suis sur Yellowstone, monsieur Clavain. Pendant ce temps, j'ai entretenu certaines passions. Je ferais peut-être mieux de dire des « obsessions ».

— Quel genre d'obsessions ?

— La rédemption, par exemple. J'ai un passé qu'on pourrait qualifier, en étant charitable, de pittoresque. J'ai commis plus d'une vilaine action, à une certaine époque. Cela dit, qui peut se vanter de n'avoir jamais mal agi ?

Ils s'arrêtèrent devant une porte ogivale ménagée dans le marbre noir. H fit entrer Clavain dans une pièce aveugle, où régnait une atmosphère de crypte.

— Et que pouvez-vous bien chercher dans la rédemption ?

— Le rachat, évidemment. Le salut. À notre époque, malgré tous les problèmes que nous connaissons, nous pouvons vivre incroyablement vieux. Autrefois, un crime atroce marquait celui qui l'avait commis pour la vie, ou du moins pour les « trois fois vingt années plus dix » de la Bible. Mais aujourd'hui on peut vivre des siècles ; une vie aussi longue doit-elle être souillée par un acte isolé, si condamnable qu'il puisse être ?

— Vous disiez avoir commis plus d'une mauvaise action ?

— C'est hélas vrai. J'ai attaché mon nom à bien des vilenies.

Il s'approcha d'une boîte de métal aux soudures grossières dressée au milieu de la pièce.

— Non, la question est la suivante : je ne vois pas pourquoi mon moi actuel devrait être figé dans des schémas comportementaux à cause d'une action qu'un moi beaucoup plus jeune aurait commise. Je doute que nous partagions encore, cet homme-là et moi, un seul atome de mon corps, et nous n'avons que très peu de souvenirs communs.

— Le fait d'avoir un passé criminel n'est pas un garant de moralité.

— Certes. Mais le libre arbitre, ça existe. Nous n'avons pas besoin d'être les marionnettes de notre passé.

H posa la main sur la boîte. Clavain se rendit compte qu'elle avait les dimensions et les proportions générales d'un palanquin, le genre de machine mobile que les Hermétiques utilisaient encore.

H inspira profondément et reprit la parole :

— Il y a un siècle que je compose avec mes crimes, monsieur Clavain. Mais cette réconciliation avait un prix. J'ai fait le vœu de redresser certains torts, dont beaucoup concernaient Chasm City. Ces résolutions étaient difficiles à appliquer, et je ne suis pas du genre à faire les choses à moitié. Malheureusement, j'ai échoué à réaliser la plus importante de toutes.

— Laquelle ?

— Je vais vous le dire, monsieur Clavain. Mais d'abord je veux que vous voyiez ce qui lui est arrivé.

— À qui ?

— À la Demoiselle. La femme qui vivait ici avant moi. Celle qui occupait ce bâtiment à l'époque de la mission de Skade.

Il fit coulisser un panneau noir situé à hauteur des yeux, révélant une petite vitre sombre encastrée sur le devant de la boîte.

— Quel était son vrai nom ? demanda Clavain.

— Je ne l'ai jamais su, répondit H. Je suppose que Manoukhian en sait un peu plus long que moi – il était à son service avant de changer de camp. Mais je n'ai jamais réussi à lui extorquer la vérité, et il est beaucoup trop utile, et fragile, pour que je prenne le risque de le faire scraper.

— Alors, que savez-vous d'elle ?

— Seulement qu'elle a exercé une énorme influence à Chasm City pendant de nombreuses années, à l'insu de tout le monde. Le dictateur idéal. Son emprise était tellement absolue que personne ne la remarquait. Sa fortune, estimée selon les indices habituels, était pratiquement nulle. Elle ne « possédait » rien au sens classique du terme. Et pourtant, elle disposait de réseaux de coercition qui lui permettaient d'obtenir tout ce qu'elle voulait sans faire de bruit, sans se faire voir. Quand les gens croyaient agir par pur intérêt personnel, ils suivaient très souvent un scénario caché de la Demoiselle.

— On dirait que vous parlez d'une sorcière.

— Oh, je ne pense pas que son influence ait eu quoi que ce soit de surnaturel. C'est juste qu'elle avait une vision d'une clarté qui faisait défaut à la plupart des gens. Elle avait le chic pour repérer le point précis où il fallait appliquer une pression, l'endroit où le papillon devait battre des ailes pour provoquer une tempête à l'autre bout du

monde. Elle avait une sorte de génie pour ça, monsieur Clavain. Un sens instinctif des systèmes chaotiques appliqués à la dynamique psychosociale. Tenez, regardez plutôt ça.

Clavain s'approcha de la petite vitre pratiquée dans la boîte.

Il y avait une femme à l'intérieur. Elle avait l'air embaumée. Elle était assise, toute droite, dans la boîte, les mains sagement croisées sur les cuisses, tenant un éventail de papier d'une délicatesse translucide. Elle portait une robe de brocart à col haut que Clavain jugea démodée depuis un bon siècle. Ses cheveux noirs portaient en vagues sévères autour de son front haut et lisse. Clavain ne voyait pas si elle avait les yeux vraiment fermés ou si elle les baissait simplement sur l'éventail. Elle ondoyait, comme si c'était un mirage.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Clavain.

— Elle est morte, si cela a un sens. Morte depuis plus de trente ans. Mais elle n'a pas changé d'un iota depuis le moment de son décès. Il n'y a pas eu de décomposition, aucun signe des processus morbides normaux. Et pourtant, il ne peut pas y avoir de vide là-dedans, ou elle n'aurait pas pu respirer.

— Je ne comprends pas. Elle serait morte là-dedans, dans cette chose ?

— C'était son palanquin, monsieur Clavain. Elle était dedans quand je l'ai tuée.

— Vous l'avez tuée ?

H referma le panneau coulissant, obturant la fenêtre.

— J'ai utilisé un type d'arme spécifiquement conçu par des assassins du Dais pour éliminer les Hermétiques et appelé un crabber. Ce dispositif, fixé au côté d'un palanquin, fait un trou dans le blindage tout en maintenant son intégrité hermétique. Il peut y avoir des choses désagréables à l'intérieur des palanquins, vous comprenez, surtout quand les occupants soupçonnent qu'ils peuvent être la cible de tentatives d'assassinat. Des gaz neurotoxiques spécifiquement conçus pour un utilisateur donné, ce genre de chose.

— Continuez, dit Clavain.

— Le crabber déclenche l'explosion d'une cartouche dotée d'une puissance suffisante pour tuer tous les organismes qui pourraient se trouver à l'intérieur, mais pas assez pour briser la vitre ou un autre point faible. Nous avons utilisé quelque chose de similaire contre les équipages des tanks sur Sky's Edge, alors je connaissais un peu le principe.

— Si le crabber a agi, objecta Clavain, il ne devrait plus y avoir de corps à l'intérieur.

— Vous avez tout à fait raison, monsieur Clavain. Il ne devrait plus y en avoir. Croyez-moi, j'en sais quelque chose. J'ai pu observer l'effet produit par ces choses.

— Mais vous l'avez tuée.

— Je lui ai fait quelque chose ; quoi, je n'en suis pas tout à fait sûr. Je n'ai pu examiner le palanquin que plusieurs heures après l'intervention du crabber, car nous devions aussi nous occuper des alliés de la Demoiselle. Et quand j'ai regardé par la vitre, je m'attendais à voir l'habituelle tache rouge dégoulinante de l'autre côté de la paroi vitrée. Mais le corps était pratiquement intact. Il y avait des blessures, bien sûr, des blessures qui auraient dû être fatales, normalement, sauf que, au cours des heures suivantes, je les ai vues se refermer. Ses vêtements aussi – les déchirures s'étaient réparées. Elle est comme ça depuis ce moment-là. Ça fait plus de trente ans, monsieur Clavain.

— C'est impossible.

— C'est comme si on la regardait à travers une couche d'eau mouvante, vous ne trouvez pas ? Vous avez vu comme elle fluctue ? Ce n'est pas une illusion d'optique. Il y a quelque chose là-dedans, avec elle. Je me demande si ce que nous voyons a jamais été humain.

— Vous en parlez comme si c'était une espèce de... comme si elle n'était pas humaine.

— Je pense qu'il y avait quelque chose de non humain chez elle. À part ça, je me refuse à toute spéculation.

H le mena hors de la pièce. Clavain risqua encore sur le palanquin un coup d'œil qui le glaça. H le conservait manifestement à cet endroit parce qu'il n'y avait rien d'autre à en faire. Le cadavre ne pouvait pas être détruit, et il pouvait être dangereux entre d'autres mains. Alors la Demoiselle restait là, dans le bâtiment qu'elle avait jadis habité.

— Je voudrais vous demander... commença Clavain.

— Oui ?

— Pourquoi l'avez-vous tuée ?

Son hôte referma la porte. Le sentiment de soulagement était palpable. Clavain avait l'impression distincte que même H n'appréciait pas beaucoup ses visites à la Demoiselle.

— Je l'ai tuée, monsieur Clavain, pour la très simple et très évidente raison qu'elle avait quelque chose que je voulais.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Mais je pense que c'était aussi ce que cherchait Skade.

Xavier travaillait sur la coque de l'*Oiseau de Tempête* quand deux drôles de visiteurs se présentèrent à l'atelier de réparation. Il confia les opérations aux singes pendant quelques minutes et se demanda qui Antoinette avait envoyé aux pelotes cette fois. Enfin, elle était comme son père : elle avait le chic pour ne pas envoyer promener les gens qu'il valait mieux ménager. Ce qui avait permis à Jim Bax de rester dans les affaires.

— Monsieur Gregor Consodine ? demanda un des deux hommes assis dans ce qui tenait lieu de salle d'attente.

Il se leva.

— Je ne suis pas Gregor Consodine.

— Pardon. Je pensais que c'était...

— Enfin, vous êtes chez lui, mais il est à Vancouver pour quelques jours. Je m'appelle Xavier Liu, fit-il avec un sourire avenant. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous cherchons Antoinette Bax, répondit l'homme.

— Vraiment ?

— C'est assez urgent. J'ai cru comprendre que c'était son vaisseau qui était là, en cale sèche.

Xavier sentit ses poils se redresser sur sa nuque.

— Et vous êtes ?...

— On m'appelle M. Tic-Tac.

Le visage de M. Tic-Tac était une étude d'anatomie. Xavier voyait les os sous la peau. M. Tic-Tac donnait l'impression d'avoir un pied dans la tombe, et pourtant il se déplaçait avec la légèreté d'un mime ou d'un danseur de ballet.

Mais c'était l'autre qui l'ennuyait vraiment. Au premier abord, Xavier avait vu deux hommes, le premier grand et mince comme un croque-mort de bande dessinée, l'autre court et trapu, bâti comme un lutteur de foire. Le plus costaud avait la tête baissée et feuilletait une brochure sur la table basse. Entre ses pieds se trouvait une boîte noire qui ressemblait à une sacoche de plombier.

Xavier regarda ses mains.

— Mon collègue, M. Porky.

M. Porky leva les yeux. Xavier réprima un mouvement de

surprise. Il avait le front rond, lisse, deux petits yeux noirs scrutateurs et le nez en trompette. Xavier avait vu des êtres humains plus bizarres, mais M. Porky n'avait jamais été humain. C'était un porcko.

— Salut, fit le porcko avant de se replonger dans sa lecture.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, reprit le dénommé Tic-Tac.

— Votre question ?

— Concernant le vaisseau. C'est bien celui d'Antoinette Bax, n'est-ce pas ?

— On m'a dit de réparer la coque. C'est tout ce que je sais.

Tic-Tac eut un sourire et un hochement de tête entendus. Il retourna fermer la porte du bureau. M. Porky tourna une page de la brochure et quelque chose lui arracha un ricanement.

— Ce n'est pas tout à fait la vérité, n'est-ce pas, monsieur Liu ?

— Pardon ?

— Asseyez-vous, monsieur Liu, fit Tic-Tac avec un geste d'invite. Je vous en prie, mettez-vous à votre aise. Il faut que nous ayons une petite conversation, tous les deux.

— Je dois vraiment retourner voir mes singes.

— Je suis sûr qu'ils s'en sortiront très bien sans vous. Allez.

Tic-Tac fit un nouveau geste. Le porcko braqua sur Xavier son regard qui ne cillait pas. Xavier s'enfonça dans son siège en soupesant les options.

— Revenons à Mlle Bax. Les livres de bord, les informations à la disposition du public concernant les mouvements des bâtiments commerciaux indiquent que son vaisseau est celui qui se trouve actuellement en cale sèche, celui sur lequel vous êtes en train de travailler. Vous le savez, quand même ?

— C'est possible.

— Je vous en prie, monsieur Liu, vous n'avez vraiment aucune raison d'éluder ainsi. D'après nos informations, il existe une relation de travail très étroite entre Mlle Bax et vous. Vous savez parfaitement que l'*Oiseau de Tempête* lui appartient. En réalité, vous connaissez très bien l'*Oiseau de Tempête*, n'est-ce pas ?

— Mais qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Nous aimerions dire deux mots à Mlle Bax, si ça ne vous ennuie pas.

— Là, je ne peux rien pour vous.

Tic-Tac haussa un sourcil à peine visible.

— Non ?

— Si vous souhaitez lui parler, il faudra que vous la trouviez vous-même.

— Très bien. J'espérais que nous ne serions pas obligés d'en arriver là, mais...

Tic-Tac regarda le porcko. Celui-ci reposa la brochure et se leva. Il était bâti comme un gorille et, quand il marchait, on aurait dit qu'il effectuait un numéro d'équilibriste sur le point de tomber. Le porcko passa devant Xavier avec sa boîte noire.

— Où va-t-il ? demanda Xavier.

— À bord du vaisseau. C'est un excellent mécanicien, monsieur Liu. Il est très bon pour réparer les choses. Et il est aussi très bon pour les casser.

H lui fit descendre encore un escalier. Clavain voyait son dos large, quelques marches devant lui. Il regardait les sillons bleu-noir de ses cheveux gominés. H n'avait pas l'air de craindre que Clavain tente de l'attaquer ou de s'enfuir de la noire monstruosité qu'était le Château. Et Clavain éprouvait une étrange compulsion à coopérer avec lui. C'était surtout de la curiosité, se dit-il. H savait sur Skade des choses que Clavain ignorait, même si H prétendait ne pas connaître tous les faits. Clavain, à son tour, semblait intéresser H. Les deux hommes avaient manifestement beaucoup à apprendre l'un de l'autre.

Mais cette situation ne pouvait pas s'éterniser. Si courtois et intéressant que puisse être son hôte, Clavain avait tout de même été kidnappé. Et il avait quelque chose à faire.

— Parlez-moi de Skade, reprit Clavain. Qu'attendait-elle de la Demoiselle ?

— C'est là que ça devient un peu compliqué. Je vais faire de mon mieux, mais il faudra me pardonner si je n'ai pas compris tous les détails. Et en réalité, je doute d'y arriver jamais.

— Si vous commenciez par le commencement ?

Ils arrivèrent à une sorte de vaste couloir et passèrent devant de nombreuses sculptures irrégulières qui ressemblaient aux écailles et aux squames d'un immense dragon métallique, chacune posée sur un socle dûment étiqueté.

— Skade s'intéressait à la technologie, monsieur Clavain.

— De quel genre ?

— Une technologie avancée qui portait sur la manipulation du vide quantique. Je ne suis pas un scientifique, monsieur Clavain, et je n'ai qu'une vague idée des principes concernés. Mais j'ai cru comprendre que certaines propriétés de la matière – l'inertie, par exemple – découlaient directement des propriétés du vide dans lequel cette matière était plongée. Pure spéculation, évidemment, mais on imagine qu'un moyen de contrôler l'inertie aurait pu être utile aux Conjoindeurs, non ?

Clavain pensa à la façon dont l'*Ombre de la Nuit* l'avait poursuivi à travers le système solaire. Sa vitesse pouvait s'expliquer par une

technique de suppression de l'inertie, qui aurait aussi expliqué ce que fabriquait Skade à bord du vaisseau lors de la mission précédente. Elle devait peaufiner sa technologie, la tester dans des conditions réelles. La technologie existait donc, ne serait-ce qu'à l'état de prototype. Mais ça, H devrait l'apprendre tout seul.

— Je n'ai pas connaissance d'un programme de développement d'une technique de ce genre, répondit Clavain en pesant ses mots afin d'éviter de proférer un véritable mensonge.

— Ce serait forcément un secret, même parmi les Conjoinneurs. Très expérimental, et sans doute dangereux.

— Et d'abord, d'où cette technologie viendrait-elle ?

— C'est le plus intéressant. Skade et par extension les Conjoinneurs avaient apparemment une idée bien arrêtée de ce qu'ils venaient chercher ici, comme si ce n'était que la dernière pièce d'un puzzle. Vous devez savoir que la mission de Skade a été considérée comme un échec. Elle a été la seule à regagner votre Nid Maternel avec une poignée d'objets volés, c'est tout. Que ça ait suffi ou non, je n'en ai aucune idée...

H jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avec un sourire entendu.

Ils arrivèrent au bout du couloir. Ils se trouvaient sur un balcon bordé par une balustrade qui faisait le tour d'une énorme salle au sol incliné sur plusieurs niveaux. Clavain jeta un coup d'œil par-dessus la rambarde, et remarqua ce qui ressemblait à des tuyaux et à des bouches d'aération encastrées dans les parois de marbre noir.

— Je vais reformuler ma question, reprit Clavain. D'où vient cette technologie ?

— Un donateur, répondit H. Il y a à peu près un siècle, j'ai appris une chose stupéfiante. J'ai découvert l'existence d'une créature non humaine qui vivait cachée sur cette planète depuis des millions et des millions d'années, depuis que son vaisseau s'y était écrasé.

Il s'interrompt, guettant manifestement la réaction de Clavain.

— Continuez, répondit celui-ci, déterminé à ne pas se laisser impressionner.

— Malheureusement, ce n'est pas moi qui suis tombé en premier sur cette créature infortunée. D'autres avaient découvert qu'elle pouvait leur procurer une chose d'une valeur inestimable. Ils la gardaient prisonnière et lui infligeaient régulièrement des décharges de douleur. C'aurait été ignoble dans n'importe quelles circonstances, mais il s'agissait d'une créature particulièrement sociale. Et intelligente. Elle appartenait à une civilisation qui voyageait entre les étoiles, des êtres exceptionnellement développés, et extrêmement anciens. En réalité, certaines des technologies, à bord de l'épave, étaient encore opérationnelles. Vous me suivez ?

Ils avaient parcouru toute la longueur de la salle voûtée. Clavain n'avait pas encore compris à quoi elle pouvait bien servir.

— Ces technologies, demanda Clavain, comprenaient-elles le processus de modification de l'inertie ?

— Apparemment, oui. Je dois avouer que j'avais une petite longueur d'avance sur la question. J'avais déjà rencontré une autre de ces créatures, alors je m'étais fait une idée de ce que je pouvais attendre de celle-là.

— Un homme à l'esprit moins ouvert que moi pourrait trouver tout ça un tout petit peu difficile à avaler, fit Clavain.

H s'arrêta au coin de la galerie et posa les mains sur la rambarde.

— Alors je vais vous en dire davantage, et vous commencerez peut-être à me croire. Il ne vous a sûrement pas échappé que l'univers était un endroit dangereux. Je suis sûr que les Conjoinneurs l'ont appris à leurs dépens. Quel est le score actuel ? Treize, peut-être quatorze civilisations intelligentes qui se sont éteintes ? Et une ou deux civilisations intelligentes non humaines, malheureusement tellement non humaines que rien ne nous permet d'affirmer à coup sûr qu'elles sont vraiment intelligentes. Le truc, c'est que l'univers semble avoir un moyen d'écraser l'intelligence dans l'œuf avant qu'elle n'échappe à tout contrôle.

— C'est une théorie.

Clavain ne lui dit pas à quel point ladite théorie faisait écho à ce qu'il savait déjà. À quel point elle correspondait au message de Galiana, avec sa vision d'un cosmos sillonné par des Loups qui hurlaient et bavaient dès qu'ils flairaient l'intelligence.

— Plus qu'une théorie. Les larves – c'est le nom de l'espèce à laquelle appartenait cette infortunée créature – avaient été persécutées et étaient en voie d'extinction. Elles s'étaient réfugiées entre les étoiles, évitant la chaleur et la lumière. Mais elles n'étaient pas complètement tranquillisées. Elles savaient qu'il suffirait de peu de chose pour que les tueurs leur tombent à nouveau dessus. En désespoir de cause, elles avaient fini par mettre au point une stratégie de protection. Elles n'étaient pas naturellement hostiles, mais elles avaient appris qu'il était parfois nécessaire, pour leur propre survie, de réduire au silence les autres espèces plus turbulentes.

H reprit sa déambulation en caressant le mur d'une main ; de la main droite, remarqua Clavain, et il laissait une fine traînée rouge derrière lui.

— Comment avez-vous appris l'existence de cette créature ?

— C'est une longue histoire, monsieur Clavain, et je n'ai pas l'intention de vous la confier. Qu'il vous suffise de savoir que j'avais fait vœu d'arracher la créature à ses tortionnaires – une partie de mon projet de rédemption personnelle, pourrait-on dire. Mais je n'ai pas pu

le faire tout de suite. Ça exigeait des préparatifs, énormément de préparatifs. J'ai réuni une équipe d'hommes de confiance, mais le moment n'était jamais propice. Les années passèrent ; dix ans, puis vingt. Toutes les nuits je rêvais à cette pauvre chose souffrante, et toutes les nuits je me jurais à nouveau de la sauver.

— Et puis ?

— Il se peut que quelqu'un m'ait trahi. Ou bien elle était plus intelligente que moi. La Demoiselle est parvenue à la créature avant moi. Elle l'a amenée ici, dans cette salle. Comment, je l'ignore. Cela a dû exiger une préparation phénoménale.

Clavain baissa de nouveau les yeux, incapable de concevoir quel genre d'animal pouvait exiger une cage aussi vaste.

— Elle a gardé la créature ici, au Château ?

H hocha la tête.

— Pendant des années. Ce n'était pas simple, mais les gens qui l'avaient maintenue en captivité avant elle savaient exactement comment s'y prendre pour la garder en vie. J'imagine que la Demoiselle n'avait pas particulièrement envie ou besoin de la torturer ; elle n'était pas cruelle à ce point-là. Mais la prolongation de la vie de la créature était une torture de chaque instant, même quand on n'excitait pas son système nerveux avec des électrodes à haute tension. Or elle refusait de la laisser mourir. Pas avant d'avoir tout appris d'elle.

H raconta à Clavain que la Demoiselle avait trouvé le moyen de communiquer avec la larve. Si futée que fût la Demoiselle, c'était la larve qui avait fourni le plus gros effort.

— Et puis il y a eu un accident, reprit H. Un homme est tombé d'ici dans l'enclos de la créature. Il est mort sur le coup, mais, avant que quiconque ait eu le temps d'intervenir, la créature l'avait mangé. Ils la nourrissaient avec des restes, vous comprenez, et avant cela elle n'avait pas vraiment idée de ce à quoi ses geôliers pouvaient bien ressembler.

« Quoi qu'il en soit, poursuivit H avec un certain enthousiasme, il s'est passé quelque chose de bizarre. Une journée plus tard, une blessure est apparue dans la peau de la créature. La plaie s'est élargie, formant un trou. Elle ne saignait pas, et la blessure avait l'air parfaitement symétrique et bien formée. Des structures étaient visibles au fond de la plaie, des muscles qui bougeaient. La blessure est devenue une bouche. Et puis elle a commencé à articuler des voyelles. Quelques jours plus tard, la créature prononçait des mots reconnaissables ; et elle s'est mise à former des phrases simples avec ces mots. Si j'ai bien compris, de l'homme qu'elle avait mangé, la créature avait hérité la maîtrise du langage. Et pas seulement le langage : elle avait absorbé ses souvenirs et sa personnalité, les

fusionnant avec les siens.

— C'est horrible, fit Clavain.

— Peut-être, concéda H, l'air peu convaincu. En tout cas, ça pouvait être une stratégie utile pour une espèce qui voyageait dans l'espace et qui espérait rencontrer de nombreuses autres civilisations. Au lieu de se casser la tête avec des algorithmes de traduction, pourquoi ne pas simplement décoder le langage au niveau de la représentation biochimique ? Mangez votre partenaire commercial et devenez un peu comme lui. Ça exigeait une certaine coopération de l'autre camp, mais c'était peut-être une forme d'échange acceptée il y a des millions d'années.

— Comment avez-vous découvert tout ça ?

— Il y a toujours moyen d'y arriver, monsieur Clavain. Avant que la Demoiselle ne me coiffe au poteau, j'avais déjà plus ou moins conscience de son existence. J'avais mes réseaux d'influence à Chasm City, et elle avait les siens. Nous nous efforcions de faire preuve de discrétion, mais de temps en temps nos activités se croisaient. Et comme j'étais d'un naturel curieux, j'ai essayé d'en apprendre davantage. Mais, pendant plusieurs années, mes tentatives d'infiltration du Château ont échoué. Je pense qu'elle s'est laissé distraire quand elle a eu la créature ; elle était totalement investie dans l'énigme qu'elle représentait. En tout cas, c'est là que j'ai réussi à faire entrer des agents dans le bâtiment. Vous avez rencontré Zebra ? Elle en faisait partie. Elle a appris tout ce qu'elle a pu, et elle a réuni les conditions nécessaires pour que je reprenne la position. Mais ça s'est passé longtemps après que Skade fut venue ici.

Clavain réfléchissait à tout cela.

— Alors Skade devait être plus ou moins au courant pour la créature ?

— C'est évident. C'est vous le Conjoiner, monsieur Clavain, vous devriez le savoir.

— J'en sais déjà trop long. C'est pour ça que j'ai décidé de désert.

Ils reprirent la visite, quittant la prison. Clavain était aussi soulagé que lorsqu'il était sorti de la pièce où se trouvait le palanquin. C'était peut-être son imagination, mais la torture solitaire de la créature semblait encore planer dans l'atmosphère de la salle. Ses murs suintaient l'angoisse, une atroce impression de claustrophobie qui ne se dissipa que lorsqu'il fut dehors.

— Où allons-nous, maintenant ?

— Au sous-sol. Il s'y trouve quelque chose qui devrait vous intéresser. Et puis il y a des gens que j'aimerais beaucoup vous faire rencontrer.

— Ça a quelque chose à voir avec Skade ? demanda Clavain.

— Tout a un rapport avec Skade, vous ne croyez pas ? Je pense qu'il a dû lui arriver quelque chose quand elle est venue ici, au Château.

H l'amena vers un ascenseur. La cabine était une dentelle de fer forgé ; le sol, une grille de métal nu. H referma une porte coulissante formée de chevrons de fer articulés comme des lames de ciseaux, la verrouilla, et l'ascenseur amorça sa descente. Si majestueusement, au départ, que Clavain se dit qu'il leur faudrait bien une heure pour arriver aux étages inférieurs du bâtiment. Mais l'ascenseur grinçant et craquant accéléra de plus en plus, jusqu'à ce qu'un vent assez fort passe par le sol ajouré.

— Skade avait échoué dans sa mission, fit Clavain en élevant la voix pour se faire entendre malgré le vacarme de l'ascenseur.

— Certes, mais pas forcément du point de vue de la Demoiselle. Réfléchissez : elle avait étendu son réseau d'influence dans toutes les facettes de la vie de Chasm City. Rien ne lui était impossible. Son autorité s'étendait jusqu'à la Ceinture de Rouille, sur tous les centres du pouvoir demarchiste. Je pense qu'elle avait même une certaine emprise sur les Ultras, ou en tout cas les moyens de les faire travailler pour elle. Mais elle n'avait absolument aucun pouvoir sur les Conjoineurs.

— Et Skade aurait pu être son point d'entrée ?

— Il ne faut pas l'exclure, monsieur Clavain. Ce n'est peut-être pas un hasard si Skade a survécu, et pas le reste de son équipe.

— Skade était des nôtres, objecta faiblement Clavain. Elle n'aurait jamais trahi le Nid Maternel.

— Et qu'est-elle devenue par la suite, monsieur Clavain ? Aurait-elle, par hasard, accru son influence auprès des Conjoineurs ?

Clavain se rappela que Skade était entrée au Conseil Restreint juste après son retour de mission.

— Dans une certaine mesure, oui.

— Alors je pense que ça répond à la question. Ça a toujours été la stratégie de la Demoiselle : infiltration et manipulation. Skade n'avait peut-être même pas conscience de trahir votre peuple ; la Demoiselle a toujours eu le don de jouer sur la loyauté. Et bien que la mission de Skade ait été considérée comme un échec, elle a ramené des choses intéressantes, non ? Assez pour que ce soit utile au Nid Maternel ?

— Je vous ai déjà dit que je n'étais pas au courant d'éventuelles recherches secrètes concernant le vide quantique.

— Mmh... Et je n'ai pas trouvé vos dénégations tout à fait convaincantes, la première fois non plus.

Tic-Tac, celui qui avait le crâne d'œuf, dit à Xavier d'appeler

Antoinette.

— Je vais l'appeler, répondit Xavier. Mais je ne pourrais pas la faire venir ici, même si votre M. Porky ici présent démolissait le vaisseau pièce par pièce.

— Trouvez un moyen, fit Tic-Tac en caressant la feuille de l'une des plantes de l'atelier de réparation. Dites-lui que vous ne pouvez pas réparer un truc, que vous avez besoin d'elle. Improvisez, monsieur Liu. Je suis sûr que vous pouvez y arriver.

— Nous n'en perdrons pas une miette, ajouta M. Porky.

Au grand soulagement de Xavier, le porcko était revenu de l'*Oiseau de Tempête* sans lui avoir infligé de dommages visibles. Il avait dû se contenter d'explorer les possibilités de dégâts qu'il pourrait faire par la suite.

Il appela Antoinette. Elle était à mi-chemin du Carrousel de New Copenhagen, engagée dans une série frénétique de rendez-vous d'affaires. Depuis le départ de Clavain, les choses étaient allées de mal en pis.

— Reviens le plus vite possible, lui dit Xavier, un œil sur chacun de ses deux visiteurs.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent, Xav ?

— Écoute, Antoinette, tu sais ce que ça nous coûte de garder l'*Oiseau de Tempête* en cale sèche. Chaque heure compte. Rien que ce coup de fil nous coûte une fortune.

— Et merde, Xav ! C'est tout ce que tu as de réconfortant à me dire ?

— Rappelle, et c'est tout, fit-il en raccrochant. Merci de m'avoir obligé à faire ça, bande de salauds !

— Nous apprécions votre compréhension, monsieur Liu, répondit Tic-Tac. Je vous assure qu'il ne vous sera fait aucun mal, ni à l'un ni à l'autre, et surtout pas à Antoinette.

— Vous n'avez pas intérêt à la toucher, fit-il en les toisant, se demandant lequel lui inspirait le moins confiance. D'accord. Elle devrait être ici dans une vingtaine de minutes. Vous pourrez lui parler, et elle pourra repartir.

— Nous lui parlerons dans le vaisseau, monsieur Liu. Comme ça, il n'y aura aucun risque que vous tentiez de prendre la tangente, hein ?

— Pff, fit Xavier en haussant les épaules. Bon, vous me lâchez une minute, que j'aille briefer les singes ?

L'ascenseur ralentit et s'arrêta en vibrant et en grinçant. Loin au-dessus de Clavain, des échos métalliques se répondaient dans la cage d'ascenseur comme des rires hystériques.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans le soubassement rocheux de Yellowstone, monsieur Clavain. Nous sommes bien au-dessous de la Mouise d'autrefois. C'est là que c'est arrivé, vous savez, fit H en précédant Clavain.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé là ?

— L'événement perturbant.

H le conduisit le long des galeries qui avaient été forées à même la roche et à peine aplanies. Des lampions bleus soulignaient les creux et les bosses de la géologie souterraine. L'air était à la fois humide et froid, le sol de pierre dure, inconfortable sous les pieds nus de Clavain. Ils traversèrent une salle où des conteneurs argentés étaient posés en rangs par terre comme des bidons de lait, et descendirent une rampe qui s'enfonçait encore dans les profondeurs.

— La Demoiselle protégeait bien ses secrets, dit H. Quand nous avons pris le Château d'assaut, elle a détruit un grand nombre des choses qu'elle avait récupérées dans le vaisseau spatial de la larve. Skade en a emporté d'autres. Mais il en restait assez pour nous donner un point de départ. Nous avons fait, récemment, des percées satisfaisantes. Vous avez remarqué avec quelle aisance mes vaisseaux ont semé ceux de la Convention et se sont faufiletés sans se faire repérer dans un espace aérien pourtant étroitement quadrillé ?

Clavain hocha la tête. Le trajet jusqu'à Yellowstone lui avait paru très bref, en vérité.

— Vous avez appris à maîtriser cette technique, vous aussi.

— Oh, très modestement, je l'admets. Mais nous avons, en effet, installé des dispositifs supprimeurs d'inertie à bord de certains de nos vaisseaux. Le seul fait de réduire la masse d'un vaisseau des quatre cinquièmes suffit à nous donner un avantage tangible sur les croiseurs de la Convention. J'imagine que les Conjoineurs ont fait encore mieux.

— C'est possible, convint Clavain à contrecœur.

— Alors ils doivent savoir que c'est une technologie extrêmement dangereuse. Le vide quantique est normalement, au niveau minimal très stable, une jolie et profonde vallée dans le paysage des états possibles. Mais dès qu'on commence à tripatouiller le vide – pour le refroidir, amortir les fluctuations qui engendrent l'inertie –, c'est la topologie entière de ce paysage qu'on change. Des minima stables jusque-là deviennent des pics et des crêtes précaires. Des vallées adjacentes s'agrègent à des propriétés très différentes de matière immergée. De petites fluctuations peuvent mener à de violentes transitions d'état. Vous voulez que je vous raconte une histoire d'épouvante ?

— Je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher.

— J'ai recruté les meilleurs, monsieur Clavain. Les meilleurs théoriciens de la Ceinture de Rouille. Tous ceux qui se sont jamais

intéressés de près ou de loin à la nature du vide quantique ont été amenés ici, et... on leur a fait comprendre qu'il était dans leur intérêt de coopérer.

— Du chantage ? avança Clavain.

— Seigneur ! Oh non. Disons une douce persuasion, fit-il en se retournant vers Clavain avec un grand sourire qui révéla des canines pointues. Et pour la majorité d'entre eux, ça n'a même pas été nécessaire. J'avais des ressources que les Demarchistes n'avaient pas. Leurs services secrets tombaient en quenouille, et ils n'étaient pas au courant pour la larve. Les Conjoiners avaient leur propre programme, mais les rejoindre aurait impliqué qu'ils deviennent Conjoiners à leur tour – ce qui était quand même cher payer la satisfaction de leur curiosité scientifique. Compte tenu de l'alternative, les chercheurs que j'ai approchés étaient généralement tout disposés à venir au Château.

H s'interrompt, et sa voix prit un ton élégiaque.

— Parmi eux se trouvait une brillante Demarchiste qui avait changé de camp. Elle s'appelait Pauline Sukhoï.

— Elle est morte ? demanda Clavain. Ou pire que morte ?

— Non, pas du tout. Mais elle a quitté mon service. Après ce qui est arrivé – l'événement perturbant –, elle n'a pas pu se résoudre à continuer. J'ai parfaitement compris, et j'ai veillé à ce qu'elle trouve un autre poste dans la Ceinture de Rouille.

— Quoi qu'il ait pu arriver, ça devait être vraiment perturbant, remarqua Clavain.

— Oh, ça l'était. Pour nous tous, mais surtout pour Sukhoï. Beaucoup d'expériences étaient en cours, reprit H. Ici, dans les sous-sols du Château, il y avait une dizaine de petites équipes qui travaillaient sur différents aspects de la technologie des larves. Sukhoï était sur le projet depuis un an, et elle s'était révélée une excellente chercheuse. C'est elle qui a exploré, non sans crainte, certains des états de transition les moins stables.

H fit franchir à Clavain plusieurs portes qui menaient dans de grandes salles sombres, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'une d'elles en particulier. Il resta sur le seuil.

— Il s'est passé quelque chose de terrible, ici. Aucun de ceux qui avaient participé aux travaux n'a plus voulu entrer dans cette pièce. Ils disent que le passé est enregistré dans l'humidité même des murs. Vous le sentez aussi, monsieur Clavain ? Une impression de menace, un instinct animal qui vous dit de ne pas entrer ?

— Vous m'avez implanté la suggestion qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette pièce, et je ne peux plus, maintenant, dire honnêtement ce que je ressens.

— Allez, entrez, dit H.

Clavain entra dans la pièce. Le sol était lisse et froid. Il faisait

généralement froid partout, dans ces sous-sols. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et tenta d'évaluer les dimensions de la salle. Elle paraissait vaste. Ça et là, on voyait des consoles métalliques, des prises aux murs et au plafond, mais aucun appareil, pas le moindre matériel scientifique. L'endroit était rigoureusement vide et très propre.

Il en fit le tour. Il ne se sentait pas très à l'aise. Il éprouvait même une légère panique, l'impression d'une vague présence, mais c'était peut-être psychosomatique.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

H lui répondit depuis l'entrée de la pièce.

— Il y a eu un accident dans la salle, impliquant le projet de Sukhoï. Elle a été blessée, pas très gravement, et elle s'est remise rapidement.

— Et les autres membres de son équipe ?

— C'est ça qui est bizarre. Sukhoï travaillait toujours toute seule, et il n'y a pas eu d'autre victime à déplorer. Les appareils ont été légèrement endommagés, mais ils se sont autoréparés, dans certaines limites. Sukhoï était consciente, cohérente, et nous avons supposé que lorsqu'elle serait remise elle regagnerait le labo.

— Et ?...

— Et elle a posé une drôle de question. Une question qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Clavain rejoignit H près de la porte.

— Quelle question ?

— Elle a demandé ce qui était arrivé à l'autre expérimentateur.

— Un faux souvenir. Elle avait donc subi des dommages neurologiques, fit Clavain avec un haussement d'épaules. Quoi d'étonnant à ça ?

— Elle s'est montrée inébranlable au sujet de l'autre chercheur, monsieur Clavain. Elle a donné des détails précis. Elle connaissait son nom, son passé. Il s'appelait Yves, Yves Mercier, et il aurait été recruté dans la Ceinture de Rouille en même temps qu'elle.

— Sauf qu'il n'y a jamais eu d'Yves Mercier ?

— Personne de ce nom, ou répondant à un nom voisin, n'a jamais travaillé au Château. Je vous ai dit que Sukhoï préférerait travailler seule.

— Elle avait peut-être besoin de rejeter la responsabilité de l'accident sur quelqu'un, et son subconscient a fabriqué un bouc émissaire...

— Oui, nous avons bien pensé à quelque chose comme ça, acquiesça H. Mais à quoi bon ? C'était un incident mineur, personne n'était mort, il n'y avait pas eu de dégâts irréparables. En réalité, nous en avons beaucoup plus appris grâce à cet accident que pendant des

semaines de travail assidu. Sukhoï n'était pas à blâmer, et elle le savait.

— Le subconscient a une curieuse façon de travailler. Il a pu lui souffler ce nom pour des raisons qui vous échappent.

— C'est bien ce que nous nous sommes dit, mais Sukhoï était formelle. Au fur et à mesure qu'elle récupérait, les souvenirs des travaux qu'elle avait menés avec Mercier n'ont fait que se préciser. Elle se souvenait de lui dans les moindres détails : son aspect physique, ce qu'il aimait boire et manger, son sens de l'humour, et même son passé, sa vie avant de venir au Château. Et plus nous nous efforçons de la convaincre qu'il n'y avait jamais eu de Mercier, plus elle devenait hystérique.

— Eh bien, elle était dérangée.

— Tous les tests indiquaient que non, monsieur Clavain. Si elle était victime d'une illusion, elle portait uniquement sur la vie passée de Mercier. Et c'est pour ça que j'ai commencé à me poser des questions.

Clavain haussa un sourcil interrogateur.

— Du coup, j'ai fait des recherches, poursuivit H. Je n'ai pas eu beaucoup de mal à accéder aux archives de la Ceinture de Rouille – celles qui avaient survécu à la peste, du moins. Et j'ai découvert que certains aspects de l'histoire de Sukhoï faisaient écho à la réalité avec une précision inquiétante.

— Par exemple ?

— Il y avait bien eu un Yves Mercier, qui était né dans le carrousel, comme le disait Sukhoï.

— C'est peut-être un nom fréquent chez les Demarchistes.

— Peut-être. Mais en réalité il n'y a jamais eu qu'un Mercier. Et la date de naissance du nôtre correspondait précisément aux souvenirs de Sukhoï. La seule différence, c'est que le Mercier en question était mort des années auparavant. Il avait été tué peu après que la Pourriture Fondante avait détruit l'Anneau de Lumière.

Clavain s'obligea à hausser les épaules, mais avec moins de conviction qu'il ne l'aurait souhaité.

— Bon, ça doit être une coïncidence.

— Possible. Sauf que cet Yves Mercier était étudiant, à l'époque. Et il se consacrait justement à l'étude des phénomènes liés au vide quantique qui devait, selon Sukhoï, l'amener précisément dans mon orbite.

Clavain ne supportait plus d'être dans la salle. Il fit un pas en arrière, reculant dans le corridor éclairé par les lampes bleues.

— Vous voulez dire que son Mercier avait vraiment existé ?

— Exactement. À ce stade, j'étais confronté à une alternative. Soit Sukhoï avait eu connaissance, d'une façon ou d'une autre, de détails

concernant l'existence de ce Mercier, et pour une raison ou une autre elle voulait croire qu'il n'était pas mort quand nous le pensions, soit elle disait la vérité.

— Sauf que ce n'est pas possible.

— Eh bien, je commence à penser que si, monsieur Clavain. Je pense que tout ce que m'a raconté Pauline Sukhoï pourrait être vrai. D'une façon que nous n'arrivons pas à comprendre, pour elle Yves Mercier était bien vivant, elle avait travaillé avec lui, ici, dans la salle que vous venez de quitter, et il était là au moment de l'accident.

— Or ce Mercier était bel et bien mort. Vous avez vu les archives de vos propres yeux.

— Et s'il n'était pas mort ? Et s'il avait survécu à la peste, et s'il avait travaillé sur la théorie générale du vide quantique, et fini par attirer mon attention ? Imaginez qu'il se soit retrouvé sur le même projet que Sukhoï, qu'ils aient travaillé sur la même expérience, exploré les états transitoires instables et qu'il y ait eu un accident impliquant une transition vers un état très dangereux. D'après Sukhoï, quand ça s'est produit, Mercier était beaucoup plus près qu'elle du générateur de champ.

— Et il aurait été tué.

— Plus que ça, monsieur Clavain. Il a cessé d'avoir jamais vécu.

H observa Clavain et hocha la tête avec une patience de vieil instituteur.

— C'était comme si sa dimension de vie tout entière, la dimension qui contenait son monde, avait été déconnectée de notre réalité à partir du moment de sa mort, pendant la Pourriture Fondante. J'imagine que c'était le moment où il était le plus logique qu'il meure dans notre ligne de monde commune, celle que nous partageons vous et moi.

— Mais pas pour Sukhoï, avança Clavain.

— Eh non, pas pour elle. Elle se rappelait comment étaient les choses avant. J'imagine qu'elle était assez près du point focal pour que ses souvenirs restent bloqués, liés à la version précédente des événements. Mercier a été effacé, mais pas les souvenirs qu'elle avait de lui. Elle n'était pas folle, pas du tout, et elle n'avait pas de visions non plus. Elle avait simplement été témoin d'un événement tellement horrible qu'il transcendait toute compréhension. Ça ne vous glace pas les sangs, monsieur Clavain, de penser qu'une expérience puisse avoir des conséquences pareilles ?

— Vous m'avez déjà dit qu'elle était dangereuse.

— Plus que nous ne l'aurions jamais pensé sur le coup. Je me demande combien de dimensions parallèles ont été arrachées à l'existence avant qu'il y ait un témoin assez proche pour avoir conscience du changement.

— Et sur quoi exactement portaient ces expériences, si je puis me permettre cette question ? fit Clavain.

— C'est ça qui est intéressant. Je vous ai dit que les expériences portaient sur les états de transition : l'exploration des éventails de vide quantique les plus exotiques. On peut priver la matière d'une partie de son inertie, et selon l'état du champ on peut continuer à l'en priver jusqu'à ce que la masse inertielle de la matière tende vers zéro. Selon Einstein, une matière sans masse n'a pas d'autre solution que de se déplacer à la vitesse de la lumière. Elle devient photonique, identique à la lumière.

— C'est ce qui est arrivé à Mercier ?

— Pas tout à fait. Pour autant que j'aie compris quelque chose aux travaux de Sukhoï, il semblerait qu'il soit très difficile d'obtenir physiquement une masse nulle. Quand la masse tendrait vers zéro, le vide aurait tendance à passer de l'autre côté. Sukhoï appelait ça le phénomène de tunnel.

— L'autre côté ? releva Clavain en haussant le sourcil.

— L'état de vide quantique dans lequel la matière a une masse inertielle imaginaire. J'entends « imaginaire » au sens mathématique du terme : la racine carrée de moins un est un nombre imaginaire. Vous voyez tout de suite ce que ça impliquerait.

— Vous voulez parler de matière tachyonique, répondit Clavain. La matière voyageant plus vite que la lumière.

— C'est ça, fit l'hôte de Clavain, l'air satisfait. Apparemment, la dernière expérience de Mercier et de Sukhoï concernait la transition entre la matière bradionique – celle que nous connaissons – et les états de matière tachyoniques. Ils exploraient les états de vide qui permettraient la construction d'un système de propulsion plus rapide que la lumière.

— C'est tout simplement impossible, décréta Clavain.

H posa une main sur son épaule.

— En réalité, je pense que ce n'est pas tout à fait la bonne façon d'envisager la chose. Et ça, la larve le savait, évidemment. Cette technologie était la leur, et pourtant elles avaient préféré se traîner entre les étoiles. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Ça ne voulait pas dire que c'était impossible, mais seulement que c'était très, très déconseillé.

Ils restèrent un long moment plantés là, sans parler, sur le seuil de la sinistre salle où la ligne de vie de Mercier avait été déconnectée de l'existence.

— Personne n'a plus jamais tenté l'expérience ? demanda Clavain.

— Non. Pas après ce qui était arrivé à Mercier. Très franchement, personne n'avait très envie de continuer à travailler sur le système de la larve. Nous en savions suffisamment comme ça. Le sous-sol a été

évacué. Plus personne ou presque ne vient ici, maintenant. Ceux qui descendent parfois disent qu'ils voient des fantômes ; peut-être les ombres résiduelles de ceux qui ont connu le même sort que Mercier. Je dois dire que je n'ai jamais vu ces fantômes personnellement, et je suis bien conscient que l'esprit joue parfois des tours. Bref, il ne faut pas apporter crédit à ces histoires, ajouta-t-il avec une jovialité forcée qui produisit le résultat inverse de l'effet recherché. Vous ne croyez pas aux fantômes, hein, monsieur Clavain ?

— Je n'y ai jamais cru, répondit-il en regrettant avec ferveur de ne pas être à mille lieues de là.

— Nous vivons une drôle d'époque, reprit H avec une réelle sincérité. Je sens que nous arrivons à la fin de l'histoire, que de grands enjeux sont en cause. Nous aurons bientôt des choix difficiles à faire. Bon, je vous emmène voir les gens dont je vous ai parlé ?

— J'ai hâte de les rencontrer, acquiesça Clavain.

Antoinette descendit du train à la station qui se trouvait le plus près de l'atelier de réparation. Quelque chose dans l'attitude de Xavier lui avait paru bizarre, elle n'aurait su dire quoi au juste. Elle rallia le QG – l'atelier de réparation et les bureaux – en proie à une certaine nervosité. Rien d'intéressant ; juste la pancarte FERMÉ sur la porte. Elle vérifia que la cale était toujours pressurisée et entra. Elle prit la première passerelle de connexion sans regarder en bas. Ça sentait la résine et le vernis. Le temps d'arriver au sas du vaisseau, elle avait les yeux brûlants et elle éternuait comme une perdue.

— Xavier !... appela-t-elle.

Mais s'il était dans le ventre de l'*Oiseau de Tempête*, il ne pouvait pas l'entendre. Elle avait le choix : aller le dénicher, ou attendre qu'il ressorte. Elle lui avait dit qu'elle serait là d'ici une vingtaine de minutes...

Elle passa sur la passerelle principale. Tout avait l'air normal. Xavier avait appelé certains des outils de diagnostic parmi les moins fréquents, et ce qu'elle voyait ne lui disait pas grand-chose. C'était toujours comme ça quand Xavier mettait la moitié de la tripaille du vaisseau sur la table.

— Je suis vraiment, vraiment désolé.

Elle se retourna. Xavier était debout derrière elle, et il avait l'air carrément implorant. Derrière lui se tenaient deux hommes, deux inconnus. Le plus grand, un squelette ambulante d'une pâleur mortelle, lui fit signe de les suivre dans le salon du pont principal.

— Faites ce que je vous demande, Antoinette, s'il vous plaît, dit-il. Ça ne devrait pas être long.

— Je pense que tu devrais l'écouter, ajouta Xavier. Je suis désolé

de t'avoir fait revenir, mais ils ont menacé de démolir le vaisseau si je ne le faisais pas.

Antoinette hocha la tête et regagna la coursive de connexion.

— Tu as bien fait, Xav. Ne te mets pas la rate au court-bouillon pour ça. Bon, qui sont ces gros nazes ? Ils se sont présentés ?

— Le grand maigre s'appelle M. Tic-Tac. L'autre, le porcko, est M. Porky.

Les deux personnages hochèrent la tête à l'énoncé de leur nom.

— Et c'est qui ?

— Ils ne me l'ont pas dit, mais j'ai ma petite idée. Ils s'intéressent à Clavain. Je suppose que ce sont des araignées, ou qu'ils travaillent pour les araignées.

— C'est ça ? demanda Antoinette aux deux visiteurs.

— Pas vraiment, répondit Remontoir. Quant à mon ami ici présent... (Le faciès de gargouille du dénommé Porky se plissa)... sûrement pas ! Dans d'autres circonstances, je vous permettrais bien volontiers de nous examiner, poursuivit-il. Je vous assure que nous n'avons ni l'un ni l'autre d'implants conjoiners.

— Ça ne veut pas dire que vous n'êtes pas des marionnettes des araignées, objecta Antoinette. Bon, et qu'est-ce que je dois faire pour que vous déguerpissiez de mon vaisseau ?

— Comme l'a si justement dit M. Liu, nous nous intéressons à Nevil Clavain. Mais asseyez-vous... fit avec une emphase glacée celui qui disait s'appeler Tic-Tac. Essayons de nous comporter en personnes civilisées.

Antoinette abaissa un strapontin fixé au mur et s'assit.

— Je ne connais pas de Clavain, répondit-elle.

— Mais votre associé, si.

— Bien joué, Xav, fit-elle en le foudroyant du regard. Il aurait pu feindre l'ignorance, non ?

— Ça ne sert à rien, Antoinette, répondit Tic-Tac. Nous savons que vous l'avez amené ici. Nous ne vous en voulons absolument pas. Ce n'était qu'un réflexe humain, après tout.

— Et alors ? fit-elle en croisant les bras.

— Alors vous n'avez qu'à nous dire ce qui s'est passé ensuite. Où il est allé après que vous l'avez amené au Carrousel de New Copenhagen ?

— Je n'en sais rien.

— C'est ça : il a magiquement disparu. Il est parti sans un mot de remerciement, sans vous laisser la moindre indication de l'endroit où il voulait aller ensuite ?

— Il m'a dit que moins j'en saurais, mieux ça vaudrait.

Tic-Tac échangea un coup d'œil avec le porcko. Antoinette décida qu'elle avait marqué un point. Clavain ne lui avait vraiment pas dit

grand-chose. Le peu qu'elle savait, elle l'avait découvert par ses propres moyens, mais ça, Tic-Tac n'avait pas besoin de le savoir.

— Évidemment, ajouta-t-elle, je lui ai posé des questions. J'ai tenté d'en savoir plus. Je me demandais ce qu'il faisait ici. Je savais que c'était une araignée, bien sûr. Mais il ne m'a pas fait de confidences. Dans mon propre intérêt, disait-il. J'ai eu beau insister, il n'a rien voulu savoir. Et maintenant, je m'en félicite. Vous ne pourrez pas me forcer à parler, parce que je ne sais tout simplement *rien*.

— Alors racontez-nous avec précision ce qui s'est passé, fit Tic-Tac d'un ton apaisant. C'est tout ce que nous vous demandons. Nous en déduirons ce que Clavain avait en tête et nous repartirons. Vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— Je vous l'ai dit, il est parti, point final. Il ne nous a pas dit où il allait. Au revoir et merci. C'est tout.

— Il n'avait ni papiers ni argent, fit Tic-Tac comme pour lui-même. S'il ne vous a pas demandé d'argent, il est probablement encore sur le Carrousel de New Copenhagen. Alors, dites-moi, fit-il en se penchant vers elle. Il vous a demandé quelque chose ?

— Non, répondit-elle avec une imperceptible hésitation.

— Elle ment, lança le porcko.

Tic-Tac hocha gravement la tête.

— C'est aussi mon avis, monsieur Porky. J'espérais ne pas être obligé d'en arriver là, mais puisque vous nous y forcez... Qui veut la fin veut les moyens, comme on dit. Vous avez la chose, monsieur Porky ?

— La chose, monsieur Tic-Tac ? Vous voulez parler de...

Entre les pieds du porcko se trouvait une boîte d'un noir parfait, comme une ombre oblongue. Il la poussa devant lui, se pencha et effleura un mécanisme invisible. La boîte s'ouvrit, révélant de nombreux compartiments, si nombreux que ça paraissait impossible. Chacun contenait une pièce de métal étincelant, nichée dans un logement de mousse qui épousait exactement sa forme. M. Porky prit l'une des pièces, la leva devant ses yeux comme pour l'examiner, en prit une autre et commença à les assembler. Il n'était pas très habile de ses mains, mais il travaillait avec application et une grande concentration.

— Ce ne sera pas long, promet le dénommé Tic-Tac. C'est un scraper portatif, Antoinette, de fabrication araignée. Vous avez entendu parler du scraping ?

— Allez vous faire foutre !

— Bon, eh bien, je vais vous expliquer quand même. C'est parfaitement sans danger, n'est-ce pas, monsieur Porky ?

— Parfaitement, monsieur Tic-Tac.

— Ou plutôt, normalement, c'est sans danger. Mais avec les

scrapeurs portatifs, c'est une autre paire de manches. Ils ne sont pas aussi fiables que les modèles fixes. Le risque que le sujet subisse des dégâts neurologiques irréversibles est beaucoup plus grand. Même la mort n'est pas complètement à exclure, n'est-ce pas, monsieur Porky ?

Le porcko leva les yeux.

— Il y a des rumeurs, monsieur Tic-Tac.

— Bah, je suis sûr qu'on en rajoute sur les lésions irréversibles provoquées par ces scrapeurs portatifs. Cela dit, à quoi bon courir le risque quand il y a d'autres moyens de procéder ? Vous êtes vraiment certaine que Clavain ne vous a pas dit où il allait ?

— Je vous répète qu'il ne m'a rien dit.

— Continuez, monsieur Porky.

— Attendez, fit Xavier.

Tous les regards se braquèrent vers lui. Xavier commençait à parler lorsque le vaisseau se mit à trembler, à tanguer et à se cabrer, tirant sur ses amarres, heurtant les parois de la fosse. Ses fusées chimiques rugissaient, crachant dans toutes les directions, faisant un bruit de tonnerre.

Le sas, derrière Antoinette, se referma. Elle s'accrocha à une rambarde et boucla un harnais de sécurité.

Il se passait quelque chose. Elle n'avait pas idée de ce que c'était, mais il se passait décidément quelque chose. Par la vitre, elle vit la cale se remplir de la dense fumée orange des propulseurs. Quelque chose se détacha avec un bruit de métal déchiré. Le vaisseau se remit à tanguer plus violemment que jamais.

— Xavier... articula-t-elle.

Mais Xavier s'était déjà trouvé un siège.

Et ils tombaient.

Elle regarda Tic-Tac et le porcko chercher une prise, à tâtons. Ils abaissèrent leur siège et bouclèrent leur baudrier. Antoinette doutait sérieusement qu'ils aient plus idée qu'elle de ce qui se passait. En même temps, ils n'étaient pas assez bêtes pour vouloir rester détachés à bord d'un vaisseau qui s'apprêtait, selon toute apparence, à tenter une manœuvre brutale.

Ils heurtèrent quelque chose. La collision compressa toutes les vertèbres d'Antoinette. La porte de la cale, se dit-elle – Xavier avait pressurisé la fosse afin que ses singes puissent travailler sans scaphandre. Le vaisseau venait de rentrer dans la porte.

Le vaisseau remonta. Elle éprouva une impression de vide au creux de l'estomac.

Et puis il retomba.

Cette fois, il n'y eut qu'un choc sourd lorsqu'ils heurtèrent la porte. Par la vitre, Antoinette vit la fumée orange se dissiper instantanément. La fosse venait de se dépressuriser. Les parois

s'éclipsèrent et le vaisseau s'engagea dans le vide de l'espace.

— Arrêtez ça ! s'écria Tic-Tac.

— J'en suis bien incapable, mon pote, rétorqua Xavier.

— C'est un truc ! fit l'araignée. Vous vouliez depuis le début que nous montions à bord du vaisseau !

— Eh bien, vous n'avez qu'à porter plainte, rétorqua Xavier.

— Xavier... commença Antoinette.

Elle n'eut pas besoin de hurler. Un silence de mort régnait à bord de l'*Oiseau de Tempête* alors même qu'il raclait ce qui restait de la porte de la cale.

— Xavier, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe.

— J'ai bricolé un programme d'urgence, fit Xavier. Je me doutais bien qu'il servirait un jour, si nous nous retrouvions dans une situation de ce genre.

— Une situation de ce genre ?

— Eh bien, on dirait que ça en valait la peine, conclut-il.

— C'est pour ça qu'il n'y avait pas de singes au travail ?

— Eh, fit-il avec une feinte indignation. Fais-moi la grâce de reconnaître que je suis parfois capable de prévoyance.

Ils étaient en apesanteur. L'*Oiseau de Tempête* s'éloignait du Carrousel de New Copenhagen au milieu d'une petite constellation de débris. Antoinette inspecta les dégâts avec une fascination involontaire. Ils avaient fait un trou en forme de vaisseau spatial dans la porte de la fosse.

— Putain de merde, Xav ! Tu as une idée de ce que ça va nous coûter ?

— Bah, on sera un peu plus longtemps dans le rouge. Je me suis dit que ça en valait la peine.

— Ça ne servira à rien, reprit Tic-Tac. Nous sommes toujours là, et vous ne pouvez rien faire qui ne vous retombe sur le nez à la puissance dix. Alors oubliez la dépressurisation ou les schémas de poussée extrême. Ça ne marchera pas. Le problème auquel vous étiez confrontés il y a cinq minutes est toujours d'actualité.

— La seule différence, reprit M. Porky, c'est que vous venez d'épuiser le crédit de bienveillance dont vous disposiez auprès de nous.

— Vous étiez sur le point de lui fendre le crâne pour accéder à ses souvenirs, répondit Xavier. Si c'est l'idée que vous vous faites de la bienveillance, vous pouvez vous la rouler en pointe et vous la carrer...

— Vous n'auriez rien appris, de toute façon, coupa Antoinette, parce que je ne sais vraiment pas où Clavain a bien pu aller. Mais je ne vous l'ai peut-être pas dit assez clairement ?

— Le scrapeur, monsieur Porky, ordonna Remontoir.

L'appareil à moitié monté flottait dans la cabine. M. Porky l'avait

lâché pendant la procédure de désaccouplement. Il foudroya son acolyte du regard.

— *S'il vous plaît*, monsieur Porky, reprit Tic-Tac avec une emphase exagérée.

— Oui, monsieur Tic-Tac, répondit le porcko avec la même politesse insultante.

Le porcko farfouilla dans son harnais. Il avait presque réussi à s'en extraire quand le vaisseau fit une embardée. Le scrapeur était la seule chose qui n'était pas attachée. Il s'écrasa sur l'une des parois inébranlables de l'*Oiseau de Tempête* et explosa en une demi-douzaine de pièces étincelantes.

Xavier n'avait tout de même pas pu programmer ça. Si ? se demanda Antoinette.

— Futé, commenta Tic-Tac. Mais pas assez futé. Maintenant, il va falloir qu'on emploie d'autres moyens pour vous faire parler, pas vrai ?

Le vaisseau était désormais en accélération constante, pourtant Antoinette n'entendait rien, et elle commençait à trouver ça bizarre. Les fusées chimiques faisaient du bruit : leurs vibrations se transmettaient par la structure de la coque, même dans le vide. La propulsion ionique était silencieuse, mais incapable d'assurer une accélération de ce genre. D'un autre côté, le moteur à fusion, le tokamak, était rigoureusement silencieux, étant suspendu dans un réseau de champs magnétiques.

Ils étaient en mode de propulsion *fusion*.

Putain de merde...

L'utilisation des moteurs à fusion dans la Ceinture de Rouille était passible de la peine de mort. Le seul fait d'utiliser les fusées nucléaires aussi près d'un carrousel leur aurait déjà valu un châtiment exemplaire. C'était un truc à se faire retirer sa licence de vol spatial à vie. Mais la fusion était une énergie potentiellement mortelle. Une flamme de fusion mal dirigée pouvait anéantir un carrousel en quelques secondes...

— Xavier, si tu peux faire quelque chose, je t'en supplie, remets-nous immédiatement sur chimique...

— Désolé, Antoinette, mais je m'étais dit que c'était ce qui valait le mieux.

— Tu t'étais dit ça ?

— Oui, et j'en assumerai toute la responsabilité s'il le faut. Mais écoute, nous sommes pris en otage, là. Ça change les règles. La meilleure chose qui pourrait nous arriver tout de suite, ce serait que la police vienne aux nouvelles. Eh bien, je me contente d'agiter un chiffon rouge.

— Ça paraît génial en théorie, Xav, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Ça va marcher. Ils vont voir que j'ai délibérément évité les habitations avec la flamme. En réalité, le schéma de pulsation dissimule une modulation de SOS, bien qu'elle soit beaucoup trop rapide pour que nous la percevions.

— Tu espères que les flics vont la repérer ?

— Non, mais ils vérifieront qu'elle y était après coup, et c'est tout ce qui compte. Ils verront que c'était manifestement une tentative pour appeler à l'aide.

— J'admire votre optimisme, fit Tic-Tac. Mais ça ne passera jamais devant les tribunaux. Vous n'aurez pas l'occasion de vous expliquer. Ils vont simplement vous descendre en flamme pour avoir violé le protocole.

— Il a raison, renchérit M. Porky. Si vous voulez vivre, je vous conseille de faire faire demi-tour à ce vaisseau et de filer droit vers le Carrousel de New Copenhagen.

— Retour à la case départ ? Vous voulez rire !

— C'est ça ou la mort, monsieur Liu.

Xavier déboucla son harnais.

— Vous deux, fit-il en indiquant les deux visiteurs, vous feriez mieux de rester tranquilles. Dans votre propre intérêt.

— Et moi ? demanda Antoinette.

— Reste où tu es, c'est plus sûr. Je reviens d'ici une minute.

Elle n'avait pas le choix. Xavier était le seul à connaître le programme qu'il avait chargé dans la Bête, et si elle commençait à aller et venir, elle risquait de se faire mal en cas de changement de trajectoire ou de poussée. Ils auraient tout le temps de s'expliquer plus tard, se dit-elle – elle n'était pas ravie qu'il ait installé tout ce fatras sans la prévenir, mais pour le moment force lui était d'admettre que Xavier tenait le bon bout. Même si ça ne leur permettait, en fin de compte, que de gagner quelques minutes de vie.

Xavier disparut vers la passerelle de commandement.

Elle foudroya Tic-Tac du regard.

— J'aimais beaucoup mieux Clavain que vous, vous savez.

Une fois sur la passerelle de l'*Oiseau de Tempête*, Xavier referma soigneusement la porte derrière lui et prit place au poste de pilotage. Les écrans de bord étaient toujours en mode diagnostic profond, ce qui n'était vraiment pas ce à quoi on pouvait s'attendre à bord d'un vaisseau en plein vol. Xavier passa les trente premières secondes à restaurer l'affichage normal en mode avionique, amenant le vaisseau à quelque chose qui ressemblait au statut de vol routinier normal. Une voix synthétique commença aussitôt à protester qu'il devait couper les moteurs à fusion, parce que, selon huit rayons transpondeurs locaux, il

était toujours à l'intérieur de la Ceinture de Rouille, et qu'il n'avait donc pas le droit d'utiliser un mode de propulsion plus puissant que les fusées chimiques...

— La Bête ? murmura Xavier. Il vaudrait mieux obtempérer. Ils nous ont repérés, maintenant, j'en mettrais ma tête à couper.

La Bête ne répondit pas.

— C'est sans risque, continua Xavier dans un souffle. Antoinette est dans le bas du vaisseau, avec les deux crétins. Elle n'ira nulle part tout de suite.

Quand le vaisseau s'adressa à lui, ce fut d'une voix bien plus basse et douce que lorsqu'il s'adressait à Antoinette :

— J'espère que nous avons bien agi, Xavier.

Une vibration ébranla le vaisseau alors que les fusées nucléaires remplaçaient en douceur les propulseurs à fusion. Xavier était à peu près sûr qu'ils se trouvaient toujours à moins de cinquante kilomètres du Carrousel de New Copenhagen, ce qui voulait dire que même l'emploi des fusées nucléaires était en contradiction avec une liste de règles et de lois longue comme le bras, mais il tenait encore à attirer l'attention.

— Moi aussi, la Bête. Moi aussi. Enfin, nous ne devrions pas tarder à être fixés.

— Je devrais réussir à dépressuriser le vaisseau. Tu pourrais faire revêtir un scaphandre à Antoinette sans que les deux autres fassent des histoires ?

— Ce ne sera pas facile. Je suis déjà inquiet à l'idée de les laisser seuls en bas. Je ne sais pas combien de temps ils vont mettre avant de se décider à venir aux nouvelles. Enfin, si je pouvais les attirer dans un compartiment et elle dans un autre...

— Je devrais pouvoir effectuer une dépressurisation sélective, en effet. Mais je ne l'ai jamais fait, et je ne sais pas si ça marchera du premier coup.

— Nous ne serons peut-être pas obligés d'en arriver là si les gros bras de la Convention nous tombent dessus avant.

— Quoi qu'il arrive, il y aura du grabuge.

Xavier savait interpréter l'intonation de la Bête.

— Antoinette, tu veux dire ?

— Il se peut, Xavier, qu'elle ait des questions à poser auxquelles tu auras du mal à répondre.

Xavier hocha la tête avec morosité. C'était la dernière chose à laquelle il avait envie de penser pour l'instant, mais il ne pouvait pas dire le contraire.

— Clavain avait des doutes à ton sujet, mais il a eu le bon sens de ne pas demander à Antoinette ce qui se passait.

— Tôt ou tard, il faudra bien qu'elle le sache. Jim n'a jamais

voulu que ce soit un secret jusqu'à la fin de ses jours.

— Pff... D'accord, mais pas aujourd'hui, soupira Xavier. Pas ici, pas maintenant. Nous avons assez de soucis comme ça.

C'est alors que quelque chose sur la console attira son attention. C'était sur l'écran radar tridimensionnel : trois icônes qui fonçaient en direction du carrousel. Elles se déplaçaient très vite, selon des vecteurs qui les amèneraient à proximité de l'*Oiseau de Tempête* en un clin d'œil.

— Eh bien, Xavier, tu voulais une réponse, reprit la Bête. On dirait que c'en est une.

Ces temps-ci, les vedettes de la Convention n'étaient jamais très loin du Carrousel de New Copenhagen. Si ce n'était pas après Antoinette qu'ils en avaient – ce qui était souvent le cas – c'était après quelqu'un d'autre. Les autorités avaient très probablement été alertées qu'il se passait quelque chose dès que l'*Oiseau de Tempête* avait quitté la cale sèche. Xavier espérait juste que ce n'était pas le flicoïde de la Convention qui s'était tant intéressé aux affaires d'Antoinette.

— Tu crois que c'est vrai, qu'ils pourraient nous éliminer sans même nous demander pourquoi nous avons utilisé les propulseurs à fusion ?

— Je n'en sais rien, Xavier. À l'époque, je n'étais pas précisément fanatique des autres options.

— Non... tu as bien joué le coup. C'est ce que j'aurais fait. Ce qu'Antoinette aurait fait, probablement. Et sans doute Jim Bax aussi.

— Les vaisseaux seront à portée d'abordage d'ici trois minutes.

— Alors, facilitons-leur les choses. Je vais retourner voir ce que font les autres.

— Bonne chance, Xavier.

Il regagna tant bien que mal l'endroit où Antoinette attendait. À son grand soulagement, Tic-Tac et le porcko étaient toujours sagement assis. Il sentit son poids diminuer. La Bête avait coupé les moteurs atomiques.

— Alors ? demanda Antoinette.

— Tout va bien, répondit Xavier avec une confiance qu'il était loin d'éprouver. La police sera là d'un moment à l'autre.

Le temps qu'ils se retrouvent en apesanteur, il avait pris place dans un siège. Quelques secondes plus tard, il sentit une série de chocs sourds alors que la police fixait ses grappins sur la coque. Jusque-là, ça va, se dit-il. Au moins, les autorités allaient monter à leur bord ; c'était toujours mieux que d'être tiré à vue. Il pourrait faire valoir ses arguments et, même si ces salauds tenaient à avoir la peau de quelqu'un, il pensait pouvoir éviter le pire à Antoinette.

Il sentit un courant d'air. Ses tympan claquèrent. Comme si le vaisseau était dépressurisé, mais la sensation passa avant qu'il n'ait le

temps d'avoir vraiment peur. L'air était à nouveau immobile ; il entendait, au loin, des claquements et des gémissements de tôle tordue et déchirée.

— Que se passe-t-il ? demanda M. Porky.

— La police a dû se frayer un chemin à travers notre sas, répondit Xavier. Un léger différentiel de pression entre le leur et le nôtre. Ils auraient pu entrer normalement – qu'est-ce qui les en empêchait ? –, mais ils ne devaient pas avoir envie d'attendre que le sas effectue son cycle.

Les bruits mécaniques se rapprochèrent.

— Ils ont envoyé un flicoïde, nota Antoinette. Je déteste les flicoïdes.

Le flicoïde arriva presque aussitôt après. Antoinette tiqua en le voyant se déployer dans la pièce tel un pliage japonais noir, maléfique. Ses appendices tranchants comme des lames de rasoir décrivirent des arabesques mortelles dans la pièce. Xavier cilla en voyant un bras armé passer à quelques pouces de ses yeux, fouettant l'air dans un léger sifflement. Même le porcko donnait l'impression qu'il aurait préféré être ailleurs.

— Ce n'était pas malin, fit M. Porky.

— Nous ne vous aurions pas fait de mal, ajouta Tic-Tac. Nous voulions juste un ou deux renseignements. Maintenant, vous allez avoir de sacrés ennuis.

— Vous aviez ce scrapeur, répliqua Xavier.

— Ce n'était pas un scrapeur, rectifia M. Porky. Juste un système de play-back eidétique. Vous ne risquiez absolument rien.

— Ce vaisseau est enregistré au nom d'Antoinette Bax, commença le flicoïde en s'approchant suffisamment pour qu'elle perçoive un bourdonnement assourdi et l'odeur d'ozone de son taser. Vous avez enfreint les lois de la Convention de Ferristown sur l'utilisation des propulseurs à fusion dans les limites de la Ceinture de Rouille, ci-devant connue sous le nom d'Anneau de Lumière. C'est une infraction de troisième catégorie punie de mort neurale irréversible. Veuillez vous soumettre à l'identification génétique.

— Hein ? ! s'exclama Antoinette.

— Ouvrez la bouche, mademoiselle Bax. Et ne bougez plus.

— C'est encore vous, hein ?

— Moi, mademoiselle Bax ?

La machine extruda deux manipulateurs à pointe de caoutchouc et lui coinça la tête. Ça lui fit mal, et ça continua à lui faire mal, comme si elle avait le crâne pris dans un étau. Un autre palpe jaillit d'une trappe jusqu'alors invisible de la machine. La chose se terminait par une petite lame incurvée comme une faucille.

— Ouvrez la bouche.

— Non, fit-elle, sentant les larmes lui picoter les yeux.

— Ouvrez la bouche.

La petite lame maléfique – qui était tout de même assez longue pour trancher un doigt – planait à deux centimètres de son nez. Elle sentit la pression augmenter. Le bourdonnement de la machine s'intensifia, devint une lente pulsation orgasmique.

— Ouvrez la bouche. Dernier avertissement.

Elle ouvrit la bouche, moins pour obéir au flicoïde que pour gémir de douleur. L'instrument se darda si vite qu'il devint flou. Elle sentit quelque chose de froid dans sa bouche, et eut une brève sensation de métal lui raclant la langue.

La machine retira la lame. Le palpe se replia, se rétractant dans une ouverture apparemment spécifique du bâti central et compact du flicoïde. Quelque chose bourdonnait et cliquetait à l'intérieur : un séquenceur rapide, sans aucun doute, comparant son ADN avec les fichiers de la Convention. Elle entendit le gémissement crescendo d'une centrifugeuse. Le flicoïde lui maintenait toujours la tête dans une étreinte implacable.

— Lâchez-la, fit Xavier. Vous avez ce que vous voulez. Maintenant, lâchez-la.

Le flicoïde libéra Antoinette. Elle chercha son souffle, essuya son visage ruisselant de larmes. Puis la machine se tourna vers Xavier.

— Interférer avec les activités d'un auxiliaire de la force publique ou d'un délégué mécanique officiel de la Convention de Ferristown constitue une infraction de première...

Il ne prit pas la peine d'achever sa phrase. Il braqua son bras taser vers Xavier et lui effleura la poitrine avec ses électrodes crépitantes. Xavier poussa une sorte de jappement et se tordit de douleur. Puis il resta parfaitement inerte, bouche bée et les yeux grands ouverts.

— Xavier !... s'écria Antoinette.

— Il est mort, fit Tic-Tac en débouclant son harnais. Nous devons faire quelque chose.

— Qu'est-ce que vous en avez à foutre ? lança Antoinette. C'est votre faute, tout ça.

— Aussi difficile à croire que ça puisse être, ça ne nous est pas égal, fit-il en se levant.

Il agrippa le premier point d'ancrage à sa portée. La machine se tourna vers lui. Tic-Tac ne se laissa pas impressionner. Il était le seul à ne pas avoir manifesté de crainte à l'entrée du flicoïde.

— Laissez-moi passer. Je veux l'examiner.

La machine s'approcha en tanguant de Tic-Tac. Elle s'attendait peut-être à ce qu'il s'écarte au dernier moment, ou à ce qu'il se recroqueville dans une attitude défensive. Il ne battit même pas d'un cil. Le flicoïde s'arrêta, en bourdonnant et en cliquetant furieusement,

se demandant à l'évidence quelle attitude adopter.

— Reculez ! ordonna-t-il.

— Laissez-moi passer, ou vous aurez commis un meurtre. Je sais que vous êtes manipulé par un cerveau humain, et que vous comprenez aussi bien que moi le concept d'exécution.

La machine releva le taser.

— Ça ne vous servira à rien, soupira Tic-Tac.

Le flicoïde appuya le taser sur sa poitrine, juste sous la clavicule. L'éclair crépitant qui dansait entre les électrodes comme une anguille prisonnière dévora le tissu de sa tunique, mais Tic-Tac ne fut pas paralysé. Et son visage n'exprima pas la moindre douleur.

— Ça ne marchera pas sur moi, dit-il. Je suis un Conjoinneur. Mon système nerveux n'est pas complètement humain.

Le taser commençait à entamer sa chair. Pour la première fois de sa vie, Antoinette sentit l'odeur à nulle autre pareille de la chair brûlée.

Tic-Tac tremblait. Sa peau était plus pâle et cireuse que jamais.

— Ça ne servira... fit-il d'une voix tendue.

La machine abaissa le taser, révélant une affreuse trace de brûlure d'un demi-pouce de profondeur. Tic-Tac essayait encore d'achever la phrase qu'il avait commencée.

La machine l'écarta avec l'embouchure circulaire et émoussée de sa mitrailleuse Gatling. Il y eut un craquement d'os. Tic-Tac s'écrasa contre le mur et resta inerte. Il aurait aussi bien pu être mort. D'un autre côté, il n'avait jamais eu l'air particulièrement vivant non plus. Ça puait la chair calcinée dans la cabine. Et cette odeur-là, se dit Antoinette, elle n'était pas près de l'oublier.

Elle regarda à nouveau Xavier. Tic-Tac s'apprêtait à intervenir en sa faveur. Il était « mort » depuis une demi-minute peut-être. Contrairement à Tic-Tac, et aux araignées en général, Xavier n'avait pas une panoplie de machines complexes dans le cerveau pour stopper la dégradation des processus cérébraux qui accompagne la perte de circulation. Il n'avait pas plus d'une minute devant lui...

— Monsieur Porky... fit-elle d'un ton implorant.

— Désolé, dit le porcko, mais ce n'est pas mon problème. Je suis déjà mort, de toute façon.

Elle avait toujours mal à la tête. Elle avait sûrement quelque chose de fêlé. Le flicoïde lui avait pratiquement broyé le crâne. Bref, ils étaient morts, de toute façon. M. Porky avait raison. Alors, quelle importance si elle souffrait encore un peu plus ? Elle ne pouvait pas laisser Xavier comme ça sans rien faire.

Elle se leva.

— Stop ! fit le flicoïde. Vous interférez dans une scène de crime. L'interférence dans une scène de crime dûment constatée est une

infraction...

Elle s'approcha quand même de Xavier en bondissant de poignée en poignée. La machine avançait sur elle – elle entendit le crépitement du taser qui s'intensifiait. Xavier était mort depuis une minute. Il ne respirait pas. Elle lui prit le pouls, en vain. Mais s'y prenait-elle bien ? se demanda-t-elle frénétiquement. Ou devait-elle lui palper le côté du cou...

Le flicoïde l'éjecta avec désinvolture, comme un fagot de brindilles. Elle se précipita à nouveau sur Xavier, en proie à une colère comme elle n'en avait jamais éprouvée de sa vie. Elle était furieuse, et en même temps terrifiée. Xavier allait mourir – en fait, il était déjà mort. Et elle ne tarderait apparemment pas à suivre le même chemin. Bordel de merde !... Une demi-heure plus tôt, son seul souci était d'éviter la faillite.

— La Bête ! s'écria-t-elle. La Bête, si tu peux faire quelque chose... ce serait le moment !

— Je vous demande pardon, Petite Demoiselle, mais personne ne peut rien faire sans risquer de vous causer plus de désagrément qu'au flicoïde. Je suis vraiment, vraiment désolée.

Antoinette parcourut les parois du regard. Un moment de parfaite immobilité l'enveloppa, tel le proverbial œil du cyclone. C'était la première fois que la Bête lui parlait comme ça. Comme si sa sous-persona s'était spontanément calée sur un programme identitaire différent. Quand Antoinette l'avait-elle jamais entendue parler à la première personne ?

— La Bête... reprit calmement Antoinette. La Bête ?...

Et puis le flicoïde fut sur elle, l'alliage de ses membres dur comme le diamant et aiguisé comme un cimeterre cliquetant et sabrant l'air autour d'elle. Elle se débattit en hurlant alors que la machine la séparait de Xavier. Des blessures occasionnées par les appendices tranchants du flicoïde, son sang s'échappait en longues processions pareilles à des perles, traçant des arcs rouge rubis dans l'air de la cabine. Elle commença à s'affaiblir. Elle sentit qu'elle perdait conscience.

C'est alors que M. Porky bougea. Il se jeta sur la machine. Il n'était pas grand, mais il était d'une force prodigieuse pour sa taille, et il lutta avec l'énergie du désespoir contre les appendices acérés du flicoïde, qui gémissaient et bourdonnaient furieusement. Les arabesques du sang qui jaillissait de ses blessures s'entrelaçaient avec celles qui giclaient des plaies d'Antoinette. L'air s'emplit d'un brouillard écarlate de perles de sang qui se divisaient en gouttelettes de plus en plus fines. Antoinette regarda la machine infliger des balafres sauvages à M. Porky. Des rideaux de sang s'écoulaient hors de lui telles des aurores boréales. M. Porky rugissait de douleur et de

colère, mais il se bagarrait toujours. Le taser décrivit une courbe bleue, crépitante, dans l'air. L'embouchure de la mitrailleuse Gatling commença à tourner encore plus vite, comme si le flicoiïde s'apprêtait à arroser la cabine.

Antoinette s'approcha en rampant de Xavier. Ses paumes, ses bras étaient couverts d'entailles. Elle toucha le front de Xavier. Quelques minutes plus tôt, elle aurait pu le sauver, se dit-elle, mais à présent tout était fichu. M. Porky se battait comme un beau diable, mais il perdait, inexorablement. Le flicoiïde allait gagner, et il l'écarterait à nouveau de Xavier ; et puis peut-être qu'il la tuerait aussi.

C'était fini. Si seulement elle avait suivi le conseil de son père... Il lui avait bien dit de ne jamais s'occuper des affaires des araignées. Il ne pouvait pas deviner ce qui allait arriver, mais le temps lui avait donné raison.

Désolée, papa, se dit-elle. Je me suis crue plus maligne que toi, mais c'est toi qui avais vu juste. La prochaine fois, je te promets d'être raisonnable...

Le flicoiïde cessa de bouger, ses servomoteurs se turent instantanément. Le crachotement de la mitrailleuse Gatling se réduisit à un grondement et cessa tout à fait. Le taser se mit à vibrer, lança encore deux ou trois étincelles et s'éteignit. Le bruit des servomoteurs décrut jusqu'à ce qu'Antoinette ne l'entende plus du tout. Même le bourdonnement avait pris fin. La machine était simplement figée, telle une vilaine araignée noire maculée de sang qui occupait toute la place dans la cabine.

— Monsieur Porky... comment vous y êtes-vous pris ? réussit-elle à dire.

— Je n'y suis pour rien, répondit M. Porky. À votre place, je me concentrerais plutôt sur lui, ajouta-t-il avec un mouvement de menton vers Xavier.

— Aidez-moi, je vous en prie. Je n'ai plus la force de le faire toute seule.

— Débrouillez-vous.

Elle vit que le flicoiïde lui avait infligé des balafres spectaculaires et qu'il saignait abondamment. D'un autre côté, il n'avait pas l'air d'avoir perdu de doigts ou de souffrir de fractures quelconques.

— Je vous en supplie. Aidez-moi à lui faire un massage cardiaque.

— Je me suis juré de ne jamais aider un être humain, Antoinette.

Elle commença à s'affairer quand même sur la poitrine de Xavier, mais à chaque pression elle se vidait de ses forces, et elle était littéralement épuisée.

— Je vous en prie, monsieur Porky... Par pitié...

— Je regrette, Antoinette. N'y voyez rien de personnel, mais...

Elle s'arrêta, en proie à une fureur suprême.

— Mais quoi ?

— Je n'ai vraiment aucune passion pour l'espèce humaine.

— Eh bien, monsieur Porky, j'ai un message pour vous, de la part de l'espèce humaine. Allez vous faire foutre, avec vos préjugés !

Elle se pencha à nouveau sur Xavier et banda ses dernières forces.

Clavain et H remontèrent des sous-sols du Château. Dans l'ascenseur de fer forgé bringuebalant, Clavain rumina ce que son hôte lui avait montré et raconté. En d'autres circonstances, il aurait sérieusement douté de l'histoire de Sukhoï et Mercier. Mais il n'arrivait pas à l'écarter, sans doute à cause de l'apparente sincérité de H, et de l'atmosphère sinistre de la salle vide. Il aurait été beaucoup plus réconfortant de se dire que H s'était fichu de lui, mais Clavain préférait, provisoirement, opter pour l'hypothèse la moins rassurante, exactement comme l'avait fait H lorsqu'il avait enquêté sur les déclarations de Sukhoï.

De l'expérience de Clavain, c'était généralement l'option la moins plaisante qui se révélait être la bonne. C'est comme ça que le monde marchait.

Ils ne se dirent pas grand-chose pendant la montée. Clavain était toujours convaincu qu'il devait échapper à H et aller jusqu'au bout de sa désertion. D'un autre côté, les révélations de H l'amenaient à penser qu'il n'avait qu'une compréhension très incomplète de toute l'affaire.

Skade n'agissait pas seulement dans son propre intérêt, ni même dans l'intérêt d'une cabale de Conjoineurs sans visage. Elle travaillait selon toute vraisemblance pour la Demoiselle, qui avait toujours voulu étendre son influence jusqu'au Nid Maternel. Quant à la Demoiselle, c'était une inconnue. Clavain ne savait rien d'elle. Et pourtant, tout comme H, elle s'intéressait manifestement beaucoup à la larve extraterrestre et à sa technologie, suffisamment pour l'avoir fait venir au Château et avoir pris la peine d'apprendre à communiquer avec elle. Elle était morte, certes, mais peut-être Skade était-elle devenue son instrument, au point qu'il valait mieux penser qu'elle était désormais indissociable de la Demoiselle.

Quoi qu'il ait pu croire, c'était plus énorme et ça allait beaucoup plus loin que Clavain ne l'avait jamais imaginé.

Mais ça ne change rien, se dit-il. Le problème crucial demeurerait la récupération des armes de classe infernale. Celui ou celle qui manipulait Skade les voulait plus que tout au monde.

Alors il faut que ce soit moi qui mette la main dessus.

L'ascenseur s'arrêta dans un dernier spasme mécanique. H ouvrit

la porte de fer forgé et précéda Clavain dans une nouvelle enfilade de couloirs de marbre jusqu'à ce qui ressemblait à une chambre d'hôtel absurdement vaste. Le plafond bas, orné de moulures, se perdait dans le lointain. Différents meubles et objets décoratifs étaient disposés çà et là, un peu comme pour une exposition de sculpture : l'aile noire et géométrique d'un piano à queue ; une horloge de grand-père dressée au milieu de la pièce, comme si on l'avait surprise en train de passer d'un mur à l'autre ; des socles de marbre noir supportant d'obscurs bustes d'albâtre ; deux canapés à pattes de lion capitonnés de velours lie-de-vin ; et trois fauteuils de bois doré aussi grands que des trônes.

Deux des trois fauteuils étaient occupés. Le premier par un porcko habillé comme H d'un pantalon et d'une cape noirs. Clavain fronça les sourcils en croyant reconnaître – sans pouvoir tout à fait l'affirmer – Scorpio, le prisonnier qu'il avait vu pour la dernière fois dans le Nid Maternel. Dans l'autre était assis Xavier, le jeune mécanicien que Clavain avait rencontré au Carrousel de New Copenhagen. Étrange juxtaposition qui lui donna la migraine. Il s'efforça en vain de construire un scénario plausible expliquant leur réunion en cet endroit.

— Je crois que vous vous connaissez, avança H. Enfin, pour la forme, monsieur Clavain, je vous présente Scorpio et Xavier Liu. Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en s'adressant à ce dernier.

— Ça va, répondit l'intéressé.

— M. Liu a fait une crise cardiaque. Il a pris un coup de taser à bord du vaisseau d'Antoinette Bax, l'*Oiseau de Tempête*. Le voltage était réglé pour estourbir une hamadryade, alors un être humain...

— Il a été agressé ? releva Clavain plus par courtoisie que par réel intérêt.

— Par un agent de la Convention de Ferristown. Enfin, je vous rassure : il ne recommencera pas de sitôt. Il ne fera plus rien du tout, d'ailleurs.

— Vous l'avez tué ? s'étonna Xavier.

— Pas tout à fait. Notre Xavier a beaucoup de chance d'être encore en vie, mais ça va aller, reprit H en se tournant vers Clavain.

— Et Antoinette ?

— Elle va bien, aussi. Quelques estafilades, des ecchymoses, mais rien de vraiment grave. Elle va bientôt nous rejoindre.

Clavain s'assit dans un fauteuil, face à Scorpio.

— Je ne prétends pas comprendre pourquoi Xavier et Antoinette sont là. Mais vous...

— C'est une longue histoire, répondit Scorpio.

— J'ai tout mon temps. Si vous commencez par le début ? Vous ne devriez pas être aux arrêts ?

H répondit à sa place :

— Les choses se sont beaucoup compliquées, monsieur Clavain. Je crois que les Conjoineurs ont fait venir Scorpio dans le système intérieur dans l'intention de le remettre aux mains des autorités.

Xavier regarda le porcko et changea d'opinion à son sujet.

— J'ai cru que H vous appelait Scorpio par dérision, mais ce n'est pas une blague, n'est-ce pas ? Vous êtes le Scorpio sur lequel ils essaient de mettre la main depuis tout ce temps ! Putain de merde !

— Je vois que votre réputation vous a précédé, commenta H.

— Mais qu'est-ce que vous pouviez bien faire au Carrousel de New Copenhagen ? demanda Xavier en se tortillant sur son fauteuil, l'air un peu gêné de se trouver au voisinage du porcko.

— Je courais après lui, répondit Scorpio avec un mouvement de menton en direction de Clavain.

Ce fut au tour de Clavain d'accuser le coup.

— Moi ?

— Les araignées m'ont proposé un marché. Elles ne me livraient pas aux autorités et elles me rendaient ma liberté si je les aidais à vous retrouver. Ça ne se refusait pas, hein ?

— Elles ont procuré à Scorpio des papiers assez crédibles pour qu'il ne se fasse pas arrêter au premier coup d'œil, expliqua H. Je crois qu'elles étaient sincères lorsqu'elles lui ont promis de le laisser partir s'il les aidait à vous pincer.

— Mais je ne comprends toujours pas...

— Scorpio et son associé – un autre Conjoineur – ont remonté votre trace, monsieur Clavain. Et naturellement ça les a menés à Antoinette Bax. C'est comme ça que Xavier s'est retrouvé impliqué dans cette malheureuse affaire. Il y a eu de la bagarre, et le carrousel a subi certains dégâts. La Convention tenait déjà Antoinette à l'œil, et il n'a pas fallu longtemps à ses agents pour arriver à son vaisseau. Les blessures qui ont été occasionnées, à Scorpio notamment, l'ont toutes été quand ce flicoïde s'est introduit à bord de l'*Oiseau de Tempête*.

— Mais ça n'explique pas... fit Clavain en fronçant les sourcils. Ah, ça y est ! Vous les teniez à l'œil, c'est ça ?

H hocha la tête avec une expression que Clavain interpréta comme une nuance de fierté.

— Je m'attendais à ce que les Conjoineurs lancent quelqu'un à votre poursuite. Par pure curiosité, j'étais décidé à les ramener ici aussi, afin de pouvoir déterminer quel rôle ils jouaient dans cette curieuse affaire. J'avais des vaisseaux en attente autour de Copenhagen, à l'affût de tout ce qui pouvait se présenter de bizarre – surtout concernant Antoinette Bax. Je regrette seulement que nous ne soyons pas intervenus plus tôt ; il y aurait eu un peu moins d'effusion de sang.

Clavain se retourna en entendant un bruit de métronome qui se

rapprochait. C'était une femme en chaussures à talons aiguilles. Une énorme cape noire volait derrière elle, comme si elle marchait dans un petit tourbillon personnel. Il la reconnut tout de suite.

— Ah, Zebra, dit H avec un sourire.

Zebra s'approcha de lui et l'entoura de ses bras. Ils s'embrassèrent plus comme des amants que comme des amis.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas vous reposer ? demanda H. Deux missions actives en une journée...

— Je vais bien, et les frères La Tchatche aussi.

— Avez-vous, euh... pris une décision pour l'agent de la Convention ?

— Nous nous sommes occupés de lui, oui. Vous voulez le voir ?

— Pourquoi pas ? Ça devrait amuser nos invités, répondit H avec un haussement d'épaules, comme si on lui avait demandé s'il préférerait prendre le thé tout de suite ou un peu plus tard.

— Je vais le chercher, répondit Zebra.

Elle fit demi-tour et s'éloigna, accompagnée par le staccato de ses talons aiguilles sur le sol de marbre.

Il fut bientôt remplacé par un autre bruit de pas. Ou plutôt deux, rectifia Clavain. Parfaitement synchronisés, deux hommes gigantesques et sans bouche poussèrent un fauteuil roulant entre les canapés. Antoinette était assise dans le fauteuil, l'air épuisée, les bras et les mains bandés, mais vivante.

— Clavain... commença-t-elle.

— Moi, ça va, répondit-il tout de suite. Et je suis heureux d'apprendre que vous aussi. Je regrette que vous ayez eu des ennuis à cause de moi. J'espérais sincèrement, quand je vous ai quittés, que vous n'entendriez plus jamais parler de moi.

— La vie n'est pas un long fleuve tranquille, nota Antoinette.

— Il faut croire que non. Mais je regrette quand même. Si je peux faire quelque chose pour vous dédommager, je le ferai.

— Ça va ? demanda Antoinette en regardant Xavier. Elle m'a dit que tu allais bien, mais je ne savais pas si je devais la croire.

— Ça va, répondit Xavier. Aussi bien que possible.

Mais ils n'avaient apparemment ni l'un ni l'autre la force de se lever.

— J'ai cru que je n'y arriverais pas, reprit Antoinette. J'ai essayé de te faire un massage cardiaque, mais je n'avais pas assez de force. J'ai essayé une dernière fois avant de tomber dans les pommes et, tu vois, il faut croire que ça a marché.

— En réalité, non, rectifia H. Vous avez fait de votre mieux, mais vous aviez perdu beaucoup de sang vous-même.

— Alors, qui...

H regarda Scorpio en hochant la tête.

— C'est notre ami porcko qui a sauvé Xavier. N'est-ce pas ?

Le porcko émit un grognement.

— Ce n'était rien.

— Peut-être pas pour vous, monsieur Porky, répondit Antoinette.

Mais pour Xavier, ça fait une sacrée différence. Nous ne pourrions jamais assez vous remercier.

— Je vous en prie. Je me passerai de votre gratitude.

— Je vous le dis quand même. Merci.

Scorpio la regarda et grommela quelque chose d'inintelligible avant de détourner le regard.

Il y eut un silence pesant.

— Et le vaisseau ? demanda Clavain pour dire quelque chose. Le vaisseau va bien ?

— Ça, j'en doute, fit Antoinette en regardant H.

— Eh bien, si, en fait, répondit celui-ci. Dès que Xavier a repris conscience. Zebra lui a demandé de programmer l'*Oiseau de Tempête* afin de lui faire rejoindre, sur pilote automatique, des coordonnées que nous lui avons indiquées. Nous avons, dans la Ceinture de Rouille, des bases sûres, vitales pour certaines de nos activités. Le vaisseau est intact et hors de danger. Vous avez ma parole, Antoinette.

— Quand pourrai-je le revoir ?

— Bientôt, répondit H. Mais quand au juste, je ne vous le dirai pas tout de suite.

— Alors, je suis prisonnière ? demanda Antoinette.

— Pas tout à fait. Vous êtes tous mes invités. Je vous demande seulement d'attendre, avant de partir, que nous ayons eu le temps de nous entretenir de certains sujets. M. Clavain aurait peut-être un avis différent sur la question, peut-être justifié, mais on peut dire, je crois, que certains d'entre vous me doivent la vie. Je ne veux pas dire que vous avez une dette envers moi, ajouta-t-il en levant la main pour prévenir leurs objections. Je voudrais juste que vous me consacriez un peu de temps. Que ça vous plaise ou non, fit-il en les regardant à tour de rôle, nous sommes tous des pions dans une partie si vaste qu'aucun de nous ne peut la saisir dans sa totalité. Des pions, et non des joueurs, certes, mais il en a toujours été ainsi. En désertant, M. Clavain a précipité des événements prodigieux. Je crois que nous n'avons pas le choix, nous devons suivre les événements jusqu'à leur issue. Pour jouer, si vous voulez, un rôle prédéterminé. Et ça vaut pour nous tous, même Scorpio.

Il y eut une sorte de couinement, accompagné du bruit de métronome. Zebra revenait. Elle poussait devant elle un cylindre vertical de la taille d'une grosse théière de métal poli comme un miroir, d'où partaient des quantités de tuyaux et d'accessoires. La chose était posée sur un fauteuil roulant identique à celui

d'Antoinette.

Clavain remarqua que le cylindre tanguait légèrement, comme s'il contenait quelque chose qui se débattait.

— Amène-le ici, dit H en faisant signe à Zebra d'avancer.

Elle poussa le cylindre entre eux. Il se balançait toujours. H se pencha et tapota doucement dessus, comme sur une porte.

— Coucou, là-dedans ! dit-il en haussant la voix. Ravi de vous voir. Je me demande si vous savez où vous êtes, et ce qui vous est arrivé ?

Le cylindre s'agita de plus belle.

— Permettez-moi de vous expliquer, fit H en se tournant vers ses invités. Ce que vous voyez ici est la capsule de support-vie d'un croiseur de la Convention. Les pilotes de croiseur ne quittent pas leur appareil pendant toute la durée de leur service, qui peut se prolonger pendant plusieurs années. Pour réduire la masse, la majeure partie de leur organisme est excisée et conservée dans le froid au quartier général de la Convention. On n'a pas besoin de membres pour driver un flicoïde par l'intermédiaire d'une interface neurale. On n'a pas besoin de grand-chose d'autre, d'ailleurs. Le corps de tous les pilotes est ainsi dûment étiqueté et entreposé.

Le cylindre oscilla d'avant en arrière.

— Holà ! fit Zebra en se penchant pour le maintenir.

— Ce cylindre, dit H, renferme le pilote de la vedette responsable des désagréments dont vous avez souffert à bord du vaisseau de Mlle Bax. Salopard, va ! Ça doit être vraiment marrant de terroriser des équipages innocents qui n'ont rien fait de pire que de violer quelques vieilles lois idiotes, hein ? Ah oui, ça doit être marrant !

— Ce n'était pas la première fois que nous avions affaire à lui, ajouta Antoinette.

— Eh bien, je crains qu'il ne soit allé un peu trop loin, cette fois, répondit H. Pas vrai, mon vieux ? Ça a été un jeu d'enfant d'extirper votre capsule de support-vie de votre appareil. J'imagine que vous avez dû déguster lors de la déconnexion de l'interface avec le système nerveux de votre vaisseau. Je vous présente mes excuses, parce que, vraiment, je n'ai aucune passion pour la torture.

Le cylindre se tint soudain tranquille, comme s'il écoutait.

— Mais je ne pouvais pas laisser passer ça sans vous punir. Je suis un homme très moral, vous voyez. Mes propres crimes ont aiguisé mon sens de l'éthique à un degré sans précédent. Écoutez-moi bien, ajouta-t-il en se penchant vers le cylindre jusqu'à ce que tous aient l'impression qu'il allait l'embrasser. Écoutez-moi bien, parce que je veux qu'il n'y ait pas de doute dans votre esprit quant au sort qui vous attend.

Le cylindre oscilla doucement.

— Je sais ce qu'il faut faire pour vous maintenir en vie. De l'énergie, des nutriments – rien de très compliqué. Vous devriez pouvoir survivre là-dedans pendant des dizaines d'années pourvu qu'on vous donne à boire et à manger. Et c'est exactement ce que je vais faire, jusqu'à l'heure de votre mort. Allez, ça suffit, conclut-il avec un mouvement de menton à l'adresse de Zebra.

— Je le remets dans la même pièce que les autres, H ?

— Oui, ce sera très bien, fit-il avec un sourire radieux, tout en regardant avec une tendresse évidente Zebra repartir avec le prisonnier.

Lorsqu'elle fut hors de portée de voix, Clavain dit :

— Vous êtes un homme cruel, H.

— Ce n'est pas de la cruauté, répondit-il. Pas au sens où vous l'entendez. Mais la cruauté peut être un outil utile à condition de reconnaître le moment précis où il faut en user.

— Cet enfoiré ne l'a pas volé, fit Antoinette. Désolée, Clavain, mais ce n'est pas le sort de ce salaud qui va m'empêcher de dormir. Sans H, il nous aurait tous tués.

Clavain éprouvait une sensation de froid, comme si l'un des fantômes dont ils avaient parlé dans les sous-sols venait de le traverser.

— Et l'autre victime ? demanda-t-il brusquement d'un ton pressant. L'autre Conjoinneur. C'était Skade ?

— Non, ce n'était pas elle. C'était un homme, cette fois. Il a été blessé, mais il devrait s'en remettre.

— Je pourrais le voir ?

— Bientôt, monsieur Clavain. Je n'en ai pas encore fini avec lui. Je tiens à m'assurer qu'il sera hors d'état de me nuire avant de le ramener à la conscience.

— Alors il a menti, répondit Antoinette. Le salaud nous a dit qu'il n'avait plus d'implants dans la tête.

Clavain se tourna vers elle.

— Il devait les garder en cas de besoin et s'en débarrasser quand il était sur le point de passer des tests de sécurité. Il ne faut pas longtemps à des implants pour se déliter – quelques minutes, tout au plus. Et il n'en reste, pour seule trace, que quelques oligoéléments dans le sang et dans les urines.

— Faites gaffe, intervint Scorpio. Faites sacrément gaffe.

— Pourquoi me dites-vous cela ? releva H.

Le porcko se redressa sur son siège.

— Parce que les araignées m'ont mis quelque chose dans la tête, réglé sur ses implants. Une valve, ou je ne sais quoi, placée sur une veine ou une artère. S'il mourait, je mourais, c'était aussi simple que ça.

— Mmh, fit H en portant un doigt à ses lèvres. Vous en êtes bien sûr ?

— J'ai failli tomber dans les pommes, une fois, alors que j'essayais de l'étrangler.

— Vous étiez drôlement copains, tous les deux, pas vrai ?

— Un mariage de raison, mon pote. Et il le savait. C'est pour ça qu'il devait assurer son emprise sur moi.

— Eh bien, Scorpio, il se peut que vous ayez eu quelque chose dans la tête, à un moment donné, répondit H. Mais nous vous avons tous examinés, et vous n'avez pas d'implants. Si vous en avez eu, il vous en a débarrassé avant votre arrivée ici.

Scorpio resta bouche bée, dans une expression parfaitement humaine de stupéfaction et de dégoût intense.

— Non... Cette ordure n'aurait pas...

— Il est très probable, Scorpio, que vous auriez pu partir à tout moment et que rien au monde n'aurait pu vous en empêcher.

— Mon père me l'a toujours dit, intervint Antoinette. On ne peut pas faire confiance aux araignées. Jamais.

— Vous croyez qu'il faut me le rappeler ?

— C'est vous qu'ils ont piégé, Scorpio. Pas moi.

Il grimaça un sourire à son attention, mais ne répondit pas. Peut-être, se dit Clavain, avait-il l'impression que quoi qu'il puisse dire, cela ne ferait qu'aggraver son cas.

— Scorpio, reprit gravement H, quand j'ai dit que vous n'étiez pas mon prisonnier, je le pensais. Je n'ai pas d'admiration particulière pour ce que vous avez fait. Mais j'ai fait des choses terribles moi-même, et je sais qu'on a parfois des raisons d'agir qui échappent aux autres. Vous avez sauvé Antoinette, et pour ça ma reconnaissance vous est acquise. Ainsi que celle de mes autres invités, je suppose.

— Venez-en au fait, grommela Scorpio.

— Je respecterai l'accord que les Conjoineurs ont passé avec vous. Je vous laisserai partir librement, et rejoindre vos associés en ville. Vous avez ma parole.

Scorpio se releva avec un effort visible.

— Alors, je m'en vais tout de suite, dit-il.

— Attendez, fit H sans élever la voix.

Mais quelque chose dans son ton fit que le porcko s'immobilisa.

C'était comme si tout ce qui s'était passé jusque-là n'était que de la blague, et que H leur révélait finalement sa vraie nature : il n'était pas du genre à rigoler quand il passait aux affaires sérieuses.

Scorpio se laissa aller sur son fauteuil.

— Quoi ? demanda-t-il doucement.

— Écoutez-moi bien, vous tous, dit H en les parcourant solennellement des yeux. Je ne me répéterai pas.

Il y eut un silence. Même les frères La Tchatche semblèrent frappés d'un mutisme plus profond que jamais.

H s'approcha du piano à queue et joua six notes sinistres avant de claquer le couvercle.

— J'ai dit que nous vivions une époque prodigieuse. La fin des temps, peut-être. En tout cas, un grand chapitre des affaires humaines semble sur le point de se refermer. Nos petites querelles – nos petits mondes délicats, nos factions puériles, nos guéguerres ridicules – sont condamnées à disparaître ; nous sommes des enfants titubants dans une galaxie d'adultes, des adultes d'un âge et d'un pouvoir infinis. La femme qui vivait dans ce bâtiment était, je crois, le canal de l'une ou l'autre de ces forces non humaines. Je ne sais ni comment, ni pourquoi. Mais je crois qu'à travers elle ces forces ont étendu leur influence jusqu'aux Conjoineurs. Je ne puis que supposer que cela s'est produit parce que des temps désespérés sont proches.

Clavain aurait voulu discuter. Mais tout ce qu'il avait découvert par lui-même, tout ce que H lui avait montré rendait les protestations difficiles. Les suppositions de H étaient justifiées, et Clavain devait se contenter de hocher la tête en silence et de regretter que les choses n'aillent pas autrement.

H reprit la parole :

— Pourtant – et c'est ce qui m'épouvante – même les Conjoineurs semblent terrifiés. M. Clavain est un homme honorable, fit H avec un hochement de tête comme si cette déclaration avait besoin d'être soutenue. Oui. Je sais tout de vous, monsieur Clavain. J'ai étudié votre dossier, et je me prends parfois à regretter de n'avoir pas suivi votre carrière. Vous n'avez pas choisi un chemin facile, n'est-ce pas ? Ce chemin vous a fait côtoyer des idéologies, des espèces, des mondes différents. Jamais vous n'avez suivi votre cœur, cet organe versatile, ni une chose aussi futile qu'un drapeau, mais seulement la froide estimation de ce qu'il fallait faire, à tout moment.

— J'ai été un traître et un espion, objecta Clavain. J'ai tué des innocents à des fins militaires. J'ai fait des orphelins. Si c'est ça, l'honneur, vous pouvez vous le garder.

— Il y a eu des tyrans pires que vous, monsieur Clavain, faites-moi confiance. Mais je veux dire que c'est l'époque qui vous a poussé à commettre l'impensable. Vous avez tourné le dos aux Conjoineurs après les avoir suivis pendant quatre cents ans. Pas parce que vous pensez que les Demarchistes ont raison, mais parce que vous avez senti que votre camp était devenu toxique. Et vous avez perçu, peut-être sans le voir clairement, que l'enjeu dépassait toutes les factions, toutes les idéologies. Car c'est la survie de l'espèce humaine qui est en jeu.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Clavain.

— Je le sais grâce à ce que vous avez dit à vos amis, monsieur Clavain. Vous en avez dit assez long au Carrousel de New Copenhagen. Vous pensiez que personne ne vous écoutait, mais j'ai des oreilles partout. Et les Conjoinneurs ne sont pas seuls à pouvoir scraper les mémoires. Vous êtes tous passés par mon infirmerie. Vous vous imaginez que je ne m'abaisserais pas à regarder par le trou de serrure neural alors que l'enjeu est démesuré ? Ben voyons !

Il se tourna vers Scorpio et riva sur lui un regard d'une telle intensité que le porcko rentra la tête dans les épaules.

— Voilà ce qui va se passer. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour aider M. Clavain à mener sa mission à bien.

— À désertre ? avança Scorpio.

— Non, répondit H en secouant la tête. Quel intérêt ? Les Demarchistes n'ont plus un seul vaisseau en état de marche, pas dans ce système, en tout cas. M. Clavain se rallierait à eux en pure perte. Pire que ça, une fois entre les mains des Demarchistes, je doute que mon influence puisse le faire libérer à nouveau. Non. Nous devons penser au-delà de ça, et surtout à l'issue proprement dite, aux raisons pour lesquelles M. Clavain souhaitait désertre. Allez-y, dites-nous tout, fit-il avec un hochement de tête incitatif. Ce sera mieux qu'on l'entende de votre bouche.

— Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

— Pour les armes ? Oui.

Clavain hocha la tête. Il ne savait pas s'il devait se sentir vaincu ou victorieux. Que pouvait-il faire, sinon parler ?

— Je voulais convaincre les Demarchistes de monter une opération de récupération des armes de classe infernale avant que Skade ne mette la main dessus. Mais H a raison : ils n'ont plus un vaisseau en état. C'était une folie, un geste futile destiné à me donner l'impression d'agir. C'est tout, fit-il en proie à une lassitude mêlée de dégoût qu'il avait longtemps repoussée et qui projetait sur lui une ombre enténébrée. Le dernier geste de bravoure d'un vieillard à bout d'expédients. Je regrette, ajouta-t-il en parcourant les autres du regard comme s'il leur devait des excuses. Je vous ai entraînés là-dedans pour rien.

H fit le tour de son fauteuil et posa les mains sur les épaules de Clavain.

— Ne regrettez rien, monsieur Clavain.

— C'est pourtant vrai, non ? Nous ne pouvons rien faire.

— Vous avez parlé aux Demarchistes, reprit H. Que vous ont-ils dit quand vous avez abordé le sujet du vaisseau ?

Clavain se rappela sa conversation avec Perrotet et Voï.

— Ils m'ont dit qu'ils n'en avaient pas. Mais, ajouta-t-il avec un rire sans joie, qu'ils pourraient en trouver un en cas de besoin.

— C'était probablement vrai, répondit H. Mais qu'est-ce que ça vous aurait rapporté ? Ils sont affaiblis, corrompus, épuisés par les combats. Qu'ils trouvent un vaisseau – je ne ferai rien pour les en empêcher. Après tout, peu importe qui récupérera ces armes, tant qu'elles ne tombent pas entre les mains des Conjoineurs. Je pense seulement que quelqu'un d'autre aurait de meilleures chances d'y parvenir. Quelqu'un qui aurait accès à une technologie similaire à celle qui est maintenant en possession de votre camp.

— À qui pensez-vous ? demanda Antoinette.

Mais elle en avait probablement déjà une idée.

Clavain regarda son hôte.

— L'ennui, c'est que vous n'avez pas de vaisseau non plus.

— Non, répondit H, je n'en ai pas. Mais, comme les Demarchistes, je pourrais en trouver un. Il y a suffisamment de vaisseaux ultras dans le système pour qu'il ne soit pas impossible d'en prendre un, à condition de le vouloir vraiment. En réalité, j'ai déjà établi un plan d'urgence pour mettre la main sur un gobe-lumen, si le besoin s'en faisait sentir.

— Il faudrait une petite armée pour s'emparer d'un de leurs vaisseaux, dit Clavain.

— Sans blague ? fit H comme si c'était la première fois que cette idée lui venait à l'esprit. Après tout, c'est possible. Pas vrai, Scorpio ? fit-il en se tournant vers le porcko.

Scorpio écouta attentivement ce que H avait à dire sur les problèmes posés par le détournement d'un gobe-lumen. L'audace du projet était stupéfiante, mais – comme le souligna H – l'armée des porckos avait déjà accompli des forfaits audacieux, même s'ils n'étaient pas tout à fait de cette envergure. Ils avaient pris le contrôle de zones entières de la Mouise, usurpant le pouvoir au nez et à la barbe de ce qu'on appelait encore par dérision les autorités. Ils avaient ridiculisé les tentatives de la Convention de Ferristown pour faire appliquer la loi martiale dans les recoins les plus sombres de la cité et, en guise de réplique, ils avaient fondé des zones de non-droit dans toute la Ceinture de Rouille. Ces enclaves de criminalité contrôlée avaient simplement été omises de la carte, traitées comme si elles n'avaient jamais été réhabilitées après la Pourriture Fondante. Mais ça ne les rendait pas moins réelles. D'autant qu'elles constituaient parfois un environnement plus harmonieux que les habitats se trouvant sous la juridiction de la Convention.

Pour illustrer sa thèse selon laquelle les porckos avaient l'expérience et les moyens nécessaires pour voler un gobe-lumen, H mentionna aussi les activités que les porckos et les banshees avaient

établies dans tout le système. Le reste n'était qu'une question d'organisation et de timing. Première étape : la sélection de la cible idéale, et ce longtemps à l'avance. L'échec n'était pas une option – même un échec peu coûteux pour les porckos en termes de vies ou de ressources. À l'instant où les Ultras soupçonneraient que quelqu'un tentait de s'appropriier l'un de leurs précieux navires, ils renforceraient leurs mesures de sécurité, ou ils quitteraient le système en masse. Non : l'attaque devait se dérouler silencieusement et elle devait réussir du premier coup.

H raconta à Scorpio qu'il avait déjà effectué un certain nombre de simulations, et il avait conclu que le meilleur moment pour détourner un gobe-lumen était la phase de départ. C'était là que les Ultras étaient le plus vulnérables, et qu'ils avaient le plus de chances de négliger les mesures de sécurité habituelles. Le mieux était de sélectionner un vaisseau qui n'avait pas fait de trop bonnes affaires, parce qu'il serait plus susceptible d'avoir vendu certains de ses systèmes de défense ou d'armement. C'était le genre de deal pour lequel les Ultras se gardaient bien de faire de la publicité, mais H avait des espions parmi les dispatcheurs du réseau d'essaims-parkings qui interceptaient et filtraient les conversations d'affaires des Ultras. Il montra à Scorpio les dernières transcriptions, écrémant des tonnes de jargon commercial, et attira son attention sur l'un des vaisseaux qui se trouvaient déjà dans l'espace de Yellowstone et dont le petit commerce n'avait pas l'air très florissant.

— Le vaisseau proprement dit n'a rien qui cloche, fit H en baissant la voix sur un ton de confiance. Il est techniquement irréprochable, ou du moins il n'a rien qui ne pourrait être arrangé sur la route de Delta Pavonis. Je pense que ça pourrait être notre bébé, Scorpio. J'ai même échangé un mot ou deux avec Lasher... votre bras droit, je crois ? Il est au courant de mes intentions, et je lui ai demandé de monter une équipe d'intervention – quelques centaines des meilleurs éléments. Pas forcément des porckos, même si ce sont pour la plupart des hyperporcs.

— Attendez, attendez ! fit Scorpio en levant sa grosse patte maladroite. Vous avez parlé de Lasher. Mais enfin, comment le connaissez-vous ?

— Je suis ici dans ma ville, Scorpio, répondit H, plus amusé qu'irrité. Il n'y a rien ni personne que je ne connaisse.

— Quand même, Lasher...

— ... vous demeure farouchement loyal, oui. J'en ai bien conscience, et je n'ai pas essayé de le retourner. C'était un de vos fans avant qu'il ne devienne votre bras droit, hein ?

— Vous ne connaissez rien de Lasher.

— Assez pour savoir qu'il donnerait sa vie pour vous. Et je vous

répète que je n'ai pas tenté de le retourner. J'ai... devancé votre accord, Scorpio. C'est tout. Anticipé le fait que vous accéderiez à ma requête et que vous feriez ce que je vais vous demander. J'ai dit à Lasher que vous lui ordonniez de constituer une armée, et que je me contentais de lui transmettre l'ordre. J'admets que j'ai pris quelques libertés. Comme je vous l'ai dit, ce n'est pas une époque pour les tièdes ou les timorés. Or nous ne sommes ni tièdes ni timorés, hein ?

— Non...

— Voilà, c'est l'esprit, fit-il en lui flanquant une claque sur l'épaule dans une attitude de camaraderie bourrue. Le vaisseau est l'*Enfant d'Eldritch*, du halo commercial des Macro Hektor Industries. Vous pensez pouvoir vous en emparer, Lasher et vous, Scorpio ? Ou j'ai misé sur les mauvais porckos ?

— Allez vous faire enculer, H.

L'intéressé s'illumina.

— Ah, je suis ravi qu'on soit d'accord !

— Je n'ai pas dit mon dernier mot. C'est moi qui choisirai mon équipe. Et pas seulement Lasher, mais qui je voudrai. Peu importe l'endroit de la Mouise où ils peuvent bien être, qu'ils soient dans la merde ou non, vous me les trouvez. Ça marche ?

— Je ferai de mon mieux. Il y a des limites...

— Ravi qu'on soit d'accord ! Et quand j'aurai fini, quand j'aurai mis un vaisseau à la disposition de Clavain...

— Vous partirez avec. Il n'y a pas moyen de faire autrement, vous comprenez. Vous imaginez sérieusement que vous pourriez vous fondre à nouveau dans la société kamée ? Vous pouvez partir d'ici tout de suite, vous avez ma bénédiction, mais il faudra vous passer de ma protection. Et si loyal que puisse être Lasher, la Convention a flairé le sang. Vous n'avez pas de raison de rester en arrière, pas plus qu'Antoinette et Xavier n'en ont de rester ici. Si vous avez deux sous de jugeote, vous partirez avec Clavain, comme eux.

— Vous parlez de quitter Chasm City.

— Nous devons tous faire des choix dans la vie, Scorpio. Et ces choix ne sont pas toujours faciles. Ceux qui comptent, en tout cas. Enfin, ce n'est pas pour toujours, ajouta-t-il en évacuant l'argument d'un geste de la main. Vous n'êtes pas né ici, pas plus que moi. La ville sera toujours là, d'ici cent ou deux cents ans. Elle n'aura peut-être pas la même allure qu'aujourd'hui, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Elle sera peut-être encore mieux, peut-être pire. Ce sera à vous d'y trouver votre place. Évidemment, à ce moment-là, vous n'aurez peut-être plus envie de revenir.

Scorpio regarda les pages de jargon commercial qui défilaient sur l'écran.

— Et ce vaisseau... Celui que vous avez sélectionné...

— Oui ?

— Admettons que je le prenne... que je le donne à Clavain, et que je décide de rester à bord... J'y mets une condition.

— Une ou deux exigences de votre part ne seraient pas déraisonnables, répondit H avec un haussement d'épaules. Que voulez-vous ?

— Le rebaptiser. Ce sera le *Lumière Zodiacale*. Et ce n'est pas négociable.

H le regarda avec un intérêt froid, distant.

— Je suis sûr que Clavain n'aura pas d'objection. Mais pourquoi ce nom ? Il revêt un sens particulier pour vous ?

Scorpio ne répondit pas à cette question.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il sut que le vaisseau avait été capturé sans encombre et fonçait maintenant en direction du système de Delta Pavonis – une étoile autour de laquelle tournait un monde appelé Resurgam, qu'il connaissait de nom, et encore –, H sortit sur l'un des balcons à mi-hauteur du Château des Corbeaux. Une brise tiède faisait battre l'ourlet de sa cape contre son pantalon. Il inspira profondément, savourant les odeurs d'onguents et d'épices. Ici, le bâtiment était encore dans la bulle d'atmosphère respirable recrachée du gouffre par la Lilly asthmatique, cet immense spécimen de biotechnologie que les Conjoinneurs avaient installé durant leur brève administration. C'était la nuit et, grâce à une rare conjonction d'humeur personnelle et de conditions extérieures optimales, il trouva Chasm City extraordinairement belle, comme le sont toutes les cités humaines à un moment ou à un autre de leur existence. Il l'avait vue subir tellement de changements... mais ce n'était rien à côté de ceux qu'il avait lui-même subis.

C'est fait, se dit-il.

Maintenant que le vaisseau était en route, maintenant qu'il avait assisté Clavain dans sa mission, il avait fini par commettre la bonne action incontestable de sa vie. Elle n'absolvait pas tout son passé, toutes les infamies qu'il avait commises, tous les gestes qu'il aurait pu faire et n'avait pas faits. Ça ne suffirait pas à expier son échec à sauver la larve tourmentée avant que la Demoiselle ne le prenne de vitesse, mais c'était mieux que rien.

Tout valait mieux que rien.

Le balcon était en saillie sur l'un des flancs noirs du bâtiment, bordé par une rambarde très basse. Il s'approcha tout au bord. La brise chaude – qui évoquait un peu le souffle d'un animal – forçait. Loin en bas, très loin, à des kilomètres de là, la cité s'étalait dans des courants de lumière, comme le ciel au-dessus de sa ville natale après l'un des

combats confus du temps de sa jeunesse.

Il s'était juré que lorsqu'il se serait enfin racheté, quand il aurait enfin trouvé quelque chose à faire pour expier une partie de ses péchés, il mettrait fin à sa vie. Mieux valait en finir avant que les jeux ne soient définitivement faits plutôt que de risquer de commettre une action encore pire dans l'avenir. Le pouvoir de faire le mal était encore en lui, il le savait ; il était profondément enfoui, il y avait des années qu'il n'avait pas refait surface, mais il était toujours là, comme un ressort bandé, comme une hamadryade attendant son heure pour frapper. Le risque était trop grand.

Il regarda vers le bas, imaginant l'effet que ça ferait. Dans un instant, tout serait fini, en dehors du lent, de l'élégant jeu de la masse et de la gravité. Il ne serait plus qu'un exercice balistique. Plus de capacité de souffrance ; plus de soif de rédemption.

Une voix de femme traversa la nuit :

— Non, H !

Il ne se retourna pas. Il resta en équilibre au bord du vide. La cité l'attirait vers ses profondeurs vertigineuses.

Elle traversa le balcon, ses talons cliquetant sur le sol de marbre. Il sentit son bras se glisser autour de sa taille. Gentiment, amoureusement, elle l'éloigna du vide.

— Non, chuchota-t-elle. Ce n'est pas comme ça que l'histoire finit. Pas ici, pas maintenant.

— Voilà votre carrosse, dit le petit homme noiraud avec un mouvement de menton en direction de l'unique véhicule garé dans la rue.

Thorn observa l'ombre tassée au volant, derrière la vitre.

— Le conducteur a l'air endormi.

— Il ne dort pas.

Par mesure de précaution, le chauffeur de Thorn s'arrêta quand même à côté de l'autre véhicule. Les deux engins étaient identiques – le modèle standard subventionné par le gouvernement. Mais celui qui devait servir à l'évasion était plus ancien et plus dégingué. La pluie formait des plaques ternes sur les réparations de la carrosserie. Le chauffeur descendit de voiture et trotta, la tête rentrée dans les épaules, en évitant les flaques d'eau, vers l'autre véhicule. Il tapa au carreau. Le conducteur baissa sa vitre et les deux hommes bavardèrent une minute ou deux, le chauffeur de Thorn appuyant son discours par des gestes de la main et autres mimiques expressives. Puis il revint, se remit au volant et dit quelques mots à Thorn. Enfin, il desserra le frein à main et la voiture s'éloigna dans un chuintement de pneus sur la chaussée détrempée.

— Il n'y a aucun autre véhicule dans la rue, remarqua Thorn. Il ne va pas attirer l'attention, à attendre là, comme ça ?

— Vous préféreriez fuir sans voiture, par un temps pareil ?

— Non. Mais j'espère que ce flemmard a une bonne histoire à raconter au cas où les sbires de Vuilleumier décideraient d'avoir une petite conversation avec lui.

— Il a une explication, ne vous en faites pas ; il pense que sa femme le trompe. Vous voyez l'appartement, là-haut ? Il surveille les fenêtres au cas où sa femme se montrerait alors qu'elle est censée travailler de nuit.

— Dans ce cas, il vaudrait mieux qu'il se réveille un peu.

— Je lui ai dit d'avoir l'air à l'affût. Détendez-vous, Thorn, fit-il alors qu'ils prenaient un virage sur les chapeaux de roues. Vous avez fait ça cent fois, on a tenu une dizaine de réunions dans cette partie de Cuvier. Si vous m'avez embauché, c'était pour ne pas avoir à vous occuper des détails.

— Vous avez raison, convint Thorn. Enfin, compte tenu des circonstances, il est normal que je sois un peu nerveux.

— Vous, nerveux ? s'esclaffa l'autre.

— L'enjeu est important. Je ne veux pas les laisser tomber. Pas après avoir fait tout ce chemin.

— Vous ne les laisserez pas tomber, Thorn. Ils ne vous laisseraient pas faire. Vous ne l'avez pas encore compris ? Ils vous aiment.

L'homme actionna un interrupteur sur le tableau de bord et les essuie-glaces accélérèrent leur course sur le pare-brise.

— Putains de terraformeurs, hein ? Comme s'il ne pleuvait pas assez, ces temps-ci. Enfin, puisqu'il paraît que c'est bon pour la planète... Au fait, vous y croyez, vous, à ce que le gouvernement nous raconte ?

— À quel sujet ? demanda Thorn.

— Ce truc bizarre, dans le ciel.

Thorn suivit l'organisateur dans le bâtiment choisi. On le conduisit par une série de couloirs obscurs jusqu'à une grande pièce aveugle. Des tas de gens étaient assis face à une scène et un pupitre improvisés. Thorn passa entre les rangs et grimpa lestement sur la scène. Il y eut quelques applaudissements respectueux sans être fanatiques. Il baissa les yeux sur le public et constata qu'il y avait bien une quarantaine de personnes, comme promis. Il s'appuya au pupitre.

— Bonsoir, commença-t-il. Merci d'être venus ce soir. J'apprécie les risques que vous avez pris. Je vous promets que le jeu en vaut la chandelle.

Ses partisans venaient de tous les horizons de Resurgam, le noyau dur du gouvernement mis à part. Il arrivait de temps à autre que des employés du gouvernement tentent de rejoindre le mouvement, parfois animés par des motifs sincères. Mais il aurait été trop risqué de les laisser adhérer. Ils étaient écartés bien avant d'approcher Thorn. Cela dit, il y avait des techniciens, des cuisiniers et des conducteurs de camion, des fermiers, des plombiers et des professeurs. Certains étaient très vieux et avaient des souvenirs de leur vie à Chasm City avant que le *Lorean* ne les amène sur Resurgam. D'autres étaient nés après la chute de Girardieau, et pour eux cette période – à peine moins glauque que l'actuelle – était le « bon vieux temps », si incroyable que cela puisse paraître. Rares étaient ceux qui n'avaient, comme Thorn, que des souvenirs d'enfance du Vieux Monde.

— Alors c'est vrai ? fit une femme au premier rang. Dites-le-nous, Thorn. Maintenant. Nous avons tous entendu des rumeurs. Calmez nos angoisses.

Il eut un sourire patient, malgré cette malencontreuse infraction à

son scénario.

— De quelles rumeurs voulez-vous parler, au juste ?

Elle se leva et parcourut les autres du regard.

— On dit que vous les auriez trouvées – les navettes. Celles qui vont nous emmener loin de cette planète. Et que vous avez trouvé le vaisseau stellaire aussi, et qu'il va nous ramener sur Yellowstone.

Thorn ne lui répondit pas directement. Il regarda par-dessus les têtes du public, et s'adressa à quelqu'un au fond.

— Je pourrais avoir la première image, s'il vous plaît ?

Thorn s'écarta pour ne pas se trouver dans l'axe de l'image projetée sur le mur à la peinture salie, craquelée.

— Cette photo date d'il y a exactement vingt jours, reprit-il. Je ne vous dirai pas tout de suite où elle a été prise. Mais vous voyez bien que c'est Resurgam, et que la photo doit être assez récente. Vous voyez comme le ciel est bleu, et toute la végétation, au premier plan ? On reconnaît les plaines, l'endroit où la terraformation a le mieux marché.

L'image en deux dimensions fit apparaître un canyon. Deux minces engins métalliques étaient garés nez à nez dans l'ombre, entre les parois rocheuses.

— Ce sont des navettes surface-orbite, annonça Thorn. De gros modèles, d'une capacité de près de cinq cents personnes chacune. On ne peut pas très bien apprécier la taille sur ce cliché, mais cette petite ouverture noire, là, est une porte. Image suivante, s'il vous plaît.

L'image changea. Maintenant, Thorn était debout en personne sous la coque de l'une des navettes, et il levait les yeux vers la porte qui avait l'air si petite sur la vue précédente.

— Je suis descendu les voir. Je ne voulais pas y croire moi-même avant de pouvoir les toucher. C'est pourtant vrai. Et pour autant que je puisse le dire, elles sont parfaitement fonctionnelles. Aussi bien que le jour où elles se sont posées.

— D'où viennent-elles ? demanda un homme.

— Ce sont celles du *Loreau*, répondit Thorn.

— Elles sont restées là pendant tout ce temps ? Je n'arrive pas à le croire.

Thorn eut un haussement d'épaules.

— Elles avaient été conçues pour durer. Une technologie ancienne, autorégénératrice. Pas comme ces nouveaux trucs auxquels nous sommes habitués aujourd'hui. Ces navettes sont des reliques d'un temps où les choses n'étaient pas faites pour s'user, tomber en panne ou devenir obsolètes. Nous ne devrions pas l'oublier.

— Vous avez pénétré à l'intérieur ? D'après les rumeurs, vous y seriez entré, et vous auriez même remis les moteurs en marche.

— Image suivante.

Le cliché montrait Thorn, un autre homme et une femme sur la passerelle de la navette. Ils souriaient. Tous les voyants étaient éclairés sur le tableau de bord, derrière eux.

— Ça a pris des jours, mais nous avons fini par y parvenir. Non que la navette se soit montrée récalcitrante, mais nous avons oublié des protocoles que ses constructeurs pensaient que nous connaissions. Enfin, comme vous le voyez, le vaisseau est fonctionnel, au moins d'un point de vue nominal.

— Elles peuvent voler ?

— Nous n'en sommes pas sûrs, répondit gravement Thorn. Nous n'avons pas de raison de supposer qu'elles n'en sont pas capables, seulement nous n'avons fait qu'effleurer les strates de diagnostic. Nous avons des gens là-bas, en ce moment même, et nous en apprenons un peu plus tous les jours, mais tout ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est que les navettes devraient pouvoir voler compte tenu de ce que nous savons sur la machinerie de la Belle Époque.

— Comment les avez-vous trouvées ? demanda une autre femme.

Thorn baissa les yeux et réfléchit quelques secondes.

— Toute ma vie j'ai cherché un moyen de quitter cette planète, dit-il.

— Ce n'est pas ce que je vous demandais. Et si ces navettes étaient un piège du gouvernement ? Et si c'étaient des agents de l'État qui avaient semé de faux indices pour vous conduire à elles ? Et si elles étaient faites pour vous éliminer une bonne fois pour toutes, vos partisans et vous ?

— Le gouvernement ne connaît aucun moyen de quitter cette planète, répondit Thorn. Vous pouvez me faire confiance.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Image suivante.

C'était une photo de la chose dans le ciel. Thorn attendit pendant qu'elle devenait nette, puis floue, et de nouveau nette. Il étudia la réaction de son public. Certains avaient déjà vu cette image, mais avec une résolution très inférieure ; d'autres avaient vu de leurs propres yeux le petit point ocre dans le ciel, courant après le soleil couchant comme une comète difforme. Il précisa que l'image était la dernière et la meilleure dont disposait le gouvernement, selon ses sources.

— Mais ce n'est pas une comète, dit Thorn. C'est ce que raconte le gouvernement, mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas non plus une supernova, ni aucune des autres rumeurs qu'ils ont lancées. Ils ont propagé ces mensonges parce qu'il n'y a que peu de gens qui en sachent assez sur l'astronomie pour se rendre compte de ce que c'est. Et les seuls qui y comprennent quelque chose sont trop intimidés pour parler, parce qu'ils savent que le gouvernement ment pour une raison précise.

— Et pour quelle raison ? demanda quelqu'un.

— Bien qu'il n'ait absolument pas la forme d'une comète, ce n'est pas non plus un objet venu de l'extérieur de notre système solaire. Il se déplace un peu toutes les nuits sur le fond d'étoiles, et il se trouve dans le plan de l'écliptique comme les autres planètes. Il y a une explication à ça. Une explication assez évidente, d'ailleurs.

Il les parcourut du regard, sûr d'avoir capté leur attention, à présent.

— C'est une planète. Ou plutôt c'en était une. La tache est l'endroit où se trouvait une géante gazeuse, appelée Roc. Ce que vous voyez là est sa carcasse désincarnée. La planète a été décomposée, au sens propre du terme. C'est ce que le gouvernement ne veut pas que vous sachiez, parce qu'ils ne peuvent rien y faire, ajouta-t-il avec un sourire. Suivante ! dit-il avec un mouvement de menton vers le fond de la salle.

Il leur montra alors comment les choses avaient commencé, plus d'un an auparavant.

— Trois mondes rocheux de taille moyenne ont d'abord été démantelés par des machines autorépliquantes. Les matériaux ont été récupérés, transformés, réduits à leurs composants et propulsés à l'autre bout du système jusqu'à la géante gazeuse. D'autres machines attendaient déjà sur place. Elles ont changé trois des lunes de Roc en des usines colossales, qui dévorent des mégatonnes de gravats à la seconde et recrachent des composants mécaniques hautement organisés. Elles projettent un arc de matière tourbillonnante autour de la géante gazeuse, un énorme anneau métallique, d'une densité et d'une puissance incroyables. On le voit d'ici, très faiblement, mais je vous demande de croire sur parole qu'il fait bien une dizaine de kilomètres d'épaisseur. En même temps, elles projettent des tubes de matière similaire dans l'atmosphère proprement dite.

— Qui ça ? demanda un autre homme. Qui est-ce qui fait ça, Thorn ?

— Pas « qui », *quoi*, rectifia-t-il. Ce sont des machines non humaines. Le gouvernement en est pratiquement certain. Ils ont une théorie, aussi. Ce serait la faute de Sylveste. Il aurait provoqué une sorte de déclic qui les aurait attirées ici.

— Exactement comme les Amarantins, c'est ça ?

— Peut-être, répondit Thorn. En tout cas, ça fait partie des hypothèses à l'étude. Mais rien n'indique que des planètes majeures aient jamais été démantelées dans ce système, il n'y a pas de vide de résonance dans des orbites susceptibles d'avoir accueilli des planètes de type jupitérien. Mais, je le répète, ça se serait passé il y a un million d'années. Les Inhibiteurs ont peut-être fait le ménage après avoir fini le sale boulot.

— Les Inhibiteurs ? releva un barbu que Thorn reconnut pour être un paléobotaniste au chômage.

— C'est le nom que le gouvernement donne à ces machines non humaines, j'ignore pourquoi. Enfin, ce nom en vaut bien un autre, hein ?

— Et quelles sont leurs intentions à notre égard ? demanda une femme qui avait des dents exceptionnellement gâtées.

— Je n'en sais rien.

Thorn crispa ses doigts sur le bord du pupitre. Dans la salle, l'atmosphère avait soudain changé, de façon presque palpable. C'était toujours comme ça, quand ils voyaient ce qui se passait. Ceux qui étaient au courant pour la chose dans le ciel redoutaient le moment où la rumeur se répandrait. Pendant la majeure partie de l'année, elle n'avait pas été visible sous la latitude de Cuvier, où était concentrée la majorité de la population. Mais à présent qu'on la voyait dans le ciel, la nuit, on ne pouvait plus l'ignorer. Et personne n'avait l'air de penser que c'était un bon présage.

Les experts du gouvernement avaient leur idée sur ce qui se passait autour de la géante. Ils avaient bien compris que les activités devaient être produites par des forces intelligentes et ne pouvaient découler d'un cataclysme astronomique sans précédent, bien que cette hypothèse ait été un moment envisagée. Une minorité considérait la destruction comme vraisemblablement d'origine humaine : des Conjoiners, peut-être, ou un nouveau groupe d'Ultras belliqueux. Pour un nombre encore plus minoritaire et moins crédible, la Triumvira, Ilia Volyova, était pour quelque chose dans l'affaire. La majorité pensait, à juste raison, qu'une intervention non humaine était plus probable, et que c'était d'une façon ou d'une autre une réponse aux investigations de Sylveste.

Mais les experts du gouvernement n'avaient accès qu'à des informations très fragmentaires. Ils n'avaient pas vu les machines non humaines de près, comme Thorn.

Quant à Volyova et Khouri, elles avaient leur propre théorie.

Dès que l'arc serait achevé, dès qu'il entourerait la géante gazeuse, la magnétosphère de la planète serait radicalement changée. Un champ quadripolaire intense serait généré. Des boucles de champ magnétique s'enrouleraient entre les méridiens, passant des pôles à l'équateur et s'étendant loin dans l'atmosphère. Le champ, manifestement artificiel, ne pourrait être produit que par un flux constant suivant les conducteurs disposés le long de ces méridiens, de grandes boucles métalliques enroulées autour de la planète comme le bobinage d'un moteur.

C'était le processus que Thorn et Khouri avaient observé de leurs propres yeux. Ils avaient vu la dépose de ces boucles, enroulées dans

l'atmosphère. Mais ils n'avaient pas idée de la distance à laquelle elles s'enfonçaient. Les enroulements devaient être profondément enfouis dans l'océan d'hydrogène métallique, assez profondément pour réaliser une sorte de couplage en forme de torque avec le noyau rocheux ratatiné et en même temps immensément riche en métaux de la planète. Une force d'accélération extérieure transmise aux enroulements serait transférée à la planète proprement dite.

En attendant, autour de la planète, l'arc orbital générait un flux constant, de pôle à pôle, qui traversait la géante gazeuse et regagnait l'arc en passant à travers le plasma de la magnétosphère. Les éléments chargés de l'anneau réagissaient avec le champ dans lequel ils étaient plongés, induisant un minuscule changement de moment angulaire dans le bobinage du moteur.

Et la géante gazeuse avait commencé à tourner plus vite, imperceptiblement d'abord.

Il y avait près d'un an que le processus avait été entamé. L'effet avait été catastrophique : la planète tournant de plus en plus vite avait été poussée de plus en plus près de la vitesse critique de rupture où sa propre gravité ne pouvait plus l'empêcher de voler en éclats. En l'espace de six mois, la moitié de la masse de l'atmosphère de la planète avait été projetée dans l'espace, éjectée dans la nouvelle nébuleuse circumplanétaire à la fois belle et monstrueuse qui était visible dans le ciel nocturne de Resurgam sous la forme d'une tache grosse comme le pouce. Elle avait désormais perdu la majeure partie de son atmosphère. Allégé du poids des couches supérieures qui le comprimaient, l'océan d'hydrogène liquide était retourné à l'état gazeux, libérant des torrents d'énergie qui avaient été aussitôt pompés dans la machinerie tourbillonnante. L'océan d'hydrogène métallique avait subi un changement d'état similaire, mais encore plus convulsif. Ce qui faisait également partie du plan, parce que l'immense processus de démantèlement ne s'était pas interrompu une seconde.

À présent, il ne restait plus de la planète qu'une squame de matière nucléaire instable sur le plan tectonique et tournant à une vitesse proche de sa vitesse de fragmentation. Et tandis que Thorn était là à parler, les machines, là-haut, entouraient la géante gazeuse, la transformant et la raffinant. Dans la nébuleuse, d'autres structures – révélées sous l'aspect de noyaux ténébreux de forme et de densité cohérentes – se constituaient, plus grandes que des mondes entiers.

— Je ne sais pas ce qui se passe, répéta Thorn. Et je doute que quiconque le sache. Mais j'ai une idée. Ce qu'ils ont fait, jusqu'alors, était parfaitement structuré. Les machines sont terrifiantes, mais elles ont des limites. Il fallait bien qu'elles trouvent les matériaux quelque part, et elles ne pouvaient pas commencer par la destruction de la géante gazeuse. Elles devaient laisser agir les outils, ce qui impliquait

de fracasser d'abord trois petits mondes. Elles avaient besoin de matières premières, vous comprenez. L'énergie ne leur pose apparemment aucun souci – peut-être qu'elles la tirent directement du vide –, mais elles ont apparemment des problèmes pour la condenser en matière avec précision et efficacité. Elles étaient donc obligées de procéder par étapes. Maintenant, elles ont démantelé une géante gazeuse, libérant peut-être un dixième ou un pour cent de la masse utile de tout ce système. D'après ce que nous avons vu, la masse libérée sera utilisée à autre chose. À quoi ? Mystère. Mais je suis prêt à avancer une hypothèse. Il n'y a qu'un endroit où aller, à présent, une seule chose d'une classe supérieure à celle d'une géante gazeuse. Ça doit être le soleil. Je pense qu'elles vont le détruire.

— Vous voulez rire ! lança quelqu'un.

— Je voudrais bien. Mais il doit bien y avoir une raison pour qu'ils n'aient pas encore anéanti Resurgam. Je pense que c'est évident : ils n'ont pas besoin de le faire. D'ici peu, peut-être beaucoup plus vite que nous ne le voudrions, ils n'auront plus à s'en soucier. La planète aura disparu. Ils auront déchiqueté son système solaire.

— Non !... s'exclama quelqu'un.

Thorn s'apprêtait à répondre à leurs objections, bien compréhensibles. Il avait déjà vécu ça ; il savait que la vérité mettait un moment à s'imposer. C'est pourquoi il leur avait d'abord parlé des navettes, pour qu'ils aient quelque chose à quoi se raccrocher. Il leur annonçait la fin du monde, mais ça ne voulait pas dire qu'ils étaient tous condamnés à mort. Il y avait un espoir. Tout ce dont ils avaient besoin, c'était de trouver le courage de lui faire confiance, le courage de le suivre.

Et puis Thorn réalisa que la personne avait dit « non » pour une tout autre raison. Ça n'avait rien à voir avec son exposé des faits.

La police venait de faire irruption dans la salle.

« Faites comme si vous pensiez que votre vie était menacée, lui avait dit Khouri. Ça doit avoir l'air totalement crédible. Si on veut que ça marche – et ça doit marcher, pour notre survie à tous –, ils doivent croire que vous avez été arrêté sans préavis. Vous avez intérêt à vous débattre, Thorn, et préparez-vous à prendre des coups. »

Il bondit de l'estrade. Les policiers étaient masqués et impossibles à reconnaître. Ils brandissaient des bombes incapacitantes et des matraques électriques. Ils se déployèrent parmi l'assistance tétanisée de peur avec des mouvements rapides, saccadés, sans communication audible. Thorn fonça vers la porte qui menait à la voiture d'évasion, à deux pâtés de maisons de là. Il fallait que ça ait l'air réel. Sacrement réel. Il entendait les pieds des chaises racler le sol alors que les gens se levaient précipitamment. Le vacarme des grenades à gaz angoissant et le bourdonnement suivi du claquement sec des poings électriques

emplirent la salle. Il entendit quelqu'un crier, puis un bruit d'armure écrasant des os. Il y eut un moment de calme relatif, aussitôt rompu. Le silence explosa en une frénésie de bruits et de mouvements de panique alors que tout le monde tentait de fuir.

Toute issue lui était interdite. La police arrivait aussi par la sortie prévue.

Thorn fit demi-tour. Même histoire de l'autre côté. Il se mit à tousser et sentit la panique monter en lui, de façon tout à fait étonnante, comme un soudain besoin d'éternuer. L'effet du gaz angoissant était tellement puissant qu'il fut pris d'une envie subite de ramper dans un coin et de se rouler en boule, cessant toute résistance. Il refoula cette pulsion, attrapa une chaise et la brandit comme un bouclier alors que la police se précipitait vers lui.

Ensuite, il n'eut plus conscience que d'une chose : il était à quatre pattes, et la police lui tapait dessus avec une habileté consommée, de façon à laisser des contusions, mais sans briser d'os importants ou provoquer de blessures internes.

Du coin de l'œil, Thorn vit un autre groupe de policiers se jeter sur la femme aux mauvaises dents. Elle disparut sous leur masse, comme agressée par une bande de voyous.

En attendant que l'étoile chantante achève sa construction, le superviseur plongeait comme par jeu dans les strates mémorielles de ses précédentes incarnations.

Le superviseur n'était pas localisé dans une seule et unique machine inhibitrice. Ç'aurait été une concentration d'expertise trop vulnérable. Mais quand la présence d'un nettoyeur était exigée dans un site donné – typiquement, un volume d'espace de quelques heures-lumière de rayon, pas plus –, un essaim d'intelligence diffuse se formait à partir d'un grand nombre de sous-esprits non intelligents. Les communications à la vitesse de la lumière reliaient les éléments silencieux, qui échafaudaient des pensées lentes, secrètes ; un traitement plus rapide était assigné à des unités individuelles. Les processus de pensée plus vastes du superviseur étaient nécessairement visqueux, mais cette limitation n'avait jamais handicapé les Inhibiteurs. Ils n'avaient jamais tenté non plus de tisser ensemble les sous-éléments d'un superviseur à l'aide de canaux de communication supralumineux. Les archives recelaient trop d'avertissements sur les dangers de ce genre d'expérimentation. Des espèces entières avaient été éradiquées de l'Histoire galactique à cause d'une unique et stupide violation de causalité.

Le superviseur n'était pas seulement lent et diffus ; il était aussi temporaire, et n'était autorisé à accéder qu'à une conscience fluctuante. Alors même qu'il prenait conscience de son existence, il avait su avec un

fatalisme sinistre qu'il mourrait sitôt son devoir accompli. Mais l'inéluctabilité de son destin ne lui inspirait aucune amertume, même après qu'il eut scanné les archives et retrouvé les souvenirs de ses apparitions précédentes, de ses précédents nettoyages. Il devait en être ainsi, et voilà tout. L'intelligence, même mécanique, ne pouvait être autorisée à infecter la galaxie tant que la crise imminente n'aurait pas été évitée. L'intelligence était, au sens propre du terme, sa propre ennemie, et la plus redoutable de toutes.

Il se rendit compte qu'il se souvenait de certains des nettoyages précédents. Évidemment, il n'était pas vraiment le superviseur qui avait conçu les extinctions précédentes. Quand les essaims d'Inhibiteurs se rencontraient, ce qui était rare, ils échangeaient des informations sur les apparitions et les éradications récentes, les méthodes d'annihilation et autres anecdotes. Ces rencontres étaient moins fréquentes, depuis quelque temps, et il n'y avait eu qu'un ajout significatif à la bibliothèque des techniques d'éradication stellaire au cours des cinq cents derniers millions d'années. Les essaims, isolés les uns des autres pendant tout ce temps, réagissaient avec circonspection quand ils se rencontraient. Certaines rumeurs faisaient même état de différentes factions d'Inhibiteurs qui se disputaient les droits d'extinction.

Ce qui était sûr, c'est que quelque chose était allé de travers depuis l'ancien temps, où les éradications se passaient proprement et méthodiquement, et où aucune éclosion majeure n'échappait au nettoyage. Le superviseur ne pouvait faire autrement que d'en tirer des conclusions. La grande machine qui contrôlait l'intelligence à l'échelle de la galaxie – la machine dont le superviseur faisait dûment partie – était mise en échec. L'intelligence commençait à passer entre les mailles du filet, risquant d'infester tout le système. Et la contagion menaçait. La situation avait assurément empiré au cours des derniers millions d'années, et pourtant ce n'était rien au regard des treize rotations galactiques – les trois milliards d'années – qui les attendaient, avant que n'arrive le moment de la crise. Le superviseur doutait fort que l'intelligence puisse être contrôlée jusque-là. Il s'en était fallu de peu qu'il ne renonce tout de suite, laissant cette espèce particulière s'en tirer sans la neutraliser. C'étaient des quadrupèdes vertébrés, qui respiraient de l'oxygène, après tout. Des mammifères. Ils éveillaient de lointains échos de fraternité, chose qui ne l'avait jamais troublé quand il anéantissait des sacs gazeux qui respiraient de l'ammoniaque, ou des insectoïdes hérissés de piquants.

Le superviseur s'obligea à changer le cours de ses pensées. C'était très probablement juste le genre d'idée qui diminuait le taux d'éradications réussies.

Non, les mammifères devaient mourir. Il le fallait, et c'était comme ça que ça finirait.

Le superviseur contempla l'étendue des travaux autour de Delta

Pavonis. Il savait ce qui s'était passé lors de l'éradication précédente, l'anéantissement des aviens qui occupaient précédemment ce secteur de l'espace. Les mammifères n'avaient probablement même pas vu le jour dans cet endroit, ce qui voulait dire que ce ne serait que la première étape d'une éradication plus approfondie. Les derniers opérateurs avaient vraiment salopé le travail, se dit-il. Évidemment, on était toujours tenté d'effectuer le nettoyage avec le minimum de dégâts pour l'environnement. Pour que les mondes et les soleils soient changés en armes, il fallait qu'une éruption de classe trois soit imminente et, même alors, elle devait être évitée dans toute la mesure du possible. Le superviseur n'aimait pas provoquer de dommages superflus. Il avait un sens aigu du paradoxe qui consistait à détruire les étoiles tout de suite, alors que son rôle était d'éviter de plus grandes destructions trois milliards d'années plus tard. Mais ce qui était fait était fait. Il fallait maintenant tolérer une certaine quantité de dégâts additionnels.

C'était du sale boulot. Mais c'était la « vie », se dit le superviseur.

L'Inquisitrice regardait la pluie tomber sur Cuvier. Son reflet sur la vitre semblait arpenter la ville comme un fantôme.

— Vous vous en sortirez avec lui, m'dame ? demanda le garde qui lui avait amené ce qu'elle demandait.

— Je devrais, répondit-elle sans se retourner. Et si je n'y parviens pas, je sais que vous n'êtes pas loin. Enlevez-lui ses menottes et laissez-nous.

— Vous êtes sûre, m'dame ?

— Enlevez-lui ses menottes.

Le garde sépara les deux liens de plastique. Thorn s'étira et se frotta nerveusement le visage, comme un artiste vérifiant si la peinture de sa toile est enfin sèche.

— Vous pouvez nous laisser, répéta l'Inquisitrice.

— M'dame... fit le garde en refermant la porte derrière lui.

Thorn se laissa tomber sur une chaise. Khouri regardait toujours par la fenêtre, les mains croisées dans le dos. La pluie tombait par grands rideaux d'une corniche en surplomb au-dessus de la fenêtre. Le ciel nocturne était un brouillard flou, d'un rouge presque noir. Il n'y avait pas d'étoiles, ce soir-là, pas de présages troublants dans le ciel.

— Ils vous ont fait mal ? demanda-t-elle.

Il se rappela qu'il devait continuer à jouer son rôle.

— Qu'est-ce que vous croyez, Vuilleumier ? Que je me suis fait ça tout seul parce que j'aime le rouge du sang ?

— Je sais qui vous êtes.

— Moi aussi. Je m'appelle Renzo. Félicitations.

— Vous vous appelez Thorn. L'ennemi public numéro un, fit-elle

un ton plus haut que d'ordinaire. Vous avez beaucoup de chance, vous savez.

— Ah bon ?

— Si c'était le Contre-Terrorisme qui vous avait mis le grappin dessus, vous seriez à la morgue, à l'heure qu'il est. Enfin, *la* morgue... plusieurs morgues. Par bonheur, les policiers qui vous ont arrêté ne savaient pas à qui ils avaient affaire. Et franchement, même si je le leur avais dit, je doute qu'ils m'auraient crue. Pour eux, Thorn est comme la Triumvira : une figure mythique, un objet de révolulsion. Je pense qu'ils s'attendaient à voir un géant, un colosse capable de les déchiqueter à mains nues. Mais vous êtes un homme normal. Ils auraient pu vous croiser dans les rues de Cuvier sans vous remarquer.

Thorn fouilla dans sa bouche avec le bout de son doigt.

— Je regrette d'être aussi décevant. Enfin, si j'étais Thorn...

Elle se retourna et s'approcha de lui. Son attitude, son expression, même l'aura qui l'entourait n'étaient pas celles de Khouri. Thorn eut un terrible moment de doute. Et si tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois qu'il lui avait parlé n'était qu'un fantasme, s'il n'y avait jamais eu de Khouri ?

Mais Ana Khouri était bien réelle. Elle lui avait dévoilé des secrets, pas seulement sur son identité et sur celle de la Triumvira, mais aussi des secrets douloureux, plus profonds, concernant son mari et la façon dont ils avaient été cruellement séparés. Il n'avait pas douté un seul instant qu'elle ne fût encore terriblement amoureuse de lui. En même temps, il espérait désespérément l'amener à rompre ce lien avec son passé, lui faire sentir qu'elle devait le surmonter et aller de l'avant. Ce qui le mettait mal à l'aise, parce qu'il y avait une bonne dose d'autojustification dans cette perspective. Ce n'était pas uniquement – pas même principalement – pour l'aider. Il avait envie de faire l'amour avec elle. Il se méprisait pour ça, mais cette pulsion était bien là quand même.

— Vous pouvez rester debout ? demanda-t-elle.

— Je suis venu ici sur mes deux jambes.

— Alors venez avec moi. Ne tentez rien. Thorn. Ça ne vous vaudrait rien de bon.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Il y a une question dont je voudrais vous parler en privé.

— Je suis bien ici, rétorqua-t-il.

— Vous voulez que je vous remette entre les mains du Contre-Terrorisme, Thorn ? Rien de plus facile. Je suis sûre qu'ils seraient ravis de vous voir de près.

Elle l'emmena dans la même pièce que lors de sa première visite, celle dont les murs disparaissaient sous les étagères couvertes de dossiers dégueulant de papiers. Khouri ferma la porte derrière elle – le

panneau se scella hermétiquement à la paroi – et prit, dans le tiroir de son bureau, un mince cylindre en argent de la taille d'un cigare. Elle le tint à la hauteur de ses yeux et tourna lentement sur elle-même au centre de la pièce pendant que de petits voyants lumineux incrustés dans le cigare passaient du rouge au vert.

— L'endroit est sécurisé, dit-elle au bout de trois ou quatre minutes, constatant que les voyants restaient au vert. Je dois prendre un surcroît de précautions depuis quelque temps. Ils ont buggé la pièce quand j'étais sur le vaisseau spatial.

— Ils ont appris beaucoup de choses ? demanda Thorn.

— Non. C'était un système primitif et, le temps que je revienne, il était déjà tombé en panne. Mais depuis, ils ont fait une nouvelle tentative, un peu plus sophistiquée. Je ne peux pas prendre de risques, Thorn.

— Qui a fait ça ? Un autre département du gouvernement ?

— Possible. À moins que ce ne soit celui-ci. Je leur ai promis la tête de la Triumvira sur un plateau, et je n'ai pas tenu parole. Quelqu'un a eu des soupçons.

— Pourtant, vous me tenez.

— Oui. Vous voyez, il y a des compensations. Oh, merde ! fit-elle comme si elle le regardait vraiment pour la première fois. Mais dans quel état ils vous ont mis, Thorn ! Je suis vraiment navrée que vous ayez dû endurer ça.

Dans un autre tiroir, elle prit une trousse de premiers secours. Elle mit du désinfectant sur un coton et l'appliqua sur l'arcade sourcilière fendue de Thorn.

— Ça pique, constata-t-il.

Leurs visages étaient proches à se toucher. Il voyait chaque pore de celui de Khouri et, comme elle était tout près de lui, il pouvait la regarder dans les yeux sans avoir l'impression de la dévisager.

— Normal. Ils vous ont vraiment tabassé, hein ?

— Bah, pas plus que vos amis d'en bas toutes les autres fois. Je survivrai. Enfin, j'espère. Mais ce ne sont pas des enfants de chœur, ajouta-t-il en réprimant une grimace de douleur.

— Ils n'avaient pas d'ordres spécifiques. Juste les consignes usuelles. Je regrette, mais je ne pouvais pas faire autrement. Si un seul détail de votre arrestation avait eu l'air suspect, nous étions cuits.

— Ça vous ennuerait que je m'asseye ?

Elle lui présenta un fauteuil.

— Je regrette que d'autres aient été également blessés.

Thorn repensa aux forces de police se jetant sur la femme aux dents gâtées.

— Vous pourriez vous assurer qu'ils vont s'en sortir ?

— Personne ne restera en prison. Ça fait partie du plan.

— Non, Ana, j'insiste. Ces gens n'ont pas besoin d'en prendre plein la gueule juste pour qu'il y ait des témoins.

Elle rajouta un peu de désinfectant sur sa plaie.

— Ils en pâtiront foutrement plus si ça ne marche pas, Thorn. Personne ne mettra le pied à bord de ces navettes s'ils ne vous font pas confiance pour les guider. Il vaut mieux qu'ils en bavent un peu tout de suite si ça peut les empêcher de mourir plus tard.

Comme pour souligner son point de vue, elle appuya sur le coton, lui arrachant un gémissement.

— C'est une façon bien froide et détachée de voir les choses, dit-il. Ça me laisse imaginer que vous avez passé plus de temps avec ces Ultras que vous ne me l'aviez dit.

— Je ne suis pas une Ultra. Thorn. Je me suis servie d'eux ; ils se sont servis de moi. Ce n'est pas pour ça qu'il faut nous mettre dans le même sac. Essayez de garder ça en tête, hein ? fit-elle en refermant la trousse médicale et en la rangeant dans le bureau.

— Pardon. C'est juste que toute cette affaire implique tellement de violence... Les habitants de cette planète sont traités comme du bétail, qu'on emmène à l'endroit où on pense que ce sera mieux pour eux. Jamais on ne leur demande leur avis, comme si on n'avait pas confiance en leur jugement.

— Ils n'ont pas le temps de prendre une décision, cette fois. Voilà le problème. Je préférerais faire ça démocratiquement, je vous assure. J'aurais la conscience plus tranquille. Mais ce n'est pas possible. Si les gens savaient ce qui va leur arriver – s'ils savaient qu'ils ont le choix entre rester sur ce trou du cul de planète condamnée ou partir en balade dans un vaisseau spatial qui a été contaminé par la peste de son ancien capitaine, qui se trouve, au passage, être un meurtrier pervers et complètement dingue –, vous croyez qu'ils se précipiteraient vers ces navettes ? Ajoutez que celle qui leur déroulera le tapis rouge quand ils monteront à bord sera Ilia Volyova, alias la Triumvira, la personne la plus recherchée de tout Resurgam, et j'imagine qu'un tas de gens risquent de dire « Merci, mais... non merci », vous ne pensez pas ?

— Au moins, la décision leur appartiendrait, répondit Thorn.

— Ouais. Ce sera une sacrée consolation au moment où nous les verrons disparaître, carbonisés. Désolée, Thorn, mais je préfère encore passer pour une sale facho. Je m'inquiéterai des problèmes d'éthique à un autre moment, quand nous aurons sauvé quelques vies.

— Même si votre plan marche, vous ne sauverez pas tout le monde.

— Je sais. Ça devrait être possible, mais nous n'y arriverons pas. C'est inévitable. Il y a deux cent mille personnes, sur cette planète. En commençant tout de suite, nous pourrions les évacuer en six mois.

Mettons un an, compte tenu de tous les paramètres. Et même, ça risquerait de ne pas suffire. Je pense que nous pourrions nous estimer heureux si nous en sauvons ne serait-ce que la moitié, et encore. Je ne sais pas.

Elle se frotta le visage, et il trouva qu'elle avait l'air soudain beaucoup plus vieille et plus lasse.

— J'essaie de ne pas penser à tout ce qui pourrait mal tourner.

Le téléphone noir posé sur son bureau se mit à sonner. Khouri le laissa sonner pendant quelques secondes, en scrutant le cylindre argenté. Les voyants restèrent au vert. Elle fit signe à Thorn de rester silencieux, décrocha le lourd combiné noir et le porta à son oreille.

— Vuilleumier. J'espère que c'est important. J'interroge un suspect dans l'affaire Thorn.

La voix, à l'autre bout du fil, répondit. Khouri poussa un soupir et ferma les yeux. La voix continua son monologue. Thorn n'entendait pas ce qu'elle disait, mais aux accents stridents qui lui parvenaient il devinait une exaspération qui allait croissant. Quelqu'un expliquait apparemment pourquoi et comment quelque chose s'était très mal passé. La voix atteignit un crescendo et se tut.

— Je veux les noms de toutes les personnes impliquées, répondit Khouri avant de raccrocher.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle en regardant Thorn.

— Que s'est-il passé ?

— Une femme a été grièvement blessée, quand la police a fait irruption dans la salle de réunion. Elle est morte il y a quelques minutes.

— Je vois qui ça peut être, fit-il.

Khouri ne répondit pas. Le silence s'éternisa dans la pièce, absorbé par les masses de papier environnantes ; des vies annotées et épluchées avec une précision tatillonne, tout ça au service de la répression.

— Vous la connaissiez personnellement ? demanda Khouri.

— Non. Ce n'était qu'une sympathisante. Quelqu'un qui cherchait un moyen de quitter Resurgam.

— Je suis vraiment navrée ; vraiment, fit-elle en tendant le bras par-dessus son bureau pour lui prendre la main. Je vous assure, Thorn, je ne voulais pas que ça se passe comme ça.

Il ne put retenir un rire sans joie.

— Enfin, elle a eu ce qu'elle voulait, pas vrai ? Elle voulait quitter ce monde. Elle a été servie...

Une Skade cuirassée de noir arpentait le vaisseau qui était maintenant tout à elle. Ils étaient en sûreté, pour le moment, du moins. Ils avaient franchi les dernières lignes de la Demarchie sans se faire repérer. Plus rien maintenant ne séparait l'*Ombre de la Nuit* de sa destination, si ce n'était des années-lumière de vide.

Skade caressa de ses doigts d'acier le revêtement de la coursive. Elle aimait la conjonction lisse des choses artificielles. Pendant un moment, le vaisseau avait conservé la puanteur de Clavain et, après sa désertion, elle avait encore dû affronter Remontoir, son sympathisant et allié. Mais elle était débarrassée d'eux, à présent, et elle pouvait légitimement considérer l'*Ombre de la Nuit* comme son vaisseau. Elle pouvait le rebaptiser si ça lui chantait, ou renoncer à l'idée même de lui donner un nom, ce qui était résolument contraire à la pensée conjoinneur. Mais elle avait décidé qu'il y avait une satisfaction perverse à ne rien changer. Elle allait se payer le luxe de retourner le très cher engin de Clavain contre lui, et le plaisir serait d'autant plus grand s'il portait encore le nom qu'il lui avait donné. Ce serait l'humiliation suprême, l'ultime rétribution pour tout ce qu'il lui avait fait endurer.

Et pourtant, malgré la hargne qu'il lui inspirait, elle ne pouvait nier qu'elle s'adaptait à sa nouvelle condition physique d'une façon qui l'aurait elle-même inquiétée quelques semaines auparavant. Sa cuirasse faisait partie d'elle. Elle s'admirait dans les surfaces réfléchissantes des cloisons et des portes. Elle avait surmonté sa maladresse initiale, et elle s'amusait pendant des heures, dans l'intimité de sa cabine, à faire des exercices de force, de dextérité et de prestidigitation. La cuirasse apprenait à anticiper ses mouvements, elle n'avait même plus besoin d'attendre que les signaux rampent le long de sa colonne vertébrale. Skade jouait des fugues sur un holoclavier, sa main gantée, vive comme l'éclair, se muant en un brouillard de métal aussi rapide et mortel qu'une faucheuse. Elle exécutait avec virtuosité la *Toccata en ré* d'un dénommé Bach, qui devenait un crépitement pareil au tir d'une mitrailleuse Gatling, exigeant un post-traitement neural afin de devenir quelque chose qui ressemblât à de la musique.

Ce n'était qu'une distraction, évidemment. Skade aurait pu se faufiler à travers la dernière ligne de défense demarchiste, mais depuis trois jours elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas tout à fait au bout de ses peines. Quelque chose la suivait, une chose qui venait du système de Yellowstone, sur une trajectoire très similaire.

Skade décida que le moment était venu de mettre Felka au courant.

Il régnait un silence absolu à bord de l'*Ombre de la Nuit*. Tout en se dirigeant vers la soute de cryosomnie, Skade n'entendait que le bruit de ses pas, fort et régulier, comme des marteaux dans une fonderie. Le vaisseau accélérât à deux g, le système suppresseur d'inertie agissait en douceur, silencieusement, mais pour Skade la marche était sans effort.

Skade avait plongé Felka en cryosomnie peu après avoir eu confirmation de son dernier échec. À l'examen des éléments glanés dans les parages de Yellowstone, il était clair que Clavain lui avait à nouveau échappé. Non seulement Remontoir et le porcko n'avaient pas réussi à le capturer, mais en plus ils étaient tombés entre les mains de pirates locaux. Il aurait été tentant, à ce moment-là, de considérer que Clavain était mort, mais elle avait déjà commis cette erreur et elle n'était pas du genre à faire deux fois la même bêtise. Si elle avait conservé Felka par-devers elle, c'était précisément pour avoir un moyen de pression sur Clavain lors de leurs futures négociations. Elle savait ce qu'il croyait à propos de Felka.

Il se trompait, mais ça n'avait pas d'importance.

Skade avait prévu de regagner le Nid Maternel après avoir mené sa mission à bien, mais elle n'avait pas réussi à éliminer Clavain, et elle avait dû revoir ses objectifs. L'*Ombre de la Nuit* pouvait s'enfoncer encore dans l'espace interstellaire ; les problèmes techniques mineurs seraient réglés en cours de route. Le Maître d'Œuvre n'avait pas besoin de sa supervision directe pour achever la construction de la flotte d'évacuation. Quand celle-ci serait équipée du dispositif suppresseur d'inertie et prête à prendre l'espace, une partie des bâtiments suivraient Skade vers Resurgam, dans le système de Delta Pavonis. Les autres partiraient pour une direction différente, avec leur chargement de passagers cryonisés. Il suffirait d'une ogive pour briser la croûte du Nid Maternel et l'anéantir.

Skade tenterait de récupérer les armes. Si elle n'y arrivait pas du premier coup, elle n'aurait qu'à attendre l'arrivée des renforts : d'énormes vaisseaux, capables de transporter des armements beaucoup plus importants que ne le pouvait l'*Ombre de la Nuit*, jusqu'à des railguns relativistes. Une fois qu'elle aurait remis la main sur les armes perdues, elle rejoindrait le reste de la flotte d'évacuation dans un système différent, dans l'autre moitié du ciel par rapport à Delta

Pavonis, aussi loin que possible du foyer d'Inhibiteurs.

Ensuite, ils partiraient pour l'espace encore plus profond, à des dizaines, voire des centaines d'années-lumière, dans le plan galactique. Il était temps de dire au revoir à l'espace solaire local. Il y avait peu de chances qu'aucun d'entre eux y retourne jamais.

Ils verraient les constellations sous un autre angle, se dit Skade. Et pas de quelques degrés seulement, mais suffisamment pour qu'elles aient un aspect complètement différent. Pour la première fois de l'Histoire, des hommes vivraient sous des cieux totalement étrangers, sans le réconfort des formes mythiques de leur enfance, de ces alignements stellaires aléatoires que la conscience humaine avait chargés de sens. Ils sauraient aussi que ces cieux étaient cruels, aussi infestés de monstres qu'une forêt enchantée.

Elle ressentit le changement de gravité, comme si elle s'était trouvée sur un vaisseau pris dans une soudaine tempête. Elle se retint au mur et établit la liaison avec Jastrusiak et Molenka, ses deux experts du système supprimeur d'inertie.

Il se passe quelque chose ?

Molenka, la femme du tandem, répondit à la question de Skade :

[Rien du tout, Skade ; juste une microbulle d'instabilité. Rien d'inattendu.]

Molenka, s'il se passe quoi que ce soit, je veux le savoir. Il se peut que nous exigions beaucoup de cet équipement, et j'ai besoin d'avoir une confiance absolue en lui.

Cette fois, Jastrusiak répondit :

[Nous contrôlons la situation, Skade. Le système est dans un état deux parfaitement stable. Les petites instabilités sont amorties au maximum.]

Parfait. Essayez de les limiter, d'accord ?

Skade était sur le point d'ajouter qu'ils lui foutaient la trouille, mais elle se ravisa. Elle ne devait pas révéler ses craintes. Trop de choses dépendaient du fait qu'ils acceptent son commandement. Il était déjà assez difficile de pousser les membres d'un esprit de ruche à obéir à sa volonté, et trahir ses réticences aurait fortement risqué de miner son autorité.

Il n'y avait plus d'irrégularités dans le champ. Satisfaite, Skade poursuivit son trajet vers la soute de cryosommeil.

Seuls deux caissons étaient occupés. Skade avait lancé le cycle de réveil de Felka six heures plus tôt. Le couvercle du caisson le plus proche s'ouvrit, révélant la forme endormie de Felka. Skade s'accroupit afin de se retrouver à son niveau et observa le tremblement de ses paupières. Les afficheurs du caisson lui confirmèrent qu'elle était plongée dans un sommeil paradoxal. Skade posa une main d'acier sur son avant-bras et le serra doucement. Felka

gémît et bougea légèrement.

Felka ! Felka ! Réveille-toi, Felka.

Felka revint lentement à elle. Skade attendit patiemment et lui parla avec une certaine gentillesse :

Felka, tu comprends ce que je te dis ? Tu as été cryonisée. Tu es restée six semaines en cryosomnie. Tu vas te sentir désorientée, un peu mal à l'aise, mais ça va passer. Tu n'as rien à craindre.

Felka ouvrit les yeux et plissa les paupières comme si elle était aveuglée par la vague lumière bleue de la soute. Elle eut un gémissement et essaya de sortir du caisson, mais l'effort exigé était trop important pour elle, surtout par deux g.

Du calme.

Felka marmonna et émit une série de sons inarticulés, qu'elle répéta jusqu'à ce qu'ils forment des syllabes reconnaissables.

— Où suis-je ?

À bord de l'Ombre de la Nuit. Tu te souviens, n'est-ce pas ? Nous poursuivions Clavain dans le système intérieur.

— Clavain...

Elle resta coite pendant dix ou quinze secondes, et ajouta :

— Mort ?

Je ne crois pas, non.

Felka réussit à ouvrir un peu les yeux.

— Dis-moi... ce qui s'est passé.

Clavain nous a filé entre les doigts avec la corvette. Il a réussi à atteindre la Ceinture de Rouille. Tu t'en souviens sûrement. Remontoir et Scorpio l'ont suivi. Personne d'autre ne pouvait y aller – ils étaient seuls à pouvoir encore se déplacer discrètement dans l'espace de Yellowstone. Je n'ai pas voulu te laisser partir avec eux, pour des raisons évidentes. Tu comptes pour Clavain, et ça fait de toi quelqu'un de précieux pour moi.

— Otage ?

— Bien sûr que non ! L'une des nôtres, c'est tout. Clavain est l'agneau qui a quitté le troupeau, pas toi, Felka. C'est lui que nous voulons récupérer. Clavain est le fils prodigue.

Elles regagnèrent la passerelle de l'*Ombre de la Nuit*. Felka sirotait une boisson chocolatée enrichie de médechines roboratives.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Skade montra à Felka un affichage du champ d'étoiles situé à l'arrière du vaisseau : un soleil jaune orangé, flou, entouré de vert. C'était Epsilon Eridani, mais deux cents fois moins brillant que vu du Nid Maternel – dix millions de fois moins intense que le soleil qui brûlait dans le système de Yellowstone. Elles étaient vraiment dans l'espace interstellaire, à présent, pour la première fois dans la vie de

Skade.

Nous sommes à six semaines de Yellowstone, plus de mille trois cents UA. Nous sommes restées sous deux g pendant la majeure partie du temps, de sorte que nous avons atteint le quart de la vitesse de la lumière. Un vaisseau conventionnel aurait du mal à atteindre le huitième de la vitesse de la lumière, Felka. Mais s'il le faut, nous ferons encore mieux que ça.

C'était vrai, sauf que Skade savait qu'il n'y avait pas grand-chose à gagner à accélérer davantage. C'était la relativité. Une accélération plus poussée réduirait la durée subjective de leur voyage vers Resurgam, mais ça ne ferait pratiquement pas de différence du point de vue de sa durée objective. Or c'était cette durée objective qui comptait : il faudrait toujours le même temps pour atteindre Resurgam, celui que mesureraient des observateurs extérieurs, et encore plusieurs décennies pour le rendez-vous avec les autres éléments de la flotte d'exode.

Et pourtant, il y avait d'autres raisons d'envisager un accroissement de l'accélération. Et Skade avait derrière la tête une idée dangereuse et tentante qui risquait de changer complètement la donne.

— Et l'autre vaisseau ? demanda Felka. Où se trouve-t-il ?

Skade lui avait déjà parlé du vaisseau qui les suivait. Au-dessus de l'écran où était affiché Epsilon Eridani apparut un second cercle coupé en quartiers par les réticules.

C'est ça. C'est très faible, mais il y a une source claire de tau-neutrinos, et elle se déplace à la même allure que nous.

— Mais il est très loin, répondit Felka.

Oui. Au moins trois ou quatre semaines derrière nous.

— Ça pourrait être un bâtiment commercial. Ou n'importe qui. Des Ultras, par exemple.

Skade hocha la tête.

J'ai envisagé cette possibilité, mais je ne la trouve pas vraisemblable. Resurgam n'est pas une destination très populaire pour les Ultras, et si ce vaisseau allait vers une autre colonie dans le même secteur, nous aurions détecté un mouvement latéral, maintenant. Or ce n'est pas le cas. On nous suit, Felka.

— On nous poursuit, même.

Absolument. Nos poursuivants ont un modeste avantage tactique, c'est vrai. Notre flamme est braquée vers eux ; la leur pointe dans l'autre direction. Je les ai repérés grâce à nos détecteurs de neutrinos de grade militaire, et même comme ça ce n'était pas évident. Alors qu'ils n'ont pas besoin d'un matériel sophistiqué pour nous suivre à la trace. J'ai séparé la flamme de nos propulseurs en quatre composants et je leur ai imprimé une petite déviation angulaire, mais il leur suffit de détecter une minuscule fuite de radiation pour en déduire notre position. Cela dit, nous n'émettons pas

de neutrinos, ce qui constituera un atout capital après le retournement, lorsque nous devrons pointer notre flamme vers Resurgam. Mais nous n'en arriverons pas là. Ce vaisseau aura beau faire, il ne pourra jamais nous rattraper.

— Alors nous devrions déjà commencer à prendre de l'avance sur lui, répondit Felka. Ça y est, nous le distançons ?

Eh bien, non. Il est à deux g depuis la Ceinture de Rouille.

— Je ne savais pas que les vaisseaux normaux étaient capables d'une accélération pareille.

Normalement, ils ne le sont pas. Mais il y a certaines techniques, Felka. Tu connais l'histoire d'Irravel Veda ?

— Évidemment.

Quand elle poursuivait Batch Sept, elle avait modifié son propre vaisseau de façon à atteindre deux g. Mais elle l'avait fait à la hussarde. Au lieu d'améliorer l'efficacité de ses propulsions Conjoinneur, elle avait dépouillé son vaisseau et l'avait réduit à l'état de squelette. Elle avait laissé tous ses passagers derrière elle, sur une comète, afin de s'alléger.

— Et tu penses que nos poursuivants auraient fait quelque chose de similaire ?

Il n'y a pas d'autre explication. Mais ça ne leur servira à rien. Même à deux g, ils ne pourront pas réduire la distance qui nous sépare, et si nous augmentons l'effet supprimeur d'inertie, nous les sèmerons. Ils ne peuvent atteindre trois g, Felka ; et on ne peut alléger un vaisseau que d'une partie de sa masse. Au-delà d'une certaine limite, on n'a plus de vaisseau du tout. Ils doivent déjà en être tout près.

— Ça doit être Clavain, conclut Felka.

Tu as l'air bien sûre de toi.

— Je n'ai jamais pensé qu'il renoncerait, Skade. Ce n'est pas son style. Il a vraiment très envie de ces armes, et il ne te laissera pas poser tes pattes d'acier glacé sur elles sans combattre.

Skade aurait bien haussé les épaules, mais sa cuirasse ne le lui permettait pas.

Ça confirme ce que j'ai toujours soupçonné, Felka. Clavain n'est pas un rationaliste. Il adore les gesticulations, si futiles ou si stupides qu'elles puissent être. Ce n'est qu'un baroud d'honneur.

Clavain tomba sur le premier des pièges de Skade à huit cents UA de Yellowstone, cent heures-lumière dans l'espace. Il s'attendait à ce qu'elle tente quelque chose. En réalité, il aurait été désappointé et un peu inquiet si elle n'en avait rien fait. Mais Skade ne l'avait pas déçu.

Elle avait semé des mines derrière elle, espacées de quelques semaines. Elle avait largué vers le vaisseau de Clavain des drones furtifs, autonomes, hautement automatisés et conçus pour être aussi

indécélables que possible. Les drones étaient assez petits pour que l'*Ombre de la Nuit* puisse se permettre d'en fabriquer et d'en larguer des centaines, jonchant le chemin de Clavain d'obstacles invisibles.

Les drones n'avaient pas besoin d'être très futés ni d'avoir une très grande marge de manœuvre. Skade voyait assez bien la trajectoire que Clavain allait être obligé de suivre, de la même façon qu'il pouvait être relativement sûr de celle que Skade allait prendre. La moindre déviation de la ligne droite entre Epsilon Eridani et Delta Pavonis coûterait à Clavain de précieuses semaines, repoussant encore son arrivée. Il commençait déjà à prendre du retard, et il n'avait pas envie de traîner davantage s'il pouvait faire autrement. Alors Skade devait savoir que Clavain conserverait la même trajectoire, à quelques brefs écarts près.

Ça lui laissait malgré tout une vaste zone à couvrir. L'explosion n'était pas un moyen de destruction très efficace, sauf à courte distance, car le vide ne propageait par les ondes de choc. Skade devait savoir que les chances pour qu'une de ses mines se trouve à moins de mille kilomètres du vaisseau de Clavain étaient si faibles qu'on pouvait les considérer comme négligeables, de sorte qu'elle n'avait pas de raison d'y placer des casse-mondes, ces ogives nucléaires capables de pulvériser la croûte d'une planète. Clavain pensait que les mines étaient plutôt prévues pour identifier son vaisseau et tirer dessus dans un rayon de quelques secondes-lumière. Il devait s'agir de lanceurs à un coup, de rayons à particules, très probablement. C'était exactement ce qu'il aurait fait s'il était poursuivi par un vaisseau similaire.

Or Skade avait utilisé des casse-mondes. Elle en avait truffé une mine sur vingt, pour autant que Clavain pouvait en juger. Les ogives étaient réglées pour exploser à une heure-lumière de lui, apparemment. Il détectait une tête d'épingle de lumière bleue, dure, qui virait au violet, le décalage vers le rouge du cadre de référence de Clavain s'effectuant à quelques kilomètres à la seconde. Et puis, quelques heures ou dizaines d'heures plus tard, il y avait une autre explosion, parfois deux ou trois en une succession rapide, un bégaiement dans la nuit, ou une salve de feux d'artifice. Certaines étaient plus rapprochées, mais elles étaient toujours beaucoup trop éloignées pour pouvoir occasionner des dégâts au vaisseau de Clavain. Il effectua une analyse de régression sur le schéma de diffusion et conclut que les bombes de Skade n'avait qu'une chance sur mille d'endommager son bâtiment. Les chances de frappe destructrice étaient de moins d'une sur cent. Il était clair que les mines n'étaient pas destinées à l'éliminer.

Il se rendit compte que Skade n'utilisait les charges explosives que pour améliorer la précision de tir de ses autres armes, arrosant le vaisseau de Clavain d'éclairs stroboscopiques qui figeaient sa position

instantanée et sa vélocité. Ses autres mines flairaient l'espace à l'affût des résidus de photons réfléchis sur sa coque. C'était une façon de compenser le fait que les mines de Skade étaient trop petites pour transporter des détecteurs de neutrinos, et reposaient donc sur des estimations de position périmées, retransmises par l'*Ombre de la Nuit*, à des heures-lumière de là, dans l'espace interstellaire. Les charges explosives enfumaient le vaisseau de Clavain, le faisant sortir de son terrier de ténèbres, permettant aux armes à énergie directe de Skade de se verrouiller dessus. Clavain ne voyait pas les rayons de ces armes, mais seulement l'éclair de leurs explosions. Elles avaient une portée environ cent fois inférieure à celle des casse-mondes, mais suffisante pour alimenter un rayon à particules ou un graser meurtrier à une portée de tir de cinq secondes-lumière. Si le rayon le manquait, il ne le voyait même pas. Dans l'espace interstellaire, il y avait si peu de poussière que même un rayon passant à quelques kilomètres du vaisseau n'aurait pas eu assez de dispersion pour se révéler. Clavain était un homme aveugle et sourd titubant dans un no man's land, inconscient des balles qui lui sifflaient aux oreilles, ne sentant même pas le souffle de leur passage.

Le paradoxe, c'était que si un rayon faisait mouche, il ne le saurait probablement même pas.

Clavain échaufauda une stratégie qui avait une chance de marcher. Si les armes de Skade avaient une portée typique de cinq secondes-lumière, elles se fondaient sur des estimations de position périmées d'au moins dix secondes, et sans doute plutôt de trente. Les algorithmes de visée devaient extrapoler sa trajectoire, encadrant sa position future probable par un nuage de positions moins probables. Mais trente secondes d'incertitude constituaient pour Skade un handicap pratiquement insurmontable. En trente secondes, un vaisseau propulsé par une poussée régulière de deux g pouvait modifier sa position relative de neuf kilomètres, plus de deux fois la longueur de sa coque. Et si Clavain propulsait le vaisseau de façon aléatoire, Skade ne saurait pas avec certitude où diriger ses armes dans ce cadre de neuf kilomètres de côté. Elle devrait assigner davantage de ressources pour obtenir la même probabilité de faire mouche. C'était un jeu statistique, pas une méthode infaillible pour échapper à la mort, mais Clavain avait été assez longtemps dans l'armée pour savoir que c'était, en fin de compte, à ça que se réduisaient la plupart des situations de combat.

Ça semblait marcher. Une semaine passa, puis une autre, et les plus petites explosions de rayons de particules cessèrent. Il ne resta plus que l'éclair occasionnel, beaucoup plus distant, d'un casse-monde. Elle le tenait toujours à l'œil, mais elle avait renoncé, pour l'instant, à l'idée de l'éliminer avec quelque chose d'aussi simple qu'un rayon à

particules.

Clavain restait sur la défensive, nerveux. Il connaissait Skade. Elle n'était pas du genre à renoncer aussi facilement.

Il avait raison. Deux mois plus tard, un cinquième des effectifs de l'armée étaient morts, et beaucoup d'autres avaient été blessés et seraient sans doute morts d'ici à quelques semaines. Le premier indice annonciateur d'un problème avait eu l'air innocent, en vérité : un petit changement dans le schéma lumineux de l'*Ombre de la Nuit*. Il semblait impossible qu'une modification aussi insignifiante puisse avoir un impact sur leur propre vaisseau, et pourtant Clavain savait que Skade ne faisait rien sans avoir d'excellentes raisons. Aussi, lorsque le changement eut été confirmé, et qu'il fut vérifié qu'il était délibéré, il convoqua son état-major sur la passerelle de leur bâtiment.

Le vaisseau – que Scorpio avait rebaptisé *Lumière Zodiacale*, pour une raison qu'il était le seul à connaître – était un gobe-lumen commercial comme on en fabriquait deux cents ans auparavant. Pendant ces deux siècles, il avait subi bien des révisions et plusieurs cycles de reconfiguration, mais sa structure de base demeurait plus ou moins inchangée. Avec ses quatre kilomètres de longueur, il était beaucoup plus gros que l'*Ombre de la Nuit*. Sa coque plus ou moins conique, à la proue effilée comme une aiguille et à la queue émoussée, recelait des soutes grandes comme des cavernes, qui auraient pu accueillir une flottille de vaisseaux spatiaux de taille moyenne. Deux propulsions interstellaires étaient fixées au point le plus large de la coque par des espars élégants. Elles étaient encroûtées sous deux cents ans d'additions et d'accrétions ultérieures, mais leur origine, caractéristique de la technologie des Conjoiners, crevait les yeux. Le reste de la coque était lisse et sombre comme du marbre humide, en dehors de la proue, qui était incluse dans une matrice de glace ablative, avec une âme de filaments d'hyperdiamant. Comme disait H, le bâtiment proprement dit était à peu près en bon état. L'armée de porckos, entraînée à ne jamais causer de déprédations irrémédiables, avait réussi à minimiser les dégâts en s'en emparant.

La passerelle était située au tiers postérieur, c'est-à-dire à trois kilomètres et demi de hauteur quand le vaisseau accélérail. Sa technologie était archaïque, comme tout le reste du vaisseau – tant sur le plan esthétique que sur celui du fonctionnement. Rien de tout cela ne surprenait Clavain : les Ultras étaient notoirement conservateurs, et c'était précisément parce qu'ils n'avaient jamais été très favorables aux nanotechnologies qu'ils avaient continué à jouer un rôle après la peste. Il y avait, dans le ventre du vaisseau, des usines capables de tout fabriquer ; elles se consacraient actuellement, sans discontinuer, à

la production d'armes, et n'avaient pas le temps d'émuler la structure du *Lumière Zodiacale*. Clavain s'était vite habitué à l'ambiance de musée de l'énorme et vieux bâtiment ; il savait que sa robustesse leur serait précieuse lors d'un éventuel combat contre la Triumvira Volyova.

La passerelle proprement dite était une salle sphérique soutenue par une structure articulée dans les trois dimensions qui lui permettait de pivoter selon que le vaisseau accélérât ou était en rotation. Partout, des écrans et autres systèmes affichaient des images de l'extérieur du vaisseau capturées par des drones, des représentations tactiques du volume immédiat d'espace et des simulations de stratégies d'approche diverses et variées en vue de l'entrée dans le système de Resurgam. Sur les rares espaces libres des parois défilaient des messages déroulants en norte, à l'ancienne, une litanie inlassable d'avaries et de défaillances mineures, et d'interventions des systèmes automatiques conçus pour y remédier.

Une estrade circulaire faite d'une grille de métal peinte en rouge, entourée d'une balustrade, supportait des sièges, des écrans et des systèmes de commande. L'estrade pouvait accueillir confortablement une vingtaine de personnes ; et Clavain jugea qu'elle n'était pas loin de sa capacité d'hébergement maximale. Scorpio s'y trouvait, évidemment, avec Lasher, Shadow, Blood et Cruz : trois de ses adjoints porckos et une humaine borgne du même milieu criminel. Antoinette Bax et Xavier Liu, qui ne s'étaient apparemment pas débarbouillés après avoir abandonné précipitamment des travaux de maintenance, étaient assis au fond. Le reste de l'estrade était occupé par un salmigondis de porckos et d'humains de base, dont beaucoup avaient été tout simplement sélectionnés parmi les employés du Château. Il y avait des experts de la technologie recrutés par H et, comme Scorpio et ses associés, convaincus qu'ils avaient plus intérêt à se joindre à l'expédition de Clavain qu'à rester sur le carreau à Chasm City ou dans la Ceinture de Rouille. Même Pauline Sukhoï était là, prête à reprendre les travaux qui avaient définitivement altéré sa réalité personnelle. On aurait dit qu'elle s'était échappée d'une maison hantée, songea Clavain.

— Il y a du nouveau, annonça-t-il lorsqu'il eut réussi à attirer leur attention. Je ne sais pas très bien comment l'interpréter.

Un bac imageur cylindrique, un antique système d'imagerie, était posé au milieu de l'estrade. La cuve contenait une lame transparente de profil hélicoïdal, capable de tourner à grande vitesse. Des lasers colorés enfouis dans la base du réservoir projetaient vers le haut des rayons de lumière pulsatile, qui étaient interceptés par la surface mouvante de la lame.

Un carré parfaitement plat de lumière apparut dans le réservoir et

se mit à tourner lentement, de façon à être visible par tous ceux qui se trouvaient sur la passerelle.

— C'est une image plane du quadrant céleste avant, dit Clavain. On remarque déjà deux effets relativistes forts : les étoiles ont quitté leur position habituelle, et leur spectre a dérivé vers le bleu. On voit des étoiles chaudes plus indistinctes, parce qu'elles émettaient déjà l'essentiel de leur flux dans les UV. Des étoiles naines surgissent de nulle part, parce que nous les voyons tout d'un coup dans l'IR, qui était jusque-là invisible. Mais ce ne sont pas les étoiles qui m'intéressent aujourd'hui.

Il indiqua au milieu du carré un objet stellaire, flou.

— Cette chose, ici, qui ressemble aussi à une étoile, est la signature des moteurs du gobe-lumen de Skade. Elle a fait de son mieux pour masquer sa propulsion, mais nous voyons encore assez de photons éparés de l'*Ombre de la Nuit* pour la suivre à la trace.

— Vous pouvez estimer la puissance de sa poussée ? demanda Sukhoï.

— Oui, fit Clavain en hochant la tête. D'après la température de sa flamme, elle maintient sa propulsion à l'accélération nominale – ce qui procurerait un g d'accélération à un vaisseau classique d'un million de tonnes. Les moteurs de l'*Ombre de la Nuit* sont plus petits, mais il est de taille modeste pour un gobe-lumen. Ça ne devrait pas faire une grosse différence, et pourtant elle parvient à maintenir deux g, et il lui est arrivé occasionnellement de monter jusqu'à trois. Comme nous, elle maîtrise la suppression d'inertie. Et je sais qu'elle peut la pousser davantage.

— Alors que nous pas, répondit Sukhoï, plus pâle que jamais. La réalité quantique est un nid de serpents, Clavain, et nous avons déjà donné de sacrés coups de bâton dedans.

Clavain eut un sourire indulgent.

— J'ai retenu l'argument, Pauline. Mais quoi que Skade réussisse à faire, nous devons trouver le moyen de faire aussi bien. Enfin, ce n'est pas ce qui m'ennuie ; c'est ça.

Les images tournoyantes changèrent presque imperceptiblement, et la signature de Skade devint légèrement plus brillante.

— Elle accélère plus fortement, ou elle a modifié la géométrie de son rayon, annonça Antoinette.

— Non. C'est ce que j'ai d'abord cru, mais la lumière additionnelle est différente. Elle est cohérente, et marque une légère crête dans le cadre de référence de Skade.

— Une lumière laser ? avança Lasher.

Lasher – le balafré – arborait une cicatrice noire du front à la joue, comme un coup de crayon. Clavain regarda le porcko, le plus fidèle allié de Scorpio.

— On dirait bien. Des lasers optiques à haute puissance, probablement une batterie de lasers, braqués vers l'arrière de son sillage. Nous n'en voyons probablement qu'une fraction.

— Et pourquoi fait-elle ça ? demanda Lasher. Elle est beaucoup trop loin devant nous pour les utiliser comme arme.

— Je sais, répondit Clavain. Et c'est ce qui m'ennuie. Parce que Skade n'est pas du genre à agir sans une bonne raison.

— Elle essaierait de nous éliminer ? risqua le porcko.

— Nous devons comprendre ce qu'elle projette, répondit Clavain. Et faire des vœux pour être en mesure de réagir.

Personne ne répondit. Ils regardaient le carré de lumière en lente rotation, avec la petite étoile maligne de l'*Ombre de la Nuit* qui brillait au centre.

Le porte-parole du gouvernement était un petit homme tiré à quatre épingles, aux ongles soigneusement manucurés. Il abhorrait la saleté et les contaminations de toute sorte, et quand on lui tendit la déclaration préparée à l'avance – un bout de parchemin gouvernemental gris, plié en quatre – il la prit entre le pouce et l'index comme pour limiter au maximum le contact entre sa peau et le papier. Il ne se résigna à l'ouvrir que lorsqu'il fut assis à son bureau de la Maison de la Radio, l'un des bâtiments trapus voisins du palais de l'Inquisition, et seulement après s'être assuré que la table était vierge de miettes et de taches de graisse. Il plaça le papier sur le bureau, bien parallèle au bord, et le déplia avec un soin minutieux, lentement, en se gardant de tout mouvement brusque, un peu comme s'il ouvrait une boîte susceptible de renfermer une bombe. Il plaqua le papier sur le plateau avec sa manche, en décrivant un mouvement en diagonale. Enfin, une fois ce rituel accompli, il baissa les yeux et commença à parcourir le texte à la recherche de son sens, de façon à ne pas commettre d'erreur lorsqu'il le lirait.

De l'autre côté du bureau, l'opérateur braqua la caméra sur lui. C'était une perche articulée à laquelle était fixé un vieil hovercam. Le système optique de la caméra fonctionnait encore parfaitement, mais les moteurs à lévitation avaient depuis longtemps rendu l'âme. Comme beaucoup de choses à Cuvier, c'était un rappel exaspérant du fait que les objets marchaient tellement mieux dans le passé ; mais le porte-parole chassa toutes ces pensées de son esprit. Ce n'était pas à lui de réfléchir aux conditions de vie actuelles et – à vrai dire – il vivait assez confortablement par rapport à la majorité de la population. Il avait des surplus de rations alimentaires, et sa femme et lui habitaient un domicile plus vaste que la moyenne dans l'un des meilleurs quartiers de Cuvier.

— Prêt, monsieur ? demanda le cadreur.

Il ne répondit pas immédiatement, mais scanna une fois de plus le document, ses lèvres remuant imperceptiblement alors qu'il se familiarisait avec son contenu. Il n'avait pas idée de la provenance du document, de l'identité de celui qui l'avait rédigé, en pesant soigneusement chacun de ses mots. Ce n'était pas à lui de se poser ce genre de question. Il savait seulement que la machinerie gouvernementale avait fonctionné comme toujours, et que ce grand appareil massif mais bien huilé avait fait en sorte que le texte parvienne entre ses mains, afin qu'il le délivre au peuple. Il le lut une fois de plus, et regarda l'opérateur.

— Oui, dit-il. Je pense que nous sommes prêts.

— Vous pourrez le relire, si vous n'êtes pas satisfait de la première prise. Ce n'est pas du direct.

— Je pense qu'une prise devrait suffire.

— Vous avez sûrement raison. Alors...

Le porte-parole s'éclaircit la gorge. Il commença à lire :

— C'est une déclaration du Gouvernement Démocratique de Cuvier : il y a une semaine, le fugitif connu sous le nom de Thorn a été appréhendé à la suite d'une opération conjointe du palais de l'Inquisition et du bureau du Contre-Terrorisme. Thorn est maintenant aux arrêts et ne constitue plus une menace pour les citoyens respectueux de la loi et habitant Cuvier ou ses communautés satellites. Encore une fois, le Gouvernement Démocratique de Cuvier dément formellement les rumeurs propagées par des sympathisants irresponsables et mal informés du criminel en fuite Thorn : rien ne permet de penser que la colonie soit en danger imminent de destruction. Rien ne prouve l'existence de deux navettes sol-orbite intactes. Rien n'indique que des camps d'évacuation secrets aient été ouverts, ni qu'il y ait déjà eu des migrations de masse d'aucun des centres habités vers ces camps imaginaires. Il est également faux que le vaisseau spatial de la Triumvira ait été localisé et qu'il puisse permettre l'évacuation de la population entière de Resurgam.

Le porte-parole s'interrompt et regarda la caméra bien en face.

— Il y a vingt-six heures à peine, Thorn lui-même s'est publiquement repenti d'avoir participé à la diffusion de ces rumeurs ; il a dénoncé ceux qui avaient contribué à la propagation de ces contrevérités dans un but de déstabilisation, et a demandé le pardon du gouvernement pour les troubles que cette initiative malencontreuse aurait pu provoquer.

Le visage du porte-parole ne trahissait aucun signe de désaccord pendant la lecture de ce petit discours. Certes, la première fois qu'il en avait pris connaissance, il s'était fait la réflexion qu'il ne se souvenait pas que Thorn ait prononcé une déclaration publique, et encore moins

qu'il ait exprimé un quelconque regret concernant ses propres activités. Mais ce genre de chose n'était pas impensable, et il était tout à fait possible que les interventions en question lui aient échappé.

Il poursuivit, changeant de ton :

— Sur un sujet voisin... les dernières observations effectuées par l'Institut scientifique de Mantell ont permis de préciser la nature probable de l'objet visible dans le ciel nocturne. On croit maintenant de moins en moins qu'il soit de nature cométaire. L'explication la plus plausible est que l'objet est relié à la plus grosse géante gazeuse du système. Cela dit, le Gouvernement Démocratique de Cuvier réfute formellement toute assertion selon laquelle la planète elle-même aurait été ou serait en cours de destruction. Toutes les rumeurs allant dans ce sens sont pure désinformation et seront condamnées avec la plus grande fermeté.

« Voilà qui conclut cette déclaration du Gouvernement Démocratique de Cuvier, ajouta-t-il avec un infime sourire.

À bord du *Spleen de l'Infini*, Ilia Volyova fumait sans grande joie une des cigarettes que le vaisseau lui avait procurées. Elle réfléchissait furieusement, les rouages cliquetant dans son esprit comme une turbine en surchauffe. Elle pataugeait dans la bave sécrétée par le vaisseau, qui avait la consistance exacte des glaires. Elle avait un léger mal de tête, que le bourdonnement constant des pompes à mucus n'arrangeait pas. En même temps, elle éprouvait une sorte d'exaltation, parce qu'elle voyait enfin clair dans les actions à mener.

— Capitaine, je suis vraiment contente que vous ayez décidé de me parler, dit-elle avec force. Vous ne pouvez pas imaginer ce que ça représente pour moi, après tout ce temps.

La voix émergea de partout autour d'elle, à la fois proche et lointaine, immense et sans âge – la voix d'un dieu.

— Je regrette que cela ait pris si longtemps.

Elle sentait la structure même du vaisseau vibrer à chaque syllabe.

— Ça vous ennuie, capitaine, si je vous demande pourquoi vous avez tellement attendu ?

Ses réponses lui parvenaient avec un temps de retard. Volyova avait l'impression qu'il lui fallait des heures pour organiser ses idées ; qu'avec son immense taille, il avait acquis une immense lenteur, si bien que le rythme de l'échange qu'il avait avec elle ne reflétait pas celui de sa pensée réelle.

— Je devais m'occuper de certaines choses, Ilia.

— Quelles choses, capitaine ?

Encore une pause interminable. Ce n'était pas leur première

conversation depuis que le capitaine avait repris la communication. Lors de leurs débuts hésitants, Volyova redoutait que ces interruptions ne marquent le retrait du capitaine dans un état catatonique de repli sur lui-même. Les silences l'inquiétaient moins qu'avant – les fonctions normales du bord se poursuivaient –, mais elle craignait quand même les terribles contretemps que ces crises de catatonie pouvaient impliquer. Et s'il se passait des mois avant qu'elle ne réussisse à le convaincre de reprendre l'échange ? Mais ça n'avait jamais été aussi grave. Les silences marquaient simplement des moments de réflexion, le temps que les signaux mettaient à aller et venir d'un bout à l'autre de l'énorme structure synaptique du vaisseau métamorphosé et à s'assembler en pensées. En fait, le capitaine semblait infiniment moins réticent à aborder des questions jusqu'alors taboues.

— Les choses que j'ai faites, Ilia. Les crimes que j'ai commis.

— Nous avons tous commis des crimes, capitaine.

— Les miens étaient exceptionnels.

Ça, on ne pouvait pas dire le contraire, convint-elle in petto. Avec la collusion inconsciente d'autres conspirateurs non humains, les Schèmes Mystifs, le capitaine avait gravement nui à un membre de son équipage. Il avait utilisé les Schèmes pour imprimer sa propre conscience dans la tête d'un de ses hommes et envahir son crâne. Un transfert de personnalité infiniment plus efficace que tout ce qui aurait pu être obtenu par des moyens technologiques. Et pendant tant d'années à bord, il avait existé sous la forme de deux hommes, dont l'un était lentement contaminé par la Pourriture Fondante.

Il avait évidemment caché ce crime odieux au reste de l'équipage. La vérité ne s'était fait jour que pendant les événements paroxystiques qui s'étaient produits autour de l'étoile neutronique, événements qui avaient amené le capitaine à assimiler et à transformer son propre vaisseau. C'était Volyova qui l'y avait condamné, en guise de châtiment. Elle aurait tout aussi bien pu le tuer, mais elle espérait se donner ainsi de meilleures chances de survie. Le vaisseau était sous le contrôle d'un agent hostile – la peste –, et le fait que le capitaine prenne le dessus lui paraissait le moindre des deux maux, même si la différence était mince. Cela dit, elle admettait bien volontiers qu'elle n'avait guère pris le temps de peser sa décision.

— Je sais ce que vous avez fait, dit-elle. Et vous savez que ça me fait horreur. Mais vous avez souffert pour ça, capitaine. Personne ne pourra dire que vous n'avez pas payé. Je crois qu'il est temps de mettre ça derrière nous et d'aller de l'avant.

— Je me sens tellement coupable...

— Et je me sens terriblement coupable de ce que j'ai fait à l'officier de tir. Je suis autant à blâmer que vous, capitaine. Si je ne l'avais pas rendu fou, il est probable que rien de tout ça ne se serait

produit.

— Il demeure que je dois vivre avec mon crime.

— Certes, mais tout ça s'est passé il y a longtemps. Et puis vous aviez peur. Si terrible qu'il soit, votre crime n'était pas le fait d'un homme en pleine possession de ses moyens. Ça ne l'excuse pas, ça permet seulement de le comprendre un peu mieux. Si j'avais été à votre place, capitaine – à peine humaine, et contaminée par une chose que je savais être en train de me tuer, ou pire –, je ne sais pas si je n'aurais pas envisagé quelque chose d'aussi extrême.

— Vous n'auriez jamais tué, Ilia. Vous êtes meilleure que ça.

— Les gens me considèrent, sur Resurgam, comme une criminelle de guerre. Et vous savez, capitaine, il y a des moments où je me demande s'ils n'ont pas raison. Et si nous avions détruit Phoenix, après tout ?

— Vous ne l'avez pas fait.

— J'espère bien que non !

Il y eut encore une de ces interminables pauses. Volyova poursuivit son chemin dans la bave non humaine, notant que la couleur et la consistance des exsudats n'étaient jamais tout à fait identiques d'un coin à l'autre du vaisseau. Laisse à lui-même, le vaisseau serait envahi par la bave en quelques mois. Elle se demanda si ce serait bon ou mauvais pour le capitaine, et elle espérait ne jamais être témoin de cette expérience.

— Que voulez-vous au juste, Ilia ?

— Les armes, capitaine. C'est vous qui les commandez, en dernier ressort. J'ai bien tenté de les actionner moi-même, mais ça n'a pas été un succès foudroyant. Elles sont trop profondément intégrées au vieux réseau de l'armurerie.

— Je n'aime pas les armes, Ilia.

— Moi non plus, capitaine, mais je pense que nous en avons besoin, maintenant. Vous avez des capteurs. Vous avez vu la même chose que nous. Je vous ai montré le démantèlement des mondes rocheux. Et ce n'était qu'un début.

Après un nouveau silence inquiétant, il répondit :

— J'ai vu ce qu'ils ont fait à la géante gazeuse.

— Alors, vous avez vu également que quelque chose de nouveau prenait forme, s'assemblait dans le nuage de matière autour de la géante. C'est encore schématique, pas plus élaboré qu'un fœtus. Mais c'est manifestement délibéré et immense, capitaine. Plus gigantesque que tout ce qu'il nous a jamais été donné d'appréhender. Ça fait déjà des milliers de kilomètres de diamètre, et ça peut encore grandir.

— Je l'ai vu.

— Je ne sais pas ce que c'est, ni ce qui va se passer, mais je peux essayer de le deviner. Les Inhibiteurs vont faire quelque chose au

soleil, à Delta Pavonis. Quelque chose de définitif. Nous ne parlons plus de déclencher un embrasement majeur, là. Ce sera infiniment plus important que toutes les éjections de masse dont nous avons jamais entendu parler.

— Quel genre d'arme peut tuer un soleil ?

Elle tira de toutes ses forces sur le mégot de sa cigarette, mais il était bel et bien éteint.

— Je ne sais pas, capitaine. Je ne sais pas. Mais ce n'est pas ma préoccupation principale pour le moment. Je me demande surtout quel genre d'arme peut tuer une arme pareille.

— Vous pensez que les armes secrètes pourraient suffire ?

— Vous ne pensez pas que l'une de ces trente-trois horreurs pourrait y arriver ?

— Vous avez besoin de mon assistance, conclut le capitaine.

Volyova hocha la tête. Elle était arrivée au point critique de la conversation. Si elle franchissait ce point de non-retour sans déclencher un repli catatonique, elle aurait fait un progrès significatif dans l'échange avec le capitaine Brannigan.

— Quelque chose comme ça, répondit-elle. Vous commandez la cache d'armes, après tout. J'ai fait de mon mieux, mais je ne peux pas aller plus loin sans votre coopération.

— Ce sera très dangereux, Ilia. Nous sommes en sûreté, pour le moment. Nous n'avons rien fait pour provoquer les Inhibiteurs. Utiliser les armes secrètes... ou même une seule...

Le capitaine laissa sa phrase en suspens. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

— J'avoue que c'est un peu risqué.

— Un peu risqué ? fit le capitaine avec un rire amusé qui résonna comme un petit tremblement de terre. Ah, Ilia, vous avez toujours eu le sens de l'euphémisme.

— Alors, capitaine, vous voulez bien m'aider, ou non ?

Après un silence glacial, il répondit :

— Je vais y réfléchir, Ilia. Je vais y réfléchir.

Bon, se dit-elle, c'est toujours ça...

Skade frappa par surprise. Depuis des semaines, Clavain s'attendait bien à quelque chose, mais il ne pouvait anticiper la nature exacte de l'attaque. Tout ce qu'il savait de l'*Ombre de la Nuit* ne lui était d'aucune utilité : dans les usines embarquées à bord des gobe-lumens militaires, Skade pouvait fabriquer, à peu près aussi vite qu'elle les imaginait, des armes adaptées précisément aux exigences fluctuantes du combat. Elle était à la tête d'un atelier du Père Noël qui serait devenu fou. Elle pouvait, en quelques heures à peine, tirer d'un chapeau les plus noires fantasmagories et les déchaîner contre son ennemi.

Le *Lumière Zodiacale* avait atteint la moitié de la vitesse de la lumière. On ne pouvait ignorer les effets relativistes. Chaque fois que cent minutes passaient sur Yellowstone, il n'en passait que quatre-vingt-six à bord du vaisseau de Clavain. Cet effet de dilatation temporelle deviendrait de plus en plus sensible au fur et à mesure qu'ils approcheraient de la vitesse de la lumière. Les quinze années réelles du voyage seraient comprimées en quatre années de temps de bord ; en encore moins s'ils accéléraient davantage.

Pourtant, atteindre la moitié de la vitesse de la lumière n'était pas encore tout à fait relativiste, surtout quand on avait affaire à un ennemi qui accélérait de façon à peu près identique. Les mines que Skade avait semées derrière elle filaient le long du *Lumière Zodiacale* à une distance relative de quelques centaines de kilomètres à la seconde tout au plus. Ce n'était rapide que par rapport aux critères de la guerre solaire. Les mines étaient difficiles à détecter tant que le *Lumière Zodiacale* n'était pas à l'intérieur de leur « espace de dérogation », mais il n'y avait aucun danger qu'il entre réellement en collision avec l'une d'elles. Une explosion serait un mode d'élimination très efficace, mais, d'après les simulations de Clavain, Skade n'avait pas les moyens de monter une telle attaque. Même si elle abandonnait un tapis de projectiles dans son sillage, même si elle devait pour cela désintégrer la majeure partie de l'*Ombre de la Nuit* afin de la convertir en mines, Clavain pourrait toujours les détecter suffisamment à l'avance et se frayer un chemin entre elles.

Et pourtant, il y avait une terrible faille dans le raisonnement de

Clavain, comme dans celui de tous ses conseillers.

Lorsque les capteurs avant du *Lumière Zodiacale* détectèrent le projectile, il se déplaçait beaucoup plus vite que prévu. Les lois classiques de la relativité étaient infléchies d'une façon que Clavain avait encore du mal à comprendre intuitivement. Projetez deux objets l'un vers l'autre, à une vitesse proche de celle de la lumière, et normalement la vitesse résultante de leur collision sera la somme de leurs vitesses individuelles, c'est-à-dire près de deux fois la vitesse de la lumière. Et pourtant, le résultat réel, confirmé avec une précision stupéfiante, était que les objets se rapprochaient l'un de l'autre à une vitesse combinée qui était encore juste en dessous de la vitesse de la lumière. De la même façon, la vitesse de rapprochement relativiste de deux objets se déplaçant l'un vers l'autre à des vitesses individuelles de la moitié de la vitesse de la lumière n'était pas la vitesse de la lumière proprement dite, mais les huit dixièmes de cette vitesse. L'univers était fait comme ça, même si l'esprit humain n'était pas prêt à l'accepter facilement.

L'écho Doppler du projectile indiquait une vitesse d'approche d'un peu plus de 0,8 c, ce qui voulait dire que le projectile de Skade retournait vers Yellowstone à la moitié de la vitesse de la lumière. Et il était d'une taille surprenante : une structure circulaire de mille kilomètres de diamètre. Seulement le capteur de masse ne le détectait pas.

Si l'objet s'était trouvé sur une trajectoire de collision directe, il n'aurait rien pu faire pour l'éviter. Mais le point d'impact projeté était à une dizaine de kilomètres du bord du projectile approchant. Les systèmes du *Lumière Zodiacale* initièrent une procédure d'évitement d'urgence.

C'est ce qui les tua, et non le projectile proprement dit.

Le *Lumière Zodiacale* fit une embardée à cinq g, avec quelques secondes de préavis. Ceux qui étaient près d'un siège et eurent le temps de s'y sangler furent retenus par le filet amortisseur. Ceux qui se trouvaient près des droïdes furent un peu protégés par eux. Dans certaines parties du vaisseau, la structure était capable de se déformer pour minimiser les effets des chocs. Mais ceux qui s'entraînaient dans les soutes les plus vastes furent tués par l'impact. D'autres, dont Shadow et deux de ses chefs de groupe, furent écrasés par des machines qui n'avaient pas été convenablement amarrées. La plupart des porckos qui travaillaient hors de la coque, préparant des points d'ancrage pour les futures armes, furent projetés dans l'espace interstellaire. On n'en récupéra aucun.

Les dégâts occasionnés au vaisseau furent tout aussi graves. Il n'avait jamais été conçu pour une correction de trajectoire aussi violente, et la coque souffrit de nombreuses fractures et points de

rupture, surtout le long des espars de fixation qui maintenaient les propulseurs. Clavain estimait à une année le temps de réparation nécessaire pour revenir au point où ils en étaient avant l'attaque. Les dégâts intérieurs étaient tout aussi sérieux. Même l'*Oiseau de Tempête* avait été endommagé. L'ossature qui le maintenait s'était déformée, et tout le travail de Xavier avait été réduit à néant en un instant.

Enfin, se répétait Clavain, ç'aurait pu être pire. Ils n'avaient pas heurté de plein fouet le projectile de Skade. Car alors la dissipation de l'énergie cinétique stimulée selon les principes relativistes aurait très certainement déchiqueté son vaisseau en un clin d'œil.

Ils avaient failli heurter une voile de lumière, l'une des centaines que Skade avait dû semer derrière elle. Il s'agissait de monocouches : des films de matière étirés sur une épaisseur d'un atome à peu près, mais dont la rigidité interatomique était artificiellement stimulée. Ces voiles avaient dû se déployer à une certaine distance derrière l'*Ombre de la Nuit*, afin de ne pas être incinérées par la flamme de ses tuyères.

Skade avait ensuite braqué ses lasers sur les voiles. C'étaient les faisceaux de lumière cohérente qu'ils avaient vus émaner de l'*Ombre de la Nuit*. Une forte pression photonique s'était exercée sur les voiles, les repoussant vers l'arrière, les faisant décélérer à quelques centaines de g jusqu'à ce qu'elles ne se déplacent plus que lentement dans le cadre stellaire local. Mais les lasers étroitement concentrés avaient continué à accélérer et à projeter les voiles droit sur le *Lumière Zodiacale* de Clavain. Les coordonnées de Skade étaient donc assez précises...

C'était, comme toujours, une histoire de probabilité. Qui sait combien de voiles ils avaient évitées jusqu'à ce que l'une d'elles se présente juste devant eux ? Peut-être le pari de Skade n'avait-il jamais eu de très fortes chances de réussite, mais, la connaissant, elles ne devaient pas être trop mauvaises.

Clavain était sûr qu'il devait y avoir beaucoup d'autres voiles devant eux.

Pendant la réparation des dégâts les plus importants, Clavain et son aréopage d'experts imaginèrent une stratégie de défense. D'après les simulations, il aurait été possible de traverser une voile arrivante en y perçant une ouverture assez large, mais cela aurait exigé une détection avancée et un moyen de destruction ; or le programme d'installation des armes de coque faisait partie de ceux qui avaient été anéantis par l'attaque de Skade. Ils improvisèrent une solution à court terme en envoyant une navette en éclaireur à cent mille kilomètres en avant du *Lumière Zodiacale*. Il n'y avait pas d'équipage à bord de la navette, qui était plus ou moins réduite à une simple carcasse, pas même pressurisée. Elle devait être périodiquement ravitaillée en antimatière par un vaisseau garé dans la soute du gobe-lumen, ce qui

exigeait des allers et retours coûteux en énergie et impliquait une dangereuse opération de transfert de carburant. Le *Lumière Zodiacale* ne consommait pas d'antimatière pour sa propulsion, mais il fallait en conserver pour les opérations à proximité de Delta Pavonis. Clavain n'étant disposé qu'à utiliser la moitié de ses réserves pour alimenter la navette éclairieuse, ils avaient une centaine de jours devant eux pour trouver une solution à plus long terme.

Finalement, la réponse était évidente : si une voile pouvait tuer un vaisseau stellaire, il suffirait d'une autre voile pour tuer une voile. Les usines du *Lumière Zodiacale* pouvaient être programmées pour fabriquer des voiles-lumière – le processus n'exigeait pas une nanotechnologie complexe – et il n'était pas utile d'en faire autant ni d'aussi grandes que celles de Skade. Les lasers anticollision du vaisseau, qui ne faisaient pas des armes très efficaces, pouvaient être facilement réglés pour fournir la pression photonique nécessaire. Les voiles de Skade devaient être propulsées à des centaines de g ; celle de Clavain n'avait besoin que de deux g.

La voile bouclier fut prête en quatre-vingt-quinze jours, ainsi qu'une réserve d'autres, parées à être larguées et déployées si la première était détruite. Les voiles avaient une durée de vie limitée en raison de l'abrasion provoquée par les grains de poussière interstellaire – phénomène qui ne fit qu'empirer alors que le *Lumière Zodiacale* se rapprochait de la vitesse de la lumière. Quoi qu'il en soit, ils auraient de quoi remplacer les voiles jusqu'à Resurgam, et ils n'auraient dépensé qu'un pour cent de la masse totale du vaisseau.

Quand la voile bouclier fut en place, Clavain s'autorisa à respirer de nouveau. Il avait l'impression qu'ils établissaient, Skade et lui, mouvement après mouvement, les règles d'un combat interstellaire. Skade avait remporté la première manche en tuant un cinquième de son équipage, mais il avait réagi par une contre-mesure qui neutralisait sa stratégie. Il n'y avait aucun doute qu'elle l'observait, et qu'elle devait s'interroger sur la nature de la trace de photons qui précédait sa proue. Elle avait très probablement compris la manœuvre à la seule lumière des maigres données à sa disposition, sans avoir besoin des drones imageurs à haute résolution qu'elle avait fait placer le long de sa trajectoire pour prendre des images du vaisseau de Clavain. Mais ce dernier savait qu'elle tenterait autre chose. Quant à deviner quoi, c'était humainement impossible.

Il n'avait qu'à se tenir prêt à tout, et espérer que la chance serait encore de son côté.

Skade et ses deux spécialistes du système supprimeur d'inertie, Molenka et Jastrusiak, étaient accroupis dans les profondeurs de

l'Ombre de la Nuit, dans la bulle d'inertie réduite. La cuirasse de Skade encaissait bien les changements physiologiques, mais elle était bien obligée de reconnaître qu'elle ne se sentait pas tout à fait dans son état normal. Ses pensées dérivait et se recomposaient à une vitesse terrifiante, comme les nuages d'un film projeté en accéléré. Son humeur fluctuait aussi d'une façon à laquelle elle n'était pas habituée, la terreur et l'exaltation alternant comme des facettes opposées de la même émotion secrète. Ce n'était pas seulement l'effet de la chimie sanguine de sa cuirasse, dont le rôle était considérable, mais aussi une conséquence du champ proprement dit, qui jouait subtilement sur le flux et le reflux normaux de la neurochimie et des signaux synaptiques.

Molenka était manifestement préoccupée.

[Trois g ? Vous êtes sûre ?]

Je ne te l'aurais pas demandé sans ça.

Les capots noirs de la salle des machines s'incurvaient autour d'eux, comme les parois d'une caverne surréelle, sculptée dans une matière lisse par des millénaires de patientes eaux souterraines. Skade sentait l'inquiétude de la technicienne, qui ne voyait pas de raison de déstabiliser l'équilibre du système.

[Pourquoi ? insista Molenka. Nous sommes hors de portée de Clavain. Il pourrait pousser son propre vaisseau à deux g, mais au prix d'une dépense énorme, et à condition d'évacuer chaque gramme de masse non essentielle. Il est loin derrière nous, Skade. Il ne peut pas nous rattraper.]

Tu vas passer à trois g. Je veux observer sa réaction, voir s'il tente d'égaliser notre nouveau taux d'accélération.

[Il n'y arrivera jamais.]

Skade tendit une main d'acier et caressa Molenka sous le menton avec son index. Si elle avait voulu, elle aurait pu l'écrabouiller d'une main, réduire ses os en fine poussière grise.

Tu le fais, hein ? Comme ça, je serai fixée, d'accord ?

Molenka et Jastrusiak n'aimaient pas ça, évidemment, mais Skade s'y attendait. Leurs protestations étaient une sorte de rituel avec lequel elle devait composer. Par la suite, elle sentit l'accélération monter à trois g, et elle sut qu'ils s'étaient exécutés. Ses globes oculaires pesaient dans ses orbites, sa mâchoire lui faisait l'effet d'être en acier. L'effort que lui coûtait chaque pas n'augmenta pas, parce que sa cuirasse le gérât, mais elle avait bien conscience que ce n'était pas naturel.

Elle marcha vers la cabine de Felka, ses talons frappant le sol avec une précision de métronome. Skade n'avait rien contre Felka, elle ne lui en voulait même pas de la détester. Elle ne pouvait pas lui demander d'approuver ses tentatives pour tuer Clavain. De la même

façon, Felka devait bien comprendre qu'il était impossible de faire autrement. Ils ne pouvaient permettre à une autre faction de récupérer les armes perdues. La survie des Conjoineurs en dépendait, c'était une question de loyauté envers le Nid Maternel. Skade ne pouvait pas parler à Felka des voix qui la gouvernaient et lui disaient ce qu'elle avait à faire, mais, même sans cette information, elle devait bien voir que sa mission était vitale.

La porte de la cabine de Felka était fermée. Skade avait accès à toutes les parties du vaisseau, mais elle frappa poliment quand même, et attendit cinq ou six secondes avant d'entrer.

Felka. Qu'est-ce que tu fais ?

Felka était assise en tailleur, par terre. Elle avait l'air calme, rien dans son attitude ne trahissait le surcroît d'effort exigé par le moindre mouvement sous trois g. Elle portait un pyjama noir, en tissu fin, qui accentuait sa pâleur et lui conférait quelque chose d'enfantin.

Elle était entourée de petits rectangles blancs, des dizaines et des dizaines de rectangles blancs ornés de symboles rouges, blancs et noirs. Skade en avait déjà vu quelque part, mais elle ne se rappelait pas où. Ils étaient disposés en arcs et en rayons parfaitement réguliers autour de Felka, qui les déplaçait comme si elle explorait les permutations d'une immense structure abstraite.

Skade se pencha et ramassa l'un des rectangles. C'était un bout de carton blanc ou de plastique brillant, imprimé d'un seul côté. L'autre face était parfaitement blanche.

Je connais ça. C'est un jeu auquel on joue à Chasm City. Il y a cinquante-deux cartes dans un paquet, treize par symbole. Treize, comme les heures sur le cadran des horloges, à Yellowstone.

Skade remit la carte à sa place. Felka continua à réorganiser les cartes pendant quelques minutes. Skade attendit en écoutant le petit bruit humide que faisaient les cartes en passant l'une sur l'autre.

— Les origines de ce jeu sont un peu plus anciennes que ça, rectifia Felka.

Mais j'ai raison quand même, non ? On y joue, là-bas.

— Il y a beaucoup de jeux, Skade. Ce n'est que l'un d'eux.

Où as-tu trouvé ces cartes ?

— Je les ai fait fabriquer par le vaisseau. Je me souvenais des numéros.

Et les dessins ?

Skade choisit une carte représentant un personnage barbu.

Tiens, on dirait Clavain.

— C'est un roi, déclara Felka comme pour mettre fin à la conversation. Je me rappelais aussi ces dessins.

Skade examina une autre carte : une femme au long cou, au port de reine, vêtue d'une sorte d'armure de cérémonie.

Pour un peu, elle me ressemblerait.

— C'est une dame.

Pourquoi, Felka ? Quel intérêt ?

Skade se releva et indiqua les cartes d'un ample geste du bras.

Le nombre de permutations doit être fini. Tu n'as qu'un adversaire : le hasard aveugle. Je ne vois pas l'intérêt.

— Le contraire m'aurait étonnée.

Le frottement rapide des cartes reprit.

Quel est le but du jeu, Felka ?

— Rétablir l'ordre.

Skade lâcha un rire sec, presque un aboiement.

Il n'y aurait donc pas d'état final ?

— Ce n'est pas un problème de computation, Skade. Le moyen *est* la fin. Le jeu n'a pas d'autre état transitoire que l'échec.

Felka tira la langue comme un enfant effectuant un coloriage compliqué. Dans un mouvement si vif que l'œil avait du mal à suivre, elle déplaça six cartes, modifiant radicalement le schéma d'une façon que Skade aurait jurée impossible un instant plus tôt.

Skade hocha la tête.

C'est la Grande Muraille de Mars, c'est ça ?

Felka leva les yeux vers elle mais ne dit rien, et se remit à la tâche.

Skade savait qu'elle avait raison : le jeu auquel jouait Felka – si on pouvait appeler ça un jeu – était une représentation de la Muraille. Elle avait été détruite quatre cents ans auparavant, et pourtant elle avait revêtu un rôle tellement crucial dans l'enfance de Felka que celle-ci régressait vers ces souvenirs au premier signe de stress extérieur.

Skade sentit la moutarde lui monter au nez. Elle s'agenouilla à nouveau et détruisit l'arrangement des cartes. Felka se figea, sa main planant au-dessus de l'endroit où se trouvait une carte. Elle regarda Skade sans comprendre.

Et comme elle le faisait parfois, elle formula une question sous la forme d'une affirmation, plate, sans inflexion.

— Pourquoi.

Écoute-moi, Felka. Tu ne dois pas faire ça. Tu es des nôtres, à présent. Tu ne peux pas te retirer dans ton enfance parce que Clavain n'est plus là.

Pathétiquement, Felka tenta de rassembler les cartes, mais Skade lui saisit la main.

Non. Arrête, Felka. Tu ne peux pas régresser. Je ne te laisserai pas faire, ajouta-t-elle en attirant la tête de Felka vers la sienne. *Il n'y a pas que Clavain. Je sais qu'il compte beaucoup pour toi. Mais le Nid Maternel est plus important. Clavain a toujours été en dehors. Toi, tu es l'une des nôtres, jusqu'au cœur. Nous avons besoin de toi, Felka. Telle que tu es*

maintenant, pas telle que tu étais.

Mais quand elle la lâcha, Felka se contenta de baisser les yeux. Skade se releva et recula en regardant la silhouette assise en tailleur sur le sol. Elle était dure avec elle, elle le savait. Mais Clavain n'aurait pas agi autrement s'il avait surpris Felka à se réfugier dans son enfance. La Muraille était un dieu atone dont la vénération absorbait son âme, même en souvenir.

Felka se remit à disposer les cartes.

Skade poussait le sarcophage de Galiana à travers le labyrinthe désert de l'*Ombre de la Nuit*. Sa cuirasse faisait des pas mesurés, funèbres, prudents. À chaque fois que l'un de ses pieds heurtait le sol, elle entendait le ronronnement des gyroscopes qui s'activaient pour la maintenir en équilibre sous la nouvelle accélération. Le poids de son propre crâne était une force cruelle qui compressait sa colonne vertébrale sectionnée. Sa langue était une masse musculeuse inerte et visqueuse. Son visage lui procurait une sensation bizarre, avec sa peau qui lui tirait aux pommettes comme si elle était tendue par des fils invisibles. La distorsion de son champ visuel révélait l'effet de la gravité sur ses globes oculaires.

Le vaisseau avait perdu les trois quarts de sa masse, neutralisée par le champ, dont la bulle avalait à présent la moitié de la longueur du bâtiment, de la proue jusqu'au milieu.

L'accélération était de quatre g.

Skade retournait rarement dans la bulle : les effets physiologiques, bien qu'amortis par les mécanismes de sa cuirasse, étaient vraiment trop désagréables. La bulle n'avait pas de bords précis, et les effets du champ se faisaient sentir abruptement : ils étaient presque indécélables au-delà de la frontière nominale. La géométrie du champ n'était pas sphérique. Elle comportait des occlusions et des virages en épingle à cheveux, des ventricules et des fissures où l'effet chutait ou grimpait en fonction de diverses variables. L'étrange topologie du système imposait sa propre structure au champ. En se déplaçant, comme il y était contraint, le système modifiait du même coup le champ. À d'autres moments, on aurait dit que c'était le champ qui provoquait le déplacement du système. Ses techniciens prétendaient comprendre ce phénomène. Il existait un ensemble de règles qui dictaient ce qui devait se passer sous certaines conditions ; mais ces règles ne s'appliquaient que dans une gamme étroite d'états. Ils étaient très satisfaits d'avoir réussi à supprimer la moitié de la masse du vaisseau, mais ils l'étaient beaucoup moins maintenant. Occasionnellement, l'instrumentation délicate du champ quantique que les technos déplaçaient dans le vaisseau enregistrerait des

modifications de la bulle qui s'enflait momentanément et se contractait, englobant tout le vaisseau. Skade se convainquit qu'elle ressentait ces changements, alors qu'ils ne duraient pas même une microseconde. À deux g de suppression, les excursions étaient rares. Il s'en produisait à présent jusqu'à trois ou quatre par jour.

Skade roula le caisson dans un ascenseur et descendit vers la limite de la bulle. Par la petite vitre ménagée dans le couvercle, elle voyait la courbe du menton de Galiana. Celle-ci avait une expression infiniment calme et reposée. Skade se félicitait d'avoir eu la présence d'esprit de l'emmener avec elle, alors que le seul but de sa mission était d'intercepter Clavain. L'idée lui était venue qu'ils seraient peut-être obligés de plonger dans l'espace interstellaire, et qu'elle pourrait avoir besoin à un moment ou à un autre de requérir l'avis de Galiana. Elle n'aurait plus qu'à trouver le courage de la consulter.

Elle poussa le caisson dans une salle blanche. La porte se referma derrière elle. La pièce était pleine de machines d'un blanc pisseux qui n'étaient vraiment visibles que lorsqu'elles se déplaçaient. Elles étaient anciennes, soigneusement et amoureusement entretenues depuis l'époque des premières expériences de Galiana sur Mars. Leur installation à bord de *l'Ombre de la Nuit* avait été une simple formalité.

Elle ouvrit le caisson de Galiana, éleva sa température corporelle de cinquante millikelvins et mit les machines en place. Elles tournèrent et papillonnèrent autour de Galiana sans jamais vraiment la toucher. Skade recula dans un bourdonnement rageur de servos. Ces machines l'avaient toujours mise mal à l'aise. Elles comportaient quelque chose de profondément dérangeant, au point que Skade n'y avait pratiquement jamais eu recours. Et les rares fois où elle s'en était servie, elles avaient fait des choses terribles à ceux qui avaient osé leur ouvrir leur esprit.

Skade n'avait pas l'intention de les utiliser à leur pleine capacité. Pas encore. Pour l'instant, elle voulait simplement parler au Loup, ce qui n'exigeait qu'une strate superficielle de leurs fonctionnalités. Elle allait exploiter leur capacité à isoler et à amplifier les plus infimes signaux dans le courant bouillonnant du chaos neural. Elle ne ferait aucune tentative de couplage de cohérence à moins d'avoir de très bonnes raisons pour ça, et son inquiétude était irrationnelle.

Seulement elle savait de quoi les machines étaient capables, et ça lui suffisait.

Elle se prépara. Les indicateurs externes montraient que Galiana était assez réchauffée pour réveiller le Loup. Les machines captaient déjà les constellations d'activité électrique et chimique familières montrant qu'elle recommençait à penser.

Skade ferma les yeux. Il y eut un moment de transition, une secousse perceptuelle suivie d'une impression vertigineuse de rotation,

et elle se retrouva debout sur une roche dure et plate, juste assez large pour ses pieds. La roche était entourée de myriades d'autres qui plongeaient dans le brouillard tout autour d'elle, positionnées comme des pas d'éléphant dans une eau grise et peu profonde, reliées par des ponts acérés, couverts de coquillages. Elle n'y voyait pas à plus de quinze ou vingt mètres à la ronde. L'air était froid, humide et chargé d'odeurs de bord de mer et d'algues en décomposition. Skade eut un frisson et resserra sa cape noire autour de son corps nu. Ses orteils, nus aussi, étaient recroquevillés au bord de la roche. Elle avait les cheveux dans les yeux, des cheveux noirs et trempés. Elle les repoussa sur son front. Elle n'avait plus de crête, et son absence lui arracha un cri étouffé. Elle était à nouveau complètement humaine ; le Loup lui avait rendu son corps. Elle entendait, dans le lointain, le rugissement des vagues de l'océan pareil à la rumeur, aux vociférations d'une foule lointaine. Le ciel était d'un gris-vert très pâle, impossible à distinguer du brouillard qui tombait jusqu'au sol. Elle en avait la nausée.

Les premières tentatives balbutiantes de communication entre Skade et le Loup s'étaient effectuées par l'intermédiaire de la bouche de Galiana, ce qui s'était révélé désespérément unidimensionnel et lent par rapport au lien esprit à esprit. Depuis, Skade avait accepté de rencontrer le Loup dans un environnement simulé, un décor en 3D complètement interactif.

C'était le Loup qui l'avait voulu, pas elle. Cela tissait un espace dans lequel Skade était obligée d'entrer selon les termes stricts du Loup. À cette réalité, Skade aurait pu en superposer une autre de son choix, mais elle craignait qu'une nuance ou un détail ne lui échappe.

Mieux valait jouer le jeu selon les règles du Loup, même si elle avait l'impression de moins bien gérer la situation. Skade savait que c'était une épée à double tranchant et que c'était aussi très dangereux. Elle ne se serait jamais fiée à ce que le Loup aurait pu lui dire, mais Galiana était là aussi, quelque part. Et Galiana avait appris beaucoup de choses qui pouvaient être utiles au Nid Maternel. Le tout était de distinguer le Loup de son hôtesse, et c'est pour ça que Skade devait être complètement en phase avec les nuances de l'environnement. Elle ne savait jamais quand Galiana était susceptible d'intervenir, ne fût-ce que pendant un bref instant.

Je suis là. Où êtes-vous ?

Le rugissement de l'océan s'amplifia. Le vent tira un rideau de cheveux sur son visage. Elle se sentait en danger, entourée de toutes ces crêtes aux aspérités tranchantes. Et puis, sans avertissement, le brouillard s'écarta un peu, et une silhouette grise comme la brume commença à apparaître, à peine distincte. La silhouette n'était en réalité qu'une ébauche de forme humaine, rigoureusement dépourvue de détails. Le brouillard s'épaississait et se dissipait, masquant et

révélant alternativement ses contours. Ç'aurait tout aussi bien pu être une souche de bois battue par les éléments. Mais Skade sentait sa présence, une présence familière. Une intelligence glacée, terrifiante, en irradiait comme d'un phare. C'était une intelligence sans conscience, sans conscience de soi, sans émotion. Skade ne percevait qu'analyse et inférence.

Le rugissement distant de la marée formula des mots :

— Que me voulez-vous, cette fois, Skade ?

Toujours la même chose...

— Utilisez votre voix.

Elle obéit sans discuter :

— La même chose que d'habitude : des conseils.

— Où sommes-nous, Skade ? demanda la marée.

— Je pensais que c'était vous qui en décidiez.

— Ce n'est pas ma question. Je voudrais savoir où, précisément, se trouve son corps ?

— À bord d'un vaisseau, répondit Skade. Dans l'espace interstellaire, à mi-chemin d'Epsilon Eridani et de Delta Pavonis.

Elle se demanda comment le Loup avait compris qu'ils n'étaient plus dans le Nid Maternel. Peut-être était-ce un coup de sonde, se dit-elle sans réelle conviction.

— Pourquoi ?

— Vous le savez. Les armes sont dans le secteur de Resurgam. Nous devons les récupérer avant l'arrivée des machines.

La silhouette se précisa l'espace d'un instant ; il y eut une évocation de mufle, des yeux canins, sombres, et un éclair d'incisives d'acier qui évoquaient, de fait, un loup.

— Vous devez comprendre qu'une telle mission m'inspire des sentiments mitigés.

Skade resserra encore plus étroitement sa cape autour d'elle.

— Pourquoi ?

— Vous savez bien pourquoi. Parce que ce dont je fais partie serait perturbé par l'utilisation de ces armes.

— Je ne veux pas discuter, répondit Skade. J'ai juste besoin d'aide. Vous avez le choix entre deux solutions, Loup. Soit vous laissez les armes tomber entre d'autres mains – des gens sur qui vous n'avez aucune influence –, soit vous m'aidez à les récupérer. Vous comprenez la logique, n'est-ce pas ? Si quelqu'un doit remettre la main dessus, il vaut sûrement mieux que ce soit une faction humaine que vous connaissez et que vous avez déjà infiltrée.

Au-dessus, le ciel s'éclaircit. Un soleil d'argent creva le dôme vert pâle. La lumière joua sur les crêtes rocheuses qui serpentaient entre les mares, formant un schéma qui rappelait à Skade les chemins synaptiques révélés par une coupe de tissu cérébral. Puis le brouillard

se referma de nouveau, et elle eut plus froid que jamais. Elle se sentait glacée et vulnérable.

— Alors, quel est le problème ?

— Alors, Loup, un vaisseau me suit depuis que nous avons quitté l'espace de Yellowstone. Nous avons des dispositifs supprimeurs d'inertie. Notre masse inertielle est actuellement de vingt-cinq pour cent. Or l'autre vaisseau nous suit toujours, comme s'il disposait de la même technologie.

— Qui pilote ce vaisseau ?

— Clavain, répondit-elle en observant la réaction du Loup avec intérêt. Enfin, je suis raisonnablement persuadée que c'est lui. J'essayais de le ramener au Nid Maternel après sa désertion. Il m'a échappé du côté de Yellowstone. Il a volé un vaisseau ultra. Mais je ne sais pas d'où il tient la technologie.

Le Loup paraissait troublé. Il sortait du brouillard, s'y perdait à nouveau, sa forme se contorsionnant à chaque moment de clarté.

— Vous avez essayé de le tuer ?

— Oui, mais je n'ai pas réussi – il est vraiment coriace, Loup. Impossible de le décourager, ce que j'espérais faire.

— C'est bien Clavain.

Skade se demanda si c'était le Loup ou Galiana qui parlait, ou une incompréhensible fusion des deux.

— Et que suggère votre précieux Conseil de la Nuit, Skade ?

— De pousser les machines.

Le Loup devint flou, redevint net.

— Et si Clavain continue à vous suivre ?... Vous avez réfléchi à ce que vous serez obligée de faire ?

— Ne soyez pas absurde.

— Il faut affronter ses craintes, Skade. Il faut envisager l'impensable. Il y a un moyen de lui filer entre les doigts. Encore faudrait-il que vous en ayez le courage.

— Je ne le ferai pas. Je ne saurais même pas comment faire.

Skade se sentait comme soûle, sur le point de basculer de la plateforme de roche lisse. Les crêtes avaient l'air assez tranchantes pour lui causer de belles estafilades.

— Nous ne savons rien de la façon dont les machines opèrent dans ces conditions.

— Bonne occasion de le découvrir, répondit le Loup. L'Exordium vous montrerait ce que vous avez à faire, non ?

— Plus la technologie est exotique, plus il est difficile d'interpréter les messages qui la décrivent.

— Je pourrais vous aider, répondit le Loup.

Skade plissa les paupières.

— M'aider ?

— Dans l'Exordium. Nos esprits sont liés, à présent. Rien ne pourrait nous empêcher de procéder à la phase suivante de l'expérience. Mon esprit pourrait filtrer et retraiter les informations de l'Exordium. Grâce aux indices que nous recevrons, je pourrais vous montrer exactement comment faire pour effectuer la transition à l'état quatre.

— Ce ne serait pas plus difficile que ça ? Vous m'aideriez uniquement pour vous assurer que je récupère les armes ?

— Évidemment, répondit le Loup.

L'espace d'un instant, sa voix devint joueuse et Skade entrevit de nouveau l'éclair des incisives.

— Mais, bien sûr, ça ne se ferait pas seulement entre vous et moi.

— Pardon ?

— Faites venir Felka.

— Non, Loup...

— Faites venir Felka, ou je refuse de vous aider.

Elle renonça à discuter, sachant que c'était inutile et qu'au bout du compte elle n'avait pas le choix ; elle devait en passer par ses exigences. Le brouillard se referma. L'examen analytique de l'esprit du Loup cessa soudain, comme le rayon d'une torche qu'on éteint. Skade était toute seule. Elle grelottait, et le long et lent gémissement de la marée se faisait toujours entendre dans le lointain.

— Non...

Le brouillard s'épaissit encore. Les mares avalèrent les roches sous ses pieds. Après un retournement perceptuel symétrique, elle se retrouva dans la prison de métal de sa cuirasse, à bord de l'*Ombre de la Nuit*. La gravité était écrasante. Elle passa un doigt d'acier sur la courbe d'alliage de sa cuisse, se rappelant la sensation de la chair, se rappelant l'impression de froid, la texture poreuse de la roche sous ses pieds. Skade se sentit remuée par des émotions indésirables : la perte, le regret, l'horreur, ses souvenirs douloureux d'intégrité. Mais certaines choses devaient être faites, qui transcendaient ces préoccupations. Elle les réduisit à néant, ne préservant qu'un mince résidu de colère.

Ça l'aiderait, pendant les journées à venir.

Lorsque Clavain se déplaçait à bord du *Lumière Zodiacale*, ce qui lui arrivait rarement, il revêtait un exosquelette qui le meurtrissait aux points de friction. Ils étaient à cinq g, maintenant, et ils calquaient leur accélération sur celle de l'*Ombre de la Nuit*, qui n'avait plus que trois jours-lumière d'avance sur eux. Chaque fois que Skade avait augmenté l'accélération, Clavain avait persuadé Sukhoï d'en faire autant, et même un peu plus, et elle s'était exécutée, non sans réticences. Une semaine de temps de bord plus tard, Skade réagissait en accroissant sa propre accélération. C'était très clair : même Skade n'était pas très chaude pour pousser les machines plus que le strict nécessaire.

Pauline Sukhoï ne portait pas d'exosquelette. Lorsqu'elle rencontrait Clavain, c'était dans une couchette amovible, qui se moulait sur son corps, où elle était pratiquement allongée et où elle luttait pour respirer entre deux phrases. Comme presque tout à bord du vaisseau, la couchette avait un aspect improvisé. Les usines tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour fabriquer des armes, du matériel, des caissons de cryosomme et des pièces détachées ; tout le reste devait être réalisé dans des ateliers beaucoup moins sophistiqués.

— Alors ? demanda Sukhoï, l'accélération accentuant son air hanté en creusant profondément ses orbites.

— J'ai besoin de sept g, annonça Clavain. Six et demi, minimum. Vous pouvez me donner ça ?

— Je vous ai donné tout ce que je pouvais, Clavain.

— Ce n'est pas tout à fait la réponse que j'attendais.

Elle projeta un schéma sur une cloison, des lignes rouges et acérées sur le fond de métal rouillé. C'était une coupe du vaisseau avec un cercle en surimpression sur la poupe et la partie renflée du milieu, où la coque était la plus large et la plus épaisse : l'endroit où les moteurs étaient fixés.

— Vous voyez ça, Clavain ? demanda Sukhoï en accentuant la brillance du cercle. La bulle de suppression d'inertie avale à présent la majeure partie de notre longueur, ce qui suffit à faire tomber notre masse effective au cinquième de la normale. Mais nous sentons encore

pleinement l'accélération de cinq g ici, à l'avant du vaisseau.

Elle indiqua le petit cône de la coque qui dépassait de la bulle. Clavain hocha la tête.

— Le champ est tellement faible ici qu'il faut des détecteurs excessivement pointus pour le mesurer.

— Exact. Nos corps et la structure du vaisseau conservent la quasi-totalité de leur masse inertielle. Le plancher du vaisseau exerce sous nos pieds une poussée de cinq g et nous la ressentons *ici*, parce que nous sommes hors de la bulle.

— Où voulez-vous en venir ?

— À ça, répondit Sukhoï en modifiant le schéma, agrandissant le cercle de telle sorte qu'il englobe le volume total du vaisseau. La géométrie du champ est complexe, Clavain, et elle dépend de façon complexe du degré de suppression inertielle. À cinq g, nous pouvons exclure toute la portion habitée du vaisseau des effets majeurs du système. Mais à six... ça ne marche plus. Nous entrons dans la bulle.

— De fait, nous sommes déjà à l'intérieur, rétorqua Clavain.

— Oui, mais pas au point de le sentir. Alors qu'à six g les effets du champ passeront au-dessus du seuil de détectabilité physiologique. Et fortement, car l'effet n'est pas linéaire. Au lieu d'éprouver l'accélération de cinq g, nous aurions l'impression d'être sous un g.

Clavain changea de posture, essayant de trouver une position qui soulagerait au moins un ou deux points douloureux.

— Ça paraît bien.

— Mais nous aurions aussi l'impression que notre masse inertielle serait le cinquième de la normale. Chaque partie de notre corps, chacun de nos muscles, de nos organes, de nos os, de nos fluides corporels a été calculé pour fonctionner sous des conditions d'inertie normales. Tout change, Clavain, même la viscosité du sang.

Sukhoï fit pivoter sa couchette autour de lui et reprit son souffle.

— J'ai vu ce qui arrivait à des gens qui étaient tombés dans des champs de suppression d'inertie extrême. La plupart du temps, ils en mouraient. Leur cœur ne battait plus convenablement. Et il peut arriver bien d'autres choses, surtout si le champ n'est pas stable... et je peux vous assurer qu'il ne le serait pas, ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux, ce qui lui coûta un effort.

— Je vous demande de le faire quand même, répondit Clavain. Les machines de routine continueront-elles à fonctionner normalement ? Les caissons de cryosomnie, ce genre de chose ?

— Je ne peux rien vous promettre, mais...

Il eut un sourire.

— Alors voilà ce qu'on va faire. On va plonger l'armée de Scorpio, ou du moins autant d'hommes que possible, en cryosomnie, dans les nouveaux caissons. Tous ceux que nous ne pourrons congeler,

ou qui nous seraient indispensables, nous les équiperons de systèmes de support-vie suffisants pour pomper leur sang au rythme voulu et leur permettre de respirer. Ça devrait marcher, non ?

— Encore une fois, je ne vous promets rien.

— Six g, Sukhoï. C'est tout ce que je vous demande. Vous pouvez le faire, hein ?

— Je peux le faire, et je le ferai si vous insistez. Mais je voudrais que vous compreniez bien que la réalité quantique est un nid de serpents...

— ... et nous donnons de sacrés coups de bâton dedans. Je sais.

— Non. Ça, c'était avant. À 6 g, nous sommes *dans* la fosse aux serpents, Clavain.

Il la laissa piquer sa crise, puis il tapota le cadre d'acier de la couchette mobile.

— Faites-le et c'est tout, Pauline. Je m'occupe des analogies.

Elle fit pivoter la couchette et s'éloigna vers l'ascenseur qui descendait dans les profondeurs du vaisseau. Clavain la regarda disparaître et réprima une grimace. Une nouvelle escarre en préparation...

Le message arriva un peu plus tard. Clavain le décortiqua à la recherche d'une attaque informationnelle masquée, mais il était propre et net.

Il émanait de Skade en personne. Il l'emmena dans sa cabine, afin de profiter d'un bref répit de l'accélération phénoménale. Les experts de Sukhoï étaient obligés de ramper jusqu'à la machinerie inertielle, et ils n'aimaient pas faire ça alors que le système était opérationnel. Clavain se fit du thé tout en passant l'enregistrement.

La tête et les épaules de Skade apparurent dans un volume de projection ovale aux bords flous. Clavain se rappela la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle lui avait envoyé un message alors qu'il était encore en route vers Yellowstone. Il avait pensé, à l'époque, que sa raideur était inhérente au format du message, mais en la revoyant, cette fois, il commença à avoir des doutes. On aurait dit qu'elle avait la tête maintenue par le genre de cadre que les chirurgiens utilisaient pour procéder à des opérations précises sur le cerveau. Son cou disparaissait dans une carapace noire et brillante – grotesque, comme sortie du Moyen Age. Mais il y avait autre chose. Il n'aurait su dire pourquoi au juste, mais tout en elle paraissait bizarre.

« Clavain, commença-t-elle. Je voudrais que tu visionnes ce message dans son intégralité et que tu réfléchisses attentivement à ce que je vais te proposer. Je ne te fais pas cette offre à la légère, et je ne la ferai pas une deuxième fois. »

Il attendit la suite.

« Tu es vraiment un dur à cuire, poursuivit Skade. Toutes mes tentatives pour t'éliminer ont échoué jusque-là et rien ne prouve que, quoi que je puisse essayer à l'avenir, ça marchera mieux. Enfin, je ne pense pas pour autant que tu feras de vieux os. Tu as regardé par-dessus ton épaule, dernièrement ? Question de pure forme : je suis sûre que oui. Alors tu dois bien avoir conscience, même avec tes capacités de détection limitées, que tu n'es pas seul dans l'espace. Tu te souviens de la force d'intervention que tu étais censé diriger, Clavain ? Le Maître d'Œuvre a fini les vaisseaux. Et il y en a trois qui s'approchent de toi par-derrière en ce moment même. Ils sont plus lourdement armés que l'*Ombre de la Nuit* : des railguns relativistes lourds, des bosers de bord à bord et des batteries de grasers, sans parler des stingers à longue portée. Et ils ont une cible bien brillante dans le collimateur... »

Clavain était au courant pour les autres vaisseaux, bien qu'ils fussent à la limite extrême de détection de ses instruments. Il avait commencé à utiliser à son profit les voiles de lumière de Skade en braquant ses lasers optiques dessus alors qu'elles passaient dans la nuit, et en les guidant sur la route des vaisseaux lancés à sa poursuite. Les risques de collision restaient faibles, et les poursuivants pouvaient toujours déployer des défenses antivoiles similaires à celles que Clavain avait inventées, mais ça avait suffi à convaincre Skade d'abandonner la production des voiles.

— Je sais, murmura-t-il.

« Mais je suis prête à passer un marché avec toi, Clavain, poursuivait Skade. Tu n'as pas envie de mourir, et je n'ai pas vraiment envie de te tuer. Franchement, il y a d'autres problèmes auxquels je ferais mieux de consacrer de l'énergie. »

— Charmant, fit-il en buvant son thé.

« Alors je vais te laisser la vie sauve, Clavain. Et, plus important, je vais te permettre de récupérer Felka. »

Clavain reposa sa tasse.

« Elle ne va pas bien du tout, Clavain. Elle est complètement repliée sur elle-même, plongée dans des rêves de la Muraille. Elle passe son temps à faire des structures circulaires autour d'elle, des jeux complexes qui l'absorbent complètement, du matin au soir. Ce sont des simulacres de la Muraille. Elle ne dort plus, comme une vraie Conjoinneur. Je m'inquiète pour elle, vraiment. Vous vous êtes donné tellement de mal, Galiana et toi, pour qu'elle devienne plus humaine... et je vois tout ça s'écrouler jour après jour, exactement comme la Grande Muraille de Mars. Elle ne reconnaît plus personne, maintenant, ajouta Skade avec un petit sourire attristé. Elle ne s'intéresse plus à rien en dehors de ses obsessions, de plus en plus étroites. Elle ne

demande même plus de tes nouvelles, Clavain. »

— Si tu lui as fait du mal... s'entendit-il dire.

Mais Skade n'avait pas fini de parler :

« Enfin, il est peut-être encore temps de faire quelque chose, de réparer une partie du mal, sinon la totalité. À toi de voir, Clavain. Notre différentiel de vitesse est assez faible à présent pour qu'une opération de transfert soit possible. Si tu dévies de ma trajectoire, et si tu ne fais pas mine de la suivre à nouveau, je t'enverrai Felka à bord d'une corvette – projetée dans l'espace profond, évidemment. »

— Skade...

« J'attends une réponse immédiate. Un message personnel me serait agréable, mais, sinon, je m'attends à constater une modification de ton vecteur de poussée. »

Elle poussa un soupir, et c'est à ce moment-là que Clavain comprit ce qui le troublait depuis le début dans l'attitude de Skade : elle ne respirait pas. Pas une fois, elle n'avait repris son souffle.

« Une dernière chose. Je te laisse un délai de grâce assez généreux avant de décider que tu as repoussé mon offre. Mais à la fin de ce délai je mettrai quand même Felka à bord d'une corvette. La différence, c'est que je ne te faciliterai pas les choses pour la retrouver. Réfléchis, Clavain. Tu imagines Felka, toute seule dans le vide entre les étoiles, sans personne ?... Elle ne comprendrait pas. Enfin, peut-être que si, qui sait ? Tu dois le savoir mieux que quiconque. C'est ta fille, après tout. La question est : quelle importance a-t-elle encore pour toi ? »

Le message de Skade s'interrompit brutalement.

Remontoir était conscient. Il sourit avec un amusement tranquille quand Clavain entra dans la cabine qui lui tenait lieu de prison. On ne pouvait pas dire qu'il avait l'air fringant – il n'avait jamais eu l'air fringant –, mais on n'aurait jamais pensé non plus qu'il avait été récemment décongelé et, avant cela, techniquement mort.

— Je me demandais quand tu viendrais me voir, dit-il avec ce qui fit à Clavain l'effet d'une cordialité désarmante.

Il était couché sur le dos, la tête sur un oreiller, les mains en clocher sur la poitrine, l'air parfaitement calme et détendu.

L'exosquelette de Clavain adopta la position assise, faisant passer la pression douloureuse de certaines escarres à un ensemble d'autres.

— La situation était malheureusement un peu compliquée, répondit Clavain. Mais je suis content de te voir en un seul morceau. Il n'aurait pas été très judicieux de te dégeler plus tôt.

— Je comprends, répondit Remontoir avec un geste désinvolte de la main. Ça ne peut pas...

— Attends.

Clavain observa son vieil ami, remarquant les petites modifications qui avaient été apportées à son visage afin de lui permettre d'infiltrer la société de Yellowstone. Clavain s'était habitué à son crâne chauve de mannequin inachevé.

— Attendre quoi, Clavain ?

— Je dois t'informer de certains principes de base. Tu ne peux pas quitter cette pièce, alors je t'en prie, Rem, ne m'embarrasse pas en essayant de le faire.

Remontoir haussa les épaules, comme si ça n'avait aucune importance.

— Ça ne me serait même pas venu à l'idée. Autre chose ?

— Tu ne peux entrer en communication avec aucun système en dehors de cette pièce, pas tant que tu seras là. Alors, encore une fois, n'essaie même pas.

— Et même si j'essayais, comment le saurais-tu ?

— Je le saurais.

— D'accord. C'est tout ?

— Je ne suis pas encore sûr de pouvoir te faire confiance. D'où ces précautions, et mes réticences à te réveiller plus tôt.

— Parfaitement compréhensible.

— Je n'ai pas fini. Je voudrais vraiment te faire confiance, Rem, mais je ne suis pas sûr de pouvoir. Et je ne peux pas me permettre de mettre cette mission en péril.

Remontoir s'apprêtait à répondre, mais Clavain leva le doigt.

— C'est pourquoi je ne prendrai aucun risque. *Aucun*. Si tu fais quoi que ce soit – si anodin que ça puisse paraître – qui soit susceptible selon moi d'être préjudiciable à la mission, je te tuerai sans autre forme de procès. Il n'y a pas de « si », il n'y a pas de « mais ». Nous sommes très loin de la Convention de Ferristown, et encore plus loin du Nid Maternel.

— J'en déduis que nous sommes à bord d'un vaisseau, répondit Remontoir. Et que nous accélérons très, très puissamment. J'aurais voulu pouvoir trouver quelque chose à lâcher par terre, afin d'avoir une idée de la puissance. Mais tu as réussi à ne rien me laisser du tout. Enfin, je peux deviner. À combien en sommes-nous ? Quatre g et demi ?

— Cinq, répondit Clavain. Et nous allons bientôt passer à six et plus.

— Cette pièce ne me rappelle aucun endroit de l'*Ombre de la Nuit*. Tu as trouvé un autre gobe-lumen, Clavain ? Ça n'a pas dû être facile.

— On m'a aidé.

— Et l'accélération ? Comment as-tu réussi ce tour-là ? Tu ne l'as pas sorti du sac à malices de Skade ?

— Skade n'a pas créé cette technologie à partir de rien. Elle l'a volée, ou elle en a volé suffisamment d'éléments pour imaginer le reste. Mais elle n'était pas la seule à y avoir accès. J'ai rencontré un homme qui avait exploré les mêmes pistes.

— Et cet homme est à bord du vaisseau ?

— Non, il nous a laissés nous occuper de nos petites affaires tout seuls. C'est mon vaisseau, Rem, fit Clavain en tapotant la paroi de métal brut de la cellule avec l'exosquelette de son bras. Le *Lumière Zodiacale*. Il transporte une petite armée. Skade est devant nous, mais je n'ai pas l'intention de la laisser mettre ses sales pattes sur ces armes.

— Ah. Skade, fit Remontoir en hochant la tête avec un sourire.

— Ça t'amuse ?

— Tu as eu des contacts avec elle, récemment ?

— D'une certaine façon, oui. C'est pour ça que je t'ai réveillé. Pourquoi cette question ?

— Elle t'a dit ce qui...

Remontoir laissa sa phrase en suspens, observant attentivement Clavain.

— Hum. Je vois que non.

— Que veux-tu dire ?

— Elle a failli mourir, Clavain. Quand tu t'es enfui de la comète – la comète du Maître d'Œuvre.

— Elle s'est manifestement remise.

— Mouais. Façon de parler... Enfin, reprit Remontoir, le problème, ce n'est pas Skade, hein ? Je reconnais cette lueur de préoccupation paternelle dans ton regard.

D'un mouvement coulé, il s'assit assez normalement au bord du lit, comme si l'accélération de cinq g glissait sur lui. Seule une petite veine battant sur le côté de sa tête trahissait sa tension interne.

— Laisse-moi deviner. Elle tient Felka, c'est ça ?

Clavain ne répondit pas, le laissant continuer.

— J'aurais bien voulu que Felka vienne avec nous – avec le porcko et moi –, mais Skade n'a rien voulu savoir. Elle a dit que Felka lui serait plus utile comme monnaie d'échange. Et je n'ai pas réussi à l'en dissuader. Si j'avais trop insisté, elle m'aurait tout simplement interdit de te poursuivre.

— Tu voulais me tuer.

— Je voulais t'arrêter. Te convaincre de revenir avec moi au Nid Maternel. Bon, je t'aurais tué si tu m'y avais obligé, mais tu aurais agi exactement de la même façon à mon égard s'il avait été question d'une chose à laquelle tu tenais suffisamment. Enfin, je croyais pouvoir te faire changer d'avis. Personne d'autre ne t'aurait laissé la moindre chance.

— Nous en reparlerons. Pour l'instant, c'est Felka qui compte.

Un long silence plana. Clavain changea de position, déterminé à ne pas montrer à Remontoir à quel point il était mal à l'aise.

— Que s'est-il passé ? demanda enfin Remontoir.

— Skade a proposé de nous livrer Felka à condition que j'abandonne la poursuite. Elle la larguera dans une navette. À la poussée maximale, elle peut l'envoyer assez loin pour que nous puissions la récupérer avec un de nos appareils.

Remontoir acquiesça d'un hochement de tête. Clavain sentit que son ami réfléchissait intensément aux différentes possibilités.

— Et si tu refuses ?

— Elle larguera Felka dans l'espace de toute façon, mais elle fera en sorte que je sois obligé de renoncer à la poursuite pour la récupérer. Et en imaginant le pire, je ne la retrouverai jamais. Nous sommes dans l'espace interstellaire, Rem. Au milieu d'un sacré putain de vide. Il y a d'énormes angles morts dans notre couverture de capteurs.

Un ange passa. Remontoir réfléchissait. Il se rallongea afin de faciliter l'irrigation de son cerveau.

— On ne peut pas faire confiance à Skade, Clavain. Elle n'a pas besoin de te convaincre de sa sincérité. Elle ne pense pas que tu aies quoi que ce soit dont elle pourrait avoir besoin, ou qui pourrait lui nuire. Ce n'est pas un simple échange de prisonniers comme on t'a appris à les négocier sur Deimos.

— J'ai dû lui faire peur, reprit Clavain. Elle ne s'attendait pas à ce que nous la rattrapions si facilement.

— Quand même... fit Remontoir, qui n'alla pas au bout de sa pensée.

— Tu comprends pourquoi je t'ai réveillé.

— Oui. Je crois. Batch Sept était dans la même situation que Skade quand Irravel Veda était à ses trousses.

— Batch Sept t'a obligé à te mettre à son service. Tu as dû lui donner des conseils sur la tactique à utiliser contre Irravel.

— La situation est complètement différente, Clavain.

— Pour moi, il y a suffisamment de similitudes, rétorqua Clavain en obligeant son exosquelette à se redresser. Voilà le tableau, Rem : Skade attend ma réponse d'ici quelques jours. Tu vas m'aider à décider de la réponse à lui apporter. Idéalement, j'aimerais récupérer Felka sans perdre notre objectif de vue.

— Tu m'as décongelé par désespoir, hein ? Mieux vaut un diable qu'on connaît, comme on dit ?

— Tu es mon plus proche et mon plus vieil ami, Rem. C'est juste que je ne sais pas si je peux encore te faire confiance.

— Et si je te donne un bon conseil... ?

— J'imagine que ça plaiderait en ta faveur. Évidemment, fit

Clavain avec un sourire forcé, je prendrais aussi l'avis de Felka sur la question.

— Et si nous échouons ?

Clavain ne répondit pas. Il tourna les talons et sortit.

Quatre petites navettes quittèrent le *Lumière Zodiacale*, chacune filant dans son propre quart de sphère d'espace stellaire relativiste. Les cônes d'éjection des vaisseaux brillant dans le sillage de la flamme principale du *Lumière Zodiacale* décrivaient des trajectoires d'une beauté poignante, qui portaient du vaisseau mère tels les bras incurvés d'un candélabre.

Si seulement ce n'était pas une action de guerre, se dit Clavain, je pourrais presque en être fier...

Il observa leur départ depuis une coupole d'observation située près de la proue de son vaisseau, se sentant obligé d'attendre jusqu'à ce qu'il ne puisse plus les voir. Chaque navette emportait un membre de l'équipage, et non des moindres, plus une quantité de fuel que Clavain aurait préféré ne pas avoir à brûler avant d'arriver dans les parages de Resurgam. Enfin, si tout se passait bien, les quatre navettes et leur équipage seraient récupérés. Mais il ne reverrait plus le carburant. La marge d'erreur était étroite. Tout était calculé pour permettre à chacun des vaisseaux de ramener, en plus de son pilote, une charge utile correspondant à un être humain.

Il espérait avoir bien joué le coup.

On disait que, comme toutes les activités complexes, la prise de décisions difficiles devenait de plus en plus aisée au fur et à mesure qu'elle se répétait. Il y avait peut-être une certaine vérité dans cette assertion. Pourtant, Clavain avait l'impression que cela ne s'appliquait pas à son cas. Il avait pris récemment plusieurs décisions extraordinairement difficiles, et chacune lui avait coûté davantage que la précédente. Il en allait de même avec Felka.

Certes, il avait envie de la retrouver, si c'était humainement possible. Mais Skade savait à quel point il voulait mettre la main sur les armes. Dans la mesure où il ne les convoitait pas pour son usage personnel, elle ne pouvait pas marchander avec lui au sens habituel du terme. Mais, avec Felka, elle tenait la monnaie d'échange idéale. Elle savait qu'il y avait entre eux un lien spécial, un lien qui remontait à Mars. Felka était-elle vraiment sa fille ? Il l'ignorait encore. Il s'était convaincu que c'était possible, et elle-même lui avait dit que c'était bien le cas... mais elle y avait peut-être été poussée par les circonstances alors qu'elle tentait de le dissuader de désertir. Quoi qu'il en soit, cet aveu n'avait servi qu'à miner sournoisement ses propres certitudes. Il ne pourrait être fixé que lorsqu'il serait à

nouveau en sa présence et qu'il pourrait lui poser la question les yeux dans les yeux.

Et quelle importance, au fond ? La valeur de Felka, en tant qu'être humain, n'était pas liée à un hypothétique lien génétique. L'idée qu'elle puisse être sa fille ne lui était venue que longtemps après l'avoir secourue sur Mars. Et pourtant quelque chose l'avait poussé à retourner dans le nid de Galiana, au péril de sa vie ; il éprouvait le besoin de la sauver. Galiana lui avait dit que c'était inutile, que ce n'était pas un être humain doué de pensée au sens où on l'entendait, juste un légume inconscient mais capable de retraiter l'information.

Probablement pour la seule fois de sa vie, il avait prouvé à Galiana qu'elle avait tort.

Enfin, ça n'avait plus aucune importance. Ce n'était qu'une affaire d'humanité, se disait Clavain, pas une question de liens du sang ou de loyauté. S'il oubliait cela, il pouvait aussi bien remettre les armes entre les mains de Skade, retourner se mettre au service des araignées et abandonner les Hommes à leur sort. De toute façon, s'il ne réussissait pas à récupérer les armes, à quoi servait un geste isolé, si bienveillant soit-il ?

Les quatre vaisseaux avaient disparu. Clavain espérait avoir pris la bonne décision.

Une voiture du gouvernement carrossée comme un scarabée roulait dans les rues de Cuvier. Les pneus chuintaient sur la chaussée mouillée. Il avait recommencé à pleuvoir, mais les nuages laissaient parfois entrevoir un coin de ciel et la planète démantelée était nettement visible le soir pendant plusieurs heures. Le nuage de matière éjectée était un amas flamboyant à plusieurs bras dentelés, rouge, ocre et vert pâle, occasionnellement parcouru par de lents orages électriques. Des ombres dures et des taches symétriques brillantes marquaient les endroits où le système inhibiteur naissait, s'agrégeait et se concrétisait. À un certain moment, on avait pu croire que ce qui était arrivé à la planète était un événement rare mais naturel. Ce réconfort n'était plus permis.

Thorn avait été témoin de la façon dont les gens, à Cuvier, géraient le phénomène. Ils l'ignoraient. S'il était visible alors qu'ils se promenaient dans les rues, ils ne regardaient simplement pas en l'air. Même quand il leur fut impossible de ne pas le voir, ils le regardaient rarement, ou n'y faisaient que des allusions détournées. Comme s'ils espéraient faire disparaître la menace par le simple fait de la nier.

Thorn était assis sur la banquette derrière la séparation qui l'isolait du conducteur. Son visage était baigné par la lueur bleutée

d'un petit écran de télévision encastré dans le dossier, devant lui. Il regardait un sujet filmé hors de la ville. Les images étaient floues et la caméra tenue à la main tremblait, mais on voyait tout ce qu'il fallait. L'une des deux navettes se trouvait encore à terre – la caméra fit un panoramique, s'attardant sur la juxtaposition surréaliste de l'engin au profil aérodynamique et du paysage rocheux, chaotique –, mais l'autre était en vol. Elle avait déjà effectué plusieurs trajets dans l'atmosphère de Resurgam, où le vaisseau intrasystème beaucoup plus gros était en orbite. La caméra tremblotante recadra le ciel et le vaisseau qui descendait, descendait et se posait sur un trépied de flammes.

— Ça pourrait être un trucage, dit Thorn tout bas. Je sais que ce n'est pas le cas ; mais c'est ce que les gens vont penser.

Khourī – ou plutôt Vuilleumier – était assise à côté de lui.

— On peut faire croire tout ce qu'on veut à condition d'y mettre le paquet, dit-elle. Cela dit, c'est moins facile maintenant que tout est archivé sous forme d'images digitales. Je ne suis pas sûre que même un département gouvernemental tout entier pourrait produire quelque chose d'assez convaincant.

— Quand même ; le peuple aura des soupçons.

La caméra se promena sur la foule clairsemée et nerveuse. Il y avait un petit campement à trois cents mètres de la navette. Les tentes poussiéreuses étaient difficiles à distinguer des éboulis rocheux. Les gens ressemblaient aux réfugiés de tous les mondes et de toutes les époques. Ils avaient fait des milliers de kilomètres, convergé vers cet endroit à partir de toutes les colonies. Ils l'avaient payé cher : à peine un dixième d'entre eux étaient arrivés au bout du voyage. Ils s'étaient encombrés de choses insensées pour effectuer la traversée du continent, tout en sachant – à condition que le réseau d'espions ait bien fait son travail – qu'ils ne seraient autorisés à emmener à bord que les vêtements qu'ils avaient sur eux. Près du campement, on avait creusé un trou dans le sol où les voyageurs jetaient leurs effets avant de monter à bord de la navette. Il y a des choses qu'on chérit jusqu'au dernier moment – des photos, des jouets d'enfants –, et tout cela y était enfoui, reliques humaines venues rejoindre les artefacts amarantins vieux de deux millions d'années qui étaient le trésor de la planète.

— Nous nous en sommes occupés, dit Khourī. Certains des témoins qui sont arrivés jusque-là sont repartis vers les principales colonies. Il a fallu user de persuasion, évidemment, pour leur faire faire demi-tour alors qu'ils étaient allés si loin, mais...

— Comment vous y êtes-vous pris ?

La voiture négocia un virage dans un crissement de pneus. Les bâtiments gris et cubiques du palais de l'Inquisition apparurent, avec leurs parois d'ardoise aussi abruptes que des falaises. Thorn les lorgna

avec appréhension.

— On leur a dit qu'ils pourraient emporter un petit quota d'effets personnels à bord quand ils reviendraient.

— En d'autres termes, on leur a graissé la patte, fit Thorn en secouant la tête, se demandant si une grande et bonne action pourrait sortir indemne de la corruption. Enfin, il fallait bien faire entendre la bonne parole... Combien cela fait-il, à présent ?

Khouri connaissait le chiffre.

— Quinze cents en orbite, au dernier recensement. Il y en a encore quelques-uns à terre. Quand nous en aurons cinq cents, nous effectuerons le prochain trajet à partir de la surface, puis le vaisseau de transfert sera plein, prêt à les emmener vers le *Spleen de l'Infini*.

— Ils sont courageux, fit Thorn. Ou complètement stupides. Je ne sais pas.

Ils étaient effectivement courageux. Ils avaient fait le voyage jusqu'aux navettes en se fondant sur la seule présomption de l'existence des appareils. Après l'arrestation de Thorn, les rumeurs avaient enflé parmi le mouvement d'exode. Le gouvernement avait continué à émettre des démentis soigneusement concoctés afin d'insinuer dans l'esprit de la population l'idée que les navettes de Thorn pourraient bien exister, en fin de compte. Ces gens qui, jusque-là, avaient réussi à atteindre les navettes l'avaient fait contre l'avis exprès du gouvernement, risquant l'emprisonnement et la mort pour avoir fait intrusion dans un territoire interdit.

Thorn les admirait. À leur place, il ne pensait pas qu'il aurait eu le courage de suivre ces rumeurs jusqu'à leur conclusion logique. Mais il ne pouvait retirer aucune fierté de leur réussite. On abusait encore le peuple sur son destin ultime, et il était complice de cette trahison.

La voiture se gara derrière le palais de l'Inquisition. Thorn et Khouri entrèrent dans le bâtiment et passèrent les contrôles de sécurité. L'identité de Khouri était encore un secret bien gardé, et on lui avait remis tout un jeu de papiers qui lui permettaient de circuler librement à Cuvier et dans les alentours. Les gardes supposaient qu'elle était une fonctionnaire comme les autres, en mission pour le gouvernement.

— Vous pensez toujours que ça va marcher ? demanda-t-il en se dépêchant pour suivre Khouri alors qu'elle grimpait l'escalier quatre à quatre devant lui.

— Si ça ne marche pas, on l'a dans l'os, murmura-t-elle.

La Triumvira les attendait dans la pièce principale du bureau de l'Inquisitrice, assise dans le siège habituellement réservé à Thorn. Elle fumait, laissant tomber sa cendre sur le parquet ciré comme un miroir. Ce geste d'une désinvolture étudiée agaça Thorn. Cela dit, la Triumvira lui répondrait probablement que toute la planète serait

bientôt réduite en cendres, alors qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

— Irina, dit-il en se souvenant d'utiliser le nom qu'elle avait adopté pour sa personnalité de Cuvier.

— Thorn, répondit-elle en se levant et en éteignant sa cigarette sur l'accoudoir du fauteuil. Vous avez l'air en forme. Les geôles du gouvernement ne sont apparemment pas aussi sordides qu'on le dit.

— Si c'est de l'humour, je ne trouve pas ça très drôle.

— Non, forcément, répondit-elle avec un haussement d'épaules comme si toute excuse était superflue. Vous avez vu ce qu'ils ont fait, ces derniers temps ?

— Qui ça ?

La Triumvira Ilia Volyova regardait par la fenêtre, le visage levé vers le ciel.

— Je vous laisse deviner.

— Ben voyons. On ne peut plus la rater. Vous savez ce qui prend forme dans ce nuage ?

— Une machine infernale, Thorn. Destinée à détruire notre soleil, je dirais.

— Allons dans le bureau, proposa Khouri.

— Oh non, dit Volyova. Il n'y a pas de fenêtre, Ana, et la vue cristallise si bien les idées. Tu ne trouves pas ? D'ici quelques minutes, la réalité de la collusion de Thorn sera du domaine public. Pas vrai ? fit-elle en le regardant en face.

Thorn avait déjà tapé sa « déclaration » – celle où il parlait pour le gouvernement, révélant que les navettes étaient bien réelles, que la planète était bel et bien en danger imminent et que le gouvernement lui avait, non sans regrets, demandé de prendre l'initiative de l'opération d'exode officiel. La déclaration serait retransmise dans l'heure sur toutes les chaînes de télévision de Resurgam et repasserait régulièrement pendant toute la journée du lendemain.

— Ça ne sera pas perçu comme une collusion, rectifia Khouri en regardant froidement l'autre femme. Il apparaîtra que Thorn a agi dans l'intérêt du peuple, et non par intérêt personnel. Et ce sera convaincant parce qu'il se trouve que c'est vrai. N'est-ce pas ? ajouta-t-elle en le regardant.

— Je me contente d'exprimer les doutes qui ne peuvent manquer d'effleurer le grand public, répondit Volyova. Enfin, peu importe. Nous connaissons assez vite sa réaction. Ana, est-il vrai qu'il y a déjà eu des actes de désobéissance civile dans certaines des colonies les plus excentrées ?

— Elles ont été assez efficacement réprimées.

— Ça ne va pas s'arranger, c'est certain. Ne soyez pas surprise s'il y a une tentative de renversement de ce régime.

— Ça n'arrivera pas, répliqua Khouri. Pas quand le public aura

compris l'enjeu. Ils verront que l'appareil du gouvernement doit rester en place afin que l'exode puisse être organisé en douceur.

— Quelle incorrigible optimiste tu fais ! lança la Triumvira avec un sourire torve.

— Irina a malheureusement raison, fit Thorn. Nous pouvons nous attendre à bien pire. Vous n'espériez quand même pas faire quitter cette planète à tout le monde sans un minimum de casse ?

— Mais nous avons la capacité... fit Khouri.

— Les gens ne sont pas des marchandises. On ne peut pas les transporter comme des petits paquets bien propres. Même si la majorité adopte l'idée que le gouvernement dit plus ou moins la vérité à propos de l'évacuation – et ce sera un vrai petit miracle –, une minorité de dissidents suffira à provoquer des troubles majeurs.

— Vous avez basé votre carrière sur la dissension, releva Khouri.

— C'est vrai, convint Thorn avec un sourire attristé. Malheureusement, je ne suis pas seul en jeu. Cela dit, Irina a raison. Nous connaissons toujours assez vite la réaction générale. À propos, quid des complications internes ? Les autres branches du gouvernement n'ont aucun soupçon concernant toutes ces machinations ?

— Disons simplement qu'on pourrait déplorer un ou deux assassinats discrets, répondit Khouri. Ça devrait suffire à régler le problème de nos pires ennemis. Nous n'aurons qu'à tenir les autres à l'œil jusqu'à la fin de l'exode.

Thorn se tourna vers la Triumvira.

— Irina, vous avez vu cette chose dans le ciel de plus près qu'aucun de nous. Vous savez de combien de temps nous disposons ?

— Non, répondit-elle laconiquement. Bien sûr que non. Comment pourrais-je le savoir alors que j'ignore ce qu'ils fabriquent ? J'en suis réduite aux spéculations.

— Eh bien, faites-nous partager vos réflexions.

Elle renifla et parcourut avec raideur toute la longueur de la fenêtre. Thorn regarda Khouri en se demandant ce qu'elle pensait de ce petit numéro. Il avait remarqué entre les deux femmes une tension qu'il ne se souvenait pas d'avoir noté lors de leurs précédentes rencontres. Peut-être avait-elle toujours existé, peut-être était-ce lui qui n'y avait pas prêté attention jusqu'alors, mais il en doutait.

— Je vais vous dire une chose, déclara la Triumvira, ses talons crissant alors qu'elle se retournait vers eux. Quoi que ce soit, c'est gros. Beaucoup plus gros que n'importe quelle structure qu'il nous serait venu à l'idée de construire, quand bien même nous en aurions eu le temps et les matières premières. Les plus petites structures décelables dans le nuage auraient dû s'effondrer sous leur propre gravité, à l'heure qu'il est. Elles auraient dû se réduire à l'état de

sphères de métal fondu. Mais il n'en est rien. Par conséquent...

— Continuez, l'incita Thorn.

— Par conséquent, soit ils savent amener la matière à devenir plus rigide que nous ne pouvons l'imaginer, soit ils contrôlent la gravité locale. Soit encore une combinaison des deux. Une accélération des flux de matière pourrait parvenir aux mêmes fonctions structurelles que des états rigides si on pouvait les contrôler avec une finesse suffisante...

Elle n'alla pas au bout de sa pensée. Elle réfléchissait manifestement tout haut, oubliant qu'elle avait un public.

— Il faut croire qu'ils savent manipuler l'inertie quand il le faut. On voit comment ils ont redirigé ces flux de matière, les pliant à angle droit. Ça implique une connaissance approfondie de l'ingénierie métrique, interférant avec le substrat même de l'espace-temps. S'ils ont cette faculté, ils peuvent probablement aussi contrôler la gravité. Je pense que nous n'avons jamais vu ça, un grand coup de balai à l'échelle cosmique, si j'ose dire. Tout ce que nous avons vu jusque-là – le démantèlement des mondes rocheux, le moteur Dyson autour de la géante gazeuse –, tout ça, c'étaient des trucs d'horlogerie. Nous assistons à présent aux premières manifestations d'ingénierie lourde des Inhibiteurs.

— Vous me faites peur, dit Thorn.

— C'était bien mon intention, répondit-elle avec un rapide sourire, le premier qu'il lui ait vu depuis le début de la soirée.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ? demanda Khouri. Une machine pour transformer le soleil en supernova ?

— Non, répondit la Triumvira. Je pense que nous pouvons l'exclure. Il se peut qu'ils aient une technologie capable de le faire, mais ça ne marcherait que sur les étoiles lourdes, déjà prédestinées à exploser. Ce serait une arme formidable, je l'avoue. Si vous pouviez déclencher une supernova prématurée, vous pourriez stériliser un volume d'espace de plusieurs dizaines d'années-lumière de diamètre. Je ne sais pas comment il faudrait s'y prendre – peut-être en mettant les coupes nucléaires en phase de façon à interdire la fusion des éléments plus légers que le fer, modifiant ainsi le pic de la courbe d'énergie de liaison. L'étoile n'aurait tout d'un coup plus rien à fusionner, aucun moyen de supporter son enveloppe extérieure, de l'empêcher de s'effondrer. Si ça se trouve, d'ailleurs, c'est déjà arrivé une fois. Le Soleil de la Terre se trouve au milieu d'une bulle dans le milieu interstellaire, une bulle soufflée par une récente supernova. Elle rencontre d'autres structures jusqu'au Rift d'Aquila. Il se peut qu'elle ait été provoquée par des événements naturels, mais nous contemplons peut-être les cicatrices provoquées par un épisode de stérilisation auquel les Inhibiteurs se seraient livrés des millions

d'années avant le génocide des Amarantins. À moins que ces bulles n'aient été provoquées par les armes d'espèces enfuies. Nous aurons beau faire, nous ne le saurons probablement jamais. Mais ça ne se produira pas ici. Il n'y a pas d'étoiles supergéantes dans cette partie de la galaxie, rien qui puisse devenir une supernova. Ils ont pu mettre au point différentes armes pour gérer des étoiles de masse inférieure comme Delta Pavonis. Moins spectaculaires – pas question de stériliser plus d'un système solaire –, mais parfaitement efficaces à ce niveau.

— Comment pourrait-on tuer une étoile comme Pavonis ? demanda Thorn.

— Il y aurait plusieurs façons de s'y prendre, en fonction du temps et des ressources dont on disposerait, répondit pensivement la Triumvira. Les Inhibiteurs pourraient construire un anneau autour de l'étoile, comme avec la géante gazeuse. Quelque chose de plus grand cette fois, bien sûr, et qui fonctionnerait peut-être autrement. Les étoiles n'ont pas de surface solide, pas même un noyau solide. Mais ils pourraient peut-être encercler l'étoile avec un anneau d'accélérateurs de particules. En établissant un flux de particules à travers l'anneau, ils pourraient créer une vaste force magnétique en le contractant et en le dilatant par vagues. Le champ de l'anneau étranglerait l'étoile comme un boa constrictor, en pompant la matière chromosphérique de l'équateur vers les pôles. C'est le seul endroit où elle pourrait aller et d'où elle pourrait fuir. Le plasma chaud s'échapperait par les pôles nord et sud de l'étoile, et ces jets de plasma pourraient être utilisés comme des armes à part entière, changeant toute l'étoile en lance-flamme : il ne faudrait pas grand-chose au-dessus et en dessous des pôles pour diriger et concentrer les jets à l'endroit où on voudrait. Avec une arme pareille, on pourrait incinérer tous les mondes d'un système solaire en les dépouillant de leur atmosphère et de leur océan. On n'aurait même pas besoin de démanteler toute l'étoile. Quand on aurait retiré suffisamment de son enveloppe extérieure, son cœur ajusterait son taux de fusion, l'étoile se refroidirait et sa durée de vie serait allongée. Ça devrait servir leurs plans à long terme. Enfin, j' imagine.

— Certes, mais ça prendrait très longtemps, répondit Khouri. Et pourquoi gaspiller la moitié d'une étoile pour incinérer quelques mondes ?

— Ils pourraient la désintégrer entièrement s'ils le voulaient. Je me contente d'énoncer une possibilité. Mais ils pourraient envisager une autre méthode : ils ont démantelé la géante gazeuse en la faisant tourner jusqu'à ce qu'elle se désintègre. Ils pourraient faire la même chose avec un soleil : l'entourer avec des accélérateurs, mais cette fois en faisant passer les anneaux par les pôles, le long des méridiens, et les faire tourner. Ils se coupleraient avec la magnétosphère de l'étoile,

entraînant tout le dispositif avec eux jusqu'à ce qu'il tourne plus vite que sa vitesse de rupture : la matière décollerait de la surface de l'étoile. Elle s'éplucherait comme un oignon.

— Ce ne serait pas beaucoup plus rapide.

— Peut-être, convint Volyova. Mais il faut prendre une autre chose en considération : la machinerie qui est assemblée là-haut ne ressemble pas à un anneau, et il n'y a aucun signe d'activité préparatoire autour du soleil proprement dit. Je pense que les Inhibiteurs vont utiliser encore une autre méthode.

— Et comment pourrait-on encore détruire une étoile, si ce n'est ni en la pompant ni en la faisant tourner ? demanda Khouri.

— Je ne sais pas. Admettons qu'ils arrivent à manipuler la gravité dans une certaine mesure : ils devraient pouvoir fabriquer, à partir de la matière qu'ils ont déjà accumulée, un trou noir de la masse d'une planète. Disons environ dix fois celle de la Terre.

Elle écarta légèrement les mains, comme si elle jouait avec une ficelle invisible.

— Quelque chose de gros, en tout cas. Admettons qu'ils aient les moyens de faire un trou noir dix ou vingt fois plus gros – quelques centaines de fois la masse de la Terre...

— Ils pourraient le laisser tomber dans l'étoile ?

— Il forerait un chemin à travers, en effet. À condition qu'ils choisissent bien l'endroit où il ferait le maximum de dégâts. Ils auraient du mal à l'insérer exactement au cœur brûlant de l'étoile. Le trou noir oscillerait probablement, suivant une trajectoire orbitale traversant l'étoile. Ce ne serait sûrement pas sans effet : je pense que la densité de la masse près du rayon de Schwarzschild du trou noir atteindrait la masse critique, de sorte que l'étoile aurait soudain deux sites d'énucléation, en orbite l'un autour de l'autre. Mais la surface de l'étoile étant petite, ça ne la dévorerait que lentement. Même quand il aurait avalé la moitié de l'étoile, il ne ferait encore que trois kilomètres de diamètre. Ça pourrait marcher, fit-elle en haussant les épaules. Ça dépendrait fondamentalement de la façon dont la matière tomberait dans le trou. Si sa température s'élevait trop, la pression de ses propres radiations ferait sauter la plus proche couche de matière tombant à l'intérieur, ralentissant le processus. Il faudrait que je procède à quelques calculs.

— Quoi d'autre, s'il ne s'agit pas d'un trou noir ? demanda Thorn.

— On pourrait se livrer à des spéculations sans fin. Le processus de combustion du cœur de n'importe quelle étoile est un équilibre délicat entre la pression et la gravité. Tout ce qui viendrait le déséquilibrer pourrait avoir des conséquences catastrophiques sur les propriétés générales de l'astre. Mais les étoiles sont résilientes. Elles essaient perpétuellement de trouver un nouveau point d'équilibre,

même si ça implique de passer sur la fusion des éléments plus lourds. Il se pourrait que les Inhibiteurs emploient un procédé auquel nous ne comprenons rien. De toute façon, c'est sans importance, parce qu'ils n'iront jamais aussi loin, fit la Triumvira en se retournant pour regarder par la fenêtre.

— Pardon ? releva Khouri.

— Je n'ai pas l'intention d'attendre les bras croisés, Ana. Pour la première fois, les Inhibiteurs ont centré leur activité sur un point focal. Je crois qu'ils ne seront jamais plus vulnérables. Et pour la première fois, le capitaine est disposé à négocier.

Khouri jeta un coup d'œil en direction de Thorn.

— Les armes secrètes ?

— Il m'a assurée qu'il autoriserait leur utilisation. Évidemment, poursuivit-elle sans se retourner et en tapotant sur la vitre, il y a un risque. Nous ne savons pas exactement de quoi les armes secrètes sont capables. De dégâts, en tout cas. Je suis sûre que nous pouvons leur mettre des bâtons dans les roues.

— Non, répondit Thorn. Plus maintenant.

La Triumvira tourna le dos à la fenêtre et le regarda.

— Et pourquoi « plus maintenant » ?

— Parce que l'opération d'évacuation est en cours. Les gens ont commencé à quitter la surface de Resurgam.

— Quelques centaines, fit Volyova avec un reniflement. C'est à peine si nous effleurons le problème, non ?

— Ça changera quand l'opération Exodus deviendra officielle. C'est ce que nous avons toujours envisagé.

— Ça pourrait aussi beaucoup empirer. Vous êtes prêt à courir ce risque ?

— Nous avons un plan, répondit Khouri. Les armes ont toujours été là, en cas de besoin. Mais ça n'aurait aucun sens de provoquer une réaction des Inhibiteurs maintenant, après tout ce que nous avons déjà fait.

— Elle a raison, dit Thorn. Il faut attendre, Irina. Au moins jusqu'à ce que nous ayons évacué cent mille personnes. Vous pourrez toujours utiliser vos précieuses armes après, s'il le faut.

— Mais à ce moment-là il sera trop tard, dit-elle en s'éloignant de la fenêtre.

— Pas forcément, objecta Thorn.

— Regardez, souffla Volyova. Vous voyez ça ?

— Quoi donc ?

— Là-bas, entre ces deux bâtiments. Plus loin, au-delà de la Maison de la Radio. Là, vous ne pouvez pas le rater.

Thorn et Khouri s'approchèrent de la vitre.

— Je ne vois rien.

— Votre déclaration a bien été diffusée, non ? demanda Volyova.

Thorn regarda l'heure à sa montre.

— Oui... oui. Tout juste. Enfin, elle aurait dû l'être, au moins à Cuvier.

— Alors voilà la première réaction : un incendie. Pas très important encore, mais je vous parie que nous en verrons d'autres d'ici la fin de la soirée. Les gens sont terrifiés. Il y a des mois qu'ils crèvent de trouille, avec cette chose dans le ciel. Et maintenant, ils savent que le gouvernement leur a systématiquement menti. Compte tenu des circonstances, je serais furieuse, moi aussi. Pas vous ?

— Ça ne durera pas, répondit Thorn. Faites-moi confiance, je connais les gens. Quand ils comprendront qu'il y a une porte de sortie, qu'ils n'ont qu'à se montrer raisonnables et faire ce que je dis, ils se calmeront.

Volyova eut un sourire.

— Eh bien, Thorn, soit vous êtes d'une habileté peu commune, soit votre perception de la nature humaine est d'une médiocrité peu commune. Espérons que la première solution soit la bonne.

— Vous vous occupez de vos machines, Irina, et je m'occupe des gens.

— Montons, suggéra Khouri. Sur le balcon. De là-haut, on devrait y voir plus clair.

Il y avait des véhicules dans tous les sens, maintenant, plus qu'il n'aurait dû y en avoir par une nuit de pluie. Des fourgons de la police se massaient devant le bâtiment. Thorn regarda les hommes de la brigade antiémeute monter dans les véhicules en se bousculant avec leurs plastrons, leurs boucliers et leurs matraques électriques. L'un après l'autre, les fourgons s'en allèrent, dispersant les forces de police vers les zones de trouble. D'autres véhicules formaient un cordon autour du bâtiment, les intervalles étant comblés par des barricades de métal percées d'étroites meurtrières.

C'était beaucoup plus clair vu du balcon. Les bruits de la ville leur parvenaient à travers la pluie. Il y avait des chocs sourds, des explosions, des cris et des sirènes. On aurait presque dit une kermesse, sauf qu'il n'y avait pas de musique. Thorn se rendit compte qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas écouté de musique ; n'importe quelle musique.

Soudain, malgré tous les efforts de la police, les manifestants commencèrent à se masser devant le palais de l'Inquisition, mais ils étaient tout simplement trop nombreux, et les forces de l'ordre devaient se contenter de les empêcher d'entrer dans le bâtiment. Un certain nombre de gens gisaient déjà à terre, au premier rang de la foule, sonnés par des grenades ou des matraques électriques. Des amis s'efforçaient de leur porter secours. Un homme était pris de

convulsions. Un autre avait l'air mort, ou au moins complètement inconscient. La police aurait pu tuer la plupart des gens en quelques secondes, Thorn le savait, mais les policiers se retenaient. Il étudia leurs visages comme il put. Ils avaient l'air aussi terrifiés et troublés que la foule qu'ils étaient censés contenir. Des ordres avaient manifestement été donnés pour que leur réponse soit mesurée et non brutale.

Le balcon était entouré par un muret ébréché. Thorn s'approcha du bord et regarda la rue, en bas. Khouri le suivit, la Triumvira Volyova restant en retrait.

— C'est le moment, annonça Thorn. Il faut que je leur parle. Pour qu'ils sachent que la déclaration n'était pas un faux.

Il n'avait qu'à crier. Il se trouverait bien quelqu'un, ne serait-ce qu'une personne, pour l'entendre. Tout le monde lèverait bientôt les yeux vers lui, et ils sauraient, avant même qu'il prenne la parole, qui il était.

— Faites ça bien, répondit Volyova d'une voix réduite à un murmure. Faites ça aussi bien que possible, Thorn. Beaucoup de choses dépendent de votre performance.

Il lui rendit son regard.

— Alors, vous allez réfléchir ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Irina... intervint Khouri. Réfléchis, je t'en prie. Au moins, laisse-nous une chance ici, avant d'utiliser les armes.

— Vous aurez votre chance, répondit Volyova. Avant d'utiliser les armes, je les emporterai à l'autre bout du système ; comme ça, même si les Inhibiteurs réagissent, le *Spleen de l'Infini* ne sera pas la première cible.

— Ça prendra un moment, hein ? demanda Khouri.

— Vous avez un mois, pas plus. Je ne m'attends évidemment pas à ce que vous ayez évacué la planète à ce moment-là. Mais si vous vous en tenez au programme prévu – et peut-être que vous ferez un peu mieux –, je pourrai envisager de retarder encore un peu l'usage des armes. Ça paraît raisonnable, non ? Vous voyez que je peux me montrer conciliante.

— Tu nous en demandes trop, répondit Khouri. Peu importe où en sera notre opération à la surface, nous ne pouvons déplacer plus de deux mille personnes à la fois entre l'orbite basse et le vaisseau spatial. C'est un goulot d'étranglement incontournable, Ilia.

Elle n'eut pas l'air de se rendre compte qu'elle avait prononcé le vrai nom de la Triumvira.

— Les goulots d'étranglement, on peut toujours les contourner, si c'est vraiment important, dit-elle. Et je t'ai fourni un sacré stimulant, non ?

— C'est de Thorn que tu veux parler ? rétorqua Khouri.
— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? demanda Thorn en la regardant.
— Elle n'aime pas la façon dont vous vous êtes mis entre nous, répondit Khouri.

La Triumvira eut un reniflement de dérision qu'il ne connaissait que trop.

— Si, c'est vrai, répondit Khouri. N'est-ce pas, Ilia ? Nous avons une relation de travail parfaite, toutes les deux, jusqu'à ce que je fasse entrer Thorn dans le paysage. Tu ne nous pardonneras jamais, ni à lui ni à moi, d'avoir détruit ce joli petit partenariat.

— Ne sois pas absurde, répondit Volyova.

— Ce n'est pas absurde, c'est juste...

Mais la Triumvira passa devant elle.

— Où vas-tu ? demanda Khouri.

Elle s'arrêta le temps de lui répondre.

— Où veux-tu que j'aille, Ana ? Je retourne sur mon vaisseau. J'ai du travail à faire.

— Ton vaisseau ? Je croyais que c'était *notre* vaisseau.

Mais Volyova n'en dit pas plus. Thorn entendit ses pas s'estomper dans le bâtiment.

— C'est vrai ? demanda-t-il à Khouri. Vous pensez vraiment qu'elle m'en veut ?

Elle ne répondit pas. Thorn, après un long moment, se retourna vers la ville. Il se pencha dans la nuit, imaginant le discours crucial qu'il allait faire. Volyova avait raison : beaucoup de choses en dépendaient.

La main de Khouri se referma sur la sienne.

L'air sentait le gaz angoissant. Thorn le sentit s'insinuer dans son cerveau, y faisant germer la terreur.

Skade fit le tour de son vaisseau. Rien n'allait plus à bord. La pression sur sa colonne vertébrale s'était allégée et ses globes oculaires avaient plus ou moins repris leur forme normale, mais c'étaient à peu près les seules compensations réelles. Tout ce qui vivait à bord de l'*Ombre de la Nuit* était à présent à l'intérieur de la sphère d'influence du champ détectable, inclus dans une bulle de vide quantique artificiellement modifié. Les neuf dixièmes de la masse inertielle de toutes les particules du champ avaient été supprimés.

Le vaisseau fonçait vers Resurgam à une accélération de dix g.

Skade avait beau être caparaçonnée, et donc isolée des effets physiologiques les plus perturbants du champ, elle se déplaçait aussi peu que possible. Marcher n'était pas difficile en soi, dans la mesure où l'accélération qu'elle encaissait n'était que de un g, le dixième de sa valeur réelle. Sa cuirasse n'avait plus à combattre le surcroît de masse, et Skade n'avait plus l'impression que, si elle tombait, son cerveau glisserait de sa boîte crânienne. Mais tout le reste était pire. Quand elle voulait faire lever le bras à sa cuirasse, celle-ci réagissait trop vite à son ordre. Quand elle remuait ce qui aurait dû être une charge lourde, elle se déplaçait trop facilement. C'était comme si tout ce que contenait le vaisseau avait été remplacé par des simulacres en carton-pâte. Même pour regarder ailleurs, elle devait faire attention. Ses globes oculaires, n'étant plus soumis à la gravité, étaient devenus trop réactifs et avaient tendance à dépasser leur cible puis à surcompenser pour revenir en arrière : les muscles qui les guidaient, et qui étaient accrochés aux os de son crâne, étaient conçus pour déplacer une sphère de tissu dotée d'une certaine masse inertielle, et ils n'y comprenaient plus rien. Mais le fait de le savoir ne lui facilitait pas les choses. Elle avait coupé définitivement son *area postrema*, son oreille interne étant profondément bouleversée par le champ inertiel modifié.

Skade arriva à la cabine de Felka. Elle la trouva comme la dernière fois, assise en tailleur sur un coin du sol auquel elle avait ordonné de se ramollir. Ses vêtements étaient chiffonnés et avaient l'air sales. Elle avait une mine de papier mâché, les cheveux gras et feutrés. Skade voyait des plaques de cuir chevelu à nu, aux endroits où elle s'était arraché des mèches de cheveux. Elle était parfaitement

immobile, les mains sur les genoux. Elle avait le menton légèrement levé et les yeux fermés. Une traînée de morve brillait entre son nez et ses lèvres.

Skade audita les connexions neurales entre Felka et le restant du vaisseau. À sa grande surprise, elle ne détecta pas d'échange significatif. Elle avait cru que Felka rôdait dans un environnement cybernétique, comme lors de ses deux dernières visites. Elle les avait elle-même explorées et était tombée sur d'énormes édifices énigmatiques élaborés par Felka. Des substituts évidents de la Muraille. Mais ce n'était pas le cas cette fois. Après avoir abandonné la réalité, Felka avait amorcé l'étape logique suivante, retournant à l'endroit où tout avait commencé.

Elle s'était réfugiée à l'intérieur de son propre crâne.

Skade s'accroupit pour se mettre au niveau de Felka, tendit la main et lui effleura le front. Elle s'attendait à la voir tiquer, à cause du contact du métal glacé, mais elle aurait aussi bien pu toucher un mannequin de cire.

Felka... tu m'entends ? Je sais que tu es là, quelque part. C'est moi, Skade. Il y a quelque chose que tu dois savoir.

Elle attendit une réponse ; il n'y en eut pas.

Felka. C'est au sujet de Clavain. J'ai fait ce que je pouvais pour qu'il fasse demi-tour, mais il n'a pas répondu à mes avances. Ma dernière tentative était pourtant de nature à le convaincre. Enfin, c'était ce que je croyais. Tu veux que je te dise ce que c'était ?

Felka inspirait et expirait, lentement, régulièrement.

Je me suis servie de toi. J'avais promis à Clavain que s'il faisait demi-tour, je te rendrais à lui. Vivante, bien sûr. Je pensais que c'était juste. Mais il n'était pas intéressé. Il n'a pas répondu à ma tentative d'ouverture. Tu vois, Felka, tu comptes moins pour lui que sa bien-aimée mission.

Elle se leva et tourna autour de la silhouette en méditation.

J'espérais qu'il marcherait, tu comprends. Ça aurait été la meilleure solution pour vous deux. Mais c'était à Clavain de réagir, et il nous a montré quelles étaient ses priorités. Et ce n'était pas toi, Felka. Après toutes ces années, tous ces siècles, tu es moins importante pour lui qu'une quarantaine de machines sans âme. J'avoue que j'ai été surprise.

Mais Felka ne répondit pas. Skade éprouva l'envie de plonger dans son crâne et de trouver l'endroit chaud, réconfortant, où elle s'était retirée. Si Felka avait été une Conjoinneur normale, ça aurait été à la portée de Skade, elle aurait pu accéder à son espace mental le plus privé. Mais l'esprit de Felka était conçu autrement. Skade pouvait en écrémer la surface, en entrevoir fugitivement les profondeurs, mais pas davantage.

Elle soupira. Elle n'avait pas vraiment envie de tourmenter Felka, mais elle espérait la sortir de sa réclusion en la tournant contre

Clavain.

Ça n'avait pas marché.

Skade était debout derrière Felka ; elle ferma les yeux et lança un flux d'ordres en direction du dispositif médical spinal dont elle avait équipé Felka. L'effet fut immédiat et très satisfaisant. Felka s'effondra, se tassa sur elle-même. Sa bouche s'entrouvrit, laissant échapper un filet de salive.

Délicatement, Skade la souleva et l'emporta hors de la pièce.

Le soleil brûlait au-dessus de leur tête, telle une pièce d'argent étincelante, brillant à travers un voile de brouillard marin grisâtre. Skade se retrouva, comme la fois précédente, dans un corps de chair et de sang. Elle était debout sur un rocher plat ; l'air était glacial, et une odeur d'ozone et de varech lui piquait le nez. Dans le lointain, un milliard de petits cailloux poussaient des gémissements orgasmiques sous l'assaut des vagues.

C'était le même endroit que l'autre fois. Elle se demanda si le Loup ne devenait pas un tout petit peu moins imprévisible.

Skade scruta le brouillard autour d'elle. Là, à moins d'une dizaine de pas, se trouvait une autre silhouette humaine. Mais ce n'était ni Galiana, ni le Loup. C'était un petit enfant, accroupi sur un rocher à peu près de la taille de celui où Skade était debout. Prudemment, elle sauta et glissa de roche en roche, dansant entre les mares et les crêtes tranchantes comme des rasoirs qui les séparaient. Le fait de se sentir à nouveau pleinement humaine était à la fois troublant et exaltant. Elle ne s'était jamais sentie aussi fragile avant que Clavain ne la blesse grièvement, consciente que, sous sa peau, il n'y avait que des muscles tendres et des os cassants. C'était bon d'être invincible. Et en même temps, c'était bon de sentir l'univers l'envahir chimiquement, par tous les pores de sa peau, de sentir le vent caresser les poils sur le dos de sa main, de sentir les aspérités et les failles des roches sculptées par les flots, sous ses pieds.

Elle arriva à l'enfant. C'était Felka – ce qui n'était pas une surprise –, mais Felka telle qu'elle devait être sur Mars, quand Clavain l'avait sauvée.

Elle était assise en tailleur, à peu près comme dans sa cabine. Elle portait une robe déchirée, sale, trempée et tachée par les algues, qui lui laissait les bras et les jambes à nu. Ses longs cheveux noirs, comme ceux de Skade, lui tombaient en fines mèches sur la figure. Le brouillard qui venait de la mer conférait à la scène un aspect délavé, monochrome.

Felka leva les yeux sur elle, croisa son regard l'espace d'une seconde, et retourna à son activité. Elle était plongée dans la

contemplation de nombreux petits bouts de créatures à carapace dure disposés en cercle autour d'elle : des pattes, des pinces, des bouts de queue, des antennes, des morceaux de carapace, alignés et orientés avec une précision maniaque. La conjonction de ces innombrables fragments livides évoquait une sorte d'algèbre anatomique. Felka regardait l'arrangement en silence, pivotant occasionnellement sur son derrière pour en examiner une autre partie. Parfois – rarement –, elle prenait l'un des fragments – un palpe articulé, hérissé de poils, par exemple – et le repositionnait ailleurs. Elle était parfaitement inexpressive. Ce n'était pas du tout une enfant en train de jouer. C'était plutôt comme si elle était absorbée par une tâche qui exigeait une attention totale, solennelle, une activité trop intense pour être agréable.

Felka...

Elle releva les yeux, la regardant d'un air interrogateur, et retourna aussitôt à son jeu.

Dans le lointain, les vagues s'écrasaient toujours. Derrière Felka, le rideau de brouillard gris perdit de son opacité l'espace d'un instant. Skade n'arrivait toujours pas à distinguer la mer, mais elle y voyait beaucoup plus loin qu'avant. Les mares s'étendaient dans le lointain, tel un casse-tête, une mosaïque insoluble. Il y avait autre chose là-bas. C'était à peine plus sombre que la grisaille environnante, tantôt visible, tantôt invisible, mais elle était sûre qu'il y avait quelque chose. On aurait dit une flèche grise, une sorte de tour qui montait à l'assaut du ciel. Ça avait l'air très loin, peut-être au-delà de la mer, ou sortant de la mer, à une certaine distance de la côte.

Felka l'avait remarqué aussi. Elle regarda la chose d'un œil atone, et lorsqu'elle en eut assez vu elle retourna à ses petits bouts d'animaux. Skade se demandait ce que ça pouvait bien être, quand le brouillard se referma, et elle prit conscience d'une troisième présence.

Le Loup était là. À quelques pas derrière Felka. *Il* ou *elle*, car sa silhouette demeurerait indistincte, mais chaque fois que le brouillard se dissipait ou que sa forme devenait plus solide, Skade pensait voir une femme plutôt qu'un animal.

Le rugissement des vagues, qui avait toujours été présent, se changea de nouveau en langage.

— Vous avez amené Felka. Ça me fait plaisir, Skade.

— J'ai amené cette représentation de sa personne, confirma Skade à haute voix comme le Loup le lui avait demandé lors de leur précédente rencontre.

Elle eut un mouvement de menton en direction de la fille.

— C'est elle qui se voit comme ça maintenant – retombée en enfance –, ou c'est *vous* qui voulez me la montrer ainsi ?

— Un peu des deux, peut-être, répondit le Loup.

— Vous avez dit que vous seriez plus coopératif si je vous amenais Felka. Eh bien, je l'ai fait. Et Clavain est toujours derrière moi. Il n'a pas fait mine de renoncer.

— Qu'avez-vous essayé ?

— D'utiliser Felka comme monnaie d'échange. Mais Clavain n'a pas mordu à l'hameçon.

— Vous pensiez qu'il le ferait ?

— Je pensais qu'il tenait assez à elle pour que ça le fasse réfléchir.

— Vous ne comprenez pas Clavain, répondit le Loup. Il n'aurait pas renoncé pour elle.

— Mais il n'y avait que Galiana qui pouvait le savoir, non ?

Le Loup ne répondit pas directement.

— Quelle a été votre réaction quand vous avez vu que Clavain ne battrait pas en retraite ?

— J'ai fait ce que j'avais annoncé. J'ai largué une navette qu'il aura le plus grand mal à intercepter.

— Mais une interception est encore possible ?

Skade hocha la tête.

— Pas avec une de ses navettes, mais il pourrait encore y parvenir avec son vaisseau principal.

Il y avait de l'amusement dans la voix du Loup.

— Vous êtes sûre qu'il ne pourrait pas la rejoindre avec l'une de ses navettes ?

— C'est impossible pour des raisons énergétiques. Il aurait fallu qu'il lance la sienne bien avant que je ne bouge, et qu'il devine dans quelle direction j'allais lancer ma navette.

— À moins qu'il n'ait couvert toutes les possibilités, répondit le Loup.

— Il n'aurait pas pu faire ça, objecta Skade. Il aurait fallu qu'il lance une flottille de navettes, qu'il gaspille tout ce carburant en partant de l'hypothèse que...

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle était beaucoup moins sûre d'elle qu'elle ne l'aurait voulu.

— Si Clavain pensait que ça en valait la peine, c'est exactement ce qu'il aurait fait, même au prix de précieuses réserves de carburant. Et que s'attendait-il à trouver dans la navette, au fait ?

— Je lui ai dit que je lui renverrais Felka.

Le Loup changea de position. Il n'était pas plus distinct que l'instant d'avant, mais sa forme était maintenant allongée près de Felka.

— Elle est toujours là.

— J'ai mis une arme dans la navette. Une ogive casse-monde, réglée pour une déflagration d'une tératonne.

Elle vit que le Loup hochait la tête d'un air appréciateur.

— Vous espériez qu'il serait obligé de dérouter son vaisseau jusqu'au point de rendez-vous. Vous avez sans doute prévu une sorte de détonateur de proximité. Très futé, Skade. En réalité, je suis assez impressionné par votre manque de scrupules.

— Mais vous ne pensez pas qu'il sera tombé dans le panneau.

— Vous ne devriez pas tarder à le savoir, hein ?

Skade secoua la tête, sûre à présent qu'elle avait échoué. Dans le lointain, le brouillard marin s'écarta, et elle entrevit à nouveau la tour grisâtre. Selon toute vraisemblance, vue de près, elle devait être très sombre. Elle s'élevait, toute droite, lisse et haute comme un éperon rocheux. Mais on aurait dit moins une formation naturelle qu'un bâtiment effilé, construit par un géant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Skade.

— Quoi donc ?

— Ça... répondit Skade.

Mais quand elle se retourna vers la tour, elle n'était plus visible, soit que le brouillard se fût refermé, la dissimulant, soit qu'elle ait carrément cessé d'exister.

— Il n'y a rien, là-bas, répondit le Loup.

— Loup, écoutez-moi, reprit Skade en cherchant soigneusement ses mots. Si Clavain survit, je suis prête à faire ce dont nous avons déjà parlé.

— L'impensable, Skade ? Une transition à l'état quatre ?

Felka cessa de jouer et leva les yeux vers les deux grandes personnes. Le moment était lourd de sens.

— Je mesure les risques. Mais nous devons le faire, pour prendre définitivement de l'avance sur lui. Nous devons faire le saut à travers la frontière de la masse zéro pour passer à l'état quatre. À la phase de masse tachyonique.

Encore une fois, l'horrible sourire carnassier apparut.

— Très rares sont les organismes qui ont jamais voyagé plus vite que la lumière, Skade.

— Je suis prête à faire partie de ceux-là. Que faut-il faire pour ça ?

— Vous le savez parfaitement. La machine que vous avez fabriquée devrait en être capable, à quelques modifications près. Rien que vos usines ne puissent effectuer. Mais, pour procéder aux modifications, il faudra que vous preniez conseil auprès de l'Exordium.

Skade hocha la tête.

— C'est pour ça que je suis là. Et que j'ai amené Felka.

— Eh bien, allons-y.

Felka se remit à jouer comme s'ils n'existaient pas. Skade émit la

séquence codée de commandes neurales qui lançait le couplage de cohérence.

— C'est commencé, Loup.

— Je sais. Je le sens aussi.

Felka leva les yeux de son jeu.

Skade se sentit devenir multiple. Du brouillard venant de la mer monta l'impression que quelque chose reculait vers un lointain glacial, tel un couloir blanc plongeant vers la limite sinistre de l'éternité. Skade sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Elle savait que quelque chose n'allait pas du tout dans ce qu'elle était en train de faire. Elle éprouvait une prémonition presque palpable, l'annonce de quelque chose de profondément maléfique. Mais elle devait tenir bon et aller jusqu'au bout.

Comme l'avait dit le Loup, les peurs devaient être affrontées.

Skade écouta intensément. Elle avait l'impression d'entendre des voix murmurer dans le corridor.

— La Bête ?

— Oui, Petite Demoiselle ?

— Tu as été tout à fait franche et honnête avec moi ?

— Et pourquoi, Petite Demoiselle, aurait-on été autrement que parfaitement honnête ?

— Eh bien, la Bête, c'est exactement ce que je suis en train de me demander.

Antoinette était seule sur le pont inférieur de l'*Oiseau de Tempête*. Le cargo se trouvait dans l'une des soutes-parkings du *Lumière Zodiacale* depuis qu'ils s'en étaient emparés. Il était amarré dans une nacelle pour réparations lourdes assez robuste pour supporter les accélérations phénoménales du bâtiment. Les dégâts qu'il avait subis avaient été péniblement réparés sous la direction experte de Xavier. Celui-ci avait fait appel aux hyperporcs et aux droïdes du gobe-lumen, et au départ les travaux de réparation avaient avancé plus lentement qu'avec une équipe de singes dûment entraînés. Mais, en dépit de certains problèmes de dextérité, les porckos étaient finalement plus futés que les hyperprimates et, à partir du moment où les difficultés initiales avaient été surmontées et les droïdes convenablement programmés, ils avaient fait du bon boulot. Xavier ne s'était pas contenté de réparer la coque ; il avait complètement refait le blindage. Les moteurs, depuis les propulseurs d'accostage jusqu'au moteur à fusion du tokamak principal, avaient été gonflés et réglés afin d'améliorer leurs performances. Les armes de dissuasion – un véritable arsenal dissimulé dans des trappes camouflées tout autour du vaisseau – avaient été émulées et reliées au réseau de contrôle des

armes intégrées. Il n'y avait plus de raison de tourner autour du pot, maintenant, et de faire comme si l'*Oiseau de Tempête* n'était qu'un vulgaire cargo, avait dit Xavier. Là où ils allaient, il n'y aurait pas de représentants de l'ordre pour leur chercher des poux dans la tête.

Mais à partir du moment où l'accélération avait augmenté, et où ils avaient tous dû rester allongés, ou se résoudre à utiliser des exosquelettes encombrants et maladroits, Antoinette avait rendu moins de visites à son propre vaisseau. D'abord le travail était bien fait et elle n'avait rien à superviser ; et puis elle avait d'autres préoccupations.

Quand elle y réfléchissait, d'une certaine façon elle avait toujours eu des soupçons. Elle avait parfois l'impression de ne pas être seule à bord de l'*Oiseau de Tempête*, et que l'obligeance de la Bête ne se bornait pas à la vigilance attentive mais dénuée d'intelligence d'une persona de niveau gamma. Ça allait plus loin que ça.

Mais ça aurait voulu dire que Xavier – et son père – lui avait menti. Et ça, elle n'était pas prête à l'accepter.

Jusqu'à ce moment-là.

Pendant un bref intermède au cours duquel l'accélération avait été un peu réduite pour cause de vérifications techniques, Antoinette était retournée à bord de l'*Oiseau de Tempête*. Par pure curiosité, persuadée que les fichiers auraient été effacés des archives, elle avait cherché des informations sur le décret Mandelstam.

Or il y avait quelque chose.

Cela dit, même s'il n'y avait rien eu, elle pensait qu'elle aurait deviné.

Quelque chose lui avait mis la puce à l'oreille lors de l'attaque des banshees. La Bête avait alors court-circuité les commandes de l'arme, comme si elle avait « paniqué ». Or il était tout simplement impossible à une intelligence de niveau gamma de paniquer.

Et puis quand le flicoïde, celui qui allait finir ses jours sur la paille humide d'une cave, au Château, l'avait interrogée sur les relations qu'entretenaient son père et Lyle Merrick, il avait fait allusion à la jurisprudence Mandelstam.

Ça ne lui avait rien dit du tout, sur le coup.

Mais à présent elle savait.

Et puis il y avait eu la fois où la Bête s'était, par inadvertance, exprimée à la première personne, disant « je » comme si elle entretenait scrupuleusement une façade qui s'était fissurée pendant un bref instant. C'est là qu'Antoinette avait entrevu la réalité dissimulée derrière ce masque.

— Petite Demoiselle ?...

— Je sais.

— Vous savez quoi, Petite Demoiselle ?

- Qui tu es. Enfin, qui vous êtes.
- Mille pardons, Petite Demoiselle, mais...
- Oh, vous, ta gueule !
- Petite Demoiselle... Peut-on...

— Ta gueule, j'ai dit ! s'écria Antoinette en flanquant un coup du talon de la main sur le panneau de commande.

Si elle avait pu, elle lui aurait tapé dessus. Elle brûlait de colère et d'un désir irrépressible de vengeance.

— Je sais tout. Ce qui s'est passé. Je suis au courant pour le décret Mandelstam.

— Le décret Mandelstam, Petite Demoiselle ?

— Oh, ça va ! Faites-moi grâce de cette fausse ingénuité. Je sais que vous savez, et pour cause : c'est la loi qu'ils ont votée juste avant votre mort. Celle sur les sentences de mort neurale irréversible.

— La mort neurale irréversible, Petite...

— La loi autorisant les autorités – la Convention de Ferristown – à saisir et à effacer toutes les copies de niveau alpha ou bêta d'un individu condamné à la mort éternelle. La loi stipulant que toutes les sauvegardes, simus ou scans neuraux doivent être saisis et effacés, et ce, quel que soit leur nombre.

— Ça paraît plutôt extrême, Petite Demoiselle.

— Oui, hein ? Et ce n'était pas une façon de parler. Tout individu pris en possession du back-up d'un condamné à la mort neurale irréversible risquait de gros ennuis. Évidemment, il y avait des failles dans le système : une simu, ce n'était pas difficile à cacher ; on pouvait la télécharger ailleurs, au-delà de la juridiction de Ferristown. Mais c'était tout de même risqué. J'ai vérifié, la Bête. Tous ceux qui ont dissimulé des copies, en contravention avec le décret Mandelstam, et qui se sont fait pincer ont été condamnés à mort à leur tour.

— Plutôt radical, comme mesure...

— N'est-ce pas ? lança Antoinette avec une ironie mordante. Mais que se passerait-il si on ne savait même pas qu'on en hébergeait une ? Comment cela modifierait-il l'équation ?

— On hésite à se livrer à des spéculations.

— Je doute que ça change la sentence d'un putain de millimètre. Avec les flics, hein... Il serait donc encore plus irresponsable de piéger quelqu'un en lui faisant héberger une simulation illégale à son insu, non ?

— Piéger quelqu'un, Petite Demoiselle ?

Elle hocha la tête. Ça y était. Elle n'avait plus de raison de tourner autour du pot.

— Le flicoïde de la police était au courant, hein ? Seulement il n'a pas pu réunir les preuves. Enfin, je suppose. Ou alors c'est qu'il me laissait mitonner à petit feu pour voir ce que je savais au juste.

Le masque se fissura à nouveau :

— Je ne suis pas complètement...

— Je suppose que Xavier était dans le coup. Il connaît ce vaisseau comme sa poche, tous ses sous-systèmes, chacun de ses putains de fils. Il devait forcément savoir comment cacher Lyle Merrick à bord.

— Lyle Merrick, Petite Demoiselle ?

— Vous savez très bien de qui je veux parler. Pas Lyle Merrick en personne, bien sûr, juste une copie. De niveau alpha ou bêta, je ne sais pas. Aucune importance, d'ailleurs. Ça n'aurait pas fait un iota de différence devant un tribunal, hein ?

— Mais...

— C'est toi, la Bête. Enfin, *vous*. Lyle Merrick a été exécuté après la collision. Mais ce n'était pas la fin de l'histoire, hein ? Vous étiez sauvegardé. Xavier a caché une copie de Lyle à bord du vaisseau de mon père. Ce putain de vaisseau. Et c'est vous.

La Bête marqua une longue pause. Antoinette regarda le jeu hypnotique des chiffres et des couleurs sur le tableau de commande. Elle avait l'impression d'avoir été violée, comme si tout ce à quoi elle pensait pouvoir se fier dans l'univers venait d'être roulé en boule et jeté à la poubelle.

La Bête répondit sans changer de ton – comble de l'ironie :

— Petite Demoiselle... Antoinette, je veux dire... Vous vous trompez.

— Bien sûr que non, je ne me trompe pas. Vous venez quasiment de l'admettre !

— Non. Vous ne comprenez pas.

— Qu'est-ce que je n'ai pas compris ?

— Ce n'est pas Xavier qui m'a fait ça. Xavier a apporté son aide – Xavier était au courant de tout. Mais ce n'était pas son idée.

— Non ?

— C'est votre père, Antoinette. C'est lui qui m'a aidé.

Elle frappa à nouveau sur la console, plus violemment encore, et puis elle quitta le vaisseau en se jurant bien de ne plus y remettre les pieds.

Après son éjection du *Lumière Zodiacale*, Lasher, le porcko, passa l'essentiel du trajet à dormir. Scorpio lui avait dit qu'il serait inoccupé, sauf tout à la fin de la mission, et encore : il n'avait qu'une chance sur quatre d'avoir quelque chose à faire – à part rebrousser chemin. Mais il avait toujours su, au fond de lui-même, que c'était sur lui que ça tomberait. Il ne fut pas du tout surpris quand un message par faisceau étroit du *Lumière Zodiacale* lui apprit que c'était son appareil qui se trouvait dans le bon quadrant du ciel pour intercepter la navette que

Skade avait larguée derrière son propre vaisseau.

Lasher le Veinard, se dit-il avec amertume. Tu courais après la gloire, eh bien, elle est à portée de main.

Il ne prenait pas sa tâche à la légère, pas plus qu'il ne sous-estimait les risques pour sa personne. L'opération de récupération était périlleuse. Ils avaient juste assez de fuel pour réintégrer le bâtiment principal avec une passagère humaine ; il n'y avait pas de marge d'erreur. Clavain leur avait bien fait comprendre qu'ils ne devaient pas faire preuve d'héroïsme inutile. Si la trajectoire de la navette de Skade devait les emmener ne serait-ce qu'un kilomètre hors du volume de sécurité où un rendez-vous était possible, ils devaient faire demi-tour et rentrer. Seule concession à cette règle : chacune des navettes de Clavain transportait un unique missile modifié, dont l'ogive avait été ôtée et remplacée par un transpondeur. S'ils arrivaient à portée de la navette de Skade, ils pouvaient fixer la balise à sa coque. La balise émettrait son signal pendant un siècle de temps subjectif, cinq cents ans de temps effectif. Ce ne serait pas facile, mais il subsisterait une infime chance qu'ils reviennent la chercher plus tard, avant qu'elle ne sorte de la sphère dûment cartographiée de l'espace humain. Ils devraient se contenter de se dire que Felka n'était pas complètement abandonnée.

Lasher voyait la navette en ce moment précis. Il avait foncé vers elle, suivant les coordonnées réactualisées du *Lumière Zodiacale*. La navette de Skade était maintenant en chute libre, ayant brûlé son dernier microgramme d'antimatière. Elle était visible vers l'avant : une écharde de métal d'un noir luisant.

Il ouvrit le canal de retour vers le gobe-lumen.

— Ici Lasher. J'ai établi le contact visuel. C'est bien une navette. Peux pas dire de quel type, mais elle ne ressemble pas aux nôtres.

Il diminua son accélération. Il aurait bien aimé attendre la réponse de Scorpio, mais c'était un luxe qu'il ne pouvait s'offrir. Son message mettrait déjà vingt minutes à parvenir au *Lumière Zodiacale*, et le délai augmentait constamment alors que le gros bâtiment maintenait son accélération de dix g. Il ne disposait que de trente minutes sur place avant d'amorcer le trajet de retour. S'il restait une minute de plus, il ne rejoindrait jamais le gobe-lumen.

Ça lui laissait juste le temps d'établir la jonction entre les sas des deux vaisseaux non compatibles, de monter à bord et de récupérer la fille de Clavain, ou quelle qu'elle soit.

Il se fichait de savoir qui il sauvait. C'était ce que Scorpio lui avait demandé de faire, et voilà tout. Et même si Scorpio se contentait d'obéir aux ordres de Clavain, ça n'avait pas d'importance. Ça ne réduisait en aucune façon l'ardente admiration guerrière que Lasher éprouvait pour son chef. Il avait suivi la carrière de Scorpio à peu près

depuis le moment où celui-ci était arrivé à Chasm City.

La venue de Scorpio avait eu un effet décisif. Avant, les porckos n'étaient qu'un ramassis de bagarreurs qui passaient leur temps à fouiller du groin les couches les plus sordides de la cité effondrée. Scorpio les avait galvanisés. Il était devenu un messie criminel, une figure tellement mythique que beaucoup de porckos doutaient même de son existence. Lasher s'était fait le chroniqueur des crimes de Scorpio, les répertoriant et les étudiant avec une avidité quasi religieuse, s'émerveillant de leur ingéniosité brutale. Ils s'imposaient par leur simplicité, comme autant de haïkus japonais. Quel effet cela pouvait-il bien faire, se demandait-il, de commettre de tels bijoux d'atrocité ? Par la suite, il avait intégré le périmètre restreint des amis de Scorpio, puis il avait gravi les échelons ténébreux du monde interlope de la criminalité. Il se rappelait la première fois qu'il avait rencontré Scorpio, sa douce déception quand il avait découvert que ce n'était qu'un porcko comme lui. Et comment, peu à peu, cela n'avait fait qu'attiser son admiration. Scorpio était de chair et de sang, et ses exploits n'en étaient que plus remarquables. Lasher était devenu, non sans crainte au départ, l'un des principaux hommes de main de Scorpio, puis l'un de ses bras droits.

Et voilà que Scorpio avait disparu. On disait qu'il était parti dans l'espace pour amorcer des négociations sensibles avec un autre groupe criminel quelque part dans le système – les Pirates du Ciel, peut-être.

Scorpio avait toujours eu intérêt à se tenir à carreau, particulièrement en temps de guerre. Mais force avait été à Lasher d'envisager la terrible éventualité : et si Scorpio était mort ?

Des mois avaient passé. Et puis Lasher avait eu des nouvelles de Scorpio : il avait été arrêté. Les araignées l'avaient capturé, peut-être après son interception par les zombies, à la suite de quoi elles auraient subi des pressions de la Convention de Ferristown, qui aurait réclamé qu'elles le leur livrent.

Et voilà. Fin du règne éblouissant et infâme de Scorpio. La Convention pouvait lui coller tout ce qu'elle voulait sur le dos, et en temps de guerre il n'y avait pratiquement aucun crime qui ne relevât de la peine de mort. Ils tenaient Scorpio, la proie qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Il y aurait un procès public, pour la galerie, suivi d'une exécution, et le passage de Scorpio dans la légende serait achevé.

Seulement ça ne s'était pas passé comme ça. Il y avait eu les rumeurs contradictoires habituelles, mais la plupart concordaient : Scorpio était sain et sauf, et il n'était plus en prison ; il était rentré à Chasm City et il était l'hôte du mystérieux propriétaire de la structure menaçante et ténébreuse qu'on appelait le Château des Corbeaux, et dont on disait que les caves étaient hantées. Il se consacrait à la

concrétisation de la légende dont on avait souvent parlé, mais à laquelle il n'avait jamais tout à fait donné une existence.

L'armée des porckos.

Lasher avait rejoint son vieux maître et appris que les rumeurs étaient fondées. Scorpio collaborait – mais quelle étrange collaboration – avec le vieil homme qu'ils appelaient Clavain. Ensemble, ils avaient comploté le vol d'un vaisseau appartenant aux Ultras, chose qui ne pouvait même pas être envisagée, et encore bien moins tentée, selon les principes élémentaires de tout criminel qui se respecte. Lasher avait été intrigué puis terrifié, surtout lorsqu'il avait appris que le vol n'était qu'un prélude à quelque chose d'encore plus audacieux.

Comment aurait-il pu résister ?

Et c'est ainsi qu'il se trouvait à des années-lumière de Chasm City, à des années-lumière de tout ce qui lui était familier. Il avait servi – et bien servi – Scorpio, marchant sur ses traces, et même plus : anticipant chacun de ses mouvements, le précédant, méritant sa tranquille approbation.

Il était près de la navette, à présent. Elle offrait l'aspect lisse d'un galet de basalte noir usé par les flots. C'était bien un engin conjoinneur. Lasher balaya la surface avec ses projecteurs, cherchant le sas que lui avait décrit Clavain : une ligne imperceptible qui ne se révélerait que lorsqu'il en serait tout près. Il n'était plus qu'à une quinzaine de mètres de la coque, et il s'en rapprochait à une vitesse d'un mètre à la seconde. La navette était petite, et il n'aurait aucun mal à trouver l'otage à bord. À condition que Skade ait tenu parole.

Ça se produisit alors qu'il n'était qu'à une dizaine de mètres de la coque. Ça sortit du cœur du vaisseau conjoinneur : un grain de lumière, pareil à la première étincelle du soleil levant.

Lasher n'eut pas le temps de bouger un cil.

Skade reconnut la lueur pareille à un feu follet du détecteur de proximité de son casse-monde. Ce n'était pas difficile. Il n'y avait plus, à présent, d'étoiles derrière l'*Ombre de la Nuit* : rien qu'un noir absolu, infini. Un océan d'encre. La relativité réduisait l'univers visible à un tore qui ceinturait le vaisseau. Mais celui de Clavain était à peu près dans le même cadre de vitesse que l'*Ombre de la Nuit*, et il semblait se trouver juste derrière. Le minuscule point lumineux de l'arme troua les ténèbres comme une étoile perdue.

Skade examina la lumière, effectua la correction du modeste décalage vers le rouge et détermina que l'explosion de plusieurs tératonnes ne correspondait qu'à la détonation du système proprement dit, plus une petite masse résiduelle d'antimatière. Son arme avait

détruit un engin de la taille d'une navette, mais pas un vaisseau spatial. L'explosion d'un gobe-lumen, une machine qui aurait plongé ses griffes dans le puits énergétique infini du vide quantique, aurait surpassé la brillance du casse-monde de trois puissance dix.

Clavain s'était donc montré plus futé qu'elle, une fois de plus. Non, rectifia-t-elle. Pas plus futé ; autant, mais pas plus. Elle n'avait pas commis une seule erreur. Clavain avait paré toutes ses attaques, mais il ne l'avait pas encore frappée. Elle avait toujours l'avantage, et elle était sûre de lui avoir causé un sérieux préjudice lors d'un de ses assauts au moins : elle l'avait obligé à brûler une énergie qu'il aurait préféré conserver. Plus certainement, elle l'avait obligé à se disperser pour contrer ses attaques au lieu de s'apprêter au combat qui les attendait dans les parages de Resurgam. D'un strict point de vue militaire, elle n'avait rien perdu sauf la faculté de bluffer d'une façon toujours convaincante.

Mais elle n'avait jamais compté là-dessus, de toute façon.

Il était temps de faire ce qui devait être fait.

— Espèce de putain de salaud de menteur !

Xavier leva les yeux vers Antoinette qui s'engouffrait dans sa cabine comme une tornade. Il était allongé sur sa couchette, un compad coincé entre les genoux. Antoinette eut une vision fugitive des lignes de code-source défilant sur l'écran. Les symboles et les indentations sinueuses du langage programme rappelaient les strophes imbriquées d'une poésie non humaine. Xavier la regarda, bouche bée, laissant échapper le stylet qu'il tenait entre les dents et son compad, qui tomba sur le sol.

— Antoinette ?

— Je sais.

— Tu sais quoi ?

— Tout, à propos du décret Mandelstam. De Lyle Merrick. De *l'Oiseau de Tempête*. De la Bête. De toi.

Xavier pivota sur sa couchette, s'assit, posa les pieds par terre et passa les doigts dans sa toison noire, l'air coupable.

— De quoi ?

— Ne me raconte pas de salades, espèce de salopard !

Elle se jeta rageusement sur lui et le bourra de coups de poing. Il n'y avait pas de réelle violence derrière ses coups ; en d'autres circonstances, ç'aurait été un jeu. Xavier se protégea le visage, absorbant la colère dans ses avant-bras. Il essayait de lui parler, mais elle était tellement furieuse qu'il n'existait plus pour elle ; elle refusait d'écouter ses petites justifications lamentables.

Finalement, sa colère se changea en sanglots. Xavier retint ses

coups en la prenant doucement par les poignets.

— Antoinette, dit-il.

Elle le frappa une dernière fois et fondit en larmes. Elle le détestait et l'aimait en même temps.

— Ce n'est pas ma faute, dit Xavier. Je te jure que ce n'est pas ma faute.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Il la regarda, et elle lui rendit son regard à travers le brouillard de ses larmes.

— Pourquoi je ne te l'ai pas dit ?

— C'est ce que je t'ai demandé.

— Parce que ton père me l'avait fait promettre.

Quand Antoinette se fut calmée, quand elle fut enfin prête à l'entendre, Xavier lui raconta ce qui s'était passé.

Jim Bax et Lyle Merrick étaient des amis de longue date. Les deux hommes avaient été pilotes de cargo, dans la Ceinture de Rouille et loin au-delà. Normalement, deux pilotes opérant dans le même secteur d'activité auraient dû avoir du mal à cultiver une authentique amitié au milieu des hauts et des bas d'une économie à l'échelle d'un système ; il y avait trop de conflits d'intérêt. Mais Jim et Lyle travaillaient dans des niches radicalement différentes, pour des clients totalement différents, et la rivalité n'avait jamais menacé leur relation. Jim Bax charriait de lourds chargements sur des trajectoires rapides, à haute énergie, généralement à bref délai et la plupart du temps – mais pas systématiquement – dans le cadre de la loi. Enfin, plus ou moins. S'il ne courait pas après les brigands, on ne pouvait pas dire qu'il les envoyait toujours balader. Alors que Lyle travaillait presque exclusivement pour des forbans. Ils devaient penser que son rafiot à propulsion chimique, lent, frêle et peu fiable, avait peu de risque d'attirer l'attention des vedettes de la douane, des agents de la Convention et autres représentants de la loi. Lyle ne garantissait pas la livraison rapide de ses cargaisons (il se gardait même de garantir leur livraison tout court), mais si elles arrivaient, il pouvait assurer qu'elles n'auraient pas été inspectées, et qu'il n'y aurait pas d'enquêtes gênantes permettant de remonter à ses clients. En gros, Lyle Merrick s'en sortait. Il se donnait beaucoup de mal pour dissimuler ses véritables revenus aux autorités et pour entretenir l'illusion qu'il était constamment au bord de la banqueroute. Mais dans la coulisse, et selon les critères de l'époque, il jouissait d'une certaine aisance. C'était, en réalité, un homme assez fortuné pour s'offrir tous les ans une sauvegarde de niveau alpha dans l'une des unités de scanning du Dais de Chasm City.

Pendant des années, son petit commerce avait prospéré. Jusqu'au jour où une vedette de la police avait décidé de l'asticoter, par désœuvrement, ou sans autre raison que le fait qu'il n'avait jamais eu d'ennuis et qu'il devait donc mijoter quelque chose. La vedette n'avait pas eu de mal à accorder sa trajectoire à celle de la barcasse de Lyle. Elle avait envoyé une injonction de coupure du moteur principal et s'apprêtait à l'abordage. Mais Lyle ne pouvait obtempérer docilement. Toute sa réputation reposait sur le fait que ses cargaisons n'étaient jamais inspectées. En autorisant un flicoïde à monter à bord, il signait son dépôt de bilan.

Il n'avait pas le choix ; il devait fuir.

Par bonheur – ou non, selon la façon dont on voit les choses –, il était déjà en approche finale du Carrousel de New Copenhagen. Il savait qu'il y avait, dans l'anneau, une fosse de réparation juste assez vaste pour héberger son vaisseau. Ce serait juste mais, s'il arrivait à y entrer, il pourrait au moins détruire le chargement avant que les flicoïdes ne se pointent à bord. Il aurait sûrement des tas d'ennuis, mais au moins il n'aurait pas usurpé la confiance de son client, et ça, pour Lyle, c'était beaucoup plus important que son petit confort.

Lyle, évidemment, n'y était jamais parvenu. Harcelé par les vedettes – elles étaient maintenant quatre, qui se précipitaient pour l'escorter et l'avaient déjà harponné avec leurs grappins –, il avait foiré sa dernière poussée d'approche et il était rentré dans la paroi extérieure de l'anneau. Chose étonnante – il en était le premier surpris –, Lyle avait survécu à la collision. Le module d'habitat et le support-vie rudimentaire de son engin s'étaient encastrés dans la peau du carrousel comme le bec d'un bébé oiseau crevant la coquille de son œuf. Sa vitesse d'impact n'était que de quelques dizaines de mètres à la seconde, et il n'était pas gravement blessé. Il avait eu une sacrée chance, parce que la section de propulsion principale – les poumons renflés des réservoirs de carburant chimique – avait explosé. Le souffle avait enfoncé le nez de l'engin dans le carrousel, mais il s'en était sorti avec seulement des plaies et des bosses.

Cependant, tout en mesurant sa bonne fortune, il se rendait compte qu'il avait de gros ennuis. L'impact ne s'était pas produit dans la portion la plus densément peuplée de l'anneau du carrousel, mais il y avait eu beaucoup de victimes quand même. Une alvéole entière de l'intérieur de l'anneau s'était décompressée quand le vaisseau avait crevé la paroi, l'air s'était échappé par l'ouverture dans la double coque du carrousel. L'alvéole était une zone de détente, une forêt et une clairière miniatures éclairées par des projecteurs.

N'importe quel autre jour, il y aurait peut-être eu là quelques dizaines de personnes et d'animaux venus profiter du paysage synthétique au clair de lune. Mais la nuit où Lyle s'était écrasé, on

donnait un concert de minuit d'une des œuvres les plus populaires de Quirrenbach, et il y avait des centaines de spectateurs. Par bonheur, la plupart avaient survécu, mais bien des gens avaient été grièvement blessés. L'accident avait fait beaucoup de victimes, en fin de compte : quarante-trois morts, sans compter Lyle lui-même. Et il était bien possible qu'il y en ait eu davantage encore, mais qu'on ne les ait pas retrouvés.

Lyle n'avait pas tenté de s'enfuir. Il savait que son sort était scellé. Il aurait déjà eu de la chance d'échapper à la peine de mort pour avoir refusé d'obtempérer à l'ordre d'abordage, mais même s'il y avait coupé – parce qu'il y avait des moyens d'y couper –, on ne pouvait plus rien pour lui, à présent. Depuis la Pourriture Fondante, quand la gloire de l'Anneau de Lumière avait sombré dans la ruine et la désolation de la Ceinture de Rouille, les actes de vandalisme contre les habitats étaient devenus les crimes les plus haïssables. Les quarante-trois morts étaient presque un détail.

Lyle Merrick avait été arrêté, jugé coupable de tous les chefs d'accusation relatifs à la collision, et condamné à la mort neurale irréversible. Et comme on savait qu'il avait été scanné, la jurisprudence Mandelstam devait s'appliquer.

Des fonctionnaires de Ferristown, surnommés les effaceurs, furent désignés pour retrouver et détruire toutes les simulations de niveau alpha ou bêta de Lyle Merrick. Les effaceurs bénéficiaient de l'appui de toute la machinerie judiciaire de la Convention et disposaient d'un arsenal complet d'instruments logistiques vaccinés contre la peste. La jurisprudence leur donnait les pleins pouvoirs pour passer au peigne fin toutes les bases de données connues, débusquer les simulations illégales, si bien enfouies fussent-elles, et détruire toutes les archives susceptibles de contenir une copie. Et ils connaissaient leur boulot.

Mais Jim Bax n'allait pas abandonner son ami comme ça. Avant que le filet ne se resserre, et avec l'aide d'autres amis de Lyle – dont certains étaient fort peu recommandables –, les dernières simus alpha échappèrent aux autorités. D'habiles falsifications des registres à la clinique de scanning firent apparaître que Lyle avait raté son dernier rendez-vous. Les effaceurs se grattèrent la tête pendant plusieurs jours, et puis ils décidèrent que l'alpha manquante n'avait jamais existé. Ils firent néanmoins main basse sur toutes les simulations connues.

C'est ainsi que, d'une certaine façon, Lyle Merrick avait échappé à la justice.

Grâce à Jim Bax. Sauf qu'il y avait une arnaque, il l'avait bien précisé dès le début. Il avait décidé de mettre la simu de Lyle en sûreté dans un endroit où il y avait peu de chances que les autorités aillent la chercher : à la place de la sous-persona de son vaisseau. Le scan de niveau alpha d'un esprit humain à part entière, la simulation de ses

schémas neuraux, remplacerait la collection d'algorithmes et de sous-routines qui constituait une persona de niveau gamma, purement fictive.

Un véritable fantôme hanterait la machine.

— Pourquoi ? demanda Antoinette. Pourquoi papa a-t-il fait ça ?

— Et pourquoi, à ton avis ? Parce que son ami et sa fille comptaient tous les deux pour lui. C'était sa façon de vous protéger.

— Je ne comprends pas, Xav.

— Lyle Merrick était un homme mort s'il n'acceptait pas. Ton père n'était pas du genre à risquer sa peau pour rien. Au moins, en protégeant la simulation, il retirait quelque chose du deal, et pas seulement la satisfaction d'avoir sauvé son ami, d'une certaine façon.

— Et qu'est-ce que ça pouvait bien lui rapporter ?

— Il avait fait promettre à Lyle de s'occuper de toi quand il ne serait plus là.

— Non, fit platement Antoinette.

— Tu étais censée l'ignorer. Ça avait toujours été le plan. Et puis les années ont passé, et quand Jim est mort... Écoute, fit Xavier en secouant la tête, ça n'a pas été facile pour moi. Comment crois-tu que je me sois senti, avec ce lourd secret, pendant toutes ces années ? Seize putains d'années, Antoinette. J'étais un gamin quand ton père m'a embauché pour bosser sur l'*Oiseau de Tempête*. Je ne pouvais pas faire autrement que d'être au courant, pour Lyle.

— Je ne te suis pas. Qu'est-ce que tu veux dire par « s'occuper de moi » ?

— Jim savait qu'il n'était pas éternel, et il t'aimait plus que... enfin...

Xavier n'alla pas au bout de sa pensée.

— Je sais qu'il m'aimait, répondit Antoinette. On n'avait pas une de ces relations père-fille dysfonctionnelles comme on en voit dans tous ces holos. Toutes ces salades à base de « Tu ne m'as jamais dit que tu m'aimais ». On s'entendait sacrément bien, tous les deux.

— Je sais. C'était même l'idée. Jim s'en faisait pour toi, pour ce qui t'arriverait après, quand il ne serait plus là. Il savait que tu voudrais reprendre ses activités. Il n'aurait rien pu faire pour t'en empêcher, et il n'en avait même pas envie. Il était vachement fier de toi, tu sais ! Il pensait que tu pilotais mieux que lui, et il était persuadé que tu avais un bien meilleur sens des affaires.

Antoinette réprima un sourire. Son père le lui avait souvent dit, mais c'était toujours agréable à entendre. C'était la preuve – si elle en avait besoin – que Jim Bax le pensait vraiment.

— Et alors ?

Xavier haussa les épaules.

— Alors, voilà un bonhomme qui voulait continuer à s'occuper de

sa fille après sa mort. Ce n'est pas un crime, quand même ?

— Je ne sais pas. C'était quoi, le deal ?

— Lyle devait s'installer à bord de l'*Oiseau de Tempête* et faire comme s'il était la vieille simu gamma du vaisseau. Tu ne devais jamais supposer que tu avais, euh... un ange gardien. Lyle était censé veiller sur toi, t'empêcher de t'attirer des ennuis. Ça se tenait, dans le fond. Ce Lyle avait un fort instinct de survie.

Elle se rappela toutes les fois où la Bête avait tenté de la dissuader de faire une chose ou une autre. Parce que c'était arrivé un paquet de fois. Elle avait toujours trouvé que la sous-persona avait un penchant paternaliste. Eh bien, elle n'était pas à côté de la plaque...

— Et Lyle a marché dans la combine ? fit-elle, incrédule.

Xavier hocha la tête.

— Il faut comprendre qu'il était dans un sérieux trip de culpabilité et d'autoflagellation. Il s'en voulait vraiment d'avoir tué tous ces gens. Pendant un moment, sa simu avait obstinément refusé de marcher. Il voulait qu'on le plonge en hibernation, il suppliait ses amis de le détruire. Ce mec voulait mourir.

— Mais il n'est pas mort.

— Parce que Jim lui avait donné une raison de vivre. Un moyen de se racheter. En veillant sur toi.

— Et toutes ces conneries de « Petite Demoiselle » ?

— Ça faisait partie du numéro. Il faut lui laisser ça, il a plutôt bien joué le coup, l'animal, tu ne trouves pas ? Jusqu'à ce que ça nous retombe dessus. Enfin, on ne peut pas lui en vouloir d'avoir paniqué.

— Non. J'imagine que non, soupira Antoinette en se levant.

— Alors... fit Xavier en la regardant d'un air plein d'espoir. Alors tu es d'accord avec tout ça ?

Elle se retourna et le foudroya du regard.

— Non, Xav, je ne suis pas d'accord avec tout ça. Je comprends. Je comprends même pourquoi tu m'as menti pendant toutes ces années. Mais ce n'est pas pour autant que je suis d'accord.

— Je suis désolé, dit-il en baissant les yeux. Mais j'avais fait une promesse à ton père, Antoinette.

— Ce n'est pas ta faute, dit-elle.

Plus tard, ils firent l'amour. C'était toujours aussi bon, avec lui. Peut-être même meilleur. Peut-être à cause des feux d'artifice émotionnels qu'elle avait partout dans le ventre. Et c'était vrai, ce qu'elle lui avait dit. Elle comprenait que Xavier ne pouvait pas lui dire la vérité. Pas avant qu'elle ne l'ait entrevue. Elle n'en voulait même pas particulièrement à son père. Il s'était toujours occupé de ses amis, et il s'efforçait seulement de la protéger. Jim Bax ne faisait jamais rien

au hasard.

Mais ça ne rendait pas la vérité plus facile à admettre. Quand elle pensait à tout le temps qu'elle avait passé seule à bord de l'*Oiseau de Tempête*, quand elle se disait que Lyle Merrick était là, en train de hanter le vaisseau – de la mater, peut-être –, elle se sentait trahie et stupide.

Elle pensait qu'elle ne pourrait jamais s'en remettre.

Et puis, le lendemain, Antoinette retourna voir son vaisseau. Elle se disait qu'en y remontant elle arriverait peut-être à leur pardonner. S'il y avait deux hommes dans l'univers à qui elle croyait pouvoir faire confiance, c'étaient bien eux, et ils lui avaient menti. Et peu importait qu'ils l'aient fait pour son bien, pour la protéger.

Mais quand elle arriva au pied des étais qui emprisonnaient le vaisseau, elle ne put aller plus loin. Elle leva les yeux et le regarda. Il avait l'air menaçant et étranger. Ce n'était plus l'*Oiseau de Tempête* qu'elle connaissait. Elle n'en voulait plus.

On lui avait pris une chose qu'elle ne retrouverait jamais. Tout en pleurs, Antoinette tourna les talons et s'éloigna.

À partir du moment où la décision fut prise, les choses allèrent à une vitesse surprenante. Skade ramena l'accélération de son vaisseau à un g et ordonna à ses techniciens de réduire la taille de la bulle à celle d'une bactérie, maintenue par une étincelle d'énergie. Puis, quand les machines furent pratiquement coupées, elle donna l'ordre qui devait provoquer une reconfiguration radicale du bâtiment, conformément aux instructions qu'elle avait obtenues de l'Exordium.

Dans les profondeurs de l'*Ombre de la Nuit*, tout à l'arrière, se trouvaient de nombreux réceptacles à nanomachines protégés contre la peste. C'étaient des bulbes noirs contenant des grappes de duplicateurs à bas niveau, programmés pour se multiplier et se diversifier jusqu'à ce qu'ils forment un mucus corrosif d'engins microscopiques capables de transformer la matière. Sur un ordre de Skade, les machines furent lancées. Le mucus grouillant s'infiltra dans toutes les niches de la partie arrière du vaisseau, dissolvant et régurgitant la matière même du gobe-lumen. Les machines du dispositif subirent le même sort et furent presque intégralement transformées. Dans leur sillage, les duplicateurs laissaient des structures d'obsidienne luisante, des arcs et des hélices réduits à d'innombrables filaments qui suivaient le vaisseau comme les tentacules d'un calmar ou d'une méduse. Leurs « ventouses » noires, boursoufflées, pareilles à des vésicules ou des glandes à venin, contenaient des systèmes secondaires. En fonctionnement, le système se déplaçait par rapport au bâtiment, exécutant un mouvement de

batteuse, hypnotique, chuintant, hachant le vide, le découpant en tranches. Ce mouvement de faux génèrait une poche de la taille d'un quark de vide quantique à l'état quatre – poche de vide dotée d'une masse inertielle imaginaire – au sens strictement mathématique du terme.

En un instant très inférieur au temps de Planck, la bulle frémissante, fluctuante, de la taille d'un quark englobait entièrement le vaisseau spatial, subissant une transition de phase de type inflationniste à des dimensions macroscopiques. Le système, qui continuait à la contenir, était conçu pour des tolérances d'une finesse stupéfiante, à la limite du principe d'incertitude de Heisenberg. Ce qui était nécessaire dans tout cela, personne ne le savait. Skade n'était pas disposée à s'interroger sur le sens caché de ce que les voix de l'Exordium lui avaient murmuré. Elle n'avait plus qu'à espérer que les déviations, s'il y en avait, n'affecteraient pas le fonctionnement du système, ou au contraire l'affecteraient si profondément qu'il ne marcherait pas du tout. L'idée qu'il puisse fonctionner, mais de travers, était trop terrifiante pour être envisagée.

La première fois, il ne se passa rien. Le système était monté en puissance et les capteurs de vide quantique avaient détecté d'étranges et subtiles fluctuations... mais des mesures tout aussi précises avaient établi que l'*Ombre de la Nuit* n'avait pas parcouru un angström de plus qu'avec le dispositif supprimeur d'inertie ordinaire. Skade était retournée en fulminant dans les noires entrailles du vaisseau. Elle avait bientôt trouvé celle qu'elle cherchait : Molenka, la technicienne spécialiste des systèmes de l'Exordium. Molenka était exsangue.

Qu'est-ce qui a foiré ?

Molenka se fendit d'une explication balbutiante, transférant des palanquées de données techniques dans la partie publique de l'esprit de Skade. Celle-ci absorba les informations tout en les passant au crible de son sens critique. Il en ressortait, pour l'essentiel, que la configuration du dispositif de confinement du champ n'avait pas été parfaite ; la bulle de vide d'état deux s'était évaporée, retournant à l'état zéro avant d'avoir été poussée par-delà la barrière potentielle de l'état quatre, tachyonique, magique. Skade examina les machines. Elles n'avaient pas l'air endommagées.

Alors, je suppose que tu as découvert ce qui clochait ? Et que tu vas procéder aux modifications appropriées et tenter à nouveau la transition ?

[Skade...]

Quoi ?

[Il s'est passé quelque chose. Jastrusiak est introuvable. Il était tout près du système quand j'ai tenté la manip. Et il n'est plus là. Je n'arrive pas à le retrouver. Il n'y a plus aucune trace de lui.]

Ayant écouté avec une sainte patience, Skade marqua plusieurs

secondes de silence avant de demander :

Jastrusiak ?

[Oui... Jastrusiak, acquiesça Molenka, l'air soulagée. Mon partenaire. L'autre spécialiste de l'Exordium.]

Molenka, il n'y a jamais eu de Jastrusiak à bord du vaisseau.

Molenka blêmit encore – c'est du moins ce qu'il sembla à Skade – et répondit dans un soupir :

[Si...]

Je t'assure, il n'y a jamais eu personne du nom de Jastrusiak à bord. C'est un petit équipage, et je connais tout le monde par son nom.

[Ce n'est pas possible. J'étais avec lui il y a à peine vingt minutes. Nous étions dans la machinerie. Nous préparions la transition. Jastrusiak est resté auprès du système pour procéder aux derniers ajustements. Je vous le jure !]

Peut-être.

Skade résista à la tentation de plonger dans la tête de Molenka et d'installer un blocage mnémonique pour effacer ses souvenirs des récents événements, mais ça n'aurait pas aboli le conflit manifeste entre la réalité objective et ce qu'elle croyait être vrai.

Molenka, je sais que ça va être dur pour toi, mais il faut que tu continues à travailler sur le matériel. Je suis vraiment désolée pour Jastrusiak – son nom m'a échappé, l'espace d'un instant. On le retrouvera, je te le promets. Il peut être n'importe où à bord.

[Je ne...]

Non, Molenka, coupa Skade, l'un de ses doigts apparaissant soudain sous le menton de la femme. Je ne veux plus rien entendre. Plus un mot, plus une pensée. Retourne auprès des machines et procède aux ajustements nécessaires, c'est tout. Fais-le pour moi, hein ? Tu veux bien faire ça pour moi, et pour le Nid Maternel ?

[Oui, Skade], répondit Molenka, toute tremblante.

Délicieusement terrifiée, se dit Skade. C'était la panique résignée, désespérée, d'un petit mammifère pris dans les griffes d'un prédateur.

Jastrusiak. Ce nom trottait dans la tête de Skade, et elle n'arrivait pas à le chasser. Il lui disait quelque chose... Quand elle aurait un moment, elle se connecterait à la mémoire collective conjoinneur et elle retrouverait toutes les références qui s'y attachaient, ou tout ce qui s'en rapprochait. Elle était déterminée à comprendre ce qui avait provoqué ce dysfonctionnement du subconscient de Molenka, dysfonctionnement en même temps étrangement créatif, qui l'avait amenée, dans un moment de terreur, à forger de toute pièce un individu qui n'avait jamais existé.

À sa modeste surprise, Skade apprit que Jastrusiak était un nom

connu du Nid Maternel. Il y avait bien eu un Conjoinneur appelé Jastrusiak. Il avait été recruté pendant l'occupation de Chasm City. Il avait rapidement acquis l'accréditation du Sanctuaire Intérieur, qui l'avait fait travailler sur des concepts avancés, et notamment sur certains aspects de la théorie de la propulsion qui constituaient une réelle percée. Il avait fait partie d'une équipe de théoriciens Conjoinneurs qui avaient établi une base de recherche sur un astéroïde. Ils s'intéressaient aux méthodes de conversion des propulsions Conjoinneur au modèle furtif.

Ce n'était pas un travail de tout repos, ainsi qu'il devait s'en rendre compte. Toute l'équipe de Jastrusiak en avait fait les frais, d'ailleurs : la base entière, ainsi qu'une partie non négligeable de l'hémisphère de l'astéroïde, avait été anéantie par un accident.

Et donc, Jastrusiak était mort. Depuis bien des années, même.

Mais s'il avait été vivant, se dit Skade, ç'aurait été exactement le genre d'expert qu'elle aurait recruté pour son équipe à bord de l'*Ombre de la Nuit*. Il aurait très probablement été du même calibre que Molenka, et il aurait travaillé avec elle.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Elle se dit que ça ne devait – ne *pouvait* être qu'une coïncidence troublante.

Molenka la rappela :

[Nous sommes prêts, Skade. Nous pouvons reprendre l'expérience.]

Skade hésita. Elle songea un instant à lui dire ce qu'elle avait découvert à propos de Jastrusiak. Et puis elle se ravisa.

Eh bien, vas-y, répondit-elle.

Elle regarda la machine s'actionner, les bras noirs et incurvés aller et venir, rentrant apparemment l'un dans l'autre, tricotant et hachant le temps et l'espace comme un métier à tisser surgi de l'enfer, induisant dans la phase tachyonique le grain de système modifié, pas plus gros qu'une bactérie. En quelques secondes, le système était devenu un brouillard brassant derrière l'*Ombre de la Nuit*. L'onde de gravité et les capteurs de particules exotiques enregistraient des tempêtes de stress spatial profond alors que, aux limites de la bulle, le vide quantique coagulé était haché à des échelles microscopiques. Le schéma de ces tempêtes, filtré et retraité par les ordinateurs, indiquait à Molenka la façon dont se comportait la géométrie de la bulle. Elle transmettait ces données à Skade, lui permettant de visualiser la bulle sous la forme d'un globule de lumière éclatante, palpitante, qui frémissait comme une goutte de mercure en suspension dans un berceau magnétique. Des couleurs, qui n'appartenaient pas toutes au spectre visible par un œil humain, se mouvaient en ondes

prismatiques sur la membrane de la bulle, traduisant des nuances indéchiffrables d'interactions de vide quantique. Rien de tout cela n'intéressait Skade ; seul comptait pour elle le fait que la bulle semblait se comporter normalement, ou aussi normalement qu'on pouvait l'espérer de la part d'une chose qui n'avait pas vraiment le droit d'exister, selon les lois de cet univers. La bulle émettait une douce lueur bleutée alors que les particules de radiation de Hawking projetées dans l'état tachyonique étaient évacuées hors de l'*Ombre de la Nuit* à une vitesse supraluminique.

Molenka l'informa qu'elles étaient prêtes à dilater la bulle, afin que l'*Ombre de la Nuit* tout entier soit inclus dans la sphère d'espace-temps en phase tachyonique. Le processus se déroulerait en un éclair. D'après Molenka, le champ se réduirait à son échelle microscopique en quelques picosecondes de temps subjectif, mais cet instant de stabilité suffirait à translater le vaisseau de Skade sur une nanoseconde-lumière d'espace, c'est-à-dire une trentaine de centimètres environ. Des sondes avaient déjà été déployées au-delà du rayon attendu de la bulle, prêtes à capturer l'instant où le vaisseau effectuerait le saut tachyonique. Trente centimètres, ça ne ferait évidemment aucune différence dans la course avec Clavain, mais théoriquement la manœuvre pouvait être prolongée et répétée presque immédiatement. Le plus difficile était d'y arriver une fois ; après, ce n'était qu'une question de perfectionnement.

Skade donna à Molenka l'autorisation de dilater la bulle. Au même moment, Skade fit passer ses implants en état d'accélération de conscience maximal. L'activité normale du vaisseau devint un fond à peine changeant. Même le battement des bras noirs ralentit, de sorte qu'elle put apprécier plus clairement leur danse hypnotique. Elle s'interrogea sur son état d'esprit et se rendit compte qu'elle éprouvait un mélange d'anticipation, de nervosité et d'angoisse viscérale : et si elle était sur le point de commettre une grave erreur ? Le Loup lui avait dit que très peu d'entités organiques avaient jamais dépassé la vitesse de la lumière. En d'autres circonstances, elle aurait peut-être écouté son avertissement implicite, mais en même temps il l'avait incitée à poursuivre. C'était lui qui l'avait poussée à en arriver là. Son assistance technique avait été cruciale pour le décodage des instructions de l'Exordium, et elle supposait qu'il avait intérêt à préserver sa propre existence. Ou bien peut-être appréciait-il simplement d'assister à son conflit intérieur, sans se soucier de sa survie.

Peu importait. C'était fait, maintenant. L'oscillation des bras modifiait déjà les conditions du champ autour de la bulle, elle en effleurait la frontière par de délicates caresses quantiques, l'encourageant à se dilater. La bulle palpitante gonfla, s'enfla selon

une série d'expansions asymétriques. L'échelle changea, effectuant une série de sauts logarithmiques, mais pas tout à fait assez vite. Skade sut immédiatement que quelque chose clochait. L'expansion aurait dû se produire trop rapidement pour être perceptible, même par une conscience accélérée. La bulle aurait dû englober le vaisseau, à présent, au lieu de quoi elle avait atteint la taille d'un gros pamplemousse. Elle planait à la portée des bras oscillants, horriblement, désespérément fausse. Skade pria pour que la bulle se réduise à la taille d'une bactérie, mais d'après Molenka il était beaucoup plus vraisemblable qu'elle se dilate d'une façon incontrôlée. Horrifiée et captive, elle regarda la bulle s'incurver et onduler, se réduire un instant à la taille d'une cacahuète puis adopter la forme d'un tore, transformation topologique que Molenka aurait crue impossible. Puis elle redevint sphérique et, alors que des creux et des bosses se formaient de façon aléatoire dans sa membrane, Skade aurait juré que c'était une gargouille lubrique qui la regardait. Elle savait que c'était son subconscient qui imprimait une image là où il n'y avait rien, mais elle ne pouvait s'empêcher d'y voir quelque chose de maléfique et de primitif.

Puis la bulle recommença à se dilater jusqu'à faire la taille d'un petit vaisseau spatial. Certains des bras noirs qui tricotaient dans le vide à la vitesse de l'éclair ne s'éclipsèrent pas à temps, et leurs extrémités tranchantes crevèrent la membrane ondulante. Les capteurs furent surchargés par le torrent gravitationnel hurlant du flux de particules. Les choses échappaient à tout contrôle, inexorablement. Des systèmes de commande vitaux, à l'arrière de *l'Ombre de la Nuit*, grillèrent. Les bras agités de mouvements spasmodiques s'entrechoquèrent comme les membres de danseurs mal synchronisés. Des nodules et des plaques s'arrachèrent. Des écharpes de plasma étincelant se mirent à fluctuer entre la frange et le système qui l'emprisonnait. La frange s'enfla à nouveau. Sa membrane avala des hectares cubiques de système de soutien. La machinerie défaillante ne pouvait plus en maintenir la stabilité. De vagues explosions puisaient à l'intérieur de la bulle. Un bras de commande essentiel se détacha et heurta la coque. Skade sentit les explosions en chaîne qui se produisaient tout le long du vaisseau. Une cascade d'étincelles roses tomba sur la passerelle. Sa belle machinerie volait en éclats. La bulle grandit, suintant à travers les limites défaillantes des bras arqués qui volaient en tous sens. Des sirènes se mirent à hurler, des portes de sécurité claquèrent un peu partout. Une lumière blanche, éclatante, irradia à partir du cœur de la bulle, la matière qu'elle contenait subissant une transition partielle vers l'état purement photonique. Une réversion catastrophique vers le vide quantique à l'état trois, où toute matière était dépourvue de masse...

L'éclair photoleptonique traversa la membrane. Les rares bras encore fonctionnels furent renvoyés en arrière comme des doigts cassés. Il y eut une brève mais fulgurante décharge de plasma, la bulle se dilata effroyablement, engloba l'*Ombre de la Nuit* et se dissipa. Soudain, Skade se sentit traversée comme par un front glacial durant une chaude journée. En même temps, une onde de choc ébranla le vaisseau, projetant Skade contre une paroi. Normalement, le matériau se serait déformé pour absorber l'énergie du choc, mais cette fois l'impact fut dur et métallique.

Et pourtant, le vaisseau était toujours autour d'elle. Elle arrivait toujours à penser. Elle entendait toujours les sirènes, les messages d'alarme et les portes coupe-feu qui se refermaient. L'événement d'excursion était passé. La bulle avait explosé, elle avait endommagé son bâtiment – peut-être gravement, provoquant des dégâts irréparables –, mais elle ne l'avait pas détruit.

Skade ramena son niveau de conscience à son rythme de traitement normal. Sa crête palpitait afin de dissiper la chaleur excessive de son sang – elle se sentait la tête vide –, mais ça passerait vite. Elle n'avait apparemment pas été blessée, même lorsqu'elle avait heurté la paroi. Sa cuirasse obéissait toujours à sa volonté et n'avait pas été endommagée. Skade empoigna une courroie de maintien et se traîna au milieu de la coursive. Elle ne pesait plus rien. L'*Ombre de la Nuit*, qui était en chute libre, n'avait jamais été équipé pour la gravité générée par la force centrifuge.

Molenka ?

Pas de réponse. Le réseau était coupé, empêchant la communication neurale à moins que les sujets ne soient tout proches les uns des autres. Mais elle savait où était Molenka avant que la bulle ne se dilate démesurément, échappant à tout contrôle. Elle l'appela à haute voix, sans plus de succès. Alors elle alla voir du côté des machines. Le volume critique était toujours pressurisé, mais elle dut batailler avec les portes intérieures pour qu'elles la laissent passer.

Les surfaces aux courbes luisantes comme de l'obsidienne de la machinerie non humaine avaient changé de forme depuis la dernière fois qu'elle était venue dans cette partie du vaisseau. Elle se demanda ce qui, dans ce changement, était dû à la tentative avortée d'expansion de la bulle. Une odeur piquante d'ozone planait dans l'air, ainsi qu'une dizaine d'autres moins familières. Et sur le fond continu de sirènes et de signaux d'alarme, elle entendait des crépitements et d'horribles bruits d'arrachement.

— Molenka ? appela-t-elle encore.

[Skade.]

La réponse neurale était incroyablement faible mais reconnaissable. C'était bien Molenka. Et elle n'était pas loin.

Skade continua à avancer avec raideur, à la force des poignets d'acier de sa cuirasse. Les machines l'entouraient de toute part, avec leurs corniches et leurs protubérances noires et lisses comme les roches sculptées par l'eau d'une antique caverne souterraine. Le passage s'élargit, et elle se retrouva dans une occlusion de cinq ou six mètres de large. Les parois boursouflées étaient incrustées de prises pour le traitement de données. Une fenêtre encastrée dans la paroi du fond donnait sur le système de confinement dévasté et méconnaissable qui dépassait de l'arrière du vaisseau. Certains des bras bougeaient encore, oscillant paresseusement d'avant en arrière comme les membres agités de spasmes convulsifs d'une créature agonisante. De ce point de vue, les dégâts paraissaient pires encore qu'elle ne le craignait. Son vaisseau avait été éventré, et ses tripes traînaient dans le vide.

Mais autre chose attira l'attention de Skade. Au centre approximatif de l'occlusion flottait un sac d'un blanc translucide, dans lequel planait une chose qui apparaissait furtivement et disparaissait à nouveau, spasmodiquement. Le sac avait cinq pointes dotées de vagues pseudopodes émoussés qui correspondaient par leurs proportions et leur disposition à une tête et à des membres humains. En réalité, Skade s'aperçut que la chose contenue dans le sac était bel et bien humaine, mais elle ne la voyait pas en entier ; elle l'entrevoyait par bribes. Elle eut une vision de vêtements noirs et de lambeaux de chair livide.

Molenka ?

Bien que Skade ne fût qu'à quelques mètres, la réponse lui parut étonnamment lointaine.

[Oui. C'est moi. Je suis prisonnière, Skade. Piégée dans une excroissance de la bulle.]

Skade frémit, impressionnée par la froideur de la femme ; il était clair qu'elle allait mourir, et pourtant elle évoquait son sort avec un calme et un détachement admirables. C'était une attitude typiquement conjoinneur. Elle était convaincue que son essence survivrait dans la conscience plus vaste du Nid Maternel et que la mort physique ne signifiait que la disparition d'un élément périphérique, négligeable, d'un tout beaucoup plus significatif. Mais, se rappela Skade, ils étaient très loin du Nid Maternel, à présent.

La bulle, Molenka ?

[Elle s'est fragmentée en passant à travers le vaisseau. Elle s'est collée à moi, presque délibérément. On aurait dit qu'elle cherchait quelqu'un à englober, à inclure en elle.]

La chose à cinq pointes palpitait d'une façon écœurante, évoquant une instabilité horrible, sur le point de s'effondrer.

Dans quel état es-tu, Molenka ?

[Ça doit être l'état un, Skade... Je ne me sens pas différente. Juste piégée... et *loin*. Je me sens très, très loin.]

Le fragment de bulle commença à rétrécir, exactement comme l'avait prévu Molenka. La membrane se contracta, se moulant étroitement sur le corps de Molenka. L'espace d'un moment d'épouvante, elle parut presque normale, sauf qu'elle était couverte d'un vernis de lumière nacrée, mouvante. Skade se prit à espérer que la bulle choisirait cet instant pour éclater, libérant Molenka. Mais quelque part elle savait que ça ne se produirait pas.

La bulle frémit à nouveau, eut un hoquet et se convulsa. Le visage de Molenka – il était tout à fait discernable – arbora une expression manifestement terrifiée. Même à travers le faible canal neural qui les reliait, Skade sentit son angoisse. Et puis ce fut comme si le vernis rétrécissait autour d'elle.

[Aidez-moi, Skade. Je ne peux pas respirer.]

Impossible. Je ne sais pas quoi faire.

La membrane était collée sur la peau de Molenka, qui commençait à suffoquer. Elle était incapable de parler normalement, à présent, mais les routines automatiques qu'elle avait dans la tête avaient déjà commencé à court-circuiter les parties non essentielles de son cerveau, économisant ses ressources vitales afin d'extraire trois ou quatre minutes supplémentaires de conscience de son dernier souffle.

[Aidez-moi. Je vous en prie...]

Skade regardait, incapable de se détourner, alors que la membrane se refermait sur Molenka. La douleur de cette dernière submergeait le lien neural. C'est tout ce que Skade réussit à identifier : il n'y avait plus de place pour la pensée rationnelle. Elle tendit la main, désespérée de ne rien pouvoir faire, effleura la membrane du bout des doigts. La rétraction se poursuivit, comme précipitée par ce contact. Le lien neural commença à se rompre. La membrane écrasait Molenka vivante, détruisant la délicate boucle d'implants conjoincteurs incrustés dans son crâne.

La membrane se figea, frémit et se ratatina à une vitesse foudroyante. Quand Molenka fut réduite aux trois quarts de sa taille normale, la forme qui se trouvait à l'intérieur de la membrane devint soudain toute rouge. Skade sentit le hurlement strident de la rupture neurale, puis ses propres implants coupèrent le lien. Molenka était morte. Mais la forme humaine persista alors qu'elle continuait à rétrécir. Ce n'était plus qu'un mannequin, une horrible marionnette, une poupée, une figurine grosse comme le pouce, qui perdait sa forme et sa définition alors que la matière à l'intérieur se liquéfiait. Puis la contraction cessa, et l'enveloppe laiteuse se stabilisa.

Skade tendit la main et prit la chose grosse comme une bille qui avait été Molenka. Elle devait l'évacuer dans le vide avant que le

champ ne recommence à se contracter. Ce qui se trouvait dans la membrane – la matière qui avait constitué Molenka – était déjà sauvagement compressé, et elle ne voulait pas penser à ce qui se passerait si elle se dilatait spontanément.

Elle tenta de prendre la bille, mais c'est à peine si elle réussit à la faire bouger, comme si elle était verrouillée à ce point précis de l'espace et du temps. Elle accrut la pression procurée par sa cuirasse, et la bille commença enfin à bouger. Elle contenait toute la masse inertielle de Molenka, peut-être plus, et elle était aussi difficile à déplacer.

Skade amorça la lente et pénible marche vers le sas le plus proche.

L'hélice du bac imageur prit de la vitesse. Les deux mains sur la rambarde, Clavain scrutait la forme indistincte qui apparaissait dans le cylindre. On aurait dit un insecte écrasé, un panache d'entrailles ramollies giclant par l'un des bouts d'une carapace sombre et rigide.

— Elle n'ira pas très loin comme ça, commenta Scorpio.

— Un cadavre au fil de l'eau, ajouta Antoinette Bax avec un sifflement. Elle dérive. Elle tombe dans l'espace. Putain de merde ! Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

— Quelque chose de moche, mais pas catastrophique, répondit calmement Clavain. Sinon, on ne la verrait pas du tout. Scorp, tu peux zoomer sur la partie arrière ? On dirait qu'il s'est passé quelque chose de ce côté-là.

Scorpio, qui commandait les caméras de la coque, décrivit un panoramique sur le vaisseau stellaire dérivant qu'ils dépassaient avec un différentiel de vitesse de plus de mille kilomètres à la seconde. Ils seraient à portée effective des armes pendant une heure à peine. Le *Lumière Zodiacale* n'accélérait même plus, à ce moment précis ; les systèmes supprimeurs d'inertie étaient coupés et les moteurs silencieux. De grandes roues volantes faisaient pivoter le noyau habitable du gobe-lumen à un g de gravité centrifuge. Clavain appréciait de ne plus avoir besoin de lutter contre la gravité écrasante, ou de porter un exosquelette, et surtout de ne plus souffrir des effets physiologiques perturbants du champ supprimeur d'inertie.

— Là, fit Scorpio lorsqu'il eut ajusté les réglages. On n'aura pas mieux que ça, Clavain.

— Merci.

Remontoir se rapprocha du cylindre et passa près de Pauline Sukhoï dans un bourdonnement de servos. Il était le seul d'entre eux à porter encore un exosquelette.

— Je ne reconnais pas ces structures, Clavain, mais elles ont l'air

intentionnelles.

Clavain acquiesça d'un hochement de tête. La forme basique du gobe-lumen était identique à ce qu'elle avait toujours été, mais de l'arrière jaillissait un déchaînement complexe de filaments convulsés et d'arcs qui ressemblait à une photo instantanée des ressorts et des rouages d'une pendule en train d'exploser.

— Tu as une explication ? demanda Clavain.

— Elle tenait absolument, désespérément à nous échapper, répondit Remontoir. Elle a pu envisager une solution extrême.

— Extrême ? releva Xavier.

Il tenait Antoinette par la taille. Ils étaient tous les deux crasseux, couverts de cambouis.

— Elle avait déjà la suppression d'inertie, reprit Remontoir. Mais je pense qu'il s'agit d'autre chose. Une modification du même système pour le pousser dans un état différent.

— Tel que ?... insista Xavier.

— La technologie supprime la masse inertielle, répondit Remontoir. C'est ce que Skade appelait l'état deux. Mais il ne l'annule pas complètement. Alors qu'à l'état trois la masse inertielle tombe à zéro. La matière devient photonique, incapable de se déplacer à une autre vitesse que la vitesse de la lumière. La dilatation du temps devient infinie, et le vaisseau reste figé à l'état photonique jusqu'à la fin des temps.

Clavain eut un signe de tête à l'intention de son ami. Remontoir paraissait supporter de bonne grâce son exosquelette, alors que cela constituait une réelle contrainte. Le but était de pouvoir l'immobiliser si Clavain décidait qu'il ne pouvait pas lui faire confiance.

— Et l'état quatre ? demanda Clavain.

— Voilà qui pourrait se révéler plus utile, répondit Remontoir. Admettons qu'elle ait pu franchir l'état trois, et qu'elle ait réussi une transition en douceur vers un champ d'état quatre. À l'intérieur de ce champ, le vaisseau aurait basculé dans un état de masse tachyonique, incapable de faire quoi que ce soit, à part voyager plus vite que la lumière.

— Skade aurait essayé ça ? demanda Xavier, impressionné.

— Je n'ai pas de meilleure explication, répondit Remontoir.

— Et que s'est-il passé, à votre avis ? demanda Antoinette.

— Une sorte de champ d'instabilité, répondit lentement et solennellement Pauline Sukhoï, le pâle reflet de son visage flottant dans le bac imageur. À côté de la constitution d'une bulle d'espace-temps modifié, le confinement de fusion est un jeu d'enfant. Le genre de jouet qu'on suspend au-dessus du berceau des nourrissons. Moi, ce que je crois, c'est que Skade a commencé par créer une bulle microscopique, probablement sous-atomique, certainement pas plus

grosse qu'une bactérie. À cette échelle, sa manipulation est d'une facilité trompeuse. Vous voyez ces faux, ces bras ? fit-elle avec un mouvement de menton en direction de l'image qui avait légèrement pivoté depuis sa première apparition. Ça devait être ses générateurs de champ et ses systèmes de confinement. Ils devaient permettre au champ de s'étendre de façon stable jusqu'à ce qu'il englobe tout le vaisseau. Une bulle qui s'étendrait à la vitesse de la lumière mettrait moins d'une demi-milliseconde à avaler un vaisseau de la taille de *l'Ombre de la Nuit*, mais le vide modifié se dilate à une vitesse supraluminique, provoquant une sorte d'inflation de l'espace-temps. Une bulle d'état quatre a un doublage de temps caractéristique de l'ordre de dix puissance moins quarante-trois seconde. Ça ne laisse pas beaucoup de temps pour réagir si les choses tournent mal.

— Et si la bulle continue à se dilater ?... avança Antoinette.

— Impossible, répondit Sukhoï. Et même si elle le faisait, vous ne le sauriez jamais. Personne ne le saurait jamais.

— Skade a eu de la chance d'avoir encore un vaisseau, commenta Xavier.

Sukhoï l'approuva.

— Ça a dû être un petit accident, probablement survenu au cours de la transition entre deux états. Elle a dû parvenir à l'état trois, convertir une petite portion de son vaisseau en lumière blanche, pure. Une petite explosion photoleptonique.

— Rien de mortel. Elle aurait dû s'en tirer, ajouta Scorpio.

— Il y a des signes de vie ? demanda Antoinette.

Clavain secoua la tête.

— Aucun, mais c'est normal : *l'Ombre de la Nuit* est conçu pour la furtivité maximale. Nos méthodes de scanning classiques ne marchent pas.

Scorpio refit le point, et les couleurs de l'image passèrent à des verts et des bleus fantomatiques.

— Une image thermique, dit-il. Elle a encore de l'énergie, Clavain. Si tous les systèmes avaient lâché, sa coque serait plus froide de cinq degrés, maintenant.

— Il y a forcément des survivants, commenta Clavain.

— Un certain nombre, peut-être, acquiesça Scorpio. Ils se tiendront tranquilles jusqu'à ce que nous les ayons dépassés et qu'ils soient hors de portée de nos détecteurs, puis ils passeront sur mode réparation. Et avant que tu aies compris ce qui se passait, nous les aurons au cul, et ils nous poseront autant de problèmes qu'avant.

— J'y ai pensé, Scorp, commenta Clavain.

— Alors ? demanda le porcko.

— Alors je ne veux pas les attaquer.

— Clavain... fit Scorpio, ses sauvages yeux noirs jetant des

éclairs.

— Felka est encore en vie.

Il y eut un silence lourd, presque palpable. Tous les regards pesaient sur Clavain, et chacun se félicitait de ne pas avoir à prendre cette décision.

— Ça, on n'en sait rien, répondit Scorpio, les plis amers qui encadraient sa bouche s'accroissant. Skade nous a déjà menti. Elle a tué Lasher. Rien ne prouve qu'elle détienne toujours Felka. Il se peut qu'elle ne l'ait pas, ou que Felka soit morte, à l'heure qu'il est.

— Quelle preuve convaincante aurait-elle pu nous donner ? répondit calmement Clavain. Nous savons qu'elle est capable de trafiquer n'importe quoi.

— Elle aurait pu nous dire une chose que Felka aurait été seule à savoir.

— Tu n'as jamais rencontré Felka, Scorp. Elle est forte – beaucoup plus forte que ne le pense Skade. Elle ne lui aurait rien révélé d'exploitable contre moi.

— Alors peut-être qu'elle la tient, en effet. Mais ça ne veut pas dire qu'elle soit réveillée. Skade l'a probablement cryonisée. Comme ça, elle ne risque pas de lui créer de problèmes.

— Et quelle différence ça ferait ? demanda Clavain.

— Elle ne sentirait rien, répondit Scorpio. Nous avons assez d'armes, Clavain. *L'Ombre de la Nuit* est une cible facile. Nous pourrions l'éliminer instantanément, sans douleur. Felka ne le saurait jamais.

Clavain s'obligea à contenir sa colère.

— Tu dirais ça aussi, si Skade n'avait pas tué Lasher ?

Le porcko martela la rambarde.

— Elle l'a fait, Clavain. C'est tout ce qui compte.

— Non, intervint Antoinette. Ce n'est pas tout ce qui compte. Clavain a raison. Nous ne pouvons pas faire comme si la vie humaine n'avait aucune importance. Si nous faisons ça, nous ne vaudrions pas mieux que les Loups.

Xavier eut un sourire radieux.

— Je suis d'accord, dit-il fièrement. Désolé. Scorpio. Je sais qu'elle a tué Lasher, et je sais ce que vous ressentez.

— Vous n'en avez aucune idée, répondit Scorpio sur un ton de regret plus que de colère. Et ne venez pas me raconter qu'une unique vie humaine a soudain de l'importance. C'est juste parce que vous la connaissez. Skade est humaine, elle aussi. Comme tous ceux qui sont à bord de son vaisseau.

Cruz, qui était resté silencieux jusque-là, dit doucement :

— Il a raison, Clavain. Nous trouverons bien un moyen d'avoir sa peau. Mais pas de cette façon. Ce ne serait pas bien, c'est tout.

— Je peux faire une suggestion ? demanda Remontoir.

Clavain le regarda, mal à l'aise.

— Quoi donc, Rem ?

— Nous sommes juste à portée de navette. Ça nous coûterait un peu d'antimatière, un cinquième de nos réserves, mais nous ne retrouverons peut-être plus jamais une occasion pareille.

— Une occasion de faire quoi ? demanda Clavain.

Remontoir cligna des yeux, surpris, comme si c'était trop évident pour avoir besoin d'être énoncé.

— De sauver Felka, bien sûr.

L'estimation de Remontoir était d'une précision stupéfiante. À tel point que Clavain se dit qu'il avait dû calculer la dépense en énergie de la navette avant que l'opération de sauvetage ne germe dans son esprit.

Ils partirent tous les trois : Scorpio, Remontoir et lui.

Ils eurent peu de temps pour préparer la navette. Heureusement, parce que si Clavain avait eu des heures ou des jours devant lui, il aurait passé tout ce temps à se torturer et à hésiter interminablement entre une arme ou un élément de blindage supplémentaire et l'économie de carburant qu'ils réaliseraient en ne les prenant pas. Les choses étant ce qu'elles étaient, ils devaient se contenter de la navette, réduite à sa plus simple expression, qui avait été utilisée pour refaire le plein de la navette défensive avant qu'ils ne lancent la voile bouclier alimentée par laser. La navette n'était qu'un squelette, une esquisse géodésique dépouillée, limitée à des étais noirs et à des sous-systèmes métalliques. Clavain la trouvait vaguement obscène. Il était habitué aux engins qui gardaient leurs entrailles décemment cachées. Mais ça ferait l'affaire, se dit-il. De toute façon, si Skade décidait de se défendre sérieusement, aucun blindage ne pourrait les protéger.

La passerelle était la seule partie de l'engin qui fût protégée du vide de l'espace, et encore : elle n'était pas pressurisée. Ils devraient rester en scaphandre pendant toute la mission, et emporter un scaphandre supplémentaire pour Felka. Il y avait aussi de la place pour stocker un caisson de cryosommeil s'il s'avérait qu'elle était cryonisée ; mais dans ce cas, avant de revenir, ils devraient abandonner des armes et des réservoirs de carburant.

Clavain prit le siège du milieu, les commandes de vol étant connectées à son scaphandre. Scorpio était assis à sa gauche, Remontoir à sa droite. Tous deux pouvaient prendre les commandes si Clavain avait besoin de se reposer.

« Tu me fais donc assez confiance pour m'emmener en opération ? » avait lancé Remontoir avec un sourire réjoui quand ils avaient dû décider qui participerait à la mission de sauvetage.

— Je le saurai bien assez tôt, avait rétorqué Clavain.

— Je ne vous serai pas d'une grande utilité en exosquelette. On

ne peut pas enfiler un scaphandre classique par-dessus, et nous n'en avons pas qui soit alimenté en énergie. »

Clavain avait fait signe à Blood, le bras droit de Scorpio.

« Ôtez-lui son exosquelette. S'il tente quoi que ce soit, vous savez ce que vous avez à faire.

— Je ne tenterai rien, Clavain, lui avait assuré Remontoir.

— Pour un peu, je te croirais. Mais je ne suis pas sûr que je prendrais le risque si j'avais sous la main quelqu'un d'autre qui connaisse *l'Ombre de la Nuit* aussi bien que toi. Ou que Skade, d'ailleurs.

— Je viens aussi, avait insisté Scorpio.

— Nous allons récupérer Felka, avait dit Clavain. Pas venger Lasher.

— D'accord, avait répondu Scorpio d'un air peu convaincu, dans la mesure où Clavain réussissait à déchiffrer son expression. Mais quand vous aurez Felka, vous ne repartirez pas sans avoir fait quelques dégâts, hein, franchement ?

— J'accepterais volontiers la reddition de Skade, avait répondu Clavain.

— On va prendre des pointes de feu, avait décrété Scorpio. Ce n'est pas une poignée de poussière de feu qui vous manquera, et ça devrait faire un joli trou dans *l'Ombre de la Nuit*.

— Merci de ton aide, Scorpio. Je comprends tes sentiments envers Skade, après ce qu'elle a fait. Mais nous avons besoin de toi ici pour superviser la programmation des armes.

— Et de vous, nous n'en avons pas besoin, peut-être ?

— C'est une histoire entre Felka et moi », avait répliqué Clavain. Scorpio avait mis la main sur son bras.

« Acceptez l'aide qu'on vous propose, Clavain. Je n'ai pas l'habitude de coopérer avec les hommes, alors profitez-en et bouclez-la ! »

Clavain avait haussé les épaules. Il n'était pas très optimiste sur les chances de réussite de la mission, mais l'enthousiasme belliqueux de Scorpio était bizarrement contagieux.

Il s'était tourné vers Remontoir.

« On dirait qu'il est prêt à faire la balade, Rem. Tu es sûr de vouloir en être avec lui ? »

Remontoir avait regardé le porcko, et de nouveau Clavain.

« On fera avec », avait-il répondu.

Maintenant que la mission avait commencé, ils étaient silencieux, laissant Clavain se concentrer sur le pilotage. Il écarta la navette du *Lumière Zodiacale* et mit le cap sur *l'Ombre de la Nuit*, en essayant de ne pas penser à leur vitesse réelle. Les deux gigantesques vaisseaux voguaient dans l'espace à deux pour cent seulement en dessous de la

vitesse de la lumière, mais aucun indice visuel ne trahissait leur allure vertigineuse. Ils constataient un glissement de la position et de la couleur des étoiles, par suite d'un effet relativiste, et pourtant elles paraissaient rigoureusement fixes et stationnaires, même à ce facteur tau élevé. Si leur trajectoire les avait amenés près d'un corps lumineux, comme une étoile, ils auraient pu la voir tanguer dans la nuit, privée de sa sphéricité par la contraction de Lorentz-Fitzgerald. Quand bien même, pour la voir filer dans le noir, il aurait fallu qu'ils se trouvent à proximité de son atmosphère. Ils auraient pu distinguer le cône d'éjection d'un autre vaisseau retournant vers Yellowstone, s'ils n'avaient pas eu le corridor pour eux seuls. Les coques des deux navires brillaient dans le proche infrarouge, chauffées par la lente et constante abrasion de l'hydrogène interstellaire et des grains de poussière microscopique, mais l'esprit de Clavain n'en retirait pas une impression viscérale de vitesse. Ces collisions constituaient un problème pour la navette aussi, bien que ce soit beaucoup moins flagrant, sa section transversale étant beaucoup plus réduite. Mais les rayons cosmiques, boostés d'un point de vue relativiste par leur mouvement, la dévoraient à chaque seconde. D'où le blindage de la passerelle.

Le trajet jusqu'à l'*Ombre de la Nuit* parut très bref à Clavain, peut-être à cause de ce qu'il craignait d'y trouver. Le trio passa l'essentiel du trajet à dormir, pour économiser l'énergie de leur scaphandre, sachant que si Skade décidait de lancer une attaque, ils ne pourraient vraiment rien y faire de toute façon.

Clavain et ses compagnons revinrent à eux quand ils furent à portée de vue du gobe-lumen endommagé.

Le bâtiment était tout noir, évidemment – ils étaient dans l'espace interstellaire profond –, et pourtant Clavain le voyait parce que le *Lumière Zodiacale* projetait l'un de ses lasers optiques sur sa coque. Il ne distinguait pas les détails aussi bien qu'il l'aurait voulu, mais il en voyait suffisamment pour se sentir mal à l'aise. L'effet était celui d'un clair de lune sur un édifice gothique, menaçant. La navette formait une ombre mouvante sur le gros vaisseau, et on aurait dit qu'il bougeait et se tortillait.

Les excroissances avaient l'air encore plus bizarres, de près. Toute leur complexité apparaissait et on voyait à quel point elles avaient été déformées, déchiquetées et convulsées. Mais Skade avait eu la chance extraordinaire que l'explosion soit plus ou moins limitée à l'arrière du vaisseau. Les propulsions Conjoiner n'avaient apparemment subi que des dégâts superficiels. Clavain rapprocha la navette, se persuadant que s'ils avaient dû essuyer une attaque, ç'aurait déjà été fait. Il insinua délicatement le vaisseau squelettique entre les courbes et les arcs pareils à des éperons de la propulsion supraluminique dévastée.

— Elle était désespérée, dit-il à ses compagnons. Elle devait savoir que nous ne pouvions pas arriver à Resurgam avant elle, mais ça ne lui suffisait pas. Il fallait qu'elle y parvienne des années avant nous.

— Elle en avait les moyens, Clavain, répondit Scorpio. Vous avez l'air étonné qu'elle en ait profité ?

— Il a le droit d'être surpris, répondit Remontoir à la place de Clavain. Skade était parfaitement consciente des dangers qu'il y a à jouer avec la transition à l'état quatre. Elle a fait mine de s'en désintéresser quand je l'ai interrogée à ce sujet, mais j'ai bien senti qu'elle mentait. Ses propres expériences avaient déjà dû lui révéler les risques.

— Ce qui est sûr, répondit Scorpio, c'est qu'elle devait avoir terriblement envie de ces armes. Elles devaient avoir une sacrée importance pour elle.

— Sauf que ce n'est pas vraiment elle le problème, fit Clavain en hochant la tête d'un air entendu. Le problème, c'est celle qui l'a fait venir au Château : la Demoiselle qui voulait les armes, et qui s'est juste contentée de lui fourrer cette idée dans le crâne.

— Elle m'intéresse diablement, cette Demoiselle, répondit Remontoir. J'aurais bien voulu la rencontrer.

— Trop tard, répondit Scorpio. Son cadavre est dans une boîte, chez H. Clavain ne vous a rien dit ?

— Il y avait *quelque chose* dans une boîte, rectifia Remontoir, légèrement agressif. Mais apparemment pas la partie importante. Cette partie-là a eu Skade. Elle est Skade, maintenant.

Clavain faufila la navette à travers ce qui restait des lames pareilles à des faux, et ils se retrouvèrent dans l'immensité de l'espace, de l'autre côté de l'*Ombre de la Nuit*. La coque était d'un noir de poix, en dehors des taches de lumière projetées par les phares de la navette. Clavain longea la coque, observant que les armes antivaissseau étaient toutes dissimulées derrière leur trappe hermétiquement scellée. Ça ne voulait rien dire : il aurait suffi d'un clin d'œil pour les déployer, mais il était indéniablement rassurant qu'elles ne soient pas déjà braquées sur la navette.

— Vous savez vous repérer à bord de ce bâtiment, tous les deux ? demanda Scorpio.

— Évidemment, répondit Remontoir. C'était notre vaisseau. Vous devriez aussi vous y retrouver. C'est celui qui vous a tiré du croiseur de Maruska Chung.

— Je ne me souviens que d'une chose, Remontoir : comment vous avez essayé de me fiche la trouille du siècle.

Ils atteignirent enfin le sas qu'ils cherchaient. Clavain constata avec un certain soulagement que rien n'indiquait qu'ils aient été

détectés par un capteur de proximité. Il les rapprocha de la coque à l'aide de grappins à pointe époxy, en retenant son souffle alors que les embouts à ventouse du grappin adhéraient par succion au blindage ablatif de la coque. Mais rien ne se produisit.

— C'est là que ça devient délicat, nota Clavain. Rem, tu vas rester ici, dans la navette. Scorpio va entrer avec moi.

— Je peux savoir pourquoi ?

— Oui, sauf que j'espérais que tu ne me le demanderais pas. Scorp a plus d'expérience du combat rapproché que toi ou moi. Mais, surtout, je n'ai pas assez confiance en toi pour te demander de m'accompagner.

— Tu m'as fait assez confiance pour me conduire jusqu'ici.

— Et je suis prêt à te faire assez confiance pour nous attendre dans la navette. Bon, ajouta Clavain, d'ici trente-cinq minutes, nous aurons dépassé le point de non-retour. Tu attends une demi-heure, pas une minute de plus, et tu repars, même si tu nous vois ressortir du sas, Scorp et moi.

— Le pire, c'est que tu es sérieux, hein ?

— Nous avons prévu assez de carburant pour revenir tous les trois avec Felka. En rentrant tout seul, tu auras de la marge, et vous aurez le plus grand besoin de ce carburant par la suite. C'est la responsabilité que je te confie, Rem.

— Mais pas celle d'entrer dans le bâtiment, ajouta Remontoir.

— Non. Pas avec Skade à bord. Je ne peux pas prendre le risque que tu désertes pour rejoindre son camp.

— Tu as tort, Clavain.

— Vraiment ?

— Je n'ai jamais déserté. Et toi non plus. C'est Skade et les autres qui ont changé de camp. Pas nous.

— Allez, fit Scorpio en tirant Clavain par la manche. Nous n'avons plus que vingt-neuf minutes devant nous.

Les deux hommes franchirent le vide qui les séparait du vaisseau. Clavain chercha à tâtons, autour du sas, le boîtier presque invisible qui dissimulait les commandes extérieures. Il avait juste la place d'y enfiler sa main gantée. Il retrouva la trinité familière des commandes manuelles – le modèle conjointeur standard –, et déclencha l'ouverture du sas. Même s'il y avait eu une panne de courant générale à bord du bâtiment, les cellules du sas auraient conservé suffisamment d'énergie pour ouvrir la porte pendant un siècle à peu près. Et sinon, il y avait un mécanisme manuel de l'autre côté de la porte.

Le panneau s'éclipsa. Une lumière rouge sang filtra de l'intérieur. Clavain attendit que ses yeux, habitués à l'obscurité, s'adaptent à la soudaine clarté, et fit entrer Scorpio dans un vaste sas. Il suivit le porcko, leurs énormes scaphandres s'entrechoquant, puis ils

étanchéifièrent et pressurisèrent la chambre. Ce qui prit une éternité.

La porte du sas s'ouvrit enfin. L'intérieur du vaisseau était baigné dans la même lumière rouge – l'éclairage de sécurité. Enfin, au moins il y avait du courant. Ce qui voulait dire qu'il devait y avoir aussi des survivants.

Clavain étudia les données ambiantes affichées sur la visière de son casque, coupa l'alimentation de son scaphandre et souleva sa visière. Ces vieux scaphandres encombrants – ils n'avaient pas trouvé mieux à bord du *Lumière Zodiacale* – disposaient de réserves d'air et d'énergie limitées, et il ne voyait pas l'intérêt de les gaspiller. Il fit signe à Scorpio de l'imiter.

— Où sommes-nous ? souffla le porcko.

— Au milieu du vaisseau, répondit Clavain sur un ton normal. Mais tout a l'air différent dans cette lumière, et en apesanteur. Le bâtiment ne me paraît pas aussi familier que je le pensais. Je voudrais bien savoir combien d'hommes d'équipage nous pouvons espérer rencontrer.

— Skade n'a jamais rien dit qui permette de le deviner ? souffla le porcko en retour.

— Non. Une poignée de spécialistes pourrait piloter un vaisseau comme celui-ci. Et puis tu n'as pas besoin de chuchoter, Scorp. S'il y a encore, à bord, des gens susceptibles de savoir que nous sommes là, ils sont au courant.

— Rappelez-moi pourquoi nous ne sommes pas venus armés ?

— Parce que c'était inutile, Scorp. Ils ont des armes plus lourdes et plus adaptées que toutes celles que nous aurions pu prendre. Soit nous emmenons Felka sans problème, soit nous négocions pour repartir. Évidemment, ajouta Clavain en tapotant les outils à sa ceinture, nous disposons de certaines aides à la négociation.

Ils avaient apporté à bord du vaisseau de Skade des pointes de feu, de minuscules fragments d'antimatière en suspension dans un système de confinement de la taille d'une tête d'épingle, contenus dans une grenade blindée de la taille du pouce et capables de faire sauter l'*Ombre de la Nuit*, de l'effacer de la carte du ciel.

Ils suivirent, en se tractant d'une courroie rembourrée à la suivante, la coursoive plongée dans la lumière sanglante. De temps à autre, l'un d'eux dégrafait une pointe de feu, la tartina d'époxy et la collait dans un coin discret. Clavain ne se faisait guère d'illusions : des recherches un peu organisées devraient permettre de localiser toutes les pointes de feu en quelques dizaines de minutes. Mais il y avait peu de chances que le vaisseau réussisse à monter une équipe de recherche avant un bon moment.

Ils avançaient ainsi depuis huit minutes lorsqu'ils parvinrent à une bifurcation. Scorpio rompit le silence :

— Vous reconnaissez quelque chose ?

— Oui. Nous sommes près de la passerelle. La soute de cryosomnie est par là, fit Clavain en tendant le doigt. Si elle a cryonisé Felka, c'est là qu'elle est. Allons voir.

— Nous devons être dehors dans vingt minutes.

La limite de temps était, d'une certaine façon, artificiellement fixée. Le *Lumière Zodiacale* pouvait revenir en arrière et récupérer la navette même s'ils retardaient leur départ, mais cette perte de temps risquait de donner au reste de l'équipage une impression fatale de laxisme. Clavain avait pesé les risques et en avait conclu qu'il vaudrait mieux qu'ils meurent – ou du moins qu'ils restent échoués ici – tous les trois. Leurs adjoints, ou leurs seconds, pourraient poursuivre la mission sans eux, et ils devaient croire que chaque seconde comptait vraiment. Car c'était le cas. Ce serait dur. Mais à la guerre comme à la guerre, et ce n'était pas la décision la plus difficile que Clavain ait eu à prendre. Loin de là.

Ils se dirigèrent donc vers la soute de cryosomnie.

— Quelque chose droit devant, dit Scorpio alors qu'ils rampaient, se hissaient et se halaient sans mot dire depuis plusieurs minutes.

Clavain ralentit son avance et scruta les profondeurs de la coursive plongée dans la lumière rouge, envieux de la vision génétiquement améliorée de Scorpio.

— On dirait un cadavre, dit-il.

Ils s'approchèrent avec circonspection, à la force des poignets. Clavain pensait à chaque minute qui passait ; et à chaque demi-minute, et à chaque cruelle seconde.

Ils arrivèrent au cadavre.

— Quelqu'un que vous connaissiez ? demanda Scorpio, fasciné.

— Je doute que qui que ce soit puisse le reconnaître avec certitude, répondit Clavain, mais ce n'est pas Felka. Et je ne crois pas que ç'ait été Skade non plus.

Quelque chose de terrible était arrivé au corps. Il avait été coupé en deux au niveau de la taille, proprement, nettement, comme un modèle anatomique. Les organes internes étaient noués en pelotes compactes, tels des serpents étroitement enroulés sur eux-mêmes, luisants comme des abats sur un étal de boucher. Scorpio poussa le demi-corps du bout d'un de ses sabots gantés. La chose s'écarta mollement de la paroi suintante où elle s'était immobilisée.

— Où croyez-vous que soit le reste ? demanda-t-il.

— Ailleurs, répondit laconiquement Clavain. Cette moitié-là a dû dériver jusqu'ici.

— Quand même... J'ai vu de quoi les armes à rayon étaient capables, et ce n'était pas joli, mais ça... Il n'y a pas de signes de cautérisation sur ce cadavre. Je me demande bien ce qui a pu faire

ça...

— C'était un gradient causal, dit une troisième voix.

— Skade... lâcha Clavain dans un soupir.

Elle était derrière eux. Elle s'était approchée dans un silence inhumain, sans même respirer. Sa carcasse occupait toute la largeur de la courbe, aussi noire que la nuit à l'exception de l'ovale pâle de son visage.

— Salut, Clavain. Salut, Scorpio. Enfin, je suppose... fit-elle en regardant le porcko avec un intérêt modéré. Alors comme ça, tu n'es pas mort, espèce de cochon ?

— Eh bien, Clavain me faisait justement remarquer à quel point j'avais de la chance d'être tombé sur les Conjoinneurs.

— Il est futé, Clavain.

Celui-ci la regardait, à la fois horrifié et impressionné. Remontoir l'avait prévenu pour l'accident de Skade, mais rien n'aurait pu le préparer au choc de cette rencontre. Son armure androforme avait quelque chose d'un peu médiéval et de féminin, avec le renflement des hanches et l'ébauche de seins moulés dans la plaque pectorale. Seulement Clavain savait maintenant que ce n'était pas une armure mais une prothèse de support-vie ; que la seule partie vraiment organique de sa personne était la tête. La tête garnie d'une crête était implantée avec raideur dans la partie cervicale de l'armure. La conjonction brutale de la chair et du métal était d'une impossibilité criante, encore accrue par le sourire de Skade.

— C'est toi qui m'as fait ça, dit-elle à haute voix pour être entendue de Scorpio. Tu es fier de toi ?

— Ce n'est pas moi qui t'ai fait ça, Skade. Je sais exactement ce qui s'est passé. Je t'ai fait mal, et je le regrette. Mais tu sais très bien que je ne l'ai pas fait exprès.

— Ta désertion était donc involontaire ? Si seulement c'était aussi facile !

— Ce n'est pas moi qui t'ai coupé la tête, Skade, répondit Clavain. À l'heure qu'il est, Delmar aurait pu faire en sorte que tu sois à nouveau identique à toi-même. Mais ça ne cadrerait pas avec tes projets.

— C'est toi qui as dicté ma conduite, Clavain. Toi, et ma loyauté envers le Nid Maternel.

— Je ne mets pas ta loyauté en doute, Skade. Je me demande simplement envers quoi tu es loyale.

— Plus que treize minutes, Clavain, murmura Scorpio. Et il faudra que nous soyons dehors.

Skade ramena son attention sur le porcko.

— Vous êtes pressés, hein ?

— Nous le sommes tous, non ? rétorqua Scorpio.

— Vous êtes venus ici dans un but précis. Je suis persuadée que

vos armes auraient déjà pu détruire l'*Ombre de la Nuit* si telle avait été votre intention.

— Donne-moi Felka, ordonna Clavain. Donne-moi Felka et nous te fichons la paix.

— Elle compte tellement pour toi, Clavain ? Au point que tu te sois retenu de me détruire alors que tu en avais l'occasion ?

— Elle compte beaucoup pour moi, en effet.

La crête de Skade fut parcourue d'ondes turquoise et orange.

— Je vais te la donner, ta Felka, si ça peut te faire fiche le camp. Mais d'abord je veux te montrer quelque chose.

Elle leva les bras vers son cou, plaçant ses gantelets de chaque côté comme pour s'étrangler, mais ses mains d'acier étaient manifestement capables d'une grande délicatesse. Clavain entendit un déclic quelque part au niveau de la poitrine de Skade, et le pilier de métal qui lui tenait lieu de cou commença à sortir de ses épaules. Elle ôta sa propre tête. Clavain regarda, fasciné et un peu dégoûté, le bout du montant émerger de son torse. Il se terminait par des appendices segmentés qui fouettaient l'air, laissant échapper des bulles de fluide rosé – du sang, peut-être, ou quelque chose de complètement artificiel.

— Skade... dit-il. Ce n'était pas nécessaire.

— Oh si, Clavain, c'est vraiment nécessaire. Je veux que tu appréhendes pleinement ce que tu m'as fait. Je veux que tu en mesures toute l'horreur.

— Je pense qu'il commence à piger le tableau, dit Scorpio.

— Donne-moi Felka et je te laisse. C'est tout.

Elle souleva sa propre tête, la tenant d'une seule main. Elle continua à parler :

— Tu me détestes vraiment, hein, Clavain ?

— Rien de personnel, Skade. Je pense juste que tu t'égares.

— Je m'égare en me souciant de la survie de notre peuple ?

— Tu t'es laissé piéger, Skade, reprit Clavain. Tu étais une bonne Conjoinneur, autrefois, l'une des meilleures. Tu servais fidèlement le Nid Maternel, tout comme moi. Et puis tu as été envoyée au Château, en opération.

Il avait éveillé son intérêt. Il la vit écarquiller involontairement les yeux.

— Le Château des Corbeaux ? Je ne vois pas le rapport.

— Il y en a un, et beaucoup plus grand que tu n'aimerais le penser, répondit Clavain. Tu ne te souviens probablement pas de tout ce qui s'est passé là-bas en réalité, mais ça ne change rien. Tu étais la seule survivante, Skade, mais tu n'es pas revenue seule. Tu t'es laissé piéger, j'en suis sûr. Et c'est cette chose qui est responsable de tout ce qui est arrivé par la suite. C'est pour ça que je ne te déteste pas,

ajouta-t-il en essayant de sourire. Je ne t'en veux même pas, que tu ne sois plus la Skade que j'ai connue ou que tu croies servir un but plus élevé que toi-même.

— C'est ridicule !

— Mais probablement vrai. Je suis bien placé pour le savoir, Skade. J'y suis allé moi-même. Comment crois-tu que nous ayons réussi à te suivre ? C'est au Château que nous avons trouvé la technologie que nous avons appliquée tous les deux, toi et moi. Une technologie non humaine de manipulation de l'inertie. Sauf que tu l'as utilisée pour bien autre chose, hein ?

— Je l'ai utilisée dans un but précis, c'est tout.

— Tu as essayé d'aller plus vite que la lumière, exactement comme Galiana, dit-il en remarquant une lueur d'intérêt dans ses yeux à l'évocation de ce nom. Pourquoi, Skade ? Qu'y avait-il de tellement important pour que tu sois obligée de faire ça ? Ce ne sont que des armes.

— Tu en avais rudement envie aussi, hein ?

Clavain hocha la tête.

— Certes, mais seulement parce que j'ai vu à quel point tu y tenais. Tu m'as montré cette flotte, aussi, et j'ai compris que tu prévoyais de quitter cette zone de l'espace. Qu'est-ce que c'est, Skade ? Qu'as-tu vu dans ta boule de cristal ?

— Tu veux que je te le montre, Clavain ?

— Me le montrer ? demanda-t-il.

— Laisse-moi accéder à ton esprit. Je te ferai partager tout ce qu'il m'a été donné d'apprendre, et alors tu sauras aussi. Et tu verras peut-être les choses comme moi.

— Non... commença Scorpio.

Clavain abaissa ses barrières mentales. Il fut envahi par la présence de Skade, si soudainement qu'il en fut ébranlé. Mais elle ne tenta rien d'autre que de peindre des images dans sa tête, comme elle s'y était engagée.

Clavain assista à la fin de toute chose. Il vit des chaînes d'habitats humains criblés de têtes d'épingles aveuglantes de feu meurtrier. Des guirlandes nucléaires anéantissaient des mondes trop peu importants pour être démantelés. Il vit des comètes et des astéroïdes fondre sur des colonies, vague après vague, beaucoup trop nombreux pour être neutralisés par les boucliers existants. Des étoiles crachaient des flammes qui balayaient des mondes entiers, stérilisant tout sur leur passage. Il vit des planètes rocheuses fracassées, pulvérisées en nuages brûlants de caillasse interplanétaire. Il vit des géantes gazeuses qui volaient en éclats, brisées comme les jouets d'enfants capricieux. Il vit mourir les étoiles elles-mêmes, déchiquetées d'une dizaine de façons différentes, empoisonnées, dévorées par une fièvre brûlante ou glacée.

Il vit des vaisseaux exploser dans le vide interstellaire alors qu'ils se croyaient en sécurité. Il entendit un chœur paniqué de transmissions radio et laser, leur multitude se limitant à une poignée de voix solitaires, désespérées, bientôt réduites au silence. Et puis il ne perçut plus que le balbutiement incohérent des transmissions des machines, qui finirent par se taire à leur tour alors que les derniers bastions de l'humanité s'effondraient.

Le nettoyage s'étendait sur un volume de plusieurs dizaines d'années-lumière. Il prenait des dizaines et des dizaines d'années, et puis il semblait s'achever en un éclair, au regard de l'interminable défilement de l'histoire galactique.

Et tout autour, orchestrant ce nettoyage, il sentait une sagesse vague, implacable. Un ensemble d'esprits mécaniques, de machines pensantes, dont la plupart planaient juste à la limite du seuil de la conscience. Ces choses étaient anciennes, plus anciennes que les étoiles les plus jeunes, et elles ne connaissaient que l'art de l'extinction. Rien d'autre ne les intéressait.

— Nous sommes loin dans le futur ? demanda-t-il à Skade.

— Ça a déjà commencé. Nous ne le savons pas encore, mais d'ici un demi-siècle les Loups atteindront les colonies du cœur, les plus proches du Premier Système. D'ici moins d'un siècle, la race humaine se réduira à quelques groupes frileusement repliés sur eux-mêmes, trop terrifiés pour tenter de voyager ou de communiquer entre eux.

— Et les Conjoinneurs ?

— Nous sommes parmi eux, tout aussi vulnérables et tout aussi menacés par les prédateurs. Il ne subsistera pas un seul Nid Maternel. Les Nids de Conjoinneurs de certains systèmes auront été complètement nettoyés. C'est de là qu'ils ont envoyé le message dans le passé.

Il encaissa la nouvelle et hocha la tête, sur ses gardes, mais prêt à l'admettre pour le moment.

— Et comment s'y sont-ils pris ?

— Les expériences de l'Exordium de Galiana, répondit la tête désincarnée de Skade. Elle a exploré les liens des esprits humains dans les états quantiques cohérents. Mais la matière en état de superposition quantique est mêlée, au sens ectoplasmique, à toutes les particules qui ont jamais existé ou existeront jamais. Ses expériences visaient uniquement à explorer de nouveaux modes de conscience parallèle, mais elles avaient ouvert une fenêtre vers l'avenir. Le canal était imparfait, de sorte que seuls de faibles échos en parvinrent jusqu'à Mars. Et les messages envoyés par ce canal ne faisaient qu'augmenter le bruit de fond. Le canal avait une capacité d'information limitée, tu comprends. L'Exordium était une ressource précieuse, qui ne pouvait être utilisée qu'en cas de crise extrême.

Clavain éprouvait une impression de vertige.

— Notre histoire a déjà été changée, c'est ça ?

— Galiana en a assez appris pour fabriquer la première propulsion de vaisseau spatial. C'était une question d'énergie, Clavain, et de manipulation des trous de ver quantiques. Le cœur des propulsions Conjoinneur est le bout d'un microscopique trou de ver. L'autre bout est ancré à quinze milliards d'années dans le passé, et il pompe l'énergie du plasma de gluons-quarks de la boule de feu primordiale. Évidemment, la même technologie pouvait s'appliquer à la fabrication d'armes de fin du monde.

— Les armes de classe infernale, dit-il.

— Au début de notre histoire, nous n'avions aucun de ces atouts. Nous n'avons commencé à maîtriser le vol interstellaire qu'un siècle après que le *Sandra Voi* eut pris son essor. Nos vaisseaux étaient lents, lourds, fragiles, incapables de dépasser le cinquième de la vitesse de la lumière. L'expansion humaine était forcément retardée. En quatre cents ans, seule une poignée de systèmes avait été colonisée avec succès. Et pourtant, nous attirions les Loups, même dans cette dimension temporelle. Et le nettoyage était d'une brutale efficacité. La version de l'Histoire qu'on t'a racontée était une tentative d'enjolivement. Le rythme de l'expansion humaine s'était accéléré et nous avons reçu de meilleures armes pour gérer la menace au fur et à mesure de son évolution.

— Je vois, maintenant, dit Clavain, pourquoi les armes de classe infernale ne pouvaient pas être refaites. Galiana avait détruit les informations après avoir vu comment les fabriquer.

— C'était un cadeau du futur, dit-elle avec fierté. Un cadeau de nos *moi* futurs.

— Et maintenant ?

— L'élimination a commencé dans cette ligne temporelle. Une fois de plus, les Loups ont été avertis de notre émergence. Il s'est avéré qu'ils n'avaient aucun mal à suivre la trace des propulsions par-delà les années-lumière.

— Alors nos *moi* futurs ont essayé un autre truc.

— Oui. Cette fois, ils sont remontés beaucoup moins loin dans le passé, intervenant dans l'histoire plus récente des Conjoinneurs. Le premier message nous mettait en garde contre l'utilisation des propulsions Conjoinneur. C'est pour ça que nous avons arrêté de construire des vaisseaux interstellaires il y a un siècle. Par la suite, nous avons reçu des indications qui nous ont permis de construire des propulsions furtives, comme celles de l'*Ombre de la Nuit*. Les Demarchistes pensaient que nous l'avions mis en chantier pour nous assurer un avantage tactique sur eux pendant la guerre. En réalité, c'était notre première arme contre les Loups. Après ça, nous avons reçu des informations concernant la construction d'un système de

suppression de l'inertie. Je ne le savais pas alors, mais j'ai été envoyée au Château pour obtenir les éléments de technologie non humaine qui devaient nous permettre de construire le prototype du dispositif suppresseur d'inertie.

— Et maintenant ?

— Une nouvelle chance nous a été donnée, répondit-elle avec un sourire. Mais cette fois, Clavain, la fuite est la seule solution viable. Les Conjoiners doivent quitter ce volume d'espace avant que les Loups n'arrivent en masse.

— La fuite ?

— Ce n'est pas vraiment ton style, hein ? Il y a pourtant des moments où c'est la seule réaction sensée. Plus tard, nous pourrions envisager de revenir – et même d'affronter les Loups. D'autres espèces ont échoué, mais nous sommes différents ; enfin, je pense. Nous avons déjà eu l'énergie de changer notre passé.

— Et qu'est-ce qui te permet de penser que les autres pauvres crétins n'ont pas essayé aussi ?

— Clavain... fit Scorpio. Il faudrait vraiment que nous repartions, maintenant.

— C'est bon, Skade. Tu m'en as assez montré, répondit Clavain. J'admets que tu crois avoir bien agi.

— Et pourtant, tu penses toujours que je suis le jouet d'une force mystérieuse ?

— Je ne sais pas, Skade. Mais ce qui est sûr, c'est que je ne peux pas l'exclure.

— Je sers le Nid Maternel.

— Très bien, fit-il en hochant la tête, sentant que, quelle que soit la vérité, Skade croyait avoir accompli son devoir. Alors, maintenant, donne-moi Felka et je m'en vais.

— Tu me détruiras, une fois parti ?

Il doutait qu'elle soit au courant pour les pointes de feu qu'ils avaient implantées, Scorpio et lui.

— Que deviendras-tu. Skade, si je te laisse dériver ici ? demanda-t-il. Tu pourras réparer ton vaisseau ?

— Ce ne sera pas la peine. Les autres bâtiments ne sont pas loin derrière moi. Ce sont eux, tes vrais ennemis, Clavain. Infiniment mieux armés que l'*Ombre de la Nuit*, et tout aussi rapides et difficiles à repérer.

— Ce n'est pas pour ça que j'aurais plus de chances de m'en sortir si je te laisse en vie.

Skade se retourna et dit, en élevant la voix :

— Amenez-moi Felka.

Trente secondes plus tard, deux Conjoiners apparurent, portant une forme revêtue d'un scaphandre. Sa visière était ouverte, et Clavain

reconnut Felka. Apparemment inconsciente, mais il était sûr qu'elle était encore en vie.

— Tiens, fit Skade. Tu peux l'emmener.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Rien de grave. Je t'ai dit qu'elle se renfermait de plus en plus sur elle-même. Sa muraille lui manque beaucoup. Elle ira peut-être mieux si tu t'occupes d'elle. Mais il y a une chose qu'il faut que tu saches, Clavain.

— Quoi donc ? demanda-t-il en la regardant.

— Ce n'est pas ta fille. Elle ne l'a jamais été. Elle t'a menti pour accroître ses chances de te voir revenir. Un mensonge plausible, et peut-être qu'elle voulait aussi y croire, mais un mensonge quand même. Tu veux toujours l'emmener ?

Il savait qu'elle disait la vérité. Skade était bien du genre à lui mentir, mais à condition que ça serve ses ambitions. Ce qui n'était pas le cas à présent. Et pourtant il aurait tout donné pour ça.

— Et pourquoi devrais-je changer d'avis ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Sois honnête, Clavain. Ça aurait pu faire une différence.

— Je suis venu chercher quelqu'un qui compte beaucoup pour moi, c'est tout. Qu'elle soit de mon sang ou non... reprit-il en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler. Ça n'a pas d'importance.

— Ah bon ?

— Absolument aucune.

— Parfait. Alors je crois que nous nous sommes tout dit. Felka nous a bien servis l'un comme l'autre, Clavain. Elle m'a protégée de toi, et elle a réussi à amener le Loup à coopérer, chose que je n'aurais jamais pu faire toute seule.

— Le Loup ?

— Oh, pardon ! Je ne t'ai pas parlé du Loup ?

— Nous devons partir, insista Scorpio.

— Pas encore. Pas avant d'avoir compris ce qu'elle veut dire.

— Exactement ce que j'ai dit, Clavain.

Elle remit soigneusement sa tête en place, en tiquant à l'instant où elle s'encliqueta.

— J'ai amené le Loup avec moi. Je pensais bien que ça pourrait être utile. Et j'avais raison.

— Tu veux dire que tu as emmené le corps de Galiana ?

— J'ai amené Galiana, rectifia Skade. Elle n'est pas morte, contrairement à ce que tu as toujours pensé. Je suis entrée en contact avec elle peu après son retour du vide intersidéral. Sa personnalité, ses souvenirs étaient intacts. Nous avons eu des conversations, elle et moi. Elle m'a demandé de tes nouvelles. De vos nouvelles, à Felka et toi, et je lui ai raconté un pieux mensonge ; il valait mieux pour nous tous

qu'elle te croie mort. Elle était déjà en train de perdre la bataille, tu comprends. Le Loup essayait de la dominer, et en fin de compte elle n'a pas eu la force de le combattre. Mais il ne l'a pas tuée, même à ce moment-là. Il conservait son esprit intact parce qu'il trouvait une utilité à ses souvenirs. Et puis il savait que Galiana nous était précieuse, et que nous ne ferions rien contre lui qui puisse lui nuire à elle.

Clavain la regarda en espérant contre tout espoir qu'elle lui mentait comme elle lui avait déjà menti, tout en sachant que c'était à présent la vérité. Et bien qu'il sache ce qu'elle allait lui répondre, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Tu veux bien me la confier ?

— Non. Tu pars avec Felka, et elle seule, ou rien du tout, fit Skade en levant un doigt d'acier noir. À toi de décider. Mais Galiana restera ici, avec moi. Oh, et au cas où tu te poserais la question, je suis au courant pour les pointes de feu que vous avez implantées, le porcko et toi.

— Vous ne les trouverez pas toutes à temps, ajouta Scorpio.

— Je ne les chercherai même pas. À quoi bon, hein, Clavain ? Galiana me protégera comme le faisait Felka. Non. Je ne te la montrerai pas. Ce n'est pas la peine. Felka te confirmera qu'elle est bien à bord. Elle a rencontré le Loup, elle aussi. Pas vrai, Felka ?

Mais celle-ci ne bougea pas.

— Allez, insista Scorpio. Partons d'ici avant qu'elle ne se ravise.

Clavain se trouvait auprès de Felka quand elle revint à elle. Il était assis à son chevet et se grattait la barbe, produisant un bruit semblable à celui des élytres d'une sauterelle – scritch, scritch, scritch – qui s'insinuait sans remords dans son subconscient et la ramena à la conscience. Elle devait rêver de Mars, de sa muraille, rêver qu'elle était perdue dans la tâche infinie et dévorante qui consistait à maintenir l'inviolabilité de la Muraille.

— Felka, fit-il d'une voix âpre, presque atone. Felka. Réveille-toi. C'est Clavain. Tu es avec des amis, maintenant.

— Où est Skade ? demanda-t-elle.

— Je l'ai laissée là-bas. Tu n'as pas à t'en faire. Je suis drôlement soulagé que tu ailles bien, fit-il, la main posée sur celle de Felka. C'est bon de te revoir, tu sais. Il y a eu des moments où je me disais que ça n'arriverait plus jamais.

Elle s'était réveillée dans une pièce qui ne ressemblait à aucune de celles qu'elle avait visitées à bord de l'*Ombre de la Nuit*, mais qui était un peu rustique. Elle était manifestement à bord d'un vaisseau, mais celui-ci n'avait pas été conçu avec la finesse du précédent.

— Tu ne m’as pas dit au revoir avant de désertier, dit-elle.

Il se frotta les yeux. Il avait l’air las, plus vieux que la dernière fois qu’elle l’avait vu.

— Je sais. Je sais, et je te demande pardon. Mais c’était exprès. Tu aurais essayé de m’en dissuader. Hein que tu aurais essayé ? ajouta-t-il d’un ton accusateur.

— Je voulais seulement que tu prennes soin de toi. C’est pour ça que je t’ai convaincu d’entrer au Conseil Restreint.

— Tout compte fait, c’était probablement une erreur, non ?

Il avait dit cela d’un ton radouci, et elle crut même le voir sourire.

— Si tu appelles ça prendre soin de toi, alors oui, j’admets que ce n’était pas tout à fait ce que j’avais en tête.

— Skade t’a bien traitée ?

— Elle voulait que je l’aide. Je ne l’ai pas fait. Je suis... je me suis retirée en moi-même. Je ne voulais pas l’entendre me dire qu’elle t’avait tué. Elle a essayé très fort, tu sais, Clavain.

— Je sais.

— Elle tient Galiana.

— Je le sais aussi, répondit-il. Mais Remontoir, Scorpio et moi, nous avons mis des charges explosives dans tout son vaisseau. Nous pourrions le détruire tout de suite, si j’étais disposé à retarder mon arrivée à Resurgam.

Felka se força à s’asseoir.

— Écoute-moi bien, Clavain.

— Je t’écoute.

— Tu dois tuer Skade. Peu importe que Galiana soit avec elle ou non. C’est ce que Galiana aurait voulu que tu fasses.

— Je sais, répondit Clavain. Mais ça ne me facilite quand même pas les choses.

— Non.

Felka haussa le ton, ne craignant pas d’avoir l’air en colère contre l’homme qui venait de lui sauver la vie.

— Non, tu ne comprends pas. Je veux dire que c’est exactement ce que Galiana voudrait que tu fasses. Je le *sais*, Clavain. Je suis entrée en contact avec son esprit quand nous avons rencontré le Loup.

— Il ne reste rien de Galiana, Felka.

— Oh si. Le Loup a fait ce qu’il pouvait pour la masquer, mais... je l’ai sentie.

Elle le regarda bien en face, étudiant ses mystères antiques, latents. De tous les visages qu’elle connaissait, c’était celui qu’elle avait le moins de mal à reconnaître, mais qu’est-ce que ça voulait dire, au juste ? Étaient-ils unis par quelque chose de plus que des contingences, des circonstances et une histoire partagée ? Elle se rappelait comment elle lui avait menti en lui disant qu’elle était sa

filles. Rien dans son attitude ne suggérerait qu'il sache que c'était un mensonge.

— Felka...

— Écoute-moi, Clavain, fit-elle en lui serrant la main pour retenir son attention. Écoute-moi. Je ne te l'ai jamais dit parce que ça me bouleversait trop. Mais, lors des expériences de l'Exordium, j'ai pris conscience d'un esprit qui tentait d'entrer en contact avec le mien, depuis l'avenir. J'ai senti un mal inexprimable. Mais j'ai aussi senti quelque chose que j'ai reconnu. C'était Galiana.

— Non... commença Clavain.

Elle lui serra la main plus fort.

— Si. C'est la vérité. Mais ce n'était pas sa faute, je le vois maintenant. Le Loup s'était emparé de son esprit. Skade a permis au Loup de participer à ses expériences. Elle avait besoin de ses conseils sur le système.

Clavain secoua la tête.

— Le Loup n'aurait jamais coopéré avec Skade.

— Mais si. Elle l'a convaincu qu'il avait besoin de l'aider. Comme ça, c'était elle qui récupérait les armes, et pas toi.

— Et en quoi ça aurait servi les intérêts du Loup ?

— Ça ne l'aurait pas aidé. Mais il valait mieux que les armes tombent entre des mains sur lesquelles le Loup avait une certaine influence qu'entre celles d'un troisième camp, le tien. Il a accepté de l'aider, en sachant qu'il pourrait toujours détruire les armes une fois qu'elles seraient à sa portée. J'étais là, Clavain, dans son domaine.

— Le Loup t'a laissée faire ?

— C'est lui qui l'a exigé. Ou plutôt la partie de lui qui était encore Galiana.

Felka s'interrompit. Elle savait à quel point ça devait être pénible pour Clavain. C'était une torture pour elle, et pourtant Galiana comptait encore plus pour Clavain que pour elle.

— Alors, il doit toujours y avoir en Galiana quelque chose qui se souvient de nous, c'est ce que tu veux dire ? Une partie qui se souviendrait du passé ?

— Elle a encore des souvenirs, Clavain. Elle se souvient, et elle ressent encore.

Felka marqua une nouvelle pause. Le pire était à venir.

— C'est pour ça qu'il faut que tu le fasses.

— Que je fasse quoi ?

— Ce que tu as toujours prévu de faire avant que Skade te dise que Galiana était avec elle. Tu dois détruire le Loup.

Elle le regarda dans les yeux encore une fois, s'émerveillant de son âge, éprouvant du chagrin à l'idée de ce qu'elle lui faisait.

— Il faut que tu détruises le vaisseau.

— Mais si je fais ça, répondit Clavain avec une soudaine animation comme s'il avait repéré une faille dans le raisonnement de Felka, je vais tuer Galiana.

— Je sais, répondit Felka. Je sais. Mais il faut que tu le fasses quand même.

— Tu n'en sais rien.

— Oh si, je le sais. Je le sens, Clavain. Je sens que c'est ce qu'elle veut.

Il regarda ça tout seul, en silence, du point de vue privilégié de la coupole d'observation, près de la proue du *Lumière Zodiacale*. Il avait donné des instructions pour qu'on ne le dérange pas jusqu'à nouvel ordre, même si ça pouvait impliquer des heures d'isolement.

Au bout de quarante-cinq minutes, ses yeux s'étaient parfaitement habitués à l'obscurité. Il contemplait l'océan de la nuit infinie, à l'arrière du vaisseau, attendant le signal qui l'informerait que son boulot était terminé. De temps en temps, un rayon cosmique traçait une fausse piste sur son champ de vision, mais il savait que la signature de l'événement serait différente, et qu'il ne pourrait pas se tromper. Et sur ce fond d'obscurité, il ne pourrait le rater.

Et puis, du cœur des ténèbres partit un reflet blanc-bleuté qui atteignit sa luminosité maximale au bout de trois ou quatre secondes et déclina lentement, passant du rouge au brun rouille. Sur sa rétine s'imprima une tache incandescente, un point violet, brûlant, qui persista quand il ferma les yeux.

Il avait détruit l'*Ombre de la Nuit*.

Skade avait eu beau faire, elle n'avait pas localisé toutes les charges explosives qu'ils avaient plantées dans son vaisseau. Et comme c'étaient des pointes de feu, une seule avait suffi à provoquer une cascade d'explosions dévastatrices : d'abord l'antimatière des ogives, et puis les propulsions Conjoinneur. Ça avait dû être instantané, et il n'y avait pas eu d'avertissement.

Il pensa aussi à Galiana. Skade se disait qu'il n'attaquerait jamais le vaisseau à partir du moment où il saurait – ou même seulement s'il soupçonnait – qu'elle était à bord.

Peut-être qu'elle avait raison.

Mais Felka avait réussi à le convaincre qu'il fallait le faire. Elle avait effleuré l'esprit de Galiana, elle avait senti la présence torturante du Loup ; et elle avait réussi à transmettre cet unique message, si simple, à Clavain.

Tue-moi.

Alors il l'avait fait.

Et puis, comme il prenait pleinement conscience de son geste, il

se mit à pleurer. Tant qu'elle était vivante, il pouvait toujours se dire qu'il y avait une possibilité, même infime, qu'elle redevienne elle-même. Il n'avait jamais complètement réussi à admettre son absence, parce que ce minuscule espoir lui permettait de nier la réalité de sa mort.

Et voilà que ce recours n'était plus permis.

Il avait tué l'être qu'il aimait le plus au monde – non, dans l'univers entier.

Alors il pleurait, tout seul, sans bruit.

Pardon, pardon, pardon...

Il la sentit approcher de la monstruosité qu'il était devenu. Grâce à des sens qui n'avaient pas de réel équivalent humain, le capitaine prit conscience de la présence métallique et émoussée qui venait vers lui : la navette de Volyova. Elle ne le savait pas doué de cette omniscience, totale, absolue. Au cours de leurs nombreuses conversations, il avait appris qu'elle le considérait toujours comme prisonnier du *Spleen de l'Infini*, un prisonnier qui aurait, d'une certaine manière, fusionné avec le matériau de sa prison. Elle avait pourtant dûment cartographié et catalogué les faisceaux nerveux de sa nouvelle anatomie, si prodigieusement accrue, en retraçant la façon dont ils réalisaient l'interface avec l'ancien réseau cybernétique du vaisseau, et l'infiltraient. Elle devait bien se rendre compte, à un niveau analytique, qu'il n'y avait pas de raison de faire une distinction entre la prison et le prisonnier. Or elle semblait incapable d'effectuer cette démarche mentale, de le considérer autrement que comme une chose qui se trouvait à l'intérieur du vaisseau. Ça constituait peut-être un réajustement trop violent de leur relation. Il ne pouvait pas lui en vouloir de ce manque d'imagination. Si les rôles avaient été inversés, ça lui aurait posé un problème à lui aussi.

Le capitaine sentit que la navette entraît en lui. C'était une sensation indescriptible : comme si on lui avait enfoncé une pierre à travers la peau, sans douleur, par un trou bien net dans l'abdomen. Quelques instants plus tard, il éprouva une série de spasmes viscéraux alors que la navette s'amarrait.

Elle était de retour.

Il reporta son attention sur ses propres entrailles, avec une conscience aiguë, renversante, de ce qui se passait en lui. Sa perception de l'univers extérieur – tout ce qui se trouvait en dehors de sa coque – descendit d'un degré. Il changea d'échelle, se concentrant d'abord sur un secteur de lui-même, puis sur le réseau artériel de coursives et de canalisations de service qui desservaient ce secteur. Ilia Volyova n'était qu'une présence corpusculaire qui se déplaçait le long

d'une cursive. Il y avait d'autres créatures vivantes en lui, comme dans tout être vivant. Ses cellules hébergeaient des organismes qui avaient jadis été distincts. Il avait des rats : de petites présences furtives. Mais ils n'étaient qu'à peine conscients, et en fin de compte ils obéissaient à sa volonté, ils ne pouvaient plus le surprendre ou l'amuser. Les machines étaient encore plus stupides. Ilia Volyova, au contraire, constituait une présence envahissante, une cellule étrangère qu'il pouvait tuer, mais en aucun cas contrôler.

Et voilà qu'elle lui parlait. Il entendait les bruits qu'elle faisait, il les distinguait des vibrations qu'elle provoquait dans la matière de la cursive.

— Capitaine ? C'est moi, disait-elle. Je reviens de Resurgam.

Il lui répondit par l'intermédiaire du circuit de communication du vaisseau, d'une voix qui lui fit l'effet d'un murmure.

— Je suis heureux de vous revoir, Ilia. Je me sentais un peu seul. Comment c'était, sur la planète ?

— Emmerdant, répondit-elle.

— Emmerdant... embêtant, Ilia ?

— Les choses ont atteint un point de non-retour. Khouri pense tenir assez longtemps pour faire évacuer la surface à la majeure partie de la population, mais je n'en suis pas convaincue.

— Et Thorn ? demanda délicatement le capitaine.

Il se réjouissait que Volyova paraisse plus préoccupée par ce qui se passait sur Resurgam que par l'autre chose. Peut-être n'avait-elle pas encore remarqué le signal laser entrant.

— Thorn veut être le sauveur du peuple ; celui qui les mènera vers la Terre promise.

— Vous semblez penser qu'une action plus directe s'impose.

— Vous avez étudié l'objet, dernièrement, capitaine ?

Bien sûr qu'il l'avait étudié. Il avait encore une curiosité morbide. Il avait regardé les Inhibiteurs démanteler la géante gazeuse avec une aisance dérisoire, la faisant tourner comme une toupie d'enfant. Il avait vu les ombres denses des nouvelles machines qui apparaissaient dans la nébuleuse de matière ainsi libérée, des composants aussi vastes que des mondes, incrustés dans sa complexité étincelante. On aurait dit des ébauches d'embryons à moitié formés. Il était clair que les machines s'assembleraient bientôt pour former quelque chose d'encore plus gigantesque. Quoi ? On pouvait peut-être essayer de le deviner. Le plus énorme composant était une embouchure évasée de deux mille kilomètres de diamètre et de six mille kilomètres de profondeur. Les autres formes, d'après le capitaine, devaient s'enfoncer à l'arrière de cette gigantesque formation.

C'était une machine à nulle autre pareille, rien à voir avec les formidables structures en forme d'anneau que les Inhibiteurs avaient

projetées autour de la géante gazeuse. Une machine unique, capable d'ébranler une étoile – c'est du moins ce que croyait Volyova. Le capitaine John Brannigan commençait à se dire que ça valait le coup de rester en vie pour voir ce que la machine allait faire.

— J'ai étudié la chose, annonça-t-il à Volyova.

— Je crois que c'est presque fini. Une question de mois, tout au plus, et ce sera prêt. C'est pourquoi nous ne pouvons pas courir de risques.

— Vous voulez parler des armes secrètes ?

Il sentit sa nervosité.

— Vous m'avez dit que vous envisageriez de me les laisser utiliser, capitaine. Vous êtes toujours d'accord ?

Il la laissa mariner un peu avant de répondre. Elle n'avait vraiment pas l'air au courant pour le signal laser. Il était sûr que ç'aurait été la première chose dont elle lui aurait parlé si elle l'avait repéré.

— Vous ne pensez pas, Ilia, qu'il serait risqué d'utiliser les armes secrètes alors que nous sommes arrivés si loin sans nous faire attaquer ?

— Il serait encore plus risqué d'attendre trop longtemps.

— J'imagine que Khouri et Thorn ne devaient pas être ravis à l'idée de frapper maintenant si l'exode se déroulait conformément au plan.

— Capitaine, ils ont à peine déplacé deux mille personnes de la surface – un pour cent de la population totale. C'est encore symbolique. Certes, les choses avanceront plus vite à partir du moment où le gouvernement aura pris les choses en main. Mais il y aura aussi beaucoup plus de désordres. C'est pour ça que nous devons envisager une frappe préventive contre les Inhibiteurs.

— Nous allons inévitablement provoquer des représailles, objectait-il. Leurs armes me détruiraient.

— Nous avons les armes secrètes.

— Elles n'ont aucune valeur défensive, Ilia.

— J'y ai réfléchi, figurez-vous, lança-t-elle agressivement. Nous déploierons les armes à une distance de plusieurs heures-lumière du vaisseau. Nous les positionnerons avant de les activer, exactement comme lors de la frappe contre Hadès.

Il était inutile de lui rappeler que l'attaque contre l'artefact en question ne s'était pas très bien passée. Mais, pour rendre justice à Volyova, ce n'étaient pas les armes à proprement parler qui l'avaient laissée tomber.

Il chercha une autre objection de principe. Il ne devait pas lui donner l'impression de se laisser convaincre trop facilement, ou elle commencerait à avoir des soupçons.

— Et si... s'ils remontent jusqu'à moi ?

— Ils n'auront pas le temps. Nous leur aurons porté un coup fatal avant. Et en cas de réaction, nous aviserons.

— Et les armes que vous avez en tête ?...

— C'est un détail, capitaine. Vous pouvez me faire confiance sur ce point. Tout ce que vous avez à faire est de me confier leur contrôle.

— Les trente-trois armes ?

— Non... Ce ne sera pas nécessaire. Juste celles que j'ai sélectionnées. Je n'ai pas l'intention de jeter toutes nos forces dans la bataille. Ainsi que vous me l'avez aimablement rappelé, nous pourrions en avoir besoin plus tard, pour répondre aux éventuelles représailles des Inhibiteurs.

— Vous avez tout prévu, hein ?

— Disons que les plans de rechange ne sont pas faits pour les chiens, répondit-elle. Capitaine, une dernière chose... reprit-elle sur un ton d'espoir.

Il hésita avant de répondre. Là, c'était peut-être en train de venir. Elle allait lui parler du signal laser qui frappait sa coque de façon répétée, le signal sur lequel il n'était pas très disposé à attirer son attention.

— Allez-y, Ilia, dit-il, le cœur lourd.

— Euh... Il ne vous resterait pas des cigarettes, par hasard ?

Volyova inspecta les trente-trois armes de la cache secrète, un peu comme une souveraine passant ses troupes en revue. Elle avait consacré une part importante de sa vie à les étudier, et pourtant, au bout de tout ce temps, elle avait l'impression de ne pas savoir grand-chose sur la plupart d'entre elles. Elle n'en avait testé que très peu en vraie grandeur. En réalité, celles qu'elle avait le mieux connues avaient maintenant disparu. Elle était sûre que certaines des armes restantes ne serviraient qu'une fois. Mais elles n'étaient pas toutes comme ça. Le plus compliqué était de faire la différence entre les sous-classes d'armes secrètes, de les cataloguer en fonction de leur portée, de leur potentiel destructeur et du nombre de fois où on pouvait les utiliser. À vrai dire, et bien qu'elle ait toujours dissimulé son ignorance à ses collègues, Volyova n'avait qu'une très vague idée de ce dont la moitié au moins des armes étaient capables. Pourtant elle s'était donné beaucoup de mal pour acquérir ces médiocres connaissances.

Elle avait tout de même réussi, au fil des ans, à décider quelles armes elle déchaînerait contre les Inhibiteurs. Elle en utiliserait huit, en gardant vingt-cinq à bord du *Spleen de l'Infini*. C'étaient des armes d'une faible masse, qu'elle pensait pouvoir déployer rapidement et discrètement. Ses études lui permettaient aussi de penser que les huit armes avaient une portée suffisante pour frapper les machines, mais ses calculs comportaient beaucoup d'hypothèses. Et Volyova détestait les hypothèses non vérifiées. Elle était encore moins certaine qu'elles avaient un potentiel suffisant pour endommager réellement les travaux des Inhibiteurs. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elles ne passeraient pas inaperçues. Si l'activité humaine dans le système s'était cantonnée jusque-là au niveau de l'agaçant bourdonnement d'une guêpe – irritant, mais pas réellement dangereux –, elle était sur le point de passer au stade supérieur : l'attaque en règle du nid de frelons.

Essayez d'écraser ça, espèces de salauds, se dit-elle.

Elle passa devant chacune des huit armes à tour de rôle, ralentissant son pack de propulsion le temps de s'assurer que rien n'avait changé depuis sa dernière inspection. Tout était resté en l'état.

Les armes sommeillaient dans leurs berceaux blindés exactement comme la dernière fois qu'elle les avait vues. Elles avaient l'air toujours aussi impressionnantes et sinistres, mais elles n'eurent aucune réaction inattendue.

— Voilà les huit armes dont j'ai besoin, capitaine, dit-elle.

— Juste ces huit-là ?

— Ça suffira pour le moment. Il y a une expression qui dit qu'il ne faut pas mettre tous ses bœufs dans le même panier, ou quelque chose comme ça.

— Quelque chose dans ce goût-là, en effet.

— Je voudrais que vous déployiez les armes, une par une, à mon signal. Vous pouvez faire ça, hein ?

— Quand vous direz « déployez », Ilia ?

— Faites-les simplement sortir du vaisseau. Euh... de vous, je veux dire, rectifia-t-elle.

Elle avait remarqué que le capitaine avait maintenant tendance à considérer le vaisseau et sa personne comme une seule et même entité. Elle ne voulait rien faire, si anodin que ce soit, qui puisse interférer avec cette soudaine bonne volonté.

— Ensuite, quand les huit armes seront au-dehors, poursuivit-elle, nous procéderons à une nouvelle vérification des systèmes. Nous vous maintiendrons entre les armes et les Inhibiteurs, par mesure de sécurité. Je n'ai pas l'impression qu'on nous espionne, mais autant faire comme si.

— Je ne saurais mieux dire, Ilia.

— Eh bien, c'est parfait. Nous allons commencer par la bonne vieille arme numéro dix-sept, hein ?

— Arme dix-sept à vos ordres, Ilia.

Le mouvement fut aussi soudain que surprenant. Il y avait si longtemps que les armes secrètes n'avaient pas été déplacées qu'elle avait oublié l'effet que ça faisait. Le berceau qui supportait l'arme commença à glisser sur son rail, si bien que son énorme masse – elle était aussi volumineuse qu'un obélisque – s'éclipsa latéralement, en douceur. Il n'y avait pas un bruit dans la cache secrète, évidemment, mais Volyova eut l'impression que le silence était plus profond que jamais. C'était un silence de cour martiale, de théâtre d'exécution.

Le réseau de rails permettait aux armes secrètes d'accéder, sous la soute principale, à une salle plus petite, juste assez vaste pour accueillir l'arme la plus volumineuse. Elle avait d'ailleurs été reconstruite dans ce but précis.

Tout en regardant la forme monstrueuse de l'arme dix-sept disparaître dans la salle, elle repensa à sa rencontre avec la sous-persona qui la contrôlait, celle qui avait témoigné des signes inquiétants d'indépendance et un manque de respect marqué pour son

autorité. Volyova ne doutait pas que toutes les armes fussent dotées d'une sous-persona comparable, mais s'en soucier à présent n'avait pas de sens. Elle se contentait d'espérer que le capitaine et les armes continueraient à faire ce qu'elle attendait d'eux.

À quoi bon s'en inquiéter, en effet ? Mais elle avait tout de même un très, *très* mauvais pressentiment.

La porte de connexion se referma. Volyova bascula l'interrupteur de son scaphandre afin de connecter son moniteur aux caméras et aux capteurs externes. Elle voulait voir l'arme lorsqu'elle sortirait de la coque. Cela prendrait quelques minutes, mais elle n'était pas très pressée pour le moment.

Et pourtant, il se passait quelque chose de très inattendu. Les caméras de la coque lui disaient que son vaisseau était la cible d'un rayon laser optique.

La première réaction de Volyova fut un sentiment écrasant d'échec. Elle avait alerté les Inhibiteurs, elle ne savait pas comment, mais elle avait fini par attirer leur attention. Il avait apparemment suffi qu'elle manifeste l'intention de déployer les armes. Le balayage laser devait émaner d'un de leurs capteurs à longue portée. Ils avaient repéré le vaisseau, ils le flairaient dans les ténèbres – comme des chiens plutôt que des Loups.

Et puis elle se rendit compte que le signal n'émanait pas de la bonne partie du ciel.

Il venait de l'espace interstellaire.

— Ilia ?... demanda le capitaine. Il y a quelque chose qui ne va pas ? Dois-je interrompre la manœuvre de déploiement ?

— Vous étiez au courant, hein ? lança-t-elle.

— Au courant de quoi ?

— Vous saviez que quelqu'un nous envoyait un rayon laser. Sur une fréquence de communication.

— Je regrette, Ilia. C'est juste que...

— Vous ne vouliez pas que je le sache. Je ne m'en suis aperçue qu'en me connectant sur les caméras de la coque pour regarder sortir l'arme.

— Quel rayon... ? Ah, attendez.

L'immense voix divine marqua une hésitation.

— Attendez... Je vois de quoi vous voulez parler. Je n'avais pas fait attention – il se passait trop de choses en même temps. Vous êtes plus attentive à ces questions que moi, Ilia... Je suis très tourné vers moi-même, ces temps-ci. Si vous pouvez attendre un peu, je vais remonter à la source et déterminer quand l'émission a commencé... J'ai les données des capteurs, vous savez...

Elle ne le croyait pas, mais elle savait qu'elle n'avait aucun moyen de lui mettre le nez dedans. Il contrôlait tout, et elle n'avait appris

l'existence du laser que parce qu'il avait provisoirement relâché son attention.

— Mouais. Combien de temps ?

— Une journée, pas plus, Ilia. Une journée environ...

— Que veut dire au juste « environ », espèce de sale menteur ?

— Je veux dire... quelques jours. Une semaine, tout au plus.

Enfin, c'est une estimation conservatoire.

— *Svinoï*. Sale cochon de menteur ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Je pensais que vous étiez au courant, Ilia. Vous n'avez pas intercepté le signal alors que votre navette approchait de moi ?

Ah, se dit-elle. C'était donc un *signal*, maintenant, et pas seulement un faisceau laser dénué de signification. Et que savait-il d'autre ?

— Bien sûr que non, je ne l'avais pas repéré. J'ai dormi jusqu'au dernier moment, et de toute façon la navette n'était programmée que pour repérer les transmissions intrasystème. Avec le décalage vers le bleu, les communications interstellaires sont tout simplement hors des bandes de fréquence habituelles. Quel était le décalage vers le bleu, capitaine ?

— Modeste, Ilia. Dix pour cent de la vitesse de la lumière ; juste assez pour être hors de la bande de fréquences normales.

Elle procéda à quelques calculs mentaux. Dix pour cent de la vitesse de la lumière... À cette allure, un gobe-lumen ne pouvait espérer décélérer en moins de trente jours. Même si un vaisseau spatial faisait irruption dans le système, elle avait encore un demi-mois avant son arrivée. Ça ne lui laissait guère de temps pour se retourner, mais ça valait toujours mieux que de découvrir qu'ils n'étaient qu'à quelques jours d'elle.

— Capitaine ? Le signal devait être une transmission automatique programmée pour se répéter, ou ils ne l'auraient pas émis si longtemps. Envoyez-moi ça tout de suite, ici même.

— Oui, Ilia. Et les armes secrètes ? Dois-je abandonner le déploiement ?

— Oui. Euh... non, non ! Il n'y a rien de changé. Continuez à déployer ces machines infernales – il faudra encore des heures pour les faire sortir toutes les huit. Vous avez bien entendu ce que je vous ai dit, n'est-ce pas ? Je veux qu'elles soient dissimulées aux Inhibiteurs par la masse du vaisseau.

— Et la source du signal, Ilia ?

À cet instant précis, elle lui aurait bien flanqué un coup de pied. Mais elle était en apesanteur, et dans l'incapacité de taper sur quoi que ce soit.

— Contentez-vous de faire ce putain de truc.

Sa visière s'opacifia, et la chambre secrète disparut. Elle contempla brièvement un océan de blancheur, puis une image apparut en fondu : elle était au bout d'une immense pièce meublée de façon spartiate d'une table noire derrière laquelle étaient assises trois personnes. La table était un rectangle de ténèbres absolues.

« Salut ! fit le seul homme du trio. Je m'appelle Nevil Clavain, et je crois que vous détenez une chose qui m'intéresse. »

Au premier abord, on aurait dit qu'il était une extension de la table. Ses vêtements étaient du même noir mat, qui absorbait la lumière de sorte que seules ses mains et sa tête sortaient de l'ombre. Il avait les doigts soigneusement croisés devant lui, des veines noueuses sur le dos des mains, la barbe et les cheveux blancs, et le visage creusé de rides accentuées par des ombres frappantes.

« Il veut parler des dispositifs que vous avez à bord de votre vaisseau », dit la jeune femme assise à côté de lui.

Elle avait l'air très jeune et portait une sorte d'uniforme du même noir. Volyova avait du mal à comprendre son accent. Sans doute l'un des dialectes de Yellowstone.

« Nous savons que vous en avez trente-trois, poursuivit-elle. Nous avons un relevé permanent de leurs signatures diagnostic, alors il est inutile de bluffer.

— Ça ne marchera pas, dit le troisième personnage, un porcko. Nous sommes très déterminés, vous comprenez. Nous nous sommes emparés de ce vaisseau alors que tout le monde disait que c'était impossible. Nous avons même flanqué un coup sur le nez aux Conjoinneurs. Nous ne reculerons devant rien pour arriver à nos fins, et nous ne repartirons pas les mains vides. »

Tout en parlant, il soulignait son argumentation par des gestes d'une de ses mains terminées par des sortes de sabots.

Clavain – l'homme – se pencha en avant.

« Scorpio a raison. Nous avons les moyens techniques de nous approprier ces armes. La question est : aurez-vous le bon sens de nous les remettre sans combattre ? »

Volyova eut l'impression que Clavain attendait sa réponse. Elle savait que ce n'était pas un message en temps réel, et pourtant elle eut du mal à résister à la tentation de répliquer. Elle savait que le scaphandre retransmettrait ses paroles à l'intrus. Cela dit, il y aurait un sacré délai : le signal mettrait au moins trois jours à lui parvenir, ce qui voulait dire qu'elle ne connaîtrait pas sa réaction avant une semaine.

Mais Clavain reprenait déjà la parole :

« Enfin, ne soyons pas trop dogmatiques. J'ai constaté que vous aviez des problèmes locaux. Nous avons remarqué une certaine activité dans votre système, et nous comprenons que cela puisse vous

inquiéter. Mais ça ne change pas notre objectif. Nous voulons que ces armes nous soient remises dès notre entrée dans l'espace circumstellaire. Pas de pièges, pas de retard. Ce n'est pas négociable. Mais nous pouvons discuter des détails, et des bénéfices de notre coopération mutuelle. »

— Pas tant que vous serez à un demi-mois d'ici, ça, sûrement pas, murmura Volyova.

« Nous arriverons d'ici peu, poursuivait Clavain. Peut-être plus vite que vous ne vous y attendez. Mais pour le moment nous sommes hors de portée de toute communication efficace. Nous continuerons à émettre ce message jusqu'à notre arrivée. Entre-temps, pour faciliter les négociations, j'ai préparé une copie de niveau bêta de moi-même. Je suis sûr que les protocoles de simulation nécessaires vous sont familiers. Sinon, nous pouvons aussi vous fournir toutes les informations techniques. Dans le cas contraire, vous pouvez procéder à une installation complète et immédiate. Le temps que ce message se soit répété un millier de fois, vous aurez toutes les données nécessaires pour faire tourner ma simulation de niveau bêta. »

Clavain se fendit d'un sourire paternaliste et écarta les mains dans un geste d'ouverture.

« Je vous demande d'y réfléchir, s'il vous plaît. Nous procéderons évidemment à tous les arrangements réciproques pour votre propre simulation de niveau bêta, si vous souhaitez nous envoyer un droïde pour négocier. Nous attendons votre réponse avec intérêt. C'était Nevil Clavain, du *Lumière Zodiacale*. Je coupe. »

Ilia Volyova jura entre ses dents.

— Bien sûr que nous connaissons tous ces putains de protocoles, espèce de crétin prétentiard.

Le message avait tourné plus de mille fois, ce qui signifiait que les données nécessaires à l'émulation de la simu bêta avaient déjà été enregistrées.

— Vous avez entendu ça, capitaine ? demanda-t-elle.

— Oui, Ilia.

— Scannez la simu bêta, vous voulez bien ? Vérifiez qu'elle ne soit pas contaminée. Et trouvez un moyen de la faire tourner.

— Vous savez, Ilia, même si elle contenait des virus de classe militaire, dans mon état il y aurait peu de risques qu'ils puissent encore me nuire. Ce serait un peu comme si un lépreux à un stade avancé s'inquiétait d'une petite démangeaison, ou si le capitaine d'un vaisseau en train de sombrer s'en faisait pour un trou de vrillette dans une planche, ou...

— Ça va, j'ai compris, merci. Mais faites-le quand même. Je veux parler à ce Clavain, face à face.

Elle leva la main et rétablit la transparence de sa visière juste à

temps pour voir l'arme secrète suivante commencer à glisser vers l'espace. Elle était dans un état de rage indescriptible. Qui était moins dû à l'intrusion inattendue de ces nouveaux venus, ou aux demandes qu'ils avaient exprimées, qu'au fait que le capitaine semblait s'être donné beaucoup de mal pour lui dissimuler toute cette affaire.

Elle ne savait pas à quoi il jouait, mais elle n'aimait pas ça du tout.

Volyova recula d'un pas devant le droïde.

— Allez-y, dit-elle non sans méfiance.

La simu bêta s'était conformée aux protocoles d'usage, à compatibilité ascendante avec tous les principaux systèmes de simulation depuis le milieu de la Belle Époque. Elle se révéla, accessoirement, n'être contaminée par aucun virus, ni délibéré ni accidentel. Et pourtant, Volyova ne s'y fiait pas, de sorte qu'elle passa encore une demi-journée à vérifier que la simulation n'avait pas réussi, avec une habileté diabolique, à intervenir sur ses filtres antivirus. Il apparut que ce n'était pas le cas, mais elle s'efforça néanmoins de l'isoler au maximum des réseaux de contrôle du vaisseau.

Le capitaine avait parfaitement raison, bien sûr : il était quasiment devenu le vaisseau. Ce qui s'en prenait au vaisseau s'en prenait à *lui*. Et comme il était devenu le vaisseau après avoir été attaqué par une peste non humaine superadaptée, il paraissait très improbable qu'une chose d'origine strictement humaine, quelle qu'elle soit, puisse s'introduire clandestinement en lui. Il avait déjà été attaqué et corrompu par un envahisseur hautement spécialisé.

Soudain, le droïde se mit à bouger. Il recula d'un pas devant elle, manquant basculer, mais il reprit son équilibre. Les caméras qui lui servaient d'yeux pivotèrent dans tous les sens puis se remirent brusquement en mode binoculaire, se rivant sur elle. Des iris mécaniques s'ouvrirent avec un bruit d'élytres et se refermèrent. La machine fit un autre pas, vers elle cette fois.

Elle leva la main.

— Stop !

Elle avait installé la simu bêta dans l'une des machines complètement androïdes du vaisseau. Le droïde était un assemblage schématique de pièces non carénées, ce qui lui conférait une vague allure d'araignée. Étant physiquement plus forte et plus robuste, Volyova n'éprouvait aucune impression de menace – rationnelle, du moins.

— Parlez-moi, ordonna-t-elle. Êtes-vous convenablement installé ?

La voix de la machine évoquait le bourdonnement d'une mouche prise dans une bouteille.

— Je suis une simulation de niveau bêta de Nevil Clavain.

— Bon. Et qui suis-je ?

— Je ne sais pas. Vous ne vous êtes pas présentée.

— Je suis la Triumvira Ilia Volyova. C'est mon vaisseau, le *Spleen de l'Infini*. Je vous ai installé dans l'un de nos droïdes de mécanique générale. C'est, par choix, une machine chétive et délicate, alors n'essayez pas de me jouer un tour à la con. Vous êtes câblé pour être autodétruit, mais même sans ça je pourrais vous réduire en pièces de mes propres mains.

— Jouer à quoi que ce soit est bien la dernière chose qui me viendrait à l'esprit, Triumvira. Ou Ilia. Comment dois-je vous appeler ?

— Capitaine. C'est mon job, maintenant.

Il ne l'entendit apparemment pas.

— Ilia, avez-vous fait en sorte que votre propre simu bêta soit transmise au *Lumière Zodiacale* ?

— Qu'est-ce que ça pourrait bien changer pour vous ?

— Simple curiosité. Vous ne trouvez pas que le fait d'être tous les deux représentés par nos simus bêta respectives créerait une agréable symétrie ?

— Je me méfie des simus bêta. Et je ne vois pas l'intérêt, de toute façon.

Le droïde de Clavain regarda autour de lui, ses yeux jumeaux cliquetant et bourdonnant. Elle l'avait activé dans une partie relativement normale du vaisseau – les transformations du capitaine étaient très discrètes, à cet endroit, mais Volyova devait être un peu blasée, et avait tendance à trouver normaux des environnements plutôt bizarres selon les critères standard. Des arcades de concrétions virales solidifiées, luisantes de sécrétions chimiques, se dressaient tout autour de la pièce, pareilles aux côtes d'une baleine. Ses pieds chaussés de bottes pataugeaient dans une sanie noire et puante.

— Pardon, vous disiez ? dit-elle.

La machine reporta son attention sur elle.

— L'utilisation des simus bêta s'impose, Ilia. Nos deux vaisseaux sont hors de contact effectif, pour le moment, mais ils se rapprochent. Si vous le vouliez, les simus bêta pourraient accélérer le processus de négociation, établissant les règles de base. Quand les vaisseaux seront plus près, les simus pourront télécharger leurs expériences. Nos progéniteurs de chair et de sang pourront alors revoir ce qui aura été déjà négocié, et la prise de décision sera beaucoup plus facile et rapide.

— Ce que vous dites paraît plausible, mais je ne parle, en ce

moment, qu'à un ensemble de réponses algorithmiques. Un modèle prédictif de la façon dont le vrai Clavain réagirait dans une situation similaire.

Le droïde haussa les épaules.

— Où voulez-vous en venir ?

— Rien ne me prouve que c'est bien comme ça que le vrai Clavain se comporterait s'il était là, à votre place.

— Ah, cette vieille erreur. J'ai l'impression d'entendre parler Galiana. Le fait est que Clavain soumis aux mêmes stimuli pourrait réagir différemment selon les circonstances. Vous n'avez donc rien à perdre à négocier avec une simu bêta.

La machine souleva l'un de ses bras squelettiques et la regarda à travers les entretoises et les câbles de son bras.

— Vous comprenez que ce n'est pas ça qui va faciliter les choses, hein ?

— Pardon ?

— Me mettre dans un corps tel que celui-ci, quelque chose de si évidemment mécanique. Et cette voix... ce n'est pas moi, pas moi du tout. Vous avez vu la transmission. Cette chose ne me rend pas justice, vous êtes bien d'accord, non ? En réalité, j'ai un léger cheveu sur la langue. Il m'arrive parfois d'exagérer mon zézaïement. Disons que c'est une de mes caractéristiques personnelles.

— Je vous ai déjà dit...

— Voilà ce que je vous propose, Ilia. Laissez la machine accéder à vos implants et mapper un fantôme perceptuel dans votre champ visuel et auditif.

— Je n'ai pas d'implants, Clavain, répondit-elle, se sentant étrangement sur la défensive.

— Mais... vous êtes bien une Ultra ? fit la voix métallique avec une nuance d'étonnement.

— Oui, mais je suis aussi une Brezgatnik. Je n'ai jamais eu d'implants, même avant la peste.

— Je croyais comprendre les Ultras, répondit pensivement la simu bêta de Clavain. Je reconnais que vous me surprenez. Mais vous avez sûrement un moyen de voir les informations projetées quand les hologrammes ne marchent pas ?

— J'ai des lunettes, admit-elle.

— Allez les chercher. Ça nous facilitera beaucoup la vie, je vous assure.

Elle n'aimait pas l'idée de se faire donner des ordres par une simu, même bêta, mais elle devait bien reconnaître que sa suggestion n'était pas idiote. Elle demanda à un autre droïde de lui apporter ses lunettes et une oreillette. Elle les mit et laissa la simu bêta modifier l'image projetée sur ses lunettes. Le robot squelettique fut gommé de

son champ de vision et remplacé par une image de Clavain très semblable à celle qu'elle avait eue de lui au cours de la transmission. L'illusion n'était pas parfaite ; impossible d'ignorer qu'elle n'avait pas affaire à un être humain en chair et en os. Mais ça constituait quand même une grande amélioration.

— Là, fit la voix réelle de Clavain dans son oreille. Maintenant, nous pouvons passer aux affaires sérieuses. Je vous l'ai déjà demandé, mais accepteriez-vous de télécharger une simu bêta de votre personne vers le *Lumière Zodiacale* ?

Il l'avait coincée. Elle ne voulait pas admettre qu'elle n'avait pas prévu une chose pareille.

— Je vais y réfléchir. En attendant, Clavain, restons-en là pour le moment, d'accord ? lança Volyova avec un sourire. Vous m'avez interrompue en plein travail.

— Rien de trop important, j'espère, répondit l'image de Clavain avec un sourire.

Tout en bavardant avec le droïde, elle avait poursuivi la manœuvre de déploiement des armes secrètes. Elle avait demandé au capitaine de ne pas manifester sa présence tant que le droïde serait connecté, de sorte qu'elle n'avait qu'un moyen de communication avec lui : son oreillette. Quant à lui, il était capable de déchiffrer ses communications sous-vocales.

« Je ne veux pas que Clavain en apprenne plus que le strict nécessaire, avait-elle dit au capitaine. Surtout à votre sujet, et à propos de ce qui est arrivé à ce navire.

— Et pourquoi Clavain l'apprendrait-il ? Si la simu bêta découvre quelque chose que nous ne voulons pas qu'il sache, nous n'aurons qu'à la détruire.

— Clavain posera des questions, après.

— S'il y a un après, avait répondu le capitaine.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire... que nous n'avons pas l'intention de négocier, n'est-ce pas ? »

Elle escorta le droïde dans le dédale du vaisseau jusqu'à la passerelle, en s'efforçant de choisir un circuit qui leur faisait traverser les parties les moins étranges. La simu bêta regardait autour d'elle, manifestement consciente que quelque chose de particulier était arrivé au bâtiment. Et pourtant, elle ne posa aucune question directement liée aux transformations induites par la peste. Franchement, c'était un combat perdu d'avance dans tous les cas. Le vaisseau approchant aurait bientôt la résolution nécessaire pour entrevoir le *Spleen*, et il découvrirait les baroques transformations extérieures.

— Ilia, fit la voix de Clavain, je ne vais pas tourner autour du pot. Nous voulons les trente-trois objets que vous détenez actuellement, et

nous les voulons vraiment. Admettez-vous être au courant de leur existence ?

— Je pense qu'il serait assez difficile de le nier.

— Parfait, fit l'image de Clavain en hochant la tête avec emphase. Nous progressons. Au moins, nous sommes d'accord sur leur existence. Volyova haussa les épaules.

— À mon tour de vous proposer d'appeler un chat un chat. Pourquoi ne dites-vous pas que ce sont des armes, Clavain ? Vous le savez. Je le sais. Ils le savent très probablement.

Elle ôta un instant ses lunettes. Les mouvements du droïde qui hébergeait la simu de Clavain manquaient un tout petit peu de fluidité. Elle remit ses lunettes. L'image superposée à celle du droïde se déplaçait de la même démarche de marionnette.

— Je vous aime déjà mieux, Ilia. Oui, ce sont des armes. Des armes très anciennes, d'une origine plutôt obscure.

— Ne me racontez pas de conneries, Clavain. Si vous êtes au courant de l'existence des armes, vous savez sûrement aussi bien que moi qui les a fabriquées. Je dirais même que vous êtes mieux placé pour ça. Je vais vous dire ce que je crois : je crois que ce sont les Conjoinneurs qui les ont faites. Que dites-vous de ça ?

— Vous brûlez, je vous l'accorde.

— Bon, et maintenant, si vous me disiez ce qui se passe, Clavain ? Si ce sont des armes conjoinneurs, comment se fait-il que vous veniez seulement de découvrir leur existence ?

— Elles émettent une signature particulière, Ilia. Nous avons mis le cap droit dessus.

— Mais vous n'êtes pas des Conjoinneurs.

— Non... concéda Clavain avec un mouvement du bras joliment synchronisé avec celui du droïde. Mais je vais être honnête avec vous, ne serait-ce que parce que ça pourrait faire pencher le plateau de la balance en ma faveur. Les Conjoinneurs veulent récupérer leurs armes. Et ils sont en route vers cet endroit, eux aussi. En réalité, juste derrière le *Lumière Zodiacale*, il y a toute une flotte de vaisseaux conjoinneurs lourdement armés.

Elle se rappela ce que lui avait dit Scorpio, le porcko : l'équipage de Clavain avait flanqué un coup sur le nez des araignées.

— Pourquoi me racontez-vous ça ? s'étonna Volyova.

— Je vois que ça vous turlupine. Je ne peux pas vous en vouloir. J'avoue que je serais inquiet aussi, à votre place, fit-il en se grattant la barbe. C'est pourquoi vous devriez envisager de négocier avec moi avant qu'ils ne vous tombent dessus. Laissez-moi vous reprendre les armes. Je traiterai avec les Conjoinneurs.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que vous aurez plus de chances que moi, Clavain ?

— Deux ou trois raisons, Ilia. Primo, je l'ai déjà emporté sur eux à quelques reprises. Secundo, et c'est peut-être une raison plus pertinente, jusqu'à une époque très récente j'étais l'un d'eux.

— J'ai vérifié, Ilia, murmura le capitaine dans son oreillette. Il y a un Nevil Clavain qui avait des liens avec les Conjoinneurs.

— Et vous pensez, reprit Volyova à l'adresse de Clavain, que ça fera une différence ?

Il hocha la tête.

— Les Conjoinneurs ne sont pas vindicatifs. Ils vous laisseront tranquille si vous n'avez rien qui les intéresse. Mais si vous avez encore les armes, ils vous réduiront en chair à pâté.

— Il y a une petite faille dans votre raisonnement, répondit Volyova. Si j'avais les armes, c'est moi qui les réduirais en chair à pâté, non ?

— Parce que vous savez comment les utiliser, peut-être ? répliqua Clavain en lui faisant un clin d'œil.

— Disons que j'ai une certaine expérience.

— Non, Ilia. Sûrement pas. Vous avez à peine tourné le bouton. Si vous les aviez utilisées, il y a des siècles que nous aurions détecté leur signature. Ne surestimez pas votre compréhension d'une technologie que vous entrevoyez à peine. Vous pourriez y laisser votre peau.

— Si vous me laissiez en juger, hein ?

Clavain – il fallait qu'elle arrête de considérer cette chose comme Clavain – se gratta de nouveau la barbe.

— Je ne voulais pas vous froisser. Mais les armes sont dangereuses. Je vous suggère sincèrement de nous les rendre tout de suite et de me laisser ce fardeau.

— Et si je dis non ?

— Nous ferons ce que nous avons toujours dit : nous les prendrons par la force.

— Levez le nez, Clavain, vous voulez bien ? Je vais vous montrer quelque chose. Vous parliez de compréhension, eh bien, il y a certaines choses que vous devez savoir.

L'écran sphérique afficha une image du monde démantelé. Le nuage de matière convulsée, calcinée, était piqueté par des noyaux hyperlourds de matière agrégée. L'objet en forme de trompette qui plongeait dans le cœur paraissait presque achevé. Bien que les capteurs aient du mal à percevoir les détails avec netteté à travers les mégatonnes de matière qui obstruaient la ligne de visée, l'immense complexité du système était perceptible. On distinguait une accréition stupéfiante de dentelures allant de plusieurs centaines de kilomètres jusqu'à la limite de résolution des scanners. La chose avait un aspect organique, musculeux, avec ses bosselures noueuses, couvertes de croûtes, ses tendons et ses ganglions. On ne voyait pas quelle

imagination humaine aurait pu concevoir une structure pareille. La machine titanesque s'accroissait encore de couches de matière : Volyova voyait les courants plus denses aux endroits où la masse fluctuante s'accumulait. Mais la chose avait l'air désagréablement près d'être terminée.

— Vous aviez déjà vu ça, Clavain ? demanda-t-elle.

— Un peu. Mais pas aussi clairement que ça.

— Qu'en avez-vous déduit ?

— Si vous me disiez plutôt ce que *vous* en avez déduit, Ilia ?

— Eh bien, Clavain, je suis arrivée à la conclusion qui s'imposait, répondit-elle en étrécissant les paupières. J'ai vu trois petits mondes se faire désagréger par des machines, qui ont emmené leurs composants vers celui-ci. Ces machines n'ont rien d'humain. C'est Dan Sylveste qui les a involontairement attirées par ici.

— Oui, nous pensions bien qu'il était impliqué là-dedans. Nous sommes au courant pour ces machines, aussi – ou du moins nous soupçonnions leur existence.

— Qui ça, « nous » ? demanda-t-elle.

— Les Conjoiners, je veux dire. Je n'ai déserté que depuis peu. Il y a quelques siècles, nous avons lancé des expéditions dans l'espace intersidéral, bien au-delà du rayon exploré par l'homme. Ces expéditions sont tombées sur des machines auxquelles nous avons donné le nom de code de « Loups ». Je pense que c'est plus ou moins les mêmes entités que nous voyons ici.

— Ils ne se donnent même pas de nom eux-mêmes, répondit Volyova. Nous, nous les appelons les Inhibiteurs. C'est le nom que leur ont valu leurs hauts faits.

— Vous avez déduit tout ça de vos observations ?

— Non, répondit Volyova. Pas tout à fait.

Elle se rendait compte qu'elle lui en disait trop, mais il était tellement persuasif qu'elle aurait eu du mal à faire autrement. Si elle n'y mettait le holà, elle allait finir par lui raconter ce qui s'était passé autour de Hadès : comment Khouri avait jeté un coup d'œil dans l'Histoire préhumaine du sombre passé de la galaxie, à ces interminables chapitres de guerre et d'extinction remontant à l'aube de la vie pensante...

Mais il y avait des choses dont elle était prête à discuter avec Clavain, et d'autres qu'elle préférait garder pour elle – pour le moment.

— Vous êtes une femme mystérieuse, Ilia Volyova.

— Je suis aussi une femme très occupée, Clavain, répondit-elle en faisant zoomer la sphère sur les boursouflures de la machine. Les Inhibiteurs construisent une arme. Je soupçonne fortement qu'elle sera utilisée pour déclencher un événement stellaire cataclysmique. Ils ont

provoqué un embrasement pour anéantir les Amarantins, mais je pense que cette fois ce sera différent : beaucoup plus vaste, et probablement plus définitif. Et je ne peux tout simplement pas le permettre. Il y a deux cent mille habitants sur Resurgam, et si les machines déclenchent ce cataclysme, ils mourront.

— Je compatis, croyez-moi.

— Alors vous comprendrez que je ne puisse vous remettre ces armes, ni maintenant, ni jamais.

Pour la première fois, Clavain eut l'air exaspéré. Il passa une main dans ses cheveux, laissant dans son sillage une tignasse hirsute, hérissée de pointes blanches.

— Donnez-moi les armes, et je veillerai à ce qu'elles soient utilisées contre les Loups. Vous ne pouvez rien objecter à ça, n'est-ce pas ?

— Rien, en effet, répondit-elle plaisamment. Sauf que je ne vous crois pas. Et si ces armes sont aussi puissantes que vous le dites, je ne suis pas sûre d'avoir envie de les abandonner à je ne sais qui. Après tout, nous avons veillé dessus pendant des siècles, et il n'en est rien sorti de mal. Il me semble que ça place notre affaire sous un jour assez favorable, non ? Nous nous en sommes occupés de façon responsable. Il serait assez cavalier de notre part de les remettre maintenant entre les mains d'une bande de voyous. D'autant que vous reconnaissez ne pas en être les légitimes propriétaires, n'est-ce pas, Clavain ? ajouta-t-elle avec un sourire.

— Si vous devez traiter avec les Conjoiners, Ilia, vous allez le regretter.

— Bah, au moins, je négocierais avec une faction légitime.

Clavain passa ses doigts sur son front, comme pour chasser un début de migraine.

— Absolument pas. Ou du moins pas au sens où vous le pensez. Ils veulent les armes pour fuir avec elles dans l'espace profond.

— Alors que vous, vous voulez en faire un usage beaucoup plus altruiste, j'imagine ?

— En effet, acquiesça Clavain. Je veux les remettre entre des mains humaines. Aux Demarchistes... aux Ultras... à l'armée de Scorpio. Peu importe, tant que ceux qui en hériteront me convaincront qu'ils en useront pour la bonne cause.

— C'est-à-dire ?

— Pour combattre les Loups. Ils se rapprochent. Les Conjoiners le savaient, et ce qui se passe ici le prouve. Les siècles à venir risquent d'être très intéressants, Ilia.

— Intéressants ? répéta-t-elle.

— Oui. Mais pas tout à fait comme nous le souhaiterions.

Elle coupa provisoirement la simu bêta. L'image de Clavain se pixellisa puis disparut, laissant place à la forme schématique du droïde. La transition fut assez spectaculaire : elle avait vraiment eu l'impression de se trouver en sa présence.

— Ilia ? fit le capitaine. Nous sommes prêts. La dernière arme secrète est hors de la coque.

Elle ôta son oreillette et dit, d'une voix normale :

— Parfait. Autre chose à signaler ?

— Rien d'important. Cinq armes déployées sans incident. Pour les trois dernières, j'ai noté une anomalie transitoire dans le berceau de la six, et un défaut intermittent dans les sous-systèmes de guidage de la quatorze et de la vingt-trois. Mais ça ne s'est pas reproduit depuis le déploiement.

Elle alluma une cigarette et en fuma un quart avant de répondre.

— Ça ne m'a pas l'air très important.

— Je suis sûr que ces anomalies ne se reproduiront pas, confirma le capitaine de sa voix tonitruante. L'environnement électromagnétique de la soute est très différent de celui qui règne hors de la coque. La transition a probablement provoqué une confusion. C'est tout. Maintenant que les armes sont à l'extérieur, elles vont se stabiliser.

— Préparez une navette, s'il vous plaît.

— Pardon ?

— Vous m'avez bien entendue, capitaine. Je sors vérifier les armes, lança-t-elle en tapant du pied.

— C'est inutile, Ilia. Je les monitore parfaitement.

— Il se peut qu'elles vous obéissent, capitaine, mais vous ne les connaissez pas aussi bien que moi.

— Ilia...

— Je n'aurai pas besoin d'une grosse navette. J'aurais même pu me contenter d'un scaphandre, mais on ne peut pas fumer dans ces trucs-là.

Le soupir du capitaine ressembla à l'effondrement d'un bâtiment lointain.

— Très bien, Ilia. Je mets une navette à votre disposition. Mais faites attention, hein ? Veillez à bien rester du côté du vaisseau que les Inhibiteurs ne voient pas.

— Ils ne s'intéressent absolument pas à nous. Et ça ne va pas changer dans les cinq minutes.

— Vous comprenez mon inquiétude.

Le capitaine s'en faisait-il vraiment pour elle ? Elle n'en était pas franchement persuadée. D'accord, il se sentait peut-être un peu seul à bord, et elle était sa seule compagnie humaine. Mais c'était aussi la

femme qui avait révélé son crime et lui avait infligé cette transformation pour le punir. Ses sentiments envers elle devaient être un peu complexes.

Estimant avoir assez fumé, et obéissant à une impulsion subite, elle coinça son mégot dans le squelette d'acier du droïde, entre deux de ses minces montants. Le bout brûlait encore d'une lueur orangée, terreuse.

— Sale habitude, commenta Ilia Volyova.

Elle prit l'appareil à deux places, en forme de capuchon de cobra, que Khouri et Thorn avaient utilisé pour observer les travaux des Inhibiteurs autour de l'ex-géante gazeuse. Le capitaine avait déjà fait chauffer les moteurs et positionné la navette devant un sas. Elle avait été un peu endommagée lors de l'échauffourée avec les machines des Inhibiteurs, dans l'atmosphère de Roc, mais les dégâts avaient été pour la plupart réparés, et les détériorations restantes ne l'empêcheraient sûrement pas d'effectuer ce genre de vol à courte portée.

Elle s'installa au poste de pilotage et examina les instruments. Le capitaine avait fait du bon travail : le niveau de carburant était au maxi, alors qu'elle n'avait pas l'intention de s'éloigner de plus de quelques centaines de mètres.

Quelque chose la travaillait, une impression sur laquelle elle n'arrivait pas à mettre le doigt.

Elle guida la navette hors du bâtiment et se retrouva dans le vide de l'espace. Elle avait emprunté l'ouverture voisine de la grande trappe par laquelle les armes secrètes étaient sorties. Celles-ci avaient disparu derrière l'immense courbure de la coque, hors de vue des Inhibiteurs. Volyova suivit le même chemin, en regardant la masse nébuleuse de la planète déchiquetée s'éclipser sous l'horizon rectiligne du vaisseau.

Les huit armes secrètes apparurent, pareilles à des monstres. Elles étaient toutes différentes, mais il était évident qu'elles étaient issues d'un seul et même esprit. Elle avait toujours soupçonné qu'elles avaient été construites par les Conjoineurs, mais se l'entendre confirmer par Clavain avait quelque chose de dérangeant. Elle ne voyait pas pourquoi il lui aurait menti. D'un autre côté, pourquoi les Conjoineurs auraient-ils créé des armes aussi monstrueuses sinon dans l'intention de les utiliser ? Elle se demanda si la cible visée était humaine.

Chaque arme était entourée d'un berceau de soutènement auquel étaient fixés des systèmes de visée et des fusées directionnelles, ainsi qu'un petit nombre d'armes défensives destinées à la protection des armes elles-mêmes. Les berceaux étaient conçus pour déplacer les

armes en tous sens, et ils auraient pu, en principe, les positionner n'importe où dans l'espace, mais ils étaient trop lents pour répondre à ses exigences. Volyova leur avait donc récemment adjoint soixante-quatre propulseurs – huit par arme, plus ou moins placés aux sommets d'un cube imaginaire. En moins de trente jours, les huit armes auraient pu être placées à l'autre bout du système.

Elle pilota la navette vers le groupe d'armes. Sentant son approche, elles changèrent de position. Elle se glissa entre elles, vira sur l'aile, en fit le tour et ralentit afin d'examiner les armes spécifiques avec lesquelles le capitaine prétendait avoir rencontré des difficultés. Des diagnostics – succincts mais suffisants – défilèrent sur son bloc-pognet. Elle appela chaque arme et l'examina avec une attention méticuleuse.

Il y avait quelque chose qui clochait.

Ou plutôt quelque chose qui ne clochait pas. Les huit armes avaient l'air parfaitement normales.

Elle éprouva à nouveau l'impression qu'il y avait quelque chose de bizarre, qu'elle avait été manipulée. Les armes étaient parfaitement fonctionnelles ; en réalité, rien n'indiquait qu'elles aient eu le moindre problème, transitoire ou non. Ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose : le capitaine lui avait menti ; il lui avait annoncé des problèmes imaginaires.

Elle s'efforça de retrouver son calme. Si seulement elle ne l'avait pas pris au mot, si elle avait vérifié par elle-même avant de quitter le vaisseau...

— Capitaine... commença-t-elle d'une voix hésitante.

— Oui. Ilia ?

— Capitaine, j'ai de drôles de données, ici. Les armes paraissent toutes impeccables. Aucun problème de ce côté-là.

— Je suis tout à fait sûr que c'étaient des anomalies transitoires, Ilia.

— Vraiment ?

— Oui, répondit-il sur un ton qui était loin d'être convaincu. Oui, Ilia, tout à fait sûr. Pourquoi vous les aurais-je signalées, sans cela ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour me faire sortir du vaisseau, pour une raison ou une autre.

— Pourquoi aurais-je pu vouloir une chose pareille, Ilia ? demanda-t-il, l'air offensé mais pas tout à fait autant qu'elle l'aurait souhaité.

— Je ne sais pas. Mais j'ai l'affreuse impression que je ne vais pas tarder à le découvrir.

Elle regarda l'une des armes secrètes – la trente et une, l'arme qui était la quintessence de la force – se détacher du groupe. Elle glissa latéralement, ses propulseurs émettant des étincelles aveuglantes, le

mouvement coulé esquivant avec une aisance trompeuse la gigantesque masse mécanique qui la surplombait. Elle examina son bracelet. Les gyroscopes tournaient frénétiquement, faisant pivoter le berceau autour de son centre de gravité. Majestueusement, tel un énorme doigt d'acier se pointant vers un condamné, l'énorme arme sélectionnait sa cible.

Elle se tournait vers le *Spleen de l'Infini*.

À retardement, stupidement, Ilia Volyova comprit en se maudissant ce qui était en train de se produire.

Le capitaine essayait de se tuer.

Elle aurait dû voir venir le coup. Son émergence de l'état catatonique dans lequel il était plongé n'était qu'un stratagème. Il devait avoir cette idée en tête depuis le début, pour mettre un terme à l'état d'extrême détresse où il se trouvait. Et elle lui en avait fourni le moyen idéal. Elle l'avait supplié de la laisser utiliser les armes secrètes, et il lui avait cédé – trop facilement, elle s'en rendait compte à présent.

— Capitaine...

— Je regrette, Ilia, mais je dois le faire.

— Non ! Absolument pas ! Rien ne vous oblige à faire ça !

— Vous ne comprenez pas. Je sais que vous le voudriez, et je sais que vous croyez le faire, mais vous ne pouvez pas savoir à quoi ça ressemble.

— Capitaine... écoutez-moi. Nous pouvons en parler. Si dur que ça puisse être, quoi que vous en pensiez, nous pouvons en discuter.

L'arme ralentit sa rotation, son embouchure pareille à une fleur pointée vers la partie de la coque plongée dans l'ombre du gobelumen.

— Ce n'est plus le moment de discuter, Ilia. Ce moment est passé depuis longtemps.

— Nous trouverons bien un moyen de vous faire redevenir comme vous étiez : humain, dit-elle désespérément.

Mais elle n'y croyait pas elle-même.

— Ne dites pas de bêtises, Ilia. Ce que je suis devenu, personne ne pourrait le défaire.

— Alors, nous trouverons un moyen de faire en sorte que ça devienne supportable... de mettre fin à la souffrance, au mal-être que vous éprouvez. Nous ferons en sorte que ça aille mieux. On peut le faire, capitaine. Il n'y a rien que nous ne puissions faire, vous et moi, si nous y réfléchissons vraiment.

— J'ai dit que vous ne compreniez pas. J'avais raison. Vous ne vous rendez pas compte, Ilia. Le problème, ce n'est pas ce que je suis devenu, ou ce que j'étais. C'est ce que j'ai fait. C'est avec ça que je ne peux plus vivre.

L'arme interrompit sa rotation. Elle était maintenant directement pointée sur la coque.

— Vous avez tué un homme, dit Volyova. Vous avez tué un homme et pris son corps. C'était un crime, capitaine. Un crime épouvantable, certes. Sajaki ne méritait pas ce que vous lui avez fait. Mais vous devez comprendre que vous avez déjà payé pour ce crime. Sajaki est mort deux fois : une fois avec son esprit dans son corps, et une fois dans le vôtre. C'était un châtiment, et Dieu sait ce qu'il a enduré. Vous n'avez pas besoin de payer une fois de plus, capitaine ; c'est fait. Vous avez assez souffert, vous aussi. Après ce qui vous est arrivé, n'importe qui considérerait que justice a été rendue. Vous avez payé mille fois pour votre crime.

— Je me souviens encore de ce que je lui ai fait.

— Bien sûr. Mais ça ne veut pas dire que vous devez vous infliger ce châtiment, maintenant.

Elle jeta un coup d'œil à son bloc-poignet. L'arme montait en puissance, remarqua-t-elle. Dans un instant elle serait prête à tirer.

— Si, Ilia. Il le faut. Ce n'est pas un caprice, vous savez. Je pense à ce moment depuis plus longtemps que vous ne pouvez l'imaginer. Pendant toutes nos conversations, à chaque instant je n'avais qu'une idée : mettre fin à mes jours.

— Vous auriez pu le faire quand j'étais sur Resurgam. Pourquoi avoir attendu aujourd'hui ?

Elle crut entendre une sorte de rire. Un rire affreux, caverneux – si c'était bien un rire.

— Pourquoi aujourd'hui ? N'est-ce pas évident, Ilia ? À quoi bon exécuter une sentence sans témoin pour y assister ?

Le bracelet de Volyova l'informa que l'arme était parée à faire feu.

— Vous vouliez que j'assiste à ça ?

— Évidemment. Vous avez toujours été spéciale, Ilia. Ma meilleure amie. La seule qui m'ait parlé quand j'étais malade. La seule qui comprenait.

— C'est aussi moi qui ai fait de vous ce que vous êtes devenu.

— C'était nécessaire. Je ne vous en veux pas. Vraiment.

— Je vous en prie, capitaine, je vous en supplie, ne faites pas ça, dit-elle avec conviction, sachant qu'elle avait tout intérêt à être convaincante. Vous feriez du mal à bien des gens, et pas seulement à vous-même. Écoutez, capitaine, nous avons besoin de vous. Nous avons besoin des armes que vous transportez, et nous avons besoin que vous nous aidiez à évacuer Resurgam. Si vous vous tuez maintenant, c'est deux cent mille personnes que vous tuez. Vous commettriez un crime bien plus grave que celui que vous croyez devoir payer.

— Mais ce serait un péché par omission, Ilia.

— Capitaine, je vous en supplie... ne faites pas ça.

— Par pitié, Ilia, éloignez votre navette. Je ne veux pas vous faire de mal. Je n'en ai jamais eu l'intention. J'ai seulement besoin de vous comme témoin, quelqu'un qui comprenne.

— Mais je comprends. Ça ne vous suffit pas ?

— Non, Ilia.

L'arme s'activa. Le rayon qui émergea de son embouchure demeura invisible jusqu'à ce qu'il atteigne la coque. Et puis, dans un tourbillon d'air aspiré par le vide et de blindage ionisé, il se révéla dans toute sa vibrante horreur : un pilier d'un mètre de diamètre de force concentrée, destructrice, meurtrière, qui dévora inexorablement le vaisseau. L'arme trente et une n'était pas la plus dévastatrice de l'arsenal, mais elle avait une portée phénoménale. C'est pourquoi elle l'avait sélectionnée pour attaquer les Inhibiteurs. Le rayon concentré traversa le vaisseau de part en part, émergeant en un tourbillon équivalent de l'autre côté. L'arme commença à se déplacer, rongant la coque sur toute sa longueur.

— Capitaine...

— Je regrette, Ilia... fit la voix du capitaine. Je ne puis plus rien arrêter maintenant.

Il avait l'air de souffrir atrocement. Ce qui n'avait rien d'étonnant, se dit-elle. Ses terminaisons nerveuses se ramifiaient d'un bout à l'autre du *Spleen de l'Infini*. Le rayon qui le transperçait devait lui faire le même effet qu'à Volyova si elle avait commencé à se scier un bras. Elle comprenait, encore une fois. Il ne pouvait commettre un suicide rapide, propre et net. Ça n'aurait pas été une punition suffisante. La torture devait être lente, prolongée, terriblement douloureuse. Une exécution en bonne et due forme, avec un témoin digne de l'apprécier et de s'en souvenir.

Le rayon avait foré une crevasse de cent mètres de long dans la coque. Le capitaine souffrait d'une hémorragie d'air et de fluides dans le sillage du rayon qui l'éventrait.

— Arrêtez ! dit-elle. Je vous en prie, par pitié ! Arrêtez !

— Laissez-moi en finir, Ilia. Je vous supplie de me pardonner.

— Non ! Je ne vous laisserai pas faire !

Elle ne prit pas le temps de réfléchir. Si elle l'avait fait, elle n'aurait probablement pas trouvé le courage d'agir. Elle ne s'était jamais prise pour quelqu'un de courageux. En tout cas, elle n'avait aucune propension au sacrifice.

Ilia Volyova dirigea sa navette vers le rayon, s'interposant entre l'arme et la balafre fatale qu'elle causait au *Spleen de l'Infini*.

— Non ! hurla le capitaine.

Mais il était trop tard. Il ne pouvait pas interrompre le rayon en

moins d'une seconde, et il ne pouvait pas le détourner assez vite pour éviter Volyova. La navette coupa le faisceau, dont le bord anéantit tout son côté droit. Le blindage, l'isolation, les renforts intérieurs, la membrane de pression – tout disparut en un instant, impitoyablement annihilé. Volyova eut un instant pour s'apercevoir qu'elle avait évité le centre précis du rayon, et un autre instant pour réaliser que ça n'avait pas vraiment d'importance.

Elle allait mourir quand même.

Sa vision se brouilla. Un froid soudain et paralysant envahit sa trachée, comme si quelqu'un lui avait versé de l'hélium liquide dans la gorge. Elle tenta d'inspirer, et le froid s'insinua dans ses poumons. Elle eut une terrible impression de solidité granitique dans la poitrine. Ses organes intérieurs se congelaient instantanément.

Elle ouvrit la bouche, tenta de parler, de prononcer une dernière parole. C'était bien ce qu'on faisait en pareil cas, non ?

— Pourquoi, Loup ? demanda Felka.

Ils étaient seuls, sur la même étendue de roche gris fer, ponctuée de mares que les reflets du ciel transformaient en coulées de vif-argent. C'était l'endroit où elle avait, à la demande de Skade, déjà rencontré le Loup. Elle faisait un rêve éveillé : elle était de retour à bord du vaisseau de Clavain, Skade était morte, et pourtant le Loup n'avait pas l'air moins réel. Sa forme se dressait juste à la limite de la visibilité, comme une colonne de fumée qui prenait occasionnellement une forme humaine parodique, approximative.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi haïssez-vous tant la vie ?

— Mais je ne la hais pas. Nous ne la haïssons pas. Nous nous contentons de faire ce qu'il faut.

Felka s'agenouilla sur la roche, entourée par des vestiges animaux. Elle comprenait que la présence des Loups expliquait l'un des grands mystères cosmiques, un paradoxe qui hantait l'esprit humain depuis l'aube du vol intersidéral. La galaxie grouillait d'étoiles, autour desquelles orbitaient souvent des mondes. Certes, tous n'étaient pas à la bonne distance de leur soleil pour que la vie s'y épanouisse, et tous n'avaient pas la proportion de métaux nécessaire pour permettre une chimie du carbone complexe. Parfois, les étoiles n'étaient pas assez stables pour que la vie s'y enracine durablement. Mais rien de tout ça ne comptait, parce qu'il y avait des centaines de milliards d'étoiles. Il suffisait qu'une infime fraction soit habitable pour que la galaxie foisonne de vie.

Mais rien ne prouvait que la vie intelligente soit jamais allée d'étoile en étoile – chose pourtant relativement aisée. En regardant le ciel nocturne, les philosophes humains avaient conclu que la vie intelligente devait être rare, et en voie de disparition ; que l'espèce humaine était peut-être la seule civilisation douée de pensée de la galaxie.

Ils se trompaient, mais ils ne devaient le découvrir qu'à l'aube de la civilisation interstellaire. Alors, des expéditions commencèrent à trouver des traces de civilisations disparues, de mondes en ruine, d'espèces éteintes. Et il y en avait un nombre troublant.

Il semblait donc que la vie intelligente n'était pas rare, mais qu'elle avait une fâcheuse tendance à disparaître. Comme si quelque chose la détruisait délibérément.

Les Loups étaient la pièce manquante du puzzle, le facteur responsable de ces extinctions. C'étaient des machines implacables, d'une patience infinie, qui étaient attirées par les signes d'intelligence et leur appliquaient un châtiment terrible et dévastateur. D'où une galaxie silencieuse et isolée où patrouillaient uniquement des sentinelles mécaniques aux aguets.

C'était la réponse. Mais ça n'expliquait pas *pourquoi* ils agissaient ainsi.

— Mais pourquoi ? demanda Felka au Loup. Ça n'a pas de sens. Si vous détestez tellement la vie, pourquoi n'y mettez-vous pas fin une bonne fois pour toutes ?

— Pour de bon ? fit le Loup, l'air amusé, intrigué par ses réflexions.

— Vous pourriez empoisonner tous les mondes de la galaxie, les écraser ou les réduire en miettes. On dirait que vous n'avez pas le courage d'anéantir définitivement toute vie.

Il y eut un soupir lent, pareil à une avalanche de gravier.

— Le problème n'est pas de mettre fin à la vie intelligente, répondit le Loup.

— Non ?

— C'est presque exactement le contraire, Felka. Le problème est de préserver la vie. Nous sommes ses gardiens, nous la guidons à travers ses crises les plus graves.

— Mais vous tuez, vous assassinez des civilisations entières.

Le Loup disparaissait et réapparaissait. Sa voix, lorsqu'il répondit, était incroyablement semblable à celle de Galiana.

— Il y a des moments, Felka, où il faut être cruel pour être doux.

Après la mort de Galiana, Clavain se fit rare. L'équipage se passa le mot, du sommet de la hiérarchie jusqu'aux rangs les plus humbles de l'armée de Scorpio : il ne devait pas être dérangé, sinon pour les problèmes les plus graves relevant de la sécurité même du vaisseau, un point c'est tout. Cette mesure avait-elle été ordonnée par Clavain lui-même, ou était-ce une initiative de ses adjoints immédiats ? Ce n'était pas très clair. C'était très probablement une combinaison des deux. Il devint une silhouette fantomatique, qu'on entrevoyait occasionnellement, mais qu'on n'entendait que rarement, un fantôme qui arpentait les coursives du *Lumière Zodiacale* quand tout le monde dormait à bord. De temps en temps, quand le vaisseau était soumis à une forte gravité, ils entendaient le *chtonk*, *chtonk*, *chtonk* de son

exosquelette sur les plaques de la passerelle alors qu'il traversait une course au-dessus d'eux. Mais Clavain lui-même était invisible.

On disait qu'il passait de longues heures dans la coupole d'observation à scruter les ténèbres sans battre d'un cil. Ceux qui le voyaient remarquaient qu'il avait l'air beaucoup plus vieux qu'au début du voyage, comme s'il était resté ancré, d'une certaine façon, dans le flux plus rapide du monde temporel et non dans le temps dilaté à bord du vaisseau. On aurait dit qu'il avait renoncé à la vie et se contentait d'assumer les formalités fastidieuses précédant l'achèvement d'un quelconque devoir.

On savait plus ou moins que Clavain avait dû prendre une décision personnelle terrible. Certains membres de l'équipage pensaient que Galiana était déjà « morte » depuis longtemps, et que ce qui venait de se produire revenait simplement à tourner la page. Mais d'autres comprenaient que c'était bien plus grave que ça. La première mort de Galiana n'était que théorique. Les Conjoiners l'avaient cryonisée, espérant trouver, un jour, le moyen de la débarrasser du Loup. C'était peu vraisemblable, mais Clavain devait conserver quelque part le vague espoir de retrouver, guérie – ressuscitée –, la Galiana qu'il avait aimée depuis cette antique rencontre sur Mars. Et voilà qu'il avait lui-même réduit cette possibilité à néant, pour toujours. On disait que Felka avait joué un rôle important dans ce dénouement, mais c'était encore Clavain qui avait pris la décision finale ; c'était lui qui avait sur les mains le sang de cette exécution miséricordieuse.

Les conséquences, pour le vaisseau, du retrait de Clavain étaient moins graves qu'il n'aurait pu y paraître. Il avait déjà confié à ses subalternes une grande part de ses responsabilités, et les préparatifs du combat se poursuivaient efficacement, sans heurts, et sans qu'il ait besoin d'intervenir au quotidien. Les lignes de production fonctionnaient à plein régime, crachant des armes et des plaques de blindage, qui venaient hérissier la coque du *Lumière Zodiacale*. Pendant ce temps, les hommes de Scorpio suivaient un entraînement qui en ferait des combattants d'une sauvage efficacité. Ils commençaient à mesurer la part de chance qui entraînait dans leurs victoires antérieures, et comprenaient qu'il ne fallait sûrement pas compter dessus à l'avenir. S'ils échouaient, ce ne serait pas faute de discipline ou de préparation tactique.

Le vaisseau de Skade étant détruit, ils redoutaient moins une attaque. Les scans à longue portée confirmaient qu'il y avait d'autres vaisseaux conjoiners derrière eux, mais ils ne pouvaient pas dépasser l'accélération du *Lumière Zodiacale* ; ils pouvaient tout au plus l'égaliser. Il semblait que personne ne soit très disposé à tenter une autre transition de stade quatre après ce qui était arrivé à l'*Ombre de la Nuit*.

À mi-chemin de Resurgam, le vaisseau était passé sur mode décélération, le cône de poussée étant tourné dans la direction du vol, ce qui en faisait une cible plus difficile à atteindre par les vaisseaux lancés à leur poursuite, qui n'avaient plus, dès lors, de rayon d'éjection relativiste sur lequel se fixer. Le risque d'attaque avait donc encore déchu, libérant l'équipage qui pouvait dès lors se concentrer sur l'objectif principal de la mission. Les données du système approchant étant aussi de plus en plus compréhensibles, les esprits pouvaient se focaliser sur les données de l'opération de récupération.

Il était clair qu'il se passait quelque chose de très bizarre autour de Delta Pavonis. Les scans du système confirmaient la disparition inexplicable de trois corps planétaires d'importance moyenne, qui paraissaient avoir été tout bonnement effacés. Plus inquiétant encore était ce qui avait remplacé la plus grosse géante gazeuse du système : il ne restait plus qu'un vestige de son cœur métallique, enveloppé d'une peau de matière libérée, des dizaines de fois plus grande que la planète originale. Certains indices laissaient supposer qu'un immense mécanisme avait été utilisé pour déchiqueter la planète en la faisant tourner : des arcs, des pics et des enroulements qui étaient sur le point d'être démantelés et retransformés en une nouvelle machinerie. Et au cœur du nuage se trouvait une chose encore plus vaste que ces composants secondaires : un moteur de deux mille kilomètres de diamètre qui ne pouvait pas être d'origine humaine.

Remontoir avait aidé Clavain à construire des capteurs afin d'intercepter la signature de neutrinos des armes de classe infernale. Alors qu'ils approchaient du système, ils avaient déterminé que trente-trois des armes étaient plus ou moins au même endroit, alors que six autres attendaient, en sommeil, sur une vaste orbite autour de Hadès, une étoile neutronique. Une arme avait disparu, mais Clavain le savait avant de quitter le Nid Maternel. Des scans plus détaillés, qui n'étaient devenus possibles qu'à partir du moment où ils avaient ralenti, à un quart d'année-lumière de leur destination, montraient que les trente-trois armes étaient presque certainement à bord d'un vaisseau du même type que le *Lumière Zodiacale*, probablement stockées dans une vaste soute. Le vaisseau – sans doute celui de la *Triumvira*, le *Spleen de l'Infini* – planait dans l'espace interstellaire, en orbite autour de Delta Pavonis, au point de Lagrange entre l'étoile et Resurgam.

Maintenant, enfin, ils avaient une mesure de leur adversaire. Mais... quid de Resurgam proprement dite ? La seule planète habitée du système n'émettait pas d'ondes radio ou autres sur la bande EM, mais il était clair que la colonie n'avait pas disparu. L'analyse des gaz atmosphériques révélait une activité de terraformation en cours, avec des étendues d'eau mesurables, désormais visibles à la surface. Les calottes glaciaires étaient condensées au niveau des pôles. L'air était

plus chaud et plus humide qu'un million d'années auparavant. Les signatures infrarouges de la flore de surface coïncidaient avec les schémas attendus à partir du fonds génétique terrien, modifié pour la survie dans un environnement froid, sec, à faible teneur en oxygène. Les taches thermiques révélaient la présence de vastes reprocessseurs atmosphériques. Les métaux raffinés indiquaient une industrialisation intense en surface. À un grossissement extrême, on distinguait même des routes ou des pipelines et, occasionnellement, l'écho mouvant d'un dirigeable ou d'un autre gros cargo transatmosphérique. La planète était de toute évidence encore habitée, mais ses occupants ne songeaient guère à communiquer avec l'extérieur.

— Quelle importance ? fit Scorpio. Vous êtes venu ici pour prendre les armes et c'est tout. Alors à quoi bon compliquer inutilement les choses ?

— On négocie avec le vaisseau stellaire et on repart, c'est ça ? répondit Clavain, qui était resté seul jusqu'à la visite du porcko.

— Nous pourrions amorcer les négociations immédiatement en transmettant un droïde de niveau bêta. Ils pourraient tenir les armes à notre disposition pour le moment de notre arrivée. Un joli demi-tour et le tour est joué. Les autres vaisseaux n'auront même pas eu le temps d'arriver dans le système.

— Rien n'est jamais aussi facile, Scorp, répondit Clavain avec une résignation morose, les yeux braqués sur le champ d'étoiles.

— Vous ne pensez pas que les négociations aboutiront ? Eh bien, tant mieux. Nous n'aurons qu'à couper court, et arriver en faisant feu de toutes nos armes.

— Auquel cas nous avons intérêt à prier pour qu'ils ne sachent pas se servir de leurs armes de classe infernale. Parce que si ça tourne à la bataille rangée, nous n'aurons pas la moindre chance.

— Je pensais que nous n'avions pas à craindre que Volyova tourne les armes contre nous.

Clavain se détourna de la vitre.

— Remontoir ne peut pas me promettre que nos protocoles de pacification marcheront. En les testant trop tôt, nous donnons à Volyova le temps de trouver une échappatoire. Et s'il en existe une, tu peux compter sur elle pour la trouver.

— Eh bien, continuons à négocier, répondit Scorpio. Envoyez le droïde, Clavain. Ça ne coûte rien, et ça nous fera gagner du temps.

Clavain ne répondit pas directement.

— Tu crois qu'ils comprennent ce qui arrive à leur système, Scorpio ?

Le porcko tiqua. Il y avait des moments où il avait du mal à suivre les tours et les détours des pensées de Clavain. Ce dernier était beaucoup plus complexe et ambivalent que tous les autres êtres

humains qu'il avait connus depuis qu'il était à bord.

— Qu'ils *comprennent* ?...

— Que les machines sont déjà là, et au travail. S'ils regardent parfois le ciel, ils ne peuvent pas faire autrement que de voir ce qui est en train de se passer, et de penser que ce n'est pas de bon augure.

— Et que pourraient-ils y faire, Clavain ? Vous avez lu les rapports des services secrets. Ils n'ont probablement même pas une seule navette, en bas. Que pourraient-ils faire, sinon feindre de ne rien voir, croire qu'il ne se passe rien ?

— Je ne sais pas, avoua Clavain.

— Enfin, transmettons toujours le droïde, conclut Scorpio. Droit sur le vaisseau, par faisceau étroit, et c'est tout.

Clavain garda le silence pendant au moins une minute. Il regardait de nouveau par la vitre le vide de l'espace. Scorpio se demanda ce qu'il espérait voir dans ce néant. S'imaginait-il que, s'il essayait assez fort, il pourrait défaire le point lumineux qui avait signé l'arrêt de mort de Galiana ? Il ne connaissait pas Clavain depuis aussi longtemps que certains autres à bord, mais il le considérait comme un homme raisonnable. Seulement il pensait aussi que le chagrin – le chagrin qui donne envie de hurler, mêlé de remords et de culpabilité – qu'éprouvait Clavain pouvait fracasser la raison et la briser en mille morceaux. L'impact sur le cours des événements d'une émotion aussi banale que la tristesse n'avait jamais été convenablement estimé, se dit Scorpio. Le chagrin et le remords, le deuil et la douleur, la tristesse et le cafard contribuaient à façonner l'Histoire aussi puissamment que la colère, l'avidité et la vengeance.

— Clavain ?... fit-il.

— Je n'aurais jamais pensé qu'il puisse y avoir des choix aussi difficiles à faire, répondit-il. Mais H avait raison. Les décisions les plus difficiles sont les seules qui comptent. Je pensais que la désertion était la chose la plus compliquée qu'il m'ait jamais été donné de faire. Je pensais ne jamais revoir Felka. Je n'avais pas compris à quel point je me trompais, à quel point cette décision était dérisoire. Ce n'était rien par rapport à ce qui m'attendait ensuite. J'ai tué Galiana, Scorpio. Et le pire, c'est que je l'ai fait sciemment.

— Mais vous avez récupéré Felka. Il y a toujours des compensations.

— Oui, répondit Clavain comme s'il se cramponnait à la moindre bribe de réconfort. J'ai récupéré Felka. Ou du moins j'ai récupéré quelqu'un. Elle n'est pas comme la dernière fois que je l'ai vue. Le Loup est en elle, maintenant. Juste une ombre du Loup, c'est vrai, mais quand je lui parle, je ne sais jamais vraiment si c'est elle qui répond, ou si c'est lui. Peu importe ce qui se passera à partir de maintenant, je crois que je ne pourrai plus jamais prendre ses paroles

pour argent comptant.

— Il faut croire que vous teniez assez à elle pour risquer votre vie afin de la sauver. Ça aussi, c'était un choix difficile. Mais ça ne fait pas de vous quelqu'un d'unique.

Scorpio gratta le bout de son mufle retroussé.

— Nous avons tous pris des décisions difficiles. Regardez Antoinette. Je connais son histoire, Clavain. Partie pour faire une bonne action – inhumér son père selon ses désirs –, elle s'est retrouvée embarquée dans un combat qui engage l'avenir de l'espèce, rien que ça ! La survie des cochons, des hommes... de tout le monde. Je parie qu'elle ne s'en était pas doutée quand elle a entrepris de soulager sa conscience. Mais on ne peut jamais savoir où nos décisions vont nous entraîner, ou quels problèmes encore plus pénibles elles provoqueront. Vous pensiez que votre désertion était un acte en soi ; ce n'était que le début de quelque chose de beaucoup plus vaste.

Clavain laissa échapper un soupir. C'était peut-être son imagination, mais Scorpio crut percevoir que l'humeur de l'homme s'améliorait légèrement. C'est d'une voix plus douce que Clavain reprit la parole :

— Et toi, Scorpio ? Tu as aussi eu des décisions à prendre ?

— Ouais. J'ai dû décider de me jeter dans la bagarre à vos côtés, espèces de fils de pute de salopards d'êtres humains !

— Et les conséquences ?

— Certains d'entre vous sont toujours des fils de pute qui mériteraient de mourir à petit feu, dans des tortures atroces. Mais pas tous.

— Je prends ça pour un compliment.

— Ben, dépêchez-vous pendant que c'est le moment. Je pourrais changer d'avis demain.

Clavain poussa un nouveau soupir, se gratta la barbe et dit :

— Très bien. Fais-le. Organise l'émission d'un droïde de niveau bêta.

— Il faudra une déclaration pour l'accompagner, répondit Scorpio. Que vous posiez vos conditions.

— Tout ce qu'il faudra, Scorpio. Quoi qu'il en coûte, faisons-le.

Pendant leur longue, leur interminable domination, les Inhibiteurs avaient découvert quinze façons différentes de tuer une étoile naine.

Il y en avait sûrement d'autres, se disait le superviseur, d'autres méthodes plus ou moins efficaces, qui avaient peut-être été inventées ou utilisées à diverses époques de l'histoire galactique. La galaxie était très vaste, très ancienne, et la connaissance que les Inhibiteurs en avaient était loin d'être exhaustive. Mais c'était un fait qu'ils n'avaient ajouté aucune

nouvelle technique d'anéantissement stellaire à leur palmarès pendant quatre cent quarante millions d'années. La galaxie avait effectué deux rotations depuis la dernière remise à jour méthodologique. Même du point de vue glacial des Inhibiteurs, il y avait très longtemps qu'ils n'avaient pas acquis de nouvelle technique et c'était assez préoccupant.

Faire chanter une étoile pour provoquer son explosion était la méthode la plus récente qui était entrée dans le catalogue des techniques de xénocide et, bien qu'elle ait obtenu ce statut quatre cent quarante millions d'années auparavant, le superviseur ne pouvait s'empêcher de l'observer avec une trace de curiosité rêveuse. C'était le regard qu'un boucher vieillissant aurait pu porter sur un appareil nouvellement conçu pour améliorer la productivité d'un abattoir. L'opération de nettoyage en cours fournirait à cette nouvelle technique un terrain d'expérience utile, une occasion de l'évaluer en vraie grandeur. Si le superviseur n'était pas satisfait, il laisserait dans les archives un enregistrement recommandant l'emploi, pour les futures opérations de nettoyage, de l'une des quatorze autres méthodes, plus anciennes, d'anéantissement stellaire. Mais pour le moment il ne doutait pas de l'efficacité du processus.

Toutes les étoiles chantaient par elles-mêmes. Les couches extérieures d'une étoile vibraient constamment à une multitude de fréquences, comme une cloche qui tinterait éternellement. Les grands modes sismiques suivaient les oscillations qui ébranlaient l'étoile en profondeur, jusqu'à la surface brûlante, juste au-dessus de son cœur en fusion. Ces oscillations étaient modestes dans les étoiles naines comme Delta Pavonis, mais l'astre chantant se syntonisait avec elles, oscillant autour de l'étoile selon son cadre référentiel de rotation équatorial, pompant l'énergie gravitationnelle dans l'étoile aux fréquences de résonance nécessaires pour accroître l'oscillation. L'astre chantant était ce que les mammifères auraient appelé un graver, un laser gravitationnel.

Au cœur de l'astre chantant, une corde cosmique fermée, microscopique, minuscule relique de l'univers primitif en refroidissement rapide, avait surgi de la mousse bouillonnante du vide quantique. La corde n'était qu'une égratignure à côté des plus grandes failles cosmiques, mais elle suffirait à remplir la finalité de l'astre chantant. Elle était étirée, allongée comme un ruban de caramel, emplie de la même énergie de phase de vide où l'astre chantant puisait pour satisfaire tous ses besoins jusqu'à ce qu'elle ait acquis une taille et une densité de masse-énergie macroscopiques. Après quoi la corde était habilement nouée selon un octuple nœud qui serait pincé à son tour, générant un cône étroit d'ondes gravitationnelles palpitantes.

L'amplitude des oscillations croissait, lentement mais sûrement. En même temps, en flûtant des pulsations gravitationnelles avec précision et élégance, l'astre chantant sculptait les schémas eux-mêmes, faisant entrer en jeu de nouveaux modes vibratoires, en accroissant certains et en

supprimant d'autres. La rotation de l'étoile avait déjà détruit la symétrie sphérique des schémas d'oscillation originaux, mais ces schémas étaient encore symétriques par rapport à l'axe de rotation de l'étoile. L'astre chantant s'affairait maintenant à instiller dans l'étoile des modes plus profondément asymétriques, concentrant ses efforts sur un unique point équatorial situé immédiatement entre l'astre chantant et le centre de gravité de l'étoile. L'astre chantant accroissait son énergie et sa concentration, la corde cosmique oscillant encore plus vigoureusement. Immédiatement en dessous de l'astre chantant, sur son enveloppe extérieure, les flux de masse étaient pincés et réfléchis, chauffant et comprimant l'hydrogène de surface jusqu'à un état de quasi-fusion. Il jaillissait à vrai dire selon trois ou quatre anneaux concentriques de matière stellaire, mais c'était accessoire. Seul comptait ce que voulait l'astre chantant : que l'enveloppe sphérique de l'étoile commence à se boursoufler et à se déformer. Une sorte de nombril apparaissait à sa surface bouillonnante, une fossette assez vaste pour avaler un monde rocheux entier. Des anneaux concentriques de fusion, des cercles d'une clarté aveuglante, partaient de la fossette, projetant des rayons X et des neutrinos dans l'espace. Et l'astre chantant faisait toujours palpiter l'étoile avec une énergie gravitationnelle, avec un timing d'une précision chirurgicale. Pendant ce temps, la fossette continuait à se creuser, comme si un doigt invisible appuyait sur la peau souple d'un ballon. Autour de ce creux, la masse stellaire se dilatait, s'élevait dans l'espace au gré de la redistribution de matière... parce que l'astre chantant forait un trou profond dans la masse de l'étoile.

Et cela se poursuivrait jusqu'à ce qu'il atteigne le cœur nucléaire brûlant de l'étoile.

Le trajet, entre l'orbite de Resurgam et le *Spleen de l'Infini*, prenait quinze heures, que Khouri passa dans un état d'appréhension extrême. Pas seulement à cause de la chose étrange et inquiétante qui avait commencé à arriver à Delta Pavonis, même s'il y avait de ça, bien sûr. Elle avait vu l'arme des Inhibiteurs commencer son travail, en se pointant comme un énorme cornet évasé vers la surface du soleil, et elle avait vu la réaction : l'œil brûlant, furieusement embrasé, qui s'était creusé à sa surface. L'agrandissement montrait que l'œil était une zone de fusion – ou plutôt plusieurs zones entourant un creux qui allait en s'approfondissant dans l'enveloppe de l'étoile. Il se trouvait dans la face qui était tournée vers Resurgam, et il était peu probable que ce soit accidentel. Quoi que fit l'arme, elle le faisait à une vitesse stupéfiante. Sa préparation avait pris si longtemps que Khouri avait supposé, à tort, que la destruction finale de Delta Pavonis se produirait sur le même rythme placide. Il était clair que ce ne serait pas le cas. Elle aurait mieux fait de songer à la préparation élaborée

d'une exécution, avec ses nombreux aléas et ses retards, mais qui se conclurait par une balle ou une décharge électrique mortelle. C'est ce qui se passerait avec l'étoile : une longue et lente préparation, suivie par une exécution extrêmement rapide.

Or ils n'avaient évacué que deux mille personnes, pour le moment – ou plutôt ils avaient fait quitter la surface de Resurgam à deux mille personnes, mais aucune n'avait encore vu le *Spleen de l'Infini*, ni n'avait la moindre idée de ce qui l'attendait à bord. Khouri espérait que sa nervosité n'était pas apparente, parce que les passagers étaient déjà assez énervés.

Et non seulement le vaisseau de transfert était conçu pour transporter beaucoup moins d'occupants, de sorte qu'ils devaient supporter de voyager dans des conditions d'exiguïté quasi carcérales, mais encore les systèmes environnementaux étaient poussés à leur limite rien que pour leur fournir l'air, l'eau et la climatisation nécessaires. Ces gens prenaient un risque terrifiant, mettaient leur confiance dans des forces qui leur échappaient complètement, et sur lesquelles ils n'avaient aucun contrôle. Le seul élément qui maintenait leur cohésion était Thorn, et même Thorn avait l'air sur le point de craquer. Des querelles et des incidents mineurs éclataient sans arrêt à bord, et chaque fois Thorn était là, apaisant, rassurant, charismatique – pour foncer aussitôt ailleurs, dès que la crise était passée. Non seulement il n'avait pas dormi une seconde pendant tout le vol, mais il n'avait pas fermé l'œil pendant le dernier décollage de la navette et les six heures qu'il leur avait fallu pour trouver des places aux cinq cents nouveaux arrivants.

Ça faisait beaucoup trop, Khouri le voyait bien. Il faudrait encore quatre-vingt-dix-neuf vols comme celui-là pour achever l'opération d'évacuation, quatre-vingt-dix-neuf occasions de voir l'enfer se déchaîner. Ce serait peut-être plus facile une fois qu'on apprendrait, sur Resurgam, qu'il y avait un vaisseau spatial au bout du voyage et non un piège gouvernemental diabolique. D'un autre côté, quand la nature précise du vaisseau spatial deviendrait plus claire, les choses pourraient encore empirer. Selon toute vraisemblance, l'arme ne tarderait pas à finir ce qu'elle avait commencé autour de Delta Pavonis, quoi que ça puisse être. Et à ce moment-là, tous les autres problèmes paraîtraient soudain bien anodins en vérité.

Enfin, au moins le premier transfert était-il presque achevé.

Le vaisseau de transfert n'était pas conçu pour les vols transatmosphériques. C'était une sphère sans grâce, avec une grappe de moteurs à un bout et l'entrée d'une passerelle à l'autre. Les cinq cents premiers passagers avaient passé bien des jours à bord, à explorer tous les recoins crasseux de son austère intérieur. Mais au moins ils avaient un peu de place. Après le deuxième chargement, les

choses s'étaient un peu compliquées. L'eau et les vivres avaient dû être rationnés et chaque passager s'était vu assigner un réduit particulier. Mais c'était encore tolérable. Les enfants avaient continué à courir dans tous les sens et à se rendre insupportables. Les adultes avaient encore réussi à trouver un peu d'intimité quand ils en avaient besoin. Et puis, à la livraison suivante – cinq cents passagers de plus –, l'ambiance générale à bord du vaisseau avait subtilement changé, et pas en bien. Les règles avaient dû être appliquées avec fermeté, et non plus poliment suggérées. Une sorte d'État policier en miniature avait été créé à bord du vaisseau, avec une échelle de sanctions proportionnelle aux délits. Jusque-là, il n'y avait eu que des infractions mineures au regard des nouvelles lois draconiennes, mais Khouri doutait que tous les transferts se passent aussi bien. Tôt ou tard, on finirait par lui demander de faire un exemple avec quelqu'un, pour remettre les autres au pas.

Les cinq cents derniers passagers avaient été une véritable plaie. Les caser dans le bâtiment avait été un casse-tête infernal : ils avaient beau tenter toutes les permutations possibles et imaginables, il y avait toujours cinquante braves gens qui attendaient dans la navette, sinistrement conscients de jouer un rôle à mi-chemin de l'excédent de bagages et du poil à gratter, et que la vie serait bien plus simple sans eux.

Et puis on avait fini par trouver le moyen de faire tenir tout le monde à bord. Ce problème-là, au moins, serait plus facile à régler la prochaine fois, mais il faudrait peut-être imposer une discipline encore plus stricte. Les gens n'auraient aucun droit à bord du vaisseau de transfert.

Au bout de treize heures, une sorte de calme qui tenait plutôt de l'épuisement s'établissait dans tout le vaisseau. Khouri rencontra Thorn entre deux portes, hors de portée de voix des passagers. La lumière cendreuse conférait à son visage un aspect figé, presque statufié. Il avait l'air vidé, complètement abattu, pas même heureux de ce qu'ils avaient accompli.

— Nous y sommes parvenus, dit-elle. Quoi qu'il arrive maintenant, nous avons sauvé deux mille vies.

— Vraiment ? demanda-t-il tout bas.

— Ils ne retourneront pas sur Resurgam, Thorn.

Ils parlaient comme des associés, évitant tout contact physique. Thorn était toujours un « invité » du gouvernement, et rien ne devait laisser supposer que sa coopération pouvait avoir des motifs cachés. Et la distance, le rôle qu'ils s'imposaient de jouer à chaque instant, à bord de la navette, lui donnaient plus envie que jamais de coucher avec lui. Elle savait qu'ils étaient devenus très proches à bord du vaisseau, après la rencontre avec les cubes des Inhibiteurs, dans

l'atmosphère de Roc. Mais ils ne l'avaient pas fait à ce moment-là, et pas davantage quand ils s'étaient retrouvés sur Resurgam. La tension érotique qui existait entre eux depuis avait été à la fois excitante et douloureuse. Son attirance pour lui n'avait jamais été plus forte, et elle savait qu'il avait au moins autant envie d'elle. Ça aurait lieu, elle le savait. Elle savait depuis longtemps qu'il lui faudrait l'admettre : une vie était terminée et une autre devait commencer. Tout le problème était de l'accepter. Elle devait tourner la page et se dire – se forcer à se dire – qu'elle ne trahissait pas son mari. Elle espérait seulement que, où qu'il soit, mort ou vivant, Fazil Khouri était arrivé à la même conclusion et avait trouvé la force de clore le chapitre de sa vie qui avait inclus Ana Khouri. Ils s'étaient aimés, désespérément aimés, mais l'univers n'avait que faire des vicissitudes du cœur humain. Maintenant, chacun devait suivre son chemin.

Thorn lui effleura doucement la main, ce geste étant caché par les ombres qui planaient entre eux.

— Non, dit-il. Ils ne retourneront pas sur Resurgam. Mais pouvons-nous affirmer que nous les emmenons vers un endroit plus sûr ? Et si nous les emmenons seulement mourir ailleurs ?

— C'est un vaisseau spatial, Thorn.

— Oui, et il n'est pas près d'arriver *ailleurs*.

— Tout de même, répondit-elle.

— J'espère sincèrement que vous avez raison.

— Ilia progresse avec le capitaine, dit-elle. Il commence à sortir de sa coquille. Si elle réussit à le convaincre de déployer les armes secrètes, elle devrait l'amener à intervenir.

Il se détourna, et des ombres dures soulignèrent ses traits.

— Et après ?

— Un autre système. N'importe lequel. Nous n'aurons qu'à choisir. Tout vaut mieux que de rester ici, n'est-ce pas ?

— Pendant un moment, peut-être. Mais ne pourrions-nous pas au moins nous demander ce que Sylveste pourrait faire pour nous ?

Elle lui reprit sa main et répondit, sur ses gardes :

— Sylveste ? Vous voulez rire !

— Il s'est intéressé à nous, dans l'atmosphère de Roc. Ou du moins quelque chose l'a fait. Vous avez reconnu Sylveste, ou une copie de sa personnalité. Et l'objet, quel qu'il soit, est retourné vers Hadès.

— Que voulez-vous dire ?

— Je propose que nous envisagions l'impensable, Ana : faire appel à lui. Vous m'avez dit que la matrice de Hadès était plus ancienne que les Inhibiteurs. Il se pourrait qu'elle soit plus résistante qu'eux. En tout cas, c'est l'impression que nous avons eue autour de Roc. Nous pourrions peut-être demander à Sylveste ce qu'il en pense. Même s'il ne peut pas nous aider directement, il aurait peut-être des

informations utiles pour nous. Il est là-dedans depuis je ne sais combien de millénaires de temps subjectif, et il a eu accès aux archives d'une civilisation qui avait voyagé dans les étoiles...

— Vous ne comprenez pas, Thorn. Je croyais vous l'avoir dit, mais vous n'avez apparemment pas enregistré. Il n'est pas aisé d'entrer dans la matrice de Hadès.

— Si, je m'en souviens ; mais il y a un moyen, même si ça implique de mourir, non ?

— Il y avait un autre moyen, mais rien ne garantit qu'il marche encore. Mourir est la seule façon que je connaisse. Et je n'y retournerai pas, ni dans cette vie, ni dans l'autre.

Thorn baissa les yeux, son visage devenant un masque indéchiffrable. Était-il déçu, ou comprenait-il ? Il n'avait pas idée de ce qu'elle avait éprouvé lorsqu'elle était tombée sur Hadès en sachant qu'une mort certaine l'y attendait. Elle avait été ressuscitée, après avoir rencontré Sylveste et Pascale, mais on ne lui avait pas promis de lui accorder cette faveur une seconde fois. Cela avait consommé une fraction non négligeable des ressources computationnelles de l'objet de Hadès, et, la prochaine fois, ceux, quels qu'ils soient, qui contrôlaient ses calculs interminables ne feraient pas forcément preuve de la même mansuétude. C'était facile pour Thorn. Il n'avait pas idée de l'effet que ça faisait.

— Thorn... commença-t-elle.

C'est alors que des éclairs roses et bleus parcoururent son visage.

Khourï fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Thorn se retourna vers le hublot.

— Des lumières. Des éclairs lumineux, comme s'il y avait un orage, dans le lointain. On dirait qu'ils se trouvent près du plan de l'écliptique, dans la même moitié de ciel que la machine des Inhibiteurs. Je les ai vus chaque fois que je suis passé devant un hublot, mais ils n'étaient pas là quand nous avons quitté l'orbite. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça a dû commencer il y a une dizaine d'heures. Je ne pense pas que ça ait un rapport avec l'arme, à strictement parler.

— Alors, ça doit être nos armes, répondit Khourï. Ilia a dû commencer à les utiliser.

— Elle a dit qu'elle nous laisserait une période de grâce.

C'était vrai ; Ilia Volýova leur avait promis de ne pas déployer les armes secrètes avant trente jours, et de revoir sa décision en fonction de l'avancement de l'opération d'évacuation.

— Il a dû se passer quelque chose, conclut Khourï.

— Ou bien elle n'a pas tenu parole, répondit Thorn, tout bas.

Dans l'ombre, il lui prit la main à nouveau et, du bout du doigt, il

traça une ligne qui allait de son poignet à la base de ses doigts.

— Non ; elle n'aurait pas fait ça. Il s'est passé quelque chose, Thorn. Elle a dû changer ses plans.

Le *Spleen de l'Infini* sortit des ténèbres deux heures plus tard. Rien n'aurait pu empêcher certains occupants du vaisseau de transfert de le voir du dehors ; Khouri et Thorn se contentaient d'espérer que la réaction ne serait pas trop extrême. Khouri avait envisagé de faire mettre des caches sur les hublots – le vaisseau était d'une conception trop ancienne pour que les hublots se referment simplement au moyen d'iris – mais Thorn l'avait mise en garde contre toute mesure susceptible de mettre la puce à l'oreille des passagers.

« Ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le craignez, avait-il murmuré. Vous, vous savez de quoi un gobe-lumen doit avoir l'air, et le vaisseau vous dérange parce que les transformations du capitaine en ont fait une chose monstrueuse. Mais la plupart des gens que nous transportons sont nés sur Resurgam. Ils n'ont jamais vu un vaisseau spatial de leur vie, et ils n'ont pas idée de ce à quoi ça ressemble. Enfin, ils en ont bien une vague idée, basée sur les vieux enregistrements et les space-holos dont ils ont été abreuvés par la Maison de la Radio, et il se peut que le *Spleen de l'Infini* leur paraisse un peu... bizarre, mais comment voudriez-vous qu'ils en tirent la conclusion qu'il a été contaminé par la peste ?

— Et quand ils monteront à bord ? demanda Khouri.

— Là, ça risque d'être une autre paire de manches. »

Mais Thorn avait plus ou moins raison, ainsi qu'ils devaient le constater. Pour Khouri, les excroissances surprenantes, les fioritures architecturales de la coque du vaisseau mutant ne pouvaient être que pathologiques, mais elle en savait plus sur la peste que n'importe quel habitant de Resurgam. Il s'avéra que relativement peu de passagers furent aussi troublés qu'elle s'y attendait. La plupart paraissaient prêts à croire que ces symptômes de maladie servaient d'obscurcs fins militaires. Après tout, ils étaient convaincus que ce vaisseau avait anéanti toute une colonie. Ils n'avaient pas une idée très précise de son aspect extérieur, à priori, sinon qu'il ne pouvait être que maléfique, par sa nature même.

— Ils sont surtout soulagés qu'il y ait bien un vaisseau à l'endroit prévu, nota Thorn. Et la plupart n'auront jamais l'occasion d'approcher d'un hublot. Soit ils prennent les choses avec une certaine distance, soit ils s'en fichent complètement.

— Comment pourraient-ils s'en fiche ? Ils ont renoncé à tout pour venir jusqu'ici et ils s'en ficheraient ?

— Ils sont fatigués, répondit Thorn. Très fatigués, et ils ne sont

plus en état de s'inquiéter de quoi que ce soit, sinon de sortir de ce vaisseau.

La navette effectua un lent passage le long de la coque du *Spleen*. Khouri avait assez souvent accompli cette manœuvre pour l'envisager sereinement. Mais quelque chose lui fit froncer le sourcil.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle.

— Quoi donc ?

Elle s'efforça de ne pas élever la voix, et se garda bien de tendre le doigt.

— Ça... Cette balafre. Vous la voyez ?

— Ce truc ? On ne peut pas le rater.

La cicatrice était une plaie béante, sinueuse, qui fendait la coque sur plusieurs centaines de mètres. Elle paraissait profonde. *Très* profonde. Elle pénétrait dans les entrailles du vaisseau, et tout semblait indiquer qu'elle était récente : les bords étaient encore déchiquetés, et elle n'avait pas l'air d'avoir été réparée. Khouri eut l'impression qu'un hérisson de glace se formait au creux de son estomac.

— Ça, c'est nouveau, dit-elle.

La navette longea l'immense bâtiment, bulle isolée dérivant le long du flanc d'une gigantesque baleine balafrée. Khouri et Thorn se dirigèrent vers la passerelle qui servait rarement, fermèrent la porte derrière eux et ordonnèrent l'allumage de certains projecteurs. Des doigts de lumière balayèrent la coque, soulignant ses transformations baroques d'ombres exagérées. Le relief offrait une apparence fébrile – des plis et des replis, des tourbillons et des centaines de mètres carrés d'écailles pareilles à celles d'un lézard – mais il n'y avait pas signe d'autre détérioration.

— Alors ? murmura Thorn. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas, répondit Khouri. Mais ce que je sais, c'est que normalement, depuis le temps, nous aurions dû avoir des nouvelles d'Ilia.

Thorn hocha la tête.

— Vous pensez qu'il y a eu une catastrophe, hein ?

— Nous avons assisté à un combat, Thorn. Je ne peux m'empêcher d'en tirer des conclusions.

— Ça se passait très loin. Et les éclairs n'étaient pas dispersés au hasard dans le ciel. Ils étaient groupés, et très près du plan de l'écliptique. Ce que nous avons vu se passait à des dizaines de minutes-lumière, peut-être même des heures-lumière d'ici. Pour que ce vaisseau soit concerné par les événements, il aurait fallu que les éclairs soient beaucoup plus dispersés dans l'espace.

— Mouais. Vous m'excuserez si je ne fais pas de grands bonds de joie.

— Les dégâts que nous contemplons ici n'ont rien à voir avec ça, Ana. Si ces éclairs se produisaient vraiment de l'autre côté du système, l'énergie déchaînée devait être terrifiante. Ce vaisseau donne l'impression d'avoir essuyé des coups d'une sorte ou d'une autre, mais il n'a pas pu être frappé directement par les mêmes armes, ou il ne serait plus là du tout.

— Il aurait donc été atteint par des éclats d'obus ou quelque chose dans ce genre-là.

— C'est peu vraisemblable.

— Thorn, aussi sûr que deux et deux font quatre, il s'est passé un

truc merdique, ici.

Une soudaine frénésie d'activité apparut sur les écrans de contrôle de la passerelle. Aucun des deux n'avait fait quoi que ce soit. Khouri se pencha et interrogea la navette en se mordillant les lèvres.

— Qu'y a-t-il ? demanda Thorn.

— On nous invite à accoster, répondit-elle. Vecteur d'approche normal. Comme s'il n'était rien arrivé d'inhabituel. Mais si c'est le cas, pourquoi n'est-ce pas Ilia qui nous parle ?

— Nous avons charge d'âmes, Khouri. Deux mille personnes sur les bras. Nous avons intérêt à nous assurer que ce n'est pas un piège.

— Je m'en rends bien compte.

Elle tapota vivement sur la console, téléchargeant des données, entrant occasionnellement une réponse dans le système.

— Que faites-vous ? demanda Thorn.

— J'initie les manœuvres d'accostage. Si le vaisseau tente un coup tordu, tant pis pour lui.

Thorn fit une grimace, mais se garda bien de discuter. Il y eut un tiraillement de microgravité alors que la navette de transfert se plaçait sous le contrôle direct du gros vaisseau. La navette se positionna sous la coque, qui s'ouvrit, révélant la soute-parking. Khouri ferma les yeux – la navette semblait avoir tout juste la place de passer dans l'ouverture –, mais il n'y eut pas de collision, et ils se retrouvèrent à l'intérieur. La navette pivota et s'inséra dans un berceau d'amarrage. Il y eut une petite poussée au dernier moment, une légère secousse lors du contact, et puis l'affichage se modifia à nouveau sur la console : la navette avait établi le lien ombilical avec la soute. Tout était absolument normal.

— Je n'aime pas ça, dit Khouri. Ce n'est pas le genre d'Ilia.

— Elle n'était pas exactement de bonne humeur, la dernière fois que nous nous sommes vus. C'est peut-être juste une bouderie prolongée.

— Ce n'est pas son style, rétorqua Khouri d'un ton sec qu'elle regretta aussitôt. Il y a quelque chose qui ne va pas. Mais je ne sais pas encore quoi.

— Et les passagers ? demanda-t-il.

— Interdiction de descendre tant qu'on n'en aura pas le cœur net. Ils ont passé quinze heures comme ça ; ils en passeront bien une ou deux de plus.

— Ça ne va pas leur plaire.

— Il faudra bien qu'ils s'en accommodent. Un de vos hommes n'aura qu'à trouver un prétexte. Non ?

— Un mensonge de plus ou de moins, à ce stade, ça ne fera pas une grosse différence, hein ? J'inventerai bien quelque chose – une différence de pression atmosphérique, un truc comme ça.

— Ça ira. Ça n'a pas besoin d'être génial. Juste un prétexte plausible pour retarder le débarquement de quelques heures.

Thorn retourna organiser l'affaire avec ses adjoints. Ça ne devrait pas être trop difficile, se dit Khouri : la majorité des passagers ne s'attendaient pas à débarquer avant plusieurs heures, de toute façon, et ils ne comprendraient probablement pas que quelque chose clochait. À condition que ne se répande pas dans la navette la rumeur que personne ne descendait, la panique pourrait être évitée pendant un moment.

Elle attendit en rongant son frein le retour de Thorn.

— Et maintenant ? demanda Thorn. Nous ne pouvons pas sortir par le sas principal, ou les gens vont commencer à avoir des soupçons en ne nous voyant pas revenir.

— Il y a un sas secondaire, là, fit Khouri avec un mouvement de menton vers une porte blindée encastrée sur le côté de la passerelle. J'ai fait venir un jetway de l'autre côté de la soute. Nous pourrions sortir du vaisseau et y remonter sans que personne le sache.

Il y eut un choc métallique et le tube se connecta à la paroi de la coque. Jusque-là, le gros bâtiment se montrait on ne peut plus obligeant. Khouri et Thorn revêtirent des scaphandres trouvés dans un kit de sécurité, bien que, selon toutes les indications, la pression et la composition de l'air fussent normales dans le jetway. Ils se propulsèrent jusqu'à la porte et s'introduisirent tant bien que mal dans la chambre, de l'autre côté. La porte extérieure s'ouvrit presque immédiatement, car les pressions étaient déjà équipotentiellles.

Quelque chose les attendait dans le jetway.

Khouri tiqua et sentit que Thorn en faisait autant. Elle avait gardé, des années qu'elle avait passées dans l'armée, une profonde aversion pour les robots. Sur Sky's Edge, un robot était trop souvent la dernière chose que l'on voyait. En s'intégrant à d'autres civilisations, elle avait appris à refouler cette phobie, mais elle ne pouvait s'empêcher de sursauter quand elle en rencontrait un à l'improviste.

Et pourtant, elle ne connaissait pas ce droïde. C'était un bipède de forme humaine, et en même temps très inhumain par la construction. Il était essentiellement creux, constitué d'un assemblage de montants et d'entretoises pas plus épais que des fils, qui ne supportaient pratiquement aucune partie solide. Des mécanismes d'alliage, des capteurs bourdonnants et des câbles d'alimentation suivant le chemin des artères occupaient la forme squelettique. Le droïde barrait la course de ses bras étendus, les attendant.

— Ça sent mauvais, commenta Khouri.

— Salut ! aboya le droïde d'une voix grossièrement synthétisée.

— Où est Ilia ? demanda aussitôt Khouri.

— Elle est indisponible. Peut-être pourriez-vous autoriser vos

scaphandres à interpréter le champ de données ambiantes, avec toutes les infos visuelles et audio ? Ça faciliterait grandement les choses.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Thorn.

— Il veut que nous le laissions manipuler notre vision de ce qui nous entoure.

— Il peut faire ça ?

— Tout ce qui est sur le vaisseau peut le faire, si nous l'y autorisons. La plupart des Ultras ont des implants qui parviennent au même résultat.

— Et vous ?

— Je me les suis fait enlever avant d'arriver sur Resurgam. Je ne tenais pas à ce qu'on retrouve ma trace trop vite.

— Pas bête, approuva Thorn.

— Je vous assure qu'il n'y a pas de piège, reprit le droïde. Comme vous pouvez le constater, je suis assez inoffensif. C'est Ilia qui a choisi ce corps pour moi, de sorte que je ne puisse pas faire de dégâts.

— C'est Ilia qui l'a choisi ?

Le droïde approuva en hochant ce qui lui servait approximativement de crâne. Quelque chose tressauta dans la cage thoracique ouverte : un petit cylindre blanc, coincé entre deux câbles. On aurait presque dit une cigarette.

— Oui. Elle m'a invité à bord. Je suis une simulation bêta de Nevil Clavain. Je ne suis pas très beau à voir pour l'instant, mais je puis vous assurer que je suis beaucoup plus beau en réalité. Si vous voulez voir à quoi je ressemble... fit le droïde avec un geste.

— Attention, murmura Thorn.

Khouri prononça les commandes sous-vocales qui ordonnaient à son scaphandre d'accepter la réinterprétation des données ambiantes. Le changement fut subtil. Le droïde s'estompa, effacé de son champ visuel. Son scaphandre comblait les lacunes de l'endroit où il devait se trouver, à l'aide d'hypothèses érudites et de sa propre connaissance approfondie de l'environnement tridimensionnel. Toutes les sécurités restèrent néanmoins activées. Si le droïde faisait un mouvement brusque ou quelque chose que le scaphandre estimait potentiellement dangereux, il serait réintroduit dans le champ visuel de Khouri.

Soudain, la silhouette massive d'un homme apparut à la place du droïde. Il y avait un petit décalage entre l'homme et son environnement – il était trop net, trop bien éclairé, et les ombres ne tombaient pas sur lui comme il aurait fallu – mais ces erreurs étaient délibérées. Le scaphandre aurait pu faire en sorte que l'homme paraisse absolument réel, mais il passait pour plus raisonnable que l'image soit légèrement décalée, de sorte que le spectateur ne puisse pas oublier qu'il avait affaire à une machine.

— Voilà qui est mieux, répondit la silhouette.

Khouri vit un vieil homme frêle, à la barbe et aux cheveux blancs.

— Vous êtes Nevil... comment avez-vous dit, déjà ?

— Clavain. Nevil Clavain. Vous devez être Ana Khouri, je suppose, répondit-il d'une voix presque humaine à présent.

En fait, elle ne conservait qu'une légère tonalité artificielle, tout à fait délibérée, encore une fois.

— Jamais entendu parler, répondit-elle en interrogeant Thorn du regard.

— Moi non plus, dit-il.

— C'est normal, répondit Clavain. Je viens d'arriver. Ou plutôt, je suis en train d'arriver.

— Qu'est devenue Ilia ? coupa Khouri.

Elle aurait tout le temps d'entendre les détails par la suite.

— J'ai peur de ne pas avoir de bonnes nouvelles, répondit Clavain en se rembrunissant. Vous feriez mieux de venir avec moi.

Il leur tourna le dos avec une vague raideur et s'éloigna, s'attendant manifestement à ce qu'ils le suivent.

Khoury regarda Thorn. Il hocha la tête sans dire un mot.

Ils suivirent Clavain.

Il les conduisit dans les catacombes du *Spleen de l'Infini*. Khouri n'arrêtait pas de se répéter que le droïde ne pouvait rien contre elle, rien, du moins, qu'Ilia n'ait préalablement accepté : si elle avait consenti à installer cette simu, elle avait dû limiter au maximum son rayon d'action. La simu bêta ne faisait qu'animer le droïde, de toute façon ; le logiciel proprement dit – et ce n'était pas autre chose, devait-elle se répéter, un logiciel très perfectionné mais un logiciel quand même – tournait sur l'un des systèmes résiduels du vaisseau.

— Dites-moi ce qui s'est passé, Clavain, ordonna Khouri. Vous avez dit que vous arriviez. Que voulez-vous dire ?

— Mon vaisseau est dans la phase d'accélération finale, répondit-il. Le *Lumière Zodiacale*. Il sera très bientôt dans ce système, et il rétrofreinera près de ce vaisseau. Mon alter ego de chair et d'os est à bord. Le décalage-lumière nous interdisant de négocier utilement, j'ai suggéré à Ilia d'installer cette simu bêta. Elle a fini par accepter... et me voilà.

— Alors, où est Ilia ?

— Je peux vous dire où elle est, répondit Clavain, mais je ne suis pas tout à fait sûr de ce qui s'est passé. Elle m'avait déconnecté, vous comprenez.

— On dirait qu'elle vous a rallumé, répliqua Thorn.

Ils marchaient – ou plutôt ils pataugeaient jusqu'aux genoux – dans la bave du vaisseau, un mucus d'une couleur bilieuse. Depuis

qu'ils avaient quitté la soute-parking, ils avaient traversé des parties du vaisseau en rotation, afin de créer une gravité artificielle, dont l'effet variait selon les endroits.

— En réalité, elle ne m'a pas rallumé, répondit Clavain. Bizarrement, c'est comme si j'étais revenu à moi, pour trouver... mais j'anticipe.

— Clavain, est-elle morte ?

— Non, répondit-il avec une certaine emphase. Non, elle n'est pas morte. Mais ce n'est pas très brillant. C'est bien que vous soyez arrivés maintenant ; j'imagine que vous avez des passagers à bord de cette navette ?

— Deux mille, répondit Khouri.

À quoi bon mentir ?

— Ilia a dit que vous deviez effectuer une centaine d'allers et retours. Ce n'est que la première rotation, c'est ça ?

— Laissez-nous le temps et nous y arriverons, coupa Thorn.

— Le temps... Je regrette, mais il se pourrait que vous ne l'ayez pas.

— Vous avez parlé de négociations, reprit Khouri. Que pourriez-vous bien avoir à négocier ?

Un sourire compatissant creusa le visage ridé de Clavain.

— Beaucoup de choses, je crois. Vous détenez des objets que mon aller ego veut absolument, voyez-vous.

Le droïde semblait chez lui dans le vaisseau. Clavain leur fit suivre un labyrinthe de coursives et de rampes, de puits et de couloirs, de chambres et d'antichambres, traversant de nombreux secteurs que Khouri connaissait à peine. Il y avait des parties du bâtiment où personne n'avait mis les pieds depuis des dizaines d'années de temps réel, des endroits où même Ilia n'allait qu'avec les plus grandes réticences. Le bâtiment était immense, et sa topologie complexe rappelait le réseau de métro désaffecté d'une capitale abandonnée. Il était hanté par de nombreux fantômes, pas tous cybernétiques ou imaginaires. Des vents soupiraient dans ses kilomètres de coursives désertes. Il était infesté de rats ; des machines et des fous y rôdaient. Il avait des états d'âme et des fièvres, comme une vieille maison.

Et pourtant, maintenant, c'était subtilement différent. Le vaisseau pourrait à jamais conserver toutes ses hantises, tous ses endroits menaçants. Mais il était à présent envahi par un unique esprit, une conscience omniprésente qui imprégnait chaque pouce cubique du vaisseau et ne pouvait être localisée en un point précis. Où qu'ils aillent, ils étaient *dans* le capitaine. Il les sentait et ils le sentaient, ne fût-ce que par un picotement de la nuque, ou l'impression insidieuse d'être observés. Du coup, le vaisseau entier paraissait à la fois plus et moins menaçant qu'avant. Tout dépendait de quel côté se rangerait le

capitaine.

Khourï ne le savait pas. Elle ne pensait pas qu'Ilia elle-même en ait jamais été complètement sûre.

Peu à peu, Khourï commença à reconnaître l'endroit où elle se trouvait. C'était un secteur du vaisseau qui avait peu changé depuis la transformation du capitaine. Les parois avaient la couleur sépia des vieux manuscrits, les coursives étaient plongées dans une pénombre sinistre, seulement trouée par des lumières ocrées tremblotantes comme des chandelles. Clavain les conduisait vers l'infirmerie.

C'était une pièce au plafond bas et sans fenêtres, bourrée de droïdes médicaux : des masses mécaniques soigneusement encastrées dans les coins, comme s'il était peu probable qu'on en ait jamais besoin. Autour du lit, positionné au centre de la pièce, étaient massés quelques systèmes de monitoring compacts. Une femme était allongée dans le lit, les bras repliés sur la poitrine et les yeux fermés. Des tracés biomédicaux frémissaient au-dessus d'elle comme des aurores boréales.

Khourï s'approcha du lit. Aucun doute, c'était Volyova. Mais on aurait dit une version de Volyova qui aurait été soumise à une expérience terrifiante de vieillissement accéléré impliquant des drogues qui auraient aspiré sa chair et réduit sa peau à un vernis appliqué sur ses os. Elle avait l'air étonnamment fragile, comme si elle risquait de se changer à tout moment en poussière. Ce n'était pas la première fois que Khourï voyait Volyova à l'infirmerie. Elle avait été blessée, après le combat à la surface de Resurgam, lors de la capture de Sylveste, mais elle n'avait jamais été au bord de la mort. Maintenant, il fallait l'examiner de près pour voir qu'elle n'était pas encore morte. Elle avait l'air complètement déshydratée.

Khourï se tourna, horrifiée, vers la simu bêta.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas vraiment. Avant qu'elle ne me mette au repos, elle n'avait rien. Puis je suis revenu à moi, et je me suis retrouvé là, dans cette pièce. Elle était couchée. Les machines l'avaient stabilisée, mais c'est à peu près tout. Elles n'avaient pas pu faire grand-chose de plus. En fait, elle était mourante. J'ai déjà vu ce genre de blessures, en temps de guerre, fit Clavain avec un mouvement de menton vers les écrans qui planaient au-dessus de Volyova. Elle a respiré le vide sans protection contre la déshydratation interne. La décompression a dû être rapide, mais pas assez pour la tuer sur le coup. Les plus gros dégâts sont ceux occasionnés à ses poumons – l'éclatement des alvéoles, où des cristaux de glace se sont formés. Elle est aveugle, son cerveau a été endommagé, ainsi que sa trachée, de sorte qu'elle a du mal à parler.

— C'est une Ultra, commenta Thorn avec un soupçon de

désespoir. Les Ultras ne meurent pas pour avoir respiré un peu dans le vide.

— Elle ne ressemble guère aux autres Ultras que j'ai rencontrés, objecta Clavain. Elle n'avait pas d'implants. Si elle en avait eu, elle aurait pu s'en sortir. Au moins, les médechines auraient protégé son cerveau. Mais elle n'en avait pas. Je comprends que l'idée d'être envahie de machines lui ait répugné.

Khourï regarda la simu bêta.

— Qu'est-ce que vous avez fait, Clavain ?

— Ce qu'il fallait. Je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir. Le plus évident était de lui injecter une dose de médechines.

— Attendez ! fit Khourï en levant la main. Qui vous a demandé ça ?

Clavain se grattouilla la barbe.

— Je ne suis pas très sûr. J'éprouvais juste l'obligation de le faire. Vous devez bien comprendre que je ne suis qu'un programme. Je ne revendique rien d'autre. Il est tout à fait possible que quelque chose m'y ait incité, m'ait obligé à intervenir et à agir d'une certaine façon.

Khourï et Thorn échangèrent un coup d'œil. Ils pensaient tous les deux la même chose. La seule chose susceptible de rallumer Clavain et de le pousser à aider Volyova était le capitaine.

Khourï se sentit glacée, intensément consciente d'être observée.

— Écoutez-moi, Clavain. Je ne sais pas ce que vous êtes au fond. Mais vous devez le comprendre : elle aurait préféré mourir plutôt que de vous laisser faire ce que vous avez fait.

— Je le sais, répondit Clavain en tendant les mains, paumes ouvertes, en signe d'impuissance. Mais je devais le faire. C'est ce que j'aurais fait si j'avais été là en chair et en os.

— Vous auriez ignoré ses vœux les plus profonds, c'est ce que vous voulez dire ?

— Oui, on peut dire ça. Vous comprenez, quelqu'un a fait la même chose pour moi, un jour. J'étais dans la même situation qu'elle. Blessé, mourant, et pourtant à aucun prix je n'aurais voulu de ces satanées machines dans ma tête. Plutôt mourir ! Et puis quelqu'un, une femme, les y a mises quand même. Eh bien, je lui en serai éternellement reconnaissant. Je lui dois quatre cents ans de vie que je n'aurais pas eus sans cela.

Khourï regarda le lit, la femme qui y était allongée, et l'homme qui lui avait, sinon sauvé la vie, du moins accordé un sursis.

— Clavain... Au nom du ciel, qui êtes-vous ?

— Clavain est un Conjoinneur, dit une voix aussi ténue qu'une fumée. Tu devrais l'écouter très attentivement, parce qu'il ne parle pas à la légère.

Volyova avait parlé, et pourtant elle n'avait pas bougé un cil.

Seuls les tracés biomédicaux qui planaient dans le vide au-dessus d'elle indiquaient qu'elle était maintenant consciente, ce qui n'était pas le cas lorsqu'ils étaient entrés.

Khourï ôta rageusement son casque. Clavain disparut, remplacé par la machine squelettique. Elle posa son casque par terre et s'agenouilla auprès du lit.

— Ilia ?

— C'est moi, fit une voix râpeuse comme du papier de verre.

Khourï regarda l'infime mouvement des lèvres de Volyova alors qu'elle articulait ces paroles, mais le son émanait d'un point situé au-dessus d'elle.

— Que s'est-il passé ?

— Il y a eu un incident.

— Nous avons vu les dégâts de la coque, en arrivant. C'est...

— Oui. En fait, c'était ma faute ; comme tout le reste. Toujours ma faute. *Ma putain de faute.*

Khourï regarda Thorn.

— Ta faute ?

— J'ai été piégée.

Les lèvres s'écartèrent en une tentative de sourire.

— Par le capitaine. J'ai cru qu'il avait fini par se rendre à mes arguments. Qu'il était d'accord pour que nous utilisions les armes secrètes contre les Inhibiteurs.

Khourï voyait à peu près ce qui avait dû se passer.

— Comment t'a-t-il piégée ?

— Il a déployé huit des armes hors de la coque. Il m'a dit qu'il y avait eu une avarie. Je l'ai cru, mais en réalité ce n'était qu'un prétexte pour me faire quitter le vaisseau.

Khourï baissa la voix. C'était absurde – il était impossible de cacher quoi que ce soit au capitaine, à présent –, mais c'était plus fort qu'elle.

— Il a essayé de te tuer ?

— Non, souffla Volyova. C'est lui qu'il voulait tuer, pas moi. Mais il fallait que je sois là pour voir ça. Pour servir de témoin... Pour comprendre que ce n'était pas un accident, que c'était délibéré. Pour comprendre qu'il avait des remords.

Thorn se joignit à elles. Il avait respectueusement ôté son casque et le tenait sous son bras.

— Mais le vaisseau est toujours là. Que s'est-il passé, Ilia ?

Elle eut à nouveau ce demi-sourire las.

— J'ai positionné ma navette sur le trajet du rayon. Je pensais que ça l'obligerait à s'arrêter.

— Apparemment, ça a marché.

— Je ne m'attendais pas à survivre. Il faut croire que je n'avais

pas le compas dans l'œil.

Le droïde s'approcha du lit. Dépouillé de l'image de Clavain, ses mouvements paraissaient plus mécaniques et menaçants.

— Ils savent que je vous ai injecté des médechines dans la tête, dit-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Et maintenant, ils savent que vous le savez.

— Clavain... enfin, sa simu bêta... n'avait pas le choix, dit Volyova avant que les autres aient le temps de répondre. Sans les médechines, je serais morte. N'empêche qu'elles me font horreur. La pensée de ces choses rampant dans mon crâne comme des serpents ou des araignées me répugne à un point inimaginable. En même temps, je me rends bien compte que c'était nécessaire. Ce sont des machines que j'ai toujours utilisées, après tout. Maintenant, je suis bien consciente qu'elles ne peuvent pas faire de miracles. Il y a eu trop de dégâts. Je ne suis plus réparable.

— Nous trouverons un moyen, Ilia, dit Khouri. Tes blessures ne peuvent pas être...

— Oublie-moi, coupa Volyova dans un murmure. Je ne compte pas. Seules les armes importent, à présent. Ce sont mes filles, si odieuses et perverses qu'elles puissent être, et je ne les laisserai pas tomber entre de mauvaises mains.

— On dirait que nous arrivons au cœur du problème, dit Thorn.

— Clavain – le vrai Clavain – veut les armes, dit Volyova. Il dit avoir les moyens de nous les prendre. Pas vrai, Clavain ?

Le droïde s'inclina.

— Écoutez, Ilia, je préférerais de beaucoup négocier leur récupération. Vous êtes bien placée pour le savoir ; je vous ai consacré assez de temps. Mais ne vous y trompez pas. Mon alter ego de chair et de sang ne reculera devant rien. Il est convaincu de son bon droit et de la justesse de sa cause. Et il n'y a pas plus dangereux qu'un homme qui se croit dans son bon droit.

— Pourquoi nous dites-vous ça ? demanda Khouri.

— C'est dans son – dans notre intérêt, répondit complaisamment le droïde. Je préférerais de beaucoup vous convaincre de restituer les armes sans combattre. Au moins, nous éviterions d'endommager ces satanées choses.

— Vous ne me faites pas l'effet d'être un monstre, dit Khouri.

— Je n'en suis pas un, répondit le droïde. Et mon alter ego non plus. Il choisira toujours la solution la moins sanglante. Mais s'il faut verser le sang... Eh bien, mon alter ego ne reculera pas devant une petite boucherie chirurgicale. Surtout maintenant.

Le droïde prononça ces derniers mots avec une telle insistance que Thorn se crut obligé de demander :

— Pourquoi « surtout maintenant » ?

— À cause de tout ce qu'il a fait pour en arriver là.

Le droïde s'interrompt, sa tête aux rouages visibles les scannant l'un après l'autre.

— Il a trahi tout ce en quoi il avait cru pendant quatre cents ans. Il n'a pas fait ça de gaieté de cœur, je vous assure, mais il savait que c'était la seule façon d'arriver à ses fins. Il a menti à ses amis, il a quitté tous ceux qu'il aimait, et dernièrement il a dû prendre une terrible décision. Il a détruit une chose qu'il aimait beaucoup. Ça lui a causé un chagrin infini. En ce sens, je ne suis pas une vraie copie du vrai Clavain. Ma personnalité a été créée avant cet acte terrible.

La voix de Volyova se fit entendre à nouveau, râpeuse, attirant aussitôt leur attention :

— Le vrai Clavain n'est pas comme vous ?

— Je suis une ébauche réalisée avant que d'épouvantables ténèbres ne s'abattent sur sa vie, Ilia. Je ne puis qu'imaginer l'étendue de nos différences. Mais je n'aimerais pas prendre le risque de mécontenter mon alter ego dans l'état d'esprit où il doit se trouver actuellement.

— État de guerre psychologique, siffla-t-elle.

— Pardon ?

— C'est pour ça que vous êtes venu, non ? Pas pour nous aider à négocier un accord raisonnable, mais pour nous inspirer une sainte trouille.

Le droïde s'inclina à nouveau, avec cette sorte de modestie mécanique qui était la sienne.

— Si nous y arrivions, dit Clavain, j'estimerai avoir bien travaillé. La solution la moins sanglante, vous vous souvenez ?

— Si vous voulez voir couler le sang, dit Ilia Volyova, vous n'auriez pu mieux tomber.

Peu après, elle sombra dans un état de conscience différent, peut-être pas très éloigné du sommeil. Les données affichées traduisirent une détente, les ondes sinusoïdales et les harmoniques de Fourier reflétant un changement de son activité neurale d'une ampleur sismique. Ses visiteurs l'observèrent pendant plusieurs minutes en se demandant si elle rêvait, si elle échafaudait une stratégie – ou si la distinction avait seulement un sens.

Les six heures suivantes passèrent très vite. Thorn et Khouri regagnèrent la navette de transfert et consultèrent leurs bras droits. Ils apprirent avec satisfaction qu'aucune crise ne s'était produite durant leur visite à Volyova. Il y avait eu des incidents mineurs, mais, pour la plupart, les deux mille passagers avaient avalé l'histoire de problème de compatibilité atmosphérique entre les deux vaisseaux. On venait de

leur annoncer que le problème technique – une simple avarie de capteurs – était résolu, et que le débarquement allait commencer dans l'ordre prédéfini. Une vaste zone de transit avait été préparée, à quelques centaines de mètres de la soute-parking, dans la partie en rotation du vaisseau. C'était un secteur que la transformation du capitaine avait relativement épargné ; et Khouri et Volyova s'étaient donné le plus grand mal pour masquer les endroits les plus ostensiblement perturbants de la zone affectée par la peste.

Il faisait un froid glacial et humide dans la zone de transit et, bien qu'elles aient fait de leur mieux pour la rendre confortable, il y régnait toujours une atmosphère de crypte. Des cloisons intérieures avaient été créées afin de diviser l'espace en pièces plus petites capables d'accueillir chacune une centaine de passagers, et ces pièces avaient été à leur tour cloisonnées afin de procurer une certaine intimité aux groupes familiaux. La zone de transit pouvait accueillir dix mille passagers – quatre rotations de la navette de transfert –, mais le temps que le sixième vol arrive, il faudrait qu'ils aient commencé à répartir les passagers dans le corps principal du bâtiment. Et puis, inévitablement, la vérité se ferait jour : ils avaient été amenés à bord d'un vaisseau contaminé par la Pourriture Fondante, la tant redoutée. Le bâtiment avait été envahi et reconformé par son propre capitaine – capitaine à l'intérieur duquel ils étaient à présent, de quelque façon que l'on prenne le problème.

Khouri s'attendait à ce que cette nouvelle découverte suscite panique et terreur à bord. Il serait très vraisemblablement nécessaire d'appliquer une loi martiale encore plus stricte que celle actuellement en vigueur sur Resurgam. Il y aurait des morts, et ils seraient probablement obligés de procéder à d'autres exécutions, pour l'exemple.

Et pourtant, rien de tout ça n'aurait plus d'importance quand la vérité éclaterait : Ilia Volyova, la Triumvira de sinistre mémoire était toujours en vie, et c'était elle qui avait orchestré cette évacuation.

Et c'est là que les vrais ennuis commenceraient.

Khouri assista au désaccouplage de la navette de transfert, qui entamait son voyage de retour vers Resurgam. Trente heures de vol, calcula-t-elle. Plus quinze heures d'embarquement à l'autre bout – si tout allait bien. Avec un peu de chance, dans deux jours Thorn serait de retour. Si elle arrivait à maintenir la situation d'ici là, elle aurait toujours l'impression d'avoir escaladé une montagne.

Et après cela, plus que quatre-vingt-dix-huit rotations pour amener à bord...

Chaque chose en son temps, se dit-elle. C'était ce qu'elle avait appris dans l'armée : toujours diviser les problèmes en unités gérables. Ensuite, aussi insurmontable que le problème puisse paraître, on

pouvait l'aborder point par point. Régler les détails et réserver le problème d'ensemble pour plus tard.

Dehors, la bataille continuait à faire rage. Les éclairs rappelaient les arcs électriques aléatoires des connexions synaptiques d'un cerveau en train d'exploser. Elle était sûre que Volyova savait ce qui se passait, et peut-être la simu bêta de Clavain aussi. Mais Volyova dormait, et Khouri ne comptait pas sur le droïde pour lui raconter quoi que ce soit, en dehors de mensonges subtils. Restait le capitaine, qui devait probablement être au courant.

Khouri retraversa le vaisseau toute seule ; elle prit le réseau d'ascenseurs délabrés qui menait à la chambre secrète. Elle l'avait fait des centaines de fois en compagnie de Volyova, mais cette fois elle avait l'étrange impression de faire une sacrée bêtise en y allant seule.

Elle retrouva dans la soute l'obscurité et l'apesanteur qui y régnaient lors de leurs dernières visites. Khouri arrêta l'ascenseur au niveau du sas et enfila un scaphandre spatial et un pack de propulsion dorsal. Quelques instants plus tard, elle planait dans le noir. Elle donna un coup de talon à la paroi, en s'efforçant d'oublier l'impression de malaise que lui inspiraient toujours les armes secrètes. Elle régla le système de navigation du scaphandre et attendit qu'il s'aligne avec les rayons transpondeurs de la chambre. Des formes gris-vert flanquées de données planaient sur sa visière, à des distances allant de quelques dizaines à plusieurs centaines de mètres. Le réseau en toile d'araignée du système de monorails était une série de lignes rectilignes découpant la soute selon des angles divers et variés. Il y avait encore des armes dans la soute. Mais pas autant qu'elle le pensait.

Il y en avait trente-trois avant son départ pour Resurgam. Volyova en avait déployé huit avant la tentative d'autodestruction du capitaine. Mais Khouri voyait qu'il en restait beaucoup moins de vingt-cinq. Elle compta et recompta les formes vagues, dirigeant son scaphandre dans les profondeurs de la soute, mais sa première estimation était correcte. Il n'y avait plus que treize armes à bord du *Spleen de l'Infini*. Vingt de ces satanées choses avaient disparu.

Sauf qu'elle savait exactement où elles étaient. Huit étaient dehors, quelque part, et les douze autres aussi, probablement. Elles étaient sans doute déjà à mi-chemin de l'extrémité du système, responsables d'au moins certains des éclairs et des flashes qu'elle avait remarqués au loin, dans l'espace.

Volyova – ou quelqu'un d'autre – avait lancé vingt armes secrètes dans le combat contre les Inhibiteurs.

Et personne ne pouvait dire qui allait gagner.

Connais ton ennemi, pensa Clavain.

Or, justement, son ennemi, il ne le connaissait pas du tout.

Il était seul au poste de commandement du *Lumière Zodiacale*, plongé dans une profonde concentration. Avec ses yeux presque fermés, son front creusé de rides, ses doigts en clocher, on aurait dit un champion d'échecs sur le point d'effectuer le mouvement le plus décisif de sa carrière. L'afficheur sphérique faisait apparaître une image très agrandie du gobe-lumen qui détenait les armes perdues.

Il repensait à ce que lui avait dit Skade, dans le Nid Maternel. Tous les indices concordaient : le vaisseau était le *Spleen de l'Infini* et il était selon toute vraisemblance commandé par une certaine Ilia Volyova. Il se rappelait même le visage de la femme que Skade lui avait montrée. Sauf que ça ne lui disait pratiquement rien. Il ne pouvait se fier qu'à ce que lui apprenaient ses propres sens étendus, dans le présent.

L'image affichée devant lui était un assemblage de toutes les données techniques dont ils disposaient sur le bâtiment ennemi. Ses détails fluctuaient constamment, se reconfonnant en fonction des acquisitions du réseau de capteurs, recalculées par les systèmes du *Lumière Zodiacale* qui sondaient le profil électromagnétique du vaisseau sur l'ensemble du spectre, des rayons X « durs » aux fréquences radio les plus basses. Sur toutes les longueurs d'onde, la mesure hétérodyne du décalage Doppler en retour le laissait perplexe, bloquant le logiciel d'interprétation ou lui faisant cracher des hypothèses qui relevaient du non-sens. Clavain avait dû intervenir chaque fois que le logiciel accouchait d'une nouvelle interprétation absurde. Pour une raison ou une autre, le logiciel persistait à prétendre que le vaisseau ressemblait à un croisement ahurissant de vaisseau, de cathédrale et d'oursin. Clavain voyait la forme sous-jacente d'un vaisseau spatial plausible et devait constamment inciter le logiciel à s'écarter de ses solutions minimales les plus ébouriffantes. Il ne pouvait qu'imaginer que le gobe-lumen s'était drapé dans une coquille de matière troublante, comme les nuages abstrus qu'employaient occasionnellement les habitats de la Ceinture de Rouille.

L'autre solution – le logiciel avait raison, et Clavain se contentait de plaquer ses attentes sur ses réponses – était trop inquiétante pour qu'il l'envisage.

On frappa au montant de la porte.

Il se retourna, faisant grincer son exosquelette.

— Oui ?

Antoinette Bax entra avec raideur dans la pièce. Xavier sur ses talons. Ils portaient aussi des exosquelettes, mais des accessoires baroques avaient été soudés sur les leurs, et ils étaient ornés de tourbillons tracés à la peinture lumineuse. Clavain avait observé

beaucoup de ces marquages dans son équipage, surtout parmi l'armée de Scorpio, et il ne voyait pas de raison d'imposer un retour à la discipline. En privé, il se félicitait de tout ce qui instillait un sentiment de camaraderie et de finalité.

— Qu'y a-t-il, Antoinette ? demanda-t-il.

— Nous voulions vous parler de quelque chose, Clavain.

— C'est à propos de l'attaque, ajouta Xavier Liu.

Clavain hocha la tête et fit l'effort de sourire.

— Avec de la chance – beaucoup de chance –, il n'y en aura pas. L'équipage entendra raison et nous remettra les armes, et nous pourrions repartir sans tirer un coup de feu.

Évidemment, cette éventualité devenait de moins en moins vraisemblable au fur et à mesure que les heures passaient. Il avait déjà appris, grâce à la signature des armes, que vingt d'entre elles avaient été dispersées hors du vaisseau. Il n'y en avait plus que treize à bord. Pire encore : les schémas de diagnostic spécifiques suggéraient que certaines de ces armes avaient bel et bien été activées. Trois des schémas avaient même disparu au cours des huit dernières heures, temps de bord. Il ne savait pas ce qu'il fallait en penser, mais il avait la sale impression qu'il savait exactement ce que ça voulait dire.

— Et s'ils ne nous les remettent pas sans combattre ? demanda Antoinette en s'asseyant.

— Alors, nous serons peut-être obligés de faire usage de la force, répondit Clavain.

Xavier hocha la tête.

— Nous sommes d'accord.

— J'espère que ce sera bref et décisif, reprit Clavain. Et j'ai toutes les raisons de penser que ça le sera. Scorpio a peaufiné ses préparatifs. L'assistance technique de Remontoir a été inestimable. Nous avons une force d'assaut bien entraînée, et les armes pour la soutenir.

— Vous ne nous avez pas demandé notre aide, releva Xavier.

Clavain regarda à nouveau l'image du vaisseau, à la recherche des changements intervenus au cours des dernières minutes. À son grand ennui, le logiciel avait commencé à représenter des accrétions croûteuses et des flèches acérées sur l'un des côtés de la coque. Il étouffa un juron. Il n'arrivait pas à chasser la pensée obsédante que le vaisseau évoquait de façon troublante les bâtiments frappés par la peste, à Chasm City.

— Que disiez-vous ? demanda-t-il en ramenant son attention vers les jeunes visiteurs.

— Nous voudrions vous aider, dit Antoinette.

— Vous m'avez déjà beaucoup aidé, répondit Clavain. Pour commencer, sans vous nous n'aurions probablement pas réussi à nous emparer de ce vaisseau. Sans parler du fait que vous m'avez aidé à

désertier.

— C'était avant ; maintenant, nous parlons de vous aider lors de l'attaque, répondit Xavier.

— Ah, fit Clavain en se grattant la barbe. Vous voulez dire nous aider vraiment, au sens militaire ?

— La coque de l'*Oiseau de Tempête* pourrait être équipée d'armes supplémentaires, dit Antoinette. Et il est rapide et maniable. Il le fallait bien, si nous voulions gagner de l'argent.

— Et il est blindé, ajouta Xavier. Vous avez vu les dégâts qu'il a faits quand nous avons surgi du Carrousel de New Copenhagen ? Et il y a beaucoup de place à l'intérieur. Il pourrait probablement emmener la moitié de l'armée de Scorio, et il y aurait encore de la place.

— Je n'en doute pas.

— Alors, qu'est-ce que vous avez contre ? demanda Antoinette.

— Ce n'est pas votre combat. Vous m'avez aidé, et je vous en suis reconnaissant. Mais si je connais bien les Ultras, et je crois bien les connaître, ils ne renonceront pas sans combattre. Il y a déjà eu assez de sang versé, Antoinette. Laissez-moi m'occuper du reste.

Les deux jeunes – il se demanda s'ils lui paraissaient aussi jeunes avant – échangèrent des regards entendus. Il eut l'impression qu'ils connaissaient un scénario qu'il n'avait pas lu.

— Ce serait une grosse erreur, Clavain, dit Xavier.

Clavain le regarda bien en face.

— Vous croyez avoir bien réfléchi à tout ça, hein, Xavier ?

— Évidemment...

— Eh bien, moi, je crois que non, fit Clavain en examinant à nouveau l'image du gobe-lumen. Maintenant, si ça ne vous ennuie pas... J'ai beaucoup à faire.

— Ilia... Réveille-toi !

Khouri était debout au chevet d’Ilia et elle observait les diagnostics neuraux à la recherche du moindre signe de retour à la conscience. La possibilité que son amie soit morte dans son sommeil n’était pas à exclure – les signes vitaux étaient on ne peut plus ténus en vérité –, mais les données n’avaient apparemment pas beaucoup changé par rapport à celles que Khouri avait observées avant d’aller voir les armes secrètes.

— Je peux vous aider ?

Khouri sursauta comme une enfant prise en faute. C’était le droïde squelettique.

— Clavain... dit-elle. Je ne savais pas que vous étiez toujours connecté.

— Je me suis reconnecté il y a un instant.

Le droïde sortit de l’ombre et s’approcha de l’autre côté du lit de Volyova. Il se pencha sur les machines trapues reliées à la patiente et procéda à une série d’ajustements.

— Que faites-vous ? demanda Khouri.

— Je la réveille. Ce n’est pas ce que vous vouliez ?

— Je... je ne sais pas trop si je dois vous faire confiance ou vous réduire en mille morceaux, répondit-elle.

Le droïde recula.

— Vous auriez vraiment tort de me faire confiance, Ana. Mon but est avant tout de vous convaincre de nous remettre les armes. Je ne peux utiliser la force, mais je peux toujours user de persuasion et de désinformation.

Il se pencha pour prendre quelque chose sous le lit et le lui envoya d’un mouvement coulé du bras.

Khouri attrapa une paire de lunettes munies d’une oreillette. Elles paraissaient parfaitement normales, éraflées et tachées, comme toutes celles qui avaient été faites à bord du bâtiment. Elle les mit et regarda la forme humaine de Clavain se superposer à l’ébauche squelettique du droïde. Sa voix lui parvenait par l’oreillette, avec son timbre et ses inflexions humaines.

— Voilà qui est mieux, dit-il.

— Qui est-ce qui vous a reconnecté. Clavain ?

— Ilia m'a un peu parlé de votre capitaine, répondit-il. Je ne l'ai ni vu ni entendu, mais je pense que c'est lui qui m'a remis en marche. Il m'a rebranché quand Ilia a été blessée, et j'ai pu l'aider. Je ne suis qu'une simulation de niveau bêta, mais j'ai toutes les compétences de Clavain, qui avait une formation médicale approfondie, et j'imagine que le capitaine doit pouvoir puiser ce genre de compétences dans de nombreuses autres sources, et notamment dans ses propres souvenirs. Ma conclusion personnelle, c'est que le capitaine ne veut pas intervenir directement, et qu'il a décidé de m'utiliser comme intermédiaire. Je suis plus ou moins son instrument.

Khouri n'était pas d'accord avec lui, mais rien dans l'attitude de Clavain ne laissait supposer qu'il mentait, ou qu'il avait une explication plus plausible qu'il lui cachait. Le capitaine n'était sorti de sa catatonie que pour organiser son suicide, et maintenant que cette tentative avait échoué – non sans blesser mortellement Ilia –, il avait replongé dans une psychose encore plus sombre. Elle se demanda si ça faisait de Clavain l'instrument ou l'arme du capitaine.

— Alors, que puis-je vous laisser faire en toute confiance ? Vous pourriez la tuer, non ? avança Khouri en regardant Volyova.

— Non, Ana, répondit-il en secouant vigoureusement la tête. Votre vaisseau, ou plutôt votre capitaine, ne me laisserait pas faire. J'en suis sûr. Du reste, ça ne me viendrait pas à l'idée. Je ne suis pas du genre à tuer quelqu'un de sang-froid.

— Vous n'êtes qu'un logiciel. Et les logiciels sont capables de tout.

— Je ne la tuerai pas, je vous le promets. Je veux ces armes parce que j'ai foi en l'humanité. Je n'ai jamais cru que la fin justifiait les moyens. Ni dans cette guerre, ni dans aucune des foutues guerres au cours desquelles j'ai combattu. Si je dois tuer pour obtenir ce que je veux, je le ferai. Mais pas avant d'avoir tout tenté pour l'éviter. En cela, je ne suis ni meilleur ni pire que les autres Conjoineurs.

Soudain, la voix d'Ilia Volyova s'éleva de son lit :

— Pourquoi les voulez-vous, Clavain ?

— Je pourrais vous poser la même question.

— Ce sont mes putains d'armes.

Khouri examina la forme de Volyova, mais elle ne paraissait pas plus réveillée que cinq minutes plus tôt.

— En réalité, elles ne sont pas à vous, rectifia Clavain. Elles appartiennent toujours aux Conjoineurs.

— Vous avez pris votre temps pour les réclamer, hein ?

— Ce n'est pas moi qui étais chargé de les récupérer, Ilia. Moi, je suis le gentil qui vient vous en débarrasser avant l'arrivée des méchants. Je vous débarrasserai de ce souci, après quoi ça deviendra

le mien. Et quand je dis « méchants », je sais de quoi je parle. Traitez avec moi ; moi, je suis raisonnable. Alors que les Conjoinneurs s'empareront des armes sans même prendre la peine de discuter.

— Je trouve toujours cette histoire de désertion un peu difficile à croire, Clavain.

— Ilia... fit Khouri en se penchant sur le lit. Ilia, oublie Clavain pour le moment. Je voudrais savoir quelque chose. Qu'as-tu fait des armes de classe infernale ? Il n'y en a plus que treize dans la cache secrète.

Volyova eut une sorte de gloussement. Khouri se dit qu'elle avait l'air amusée par une chose qu'elle était la seule à savoir.

— Je les ai dispersées dans tout le système. J'ai fait d'une pierre deux coups. Je les ai mises hors de portée de Clavain et je les ai placées en mode de tir autonome contre les machines des Inhibiteurs. Comment s'en sortent mes petites merveilles, Khouri ? Le feu d'artifice est impressionnant, ce soir ?

— Il y a des feux d'artifice, Ilia. Quant à savoir qui est en train de gagner, je n'en ai pas la moindre putain d'idée.

— Au moins, le combat continue. Je suppose que c'est bon signe, non ?

Elle ne fit rien de visible, mais un globe aplati apparut au-dessus de sa tête, pareil à ces bulles symbolisant la pensée dans les bandes dessinées. Elle avait été aveuglée lors de l'échauffourée avec l'arme secrète, mais elle portait maintenant de fines lunettes grises connectées aux implants que le droïde de Clavain lui avait insérés dans la tête. D'un certain point de vue, elle y voyait mieux maintenant qu'avant, se dit Khouri. Elle y voyait sur toutes les longueurs d'ondes visibles, sur les bandes non électromagnétiques, et elle profitait des champs générés par la machine, ce qui lui conférait une vision plus claire que jamais. Et pourtant, malgré tout cela, les machines étrangères qui grouillaient dans sa tête devaient la révolter. Ce genre de chose lui avait toujours été insupportable, et elle ne l'acceptait à présent que par nécessité.

Le globe projeté était une hallucination commune plutôt qu'un hologramme. Il était quadrillé par les lignes vertes d'un système de coordonnées équatoriales, renflé à l'équateur et qui s'étrécissait aux pôles. L'écliptique du système était un disque laiteux qui recouvrait la bulle et qui était flanqué de nombreux symboles. Au milieu se trouvait l'œil orange et dur de Delta Pavonis, l'étoile. Un point vermillon représentait le cadavre dévasté de Roc, avec un noyau rouge décalé, plus dur, indiquant l'immense chose en forme de cornet qu'était l'arme des Inhibiteurs. Sa rotation était maintenant verrouillée avec celle de l'étoile, à laquelle était superposé un quadrillage mauve, luminescent. La tache à la surface de l'étoile, juste en dessous de l'arme, s'enfonçait

vers l'intérieur sur un huitième du diamètre de l'étoile, à un quart du noyau bouillonnant d'énergie nucléaire. Des ondes concentriques d'un blanc violacé, rageur, de matière en fusion irradiaient hors de ce creux, figées comme des rides sur un lac ; mais ces points brûlants de fusion n'étaient que des étincelles par rapport à la centrale thermique qu'était le noyau proprement dit. Et pourtant, si troublantes que fussent ces transformations, l'étoile n'était pas ce qui attirait le plus l'attention. Khouri compta une vingtaine de triangles noirs dans le même quadrant approximatif de l'écliptique que l'arme des Inhibiteurs, et elle se dit que ça devait être les armes secrètes.

— Voilà l'état de la partie, dit Volyova. Un cliché en temps réel de la bataille. Alors, Clavain, vous n'êtes pas jaloux de mes jouets ?

— Vous n'avez pas idée de l'importance de ces armes, répliqua le droïde.

— Vraiment ?

— Elles représentent la différence entre l'extinction et la survie de l'espèce humaine tout entière. Nous sommes également au courant pour les Inhibiteurs, Ilia, et nous savons de quoi ils sont capables. Nous l'avons vu dans des messages venus du futur. Nous avons vu la race humaine au bord de l'extinction, presque totalement effacée par les machines des Inhibiteurs. Nous les appelions les Loups, mais il n'y a aucun doute : nous parlons du même ennemi. C'est pour ça que vous ne pouvez pas gaspiller ces armes ici.

— Mais je ne les gaspille pas ! fit-elle, mortellement offensée. J'en fais une utilisation tactique pour retarder le processus des Inhibiteurs. Je gagne un temps précieux pour Resurgam.

— Combien d'armes avez-vous perdues depuis le début de la campagne ? demanda Clavain d'un ton plus circonspect.

— Aucune, en fait. Absolument aucune.

Le droïde se pencha sur elle.

— Ilia... écoutez-moi très attentivement. Combien d'armes avez-vous perdues ?

— Qu'entendez-vous par « perdues » ? Il y en avait trois qui fonctionnaient mal. Au temps pour l'ingénierie des Conjoiners, d'ailleurs. Deux autres étaient conçues pour n'être utilisées qu'une fois. Je n'appelle pas ça des pertes, Clavain.

— Aucune n'a donc été détruite par un tir en retour des Inhibiteurs ?

— Deux armes ont été quelque peu endommagées.

— Elles ont été complètement détruites, c'est ça ?

— Je reçois toujours des infos télémétriques de leurs berceaux. Je ne connaîtrai l'étendue des dégâts que lorsque je pourrai étudier le déroulement des opérations.

L'image de Clavain recula du lit. Il avait encore pâli, si c'était

possible. Il ferma les yeux et marmonna dans sa barbe comme une prière.

— Vous aviez quarante armes au début. Vous en avez déjà perdu neuf, à ma connaissance. Combien d'autres, Ilia ?

— Ce qu'il faut.

— Vous ne pouvez pas sauver Resurgam. Vous affrontez des forces qui dépassent votre compréhension. Vous ne faites que gaspiller les armes. Nous devons attendre de les utiliser à bon escient, de façon à vraiment changer les choses. Ce n'est qu'une avant-garde des Loups ; il y en aura beaucoup d'autres. Si nous pouvions examiner les armes, nous pourrions peut-être en construire d'autres, identiques ; des milliers d'autres.

Elle eut un nouveau sourire ; Khouri en était sûre, à présent.

— Allons, Clavain, tous ces beaux discours sur la fin qui ne justifiait pas les moyens... vous n'en croyez pas un mot ?

— Tout ce que je sais, c'est que si vous dilapidez les armes, tout le monde sur Resurgam va mourir. La seule différence, c'est qu'ils mourront plus tard, et qu'il y aura des millions d'autres morts. Alors que si vous remettez les armes entre nos mains maintenant, nous aurons encore le temps de changer les choses.

— Et deux cent mille personnes mourront pour permettre à des millions d'autres de vivre dans le futur ?

— Pas des millions, Ilia. Des milliards.

— Vous avez failli me faire marcher, Clavain. Je commençais presque à envisager de traiter avec vous. Quelle erreur, hein ? ajouta-t-elle avec un sourire comme si ça devait être le dernier sourire de sa vie.

— Je ne suis pas un mauvais homme, Ilia. Je suis juste quelqu'un qui sait ce qu'il doit faire.

— Comme vous disiez, ce sont toujours les plus dangereux.

— Ne me sous-estimez pas, je vous en prie. Je les prendrai, ces armes.

— Vous avez des semaines de retard, Clavain. Le temps que vous arriviez, je serai plus que prête à vous accueillir.

La silhouette de Clavain ne répondit pas. Khouri n'avait pas idée de ce qu'elle devait comprendre par cette absence de réponse, mais elle la troublait beaucoup.

Les lumières étaient allumées à l'intérieur de l'*Oiseau de Tempête*, qui la dominait de toute sa masse, et, par la rangée supérieure de hublots de la passerelle, Antoinette voyait la silhouette de Xavier s'affairer vivement. Il avait un stylet entre les dents, il tenait un compas d'une main et de l'autre il actionnait les interrupteurs d'une

antique console de commande située au-dessus de sa tête, en prenant des notes, selon son habitude. L'éternel comptable, se dit-elle.

Antoinette remit son exosquelette en position verticale. De temps en temps, Clavain accordait à l'équipage quelques heures dans des conditions de gravité et d'inertie normales, mais ce n'était pas l'une de ces pauses. L'exosquelette lui valait des dizaines d'escarres permanentes aux endroits où les coussinets de soutien et les capteurs de mouvement du système haptique frottaient sur sa peau. Un peu perversement, elle avait presque hâte d'arriver dans les parages de Delta Pavonis. Au moins, ils pourraient se débarrasser des squelettes.

Elle regarda longuement l'*Oiseau de Tempête*. Elle ne l'avait pas revu depuis le jour où elle s'en était détournée, refusant d'entrer dans ce vaisseau qui ne lui paraissait plus être le sien ; elle avait l'impression que ça faisait des mois, et la colère était en partie retombée ; mais pas complètement.

Elle était encore assez furieuse.

L'*Oiseau de Tempête* était assurément paré au combat. Son aspect extérieur n'offrait pas de modifications visibles à un œil non entraîné. Les armes qui y avaient été greffées, en plus des armes dissuasives déjà présentes, se bornaient à quelques excroissances, pointes et asymétries ajoutées à celles qui s'y trouvaient déjà. Les usines du bord produisaient des armes à la tonne, et il n'avait pas été très compliqué de détourner une partie de cette production à son profit. Scorpio avait fermé les yeux de bonne grâce. Remontoir et Xavier avaient même travaillé ensemble au raccordement des armes les plus exotiques au réseau de commandes de l'*Oiseau de Tempête*.

Antoinette s'était demandé un moment pourquoi elle avait tellement envie de livrer combat. Elle ne se considérait pas comme une femme violente, ou portée à l'héroïsme. Les gestes symboliques, inutiles – comme d'enfouir son père dans une géante gazeuse –, relevaient de tout autre chose.

Elle entra dans le vaisseau et monta sur la passerelle. Xavier ne s'arrêta pas de travailler à son arrivée. Il était trop absorbé par ce qu'il faisait, et il ne devait pas s'attendre à ce qu'elle vienne voir l'*Oiseau de Tempête*.

Elle s'assit à côté de lui et attendit qu'il s'intéresse à elle. Lorsqu'il releva les yeux de son travail, il hocha la tête, l'invitant à s'exprimer. Ce qu'elle apprécia.

— La Bête ? appela doucement Antoinette.

Lyle marqua, avant de répondre, une pause qui n'était peut-être pas plus longue que d'habitude, mais qui lui parut durer une éternité.

— Oui, Antoinette ?

— Je suis revenue.

— Oui... c'est ce que je constate.

Encore une pause interminable.

— Je suis heureux que vous soyez de retour.

La voix avait la même tonalité que d'habitude, mais quelque chose avait changé. Lyle n'était plus obligé d'imiter la vieille sous-persona dont il avait pris la place seize ans auparavant.

— Pourquoi ? demanda-t-elle sèchement. Je vous ai manqué ?

— Oui, répondit Lyle Merrick. Vous m'avez manqué.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous pardonner un jour.

— Je ne vous le demande pas, Antoinette, et je n'ose espérer que vous y parveniez jamais. En tout cas, je ne le mérite pas.

— Non. Vraiment pas.

— Vous comprenez que j'avais fait une promesse à votre père ?

— C'est ce que Xavier m'a dit.

— Votre père était un homme de bien, Antoinette. Il voulait ce qu'il y avait de mieux pour vous.

— Ce qu'il y avait de mieux pour vous aussi, Lyle.

— J'ai une dette envers lui. Je ne le conteste pas.

— Comment pouvez-vous vivre après ce que vous avez fait ?

Il y eut une sorte de rire, ou de ricanement d'autodérision.

— La partie de moi qui comptait vraiment n'est pas troublée par cette question, vous savez. Le moi de chair et de sang a été exécuté. Je ne suis qu'une ombre, la seule ombre qui a échappé aux effaceurs.

— Une ombre avec un instinct de conservation très développé.

— Là non plus, je ne dis pas le contraire.

— J'ai très envie de vous détester, Lyle.

— Comme des millions de gens, répondit-il. Allez-y.

— Mais je ne peux pas me le permettre, soupira-t-elle. C'est toujours mon vaisseau. Vous continuerez à le diriger, que ça me plaise ou non. N'est-ce pas, Lyle ?

— J'étais déjà pilote, Petite... enfin, je veux dire Antoinette. J'avais déjà une connaissance intime du fonctionnement d'un vaisseau spatial avant mon petit problème. Je n'ai pas eu de mal à m'intégrer à l'*Oiseau de Tempête*. Je doute qu'une vraie sous-persona fasse jamais aussi bien que moi.

— Oh, ne vous en faites pas, répondit-elle avec un sourire mauvais. Je ne suis pas près de vous remplacer.

— Non ?

— Non, confirma-t-elle. Mais mes raisons sont pragmatiques. Je ne peux pas me le permettre, pas sans mettre sérieusement en danger les performances de mon vaisseau. Je ne veux pas me taper les procédures d'apprentissage qu'implique l'intégration d'une nouvelle simu gamma. Ce n'est vraiment pas le moment.

— C'est une raison suffisante pour moi.

— Je n'ai pas fini. Mon père avait passé un accord avec vous. Ce

qui veut dire que vous avez un contrat moral avec la famille Bax. Je n'y renoncerai pas, quelque envie que j'en aie. Ce ne serait pas bon pour les affaires.

— Nos préoccupations sont un peu éloignées des opportunités commerciales, en ce moment, Antoinette.

— Peut-être, mais il y a autre chose. Vous m'écoutez bien ?

— Évidemment.

— Nous allons livrer combat. Vous allez m'aider. Vous allez piloter ce vaisseau et faire tout ce que je vous ordonnerai. Compris ? Et quand je dis *tout*, ça veut dire *tout*. Même si ça me met en danger.

— L'accord que j'ai conclu avec votre père, Antoinette, incluait le fait de vous protéger.

— Ça, c'était entre vous et lui. Avec moi, c'est une autre paire de manches. À partir de maintenant, je prends mes risques, même s'ils sont susceptibles de me faire tuer. Compris ?

— Oui... Antoinette.

Elle se releva.

— Oh, encore une chose.

— Oui ?

— Plus de « Petite Demoiselle », d'accord ?

Khouri était dans la zone de réception, où elle montrait son nez en faisant généralement de son mieux pour assurer aux passagers qu'on ne les avait pas oubliés, quand elle sentit que le vaisseau basculait sur le côté. Le mouvement fut assez soudain et violent pour l'envoyer valser. Elle s'écrasa brutalement sur une paroi en lâchant un juron, tandis qu'un millier d'hypothèses lui passaient par l'esprit ; mais ses pensées furent immédiatement noyées dans l'immense rugissement de panique qui émanait des deux mille passagers. Il y eut des cris et des hurlements, et de longues secondes passèrent avant que le vacarme ne se réduise à une vague rumeur d'angoisse. L'embarquée ne se reproduisit pas, mais s'ils avaient eu l'illusion que le vaisseau était une chose compacte, immuable, elle était maintenant anéantie.

Khouri passa en mode limitation de dégâts. Elle se fraya un chemin à travers le labyrinthe de cloisons qui divisaient la soute, offrant de vagues gestes de réconfort à ceux qui tentaient de l'arrêter pour lui demander ce qui se passait. Elle s'efforçait encore elle-même de le comprendre.

Ils étaient convenus, ses adjoints les plus proches et elle-même, de se réunir en cas d'événement inattendu. Ils étaient une dizaine à l'attendre, l'air à peine moins paniqués que les gens dont ils étaient censés s'occuper.

— Vuilleumier... dirent-ils d'une seule voix lorsqu'elle les

rejoignit.

— Au nom du diable, que s'est-il passé ? demanda l'un d'eux. Nous avons des fractures, des ecchymoses, des gens qui crèvent de trouille. On n'aurait pas pu nous avertir ?...

— Manœuvre anticollision, répondit-elle. Le vaisseau a détecté un débris qui fonçait sur nous. Il n'a pas eu le temps de le détruire à distance, alors il a fait une embardée.

C'était un mensonge qui ne lui paraissait même pas convaincant à elle-même, mais au moins c'était une tentative d'explication rationnelle.

— C'est pour ça qu'il n'y a pas eu d'avertissement. En réalité, c'est une bonne chose : ça veut dire que les routines de sécurité marchent toujours.

— Vous n'avez jamais dit que ça pouvait ne pas marcher, objecta l'homme.

— Bon, eh bien, maintenant on en est sûrs, hein ?

Là-dessus, elle leur ordonna de faire passer le mot – il n'y avait pas de quoi s'inquiéter –, et de veiller à ce que les blessés soient soignés comme il convenait.

Par bonheur, personne n'avait été tué, et les fractures furent aisément réduites dans la soute de transit, sans nécessiter le transport jusqu'à l'hôpital du bord. Deux heures plus tard, un calme tendu régnait. Les explications de Khouri semblaient avoir été acceptées par la majorité des passagers.

Génial, se dit-elle. Maintenant, je n'ai plus qu'à me convaincre moi-même.

Une heure plus tard, le vaisseau était à nouveau ébranlé.

Cette fois, ce fut moins violent, et cela n'eut d'autre conséquence que de déséquilibrer Khouri, qui dut chercher précipitamment un endroit où se raccrocher. Elle n'avait pas idée de ce qu'elle allait raconter aux passagers, et sa dernière explication risquait d'avoir l'air beaucoup moins vraisemblable. Elle décida de ne rien dire pour le moment, et de laisser ses sous-fifres découvrir ce qui avait bien pu se passer. Avec un peu de temps, ils trouveraient peut-être mieux que ce qu'elle aurait pu imaginer elle-même.

Elle alla voir Ilia Volyova en se disant, tout le long du trajet, que quelque chose clochait. Elle éprouvait une impression de dislocation sur laquelle elle n'arrivait pas à mettre le doigt. C'était comme si toutes les surfaces verticales du bâtiment étaient légèrement de guingois. Le sol n'était plus parfaitement horizontal, de sorte que le mucus qui suintait dans les zones inondées avait tendance à s'accumuler d'un côté des coursives. Aux endroits où il coulait sur les parois, il ne tombait plus verticalement mais selon un angle prononcé. Le temps qu'elle arrive près de Volyova, elle ne pouvait plus faire

comme s'il ne s'était rien passé. Marcher et se tenir droite exigeait un effort, et elle trouva plus facile et plus sûr de se déplacer en s'appuyant sur une paroi.

— Ilia.

Par bonheur, elle était éveillée, absorbée par la bulle qui renfermait son combat spatial. La simu bêta de Clavain était auprès d'elle. Il observait la représentation abstraite, ses doigts formant un clocher contemplatif sous son nez.

— Qu'y a-t-il, Khouri ? fit Volyova dans une sorte de râle.

— Il est arrivé quelque chose au vaisseau.

— Je sais. Je l'ai senti. Et Clavain aussi.

Khouri enfila ses lunettes et regarda attentivement les deux personnages : la femme alitée et le vieillard aux cheveux blancs qui se tenait patiemment à son chevet. On aurait dit qu'ils se connaissaient depuis toujours.

— Je pense que nous nous déplaçons, dit Khouri.

— Nous faisons plus que nous déplacer, intervint Clavain. Nous accélérons, n'est-ce pas ? La verticale locale se modifie.

Il avait raison. Lorsque le vaisseau était en orbite, il générerait sa propre gravité en mettant certaines de ses sections intérieures en rotation. Les occupants avaient l'impression d'être projetés vers l'extérieur, par rapport à l'axe longitudinal du bâtiment. Mais quand le *Spleen de l'Infini* était en poussée, l'accélération créait une autre source de gravité, à angle droit par rapport à la pseudo-attraction générée par la rotation. Les deux vecteurs se combinaient pour produire une force qui agissait selon un angle compris entre les deux.

— À un dixième de g environ, ajouta Clavain. Suffisamment pour déformer la verticale locale de cinq ou six degrés.

— Personne n'a demandé au vaisseau de bouger, objecta Khouri.

— Je pense qu'il l'a décidé tout seul, répondit Volyova. Ça expliquerait les secousses. Le pilotage de notre hôte est un peu rustique. N'est-ce pas, capitaine ?

Mais le capitaine ne répondit pas.

— Pourquoi nous déplaçons-nous ? demanda Khouri.

— Je pense que ça pourrait avoir quelque chose à voir avec ça, répondit Volyova.

La bulle aplatie qui représentait la bataille s'élargit. Au premier abord, elle n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois. Les armes secrètes restantes étaient toujours dispersées, ainsi que le système inhibiteur. Mais il y avait un élément nouveau : une icône qu'elle ne se rappelait pas avoir vue l'autre fois. Elle se dirigeait vers le théâtre des opérations selon un angle oblique par rapport au plan de l'écliptique, exactement comme si elle venait de l'espace interstellaire. L'icône était flanquée d'un cartouche plein de nombres

et de symboles.

— Le vaisseau de Clavain ? demanda Khouri. Mais ce n'est pas possible. Il n'aurait pas dû arriver avant des semaines...

— On dirait que nous nous trompons. Pas vrai, Clavain ?

— Je ne sais que vous dire. J'en suis réduit aux conjectures.

— Le décalage vers le bleu décroissait trop vite, reprit Volyova. Mais je ne voulais pas croire ce que mes capteurs me disaient. Aucun vaisseau interstellaire n'aurait pu décélérer aussi fortement que le vaisseau de Clavain semblait le faire. Et pourtant...

— C'est pourtant bien ce qu'il fait, acheva Khouri à sa place.

— En effet. Et au lieu d'être à un mois de nous, il n'était qu'à deux ou trois jours, peut-être moins. Très futé, Clavain ; il faut vous laisser ça. Je peux vous demander comment vous avez réussi ce joli tour ?

La simu bêta secoua la tête.

— Je ne sais pas, Ilia. Cette intelligence spécifique a été émulée à partir de ma personnalité avant ma transmission ici. Mais je peux, tout comme vous, me livrer à des spéculations. Soit mon alter ego dispose d'une propulsion plus puissante que toutes celles des Conjoineurs, soit il maîtrise une technologie redoutablement proche de la suppression d'inertie. À vous de choisir. D'une façon ou d'une autre, je dirais que ce ne sont pas précisément des bonnes nouvelles, mmh ?

— Vous voulez dire que le capitaine a vu approcher l'autre vaisseau ? reprit Khouri.

— Tu peux en être sûre, répondit Volyova. Tout ce que je vois, il le voit.

— Alors, pourquoi nous déplaçons-nous ? Il ne veut plus mourir ?

— Pas ici, apparemment, répondit Clavain. Et pas maintenant. Cette trajectoire va nous ramener dans l'espace de Resurgam, non ?

— D'ici une dizaine de jours, confirma Volyova. Ce qui me paraît beaucoup trop long pour servir à quelque chose. Enfin, en supposant qu'il reste à un dixième de g. Or il n'y est pas obligé, en fin de compte. À un g, en deux jours, il pourrait être à Resurgam, avant Clavain.

— À quoi bon ? releva Khouri. Nous serions aussi vulnérables là-bas qu'ici. Clavain peut nous rejoindre où que nous allions.

— Nous ne sommes pas si vulnérables que ça, rectifia Volyova. Nous avons toujours treize de ces satanées armes secrètes, et la volonté de les utiliser. Je n'ai pas idée des motivations profondes pour lesquelles le capitaine nous a déplacés, mais je sais une chose : ça rend l'opération d'évacuation d'autant plus facile, non ?

— Tu crois qu'il essaierait de nous aider, en fin de compte ?

— Je ne sais pas, Khouri. C'est une possibilité, c'est tout. Il vaudrait mieux en parler à Thorn, de toute façon.

— Pour lui dire quoi ?

D'accélérer les choses. Le goulot d'étranglement pourrait bien se déplacer.

Une forme floue apparut et se précisa dans le bac imageur du *Lumière Zodiacale*. Clavain, Remontoir, Scorpio, Blood, Cruz et Felka étaient assis en un demi-cercle informel autour du dispositif où s'animait une silhouette masculine.

— Eh bien, fit la simu bêta de Clavain. Me revoilà.

Clavain eut l'impression troublante de regarder son reflet dans un miroir, où les subtils méplats de son visage auraient soudain pris un relief exagéré. Il n'aimait pas les simus bêta, surtout de lui-même. L'idée d'être copié lui déplaisait, et plus la copie était précise, moins il aimait ça. Devrais-je me sentir flatté, se disait-il, que mon essence soit si facilement capturée par un ensemble d'algorithmes sans âme ?

— Vous avez été piraté, annonça Clavain à son image.

— Pardon ?

Remontoir se pencha vers le bac et parla :

— Volyova vous a privé de vastes portions de vous-même. Nous décelons son intervention, les dégâts qu'elle a commis, mais nous ne pouvons dire exactement ce qu'elle a fait. Il est très probable qu'elle n'ait réussi qu'à supprimer des blocs de mémoire sensorielle, mais comme nous ne pouvons en être sûrs, nous devons vous traiter comme potentiellement contaminé par un virus. Ce qui veut dire qu'après ce débriefing vous serez mis en quarantaine. La fusion neurale de vos souvenirs avec ceux de Clavain ne sera pas effectuée, en raison du risque de contamination virale. Vous serez figé en un substrat de mémoire d'état, et archivé. Vous serez, de fait, mort.

L'image de Clavain eut un haussement d'épaules compréhensif.

— Eh bien, espérons que je vous serai utile auparavant.

— Vous avez appris des choses ? demanda Scorpio.

— Beaucoup, oui. Enfin, je crois. Évidemment, je ne puis dire avec certitude lesquels de mes souvenirs sont authentiques, et lesquels ont été implantés.

— Nous nous en occuperons, répondit Clavain. Pour l'instant, dites-nous simplement ce que vous avez trouvé. Le commandant du vaisseau est-il vraiment Volyova ?

L'image hocha la tête avec force, l'air concentré.

— Oui, c'est bien elle.

— Et elle est au courant pour les armes ? demanda Blood.

— Oui.

Clavain regarda ses compagnons, puis de nouveau le bac.

— Bon. Et elle est prête à les restituer sans combattre ?

— À mon avis, il ne faut pas y compter. Je crois plutôt qu'elle est déterminée à vous compliquer sérieusement la tâche.

— Que sait-elle de l'origine des armes ? demanda Felka.

— Pas grand-chose. Elle en a peut-être une vague idée, mais je ne pense pas que ça l'intéresse vraiment. Cela dit, elle a quelques informations sur les Loups.

— Comment ça ? demanda Felka en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas. Nous n'avons pas beaucoup bavardé. Nous avons intérêt à partir du principe que Volyova a déjà des contacts tangentiels avec eux – et qu'elle a survécu, inutile de le dire. Rien que pour ça, j'estime qu'elle mérite au moins notre respect. Elle les appelle les Inhibiteurs, au fait. Je n'ai pas réussi à savoir pourquoi.

— Je le sais, moi, répondit doucement Felka.

— Il se peut qu'elle n'ait pas été directement en contact avec eux, fit Remontoir. Les Loups sévissaient sans doute déjà dans le système depuis un moment. Il est probable qu'elle n'ait fait que se livrer à de subtiles déductions.

— Je pense que son expérience va un peu plus loin que ça, objecta la simu bêta de Clavain, qui en resta là.

— Je suis d'accord, ajouta Felka.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

— Vous lui avez bien fait comprendre que nous ne plaisantions pas ? reprit Clavain à l'adresse de sa simu bêta. Vous lui avez dit qu'elle avait tout intérêt à traiter avec nous plutôt qu'avec les autres Conjoinneurs ?

— Je pense qu'elle a reçu le message, oui.

— Et alors ?

— Alors, la réponse est plus ou moins : *merci, mais non merci*.

— Quelle conne, cette Volyova ! commenta Remontoir. C'est vraiment dommage. Tout serait tellement plus facile si nous pouvions faire les choses avec cordialité, si nous n'étions pas tout le temps obligés de recourir à la force brutale...

— Il y a autre chose, dit la simu de Clavain. Une sorte d'opération d'évacuation est en cours. Vous avez vu ce que la machine des Loups faisait à l'étoile : elle la dévore à l'aide d'une sonde à onde gravifique. Elle atteindra bientôt sa cible, libérant l'énergie nucléaire du cœur de l'étoile. Ce sera comme si on faisait un trou à la base d'un barrage, déchaînant un torrent d'eau sous une pression terrifiante. Sauf que ce ne sera pas de l'eau. Ce sera de l'hydrogène en fusion, à la température et à la pression caractéristiques du cœur d'une étoile, ce

qui devrait la convertir en une sorte de lance-flamme. Une fois que le trou l'atteindra, l'énergie du cœur sera aspirée très rapidement, et l'étoile mourra – ou du moins le processus en fera une étoile beaucoup plus froide et sombre. En même temps, on peut penser que l'étoile elle-même deviendra une arme capable de carboniser toute planète située dans un rayon de quelques heures-lumière de Delta Pavonis, rien qu'en projetant ce giclement artériel de feu nucléaire sur la face d'un monde. Ça devrait suffire à dépouiller l'atmosphère d'une géante gazeuse et à changer un monde rocheux en lave métallique. Ils ne savent pas forcément ce qui arrivera sur Resurgam, mais on comprend qu'ils veuillent en partir le plus vite possible. Il y a déjà, à bord du vaisseau, des gens qui ont quitté la surface. Quelques milliers, au moins.

— Vous avez la preuve de tout ça ? demanda Scorpio.

— Je ne peux rien prouver, non.

— Alors nous supposons qu'ils n'existent pas. C'est manifestement une tentative maladroite pour nous dissuader d'attaquer.

Thorn était à la surface de Resurgam, sa capote boutonnée jusqu'au menton car un vent polaire âpre mordait chaque centimètre carré de peau exposée. Ce n'était pas tout à fait ce qu'on appelait naguère une tempête de verre, mais c'était assez désagréable quand il n'y avait pas d'abri à proximité. Il ajusta de médiocres lunettes antipoussière et regarda les étoiles en plissant les paupières, à la recherche du petit point brillant et mouvant qui était la navette de transfert.

C'était le crépuscule. Le ciel au-dessus de leur tête était un velours d'un violet profond qui devenait presque noir vers l'horizon, au sud. Seules les étoiles de forte magnitude étaient visibles à travers ses lunettes, et de temps en temps même celles-ci paraissaient s'assombrir après le soudain éclair d'une arme de guerre. Il devait ensuite laisser le temps à sa vue de se réhabituer à l'obscurité. Au nord, et un peu vers l'est et l'ouest, de subtiles draperies rosées, pareilles à des aurores boréales, frémissaient dans un vent invisible. Les jeux de lumière auraient été beaux s'il n'avait su ce qui les provoquait, et mesuré la menace qu'ils constituaient. Ils étaient causés par des particules ionisées qui étaient arrachées à la surface de l'étoile par l'arme des Inhibiteurs. Le vortex, le tunnel que l'arme forait dans l'étoile, était maintenant à mi-chemin du noyau en fusion. Autour des parois du tunnel, maintenues en position ouverte par des ondes continues d'énergie gravitationnelle, la structure intérieure de l'étoile avait subi une série de changements drastiques alors que les processus

de convection normaux s'ajustaient tant bien que mal aux assauts de l'arme. Le cœur commençait déjà à changer de forme, en fonction des fluctuations de densité de la masse environnante. Le chant des neutrinos s'écoulant du cœur de l'étoile avait changé de tonalité, traduisant l'imminence de la rupture du cœur. Thorn n'avait pas idée de ce qui se passerait au juste quand l'arme aurait fini son œuvre, mais d'après lui le mieux à faire était de ne pas rester là pour le voir.

Il attendit la fin de l'embarquement de la dernière navette de la journée. L'élégant vaisseau garé au-dessous de lui était entouré par une masse de candidats à l'évacuation grouillants comme des insectes. Il y avait sans arrêt des bagarres, les gens essayant de se dépasser dans la queue afin de profiter du prochain départ. Ces masses humaines le dégoûtaient, alors qu'il n'éprouvait que de l'estime et de la sympathie pour les individus qui les composaient. Pendant toutes les années qu'il avait passées dans l'action, il n'avait jamais eu affaire qu'à de petits groupes de gens en qui il avait confiance, mais il avait toujours su que ça finirait comme ça. L'émeute était indissociable de la foule, et il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même de l'existence de cette foule entre toutes. Mais il n'était pas obligé d'aimer ce qu'il avait fait.

Ça suffit, se dit Thorn. Ce n'était pas le moment de commencer à mépriser les gens qu'il avait sauvés, pour la simple raison qu'ils laissaient libre cours à leur angoisse. S'il avait été des leurs, il ne se serait sûrement pas conduit comme un petit saint non plus. Il aurait voulu faire quitter la planète à sa famille, et tant pis si pour ça il était amené à piétiner les plans d'évasion de quelqu'un d'autre.

Mais il n'était pas dans la meute, hein ? Il était celui qui avait trouvé le moyen de quitter la planète, celui qui l'avait rendu possible.

Ce n'était pas rien, quand même ?

Puis le vaisseau de transfert passa au-dessus d'eux et plongea dans l'ombre. Thorn éprouva une étincelle de soulagement à l'idée que la navette était encore là. Son orbite était étroitement circonscrite, la moindre déviation risquant de déclencher une attaque du système de défense surface-orbite. Khouri et Volyova avaient plongé leurs griffes dans de nombreuses branches du gouvernement, mais elles n'exerçaient qu'une influence indirecte sur certains départements. Comme le bureau de la Défense Civile – l'un des plus préoccupants, car il avait la maîtrise des systèmes de défense censés empêcher une réédition de l'affaire Volyova. Le bureau disposait de missiles sol-air à intervention ultrarapide, équipés d'ogives dites « à poussière de feu », conçus pour anéantir tout vaisseau spatial en orbite avant qu'il ne constitue une menace pour la colonie. Les petits bâtiments des Ultras réussissaient à se faufiler sous la couverture radar, mais la navette de transfert était trop grosse pour ce genre de subterfuge. Il y avait donc des négociations secrètes et des pressions occultes, et le résultat était

que les missiles de la Défense Civile resteraient dans leurs bunkers pourvu que le vaisseau de transfert, ou n'importe quelle navette transatmosphérique, ne sorte pas de couloirs de vol strictement définis. Thorn, qui savait tout cela, était confiant : les systèmes de navigation des différents appareils étaient dûment programmés en conséquence, mais il éprouvait toujours une pointe de soulagement irrationnel chaque fois que le vaisseau de transfert revenait.

Son téléphone portable sonna. Thorn prit le gros engin encombrant dans la poche de son veston, appuya sur les boutons comme il put avec ses gros gants.

— Thorn ? fit-il.

C'était l'un des standardistes du palais de l'Inquisition.

— Un message enregistré du *Spleen de l'Infini*, monsieur. Je vous le transmets, ou vous préférez attendre d'être en orbite ?

— Passez-le-moi, s'il vous plaît.

Il attendit un moment, en écoutant le lointain gazouillis des relais électromécaniques et le sifflement de la bande analogique, imaginant la sombre machinerie téléphonique du palais de l'Inquisition qui s'activait à son service.

« Thorn, ici Vuilleumier. Écoutez-moi bien. Il y a eu un petit changement de programme. C'est une longue histoire, mais nous nous rapprochons de Resurgam. J'ai réactualisé les coordonnées de navigation du vaisseau de transfert, alors ne vous en faites pas pour ça. L'avantage, c'est qu'il se pourrait que les rotations prennent bien moins de trente heures, à présent. Il se pourrait même que nous réussissions à nous rapprocher suffisamment pour nous passer de vaisseau de transfert : les passagers seraient amenés directement à bord du *Spleen*. Ça veut dire que nous devrions pouvoir accélérer les vols surface-orbite. En cinq cents allers et retours de la navette, nous aurons évacué toute la planète. Thorn, tout d'un coup, on dirait que ça pourrait marcher ! Vous pourriez organiser les choses de votre côté ? »

Thorn baissa les yeux sur la foule en effervescence. Khouri semblait attendre une réponse.

— Opérateur, vous voulez bien enregistrer un message et le retransmettre ?

Il attendit quelques instants et répondit :

— Ici Thorn. Message bien reçu. Je vais faire ce que je peux pour accélérer le processus d'évacuation dès que le moment sera venu. Mais entre-temps puis-je me permettre d'introduire une nuance de précaution ? Si vous pouvez réduire la durée des rotations, génial. Je vous y encourage vivement. Mais vous ne pouvez pas amener le vaisseau interstellaire trop près de Resurgam. Même si vous ne foutez pas une trouille bleue à la moitié de la planète, vous risquez de gros ennuis avec la Défense Civile. Et quand je dis de gros ennuis, c'est un

euphémisme.

Il baissa de nouveau les yeux et remarqua des mouvements de foule à un endroit où tout était tranquille une minute plus tôt.

— Il faut qu'on en reparle, Ana. J'ai du boulot, là...

Thorn dit à l'opérateur d'envoyer le message et de l'avertir en cas de réponse, puis il glissa le téléphone dans sa poche. Il était aussi lourd et inerte qu'un gourdin. Il amorça tant bien que mal la descente vers la foule, en soulevant de la poussière à chaque pas.

— Nous nous éloignons du *Lumière Zodiacale*, Antoinette.

— Parfait, répondit-elle. Je vais pouvoir respirer un peu.

Par les vitres de la passerelle, le gobe-lumen paraissait encore d'une immensité terrifiante. Il s'étendait dans toutes les directions comme une énorme falaise sombre, hérissée çà et là d'étranges surrections mécaniques et de proéminences, creusée de défilés. La soute-parking que l'*Oiseau de Tempête* venait de quitter était un rectangle de lumière dorée qui diminuait rapidement, dans le flanc le plus proche de la falaise. Les énormes portes munies de dents glissaient déjà l'une vers l'autre. Elles étaient si vastes que, alors qu'elles étaient sur le point de se refermer, de petits vaisseaux réussissaient encore à se faufiler à travers. Elle les vit de ses propres yeux, ainsi que sur les divers écrans tactiques et les sphères radar dont la passerelle était bourrée. Tandis que les mâchoires blindées se scellaient, de petits vaisseaux d'attaque réduits à une carcasse, des espèces de tricycles blindés que l'on appelait des cyclopropulseurs, se glissèrent entre les dents. Ils filaient comme des flèches, propulsés par des moteurs à fusion d'antimatière catalysée à haute énergie, agiles. En les voyant, Antoinette pensa à des parasites nettoyant la gueule d'un énorme monstre sous-marin. L'*Oiseau de Tempête* était un poisson de belle taille.

Antoinette n'avait jamais rien fait de plus difficile, techniquement, que ce départ. L'attaque surprise de Clavain exigeait que le *Lumière Zodiacale* supporte une décélération de trois g jusqu'à son arrivée à moins de dix secondes-lumière du *Spleen de l'Infini*. Tous les vaisseaux de la vague d'attaque avaient dû partir avec la même poussée de trois g. Quitter la soute d'un vaisseau interstellaire était toujours une opération techniquement délicate, surtout quand les vaisseaux en partance étaient armés et chargés de carburant. Mais le faire sous une poussée soutenue était encore dix fois plus difficile. Antoinette aurait déjà trouvé la manœuvre ardue si Clavain avait exigé de l'effectuer à un demi-g, à l'instar des pilotes qui arrivaient et repartaient du Carrousel de New Copenhagen. Mais trois g, c'était du pur sadisme.

Elle y était pourtant parvenue. Maintenant, elle avait tout l'espace à sa disposition, sur des centaines de mètres dans le vide, dans toutes les directions.

— Vaisseau, à mon signal, connexion du tokamak. Cinq... quatre... trois... deux... *go* !

Après toutes ces années de conditionnement, elle se crispa, anticipant le coup de pied dans le derrière qui marquait le passage des fusées à propulsion nucléaire à la fusion pure.

Il n'eut pas lieu.

— Propulsion à fusion maintenue et régulière. Tous les signaux sont au vert. Trois g, Antoinette.

Elle haussa un sourcil et hocha la tête.

— Ben dites donc ! Ça s'est passé en douceur.

— Dites merci à Xavier, et peut-être à Clavain. Ils ont trouvé une couille dans l'une des plus anciennes sous-routines de gestion de poussée. Elle provoquait un petit décalage de poussée au cours du changement de mode de propulsion.

Elle recadra le gobe-lumen de plus loin, afin de le voir en entier. Des flux de vaisseaux d'attaque légers – surtout des cyclopropulseurs, mais aussi de petites vedettes – sortaient de cinq soutes différentes, sur toute la longueur de la coque. Beaucoup de vaisseaux étaient des trompe-l'œil qui n'avaient pas tous assez de carburant pour approcher à moins d'une seconde-lumière du *Spleen de l'Infini*. Mais même quand on le savait, l'ensemble demeurait impressionnant. L'énorme vaisseau paraissait saigner des flots de lumière.

— Et vous n'avez rien à voir là-dedans, bien sûr ?

— Bah, nous nous efforçons de faire de notre mieux...

— Je n'en ai jamais douté, Vaisseau.

— Je regrette ce qui s'est passé, Antoinette...

— C'est fini, Vaisseau.

Elle ne pouvait plus l'appeler la Bête. Et elle n'arrivait pas à l'appeler Lyle Merrick.

C'était donc *Vaisseau*. Et il faudrait qu'il s'en contente.

Elle passa à un grossissement encore inférieur, superposant à l'image un tracé qui délimitait les vaisseaux d'attaque, leur attribuait un code numérique en fonction de leur modèle, de leur portée, de leur équipage et de leur armement, et calculait leurs vecteurs. L'ensemble permettait de se faire une idée de l'ampleur de l'assaut. Il y avait près d'une centaine de vaisseaux en tout. Soixante n'étaient que des cyclos, dont un tiers seulement étaient pilotés par un membre de l'équipe d'assaut – généralement un porcko armé jusqu'aux dents. Il y avait aussi un ou deux tandems pour les opérations spécialisées. Tous les cyclopropulseurs transportaient une arme dont la gamme allait du graser à usage unique au boser Breitenbach d'une puissance d'un

gigawatt. Toutes les équipes portaient des servo-armures ; la plupart étaient munies d'armes à feu, ou pourraient démonter et brandir les armes de leur cyclo en arrivant à portée du vaisseau ennemi.

Il y avait une trentaine de vaisseaux de taille intermédiaire : des engins à coque fermée à deux ou trois places, des navettes de conception civile, adaptées à partir des vaisseaux qui se trouvaient dans les soutes du *Lumière Zodiacale* lors de sa capture, ou fournies par H à partir de ses propres flottilles. Elles étaient équipées du même éventail d'armes que les cyclos, mais elles transportaient aussi du matériel plus lourd : des rangées de missiles et des équipements d'abordage spécialisés. Et puis il y avait neuf appareils, des navettes ou des corvettes, moyennes ou plus grosses, chacune capable de transporter au moins vingt hommes armés, et à la coque assez longue pour embarquer la plus petite gamme de railgun. Trois de ces appareils étaient munis du dispositif supprimeur d'inertie, qui portait leur accélération maximale de quatre à huit g. Leur coque massive et asymétrique en faisait typiquement des vaisseaux non atmosphériques, mais ce ne serait pas un handicap dans la zone de combat prévue.

L'*Oiseau de Tempête* était beaucoup plus vaste que les autres vaisseaux, et sa soute contenait trois navettes et une dizaine de cyclos, avec leur équipage. Il n'était pas doté du système supprimeur d'inertie – la technologie s'était révélée impossible à dupliquer massivement, en tout cas pas dans les conditions offertes à bord du *Lumière Zodiacale* –, mais, pour compenser, le vaisseau d'Antoinette transportait plus d'armement et de blindage que les autres vaisseaux de la flotte d'assaut. Ce n'était plus un cargo, se dit-elle, c'était un bâtiment de guerre, et elle avait intérêt à s'habituer à cette idée.

— Petite... euh, pardon... Antoinette ?

— Oui ? demanda-t-elle en serrant les dents.

— Je voulais juste vous dire... maintenant... avant qu'il soit trop tard...

Elle lui coupa le sifflet et partit revêtir son exosquelette.

— Plus tard, Vaisseau. Il faut que j'inspecte les troupes.

Clavain était debout, seul, les mains derrière le dos, dans l'étreinte raide de son exosquelette, et il observait le départ des vaisseaux d'attaque depuis une coupole d'observation.

En quittant le *Lumière Zodiacale*, les drones, les leurres, les cyclos et autres appareils viraient sur l'aile et décrivaient une boucle, adoptant les formations prévues. Le verre intelligent de la coupole protégeait ses yeux contre l'éclat farouche des tuyères, masquant de noir le cœur des flammes, de sorte qu'il n'en voyait que la pointe violette. Au loin, bien au-delà de l'essaim de vaisseaux, ce minuscule

croissant brun-gris était Resurgam. La planète n'était pas plus grosse qu'une bille tenue à bout de bras. Les implants de Clavain lui indiquaient la position du gobe-lumen de Volyova, mais il était beaucoup trop loin pour être visible à l'œil nu. Il effectua une commande neurale, et la coupole grossit sélectivement la partie de l'espace où il se trouvait, faisant surgir des ténèbres une image raisonnablement nette du *Spleen de l'Infini*. Le vaisseau de la Triumvira était à près de dix secondes-lumière, mais il était vraiment gigantesque. La coque de quatre kilomètres de long sous-tendait un angle d'un tiers d'arc-seconde, qui était bien dans les limites de résolution des plus petits télescopes optiques du *Lumière Zodiacale*. L'ennui, c'était que la Triumvira devait voir au moins aussi bien son propre vaisseau. Si elle faisait un peu attention, elle ne pourrait pas manquer le départ de la flotte d'assaut.

Clavain savait maintenant que les excroissances baroques qu'il avait repérées auparavant et attribuées à des ajouts parasites effectués par le logiciel imageur étaient on ne peut plus réels ; quelque chose d'étrange et de stupéfiant était arrivé au vaisseau de Volyova. Il était resté lui-même derrière cette caricature gothique foisonnante de ce à quoi un vaisseau spatial aurait dû ressembler. Clavain ne pouvait s'empêcher de penser que la Pourriture Fondante avait quelque chose à voir là-dedans. Il n'avait observé des transformations rappelant plus ou moins ce qu'il contemplait en ce moment précis qu'en un seul autre endroit avant cela : dans l'architecture biscornue, fantasmagorique, de Chasm City. Il savait que des vaisseaux avaient été contaminés par la peste, il avait entendu dire que les virus attaquaient parfois les routines permettant aux vaisseaux de se réparer et de se reconfigurer, mais il n'avait jamais entendu parler d'un vaisseau si profondément, si perversement atteint que celui-ci et en même temps toujours capable de voler, pour autant qu'il pouvait en juger. À simplement le regarder, il en avait la chair de poule. Il espérait qu'aucun être vivant n'avait été pris dans ces transformations.

La sphère de combat devait englober les dix secondes-lumière séparant le *Lumière Zodiacale* de l'autre vaisseau, bien que son centre fût déterminé par les mouvements de Volyova. C'était un bon volume pour une guerre, se dit Clavain. Tactiquement, ce n'était pas tant l'échelle qui comptait que le temps moyen que les armes et les divers engins mettaient à le traverser.

À trois g, on pouvait aller d'un bout à l'autre de la sphère en quelques heures ; un peu plus de deux heures pour les vaisseaux les plus rapides de la flotte et moins de quarante minutes pour un missile superrapide. Clavain avait exploré les banques mémorielles à la recherche de données sur les différentes campagnes de l'Histoire où des tactiques parallèles avaient pu être utilisées : la bataille

d'Angleterre – un obscur combat aérien datant de l'une des premières guerres transnationales, livré avec des avions qui allaient moins vite que le son, et dotés de moteurs à piston – s'était déroulée sur un volume similaire du point de vue des temps de déplacement, bien que l'élément tridimensionnel fût beaucoup moins important. Les guerres globales du vingt et unième siècle étaient moins remarquables ; avec des drones suborbitaux dérivants, aucun point de la planète n'était à plus de quarante minutes d'une possible source d'anéantissement. Les guerres du système solaire de la dernière moitié du siècle offraient des parallèles plus utiles. Clavain pensait à la guerre de Sécession Terre-Lune, ou à la bataille pour Mercure, notant les victoires et les échecs, et les raisons des unes et des autres. Il pensait à Mars, aussi, à la bataille contre les Conjoinneurs de la fin du vingt-deuxième siècle. La sphère de combat s'était déplacée au-dessus des orbites de Phobos et de Deimos, où le temps de trajet effectif pour les fighters monoplaces les plus rapides était de trois ou quatre heures. Il y avait eu des problèmes de décalage horaire temporel, évidemment, les communications à vue étant bloquées par d'énormes nuages de débris argentiques.

Il y avait eu d'autres campagnes, d'autres guerres ; inutile de toutes les énumérer. Il avait tiré la leçon des faits saillants. Il connaissait les erreurs que les autres avaient faites, ainsi que celles qu'il avait commises lors des premiers engagements de sa carrière. Il fallait croire que les erreurs n'étaient pas significatives, sans quoi il n'aurait pas été là. Mais aucune leçon n'était sans valeur.

Un pâle reflet passa sur la vitre de la coupole.

— Clavain.

Il se retourna brusquement, accompagné par le bourdonnement des servos de son exosquelette.

— Felka... dit-il, surpris.

Il se croyait seul.

— Je suis venue assister à ça, dit-elle.

Son exosquelette la propulsa vers lui d'une démarche raide, empruntée, comme si elle était escortée par des gardes invisibles. Ensemble, ils regardèrent les derniers membres du commando disparaître dans l'espace.

— Si on ne savait pas que c'est la guerre... commença-t-il.

— ... ce serait presque beau, finit-elle à sa place. C'est vrai.

— Je fais ce qu'il faut, non ? demanda Clavain.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que tu es ce qui ressemble le plus à une conscience, pour moi, Felka. Je n'arrête pas de me demander ce que Galiana ferait si elle était là, tout de suite...

Felka l'interrompt :

— Elle s'en ferait, tout comme toi. Ce sont les gens qui ne s'en font pas, qui ne doutent jamais du bien-fondé de leurs actions, qui provoquent les problèmes. Les gens comme Skade.

Il se rappela l'éclair aveuglant, mortel, lorsqu'il avait détruit *l'Ombre de la Nuit*.

— Je regrette ce qui s'est passé.

— C'est moi qui t'ai dit de le faire, Clavain. C'était ce qu'aurait voulu Galiana, je le sais.

— Que je la tue ?

— Elle est morte il y a des années. Seulement sa mort n'était pas... achevée. Tu t'es contenté de refermer le livre.

— Je l'ai à jamais empêchée de revivre, répondit-il.

Felka prit la main de Clavain avec ses taches de vieillesse.

— Elle en aurait fait autant pour toi, Clavain. Je le sais.

— Peut-être. Mais tu ne m'as pas dit si tu étais d'accord.

— Je suis d'accord pour dire que ça servira nos intérêts à court terme si nous possédons les armes. En dehors de ça, je n'en suis pas sûre.

Clavain la regarda attentivement.

— Nous avons besoin de ces armes, Felka.

— Je sais. Mais si elle – la Triumvira – en a besoin aussi ? D'après ton droïde, elle essayait d'évacuer Resurgam.

Il répondit en choisissant soigneusement ses mots :

— Je ne me sens pas... directement concerné. Et même si elle est occupée à évacuer la planète, ce dont je n'ai aucune preuve, eh bien... raison de plus pour qu'elle me rende ce que je veux : en échange, je ne lui mettrai pas de bâtons dans les roues pour son évacuation.

— Et l'idée de l'aider ne t'a pas effleuré l'esprit ?

— Je suis là pour récupérer ces armes, Felka. Tout le reste, si bien intentionné que ça puisse être, n'est qu'accessoire.

— C'est bien ce que je pensais, répondit Felka.

Clavain comprit qu'il valait mieux ne rien répondre.

Ils regardèrent en silence les flammes violettes de ses troupes d'assaut filer vers Resurgam, et le vaisseau de la Triumvira.

Quand Khouri eut fini de répondre au dernier message de Thorn, elle arriva à une conclusion troublante. La marche était plus difficile que jamais. La pente apparente du sol s'était encore accentuée. C'était exactement ce qu'Ilia Volyova avait prévu : le capitaine avait accru son taux de poussée. Un dixième de g ne lui suffisait plus. De l'avis de Khouri, et la simu bêta de Clavain était d'accord avec elle, le taux était à présent du double, et il augmentait probablement. Les surfaces jusque-là horizontales paraissaient maintenant inclinées de douze

dégrés, suffisamment pour que les passages les plus glissants soient difficiles à franchir. Mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait pour le moment.

— Ilia, écoute-moi. Nous avons un putain de problème.

Volyova émergea de la contemplation de son champ de bataille. Les icônes se mirent à planer comme des dizaines de poissons congelés aux couleurs éclatantes dans la bulle écrasée qui représentait la zone de combat. Le spectacle avait changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, Khouri en était certaine.

— Allons, que se passe-t-il ?

— C'est la soute d'arrivée, où nous avons rassemblé les nouveaux arrivants.

— Et alors ?

— Il n'était pas prévu que le vaisseau serait en poussée. La soute temporaire a été aménagée alors que nous étions à l'arrêt. Sa rotation devait permettre de simuler une gravité radiale, perpendiculaire à l'axe longitudinal du vaisseau. Mais c'est en train de changer. Le capitaine accélère, et une nouvelle force agit parallèlement à l'axe. Elle ne fait qu'un cinquième de g pour l'instant, mais je parierais que ça va augmenter. Nous pourrions interrompre la rotation, mais ça ne changerait rien ; les parois sont en train de devenir des planchers.

— C'est un gobe-lumen, Khouri. C'est la transition normale vers le mode de vol interstellaire.

— Tu ne comprends pas, Ilia. Nous avons deux mille passagers entassés dans une soute, et ils ne peuvent pas rester là. Ils commencent déjà à flipper à cause de la pente du sol. Ils ont l'impression d'être sur le pont d'un bateau en train de couler, et personne ne leur dit qu'il y a quelque chose qui cloche. Ilia, reprit-elle, haletante, voilà le marché : tu avais raison pour le goulot d'étranglement. J'ai dit à Thorn d'accélérer les choses côté Resurgam. Ça veut dire que nous allons recevoir des milliers de gens d'ici très peu de temps.

Nous avons toujours su qu'il faudrait commencer à vider la soute. Nous allons commencer un peu plus tôt, et voilà tout.

— Mais ça impliquerait... commença Volyova, comme incapable de poursuivre sa pensée.

— Oui, Ilia. Il va falloir leur faire faire le tour du bâtiment. Et ça risque de ne pas leur plaire.

— Ça pourrait très mal tourner, Khouri. Très très mal, même.

Khouri baissa les yeux sur sa vieille amie.

— Tu sais ce qui me plaît chez toi, Ilia ? Tu es toujours d'un optimisme débordant.

— Ferme-la et regarde l'afficheur de la bataille, Khouri. Nous sommes attaqués – ou nous allons l'être très vite.

— Clavain ?

Elle esquissa un imperceptible hochement de tête.

— Le *Lumière Zodiacale* a lâché une escadrille de vaisseaux d'attaque, une centaine à peu près. Ils viennent par ici, à trois g pour la plupart. Dans quatre heures, ils seront là.

— Ilia, nous ne pouvons pas permettre que ces armes tombent entre les pattes de Clavain...

La Triumvira, l'air vieille et frêle comme Khouri ne l'avait jamais vue, secoua imperceptiblement la tête.

— Il ne les aura pas. Pas sans combattre.

Ils échangèrent des ultimatums. Clavain laissa à Ilia Volyova une dernière chance de lui remettre les armes de classe infernale. Si elle acceptait, il s'engageait à rappeler sa flotte d'assaut. Volyova répondit à Clavain que s'il ne rappelait pas sa flotte immédiatement, elle l'anéantirait avec les treize armes restantes.

Clavain prépara une réponse.

— Désolé. C'est inacceptable. J'ai vraiment besoin de ces armes.

Il la transmet et ne fut que modérément surpris par la réponse de la Triumvira, trois secondes plus tard. Elle était identique à la sienne, qu'elle n'avait pas eu le temps matériel de lire.

Volyova regarda cinq des treize dernières armes secrètes se placer en position d'attaque hors du *Spleen de l'Infini*. Les icônes multicolores qui les représentaient planaient au-dessus de son lit comme ces mobiles que mettent les parents sur le berceau des enfants. Volyova passa la main dans la représentation fantomatique, faisant bouger les icônes pour disposer les armes derrière son vaisseau de telle sorte qu'elles soient dissimulées par la coque, dans toute la mesure du possible. Les icônes se déplaçaient avec viscosité, reflétant les mouvements pâteux, en temps réel, des armes proprement dites.

— Tu vas t'en servir tout de suite ? demanda Khouri.

Volyova lui jeta un coup d'œil.

— Non. Pas encore. Pas avant d'y être obligée. Je préférerais éviter que les Inhibiteurs apprennent qu'il y a d'autres armes secrètes que les vingt qu'ils connaissent déjà.

— Tu seras bien obligée de finir par les utiliser.

— À moins que Clavain n'entende raison et ne se rende compte qu'il ne peut pas gagner. Il n'est pas trop tard. Il peut encore le comprendre.

— Mais nous ignorons tout des armes dont il dispose, répondit Khouri. Et s'il en avait d'aussi puissantes ?

— Ça ne ferait pas un poil de différence, Khouri. Il veut quelque chose que j'ai. Moi, je ne veux rien de lui. Ça me donne un avantage certain.

— Je ne...

Volyova poussa un soupir, chagrinée d'avoir à exprimer de telles évidences.

— Toute frappe dirigée contre nous ne pourrait être que chirurgicale. Il ne prendra jamais le risque d'endommager les armes dont il a si terriblement besoin. En termes crus, on ne vole pas quelqu'un en lui balançant un casse-monde dessus. Alors que moi, je ne suis pas liée par ce genre de contrainte. Clavain n'a rien dont j'aie besoin.

Enfin, presque rien, se dit Volyova. Elle était vaguement intriguée par ce qui avait permis à son adversaire de décélérer si brutalement, quoi que ça puisse être. Et même si ce n'était pas une technologie

aussi exotique que la suppression d'inertie... Non. Même ça, elle n'en avait pas désespérément besoin. Elle pouvait utiliser tout son arsenal contre lui. Elle pouvait l'anéantir ; la seule chose qu'elle risquait d'y laisser, elle n'était même pas sûre de son existence.

Et pourtant, quelque chose d'autre la troublait. Elle était sûre que Clavain pouvait voir tout ça. Surtout si celui à qui elle avait affaire était *le* Clavain, le Boucher de Tharsis en personne. Il n'avait pas survécu à quatre cents années, sinon plus, de périlleuse Histoire humaine en faisant des erreurs d'une tragique simplicité.

Et si Clavain savait une chose qu'elle ignorait ?

Elle remuait les doigts dans la configuration, déplaçant fébrilement ses pièces, se demandant lesquelles utiliser en premier, se disant aussi que, compte tenu des contraintes qui s'imposaient à Clavain, il pourrait être plus intéressant de ménager une escalade que de pulvériser instantanément son vaisseau.

— Des nouvelles de Thorn ? demanda-t-elle.

— Il est en route. Il arrive de Resurgam avec deux mille nouveaux passagers.

— Et il est au courant de notre petit problème avec Clavain ?

— Je lui ai dit que nous approchions de Resurgam. Je ne voyais aucune raison d'ajouter à ses soucis.

— Tu as bien fait, approuva pour une fois Volyova. Les gens ne sont pas plus en danger dans l'espace que sur Resurgam. Au moins, une fois qu'ils ont quitté la planète, ils ont un espoir de survie. Pas énorme, mais...

— Tu es sûre que nous n'utiliserons pas les armes secrètes ?

— Je les utiliserai, Khouri, mais pas avant d'y être absolument obligée. Tu n'as jamais entendu l'expression « regarder l'ennemi dans le blanc des yeux » ? Hum, peut-être pas ; c'est le genre de chose que seul un soldat peut connaître.

— Tu sais, Ilia, j'en ai plus oublié sur l'armée que tu n'en sauras jamais...

— Alors, fais-moi confiance. C'est trop te demander ?

Le combat commença vingt-deux minutes plus tard. La salve d'ouverture de Clavain fut dérisoire, presque insultante, se dit Volyova. Elle avait détecté les signatures des railguns, des ondes d'énergie électromagnétique conçues pour propulser de minuscules projectiles d'une extrême densité à mille ou deux mille kilomètres à la seconde. Les obus mettraient une heure à l'atteindre, à partir de leur point de lancement à proximité du *Lumière Zodiacale*. À la limite extrême de résolution, elle distinguait les silhouettes cruciformes, squelettiques, des lanceurs proprement dits, et la pulsation des explosions séquencées matière-antimatière qui catapultaient les obus jusqu'à leur vitesse terminale, engloutissant les railguns au passage.

Clavain n'en avait pas suffisamment pour saturer l'espace autour du *Spleen*, de sorte que, pour éviter les frappes, Volyova – ou plutôt le capitaine – n'avait qu'à faire suivre au *Spleen de l'Infini* un schéma de marche aléatoire, en prenant bien garde à ne jamais retourner dans le volume d'espace où il se trouvait une heure plus tôt, car s'il y avait un endroit où ils risquaient de rencontrer un projectile de railgun, c'était bien là.

Au départ, c'est exactement ce qui se passa. Volyova n'eut pas besoin de le demander au capitaine. Il partageait les mêmes informations tactiques qu'elle ; il était forcément parvenu à des conclusions identiques. Elle sentait un faible mouvement de roulis et de tangage, comme si sa couchette était fixée sur un radeau ballotté par une mer légèrement houleuse, alors que le *Spleen de l'Infini* se déplaçait au gré des poussées tempétueuses des nombreuses fusées de correction d'assiette dont la coque était bardée.

Mais elle pouvait faire mieux que ça.

En intégrant les données des tirs à longue portée des railguns et les signatures des lanceurs électromagnétiques, elle pouvait déterminer la cible précise de chaque projectile. La marge d'erreur était faible, et Volyova s'amusait à esquiver au tout dernier moment. Elle faisait tourner des simulations dans l'afficheur tactique, montrant au capitaine le point d'impact prévisionnel de chaque projectile, et le capitaine révisait sa trajectoire en conséquence. C'était elle qui avait choisi cette stratégie, élégante et économe en énergie, et elle espérait que Clavain en prendrait de la graine.

Elle voulait qu'il se perfectionne, afin de pouvoir s'améliorer à son tour.

Clavain assista à la mise à feu et au lancement de son dernier railgun, qui explosa dans un feu d'artifice d'éclairs aveuglants.

Une heure avait passé depuis qu'il avait lancé l'attaque. Il n'avait jamais sérieusement espéré qu'elle ferait plus qu'occuper la Triumvira, lui faisant perdre son temps et détournant son attention des autres éléments de l'assaut. Si l'un des projectiles avait atteint son vaisseau, il aurait libéré, au moment de l'impact, une énergie cinétique de près d'une kilotonne ; assez pour endommager un gobe-lumen, peut-être même gravement, mais pas assez pour l'anéantir. Il restait une chance de succès – quatre projectiles étaient encore en cours de route –, mais tout indiquait que la Triumvira saurait les éviter. Clavain n'en éprouvait guère de regret ; plutôt une impression de soulagement tranquille à l'idée que la phase de négociation était passée, et qu'ils étaient entrés dans l'arène infiniment plus honnête du vrai combat. Il soupçonnait la Triumvira de partager ses pensées.

Felka et Remontoir planaient en apesanteur près de lui, dans la coupole d'observation, qui était découplée de la partie en rotation du vaisseau. Depuis que le *Lumière Zodiacale* avait ralenti pour s'arrêter à la limite de la Zone Contestée, ils n'avaient plus besoin de leurs exosquelettes, et Clavain se sentait étrangement vulnérable sans le sien.

— Déçu, Clavain ? demanda Remontoir.

— Non. En réalité, je suis rassuré. Quand les choses paraissent trop faciles, je me demande toujours s'il n'y a pas un piège.

Remontoir hocha la tête.

— Quoi qu'elle ait pu faire à son vaisseau, une chose est sûre : elle n'est pas stupide. J'imagine que tu ne crois toujours pas à cette histoire de tentative d'évacuation ?

— Il y a davantage de raisons d'y croire maintenant qu'avant, répondit Felka. N'est-ce pas, Clavain ? Nous avons vu des navettes se déplacer entre la surface et l'orbite.

— C'est tout ce que nous avons remarqué, ajouta Clavain.

— Nous avons aussi vu un gros vaisseau se déplacer entre l'orbite et le gobe-lumen, poursuivit-elle. Quelle autre preuve voulez-vous de sa sincérité ?

— Ce n'est pas forcément un programme d'évacuation, fit Clavain entre ses dents. Ça pourrait être bien des choses.

— Alors, laissons-lui le bénéfice du doute, répondit Felka.

Clavain se tourna vers elle, brûlant d'une soudaine colère mais espérant que ça ne se verrait pas.

— C'est son choix. Elle a les armes. C'est tout ce que nous voulons.

— Les armes ne feront aucune différence, à long terme.

Il renonça à tenter de dissimuler sa colère.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Exactement ce que j'ai dit. Je sais, Clavain. Je sais que tout ce qui se passe ici, tout ce qui a tant d'importance pour vous, pour nous, ne changera rien au bout du compte.

— Et cette perle de sagesse nous vient du Loup, c'est ça ?

— Tu sais que j'en ai ramené une partie du vaisseau de Skade.

— Oui, Felka, répondit-il. Raison de plus pour ne pas écouter ce que tu racontes.

Elle se hala, à la force des poignets, vers l'un des côtés de la coupole et disparut par le sas qui menait vers le corps principal du vaisseau. Clavain ouvrit la bouche pour la rappeler, pour s'excuser. Mais aucun son ne sortit.

— Clavain ?

Il regarda Remontoir.

— Quoi, Rem ?

— Les premiers missiles hyperrapides vont arriver d'une minute à l'autre.

Antoinette vit la première vague de missiles hyperrapides filer le long du vaisseau, dépassant l'*Oiseau de Tempête* avec un différentiel de vitesse de près de mille kilomètres à la seconde. La salve comportait quatre missiles. Ils avaient évité son vaisseau en passant sur les quatre côtés, mais l'instant d'après ils convergeaient juste devant, et les cônes aveuglants de leurs tuyères se rencontrèrent comme les lignes d'un croquis en perspective.

Deux minutes plus tard, une autre vague passait à tribord, puis, trois minutes après, une troisième par bâbord, mais plus loin.

— Putain de merde ! murmura-t-elle. On ne joue plus aux petits soldats, hein ?

— Tu as peur ? demanda Xavier, collé au dossier du siège voisin de celui d'Antoinette.

— Je suis morte de trouille, répondit-elle.

Elle était déjà allée inspecter, dans la soute de l'*Oiseau de Tempête*, le groupe d'assaut armé jusqu'aux dents qu'elle transportait.

— Mais ça fait du bien. Papa disait toujours...

— « C'est quand tu n'as pas peur qu'il faut avoir peur... » Ouais, acquiesça Xavier. C'était une de ses formules.

— En réalité...

Ils regardèrent tous les deux la console.

— Quoi donc, Vaisseau ? demanda Antoinette.

— En réalité, c'était l'une des miennes. Mais elle plaisait tellement à votre père qu'il me l'avait empruntée. J'ai pris ça pour un compliment.

— Alors, c'est Lyle Merrick qui disait ça... commença Xavier.

— Oui.

— Sans blague ? demanda Antoinette.

— Sans blague, Petite Demoiselle.

La dernière vague de projectiles était toujours en cours de route quand l'attaque de Clavain atteignit le stade suivant. Cette fois-là non plus, il n'y eut pas d'élément de surprise. Mais il n'y en avait presque jamais dans l'espace, où les cachettes et les possibilités de dissimulation étaient si rares et si éloignées. On pouvait toujours échafauder des stratégies et espérer que les pièges, évidents ou subtils, qu'on tendait à l'ennemi lui échapperaient, mais la guerre dans l'espace était un jeu totalement transparent. C'était une guerre entre des ennemis qui pouvaient à bon droit se croire mutuellement omniscients. Comme au jeu d'échecs, l'issue de la partie était souvent évidente dès les premiers mouvements, surtout si les adversaires

étaient de force inégale.

Volyova remonta la trajectoire des missiles hyperrapides envoyés par le *Lumière Zodiacale*. Ils avaient accéléré à une centaine de g et maintenu cette poussée pendant quarante minutes avant de devenir purement balistiques, et depuis ils se déplaçaient à près d'un pour cent de la vitesse de la lumière – des cibles formidables, mais encore dans les possibilités de défense autonomes de la coque du *Spleen de l'Infini*. N'importe quel vaisseau spatial devait pouvoir suivre les objets en mouvement à la trace et les détruire rapidement. Ça faisait partie des procédures normales d'évitement de collision, de sorte que c'est à peine si Volyova avait eu besoin d'émuler les protections existantes pour en faire des armes à part entière.

C'était une question de nombre. Chaque missile mobilisait une certaine partie des armes de sa coque, et il y avait toujours un petit risque, statistiquement, qu'arrivent en même temps un trop grand nombre de missiles pour qu'elle puisse s'en occuper – elle ou le capitaine, qui gérait, en réalité, les défenses.

Mais cela n'arriva pas. Elle procéda à une analyse de la répartition des missiles et en conclut que Clavain n'essayait pas de l'atteindre. Il aurait pu le faire ; il avait un certain contrôle sur les projectiles, jusqu'au moment où ils cessaient d'accélérer, suffisamment pour intégrer tous les petits changements directionnels du *Spleen*. Une frappe directe d'un hyperrapide, même avec une ogive en carton-pâte, aurait instantanément réduit le vaisseau en poussière. Or les missiles suivaient tous des trajectoires qui n'avaient qu'une chance infime de toucher réellement le vaisseau. Ils filaient à des dizaines de kilomètres du bâtiment, un sur vingt, à peu près, allant exploser légèrement plus près de Resurgam. Les signatures des explosions suggéraient de petites charges matière-antimatière : soit du carburant résiduel, soit des ogives de la taille d'une tête d'épingle. Les dix-neuf autres missiles étaient en fait chargés à blanc.

Une explosion plus proche aurait sûrement occasionné des dégâts au *Spleen*, se dit-elle. Les cinq armes secrètes déployées étaient assez robustes pour qu'elle n'ait pas à s'en faire à leur sujet, mais une explosion de matière-antimatière à courte portée aurait risqué d'incapaciter les armements de la coque, la laissant vulnérable face à un assaut plus concerté. Il n'était pas question qu'elle laisse se produire une chose pareille, mais elle devrait consacrer une bonne fraction de ses ressources pour l'empêcher. Et l'ennui, c'était que la plupart des missiles qu'elle devait détruire ne constituaient pas une menace réelle ; ils n'étaient ni armés, ni sur des trajectoires d'interception.

Elle n'alla pas jusqu'à en remercier Clavain. Il n'avait fait qu'adopter une approche de saturation d'attaque on ne peut plus

classique, liant ses défenses à une menace à faible probabilité/fortes conséquences. Ce n'était ni intelligent ni original, mais c'était plus ou moins exactement ce qu'elle aurait fait dans les mêmes circonstances. Il fallait lui accorder ça : il ne l'avait pas déçue.

Volyova décida de lui laisser une dernière chance avant de mettre fin à la plaisanterie.

— Clavain ? demanda-t-elle, émettant sur la fréquence qu'elle avait utilisée pour son ultimatum. Clavain, vous m'écoutez ?

Vingt secondes passèrent, puis elle entendit sa voix :

— J'écoute, Triumvira. J'espère que ce n'est pas une offre de reddition ?

— Je vous laisse une dernière chance avant de mettre fin à tout ça, Clavain. Une chance de vous en aller et de livrer combat une autre fois, contre un adversaire plus enthousiaste.

Sa réponse se fit attendre. Il se pouvait que le délai soit artificiel, mais cela indiquait de façon presque certaine que Clavain était toujours à bord du *Lumière Zodiacale*.

— Et à quoi dois-je cette mansuétude, Triumvira ?

— Vous n'êtes pas un mauvais homme, Clavain. Vous êtes seulement... égaré. Vous croyez avoir plus besoin des armes que moi, mais vous vous trompez. Je ne vous reproche rien. On ne vous a encore fait aucun mal. Rappelez vos forces, et nous dirons que c'était un malentendu.

— Vous parlez comme si vous pensiez avoir le dessus, Ilia. À votre place, je n'en serais pas si sûre.

— J'ai les armes, Clavain, répondit-elle, tout en se rendant compte qu'elle souriait et qu'elle fronçait les sourcils en même temps. Ça fait une sacrée différence, vous ne pensez pas ?

— Je regrette, Ilia, mais je suis d'avis qu'un ultimatum par personne, ça suffit, non ?

— Vous êtes un imbécile, Clavain. Et le plus triste, c'est que vous ne saurez jamais à quel point.

Il ne répondit pas.

— Alors, Ilia ? demanda Khouri.

— Je lui ai laissé une dernière chance. Maintenant, ça suffit. Fini de jouer. Capitaine ? appela-t-elle en élevant la voix. Vous m'entendez ? J'aurais besoin de l'arme secrète numéro dix-sept. Vous voulez bien m'en donner le contrôle ?

Il n'y eut pas de réponse. Au bout d'un moment, elle sentit sa nuque la picoter. Si le capitaine n'était pas disposé à lui laisser vraiment utiliser les cinq armes déployées, alors tous ses plans tombaient à l'eau, et Clavain paraîtrait soudain beaucoup moins stupide.

Puis elle remarqua un changement subtil dans le statut des icônes

de l'arme. Elle avait bel et bien acquis le contrôle absolu de l'arme secrète dix-sept.

— Merci, capitaine, dit-elle gentiment, avant de s'adresser à l'arme : Salut, Dix-Sept. Heureuse de retravailler avec toi !

Elle passa la main dans la projection, pinçant l'icône de l'arme entre ses doigts. Celle-ci se déplaça comme au ralenti, reflétant l'inertie de l'arme qui faisait mouvement le long de la coque du *Spleen*, alignant son axe meurtrier vers la cible à la fois si lointaine et si proche du *Lumière Zodiacale*. À tout moment, la connaissance que Volyova avait de la position du vaisseau de Clavain accusait vingt secondes de retard, mais ce n'était qu'un problème mineur. Dans l'hypothèse très invraisemblable où il effectuerait un déplacement soudain, elle était encore assurée de l'atteindre. Elle allait balayer le volume d'occupation possible avec l'arme, afin d'être sûre de ne pas le rater. Et quand elle l'aurait frappé, ça se saurait : l'explosion de ses propulsions Conjoineur illuminerait le système entier. Si quelque chose risquait d'attirer l'attention des Inhibiteurs, ce serait bien ça.

Mais elle n'avait pas le choix.

Pourtant, à l'instant décisif, Volyova flancha. Ça ne lui paraissait pas bien : trop définitif ; trop abrupt ; trop peu – et elle s'en étonna – sportif. Il lui semblait qu'elle devait lui laisser une toute dernière possibilité de s'en sortir ; elle lui devait un dernier avertissement. Un coup de semonce. Il avait fait un si long chemin, après tout. Et il avait manifestement imaginé qu'il avait une chance de récupérer les armes.

Clavain... se dit-elle. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça...

Seulement voilà... C'était comme ça, point final.

Elle tapota l'icône, comme un bébé crevant une bulle avec son doigt.

— Au revoir, murmura Volyova.

Un instant passa. Les données factuelles et les symboles attachés à l'icône de l'arme secrète changèrent, indiquant une profonde modification de l'état de l'arme. Volyova regarda l'image en temps réel du vaisseau de Clavain, comptant mentalement les vingt secondes qu'il faudrait au rayon pour anéantir le vaisseau. Le rayon y ouvrirait une crevasse de la taille d'un canyon, à supposer qu'il ne déclenche pas l'explosion immédiate et fatale de la propulsion Conjoineur.

Dix secondes plus tard, il n'avait toujours pas bougé. Elle sut alors qu'elle avait bien visé, que l'impact serait précis et dévastateur. Clavain ne verrait même pas venir la mort.

Elle attendit les dix dernières secondes, anticipant l'amère impression de triomphe qui accompagnerait sa destruction.

Tic-tac, tic-tac... Elle rentra instinctivement la tête dans les épaules, anticipant l'éclair qui allait jaillir, comme une gamine attendant le bouquet final d'un feu d'artifice.

Vingt secondes passèrent, puis vingt et une... vingt-cinq... trente. Une demi-minute avait passé. Une demi-minute qui fit bientôt une minute entière.

Le vaisseau de Clavain était toujours en vue.

Il ne s'était rien produit.

Elle entendit à nouveau sa voix. Calme, polie, presque humble.

— Je sais ce que vous venez d'essayer de faire, Ilia, dit-il. Mais vous deviez bien vous douter que j'envisagerais la possibilité que vous tourniez les armes contre moi, non ?

— Qu'avez-vous... fait ? bredouilla-t-elle.

Vingt secondes passèrent, qui semblèrent durer une éternité.

— Oh, pas grand-chose, répondit Clavain. J'ai juste ordonné aux armes de ne pas tirer. Elles sont à nous, Ilia, pas à vous. Il ne vous est pas venu à l'esprit que nous pourrions avoir un moyen de nous protéger d'elles ?

— Vous mentez, dit-elle.

Clavain eut l'air amusé, comme s'il espérait secrètement qu'elle exigerait des preuves supplémentaires.

— Je peux vous refaire une démonstration, si vous voulez.

Il lui demanda de regarder les autres armes secrètes, celles qu'elle avait déjà lancées contre les Inhibiteurs.

— Maintenant, concentrez-vous sur l'arme la plus proche de ce qui reste de Roc. Elle va cesser le tir, vous allez voir...

C'était une autre sorte de guerre, et voilà tout. Une heure plus tard, les premières vagues de la force d'assaut de Clavain avaient atteint le volume d'espace entourant immédiatement le *Spleen de l'Infini*. Il l'observa à dix secondes-lumière de distance, se sentant aussi éloigné du combat qu'il avait initié qu'un général du temps jadis suivant les opérations à la lorgnette, du haut d'une colline. Le bruit et la fureur des armes étaient trop distants pour qu'il les perçoive.

— Joli, commenta Volyova d'un ton appréciateur.

— Ce n'était pas un tour. Juste une précaution. Une précaution élémentaire. Voyons, Ilia, c'étaient nos propres armes, quand même !

— Un signal, Clavain ?

— Une giclée de neutrinos codés. Impossible à brouiller ou à intercepter, alors n'essayez même pas ; ce serait peine perdue.

Elle lui posa une question à laquelle il ne s'attendait pas, une question qui lui rappela qu'il aurait tort de la sous-estimer.

— Bien joué. Mais puisque vous aviez la possibilité d'entraver leur fonctionnement, on aurait pu croire que vous auriez aussi celle de les détruire.

Décalage temporel ou non, il n'avait guère plus d'une seconde pour imaginer une réponse...

— Jamais de la vie ! Je n'allais pas détruire les choses que j'étais venu récupérer.

La réponse de Volyova lui parvint vingt secondes plus tard, pas une de plus.

— Pas forcément, Clavain. Vous auriez pu vous contenter de brandir la menace de les détruire. J'imagine que la destruction d'une arme secrète serait assez spectaculaire, quelle que soit la façon dont on s'y prenne. En réalité, je n'ai pas besoin de l'imaginer : c'est déjà arrivé une fois, je l'ai vu de mes propres yeux, et croyez-moi, c'était spectaculaire. Pourquoi ne pas menacer de faire sauter l'une des armes qui se trouvait encore dans mon bâtiment et voir où ça vous menait ?

— Vous avez tort de me donner des idées, dit-il.

— Pourquoi ? Parce que vous en seriez capable ? Je n'en crois rien, Clavain. Je pense qu'à part les empêcher de tirer vous ne pouvez pas faire grand-chose avec ces armes.

Là, elle l'avait coincé...

— Oh si... répondit-il obstinément.

— Eh bien, prouvez-le. Envoyez un signal de destruction à l'une des armes qui sont à l'autre bout du système. Pourquoi pas à celle que vous venez d'inactiver, par exemple ?

— Je ne vois pas l'intérêt de détruire une arme irremplaçable dans l'unique but de prouver mes dires.

— Tout dépend de ce que vous voulez prouver, Clavain.

Il se rendit compte qu'il n'avait rien à gagner à lui mentir. Il poussa un soupir.

— Je ne peux détruire aucune des armes, avoua-t-il.

Et ce fut comme s'il s'allégeait d'un grand poids.

— Bon... ronronna-t-elle. La négociation, c'est une question de transparence, vous voyez. Dites-moi, Clavain, les armes peuvent-elles être détruites à distance ?

— Oh oui, répondit-il. Il y a un code. Un code propre à chaque arme.

— Et alors ?

— Alors, je ne connais pas ces codes. Mais je les cherche. J'essaie de casser le chiffre.

— Vous pensez pouvoir y arriver ?

— Théoriquement, oui, répondit Clavain en se grattant la barbe. Mais ne retenez pas votre respiration en attendant.

— Vous allez continuer à chercher quand même ?

— J'aimerais bien savoir à quoi il ressemble. Pas vous ?

— Oh, moi, je n'en ai pas besoin, Clavain. J'ai fait adjoindre à chaque arme un système d'autodestruction entièrement indépendant de tout ce que vos gens auraient pu installer à la base.

— Vous êtes une femme très prudente, Ilia.

— Je prends mon boulot très au sérieux, Clavain. Tout comme vous, d'ailleurs...

— Oui, convint-il.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je ne vais pas vous donner ces armes, vous le savez. Et j'en ai encore d'autres.

Clavain augmenta le grossissement afin de regarder le combat. Des éclairs de lumière ponctuaient le vide, autour du vaisseau de la Triumvira. Les premières pertes avaient déjà été constatées. Quinze des porckos de Scorpio étaient morts, tués par les armes défensives de Volyova avant qu'ils aient pu approcher à moins de trente kilomètres du vaisseau. D'autres groupes d'assaut étaient signalés plus près – il se pouvait même qu'une équipe ait atteint la coque –, mais quelle que soit l'issue du combat, celui-ci avait déjà fait des victimes.

— Je sais, répondit Clavain avant de couper la communication.

Il remit toutes les commandes du *Lumière Zodiacale* entre les mains de Remontoir et s'octroya l'un des derniers vaisseaux restés dans la soute-parking. L'ex-navette civile était l'une de celles de H ; il reconnut les stries et les balafres des marques de guerre banshee lorsqu'elles s'allumèrent. Le vaisseau à taille de guêpe était petit et légèrement blindé, mais il transportait le dernier système supprimeur d'inertie encore en fonction, et c'était pour cela qu'il l'avait conservé jusque-là. Au fond de lui, il devait savoir depuis le début qu'il aurait envie de prendre part au combat, et que ce vaisseau l'amènerait sur le théâtre des opérations en à peine plus d'une heure.

Clavain était en scaphandre, et le cycle de connexion des sas qui permettaient l'accès au vaisseau amarré était déjà amorcé quand elle le rappela.

— Clavain !

Il se retourna, son casque coincé sous le bras.

— Felka, dit-il.

— Tu ne m'avais pas dit que tu partais.

— Je n'en ai pas eu le courage.

Elle hocha la tête.

— J'ai essayé de t'en dissuader. Mais je comprends. Tu ne peux pas faire autrement que d'y aller.

Il hocha la tête, incapable de trouver ses mots.

— Clavain...

— Felka, je suis tellement désolé de...

— Ça n'a pas d'importance, répondit-elle en faisant un pas vers lui. Enfin, si, bien sûr que ça a de l'importance, mais nous pourrions en parler plus tard. En cours de route.

— En cours de route ? répéta-t-il stupidement.

— Vers le théâtre des opérations, Clavain. Je viens avec toi.

Il réalisa alors seulement qu'elle portait une combinaison roulée en boule sous son bras, le casque pendant au bout de son poignet comme un fruit trop mûr.

— Pourquoi ?

— Parce que si tu meurs, je veux mourir aussi. C'est aussi simple que ça, Clavain.

Ils s'éloignèrent à toute vitesse du *Lumière Zodiacale*. Clavain regarda disparaître le bâtiment en se demandant s'il remettrait jamais les pieds à son bord.

— Ça risque de ne pas être très confortable, dit-il en poussant les moteurs à leur maximum.

La bulle de suppression inertielle avala les quatre cinquièmes de la masse du vaisseau banshee, mais le rayon effectif de la bulle n'incluait pas le poste de pilotage. Clavain et Felka ressentirent l'accélération croissante comme si on leur avait empilé des poids sur la poitrine.

— Je le supporterai, dit-elle.

— Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour.

— Je t'accompagne. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Clavain afficha une représentation du combat, mesurant les changements qui s'étaient produits pendant qu'il était allé revêtir son scaphandre. Vingt-trois membres de l'armée de Scorpio étaient déjà morts, des porckos pour l'essentiel, mais les vaisseaux grouillaient autour du *Spleen de l'Infini* comme un essaim de frelons, décrivant des boucles de plus en plus serrées. De si près, ils faisaient des cibles très difficiles à atteindre pour les défenses à moyenne portée de Volyova. La Triumvira avait rapatrié toutes ses armes de classe infernale sauf une à l'intérieur du rayon d'action du gobe-lumen. L'*Oiseau de Tempête*, représenté par sa propre icône obèse, approchait maintenant du bord de la Zone Contestée. Partout ailleurs, sur l'écran où s'affichait l'ensemble du système, l'arme des Loups continuait à enfoncer son unique croc gravitationnel dans la chair de l'étoile. Clavain réduisit la zone représentée jusqu'à ce qu'elle soit juste assez grande pour être encore lisible, et se tourna vers Felka.

— J'ai peur que la conversation ne soit pas très facile.

[Eh bien, nous n'avons pas besoin de parler.]

Il la regarda, surpris qu'elle se soit exprimée à la façon des Conjoiners, ouvrant une fenêtre entre leurs têtes, projetant les mots – les mots, et beaucoup plus – directement dans son esprit.

Felka...

[Tout va bien, Clavain. Ce n'est pas parce que je ne le fais pas très souvent que je n'en suis pas capable...]

Je n'ai jamais pensé que tu n'en étais pas capable. C'est juste...

Il se rendit compte que, bien qu'il n'y ait pas de machines conjoiners dans l'appareil, ils étaient assez près pour l'échange de pensées tel que le pratiquaient les Conjoiners. Leurs implants généraient des champs assez forts pour exercer une influence l'un sur l'autre sans amplification intermédiaire.

[Tu as raison. D'ordinaire, je n'aime pas ça. Mais tu n'es pas quelqu'un d'ordinaire.]

Tu n'es pas obligée de...

[Clavain, laisse-moi t'avertir. Tu peux regarder au fond de ma tête. Il n'y a pas de barrières, de frontières, de blocages mnémoniques. Pas pour toi, du moins. Mais ne regarde pas trop profondément. Oh, tu ne verrais rien de secret, rien dont je puisse avoir honte... Non, c'est juste que...]

Il se pourrait que je ne le supporte pas, c'est ça ?

[Il y a des moments où même moi je ne le supporte pas, Clavain, et je vis avec depuis ma naissance.]

Je comprends.

Il voyait à travers les couches superposées de sa personnalité, il sentait le flux superficiel de ses pensées. L'échange de données était serein. Il n'y avait rien qu'il ne puisse examiner ; aucune expérience sensorielle, aucun souvenir auquel il n'ait accès et qu'il ne puisse explorer comme si c'était l'un des siens. Mais sous cette calme surface il entrevoyait, pareille à un tumulte perçu derrière une plaque de verre fumé, une tempête hurlante de conscience. C'était frénétique et incessant, comme une machine perpétuellement sur le point de voler en éclats, mais sa propre destruction ne lui apporterait pas le répit.

Il recula, terrifié à l'idée de tomber dans ce chaos.

[Tu vois ce que je veux dire ?]

J'ai toujours su que tu vivais avec quelque chose comme ça. Mais je ne...

[Ce n'est pas ta faute. Ce n'est la faute de personne, pas même de Galiana. Je suis comme ça, et voilà tout.]

Il comprit alors comme il ne l'avait jamais compris ce qui obsédait Felka. Cette machine hurlante se nourrissait de jeux, de jeux complexes, qui lui donnaient du grain à moudre et qui apaisaient sa fureur. Quand elle était enfant, la Muraille lui suffisait, mais la Muraille lui avait été enlevée. Après cela, elle n'en avait plus jamais

eu assez. Peut-être la machine avait-elle évolué au fur et à mesure que Felka grandissait. Peut-être la Muraille n'aurait-elle pas suffi non plus, en fin de compte. Peu importait. Tout ce qui comptait à présent, c'était de trouver des dérivatifs : des jeux, des énigmes, des labyrinthes ou des rébus à résoudre, à donner en pâture à la machine afin qu'elle lui procure un peu de calme intérieur.

Je comprends maintenant pourquoi tu pensais que les Schèmes Mystifs pourraient t'aider.

[Clavain, même s'ils ne pouvaient pas me changer – et je ne suis pas sûre d'avoir envie qu'ils me changent –, ils pourraient au moins me donner matière à réflexion. Tant d'esprits non humains, tant de schémas ont été emmagasinés dans leurs océans... Qui sait ? Je verrais peut-être clair dans des choses qui auraient échappé aux autres nageurs. Il se pourrait que j'arrive à me rendre utile.]

Je t'ai toujours dit que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour ça. Mais ce n'est pas en train de s'arranger. Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

[Évidemment.]

Felka...

Elle avait dû suffisamment lire dans son esprit pour comprendre ce qu'il s'apprêtait à lui demander.

[J'ai menti, Clavain. J'ai menti pour te sauver, pour te faire faire demi-tour.]

Il le savait déjà ; Skade le lui avait dit. Mais jusqu'à cette minute il n'avait pas écarté la possibilité que Skade lui ait menti et que Felka soit bien sa fille.

Dans ce cas, ç'aurait été un pieux mensonge. J'en ai suffisamment fait moi-même, au cours de mon existence.

[C'était un mensonge quand même. Mais je ne voulais pas que Skade te tue. Il me paraissait préférable de ne pas dire la vérité...]

Tu devais savoir que je m'étais toujours demandé...

[Il était normal que tu te poses la question, Clavain. Il y a toujours eu un lien entre nous, depuis que tu m'as sauvé la vie. Et tu étais le prisonnier de Galiana, avant ma naissance. Elle n'aurait pas eu de mal à recueillir le matériel génétique...]

Ses pensées s'embrumèrent.

[Clavain, je peux te poser une question ?]

Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, Felka.

[As-tu fait l'amour avec Galiana pendant que tu étais son prisonnier ?]

Il lui répondit avec un calme, une clarté d'esprit qui le surprurent lui-même.

Je ne sais pas. Je pense que oui. Je crois m'en souvenir. Mais que veulent dire les souvenirs, après quatre cents ans ? Peut-être n'est-ce que te

souvenir d'un souvenir. J'espère que ce n'est pas le cas. Mais après coup... quand je suis devenu Conjoineur...

[Oui ?]

... nous avons fait l'amour. Nous le faisons souvent, au début. Ça ne plaisait pas aux autres Conjoineurs, enfin je pense – ils trouvaient ça bestial, un retour à l'humanité primitive. Galiana n'était pas comme ça, évidemment. Elle avait toujours été sensuelle, elle se repaissait du royaume des sens. C'est ce que ses ennemis n'ont jamais compris : elle aimait vraiment l'humanité, plus qu'eux en tout cas. C'est pour ça qu'elle a fondé les Conjoineurs. Pas pour qu'ils soient meilleurs que l'humanité, non ; c'était un cadeau, une promesse de ce que pourrait être l'humanité si seulement elle réalisait son potentiel. Au lieu de ça, ils l'ont décrite comme un monstre froidement réducteur. Comme ils se trompaient ! Pour Galiana, l'amour n'était pas un vieux truc mental de chimie darwinienne à éradiquer de l'esprit humain. Elle pensait que c'était une chose qui devait être amenée à son point culminant, une graine dont il fallait s'occuper pour qu'elle germe. Mais ils n'ont jamais compris ça. Et l'ennui, c'est qu'il fallait être Conjoineur pour apprécier ce qu'elle avait réussi.

Clavain s'interrompit le temps de revoir la disposition de ses forces autour du vaisseau de la Triumvira. Il y avait encore eu deux morts au cours de la minute écoulée, mais ses hommes tenaient bon.

Oui, nous avons fait l'amour, au début, quand j'ai rejoint les Conjoineurs. Et puis il y a eu un moment où ça n'a plus été nécessaire, sinon par nostalgie. Ça nous paraissait un peu enfantin : pas mal, pas primitif, même pas ennuyeux, mais plus très intéressant. Nous nous aimions toujours autant, nous n'avions pas perdu notre soif d'expériences sensorielles. C'est juste qu'il y avait tellement de moyens plus gratifiants d'arriver au même genre d'intimité. Quand on a effleuré l'esprit de l'autre, quand on a marché dans ses rêves, vu le monde par ses yeux, senti le monde par sa peau... eh bien, à quoi bon revenir en arrière ? Je n'ai jamais été du genre nostalgique. C'était comme si nous étions entrés dans un monde plus adulte, regorgeant de plaisirs, de stimuli particuliers. Nous n'avions pas de raison de regarder en arrière, ça ne nous manquait pas.

Elle ne répondit pas tout de suite. Le vaisseau continuait à voler. Clavain surveillait les données affichées et les résumés tactiques. Pendant un moment, un moment terrible et béant, il sentit qu'il en avait trop dit. Et puis elle reprit la parole, et il sut qu'elle avait tout compris.

[Je crois qu'il faut que je te parle des Loups.]

À partir du moment où elle eut pris cette décision, Volyova se sentit envahie par une telle énergie qu'elle arracha de son corps tous les shunts et les sondes médicales, les envoyant promener avec une certaine perversité. Abstraction faite des lunettes qui remplaçaient ses yeux aveugles et des machines maléfiques qui grouillaient dans son crâne – et qu'elle s'efforçait d'oublier –, elle se sentait plutôt en forme. Elle savait qu'elle paierait plus tard cette imprudence – de sa vie, probablement. Mais cette perspective ne lui inspirait aucune angoisse, seulement la calme satisfaction de pouvoir au moins faire quelque chose du temps qui lui restait. C'était bien joli d'être allongée là, à diriger les affaires de loin comme une douairière impotente, mais ce n'était pas son genre. Elle était la Triumvira Ilia Volyova, et elle avait un certain standing à assumer.

— Ilia... commença Khouri en la voyant faire.

— Khouri... répondit Volyova dans un croassement, mais avec tout de même une certaine fougue. Khouri... fais ça pour moi, ne pose pas de question. D'accord ?

— D'accord... Enfin, je crois.

Volyova appela, d'un claquement de doigts, un droïde qui s'approcha en louvoyant entre les moniteurs médicaux grinçants.

— Capitaine, vous pourriez demander au droïde de m'aider à rejoindre la soute du vaisseau ? Je voudrais que vous mettiez un scaphandre et une navette à ma disposition.

— Ilia, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Khouri en l'aidant à s'asseoir.

— Je sors. J'ai deux mots à dire – et assez fermement – à l'arme dix-sept.

— Tu n'es pas en état de...

Volyova l'interrompit d'un revers de la main – une main bien frêle, en réalité.

— Khouri, j'ai peut-être l'air délabrée, mais en apesanteur, avec un scaphandre et une ou deux armes, tu verras que je suis encore capable de faire des dégâts. D'accord ?

— Tu n'abandonnes jamais, hein ?

Le droïde l'aida à poser les pieds par terre.

— Abandonner ? Ce mot ne figure pas dans mon vocabulaire.
Khouri vint à son aide en la prenant par l'autre bras.

Hors de la zone de combat, bien qu'encore à portée des armes potentiellement mortelles, Antoinette interrompit le schéma d'évasion qu'elle avait amorcé et poussa l'*Oiseau de Tempête* à un g. Par les vitres du vaisseau, elle voyait la forme allongée du gobe-lumen de la Triumvira, réduit par la distance à un petit grain de lumière. La plupart du temps, il était invisible dans les ténèbres, mais toutes les vingt ou trente secondes, un éclair – l'explosion d'une mine, d'une ogive, d'une propulsion, ou le tir d'une arme – mettait fugitivement sa coque en relief, un peu comme un phare éclairant un promontoire déchiqueté, surgi des profondeurs d'un océan tempétueux. Cela dit, on ne pouvait se méprendre sur sa position : il était à tout moment au centre d'un jaillissement de flammes si vives qu'elles s'imprimaient sur sa rétine, y traçant des courbes et des hélices roses, mourantes, sur un fond d'étoiles. Ces traces lui rappelaient les bâtons lumineux avec lesquels les enfants jouaient lors des fêtes, quand on tirait un feu d'artifice, sur le vieux carrousel. Des têtes d'épingles plus brillantes trahissaient la détonation de petites armes, et, plus rarement, Antoinette voyait la ligne rectiligne, rouge ou verte, d'un rayon précurseur de laser qui interceptait le dégazage d'air ou la fuite de propulseur d'un vaisseau. Distraitement, en maudissant sa propension à se concentrer sur les détails les plus triviaux au plus mauvais moment, elle se dit que c'était un détail qui n'était jamais bien montré dans les space-holodrames : les rayons laser y étaient invisibles, ce qui ajoutait un élément sinistre au drame. Les vrais combats spatiaux étaient des histoires beaucoup plus sordides, avec des nuages de gaz et des éclats de débris jaillissant en tous sens, sur lesquels se reflétaient les rayons mortels.

L'essaim était plus dense vers le centre et allait en se dispersant sur des dizaines de kilomètres. Elle était à la limite extérieure, mais elle était bien consciente que l'*Oiseau de Tempête* devait constituer une cible très tentante. Les défenses de la Triumvira étaient concentrées sur les plus proches assaillants, mais Antoinette savait qu'elle ne pouvait se permettre d'escompter qu'il en serait toujours ainsi.

La voix de Xavier lui parvint par l'intercom :

— Antoinette ? Scorpio est paré pour le départ. Il dit que tu peux ouvrir la porte de la soute quand tu veux.

— Nous ne sommes pas assez près, répondit-elle.

La voix de Scorpio se fit entendre à son tour. Elle la distinguait nettement de celle des autres porckos.

— Antoinette ? C'est bien, là. Nous avons assez de carburant pour

y aller. Vous n'avez pas besoin de mettre en jeu la sécurité de l'*Oiseau de Tempête* en vous rapprochant davantage.

— Mais plus nous nous rapprocherons, plus vous garderez de carburant en réserve, non ?

— Je ne peux pas dire le contraire. Alors faites-nous approcher de cinq cents kilomètres. Et là, ce sera vraiment suffisant.

Elle zooma sur l'image et afficha les données télémétriques envoyées par les nombreuses caméras qui tournaient maintenant autour du vaisseau de la Triumvira. Les images étaient intégrées sans démarcation et retraitées afin de supprimer le mouvement. L'image sautait parfois, mais Antoinette avait l'impression générale de planer dans l'espace à deux ou trois kilomètres seulement du vaisseau. Le silence était l'une des choses que les holodrames rendaient bien, se dit-elle, mais elle ne s'était jamais aperçue à quel point le silence accompagnant un vrai combat pouvait être terrible et sonner faux. C'était un néant abject sur lequel l'imagination plaquait des hurlements sans fin. Et l'effet était aggravé par les apparitions du vaisseau de la Triumvira qui surgissait des ténèbres de façon aléatoire, au gré des saccades lumineuses, jamais assez longues pour lui laisser le temps d'en distinguer les contours dans leur intégralité. Ce qu'elle voyait de son architecture démentielle n'en était pas moins dérangeant...

Soudain, elle vit une chose qui n'était pas là avant : un rectangle de lumière, comme une porte dorée ouverte dans l'assemblage complexe et désordonné de la coque du *Spleen*. Elle ne resta ouverte qu'un instant, juste le temps de laisser sortir une navette. La flamme de son moteur glissa sur l'extrémité acérée d'un espar, et alors que le vaisseau effectuait un virage serré, s'orientant grâce à des poussées de correction stroboscopiques, l'ombre noire de l'espar rampa sur la coque dont la surface avait la texture écailleuse d'une peau de lézard.

Que veux-tu me dire à propos des Loups, Felka ?

[Tout, Clavain. Enfin, tout ce que j'ai appris. Tout ce que le Loup a bien voulu me laisser découvrir.]

Ce n'est peut-être pas vraiment tout, Felka. Et il se pourrait aussi que ce ne soit pas totalement vrai.

[Je sais. Mais je crois quand même que je ferais mieux de t'en parler.]

Ce n'était pas seulement une question de guerre contre l'intelligence, dit-elle à Clavain. Ce n'était qu'une partie de l'entreprise ; un détail dans un programme d'entretien cosmique, vaste et faillible. En dépit de toutes les

indications contraires, les Loups n'essayaient pas d'éradiquer l'intelligence dans la galaxie. Pas du tout, même. Ce qu'ils s'efforçaient de faire ressemblait un peu aux coupes claires pratiquées dans une forêt afin de ne garder que quelques jeunes arbres plutôt que de l'incinérer ou de la raser complètement ; ou à la limitation d'un incendie à quelques flammes soigneusement contrôlées plutôt que de l'éteindre complètement.

Réfléchis, poursuivit Felka. L'existence des Loups résout une énigme cosmique : les machines à tuer expliquent pourquoi l'humanité se retrouve pratiquement seule dans l'univers ; pourquoi il semble n'y avoir aucune autre civilisation intelligente dans la galaxie. L'humanité aurait pu n'être qu'une blague statistique dans un cosmos autrement sans vie ; l'émergence de la vie intelligente, utilisatrice d'outils, aurait pu demeurer exceptionnellement rare ; des milliards d'années auraient pu s'écouler avant qu'une autre civilisation n'ait une chance d'émerger. Cette hypothèse avait du reste tenu jusqu'à l'aube de l'ère du voyage interstellaire, où les explorateurs humains avaient commencé à découvrir les ruines d'autres civilisations entourant les étoiles proches. Loin d'être rare, on aurait dit que la vie intelligente, technologiquement avancée, était en réalité plutôt commune. Mais pour une raison ou une autre, ces civilisations s'étaient toutes éteintes.

Tout laissait supposer que les extinctions s'étaient déroulées sur une échelle de temps relativement brève par rapport aux cycles de développement et d'évolution des espèces : peut-être pas plus de quelques siècles. Ces événements semblaient aussi se produire à peu près au moment où chaque culture amorçait sérieusement son expansion dans l'espace interstellaire.

En d'autres termes, à peu près au stade de développement où se trouvait à présent l'humanité : fracturée, balbutiante, mais encore plus ou moins unique en son genre.

Compte tenu de ces prémisses, poursuivit-elle, la découverte de l'existence d'entités comme les Loups – ou les Inhibiteurs, ainsi que les appelaient certaines de leurs victimes – était inévitable. Il fallait s'y attendre, étant donné le schéma des extinctions : des essaims de machines tueuses, implacables, à l'affût entre les étoiles, attendant patiemment, pendant des millénaires, les signes d'émergence d'une espèce intelligente...

Sauf que ça n'avait pas vraiment de sens, continua Felka. Si l'intelligence méritait d'être éradiquée, pour quelque raison que ce fût, pourquoi ne pas la tuer dans l'œuf ? L'intelligence était issue de la vie ; la vie – à part dans des niches très rares et très exotiques – surgissait d'un bouillon de culture universel d'éléments chimiques et de conditions préliminaires. Alors, si l'intelligence était l'ennemie, pourquoi ne pas intervenir avant, dès le départ du cycle de développement ?

Il y avait mille façons d'y parvenir, surtout quand on se plaçait sur des échelles de temps de plusieurs milliards d'années : on pouvait interférer

dans les processus de formation des planètes proprement dites, perturber délicatement les nuages tourbillonnants de matière en accréition autour des jeunes étoiles. On pouvait faire en sorte qu'aucune planète n'émerge sur les orbites imposées pour l'apparition de l'eau, ou que ne se créent que des mondes soit très lourds soit très légers. On pouvait les projeter dans le froid interstellaire ou dans la face incandescente des soleils qui leur avaient donné naissance.

On pouvait empoisonner des planètes, perturber subtilement la répartition des matériaux constitutifs de leur croûte, de leurs océans et de leur atmosphère de telle sorte que certaines chimies du carbone organique deviennent inadéquates. On pouvait aussi faire en sorte que les planètes ne s'installent jamais dans le genre de stabilité intermédiaire qui permet à la vie multicellulaire complexe de voir le jour. On pouvait projeter, à jet continu, des comètes dans leur croûte, les ébranlant et les faisant se convulser sous une éternité de bombardement, pétrifiées dans des hivers perpétuels.

On pouvait encore manipuler les étoiles afin que leurs planètes soient périodiquement stérilisées par des éruptions coronales massives, ou plongées dans une sorte de stase par de terribles ères glaciaires.

Et si on était arrivé trop tard, s'il fallait bien accepter que la vie complexe ait vu le jour et peut-être même atteint un certain niveau d'intelligence et de technologie, il y avait toujours moyen de...

Bien sûr qu'il y avait toujours moyen de...

Une civilisation déterminée pouvait toujours éradiquer la vie dans la galaxie par la manipulation habile de corps stellaires superdenses, en provoquant des collisions d'étoiles neutroniques jusqu'à ce qu'elles s'anéantissent mutuellement dans des tempêtes meurtrières de rayons gamma. Les éruptions d'étoiles binaires pouvaient être transformées en armes à énergie dirigée : des lance-flammes d'une portée de plusieurs années-lumière...

Et si ce n'était pas faisable, ou pas souhaitable, la vie pouvait être éradiquée par la force brutale. Une civilisation de machines pouvait établir sa domination sur la galaxie en moins d'un million d'années, anéantissant radicalement toute vie organique.

Mais ce n'était pas pour ça qu'ils étaient là, conclut Felka.

Alors, pourquoi ? demanda Clavain.

Il y a une crise, répondit-elle. Dans le lointain futur de la galaxie, à trois milliards d'années de nous. Sauf que le futur en question n'est pas vraiment « lointain ». Pas du tout, même.

Treize tours de la spirale galactique, et voilà tout. Avant que les glaciers n'établissent leur empire sur la Terre, on pouvait, en se promenant sur ses plages, trouver des roches sédimentaires vieilles de plus de trois milliards d'années.

Treize tours de roue galactique ? Ce n'était rien, à l'échelle de

l'univers. C'était déjà presque là.
Quelle crise ? demanda Clavain.
Une collision, répondit Felka.

Quand elle se fut rapprochée des combats, Antoinette quitta la passerelle pour dire au revoir à Scorpio et à ses troupes. Le temps qu'elle arrive à l'énorme soute dépressurisée où les porckos attendaient, la porte extérieure s'était ouverte et la première des trois navettes était déjà partie. Elle vit la flamme bleue de son cône de propulsion filer vers l'essaim étincelant qui marquait le cœur de la bataille. Deux cyclos la suivirent immédiatement, puis les béliers hydrauliques trapus qui servaient normalement à déplacer les lourdes palettes de marchandises poussèrent la deuxième navette en avant.

Scorpio était déjà en train de boucler le harnais de son cyclo, le long de la troisième navette. Les cyclos qui se trouvaient à bord de l'*Oiseau de Tempête* n'ayant pas eu besoin de faire tout le trajet jusqu'au *Lumière Zodiacale*, ils étaient beaucoup moins blindés et transportaient beaucoup moins d'armement que les autres unités. L'accoutrement de Scorpio était une combinaison de couleurs éclatantes et de pièces réfléchissantes qui blessaient les yeux. Le cadre de son cyclo disparaissait presque sous les plaques de blindage et les embouchures évasées des armes à rayon et à projectiles. Xavier l'aidait en procédant aux dernières vérifications des systèmes à l'aide d'un compad qu'il déconnecta de ses prises diagnostiques, sous la selle du cyclo. Il leva le pouce dans le signe universel signifiant que tout allait bien et tapota la cuirasse de Scorpio.

— On dirait que vous êtes prêt, dit Antoinette sur le canal de communication général de son scaphandre.

— Vous n'étiez pas obligée de risquer votre vaisseau, répondit le porcko. Mais en le faisant vous nous avez permis d'économiser un carburant qui nous sera précieux.

— Je ne vous envie pas, Scorpio. Je sais que vous avez déjà perdu quelques-uns de vos soldats.

— Ce sont *nos* soldats, Antoinette, pas seulement les miens.

Il alluma le tableau de bord de son cyclo, sur lequel s'éclairèrent des écrans, des cadrans et des grilles de visée, pendant que derrière lui la deuxième navette quittait la soute, propulsée par les béliers. La flamme de la tuyère projeta une lueur bleue, dure, sur son scaphandre.

— Écoutez, fit Scorpio. Je vais vous dire une chose que vous

comprendrez sûrement : si vous connaissiez l'espérance de vie d'un porcko dans la Mouise, les événements d'aujourd'hui ne vous paraîtraient pas aussi tragiques. La plupart de mes hommes seraient morts depuis des années s'ils ne s'étaient pas enrôlés dans la croisade de Clavain. Pour moi, ce sont eux qui devraient lui être reconnaissants, et non l'inverse.

— Ce n'est pas une raison pour mourir aujourd'hui.

— La plupart ne mourront pas. Clavain a toujours su que nous devrions accepter certaines pertes, et mes porckos le savaient aussi. À Chasm City, nous n'avons pas pris un pâté de maisons sans que les porckos versent leur sang. Mais la plupart d'entre nous reviendront et s'en sortiront avec les honneurs. Nous sommes déjà en train de gagner la partie, Antoinette. À partir du moment où Clavain a utilisé le code de pacification des armes, la guerre de Volyova était terminée. Ce n'est même plus une guerre que nous livrons désormais, conclut Scorio en abaissant la visière de son casque avec son gantelet terminé comme une moufle. Ce n'est qu'une opération de nettoyage.

— Je peux quand même vous souhaiter bonne chance ?

— Vous pouvez me souhaiter ce que vous voulez. Ça ne fera aucune putain de différence. Si ça changeait quelque chose, ça voudrait dire que je ne me suis pas assez bien préparé.

— Bonne chance, Scorio. Bonne chance à vous et à votre armée.

La troisième navette fut poussée jusqu'au point de lancement. Antoinette la regarda partir, avec les derniers cyclos – dont celui de Scorio –, puis elle ordonna à son vaisseau de refermer la trappe de la soute, et elle s'éloigna du champ de bataille.

Volyova atteignit l'arme dix-sept sans incident. Le combat pour son vaisseau faisait toujours rage autour d'elle, mais Clavain essayait manifestement de ne pas endommager ses futures prises. Avant de partir, elle avait étudié la procédure d'attaque des cyclos, navettes et corvettes, et elle en avait conclu que son propre vaisseau pouvait atteindre l'arme dix-sept avec seulement quinze pour cent de « chances » d'être descendu en flammes. D'ordinaire, de telles probabilités lui auraient paru désastreuses et inacceptables, mais elle les considérait à présent – non sans horreur – comme plutôt favorables.

L'arme dix-sept était la seule des cinq armes qu'elle n'avait pas ramenée en sécurité dans la cache secrète du *Spleen de l'Infini*. Elle gara sa navette à côté, assez près pour qu'il soit impossible d'attaquer l'engin sans endommager l'arme. Ensuite, elle dépressurisa la cabine, ne souhaitant pas se soumettre au rituel fastidieux et interminable du cycle de dépressurisation à travers le sas. Son scaphandre énergétique

l'assista dans la manœuvre, lui procurant une fausse impression de force et de vitalité. En même temps, peut-être cette sensation n'était-elle pas seulement due à son scaphandre.

Volyova se hissa par le sas de la navette et resta un moment en équilibre, à mi-chemin du vaisseau et de la paroi de l'arme dix-sept, qui la dominait de toute sa masse. Elle se sentait terriblement vulnérable, mais le spectacle des combats était hypnotisant. Dans quelque direction qu'elle regardât, elle ne voyait que des appareils filant en tous sens, les flammes dansantes de leurs tuyères et les fleurs bleues, éphémères, des explosions de matière nucléaire et d'antimatière. Sa radio crépitait constamment, au gré des interférences. Le capteur de radiations de son scaphandre pépiait sur toutes les longueurs d'ondes. Elle les coupa tous les deux, préférant la paix et le silence.

Volyova avait parqué sa navette juste au-dessus de la trappe ménagée dans l'arme dix-sept. Ses doigts tapotèrent maladroitement les commandes sur les grosses touches du bracelet de son scaphandre, en prenant garde à ne pas faire d'erreur. Compte tenu du cessez-le-feu que Clavain avait imposé à l'arme, elle n'osait espérer la faire obéir à l'une de ses commandes.

Et pourtant la trappe coulisssa, et une lumière d'un vert bilieux filtra au-dehors.

— Merci, dit Ilia Volyova à personne en particulier.

Elle s'engouffra la tête la première dans le puits vert. Tout ce qui pouvait rappeler les combats disparut comme un mauvais rêve. Volyova ne voyait au-dessus d'elle que la porte blindée du ventre de sa navette, et tout autour d'elle les systèmes de l'intérieur de l'arme, plongés dans cette lumière verte, glauque.

Elle effectua scrupuleusement toutes les procédures qu'elle avait déjà répétées, s'attendant à tomber en mode échec à chaque étape, mais elle n'avait absolument rien à perdre. Les générateurs de peur de l'arme agissaient encore à plein régime, mais cette fois, paradoxalement, elle trouva cette angoisse plus rassurante que dérangeante : ça voulait dire que les fonctions critiques de l'arme étaient toujours actives, et que Clavain n'avait fait que l'engourdir ; elle n'était pas morte. Elle n'en avait jamais sérieusement douté, mais il y avait toujours eu un soupçon de doute dans son esprit. Et si Clavain lui-même n'avait pas bien compris le code ?

Mais non : l'arme n'était pas morte. Elle n'était qu'endormie.

Et puis ça se produisit, exactement comme la première fois. La trappe se referma brusquement, l'intérieur de l'arme commença à changer de façon inquiétante, et elle sentit approcher quelque chose, un mal indicible qui fondait sur elle. Elle dut prendre son courage à deux mains. Le fait de savoir qu'elle n'avait affaire qu'à une sous-

persona perfectionnée ne rendait pas l'expérience moins déstabilisante.

C'était là... Une présence suintante derrière elle, une ombre qui planait en permanence à la limite de son champ de vision. Encore une fois, elle était paralysée et, comme auparavant, la peur fut dix fois pire que celle qu'elle venait d'éprouver.

[Les pervers ne se reposent jamais, hein, Ilia ?]

Elle se souvint que l'arme pouvait lire dans ses pensées.

Je me suis dit que j'allais passer voir comment ça allait, Dix-Sept. Ça ne t'ennuie pas, j'espère ?

[Alors, c'est tout ? Une visite de politesse ?]

Eh bien, en fait, c'est un peu plus que ça.

[C'est bien ce que je pensais. Tu ne viens me voir que quand tu as besoin de moi, hein ?]

Tu ne fais pas grand-chose pour me donner l'impression d'être la bienvenue, Dix-Sept.

[Comment ça ? Et la paralysie provoquée, et l'impression de terreur abjecte ? Tu veux dire que ça ne te plaît pas ?]

Je doute que ce soit fait pour me plaire, Dix-Sept.

Elle détecta une pointe de bouderie dans la réponse de l'arme :

[Peut-être. Va savoir.]

Dix-sept... Il y a une chose dont j'aimerais que nous parlions, si ça ne te fait rien...

[Je n'ai pas de rendez-vous. Et toi non plus, d'ailleurs.]

Non. En effet. Tu es au courant du problème, Dix-Sept ? Le code qui t'empêche de tirer ?

La bouderie – s'il s'agissait bien de cela – se changea en une sorte d'indignation.

[Comment pourrais-je l'ignorer ?]

Simple vérification. Ah, Dix-Sept, à propos de ce code... Je suppose que tu n'as pas moyen de le shunter, hein ?

[Shunter le code ?]

Ou quelque chose comme ça. Je sais que tu as un certain degré de libre arbitre, et je me suis dit que j'allais t'en parler, à défaut d'autre chose... Évidemment, je sais que c'est déraisonnable, que tu n'es sûrement pas capable d'une chose pareille...

[Déraisonnable, Ilia ?]

Bah, tu as tes limites, c'est normal. Et si, comme le dit Clavain, ce code provoque une interruption du système au niveau de la racine... il n'y a pas grand-chose à faire, hein ?

[Qu'est-ce qu'il en sait, Clavain ?]

Oh, il en sait plus que toi ou moi, j'imagine...

[Ne dis pas de bêtises, Ilia.]

Alors, ce serait possible ?

L'arme marqua une pause avant de daigner répondre. L'espace d'un instant, Volyova se prit à espérer qu'elle avait réussi. La panique intense s'était réduite à une hystérie hurlante, aiguë...

Et puis l'arme grava sa réponse dans sa tête :

[Je sais ce que tu es en train d'essayer de faire, Ilia.]

Et alors ?

[Alors ça ne marchera pas. Tu n'imaginais pas sérieusement que je me laisserais manipuler aussi facilement, hein ? Que je serais aussi malléable ? Aussi ridiculement puérile ?]

Je ne sais pas, Dix-Sept. J'ai cru un moment détecter en toi une trace de moi. C'est tout.

[Tu es mourante, hein ?]

Comment le sais-tu ? répliqua-t-elle, interloquée.

[Oh, j'en sais beaucoup plus long sur toi, Ilia, que toi sur moi.]

Je suis mourante, en effet. Et qu'est-ce que ça change ? Tu n'es qu'une machine, Dix-Sept. Tu n'as aucune idée de ce que ça veut dire.

[Je ne t'aiderai pas.]

Non ?

[Je ne peux pas. Tu as raison, le code est au niveau racine. Je ne peux absolument pas intervenir.]

Alors toutes ces histoires de libre arbitre... ?

La paralysie cessa instantanément, sans avertissement. La peur demeurait, mais plus assourdie. Autour d'elle, l'arme se reconfigurait à nouveau. La porte donnant sur l'espace se rouvrit, au-dessus de sa tête, révélant le ventre de la navette.

[Ce n'était rien. Juste une façon de parler.]

Alors je vais repartir. Au revoir, Dix-Sept. Quelque chose me dit que nous n'aurons plus l'occasion de bavarder ensemble.

Elle rejoignit la navette. Elle venait de quitter le sas et se réinstallait dans la cabine exiguë, quand un mouvement attira son regard, au-dehors. Majestueusement, telle l'aiguille d'une gigantesque boussole se pointant vers le nord, l'arme secrète se réarmait, des gerbes de flammes jaillissant des propulseurs d'appoint fixés sur son berceau. Volyova parcourut l'axe longitudinal du regard, cherchant un point de référence, dans la sphère de combat, qui lui indiquerait où visait l'arme dix-sept. Mais elle n'y voyait pas grand-chose, et elle n'avait pas le temps d'afficher un écran tactique sur la console de la navette.

L'arme se figea brusquement. Volyova eut alors la vision insolite de l'aiguille d'une horloge titanesque marquant l'heure.

Et puis un trait de lumière éclatante jaillit de la gueule de l'arme, striant l'espace.

Dix-Sept faisait feu.

Ça se produira d'ici trois milliards d'années, poursuit Felka.

Deux galaxies vont entrer en collision : la nôtre, et sa plus proche voisine spiralee, la galaxie Andromède. Elles sont actuellement distantes de plus de deux millions d'années-lumière, mais elles foncent l'une vers l'autre, inéluctablement, et leur inertie est telle qu'elles sont vouées à la destruction cosmique.

Clavain lui demanda ce qui se passerait quand les galaxies se rencontreraient, et elle lui expliqua qu'il y avait deux hypothèses, deux avenir possibles.

Dans l'un, les Loups – les Inhibiteurs ou, pour être plus précis, leurs descendants mécaniques dans ce lointain avenir – permettaient à la vie de surmonter la crise en la guidant, en veillant à ce que l'intelligence émerge de l'autre côté, où elle pourrait s'épanouir et se développer sans contrainte. La collision était inévitable, poursuit Felka. Même une civilisation de machines superorganisée, à l'échelle de la galaxie, n'avait pas les moyens d'empêcher complètement la catastrophe. Mais on pouvait la gérer ; les effets les plus redoutables pouvaient être évités.

Les Loups connaissaient plusieurs techniques pour déplacer des systèmes solaires entiers, afin de les mettre hors de danger. Ces méthodes n'avaient pas été employées au cours de l'Histoire galactique récente, mais elles avaient été pour la plupart testées et éprouvées dans le passé, lors d'alertes locales ou de vastes programmes de ségrégation culturelle. De simples machines, n'exigeant la démolition que d'un ou deux mondes, pouvaient être assujetties autour du ventre d'une étoile. L'atmosphère de l'étoile pouvait être concentrée et infléchi par des champs magnétiques fluctuants, faisant jaillir la matière de la surface. La matière stellaire pouvait être canalisée et obligée à s'écouler dans une direction précise, agissant comme un énorme cône d'éjection. Pour que l'étoile continue à brûler de façon stable et que les planètes restantes ne quittent pas leur orbite quand l'étoile amorcerait son déplacement, la manœuvre exigeait de la délicatesse. Et prenait du temps, mais ce n'était pas un problème. En général, ils avaient des dizaines de millions d'années devant eux avant de devoir déplacer un système.

Il y avait encore d'autres techniques : une étoile pouvait être partiellement entourée par une coque de miroirs, afin que la pression de son propre rayonnement lui imprime une rotation. Des techniques moins fiables, ou moins souvent employées, faisaient appel à la manipulation à grande échelle de l'inertie. Ces méthodes étaient les plus simples, quand elles marchaient, mais il y avait eu des avaries qui avaient provoqué des accidents terribles, des catastrophes au cours desquelles des systèmes entiers avaient été soudain éjectés hors de la galaxie à une vitesse proche de celle de la lumière, et projetés dans l'espace intergalactique sans espoir de retour.

Les Loups avaient appris que les approches pondérées, bien rodées, étaient souvent préférables à des trouvailles sophistiquées, plus récentes.

Le grand œuvre ne comprenait pas seulement le déplacement des étoiles, bien sûr. Même si les deux galaxies ne faisaient que s'effleurer au lieu de se percuter de plein fouet, des feux d'artifice fulgurants marqueraient la collision des murailles de gaz et de poussière. Des ondes de choc se répercuteraient d'un bout à l'autre des deux galaxies, donnant le coup d'envoi à de nouveaux et furieux cycles de naissances d'étoiles. Une génération d'étoiles brûlantes, supermassives, vivrait et mourrait en un clin d'œil cosmique, déclenchant des cycles de supernovae tout aussi convulsifs. Des étoiles isolées et leurs systèmes solaires passeraient certainement au travers, mais de vastes étendues de la galaxie seraient calcinées, stérilisées par ces explosions catastrophiques. Ce serait évidemment un million de fois pire si la collision se produisait de plein fouet, mais de toute façon elle devrait être canalisée et minimisée. Pendant un million d'années, les machines s'escrimeraient à supprimer non pas l'émergence de la vie, mais les nouvelles étoiles chaudes. Celles qui réussiraient à survivre seraient précipitées vers les confins de l'espace par la machinerie de déplacement d'étoiles, afin que leur agonie explosive ne menace pas les nouvelles civilisations émergentes.

Le grand œuvre ne serait pas achevé de sitôt.

Mais ce n'était que l'un des avènements possibles. Il y en avait un autre, lui annonça Felka. Un avenir où l'intelligence passait, de temps à autre, à travers les mailles du filet, où les Inhibiteurs perdaient prise sur la galaxie.

Dans cet avenir, poursuivait-elle, le temps de la grande émergence était imminent en terme cosmique ; il se produirait au cours des quelques millions d'années à venir. En l'espace d'un battement de cœur, la galaxie grouillerait d'une vie anarchique, deviendrait une oasis, une fourmilière, un foisonnement de vie intelligente. Ce serait une ère de merveilles, de miracles.

Et pourtant, elle était condamnée.

L'intelligence organique, poursuivait Felka, ne pouvait parvenir à l'organisation nécessaire pour se guider à travers la collision. La coopération des espèces n'était tout simplement pas possible à cette échelle. À moins d'un xénocide, à moins qu'une espèce n'éradique toutes les autres, les civilisations galactiques ne réussiraient jamais à s'allier suffisamment pour s'engager dans un processus de longue haleine, comme l'opération d'évitement de la collision. Évidemment, elles verraient bien qu'il fallait faire quelque chose, mais chaque espèce aurait sa propre stratégie, sa solution de prédilection. Il y aurait des querelles sur la politique à suivre, aussi violentes que la Guerre de l'Aube.

Trop de mains sur le gouvernail cosmique, expliqua Felka.

La collision se produirait, et les conséquences – de la collision et des guerres concomitantes – seraient rigoureusement catastrophiques. La vie

dans la Voie lactée ne s'éteindrait pas immédiatement ; quelques flammes de vie intelligente continueraient à vaciller, à se débattre pendant des millions d'années, mais, à cause des mesures qu'elles auraient prises pour survivre avant tout, elles ne seraient guère plus que des machines elles-mêmes. Aucune civilisation ressemblant aux sociétés d'avant la collision ne verrait plus jamais le jour.

Presque aussitôt après avoir fait feu, le rayon fut coupé, et l'arme dix-sept redevint exactement telle que Volyova l'avait trouvée. Elle pensa que l'arme s'était affranchie du contrôle de Clavain pendant une demi-seconde. Peut-être moins.

Elle réussit tant bien que mal à rallumer sa radio. La voix de Khouri retentit aussitôt dans son scaphandre :

— Ilia ?... Ilia ?... Tu peux...

— Je t'entends, Khouri. Il y a un problème ?

— Aucun problème, Ilia. Au contraire. On dirait que tu as réussi ton coup. L'arme secrète a atteint le *Lumière Zodiacale* de plein fouet.

Elle ferma les yeux, savourant cet instant, se demandant pourquoi elle n'éprouvait pas l'impression de victoire qu'elle anticipait.

— Elle l'a atteint ?

— Oui. En plein dans le mille.

— Pas possible. Je n'ai pas vu l'éclair quand les propulsions Conjoinneur ont explosé.

— J'ai dit qu'elle avait fait mouche. Je n'ai pas dit que le coup avait été fatal.

À ce moment-là, Volyova avait réussi à télécharger sur la console de la navette une image à longue distance du *Lumière Zodiacale*. Elle la retransmit vers la visière de son casque et étudia les dégâts, à la fois fascinée et impressionnée. Le rayon avait tranché la coque du vaisseau de Clavain comme un couteau le fait d'une miche de pain, l'amputant d'un tiers de sa longueur. La proue effilée, étincelante sous son blindage en hyperdiamant, s'éloignait du reste du bâtiment selon un mouvement d'une lenteur terrifiante. On aurait dit la flèche d'une église basculant dans le vide. La plaie ouverte par le rayon brillait encore d'un rouge vif, étincelant, et des explosions se produisaient encore des deux côtés de la coque sectionnée. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait rien vu de plus beau ni de plus déchirant. Quel dommage, seulement, de ne pas l'avoir vu de ses propres yeux...

Soudain, la navette fit une embardée. Volyova, qui n'avait pas eu le temps de reboucler le harnais du siège de pilotage, heurta une cloison. Que s'était-il passé, encore ? L'arme avait-elle réajusté son tir, bousculant la navette dans le processus ? Ilia reprit son équilibre et tourna ses lunettes vers la vitre, mais l'arme n'avait pas changé

d'orientation. Puis la navette fit une nouvelle embardée, et cette fois Volyova crut percevoir, par l'intermédiaire du tissu à transmission tactile de ses gants, la déchirure stridente du métal contre le métal ; exactement comme si un autre vaisseau raclait le sien.

C'était la conclusion à laquelle elle venait de parvenir lorsque la première silhouette entra par le sas encore ouvert. Elle se maudit de ne pas l'avoir refermé, mais elle était en scaphandre, ce qui avait induit en elle une fausse impression de sécurité. Elle aurait dû penser aux éventuels envahisseurs au lieu de se préoccuper de ses propres besoins de support-vie. C'était exactement le genre d'erreur qu'elle n'aurait jamais faite si elle avait été en forme, mais elle pouvait bien se permettre une ou deux erreurs à ce stade de la partie. Après tout, elle avait marqué un point contre le vaisseau de Clavain. La coque sectionnée dérivait, à présent, abandonnant derrière elle un sillage de sang mécanique complexe.

— Triumvira ? demanda, à l'intérieur de son casque, la voix bourdonnante de la silhouette.

Elle remarqua la dégaine de l'intrus, la juxtaposition criarde de peinture lumineuse et de surfaces miroitantes de son scaphandre aux ornements baroques.

— Vous avez ce plaisir, dit-elle.

La silhouette braquait sur elle une arme à embout évasé. Derrière, deux spécimens revêtus de scaphandres blindés du même modèle s'étaient introduits dans la cabine. Le premier releva une visière noire ; à travers le verre épais de son casque, elle entrevit l'anatomie faciale pas tout à fait humaine d'un hyperporc.

— Je m'appelle Scorpio, dit-il. Je suis venu accepter votre reddition, Triumvira.

La surprise lui arracha un claquement de langue.

— Ma reddition ?

— Oui, Triumvira.

— Je suppose que vous n'avez pas regardé par la fenêtre depuis un moment. Je crois que vous devriez vraiment le faire.

Les intrus s'entretenaient pendant un bref instant. Elle sentit la seconde où ils réalisèrent ce qui venait de se passer. Le dénommé Scorpio abaissa imperceptiblement le canon de son arme et elle perçut une lueur d'hésitation dans son regard.

— Vous êtes toujours notre prisonnière, dit-il, avec nettement moins de conviction, toutefois.

— Eh bien, ça, c'est intéressant, nota Volyova avec un sourire indulgent. Bon alors, pour les formalités, on va chez vous ou on va chez moi ?

Alors voilà ? Voilà le choix qui s'offre à moi ? Même si nous l'emportons, même si nous réussissons à vaincre les Loups, ça ne voudra rien dire sur le long terme ? La meilleure chose que nous puissions faire, dans l'intérêt de la préservation de la vie, serait de nous rouler en boule et de nous laisser mourir tout de suite ? Nous devrions nous rendre aux Loups, sans même essayer de les affronter ?

[Je ne sais pas, Clavain.]

Et si c'était un mensonge ? De la propagande ? Si ce que le Loup t'a montré n'était qu'une rhétorique faite pour se justifier ? Peut-être qu'il n'y a pas de cause supérieure. Peut-être qu'ils se contentent d'anéantir la vie intelligente comme ça, sans raison. Et même si ce qu'il t'a montré est la vérité, ce n'est pas une raison. La cause est peut-être juste, Felka, mais l'Histoire est peuplée d'atrocités commises dans les meilleures intentions du monde. Fais-moi confiance ; on ne peut pas excuser le meurtre de milliards d'êtres pensants à cause d'un rêve, d'une utopie fumeuse, quelle que soit l'alternative.

[Tu connais l'autre solution, Clavain. L'extinction absolue.]

Oui. Enfin, ça, c'est eux qui le disent. Et si ce n'était pas si simple ? Si ce qu'ils t'ont raconté est vrai, alors c'est toute l'Histoire future de la galaxie qui a été faussée par la présence des Loups. Nous ne saurons jamais ce qui serait arrivé si les Loups n'étaient pas venus pour aider la vie et traverser la crise. L'expérience a changé. Et il y a un nouveau facteur à prendre en compte : la faiblesse des Loups eux-mêmes, le fait que leur projet est voué à l'échec. Peut-être qu'ils n'avaient jamais voulu que ce soit aussi brutal, Felka – tu n'y as jamais réfléchi ? Peut-être étaient-ils, jadis, plutôt comme des bergers que comme des braconniers ? Peut-être que ça a été le premier échec, il y a tellement longtemps que tout le monde en a perdu le souvenir. Les Loups ont continué à suivre les règles qu'on leur avait appris à appliquer, mais avec de moins en moins de sagesse ; de moins en moins de pitié. Ce qui a commencé comme un guidage anodin a tourné au xénocide. Ce qui était au départ de l'autorité est devenu de la tyrannie, qui se perpétuait et se renforçait. Réfléchis-y, Felka. Il se peut qu'ils agissent au nom d'une cause supérieure, mais ce n'est pas forcément une cause juste.

[Je sais seulement ce qu'il m'a montré. Ce n'est pas à moi de choisir, Clavain. Ce n'est pas à moi de te dire ce que tu dois faire. Je pensais juste que je devais te mettre au courant.]

Je sais. Et je ne t'en veux pas pour ça.

[Que vas-tu faire, Clavain ?]

Il réfléchit au cruel équilibre des choses : des visions de lutte cosmique – des guerres qui faisaient rage pendant des millénaires dans toute la galaxie – face à des visions infiniment plus formidables de silence cosmique. Il pensait à des mondes et à des lunes tournoyants, dont personne n'aurait décompté les jours et les saisons. Il pensait à

des étoiles vivant et mourant sans personne pour les observer, s'embrasant dans des ténèbres indifférentes jusqu'à la fin des temps, sans qu'une seule conscience vienne perturber le calme glacé qui les séparait de l'éternité. Les machines pouvaient toujours arpenter ces steppes cosmiques, elles pouvaient, d'une certaine façon, continuer à traiter et à interpréter les données, il n'y aurait pas de reconnaissance, d'amour, de haine, de perte, de souffrance – rien qu'une analyse, jusqu'à ce que la dernière étincelle de pouvoir s'estompe dans le dernier circuit, laissant un dernier algorithme en panne, à moitié exécuté.

Certes, il faisait preuve d'un insondable anthropomorphisme. Tout ce drame ne concernait que le groupe local de galaxies. Là-bas – à des dizaines, non, à des centaines de millions d'années-lumière –, il y avait d'autres groupes semblables, des amas de dix ou vingt galaxies liées dans les ténèbres par une autogravité mutuelle. Trop loin pour qu'on songe jamais à les atteindre, et pourtant bien là. Plongées dans un silence pétrifiant – mais ça ne voulait pas dire qu'elles étaient nécessairement dépourvues de vie pensante. Peut-être avaient-elles appris la vertu du silence. La grande Histoire de la vie dans la Voie lactée – d'un bout à l'autre du groupe local tout entier – pouvait n'être qu'un fil dans une immensité terrifiante. Peut-être, après tout, ce qui s'était passé ici n'avait-il au fond aucune importance. Exécuteurs aveugles des instructions, quelles qu'elles soient, qui leur avaient été données dans un lointain passé galactique, les Loups pouvaient étrangler la vie intelligente, l'anéantir définitivement, ou ils pouvaient en préserver un fil à travers ses crises les plus graves. Et peut-être aucune de ces hypothèses n'avait-elle vraiment d'importance, pas plus que des extinctions locales sur une île isolée n'auraient fait de différence marquante par rapport au flux et au reflux riche, grouillant, de la vie sur un monde entier.

Ou peut-être était-ce plus important que tout.

Clavain vit tout cela avec une clarté soudaine, poignante. Tout ce qui comptait, c'était ce qui se passait *ici et maintenant* ; c'était la survie. La préservation d'une vie intelligente qui s'inclinait, qui acceptait sa propre extinction – peu importaient les arguments à long terme, la grandeur de la cause –, ne l'intéressait pas.

Ça ne l'intéressait pas non plus de la servir. Comme tous les choix difficiles qu'il avait été amené à faire, le cœur du problème était d'une simplicité enfantine : il pouvait renoncer aux amies et accepter d'être complice de l'extinction annoncée de l'humanité ; il saurait qu'il avait fait ce qu'il pouvait, qu'il avait joué son rôle dans la destinée ultime de la vie pensante. Ou bien il pouvait prendre les armes maintenant – celles, du moins, sur lesquelles il arriverait à mettre la main – et essayer de mener une sorte de résistance contre la tyrannie.

Il se pouvait que ce soit inutile ; que ça ne fasse que reculer l'inéluctable. Et quand bien même ? Quel mal y avait-il à essayer ?

[Clavain...]

Il éprouvait un calme immense, déchirant. Tout était clair, à présent ; il était sur le point de lui dire qu'il avait pris sa décision : il allait s'emparer de ces armes et se battre, et l'Histoire de l'avenir pouvait aller se faire foutre. Il était Nevil Clavain, et il ne s'était jamais rendu de sa vie.

Mais, tout à coup, quelque chose d'autre exigea son attention immédiate. Le *Lumière Zodiacale* avait été frappé. Le grand bâtiment était coupé en deux.

— Salut, Clavain ! fit Ilia Volyova, d'une voix qui évoquait un papier de verre très fin et qu'il comprenait difficilement. C'est bon de vous voir, après tout ce temps. Venez près de moi, je vous en prie.

Il s'approcha du lit. Il avait peine à croire que c'était la Triumvira. Elle avait l'air terriblement mal en point, et en même temps il émanait d'elle un calme profond. Son visage, ou du moins ce qu'il en voyait derrière ses grosses lunettes, exprimait un tranquille accomplissement, la joie lasse qui accompagne l'aboutissement d'une tâche longue et difficile.

— Ravi de vous rencontrer, Ilia, dit-il.

Il lui serra la main aussi doucement que possible. Il savait qu'elle avait été blessée et qu'elle était retournée dans l'espace pour en découdre – sans protection. Elle avait reçu des doses de radiations dont même les médechines à large spectre ne pourraient combattre les effets.

Elle allait mourir, et ça n'allait pas traîner.

— Vous ressemblez vraiment à votre simu, Clavain, dit-elle de ce râle assourdi. Et en même temps, vous êtes différent. Vous avez une gravité qui lui faisait défaut. Mais c'est peut-être tout simplement que je connais, à présent, autre chose de vous. Je ne suis pas sûre que je vous respectais, avant.

— Et maintenant ?

— Je peux au moins dire que vous m'avez donné du fil à retordre.

Ils étaient huit au chevet de Volyova. Juste à côté d'elle se trouvait Khouri, la femme que Clavain pensait être son adjointe. Clavain, quant à lui, était flanqué de Felka, Scorpio, deux de ses porckos, Antoinette Bax et Xavier Liu. La navette de Clavain avait accosté le *Spleen de l'Infini* après la déclaration de cessez-le-feu immédiat, et l'*Oiseau de Tempête* l'avait bientôt suivi.

— Avez-vous réfléchi à ma proposition ? demanda délicatement Clavain.

— Votre proposition ? répéta-t-elle avec un reniflement dédaigneux.

— Ma proposition *révisée*, alors. Celle qui n'impliquait pas votre reddition sans condition.

— Vous n'êtes guère en position de proposer quoi que ce soit, Clavain. La dernière fois que j'ai regardé, vous n'aviez plus qu'une moitié de vaisseau.

Elle avait raison. Remontoir et la plupart des membres de l'équipage étaient encore en vie, mais le bâtiment avait subi des dégâts majeurs. C'était un petit miracle que les propulsions Conjoiner n'aient pas explosé.

— Par « proposition », je veux dire... suggestion. Un arrangement mutuellement profitable pour nos deux camps.

— Vous pourriez me rafraîchir la mémoire, Clavain ?

— Antoinette, dit-il en se tournant vers la jeune femme, vous voulez bien vous présenter ?

Elle s'approcha du lit, aussi mal à l'aise que Clavain.

— Ilia...

— Je suis la Triumvira Volyova, jeune dame. Au moins jusqu'à ce que nous ayons fait plus ample connaissance.

— Ce que je veux dire, c'est que j'ai ce... ce vaisseau... ce cargo...

Volyova foudroya Clavain du regard. Il savait ce qu'elle voulait dire. Elle avait une conscience aiguë du fait qu'elle n'avait plus beaucoup de temps devant elle, et elle n'avait vraiment pas besoin de ce genre de flottement.

— Bax a un cargo, dit Clavain d'un ton pressant. Il est accosté à votre bâtiment. Il a des capacités transatmosphériques limitées – pas formidables, mais il peut rendre des services.

— Votre avis, Clavain ?

— Mon avis, c'est qu'il dispose de vastes soutes pressurisées. Il pourrait emmener des passagers, beaucoup de passagers. Pas dans des conditions très luxueuses, certes, mais...

Volyova fit signe à Bax de se rapprocher.

— Combien ?

— Quatre mille, facilement. Peut-être même cinq, Triumvira. Ce truc demande, implore d'être utilisé comme une arche.

Clavain hocha la tête.

— Réfléchissez, Ilia. Je sais que vous avez un plan d'évacuation en cours. Au début, j'ai cru que c'était une ruse, mais j'ai eu la preuve que c'était la vérité. Seulement, c'est à peine si vous avez entamé le transfert du gros de la population.

— Nous avons fait de notre mieux, répondit Khouri, un peu sur la défensive.

— Je sais, répondit Clavain en levant la main comme pour la dispenser de continuer. Compte tenu de vos contraintes, vous vous en êtes bien sortie jusque-là, mais nous pouvons faire beaucoup mieux. Le trou foré par l'arme des Loups – le système inhibiteur – a presque atteint le cœur de Delta Pavonis. Nous n'avons tout simplement pas le

temps de prévoir un plan de rechange. Avec l'*Oiseau de Tempête*, il suffirait de cinquante allers et retours ; peut-être même pas. Antoinette dit quarante. Elle a raison – c'est une arche. Et elle est rapide.

Volyova laissa échapper un soupir aussi vieux que le temps.

— Je voudrais bien que ce soit aussi simple, Clavain.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous ne nous contentons pas de faire évacuer Resurgam à des unités sans visage. Nous déplaçons des gens. Des gens terrifiés, désespérés, fit-elle avec une imperceptible inclinaison des lunettes, derrière lesquelles disparaissaient ses yeux. N'est-ce pas, Khouri ?

— Elle a raison. C'est le bordel, en bas. L'administration...

— Avant, vous étiez seules, toutes les deux, face au gouvernement. Mais à présent nous avons une armée, et les moyens de faire valoir notre point de vue. Pas vrai, Scorpio ?

— Nous pourrions prendre Cuvier, répondit le porcko. J'y ai déjà réfléchi. Ce ne serait pas pire que de prendre un pâté de maisons de Chasm City. Ou ce vaisseau, pour le même prix.

— Sauf que vous n'avez jamais pris mon vaisseau, lui rappela Volyova. Alors ne surestimez pas vos capacités.

Elle se tourna alors vers Clavain et demanda d'une voix soudain plus âpre, plus intense :

— Vous envisageriez sérieusement de prendre la ville par la force ?

— Si c'était le seul moyen de faire quitter la planète à tous ces gens, alors oui, je l'envisagerais.

Volyova parut le soupeser du regard.

— Vous avez changé de registre, Clavain. Depuis quand le fait d'évacuer Resurgam est-il devenu votre priorité absolue ?

Il jeta un coup d'œil à Felka.

— J'ai compris que la récupération des armes n'était pas la solution claire et nette qu'on m'avait fait imaginer. J'ai eu des décisions à prendre, des choix à faire, plus difficiles que je ne l'aurais voulu, et je me suis rendu compte que je les avais éludés en raison même de leur difficulté.

— Vous ne voulez plus des armes, avança Volyova. C'est ça ?

— Oh si, je les veux, répondit Clavain avec un sourire. Et vous aussi. Mais nous devrions pouvoir parvenir à un accord, non ?

— Nous avons du boulot, ici, Clavain. Et je ne parle pas seulement de l'évacuation de Resurgam. Vous croyez honnêtement que je laisserais les Inhibiteurs finir leur œuvre de destruction ?

Il secoua la tête.

— Non. En réalité, je ne l'ai jamais pensé.

— Je vais mourir, Clavain. Je n'ai plus rien à attendre de la vie.

Si on y met le paquet, je survivrai peut-être quelques semaines, mais guère plus. Je suppose qu'on pourrait faire quelque chose pour moi sur un autre monde, à condition que les technologies d'avant la peste y aient été préservées, mais il faudrait me plonger en cryosomme, avec toutes les contraintes que ça suppose, et je ne veux plus en entendre parler jusqu'à la fin de mes jours. Alors je dis pousse.

Elle leva son poignet pas plus épais qu'une patte d'oiseau et tapota le lit.

— Je vous confie cette satanée monstruosité de vaisseau. Vous pouvez le prendre et emmener les réfugiés loin d'ici une fois que nous les aurons fait venir de Resurgam. Tenez, je vous le donne. Il est à vous. Vous m'écoutez, capitaine ? demanda-t-elle en haussant le ton, cet effort lui coûtant certainement plus qu'il ne pouvait l'imaginer. C'est le vaisseau de Clavain, à présent. Je rends mon tablier de Triumvira.

— Capitaine... ? releva Clavain.

— Vous comprendrez, ne vous en faites pas, répondit-elle avec un sourire.

— Je m'occuperai des réfugiés, fit Clavain, ému, avec un hochement de tête à l'adresse de Khouri. Vous avez ma parole, Triumvira. Je vous promets de ne pas vous laisser tomber.

Volyova coupa court d'un geste las de la main.

— Je vous crois, Clavain. Vous me faites l'effet d'être un homme qui va au bout des choses.

— Une dernière chose... fit-il en se grattant la barbe.

— Les armes ? Qui va les récupérer en fin de compte ? Bah, ne vous en faites pas. J'y ai déjà réfléchi.

Il attendit en étudiant la série de courbes grises et abstraites qui constituaient la forme inerte de la Triumvira.

— Voilà ce que je vous propose, dit-elle d'une voix aussi ténue que le vent. Et ce n'est pas négociable. Vous, là, comment vous appelez-vous, déjà ?

— Bax, répondit Antoinette en bégayant presque.

— Hum, fit la Triumvira comme si c'était la chose la moins intéressante qu'elle ait jamais entendue. Et votre vaisseau... ce cargo... il est vraiment aussi vaste et rapide qu'on le dit ?

— Je crois, répondit-elle avec un haussement d'épaules.

— Alors, je vais le prendre aussi. Vous n'en aurez plus besoin, de toute façon, quand nous aurons évacué la planète. Vous avez intérêt à faire en sorte que ce soit fini avant ma mort.

Clavain regarda Bax, puis de nouveau la Triumvira.

— Et pourquoi voulez-vous son vaisseau, Ilia ?

— Pour la gloire et la rédemption. Pour quoi d'autre ?

Antoinette Bax était assise toute seule sur la passerelle du vaisseau qui avait été le sien et celui de son père avant elle, le vaisseau qu'elle avait jadis aimé puis détesté, le vaisseau qui faisait autant partie d'elle que sa chair et son sang, et elle sut que ce serait la dernière fois. Pour le meilleur ou pour le pire, rien ne serait plus jamais pareil. Il était temps de mettre fin au processus qui avait commencé avec cette expédition depuis le Carrousel de New Copenhagen pour honorer un vœu d'enfance, stupide et ridicule – stupide, peut-être, mais plein de gentillesse et d'amour, et qui l'avait emmenée au cœur de la guerre et dans la grande machine à concasser de l'Histoire. Si elle avait su, si elle avait pu imaginer qu'elle se retrouverait embringuée dans l'histoire de Clavain – une histoire qui avait commencé des siècles avant sa naissance et qui la ferait sortir de son environnement et la projetterait à des années-lumière de chez elle, et des décennies dans l'avenir –, alors elle aurait peut-être hésité. Peut-être. Mais peut-être aussi aurait-elle affronté la peur, et ça n'aurait fait que la renforcer dans sa détermination à tenir la promesse qu'elle s'était faite des années auparavant. Antoinette se disait qu'elle aurait probablement agi de la même façon. Quand on a une tête de cochon, c'est pour la vie – et si ce n'était pas sa devise personnelle, il était temps qu'elle l'adopte. Son père n'aurait peut-être pas été d'accord, mais elle était sûre qu'au fond de son cœur il l'aurait approuvée, et peut-être même admirée pour ça.

— Vaisseau ?

— Oui, Antoinette ?

— Ça va. Ça m'est égal. Vous pouvez continuer à m'appeler Petite Demoiselle.

— Ce n'était qu'un jeu.

La Bête – ou plutôt Lyle Merrick – marqua une pause.

— Je ne m'en suis pas mal sorti, vous ne trouvez pas ?

— Papa a eu raison de vous faire confiance. Vous vous êtes bien occupé de moi, hein ?

— Aussi bien que possible. C'est-à-dire pas tout à fait aussi bien que je l'aurais voulu, mais vous ne m'avez pas précisément facilité la tâche non plus. Enfin, il fallait s'y attendre. Vous êtes bien la fille de votre père. Ce n'était pas précisément la prudence incarnée, et vous tenez de lui.

— Nous nous en sommes sortis, Vaisseau, répondit Antoinette. Nous nous en sommes sortis quand même. Ce n'est pas rien, hein ?

— J' imagine.

— Vaisseau... Lyle...

— Antoinette ?

— Vous savez ce que veut la Triumvira, n'est-ce pas ?

Merrick laissa planer un silence de quelques secondes. Toute sa vie, Antoinette avait cru que ces pauses étaient artificielles, insérées pour faire joli dans la conversation de la sous-persona, mais elle savait maintenant qu'elles étaient sincères et réelles. La simulation de Merrick était dotée d'une conscience très voisine de la pensée humaine normale, et ses pauses traduisaient une introspection authentique.

— Xavier m'a tenu au courant, oui.

Antoinette se réjouit secrètement. Au moins, elle n'aurait pas besoin de lui révéler cette partie de l'arrangement.

— La Triumvira veut utiliser l'*Oiseau de Tempête*, une fois que l'évacuation sera terminée et que nous aurons fait quitter la planète au maximum de gens. Elle dit que c'est pour sa gloire et sa rédemption. À mon sens, Lyle, ça ressemble fort à une mission suicide.

— Je suis plus ou moins parvenu à la même conclusion, Antoinette, répondit avec un calme désarmant la voix synthétique de Merrick. Elle va mourir, alors ce n'est pas vraiment un suicide au sens où on l'entendait jadis... enfin, la distinction est sans importance. J'ai cru comprendre qu'elle voulait racheter son passé.

— Khouri, l'autre femme, prétend qu'elle n'est pas le monstre que l'on a cru sur cette planète, répondit Antoinette sur un ton qu'elle espérait aussi calme et mesuré que celui de Merrick. Mais je pense malgré tout qu'elle a dû faire un sale truc par le passé.

— Dans ce cas, nous sommes deux, répondit Merrick. Oui, Antoinette, je sais ce qui vous inquiète. Il ne faut pas vous en faire pour moi.

— Elle vous prend pour un simple vaisseau, Lyle. Et personne ne lui dira la vérité ; ils ont tous terriblement besoin d'elle. Comme si ça pouvait changer quelque chose... fit Antoinette d'une voix traînante en se détestant de se sentir aussi triste. Vous allez mourir, hein ? Finalement, c'est ce qui serait arrivé il y a tant d'années, si papa et Xavier ne vous avaient pas aidé.

— Je l'ai mérité, Antoinette. J'ai fait quelque chose de terrible, et j'ai échappé à la justice.

— Mais quand même, Lyle...

Elle sentait les larmes lui picoter les yeux, des larmes stupides, irrationnelles, pour lesquelles elle se méprisait. Elle avait aimé son vaisseau, et puis elle l'avait détesté – détesté à cause du mensonge impliquant son père. Elle avait réussi à l'aimer à nouveau parce que le vaisseau et le fantôme de Lyle Merrick étaient deux liens tangibles qui la rattachaient à son père. Et maintenant qu'elle en était arrivée à cet accommodement, le couteau remuait à nouveau dans la plaie. Ce qu'elle avait appris à aimer lui était repris, la dernière chose qui la liait à son père lui était arrachée par cette salope de Volyova...

Pourquoi fallait-il que ce soit toujours aussi difficile ? Elle ne voulait qu'une chose : tenir une promesse...

— Antoinette ?

— Nous ne pouvons pas vous sauver, reprit-elle. Vous retirer du vaisseau et vous remplacer par une sous-persona ordinaire. Volyova n'a pas besoin de le savoir, hein ?

— Non, Antoinette. Mon temps est venu aussi. Si elle veut la gloire et la rédemption, pourquoi n'en aurais-je pas une petite part, moi aussi ?

— Vous avez déjà changé les choses. Vous n'aviez pas besoin de faire un tel sacrifice.

— Mais c'est quand même ce que je décide. Vous ne pouvez me disputer ça, hein ?

— Non, répondit-elle d'une voix brisée. Non, je ne peux pas. Et je ne le ferai pas.

— Promettez-moi quelque chose, Antoinette.

Elle se frotta les yeux, honteuse de ses larmes, et en même temps étrangement exaltée.

— Quoi donc, Lyle ?

— Que vous continuerez à prendre bien soin de vous, quoi qu'il puisse arriver par la suite.

— Je vous le promets, fit-elle en hochant la tête.

— C'est bien. Il y a autre chose que je veux vous dire, et ensuite nous devons partir chacun de notre côté. Je peux poursuivre l'évacuation tout seul. En réalité, je refuse absolument de vous laisser vous mettre plus longtemps en danger en continuant à voler à bord. C'est un ordre, au cas où vous ne l'auriez pas compris. Ah, je vois que vous êtes impressionnée ! Vous ne m'en croyiez pas capable, hein ?

Elle ne put réprimer un sourire.

— Non, Vaisseau. Je n'aurais jamais cru ça.

— Une dernière chose, Antoinette. C'était un plaisir de servir sous vos ordres. Un plaisir, et un honneur. Maintenant, je voudrais que vous partiez, s'il vous plaît, et que vous trouviez un autre appareil – plus grand et plus beau, de préférence – à commander. Je suis sûr que vous vous en sortirez très bien.

Elle se releva.

— Je ferai de mon mieux. Je vous le promets.

— Je vous fais confiance.

Elle s'apprêtait à sortir, mais elle hésita sur le seuil de la porte.

— Au revoir, Lyle, dit-elle.

— Au revoir, Petite Demoiselle.

Il fut extirpé, tout tremblant, des entrailles du sarcophage. Il se faisait l'impression d'un homme qu'on aurait sauvé de la noyade en hiver. D'abord flous, les visages autour de lui devinrent nets, mais il ne les reconnut pas tout de suite. Quelqu'un jeta une couverture thermique sur ses épaules étroites. Ils le regardaient sans dire un mot, comprenant qu'il n'était pas d'humeur à faire la conversation et préférerait se débrouiller seul.

Clavain resta assis au bord du caisson pendant plusieurs minutes jusqu'à ce qu'il ait assez de force dans les jambes pour clopiner jusqu'à l'autre bout de la pièce. Au dernier moment, il trébucha et réussit néanmoins à tomber gracieusement, comme s'il avait essayé de s'appuyer soudain au cadre du hublot. Il regarda au-dehors. Il ne vit rien, que les ténèbres, et son propre reflet, au premier plan. Il éprouva une violente impression de déjà-vu, l'impression de s'être déjà trouvé là, à contempler son visage pareil à un masque. Il fouilla sa mémoire, scruta ses souvenirs jusqu'à ce qu'ils se libèrent, et se rappela une mission diplomatique improvisée, une navette qui tombait vers Mars, la planète occupée, la confrontation avec une vieille ennemie qui était aussi une amie appelée Galiana... et il se rappela aussi comment, il y avait quatre cents ans de ça – bien plus, à présent, rectifia-t-il mentalement –, il s'était senti trop vieux pour le monde, trop vieux pour le rôle qui lui était imposé. S'il avait su, alors, ce qui l'attendait, il en aurait ri, ou il serait devenu fou. Il avait eu l'impression d'être à la fin de sa vie, alors qu'il n'en était qu'au commencement – un moment maintenant à peine distinct, dans ses souvenirs, de son enfance.

Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil aux gens qui l'avaient réveillé, et regarda le plafond.

— Baissez les lumières, dit quelqu'un.

Son reflet disparut. Il distingua alors autre chose dans les ténèbres : un essaim d'étoiles, groupées dans l'un des hémisphères du ciel – rouges, bleues, dorées ou d'un blanc glacé. Certaines plus brillantes que d'autres, bien qu'il ne vît pas de constellations familières. Mais le regroupement des étoiles dans une partie du ciel ne pouvait signifier qu'une chose : ils étaient toujours en déplacement

relativistique, frisant la vitesse de la lumière.

Clavain se retourna vers le petit groupe de personnes.

— Le combat a-t-il déjà eu lieu ?

— Oui, Clavain, répondit d'une voix chaude, mais dépourvue de l'assurance attendue, une femme à la peau très blanche et aux cheveux noirs. Oui. C'est fini. Nous avons attaqué le trio de vaisseaux conjoiners, et nous en avons détruit un et causé de gros dégâts aux deux autres.

— Des dégâts ?

— Les simulations n'étaient pas très précises, dit la femme.

Elle s'approcha de Clavain, lui plaça un récipient de liquide brun sous le nez. Son visage, ses cheveux avaient quelque chose de familier, réveillaient en lui les mêmes vieux souvenirs que son reflet dans le hublot.

— Bois ça. Des médechines fortifiantes, prélevées dans l'arsenal d'Ilia. Ça va te faire du bien.

Clavain prit le gobelet et huma le contenu. Ça sentait le chocolat alors qu'il s'attendait à du thé. Il plongea ses lèvres dans le breuvage.

— Merci... Pardon, mais... je peux vous demander votre nom ?

— Bien sûr, répondit la femme. Je m'appelle Felka. Nous nous connaissons très bien.

Il la regarda et haussa les épaules.

— Votre visage me dit quelque chose...

— Bois ça. Je crois que tu en as besoin.

Les souvenirs lui revenaient par paquets, comme une ville qui se serait remise d'une panne de courant : quartier par quartier, de façon aléatoire, les appareils balbutiaient, vacillaient et se remettaient en marche. Même quand il se sentit de nouveau en pleine forme, on continua à lui administrer des médechines spécifiquement adaptées à des zones ou à des fonctions précises du cerveau, à des doses chaque fois plus soigneusement mesurées. Clavain grimaçait et se laissait faire d'assez mauvaise grâce. Vers la fin, il s'était juré de ne plus avaler une tasse de chocolat de toute sa vie.

Au bout de plusieurs heures, on l'estima en bonne santé sur le plan neurologique. Certains de ses souvenirs étaient encore un peu vagues, mais on lui dit que c'était l'amnésie du réveil, normale après une plongée en cryosomnie, et que ce n'était pas le signe de dégâts sérieux. Ils l'équipèrent d'un biomoniteur léger, le pourvurent d'un droïde constitué de traverses de bronze, et lui dirent qu'il pouvait aller et venir à sa guise.

— Je ne devrais pas vous demander pourquoi vous m'avez réveillé ? risqua-t-il.

— Plus tard, répondit Scorpio, qui semblait diriger les opérations. Rien ne presse, Clavain.

— Mais j'imagine qu'il y a une décision à prendre ?

Scorpio jeta un coup d'œil à l'une des autres responsables, une femme appelée Antoinette Bax. Elle avait de grands yeux, des taches de rousseur, et il lui semblait qu'il avait des souvenirs d'elle à dépoussiérer. Elle hocha la tête, presque imperceptiblement.

— Franchement, Clavain, on ne vous aurait pas réveillé juste pour admirer le paysage, répondit Scorpio. La vue est merdique, même quand on éteint les lumières.

Quelque part au cœur de l'immense vaisseau se trouvait un endroit où l'on avait l'impression d'être dans une autre partie de l'univers. C'était une clairière, un endroit avec de l'herbe, des arbres, un ciel bleu, synthétique, et des oiseaux holographiques : des perroquets, des calaos et d'autres, qui voletaient d'arbre en arbre, traçant dans l'air des éclairs de couleurs primaires éclatantes, pareils à des comètes. Plus loin, une chute d'eau nimbée d'une brume bleue, poudrée et tourbillonnante se déversait dans un petit lac noir. Elle avait l'air bizarrement réelle.

Felka conduisit Clavain vers une étendue d'herbe fraîche, étincelante. Elle portait une longue robe noire qui traînait par terre, dans l'herbe humide de rosée, mais cela ne semblait pas la gêner. Ils s'assirent par terre, face à face, les coudes appuyés sur des souches dont le dessus avait été si bien poli qu'il était lisse comme un miroir. Mis à part les oiseaux, ils étaient tout seuls.

Clavain regarda autour de lui ; il se sentait beaucoup mieux et avait presque complètement recouvré la mémoire, et pourtant il ne se souvenait pas du tout de cet endroit.

— C'est toi qui as créé tout ça, Felka ?

— Non, répondit-elle prudemment. Mais pourquoi me poses-tu la question ?

— Sans doute parce que ça me rappelle un petit peu la forêt au cœur du Nid Maternel. L'endroit où tu avais ton atelier. Sauf que ton atelier était en apesanteur.

— Alors, tu te souviens.

Il gratta la barbe qui lui hérissait le menton. Quelqu'un avait pris la peine de le raser pendant son sommeil.

— Des bribes, par-ci, par-là. Pas autant que je le voudrais.

— De quoi te souviens-tu exactement ?

— Je me rappelle que Remontoir devait partir pour tenter de contacter Sylveste. Tu as failli partir avec lui, et puis tu as décidé de rester. Pas grand-chose d'autre. Volyova est morte, hein ?

Felka hoch a la tête.

— Nous avons évacué la planète. Vous avez accepté, Volyova et toi, de vous partager les armes de classe infernale restantes. Elle a pris l'*Oiseau de Tempête*, chargé de toutes les armes qu'elle a pu emporter, et elle l'a conduit droit dans le cœur de la machine des Inhibiteurs.

Clavain émit un sifflement silencieux.

— Et ça a changé quelque chose ?

— Rien du tout. Mais elle est partie dans un joli feu d'artifice.

Clavain eut un sourire.

— Je n'en attendais pas moins d'elle. Et à part ça ?

— Khouri et Thorn – tu te souviens d'eux ? Ils se sont joints à l'expédition de Remontoir vers Hadès, avec leurs navettes. Ils ont amorcé les systèmes d'autoréparation du *Lumière Zodiacale*. Ils n'ont qu'à lui fournir de la matière première, et il se réparera tout seul. Mais Khouri pense que ça prendra un peu de temps, assez pour entrer en contact avec Sylveste.

— Elle prétendait y être déjà allée. Je ne sais trop qu'en penser. La Triumvira semblait penser que c'était vrai, fit Clavain en cueillant des brins d'herbe autour de ses pieds.

Il les écrasa et huma le résidu vert et pulpeux qui tachait ses doigts.

— Nous le découvrirons tôt ou tard, reprit Felka. Quand ils auront établi le contact – quel que soit le temps que ça prendra –, ils emmèneront le *Lumière Zodiacale* hors du système et suivront notre trajectoire. Quant à nous, eh bien, c'est toujours ton vaisseau, Clavain, mais les affaires courantes sont assurées par un Triumvirat : les Triumvirs Blood, Cruz et Scorpio, élus à main levée. Khouri en aurait fait partie, évidemment, si elle n'avait pas décidé de rester en retrait après l'évacuation.

— D'après mes souvenirs, ils ont sauvé cent soixante mille personnes, répondit Clavain. C'est assez loin du compte, hein ?

— Pas tant que ça, en fait. Ça paraît même assez impressionnant, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'il y en avait quarante mille autres qu'on n'a pas réussi à sauver...

— C'est nous qui avons fait foirer le truc, non ? Si nous n'étions pas intervenus...

— Non, Clavain, fit-elle d'un ton impérieux, comme s'il était un vieil homme qui avait commis une incongruité en société. Non. Il ne faut pas raisonner comme ça. Regarde, voilà comment ça s'est passé...

Ils étaient assez proches pour l'échange télépathique conjoinneur. Elle lui transféra des images, des images de la mort de Resurgam. Il vit les dernières heures de la planète, alors que la machine des Loups – c'est ainsi qu'ils appelaient maintenant l'arme des Inhibiteurs – achevait son trou d'évier gravifique dans l'étoile, plongeant une

curette invisible dans son cœur thermonucléaire. Le tunnel ainsi ouvert était excessivement étroit, pas plus de quelques kilomètres de diamètre au point le plus profond – et l'étoile se vidait de son sang, mais ce n'était pas une hémorragie anarchique : la matière en fusion thermonucléaire était canalisée et fusait, décrivant un arc, une colonne de feu d'enfer en expansion, qui en jaillissait à la moitié de la vitesse de la lumière. Guidée par des pulsions de la même énergie gravitationnelle qui avait déjà foré l'étoile, la flèche était incurvée selon une parabole paresseuse qui la dirigeait droit vers la face éclairée de Resurgam. Au point d'impact, la langue de feu crachée par l'étoile faisait mille kilomètres de diamètre. L'effet fut dévastateur et pratiquement instantané. L'atmosphère disparut, vaporisée dans un éclair aveuglant, suivie, quelques instants plus tard, par les calottes glaciaires et les rares étendues d'eau à ciel ouvert. Aride, privée d'air, la croûte se ramollit, le rayon forant une cicatrice rouge cerise à travers la face de la planète. La surface fut calcinée sur des centaines de kilomètres de profondeur, s'écoulant dans l'espace sous forme d'un nuage de roche bouillonnante, incandescente. L'impact initial fut suivi par des ondes de choc qui firent le tour de la planète, détruisant toute vie du côté à l'ombre : tous les êtres humains, tous les organismes qu'ils avaient amenés sur Resurgam disparurent. Cela dit, ils seraient morts assez vite, même sans cette onde de choc. En l'espace de quelques heures, le côté à l'ombre s'était tourné vers le soleil. Et la lance de flammes brûlait toujours, le puits d'énergie au cœur de l'étoile étant à peine entamé. La croûte de Resurgam disparut, incinérée, mais le rayon continuait à dévorer le manteau de la planète.

En trois semaines, la planète était une braise rougeoyante, fumante, réduite aux quatre cinquièmes de sa taille initiale. Puis le rayon passa vers une autre cible, un autre monde, et recommença son balayage meurtrier. Le cœur de l'étoile finirait par se vider de sa matière, et Delta Pavonis, exsangue, se retrouverait changée en une squame qui commencerait à se refroidir, jusqu'à ce que la fusion s'interrompe, faute de matière pour l'alimenter. Ce n'était pas encore arrivé, lui dit Felka – à en croire, du moins, les signaux lumineux qui leur parvenaient du système –, mais lorsque cela se produirait, ce serait sans doute un événement violent.

— Alors, tu vois, dit Felka, en réalité nous avons eu de la chance de sauver autant de gens. Ce n'est pas notre faute s'il en est mort un si grand nombre. Nous avons fait de notre mieux compte tenu des circonstances. Nous n'avons aucune raison de nous sentir coupables. Sans nous, mille autres choses auraient pu tourner mal. La flottille de Skade serait arrivée à notre place, et elle n'aurait pas été plus encline à la négociation que toi.

Clavain se rappela l'affreux éclair d'un vaisseau stellaire mourant,

et la fin de Galiana qu'il avait provoquée en décidant de détruire l'*Ombre de la Nuit*. Cette seule pensée lui était encore pénible.

— Skade est morte, n'est-ce pas ? C'est moi qui l'ai tuée, dans l'espace interstellaire. Les autres éléments de sa flotte agissaient de façon autonome, même lors de l'attaque.

— Tout était autonome, dit Felka, curieusement évasive.

Clavain observa un macao qui voletait d'arbre en arbre.

— Ça m'est égal qu'on me consulte sur des questions de stratégie, mais je ne cherche pas un poste d'autorité sur ce vaisseau. D'abord, Volyova avait beau dire, ce n'est pas le mien. Je suis trop vieux pour assurer le commandement. Et puis, pourquoi ce vaisseau aurait-il besoin de moi ? Il a déjà un capitaine.

— Alors tu te souviens du capitaine ? murmura Felka.

— Je me souviens de ce que Volyova nous a raconté, mais pas d'avoir jamais parlé au capitaine personnellement. C'est encore lui qui dirige les opérations, comme elle l'avait prévu ?

— Ça dépend de ce qu'on entend par là, répondit-elle, sur ses gardes. Son infrastructure est toujours intacte, mais il n'a donné aucun signe d'existence pensante depuis notre départ de Delta Pavonis.

— Alors le capitaine est mort, c'est ça ?

— Non, ça ne peut pas être ça non plus. Il gère un trop grand nombre d'aspects du fonctionnement des routines d'un bout à l'autre du vaisseau, comme disait Volyova. Quand il tombait dans l'un de ses états catatoniques, c'était comme si tout le bâtiment était débranché. Ça ne s'est pas produit. Le vaisseau continue à marcher, il s'autorépare et s'émule à l'occasion.

Clavain hocha la tête.

— Alors, c'est comme si le capitaine fonctionnait toujours à un niveau involontaire, mais qu'il n'y ait plus d'intelligence à sa place ? Comme un malade qui aurait encore assez de fonctions cérébrales pour respirer, et plus grand-chose d'autre ?

— C'est ce qu'on peut supposer, mais sans certitude. Il y a des moments où il a des lueurs d'intelligence, où il fait des choses de lui-même, sans poser la question à personne. Des éclairs de créativité. C'est plutôt comme si le capitaine était encore là, mais enfoui plus profondément que jamais.

— À moins qu'il n'ait laissé derrière lui un fantôme de lui-même, risqua Clavain. Une coquille sans âme, fonctionnant selon les mêmes schémas comportementaux.

— Quoi qu'il en soit, il s'est racheté, conclut Felka. Il a fait quelque chose de terrible, mais en fin de compte il a sauvé cent soixante mille vies.

— Comme Lyle Merrick, dit Clavain en repensant pour la première fois depuis qu'il s'était réveillé au secret que dissimulait le

vaisseau d'Antoinette, et à son sacrifice nécessaire. Deux rédemptions pour le prix d'une. Disons que c'est un bon début.

Clavain ôta une écharde de sa paume.

— Alors, Felka, que se passe-t-il ? Pourquoi m'a-t-on réveillé alors que tout le monde savait que je risquais d'en mourir ?

— Je vais te montrer, répondit-elle.

Elle regarda dans la direction de la cascade. Croyant qu'ils étaient seuls, Clavain fut surpris de voir une silhouette debout au bord du lac situé juste devant la cascade. Le brouillard tournait et virevoltait autour de ses pieds.

Il la reconnut tout de suite.

— Skade, dit-il.

— Clavain, répondit-elle.

Mais elle ne s'approcha pas. Elle avait une voix creuse, et l'acoustique ne correspondait pas à l'environnement. Clavain se rendit compte avec irritation qu'il avait failli se laisser avoir. Il parlait à une simulation.

— C'est une simu bêta, hein ? demanda-t-il à Felka. Le Maître d'Œuvre avait dû garder suffisamment de mémoire active pour mettre une simu bêta de Skade à bord de tous les vaisseaux.

— C'est bien une simu bêta, acquiesça Felka. Mais ce n'est pas comme ça que les choses se sont passées. N'est-ce pas, Skade ?

La figure avait toujours sa prothèse de support-vie et sa crête. Elle hochait la tête.

— Cette simu bêta est une version récente, Clavain. Mon alter ego de chair et de sang te l'a transmise au cours du combat.

— Désolé, répondit Clavain en secouant la tête. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, mais je me rappelle t'avoir tuée. J'ai détruit *l'Ombre de la Nuit* peu après avoir sauvé Felka.

— C'est ce dont tu te souviens. C'est à peu près ce qui s'est passé, d'ailleurs.

— Tu n'as pas pu survivre, Skade, dit-il d'un ton borné, contre toute évidence.

— J'ai sauvé ma peau, Clavain. Je craignais que tu ne détruises *l'Ombre de la Nuit* lorsque je t'aurais rendu Felka, même si je ne pensais pas que tu aurais ce courage alors que j'avais Galiana à bord...

Elle eut un sourire et son expression traduisit une sorte d'admiration.

— Là, je me suis trompée, n'est-ce pas ? Tu étais beaucoup plus dépourvu de scrupules que je ne l'aurais jamais imaginé, même quand tu m'as fait ça.

— C'est le corps de Galiana que tu avais, pas Galiana, répondit Clavain en réussissant à empêcher sa voix de trembler. Je n'ai fait que lui rendre la paix qu'elle aurait dû avoir quand elle est morte, il y a

tant d'années.

— Sauf que tu ne le crois pas vraiment, hein ? Tu as toujours su qu'elle n'était pas vraiment morte, mais seulement sous l'emprise mortelle du Loup.

— Autant être morte...

— On avait toujours l'espoir de réussir à la débarrasser du Loup, Clavain... D'ailleurs, c'est aussi ce que tu pensais, dit-elle d'un ton radouci. Tu pensais qu'il y avait une chance de la voir revenir un jour.

— J'ai fait ce que je devais faire, dit-il.

— C'était implacable, Clavain. Je t'admire pour ça. Tu es plus digne d'être une araignée que n'importe lequel d'entre nous.

Il se leva et s'approcha du petit lac jusqu'à n'être plus qu'à quelques mètres de Skade. Elle planait dans la brume, ni tout à fait solide, ni tout à fait ancrée au sol.

— J'ai fait ce que je devais faire, répéta-t-il. C'est ce que j'ai toujours fait. Et ce n'était pas de la violence gratuite, Skade. Si j'étais aussi implacable que tu le dis, je n'en aurais éprouvé aucune douleur.

— Et tu en as éprouvé ?

— Je n'ai jamais rien fait de plus difficile de toute ma vie. J'ai privé l'univers de son amour.

— Je suis navrée pour toi, Clavain.

— Comment as-tu réussi à survivre, Skade ?

Elle tendit le bras et tripota l'étrange collier à l'endroit où sa cuirasse rejoignait la chair.

— Après ton départ avec Felka, j'ai détaché ma tête et je l'ai mise dans l'ogive d'un petit missile. Mes tissus cérébraux étaient protégés par des médechines intergliales, qui leur ont permis de supporter la décélération rapide. L'ogive a été éjectée vers l'arrière de l'*Ombre de la Nuit* et les autres éléments de la flotte. Tu ne l'as pas remarqué parce que tu ne t'intéressais qu'aux éventuelles attaques contre toi. L'ogive a filé sans bruit dans l'espace, jusqu'à ce qu'elle soit bien au-delà de ta sphère de détection. Alors elle a émis une pulsation concentrée, spécifique. Un élément de la flotte a changé de vitesse jusqu'à ce qu'une interception soit possible. L'ogive a été capturée et ramenée à bord d'un vaisseau.

Elle eut un sourire et ferma les yeux.

— Feu le docteur Delmar était à bord d'un autre vaisseau de la flotte. Celui que tu as détruit, hélas. Mais avant de mourir il a eu le temps d'achever le clonage de mon nouveau corps. La réintégration neurale a été étonnamment facile, Clavain. Tu devrais essayer, un jour.

— Alors... tu as retrouvé ton intégrité ? balbutia Clavain.

— Oui, répondit-elle laconiquement comme si l'affaire était un sujet de regret modéré. Oui. J'ai retrouvé mon intégrité.

— Alors, pourquoi choisis-tu de te manifester sous cet aspect ?

— Pour te rappeler ce que tu m’as fait, Clavain. Je suis toujours de ce monde, tu vois. Mon vaisseau a survécu à l’engagement. Il y a eu des dégâts, oui – et ton vaisseau a été endommagé. Mais je n’ai pas renoncé. Je veux ce que tu nous as pris.

Il se tourna vers Felka, qui regardait patiemment, assise sur sa souche.

— C’est vrai ? Skade est toujours là-bas ?

— Nous ne pouvons pas en être sûrs, dit-elle. Nous ne savons que ce que raconte cette simu bêta. Elle pourrait nous mentir, essayer de nous déstabiliser. Mais dans ce cas Skade aurait fait preuve d’une prescience stupéfiante quand elle l’a créée.

— Et les vaisseaux survivants ?

— C’est plus ou moins pour ça que nous t’avons réveillé. Ils sont là. Nous avons des coordonnées de leur flamme, en ce moment même.

Elle lui expliqua alors que les trois vaisseaux conjoinneurs filaient à la moitié de la vitesse de la lumière par rapport au *Spleen de l’Infini*, exactement comme l’avaient prévu les simulations. Les armes avaient été déployées, leurs séquences d’activation aussi minutieusement chorégraphiées que les explosions individuelles d’un feu d’artifice. Les Conjoinneurs avaient principalement utilisé des rayons à particules et des railguns relativistes lourds. Le *Spleen* avait riposté avec des versions plus légères des mêmes armes, et déployé deux des armes secrètes rescapées. Les deux camps avaient abondamment feinté et rusé et, dans la phase la plus critique de l’engagement, des accélérations sauvages avaient été effectuées alors que les vaisseaux s’efforçaient de dévier des trajectoires de vol initialement prévues.

Aucun des deux camps n’avait pu revendiquer la victoire. L’un des vaisseaux conjoinneurs avait été détruit, et les deux autres endommagés, mais Clavain considérait cela comme presque aussi proche de l’échec que s’ils n’avaient pas été touchés. Deux ennemis étaient pratiquement aussi dangereux que trois.

Et pourtant, ç’aurait pu être infiniment pire. Le *Spleen de l’Infini* avait subi des dégâts, mais pas assez pour l’empêcher d’atteindre un autre système solaire. Aucun des occupants n’avait été blessé, et aucun des systèmes critiques n’avait été mis hors d’usage.

— Mais nous ne sommes pas encore tirés d’affaire, conclut Felka.

Clavain se détourna de l’image de Skade.

— Comment ça ?

— Les deux vaisseaux survivants ont fait demi-tour. Lentement mais sûrement, ils reviennent nous attaquer.

Clavain ne put s’empêcher de rire.

— Il leur faudra des années-lumière pour faire demi-tour !

— Pas s’ils disposent de la technologie de suppression d’inertie.

Le système a dû subir des avaries au cours des combats. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne pourront pas le réparer.

Elle regarda Skade, mais l'image ne réagit pas. C'était comme si elle était devenue une statue dressée au bord de l'eau, un élément décoratif, quelque peu macabre.

— S'ils le veulent, ils y arriveront, dit Clavain.

Felka approuva.

— Le Triumvirat a fait des simulations. Selon certaines hypothèses, nous pouvons toujours devancer les vaisseaux poursuivants – au moins dans notre cadre de référence – aussi longtemps que tu voudras. Il suffit pour cela que nous nous rapprochions de plus en plus de la vitesse de la lumière. Mais à mon avis ce n'est pas vraiment une solution.

— À mon avis non plus.

— De toute façon, ce n'est guère envisageable. Il faut que nous cessions nos réparations, et le plus tôt sera le mieux. C'est pour ça que nous t'avons réveillé, Clavain.

Clavain retourna vers les souches d'arbres. Il s'assit sur la sienne, faisant craquer ses genoux.

— S'il faut prendre une décision, c'est qu'il y a plusieurs options possibles. C'est le cas ?

— Oui.

Il attendit patiemment, en écoutant le bruit blanc, apaisant, de la chute d'eau.

— Alors ?

Felka répondit, dans un chuchotement empreint de gravité :

— Nous avons fait beaucoup de chemin, Clavain. Nous sommes à neuf années-lumière du système de Resurgam, et il n'y a pas une seule autre colonie dans un rayon de quinze années-lumière. Mais il y a un autre système solaire droit devant nous. Deux étoiles froides. C'est un gros système binaire, dont l'une des étoiles a formé des planètes sur des orbites stables. Des mondes matures, de trois milliards d'années au moins. L'une des planètes de la zone habitable a quelques petites lunes. Tout indique que l'atmosphère comporte de l'oxygène, et qu'il y a beaucoup d'eau. On détecte même des bandes de chlorophylle dans l'atmosphère.

— Un terraforming humain ? demanda Clavain.

— Non. Il n'y a aucun signe de présence humaine autour de ces étoiles. Ce qui ne laisse, à mon avis, qu'une seule possibilité.

— Les Schèmes Mystifs ?

Elle parut satisfaite de ne pas avoir besoin de lui mettre les points sur les i.

— Nous savions depuis toujours que nous tomberions tôt ou tard sur des mondes mystifs en nous déplaçant dans la galaxie. Nous ne

devrions pas être surpris d'en trouver un à présent.

— Droit devant nous, juste comme ça ?

— Pas tout à fait droit devant, mais presque. Nous pouvons ralentir et y aller. S'il ressemble aux autres mondes mystifs, il se pourrait même que nous y trouvions des terres émergées. Suffisamment pour héberger quelques colons.

— Combien, par exemple ?

— Felka eut un sourire.

— Nous le découvrirons quand nous y arriverons, hein ?

Clavain prit sa décision – ou plutôt il donna sa bénédiction à une décision évidente – et retourna dormir. Il n'y avait pas beaucoup de toubibs dans l'équipage, et pratiquement aucun d'entre eux n'avait reçu de formation digne de ce nom, en dehors de quelques téléchargements effectués à la va-vite. Mais il leur faisait confiance quand ils lui disaient qu'il risquait de ne pas survivre à un ou deux cycles de congélation et de dégel supplémentaires.

— Je suis un vieillard, dit-il. Que vous me cryonisiez ou non, il est probable que je ne ferai pas de vieux os de toute façon.

— À vous de décider, lui dirent-ils, ce qui ne l'aida guère.

Il vieillissait, voilà tout. Ses gènes étaient en bout de course et, bien qu'il ait subi plusieurs programmes de rajeunissement depuis son départ de Mars, il n'avait fait que remettre la pendule à zéro, tandis que l'horloge biologique avait recommencé à tourner. Lorsqu'il avait regagné le Nid Maternel, ils auraient pu lui offrir un autre demi-siècle de jeunesse virtuelle s'il l'avait voulu... mais il n'avait jamais subi cet ultime traitement de rajeunissement. Il n'en avait plus eu le désir après l'étrange retour de Galiana, et sa demi-mort encore plus étrange.

Il n'était même pas sûr de le regretter, à présent. S'ils avaient pu aller, vaille que vaille, jusqu'à un monde-colonie bien équipé, il aurait pu avoir un espoir. Mais qu'est-ce que ça aurait changé ? Galiana était morte. Il serait toujours vieux dans sa tête. Il voyait le monde par des yeux jaunis, fatigués par quatre cents ans de guerre. Il avait fait de son mieux. Il avait payé cher le fardeau émotionnel qui pesait sur lui, et il ne pensait pas avoir l'énergie de recommencer. Il lui suffisait de ne pas avoir totalement échoué cette fois.

Et c'est ainsi qu'il prit place, pour la dernière fois, dans le sarcophage de cryosommeil.

Juste avant de sombrer dans l'inconscience, il autorisa l'envoi par faisceau concentré d'un message laser destiné au système mourant de Resurgam. C'était un message codé à clé aléatoire ou à masque jetable destiné au *Lumière Zodiacale*. S'il n'avait pas été irrémédiablement détruit, il y avait une chance qu'il intercepte et décode le signal. Il

était indétectable par les autres vaisseaux conjoiners, et même si les forces de Skade avaient réussi, d'une façon ou d'une autre, à semer des récepteurs dans l'espace de Resurgam, ils ne pourraient pas décrypter le message.

Lequel était très simple, en vérité. Il disait à Remontoir, à Khouri, à Thorn et à tous ceux qui étaient partis avec eux qu'ils n'allaient pas assez vite et qu'ils allaient s'arrêter dans le système des Schèmes Mystifs. Ils les y attendraient pendant vingt ans. Le temps que le *Lumière Zodiacale* les rejoigne. Ça leur permettrait aussi d'établir une colonie autosuffisante de quelques dizaines de milliers de personnes, une barrière protectrice qui abriterait le vaisseau contre toutes les catastrophes susceptibles de s'abattre sur lui.

C'est en sachant cela, en ayant l'impression d'avoir mis ses affaires en ordre, à sa mesure (qui était faible, mais significative quand même), que Clavain ferma les yeux.

Il se réveilla pour découvrir que le *Spleen de l'Infini* s'était reconfiguré sans demander l'avis de personne.

Nul ne savait pourquoi.

Les changements n'étaient pas tous apparents de l'intérieur ; à vrai dire, certains n'étaient visibles que de l'extérieur, quand on prenait une navette d'inspection. Ils s'étaient produits au cours de la phase de ralentissement, quand l'immense vaisseau avait déceléré pour entrer dans le nouveau système. À une vitesse géologique, comparable à celle de l'érosion terrestre, l'arrière de la coque fuselée du vaisseau, qui était normalement un petit cône inversé, s'était aplati comme la base d'une pièce d'échecs. Aucun contrôle sur cette transformation n'avait été possible. En fait, quand on s'en était rendu compte, elle était déjà bien avancée. Il y avait, à bord de cet immense bâtiment, des soutes pareilles à des cryptes, où les hommes ne se rendaient qu'une ou deux fois par siècle, et la majeure partie de l'arrière de la coque entraînait dans cette catégorie. Les machines qui s'y trouvaient avaient été subrepticement démantelées ou remontées ailleurs, vers l'avant du bâtiment, dans d'autres zones aussi inutilisées. Volyova l'aurait vu – peu de choses lui échappaient –, mais elle n'était plus là, et les nouveaux occupants du vaisseau ne le connaissaient pas aussi bien.

Les changements ne remettaient pas en cause les performances du bâtiment et ne menaçaient pas la vie de ses occupants, mais ils ne laissaient pas d'intriguer et prouvaient – s'il en était besoin – que la psyché du capitaine n'avait pas complètement disparu, et qu'ils pouvaient encore s'attendre à des surprises dans l'avenir. Il n'y avait aucun doute que le capitaine avait joué un rôle dans la

reconfiguration du vaisseau qu'il était devenu. Il était beaucoup plus difficile de dire si la reconfiguration était consciente et organisée, ou n'était que l'effet d'un caprice, d'une sorte de rêve irrationnel.

Alors, pour le moment, et comme ils avaient d'autres soucis en tête, ils l'ignoraient. Le *Spleen de l'Infini* se positionna en orbite rapprochée autour du monde entouré d'eau, et des sondes furent envoyées dans l'atmosphère et les vastes océans turquoise qui l'entouraient d'un pôle à l'autre. Des nuages crémeux décrivaient des tourbillons désorganisés, exubérants. Il n'y avait pas de grands continents ; rien ne venait troubler l'océan visible, en dehors de quelques archipels disposés au hasard, telles des éclaboussures de peinture ocre sur un bleu-vert de cornée. Plus ils s'en rapprochaient, et plus il semblait certain que c'était un monde mystif. Cette estimation se révéla exacte. Des radeaux continentaux de biomasse vivante maculaient par endroits le gris-vert de l'océan. L'atmosphère était respirable par des êtres humains, et il y avait assez d'oligo-éléments dans les sols et les lits de roche des îles pour permettre à des colonies autosuffisantes de vivre.

Ce n'était pas l'idéal, loin de là. Les îles des mondes mystifs avaient une fâcheuse tendance à disparaître, balayées par des raz-de-marée provoqués par les immenses biomasses semi-pensantes qu'étaient les océans proprement dits. Mais pour vingt ans ça ferait l'affaire. Si les colons voulaient rester, ils auraient le temps de construire des cités pontons, flottant sur la mer.

Une chaîne d'îles – septentrionales, froides, mais qu'on pouvait supposer tectoniquement stables – fut sélectionnée.

— Pourquoi celles-ci en particulier ? demanda Clavain. Il y a d'autres îles à la même latitude, et elles doivent être aussi stables, non ?

— Il y a quelque chose à cet endroit, dans les profondeurs, annonça Scorpio. Nous captons un signal faible, mais persistant.

Clavain fronça les sourcils.

— Un signal ? Mais personne n'est jamais venu là...

— Ce n'est qu'une pulsation radio, très faible, répondit Felka. Mais la modulation est intéressante. C'est un code conjointeur.

— Quoi ? Nous aurions mis une balise ici ?

— Sûrement, à un moment ou à un autre. Sauf qu'il n'y a pas trace de l'envoi d'un vaisseau conjointeur ici. À moins que...

Elle s'interrompit, hésitant à poursuivre.

— Oui ?

— Eh bien, ça ne veut probablement rien dire, Clavain. Mais il se pourrait que Galiana soit venue ici. Ce n'est pas impossible, et nous savons que si elle avait eu l'occasion d'explorer un monde mystif, elle ne l'aurait pas laissée passer. Nous ne savons pas où elle est allée

avant de tomber sur les Loups, et le temps qu'elle regagne le Nid Maternel, tous les livres de bord avaient été perdus, ou amendés. Mais qui, à part elle, aurait pu laisser une balise conjointeur ?

— N'importe qui en mission secrète. Nous ne savons pas encore aujourd'hui tout ce que mijotait le Conseil Restreint.

— Je croyais que ça valait la peine d'être signalé, c'est tout.

Il acquiesça. Il éprouva une immense vague d'espoir, et puis une tristesse d'autant plus intense qu'elle était précédée par cette euphorie. Évidemment qu'elle n'était pas venue ici. C'était stupide de sa part de nourrir cette pensée. Mais il y avait quelque chose, tout au fond, qui méritait d'être creusé, et il n'était pas insensé d'implanter leur colonie près de cette chose énigmatique. Il n'avait rien contre, en tout cas.

Des plans détaillés pour la colonisation furent rapidement dressés. Des projets de campement de surface furent établis un mois après leur arrivée.

C'est alors que ça se produisit. Lentement, sans hâte, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, le vaisseau spatial de quatre kilomètres de long commença à abaisser son orbite, descendit en spirale dans les minces couches supérieures de l'atmosphère. À ce moment-là, le *Spleen de l'Infini* avait ralenti, freinant jusqu'à la vitesse sous-orbitale, afin que la friction de la rentrée ne calcine pas la couche superficielle de sa coque. Ce fut la panique à bord, dans certains quartiers, car le vaisseau agissait indépendamment de tout contrôle humain. Mais il y avait aussi un sentiment plus général de calme. On attendait la suite avec une tranquille résignation. Clavain et le Triumvirat ne comprenaient pas les intentions de leur bâtiment, mais il était peu vraisemblable, à ce stade, qu'il souhaite leur nuire.

Ils en eurent bientôt la preuve. Alors que l'immense vaisseau quittait l'orbite, il s'inclina, amenant son axe longitudinal parallèlement à la verticale définie par le champ gravitationnel de la planète. Il n'avait pas le choix ; le vaisseau se serait cassé en deux s'il avait tenté d'entrer dans l'atmosphère selon une diagonale. Alors que, tant qu'il descendait verticalement, traversant les nuages comme une flèche de cathédrale, il ne souffrirait pas de plus de tensions que lors d'un vol normal à un g. À bord, tout paraissait normal. On n'entendait que le rugissement assourdi des moteurs, généralement silencieux mais que la coque transmettait maintenant grâce à l'air environnant, un grondement de tonnerre constant, incessant, qui devenait de plus en plus fort alors que le vaisseau se rapprochait du sol.

Sauf qu'il n'y avait pas de sol en dessous. Ils avaient choisi de se poser près de l'archipel cible où les premières implantations avaient déjà été positionnées, mais le vaisseau descendait vers la mer.

Mon Dieu... pensa Clavain. Tout d'un coup, il comprit pourquoi le vaisseau s'était reconfiguré. Il – ou plutôt la partie du capitaine qui était aux commandes – avait dû avoir cette descente à l'esprit, à partir du moment où il avait su que la planète était entourée d'eau. Il avait aplati la pointe de sa queue pour pouvoir se poser sur l'eau. Tout en bas, la mer s'était mise à bouillir sous l'assaut des flammes du cône de propulsion. Le vaisseau descendit à travers des montagnes de vapeur qui s'élevaient en bouillonnant à des dizaines de kilomètres dans la stratosphère. La mer faisait un kilomètre de profondeur au point de contact, car le lit descendait en pente raide tout autour de l'archipel. Mais ce kilomètre ne comptait guère. Quand Clavain sentit que le vaisseau entrait en contact puis s'immobilisait avec un gémissement profond, terrible, la majeure partie était encore au-dessus de la surface des vagues grondantes.

Sur un monde sans nom, plein d'eau, au bord déchiqueté de l'espace humain et sous des soleils jumeaux, le *Spleen de l'Infini* s'était posé.

Épilogue

Pendant plusieurs jours après l'atterrissage, la coque grinça, craqua et renvoya les échos des profondeurs alors que le bâtiment s'ajustait à la pression de l'océan. De temps en temps, sans intervention humaine, des droïdes se précipitaient dans les mares saumâtres pour réparer les fuites de la coque par où s'engouffrait l'eau de mer. Le vaisseau tanguait de façon inquiétante, mais se stabilisait peu à peu, et puis il finit par donner l'impression d'être moins une addition temporaire au paysage qu'une caractéristique géologique étrangement évidée, comme une aiguille de pierre ponce ou d'obsidienne incroyablement érodée. Un antique gratte-ciel naturel, creusé de galeries et de grottes faites de main d'homme. Au-dessus de leurs têtes, les nuages gris argent s'entrouvraient occasionnellement, révélant le ciel bleu pastel.

C'était une semaine avant que quiconque quitte le vaisseau. Pendant des jours et des jours, des navettes avaient tourné autour comme des oiseaux de mer excités. Bien que toutes les soutes-parkings n'aient pas été submergées, personne n'était encore prêt à tenter l'aventure. Cela dit, le contact avait été rétabli avec les équipes qui s'étaient déjà posées sur le monde des Mystifs. Des esquifs improvisés avaient été envoyés sur l'eau, franchissant les quinze kilomètres qui les séparaient de la paroi abrupte de la falaise. Selon le niveau de la marée, on pouvait accéder à un petit sas.

Clavain et Felka furent dans la première embarcation qui mit le cap vers l'île. Ils gardèrent le silence pendant la traversée, tandis qu'ils glissaient à travers le brouillard humide et gris. Clavain avait froid et se sentait impuissant alors qu'il regardait la muraille noire du vaisseau disparaître dans la brume. La mer, à cet endroit, était aussi épaisse que de la mélasse, car elle grouillait de micro-organismes – ils étaient à la lisière d'un gros point focal de biomasse mystif –, et les organismes avaient déjà commencé à se plaquer sur la paroi du vaisseau, au-dessus de la surface de l'eau. Il y avait une accréction verte, croûteuse, un peu comme du vert-de-gris, et le vaisseau donnait l'impression d'avoir été là depuis des siècles. Il se demanda ce qui se passerait s'ils n'arrivaient pas à faire redécoller le *Spleen de l'Infini*. Ils avaient vingt ans pour tenter de l'en convaincre, mais si le vaisseau

avait décidé qu'il voulait rester incrusté là, il doutait beaucoup qu'ils arriveraient à lui faire changer d'avis. Peut-être qu'il cherchait l'endroit de son dernier repos, un endroit où il pourrait devenir un mémorial de ses propres crimes et de l'acte rédempteur qui les avait suivis.

— Clavain... dit Felka.

— Ça va, répondit-il en la regardant.

— Tu as l'air fatigué. Nous avons besoin de toi, Clavain. Le combat n'a pas encore commencé. Tu ne comprends pas ? Tout ce qui est arrivé jusque-là n'est que le commencement. Nous avons les armes, maintenant...

— Une poignée. Et Skade les veut toujours.

— Eh bien, elle ne les récupérera pas sans combattre. Et elle verra si c'est aussi facile qu'elle l'avait imaginé.

Clavain regarda derrière lui, mais le vaisseau était désormais invisible.

— Si nous sommes encore là, nous ne pourrons pas faire grand-chose pour l'arrêter.

— Nous aurons toujours les armes. Et je suis sûre que Remontoir sera revenu, à ce moment-là. Avec le *Lumière Zodiacale*. Les dégâts n'étaient pas fatals ; un vaisseau comme ça peut s'autoréparer.

Clavain pinça les lèvres et acquiesça.

— Sans doute.

Elle lui prit la main comme pour la réchauffer entre les siennes.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Clavain ? Tu nous as amenés jusqu'ici. Nous t'avons suivi. Tu ne peux pas renoncer maintenant.

— Je ne renonce pas, répondit-il. C'est juste que je suis... fatigué. Il est temps que quelqu'un prenne la relève, Felka. J'ai été trop longtemps soldat.

— Alors, deviens autre chose.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, répondit-il sur un ton qu'il espérait chaleureux. Écoute, je ne vais pas mourir demain, ni la semaine prochaine. Je dois à tout le monde de faire sortir cette colonie de terre. Mais je ne suis pas sûr d'être encore là quand Remontoir reviendra. Enfin, qui sait ? Le temps a la sale habitude de me réserver des surprises. Dieu sait que je l'ai assez souvent constaté.

Ils poursuivirent en silence. La traversée était houleuse, et de temps en temps le bateau devait se redresser pour éviter de gigantesques concentrations de biomasse pareilles à des cordes, ou à d'énormes algues, qui se déplaçaient et réagissaient à la présence du bateau avec une autonomie troublante. Tout à coup, Clavain repéra le rivage, et peu après le bateau s'échouait sur les roches, dans quelques pieds d'eau.

Ils durent patauger jusqu'à la terre ferme. Clavain grelottait

lorsqu'ils sortirent, dégoulinants, du dernier pouce d'eau. Le bateau avait l'air très loin, et le *Spleen de l'Infini* avait complètement disparu.

Antoinette Bax vint à leur rencontre, en faisant bien attention où elle mettait les pieds dans la mosaïque de mares qui brillaient comme des miroirs. Derrière elle, sur une pente de terre, se trouvait le premier campement : un hameau de tentes-bulles plantées dans la roche.

Clavain se demanda à quoi cela ressemblerait d'ici à vingt ans.

Il y avait plus de cent soixante mille personnes à bord du *Spleen de l'Infini*, beaucoup trop pour les déposer toutes sur la même île. Il y aurait une chaîne de colonies, plutôt, une cinquantaine peut-être, avec quelques moyeux sur les îlots plus vastes, plus secs. Une fois ces colonies bien établies, ils pourraient se mettre au travail sur les colonies flottantes qui fourniraient un abri à long terme. Il y aurait assez à faire pour occuper tout le monde. Il se sentait obligé d'y participer, mais il n'avait pas l'impression d'avoir été fait pour ça.

En réalité, il sentait qu'il avait *fait* ce pour quoi il était fait.

— Antoinette, dit-il, sachant que Felka ne l'aurait pas reconnue sans cela, comment vont les choses sur la terre ferme ?

— C'est déjà la merde, Clavain.

Il n'osait pas lever les yeux du sol, de peur de trébucher.

— Racontez.

— Beaucoup de gens n'aiment pas l'idée de rester ici. Ils ont gobé l'histoire d'exode de Thorn parce qu'ils voulaient rentrer chez eux, sur Yellowstone. Le fait d'être coincés pendant vingt ans sur une boule de pisse inhabitée n'était pas tout à fait ce qu'ils avaient en tête.

Clavain hochait patiemment la tête. Il s'appuya contre Felka, son bâton de vieillesse.

— Et vous avez expliqué à ces gens qu'ils seraient morts s'ils n'étaient pas venus avec nous ?

— Oui, mais vous savez comment c'est. On ne peut pas plaire à tout le monde, hein ? Enfin, poursuivit-elle avec un haussement d'épaules, je me suis dit que ça vous ferait plaisir de le savoir, au cas où vous auriez pensé que ça allait rouler tout seul à partir de maintenant.

— Je ne sais pas pourquoi, mais cette idée ne m'a jamais effleuré. Bon, quelqu'un peut nous faire faire le tour de l'île ?

Felka l'aïda à prendre pied sur le sol lisse.

— Antoinette, nous avons froid et nous sommes trempés. Il n'y aurait pas un endroit où on pourrait être au chaud et au sec ?

— Suivez-moi. Nous avons même du thé, vous vous rendez compte ?

— Du thé ? releva Felka d'un ton suspicieux.

— Du thé local. Aux algues. Mais ne vous en faites pas. Personne

n'en est mort, du moins pas encore, et on finit par s'habituer au goût.

— Plus tôt nous commencerons... fit Clavain.

Ils suivirent Antoinette vers un groupe de tentes. Des gens s'affairaient au-dehors, dressant de nouvelles tentes et installant des tuyauteries. Des câbles serpentaient à partir de générateurs pareils à des tortues. Elle les conduisit sous une tente et referma le rabat derrière eux. Il faisait plus chaud à l'intérieur, et ils étaient au sec, mais Clavain se sentit plus trempé et plus glacé que jamais.

Vingt ans dans un endroit comme ça, se dit-il. D'accord, ils ne s'ennuieraient pas une seconde, parce qu'ils seraient occupés à essayer de rester en vie, mais quel genre de vie était une existence passée à lutter pour sa survie ? Les Mystifs pouvaient se révéler interminablement fascinants ; il y avait l'éternel mystère de leur provenance cosmique. D'un autre côté, ils pouvaient refuser obstinément de communiquer avec les humains. Sur les autres mondes mystifs, certaines lignes de contact avaient été établies entre les êtres humains et les Schèmes Mystifs, mais il avait parfois fallu des décennies pour que les hommes trouvent la clé d'accès aux non-humains. En attendant, ce n'étaient que des masses végétatives gluantes, qui mettaient en évidence le travail de l'intelligence sans en manifester eux-mêmes la moindre trace. Et s'ils étaient les premiers Mystifs à refuser d'absorber les schémas neuraux des hommes ? Ils se retrouveraient dans un endroit bien sinistre et isolé, méprisés par les choses mêmes sur lesquelles ils comptaient pour le rendre supportable. Rester avec Remontoir, Khouri et Thorn, plonger dans la structure complexe de l'étoile neutronique vivante commençait à paraître une option plus attrayante.

Enfin, d'ici à une vingtaine d'années, ils en auraient le cœur net.

Antoinette poussa une chope de liquide verdâtre devant lui.

— Allez, Clavain, buvez ça.

Il retint sa respiration pour ne pas sentir les miasmes astringents et visqueux qui planaient au-dessus du breuvage, et y plongea les lèvres.

— Et si j'avalais un Schème Mystif ?

— Felka dit que ce n'est pas possible. Et elle doit savoir de quoi elle parle. Il y a un sacré bout de temps qu'elle attend de les rencontrer, et elle en connaît un rayon à leur sujet.

Clavain goûta à nouveau le liquide.

— C'est vrai, hein, Felka ?...

Mais Felka avait disparu. Elle était sous la tente un instant auparavant, et voilà qu'elle n'y était plus.

— Pourquoi a-t-elle tellement hâte de les rencontrer ? demanda Antoinette.

— Elle en attend beaucoup, répondit Clavain. Autrefois, quand

elle vivait sur Mars, elle était au cœur de quelque chose de très complexe – une immense machine vivante qu'elle maintenait en vie grâce à sa volonté et à son intellect. Ça lui donnait une raison de vivre. Et puis les gens – mon peuple, en fait – lui ont enlevé cette machine. Elle a failli en mourir – enfin, si tant est qu'elle ait jamais été vraiment en vie. Mais elle n'est pas morte. Elle a plus ou moins retrouvé la vraie vie. Et depuis, elle n'a fait que chercher quelque chose d'autre à utiliser et qui l'utiliserait de la même façon. Une chose si complexe qu'elle ne pourrait pas en pénétrer tous les secrets du premier coup, et qui, à sa façon, pourrait l'utiliser *elle*.

— Les Schèmes Mystifs.

— Les Schèmes Mystifs, oui, répondit-il, les mains cramponnées autour de sa chope – dont le contenu n'était pas si mauvais, tout compte fait. Enfin, voilà. J'espère qu'elle trouvera ce qu'elle cherche.

Antoinette se pencha pour prendre quelque chose sous la table. Elle le posa entre eux : un cylindre de métal corrodé, couvert d'une dentelle givrée de microorganismes calcifiés.

— C'est la balise. Ils l'ont trouvée hier, à un kilomètre de profondeur. Elle a probablement été entraînée dans la mer par un raz-de-marée.

Il se pencha et examina la masse de métal. Elle était écrasée et entaillée, comme un vieux quart sur lequel on aurait marché.

— Ça pourrait être d'origine conjoinneur, dit-il. Mais je n'en suis pas sûr. Il n'y pas de marques. Elles ont peut-être été effacées.

— Je pensais que c'était un code conjoinneur.

— En effet. C'est une balise de transpondeur intrasystème. Le signal n'est pas censé être détecté au-delà de quelques centaines de millions de kilomètres. Mais ça ne veut pas dire qu'elle ait été mise ici par les Conjoinneurs ; les Ultras auraient pu la voler dans un de nos vaisseaux. Nous en saurons davantage quand nous l'aurons ouverte, mais il faut y aller avec précaution.

Il frappa avec ses jointures sur la coque de métal oxydé.

— Il y a de l'antimatière là-dedans, ou elle n'émettrait plus. Peut-être plus beaucoup, mais toujours assez pour faire un sacré trou dans cette île si nous ne faisons pas attention en l'ouvrant.

— Je préfère vous laisser faire.

— Clavain...

Il se retourna. Felka était revenue. Elle avait l'air encore plus trempée que lors de leur arrivée. Ses cheveux étaient collés sur son visage en rubans maigres, et le tissu noir de sa robe était plaqué sur un côté de son corps. Clavain se dit qu'elle aurait dû être livide et tremblante, or elle était toute rouge, et elle avait l'air très excitée.

— Clavain, répéta-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en posant sa chope.

— Il faut absolument que tu viennes voir ça.

Il sortit de la tente. Il s'était juste assez réchauffé pour éprouver la morsure du froid, mais quelque chose dans l'attitude de Felka lui fit ignorer ce désagrément, tout comme il avait depuis longtemps appris à supprimer de façon sélective la douleur ou l'inconfort dans le feu de l'action. Ça n'avait pas d'importance ; ça pouvait, comme la plupart des choses de la vie, être laissé pour plus tard – ou à jamais.

Felka regardait vers la mer.

— Qu'y a-t-il ? demanda à nouveau Clavain.

— Regarde. Tu vois ?

Elle s'approcha et lui indiqua quelque chose.

— Regarde. Là-bas, là où le brouillard se dissipe.

C'est alors qu'il l'entrevit – fugitivement. Le vent avait dû tourner depuis qu'ils étaient arrivés sous la tente, suffisamment pour écarter les nappes de brouillard et dévoiler brièvement la mer, au loin. Il vit la mosaïque de mares d'eau aux bords dentelés, à une certaine distance, le bateau avec lequel ils étaient arrivés, et, encore au-delà, une étendue d'eau gris ardoise qui devenait plus vague vers l'horizon, se fondant avec le gris laiteux et pâle du ciel. Là, l'espace d'un instant, s'était dressée la flèche verticale du *Spleen de l'Infini*, un doigt tendu d'un gris légèrement plus soutenu montant juste au-dessus de la ligne d'horizon.

— C'est le vaisseau, dit doucement Clavain, déterminé à ne pas décevoir Felka.

— Oui, répondit-elle. C'est le vaisseau. Mais tu ne comprends pas. C'est plus que ça. C'est beaucoup, beaucoup plus.

Il commençait à se sentir légèrement inquiet, à présent.

— Vraiment ?

— Oui. Parce que je l'ai déjà vu.

— Déjà vu ?

— Longtemps avant que nous venions ici.

Elle se tourna vers lui, écartant ses cheveux de ses yeux et plissant les paupières pour se protéger de la piqure du crachin.

— C'était le Loup, Clavain. Il m'a montré cette image quand Skade nous a mis en contact. Sur le coup, je ne savais pas ce qu'il fallait comprendre. Mais maintenant je le sais. Ce n'était pas vraiment le Loup, pas du tout, même. C'était Galiana qui communiquait avec moi, alors que le Loup pensait avoir le contrôle.

Clavain comprit ce qui s'était passé à bord du vaisseau de Skade, quand Felka était son otage. On lui avait parlé des expériences et des moments où Felka avait entrevu l'esprit du Loup. Mais elle n'en avait jamais parlé elle-même jusque-là.

— Ça doit être une coïncidence, dit-il. Même si tu as reçu un message de Galiana, comment aurait-elle pu savoir ce qui allait se

passer ici ?

— Je ne sais pas, mais elle a forcément trouvé un moyen. L'information a déjà atteint le passé, ou rien de tout ça ne serait arrivé. Tout ce que nous savons maintenant, c'est que d'une façon ou d'une autre nos souvenirs de cet endroit – que ce soit les tiens ou les miens – atteindront le passé. Plus que ça : ils arriveront à Galiana.

Felka se pencha et toucha la roche en dessous d'elle.

— D'une façon ou d'une autre, nous sommes arrivés à un point crucial, Clavain. Nous ne sommes pas tombés sur cet endroit par hasard. Nous y avons été conduits par Galiana, parce qu'elle sait qu'il est important que nous le trouvions.

Clavain repensa à la balise qu'on venait de lui montrer.

— Si elle était venue ici...

Felka compléta sa pensée :

— Si elle était venue ici, elle aurait tenté d'entrer en communion avec les Schèmes Mystifs. Elle aurait essayé de nager avec eux. Maintenant, elle n'a peut-être pas réussi... mais en supposant qu'elle l'ait fait, qu'est-ce qui se serait passé ?

Le brouillard s'était complètement refermé, à présent. Il n'y avait plus trace de l'immense tour marine.

— Ses schémas neuraux auraient été sauvegardés, poursuivit Clavain comme dans un rêve. Les océans auraient enregistré son essence, sa personnalité, ses souvenirs. Tout ce qu'elle était. Elle l'aurait quitté physiquement, mais elle aurait laissé derrière elle une copie holographique d'elle-même, dans la mer, prête à être imprimée sur un autre esprit pensant, un autre esprit...

Felka hocha la tête avec emphase.

— Parce que c'est exactement ce qu'ils font, Clavain. Les Schèmes Mystifs conservent tous ceux qui nagent dans leur océan.

Clavain regarda vers le large, espérant revoir le vaisseau.

— Alors elle serait encore là.

— Et nous pourrions l'atteindre nous-mêmes en nageant dans l'océan ; c'est ce qu'elle savait, Clavain. C'est le message qu'elle m'a fait passer à l'insu du Loup.

Ses yeux le piquaient aussi.

— C'était une maligne, Galiana. Et si nous nous trompons ?

— On verra bien. Pas forcément la première fois, mais on verra bien. Nous n'avons qu'à nager et ouvrir notre esprit. Si elle est dans la mer, dans leur mémoire collective, les Schèmes Mystifs nous l'amèneront.

— Si ce n'est pas vrai, je crois que je ne pourrai pas le supporter, Felka.

Elle lui prit la main et la serra plus fort.

— Nous ne pouvons pas nous tromper, Clavain. Nous ne nous

trompons pas.

Il espéra contre toute raison qu'elle avait vu juste. Il se laissa entraîner, et ils firent tous les deux ensemble leurs premiers pas timides vers la mer.

FIN DU TOME III